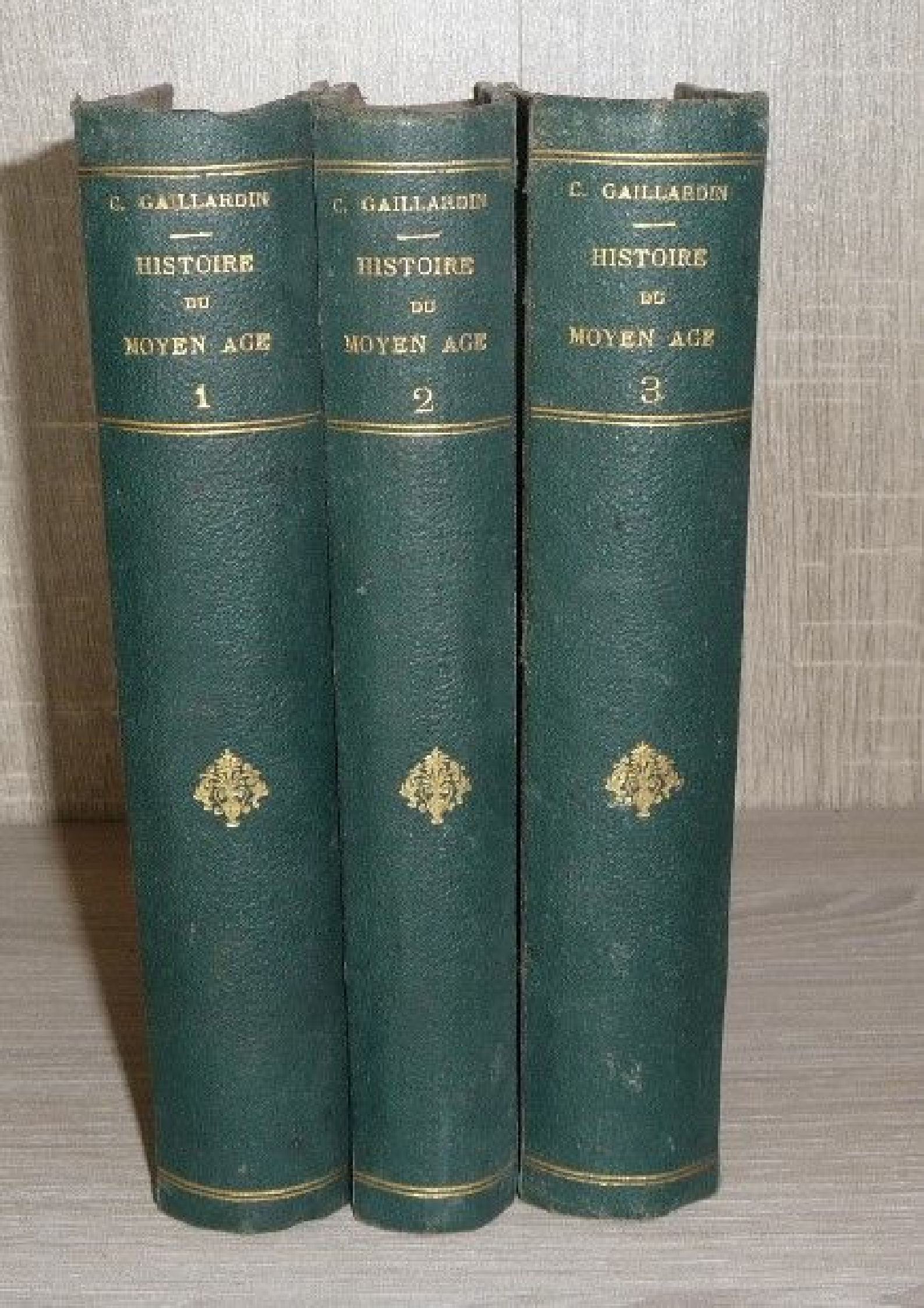
C. GAILLARDIN
HISTOIRE
DU
MOYEN AGE
1
C. GAILLARDIN
HISTOIRE
DU
MOYEN AGE
2
C. GAILLARDIN
HISTOIRE
DU
MOYEN AGE
3

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE

PAR CASIMIR GAILLARDIN

DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE ROYAL LOUIS-LE-GRAND.

PARIS - CHAMEROT - 1837

TOME PREMIER

AVERTISSEMENT.

Ce livre n'est pas une histoire complète, mais un plan d'histoire, une méthode d'enseignement. Ce n'est pas un système au profit d'une idée, et j'espère qu'on ne me reprochera pas d'avoir fait étalage d'érudition malgré les textes quelquefois nombreux qu'il m'a paru indispensable de mêler au récit, ou d'ajouter au bas des pages. Ce travail s'adresse à deux sortes de lecteurs ; aux élèves des collèges qui étudient l'histoire pour la première fois, et aux hommes du monde, qui après un long oubli se ressouviennent de leurs anciennes études et veulent les recommencer. Aux uns et aux autres il faut d'abord des faits élémentaires, une disposition facile qui aide à la mémoire des faits et à l'intelligence de l'ensemble, enfin un premier travail qui touche tout sans développer tout et qui serve à diriger des lectures et des travaux plus approfondis. C'est ce que j'ai essayé de faire, au lieu de présenter le moyen âge dans toute l'étendue de ses détails.

Aussi bien toutes les parties d'une histoire générale ne méritent pas d'être également développées. Il y a de grandes nations comme il y a de grands hommes. Les grands hommes, en dominant les autres de leur génie et de leur commandement, résument en eux seuls la gloire qu'ils se sont faite par toutes les mains, et semblent confisquer l'histoire à leur profit. Les grandes nations font à peu près de même ; elles laissent vivre les petites dont elles se servent quelquefois, mais elles ne leur laissent pas de gloire. Ces petites nations ont elles-mêmes la conscience de leur obscurité ; sans doute elles se regardent parce qu'elles se sentent, elles se redisent ce qu'elles ont fait ou qu'elles ont souffert, parce qu'elles portent encore des cicatrices ; mais leur patriotisme ne va pas jusqu'à demander l'admiration ni même l'intérêt de l'étranger. Karamsin, en dépit de la puissance des *Romanow*, quand il raconte les divisions et les malheurs de la Russie primitive, ne s'adresse qu'à sa patrie, et aux Russes ses compatriotes, descendants comme lui de ces misérables qui voulurent bien s'égorger

pour les princes sans nom de Wladimir, de Suzdal, et de Tcernigow. Ce que le patriotisme n'ose pas faire, l'histoire impartiale qui vient d'ailleurs ne le fera pas non plus. Elle pourra dire comment sont nés, comment ont vécu, pendant huit siècles, et la Russie et la Suède, et le Danemark et la Pologne ; mais son récit sera plein de dédain. Pour partager à d'autres la gloire qu'elle réserve pendant Longtemps à l'Allemagne, à l'Italie, à la France, à l'Espagne, à l'Angleterre, aux Turcs même, adversaires heureux des croisades, elle attendra Sobieski ou Pierre le Grand, Gustave-Adolphe ou Frédérik.

La France elle-même n'aura pas dans ce travail la part qui semble lui revenir. Ce n'est pas qu'elle ne soit pas grande de Clovis à Napoléon, grande en bien, grande en mal, car c'est son rôle au milieu des nations dont on croirait qu'elle fait le bien ou le mal à son gré. Mais il nous a semblé que la France méritait bien une histoire à part et dans l'ensemble de cette histoire universelle nous lui avons réservé un cours spécial. Ici je ne ferai qu'indiquer la France, la plaçant toujours à son lieu, disant le mieux qu'il me sera possible son influence, et même groupant autour d'elle tous les peuples qu'elle a remués. Mais j'ai réservé les détails pour toutes les autres nations que nous ne devons étudier qu'une fois.

Il est une autre puissance qui ne tenait pas au sol avant le XIIe siècle, mais qui dominait le monde par la parole, qui déplaçait les hommes quand elle voulait, et les organisait quand elle voulait aussi, la seule qui ait organisé l'Europe en société et qui un joue jeta l'Europe sur l'Asie. C'est la puissance chrétienne des évêques de Rome. Il n'est pas de peuple moderne qui n'ait reçu d'elle avec le baptême catholique la première pensée de la civilisation. Quoiqu'elle n'eût pas d'empire, ni de terre ni de famille régnante, son règne inébranlable a pris droit sur l'histoire, et avant tous les autres règnes. Le christianisme, la puissance pontificale au moyen âge, c'est la vie, et la seule vie. Son histoire dominera donc les autres qu'elle renferme en soi et qu'elle explique.

Trois mondes vont vivre sous cette influence, les deux grands empires, et le monde slave et scandinave, A l'occident, l'empire romain qui renouvelle ses races par la Germanie, qui s'éclaircit elle-même et devient nation. Il n'y a plus unité politique, mais union chrétienne, union de civilisation et d'institutions. L'empire est mort, mais de cette mort qui frappe le corps pour donner à l'âme la vie éternelle. A l'orient, l'empire grec qui demeure empire tant qu'il peut, mais qui cesse de l'être à mesure

qu'il cesse d'être chrétien, le triomphe des barbares d'Orient et l'unité de la barbarie orientale. L'empire à continué de vivre, mais pour mourir enfin sans espoir de résurrection. Entre ces deux races, les Slaves et les Scandinaves, toujours en dehors des anciennes possessions de Rome et des Grecs, qui ne demandent au midi et ne reçoivent qu'une chose, le christianisme et l'influence pontificale qui civilise. Le monde du moyen âge, plus étendu que l'empire romain, n'a pas cependant rapproché tous les hommes ; les temps modernes achèveront l'unité.

Telle est la double pensée de ce petit livre, le renouvellement du monde sous l'influence chrétienne. Je voudrais par la disposition des faits représenter à tous cette grande et solennelle unité du moyen âge. Je voudrais être utile en cela à cette jeunesse dont je ne me sépare pas encore quoique devenu un de ses maîtres. Je sais que mon travail ne serait pas en vain, et qu'il y aurait dans plus d'un cœur quelque reconnaissance pour moi. C'est à cette jeunesse du moins que je dédie ce livre ; à mes élèves surtout. Il y a dans l'enseignement des souvenirs heureux qui ne s'effacent pas.

Et moi-même je finirai par un souvenir qui m'est bien cher. Ce travail doit beaucoup aux leçons de M. Édouard Dumont, le maître de toute ma vie, qui après avoir instruit mon enfance ne se lasse pas de diriger encore ma jeunesse, et dont ma reconnaissance n'égalera jamais les bienfaits. Je saisis du moins cette occasion. de le dire ; trop heureux ai je pouvais répondre à cette affection paternelle, qui m'a prévenu, par le dévouement sans bornes d'un fils !

1er mars 1854.

PREMIÈRE ÉPOQUE

CHAPITRE PREMIER.

Les deux empires envahis ; l'Occident seul démembré et détruit. — Alaric, Genséric, Attila, commencement des Francs et des Angles ; Stilicon, Constance, Aetius, — Les Barbares confédérés, Ricimer-Majorien. — Chute de l'empire d'Occident, Odoacre (395-476).

I

Rome païenne se glorifiait en vain de régner sur le monde ; sa domination, la plus vaste qui fut jamais, n'avait pas été universelle. La Germanie indomptée, la Sarmatie et la Scythie restées inconnues, l'Arabie toujours impénétrable, les Parthes ou les Sassanides, vainqueurs plus souvent que vaincus, formaient au nord et à l'est de l'empire la première ligne de l'humanité libre. Tels étaient les peuples que le peuple-roi essayait de flétrir du nom de Barbares ; mais ce nom si fréquent chez les peuples exprimait bien moins le dédain que l'impuissance et le dépit. Rome, non-seulement n'avait pas vaincu les barbares, elle n'avait pas rie réussi à les contenir au dehors de Sein territoire, Les Germains surtout n'avaient cessé de harceler les empereurs ; ils étaient entrés par force ou par alliance dans l'empire. Ceux qui avaient arraché la langue aux officiers de Varus, qui avaient fait la loi à Domitien, dont les chefs avaient reçu l'argent d'Adrien, ces mêmes hommes avaient été admis comme auxiliaires par Marc-Aurèle. Le Goth Maximin fut empereur au commencement du troisième siècle ; on vit les Goths, les Francs, les Burgundes, se mêler aux guerres des trente tyrans, et vaincus ensuite par Claude II, par Aurélien, par Probus, entrer en plus grand nombre dans les

légions où ils apprenaient à se servir des armes romaines contre Rome. Leur importance s'accrut encore sous Constantin et ses successeurs, qui remplacèrent les Romains énervés par une augmentation d'auxiliaires. Les barbares s'élevant rapidement par la supériorité de leur Force et de leur valeur, parvinrent aux premiers emplois, et sacrifièrent souvent aux intérêts de leur nation ceux de l'empire. A la mort de Théodose, ils remplissaient la cour, les dignités, et les camps ; il ne leur restait plus qu'à démembrer le territoire[1].

Rome ne pouvait se vanter davantage d'avoir soumis irrévocablement. les peuples que sa victoire dominait depuis quatre siècles. La moitié de ses vaincus Faisait de continuels efforts pour se séparer, L'Occident était volontiers devenu romain, toute l'Italie, l'Afrique carthaginoise, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne parlaient latin ; mais l'Orient, c'est-à-dire tous les peuples qui parlaient grec depuis Alexandre, n'avait jamais renoncé ni à sa langue, ni à ses coutumes, ni à son indépendance. Dès le temps de la république la Grèce propre, l'Asie, quelquefois l'Égypte, s'étaient liguées contre la conquête avec Antiochus ou Mithridate. Devenus après la défaite, les pédagogues des vainqueurs, et les plus méprisés de leurs esclaves, les Grecs s'étaient ligués de nouveau dans les guerres civiles pour Pompée contre César, pour Antoine centre Octave, dans l'espérance de régner à leur tour sur l'Occident, et de dicter leurs lois au Capitole. Ils ne se laissèrent pas prendre au titre de citoyens romains donné à tous les vaincus par Caracalla ; cet empereur lui-même avait eu la pensée de partager l'empire avec son frère Geta, de telle sorte que l'un eût gouverné les Grecs, et l'autre les Romains. Les Grecs accueillirent comme une libératrice, !a Syrienne Zénobie, et déjà l'Asie Mineure, jusqu'à l'Hellespont s'était soumise a elle, parce qu'elle parlait grec, lorsque les forces supérieures d'Aurélien vinrent y mettre ordre. La tétrarchie commença leur affranchissement. ; la fondation de C. P. leur donna une capitale ; depuis ce temps la division fut possible en empire romain et en empire grec, et Valentinien Ier la rendit irrévocable, en partageant avec son frère Valens. Cette division se faisait sentir même dans la religion ; tout en acceptant le christianisme, l'Orient se réservait le droit de l'interpréter à sa manière. Toutes les hérésies étaient sorties de la philosophie grecque, et la lutte de l'hérésie grecque contre l'orthodoxie romaine fut aux Grecs un moyen nouveau et une garantie d'indépendance qu'ils conservèrent, jusqu'à leur ruine, sous la forme du plus ignoble de tous les schismes. Si donc les empereurs de C. P. prirent quelquefois le titre de *Romains*, s'ils essayèrent de disputer l'Occident aux barbares, ce

ne fut pas pour relever la civilisation et la puissance romaine, ce fut pour s'attribuer le titre auquel on reconnaissait les maîtres du monde, ce fut pour élever le nom, la puissance, le capitale des Grecs, au-dessus des descendants de leurs anciens vainqueurs.

L'établissement définitif die l'empire d'Orient ou grec, et l'invasion des barbares sont les deux événements qui ont décidé la ruine de la domination romaine ; l'un et l'autre se rapportent à la mort de Théodose (395). Cet empereur, après avoir vaincu Eugène, n'avait pas réuni les deux empires, il avait déclaré son second fils Honorius empereur d'Occident quand il mourut, il transmit la tutelle de ce jeune prince au Vandale Stilicon, et laissa l'Orient à son fils aillé Arcadius avec Rufin pour tuteur. Le Drin blanc, un des affluents du Danube, et la ville de Scodra, étaient la limite des deux dominations. L'Occident avait ses deux préfectures d'Italie et des Gaules, la première subdivisée en diocèses de Rome, d'Afrique et d'Illyrie ; la seconde en diocèses d'Espagne, des Gaules et de Bretagne. Rome conservait les honneurs de capitale ; mais depuis Maximien Hercule, Milan était la résidence des empereurs d'Occident. L'Orient avait ses deux préfectures, d'Illyrie et d'Orient, la première comprenant l'ancienne Grèce, la Macédoine, la Dacie, et subdivisée en diocèses de Dacie et de Macédoine ; la seconde comprenant la Thrace et tout ce que les Grecs possédaient en Asie et en Afrique, et subdivisée en diocèses de Thrace, de Pont, d'Asie, d'Orient et d'Égypte. Constantinople était la capitale de l'empire d'Orient[2].

En face de l'empire de Rome et de l'empire de Constantinople, il faut maintenant poser les barbares. Il n'est point d'usage de mettre au nombre des familles barbares, les Perses Sassanides, qui avaient un empire, une société organisée, une civilisation. Nous ne parlerons non plus des Arabesque lorsqu'Ils commenceront leur conquête au septième siècle. Ici nous dirons quelques mots sur les trois familles barbares qui, avant Théodose ou immédiatement après lui, ont fait invasion sur les deux empires ; ce sont les Scythes ou Tartares, les Slaves ou Sarmates, les Germains. La Scythie bornée à l'est par le grand Océan, et au midi par les monts Altaï, n'avait pas de bornes bien déterminées à l'ouest. Pendant longtemps une grande partie de la Russie d'Europe fut comprise sous ce nom aussi bien que la Russie d'Asie ; et la Scythie commençait au Danube aussi bien qu'à l'Iaxarte. Les mœurs des Scythes qui n'avaient pas changé d'Hérodote à Ammien Marcellin, dans un intervalle de neuf siècles, survivent encore en partie dans celles des Tartares de la Russie

d'Asie. Leur laideur annonçait leur férocité. On les prendrait, dit Ammien Marcellin, pour des bêtes à deux pieds, ou pour ces pieux grossièrement façonnés qui forment les parapets des ponts ; leurs mères leur écrasaient le nez, dès leur naissance, pour que le casque s'appliquât mieux sur le visage, et eux-mêmes se tailladaient les joues à coups de sabre pour empêcher la barbe d'y croître. Toutes les familles scythiques qui ont paru en Europe, les Huns, les Avares, les Hongrois, y ont laissé par cette laideur la même impression d'effroi. Leur férocité était entretenue par leurs habitudes guerrières, et par leur religion. Le plus beau trophée chez les Scythes c'était la tête de l'ennemi changée en coupe, et la peau de cette tête suspendue à la bride du cheval du vainqueur ; leur plus grand dieu était celui de la guerre : chez eux point de temples, ni de statues de dieux, mais un sabre enfoncé en terre, ou sur un autel carre de bois sec qu'on adorait comme le dieu du pays d'alentour, et qu'on arrosait du sang des prisonniers. La pauvreté de leur pays ne permettait pas l'agriculture ; leurs troupeaux étaient leur seule propriété et leur seule nourriture : ils les conduisaient de pâturage en pâturage, cherchant le midi pendant l'hiver et le nord pendant l'été. Toute la nation menait ainsi la vie nomade ; des chariots couverts trainés par des bœufs portaient les femmes et les enfants ; les hommes ne quittaient jamais leurs chevaux, d'où ils avaient contracté une si grande habileté d'équitation que le cavalier scythe paraissait ne faire qu'un avec sa monture. Cette habitude errante fut la cause de toutes leurs invasions, de celle qui s'étendit sur l'Asie centrale et jusqu'en Égypte au temps du roi mède Cyaxare, comme de l'invasion de Balamir et d'Attila. A la race tartare ou scytique se rapportent les Huns ou *Hiong-Nou*, les Bulgares, les Avares, les Hongrois, les Turcs, les Mongols, et peut-être les Alains[3].

Les Germains sont bien mieux cosinus. Tacite s'était complu à faire du tableau des mœurs germaines la satire des mœurs de Rome, et à montrer dans un peuple vertueux les plus constants ennemis du peuple-roi. Le Samnite, disait-il, ni les Carthaginois, les Espagnes, ni les Gaules, ni les Parthes, ne nous ont plus souvent avertis ; la liberté des Germains est plus ardente que l'empire d'Arsace ; car que peut nous opposer l'Orient, si ce n'est la mort de Crassus, et encore nous lui avons tué Pacorus, et Ventidius l'a soumis. Mais les Germains ont mis en fuite ou pris Carbon et Cassius, Scaurus A urelius et Servilius Cepion, et Cn. Manlius : ils ont ravi cinq armées consulaires au peuple romain, Varus et trois légions à César. Ce n'est pas impunément que Marius en Italie, le divin Jules en

Gaule, Drusus et. Germanicus dans leurs propres demeures, les ont Frappés. Les grandes menaces de C. César ont tourné en dérision. S'ils ont ensuite demeuré en repos, nos discordes et nos guerres civiles leur ont donné l'occasion d'emporter les quartiers d'hiver des légions et de réclamer les Gaules ; chassés de là une seconde fois, on a triomphé d'eux en ces derniers temps, plutôt qu'on ne les a vaincus[4]. Telle apparaissait au premier siècle de notre ère cette nation qui devait vaincre Rome, et fonder les peuples modernes en ranimant de son énergie, sous l'influence du christianisme, les vieilles populations de l'empire. Ils se prétendaient indigènes ; il est certain du moins qu'en repoussant l'alliance des autres nations, ils avaient conservé pure leur race et leur caractère propre. De là, malgré leur nombre, la ressemblance de tous, leurs yeux bleus et terribles, leur chevelure rousse, leur grande taille, si redoutable aux petits hommes du midi, que les soldats de César eux-mêmes en avaient été effrayés[5]. Ils rapportaient au dieu Tuiscon, fils de la Terre, leur origine et leur nom de Teutons, qui dure encore aujourd'hui dans celui de Deutsch ; le nom de Germains était moins ancien ; après avoir désigné la première tribu qui eût franchi le Rhin au détriment des Gaulois, il avait été étendu à tous les Teutons par les étrangers, de la même manière que le nom particulier des Allemands a été étendu à toute la Germanie par les modernes. Tacite a voulu retrouver dans les principales divinités germaines quelques-uns des dieux romains, comme Mars, Hercule, Mercure, à qui l'on offrait, à certains jours, des victimes humaines, et jusqu'à l'Égyptienne Isis. Il parle aussi de la déesse Hertha, ou la Terre mère, adorée par plusieurs peuplades du nord. Le bois chaste d'Hertha, dame une île de l'Océan (l'île du Rugen ?), interdit à tout autre qu'à son prêtre, renfermait son char couvert, où elle descendait quelquefois, sans se laisser voir, pour apporter à tous la paix et l'allégresse[6]. Un autre dieu que Tacite ne connaît pas, était Woden ou Odin, d'abord honoré par les Germains de l'est, et dont le culte a dû se répandre successivement au nord de la Germanie, et dans la Scandinavie, où on le retrouve encore au IXe siècle. Odin, le génie de la bravoure et du carnage, promettait à ses adorateurs une autre vie, un *wahalla* dans lequel ils combattaient à l'aise, et après s'être taillés en pièces ressuscitaient pour boire la bière et recommencer le lendemain. Ce culte de la guerre était né sans doute de la fougue belliqueuse des Germains ; on peut dire qu'ils aimaient la guerre. Lorsqu'une tribu était en paix, elle ne voulait pas du moins laisser le repos à sa jeunesse ; elle l'envoyait au loin chercher les combats ; leurs jeux mêmes étaient tout guerriers et pleins de périls : il fallait sauter entre des pointes et des tranchants d'armes. Ils commençaient les

batailles par des cris, comme les guerriers d'Homère, ils les soutenaient par une valeur intrépide ; le plus grand déshonneur était un bouclier perdu, et le lâche un criminel qu'on étouffait en le cachant. Mais leur valeur n'était point aveugle ; savoir reculer pour recommencer avec plus d'avantage, c'était de la prudence et non de la crainte. Ils savaient encore ne pas former leurs rangs au hasard, mais se diviser par familles, et placer près d'eux le plus grand encouragement de la valeur, leurs femmes et leurs enfants, dont ils pouvaient entendre les cris. Les princes, dans chaque tribu, avaient en outre leurs compagnons, leurs *fidèles*, jeunes gens choisis, désignés d'avance à cette distinction par leur noblesse ou les mérites de leurs pères. Il était honteux au prince d'être surpassé par la bravoure de ses compagnons, honteux aux compagnons de ne pas égaler la bravoure du prince. Défendre le prince, le préserver, rapporter à sa gloire les hauts faits de chacun, tel était leur plus grand serment ; le prince combattait pour la victoire, les compagnons pour le prince ; après le succès, les compagnons demandaient au prince ou son cheval de bataille, ou sa framée sanglante et victorieuse ; le butin fournissait à la récompense de tous. Ainsi s'était formé ce dévouement de l'homme à l'homme ; cette fidélité qui a été le premier nom des noblesses modernes, et qui distingue encore les Allemands entre les peuples de l'Europe. Ce dévouement n'était point un esclavage ; le Germain n'était pas, comme le Scythe, assujetti sans retour au cimeterre d'un seul homme ; il était libre et prononçait sur ses affaires. Les princes, dit Tacite, décident les petites choses, tous sont consultés sur les plus grandes, de telle manière cependant que celles dont la décision appartient au peuple se traitent devant le prince. Ils se rassemblent à des jours fixes, lorsque la lune commence ou lorsqu'elle est dans son plein... Ils s'assoient tout armés ; le silence est commandé par les prêtres. Alors, un roi ou un prince, selon l'âge de chacun, selon sa noblesse, sa gloire militaire ou son éloquence, se fait entendre biens plus par l'autorité de la persuasion que par la puissance du commandement. Si leur avis déplaît, on le désapprouve par un frémissement ; s'il plaît au contraire, on agite les framées : la plus honorable manière d'approuver, c'est la louange par les armes. Il était encore permis d'accuser dans ces assemblées, et d'intenter un procès capital. On y choisissait aussi les princes qui devaient rendre la justice dans les bourgs et dans les villages, et auxquels s'adjoignaient cent assesseurs pris dans le peuple, pour être tout à la fois leur conseil et leur autorité. On aime à reconnaître dans une nation barbare ce respect de la justice, et cette distinction des peines d'après le délit. Les traîtres et les transfuges étaient pendus aux arbres ; mais les lâches et les infâmes

étaient étouffés sous une claie dans la boue d'un marais. On laisse voir, dit Tacite, le châtiment des crimes, on cache celui des abominations. Ainsi le commandait la pureté naïve des mœurs germaines ; aucun peuple, en effet, hors de la religion juive avant le christianisme, n'approcha si près de la vertu. *Personne ne se faisait un jeu de vice ; corrompre ou être corrompu, ne s'appelait pas le siècle*. Les barbares faisaient honte ici à la civilisation du paganisme. La femme, esclave dans l'Asie, a moitié esclave dans Rome même, demeura dans la Germanie la compagne de nomme, et de ses devoirs dignement accomplis naquit l'amour qu'on lui porta respectueusement. Une simple et solennelle cérémonie consacrait et assurait la foi conjugale. En présence des parents et des proches, le mari offrait une dot à sa femme, des bœufs attelés ensemble, un cheval bridé, un bouclier, une framée et un glaive. C'était là le nœud le phis étroit, les auspices du mariage par où la femme était avertie qu'elle était la compagne des travaux et des dangers de son mari ; que dans la paix, que dans la guerre elle devait oser et souffrir ce qu'il osait, ce qu'il souffrait : voilà ce que signifiaient ces bœufs attelés, ce cheval prêt au combat, ces armes données ; ainsi devait-elle vivre, ainsi mourir. L'épreuve des ha-tailles fit toujours voir qu'elles comprenaient leurs engagements ; elles portaient des vivres et des exhortations aux combattants ; elles comptaient, elles suçaient sans peur les blessures de leurs maris ; elles rétablissaient quelquefois la fortune par leur courage. Les soldats de Marius ne rencontrèrent rien de plus terrible aux plaines d'Aix que les femmes des Teutons sur leurs chariots, repoussant à coups de hache les vainqueurs et les vaincus, ou s'étranglant pour n'être pas réduites à un second mariage, loin de la Germanie. Quelle que soit du reste l'étonnante différence qui sépare les Germains des mœurs des autres peuples, l'admiration ne doit pas aller au delà du vrai, ni dissimuler des défauts dont la vérité chrétienne pouvait seule corriger l'homme, Le plaisir de boire la bière dégénérait quelquefois en ivresse et en combats sanglants ; l'amour du jeu compromettait quelquefois tout ce que possédait le joueur, qui, après avoir tout perdu, ne craignait pas de jouer sa liberté, et se livrait en esclavage s'il la perdait. Le mépris de l'agriculture imposée aux esclaves, et des soins domestiques abandonnés aux femmes et aux enfants, produisait chez les hommes avec l'ennui de l'oisiveté, un désir impatient de combattre. C'est cet amour de la guerre qui rendit les Germains si cruels et si redoutables aux Romains, dans les premières invasions.

Voici les noms des principaux peuples Germains : les Goths, subdivisés en Visigoths, Ostrogoths et Gépides ; les Suèves ; les Francs, confédération de plusieurs tribus, dont la réunion remonte au IIIe siècle ; les Allemani, autre confédération contemporaine des Francs ; les Vandales, les Lombards, les Saxons, les Angles, les Bourguignons, les Hérules, les Boiarii ou Bajuvarii (Bavarois), reste des Boïens autrefois établis à l'extrémité orientale de la Germanie, et qui, refoulés vers l'ouest par les Marcomans avaient occupé le Noricum.

Il nous reste à dire quelques mots sur les Slaves. Les Slaves et les Alites, dit Procope, ne sont pas gouvernés par un seul homme ; ils vivent en démocratie, et toutes leurs affaires, heureuses ou malheureuses, se traitent en commun. Ils adorent un seul Dieu, auteur de la foudre, seul maître de tout : ils lui sacrifient des bœufs et toutes sortes de victimes. Ils ne connaissent point la destinée, et rie lui attribuent aucune influence sur les affaires des hommes mais quand la mort se présente par la maladie ou paria guerre, ils promettent à leur dieu un Sacrifice en échange de leur vie conservée. Ils honorent les fleuves et les nymphes, et les autres génies. Ils habitent dans de pauvres huttes éloignées les unes des autres, et changent souvent le lieu de leur habitation. Ils vont au combat à pied portant de petits boucliers et des javelots, mais jamais de cuirasses ; quelques-uns n'ont pas même de tuniques ni de manteaux. Leur langue commune à tous est barbare. Ils sont grands et forts ; leurs corps et leurs cheveux ne sont ni tout à fait blonds, ni tout à fait blancs, ni tout à fait noirs. On voit rarement chez eux des traîtres et des malfaiteurs. Les Slaves ou les. Antes avaient autrefois un même nom, on les appelait *Spori* (Épars), sans doute parce qu'ils étaient dispersés. Ils couvrent une grande étendue de territoire ; car ils habitent tout ce qui est au delà de l'Ister[7].

II

Il est digne de remarque que chaque empire ait eu ses barbares à lui. Si l'invasion germaine commence par l'Orient, elle ne s'y arrête pas et n'y reparaît plus. L'Occident seul était promis aux Germains ; c'est en Occident qu'ils viennent chercher leur ville sainte ; et qu'ils la trouvent dans le christianisme et dans les terres démembrées des Romains. L'Orient semble appartenir aux Scythes et aux Arabes. Attila peut bien

attaquer tout à la fois Valentinien et Théodose II. Cet ennemi du genre humain ne tient pas contre la moitié du genre humain réunie ; mais les Scythes Avares et Bulgares lui succèdent, et usurpent déjà une portion de l'Orient. Les Arabes peuvent bien envahir l'Espagne et y combattre pendant huit cents ans ; mais ils sont chassés par les chrétiens ; ils n'ont pas été chassés de l'empire grec, non plus que les Turcs, ces autres Scythes qu'une relier commune a confondus avec les Arabes.

On se rappelle l'arrivée des Huns en 375, et la soumission des Ostrogoths et des Gépides par Balamir ; les Huns depuis ce temps dominaient au nord du Danube, dia Pont-Euxin à la Pannonie. Les Visigoths, fuyant l'esclavage, étaient entrée dans l'empire par la permission de Valens, puis avaient tué cet empereur, pour le punir des vexations de ses agents. Ils furent contenus par Théodose, combattirent encore quelques années pour les empereurs, et méritèrent ainsi de demeurer dans l'empire, à la garde du Danube. Ils avaient pour chef Alaric, lorsque la mort de Théodose fit régner à sa place ses deux fils, deux enfants, Arcadius, sous la tutelle du Gaulois Rufin, Honorius sous la tutelle de Stilicon. Ces deux hommes étaient les véritables empereurs (395).

Stilicon, devenu Romain par son mariage et par sa charge, semblait capable de sauver l'empire. Il s'était montré, dès les premiers jours de son pouvoir, à tous les ennemis de l'empire d'Occident, franchissant les Alpes, en plein hiver, courant les bords du Rhin, et recevant partout l'hommage des barbares. Par la terreur de son nom, les barques saxonnes n'approchèrent plus de l'Armorique ; les Pictes, contenus dans la Calédonie, respectèrent les remparts romains, les Francs eux-mêmes se soumirent. On ne sait pas bien quelle était la pensée de Stilicon, ni s'il voulait du titre impérial, dont il avait déjà la puissance. Mais il prétendit à la tutelle des deux empires, et les perdit pour avoir voulu les gouverner.

Rufin n'avait pas de gloire encore moins de génie, il n'était que cruel et odieux ; il avait gagné autrefois la préfecture d'Orient, en accusant et en jugeant lui-même le préfet Tatien. On venait de le voir traverser toute l'Asie de C. P. à Antioche, pour faire périr sous le fouet le préfet d'Orient, coupable d'une juste désobéissance. Il comprit qu'il avait besoin du titre d'empereur, pour maintenir et justifier son pouvoir. Il avait compté sur le mariage de sa fille avec Arcadius, pour arriver à l'empire. Supplanté par le comte Bauton et par l'eunuque Eutrope, il gardait au moins son crédit ;

mais il apprit avec terreur les prétentions de Stilicon. Dans son effroi il appela les barbares à son aide, et l'invasion commença[8].

Alaric, un des chefs visigoths, entendit Rufin, réclama le prit de ses services, et parut devant C. P. Rufin en le payant pour l'éloigner des murs, et Tas.- suret' Arcadius, ne stipula pas que les Goths sortiraient de l'empire. us y restèrent d'abord sous la protection du régent. En vain Stilicon, l'homme de l'Occident, voulait sauver l'Orient. Il amenait avec lui l'armée qui avait vaincu Eugène, où se trouvaient réunies des troupes des deux empires, et même des barbares. Arcadius et Rufin pour l'empêcher de vaincre rappelèrent aussitôt les troupes qui appartenaient à l'Orient. Tout ce que put alors Stilicon, ce fut de conspirer, avec les soldats qu'il était contraint de renvoyer, la mort de Rufin qui fut tué devant C. P. Mais l'eunuque Eutrope, qui remplaça Rufin, aima mieux les Goths et leurs ravages que les secours intéressés peut-être de l'Occident. Alaric traversa toute la Grèce ; les commandants des villes avaient ordre de le laisser faire. Il chassait devant lui les femmes et les enfants, achevant de dépouiller Athènes, ruinant le Péloponnèse, quand Stilicon parut une seconde fois. Vainement il l'enferma sur le mont Pholoë, et tout en le luisent échapper par imprudence, le força à fuir jusqu'en Épire ; Eutrope craignait avant tout Stilicon, il le fit déclarer ennemi de l'empire d'Orient, et traita avec Alaric. On donna au Visigoth le titre de maître de la milice dans la préfecture d'Illyrie ; de là le barbare apercevait l'Occident. Eutrope qui ne craignait plus Stilicon se montra un digne héritier de Rufin ; il chassa les hommes de bien, et *conservant la lie*, il souilla les honneurs qu'il vendait, il souilla davantage encore ceux qu'il se réservait à lui-même. Le mauvais goût du poète Claudien ne peut affaiblir l'énergie de ses protestations contre Eutrope, et contre le pouvoir des eunuques qui commença avec lui[9].

Sans doute l'Orient qui avait appelé, protégé, cantonné les barbares, en porta le premier la peine. D'autres Goths auxiliaires que l'empereur avait en Asie, commencèrent à parler haut. Le goth Gainas qui avait tué Rufin, voulait remplacer Eutrope. Il fit révolter les Goths de Phrygie, les épargna quand il fallut les combattre, les déclara invincibles, et conseilla de livrer Eutrope, dont les rebelles demandaient la disgrâce. Il fallut bien céder. Eutrope fut relégué en Chypre, et bientôt mis à mort pour avoir attelé à son char des chevaux de Cappadoce, dora la race appartenait aux chars impériaux. Ce fut ensuite un autre danger. Gaïnas se déclara l'ennemi d'Eudoxie, l'altière Augusta qui se faisait honorer autant que

l'empereur, il cita l'empereur à Chalcédoine, se fit donner le titre de général et le consulat, et rentrant à C. P., demanda une église pour les ariens. Comme ou la refusait, il éloigna de la ville toute la garde impériale, n'y retint que ses Goths ; mais il échoua dans tous ses projets. Il y avait encore quelque énergie dans les hommes de l'Orient. Gaïnas fut poussé hors de la ville, et vint mourir au delà du Danube, de la main d'Uldes, roi des Huns (400).

401. *Invasion en Occident*. Tout le mal de l'invasion gothique passa à l'Occident. Alaric s'était fait proclamer roi par les Goths. Il avait doublé ses forces, il les les avait armées aux dépens des arsenaux de l'Illyrie. Tandis que les troupes romaines combattaient en Rhétie, Alaric passa les Alpes, et apparut aux Vénètes et aux Liguriens. Les Goths ne trouvant pas de résistance, devinrent les plus cruels de tous les hommes. Toutes les villes qu'ils prirent, ils les détruisirent laissant çà et là une tour, une porte, ou quelque vestige misérable de ce qui avait été. Ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient, vieillards et jeunes hommes femmes et enfants. L'Italie, un siècle plus tard, en était encore dépeuplée[10]. Ainsi s'annonça pour les citoyens romains la vengeance des barbares. On fuyait déjà dans les lagunes de l'Adriatique. Honorius voulait quitter Milan pour la Gaule, on tremblait pour Rome. Stilicon seul rassura l'empereur, il répara les murs de Borne ; courut en Rhétie, soudoya d'autres barbares qu'il joignit aux Romains. Cette campagne fut un chef-d'œuvre. Stilicon éloigna Alaric d'Asti par la promesse d'un établissement au delà des Alpes, mais il le suivit dans sa retraite. Le Visigoth s'arrêtait à Pollentia, pour célébrer la fête de Pâques. Stilicon le surprit, enleva son camp, enleva sa femme et ses enfants. Mais Alaric voulait rester sur l'Apennin, et dans son désespoir il pouvait se porter sur Rome ; lui rendit sa femme pour le faire partir, mais le suivit encore. Comme Alaric n'allait pas assez vite, il le battit une seconde fois près de Vérone. Le Visigoth avait vu l'empire, il ne voulait pas le quitter, il essayait de gagner la Gaule par les Alpes rhétiennes. Stilicon le bloqua au pied d'une colline, Alaric n'avait pas de vivres ; les Romains lui montraient ses enfants prisonniers ; les Goths gagnés par l'or désertaient en foule, Alaric au moins ne se rendit pas. Il échappa et revint en Illyrie[11].

L'Occident pouvait se croire délivré. Honorius vint triompher à Rome, place Stilicon à son côté, et ne voulut pas que le sénat marchât à pied devant son char, car il avait relevé la dignité du nom romain. Mais ni Rome ni Milan ne lui paraissait plus un asile assuré. Il aima mieux

Ravennes, qu'on ne pouvait prendre ni par une flotte, ni par une armée de terre. Les vaisseaux n'abordaient pas au rivage que protégeaient des écueils ; les fleuves qui descendent des montagnes de la Gaule environnaient Ravennes du côté de la terre. Le matin la mer, comme un fleuve profond, s'avançait vers la ville et couvrait la campagne. Alors seulement le commerce et l'approche étaient possibles, mais fallait en connaître l'heure pour se retirer sans dommage[12]. La dignité impériale se mit sous la garde de ces fleuves, de ces écueils et de cette mer incertaine.

406. *Radagaise*. Bientôt apparurent les Suèves, peuple sauvage, le plus nombreux et le plus belliqueux de la Germanie, disait autrefois César. C'était leur gloire de n'avoir pas de voisins, et de se donner de vastes déserts pour limites. Cela voulait dire qu'ils avaient beaucoup détruit, et qu'eux-mêmes on ne pouvait les atteindre. Radagaise, qui les entraînait alors vers les Alpes, comme autrefois Arioviste vers le Rhin, y rencontra les Vandales, nation incertaine, moitié germaine, moitié slave, qui avait épuisé par ses ravages les côtes de la Baltique, et venait au midi chercher un nouveau butin. Il s'y joignit quelques tribus d'Alains, et les trois peuples se promirent l'Italie. Une partie escalada les Alpes, sous les ordres de Radagaise. Ce fut une terreur nouvelle, les païens seuls se réjouissaient. Rome allait donc porter la peine de leurs temples détruits et périr *avec son christianisme, le fléau des états et la ruine de l'univers*. Stilicon, seul encore, organisa la défense. Il opposa encore des barbares aux barbares et chassa Radagaise qui assiégeait Florence. Enfermé dans les montagnes de Fésule, Radagaise essayait de se sauver seul, mais il fut pris et décapité ; sa tête tomba sous les yeux de ses barbares qui se soumirent. Stilicon les vendit comme des troupeaux, une pièce d'or par tête. Les maladies survinrent et débarrassèrent les acheteurs d'esclaves incommodes et dangereux.

Les deux victoires de Stilicon sur Alaric et Radagaise ne délivraient pas l'empire. L'Italie seule avait souffert. L'invasion se communiqua à la Gaule et à l'Espagne, et retomba encore sur l'Italie. Une guerre civile la compliqua ; Stilicon périt dans cette confusion qui décida la dissolution du monde romain.

Invasion de la Gaule et de l'Espagne. Les autres Suèves, Vandales et Alains apprenant le désastre de Radagaise, se joignirent aux Burgundes (Bourguignons), et se portèrent sur le Rhin. La Gaule n'avait pas d'armée

romaine. Les Francs, qui convoitaient le pays, se dirent alliés de l'empire, et voulurent arrêter l'invasion. Ils tuèrent le roi des Vandales, mais furent exterminés par la cavalerie des Alains. Le Rhin fut forcé, et les Bourguignons s'établirent aussitôt dans l'Helvétie, où ils demeurèrent. Le reste du pays fut parcouru par les trois autres peuples et changea de face par le ravage. Deux villes seules résistèrent, Laon et Toulouse. Alors les légions de Bretagne s'effrayèrent. Comme elles ne voyaient pas l'empereur et qu'elles voulaient rester romaines, elles se donnèrent un empereur, Constantin, qui s'annonça comme le vengeur des Gaules (407). Les Gaulois le reçurent avec transport, et il défit tout à la fois les barbares dans le pays des Nerviens, et les troupes de Stilicon près de Valence : puis il s'établit à Arles, envoya son fils Constant pour enlever l'Espagne : Honorius fut obligé de le reconnaître pour collègue, car il était lui-même pressé par Alaric.

Le Visigoth d'impatientait dans l'Illyrie, il voulait voir Rome ; c'était là le plus ardent désir des Germains : un moine suppliant Alaric de renoncer aux meurtres et au carnage ; il avait répondu : Ce n'est pas moi qui veux aller en avant, mais il y a quelqu'un qui me presse chaque jour, me tourmentant et me disant : *Va, pille la ville des Romains*[13]. D'abord, craignant de ne pouvoir rentrer en ennemi dans l'Italie, il avait recherché l'alliance de ses vainqueurs, et, comme garantie de sa fidélité, il leur avait promis son secours pour enlever l'Illyrie à l'empire d'Orient. Ce projet fut retardé par les invasions des autres barbares, et Alaric fatigué d'attendre se présenta en Rhétie, réclamant 4.000 livres d'argent comme indemnité de son temps perdu. Le sénat assemblé à Rome, en présence de l'empereur, fut étonné que Stilicon appuyât la demande du barbare, et accorda la somme en murmurant (498). Alaric n'avait plus de prétexte pour ne pas rentrer en Épire ; mais l'empereur et ses courtisans en firent plus qu'il ne fallait pour l'attirer une seconde fois sur l'Italie : on l'attaqua dans ses amis en commençant par Stilicon. Depuis longtemps les flatteurs d'Honorius ne pouvaient pardonner au vainqueur de Pollentia, de Vérone, et de Florence, la haute réputation et de pouvoir sans bornes où le maintenait sa gloire ; ils commencèrent à dire que le sauveur de l'Italie voulait devenir le seul maître de l'empire ; ils lui reprochèrent l'invasion de la Gaule et l'usurpation de Constantin ; ils représentèrent les barbares auxiliaires qu'il avait fait servir contre les barbares eux-mêmes à la défense de Rome, comme autant de satellites dévoués à ses projets, et les plus dangereux ennemis du trône d'Honorius. Une autre accusation paraissait mieux fondée. Eucher le fils de Stilicon, avait été élevé dans le

paganisme, et l'on pouvait croire que son père comptait sur les païens pour s'élever au titre impérial. Un ami connu de saint Augustin, Olympius céda sans doute à ce soupçon mais il eut le tort d'employer des violences que saint Augustin n'eût pas approuvées : il fit partager ses craintes à l'empereur. Il ne fut pas plus difficile de gagner les soldats romains, jaloux des barbares que Stilicon leur préférait. Une armée romaine rassemblée à Pavie fut soulevée la première, et sans attendre l'ordre de l'empereur, massacra sous ses yeux tous les amis de Stilicon. Le ministre était à Bologne avec une armée d'auxiliaires ; il ne pouvait douter de son propre danger ; il savait que les auxiliaires étaient comme lui destinés à la mort il ne voulait pas cependant marcher contre l'empereur et il demeurait incertain, quand ses alliés eux-mêmes le soupçonnant de les trahir à leur tour, tirèrent l'épée contre lui, et le forcèrent à fuir seul à Ravennes : Olympius l'y attendait ; il ordonne de le saisir, le fait arracher d'une église, et égorger sur le seuil (408). Ainsi périt Stilicon de la main de ceux qui lui devaient la vie. Claudien n'exagère pas quand il le compare à Camille ou à Marius[14]. Alaric et Radagaise n'étaient pas moins difficiles à vaincre que les Cimbres et les Teutons, et Stilicon n'avait pas, comme Marius, pour soutien de ses talents, l'habileté du vieux sénat romain, ni l'antique énergie du peuple-roi non moins infatigable à défendre sa conquête qu'à l'entreprendre. Il était seul, et il avait tout à faire à la fois ; rassurer les Romains tremblants, réparer les murs, organiser les armées, opposer les barbares aux barbares, gouverner et combattre. Si l'ambition vint se mêler à ces grandes pensées, s'il voulut être empereur, on serait presque tenté de dire que la faiblesse d'Honorius et la lâcheté de ses ennemis l'ont justifié. Cependant Olympius, après avoir fait périr l'ami d'Alaric, mit obstacle au payement des 4.000 livres d'argent, et fit massacrer les femmes et les enfants de tous les barbares auxiliaires. Ceux-ci s'enfuirent vers Alaric ; le Visigoth, s'emparant de leur haine, franchit les Alpes avec eux, et marcha droit sur Rome. Les douze portes cernées par les barbares ne laissèrent plus entrer de vivres, et les envoyés du sénat perdirent leurs paroles à braver Alaric dans son camp ; ils étaient venus pour faire les conditions, ils reçurent celles qu'il plut à Alaric de fixer : 5.000 livres d'or, 30.000 d'argent, 4.000 tuniques de soie, 3.000 pièces d'écarlate, et 3.000 livres de poivre. Que laissez-vous donc aux habitants demandèrent-ils ? Je leur laisse la vie, répondit le vainqueur, et il leva le siège avant même qu'on eût payé cette rançon.

C'est dans ces circonstances qu'Honorius reconnut Constantin pour son collègue ; mais en même temps, afin de diminuer ses embarras il diminua l'étendue de l'empire (409). Il déclara la Bretagne libre ; il en fit autant de l'Armorique ; on appelait ainsi tout le pays compris entre la Seine et la Loire. Il consentait à perdre ces deux pays, pour les enlever à Constantin, mais il ne pouvait lui enlever le reste de la Gaule et l'Espagne : il est vrai qu'on laissait à Constantin, par impuissance, un effroyable empire. Les barbares auxiliaires qui avaient aidé Constant à soumettre l'Espagne, la trouvant bonne à garder, appelèrent les Suèves, les Alains et les Vandales, qui ne se firent pas attendre. L'invasion d'Espagne fut atroce. Ils pillèrent d'abord les villages : les habitants s'enfuirent vers les villes, et abandonnèrent l'agriculture. Les villes regorgeant bientôt d'habitants, la famine donna d'horribles spectacles. Une mère mangea ses quatre enfants. Alors quelques-uns s'enfuirent des villes vers les montagnes, aimant mieux la société des bêtes féroces. Cependant les campagnes étaient couvertes de cadavres. Les loups en faisaient curée, puis habitués à la chair humaine, ils se jetaient sur les vivants. Tout cela fut surpassé par une peste. Il y eut des villes où elle ne laissa pas un seul fidèle. Les évêques purent quitter leurs églises.

Cependant Honorius s'obstinait à braver ces barbares qu'il ne savait plus repousser. Il osa ne pas exécuter les conditions du traité conclu avec Alaric, et les Visigoths reparurent devant Rome pour la seconde fois (410). Alaric consentait encore à traiter ; mais les stupides officiers d'Honorius avaient juré par sa vie qu'ils n'accepteraient pas d'accommodement avec les Goths, et ils affirmaient que violer leur serment c'était compromettre auprès de Dieu la vie de l'empereur. Alaric cependant prenait Porto, déclarait le préfet Attale empereur ; Attale n'accepterait pas même Honorius pour collègue, il lui laisserait la vie dans quelque île éloignée, avec une pension. Rome enfin pressée par la famine entendait ce cri : Qu'on mette en vente la chair humaine et qu'on en fixe le prix. Toutefois Attale, voulant faire l'empereur sans servir Alaric, le Visigoth s'en dégoûta, lui ôta le diadème et se rapprocha de Ravennes pour traiter avec Honorius. Mais les conférences furent troublées par le Goth Sarus, ennemi d'Alaric, qui servait dans l'armée impériale. Alaric reparut devant Rome et le troisième siège fut décisif. La ville fut livrée, le pillage permis, les habitants à peine épargnés ; on ne respecta même pas toutes les églises (410).

III

L'empereur d'Orient, Arcadius, était demeuré insensible aux calamités de son frère et de l'Occident plus occupé de persécuter le patriarche Jean Chrysostome que de défendre son propre empire, il avait laissé les Huns parcourir la Thrace, les Isaures ravager l'Asie, de petits peuples sans nom harceler la Tripolitaine, la Libye et l'Égypte, et assiéger dans Cyrène le gouverneur de la Cyrénaïque[15]. Théodose II, son fils, n'avait que sept ans lorsqu'il lui succéda en 408. Soutenu par l'habileté du sage Anthémius, et par l'alliance du roi Sassanide Isdegerd, le jeune prince brava les menaces d'Uldes, roi des Huns, et vainquit sur le Danube plusieurs milliers de barbares. Toutefois Anthémius ne regarda pas l'Occident où l'empire romain semblait détruit. La Bretagne et l'Armorique étaient abandonnées. Constantin tenait la plus grande partie des Gaules ; les Vandales et les Suèves pillaient l'Espagne. L'Italie était aux mains des Visigoths ; mais il y avait encore un empereur. Il se résigna au démembrement, s'il pouvait y mettre quelque ordre, et garder quelques provinces. Le Romain Constance, successeur de la toute-puissance de Stilicon, se chargea de cette œuvre.

Il commença par la guerre civile. Constantin rebelle avait trouvé des rebelles dans ses soldats et dans son général Géronce qui l'assiégeait à Arles. Constance parut en Gaule appela à lui les soldats de Géronce, le força de se tuer, et pressant le siège d'Arles, malgré une armée de Francs, prit Constantin et le tua à son tour.

C'était le moment où les Visigoths arrivaient en Gaule. Alaric était mort après avoir pris Rome (411). Athaulf, son beau-frère, qui le remplaça, eut d'abord la pensée de substituer l'empire gothique à l'empire romain. Mais il considéra que les Goths encore indisciplinables ne porteraient pas le joug des lois. Il vit surtout, parmi les captifs d'Alaric, Placidie, sœur d'Honorius, il l'aima et pour gagner son cœur il épargna son frère, il fut l'allié de l'empire et son défenseur (412).

Il trouva d'abord en Gaule un usurpateur, Jovin de Mayence, établi à Trêves, qui s'était associé son frère Sébastien. Athaulf avait promis leur mort pour une certaine quantité de blé. Il prit Sébastien à Narbonne, et le fit périr, Jovin atteint à Valence fut envoyé au préfet des Gaules qui le décapita de sa main.

Honorius n'avait plus de rival romain, restaient les barbares. On ne pouvait les chasser : il fallait, en reconnaissant leur établissement les tenir dans la dépendance. On commença par les Burgundes. Ils étaient les plus doux des barbares : Les Romains n'étaient point leurs sujets mais leurs frères dans le christianisme ; ils menaient au milieu d'eux une vie douce et tranquille. Constance traita avec eux, il leur laissa ce qu'ils avaient conquis avec le titre d'alliés (413). Les Burgundes se donnèrent alors un roi Gundicaire qu'ils avaient besoin de récompenser. Telle fut l'origine du royaume des Bourguignons.

Vint ensuite le tour des Visigoths, des Suèves et des Vandales. Athaulf, mal payé de ses services, avait pris Toulouse et Narbonne ; repoussé de Marseille, il avait épousé Placidie, étalant à ses noces toutes les dépouilles de Rome, et remettant en évidence cet Attale qu'Alaric avait fait roi. On lui proposa donc un établissement en Espagne, en deçà de l'Èbre. On ne lui laissait ni vaisseaux, ni liberté de commerce avec les étrangers, on l'envoyait surtout contre Les barbares qui pillaient la presqu'île. Ce fut son successeur Wallia (417) qui accomplit ce projet poux les Romains. Il battit les Vandales près de Cordoue ; il battit les Alains en Lusitanie, et força ce qui restait de se confondre avec les Vandales[16]. Il préparait le même sort aux Suèves, lorsqu'ils demandèrent la paix à Constance ils promettaient de vivre tranquilles sous la protection de l'empire. La paix leur fut donnée. Ainsi commença le royaume des Suèves, d'où allaient sortir tant de calamités pour l'Espagne (419).

Enfin les Visigoths, eurent aussi le royaume. On donna à Wallia, pour prix de ses services, tout le pays compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Toulouse fut sa capitale (419).

IV

Ainsi la politique de Constance, en consacrant la formation de trois royaumes barbares, avait permis à l'empire d'Occident de se reconnaître encore et de se reposer un moment. Tous ces barbares établis ne pouvaient s'unir ; partout ils trouvaient les Romains entre eux ; Constance obtint pour récompense la main de Placidie et le nom d'*Auguste*. L'empire d'Orient avait conservé sa tranquillité par l'habileté d'Anthémius ; un fonds d'argent perpétuel destiné à acheter du blé

prévenait les retards de la flotte d'Alexandrie : les villes d'Illyrie fortifiées, Constantinople entourée d'un mur plus épais et plus élevé, bravaient les menaces des barbares. Après Anthémius (414), Pulchérie, sœur aîné de Théodose II, prit malgré sa grande jeunesse la tutelle de l'empire et de l'empereur. Elle donna l'exemple de la vertu au palais, en faisant vœu de célibat, et éloigna du jeune prince l'eunuque Antiochus, qui s'était chargé d'instruire Théodose pour faire sa propre fortune ; elle combattit de toutes ses forces par les enseignements de la religion le mauvais naturel de son frère que sa faiblesse rendait accessible à tous les vices, à tous les intrigants ; elle se fit admirer par son administration, et aimer par ses bienfaits ; elle fonda et dota sur le trésor public des hôpitaux pour les pauvres et les étrangers ; plus tard, lorsqu'elle fut disgraciée, elle emporta les regrets des gens de bien ; nous la verrons régner après Théodose[17].

La mort prématurée de Constance (421) détruisit son œuvre de pacification, et l'invasion recommença. Gundicaire le Burgonde remuait déjà dans la Gaule ; le Vandale Gunderic s'établissait en Bétique par la force ; les Suèves couraient la Galice, et le successeur de Wallia, Théodoric Ier, menaçait les villes de l'Aquitaine. Honorius étant mort en 424, Théodose II, qui devait lui succéder par droit de parenté, ne voulut pas de l'empire d'Occident ; Jean le Secrétaire avait osé prendre la pourpre, et sollicité pour se soutenir, le secours des Huns. Théodose refusa de le reconnaître ; il donna au jeune Valentinien, fils de Constance et de Placidie, le titre de *nobilissime*, à Placide elle-même le nom d'*Augusta*, et la chargea d'administrer l'empire romain pendant la minorité de son fils. L'usurpateur fut aisément vaincu ; livré par ses propres troupes, il eut la main droite coupée, et fut exposé dans le cirque d'Aquilée, sur un âne, à la risée de la populace[18] : un de ses complices, le Scythe Aétius, fut épargné pour son habileté reconnue. Il fut élevé au titre de comte, et devint le plus brave défenseur des Romains. L'empire d'Occident, pour ne pas périr encore, avait besoin d'un général aussi habile ; les Francs allaient se joindre aux barbares déjà établis Genséric et Attila commencer leurs ravages sur terre et sur mer. Aétius combattit pendant vingt ans pour Rome, il triompha des Francs, des Burgundes, des Visigoths, il brisa la puissance d'Attila et périt ensuite de la main de l'empereur.

Théodose II continuant de régner à C. P., et Valentinien III régnant à Rome, le roi visigoth Théodoric rompit la paix et mit le siège devant

Arles en 425. Battu par Aétius sons les murs et dans sa retraite, il revint en 429, pour essuyer un nouvel échec. Presque en même temps, le nord de la Gaule était envahi par le chef des Francs Cloio, Clodion (vers 430). Ce roi très-noble et très-vaillant, le premier des chefs francs qui ait occupé quelques villes en deçà du Rhin, renouvelait dans les terres des Atrébates ces courses aventureuses autrefois réprimées par le premier Constance, ou par Julien, Aétius le vainquit et lui imposa, avec la paix, la nécessité de ne plus troubler les possessions romaines. Cette défaite de la plus belliqueuse tribu germaine commençait dignement la fortune d'Aétius ; mais tandis qu'il protégeait le nord, il faisait perdre le midi. Ce fut une faute irréparable, et que les plus beaux succès ne compensèrent pas. Jaloux du comte Boniface, gouverneur d'Afrique, il l'accusa de trahison auprès de Placidie, puis il lui écrivit que Placidie irritée ne pardonnerait pas. Il lui conseilla la révolte, que Boniface accepta comme le seul moyen de salut. L'Afrique n'avait pas encore vu de barbares, Boniface y appela les Vandales, l'Afrique fut perdue, et bien d'autres provinces avec elle (429). On a bien fait d'appeler Aétius et Boniface les *derniers des Romains* ; leur rivalité n'a pas laissé de Romains après eux. Genseric, le roi vandale, fit à l'Espagne des adieux dignes de lui ; il extermina une armée de Suèves, et partit, laissant pour souvenir les ruines de Carthagène. Ceux qui le suivaient, Vandales, Alains, Visigoths mêmes, prétendaient bien s'enrichir, car il l'avait promis, et le pillage était la vie des Vandales. Le repentir de Boniface vint trop tard. Vainement Augustin l'évêque d'Hippone l'avait rappelé à la soumission, et Placidie avait pardonné. Lorsque Boniface pria les Vandales de quitter la Mauritanie, Genseric s'indigna de l'insulte, et répandit par une guerre d'extermination. Il tuait les hommes, coupait les arbres, les moissons, ceux qui se cachaient dans les cavernes n'avaient plus de ressource que la mort par la faim. Il assiégeait les forteresses jusqu'à leur ruine, et massacrait les prisonniers. Boniface, ayant hasardé une bataille rangée, fut battu, et assiégé dans Hippone il vit mourir Augustin, et avec lui la gloire de l'Afrique. Quelques secours venus d'Orient lui rendirent le courage ; mais une seconde bataille perdue décida la ruine d'Hippone par le feu : l'empire ne conserva que Cirthe et Carthage. Aétius avait bien continué ses services dans le nord ; il avait battu Gundicaire, le roi bourguignon, qui, maître de toute la Séquanaise, menaçait la seconde Belgique. Cependant Valentinien crut prudent de traiter avec Genseric, et pour un tribut annuel, il céda la proconsulaire excepté Carthage, la Byzacène et tout ce que le barbare avait conquis de la Numidie (436) : c'était renoncer à toute l'Afrique.

Attila, roi des Huns avait paru depuis deux ans (433) ; homme puissant à ébranler les nations par la renommée formidable qu'il répandait devant lui. Il était superbe dans sa démarche, portant les yeux çà et là, exprimant par les mouvements de son corps la fierté hautaine de son autorité ; ami de la guerre, terrible au conseil, il n'était point inexorable aux suppliants ; il était clément aux vaincus dociles. La volonté des dieux semblait être de son parti. A la trace du pied sanglant d'une génisse, un pâtre lui avait trouvé l'épée du dieu de la guerre, dieu elle-même, qui s'arrosait du sang des ennemis[19]. Avant lui les Huns s'étaient contentés de soumettre les races barbares ; dominant depuis le Tanaïs, au nord du Danube, jusqu'à la Pannonie, ils avaient régné sur les Slaves du voisinage, mais ils n'avaient rien enlevé à l'empire, malgré leurs menaces. Ce fut le rôle d'Attila de combattre et de vaincre tout à la fois les Romains et les barbares ; il ressemblait en cela à Genseric ; il égala encore, ou plutôt il surpassa le Vandale à châtier les Romains par le mépris autant que par leurs défaites ; car il réduisit l'un et l'autre empire à la condition de tributaires, et il se fit un jeu de leur humiliation. Genseric et Attila s'allièrent un moment contre le reste du genre humain, et leurs noms sont inséparables dans l'histoire de cette commotion vengeresse qui a broyé le monde antique ; tous deux, sans comprendre leurs propres paroles, se disaient les ministres de la colère du ciel. *Va contre ceux que Dieu veut punir*, répondait Gensséric à son pilote, qui lui demandait, avant de s'embarquer, le but de sa course. Attila, interrogé sur lui-même et sur ses desseins, répondit à l'évêque saint Loup : Je suis le fléau de Dieu. Tous les deux, par la même raison, respectaient les hommes et les choses qui leur paraissaient venir de Dieu, et nous les verrons s'incliner quelquefois devant les paroles des évêques et des papes. Enfin, comme tous les fléaux destinés à réformer l'homme, ils passèrent en châtiant, mais ils ne durèrent pas ; Dieu les brisa quand ils eurent accompli sa volonté. L'empire d'Attila vécut une vie d'homme. Genseric pourvut lui-même à ce que son royaume ne vécût pas au delà d'un siècle ; de même que le tigre dévore ses petits, Genseric déchira d'avance sa famille par ses lois meurtrières ; et par ses propres dévastations, il ouvrit ses états aux armes des Grecs et au bonheur de Bélisaire.

Genseric, qui avait envahi le premier, acheva sans peine la conquête ; aucune force respectable ne gardait en Afrique les derniers restes de la domination romaine. Aétius avait assez de combattre sur tous les points de la Gaule. Après avoir imposé la paix à Gudicaire et à Gundioch son fils, avec l'alliance impériale (436), il combattit moins heureusement

contre Clodion, qui enleva Bavai (438), il sauva Narbonne des mains des Visigoths ; mais la paix qu'il fit conclure entre Valentinien et Théodoric contenait l'abandon de la Novempopulanie. Genseric ayant donc observé le traité pendant quatre ans, se décida en 439 à reprendre la guerre : il occupa Carthage par surprise, et commença par réclamer l'or, l'argent les bijoux et les meubles précieux. Alors se montra toute sa haine du nom romain ; il détruisit les théâtres, le temple de Mnémosyne et toute la rue d'Uranie. Le fanatisme arien s'en mêlant, il détruisit les églises, chassa les évêques catholiques, et exila tout ce qu'il y avait encore d'illustre en Afrique. Quelques-uns demandaient à demeurer sur cette terre : J'ai résolu d'exterminer votre race, dit Genseric, et vous n'êtes pas contents de l'exil ! On eut bien de la peine à le retenir, il les aurait fait jeter à la mer. Quand il eut dépeuplé le pays il prit pour lui une partie des terres, en donna une autre à ses soldats, laissa le reste, mais cc qui était mauvais, aux anciens habitants et les chargea encore de taxes énormes. Quand il eut soumis la Gétulie, il s'appela roi de la terre et roi de la mer, et il soutint ee dernier titre. Carthage redevint puissance maritime, et Gensériс se fit chef de pirates. Il commença par la Sicile, et continua par les autres lies de la Méditerranée. Un jour il enleva de Zacinthe cinq cents habitants, les embarqua, et quand il fut en pleine mer, il les mit en pièces et les jeta à l'eau. Il apparaissait ainsi à l'Orient, à l'Occident, sans savoir lui-même pour quelle cause il venait, ni dans quel lieu il abordait ; mais toujours certain de trouver quelque chose à prendre et quelque peuple à punir.

Attila partageait avec son frère Bleda le commandement des Huns. Quoique son oncle Rugidas eût inspiré assez de terreur à Théodose II pour en obtenir un tribut sous le nom de pension, Attila dédaigna de commencer par combattre l'empire, il s'en prit plus volontiers aux barbares. Rien n'arrêtait la course de son cheval dans les plaines de la Tartarie et de la Sarmatie. Là, point de villes ni de remparts qu'il faut détruire péniblement sans en rien emporter, des hommes seulement, c'est-à-dire ce qui se tue d'un coup de sabre, ou ce qu'on emmène par troupeaux. Il subjugua l'Asile barbare, les Tartares Géougen, il subjugua les Slaves et la Germanie orientale, puis il revint dans se Pannonie après six ans d'absence, portant au front les cornes des successeurs d'Alexandre, et disant : Je Attila, fils de Dengizik, petit-fils du grand Nemrod, par la grâce de Dieu, roi des Huns, des Mèdes, des Goths, des Danois, la terreur du monde ; ce fut par le conseil d'un ermite qu'il ajouta : *le fléau de Dieu*.

La Pannonie, le camp d'observation de tous les barbares qui ont envahi l'Occident, depuis le Goth Maximin, qui fut empereur, jusqu'eux Hongrois du IXe siècle, fut sous Attila le centre de la barbarie dont il était le maitre. Là, se pressèrent les Marcomans, les Suèves, les Quades, les Hérules, Les Turinges, les Rugiens, et les deux nations gothiques, soumises autrefois par Balamir, les Ostrogoths et les Gépides. Leurs rois formaient le conseil d'Attila : Dietmar, Vittimar, princes goths, peu puissants, mais toujours rois, au-dessus d'eux le brave Harderirk, roi des Gépides, célèbre par ses hauts faits ; Waladir, roi des Ostrogoths, et au-dessus enfin, Attila roi des rois, qui commandait d'un signe et surveillait l'obéissance.

L'empire d'Orient avait prospéré entre les mains de Pa/chérie,- les lois romaines rassemblées dans un recueil qui s'appelle encore le *Code Théodosien* immortalisaient le nom de Théodose, Daïa ce faible prince n'avait qu'un mérite qui lui appartînt en propre, celui d'écrire lisiblement, et les Grecs eux-mêmes l'ont flétri du nom de Calligraphe. Son indolence était extrême ; on ne pouvait tirer vanité de l'avoir trompé, tant la chose était facile. Pulchérie lui fit un jour signer un acte par lequel sa femme était livrée en esclavage, et le lui montra ensuite pour le faire rougir. L'empereur ne se corrigea pas et se livra aux eunuques qui profitaient trop de sa mollesse pour la contrarier jamais. Il éloigna sa femme Athénaïs, il éloigna Pulchérie, il se laissa gouverner par Chrysaphius (440). Attila et Bleda se présentèrent alors pour réclamer des Huns transfuges, et l'augmentation du tribut payé à Rugulas. Théodose les satisfit, et apprit avec effroi que les transfuges avaient été pendus. Au printemps suivant (442) les Huns mirent à feu et à sang toute la haute Mésie ; ils prirent Sirmium, détruisirent Naïssus, et, Sardique brûlé, se répandirent dans la Thrace. Théodose paya d'un second tribut leur retraite ; mais ne fit rien pour prévenir leur retour. La position des Huns sur le Danube, les invitait incessamment à piller l'empire grec ; l'insolence d'Attila ne se lassait pas d'ailleurs d'avertir l'empereur du danger : il envoyait à C. P. tous ceux qu'il voulait enrichir, et ils en revenaient toujours chargés de présents. L'empereur s'occupait avant tout des factions du cirque ; les *blancs*, les *bleus*, les *verts*, les *rouges* vinrent aux mains dans C. P. et mêlèrent à leur sang celui des spectateurs (445).

Valentinien III plus heureux voyait les Visigoths et les Burgundes réduits à la paix. Aétius domptait une seconde fois les Francs. Clodion entra (445) dans la forêt Charbonnière, il prit la cité de Tournay ; à Cambrai il

mit à mort tous les Romains par l'épée ; gardant cette ville, il s'avança jusqu'à la Somme ; mais Aétius attaqua les Francs pendant qu'ils célébraient les noces d'un de leurs chefs. Les blonds époux s'enfuirent, et l'on vit briller sur les chariots les apprêts de la fête, les viandes captives et les marmites couronnées de fleurs[20]. Les Bretons abandonnés par Rome depuis Honorius, poussés par les Pictes vers la mer et repoussés par la mer vers Pictes, implorèrent le vainqueur des Francs. Leur message commençait par ces mots : A Aétius trois fois consul, les gémissements des Bretons. Aétius passa la mer, combattit et vainquit pour eux ; pour assurer les résultats de sa victoire, il leur conseilla de former une confédération entre tous les clans, de se choisir un chef du pays, un *Bretwalda* ou *Penteyrn*, qui les défendît par l'union de toutes leurs forces. Les Bretons suivirent ce conseil, ils mirent à leur tête Wortigern ; mais ils auraient préféré le rétablissement de la domination romaine ; ils regardèrent comme un nouvel abandon le départ d'Aétius (449). Après avoir pillé la Bretagne, pendant 400 ans, disent les annales galliques, les Césariens repartirent pour la terre de Rome, afin de repousser l'invasion de la horde noire. Telle est en effet l'excuse d'Aétius, les deux empires étaient aux prises avec Attila.

Attila avait tué son frère et régnait seul ; dès l'an 447 il avait reçu de Théodose le titre de général romain, et presque aussitôt son envoyé était venu dire aux deux empereurs : Mon maitre et le tien t'ordonne de lui préparer un palais. Une attaque furieuse déconcerta l'empire d'Orient. Attila écrase deux armées, traverse sans obstacles la Thrace, la Dacie, la Mésie ; il prend 70 villes et ne s'arrête qu'aux Thermopyles. Asémonte avait résisté ; obligée pourtant de rendre les transfuges, elle s'était fait rendre ses prisonniers. Mais l'humiliation des autres villes força Théodose à payer une paix de 6.000 livres d'or, et un tribut annuel de 2.000. Les transfuges furent encore rendus.

Une si terrible humiliation n'était pas facile à porter, même pour les Grecs ; ils prirent pour s'en débarrasser le grand moyen grec, la trahison. Chrysaphius conseilla de tuer Attila, et on lui envoya une ambassade ; mais ils étaient découverts avant leur arrivée, ils furent humiliés bien davantage. Ils voulaient camper sur une éminence, on leur ordonna de descendre, parce que Attila campait dans la plaine et qu'ils ne devaient pas se placer plus haut. On les amena devant le roi, ils regardèrent ses petits yeux, son nez écrasé, sa petite taille, et sa grosse tête, sa large poitrine. Tout cela disait effroyablement son origine scythique. Comme

un des ambassadeurs protestait qu'il n'y avait plus de transfuges dans l'empire : Menteur, lui dit Attila, sans le droit des gens, tu serais pendu et livré aux vautours, et désignant les Grecs : Je ne souffrirai jamais que mes esclaves combattent contre moi. Il les fit marcher ensuite jusqu'à son palais de bois, voisin du Danube avec ses tours de bois, et son enceinte de planches. Il les humilia à sa table en leur donnant la dernière place. Un repas splendide fut servi. On donna à tous de la vaisselle d'argent, mais Attila ne voulut que sa vaisselle de bois, et ne mangea que d'une viande. Il resta grave et sombre pendant les chants qui célébraient ses victoires, et les farces de deux bouffons ; il ne dit qu'un mot à la fin et c'était l'arrêt de l'empereur : Attila et Théodose sont tous deux de noble race ; mais Théodose s'est dégradé en devenant l'esclave d'Attila. Comme un esclave méchant, il a voulu faire assassiner son maître : Attila lui pardonne, pourvu qu'il lui livre Chrysaphius[21].

Théodose II l'apaisa par des présents et mourut en 450. Sa sœur Pulchérie lui succéda en épousant Marcien. On prétend que ce brave soldat répondit aux demandes d'Attila : J'ai de l'or pour mes amis, et du fer pour mes ennemis, et le Hun s'éloigna par respect. Il vaut mieux croire qu'Attila avait assez pillé l'Orient pour n'y plus retourner. Genséric l'appelait à l'Occident contre Rome et contre les goths, car Genseric aussi était ennemi des Romains et des barbares. Le prétexte de l'invasion fut misérable. Honoria, la sœur de Valentinien III, s'était, seize ans plus tôt, promise à Attila ; il la réclama, et sur le refus de l'empereur, il se dirigea vers la Gaule. Il disait aux Romains qu'il n'en voulait qu'aux Visigoths, aux Visigoths qu'il n'en voulait qu'aux Romains ; il ne trompa personne. Valentinien demanda le secours du Visigoth Théodoric Ier contre le tyran du monde, qui se déclarait ennemi de la nature entière. Mais en attendant, Attila força le Rhin, détruisit Strasbourg qu'il défendit de relever sans sa permission. Il pilla Mayence, Trèves, Tongres, Arras, Saint-Quentin. Troyes fut sauvé par la fermeté de saint Loup. Geneviève, la bergère de Nanterre, montra aux habitants de Paris un secours dans la prière, et un appui dans le ciel. Attila passa outre, mais il assiégea Orléans. L'évêque Anianus (saint Aignan) releva les murs, et fit savoir son danger à Aétius. Le général romain et Théodoric avaient rassemblé des forces nombreuses : Francs, commandés par Mérovée, Sarmates, Armoricains, Burgundes, Saxons, Ripuaires, et d'autres peuples celtiques et germains, et jusqu'à un reste d'Alains que Sangiban conservait en Armorique. Anianus priait toujours, demandant si l'on ne voyait rien venir. Ils parurent enfin à travers la poussière. Orléans fut sauvé, Attila

recula, mais le visage tourné contre l'ennemi, jusqu'aux *champs Catalauniques*. Ce coin du monde fut comme l'aire où vinrent se broyer d'innombrables nations[22] ; les barbares des deux partis, les Romains et les barbares. Le combat fut long et opiniâtre, Théodoric y périt. Mais Attila battu n'eut d'asile qu'au milieu de ses chariots. Déjà il y dressait un bûcher des selles de ses chevaux : Aétius le laissa échapper, et il regagna la frontière, escorté de saint Loup dont la vertu lui semblait une sauvegarde.

Bientôt il eut refait son armée. Il voulait repasser en Gaule pour punir les Alains de Sangiban, mais les Visigoths lui coupèrent le passage et le rejetèrent sur les Alpes. Attila les franchit, Valentinien s'enfuit jusqu'à Rome. Le barbare assiégea Aquilée, son épée n'y laissa ni habitants ni garnison. Milan, la métropole de la Ligurie, ville royale autrefois, fut ravagée sans pitié. Pavie tomba sous le même sort. Les Huns démolirent toute l'Italie du nord. Vainement Aétius détruisait quelques détachements qui passaient le Pô, Attila délibérait déjà s'il irait à Rome. Il fallut que l'Église dit encore une fois au torrent : Tu n'iras pas plus loin. Le pape Léon Ier vint trouver Attila, comme saint Loup, il parut terrible dans sa prière. Attila donna la paix, mais en grinçant des dents. Il imposa un tribut, et menaça de revenir, si on ne lui donnait Honoria et la moitié de l'empire.

Il ne revint pas. Les Huns le trouvèrent mort un matin dans sa tente. Ils se tailladèrent le visage, et dirent sur un ton lugubre : Attila, le plus grand roi des Huns, a étendu sa puissance plus loin qu'aucun prince avant lui. Il a fait trembler les deux empires, il leur a imposé des tributs, et s'il ne les a pas détruits, c'est qu'ils ont pleuré pour vivre. Après cela, ils vêtirent son cadavre d'un cercueil de fer, d'un autre d'argent, d'un troisième d'or. Ils enterrèrent avec lui des armes ennemies, des harnais précieux, et égorgèrent les esclaves qui avaient creusé la fosse. On croit lire les mœurs des Scythes au quatrième livre d'Hérodote (453).

L'empire n'eut pas le temps de se réjouir ; l'allié d'Attila, Genseric, le remplaça. Valentinien, après avoir tué Aétius, avait été tué lui-même par le sénateur Maxime. Le meurtrier prit le trône et la femme de Valentinien, Eudoxie : mais quand il eut osé lui avouer son crime, il fut perdu : Eudoxie appela les Vandales à sa vengeance ; et Genseric se porta sur Rome (455). Maxime périt le premier, lapidé dans les rues. Rome ancienne périt avec lui. Les Vandales pillèrent pendant quatorze

jours et quatorze nuits. On enleva à moitié le bronze doré qui couvrait le temple de Jupiter Capitolin. On n'épargna pas davantage les dépouilles de Jérusalem apportées autrefois par Titus. Voilà comment les restes des anciennes religions s'écroulaient sous la main barbare. Le christianisme plus puissant sauva au moins quelque chose. Le pape Léon Ier obtint la vie des habitants ; mais si le vainqueur ne tua pas tout, il emmena de nombreux captifs, Eudoxie et ses filles, et tant d'autres que les hôpitaux de Carthage ne suffirent pas. L'évêque Deogratias convertit les églises en hôpitaux[23].

V

Les deux empires successivement ravagés par Alaric, et également humiliés par Attila, n'avaient pas cependant subi la même destinée. Constantinople avait vu les Visigoths sous ses murs, sans être touchée par eux, et sa domination n'était entamée par aucun peuple barbare ; l'empire d'Occident au contraire perdait pièce à pièce ses provinces, et Rome dans un espace de quarante-cinq ans (410-455) avait été saccagée deux fois. Elle avait peu gagné à admettre les Suèves, les Visigoths et les Bourguignons au titre ou à les vaincre par la main d'Aétius. Les Suèves sortaient infatigablement de la Galice pour piller l'Espagne, et portaient leurs ravages jusqu' à Hispanie et à Carthagène. Les Bourguignons, maîtres de la Séquanaise, repoussés de la Belgique par Aétius, avaient du moins obtenu pour dédommagement la Sapaudie (Savoie, Chablais, Bresse), et leur roi Gundioc, élevé par Maxime au titre de maître de la milice dans les Gaules, avait fait décorer son fils du nom du patrice. Les Visigoths après avoir combattu Attila, moins pour les Romains que pour eux-mêmes, faisaient durement sentir l'importance de leur amitié, et Thorismond, premier successeur de Théodoric, avait impérieusement réclamé sa part de butin. Les Francs seuls paraissaient demeurer en repos. Leur chef Mérovée avait peut-être combattu aux champs Catalauniques ; mais on ne sait rien du reste de sa vie, et ce fondateur, prétendu d'une race royale, dont les Mérovingiens semblent tirer leur nom, est à peine connu des historiens des Francs eux-mêmes. Grégoire de Tours n'en dit qu'un mot : On croit que Mérovée, qui eut pour fils Childéric, était de la race de Clodion.

La mort d'Attila ne profita encore qu'à l'empire d'Orient. Cette domination scythique formée si rapidement tenait à la vie d'un homme et à la vigueur de son commandement. Quand il fut mort, les nations qu'il avait unies dans une soumission unanime, refusèrent la même obéissance à ses fils Dengizik, Irnac, et Ellac ; Ardaric roi des Gépides s'indigna d'être traité comme un esclave, et il donna le signal d'une révolte universelle. Aussitôt les peuples s'armèrent pour leur ruine, et la guerre s'engagea dans la Pannonie auprès du fleuve Netad. On vit combattre le Goth à l'épée furieuse, le Gépide brisant dans ses blessures les traits ennemis, le Suève au pied agile, le Hun à la flèche rapide, l'Alain à la lourde armure, l'Hérule aux armes légères. Après de nombreux combats qui furent sanglants, la fortune se déclara pour les Gépides[24]. Ellac fut tué, et Irnac ramena les Huns en Asie où leur nom perdit son importance et où de leurs débris s'est formée peut-être la nation des Turcs. Ardaric prit avec les siens tout le pays qui s'étend entre la Theiss et le Dniester, et fonda ainsi le royaume des Gépides que nous verrons détruire au bout d'un siècle par les Lombards. Les Ostrogoths, sous les ordres de leurs trois chefs Walamir, Widimir et Théodemir, avaient aussi combattu contre les Huns ; ils craignirent ensuite de lutter contre les Gépides, et plutôt que de tenter une conquête périlleuse, ils demandèrent à l'empereur Marcien un territoire. Marcien leur donna la Pannonie entre la Mésie supérieure à l'est, la Dalmatie au midi, le Noricum à l'ouest et le Danube au nord ; Sirmis et Vienne étaient leurs villes principales. Ainsi l'empereur d'Orient, délivré des Huns, faisait, par ce don seul, acte de supériorité sur les Ostrogoths ; il les acceptait pour alliés et pour défenseurs de sa frontière[25].

Cette ressource nouvelle de faire combattre les barbares contre les barbares pouvait offrir un grand avantage ; à l'énergie des envahisseurs les vieilles races romaines opposaient ainsi des défenseurs non moins énergiques. Après la mort d'Attila, plus encore qu'auparavant les auxiliaires parurent ne pas manquer aux empereurs d'Occident. Les barbares errants, de tout nom, de toute tribu, qui n'avaient ni terre ni cher capable de les conduire, se réfugièrent auprès des empereurs qui n'avaient puis de soldats : ils avaient combattu l'empire avec le roi des Huns, ils s'engagèrent maintenant à le défendre ; mais leur secours n'était qu'une perfidie. Nous verrons mille étendards suivre les aigles romaines ; le Bastarne, le Suève, le Pannonien, le Hun, le Gète, le Dace, l'Alain, le Rugien, le Bourguignon, l'Ostrogoth, le Sarmate et bien d'autres formeront l'armée impériale. C'est ainsi que Sidoine Apollinaire compte

les forces des empereurs. Triste destinée du panégyriste, qui voit le mal et l'appelle du nom de bien, qui comprend la défaite et la faiblesse et veut croire à la victoire et a la puissance. Le chef de tous ces barbares sera un barbare, le Suève Ricimer, élevé aux titres de comte et de mitre de la milice. Le pote chante aussi l'invincible Ricimer vers qui se tournent les destinées publiques. Il aime à dire qu'il est Suève par son père, Goth par sa mère, deux fois ennemi des Vandales. Wallia, son aïeul, annonçait sa gloire, quand dans les champs de Tartessus, il écrasa les Vandales et les Alains, et couvrit de cadavres l'occidentale Calpe. Ricimer seul, d'un bras puissant repousse le pirate errant dans la campagne, qui fuit le vainqueur et la bataille. Parce qu'il est redouté, le Norique contient l'Ostrogoth, la Gaule enchaîne le Mars du Rhin ; mais il est seul, et un seul homme peut retarder tous ces dangers, il ne peut en délivrer le monde. Aussi bien, Ricimer ne voulait pas sauver l'empire, mais se faire puissant. Avant lui, Stilicon et Aétius, tous deux barbares comme lui, avaient représenté l'empire, puis étaient morts par les soldats romains ou par la main de l'empereur. Aujourd'hui c'est la main barbare, c'est Ricimer qui gouverne et qui tue ; il y eut quatre empereurs dont Ricimer disposa en dix-huit ans (455). Les barbares confédérés ne l'imitèrent que trop bien ; ce furent eux qui détruisirent l'empire d'Occident, 26 ans après la prise de Rome par Genseric.

L'alliance des Bourguignons et des Visigoths ne fut pas plus sire aux empereurs. L'un et l'autre peuple continua eil effet son rôle d'allié du peuple romain, mais .ni l'un ni l'autre rie prétendait le faire gratuitement. Sidoine Apollinaire exaltant les vertus du Visigoth Théodoric II rappelle la *colonne de l'empire* ; il le représente entouré des hommages de tous les peuples barbares, et tournant cette puissance au profit des Romains qui attendent leur salut de sa protection. C'est la Garonne, dit-il, qui défend le faible Tibre. Si quelque orage a grondé dans le Nord, c'est de Théodoric qu'on espère la ruine des peuples scythiques. Mais il ne faut pas prendre au sérieux ces éloges qui peut-être avaient pour but d'éloigner de l'Auvergne l'ambition du barbare. Tous les services des Visigoths et des Bourguignons furent trop chèrement payés pour que l'empire en ressentit le bienfait ; avant la catastrophe du dernier empereur d'Occident, ils avaient acquis par la force ou par des concessions la plus grande partie des Gaules et de l'Espagne.

L'année même (455) où l'empereur Maxime périt sous les coups des Vandales, un nouveau peuple barbare avait entrepris l'invasion d'une

ancienne province romaine. La Bretagne harcelée incessamment par les Calédoniens ne trouvait plus en elle-même ce quoi se défendre avec succès. Déjà quelques Bretons cherchaient asile sur la pointe occidentale de la Gaule, où leurs ancêtres avaient jadis envoyé des secours aux Armoricains contre César ; ils commençaient à transporter leur nom, leurs mœurs et pour ainsi dire leurs villes, à cette nouvelle Bretagne qui s'obstine encore aujourd'hui à les conserver, Mais leur départ, en les mettant à couvert, affaiblissait davantage ceux qu'ils laissaient aux prises avec les invasions annuelles des Scots et des Pictes. Wortigern qu'ils avaient tous élu pour leur chef unique, s'efforça donc d'acquérir des alliés utiles il crut les trouver en deux chefs barbares qui côtoyaient alors la Bretagne avec des troupes aventureuses de Jutes et de Saxons. Hengist et Hersa — c'était le nom des deux chefs — acceptèrent avidement la proposition de combattre les Calédoniens, et les vainquirent. Ils célébrèrent avec leur protégé les réjouissances de la victoire, et s'assirent aux m'ânes festins. Mais malheur au jour où nous les avons aimés, s'écrient les derniers historiens de. la Bretagne, malheur à Wortigern et à ses lâches conseillers. Selon certaines traditions, Hengist maria sa fille à Wortigern, et domina son gendre comme il voulut ; à la ruse il joignit la plus atroce cruauté ; il attira è un festin les principaux de la Bretagne, et en fit poignarder trois cents. Tel fut le commencement de l'invasion s'axone, la plus cruelle sans contredit de toutes les invasions. Hengist et Horsa occupèrent le Cantium, et fondèrent le royaume de Kent ; ce fut le premier des huit royaumes barbares qui devaient se substituer au peuple breton, et que nous appelons *Octarchie*.

L'empire romain n'avait plus rien à vair aux malheurs d'un peuple qu'il avait formellement abandonné ; aussi bien la défense des provinces méridionales était déjà assez difficile. Le Visigoth Théodoric II qui avait acquis le trône par l'assassinat de son frère Thorismond, régnait depuis deux ans lorsqu'il apprit la mort de Maxime. Il avait à sa cour, comme envoyé de l'empereur, un ancien rhéteur dont il avait été l'élève, l'Arverne Avitus ; il le proclama lui-même et le revêtit de la pourpre. Avitus, beau-père de Sidoine Apollinaire, a reçu de son gendre de pompeux éloges dans un panégyrique en vers qui nous est resté. La même pièce contient aussi l'éloge des Arvernes, de ces hommes invincibles à pied, vainqueurs à cheval quand ils voulaient, dont l'opiniâtre résistance eût suffi à rendre immortelle la Gloire de César leur vainqueur, et qui après cinq cents ans n'avaient rien perdu de cette opiniâtreté. Seuls entre les Gaulois ils luttèrent contre les barbares

Visigoths et Bourguignons ; ils souffrirent tout pour l'empire pour les habitants du Latium dont ils étaient les frères ; ils souffrirent la disette, la flamme, la peste. Ils se maigrirent par les jeûnes, tandis qu'ils engraissaient leurs glaives du sang ennemi[26] ; et lorsque enfin ils eurent été livrés lorsque l'empire eut péri en les abandonnant, ils se montrèrent encore redoutables à la domination franque. Avitus ne fut pas digne de cette race qui le soutenait, par patriotisme comme un concitoyen ; il commença par céder aux Visigoths tout ce que ceux-ci pourraient enlever aux Suèves en Espagne. Théodoric somma le roi Réciaire d'abandonner les possessions romaines, et sur son refus il franchit les Pyrénées avec le secours des Bourguignons. Les Suèves furent vaincus dans la Galice et leur roi, pris au moment de gagner l'Afrique, fut mis à mort par ordre du vainqueur ; un gouverneur de la nation des Goths leur fut imposé, et des forces suffisantes envoyées coutre la Bétique reçurent, sarts effusion de sa, la soumission de cette province[27]. Quelque temps après Théodoric permit aux Suèves de se choisir un roi de leur race, mais e garda la Bétique qui passa ainsi de la domination romaine à celle des Goths. Les Vandales, qui du moire ne se donnaient pas pour alliés de l'empire, continuaient leurs courses annuelles : l'Italie dévastée voyait chaque année les *fureurs du Caucase* sortir de la *brûlante Byrsa*[28]. Ricimer vainquit les Vandales près de l'île de Corse ; passant de là en Sicile, il les y vainquit une seconde fois ; mais aussitôt il osa se prévaloir de ces succès. Il profita de la haine qu'inspirait la mauvaise administration d'Avitus, et se révolta heureusement près de Plaisance. L'empereur étant vaincu et déposé l'Occident resta six mois sans empereur ; Ricimer régna, sans que personne portât le titre de sa puissance.

Nous avons parlé plus haut de l'antipathie nationale qui séparait les Grecs des Romains, l'empire d'Orient de l'empire d'Occident. Toutefois, 'tant que les deux branches de la race de Théodose avaient régné à Borne et à Constantinople, un lien de famille avait uni les deux empires clans une communauté d'intérêts et de secours. Lorsque cette famille eut disparu par la mort de Valentinien III et de Pulchérie l'Orient ne renonça pas à secourir l'Occident. Nous avons dit encore que les Grecs, non contents de repousser le joug des Romains, prirent le nom de Romains à leur tour et prétendirent régner sur leurs anciens maîtres. Il leur importait donc de ne pas laisser occuper par les barbares un bien qu'ils convoitaient pour eux-mêmes, et de combattre des envahisseurs qu'il était plus facile d'arrêter aux frontières, que de déposséder après leur

établissement, comme la suite le fit bien voir. Voilà ce qui explique la continuation de l'alliance entre les deux empires. Les empereurs grecs, en attendant qu'ils pussent s'approprier l'Occident, s'efforcèrent au moins de maintenir le titre impérial de ce côté ; ils y envoyèrent des empereurs et quelquefois des secours. C'était là pour Sidoine Apollinaire une autre espérance de salut : Le soleil, dit-il, vient encore de l'Orient, la nature n'a pas changé ; mais il n'appartenait pas plus aux Grecs de sauver l'Occident que de le posséder.

Pulchérie était morte en 463 ; Marcien mourut en 447. Nulle règle de succession ne mettait l'empire de C. P. à l'abri des factions et des brigues, et le patrice Arpar, qui disposait à son gré des soldats, aurait pu occuper le trône. Il préféra ne pas prendre un titre exposé à trop d'envie, et il le donna à une de ses créatures, au Thrace Léon, qu'il comptait bien diriger à son gré. Léon proclamé par le sénat, accueilli par l'armée, couronné par le patriarche, prétendit être le seul maître, et tout d'abord il refusa le titre de César au fils de son protecteur. Comme Aspar lui demandait s'il convenait à un empereur de ne pas tenir ses engagements : Il lui convient encore moins, répondit-il, de recevoir la loi comme un esclave. Léon reconnut ensuite, pour empereur d'Occident, le brave Majorien, le compagnon des victoires d'Aétius, et le seul prince véritablement grand de cette époque de décadence. Ricimer, comme Aspar, perdit alors son crédit ; mais tous ceux qui voulaient rester Romains en conçurent une plus vive espérance. Cette espérance élève bien haut le génie de Majorien. Son avènement multipliait les dangers (457). Les Arvernes, regrettant leur compatriote Avitus, rejetaient Majorien ; Théodoric, irrité de la déposition de son protégé, s'avançait jusqu'au Rhône par le ravage des villes et des campagnes et assiégeait Lyon, où les Bourguignons venaient le rejoindre. Majorien disposa habilement la résistance. Égidius, maître de la milice dans les Gaules, assiège Lyon et en chasse les Bourguignons. Il bat Théodoric devant Arles en 469. Le chef des Francs Mérovée venait de mourir ; son fils Childéric, abusant du premier rang, s'était déjà fait chasser pour ses excès. Égidius devient le chef des Francs par leur libre choix, et les retient dans l'impuissance de nuire à l'empire. Cependant les Vandales avaient débarqué sur la côte d'Italie, près de Sinuessa ; ils sont vaincus, et le beau-frère de Genséric reste sur la place : enfin, pour détruire le mal dans sa source, l'empereur lui-même part de Ravennes, annonçant qu'il va punir et les barbares de la Gaule, et les Suèves d'Espagne, et les Vandales d'Afrique. Il traîne après lui les hommes du Danube, tous les barbares confédérés dont il a fait des

soldats dociles. Il dompte d'abord les Alpes, et leurs rochers et leurs glaces, de la pointe de sa pique. Les Huns se plaignant du froid : Vous aurez l'été en Afrique, répond Majorien, et comme ils résistent encore, ils sont massacrés par les autres barbares ; enfin il arrive en Gaule. Sidoine Apollinaire se présente avec un long panégyrique, il loue et il demande grâce pour les ruines de la Gaule, il demande un regard pour Lyon qui n'a plus de blé, de bœufs, de colons, de citoyens. Il promet bien d'autres louanges si Lyon sort de ses ruines, Majorien ne se venge pas, mais il impose la paix aux Visigoths, et passant en Espagne il prépare à Carthagène un grand armement contre les Vandales. Ici finirent ses succès, il fut trahi ; sa flotte fut prise, et comme il revenait en Italie, il y trouva la trahison de Ricimer (461).

Majorien mourut à Tortone et l'on soupçonna avec raison que Ricimer l'avait assassiné pour reprendre sa puissance ce soupçon produisit une guerre civile qui anéantit les succès des quatre années précédentes. Ricimer ayant choisi pour empereur un Lucanien obscur qui prit le nom de Sévère III, Égidius refusa de le reconnaître, et se déclara l'ennemi du protecteur et du protégé, Ses proclamations hardies, dans lesquelles il prétendait agir au nom du sénat et du peuple romain, annonçaient qu'il allait descendre en Italie et châtier l'assassin des empereurs. Ricimer, pour lui Fermer le chemin, céda quelques villes aux Bourguignons, et obtint l'alliance de Théodoric II par l'abandon de Narbonne[29]. Égidius, pour combattre Ricimer à armes égales, s'allia aux Alains de l'Armorique, aux Bretons et peut être à Genséric ; il s'allia aux Saxons, et les introduisant par la Loire, il leur permit le ravage depuis Nantes jusqu'à Bayeux où ils laissèrent une colonie qui fut longtemps distinguée par la longue chevelure, et désignée du nom de *Saxones Bajocassini*. Ce fut Ricimer qui l'emporta, et les barbares qui profitèrent. Les Vandales furent repoussés de la Sicile, et les Alains, qui avaient tenté une invasion en Italie, furent détruits près de Bergame. Égidius, venant au secours des Aquitaines ravagées par Théodoric, fut vainqueur près d'Orléans et tua Frédéric, Frère du roi barbare ; mais les Francs commençaient à se repentir d'obéir à un Romain : ils trouvèrent accablants les services qu'ilo exigeait d'eux, et ils rappelèrent Childéric. Égidius, attaqué par eux, ne put soustraire Cologne à leur fureur, ni préserver Trèves de l'incendie ; il s'était retiré à Soissons, et y réparait ses forces, lorsque les Visigoths l'empoisonnèrent pour se délivrer du seul défenseur qui restât aux Romains (464). Rien n'arrêtant plus leurs conquêtes, ils joignirent à la Narbonnaise l'Aquitaine seconde, et Théodoric maria sa fille au roi des

Suèves Remismond, qu'il gardait ainsi dans sa dépendance. Ricimer voulait ne pas voir ces succès d'un allié ; satisfait de gouverner l'Italie, il laissa mourir son empereur Sévère III sans-lui donner de successeur (465), et régna encore une fois sans titre, au grand affront des Romains, pendant dix-huit mois.

Théodoric II fut assassiné en 466 par son frère Euric qui prit sa place ; Euric craignit que le roi des Suèves ne voulût venger son beau-père, et il résolut de le prévenir. La Galice obéissait alors aux Suèves avec-une partie de la Lusitanie, la Bétique et la Catalogne aux Goths ; le territoire de Carthagène, les Carpetans, et tout le reste de l'Espagne, demeuraient aux Romains. Le roi visigoth obtint sans doute par une promesse trompeuse, l'amitié et. le consentement de l'empereur d'Orient, et il entra en Espagne dont il soumit presque toutes les villes[30]. Dans le même temps, il est vrai, le sénat, le peuple Romain, et les confédérés eux-mêmes, s'adressèrent aussi à Léon et lui demandèrent pour empereur le sage Anthémius, le petit-fils de celui qui avait gouverné la jeunesse de Théodose II. Les panégyriques dont la servile imprévoyance ne passa de mode qu'avec les empereurs, célébrèrent cette nouvelle union de l'Orient et de l'Occident, et les espérances qu'elle faisait mitre[31]. L'expédition de Léon et d'Anthémius contre les Vandales (468) semblait d'abord les justifier. Onze cents vaisseaux et 100.000 soldats se réunirent en Sicile ; la Sardaigne occupée fut le premier succès. Avec la même rapidité on surprit Tripoli en Afrique, et les villes voisines. Mais Léon aval confié le commandement des forces grecques Basiliscus, et Basiliscus ami dévoué de l'arien Aspar, qui en retour lui avait promis le trône s'était engagé à épargner les ariens. L'or de Gensèric le confirma encore dans ces dispositions ; au lieu de marcher droit à Carthage qui n'avait point de défense, et de disperser les Vandales effrayés, demeura immobile, détournant même les yeux des préparatifs que son inaction avait inspirés aux ennemis. Tout coup un vent violent lança sur la flotte impériale un incendie mobile à travers la mer. C'étaient de vieux vaisseaux que Gensèric avait allumés pour brûler les Romains ; et pair derrière on entendait les cris des Vandales qui célébraient d'avance leur victoire. Basiliscus s'enfuit le premier. Les vaisseaux romains furent brûlés ou pris : on ne cite, dans ce désastre a que la valeur de Jean : d'Antioche, qui, sommé de se rendre sur la promesse de la vie, aima mieux se jeter à la mer en criant : Je ne serai pas l'esclave de chiens comme vous[32]. La perte était considérable, l'Orient seul avait à regretter 130.000 livres pesant d'or ; Gensèric avait acquis une réputation d'invincible qui

redoublait la terreur, et les ennemis de l'Occident en concevaient une plus grande audace. Erie attaqua dans la première Aquitaine le pays des Bituriges (Berri) ; et en garda la plus grande partie après avoir vaincu les Bretons alliés d'Anthémius[33]. Childéric s'avança jusqu'à la Loire, et occupa Angers (471). Euric menaçait l'Auvergne : pour défendre ce dernier asile du nom romain en Aquitaine, Anthémius traita avec les Bourguignons ; il mit le roi Gundioc en possession de Lyon et de la Lyonnaise germanique, et à ce prix il obtint son alliance utile contre les Visigoths.

Cette dernière période de l'histoire romaine se complique à chaque pas de nouvelles difficultés et de nouveaux troubles. Chaque empereur avait alors sa guerre civile. Léon combattait Aspar ; Anthémius combattait Ricimer. L'empereur d'Orient n'avait pu appeler à sa cour l'Isaurien Zénon ni lui donner sa fille impunément. Aspar avait entouré d'assassins le nouveau favori, et l'avait obligé de se retirer en Asie ; il réclamait obstinément pour son fils le titre de César, et l'empereur venait d'y consentir lorsque le peuple s'y opposa. Cette résistance enhardit Léon à se venger définitivement : il attira au palais Aspar et ses enfants, et les fit massacrer : il en fut quitte pour le surnom de meurtrier que lui donna l'inconstance du peuple tout à l'heure ennemi d'Aspar, et qui osait le regretter après sa mort. Il n'en était pas ainsi Anthémius. Celui-ci n'avait fait qu'augmenter l'audace de Ricimer en lui donnant sa fille : deux cours, deux puissances se partageaient les derniers débris de l'empire d'Occident. Ricimer trônait à Milan, entouré de ses flatteurs ; Anthémius résidait à Rome. La guerre, quelque temps retardée par la médiation de saint Épiphane, évêque de Pavie, éclata après la mort d'Aspar (472). Ricimer parut devant Rome où l'appelait un parti ennemi d'Anthémius. Les partisans de l'empereur luttèrent assez longtemps pour permettre à Léon d'envoyer des secours ; mais Olybrius qui les commandait, et qui avait ordre de terminer la guerre par une négociation, se laissa gagner par Ricimer. Il trahit Anthémius et le laissa massacrer ; à ce prix il devint lui-même empereur. Ricimer mourut quelques mois après, et sa mort délivrant les Romains de son ambition et des troubles qu'elle avait excités, semblait Leur laisser plus de temps contre les barbares ; [nais la guerre civile n'avait point pris fin en Italie ni à Constantinople. Olybrius, au bout d'un règne de 105 jours, laissa le trône à Glycerius ; celui-ci oublia de demander le consentement de l'empereur d'Orient qui envoya contre lui Julius Nepos. Tandis que Nepos surprenait Glycerius dans le port de Rome et l'obligeait à chercher un asile dans les ordres sacrés de

l'Église, Léon mourut à Constantinople (474). Zénon, son gendre, à qui le peuple l'avait empêché de laisser le trône, mais dont le fils âgé d'un an était désigné empereur sous le nom de Léon II, devint véritablement le maitre, comme régent de son fils, et par la protection de sa belle-mère l'impératrice Vérine. L'enfant étant mort au bout d'un an, Zénon devint enfin empereur, et commença de s'attirer la haine publique par ses exactions et ses prodigalités. Il décupla le tribut de l'Égypte ; on sut qu'il vendait les emplois et partageait le profit avec un préfet du prétoire ; il osa une fois ne pas faire la volonté de rétine. Le peuple soulevé massacra les Isauriens, et, à la place de Zénon chassé, reconnut pour empereur le frère de Vérine, le traître d'Afrique, Basilicus (475).

Julius Nepos n'avait donc rien à attendre de la protection de l'Orient. Le roi des Bourguignons Chilpéric, 3011icité. par Sidoine Apollinaire avait défendu l'Auvergne ; contre les Visigoths. Ecdicius, le fils d'Avitus, avait pénétré dans Clermont assiégé avec dix-huit hommes, il avait nourri les habitants à ses frais, et repoussé les assiégeants par sa valeur. Ce noble effort, qu'on peut bien appeler- la dernière résistance de l'empire d'Occident, faisait mieux ressortir sans doute la misère du traité que Neper conclut avec Euric. L'empereur, pour préserver ce que les Romains gardaient encore entre le Rhône et les Alpes, abandonna les Arvernes. Notre servitude, s'écrie Sidoine Apollinaire, a été le prix de la sécurité des autres, et il prodigue les outrages à Nepos. L'historien, à une distance de 14 siècles, loin des intérêts et des passions des contemporains, juge plus froidement cette dernière concession des empereurs d'Occident, car ce fut la dernière. *Nepos* n'avait que cette ressource pour arrêter pendant quelques temps sur les bords du Rhône l'ambition des Visigoths ; l'Italie, quoique toujours intacte, ne lui offrait pas même une armée en qui sa confiance fut bien plagiée. Le patrice *Oreste* ayant reçu l'ordre de marcher en Gaule, tourna aussitôt ses troupes contre l'empereur ; il le for na de fuir, et donna le trône à son propre fils de six ans, qui s'appelait Romulus et qu'on surnomma *Augustule* par dérision. Mais Odoacre, chef des barbares confédérés, réclama d' reste, pour ses soldats, le tiers des terres de l'Italie. Oreste ayant refusé, deux coups d'épée donnèrent toute l'Italie aux barbares : Odoacre prit Pavie et Ravennes décapita Oreste, et relégua Augustule à Lucullanum en Campanie. Telle est la fin naturelle de l'empire d'Occident (476) ; ce ne fut pas une révolution, ce ne fut qu'un nom, celui d'empereur, qui s'éteignit. Les contemporains ne s'en aperçurent même pas, ou du moins ne l'apprirent qu'avec indifférence, et l'histoire,

préparée comme eux par une lente agonie à cet événement suprême, s'en émeut pas davantage. Odoacre se concilia la faveur de Zénon rétabli sur le trône de C. P. en lui renvoyant les ornements impériaux ; il reçut en retour les titres de patrice et de roi d'Italie. Les Hérules dominèrent avec lui sur le sol de la conquête pendant quinze ans.

---

[1] Voyez le précis de l'*Histoire des Empereurs*, de M. Édouard Dumont, et surtout les chap. 9 et 14. Voyez aussi l'*Histoire Romaine* du même auteur.

[2] Voyez le précis de l'*Histoire des Empereurs*, et l'*Histoire Romaine* citée plus haut. Voyez aussi l'*Atlas* de Kruse, traduit de l'allemand par MM. Ansart et Lebas.

[3] Voyez le 4e livre d'Hérodote.

[4] Tacite, *Germanie*, 27.

[5] Tacite, *Germanie*, 27. Horace, *épod*. 11. César, *De bello Gallico*, 1-39.

[6] Tacite, *Germanie*, 9 et 40.

[7] Procope, *De bell. Goth*., 3-13.

[8] Claudien, *in Rufinum*, 1-187 ; *Id*., *ibid*., liv. 2, v. 4 ; *Id*., *In Eutropium*, 2-139.

[9] Claudien, *in Eutropium*, I, de 1 à 12 ; *Id*., *ibid*., 2-550.

[10] Procope, *De Bello vandalico*, liv. 1.

[11] Claudien, *De bello gotico liber*.

[12] Procope, *De bello gothico*, 1-2.

[13] Socrate, 7-10.

[14] Claudien, *De bello getico*.

[15] Voyez Théophane, *Chronographie*.

[16] Sidoine Apollinaire.

[17] Théophane, *Chronographie*.

[18] Procope, *De bello vendalico*, 1-3.

[19] Jornandès, 35.

[20] Sidoine Apollinaire.

[21] Priscus, *Ambassade*.

[22] Jornandès.

[23] Jornandès, *De reb. get*. ; Procope, *De bello vandalico*.

[24] Jornandès, *De reb. get*.

[25] Jornandès, *De reb. get*., ch. 50.

[26] Sidoine Apollinaire, *lettres*.

[27] Mariana, 5-4. Jornandès, p. 126. Isidore de Séville, ère 491.

[28] Sidoine Apollinaire.

[29] Isidore de Séville.

[30] Mariana, 5-5. Je suis ici uniquement l'ordre de cet auteur. Je ne trouve nulle part ni chronologie, ni récit satisfaisant.

[31] Sidoine Apollinaire, panégyr. d'Anth.

[32] Théoph., *Chronog*. ; Procope, *De bello vand*., 1-6.

[33] Jornandès, *De reb. get*.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Formation des royaumes des Francs, des Wisigoths, des Lombards et des Anglo-Saxons ; l'empire d'Orient fait de vains efforts pour s'y opposer. — Clovis et ses fils. — Euric, Alaric II, Léovigild. — Théodoric le Grand, Alboïn. — Heptarchie ou octarchie (478-585).

Enfin, le titre impérial a disparu de l'Occident, et avec lui tout espoir de relever l'empire ; mais aucune domination n'a remplacé la domination romaine ; aucune nation moderne n'a commencé ; la guerre a détruit et n'a rien fondé. Tous les Romains n'ont pas même été conquis ; plusieurs provinces, séparées les unes des autres, vivent encore indépendantes ; toute la partie de la Gaule comprise entre la Seine et la Somme, gouvernée par Syagrius, fils d'Ægidius, qui prend le nom de *Romanorum rex*, la province de Marseille occupée par Julius Nepos qui a échappé aux coups d'Oreste, et deux villes d'Espagne dans le pays des Cantabres. La Grande-Bretagne déclarée libre par Honorius n'a encore reçu les barbares que dans le Cantium ; l'Armorique, partout où les Bretons fugitifs n'ont pas pénétré, forme une république libre et si heureuse qu'on a refusé d'y croire. Il reste ainsi beaucoup à prendre, et l'invasion ne fait que commencer. L'exemple de d'Hengist et d'Horsa, des Suèves, des Visigoths, des Hérules, des Bourguignons, doit attirer d'autres Saxons suivis des Angles sur la Grande-Bretagne, les Francs sur la Gaule, les Lombards sur l'Italie ; une lutte sanglante va s'engager entre les barbares eux-mêmes.

Les empereurs d'Orient essayèrent d'en profiter. Cet Orient grec humilié par Rome, toujours battu par Rome, et méprisé pour son vil esclavage, se déclara romain, et prétendit reconquérir l'Occident soumis autrefois à Rome. Folie renouvelée de Xerxès, et aussi vaine. L'Orient n'avait jamais

eu contre l'Occident qu'une force de corruption, et cette force était usée quand les races nouvelles apparurent. Qui doutait que l'énergie barbare duit prévaloir contre les Byzantins !

Il est vrai qu'un de ces peuples nouveaux, toujours ami de l'empire, du moins en paroles ne trouvant plus l'empereur à Rome, allait le chercher à C. P. pour l'adorer. C'étaient les Bourguignons. Leurs rois, serviteurs du monarque de Byzance, n'avaient, disaient-ils eux-mêmes, que l'apparence du commandement. Leur peuple était le peuple de l'empereur. Ils obéissaient à l'empire en commandant aux Bourguignons, heureux que l'Orient s'appropriât la Gaule en la touchant de sa lumière[1].

La race romaine, habituée depuis vingt ans à recevoir les secours de l'Orient, se tournait aussi de ce côté-là. Syagrius., combattait pour C. P. ; Odoacre en Italie, semblait un horrible tyran. On racontait chaque meurtre commis par lui ou par ses soldats comme une chose inouïe en ce temps de meurtre général[2]. On devait recevoir avec enthousiasme tout espoir de délivrance. Les barbares l'emportèrent. Des combats qu'ils se livrèrent entre eux et de leur résistance à l'empire grec sortirent quatre dominations, celle des Francs en Gaule et en Germanie, des Visigoths en Espagne ; des Anglo-Saxons en Grande-Bretagne, des Lombards en Italie. Les Vandales seuls ne purent soustraire leurs conquêtes d'Afrique à une réaction impériale.

La nation des Francs se vantait d'avoir été fondée par Dieu ; elle ne connaissait pas les fables classiques et romanesques tout ensemble qui ont rapporté son origine à la ruine de Troie, et son nom à Francus, prétendu fils d'Hector et d'Andromaque. Plusieurs peuples Germains réunis en confédération au temps d'Alexandre-Sévère, avaient pris le surnom de *Francs* qui veut dire fier et fort, et ne l'avaient pas démenti depuis ce jour. Ils se distinguaient entre les Germains par leur intrépidité dans les batailles, et par leur amour des aventures. Ils s'avançaient presque nus au combat. Sous Valérien une bande de Francs s'était lancée sur la Gaule, l'Espagne et l'Afrique où ils disparurent : sous Probus cent mille Francs transplantés par lui sur les côtes du Pont-Euxin, s'ennuyèrent loin de la Batavie, et sur de petites barques, sans guide, sans connaissance des lieux, ils revinrent en ravageant les côtes par la mer Égée, la Méditerranée, et l'Océan, à l'embouchure du Rhin ; Tite-Live aurait pu dire de ce peuple comme des Gaulois : *Nata in vanos tumultus*

gens. Les derniers empereurs avaient éprouvé que la férocité des Francs faisait partie de leur bravoure. En ces jours-là, dit un historien, les Francs prirent la ville de Cologne sur le Rhin ; ils y tuèrent un grand nombre de Romains du parti d'Ægidius. Ils vinrent ensuite à Trèves sur la Moselle, ravageant toutes les terres voisines, et brûlèrent la ville en la prenant[3].

Vers l'an 476, on peut distinguer deux races particulières de Francs les *Ripuaires* qui habitaient les rives du Rhin près de Cologne, et dont le pays a formé plus tard la province allemande de Franconie ; les *Saliens* qui gardaient l'embouchure du Rhin, divisés en tributs de Térouane, de Cambrai, de Tournai ; celle de Tournai était la plus belliqueuse. Elle avait suivi Childeric jusqu'à la Loire sous le règne d'Anthémius, et c'était elle sans doute qui avait déposé chez les Cénomans cette colonie de Francs que Clovis y trouva avec un chef de sa race. Childeric mourut en 481 : une vision nocturne, rapportée par Grégoire de Tours, lui avait prédit qu'il aurait un lion pour fils. Ce fils fut Hludovig (Clovis), le brave à la guerre, le véritable fondateur de la domination des Francs. Deux faits importants se rattachent à son règne : Clovis réunit toutes les tribus franques sous son commandement, et de ses conquêtes continuées par ses fils doivent sortir un jour deux nations distinctes, la France et l'Allemagne : l'histoire de l'Allemagne commence donc aussi bien que celle de France au règne de Clovis.

Clovis fût un conquérant, ennemi du nom romain, qui le dit haut et partout ; il fut bientôt un chrétien ennemi des hérétiques et de cette hérésie arienne qui était encore l'œuvre de l'Orient. La protection des évêques favorisa les conquérants de la Gaule, et leur mérita le nom de fils aînés de l'Église[4].

Il trouva la Gaule ainsi partagée : entre la Somme et la Seine les Romains et Syagrius ; à l'ouest de la Seine les Armoricains libres, et les Bretons fugitifs sur la pointe occidentale ; au midi de la Loire jusqu'aux Pyrénées les Visigoths qui venaient d'occuper la province de Marseille ; entre la Loire, le Rhône et les Alpes, les Bourguignons. Les Romains tombèrent les premiers. Avec cinq mille hommes, Clovis parut devant Soissons, battit Syagrius, ne lui laissa pas même l'asile de la cour des Visigoths, se le fit livrer et le tua. La Gaule romaine se soumit ; les Romains de Syagrius eurent encore un nom et des aigles, mais se mêlèrent aux soldats de Clovis (486).

Il touchait aux Bourguignons, il ne les attaqua pas encore, mais il leur demanda une femme persécutée dont la querelle, devenue la sienne, lui donnât prise sur la Bourgogne. C'était Clotilde, fille de Chilpéric roi des Bourguignons, que son frère Gondebaud avait tué. Cette femme prépara la conversion de Clovis ; une invasion des Allemani la décida. Les Allemani occupaient, à l'est du Rhin, le pays où le Danube prend sa source, et qui garde encore le nom des Suèves ses anciens habitants dans celui de Souabe. Ils attaquèrent les Ripuaires de Cologne. Clovis vint au secours, et vainqueur à Tolbiac, embrassa le christianisme pour accomplir son vœu ; il y gagna la soumission des villes libres de l'Armorique, et l'amour du clergé catholique des Gaules qui l'attendit comme un libérateur, et célébra désormais chaque victoire des Francs comme la sienne propre (496). Les Allemani vaincus n'avaient pas été exterminés : Clovis les épargna sur la demande du roi d'Italie, Théodoric le Grand mais il les força de reconnaître sa suprématie, et vraisemblablement leur imposa un tribut.

L'an 500 commença la guerre contre les ariens, par les Bourguignons les serviteurs de l'Orient. Clovis s'allia avec Godegisèle, frère de Gondebaud, battit Gondebaud près de Dijon par la défection de Godegisèle, le poursuivit dans Avignon, et partagea le royaume aux deux frères. Gondebaud ralluma la guerre en attaquant Godegisèle, Clovis reparut. Cette fois il avait peut-être pour allié le roi d'Italie, l'Ostrogoth Théodoric ; on n'en connaît que les résultats. Clovis imposa à Gondebaud la nécessité de se faire catholique. Clovis du moins avait montré le chemin de la Bourgogne aux Francs.

Les Visigoths furent mieux vaincus, Clovis avait dit aux siens : Je ne peux souffrir que ces ariens possèdent la plus belle partie des Gaules. Les Francs se dirent les défenseurs des évêques persécutés par les Visigoths pour avoir désiré les Francs, et sur leur route ils respectèrent rigoureusement les lieux consacrés à saint Martin, le grand patron de la Gaule. Clovis fut vainqueur aux champs de Vouillé (*in vocladensi campo*) ; le roi Alaric II y fut tué (507) ; Bordeaux et Toulouse pris. Une armée envoyée par Théodoric s'empara de la province de Marseille, et conserva la Septimanie aux Visigoths ; mais les trois Aquitaines reconnurent la suprématie de Clovis[5].

Revenu au nord, après avoir accompli tous ses vœux auprès de saint Martin, Clovis attaqua les Bretons de l'Armorique et les vainquit. Il ôta à

leur chef Budic le nom de roi, et ne lui laissa que celui de comte (509). Il se tourna enfin vers les princes francs qui régnaient à Cologne, à Cambrai, à Térouane, et au Mans, et avisa au moyen de les détruire. Il envoya secrètement dire au fils du roi de Cologne : Ton père est vieux, et boite d'un pied. S'il meurt je te donnerai son royaume avec mon amitié. Le fils aposta des assassins qui tuèrent son père. Clovis lui fit dire : Je te rends grâce de ta bonne volonté et je te prie de montrer tes trésors à mes envoyés. Le fils Leur montrant ses trésors, et se baissant pour mesurer avec sa main la profondeur du coffre, un des envoyés leva sa hache et lui brisa le crâne. Clovis apprenant cela vint au même lieu, et convoqua le peuple pour leur dire : Écoutez ce qui est arrivé pendant que je naviguais sur l'Escaut, Cloderic fils de mon parent, poursuivait son père, sous prétexte d'accomplir ma volonté. Il a tué Sigebert dans la forêt Buconienne, et lui-même, tandis qu'il faisait voir ses trésors a péri frappé par je ne sais quelle main. Je ne suis point complice de ces choses ; car je ne peux répandre le sang de mes parents ; ceci n'est pas permis mais puisque ces choses sont arrivées, voici un conseil que je vous donne ; tournez-vous vers moi, pour que vous soyez défendus par moi. Le peuple entendant ces paroles, applaudit de la voix et des boucliers, et l'éleva sur le pavois. Il marcha ensuite contre Cariaric (roi de Térouane), le prit par la ruse avec son fils, les enchaîna et les tondit tous les deux. Cariaric pleurait ; son fils lui dit : Ce feuillage a été coupé sur une tige verte, il repoussera bientôt. Cette parole signifiait qu'ils laisseraient repousser leur chevelure ; Clovis le sut, et leur fit couper la tête. Quand ils furent morts il acquit leur royaume avec leurs trésors et leur peuple. Ragnachaire était roi de Cambrai... Clovis lui fit la guerre, et le prit ; comme on l'amenait les mains liées derrière le dos avec son frère Richaire, Clovis lui dit : Pourquoi as-tu dégradé notre race, en te laissant enchaîner. Il eût été mieux pour toi de mourir, et levant sa hache il la lui enfonça dans la tête ; puis se tournant vers le frère : Si tu avais secouru ton frère, il n'aurait pas été enchaîné, et il le tua également de sa hache. Tous ces rois étaient les parents de Clovis. Leur frère Rignomer régnait dans la ville du Mans, il périt à son tour par l'ordre de Clovis. Après avoir tué tous ces rois par qui il craignait d'être détrôné, le roi Clovis étendit son autorité sur toutes les Gaules[6].

Les empereurs d'Orient n'avaient point opposé d'obstacle aux conquêtes des Francs. Anastase espéra pourtant mettre le conquérant des Gaules dans sa dépendance en lui conférant des titres romains subordonnés au titre impérial. Le barbare en effet dans sa curiosité impatiente est,

comme l'enfant, disposé à envier sans le comprendre ce qu'il voit dans la main des autres. La civilisation, les distinctions, tout ce qui brille, tout ce qui enorgueillit est un jouet par lequel on parvient à l'amuser, à l'apaiser, quelquefois à le faire obéir. Plus d'un envahisseur s'était laissé prendre à cet appât ; Anastase envoya donc à Clovis le titre et les insignes du consulat. Le roi franc, dans la basilique de Saint-Martin, se revêtit de la tunique et de la chlamyde, et mit le diadème sur sa tête. Ensuite il monta à cheval, et dans le trajet de la basilique à l'église de la ville, il distribua à pleines mains de l'or et de l'argent au peuple assemblé. Depuis œ jour il fut appelé consul ou auguste[7], mais l'Orient n'y gagna rien. Après le baptême de Clovis, saint Avitus avait dit : la Gaule a maintenant son roi comme l'Orient ; et les Francs auraient cru indigne de leur fierté de reconnaître la suprématie impériale.

Il importe toutefois de ne pas se méprendre sur la valeur réelle des conquêtes de Clovis. A la première vue, il parait possédera la Gaule à l'exception de la Bourgogne, et comme dans la dernière année de son règne, il établit son siège à Paris, il ne lui manque aucune condition pour être roi de France à la manière du XIVe ou XVIIe siècle. Il s'en faut bien que cette première conquête soit une possession assurée. Les Francs ont surtout choisi pour domicile l'ancienne Gaule-Belgique entre le Rhin et la Seine, de qui César disait autrefois qu'elle était plus récemment peuplée de nations germaines, et plus brave, parce qu'elle était plus éloignée de la civilisation de la *Province*. C'est là qu'ils habitent sur les terres enlevées aux vaincus, c'est là ce qui même au commencement des Carlovingiens s'appelait la *Francia*, ou le royaume des Francs ; c'est là enfin que leur autorité n'a jamais été contestée ; on peut en dire autant des Armoricains qui s'étaient donnés à Clovis. Mais les Bretons n'étaient pas soumis ; il n'y a qu'un mot dans Grégoire de Tours à leur sujet : *Nam semper Britanni ; post obitum regis Clodovecchi, sub francorum potestate fuerunt, et comites non reges appellati*. Ces termes vagues désignent tout au plus une suprématie et un tribut, et les faits rapportés plus tard par le même historien prouvent que cette suprématie ne fut respectée que rarement. Le vainqueur ne s'établit pas sur la terre des Bretons ; il ne mêle pas les races par le mélange des coutumes, il n'intervient pas dans le gouvernement des vaincus, il ne leur impose pas de juges ; or dans ces premiers siècles, des vainqueurs imposés pour juges attestent seuls une domination incontestable. Les Bretons ont pour limites les villes de Rennes et de Nantes qu'ils ne pillent pas toujours impunément, mais au delà desquelles on ne se hasarde pas à les

poursuivre ; après avoir résisté aux Mérovingiens ils affronteront la vieillesse de Charlemagne, et menaceront ses successeurs de conquérir la Gaule à leur tour. Ce n'est que par l'indissoluble lien de la dépendance féodale, où Charles le Simple eut l'adresse de l'engager malgré elle, que la Bretagne est devenue une province du royaume de France. L'Aquitaine a bien plutôt été délivrée des Visigoths par la bataille de Vouillé, que conquise aux Francs, le vainqueur n'habite pas plus l'Aquitaine que la Bretagne ; les Romains y gardent leur nationalité. Partagée entre les quatre fils de Clovis, elle ne cédera pas aux plus cruels ravages ; toujours prête à la révolte, elle opposera, en l'adoptant pour son chef indépendant, un Mérovingien aux rois mérovingiens, ou un duc carlovingien aux rois carlovingiens ; enfin elle conservera son indépendance intérieure jusqu'à Charles VII à la faveur du morcellement féodal.

On ne se tromperait pas moins à chercher dans Clovis quelque chose qui ressemblât au pouvoir royal. Le roi n'est encore que le premier des combattants ; s'il est obéi quelquefois c'est qu'il exprime par son commandement la volonté du plus grand nombre et qu'il l'exécute le premier. Tout le monde sait l'histoire du vase de Soissons : Mes compagnons, disait Clovis, je vous prie de m'accorder ce vase sans diminuer pour cela ma part. — Tu l'auras, si le sort te le donne, répondit un soldat, rappelant ainsi le roi à la règle commune du partage, et il brisa le vase avec sa framée. Lorsque après la victoire de Tolbiac, saint Remi vint réclamer de Clovis l'accomplissement de son vœu : Je veux bien me faire chrétien, répondit le roi, mais le peuple qui me suit n'aime pas qu'on abandonne ses dieux, je vais donc le consulter. Les Francs s'étant alors écriés : Nous le voulons bien, le Dieu que prêche Remi sera le nôtre, Clovis put recevoir le baptême. Nous avons vu Clovis s'offrir aux Ripuaires, non pas comme un roi, mais comme un protecteur, *ut sitis sub mea defensione*. Ses fils éprouvèrent plus d'une fois combien il était dangereux de contrarier l'humeur violente de leurs soldats.

Clovis mourut en 511. Ses quatre fils se partagèrent le commandement des Francs. Childebert régna Paris, Clodomir à Orléans, Clotaire à Soissons. La position de ces capitales indique assez clairement quel était le véritable domaine des Frappes. L'aîné, Theuderic (Thierry), qui n'était pas fils de Clotilde eut pour capitale Metz et pour royaume l'Ostrasie (*Oster-reich*) ou gouvernement oriental, c'est-à-dire tous les pays compris entre la Meuse et le Rhin qui se sont appelés Lorraine à partir du IXe siècle. A l'Ostrasie se rattachaient les France-Ripuaires et la

suprématie sur les Allemani. L'Aquitaine fut partagée entre les quatre frères, qui s'engageaient ainsi à réunir toutes les forces des Francs pour la conservation d'une province difficile. Les fils de Clovis continuèrent la conquête de la Gaule et commencèrent celle de la Germanie.

Le premier effort fut dirigé contre la Bourgogne. Clodomir (523) attaqua Sigismond, fils de Gondebaud, le fit prisonnier et l'amena avec ses enfants dans un lieu qui s'appelait *Campus Rosaceus* (Rosières) ; mais l'année suivante Godomar, frère de Sigismond, prit sa place ; avant de marcher contre le nouveau roi, Clodomir égorgea ses prisonniers et les fit jeter dans un puits. Il était soutenu par Theuderic, et il s'avança plein de confiance jusqu'à Veseronce (Voiron ?). Il y trouva la peine de sa cruauté. Il fut tué, et sa tête, mise au bout d'une pique, effraya les siens et les dispersa. Ce succès valut au Bourguignon dix années de repos ; Childebert et Clotaire montrèrent plus d'empressement à dépouiller les fils de Clodomir qu'à le venger, et tandis qu'ils poignardaient leurs neveux pour s'enrichir à leurs dépens, Theuderic s'agrandissait du côté de la Germanie. La Thuringe était alors partagée entre deux frères, Baderic et Hermenefried ; la femme de ce dernier le poussait sans cesse à la guerre ; un jour, en rentrant chez lui, il ne trouva sa table servie qu'à moitié : Celui qui se contente d'un demi-royaume, lui dit sa femme, doit se contenter d'un demi-repas. Hermenefried appela alors à son aide le Franc Theuderic, et Baderic fut dépouillé. Hermenefried ne profita pas de son crime. Comme il se promenait sur les murs de Tolbiac avec Theuderic, *il tomba poussé, par je ne sais quel hasard*, dit l'historien[8] et se tua. Theuderic, maitre de la Thuringe, régnait à l'est jusqu'à la rivière de Sala, un des affluents de l'Elbe (530). C'est alors sans doute que les Bavarois vinrent se soumettre à sa suprématie. Il existe une preuve incontestable de cette supériorité de Theuderic sur les Bavarois, dans les lois qu'il rédigea pour eux comme pour les Allemani à Châlons[9] ; et il est le premier qui ait eu le droit de choisir ou d'approuver le duc de Bavière, et de condamner les Bavarois à mort.

De nouveaux succès dans la Gaule affermirent le pouvoir des rois francs. Childebert et Clotaire (533) reprirent la guerre contre la Bourgogne ; s'emparèrent d'Autun et chassèrent Godomar, qui ne reparut plus. Ils partagèrent les états bourguignons. Theuderic n'avait point suivi ses frères à cette expédition ; mais ses soldats lui ayant dit : Si tu ne veux pas combattre avec tes frères, nous les suivrons sans toi, il leur promit de les conduire contre les Arvernes, dans un pays où l'or et l'argent, les esclaves

et les troupeaux ne leur manqueraient pas. L'Auvergne, qui se gouvernait elle-même malgré la conquête des Francs, fut ravagée : et, Theudebert, fils de Theuderic se fit connaître en combattant les Visigoths de la Septimanie, auxquels il enleva le pays des Butènes (Rhodez), des Gabalitans (Gévaudan) et des Albigeois. Devenu roi d'Ostrasie (534) par la mort de son père, Theudebert, et ses oncles, promirent tour à tour à l'empereur Justinien et aux rois des Ostrogoths (533-536) leur participation à la guerre qui commençait en Italie pour la possession de cette contrée. Ils reçurent en échange, de l'un et de l'autre allié, deux mille livres pesant d'or et l'abandon de la Narbonnaise seconde, de la seconde Viennoise et des villes d'Arles et de Marseille. Par là fut complétée l'acquisition de la Gaule. On peut rapporter également à Theudebert la première défaite des Saxons, et le premier tribut que ce peuple à l'indépendance féroce ait payé à un vainqueur.

Le roi d'Ostrasie, Theudebert, semble chargé de protester au nom de tous les princes francs contre les prétentions des empereurs grecs. Il écrit à Justinien : Vous voulez savoir quelles provinces nous sont soumises avec l'aide de Dieu ; sachez donc que nous commandons heureusement aux Thuringiens, dont nous avons acquis les provinces, et dont les rois ont disparu, que la nation des Norsaves (Norique, Bavarois ?) a baissé la tête devant nous, que les Saxons Euciens se sont livrés à nous de leur libre volonté ; notre domination s'étend, sous la garde de Dieu, le long du Danube et de la Pannonie jusqu'à l'Océan. Il dit encore ailleurs : Vous demandez notre amitié, nous vous demandons d'y être constamment fidèle. Justinien avait mal parlé dans une lettre de Theuderic, père de Theudebert ; celui-ci répond : Vous nous avez offensé par cette lettre qui prétend outrager après sa mort notre père, un si grand prince, et le vainqueur de tant de nations[10]. Theudebert combattit les Grecs en Italie ; Justinien ayant pris le nom de *Francique*, comme s'il eût vaincu les Francs, Theudebert prit le titre d'*auguste*, qu'il fit écrire sur ses monnaies. Cette monnaie était d'or, autre bravade que relève avec amertume l'historien Procope : Les rois germains sont maîtres de Marseille, colonie phocéenne, des environs maritimes et de toute cette mer. Ils président dans Arles aux jeux du cirque ; ils frappent de la monnaie avec de l'or gaulois, à leur effigie et non à celle de l'empereur. Le roi des Perses a l'usage de fabriquer de la monnaie d'argent ; mais ni lui-même, ni aucun roi barbare, quoiqu'il possède de l'or, n'ose en faire de la monnaie à son effigie ; car une pareille monnaie n'est point employée dans le commerce avec les barbares[11]. Theudebert, dans les

derniers jours de son règne, avait prémédité une invasion eu Thrace ; son fils Théodabald ; qui lui succéda en Ostrasie (548-555), contraria les efforts de Justinien contre les Ostrogoths, et soixante-quinze mille Al-marli passèrent les Alpes pour combattre Narsès.

Cependant la domination franque ne s'étendit pas au delà des limites de le Gaule et de la. Germanie. Deux fois Childebert et Clotaire avaient entrepris la guerre contre les Visigoths d'Espagne. Leur sœur Clotilde, mariée au roi Amalaric, et persécutée pour la foi catholique par ce prince arien, leur avait envoyé une robe teinte de son sang. En 531 Childebert défit Amalaric près de Narbonne, et le força à fuir jusqu'à Barcelone, où il fut tué par les Visigoths eux-mêmes. En 542 Childebert et Clotaire s'emparèrent de Pampelune, de Calahorra, et assiégèrent Saragosse ; mais ils se retirèrent par respect pour saint Vincent, dont on leur remit quelques reliques. Battus au retour par l'armée du roi Theudis, ils renoncèrent à toute conquête de ce côté. Les alliances des rois d'Ostrasie avec l'empire ou avec les Ostrogoths ne leur acquirent rien en Italie ; il faut attendre Charlemagne pour que la puissance des Francs s'étende au delà des Alpes.

Quoi qu'il en soit, les Francs ont fondé deux royaumes distincts ; celui d'Ostrasie, auquel se rattache déjà la Germanie, et celui de Westrie ou Neustrie (*West-reich*, royaume occidental), auquel se rattache la Bourgogne. Ces deux royaumes furent un moment réunis : Théodobald l'Ostrasien mourut sans enfants (555). Childebert ne laissa que des filles, qui furent enfermées dans un cloître (558). Le roi de Soissons, Clotaire, réunit tous les héritages. Son règne fut de trois ans. Il eut à lutter contre les Bretons et contre les Saxons. Son fils Chramne, soutenu par lm-Bretons, fut vaincu, étranglé et brûlé par ses ordres. La guerre contre les Saxons ne fut pas si heureuse, le récit qu'en a laissé Grégaire de Tours atteste que l'esprit d'indépendance n'avait pas encore diminué chez les Francs. Lorsque Clotaire[12], après la mort de Théodobald, eut reçu par héritage tout le royaume des Francs, les Saxons rebelles refusèrent le tribut. Comme il atteignait leurs frontières, les Saxons promirent le tribut, et plus encore s'il l'exigeait, ne demandant qu'une chose, y eût paix entre eux et lui. Clotaire entendant ces paroles, dit aux siens : Ils parlent bien ces hommes, ne marchons pas contre eux, pour ne pas pécher contre Dieu. Mais les soldats répondirent : Nous savons qu'ils sont des menteurs, et qu'ils ne tiendront pas ce qu'ils ont promis. Les Saxons offrirent une seconde fois la moitié de leurs biens, demandant la

paix. Et le roi Clotaire dit aux siens : Ne vous acharnez pas contre ces hommes, de peur que la colère de Dieu ne tombe sur nous. Et les soldats n'approuvèrent pas ces paroles. Les Saxons offrirent encore leurs vêtements, leurs troupeaux, tout ce qu'ils possédaient, en disant : Prenez tout cela avec la moitié de notre terre, seulement laissez nos femmes et nos petits enfants libres, et que la guerre ne se livre pas entre nous. Les Francs n'acceptèrent pas encore. Le roi Clotaire leur disait : Renoncez, je vous prie, renoncez à vos desseins : N'allez pas à cette guerre où vous vous perdrez. Si vous voulez y aller cependant, je ne vous y suivrai pas. Alors les Francs se jetèrent sur lui, brisèrent sa tente, et l'insultent par des injures, et le trainant avec violence, ils voulurent le tuer. Le roi Clotaire voyant ces choses, marcha avec eux malgré lui. Les Francs furent battus.

Clotaire Ier mourut en 561.

II

La dernière lutte de l'empire d'Occident contre les barbares nous a déjà fait connaître les Visigoths, Ce peuple n'a plus, comme les Francs, la sauvage originalité d'une nation germaine. La modération d'Athaulf avait été imitée par ses successeurs ; tout en conservant autour d'eux quelques restes des coutumes primitives, les rois et les plus braves des Visigoths avaient adopté les mœurs romaines. La renommée avait fait connaître à tous les peuples la politesse du roi des Goths, Théodoric II[13]. On voyait à Toulouse l'élégance grecque, l'abondance gauloise, l'activité italienne, une discipline royale, avec quelques restes de coutumes barbares. Théodoric avait sa garde de barbares couverts de peaux ; mais il avait aussi la majesté impériale. Il recevait les ambassadeurs des nations, écoutant beaucoup répondant peu. Après cela, il se levait de son trône pour visiter ses trésors ou ses écuries, ou bien il allait à la chasse avec la gravité d'un. roi. Je viens de voir, écrivait Sidoine Apollinaire[14], le jeune Sigismer, de race royale, paré à la mode de sa nation comme un jeune époux. Il se rendait au prétoire de son beau-père. Il marchait précédé d'un cheval rayonnant de pierreries, couvert lui-même d'un manteau d'écarlate, brillant de l'éclat de l'or et de la blancheur de la soie. Les petits rois, les compagnons qui le suivaient, avaient une figure terrible même dans la paix ; leurs jambes, leurs genoux étaient nus, le haut des bras seulement était revêtu de manches. Leurs glaives

pendaient de l'épaule. Leur armure défensive était en même temps leur ornement. De la main droite ils tenaient les haches qui se lancent, et de la gauche un bouclier artistement ciselé qui reflétait la lumière. Sidoine Apollinaire ne se plaint pas de la cruauté des Visigoths, quoiqu'il leur reproche souvent leur ambition qui gêne l'Auvergne. Ils ne furent cruels qu'envers la religion catholique, au nom de l'arianisme. Ils devaient surtout être désirés par l'Espagne qui, sans cesse ravagée par les Suèves, n'avait trouvé de défense que dans les victoires des Visigoths.

Euric était roi des Visigoths en 476. Il régnait entre la Loire, l'Océan et le Rhône ; presque tourie l'Espagne lui était acquise, et Odoacre, maître de l'halle, disposant comme un empereur des-dernières provinces romaines, lui céda le reste de la Gaule jusqu'aux Alpes. Euric secouru par l'Ostrogoth Widimer, qui traversa toute l'Italie pour le joindre, passa les Pyrénées, 477. Il prit Pampelune et Saragosse, et resta ainsi maître de toute l'Espagne romaine ; il resserra les Suèves dans leur Galice et repassant les Pyrénées, s'empara d'Arles et de Marseille sur Nepos, en 480[15].

Le royaume des Visigoths acquit de cette manière ses plus Vastes Imites, qu'il ne conserva pas longtemps. Alaric II, fils d'Euric, lui succéda en 484 ; et en 507 il subit la conquête de Clovis. Nous avons rapporté plus haut la bataille de Vouillé, où Alaric périt. Angoulême, défendu par de vieux murs, les vit tomber de vétusté a l'arrivée des Francs, et se rendit malgré sa garnison. Quelques Goths essayèrent un nouveau combat près de Bordeaux, mais leur défaite ne servit qu'a donner au lieu de lent-mort le nom de *Champ arien*. Bordeaux, Cahors, Rhodez, quoiqu'elle eût à venger un Apollinaire tué par les Francs, se rendirent. Toulouse, la capitale des rois visigoths, eut le même sort. Les trésors enlevés aux Romains par le premier Alaric, passèrent aux mains de Clovis : saris le secours du roi d'Italie, Théodoric le Grand, les Visigoths n'auraient rien conservé en Gaule.

Ce protecteur était le beau-père d'Alaric II, et le grand-père du jeune Amalaric, que les grands verraient d'exclure du trône pour son âge, en lui préférant Gésalric, un de ses parents. Le roi d'Italie prit d'abord pour lui-même la province de Marseille, il vainquit ensuite Gésalric, et l'obligea à finir chez les Vandales ; il assura aux Goths la conservation de la Septimanie, et, selon les uns, se fit donner la royauté d'Espagne ; selon d'autres, il se chargea seulement de la régence pendant la minorité

d'Amalaric[16]. Sa protection retint les Visigoths dans la dépendance, et les empêcha de conquérir ; après sa mort (526), Amalaric, en épousant la fille de Clovis, obtint des rois francs ses beaux-frères la province de Toulouse ; mais le cruauté avec laquelle il traita sa femme lui attira la mort. Vaincu par Childebert, roi de Paris, il avait fui de Narbonne ; il fut tué à Barcelone par les Visigoths eux-mêmes (531). Sa famille, qui avait régné sans interruption depuis s'éteignit en lui. La royauté passant désormais d'une famille à l'autre, devint manifestement élective, et engagea les Visigoths dans toutes les querelles de l'éligibilité. Le premier successeur d'Almeraric fut Theudis, un des meurtriers d'Amalaric ; auquel les rois Francs reprirent ce qui avait formé la dot de leur sœur, ne lui laissant en Gaule que les territoires de Narbonne, Nîmes Béziers, Agde, Elne et Carcassonne ; Theudis empêcha Saragosse d'être prise ; mais il fut assassiné en 548. Theudisèle, son assassin, régna deux ans, et périt lui-même pour ses violences au milieu d'un festin.

Ces agitations intérieures se compliquèrent après sa mort d'une réaction impériale. Les conjurés qui lui avaient donné la mort mirent à sa place Agila. La résistance de la ville de Cordoue, qui refusait de reconnaître, et la fuite qu'il fut obligé de prendre, attirèrent au nouveau roi le mépris de la nation. Athanagilde se souleva, et ne craignit pas, pour augmenter ses forces, d'appeler à son aide l'empereur Justinien. Le patrice Liberius fut envoyé (552) avec l'ordre de reconquérir l'Espagne, comme Bélisaire et Narsès avaient fait l'Afrique et l'Italie. Agila fut vaincu, et périt à Mérida sous le fer des grands. Mais pour payer les services des Grecs il fallut bien leur livrer Valence, Cordoue, la Bétique et la partie méridionale de la Lusitanie. Les Visigoths introduisaient ainsi dans leur empire un ennemi ambitieux, qu'ils n'en chassèrent pas à leur gré[17]. Arthanagilde s'allia aux Francs, il maria ses deux filles, Brunehaut et Galswinde, aux deux rois Sigebert et Chilpéric ; mais il n'éloigna pas le danger qu'il avait attiré lui-même. Liuba, successeur d'Arthanagilde, élu roi à Narbonne, s'associa sonn frère Léovigild, qui régna seul en 572.

Léovigild doit être considéré comme le fondateur, ou du moins le réparateur du royaume des Visigoths. Il bat les Grecs dans le pays des Bastetans et les en chasse ; il ravage et soumet de nouveau le territoire de Malaga ; il rappelle Cordoue au devoir et la contient par le massacre des habitants des campagnes ; puis il se tourne contre les Cantabres, et emporte d'assaut la ville d'Amaia (*Aregia*, *Varegia*), située entre Burgos et Léon. Après avoir apaisé quelques mouvements séditieux en

Septimanie, annonce aux Suèves, par une attaque heureuse, leur ruine prochaine, et leur accorde là paix en vainqueur, pour reprendre la guerre coutre les Grecs. Il les chasse des montagnes de Grenade, et ne leur laisse qu'une côte étroite sur la Méditerranée. De si brillants succès faillirent se perdre dans .une guerre civile. Hermenigild, fils du roi, avait épousé Ingunde, une princesse d'Ostrasie ; il se laissa convertir par elle à la religion catholique. Poussé à bout par le zèle arien de son père et par les mauvais traitements, Hermenigild prit les armes, et s'allia avec le commandant des Grecs. Livré ensuite par son allié, le prince reçut la mort par l'ordre de son père ; et sa femme Ingunde, prisonnière du même traitre, fut emmenée hors de l'Espagne ; les rois francs voulurent le venger, et soutinrent les Suèves contre les Visigoths ; mais tandis qu'ils tournaient surtout leurs efforts sur l'Italie, Léovigild attaqua la Galice. Le roi des Suèves, Éboric, avait été détrôné par Andica, tondu et enfermé dans un monastère. Léovigild (585) se porta pour le vengeur d'Eboric. Andica, vaincu à son tour, dépouillé de ses cheveux et du trône, mit fin par sa chute au royaume des Suèves. L'Espagne, à l'exception de ce que les Grecs gardaient encore, fut réunie sous une seule domination. Léovigild avait ainsi fondé le royaume des Visigoths, et il avait voulu fonder le pouvoir des rois en prenant le sceptre, la couronne et le manteau royal. Il mourut en 586.

Italie. — *Ostrogoths*. — *Lombards*. La conservation de l'Italie était plus difficile pour les conquérants. Le centre de l'ancien empire d'Occident semblait attirer à lui ces empereurs qui prétendaient relever le pouvoir romain. La réaction fut donc opiniâtre, et dura plus d'un siècle. Un barbare vint d'abord au nom de l'empire conquérir l'Italie au profit des Romains ; puis un général d'Orient l'enleva aux héritiers de ce barbare. Il fallut la violence lombarde pour implanter les barbares en Italie.

L'alliance des Goths avec les hommes de C. P. remontait à Constantin. Les Ostrogoths, après la mort d'Attila ; lorsque chaque tribu barbare se faisait un domaine par la force, avaient mieux aimé demander des terres à l'empire que de courir les chances d'un combat[18]. On leur avait donné la Pannonie, et ils défendaient le Danube pour payement. Cette année même (456) leur était né un prince fils de leur chef Théodemir, Théodoric, l'enfant gâté des Byzantins, *que la Grèce éleva dans le sein de la civilisation, et que Rome appela pour être réparé*[19]. Adopté par l'empereur Léon Ier, il combattit pour Zénon ; il fut patrice, il fut consul, il eut sa statue à C. P. comme autrefois le Goth Ataric, allié de

Constantin. On put croire un instant qu'il serait un barbare. Devenu chef des Ostrogoths par la mort de son père, ils l'entraînèrent malgré lui contre Constantinople. Mais Zénon lui rappela qu'il était consul, et le consul rougit d'avoir levé le bras contre la nouvelle Rome. Zénon montra l'Italie aux Ostrogoths comme une proie qu'ils ne devaient pas ravir pour eux-mêmes, et il chargea Théodoric de dépouiller Odoacre et de gouverner l'Italie comme une portion de l'empire.

Alors s'émut tout le peuple des Ostrogoths, plus nombreux que les étoiles du ciel ou les sables de l'Océan les mères prirent leurs petits sur leurs bras ; les chariots, les maisons mobiles, portèrent les instruments du labourage, et les pierres à écraser le froment et tout marcha vers l'Italie[20].

489. Les Gépides, qui refusèrent le passage demandé, furent battus. Les Alpes Juliennes franchies, on rencontra les soldats d'Odoacre ; c'était une confédération barbare. Il y avait beaucoup de rois dans cette armée ; les barbares venaient lutter contre l'homme de l'Orient. Théodoric fut vainqueur près du Sontius, il prit l'Istrie et la Vénétie, et fut encore vainqueur à Vérone ; mais la Ligurie résista. Celui qui commandait à Milan pour Odoacre trompe le vainqueur ; maintenu à la tête de sa troupe, il la tourne contre Théodoric, le fatigue par des attaques partielles, et le force d'aller passer l'hiver à Pavie. Un secours des Visigoths releva Théodoric ; il combattit une troisième fois près de l'Adige, *le plus beau des fleuves, il enrichit ses ondes de cadavres, et l'Adige emporta à la mer les souillures de l'Italie sans rien perdre de sa pureté*[21]. Ainsi se réjouissait l'Italie de cette double victoire, et elle reconnaissait Théodoric pour son gouverneur (*Italiæ rector*).

Odoacre était bloqué dans Ravennes ; Théodoric prenait Rome, et déjà le Vandale Thrasimond lui cédait la Sicile. Odoacre se rendit sur la promesse de partager le pouvoir avec le vainqueur, et fut égorgé dans un festin. Le partage n'était pas possible entre le chef des barbares confédérés qui avaient tué l'empire, et l'allié, l'envoyé de C. P., qui venait le relever.

Théodoric résida à Ravennes, comme les empereurs, déclarant que l'Italie était unie à l'empire et ne faisait qu'un corps avec lui ; que ce corps n'avait qu'une pensée et qu'une volonté ; que le gouvernement de

Byzance était son modèle, et un modèle parfait, et il sollicita la bienveillance de l'empereur Anastase qui ne s'accordait pas à tous[22].

L'Italie avait perdu une partie de ses habitait. Les Bourguignons avaient passé les Alpes pendant la lutte de Théodoric et d'Odoacre, et ils avaient emmené les cultivateurs liguriens à Lyon. La mère de la moisson humaine, la Ligurie, veuve et stérile ne donnait plus qu'un aride gazon, et ceux qui tiraient de leurs vignes leur nom antique d'Œnotriens, n'avaient plus de vin pour humecter leurs lèvres. Théodoric envoya en Gaule l'évêque de Pavie, Épiphane ; l'évêque fléchit le Bourguignon. Quarante mille hommes à là fois revinrent de Lyon en Italie ; les louanges recommencèrent, Le jeune héros de Pella qu'une vaine flatterie appelait le pacificateur du monde, avait entraîné moins de nations que Théodoric n'en rappelait[23].

Théodoric rendait les Romains à l'Italie. Il fallait maintenant ressaisir l'administration roulai rye, et tout cet éclat de dignités impériales, dont Constantin s'était paré, à la mode de l'Orient. Le sénat redevint le premier ordre de l'État, la fleur au genre humain la réunion des faisceaux. Tous ceux qui avaient servi Rome, ceux dont les pères avaient regardé en face Attila et les visages terribles des Huns, furent sénateurs et l'étranger, le barbare, ne siégea pas à côté d'eux. Le génie de la liberté regardait cette assemblée d'un œil bienveillant ; le sénat de Rome approuvait ce que Théodoric avait résolu à Ravennes[24]. On vit encore des patrices, des respectables, les clarissimes, tous ces titres établis par les ancêtres (*majores*) ; c'est le mot perpétuel de Théodoric ; on eût dit qu'il était le descendant des Romains. Il y eut des consuls comme il y en avait sous l'empire, c'est-à-dire des hommes qui portaient une robe peinte, armaient leur main du noble bâton, montaient sur une chaire curule aussi haute que leur dignité, et devaient être magnifiques et célébrer des jeux[25]. Il y eut un préfet du prétoire un préfet de Rome : il y eut un palais du roi composé comme le palais impérial, le comte des largesses sacrées ; le maitre de la chambre, celui qui introduisait les ambassadeurs, qui passerait les solliciteurs, cette aurore bienfaisante qui annonçait à tous le visage de ta sérénité royale, comme l'aurore annonce l'éclat du jour. Le barbare devenu Romain, qui dictait toutes choses, avait bien profité à l'école orientale de Léon Ier et de Zénon.

L'administration fut romaine, comme les noms étaient romains. Théodoric n'a pas fait de lois ; les Ostrogoths s'en vantaient plus tard à

Bélisaire ; les lois romaines, gardèrent leur force. Les Ostrogoths y furent soumis eux-mêmes à la faveur de quelques modifications qu'on appela l'édit de Théodoric. Les Provinces, les diocèses impériaux eurent leurs gouverneurs, tous romains. Ce fut un titre aux honneurs que d'avoir bien gouverné une province, et d'avoir pesé sans avarice les intérêts publics et les intérêts privés. Trajan avait fait ainsi le petit-fils de Théodoric, roi, comme lui, de l'Italie romaine, se glorifiait de reproduire Trajan après quatre siècles[26].

On conserva les impôts. Chez les autres barbares qui n'avaient pas d'impôts dans leur Germanie, le système fiscal des Romains avait disparu avec leur domination. Dans l'Italie qui voulait rester romaine, les impôts demeurèrent avec le nom de l'indiction, et, quoi qu'on ait dit, avec beaucoup d'abus. Plus d'une fois, l'évêque Épiphane, le médecin des blessures publiques, vint prier Théodoric pour ces Liguriens dont les épaules tremblaient de fatigue sous la charge des tributs. Aucun possesseur ne fut épargné, pas plus que sous Galérius qui, le premier, avait soumis l'Italie aux mêmes tributs que les autres provinces. L'impôt fut établi encore d'après la qualité des possessions et des hommes. On gagna cependant un peu d'ordre ; il n'y eut plus caprice, mais charge régulière dans ces tributs[27].

À cette condition tout impériale, on fit des monuments ; on donna des jeux romains. On a surnommé Théodoric grand amateur de constructions et restaurateur de villes. Il convenait que le roi décorât ses palais d'édifices ; pouvait-il ne pas égaler en éclat ces anciens qu'il égalait par le bonheur de son siècle. Il recommande aux architectes de lire les livres des anciens, pour ne pas dégénérer de ceux qu'ils remplacent. Une statue d'airain avait disparu de la ville de Côme. Il promit cent pièces d'or à qui découvrirait, le voleur ; il agrandit le palais impérial de Ravennes, fit bâtir dei palais à Vérone et à Pavie. A Rome, il releva le théâtre de Pompée, répara les aqueducs et rendit leurs eaux aux thermes publics.

Les Romains aimaient encore les jeux. Théodoric voulut que le spectacle des plaisirs fut la joie des peuples. Il aimait leurs acclamations, les cris qu'ils savaient pousser en harmonie, et il institua un tribun des plaisirs, comme Tibère avait créé un inspecteur des jeux, qui paraissait modérer la licence. Il ne chassa pas les pantomimes qu'Antonin avait aussi beaucoup aimés, mais il assigna certaines places à leur art. De pareils

jeux étaient contraires aux bonnes mœurs ; il en prévenait l'excès à l'exemple des anciens.

Cependant il n'oubliait pas la littérature. Le savant Cassiodore était son ami, son conseiller. Avant Théodoric, les tribunaux se taisaient d'un triste silence, et il n'y avait plus de palme pour la parole. Il anima l'éloquence par les récompenses de la gloire. Rome conserva ses réunions de savants ; les patrices Festus et Symmaque, matière illustre de toutes les sciences, qui ne sortaient pas de la ville sacrée, les premiers sénateurs, dont la vue seule 4tait une instruction, le patrice Boèce, qui savait si bien enseigner ; Faustus et Avienus, la béatitude de leur siècle, les fleuves de l'éloquence romaine ; et parmi les femmes, Barbara, la fleur du génie romain, et Stéphanie, la plus admirable lumière de l'Église catholique[28].

Que devenaient les Goths, les vainqueurs d'Odoacre ? Ils restaient barbares, en dehors de la société romaine. Cantonnés dans les terres qu'Odoacre avait données aux siens, ils n'allaient pas aux écales publiques, et ils n'auraient pas voulu y aller. Ils n'avaient point de dignités civiles ; elles étaient toutes réservées aux Romains[29]. Ils avaient leurs comtes, barbares comme eux, qui leur rendaient la justice. Dans leurs procès avec les Romains, deux juges, l'un romain l'autre goth, décidaient la querelle[30]. Quelquefois on les faisait servir à l'amusement de leurs protégés, par les exercices militaires à la germaine dont parle Tacite. Mais ils avaient une fonction que les Romains ne partageaient pas ; ils étaient soldats. Théodoric savait bien que les armes étaient devenues trop lourdes au bras romain, et qu'elles tombaient, non pas à la première blessure, mais à la première poussière. Cette milice permanente, et toujours germaine, ne perdait rien de sa force. Théodoric s'était fait encore une Hotte pour protéger les estes, mille *dromones* ; c'étaient de petits vaisseaux recouverts d'un toit pour repousser les flèches qui venaient des grands vaisseaux. Venise, déjà commerçante, prêtait quelquefois ses navires et l'agilité de ses rameurs à Théodoric.

L'empire avait donc reparu avec son administration hiérarchique, et des barbares pour soldats. Théodoric joua le rôle d'empereur à l'Occident ; il soumit l'Illyrie, la Pannonie, le Noricum, la Rhétie. Quand les Allemani furent battus par Clovis, ils implorèrent la protection de Théodoric. Le roi d'Italie, par une lettre, sembla arrêter Clovis, et sauva *ces restes fatigués*. Il envoya en retour au roi des Francs un musicien qui devait adoucir ses travaux par l'agilité de ses doigts. Théodoric prit aux

Bourguignons la province de Marseille et la seconde Narbonnaise. Il voulut tenir à toutes les nations par des mariages. Il avait épousé la sœur de Clovis Audéflède ; il maria sa fille Ostrogothe au roi de Bourgogne Sigismond ; une autre, Théodocote, à Alaric II, roi des Visigoths. Quand Alaric II fut mort, Théodoric prit sous sa tutelle son fils Amalaric, et gouverna les Visigoths et l'Italie.

Mais à la fin de son règne, il ne ménagea plus l'empire d'Orient, et parut barbare en Italie. Arien, comme les Orientaux, il continua de l'être lorsque les empereurs ses patrons ne l'étaient plus. Il voulut protéger de Revenues les ariens de C. P., et persécuta le pape Jean Ier qui n'avait pas réussi auprès de l'empereur (V. l'*Histoire de l'Église*). Deux Ostrogoths, Trigille et Conigaste, le dominaient alors. Ils écartèrent de la cour les Romains Albinus et Paulinus ; ils exigèrent d'énormes impôts. Un gouffre sans fond engloutit le sang et la sueur des provinces. Ils firent une disette en achetant à bas prix les blés qu'ils transportèrent dans les greniers du roi. Boèce voulait parler à Théodoric, dans une entrevue au nom des provinces. Repoussé, il eut le courage de lui parler en plein sénat. Nous respectons l'autorité royale, lui dit-il, lui laissant le droit de distribuer e ses faveurs où elle veut, comme le soleil répand ses rayons. Mais demandons la liberté, le plus précieux privilège de cet empire..... Nul aujourd'hui ne peut être riche impunément ; les pierres uses répètent les gémissements du peuple. Vous disiez autrefois : il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher... Ce mot était de Tibère, Théodoric, qui l'avait adopté, le méconnut. Il gagna unie partie du sénat, le rebelle Boèce fut condamné au bannissement. Bientôt Boèce et son beau-père Symmaque furent enfermés à Pavie. Trigille et Conigaste les accusaient de haute trahison rien n'était, prouvé ; mais Théodoric voulut croire tout. Symmaque fut décapité ; Boèce fut torture dans un fort également éloigné de Rome et de Pavie. Au moyen d'une roue et d'une corde, on lui fit sortir les yeux de la tête ; on l'étendit sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent à coups de bâton depuis la tête jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva par la hache.

526. Théodoric ne lui survécut pas longtemps. Agité de sombres regrets, il crut voir, dans un festin, la tête de Symmaque qui le menaçait des dents. Mais avant de mourir, comme s'il eût prévu la vengeance orientale provoquée par lui, il recommanda aux Goths d'aimer les Romains, aux Romains d'aimer les Goths, aux Goths encore de respecter le sénat, de respecter le prince d'Orient, et de se le conserver propice[31]. Sa fille

Amalasunthe, mère du jeune Athalaric, gouverna pour son fils. Elle avait compris la pensée de son père ; elle voulait gouverner comme lui. Femme révérée de tous les royaumes, dit Cassiodore, qui se montre et force le respect, qui parle et fait croire au prodige ; éloquente de tout l'éclat de l'éloquence attique, elle brille de la pompe de l'éloquence romaine, elle se glorifie de la richesse de la langue de ses pères ; admirable partout, elle domine tout[32]. Ainsi disait le Romain. Il voyait les Romains admis à reconnaître Athalaric d'un consentement bien suave au cœur du prince, et ce prince prêtait serment comme Trajan. Il voyait les fatigues publiques, pour l'utilité de tous, imposées aux Goths ; la paix, les honneurs, l'habitation paisible réservée aux Romains, et, quoique Romain, il restait préfet du prétoire, commandant même aux armées. La veuve de Boèce, les enfants de Symmaque recouvraient leurs biens confisqués[33]. Aucun Romain n'était frappé, aucun condamné à l'amende, aucun injurié. Mais alors éclata l'opposition barbare plus forte sous une femme. Les Goths aspiraient à nuire. aux Romains. Elle voulait former son fils à la vie et aux mœurs des princes romains, et les Goths, pour tourmenter leurs sujets à leur gré, auraient voulu un commandant barbare. Un jour donc que mécontente de son fils, elle l'avait frappé au visage, Athalaric en pleurs fut rencontré par les Goths qui s'enhardirent contre Amalasunthe. Elle avait la pensée de tuer son fils, de prendre un autre mari pour commander avec lui aux Goths et aux Romains. Les plus illustres vont la trouver. Théodoric, disent-ils, craignait qu'un Goth, après avoir tremblé devant la férule, ne tremblât devant l'épée ou la lance. Ils demandent pour Athalaric, au lieu de ses pédagogues une société de jeunes barbares qui lui apprennent à régner en barbare. Amalasunthe céda ; mais elle resserra son alliance avec la cour de Byzance. Quand Bélisaire alla faire la guerre aux Vandales, elle ne s'opposa pas à l'expédition ; elle laissa le passage libre, fournit des vivres et des chevaux, et put réclamer une partie du succès. Cependant menacée d'une conspiration par les Goths, elle s'entendit avec Justinien, s'assura au besoin d'un asile en Grèce, et ce ne fut qu'en s'éloignant qu'elle donna ordre de tuer les conspirateurs.

Ils périrent tous, elle put revenir ; mais enfin les Goths l'emportèrent. Il y avait parmi les Goths un certain Théodat, fils d'Amalafride, sœur de Théodoric, qui savait le latin et la philosophie de Platon, mais fort avare, dit Procope, c'est-à-dire fort avide comme tous les barbares. Possesseur d'une grande partie de la Toscane, il chassait les autres propriétaires, regardant comme un mal d'air des voisins. C'était aussi la pensée des

Suèves. (V. le chap. Ier.) Théodat lutta contre Amalasunthe. Les Romarins de Toscane se plaignaient à la régente. Théodat, forgé de rendre compte et de restituer, trouva l'occasion attendue de se venger dans la mort d'Athalaric. Le jeune homme avait fait comme tous les barbares ; il s'était usé par une jouissance prématurée des plaisirs romains. Amalasunthe ne pouvait plus régner pour garder au moins la moitié du pouvoir, elle le partagea avec Théodat ; mais le partage ne dura pas. Théodat s'entendit avec les Goths dont elle avait tué les parents, et ils étaient nombreux. Il tua les amis d'Amalasunthe, il renferma elle-même au milieu du lac de Vulsinie, dans une île défendue par un fort. Bientôt ces mêmes Goths demandèrent la mort d'Amalasunthe. Malgré les réclamations de l'Orient, elle disparut. Justinien saisit le moment ; l'envoyé de C. P. vint déclarer à Théodat et aux Goths une guerre inexpiable[34].

Guerre de Bélisaire et de Narsès. Elle était bien nommée d'avance. Ce fut une guerre de races, une guerre des Goths contre les Romains, des Francs contre les Romains et les Goths, des Byzantins contre la fortune des Italiens, de la peste et de la famine contre la vie de tous. Elle aurait pu cependant se terminer sans malheurs, si les Goths avaient voulu rester ce qu'ils étaient sous Théodoric et sous Amalasunthe, les alliés de l'empire d'Orient qui ne réclamait pas autre chose. Lorsque Mundus eut paru en Dalmatie, quand la Sicile, toujours grecque, eut reconnu Bélisaire et les Byzantins, et reçu les pièces d'or que le conquérant jetait sur son chemin, à la manière impériale, alors Théodat lui-même demandait un traité. Il céderait la Sicile, il enverrait tous les ans à l'empereur une couronne d'or de trois cents livres et trois mille confédérés Goths ; il ne tuerait, ne dépouillerait aucun prêtre ni aucun sénateur ; dans les spectacles, dans les jeux du cirque, partout où le peuple romain poussait ses acclamations de bon augure, on crierait d'abord en l'honneur de Justin clé avant de nommer Théodat. Il ne se ferait pas de statue, sans élever à sa droite une statue à l'empereur. C'est ainsi que Théodoric avait dit que l'empire et l'Italie ne formaient qu'un corps.

Mais, pendant les négociations, Mundus périt en Dalmatie avec son fils. On crut y voir l'accomplissement d'un oracle de la sibylle. Théodat redevint Goth, et reçut mal les nouveaux envoyés de Byzance. L'indécision cesser Bélisaire cintra en Italie (536), prit Rhégium par la trahison du gendre de Théodat, assiégea Naples qui se disposait a se

rendre sans les instances de plusieurs amis des Goths qui firent rejeter la capitulation, et entra par un aqueduc. Comme les soldats grecs se vengeaient sans pitié, le peuple de Naples, pour les apaiser, massacra ces amis des Goths qui avaient conseillé la résistance ; l'un d'eux fut coupé en morceaux. Aussitôt Théodat fut odieux à ses barbares, sa lenteur partit un complot avec la Cour de Byzance. Les Goths se réunirent près de Regeta au milieu de pâturages abondants pour leurs chevaux, et choisirent pour roi Vitigès, célèbre comme on le devenait dans la Germanie, par sa valeur et par les combats qu'il avait soutenus contre les Gépides au temps de Théodoric. Vitigès fit tuer Théodat par un barbare, et annonça son pouvoir à toute l'Italie. Il animait les Goths, il rassurait les Romains. Il aurait voulu séparer les Romains de la cause des Grecs. Cassiodore, encore préfet du prétoire, écrivait aux chefs de l'armée barbare : Pendant que l'armée des Goths fait la guerre, que le Romain soit en paix. En même temps, Vigitès épousait Mathasonthe, petite-fille de Théodoric, pour plaire aux Goths ; il fortifiait Rome, croyant plaire aux Romains ; il promettait au pape Silvère, au sénat, au peuple, pour prix de leur fidélité, la constance de l'affection des Goths et les succès de leur bravoure. On prononçait des deux côtés des serments solennels. Mais il avait beau faire : il avait quitté Rome pour Ravennes. L'Apulie, la Calabre, qui n'étaient point maintenues par les soldats de Vigitès se donnèrent à Bélisaire. Les Romains devaient recevoir les Grecs comme des hôtes. Bélisaire n'eut que la peine de se présenter devant Rome. La porte Asinaria lui fut ouverte, tandis que la garnison barbare, ne pouvant résister sortait par la porte Flaminia. Une partie du Samnium se rendit ensuite. Narnie, Spolète, Pérouse, toute la Toscane reçut *de bon cœur* les soldats de l'Orient. Vigitès prit le parti d'assiéger Rome. Bélisaire n'avait que cinq mille soldats contre cent cinquante mille, s'il faut en croire les Grecs. Les Goths brillèrent ses moulins, malgré le mur bâti par les vieux Romains pour les protéger, ils coupèrent les aqueducs et établirent sept camps autour de la ville. Cependant Vigitès, à la vue des Romains, insultait les Grecs qui *n'avaient jamais envoyé à l'Italie que des tragédiens, des mimes et des pirates*. Le peuple de Borne lui-même était nié content de la longueur du siège, et s'en prenait à l'empereur qui n'envoyait pas de renforts. Bélisaire fut plus fort que ce mécontentement, et que toutes les machines de guerre des Goths. H battit les bar-bar es dans de fréquents combats, et relégua à C. P. le pape Silvère, qui restait fidèle aux Goths comme il l'avait juré. Bientôt la peste et la famine pénétrèrent dans Borne ; l'espérance s'éloigna ; on n'avait plus pour ressource que le blé enlevé la nuit dans la campagne par les soldats

romains qui le vendaient aussi cher qu'ils voulaient. Au milieu de tous ces maux, Bélisaire refusa une bataille qui pouvait compromettre le sort de la ville. Il fit bien ; il reçut des vivres de Naples, des troupes de Byzance ; la peste retombant sur l'armée barbare, ce furent les Goths qui se lassèrent ; ils levèrent le siège, mais pour se venger vers le nord. Déjà, pendant le siège de Rome, Vitigès avait tué les sénateurs qu'il avait emmenés comme otages à Ravennes. Milan et une partie de la Ligurie s'étaient données à Bélisaire. Vigitès se porta sur Milan, pendant que Bélisaire soumettait le Picénum et l'Émilie. La pauvre Italie payait cher l'honneur d'être ainsi disputée. Une famine la dévasta. Cinquante mille agriculteurs romains périrent de faim dans le Picénum. Procope a raconté les effets de cette famine qu'il a vus de ses yeux. Tous étaient maigres et pâles. La chair, au défaut d'aliments se consumait elle-même. Une bile abondante souillait le corps de sa couleur. La peau séchée semblait du cuir et s'attachait aux os. Quelques-uns mangèrent de la chair humaine ; on dit qu'au-delà d'Ariminum, deux femmes mangèrent dix-sept hommes, et furent tuées par le dix-huitième qui prévint par là sa mort. A ces horreurs les Goths ajoutèrent toute la violence du caractère barbare. Ils prirent Milan, y tuèrent, sans distinction d'âge, jusqu'à trois cent mille hommes, et réduisirent les femmes en esclavage. Le préfet du prétoire, Reparatus fut coupé en morceaux et jeté aux chiens. Les Goths reprirent toute la Ligurie (538).

Puis vinrent les Francs de l'Ostrasien Theudebert, alliés incertains de l'Orient ou des Goths, catholiques appelés par Justinien contre les Goths ariens, barbares appelés par Vigitès contre l'empire, sur la promesse d'obtenir la province de Marseille. Quand ils eurent passé le Pô, ils attaquèrent le camp des Goths ; ils en firent un si grand carnage et si rapide, que les Goths se sauvèrent à travers le camp romain jusqu'à Ravennes. Les Romains les prirent alors pour des amis ; attaqués à leur tour et aussi rapidement battus, ils ne purent regagner leur camp, et se sauvèrent jusqu'en Toscane. Mais les Francs eurent bientôt consumé tous leurs vivres ; réduits à manger des bœufs et à boire l'eau du Pô, ils furent décimés par les maladies, et repassèrent en Ostrasie.

Après leur départ la victoire resta à Bélisaire. Il acheva de soumettre l'Italie centrale, et assiégea Ravennes. Les Francs offraient alors leurs secours à Vigitès, s'il voulait partager avec eux la domination de l'Italie. Vigitès, pressé par la famine, après avoir vu brûler les greniers de Ravennes, apprit encore que les Goths des Alpes cottiennes s'étaient

rendus. Il aima pourtant mieux traiter avec les Grecs, D'abord on consentait à lui céder les contrées transpadanes et la moitié du trésor royal ; mais les Goths et Vigitès lui-même offrant la couronne d'Italie à Bélisaire, le général d'Orient fit semblant d'accepter, et entra dans Ravennes ; on avait dit aux femmes de Ravennes que les ennemis étaient grands de taille et terribles de visage ; quand elles les virent, elles s'indignèrent de pareils vainqueurs, et crachèrent au visage de leurs maris. Bélisaire prit Vitigès et fut rappelé à C. P. Il y mena son captif, comme déjà le roi des Vandales (540).

Les vices de Byzance et la fiscalité impériale s'étendirent alors sur l'Italie, qui paraissait reconquise. Les onze généraux qui remplaçaient Bélisaire se mirent à dépouiller les Romains, les abandonnant aux injures de leurs soldats, qui, par prudence, n'obéissaient pas toujours. Justinien envoya en Italie un certain Alexandre, logothète qui savait rogner les pièces de monnaie en conservant leur formel et qu'on surnommait *Forficula*. Son grand mérite était de brouiller des comptes et de faire de l'argent par surprise. Il réclamait des italiens ce qu'ils devaient à Théodoric et aux rois Goths ce qu'ils avaient soustrait par fraude disait-il, et détourné à leur profit, en ne le payant pas. Il ne traitait pas mieux les soldats grecs, leur refusant le prix de leurs blessures et de leurs dangers, les dégoûtant de la guerre par son avarice, comme le dégoûtait les Romains de la domination impériale.

Les Goths en profitèrent. Le premier successeur de Vigitès, Ildibald, rassembla les Goths vaincus, et y joignit quelques Romains qui aimaient la nouveauté. Il n'avait d'abord que mille hommes et la ville de Pavie ; bientôt la Ligurie et la Vénétie le reconnurent. Une victoire sur Vitalius venait de le rendre célèbre ; quand il fut assassiné dans un repas. Son successeur Totila, continua ses succès avec la politique de Vitigès (541). Une grande victoire près de Faventia (Faenza) fut son premier acte. La fuite des généraux grecs fut honteuse et sanglante ; laissant tous leurs étendards sur le champ de bataille, ils se sauvèrent, chacun où il put, avec un petit détachement de soldats. Totila reprit l'Italie centrale partout son humanité se faisait admirer des Romains. Il trouva a Cumes les femmes des sénateurs ; il les préserva de toute insulte, et les renvoya libres. Comme l'ennemi ne se montrait pas, il reprit, avec quelques détachements, le Brutium, la Lucanie, l'Apulie, la Calabre. Quand il fut maître de Naples, il voulait la récompenser de son ancienne résistance à Bélisaire. Son humanité fut si grande, qu'elle faisait disparaître l'ennemi,

le barbare ; il avait trouvé des Romains exténués de faim ; pour les sauver, il leur défendit de sortir, proportionnant à leurs forces, leur nourriture qu'il augmentait chaque jour ; et quand ils furent remis, il leur ouvrit les portes et leur permit d'aller où ils voudraient. Ils avaient honte d'aller à Byzance mais, pour n'être pas soumis aux. Goths, ils voulaient se rendre Rome. Le vent ne leur permettant pas de s'embarquer, Totila leur donna des vivres, des chevaux, des bêtes de somme, et il les fit escorter par des Goths jusqu'à Rome. Il se contenta de détruire les murs de Naples, pour prévenir désormais la nécessité d'un siège.

Les généraux grecs ne comprenaient rien à la conduite de Totila. Ennemis de la fortune des Italiens, tandis que les Goths s'assuraient par les armes la domination de la terre, les impériaux s'appropriaient les meubles par le pillage. Cependant les Romains préféraient encore les Grecs. Totila eut beau écrire au sénat, et opposer la conduite de Théodoric et d'Amalasunthe à celle des Grecs et du logothète Alexandre, il eut beau promettre que les Goths na feraient aucun mal aux Romains, le sénat ne répondit pas, ou plutôt répondit en chassant les prêtres ariens, suspects d'attachement aux Goths.

Cependant Bélisaire reparaissait (546). Il pouvait seul lutter avec avantage contre Totila ; mais il avait besoin d'armes et de soldats, et on ne lui en donnait pas. Totila, après avoir achevé la soumission de l'Italie, assiégeait Rome. Bélisaire et les secours venus d'Orient n'y purent rien. Au milieu d'une famine nouvelle, le pape Vigile n'avait pas obtenu la paix. Totila prit Rome. Quand il fut vainqueur il se laissa désarmer par le pape. Les Goths avaient déjà tué vingt-six soldats et soixante citoyens. Totila leur défendit d'en tuer davantage. Il sauva encore Rusticiana, fille de Symmaque, et toutes les femmes romaines de la violence barbare. Il eut un moment la pensée de détruire Rome et de porter la guerre en Illyrie, si l'empereur ne le reconnaissait pour roi d'Italie ; puis il y renonça sur la demande de Bélisaire, et vint à Ravennes.

Pendant son absence, Bélisaire reprit Rome, la fortifia, repoussa les Goths ; mais ce fut son dernier succès (247). Bientôt il se porta sur Tarente, et de il passa en Sicile avec sa femme Antonine, qui sollicita le rappel de son mari. Antonine voulait revoir l'Orient, et c'était par les femmes que tout se décidait à C. P. (549).

Après son départ, Totila triompha pendent trois ans, L'empereur lui refusant la paix et dédaignant ses secours contre les Perses, il équipa une flotte, réduisit Tarente r Rhégium, la Sardaigne, la Corse, mit la Sicile à contribution et inquiéta les côtes de la Grèce. Toutefois, Justinien lui avait laissé les Francs pour ennemis, en leur cédant la province de Marseille. Theudebert, peu content, avait pris encore les Alpes cottiennes, quelques cantons de la Ligurie et la plus grande partie de la Vénétie. Mais en 682, lorsque Justinien envoya Narsès en Italie, les Francs avaient changé de parti. Théodobald d'Ostrasie s'était fait céder par les Goths ce que son père avait conquis, ne voulut pas aider Narsès, et lui refusa même le passage par la Vénétie. C'était donc d'autres barbares que Narsès voulait opposer aux Goths. Aux soldats de Byzance et de Thrace, il joignait deux mille deux cents Lombards envoyés par te roi Audouin, plus de trois mille cavaliers hérules, des Huns, avec leur chef Dagisthée., des Perses transfuges conduits par Cabades, le jeune Asbad avec ses Gépides habiles et forts à la guerre. Tous ces hommes voulaient de l'or, et Narsès en avait reçu beaucoup, pour s'attirer leur amour, et payer les soldats Grecs de l'Italie. Les barbares de Narsès l'emportèrent prés de Tagina, la valeur des Grecs fut égalée par leurs alliés ; les Goths furent complètement battus. Six mille y périrent, beaucoup se rendirent et furent tués malgré leur soumission. Totila, accompagné de cinq hommes, fut poursuivi par les soldats de Narsès, qui ne le connaissaient pas : il fut tué malgré ses amis qui l'appelaient leur seigneur. Les compagnons de Totila le cachèrent sous terre près de Caprée, Mais sa mort était si peu digue de sa haute fortune et de ses vertus, que les Grecs n'en croyaient rien. Une femme, de la nation des Goths, leur ayant fait connaître où était le corps de Tolita, ils voulurent le voir, enlevèrent la terre qui le couvrait, le contemplèrent avec avidité, et vinrent conter à Narsès qu'il était bien mort.

Narsès se sentait vainqueur. Il renvoya les Lombards qui brûlaient les maisons, et poursuivaient les femmes dans les églises ; il n'en demeura pas plus faible. Il prit le centre de l'Italie, il prit Rome. Cependant les Goths voulaient combattre encore. Sous leur nouveau chef Teias, ils avaient commencé par massacrer tous les Romains qu'ils rencontraient, et les sénateurs, envoyés par Totila en Campanie, qui essayaient de retourner à Rome vers Narsès. Près de Cumes, au pied du Vésuve, Teias défendit son trésor pendant deux mois. Bloqués enfin sur -le mont Lectar, Teias et ses Goths voulurent mourir en barbares. Ils renvoyèrent leurs chevaux et se formèrent en phalange profonde ; Teias était à leur

tête, agitant son javelot et se couvrant de son bouclier. Tous les coups se dirigèrent sur lui, son bouclier hérissé de douze flèches ne pouvant plus le servir, il en demanda un second et fit ainsi jusqu'à quatre fois. Comme il en demandait un cinquième, sa poitrine un moment découverte fut percée d'une lance et il tomba. Les Grecs coupèrent sa tête, mais ils ne purent décourager les Goths. Le combat dura jusqu'à la fin du jour et recommença le lendemain. Épuisés enfin, les Goths dirent à Narsès que le ciel se déclarait contre eux et leur refusait l'Italie, mais qu'ils tueraient bien des Grecs encore avant de mourir, si on ne leur permettait de se retirer libres. Narsès leur permit d'aller s'établir au delà des Alpes.

La lutte ne cessa pas malgré leur départ. Mille Goths rassemblés près de Pavie, appelèrent à eux deux chefs des Allemani, soumis aux Francs. Leutharis et Bucelin. Soixante-quinze mille Allemani passèrent les Alpes. Les Grecs n'osèrent pas même les combattre, et s'enfermèrent dans les villes. Ces hordes barbares, qui ne connaissaient pas le christianisme, ravagèrent tout ce qui restait dans le plat pays jusqu'à la Calabre. Il semblait que la terre déserte et les pierres des murs fussent seules réservées aux Grecs. Mais les Allemani se diminuèrent par la famine ou la peste. Leutharis en mourut. Narsès avec dix-huit mille hommes tua Bucelin près de Capoue ; un petit nombre seulement repassa les Alpes.

Alors il ne restait plus que sept mille Goths. Narsès les assiégea à Compsa, les réduisit et les envoya à C. P. L'Italie redevint une province romaine, et Narsès en fut exarque.

Lombards. Mais il fallait à l'Italie ses barbares. Les Romains qui avaient aidé à la conquête impériale ne purent eux-mêmes la supporter que pendant quinze ans. Les concussions de Narsès allant trop loin, il fut accusé par les sénateurs, révoqué par l'empereur Justin II et insulté par l'impératrice Sophie[35]. Le vieil eunuque se vengea de l'empire et de lui-même ; il rappela dans l'Italie délivrée par lui les Lombards qu'il en avait écartés.

Les Lombards, ou plutôt Langobards, hommes de hallebardes, avaient un aspect sauvage. Ils se rasaient les cheveux de l'occiput, et partageaient le reste en deux nattes qui retombaient le long des joues pour se joindre à leur longue barbe. Ils affectaient quelquefois la férocité des bêtes sauvages. En descendant vers le Danube, ils avaient rencontré sur leur

route la tribu des Asipittes, et pour les effrayer ils s'étaient vantés d'avoir dans leur armée des hommes à tête de chiens, qui faisaient la guerre sans se lasser, qui buvaient le sang humain, qui buvaient leur propre sang quand ils ne pouvaient atteindre l'ennemi, tant ils avaient soif de sang[36]. Ils avaient prouvé leur force dans la Germanie, contre les barbares, et sur les frontières de l'empire d'Orient. Vainqueurs des Hérules dans le Rugiland, en 518, ils en avaient forcé une partie à fuir jusqu'en Thule. Vainqueurs des Gépides de la Dacie près d'Asfeld, ils se rapprochaient de la Pannonie, quand Justinien la leur donna à garder. C'était, pour ainsi dire, les inviter à envahir l'Italie dont la Pannonie était la porte ; mais les Lombards, continuant leur lutte contre les barbares, attaquèrent une seconde fois les Gépides. Le royaume de ces derniers, fondé par Ardaric entre la Theiss et le Dniester, avait vécu un siècle sans influence sur les destinées du monde ; il tomba sous les coups des Lombards et de leurs alliés les Avares, peuple nouveau, venu de la Haute-Asie. Les Lombarde vainqueurs abandonnèrent aux Avares le territoire des vaincus, prirent pour eux le butin, et donnèrent à leur chef Alboin le crâne du roi Cunimond pour lui servir de coupe, et sa fille Rosamonde pour femme.

L'Italie, trahie par Narsès, mal secourue par les empereurs de Byzance, restait pour ainsi dire désarmée en présence de ses ennemis. Paul Diacre, l'historien des Lombards, Lombard lui-même, n'a rien déguisé de leurs barbaries. Il raconte qu'ils soumirent l'Italie par le pillage des églises, le massacre des prêtres, le bouleversement des villes, l'extermination des peuples *qui avaient crû comme les moissons*. L'Italie n'eut pour se défendre que le zèle des papes. Mais leur zèle chrétien ne pouvait opposer la violence à la violence, ni la perfidie à la perfidie, et le saint pape Grégoire Ier écrivait à l'empereur Maurice : Si j'avais voulu, moi, le serviteur de Dieu, me mêler dans la mort des Lombards, aujourd'hui la nation des Lombards n'aurait ni roi, ni duc, ni comte, elle serait divisée et livrée à une grande confusion. Mais je crains Dieu, et je crains de me mêler dans la perte d'un homme[37]. L'invasion commença en 5168. Alboin joignit à ses Lombards des Gépides, des Avares, des Slaves, et passa les Alpes Juliennes. Les habitants d'Aquilée s'enfuirent dans les lagunes comme leurs ancêtres, au moment d'Attima. *Forum Julii* fut mise aux mains de Grasulfe, et une partie des vainqueurs s'arrêta dans la campagne pour jouir sans retard de la conquête. Après l'hiver, Albain chassa les habitants de la Ligurie vers Gênes, prit Milan, et ses soldats le proclamèrent roi d'Italie. Pavie résista mieux. Tandis que les Lombards la

bloquaient, Alboïn entra dans l'Italie centrale, prit l'Ombrie, la Toscane et une partie de l'Émilie. Cependant Pavie ne se rendait pas. Alboin jurait qu'il n'épargnerait ni le sexe ni l'âge. Enfin, au bout de trois ans, la famine força les assiégés à capituler ; mais comme il entrait dans la ville, son cheval broncha sous lui. Il y vit un avertissement du ciel et ne tua personne. Pavie devint sa capitale, et le royaume barbare d'Italie commença, 573.

Les Lombards n'ont jamais conquis l'Italie entière ; ils l'ont parcourue dans tous les sens, morcelée du nord au midi mais il ne leur appartenait pas de chasser les Grecs. Au nord, Albain avait conquis la Vénétie, excepté Padoue, Mantoue et Mons-Silicis[38]. Il avait soumis toutes les villes de la Ligurie, excepté celles qui sont situées sur le bord de la mer. Au centre, il n'avait occupé ni Rome ni Ravennes, ni les châteaux forts situés sur le rivage. Une fanfaronnade sanguinaire mit tout à coup fin à sa vie. Dans un festin où il se servait du crâne de Cunimond il invita sa femme Rosamonde *à boire dans la coupe de son père*. Rosamonde fit assassiner Alboin, et trouva elle-même la mort à Ravennes. Cleph, second roi des Lombards par élection, ne régna que dix-huit mois ; il tua un grand nombre de Romains, en chassa un grand nombre de l'Italie, et fut tué en 575. Après lui les ducs lombards qui gouvernaient les villes conquises, et dont la turbulence multipliait déjà les petites souverainetés et les malheurs de l'Italie, prétendirent demeurer sans roi ; ils formèrent ce qu'on appelle le gouvernement des trente ducs. Beaucoup de nobles romains périrent par leur cupidité ; la Gaule des Francs fut envahie, le monastère du Mont-Cassin fut pillé (582) ; l'empereur grec Tibère, sollicité par les Romains, mais plus empressé de terminer la guerre des Perses, renvoya l'argent qu'on lui offrait pour payer ses secours, en disant : Essayez avec cette somme de débaucher quelques seigneurs lombards ; engagez-les à passer en Orient pour combattre les Perses. S'ils refusent de sortir de leur pays, achetez l'alliance de quelque prince des Francs qui vienne combattre les Lombards. Cette ressource était la meilleure. Maurice, successeur de Tibère, s'allia en effet avec le roi d'Ostrasie Childebert, et pour 500.000 sous d'or l'attira au delà des Alpes. Les ducs, qui comprirent la nécessité de réunir leurs forces sous un chef, choisirent pour roi Autharis, fils de Cleph, qu'ils surnommèrent Flavius. C'était le nom de la famille de Constantin le Grand, dont tous les empereurs s'étaient parés après lui. Autharis annonçait ainsi des prétentions à l'empire[39].

Ce roi, qui commença à lutter contre les ducs (voyez le chap. III), a constitué par ses acquisitions la domination lombarde. Il attendit les Francs ; les inondations et la peste avaient prévenu et accompagnèrent l'arrivée de ces barbares. Un déluge d'eau couvrit la Vénétie et la Ligurie ; les hommes et les animaux périrent en foule ; l'Adige s'enfla si haut que Vérone en fut ébranlée. A Rome le Tibre monta jusque sur les murs, inondant la ville de serpents ; la peste qui suivit laissa peu d'habitants, et emporta le pape Pélage. Tandis que son successeur Grégoire veillait au salut de Rome, Autharis traitait avec Childebert et l'éloignait par des présents ; puis, descendant au midi par le duché de Spolète, il vint jusqu'à Bénévent. Rien ne l'arrêta ; il poussa jusqu'à Rhégium, et lançant son cheval dans les flots, et frappant de sa lance la colonne Rhégine, il s'écria : Voilà la limite de l'empire lombard. Cependant la grande Grèce ne fut pas conquise tout entière, les Grecs gardèrent les côtes ; mais la meilleure partie passa aux Lombards, ils y fondèrent le duché de Bénévent. Vainement Maurice réclamait de Childebert l'exécution de sa promesse. L'Ostrasien fut malheureux dans sa seconde expédition ; dans la troisième, 590, comme il approchait de Milan, des envoyés impériaux vinrent lui promettre le secours d'une armée : Quand tu verras, lui dirent-ils, toutes les maisons de ce village livrées au feu, et la flamme monter jusqu'au ciel, alors tu sauras que nous t'amenons les secours promis. L'armée grecque ne vint pas. Les Francs détruisirent treize forts et réduisirent les habitants en esclavage ; mais ils ne tinrent pas contre le climat : une dysenterie les tua par milliers. Après trois mois de courses en Italie, les Francs repassèrent les Alpes exténués de faim. Ils vendaient leurs armes et leurs chevaux pour acheter des vivres.

Telle fut la conquête lombarde ; l'empire grec conservait l'exarchat, ainsi nommé de l'exarque qui résidait à Ravennes, et comprenant Padoue, Adria, Ferrare, Comacchio, Bologne, Imola, Faenza, Forli, Césène ; on y rattachait la province maritime de la *Pentapole*, composée des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône ; le duché de Rome depuis Pérouse jusqu'à Gaète, le duché de Naples au nord et au sud du duché de Bénévent ; ainsi les deux dominations grecque et lombarde s'interrompaient l'une Feutre et s'entremêlaient dans toute la longueur de l'Italie depuis le nord jusqu'au Brutium. Les possessions grecques obéissaient à l'exarque de Ravennes ; et des ducs, sous les ordres de ce commandant supérieur, administraient les principales villes. Les successeurs d'Antharis tenteront inutilement d'expulser les Grecs, ils pourront impunément enlever à de longs intervalles quelques villes ;

mais le jour où ils parviendront à prendre Ravennes et l'exarchat proprement dit, sera le dernier de leur puissance.

IV

Bretagne. — Anglo-Saxons. Les barbares depuis Aétius, n'avaient plus rencontré la puissance romaine en Bretagne. L'Orient ne songeait pas à réclamer cette île éloignée. L'invasion continua donc sans autre résistance que celle des indigènes.

Les Saxons surpassaient la férocité des Lombards ; leur nom veut dire *hommes aux longs couteaux*. Ils se rasaient les cheveux jusqu'à la peau pour allonger leur visage ; pirates intrépides ils jouaient sur la mer dans leurs barques de cuir cousu sur l'osier. Leurs ravages fréquents avaient déjà imposé leur nom à une partie de la Bretagne qui s'appelait depuis le quatrième siècle le rivage saxon ; l'Armorique les avait souvent attendus avec effroi[40]. Une grande terreur s'attachait donc à ce peuple, et ils ne la démentirent pas dans leurs conquêtes ; leur invasion au Ve et au VIe siècle offre le résultat unique d'une nation exterminée jusqu'au dernier par les envahisseurs.

La Grande-Bretagne était partagée entre trois peuples : au nord, dans la Calédonie, au delà des remparts d'Adrien, d'Anitonin et de Sévère, les Pictes et les Scots ; sur les côtes de la mer du Nord et au midi de la Tamise, les Logryens ; au nord de la Tamise et sur la mer d'Irlande, les Cambriens. C'est aux dépens des Logryens que le royaume de Kent avait été formé en 455. Ce premier établissement attirait d'autres aventuriers. Ella et ses Saxons débarquèrent en 477. Les Bretons avaient pris pour penteyrn ou bretwalda le Romain Ambrosius. Il combattit pendant quatorze ans pour le *dragon rouge* de la Bretagne, mais le *dragon blanc* des Saxons triompha. Ella fonda le royaume de Sussex, toujours dans le pays des Logryens entre Hengist et les Bretons, 491. Puis Cerdic ou Kentric débarqua (495) à l'ouest des nouveaux établis. Le Logryen Natanleod résista et fut tué : mais Cerdic n'avait pas vaincu. Les Cambriens, qui n'étaient pas encore attaqués voulaient prévenir la conquête ; leur Arthur gagna sur Cerdic la bataille de Badon-hill, et tua en un seul jour quatre cents ennemis de sa main, mais il fut blessé, et transporté dans une île formée par des fleuves. On ne sut jamais le jour de sa mort ni le lieu de son tombeau. Les Cambriens, qui ne l'avaient pas

vu mourir, le crurent toujours vivant. Ils commencèrent à chanter sa guérison prochaine et son retour glorieux. Mais Cerdic, plus fort que leurs espérances, vainquit les Logryens à Charford, et fonda le royaume de Weatsex, 519.

De ces trois royaumes sort, en 530, *le royaume d'Essex*, toujours aux dépens des Logryens. Erkinwin et quelques autres passèrent la Tamise et occupèrent Lon-din, la ville des vaisseaux, 530.

Les Angles étaient une autre confédération barbare, voisine des Saxons dans la Germanie, et comme eux avide d'aventures lucratives : Douze chefs de la nation des Angles parurent en 526 au nord de l'Essex ; et dans le pays qui porta plus tard le nom d'Estanglie, sur les côtes de la mer du Nord. Le plus connu est Uffa père des Uffingas qui survécut à tous les autres, et qui passe pour avoir fondé le royaume des Est-Angles vers 571. Avant cette époque un aventurier plus terrible débarqua en 547 à Flamborough, au nord de l'Humber. Il s'appelait Idda ; mais il s'était allié aux Pictes, il traînait après lui les horreurs d'une double invasion, les Cambriens rappelaient l'*homme de feu*. L'homme de feu, disent les annales Galloises, est venu contre nous, il nous a crié d'une voix forte : Voulez-vous me livrer des otages, êtes-vous prêts. Owen lui a répondu en agitant sa lance : Non, nous ne te livrerons pas d'otages, nous ne sommes pas prêts. Urien le chef du pays s'est alors écrié : Enfants d'une même patrie, unis pour la même cause, levons notre étendard sur les montagnes, et précipitons nous dans la plaine, précipitons-nous sur l'homme de feu, et ensevelissons dans la même ruine lui, son armée et ses auxiliaires. L'effort fut perdu ; peu de Bretons échappèrent à la mort, ils voulurent au retour conter à leurs femmes des récits joyeux, mais leurs femmes sentirent sur leurs habits l'odeur du sang. Idda occupa le territoire de Bernicie. Les Bretons Déiriens qui habitaient à côté de la Bernicie furent à leur tour attaqués par l'Angle Scomil, dont le fils Sella posséda leurs terres sans compétiteurs en 560. Les deux royaumes de Déire et de Bernicie souvent réunis sous une même autorité, ont souvent porté le nom de *Northumberland* — terre au nord de l'Humber.

Cependant les vaincus ne se décourageaient pas ; ils reculaient après la défaite, mais ils n'acceptaient pas le nom de vaincus, parce qu'ils espéraient ne pas l'être toujours ; ils fuyaient à l'ouest, vers les rochers de la Cambrie pour ne pas payer le tribut et conserver encore la *couronne de la Bretagne*. Ils avaient dit au vainqueur : Tu ne détruiras pas notre nom,

ni notre langue ; et ils attaquaient à leur tour les Angles ou les Saxons. Pour les mieux contenir, Cridda descendit vers eux avec des Angles de Déire et d'Estanglie, il se plaça comme une barrière entre les vainqueurs et les vaincus et fonda le royaume de Mercie (Merk, frontière), 584. Ce fut le huitième et dernier royaume fondé dans la Bretagne par les Anglo-Saxons.

---

[1] *Script. rerum. franc*., 4-56.

[2] Jornandès, 46 ; Ennodius, *Panégyrique*.

[3] *Gesta Regum francorum*.

[4] *Chrétien* et *conquérant*, il unissait ces deux noms dans une même chronologie. Voyez *Charte de fondation du monastère de Réomé*.

[5] Grégoire de Tours, 11 ; Frédégaire, 25.

[6] Grégoire de Tours, 11-40, 41, 42 ; Frédégaire, 28.

[7] Grégoire de Tours, *ibid*., 38.

[8] Grégoire de Tours, 3.

[9] Préambule de la loi Salique.

[10] *Script. rer. franc*., 4.

[11] Procope, *De bello goth*., 3-33.

[12] Grégoire de Tours, 4-14.

[13] Sidoine Apollinaire, lettre 1-2.

[14] Sidoine Apollinaire, lettre 1-20.

[15] Isidore de Séville, ère 504.

[16] Voyez Grégoire de Tours, Isidore de Séville et Mariana, 5-6, 7.

[17] Isidore de Séville.

[18] Jornandès.

[19] Ennodius, *Panégyrique*.

[20] Ennodius, *Panégyrique*.

[21] Ennodius, *Panégyrique*.

[22] Cassiodore, *Variæ*.

[23] Ennodius, *S. Epiph. vita*.

[24] Cassiodore, *Variæ*.

[25] Voyez Cassiodore, *Variæ*, les formules du consul, du questeur, du maître de la chambre, celles des respectables, des clarissimes, etc.

[26] Il est curieux de comparer le panégyrique de Pline et ses contemporains de Théodoric : Pline, *Panégyrique*, 70. Cassiodore, *Variæ*, 1-2 ; 1-22 ; 8-3.

[27] Cassiodore, *Variæ*, 1-16. — Ennodius, *Epiph. vitæ*.

[28] Ennodius, *parœnesis diadiscalica*, art. *rhétorique*.

[29] Ennodius, *Panégyrique*.

[30] Cassiodore, 7-3.

[31] Jornandès, 59.

[32] Cassiodore, *Variæ*, 11-1.

[33] Procope, *De bello gothico*, liv. 1.

[34] Tout ce récit sur Amalasunthe est tiré de Procope.

[35] Paul Diacre, 2-5.

[36] Paul Diacre, 1-11.

[37] Paul Diacre, 4-31.

[38] Paul Diacre, 2-12.

[39] Paul Diacre, 3-15.

[40] Sidoine Apollinaire.

CHAPITRE TROISIÈME.

Organisation des barbares après la conquête ; lois des barbares ; état des personnes et des terres ; mélange des vainqueurs et des vaincus. — Suite de l'histoire des Francs, des Visigoths, des Anglo-Saxons et des Lombards jusqu'à la mort de Pepin d'Héristal et à l'avènement de Luitprand.

I

Quatre dominations barbares ont pris la-place de l'empire d'Occident. Mat de pousser plus loin leur histoire, il sera utile de rechercher comment se rapprochèrent les races anciennes et les nouvelles, et quelles coutumes germaines se mêlèrent aux coutumes romaines sur le sol de la conquête[1]. Il n'y a pas sur cette matière de documents plus précieux que les lois rédigées par les peuples barbares, et qui portent les noms des Francs saliens et ripuaires des Bourguignons, des Visigoths et des Lombards. La plus ancienne est la loi *salique* ; son préambule en attribue la première rédaction au temps où les Francs encore païens n'avaient pas occupé la Gaule ; elle fut amendée et mise en rapport avec la croyance chrétienne, après le baptême de Clovis, par Childebert et Clotaire, et perfectionnée de nouveau au VIIe siècle par Dagobert Ier. Il n'y faut pas chercher une législation complète ni surtout méthodique les matières y sont niellées, selon que chacune se présente à l'esprit des législateurs. Peu de droit civil beaucoup de droit criminel ; chaque délit chaque peine exprimée en peu de mots, avec la brièveté hautaine du commandement. Toutes les dispositions se rapportent à trois objets principaux, la vie, la propriété, l'honneur. On reconnaît à ces caractères une race germaine, fière d'elle-même, qui pardonne moins une injure qu'une blessure, et ne se doute même pas qu'on puisse infliger la peine de mort à un homme libre quels que soient ses crimes. La propriété consiste surtout en bétail de toute espèce, porcs, bœufs, chèvres, oiseaux, abeilles, et, ce qui

désigne une nation chasseresse, chiens de chasse, éperviers, gibier[2]. Les bonnes mœurs sont gardées par des menaces sévères, et vengées par la perte même de la liberté. La loi salique ne traite point de la royauté ni du gouvernement ; elle donne à peine quelque notions sur les procédures et les jugements.

La loi *ripuaire*, si l'on en croit le préambule de la précédente, fut rédigée à Châlons par Theuderic Ier qui fit aussi des lois pour les Bavarois et les Allemani. Childebert commença à la corriger, Clotaire l'acheva ; Dagobert la renouvela. Elle traite à peu près des mêmes objets que la loi salique, plus brièvement encore et dans le même désordre.

La loi des Bourguignons fut rédigée par Gondebaud, et augmentée par son fils Sigismond. Du nom de son premier auteur, elle s'est appelée successivement *gundobada*, *gombatta*, *gombette*. Les Romains ont pris part peut-être à sa rédaction ; on pourrait le croire à l'égalité qu'elle établit entre les deux races, à certaines dispositions de droit civil et criminel qui se rapprochent de la loi romaine, et surtout en style qui remporte de beaucoup en latinité et en clarté sur les lois des Francs. Elle témoigne de mœurs plus douces et moins fières. Elle explique quelquefois ce qu'elle ordonne ; elle admet la peine de mort ; elle recommande l'hospitalité ; elle intervient dans les rapports les plus intimes des Familles. Sa morale surpasse celle des Francs ; aux châtiments des mauvaises mœurs, tels que l'esclavage ou la mort, elle ajoute l'éclat du déshonneur public[3].

La loi des Wisigoths, appelée encore *forum judicum*, et en espagnol *fuero juzgo*, eut pour premier auteur Euric, le conquérant de l'Espagne[4]. Ataric II chargea le jurisconsulte Anianus de mettre le code théodosien à la portée des Goths. Léovigild corrigea cette législation, retrancha et ajouta[5]. Chindasuinthe, après lui, vers 642, son fils Récésuinthe, Ervige et Egica, à la fin du VIIe siècle, lui donnèrent la forme qu'elle a conservée ; quelques articles contradictoires gardent la trace de ces remaniements successifs. Cette loi est divisée en douze livres. Le premier traite des qualités et des devoirs du législateur, des qualités des lois en général et de leur puissance ; le second des jugements et des choses jugées ; le troisième de *l'ordre conjugal* ; le quatrième de *l'origine naturelle*, des rapports de parenté, etc. ; le cinquième des transactions ; le sixième des accusations des criminels ; le septième des vols et des fraudes ; le huitième des violences et des dommages ; le neuvième des

fugitifs, des esclaves qui abandonnent leurs maîtres ou des soldats qui abandonnent l'armée ; le dixième des partages, des époques, des limites ; le onzième, des malades, des médecins, des morts, des négociants étrangers ; le douzième, des hérétiques et des Juifs. A cette méthode on reconnaît, bien plus que chez les Bourguignons, la main romaine ; l'élégance du style en serait une autre preuve, et surtout la longueur pédantesque des considérants et des commentaires, véritables lieux communs, et discours de rhéteurs[6].

Les Lombards n'eurent pas de lois écrites avant le règne de Rotharis ; ce prince rédigea le premier leurs coutumes, comme une consécration des sentences judiciaires prononcées jusque-là, et comme un .précédent pour l'avenir ; son édit contient près de quatre cents lois. Grimoald en modifia plusieurs dispositions par un édit en quelques articles. La loi de Luitprand divisée en six livres rédigés à quelque intervalle l'un de l'autre et promulgués avec le consentement de la nation, introduisit dans la législation les modifications successives des mœurs lombardes ; il reste aussi quelques lois de Ratchis et d'Astolphe. Ces lois ressemblent beaucoup à celles des Francs, surtout l'édit de Rotharis pour la forme, le désordre des matières et le ton barbare ; cependant on ne peut méconnaître de nombreux emprunts à la loi romaine, surtout dans le vie livre de Luitprand[7]. Le service militaire, la propriété, l'administration de la justice et les différentes peines, les héritages, la condition des femmes, et les bonnes mœurs, tels sont les principaux sujets de la législation lombarde.

Nous nommerons encore les lois saxonnes publiées pendant la durée de l'octarchie par les rois Ethelbert, Ina et Offa, recueillies et augmentées au IXe siècle par Alfred le Grand[8]. C'est de tous ces codes éclaircis par les récits des historiens ou les ordonnances des rois que nous pouvons retirer quelques idées certaines sur l'état de la société après l'invasion.

L'invasion germaine n'avait jamais annoncé d'autre but que la possession de la terre romaine ; la société barbare est fondée sur la propriété territoriale. Donnez-nous des terres pour que nous y habitions avec nos femmes et nos enfants, disaient les Cimbres et les Teutons à Marius. Le consul pour toute réponse les extermina, et les laissant morts sur le champ de bataille, il dit : Nous leur avons donné une terre qu'ils garderont éternellement. Donnez-nous des terres, disaient les Usipiens et les Tenctères à César : l'invincible Romain les dispersa d'un coup d'épée,

et garda sa Gaule pour lui seul ; ce qui faisait dire à Cicéron : Le Rhin peut maintenant se tarir, les Alpes s'abaisser, la plus redoutable barrière de l'empire romain c'est le génie de César et la terreur de son nom. Mais quand cette barrière fut tombée au lie siècle, quand l'invasion germaine eut vengé enfin les affronts d'Aix et de Verceil, les barbares vainqueurs s'emparèrent de la terre romaine comme il leur plut. Les Bourguignons et les Visigoths prirent les deux tiers des terres et un tiers des esclaves[9]. On ne sait dans quelle proportion les Francs se firent leur part. En Italie l'exemple des Hérules qui avaient demandé le tiers fut imité par les Ostrogoths ; mais les Lombards plus avides s'approprièrent tout dans les limites de leur conquête ; les Anglo-Saxons prirent tout également.

Cet établissement, que quelques barbares désignaient du nom d'*hospitalité* mêlait le vainqueur et le vaincu, le barbare et le Romain, sur le même sol. Il n'y a plus de peuple romain sur le territoire de la conquête saxonne ; quelques Bretons échappés à la mort, mais flétris des noms de *wales* (étrangers) et de *deves* (esclaves), travaillent enchaînés, au profit de leurs vainqueurs. Partout ailleurs les Romains subsistent, à des conditions diverses. Les Lombards ont réduit au tribut tous les Romains qu'ils ne tuent pas, et ils ne s'allieront jamais avec eux ; les lois lombardes ne prononcent que trois fois le nom des Romains, la première pour l'accoler au nom d'esclave, la seconde pour nommer le pape avec respect, la troisième pour parler avec indifférence de la loi romaine ; ce mépris ne fit que s'accroître avec le temps ; au Xe siècle le nom Romain résumait toutes les injures. Les Francs voulurent d'abord dédaigner les vaincus, comme étrangers[10] ou comme sujets conquis ; ils n'effacèrent même jamais de leur loi l'arrêt primitif qui évaluait la vie et l'honneur d'un Romain à la moitié de la vie et de l'honneur barbare ; mais le christianisme les changea de bonne heure, et leur fit reconnaître en fait, sinon en droit, dans les simples Romains des frères protégés par une foi commune, et dans les évêques des hommes inviolables et supérieurs à tous ; le titre de *convive du roi* éleva les Romains aux dignités de premier ordre. Les Visigoths avaient d'abord défendu le mariage entre les deux races ; ils abolirent cette loi (642), en proclamant l'égalité des Romains et des barbares[11]. Les Bourguignons surpassaient tous les autres par une modération qui ne se démentit jamais ; les Romains étaient véritablement leurs hôtes. La loi Gombette déclare le Bourguignon et le Romain égaux en droit, garantit par les mêmes peines la vie et les propriétés de l'un et de l'autre ; et sanctionnant le premier partage, défend d'en faire jamais un nouveau qui soit au détriment des Romains[12].

On distingue trois sortes de terres : les *terres franches*, les *terres censives*, les *bénéfices*. Le premier nom désigne les terres laissées aux Romains de condition libre, et celles que les barbares, après la conquête, se distribuèrent par le sort. Ce butin de la guerre, ces lots barbares (*sortes barbaricæ*), appelés encore *terres saliques* chez les Francs, *lots des Burgondes* chez les Bourguignons (*sortes Burgundionum*), *lots gothiques* (*sortes Gothicæ*) chez les Visigoths, sont une propriété franche, entière, irrévocable ; les Francs en expliquaient la nature par le mot *allod, alleuds*, *terres allodiales*, dérivé du germain *all*, tout et *od* propriété, qui subsiste encore dans *kleinod*, bijou. Ces terres ne pouvaient plus être retirées à celui que le sert en avait pourvu ; elles passaient en héritage, même aux filles, excepté chez les Francs. La loi salique exclut formellement les filles du partage de la terre salique ; mais la loi ripuaire adoucit déjà cette rigueur en admettant les femmes au partage au défaut des mâles ; enfin au vile siècle cette exclusion paraissait une coutume impie quoique ancienne, et le père pouvait, par une disposition particulière, faire une part à sa fille ou aux enfante de an fille morte avant lui[13].

Les terres *censives* ou *coloniques*, dont l'usage existait sous les Romains, furent conservées par les barbares, Celui qui les cultivait, libre de sa personne, portait le nom de colon, et payait un cens à un propriétaire supérieur à lui, et qu'il devait regarder comme un maitre. Ce colon était quelquefois l'ancien propriétaire devenu le fermier de sa propriété usurpée par un autre ; cette dégradation l'avait du moins préservé d'une spoliation complète, tel fut le sort de tous les Romains sous la domination lombarde ; ils furent tributaires, obligés de payer aux Lombards la troisième partie des fruits de la terre. Quelquefois le colon était un homme libre, pauvre, qui trouvait ainsi le moyen de vivre en travaillant, ou un esclave dont on commençait parla l'affranchissement[14].

Les *bénéfices* ou *fiscs* sont une invention toute barbare. Le roi avait eu dans le partage général son lot plus considérable que tous les autres ; et de même qu'au sein de la Germanie le prince partageait son butin particulier avec ses compagnons, de même après la conquête il fut loisible au roi de partager avec ses compagnons son domaine. Ce domaine royal s'appelait le *fisc*, d'où le nom de *fiscs* donné aux terres que le roi en détachait ; mais leur autre nom de bénéfices indiquait mieux la nature et le résultat de cette donation. Si le dévouement au roi avait

mérité une récompense, le roi cependant donnait librement, et non par le sort, autant qu'il lui plaisait ; la récompense reçue méritait donc la reconnaissance, et le bénéfice en payant la fidélité en renouvelait et continuait le principe ; le bénéficier plus que jamais devenait *leude* ou compagnon. La propriété ne devait pas en être irrévocable ni héréditaire le roi ne pouvant payer d'avance les services d'on fils ni &ter le droit de châtier un bénéficier ingrat : la terre du roi ainsi donnée ne cessait pas d'être la terre du roi, elle conservait ses privilégies et son exemption de la justice publique : nous disons quelle était la coutume des Francs ; la loi des Visigoths ne fait pas mention de ces dons royaux ; les lois des Bourguignons et des Lombards n'en parlent que pour les déclarer héréditaires sans réclamer aucun service pour le donateur[15].

Chez les Anglo-Saxons qui forment pour ainsi dire un peuple à part dans ces premiers temps, on peut reconnaître les mêmes distinctions dans la propriété, des *bocklands* ou terres franches, des *folklands* ou bénéfices, enfin des terres assujetties au payement d'une rente. Le propriétaire d'un bockland est libre de placer cette terre sous la protection d'un seigneur dont il devient le *thane* ou suivant (de *thegnian*, suivre) ; mais il ne cherche par là qu'un protecteur, et n'aliène en aucune façon sa propriété. Le folkland est donné par le roi ou par un riche propriétaire ; quiconque accepte un folkland se reconnait *thane* pour la terre reçue, et subordonne sa terre franche elle-même au donateur ; il ne peut disposer du folkland, il ne peut léguer son bockland qu'avec l'agrément du seigneur auquel il doit encore laisser une part sous le nom de *hériot*. La terre tributaire ne peut être enlevée à l'homme Libre qui la cultive, à moins qu'il ne remplisse pas tous ses engagements[16].

De la distinction des terres résulte la distinction des personnes. De tout temps la fortune a été la plus grande considération ; l'illustration personnelle, l'éclat de la naissance s'effacent bien vite dans la pauvreté ; or dans un siècle où l'industrie n'est pas née, où le commerce est nommé plutôt qu'il n'existe véritablement, la seule richesse c'est la terre. La loi des Bourguignons établit trois classes dans les hommes libres, avec les noms latins d'*optimates*, de *mediocres personœ*, *inferiores personœ* ; au dessous demeurent les esclaves[17]. On peut réduire à ces trois degrés la hiérarchie sociale de toutes les nations germaniques ; ainsi partout une noblesse, une classe moyenne, une classe inférieure. La noblesse existait dans les forêts de la Germanie, non moins que dans l'empire ; s'élever au dessus des autres hommes est une ambition si intime du cœur humain,

qu'il n'est personne, enfant ou homme fait, barbare ou peuple civilisé, qui n'y aspire avidement ; les barbares n'avaient sous ce rapport à emprunter aux Romains que quelques titres, quelques signes extérieurs de distinction. Chez les Francs, la première classe comprend les bénéficiers, qui ont reçu des terres du roi, ou les hommes qui sont venus remettre leurs terres et leurs personnes sous la protection ou *mundeburd* du roi ; la terre donnée ou protégée par le roi est noble et ennoblit son possesseur. Ceux qui sont attachés au service de la maison royale, à la *truste* (fidélité) du roi, les référendaires, les domestiques, les cubiculaires, les sénéchaux, le comte du palais, le maire du palais, sont nobles aussi par leurs fonctions ; mais ces fonctions même sont la conséquence ou l'origine d'une donation de terre royale ; les évêques seuls paraissent ne devoir le premier rang qu'au respect de leur caractère, encore les évêques possèdent-ils pour la plupart des terres données par le roi à leurs églises. Les noms latins de ces nobles, *optimates*, *fideles*, correspondent aux noms barbares de *leudes* (compagnons) et d'*antrustions*, et font ainsi de la fidélité la noblesse[18]. Chez les Anglo-Saxons, les noms d'*éthel* (nobles) et d'*éorls*, ou *iarls* selon la forme scandinave, s'appliquent aux *thanes royaux*, qui ont subordonné leurs *bocklands* à la protection du roi, ou reçu de sa libéralité un *folkland*. Chez les Visigoths la noblesse dérive en partie du service du roi. Les personnages *de haut lieu*, sont les ducs et comtes et les gardings, gouverneurs des châteaux royaux, le comte du trésor, le comte du patrimoine, le comte des notaires, le comte des spathaires, le comte de la chambre, le comte de l'étable ; après la conversion des Visigoths à la foi catholique, les évêques prirent le premier rang ; la réunion de tous ces nobles s'appelle le *Palatinum officium*[19]. Les lois lombardes laissent aussi entrevoir desftaries assimilés aux ducs et aux juges, et distingués des hommes privés.

Ces hommes privés forment la seconde classe, c'est-à-dire ceux qui ne tiennent au service du roi, ni à sa terre, ni aux dignités publiques, qui possèdent des terres franches, et non par faveur royale, mais par l'égalité du sort ; ils sont *arimans* (hommes de guerre) et *frybourgs* (hommes libres) chez les Francs, soldats (*milites*), chez les Lombards ; dans ces deux pays ils sont barons ou hommes dans le sens du latin *vir*, aussi bien que les nobles. Les *thanes inférieurs*, seconde classe de la population anglo-saxonne, doivent posséder au moins cinq hides de terre ou deux cents arpents, soit en terres franches, soit en bénéfices reçus des principaux chefs ; tout homme qui n'a pas cette mesure n'est pas thane et reste dans la classe la moins honorée des hommes libres.

La troisième classe nous irait bien mieux comprendre encore l'importance de la propriété : nous y rangeons certains hommes inférieurs à la seconde classe, supérieurs aux esclaves, chez tous les peuples, mais de conditions diverses selon les divers peuples ; 1° les *céoris* Anglo-Saxons, laboureurs libres qui possèdent, en payant un cens, la terre d'autrui, ou qui possèdent en toute franchise un bockland, mais en delta de cinq hides ; on leur permet la guerre, le casque, la cotte de mailles, l'épée à garde d'or ; mais l'infériorité de leur position ne peut être changée que par l'acquisition d'une plus grande propriété ; 2° les colons tributaires des Francs, des Bourguignons, des Visigoths ; 3° les aldions des Lombards, condition incertaine entre l'affranchi et l'esclave, qui appartiennent à un maitre, et dont le maitre ne dispose pas comme de son bien ; 4° enfin les serviteurs volontaires que les Francs appellent *hommes du roi*, et les Lombards *gasindes*, et les *hommes ecclésiastiques*, qui vivent sous la protection des Églises. La troisième classe comprend donc ceux qui possèdent peu, ou qui ne possèdent pas par eux-mêmes, ou qui ne possèdent rien que la liberté personnelle.

L'esclavage est la forme la plus franche de la domination de l'homme sur l'homme, et la plus profitable, il y a des esclaves chez les barbares comme chez les Romains, affectés à divers services, et rangés hiérarchiquement selon leur utilité ; chez les Bourguignons, l'orfèvre, l'argentier, le ministerialis qui travaille dans la maison, l'expeditionalis qui va à la guerre, le forgeron, le charpentier, le laboureur ou le porcher ; chez les Lombards au premier rang le ministerialis et le porcher en chef ; au-dessous, les porchers inférieurs, le bouvier, le *massaire* qui gouverne la *massa* (ferme), l'esclave des champs sous le massaire ; chez les Anglo-Saxons, le *esne* distingué du *theow*, les *bordars*, *cocksets*, *pardings*, dont on ne sait guère la signification, enfin l'esclave qui travaille pour la *tune* (villa) de son maitre. Les Francs confondent et évaluent au même prix le maitre d'hôtel, celui qui sert à table, l'échanson, le maréchal, le palefrenier, le forgeron, l'orfèvre, le charpentier, le vigneron, le porcher, le ministerialis[20]. On naît esclave, on le devient pour certains crimes, les crimes de mœurs en particulier. L'esclave peut acquérir un pécule, non-seulement en argent, mais en terre. A la première vue, sa condition n'est pas meilleure que sous la domination romaine. La loi de Rotharis n'est pas en arrière de la loi aquilienne, lorsqu'elle met l'esclave au rang des choses, et traite la femme esclave comme une *vache* ou une *jument*[21]. Si les autres lois sont moins méprisantes, aucune ne dit à l'esclave qu'il s'appartienne à lui-même. Le mal qui lui est fait n'est pas

fait à lui, mais à son maître ; par le même principe, le maitre répond du mal que sa *chose* ou sa *bête* a pu faire. L'esclave ne peut disposer de son pécule ni contracter aucune obligation sans le consentement de son maitre. Toutefois une amélioration incontestable se fait sentir de bonne heure. Les lois des Bourguignons, des Visigoths et des Lombards accordent quelques avantages d'honneur aux esclaves du roi. Rotharis permet au maitre de réclamer et de reprendre son esclave fugitif qui a trouvé asile chez un homme libre ou dans une église ; mais lui défend de le punir pour cette faute, sous peine d'une amende à celui qui le lui a rendu. L'influence chrétienne apporte de bien plus grands adoucissements. Le roi visigoth Égirça proclame, au VIIe siècle, que l'esclave est fait à la ressemblante divine, et détend de le mutiler, de peur qu'on n'altère ainsi les traits de l'image de Dieu. L'évêque chez les Anglo-Saxons, est le protecteur de tous les esclaves de son diocèse, et doit prêcher l'affranchissement. La loi de Luitprand affranchit l'esclave déshonoré par la passion de son maitre. Les Francs regardent le liberté rendue comme une œuvre méritoire aux yeux de Dieu. Ils ont trois manières d'affranchissement, le *testament*, les *tablettes*, le *denier* ; rien ne distingue plus l'affranchi de l'homme libre : seulement l'esclave affranchi, selon la loi romaine, demeure sous la protection plutôt que dans la dépendance de l'Église. Les Lombards distinguent le *sulfréal* de l'*amund*, le premier continue à vivre sous la protection de son patron, et lui laisse son héritage s'il n'a pas d'enfants ; le second amené à la rencontre de quatre routes, est mis en liberté par cette parole : Choisis la route qui te plaira, et son maitre n'a plus aucun droit sur lui ; l'*impans*, ou *vœu du roi*, donne également la liberté absolue. L'affranchissement, chez les Anglo-Saxons, se fait publiquement dans le marché, devant le tribunal du canton, ou dans l'Église au pied du grand autel ; le maître, présentant son esclave au shérif ou au prêtre, lui déclare que les chemins lui sont ouverts, et qu'il est libre d'aller où il veut. La loi des Visigoths est la seule qui commande à l'affranchi le respect envers son ancien maître, sous peine de rentrer dans l'esclavage ; par la loi des Bourguignons, l'affranchi ne peut être rappelé à la servitude, que s'il commet un des crimes dont la servitude est le châtiment[22].

Les terres et les personnes sont placées sous la sauvegarde du gouvernement ; chez tous les barbares le gouvernement est monarchique ; partout nous trouvons un chef décoré du nom de roi. Alaric fut proclamé roi par les siens, quand il eut parcouru la Grèce ; Gundicaire quand les Burgundes eurent reçu un établissement de Constance ;

Odoacre fut appelé roi par l'empereur d'Orient ; Théodoric l'Ostrogoth, quand il eut vaincu Odoacre ; Alboin, quand il eut pris Pavie, tous deux par leurs soldats. Ce nom latin de *rex* n'avait rien de commun avec la majesté du nom d'*imperator* ou de Βασιλεύς chez les Grecs. Il ne gênait pas les prétentions impériales[23] ; au contraire, les empereurs réclamèrent quand Charlemagne fut *empereur*. De bonne heure cependant les rois barbares, à l'imitation des Romains, s'attribuèrent des titres d'honneur. Les rois des France ajoutaient à leur nom l'épithète d'*homme illustre* (*vir iluster*) ; les rois lombards et visigoths empruntaient à la famille du grand Constantin son nom de *Flavius* ; ceux-ci plus sauvages y joignaient le titre d'*excellentissime* ou de *robustissime* ceux-là renouvelaient en parlant d'eux-mêmes cette emphase de langage par laquelle les derniers empereurs avaient cru imprimer un respect plus profond de Leur majesté : *notre gloire, notre glorieuse sérénité, notre amplitude, l'éminence terrestre*. Tous ces rois étaient élus, même chez les Francs et les Anglo-Saxons, où la même famille, toujours conservée sur le trône, pourrait faire croire à l'hérédité, si des témoignages formels ne prouvaient le contraire.

La grande fonction du roi est de maintenir la paix de tous, à l'intérieur par l'administration de la justice entre les individus, au dehors par le commandement de la guerre qui est une autre espèce de justice entre les nations. La justice est sans contredit le plus grand de tous les pouvoirs ; par elle un homme prononce sur la vie, l'honneur et les biens des autres hommes ; elle est aussi le premier besoin qu'éprouve l'homme rassemblé en société, la première origine des gouvernements, leur première forme et souvent leur premier nom. Presque tous les chefs des nations se sont appelés juges avant de s'appeler rois. L'apologue de Déjocès, dans Hérodote, explique comment la royauté, à quelque abus, à quelque orgueil qu'elle se soit élevée plus tard, est partie cependant des fonctions du juge. Le roi chez les barbares est le chef de la justice et le chef de la guerre. Il préside ces grandes assemblées, dont l'usage remonte aux forêts de la Germanie, où se jugeaient les affaires importantes, où la guerre et la paix se décident. Ces réunions portent les noms latins de *mallum* et *placitum*, et de *wittenagemot* (assemblée des sages) chez les Anglo-Saxons. Tout le peuple, c'est-à-dire toute l'armée, était convoqué à ces réunions dont les époques étaient fixes, ce qui leur a fait donner encore chez les. Francs et les Lombards le nom de Champ de Mars[24]. Les Lombards seuls paraissent avoir conservé l'usage de l'exactitude générale. Ailleurs la plus grande partie de la nation s'affranchit bientôt

d'un droit qui était une fatigue ; les grands, évêques et nobles, continuèrent seuls de s'assembler autour du roi : leur réunion ne changea pas de nom pour cela, excepté chez les Visigoths, ou depuis l'abandon de l'arianisme le Concile de Tolède, composé des évêques et des grands officiers, prononça sur toutes les affaires, ecclésiastiques et profanes.

Pour assurer sur tous les points la régularité de la justice et du service militaire, les rois barbares subdivisèrent hiérarchiquement leurs États. Les Francs partageaient le royaume en duchés gouvernés chacun par un duc ; les duchés en comtés ordinairement au nombre de douze gouvernés chacun par un comte ou *graf* (grafion) ; les comtés en centaines de familles gouvernées chacune par un centenier, les centaines en dizaines, gouvernées chacune par un *tungin* ou dizainier, doyen[25]. Les Visigoths rangent ainsi les commandants militaires : ducs, comtes, thiufade, millenaire, quingentenaire, centenier, doyen, et leur attribuent à tous le titre de juges pendant la paix[26]. Le *juge*, le *schuldais* (*schuld*, faute), le *doyen*, sont les trois degrés de juridiction dont parlent les lois lombardes ; *duc* et *gastald*, les titres militaires ; mais la puissance bien connue des trente ducs comparée à l'importance des juges que les préambules des lois placent toujours au premier rang, permet de croire que *duc* et *juge*, comme *gastald* et *schuldais*, sont deux noms d'une même personne[27]. On ne sait rien de précis touchant les subdivisions du gouvernement chez les Anglo-Saxons. Les *shires* (comtés) et les *ealdorman*, qui présidaient à la justice et au service militaire, paraissent aussi anciens que la conquête ; mais l'institution des *hundred* (centaines) et des *tithyngs* (dizaines) n't st. peut-être pas antérieure au règne du grand Alfred.

Tous les magistrats que nous venons de nommer sont donc juges. Les assemblées judiciaires tenues par eux sont quelquefois désignées des noms de *malleberg*, ou de *placita*, *majora* et *minora*, selon l'importance du juge. Chez les Francs le magistrat est assisté de *rachimbourgs* (*rache* cause, *bergen* conserver), hommes libres, au nombre de trois, ou cinq, ou sept, selon l'importance de la cause, et de *sagbarons* (hommes de controverses) trois au plus, ceux-ci servant à expliquer la loi, ceux-lis prononçant sur le droit ou sur le fait. Chez les Visigoths le magistrat peut juger seul, à moins qu'il ne lui plaise de s'adjoindre des assesseurs. L'*ealdorman* anglo-saxon est assisté de l'évêque et d'un certain nombre d'hommes libres. Les divers degrés de juridiction se réforment l'un l'autre par voie d'appel ; partout on peut remonter ainsi d'appel en appel jusqu'au roi. Outre ces tribunaux *publics* et réguliers, il existe encore une

juridiction particulière comme celle des Églises et des possesseurs de bénéfices chez les Francs, ou extraordinaire comme celle du *pacis assertor* chez les Visigoths, délégué par l'autorité royale pour combattre d'une affaire spéciale[28].

Chacun doit être jugé d'après la loi ; mais les Francs, les Bourguignons, les Lombards, permettent à l'étranger d'être jugé chez eux d'après la loi de son pays ; c'est à ce titre sans doute que les Romains conservent chez ces peuples la loi romaine ; il est certain que chez les Francs au moins la loi romaine était la loi de l'Église. Chez les Bourguignons les Romains ne sont jugés que par des Romains[29].

Les preuves écrites, la déposition des témoins, le serment de l'accusé et de ceux qui se chargent d'attester son innocence ne suffisent pas toujours pour entraîner la conviction. Les barbares introduisirent un mode de procédure hasardé, le *jugement de Dieu*, ou *ordéal*, les épreuves du fer rouge, de l'eau chaude et de l'eau froide, le combat qui a été l'origine du duel. Une naïveté respectable croyait que Dieu ne permettrait jamais la défaite de l'innocence. Les barbares tenaient si fort à ce jugement que le roi Luitprand tout en le déclarant imprudent et impie, n'ose pas l'abolir, *pour ne pas violer la coutume* ; les Visigoths, sous l'influence romaine, ne conservèrent que l'épreuve de l'eau chaude ; en retour ils permirent l'application de la torture aux hommes libres, même aux nobles, dans certains cas[30].

Les seuls crimes politiques de ces premiers temps, à peine indiqués, du reste, dans les lois des Visigoths, des Lombards et des Ripuaires, sont la révolte, le refus du service militaire et la fausse monnaie. Les crimes et les délits privés sont l'homicide, le vol, les mariages illicites, les blessures, surtout celles qui-se voient et dégradent le corps, les injures qui attentent à la considération[31]. Le droit de poursuivre le coupable appartient à la société représentée par les magistrats institués, et à l'offensé ou à sa famille. Le droit de ces derniers s'appelle la *faida* ou *inimitié* ; il di aère quelquefois en guerre-entre les familles, juSqu'à satisfaction ; de là sortirent plus tard les guerres privées. La sévérité de la peine est réglée par l'importance du délit, par les circonstances aggravantes ou atténuantes ; mais dans les causes privées l'importance du délit elle-même est souvent réglée par la qualité et quelquefois par l'utilité de l'offensé. Le même crime avec les mêmes circonstances, commis sur deux personnes, n'est pas le même si les deux personnes ne

sont pas de la même condition ; la peine varie donc comme le délit ; ainsi retrouve-t-on dans la répartition de la justice les différences sociales que nous avons établies tout à l'heure, Tous les peuples barbares distinguent ici l'homme libre de l'esclave ; les Francs distinguent le barbare du Romain ; les Francs et les Anglo-Saxons distinguent le noble des antres hommes libres ; toua, excepté les Visigoths, distinguent la seconde classe de la troisième. Et ces distinctions résultant de la propriété, c'est encore d'après la propriété que justice est faite à chacun. Les peines principales dont les lois barbares fassent mention, sont la *mort* infligée par les Visigoths, les Lombards, les Bourguignons, et même les Francs ripuaires aux hommes libres, et par tous aux esclaves, l'*esclavage*, le châtiment le plus dégradant, la confiscation de tous les biens ou de la moitié, la *fustigation*, châtiment ordinaire de l'esclave, appliquée par les Visigoths à l'homme libre lui-même ; les Visigoths permettent encore le *talion*, pourvu qu'il ne tue pas ou ne blesse pas, la *mutilation du poing* et la *marque au front* particulières aux Lombards ; enfin l'*amende* dont parle Tacite, et que tous les barbares conservèrent après l'invasion elle se paye à la société et à l'offensé ou à sa famille. La part de la société (*fredum*, *wite*, *wittemon*) est le prix de la paix ; la part de l'offensé ou de sa famille s'appelle *were* ou *weregild*, ou *guidrigild*, c'est le prix de la sûreté personnelle. Presque tous les crimes, même les plus odieux, sont rachetés par là ; l'amende payée, ta société est satisfaite, et Les familles déposent toute inimitié. Les Visigoths surtout, et les Bourguignons, n'accordent ce rachat du coupable que pour les délits les moins importants. L'amende se payait en argent, en bétail, ou en armes[32].

Le service militaire est la conséquence de la possession qu'il garantit ; c'est le devoir et le droit de tout homme libre ; et dans tous ces premiers temps, le peuple c'est l'armée. La guerre est annoncée par une publication ou ban. Les mêmes magistrats qui administrent la justice conduisent au rendez-vous de guerre les hommes de leur juridiction. Chacun sert et s'équipe à ses frais sous peine d'une amende. Chez les Anglo-Saxons un soldat est exigé par cinq bides de terre ; celui qui possède moins se réunit à d'autres de la même condition pour entretenir un soldat à frais communs. Cet usage qui règle le service militaire sur la propriété sera introduit explicitement chez les France par Charlemagne. L'esclave petit être emmené à la guerre par son maitre ; la loi des Visigoths ordonne à tout homme libre convoqué pour la guerre d'amener la dixième partie de ses esclaves, et fixe les armes, cuirasses, boucliers, larges épées, lances, flèches ou frondes dont ils doivent être revêtus[33].

La *hiérarchie* compliquée de Constantin avait multiplié les fonctions publiques, et pour salarier tous les fonctionnaires, multiplié les impôts ; telle est aussi la loi des gouvernements modernes ; partout des contribuables et des salariés, une partie de la nation payant l'autre ; partout des impôts servant à l'entretien de l'administration et de la guerre, et se justifiant par cette utilité. La société barbare diffère en cela des Romains et des modernes ; on n'y trouve point de revenus publics, excepté peut-être chez les Visigoths ; une administration aussi simple n'en a pas besoin. Chacun faisant la guerre à ses frais, et rentrant sur son domaine après la guerre, il ne reste pas d'armée permanente à entretenir pendant la paix. Chacun paye le juge au ministère duquel il a recours ; le juge perçoit chez les Visigoths le vingtième, chez les Anglo-Saxons le tiers des amendes, chez les Lombards certaines amendes tout entières, chez les Francs une part du *fredum*[34] ainsi, la justice et la guerre sont deux charges accidentelles, non permanentes, personnelles et non gouvernementales. Il existe des revenus royaux. Outre Le produit de ses domaines, et certains péages qu'il peut exiger de ceux qui les traversent (c'est du moins l'usage des Francs), le roi reçoit la plus grande partie des amendes qui sont le prix de la paix ; chef les Lombards la moitié du weregild lui revient de droit, et les causes jugées directement par lui sont soumises à une amende double[35] ; enfin, chez les Francs et les Anglo-Saxons, le roi ou ses délégués ont droit, partout où ils passent, d'exiger une hospitalité coupeuse, plus tard désignée du nom de pourvoirie des vivres et des moyens de transport[36] ; mais ce ne sont pas là encore des contributions régulières ; il est dans la nature de la *terre franche* (alleud) de ne supporter aucun impôt ; l'abolition de la fiscalité romaine avait été une délivrance et le bienfait le mieux apprécié de l'invasion. La haine des contemporains a poursuivi jusque dans la postérité la plus reculée les rois barbares qui ont essayé de rétablir à leur profit les exactions impériales.

II

La conquête mérovingienne est finie, et ne s'étendra point au delà des limites où a régné Clotaire Ier. Si l'on excepte quelques courses en Italie l'histoire des Francs sera désormais tout intérieure : d'abord la rivalité des deux races, des Ripuaires et des Saliens ou de l'Ostrasie et de la Neustrie, puis la rivalité de l'aristocratie et du pouvoir royal qui, se mêlant à

l'autre, décidera tout à la fois le triomphe des Ostrasiens et l'élévation de la maison d'Héristal par la ruine des héritiers de Clovis.

Le partage de 511 fut renouvelé à peu près en 561 par les quatre fils de Clotaire Ier. Caribert régna à Paris et sur l'Aquitaine ; Gontran, à Orléans et en Bourgogne ; Chilpéric, à Soissons ; Sigebert, à Metz sur l'Ostrasie et sur quelques villes en deçà de la Meuse, telles que Reims et aillons. Caribert étant mort au bout de six ans (567), ses trois frères recueillirent son héritage ; l'Aquitaine fut partagée : Sigebert y occupa l'Auvergne et le Rouergue comme le premier Theuderic, et le territoire de Tours sur les limites de ces Bretons indociles que la force n'a jamais réduits. La ville de Paris resta indivise ; il fut réglé qu'elle appartiendrait aux trois princes en commun, et qu'aucun n'y pourrait entrer sans la permission des deux autres. Le roi d'Ostrasie avait sans contredit la meilleure part, les Ripuaires plus rapprochés de l'ancienne patrie, et plus opiniâtres à conserver les anciennes mœurs, et les tribus germaines déjà soumises, bien moins accessibles encore à l'effet énervant de la civilisation romaine. Chilpéric, le premier à qui s'applique le nom de rai de Neustrie, régna au nord de la Bourgogne depuis l'Ostrasie jusqu'aux frontières des Bretons. Ses Francs-Saliens font contraste avec les sujets de Sigebert ; la civilisation romaine entre dans leurs mœurs, et commence à en affaiblir l'énergie : ils s'habituent aux progrès de la puissance royale dont ils seront un jour, contre l'aristocratie ostrasienne, les partisans obstinés. Gontran offre un autre caractère ce roi pacifique ne fait jamais la guerre par lui-même ; il propose perpétuellement la paix à ses frères ; il ne sait pas même faire la guerre pour sa sûreté personnelle ; et quand i l se croit en danger, au milieu des. Francs qui ont tué ses frères, il leur demande humblement la vie. Si l'on excepte l'insignifiant Théodebald d'Ostrasie, Gon-Iran est le premier roi franc qui ait renoncé an caractère barbare, au commandement militaire. West un diplomate, et souvent un bon homme, prudent et peu résolu, qui aide Fun et qui ménage l'autre. Il voulut maintenir l'équilibre entre la Neustrie et l'Ostrasie, prit toujours le parti du plus faible, et assura le triomphe passager de la Neustrie.

Deux femmes mirent aux prises la Neustrie et l'Ostrasie. Sigebert avait épousé Brunehaut (Brunehilde), fille d'Athanagilde, roi des Visigoths ; Chilpéric épousa Galswinthe, sœur de Brunehaut. Mais Frédégonde eut bientôt remplacé Galswinthe dans le cœur de Chilpéric. Galswinthe fut étranglée, et Frédégonde devint reine de Neustrie. Brunehaut jura la vengeance de sa sœur.

L'Ostrasie fut d'abord la plus faible, malgré l'activité de Sigebert, et la violence de ses leudes et des nations qui habitaient les bords du Rhin. Il avait à combattre les peuples voisins de l'Ostrasie et les prétentions de Chilpéric. Tandis qu'il combattait les Avares et que, dans une seconde expédition, il devenait leur prisonnier, Chilpéric attaquait Reims. Sigebert délivré à prix d'argent, eut le temps de sauver ses États et d'envahir Soissons, 584-666. Il imposa la paix par sa générosité. Mais la guerre devait être à mort, comme toutes les guerres civiles de frère contre frère. En 567 on reprit les armes, puis on fit la paix par la médiation de Gontran. Ore satisfit Brunehaut en lui donnant le douaire de Galswinthe. Six ans après, un fils de Chilpéric recommença. Sigebert, accouru avec ses leudes, imposa encore une fois la paix (574). Il revenait en Ostrasie lorsque Chilpéric parut devant Reims. Sigebert appela alors à lui les tribus ostrasiennes. Rien ne pouvait modérer leur fureur, pas même l'autorité de Sigebert. Ils pillaient, réduisaient en esclavage. Une grande terreur se répandit dans la Neustrie ; les succès de Sigebert rendirent à la cause de Chilpéric l'intérêt public. Saint Germain de Paris écrivait à Brunehaut pour lui imputer la cause de la guerre ; il menaçait Sigebert de tomber dans la fosse creusée pour son frère. Sigebert prit Paris, gagna Gontran, les leudes neustriens eux-mêmes, et tandis que Chilpéric fuyait vers Tournay, Sigebert allait être proclamé roi de Neustrie. Un poignard, dirigé par Frédégonde, fit tomber Sigebert du pavois, et la Neustrie prévalut 575[37].

Une guerre étrangère, l'invasion des Lombards, commencée en même temps que la guerre civile, finissait en même temps. Ce peuple féroce n'avait pas assez de conquérir l'Italie avec Alboin (568) ; une première incursion dans la Gaule, Amatus, patrice[38] de Marseille, tué par eux, un si grand carnage des Bourguignons qu'il n'avait pas été possible de recueillir les morts, fut un encouragement à leur audace, qui les ramena l'année suivante. Mummolus, nouveau patrice, leur fut opposé celte fois, les cerna près d'Embrun, dans une forêt, les écrasa dans ces chemins inconnus, et envoya au roi les prisonniers. Les Saxons, qui avaient suivi les Lombards en Italie, vinrent à leur tour ; battus près de Stablon ils abandonnèrent leur butin, et reçurent la paix, demandant qu'il leur fût permis de retourner en Italie pour y chercher leurs femmes et leurs enfants, et de traverser de nouveau la Gaule pour rentrer dans leur pays, sous la protection du roi d'Ostrasie. Ils reparurent en deux bandes au temps de la moisson, et oubliant leurs promesses, ils envahirent les granges, prirent pour eux tout le blé, et s'approchèrent du Rhône. Vous ne

passerez pas ce torrent, leur dit Mummolus, vous avez dépeuplé les contrées du roi mon maître, recueilli les moissons, enlevé lei troupeaux, incendié les maisons, coupé les plans de vignes et d'oliviers. Vous ne passerez pas avant d'avoir donné satisfaction à ceux que vous avez laissés pauvres : ou bien vous n'échapperez pas mes mains, j'abattrai mon glaive sur vous, sur vos femmes et vos enfants, et je vengerai l'injure de mon maître le roi Gontran. Les Saxons, effrayés, s'en tirèrent par une perfidie ; en dédommagement de leurs pillages, ils livrèrent des lingots de cuivre doré, et achetèrent ainsi le droit de regagner l'Ostrasie ; à peine ils étaient hors de toute poursuite que trois chefs lombards descendirent des Alpes, Zaban se dirigea sur Valence, Rhodan sur Grenoble, Amon à travers les bénéfices de Mummolus, sur Arles et sur Aix, dont il commença le siège (574). Mummolus accourt, traverse l'Isère en présence de Rhodan, lui massacre sa troupe, et le relance, blessé, au sommet des montagnes. Le vaincu trouva un chemin pour rejoindre Zaban avec cinq cents hommes, et tous deux se replièrent sur Embrun. Mummolus se présente avec une armée renforcée, et les combat jusqu'à leur destruction. A cette nouvelle, Amon rassemblait son butin pour fuir ; mais embarrassé par la neige, il abandonna tout et rentra en Italie avec quelques hommes[39]. Mummolus était de race romaine ; il justifia par ses victoires la haute faveur où les Romains parvinrent en Bourgogne et bientôt en Neustrie, il fut lui-même le premier personnage du royaume de Gontran.

Lorsque Sigebert fut assassiné, Brunehaut triomphait à Paris avec son fils Childebert, âgé de cinq ans ; et ses filles. Chilpéric revint en grande hâte pour profiter du crime de sa femme. Brunehaut prise fut reléguée à Rouen, ses filles à Meaux. Childebert, sauvé par la fidélité d'un leude, reparut seul en Ostrasie, où les grands le reconnurent ; Chilpéric aurait bien voulu dépouiller le jeune prince ; il entra dans une grande colère lorsqu'il apprit que son propre fils Mérovée, chargé par lui d'envahir le territoire de Poitiers, s'était sauvé à Tours, puis à Rouen, où il avait épousé Brunehaut. Il courut lui-même à Rouen pour séparer son fils de son implacable ennemie, et chargea son duc Desiderius d'occuper la part de Childebert dans l'Aquitaine : Gontran envoya de son côté Mummolus pour s'y opposer ; deux Romains étaient aux prises pour deux causes barbares ; Mummolus fut le plus heureux, il tua vingt-quatre mille Neustriens et revint en ravageant le territoire de Chilpéric. Bientôt Gontran, ayant perdu ses fils, manda son neveu Childebert (577) avec ses leudes, et, dans une assemblée solennelle, il l'adopta pour son fils et son

héritier : il le fit asseoir sur son trône en disant : Je demande que mon neveu soit mon fils ; que le même bouclier nous protège, que la même lance nous défende. Les grands se firent les mêmes promesses mangèrent et burent ensemble, échangèrent des présents, et firent savoir à Chilpéric qu'il eût à rendre ce qu'il avait pris. Le Neustrien irrité poursuivit avec plus d'ardeur son fils Mérovée, qui échappait toujours à la surveillance, et, après l'avoir forcé de se donner la mort, il cita à Paris, devant un concile, l'évêque de Rouen, Prétextat, qui l'avait marié avec Brunehaut. La fermeté de Grégoire de Tours sauva seule l'accusé de la dégradation et de la mort[40].

La faiblesse de Childebert II et les scrupules de l'impartialité de Gontran donnèrent cependant l'avantage à Chilpéric. Le territoire de Poitiers fut envahi, les hommes de Childebert chassés ; tout ce qui était suspect à Tours, au Mans fut affligé de fuir en Bretagne. Chilpéric ordonna un nouveau cadastre dans tout son royaume, et parla de contributions ; tout possesseur de terres devait payer une amphore de vin par arpent[41]. Cette menace accablant les plus timides, ils quittèrent leurs villes ou les terres qu'ils possédaient en propre, et cherchèrent un asile dans un autre royaume. Le peuple de Limoges ne prétendit pas se laisser imposer un tel fardeau ; ils se rassemblèrent en tumulte autour du référendaire Mamies, et l'eussent tué sans l'évêque Ferrol ; ils saisirent an moins les livres du cadastre et les brûlèrent. Le roi, furieux, expédia de nouveaux envoyée, pour leur *faire d'immenses dommages*, les consterner par les supplices, les frapper de mort. On dit que des abbés et des prêtres, étendus sur les chevalets, furent livrée à diverses tortures, pour avoir aidé le peuple à briller les registres. De plus cruelles exactions furent ordonnées ; mais une dysenterie tomba tout à coup sur le royaume, les enfants de Chilpéric et de Frédégonde en eurent atteints ; l'audace mal assurée du roi se déconcerta tout à fait ; il crut entendre la voix des pauvres qui montait au ciel contre lui. Il faut lire dans Grégoire de Tours le repentir intéressé du barbare qui ne craint Dieu que lorsqu'il voit la vengeance prête à frapper. Frédégonde elle-même donna l'exemple de renoncer aux impôts, et brûla les registres ; l'ordre fut expédié de ne plus exiger de contributions. Cette imitation du gouvernement romain était remise aux soins des Romains, comme l'indique le nom du référendaire Marcus, et sa fortune trouvée chez lui après sa mort, ses coffres remplis d'or, d'argent et d'autres choses précieuses accumulées par d'injustes exactions. Quelques efforts de civilisation, empruntés également au passé, se manifestent sous ce règne. Chilpéric construit des cirques près de Paris et de Soissons, et donne au

peuple des spectacles ; il se mêle de faire des livres et des vers ; il veut introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet, et ordonne d'effacer les anciens manuscrits, pour les recopier avec les nouveaux caractères. Au milieu des crimes qu'il permet à Frédégonde, à qui il livre jusqu'à ceux de ses enfants dont elle n'est pas la mère, il se laisse quelquefois dominer par les remontrances des évêques, sous la crainte divine. Il chasse de Tours le comte Leudaste, dont le pouvoir n'était plus qu'une odieuse tyrannie, et remet le choix du successeur au clergé et au peuple. Il veut un moment imposer aux évêques une profession de foi hétérodoxe touchant l'arianisme, et supporte leur dédain sans se venger[42].

L'Ostrasie, où régnait Childebert II, était déjà livrée à toute la turbulence de l'aristocratie. L'orgueil des leudes ostrasiens contesta toujours au roi sa supériorité, et une jalousie mutuelle les arma les uns contre les autres. Quelques mots de l'historien Frédégaire nous révèlent ces dispositions dès le règne de Sigebert Ier. Tous les Ostrasiens voulaient élire pour maire du palais Chrodinus, parce qu'il était brave entre tous, et craignant Dieu. Lui-même repoussait cet honneur en disant : Je ne peux moi établir la paix dans l'Ostrasie, parce que mes enfants sont alliés par le sang à tous les nobles Ostrasiens. Je ne peur les soumettre à la discipline, ni tuer quelqu'un d'entre eux ; ils se révolteront au contraire à cause de moi. Choisissez-en donc un autre[43]. L'enfance de Childebert II fut une occasion Favorable à ces leudes. Brunehaut, réclamée par l'Ostrasie, avait été relâchée par Chilpéric. Soit qu'elle voulait, comme en Neustrie, élever les Romains au premier rang, soit qu'elle annonçât l'intention de contenir par le pouvoir royal tous ceux qui approchaient du roi elle leur était un objet de haine. Lupus, duc de Champagne, assailli sans relâche par ses adversaires, et dépouillé successivement, surtout par Ursion et Bertefred, vit enfin venir une armée contre lui. Brunehaut, déplorant l'injuste calamité de son fidèle, s'arma comme un homme, et se jeta au milieu des combattants en criant : Ne faites pas cette mauvaise action, ne poursuivez pas un innocent, ne livrez pas, à propos d'un seul homme, un combat qui ravirait au royaume sa défense. Ursion lui répondait : Femme, retire-toi ; qu'il te suffise d'avoir gouverné sous ton mari. C'est ton fils qui est roi maintenant, et son royaume est placé sous notre garde, non sous la tienne. Retire-toi loin de nous, de peur que les pieds do nos chevaux ne te broient contre la terre. L'habileté de la reine parvint à empêcher la bataille ; mais en se retirant les ennemis de Lupus envahirent ses maisons, et prirent pour eux tout ce qu'ils y trouvèrent, après avoir dit qu'ils le déposeraient dans le trésor royal. Ils multipliaient

encore les menaces : il ne sortira pas vivant de nos mains, criaient-ils. Lupus se sauva chez Gontran, pour attendre la majorité de Childebert[44].

Ennemis des rois, ennemis des Romains, les leudes d'Ostrasie convoitaient déjà les possessions des autres Francs, qu'ils n'ont cessé de harceler jusqu'à la conquête définitive de Charles-Martel. Ce furent eux (581) qui brouillèrent Childebert et Gontran, sous prétexte que la moitié de Marseille était retenue par le roi de Bourgogne, au détriment du roi d'Ostrasie ; ils vinrent trouver Chilpéric au nom de Childebert, et pour dépouiller Gontran, ils conclurent une alliance par laquelle le roi de Neustrie, après avoir assassiné le père, adoptait le fils pour héritier[45]. Ce premier essai de spoliation tourna contre ses auteurs. Chilpéric profita seul de leur perfidie ; il conquit toutes les villes que Gontran possédait en Aquitaine, et y plaça de nouveaux comtes ; aux environs de Melun une guerre acharnée se livra entre Chilpéric et Gontran ; de mémoire d'homme un pareil désastre n'avait affligé la terre ; rien ne restait debout ; maisons, vignes, arbres, églises même, tout disparaissait abattu ou brûlé. Chilpéric seul l'emportait quelquefois sur la rapacité des siens ; il tua de son glaive le comte de Rouen, et renonça à tout le butin. Tant de maux soulevèrent la colère des peuples. Childebert était avec son armée dans le voisinage de Melun. Tout à coup les hommes libres se déclarent contre les grands : des murmures, des vociférations se font entendre contre l'évêque Egidius, et contre les ducs : Entrainez loin du roi ceux qui vendent son royaume, qui livrent ses villes au pouvoir d'un autre prince ; el courant en armes à la tente du roi, ils s'apprêtent à mettre à mort l'évêque et les grands, que la fuite seule put dérober au châtiment[46]. Une telle démonstration était trop significative : Chilpéric et Gontran firent la paix par la médiation des évêques ; la cession de Marseille réconcilia Gontran et Childebert.

Chilpéric fut assassiné en 584, peut-être à l'instigation de sa femme. Sa famille semblait s'éteindre avec lui ; Frédégonde lui avait tué tous les fils qu'il avait eus d'une autre femme, et avait vu mourir successivement ses propres enfants ; il ne lui restait qu'un fils nommé Clotaire. Gontran, aussitôt appelé au secours, ne manqua pas au dénuement et au danger de son neveu. Il fut, dit Grégoire de Tours, le père des deux fils de Sigebert et de Chilpéric, et gouverna le royaume comme son père Clotaire autrefois, Le roi d'Ostrasie fut repoussé de Paris par les Neustriens ; il demandait que Frédégonde lui fût livrée, faisant valoir ses droits au

châtiment de la femme homicide qui avait tué sa tante, son père, son oncle, ses cousins. Gontran, tout occupé de répartir sa protection équitablement, recherchait les assassins de Chilpéric, et réparait les exactions des leudes neustriens. Il traitait Frédégonde en sœur, et faisait occuper par ses troupes les villes d'Aquitaine qui appartenaient à Childebert, sans doute pour empêcher qu'un de ses neveux n'écrasât l'autre par une puissance supérieure. Childebert et les Ostrasiens déconcertés descendirent alors sur l'Italie, où les appelait l'empereur Maurice contre les Lombards (voyez chap. II, § III.) Au retour ils firent la menace de soutenir contre Gontran et Clotaire II les prétentions de Gundowald. C'était un fils de Clotaire Ier. Son père lui avait fait couper la chevelure en disant : Il n'est pas né de moi. Bien reçu par Charibert, il fut une seconde fois tondu par Sigebert, et ses cheveux revenant toujours, il se sauva en Italie près de Narsès, et de là à C. P. Les nobles romains du midi de la Gaule, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, Desiderius, Mommolus, l'évêque Sagittaire, l'avaient déjà rappelé pour le faire roi avant la mort de Chilpéric. Gontran-Boson, seigneur ostrasien, lui avait promis l'assistance des principaux du royaume de Childebert. Après une première tentative, qui ne fut pas heureuse, le prétendant s'était retiré dans une île de la Méditerranée. Chilpéric mort, Mummolus et Desiderius firent reparaître Gundowald, l'élevèrent sur le pavois et liai ouvrirent quelques villes. Les grands d'Ostra.sie, pour compliquer les embarras de Gontran, vinrent aussitôt lui redemander les cités qui appartenaient à Childebert. L'ambassade fut mal reçue ; comme elle se retirait avec ces paroles menaçantes : Adieu, ô roi ; puisque tu refuses de rendre les cités de ton neveu, la hache qui a tranché la tête de tes frères te fera sauter la cervelle, Gontran les fit couvrir de fumier, de boue et d'herbes pourries. Mais la suite montra bien que l'on n'insultait pas impunément l'Ostrasie. Les Aquitains, soutenus par les hommes de Childebert, se soulevaient de toutes parts en faveur de Gundowald. Toulouse, Bordeaux, Périgueux, Angoulême, en acceptant le prétendant, protestaient à leur manière contre la domination barbare ; c'est ici la première révolte de l'Aquitaine. Gontran n'eut d'autre ressource que d'apaiser l'Ostrasie. Il se rapprocha de Childebert ; ce jeune prince avait quinze ans. Il le déclara majeur, lui mit une lance dans la main, comme un gage de la cession de tout le royaume de Bourgogne. Va donc maintenant, lui dit-il, entre dans toutes mes villes, et gouverne-les comme ta propriété. Sois mon seul héritier dans tout mon royaume, et que nul autre ne partage avec toi. Puis, se tournant vers l'armée : Vous voyez que mon neveu Childebert est un homme fait ; prenez donc garde

de le traiter encore comme un enfant. Ce renouvellement de la première adoption sépara Childebert des Aquitains. Gundowald abandonné, n'eut plus d'asile que dans la ville de Cominges (*Lugdunum Convenarum*) ; trahi par Mummolus, sa tête fut brisée d'une pierre et ses dépouilles livrées à Gontran.

Clotaire II régnait en Neustrie par la protection de Gontran. Frédégonde, après un court exil, avait repris la régence et recommençait entre la famille de Sigebert une guerre d'assassinats : deux meurtriers envoyés par elle, tentèrent vainement d'assassiner Childebert ; ils périrent dans les tortures ; un autre, qu'elle avait armé contre Brunehaut ayant aussi manqué son coup, elle le punit elle-même par la perte des pieds et des mains. Elle tira enfin vengeance de Prétextat, que l'incertitude de son époux lui devait autrefois ravi, et le fit poignarder au pied de l'autel. Les leudes ostrasiens reprenaient en même temps leur lutte contre l'autorité royale ; ils avaient gouverné jusqu'alors au nom de Childebert enfant, couvrant des intérêts de leur prince leurs prétentions sur les royaumes voisins. Ils se tournaient maintenant contre Childebert, depuis que, déclaré majeur, n'admettait plus d'autre conseiller que Brunehaut. Cette reine, inflexible aux prétentions des leudes, ne leur pardonnait rien, ne leur laissait rien de qu'elle pouvait leur enlever ; elle ne comprenait pas qu'enrichis du domaine royal, et distingués par la faveur royale des autres Ostrasiens, ils ne fussent pas les hommes fidèles du roi. Elle rappelait au fisc, le plus qu'elle pouvait, les terres dont ils abusaient contre le donateur. L'un dieux, le plus puissant peut-être, Magnovalde, ayant été assassiné, ce qu'il possédait fut confisqué. Frédégonde essaya de confondre sa haine avec la haine des leudes dans une même conspiration elle complota la mort de Childebert et de Brunehaut avec les ducs Rauching, Ursion et Bertefred : elle ne réussit qu'à débarrasser la reine d'Ostrasie de ces turbulents. Le complot découvert, Rauching fut tué sur le seuil de la chambre du roi ; Ursion, à la dépense du château qui lui servait d'asile ; Bertefred, dans l'église de Verdun ; d'autres, moins coupables, furent dépouillés de leurs honneurs. Voilà pourquoi le nom de Brunehaut est venu jusqu'à nous entouré de l'horreur universelle, et non moins odieux que celui de Frédégonde. Son plus grand crime fut de ne pas céder la vie et le pouvoir aux prétentions de ses ennemis, et de les faire tomber dans leurs propres embûches. Surtout quand ils l'eurent trahie, quand pour la perdre ils se furent subordonnés eux-mêmes à leurs rivaux neustriens, ce ne fut qu'en la chargeant d'accusations, qu'ils crurent dissimuler l'affront de leur nationalité perdue. Quel que fût

toutefois l'ascendant de cette reine, elle reçut un grand coup par le traité d'Andelot (687). Ce traité, conclu entre Gontran et Childebert, en renouvelant l'adoption de celui-ci, en plaçant les deux royaumes d'Ostrasie et de Bourgogne sous une protection mutuelle, abandonna en toute propriété aux leudes les bénéfices qu'ils avaient reçus ou qu'ils pourraient recevoir encore des deux rois ; clause malheureuse, qui établissait un principe, sous l'apparence de concessions personnelles, et qui, toujours gardée en mémoire par l'aristocratie, devint bientôt l'exemple de toutes les donations royales[47].

Les dernières années de Childebert et de Gontran furent occupées de quelques expéditions sans résultat ; le dernier attaqua la Septimanie, que les Visigoths conservèrent : l'autre combattit sans succès le roi lombard Autharis, à la demande des Grecs. Gontran mourut en 893[48]. Childebert héritait de la Bourgogne, et après un tel accroissement, tout équilibre étant rompu, il semblait n'avoir qu'à réclamer la Neustrie pour en devenir roi. Frédégonde et son favori Land-rik, maire du palais, sauvèrent Clotaire II par la bataille de Droissy (*Truccia*), où trente mille Ostrasiens furent portés par terre ; mais Childebert soumettait les Varnes sur les côtes de l'océan germanique, et imposait de nouveau la suprématie franque aux Bavarois. Sa mort prématurée, à l'âge de vingt-cinq ans (595) ; le partage de ses États entre ses deux fils enfants, Theuderic II, roi de Bourgogne, et Theudebert II, roi d'Ostrasie, renouvelèrent l'espoir de Frédégonde ; Land-rik livra, par ses ordres, aux Ostrasiens et gagna encore la bataille de Leucofao (596). Mais Frédégonde mourut après la victoire. Clotaire II réduit à lui-même, ne tint pas contre ses deux cousins. Vaincu sur la rivière d'Orvanne, il ne conserva guère autre chose que le titre de roi : Theuderic lui enleva ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire et l'Océan ; Theudebert, ce qu'il possédait entre l'Océan, la Seine, l'Aisne et l'Oise (601). Les deux vainqueurs parcoururent ensuite l'Aquitaine, et rencontrèrent en Novempopulanie une colonie de Basques (Gascons, Escualdanacs), de cette race cantabre que nul conquérant ne pouvait soumettre à l'intérieur de ses montagnes espagnoles ; ils leur permirent de vivre en deçà des Pyrénées., sous la condition d'un tribut et gouvernés par le duc Genialis.

Jamais la famille ostrasienne n'avait porté si loin sa domination. Les leudes prétendaient bien en profiter sous un roi tel que Theudebert II, que les historiens accusent de stupidité. Dès l'an 599 ils avaient chassé Brunehaut, après l'exécution du leude Wintrion. Brunehaut, errant dans

la campagne, rencontra un pauvre homme par qui elle se fit conduire chez son autre petit-fils Theuderic II. Accueillie honorablement, elle fit de loin la guerre à ses ennemis leur ôta l'alliance de la Bourgogne, éleva les Romains aux honneurs, en attendant qu'elle pût combattre par les armes. Elle donna pour maire du palais à Theuderic, le romain Protadius, homme adroit et brave, mais inique, disent les historiens, dévoué aux intérêts du fisc, et qui n'oubliait pas sa propre fortune ; quand il eut été mis à mort par une sédition de l'armée, elle le remplaça par le romain Claudius, et coupa le pied au principal meurtrier ; un autre Romain fut patrice de Marseille, à la place d'un barbare que Theuderic avait tué. Les mêmes historiens qui accusent Brunehaut d'avoir excité la guerre entre ses deux petit-fils, ne dissimulent pas que Theudebert en fournit le prétexte par une lâche perfidie. Les Ostrasiens réclamaient l'Alsace. Dans une conférence où l'on devait terminer le différend, ils assaillirent en nombre supérieur la suite de Theuderic, et extorquèrent un abandon formel ; au même moment les Allemani leurs tributaires, dévastèrent par de grands ravages ce que le roi de Bourgogne possédait au delà du Jura. Theuderic rassembla toutes ses troupes, et s'achemina par Andelot, vers la ville de Toul (612) ; il vainquit Theudebert. Achève ce que tu as commencé, lui disait l'évêque de Mayence ; une fable rustique raconte que le loup appelant un jour ses enfants sur la montagne, comme ils commençaient à chasser, leur dit : Aussi loin que vos yeux peuvent voir, vous n'avez pas d'amis, si ce n'est peut-être quelques-uns de votre espèce, achevez donc ce que vous avez commencé. Ces paroles qui expriment l'acharnement des Ostrasiens contre tous leurs ennemis pourraient encore au besoin justifier Brunehaut. Theudebert appela ii lui les Saxons et les Thuringiens Theuderic traversa les Ardennes, et vainquit encore à Tolbiac ; combat sanglant où l'opiniâtreté barbare fit disparaître la terre sous les cadavres ; des bataillons entiers gardaient leur rang après la mort, quelques-uns se tenant encore debout, tant ils étaient serrés. Theudebert, prisonnier, fut tué par ordre du vainqueur ; un de ses enfants saisi par le pied eut la tête fracassée contre une pierre[49].

Il s'agissait de savoir si Brunehaut poursuivrait sa victoire, et si revenant triomphante en Ostrasie elle plierait l'aristocratie sous la royauté. Theuderic mourut tout à coup, laissant quatre fils en bas âge : Brunehaut prétendait faire reconnaître l'aîné roi d'Ostrasie et de Bourgogne, mais la faction de Pépin et d'Arnulfe, et des autres grands Ostrasiens, se tourna vers Clotaire II. Brunehaut était haïe des évêques et des leudes bourguignons, pour le meurtre de saint Didier, évêque de Vienne qu'on

attribuait à ses conseils, et pour l'éloignement de saint Colomban, dont les remontrances l'avaient offensée. Il se trama une grande conspiration entre tous les leudes et Clotaire II ; ceux qui marchaient encore avec Brunehaut, convinrent de lâcher-pied dans le combat. Elle fut ainsi perdue à Châlons ; amenée à Clotaire, elle s'entendit imputer la mort de six rois, de Sigebert son premier mari, de Mérovée son second mari, de Chilpéric, de Theudebert II, die Theuderic II, et des fils de ce Theuderic que Clotaire lui-même venait de mettre à mort. Après trois jours de tortures et d'outrages, elle fut attachée par un pied et un bras à la queue d'un cheval indompté qui la traîna à travers les rochers et l'y brisa. Tout l'empire des Francs passa au second Clotaire, et la Neustrie prévalut une seconde fois (613).

C'était un lourd fardeau pour la faiblesse de Clotaire II qu'une pareille acquisition le moindre mal était sans contredit l'incertitude des possessions lointaines. L'Aquitaine, en s'alliant à Gundowald, venait de s'essayer à la révolte, et l'établissement des Vascons en Novempopulanie lui assurait, pour le jour du combat, d'infatigables auxiliaires. L'audace des Bretons croissait à la faveur des troubles des Francs, avec l'espoir de l'impunité. Réprimés par Chilpéric, pour avoir pillé Bayeux, forcés à promettre qu'ils seraient dociles, et payeraient un tribut, on les avait vus reparaître presque aussitôt entre Nantes et Rennes, laissant pour traces de leur passage l'incendie et la destruction, emmenant les hommes et les troupeaux, et se jouant, par de fausses promesses, des prières de l'évêque Félix. Un autre évêque disait à Gontran : Nous ne sommes pas coupables envers les rois nos seigneurs ; nous n'avons jamais attenté à leurs droits ; mais nous sommes captifs des Bretons, et assujettis à un joug bien rude[50]. On ne pouvait compter davantage sur la soumission des Bavarois et des Saxons, que la force présente contenait quelquefois, mais qui échappaient bientôt par l'éloignement ou par la crainte même de leur résistance. Ainsi les Francs n'avaient rien ajouté aux conquêtes des fils de Clovis, et ils étaient menacés de perdre à tout moment. A l'intérieur la victoire de Clotaire ne réunissait que nominalement l'Ostrasie et la Neustrie, la différence de races restait la même, et préparait la désunion.

L'aristocratie n'avait point fait la paix avec la royauté. Les prétentions des leudes ostrasiens avaient envahi la Bourgogne, comme on le vit par le traité d'Andelot, et par la conspiration où Brunehaut succomba ; leurs succès faisaient envie aux leudes Neustriens ; Clotaire réduit à payer les services des uns, ne pouvait plus refuser les mêmes droits aux autres.

L'an 614, une assemblée des leudes et des évêques, tenue à Paris, rédigea une constitution générale, *au profit de toute la nation* ; les *grands* s'y firent une large part ; ils renouvelèrent et étendirent à tous les leudes le traité d'Andelot : Tout ce que nos parente, nos prédécesseurs, tout ce que no.us même avons justement accordé et confirmé, doit être confirmé è perpétuité. Tout ce que nos fidèles et leudes, en gardant leur foi à leur seigneur légitime, peuvent avoir perdu pendant l'interrègne, nous ordonnons qu'Ils en soient investis de nouveaux, et ne souffrent aucun dommage. La sentence capitale fut prononcée contre quiconque violerait cette constitution[51]. L'aristocratie domina donc sous le règne de Clotaire II, et sans crainte d'aucune répression. Elle-même réprimandait le roi de sa passion pour la chasse ou de ses faiblesses morales ; le patrice Alethée envoya un jour un évêque à la reine pour lui dire : Le roi mourra dans l'année, emportez donc tous vos trésors, et venez auprès d'Alethée ; il est issu des rois de Bourgogne, il peut bien réclamer le trône après Clotaire ; il répudiera sa femme et vous épousera. Le comte Herpon, le même qui avait livré Brunehaut, institué duc de la Bourgogne transjurane, voulait y établir la paix par le châtiment des perturbateurs ; il fut massacré par ceux qu'il gouvernait, à l'instigation d'Alethée. Plusieurs fois la *faida*, le droit de vengeance privée, s'exerça par des guerres entre les nobles[52] ; toutefois de l'excès même du mal pouvait résulter un bien pour le royauté. Les hommes libres avaient beaucoup à souffrir de toutes ces agitations ; leurs terres, leur liberté même étaient souvent menacées. Ceux d'Ostrasie avaient une fois forcé au repos les leudes de Childebert II ; cet exemple ne sera pas perdu pour la Neustrie. La constitution de 614 rendait au peuple l'élection des évêques, supprimait tous les tributs imposés par Gontran, Chilpéric et Sigebert, défendait de juger un homme libre, ou même un esclave, sans l'entendre, et ordonnait de choisir les juges publics de chaque canton dans les propriétaires du canton même, pour que le bien du juge fut une garantie de sa probité. Ces règlements indiquent le pouvoir bienfaisant des évêques, et les réclamations encore écoutées du peuple. La royauté pouvait résister aux grands, en s'unissant aux hommes libres, et ce fut- ce qui arriva au moins en Neustrie. L'alliance du peuple et du roi, où l'aristocratie a fini par trouver -sa ruine, commença au VIIe siècle, par un intérêt commun de conservation.

La puissance des *maires du palais*, fut le résultat de la puissance des nobles. Le *maire du palais* (*major domus*) semble avoir été de tout temps le gouverneur de la maison royale, et le juge des hommes du roi et des

leudes[53]. En Ostrasie il était élu, et imposé au roi par l'élection : en Bourgogne et en Neustrie il était choisi par le roi Clotaire II, pour récompenser Warnachaire, un des traîtres à qui il devait Brunehaut, le fit maire de Bourgogne, avec la promesse de ne jamais lui retirer cette dignité, et quand Warnachaire mourut, Clotaire II rassemblant les grands de Bourgogne, leur demanda s'ils voulaient élire un autre maire à sa place, le refus singulier que firent alors les Bourguignons de s'arroger un droit royal[54], ne sauva pas le pouvoir du roi, qui s'était livré lui-même ; bientôt le maire fut électif en Neustrie, comme en Ostrasie. Admis à l'intimité royale, le maire distribuait les faveurs et les bénéfices, et soutenu par l'amitié de ceux qu'il enrichissait, s'empara sans peine de tout le gouvernement. Ainsi s'explique cette longue suite de rois *fainéants*, dans lesquels on a voulu voir la honte et la dégradation de la race mérovingienne, mais dont la paresse n'était qu'un esclavage involontaire et inextricable, sous un vizir tout-puissant. On attribue généralement aux maires du palais la ruine de la royauté, et cela est vrai pour l'Ostrasie, où le maire, fidèle à son origine, et docile instrument des leudes, accrut leur audace jusqu'à faire disparaitre le nom de roi. Il en est autrement de la Neustrie, où le maire tient les rois dans sa dépendance, mais pour exercer lui-même le pouvoir royal, et choisi par les leudes, se déclare leur ennemi. Le principe du gouvernement royal fut préservé par ceux-là qui ne permettaient pas au roi de gouverner.

Clotaire II avait été obligé d'associer au trône son fils Dagobert, et de le donner pour roi aux Ostrasiens, à qui la réunion était déjà insupportable. Quand il mourut (628), Dagobert, soutenu par les *leudes* ostrasiens, occupa d'abord la Neustrie et la Bourgogne ; les historiens vantent sa justice et la joie rendue au cœur du pauvre, la crainte inspirée aux oppresseurs. Ils vantent également sa gloire qui surpassa celle de tous les rois francs ses ancêtres, attribuant toutefois cette prospérité aux conseils d'Arnulf, évêque de Metz, et de Pépin, maire du palais : ils le comparent à Salomon ; mais comme le grand roi des Juifs, dont il imita par ses mœurs les dernières années, le Salomon des Francs assiste à la dissolution de son royaume. Toutes les causes de décadence, entrevues par Clotaire II, commencent à produire leur effet sous Dagobert. Caribert son frère, n'ayant pu se faire roi de Neustrie, retint au moins l'Aquitaine entre la Loire et les Pyrénées, et quand il mourut malgré les efforts de Dagobert et de ses dix généraux, les Wascons, indomptables après leurs défaites mêmes obligèrent le roi de laisser à ses neveux Boggis et Bertrand ce que leur père avait possédé. L'Aquitaine reprit ainsi

l'indépendance, et sous des chefs particuliers n'eut pas de peine à s'affranchir du tribut. Le chef breton Judicael se parait du titre de roi. Il fut mandé à Clichy, promit la soumission, mais se la fit payer par de grands présents et refusa de s'asseoir à la table au roi. D'autres pertes furent causées par l'aristocratie ostrasienne. Au bout de quelques années, Dagobert avait préféré le séjour de la Neustrie ; les leudes de ce pays étaient moins intraitables, le roi remplissait aisément son trésor de leurs dépouilles et les leudes gémissaient de l'iniquité sans la punir. Ceux d'Ostrasie, craignant un sort pareil, profitèrent de leurs propres dangers contre le roi. On s'était débarrassé, par un massacre, de 12.000 Bulgares qui demandaient un établissement dans la Bavière. Les Slaves Tchèques de la Bohême, plus redoutables que les Bulgares, menaçaient les possessions franques en Germanie ; leur chef Samon (voyez ch. IV) voulait être l'allié, et non le sujet de Dagobert. L'envoyé franc lui ayant répondu : Les chrétiens serviteurs de Dieu ne font pas alliance avec des chiens ; Eh bien, dit-il, si vous êtes les serviteurs de Dieu, nous nous Sommes ses chiens. Puisque vous ne vous lassez pas d'outrager Dieu, noue avons la permission de vous mordre et de vous déchirer. Les Slaves furent vainqueurs ; les Ostrasiens, en haine de Dagobert et de ses exactions, se laissèrent battre. Le roi arrivait lui-même avec une troupe choisie de Neustriens et de Bourguignons lorsqu'une ambassade des Saxons vint lui demander la remise du tribut, promettant en échange d'arrêter les incursions des Slaves. Dagobert leur remit le tribut, mais les incursions continuaient dans la Thuringe et les contons voisins ; il prit enfin le parti de céder au conseil des évêques et des leudes, et, à Metz, il institua son fils Sigebert roi d'Ostrasie. Cette concession perdit les Slaves, qui furent repoussés et contenus dans leurs limites ; mais elle divisa l'empire des Francs, Dagobert fit reconnaître pout son successeur en Neustrie et en Bourgogne son second fils Clovis, et renouvela ainsi la rivalité des deux nations. La magnificence de Dagobert a fait illusion sur les événements de son règne. La fondation de nombreux couvents, la basilique de Saint-Denis riehément.dotée de terres et de privilèges, les ouvrages de l'orfèvre saint Éloi, depuis évêque de Noyon, un trône d'or massif, l'habileté d'Éga, maire de Neustrie, et du référendaire saint Ouen, ont dissimulé sous une gloire apparente une décadence que rien ne pouvait plus arrêter.

Dagobert mourut en 638 ; ses deux fils règnent, Sigebert II en Ostrasie, sous la tutelle de Pépin de Landen, Clovis II en Neustrie sous la tutelle de sa mère Nanthilde et d'Éga. Les biens usurpés par Dagobert, rendus à

leurs possesseurs, satisfaisaient les leudes de Neustrie et de Bourgogne ; le gendre d'Éga, coupable d'un meurtre fut poursuivi, et ses biens ravagés, par les parents du mort et par le peuple, avec la permission et l'ordre de Nanthilde. Après la mort d'Éga, Flaochat, élu maire de Bourgogne par les évêques et les ducs, et Erchinoald, maire de Neustrie, unirent leurs efforts pour entretenir la tranquillité par une juste administration ; en même temps qu'ils conservèrent aux leudes tous leurs honneurs, ils les contenaient avec fermeté. Le patrice Willebuld, fier de ses richesses et jaloux de Flaochat, fut cité à Autun : il y fut mis à mort malgré le grand nombre de partisans qu'il avait amenés avec lui. L'Ostrasie était moins tranquille. Sigebert n'avait pu réduire le duc de Thuringe, enflé de quelques succès sur les Slaves, et qui protestant d'une soumission qu'il était maitre de refuser, joignait l'ironie à la puissance. Pépin de Landen était mort, et son fils Grimoald l'avait remplacé. L'ambition de celui-ci compromit le triomphe des grands : à la mort de Sigebert II (656), il voulut placer sur le trône son propre fils, et relégua en Irlande l'héritier de Sigebert ; les grands n'avaient rien à gagner à un changement de famille qui leur laissait toujours un roi ; les hommes libres étaient encore assez puissants pour leur résister en pareille circonstance ; Grimoald ne fut donc pas soutenu ; il fut livré à Erchinoald, et l'Ostrasie se soumit à Clovis II. Ce résultat contradictoire, le même qui avait déjà suivi la mort de Brunehaut, dura quelques années. Après Clovis II (mort en septembre 656), les Ostrasiens supportèrent la régence de sa veuve, Bathilde, et la royauté indivise entre ses trois fils, Clotaire III, Childeric II et Theuderic III. Bathilde administra sagement avec Erchinoald ; ce qu'on raconte de ses actes de bienfaisance dut rattacher à elle la population gauloise, et la classe moyenne souvent opprimée par les grands, et toujours inquiète. Le maire Ebroïn voulut profiter de cette alliance ; ce successeur d'Erchinoald, élu comme lui[55], se déclara l'ennemi des nobles. Il imita Brunehaut, et l'histoire sur les accusations de ses ennemis lui a fait la même réputation. Si l'on ne peut excuser en lui l'ambition de régner au nom du roi et quelques meurtres commis par colère ou par habitude barbare, on ne lui reprochera guère aujourd'hui d'avoir voulu rendre au domaine royal les terres qui en avaient été détachées. Les leudes neustriens fléchirent devant lui ; les Ostrasiens murmurèrent et demandèrent, comme sous Clotaire II, un roi particulier. Bathilde leur envoya Childeric II, qui eut pour maire Wulfoald.

L'aristocratie ostrasienne, si souvent déconcertée, tenta une seconde alliance avec l'aristocratie Bourguignonne. Bathilde venait de renoncer au monde, et Clotaire III étant mort, il ne restait que Theuderic III à Ebroïn. Les nobles bourguignons, excités par l'évêque d'Autun, Léodégaire (saint Léger), s'unissent à l'Ostrasie ; ils surprennent Ébroïn et son roi, et les enferment dans un monastère, ensuite ils reconnaissent pour roi de Neustrie et de Bourgogne Childeric II (670). L'Ostrasie croyait tenir la victoire ; enfin, pour la première fois, la réunion des trois royaumes s'était opérée à son profit. Tout à coup Childeric II prétendit régner et dompter les grands. Il enferma sur de simples soupçons saint Léger ; il fit battre de verges, malgré la loi, un Franc nommé Bodilo. Les grands, espérant se délivrer par un meurtre, l'assassinèrent (674) ; mais ils ne réussirent qu'à tourner contre eux les hommes libres ; ceux d'Ostrasie rappelèrent d'Irlande le fils de Sigebert II, et le firent roi sous le nom de Dagobert II. Ceux de Neustrie accueillirent Ébroïn sorti du cloître. C'est ici qu'Ébroïn unit le désir de la vengeance personnelle à sa politique contre les grands. On avait donné un maire à Theuderic III, sans doute un ami des leudes. Ébroïn met en avant un prétendu mérovingien qu'il appelle Clotaire IV ; poursuit Theuderic et son maire, s'empare de celui-ci ; poursuit Saint-Léger ; le fait aveugler, enfermer de nouveau, et bientôt mettre à mort. Redevenu maire du palais de Theuderic III, il oublie son Clotaire IV, recherche activement les assassins de Childeric II, enveloppe dans la complicité de ce meurtre un grand nombre de leudes, et dépouille publiquement de ses fiefs le duc Adalric qui avait passé aux Ostrasiens, en déclarant dignes de perdre leurs bénéfices tous les bénéficiers ingrats au donateur[56].

Les leudes ostrasiens tentèrent un dernier effort qui réussit enfin ; ils assassinèrent Dagobert II (679), et placèrent à leur tête Martin, fils de Vulfoald, et Pépin d'Héristal, petit-fils par sa mère de Pépin de Landen, sous le nom de princes des francs orientaux. Ébroïn prévint leurs attaques pour les vaincre ; il gagna sur eux la bataille de Leucofao (680), attira Martin une conférence, et le fit assassiner. Pépin se retira dans l'Ostrasie, mais Ébroïn fut assassiné à son tour l'année suivante par un leude ; trois maires sans capacité lui succédèrent dans le palais de Theuderic III ; le troisième, Berthaire, petit de taille et d'intelligence, ne put soutenir la guerre contre les grands ; il les irrita par des vexations, les tourna vers l'alliance des grands ostrasiens[57], et sommé par Pépin de leur faire justice, il ne put soutenir son refus dans la bataille. Ce fut à Testry, entre Saint-Quentin et Péronne, que cette querelle se décida

(687). Pépin et l'aristocratie ostrasienne l'emportèrent sur la royauté et les hommes libres de Neustrie. Le chef des grands d'Ostrasie domina désormais la Neustrie ; tout un royaume fut livré à l'avidité de l'autre. Theuderic III resta roi ; il conserva une bonne table et des amusements royaux. Après sa mort, Pépin permit aux Neustriens d'élire successivement Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711) ; mais il tenait ces rois dans une maison de plaisance, comme dans une prison, réduits à un petit domaine, à la longue barbe et à la chevelure flottante. Il ne les en tirait que pour rendre aux envoyés étrangers ses propres réponses, et les amener au Champ de Mars sur un char attelé de bœufs, conduit par un bouvier. C'était beaucoup cependant que cette apparence de vie après l'assassinat de Dagobert II, et dans la vacance de la royauté ostrasienne. L'existence d'un roi, sous Pépin d'Héristal, protestait de la volonté des hommes libres, et gardait au gouvernement royal le souvenir de ses droits contre l'aristocratie.

Pépin gouverna heureusement jusqu'à sa mort. Il dompta Radbod, duc des Frisons, et les Allemani, qui espéraient recouvrer l'indépendance à la faveur des dissensions des Francs ; il crut aussi avoir dompté les Bretons ; il mourut en 714 : sa victoire et son règne avaient mis fin à la puissance des mérovingiens ; il léguait à ses héritiers le soin de prendre la place des vaincus.

III

La rivalité du roi et de l'aristocratie remplit toute l'histoire d'Espagne, pendant la domination des Goths, histoire sans éclat, sans noms célèbres, et qui mériterait à peine d'être mentionnée, si elle n'était le commencement de cette fierté turbulente qui fait le fond du caractère espagnol ; quelques petites querelles avec les rois francs, et l'expulsion des Grecs, n'en peuvent rompre la monotonie.

Récarède, second fils de Léovigild, devint roi en 586 ; comme son père, il se distinguait des autres Goths par des vêtements royaux, portait le sceptre et la couronne, donnait l'exemple de placer devant son nom le nom de Flavius, et appelait *ville royale* Tolède, sa résidence ordinaire. La nouveauté de ces prétentions alarma l'orgueil des barbares, et surtout des nobles, ducs et comtes, qui devaient leurs propres honneurs à leur courage, d'après le principe germain, et qui choisissaient le roi parmi

eux, d'après la noblesse ; leurs charges n'étaient encore que temporaires ; mais elles conféraient déjà une grande importance, surtout aux ducs commandants supérieurs du service militaire dans leurs provinces et chargés de la fabrication de la monnaie[58] ; elles devinrent bientôt héréditaires a et dominèrent sans peine la royauté élective. La conversion de Récarède à la foi catholique, et la déclaration qu'il en fit au troisième concile de Tolède (voyez chap. VI-2), donna à quelques-uns le signal de la révolte. Cette première tentative abattue, et les Francs-Bourguignons repoussés de la Septimanie, Récarède eut a redouter une conspiration du maitre de la chambre qui aspirait au trône. Le principal coupable fut puni par l'ignominie et les tortures ; dépouillé de ses cheveux, et promené sur un âne dans la place publique de Tolède, il subit les injures et les vociférations du peuple avant d'avoir la tête tranchée. Quelques succès contre les Grecs, les Vascons domptés ou contenus, une gloire militaire et religieuse respectée du grand nombre, rendaient plus facile la sévérité de Récarède ; ses successeurs n'héritèrent pas de son autorité son fils Liuva régna deux ans (601-603). Witteric, assassin de Liuva régna sept ans (603-610), et fut tué par Gondemar ; celui-ci régna deux ans (610-612). Sisebut, élu comme ses prédécesseurs, eut un règne plus glorieux ; il serra de près le patrice Césarius qui gouvernait les possessions grecques en Espagne, et força l'empereur Héraclius à ne conserver que l'algarve. On lui attribue la création d'une flotte et des vues ambitieuses sur l'Afraique, où la décadence grecque semblait appeler l'invasion. Il mourut tranquille (620). Suinthila, dont il avait fait la fortune et la gloire, lui succéda. Ce prince est quelquefois appelé le *premier monarque d'Espagne* ; il força les Vascons à construire eux-mêmes la ville d'Olito pour servir de barrière contre leurs invasions, et il chassa définitivement les Grecs. Il voulut user pour lui-même et pour les siens de l'importance que lui donnaient ces avantages ; il déclara son fils Réchimir associé à la royauté. Toute la noblesse se souleva pour défendre l'ancienne coutume de l'élection, et ne posa les armes qu'après le renversement des deux rois (681).

Les évêques, depuis l'abandon de l'arianisme, devenaient sensiblement le corps le plus puissant de l'État. L'unité de religion, qui assure par l'accord des esprits la force des empires, était déjà la politique des Espagnols : la sévérité de Sisebut à l'égard des Juifs, et le douzième livre de la loi des Visigoths touchant les dissidences religieuses, en sont une preuve irrécusable. L'assentiment des évêques était donc indispensable au triomphe d'un parti ; les nobles, après avoir élu Sidenand (631),

sollicitèrent la réunion du quatrième concile de Tolède, pour faire justifier leur conduite par les évêques. Plusieurs canons de ce concile subordonnent le roi aux grands : Que nul ne devienne roi, si ce n'est par le libre suffrage des nobles et des évêques ; que le serment prêté au roi ne sait pas violé ; que le roi use de son pouvoir pour le bien de tous, et non pour l'oppression ; que Suinthila, sa femme, ses fils, son frère, soient anathèmes pour l'abus impie et cruel qu'ils ont fait du pouvoir royal. Les grands siégeaient dans ces assemblées avec les évêques, aussi les conciles de Tolède ne firent jamais faiblir le pouvoir royal par des restrictions, et sanctionner l'éligibilité. Chintila (636), successeur de Sizenand, vit son élection confirmée par un autre concile, et ses enfants placés sous la protection de l'Église ; mais en même temps l'anathème prononcé contre quiconque arriverait au trône par la brigue, non par de libres suffrages et sans être de l'antique noblesse des Goths[59]. Tulga, son fils, vécut roi pendant deux ans (640-642). Chindasuinthe, qui s'empara du trône par la force, régna en maitre sur les grands ; le septième concile de Tolède décerna (616) alors de sévères châtiments contre les perturbateurs, les transfuges et les révoltés ; la perte des cheveux, la flagellation, la servitude, la confiscation au profit du roi. Chindasuinthe était fils de Suinthila ; il fit impunément ce qui avait attiré à son père la déposition et l'anathème ; il associa à la royauté son fils Récésuinthe, qui régna seul en 653. Récésuinthe rédigea en grande partie les lois des Visigoths ; il y introduisit celle de son père contre les révoltés ; il mit au nombre des crimes les injures proférées contre le roi, même contre un roi mort, en s'appuyant de l'autorité de l'Écriture sainte ; mais il ne put éviter un décret du huitième concile de Tolède qui condamnait l'avidité de ses prédécesseurs, et lui réglait à lui-même ses devoirs. Qu'aucun roi, par capitulation ou par violence, n'extorque des actes qui le rendent maitre injustement de ce qui appartient à autrui ; et s'il en extorque quelqu'un, que cet acte soit nul, et que les biens retournent à leur possesseur légitime... Pour ce qui est des choses acquises par les princes depuis le règne de Chintila, toutes celles dont il n'a pas été disposé par eux passeront à leur successeur au trône. Celles qu'ils auront acquises par héritage de famille passeront à leurs héritiers directs... Que personne ne monte sur le trône avant d'avoir juré l'observation de cette loi[60].

A chaque élection, les Familles qui avaient déjà donné des rois renouvelaient leurs prétentions ; après l'élection, elles se soumettaient à regret. Lorsque Récésuinthe fut mort (672), de nouveaux troubles

s'élevèrent en Septimanie : Wamba, un des principaux de la cour, élu roi par les grands refusait une dignité si dangereuse : ses prières, ses pleurs même, ne cessèrent que lorsqu'un duc tira son épée et le menaça de mort s'il ne consentait. Veux-tu donc seul, disait-il, résister à la volonté de toute la nation, et préfères-tu ton repos au salut commun ? Tu estimes donc beaucoup le peu d'années que tu as à vivre ; pour moi, si tu ne cèdes, je t'arracherai cette vie que tu veux conserver. Wamba se soumit. A peine il était couronné, que le comte de Nîmes, Hilperic, se souleva entrainant dans sa révolte toute la Septimanie ; le comte Paul envoyé contre lui, saisit l'occasion de se révolter lui-même ; il entraîna à son tour le duc de la Tarraconaise, occupa les villes de Barcelone et de Girone, et se fit proclamer roi. Wamba n'avait que trop prévu de tels événements ; il y reconnaissait la disposition constante des esprits à la défection ; il n'échappa cette fois que par une audacieuse activité. Avec les nobles qui lui restaient fidèles, il dompta en sept jours les Vascons : ce fut comme l'augure de succès ultérieurs. Il reprit l'une après l'autre les villes révoltées d'Espagne, et, les Pyrénées franchies, deux sièges opiniâtres lui livrèrent Narbonne et Nîmes. Les principaux coupables étaient entre ses mains ; il leur mit, le pied sur la tête, et leur sentence, prononcée en vertu des lois, porta qu'ils seraient mis à mort, et leurs biens confisqués, et que, si le roi voulait leur faire grâce de la vie, ils seraient au moins privés des yeux. Wamba voulut être clément ; il eut assez de leur couper les cheveux, l'insigne de la noblesse, et de les ramener à Tolède, pieds nus et tête nue, sur des chameaux, le comte, Paul au milieu d'eux, couronné de cuir en dérision de sa royauté usurpée ; indulgence malheureuse et peut-être forcée, qui révélait moins le générosité du roi que la crainte d'irriter par des supplices de puissantes familles. Wamba s'occupait ensuite d'embellir Tolède ; et d'assurer par tout le royaume la puissance ecclésiastique, lorsque deux cent soixante-dix vaisseaux arabes s'approchèrent des côtes d'Espagne ; ils furent vaincus, mais on soupçonna le comte Ervige, parent de Récésuinthe, de les avoir attirée en haine du roi. Quelque temps après Wamba fut attaqué d'une violente maladie qui lui ôta l'usage des sens : l'évêque de Tolède lui coupa aussitôt les cheveux, et le revêtit de l'habit de moine qu'on ne devait plus quitter dès qu'un l'avait pris une fois. On soupçonnait Ervige d'avoir conduit toute cette intrigue, d'avoir même causé la maladie du roi par un breuvage empoisonné ; ce qui suivit justifia les soupçons : Wamba rendu à la santé, accepta toutes les obligations de l'habit qu'on lui avait imposé, et Ervige devint roi (680). Les évêques seuls pouvaient légitimer cet avènement ; le douzième concile de Tolède reconnut Ervige ; le

treizième déclara sa femme et ses fils inviolables après sa mort ; mais il réclama contre les impôts qui fatiguaient la nation, et défendit que les honneurs publics fussent jamais confiés à d'autres qu'aux nobles, de peur que la noblesse gothique ne se souillât ou ne disparût par le mélange du sang populaire. Ervige, toujours inquiet pour les siens par la conscience de son usurpation, ne trouvait rien dans les dispositions des grands qui le rassurât ; il prit le parti de donner sa Rite à un proche parent de Wamba, à Egiça, qu'il désignait ainsi au trône, et qu'ex reconnut en effet (687). Egiça abandonna aussitôt la famille d'Ervige à la haine des grands ; il fit retirer par le quinzième concile de Tolède le serment qui la déclarait inviolable, sous prétexte qu'elle s'était enrichie par des spoliations, et que la religion du serment ne devait jamais protéger le crime ; il répudia sa Femme ; et, pour déconcerter les prétentions d'un noble qui recherchait en mariage la veuve d'Ervige, il obtint un décret qui obligeait les veuves des rois à prendre le voile. Wittiza, son fils, lui succéda (701). Aucun roi d'Espagne n'a été chargé de plus d'accusations, soit que, pour régner en maître il ait, en effet, employé la violence, soit que les grands par qui il fut renversé aient dissimulé leur révolte sous la nécessité de se défendre. Wittiza représentait la famille de Wamba ; celle de Chindasuinthe était encore toute-puissante ; deux fils de ce roi étaient ducs, l'un de Cordoue, l'autre de Navarre. On raconte qu'après de beaux commencements, Wittiza, livré aux flatteurs, s'abandonna aux vices les plus honteux ; ses actes impies, l'autorité du pape méconnue, les juifs rappelés en Espagne, auraient ensuite excité la haine de la nation ; soupçonnant les descendants de Chindasuinthe, Wittiza aurait tué le duc de Navarre, et crevé les yeux à Théodefred, duc de Cordoue ; pour rendre vaine la mauvaise volonté des Goths, il aurait encore renversé les murs des villes, et ôté tout appui aux révoltes ; par là se justifierait la conspiration de Roderic, fils de Théodefred, qui s'empara du trône en 710, et fut reconnu par les grands. La rivalité des deux familles n'était pas finie ; les événements qui suivirent étaient bien faits pour augmenter la haine qui s'attachait au nom de Wittiza. Les fils de ce dernier, soutenus par Oppas, archevêque de Séville, par le comte Julien, gouverneur d'Andalousie, par Requilo, gouverneur de la Mauritanie Tingitane, s'allièrent aux Arabes contre Roderic. La famille de Chindasuinthe, au contraire, sembla succomber avec Roderic, au premier choc des Arabes, et se releva noblement dans l'audace de Pélage, le fondateur du royaume libre des Asturies, après La victoire musulmane.

Presque tous les peuples barbares avaient subi, sur les terres romaines, l'influence d'un climat et d'une civilisation inaccoutumées. Les Goths surtout, après avoir parcouru le monde par leurs victoires, ne s'étaient pas aperçus que la paix et l'abondance triomphaient en eux de la force germanique, race imprudente, qui avait échangé les mœurs primitives pour les festins et les débauches, et l'habitude de la guerre pour les séditions domestiques. La punition fut rapide et dura longtemps ; une seule victoire livre l'Espagne aux Arabes ; ce n'est que par huit siècles d'efforts que les fils des Goths régénérés l'ont affranchie (voyez chap. V).

IV

Un poète anglais a dit que les combats des coqs et des oiseaux de proie avaient autant de droit sur l'histoire que les guerres et les opérations politiques de l'heptarchie saxonne. On peut en croire Milton. Il suffit de dire que, par la conquête anglo-saxonne et les petites guerres qui suivirent, la Grande-Bretagne se trouva divisée en trois peuples les Anglo-Saxons, les Bretons libres et les Calédoniens.

D'abord, toutes les côtes occidentales, depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, étaient demeurées aux indigènes. Mais peu à peu ces côtes furent soumises. Il ne resta qu'un espace de terre compacte, montagneuse et peu fertile au nord de la Severn. Cet asile sûr pour les Cambriens a toujours été nommé le pays de Galles. Les Cambriens y formèrent les cinq petits États de Powis, Morgan, Guynhed, Dehenbarth et Reynuc. Les Anglo-Saxons ne les ont jamais soumis.

Au nord de l'île, les Calédoniens furent plus d'une fois repoussés par les conquérants. Ils furent longtemps contenus sur l'autre rive du Forth et de la Clyde. Mais à la fin du VIIe siècle, les Pictes et les Scots battirent le roi de Northumberland, et fixèrent leur frontière à la Tweed. Les peuplades angles qui habitaient entre la Tweed et le Forth se mêlèrent aux Calédoniens. Bientôt les guerres intérieures des Pictes et des Scots firent disparaître les Pictes, ou du moins leur nom. Le nom de Scots, prévalut, et l'Écosse commença d'être.

Au midi des Calédoniens, à l'ouest des Bretons, les sept ou huit royaumes fondés par les conquérants — *heptarchie* ou *octarchie* — avaient adopté l'usage d'une fédération générale qu'ils avaient trouvée

chez les Bretons. Jusqu'en l'an 670, il y eut un chef suprême des royaumes, *un chef du pays*, comme disaient les Bretons, qui s'appelait *Bretwalda*. Ce titre, qui passait d'un royaume à l'autre, donna successivement une plus grande puissance au Westsex qui réunit souvent le Sussex, au pays de Kent, par où s'introduisit le christianisme, au Northumberland dont le roi Edwin se fit payer tribut par tous les rois saxons, à la Mercie, qui dut sa gloire et sa force à Penda. Le roi de Northumberland, qui mourut en 670, fut le dernier *Bretwalda*. Alors, l'unité de cette histoire sans intérêt a disparu ; l'histoire de l'heptarchie n'est plus intelligible.

V

L'histoire de l'Italie, après la conquête lombarde, se compose de deux faits : la lutte des Lombards contre les Grecs ; la lutte civile des rois et des ducs lombards, dont les uns réclament et dont les autres refusent l'obéissance. L'Italie, où s'agitent ces prétentions diverses, ne cesse de souffrir ; entre Alaric et Charles-Quint, l'histoire de l'Italie ne devait être qu'une longue douleur.

Nous avons dit plus haut qu'un des compagnons d'Alboïn, Grasulfe, fut chargé de la garde de Forum Julii ; mais il avait déclaré qu'il n'accepterait pas le gouvernement de cette ville et du territoire, si on ne lui donnait un certain nombre de familles lombardes à son choix (*faras*) et des troupeaux de bonnes juments[61]. Cette demande menaçante fait assez connaître quel était le caractère indépendant des Lombards, et combien les plus illustres respectaient peu l'autorité du chef supérieur. Grasulfe fonda le duché de Frioul, et cet exemple, toujours imité à mesure que la conquête s'avança, porta à trente le nombre des ducs, au moins après la fondation du duché de Bénévent. En chargeant chaque duc de récompenser et d'établir ses soldats sur le sol conquis, Alboïn avait donné pour appui au pouvoir ducal la reconnaissance et l'intérêt des soldats eux-mêmes. Il se forma donc une aristocratie redoutable, entre le roi et les hommes libres, qui faisait dépendre de sa propre obéissance l'obéissance de la nation. Les ducs avaient voulu se passer de rois après la mort de Cleph. Sous Autharis, ils commencèrent une guerre de pouvoir contre le roi. Droctulf, Suève de nation, mais qui avait grandi au milieu des Lombards, et mérité le titre de duc, se souleva, et résista

longtemps dans Brixellum. La ville fut prise et ses murs détruits ; mais Droctulf, retiré à Ravennes, aida les Grecs à repousser les Lombards[62].

Autharis força les ducs à la soumission. Il exigea et il obtint d'eux la moitié de leurs revenus pour son entretien et celui des officiers de sa maison. Mais c'était peut-être là toute l'autorité que le roi pût exercer sur les ducs. Autharis ne leur retira rien de leurs privilèges. Les duchés sont héréditaires dès le commencement, quelquefois électifs ; un duc peut disposer de son duché par testament. Un ambitieux peut s'emparer d'un duché pourvu qu'il soit vainqueur[63]. On ne voit que rarement le roi intervenir dans la nomination.

Autharis mourut en 591. Les lombards remirent le choix de son successeur à sa veuve Théodelinde, en déclarant qu'ils reconnaîtraient pour roi le nouveau mari qu'elle choisirait. Théodelinde choisit Agilulfe. Sous ce règne, les Grecs ne furent pas plus heureux que sous Autharis, l'Italie ne souffrit pas moins. D'abord Agilulfe lutta contre les ducs ; il tua Minulfe qui s'était livré aux Francs ; Gaïdulf, duc de Bergame, se fortifia dans sa ville, puis donna des otages, et fit la paix avec le roi. Rebelle une seconde fois, Gaïdulf se sauva dans l'île Comacine ; chassé de là par le roi il revint à Bergame et rentra en grâce parce qu'il était puissant.

Bientôt le duc Maurisius passa aux Grecs. Sa défection permit à l'exarque de reprendre Sutrium, Polimartium, Tudertum, Amérie, Pérouse. Agilulfe courut assiéger Pérouse, prit Maurisius, et le tua. La vengeance lombarde était terrible. Le pape Grégoire Ier en fut si effrayé, qu'il suspendit ses pieuses recherches sur l'Écriture, mais pour parler au barbare, comme autrefois Léon Ier. Il l'avertit par ses lettres, et obtint la paix pour Rome par l'entremise de la reine Théodelinde, celle qui eut la gloire de convertir les Lombards de l'arianisme à la foi catholique. La lettre où Grégoire remercie Agilulfe est un monument des maux de l'halle : Si la paix n'eût pas été faite, disait-il, le sang des malheureux laboureurs eût coulé au grand péril des deux partis. Nous avons fait la paix, mais notre cœur paternel vous demande encore autre chose. Nous vous prions de veiller sur vos ducs apprenez-leur par vos exemples à conserver cette paix qui nous est promise ; qu'ils n'engagent pas de nouvelles querelles ; qu'ils ne nous forcent pas à paraître ingrats[64]. Rome fut tranquille alors, mais la turbulence des ducs ne s'apaisait pas, et tout s'agitait autour de Rome. Agilulfe venait de tuer le duc de Vérone,

et l'indomptable Gaïdulf de Bergame et le duc de Pavie ; celui de Spolète espéra l'impunité, s'il n'attaquait que les Grecs ; il ravagea le territoire de Camerino ; telle était l'indépendance de son duché, qu'après sa mort, les deux fils de son prédécesseur se disputèrent sa succession et l'un d'eux la prit par les armes sans l'intervention du roi[65].

Agilulfe avait traité avec l'exarque Callinicus. Tout à coup les Grecs saisirent la ville de Parme, et emmenèrent captive la fille d'Agilulfe. Le Lombard s'entendit avec le khan des Avares, lui fit construire des vaisseaux pour ravager les côtes de l'empire grec, et lui-même en Italie assiégea Padoue, la réduisit par le feu et la renversa à terre ; il envahit l'Istrie, la ravagea par les feux et les rapines[66]. Renforcé par une armée de Slaves, il détruisit Crémone, rompit à coups de béliers les murs de Mantoue, recouvra sa fille, et consentit à traiter avec l'exarque Smaragdus.

Il fit ensuite la paix avec les Francs ostrasiens (605). Dans le cirque de Milan, en présence d'Agilulfe, son jeune fils Adaloald fut *reconnu roi sur les Lombards*, et la fille de Theudebert II lui fut promise. Cependant un grand désastre marqua les dernières années d'Agilulfe. Le khan des Avares envahit tout à coup la Vénétie. Le duc de Frioul, Gisulfe y périt avec tous les siens. Sa femme, Romilda, s'enferma dans Forum-Julii ; assiégée dans cette forteresse, elle aperçut au haut des remparts le chef ennemi, et lui promit de livrer la ville s'il promettait de l'épouser. Il le promit, et elle ouvrit les portes. La ville fut brûlée ; tous ceux que l'on put prendre emmenés captifs, et bientôt tués par l'épée. Le khan épousa Romilda pour un jour, et la fit tuer le lendemain. Les Avares se retirèrent quand toute la Vénétie fut ravagée.

Le fils d'Agilulfe, Adaloald 615, persécuté puis détrôné par son beau-frère Ariovald n'a pas d'histoire, non plus que son vainqueur. En 636, le duc de Brescia Rotharis, devenu roi, recommença la guerre contre les Grecs. Il leur prit toutes leurs villes sur la côte occidentale, depuis Luna, en Tuscie, jusqu'aux frontières des Francs. Il prit Opitergium, dans le Frioul, et la détruisit. Près du fleuve Cultenna, en Émilie, il combattit les Ravennates et les Romains, et leur tua huit mille hommes. En ce temps, un tremblement de terre secoua Rome, et une nouvelle inondation la couvrit. Et le duc de Bénévent Grimoald attendit les Grecs qui venaient au Mont-Gargan consulter l'oracle de l'archange Saint-Michel[67], et les ensevelit dans un grand carnage.

Rotharis compléta, vers 643, les rois des Lombards (voyez § Ier), dans le dessein d'assurer le repos de tous, la liberté personnelle et la propriété. Ses lois ne donnèrent pas le repos à l'Italie. Son fils Rodoald (653), tué par un Lombard dont il avait déshonoré la femme, fut remplacé par Aribert, neveu de Théodelinde. Quand Aribert mourut, ii sembla ne diviser le royaume à ses deux fils, Pertharit et Godebert, que pour renouveler les querelles civiles. Godebert, pour dépouiller son frère, appela à lui le duc de Bénévent Grimoald. Le duc assassina Godebert, et chassa Pertharit.

Grimoald (662) était nécessaire à la défense du royaume Lombard. L'empereur Constant II, forcé de quitter Byzance, avait débarqué sur les frontières du duché de Bénévent. Il prenait toutes les villes sur son passage, réduisait Lucerie, et assiégeait Bénévent. Ce duché éloigné, qui gagna par cette position plus d'indépendance, pouvait aussi être détruit plus vite. Romoald, fils du roi, duc de Bénévent, conjura son père de secourir puissamment les Bénéventins. Le roi se mit en marche ; mais, dans la route, beaucoup de Lombards l'abandonnèrent, disant qu'après avoir dépouillé à son profit le palais des rois, il retournait à Bénévent pour n'en plus sortir. Malgré leur désertion, Grimoald était fort ; la nouvelle de son arrivée effraya Constant, qui leva le siège, et vint à Naples. Alors une lutte s'engagea entre Saburrus, général grec, qui obtint vingt mille hommes de l'empereur, et Romuald, qui obtint de son père une partie de l'armée lombarde. Un barbare, en frappant d'un pieu un soldat grec, effraya l'armée de Saburrus, et décida la victoire de Formies (663).

Constant ne pouvait rien contre les Lombards ; il tourna toutes les menaces de sa cruauté contre les Romains. Il vint à Rome, fut reçu solennellement par le pape Vitalien, les prêtres et le peuple romain, et offrit à Saint-Pierre un manteau brodé d'or. Il y demeura douze jours, mais pour enlever tous les antiques monuments d'airain, pour enlever les tuiles d'airain de la Basilique de Sainte-Marie, l'ancien Panthéon, *la demeure de tous les martyrs*. Il emportait tout cela pour orner Constantinople ; mais il voulait d'abord séjourner en Sicile. De Syracuse, ses persécutions s'étendirent sur la Sicile, la Calabre, l'Afrique, la Sardaigne. Il séparait les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères, ne laissant à personne l'espérance de la vie. Tous les vases des saintes églises de Dieu furent ravis par l'ordre impérial et l'avarice des Grecs ; à la fin, un Grec délivra la Sicile, et tua Constant dans un bain.

L'Italie avait souffert de ses maîtres impériaux autant que des barbares. Rome même, toujours inviolable aux Lombards, sous la protection pontificale, n'avait pas échappé à Constant. Après la victoire de Formies, les conquêtes lombardes continuèrent. Tandis que Grimoald marchait au secours de Bénévent, les habitants de Forum-Popilii avaient maltraité son armée. Grimoald approcha de cette ville, la veille de Pâques, à l'heure du baptême, tua sur les tous les diacres qui baptisaient les enfants, tua les habitants, dispersa les murs, et, au temps de Charlemagne, la ville était à peine habitée. Au midi, Romoald acceptait l'alliance d'une tribu de Bulgares commandés par Alzéous. Avec eux, il prit Bari, Tarente, Brindes et toute la terre d'Otrante, leur donna des villes désertes, et à leur chef le titre de gastald. Les Bulgares y demeurèrent, apprirent le latin, et gardèrent cependant leur langue primitive.

Grimoald mourut (678) de la rupture d'une veine. Pertharit fut rappelé, et transmit le pouvoir à son fils Cunibert (686). Alors se leva un fils de l'iniquité, Alachis, duc de Trente, qui troubla la paix des Lombards, et entraîna les peuples en d'épouvantables carnages. Il faut lire dans Paul-Diacre les détails de cette guerre civile.

Alachis avait déjà conçu depuis longtemps l'iniquité dans son cœur ; il avait gagné Aldon et Grauson, citoyens de Brescia, et beaucoup de Lombards. Il oubliait les bienfaits de Cunibert ; il oublia la fidélité qu'il lui avait jurée, et il envahit le royaume de Cunibert et son palais en deçà de Pavie. Cunibert s'enfuit dans l'ile Comacine, et une grande tribulation fut faite à tous ceux qui le chérissaient, et surtout aux prêtres et aux clercs qu'Alachis avait en haine. Mais sa férocité sauvage ne garda pas longtemps le royaume envahi.

Un jour qu'il comptait sur une table des pièces de monnaie, il en tomba une à terre, et le fils d'Aldon la ramassant pour la rendre, Alachis la lui laissa en disant : Ton père en a beaucoup ; mais bientôt, si Dieu le veut, il faudra qu'il me les donne. Le petit enfant comprit, et dit tout à son père. Aldon et Grauson effrayés vinrent trouver Alachis, l'engagèrent à sortir de Pavie pour chasser avec ses plus braves, et lui promirent de garder la ville, et de lui apporter la tête le Cunibert. Alachis sortit ; Aldon et Grauson allèrent donc chercher Cunibert, et le ramenèrent à Pavie. Alors tous les citoyens, et surtout l'évêque les prêtres et les clercs, les jeunes gens et les vieillards coururent à lui, versant des larmes avec des actions de grâces à Dieu. Puis on vint dire à Alachis qu'Adon et Grauson avaient

accompli leur promesse et au delà, et qu'ils avaient apporté, non la tête de Cunibert, mais Cunibert tout entier. Aussitôt Alachis entra dans une grande colère, et, parcourant les pays du Nord, il gagna quelques villes, en força d'autres à s'armer pour sa cause. Quand il parut devant Vicence, les habitants sortirent pour le combattre ; mais ils furent écrasés et devinrent ses alliés. Comme Cunibert appelait à sa défense les habitants du Frioul, et que ceux-là voulaient lui étire fidèles, Alachis les attendit dans une forêt, et obtint par sa violence leur serment. Alors il s'avança près du *champ de la Couronne*, on Cunibert arrivait avec les siens.

Quand les armées furent en présence, Cunibert proposa un combat singulier ; mais Alachis n'y consentit pas, et, comme un Toscan lui en demandait la cause, il répondit : Cunibert est ivrogne et stupide, mais il est hardi et merveilleusement fort ; car, au temps de son père, quand nous étions tout jeunes, il y avait dans le palais des brebis d'une merveilleuse grandeur, et lui, étendant le bras sur leur dos et saisissant leur laine, les enlevait de terre, ce que je ne faisais pas. Le Toscan entendant ces paroles, lui dit : Puisque tu ne veux pas hasarder un combat singulier, tu ne m'auras plus pour allié ; et aussitôt il passa à Cunibert. En même temps, un diacre de l'église de Pavie s'approchait de Cunibert, et lui disait : Seigneur roi, notre vie est tout en toi, si tu péris, Alachis nous écrasera. Donne-moi ton armure, je marcherai contre lui, et je le combattrai. Si je péris, tu resteras encore à ta cause ; si je triomphe, il le sera plus glorieux d'avoir vaincu par ton serviteur. Le roi donna son armure, et le combat commença. Alachis se dirigea contre le clerc, qu'il prenait pour le roi, et le tua ; mais, quand il eut coupé sa tête, il entra en grande colère, parce qu'il reconnut la tête d'un clerc, et il cria : Voici le vœu que je fais : si Dieu me donne victoire, je remplirai un puits de la chair coupée des clercs. Mais Cunibert se montrait aux siens, et ranimait leur courage. Comme les armées, après un premier combat, se ralliaient pour recommencer, Cunibert proposa encore un combat singulier, et Alachis refusa encore. La bataille recommença, et, ni l'un ni l'autre parti ne reculant, il se fit un grand massacre des peuples. A la fin, le cruel tyran Alachis tomba mort : son armée s'enfuit et se noya dans l'Addua : sa tête fut coupée, ses jambes coupées, et il ne resta qu'un tronc informe.

Telles étaient les mœurs lombardes. Au lieu de finir par des détails sans intérêt sur les successeurs de Cunibert, Liutpert, en 700, Ragimbert, en 701, Aribert II, jusqu'à 712, nous lirons encore un récit de Paul-Diacre.

Sous le roi Aribert II, Ferdulf, homme fier et débauché, devint duc de Frioul ; pour se donner la gloire de vaincre les Slaves, il attira de grandes calamités sur les siens. Il envoya des présents aux Slaves pour les animer à une invasion. D'abord apparurent des voleurs de troupeaux qui enlevèrent une grande proie, mais furent chassés par le gastald Argaïd. Ferdulf, irrité, demanda ce qu'étaient devenus les brigands ; et le gastald répondant qu'ils avaient fui, Ferdulf, lui dit : Argaïd, bien nommé d'Arga (*inutile*, *lâche*), quand donc agiras-tu avec courage ? L'autre répliqua : Fasse Dieu que nous ne sortions pas de cette vie sans avoir appris à tous qui de nous est arga. Quelques jours après arriva l'armée des Slaves, dont Ferdulf avait payé la venue. Elle se posta sur une montagne bien défendue de toutes parts ; alors Argaïd dit a Ferdulf : Souviens-toi que tu m'as appelé lâche et inutile. Vienne maintenant la colère de Dieu sur celui qui parviendra le dernier aux Slaves ; et, disant cela il s'élança sue l'aspérité de la montagne, vers le camp ennemi. Ferdulf le suivit par le même chemin, et l'armée de Ferdulf suivit son chef. Ce que les Slaves ayant vu, ils se préparèrent à écraser l'armée ; mais ils n'eurent pas besoin de tirer leurs sabres ; ils roulèrent d'énormes pierres sur les hommes et les chevaux, ou fracassèrent à coups de hache tout ce qui approchait. Là périt toute la noblesse du Frioul, Ferdulf et celui l'avait qui provoqué, et ce malheur arriva pour une vaine querelle et une imprudence.

Les lombards avaient dû une partie de leur illustration à la reine Théodelinde. Cette femme était venue de la Bavière ; son souvenir fit en Italie la fortune de sa famille. Aribert Ier était neveu de Théodelinde, et commença la dynastie bavaroise qui fut renversée par Aribert II ; mais en 712, Asprand, Bavarois de naissance, devint roi des Lombards, et fut remplacé par son fils Luitprand. Celui-ci appartient à une autre époque ; à celle où la monarchie des Lombards s'écroule sous les coups des Francs carlovingiens.

[1] Nous nous estimerions heureux que ce chapitre pût jeter quelque clarté sur une question si confuse ; mais comme nous ne pouvons donner ici tous les détails nécessaires, nous avons entrepris un travail plus étendu que nous publierons le plus tôt qu'il nous sera possible, touchant les lois des barbares et la féodalité.

[2] Loi salique, tit. 36, loi 5 ; tit. 5, lois 2 et 5.

[3] Loi gombette, tit. 44.

[4] Isidore de Séville, era 504.

[5] Isidore de Séville, ibid., era 608.

[6] Voyez le tome 4, *De scpipt, rer. francic*.

[7] Muratori, *Script. rer. Ital.*, t, I, 1re partie.

[8] Lingard, t. I.

[9] Loi gombette, titre 54. Loi des Visigoths, 10-1-8.

[10] *Script. rer. franc*., tom. IV.

[11] Loi des Visigoths, 3-1-1.

[12] Loi gombette, tit. 10.

[13] La loi gombette, tit. 14, admet au partage même les filles qui se dévouent à la vie religieuse. Chez les Lombards, la part de la fille est moindre que celle du fils. Si un Lombard ne laisse que des filles, une partie de son héritage revient au roi, par la loi de Rotharis ; disposition abolie par Luitprand. La loi salique, tit. 62. La loi ripuaire, tit. 56. Voyez les formules de Marculfe, 11-10, 12.

[14] Appendice aux formules de Marculfe. Paul Diacre, 2-16. Loi de Luitprand, 6-38. Loi des Visigoths, 10-1-11.

[15] *Scrip. rer. franc.*, t. IV, ordonnances. Formules de Marculfe et toutes les ordonnances de donation. Loi des Bourguignons, tit. 1. Loi de Luitprand 6-6.

[16] Lingard, tom. I, 1er supplément.

[17] Tit. 26, loi gombette.

[18] Référendaire, titre romain. Il portait aux princes les pétitions et rapportait les réponses ; chez les Francs il avait la garde du sceau. Voyez Grégoire de Tours, 5-3. Sénéchal, chef des cuisiniers. Cubiculaire, gardien du trésor. Les domestiques gardent le domaine du roi. (Voyez dom Bouquet, t. IV, et les formules de Marculfe, 1-18, 25.)

[19] Loi des Visigoths, 9-2-9. Les autres dignités, la plupart romaines, existaient chez les Visigoths après la première invasion ; on retrouve leurs noms à la suite des décrets des conciles de Tolède. Voyez P. Pantini, *De officiis Gothorum* apud And. Schott, *Hispania illustrata*, t. II, p. 196.

[20] Loi gombette, tit. 10. Loi de Rotharis, de 133 à 136. Lingard, tom. I. Loi salique, 11-6.

[21] Loi de Rotharis, 232 ; 388, 389.

[22] Loi salique : tit. 43-4, 5, 6 ; loi ripuaire : 62-2, 58-1 ; formules de Marculfe : 1-22, 2-32, 33 ; loi de Rotharis : de 274 à 277, 225, 206 ; loi de Luitprand : 6-87 ; loi des Visigoths : 6-5-13 ; loi des Bourguignons, tit. 40.

[23] Procope, *De bello gothico*, liv. I, ch. I.

[24] Voyez Muratori, t. I, 2e partie.

[25] Loi ripuaire, 72-2 ; formules de Marculfe, 1-8 ; Eginhard, *Annales* ; décret de Clotaire Ier ; dom Bouquet, au titre 47e de la loi salique.

[26] Loi des Visigoths, liv. 9 et 2-1-16.

[27] Loi de Luitprand, 5-15 (lois de Grimoald et de Luitprand). Au temps de Charlemagne les historiens se servent surtout du nom de juges pour désigner les principaux de la nation lombarde.

[28] Loi des Ripuaires, 50 ; loi des Visigoths, 2-4, 23 ; loi des Lombards, *passim*.

[29] Loi des Bourguignons 22. Loi ripuaire, 31-3, 4, 58-1 ; Constit. génér. de Clotaire Ier ; loi de Rotharis, 390 ; loi de Luitprand, 6, 37. La loi des Visigoths, empruntée presque tout entière aux Romains, ne permet d'autre loi qu'elle-même, 2-1-9.

[30] Loi de Luitprand, 6-55 ; loi des Visigoths, 6-1-2, 3.

[31] Loi ripuaire, 79-1 ; loi des Visigoths, 9-2, et 7-6-2 ; loi Rotharis, 246 ; loi des Bourguignons, 11.

[32] Il peut être curieux de savoir à combien les barbares évaluaient la vie et l'honneur d'un homme, selon sa place dans la hiérarchie sociale.

Francs, Saliens et Ripuaires : évêque tué, 900 sous ; antrustion tué, 600 ; id., par complicité ou dans une forêt, 1800 ; prêtre tué, 600 ; grafion ou sagbaron, 600 ; diacre, 500 ; sous-diacre, 400 ; Romain, convive du roi, 300. 2e classe : Franc libre tué, 200 ; id., par complicité ou dans une forêt ou brûlé, 600 ; Romain libre, 100 ; id., par complicité, 300 ; étranger, Bourguignon, Frison, Alleman Bavarois, 160 ; femme enceinte, 700. 3e classe : Romain, colon, 45 (Sal.), 36 (Rip.) ; esclaves, 86. Blessures, main ou pied coupé, 100 (Rip.), 62 (Sal.) ; id., estropié, 50 (Rip.) ; œil crevé, 62 ½ (Sal.), 100 (Rip.) ; id., blessé, 50 (Rip.) ; oreille coupée ou blessée, 100 ou 50 (Rip.), 15 (Sal.) ; nez coupé ou blessé, 100 ou 50 (Rip.), 45 (Sel.). Injures : cheveux coupés à un entant, 62 (Sal.) ; Franc garotté par un Romain, 30 ; Romain par un Franc, 15 ; avoir traité un autre de lâche, 15 ; renard, 3 ; lièvre, 6. La loi ripuaire nous fait connaître par l'évaluation suivante le prix du sou ; un bœuf avec ses cornes, voyant et sain, vaut 2 sous ; la vache avec les mêmes qualités, un sou ; un cheval, voyant et sain, 6 sous ; une jument, voyante et saine, 3 sous ; épée avec son fourreau, 7, sans fourreau, 3 ; bonne cuirasse, 12 ; casque avec son cimier, 6 ; bonnes bainberges (armure des jambes), 6 ; bouclier avec la lance, 2 ; épervier non dompté, 3 ; épervier à prendre les grues, 6 ; épervier qui a mué, 12. Le sou se divise en 12 deniers.

La loi lombarde est plus curieuse encore parce qu'elle distingue les weregild de l'homme libre, de l'aldion et de l'esclave dans les mêmes circonstances ;

CRIMES.	HOMME LIBRE.	ALDION.	ESCLAVE.
Homicide.	900 sous.	60	50, 25, 20, 16, selon l'utilité.
Un coup dans la tête.	6	2	
Deux coups dans la tête.	12	4	
Œil enlevé.	450	30	25, 12½, 10, 8.
Nez coupé.	450	8	4
Lèvre coupée, si les dents paraissent.	20	6	4
Dent molaire cassée.	8	2	1
Une des dents qui se voient quand on rit.	16		2
Pied ou main coupée.	Moitié de l'homicide.	Moitié de l'homicide.	Moitié de l'homicide.
Pouce coupé.	150	8	4

La loi des Bourguignons établit les mêmes distinctions.

Il y a peu de weregild dans la loi des Visigoths, 6-4-1 ; une meurtrissure, 5 sous ; la peau rompue 10 ; blessure jusqu'à l'os, 20 ; os brisé, 100.

Le were chez les Anglo-Saxons, varie également dans la proportion de 200 shillings à 600 et de 600 à 1.200. (Lingard, tome Ier.)

[33] Loi des Visigoths, 9-2-9.

[34] Loi des Visigoths, 2-1, 25.

[35] Voyez les ordonnances des rois francs au t. IV de dom Bouquet ; loi des Lombard, Rotharis, 372, Astolfe, 6.

[36] Lingard, t. I, formules de Marculfe, 1-11.

[37] Voyez Grégoire de Tours, liv. IV, et la lettre de saint Germain à Brunehaut, apud *Script. rer. franc*.

[38] Ce titre était particulier aux gouverneurs de la Provence.

[39] Grégoire de Tours, 4-42, 43, 45.

[40] Grégoire de Tours, 5, de 1 à 25.

[41] Je traduis volontiers de cette manière le mot latin *aripennem*, qu'on évalue à la moitié du *juger* romain ; c'est une mesure de 120 pieds.

[42] Grégoire de Tours, 5, *passim*.

[43] Frédégaire, épitomé, 58, 59.

[44] Grégoire de Tours, 6-4.

[45] Grégoire de Tours, 6-3.

[46] Grégoire de Tours, 6-31.

[47] Voyez Grégoire de Tours, liv. 9.

[48] Ici s'arrête Grégoire de Tours.

[49] Voyez Frédégaire, *Chronicon*.

[50] Greg. Tur., 5-27, 30, 32 ; 10-9.

[51] *Script. rer. franc*., IV, page 190.

[52] Frédégaire, *passim*.

[53] Voyez plus haut le refus de Chrodinus.

[54] Frédégaire, 32, 54.

[55] Frédégaire, 92.

[56] *Scrip. rer. franc*., IV.

[57] Premier continuateur de Frédégaire, 99.

[58] Mariana, 6-1.

[59] Voyez les canons du cinquième concile de Tolède, et la loi des Visigoths, 2-1-6.

[60] Loi des Visigoths, 2-1-6, 7, 8.

[61] Paul-Diacre, 2-9.

[62] Les Grecs lui firent une épitaphe où ils le louaient de son amitié pour eux.

[63] Grasulfe, premier duc de Frioul, était associé son fils Gisulfe qui lui succéda. Gisulfe avait deux fils à qui son duché fut conservé pendant leur minorité par son frère. Le second duc de Spolète, laisse en mourant deux fils qui se disputent la succession. L'aîné l'emporte par une victoire. Le second duc de Bénévent, Arigise, désigne pour ses successeurs deux princes du Frioul. Malgré sa volonté, son fils est élu.

[64] Paul-Diacre, 4-10.

[65] Paul-Diacre, 4-17.

[66] Paul-Diacre, 4-17, 25.

[67] Paul-Diacre, 4-48.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Premiers mouvements des Slaves. — Fondation de La Pologne, de la Bohême et des bannats de l'Illyrie.

Les Slaves ou Sarmates, placés entre les Scythes et les Germains, ne commencent à avoir une histoire qu'au milieu du VIe siècle. On les divise en trois branches principales : les Septentrionaux, les Occidentaux ou Wendes, les Méridionaux ou Antes. Les premiers ont gagné leur nom en se dirigeant vers le Nord, Les Roxolans, composés de Rossi et d'Alains fondèrent Kief sur le Borysthène, et, poussant plus loin, ils élevèrent Novogorod. On ne peut rien dire de certain sur ces Slaves ; les dates et les détails manquent également.

On connaît un peu mieux les Wendes. On rattache à ce nom les Poméraniens (Po-mor) ou maritimes, qui habitaient les bords de la Baltique, et à côté d'eux, les Obotrites et les Wilses ; les Poléniens, ainsi nommés de la blancheur de leurs armes, et les Tchèques. On ne peut fixer à quelle époque ces Slaves se rapprochèrent de la Germanie ; il est probable que ce fut lorsque l'invasion germaine eut laissé des terres désertes.

On rapporte communément à l'an 550 le commencement de la Bohême et de la Pologne. Des Slaves, conduits par Tschecous, appelés eux-mêmes Tchèques, chassèrent les Marcomans du pays des anciens Boïens, et formèrent plusieurs républiques indépendantes, entre autres celle de Prague. On sait deux mots sur leur histoire, qu'ils furent soumis par les Avares et délivrés par un Franc. Les Avares, sous la conduite de Baïan, réduisirent les Tchèques à la condition d'esclaves. Dans leurs guerres, les Avares les plaçaient au premier rang. Si les Tchèques suffisaient pour

vaincre, les Avares ne s'avançaient que pour recueillir le butin ; s'ils cédaient les Avares les soutenaient par derrière. Les Avares venaient passer l'hiver chez les Tchèques, prenaient leurs femmes et leurs filles, et leur imposaient deo tributs ; mais Baïan fut vaincu devant C. P. Les Tchèques se révoltèrent, et un marchand franc, nommé Samon, combattit avec eux. Sa valeur les délivra, et ils le firent roi[1]. Plusieurs fois attaqués par les Francs maîtres de la Germanie, les Slaves du Boiohemum se réunirent désormais sous un seul chef, et l'on nomme Prémislas comme le plus ancien de leurs ducs.

Les Poléniens, nommés aussi Leckhes, de Leckh, leur premier chef, seraient venus, vers 650, des environs de Kief, à l'Oder et à la Vistule. On attribue à Leckh la fondation de Gnezne et de Poznan. Après sa mort, douze Woiewodes se seraient partagé le pays, puis on serait revenu au gouvernement d'un seul, d'un krol. Cracus, le premier krol aurait fondé Cracovie.

Les Antes changèrent de demeure aux dépens de l'empire grec. Longtemps ils s'étaient contentés de passer l'Ister et de ravager la Thrace. Soumis aux Avares comme les Tchèques, ils restèrent en repos jusqu'à la défaite de Baïan (626), puis obtinrent d'Héraclius la permission de s'établir en Illyrie. L'empereur croyait anéantir par eux les Avares. Les Antes ravagèrent l'Illyrie, et y fondèrent plusieurs principautés ou bannats ; ainsi commencèrent les bannats de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, de Bosnie et de Servie. Quelques villes restèrent aux Grecs. Le palais de Dioclétien à Salone s'agrandit pour recevoir des fugitifs, et devint une ville sous le nom de Spalatro ; d'autres fugitifs fondèrent Raguse. Les Antes, établis sur les côtes de l'Adriatique, firent dès lors sur mer ce qu'ils avaient fait sur terre. Ils furent pirates sur les mers du midi, comme les Wendes l’étaient sur la Baltique.

---

[1] Frédégaire, 49.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Invasion des barbares orientaux sur l'empire d'Orient. — Guerres avec la Perse, Avares, Bulgares, Arabes. — Chosroès, Justinien, Héraclius, Mahomet. — khalifes électifs ; Ommiades.

Jusqu'à la chute de Romulus Augustule (476), l'Orient n'a pas eu son invasion à part. Son histoire s'est confondue avec celle de l'Occident dont il a subi les dangers, ou défendu les derniers restes : Arcadius et Honorius ont connu le même Alaric, Théodose II et Valentinien III ont combattu le même Attila. Marcien, Léon Ier, ont envoyé à Rome Majorien et Anthémius, et des secours contre les Vandales. Ainsi s'est maintenue en apparence l'unité de l'ancien empire, sous le nom commun de Romains, malgré la différence des races, proclamée par la fondation de C. P.

Zénon consacra de son adhésion la victoire d'Odoacre. L'Orient eut enfin son histoire. Il y a trois choses dans cette histoire de l'Orient : la prétention de reconquérir au profit de C. P., ce qui avait été l'empire d'Occident ; nous avons dit ailleurs (ch. II) la lutte inutile des Byzantins contre les barbares ; les querelles religieuses qui sont la vie et la mort de cet empire grec ; nous les raconterons dans un tableau de l'Église (v. ch. VI) ; enfin le renouvellement de la lutte contre Les ennemis naturels de l'Orient, les Perses, les Scythes et les Arabes ; c'est le sujet de ce chapitre.

Il fallait une vie bien constitue pour porter tous les maux qui travaillaient l'empire. Tous les vices de l'ancienne Grèce, augmentés d'une imitation maladroite des vices de Rome à laquelle Byzance prétendait succéder ; une sale corruption chez les grands comme chez les petits, qui se

favorisait par de froides cruautés ; des factions du cirque changées en armées permanentes, faisant la guerre civile avec des avantages variés selon la protection de l'empereur ; une garde insolente renouvelée des prétoriens, qu'elle s'appelât Isaurienne ou Impériale, souvent invoquée, achetée et donnant l'empire ; et pourtant quelque gloire, les Perses contenus, l'Afrique reconquise, la législation romaine complétée, enfin les deux héros de ce temps, Bélisaire et Justinien, compagnons de débauche et de renommée, rue et l'autre obéissant à la prostituée dont il a fait sa femme, pour accomplir quelque grand dessein : voilà l'époque la plus brillante du Bas-Empire. Après Justinien, d'autres misères sans dédommagements les menaces des Avares et l'apparition des Turcs, l'insolence et les succès des Perses ; malgré les vertus du second Tibère et l'habileté du pieux Maurice, Chalcédoine occupée par les Sassanides ; Héraclius, vaincu d'abord, puis vainqueur, enfin vaincu pour toujours et laissant aux Arabes la liberté d'écraser ces misérables Héracliens qui s'écrasent eux-mêmes dans leur capitale ; Constantinople deux fois assiégée, et parmi tous ces désordres, les disputes théologiques, des brigandages sous le nom de conciles, des coups de bâton ou d'épée convertis en règle de Foi, voilà la suite de cette histoire. Et l'empire vit encore, il faut que la vie opiniâtre de la race grecque s'épuise lentement, pour que son dernier soupir, au 29 mai 1153, soit bien le dernier.

A Zénon succéda (491) Anastase, au moment d'aller prendre possession du siège patriarcal d'Antioche. Sous Anastase devait commencer l'invasion orientale ; il sembla le pressentir et essaya de réformer les Grecs pour les préparer, par l'ordre, à la résistance. Zénon avait dû l'empire à la garde isaurienne ; 2firetstase chassa les !sauriens, les battit à Cotyée, et les réduisit à l'inaction. Zénon et son rival Basilicus avaient écrasé le peuple d'impôts, Anastase abolit le chrysargyre[1]. Zénon, dans les jeux du cirque s'était déclaré pour la couleur verte. Aussitôt les cochers verts d'Antioche et leurs partisans avaient massacré tous les juifs qui se trouvaient dans la ville, et brûlé leurs cadavres. Il aurait fallu les brûler vifs, comme ils le méritaient, avait dit Zénon. Anastase éprouva lui-même la violence de ces factions. Il s'était déclaré pour les rouges ; il fut insulté par les autres partis. Un jour plus de trois mille hommes périrent dans une semblable querelle, et parmi eux un fils naturel d'Anastase. L'empereur au moins punit les coupables, les uns de l'exil, les autres de la mort, et pour frapper les usages barbares de ces jeux, il défendit les combats des hommes contre les bêtes.

Cependant Anastase ne fut pas heureux au dehors ; il eut à combattre les trois races barbares, ennemies de l'empire d'orient. Les Arabes Scénites commencèrent en 498 ; ils ravagèrent les provinces de l'Euphrate, pillèrent la Palestine, et occupèrent, dans la mer Bouge, l'île d'Iatobe, qui payait tribut aux empereurs. Deux ans après, une invasion des Sarrasins passa comme un torrent sur la Phénicie et la Syrie et disparut plus vite encore ; les soldats grecs ne purent l'atteindre. Ainsi s'annonçait la double attaque des Arabes, par terre et par mer.

Les Bulgares habitaient alors la côte de la mer Noire depuis l'embouchure du Tanaïs jusqu'à celle du Dniester. Ces Scythes immondes dont le nom est resté une injure, dévastèrent la Thrace et l'Illyrie vers 500, sans qu'on eût le temps de savoir leur nom. Théophane en parle comme d'un mal ordinaire que l'on n'arrête pas.

La guerre de Perse fut plus dangereuse La vieille rivalité de la Grèce et de la Perse, reprise au troisième siècle par Ardshir, et continuée cruellement par Sapor, avait été suspendue, pour cent ans, par le testament d'Arcadius, qui instituait Isdegerd tuteur de Théodose II[2]. Dans l'intervalle les Grecs et les Perses s'étaient partagé l'Arménie par la volonté des fils du dernier Arsace. Mais en 502 le roi Chobad (Cabades) demanda quelque argent à l'empereur Anastase. Le refus de l'empereur alluma la guerre. Cabades se fit livrer Théodosiopolis. Amida résista d'abord ; elle soutint un siège de trois mois et deux assauts, et tua trente mille Perses. Cabades donnait l'ordre de la retraite ; mais sa résolution ne tint pas contre les injures des assiégés ; il resta, découvrit un souterrain qui conduisait à une tour gardée par des moines, égorgea les moines, et donna ordre de tout exterminer dans la ville. Un prêtre fléchit le vainqueur. Cabades assiégea encore Édesse qu'il ne put prendre, et défendit Amida contre une nouvelle armée envoyée par Anastase. Mais l'empereur demandait la paix, Cabades en avait besoin pour combattre les Huns ; Anastase paya 11.000 livres d'or, et fut délivré des Perses.

Au moins il voulut prévenir une invasion nouvelle. Il fortifia l'empire en orient et en Europe ; Théodosiopolis fut mise en état de défense. Il entoura de murs un bourg de Mésopotamie, Dara, sur la limite commune des Grecs et des Perses ; Il y construisit des églises, des greniers pour le blé, des citernes pour recevoir les eaux, des portiques, deux bains publics ; il lui donna les droits de ville, et rappela Anastasiopolis[3]. En Europe, pour préserver C. P. et ses environs avec leurs bourgs et leurs riches

maisons de plaisance, il éleva un mur de dix-huit lieues, fortifié de tours, du Pont-Euxin à la Propontide. Ainsi l'empereur rétrécissait l'empire : on eût dit qu'il n'en voulait plus voir les anciennes frontières.

Après Anastase, l'Orient se laissa gouverner pendant neuf ans par Justin Ier, 518-527. Cet Illyrien, laboureur autrefois, était venu à C. P. avec un sac sur l'épaule et quelques mauvais pains. Il était devenu soldat, puis garde du palais, enfin préfet du prétoire. Il acheta les gardes impériales qui le proclamèrent, lorsque déjà *il sentait le tombeau*[4]. Il ne savait pas lire, on lui faisait signer les actes au moyen d'une tablette de bois où étaient gravées à jour les quatre premières lettres de son nom. Sa femme était une esclave barbare, qu'il avait achetée après avoir fait fortune. Il ne régna que pour assurer l'empire à son neveu Justinien, et le triomphe de la faction des *bleus*. Justinien aimait les bleus. Sa préférence les enhardit dans toutes les villes de l'empire. Les verts ne voulant pas céder, l'empire s'inclina vers sa ruine. Tout fut jeté hors de son lieu, les droits, les lois ; c'était comme un tremblement de terre qui secoue les villes, ou comme le passage d'une armée ennemie qui les ravage. Les bleus rejetèrent le costume grec. Ils laissaient pousser leur barbe comme les Perses, coupaient leurs cheveux par devant jusqu'aux tempes, et laissaient retomber le reste en arrière comme les Massagètes. Leurs manches, *merveilleusement larges* aux épaules, se resserraient étroitement près de la main. Leur chaussure était celle des Huns, et ils prenaient le nom de Huns. D'abord ils firent la guerre pendant la nuit, enlevant aux passants leurs manteaux, leurs baudriers, leurs agrafes d'or, et tuant quelquefois ceux qu'ils avaient dépouillés pour les empêcher de se plaindre. Alors cessa l'usage des agrafes d'or et des baudriers ; chacun rentrait chez soi avant la nuit et s'y fortifiait. Ainsi faisaient les bleus, e l'impunité augmenta leur nombre. La jeunesse s'y joignit ; plusieurs de la faction des verts, pour échapper à la vengeance, passèrent aux bleus ; les autres verts se cachaient ; s'ils étaient saisis par les magistrats, ils périssaient dans les supplices. Quand les verts eurent disparu, les bleus tuèrent encore, ils tuèrent en plein jour, en tout lieu, sous les yeux même des premiers de la ville. Ils vendaient la mort d'un ennemi à son ennemi. Ils se faisaient gloire de tuer d'un seul coup ceux qu'ils rencontraient sans armes. Alors, soutenus par la faction, les fils extorquaient de l'argent à leurs pères, d'autres servirent aux plaisirs des factieux. Une femme se jeta à la mer pour leur échapper[5]. Toutes ces choses durèrent trois ans, sans que Justin s'en occupât. A la fin le préfet de C. P. y mit ordre, mais fut disgracié pour avoir puni un coupable illustre.

Justin léguait aussi une guerre à son neveu. Il avait accepté l'hommage des Laziques (Ibérie et Colchide), jusque-là soumis à la suprématie des Perses. Cabades avait demandé que son troisième fils Chosroès fût adopté par Justin. Les usages impériaux ne permettaient que l'adoption par les armes qui ne donnait aucun droit à l'hérédité. On ne s'entendit pas. L'envoyé de la Perse, qui n'avait pas réussi, fut mis à mort ; les Laziques attaqués, et la guerre avec l'empire inévitable.

Le long règne de Justinien commence en 627. Ici encore l'empire résiste à ses humiliations et aux succès de ses ennemis. Ce n'est pas assez de contenir les Sassanides et les barbares Scythes ; l'empereur essaie d'abattre les dominations germaines de l'Occident, et d'heureuses guerres semblent justifier de ce côté la présomption impériale. Ajoutez une publication nouvelle des lois romaines, coordonnées et augmentées, une magnificence prodigue qui multiplie les constructions utiles et somptueuses ; aucun prince byzantin n'a tant fait pour mériter le titre de *romain*. Mais à travers ces dehors de gloire, percent inévitablement tous les vices inhérents à la race grecque, cause certaine de honte et de décadence. La corruption des mœurs va toujours en croissant ; elle monte effrontément sur le trône et donne l'exemple d'un empire gouverné et sauvé une fois par une comédienne.

Celle-là s'appelait Théodora ; son père avait été gardien des ours de l'amphithéâtre (ἀρκτοτροφός) ; sa mère, restée veuve, la destina de bonne heure au métier de comédienne : elle fut la servante des mimes et la compagne de leurs jeux. Ceux qui se respectaient encore la fuyaient comme un malade contagieux, et sa rencontre, le matin, était un mauvais présage. Elle fut aimée successivement du gouverneur de la Pentapole et des habitants d'Alexandrie, et, quand elle eut parcouru l'Orient, de retour à C. P., elle fut aimée de Justinien qui l'épousa. Le vieux Justin permit tout exprès aux sénateurs le mariage avec les filles du théâtre. Elle domina son mari ; Justinien n'a rien fait que de concert avec sa femme ; même ses lois ; il dit dans les *Novelles*, qu'il a consulté la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée. Une pareille femme ne pouvait d'ailleurs manquer d'une certaine audace toujours utile sur le trône, et nous verrons tout à l'heure que Théodora sauva Justinien des fureurs populaires. A côté de Justinien se place Bélisaire, l'instrument des guerres impériales ; pauvre homme qui savait prendre des villes et soutenir un siège, mais dont le cœur ne tenait pas contre une disgrâce, et qui avait aussi son maitre dans sa femme Antonine. Antonine ressemblait

fort à Théodora ; fille et petite-fille de cochers du cirque, élevée par sa mère à l'habitude de la débauche, quand elle devint femme de Bélisaire, elle demeura ce qu'elle avait été jusque-là. Seulement plus assurée de l'impunité, elle fut cruelle dans ses vengeances contre ceux qui la dédaignaient ou révélaient ses infamies. Un jour elle se fit livrer avec ses enfants un esclave qui avait trop parlé ; elle les mutila et jeta leurs langues coupées à la mer. Bélisaire tuait aussi pour elle ; pour lui plaire. Il renonça au commandement de l'armée d'Asie, et reparut une seconde fois en Italie pour y être battu. C'est elle encore qui le fit rappeler, et lui, toujours docile, il la suivait partout entraîné par un pitoyable amour, et elle avait soixante ans ! Qu'était donc Bélisaire ? Plus tard, quand il fut disgracié, il fit voir un général illustre par des victoires, tremblant à la pensée de la mort, suant de douleur, se dirigeant vers le palais en habit de suppliant ; puis de retour chez lui, il attendait tristement couché sur son lit, que la faveur de sa femme lui obtint sa grâce par la faveur de l'impératrice, et que *Théodora qui devait beaucoup à Antonine, lui donnât en échange la vie de Bélisaire*[6].

Il y avait sur la place Augusta à C. P., une statue équestre colossale. Rien n'y manquait de ce qui annonce la force et la gloire ; le costume d'Achille, une cuirasse de héros, un casque brillant au loin, et sur un globe la terre et la mer obéissantes dans la main d'un homme. Elle regardait le soleil levant, son cheval semblait marcher contre les Perses, et sa main droite, étendue vers l'Orient, commandait aux barbares de se tenir dans leurs limites et de n'avancer pas plus loin. Cette fière attitude qui se rapporte ai bien aux prétentions de Justinien eut été pourtant déplacée dans les premières années de son règne qui ne furent brillantes ni au dedans ni au dehors. Justin avait confié le gouvernement de Dara au jeune Bélisaire ; ce général voulant construire en avant de sa ville la forteresse de Mindone, fut troublé dans son travail par les attaques des Perses[7]. Justinien fit tout ce qu'il put, pour éviter la guerre ; il avait d'ailleurs à craindre que le peuple Samaritain révolté ne se joignit à Cabades ; mais ses propositions de paix renouvelées paraissaient une preuve de faiblesse et Cabades reprenant le titre de *roi des rois*, de *fils du Soleil*, de *souverain de l'Orient*, écrivait au *fils de la lune*, au *souverain de l'Occident* : Comme je ne veux pas te dérober la victoire, je t'avertis que je te laisserai reposer jusqu'au printemps. Bélisaire commença de s'illustrer par une victoire près de Dara (528) et par deux autres en Arménie. Il eût sans doute refoulé les Perses, au delà de l'Euphrate, s'il eût été armé de cette énergie qui prélude par la docilité des soldats à la

défaite des ennemis. Près de Callinique, ses soldats l'obligèrent à combattre malgré le jeûne de la veille de Pâques, et furent complètement vaincus malgré leur nombre supérieur. Devenu suspect après ce revers et rappelé à C. P., il remit l'armée à Sittas qui laissa envahir l'Arménie. La mort de Cabades pouvait seule permettre à Justinien de terminer la guerre, comme toutes les guerres contre la Perse, par un traité déshonorant. Chosroès troisième fils de Cabales qui lui succédait non sans compétiteurs, désirait lui-même la paix, afin de s'affermir sur le trône ; il était le plus fort, il pouvait imposer les conditions ; il accorda un traité d'amitié perpétuelle, moyennant onze mille livres d'or, et l'abandon des villes laziques (532).

Justinien avait conçu le projet de rétablir dans toute sa majesté l'empire de Constantin ; une sédition populaire faillit lui en ravir l'espérance avec le trône. Il continuait, dans les jeux publics, à favoriser les bleus, et les soutenait de sa puissance et de ses paroles, il répondait pour eux à leurs adversaires publiquement. Un jour donc, qu'il avait repoussé les réclamations des verts, en leur attribuant tous les crimes qu'ils imputaient aux bleus[8], les deux factions en vinrent aux mains. Le préfet de la ville, pour apaiser le trouble, fit saisir les plus ardents des deux partis ; quatre furent aussitôt décapités ; trois autres condamnés à la potence, mais l'instrument du supplice s'étant rompu sous leur poids, la multitude s'écria : *A l'église, à l'église !* et des moines les enlevèrent pour les sauver par le droit d'asile. Le préfet avant fait immédiatement cerner l'église, les deux factions réunies pour la première fois, et n'ayant plus qu'un cri : *victoire* (νικά), commencent la guerre par ouvrir les prisons, tuent les plus riches ou les forcent à fuir ; mettent le feu au prétoire, à Sainte-Sophie, au bain de Zeuxippe, au vestibule du palais impérial. Il y avait alors à la cour de l'empereur un préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, et un questeur, Tribonien, qui soulevaient contre eux une haine universelle. Le premier ne savait qu'écrire ; une grande intelligence suppléait en lui au défaut d'études, mais il n'usait de ces facultés supérieures que pour faire le mal, et, après avoir passé la moitié du jour à dépouiller ses administrés, il se livrait aux plus odieuses débauches, toujours disposé à amasser, mieux disposé encore à dépenser et à prodiguer. Le second, doué d'une instruction qui ne redoutait aucun rival, n'était ni moins avide, ni moins insatiable. Il rendait la justice, il faisait les lois ou les défaisait pour de l'argent, selon l'intérêt de ceux qui le payaient. La multitude les cherchait dans toute la ville, vociférant contre eux, et leur promettant la mort. Justinien eut la faiblesse de céder à ces

clameurs, et il destitua Jean de Cappadoce et Tribonien. L'audace des rebelles s'en accrut : le tumulte durait impuni depuis quatre jours. On avait vu sortir du palais impérial deux neveux d'Anastase, Hyppace et Pompée chassés par l'empereur ; les factions vont chercher Hyppace, et, malgré lui, malgré les cris de sa femme, le portent au cirque pour le proclamer. Cependant Justinien délibérait s'il ne prendrait pas la fuite : Il n'est pas nécessaire de vivre, lui dit Théodora, mais il est honteux de survivre son honneur ; un empereur déshonoré et exilé ne ti rut pas un homme mort. Si tu veux fuir, voilà In mer et des vaisseaux, pour moi je m'attache à cette pensée d`un ancien, qu'il n'est pas de plus glorieux linceul qu'un trône. Justinien demeura ; mais on avait vu porter ses trésors sur un vaisseau ; on croyait parti avec sa femme ; Hyppace lui-même consentit à régner et à entendre les injures dont on couvrait le nom de Justinien. Celui-ci avait encore à sa disposition Bélisaire, Mundus, et le cubiculaire Narsès ; il donne à Narsès de l'argent pour regagner une partie des bleus ; il commande aux deux autres de courir au cirque, et d'y prendre la multitude au dépourvu ; Bélisaire ne put d'abord faire marcher les soldats, qui voulaient attendre la victoire d'un parti pour se joindre au vainqueur ; mais l'argent de Narsès troubla bien vite l'accord des rebelles : quelques bleus achetés commencèrent la défection : Sois vainqueur, Justinien Auguste, s'écriaient-ils ; Seigneur, conservez l'empereur Justinien et Théodora. La sédition unit ainsi, les bleus et les verts redevenus ennemis commençaient à s'entre-tuer lorsque Bélisaire arriva. Hyppace fut pris et envoyé à l'empereur, puis étranglé en prison. Plus de trente mille hommes des deux couleurs périrent dans le cirque, et tout rentra dans l'ordre le dixième jour. Le cri de ralliement des rebelles, est resté dans le nom de *sedition nika*, qui désigne ce mouvement populaire[9].

Justinien redevenu le maitre dans sa capitale reprit ses projets de conquête ; aucun peuple barbare ne paraissait plus facile à vaincre que les Vandales. Ils conservaient encore toutes les acquisitions de Genséric, mais ils ne les avaient pas augmentées. Genséric lui-même avait assuré leur décadence en détruisant les forti6cations de toutes les villes sous prétexte d'ôter un point d'appui à l'agression étrangère. Il avait encore réglé sa succession au trône non par ordre de primogéniture de père en fils, dans la ligne directe, mais par rang d'âge entre tous les membres de sa famille ; à ces deux fautes il avait ajouté une persécution atroce contre les catholiques. Il était mort en 477 ; ses successeurs, Huneric (477-484), Gunthamond (484-496), Thrasamond (496-523), Hilderic (523-530),

n'avaient fait qu'augmenter le mal, surtout par leur zèle arien, à l'exception de Gunthamond. En même temps les Vandales avaient fondu sous le soleil d'Afrique ; ils avaient pris l'usage des bains et des mets délicieux que leur fournissaient la terre et la mer. Ils se couvraient d'or et de sériques ; ils passaient leur temps au théâtre, à l'hippodrome, dans les chasses. Il leur fallait des danseurs, des mimes, des sons flatteurs pour l'oreille, des spectacles pour les yeux, des jardins arrosés de ruisseaux, et ombragés d'arbres[10]. Après tout, ils valaient bien les Grecs, qui n'en faisaient guère moins à C. P. Mais Bélisaire avait avec lui beaucoup de fédérés, de Huns, de ces barbares à qui le froid donnait une irrésistible énergie. Ce furent les Huns qui décidèrent le succès.

Le prétexte de la guerre fut une querelle de famille. Gélimer avait détrôné Hilderic, petit-fils de Genséric, qui par sa mère remontait à l'empereur Valentinien III. Justinien se dit vengeur du sang impérial. Quinze mille soldats et vingt mille matelots débarquèrent près de Sullecte (532). La confiance était grande. Un d'eux avait vu en songe des hommes qui apportaient à la maison de Bélisaire une terre avec ses fleurs. Bélisaire s'était couché sur cette terre, avait mangé les fleurs, engageant ses compagnons à l'imiter, et ce qu'ils avaient mangé leur paraissait délicieux. Quand on traça le premier camp, comme on creusait un fossé, il jaillit de terre des sources abondantes. Le païen Procope promettait à l'armée une victoire sans fatigue.

L'armée se dirigea vers Carthage ; elle se grossit de tous les Africains mécontents, et Bélisaire marcha tranquille comme dans un pays de la domination impériale. Près de Carthage, dans une première bataille, il tua le fils de Gélimer, entra dans la ville à la joie des habitants, et s'assit à la table servie pour Gélimer. Les Carthaginois répétaient ce vieil oracle : *Le G poursuivra le B, et, à son tour, le B poursuivra le G*. Gensèric et Boniface, Bélisaire et Gélimer étaient l'objet du contraste. Cependant Gélimer rappelait son second frère de Sardaigne, mais les petits princes maures se reconnaissaient sujets de l'empire, et demandaient à Bélisaire les insignes du commandement selon l'usage ancien.

La bataille de Tricaméron décida la ruine de Gélimer. La garde de Bélisaire la commença, les Huns l'achevèrent. Ils enfermèrent le vaincu sur le mont Papua. La famine dévora les assiégés. Une femme maure avait fait cuire un pain sous la cendre ; deux enfants se le disputaient ; l'un d'eux le portait déjà à sa bouche, l'autre, plus fort, se le fit céder par

des coups redoublés. Gélimer à cette vue se rendit. Il demanda trois choses : un peu de pain, il n'en avait pas mangé depuis trois mois, une éponge pour laver ses yeux malades, et une harpe pour chanter son hymne de la ruine des Vandales. Bélisaire régla le sort de l'Afrique reconquise, et la divisa en cinq provinces. Une calomnie le rappela à C. P. Il y conduisit Gélimer. Il triompha, mais à pied ; on porta à son triomphe des trônes d'or, un monde en pierres précieuses, des coupes d'or, une masse d'argent qui pesait plus de dix mille talents, et les vases de Jérusalem portés à Rome par Titus, et par Genseric à Carthage. Gélimer ne dit qu'un mot à Justinien : *Vanité des vanités, et tout est vanité*. Justinien lui donna des terres en Galatie, mais lui refusa le titre de patrice, parce qu'il persista dans l'hérésie.

Avant cette magnificence du triomphe de Bélisaire, on avait vu Théodora voyager magnifiquement pour prendre des bains en Bithynie. Le patrice préfet de la ville, le patrice comte des largesses, d'autres patrices, des cubiculaires, quatre mille nobles formaient son cortège ; elle avait distribué de grandes sommes aux églises, aux hôpitaux, aux monastères ; *mais ni la guerre, ni la peste ne se lassaient de frapper les malheureux mortels*[11]. C'est ainsi que d'un bout à l'autre du règne de Justinien les calamités naturelles s'associent aux chances de la guerre, et que les revers égaux aux succès déconcertent la joie des victoires. La guerre contre les Ostrogoths commença après la ruine des Vandales ; nous en avons rapporté ailleurs les détails (v. ch. II, § 3). La conquête de la Sicile, la mort du roi l'Ueda Rome soumise, Vitigès vaincu malgré son habileté et le courage de ses barbares, doublaient la réputation de Bélisaire et annonçaient la conquête prochaine de l'Italie. Vitigès ne succomba pas du moins sana vengeance ; il appela à son aide le roi Chosroès ; celui-ci avait déjà montré son dépit des triomphes de Justinien ; il avait réclamé sa part du butin des Vandales en disant : Vous me devez le succès, puisque je vous ai laissé le loisir de vaincre. Averti par le roi des Ostrogothe que l'empire s'accroissait encore, il commença par se plaindre d'une violation de la paix, d'une prétendu lettre Oit ses tributaires étaient sollicités par l'empereur à la défection (540). Des barbares que Procope désigne du nom de Huns venaient de traverser le Danube, et par leurs pillages rapides encourageaient l'agression persane. Trois bandes arrivèrent l'une après l'autre, comme trois vagues qui se succèdent et se dépassent La première inonda tout l'empire depuis le golfe Ionien jusqu'aux faubourgs de Byzance, détruisit trente-deux forts en Illyrie, rasa Cassandrie, et emmena cent vingt mille captifs ; la

seconde poussa jusqu'en Chersonèse et en Asie ; la troisième dévasta la Thessalie, tourna les Thermopyles, et ne s'arrêta qu'au golfe de Corinthe ; de toute la Grèce, le Péloponnèse seul fut épargné[12]. Justinien n'arrêta pas Chosroès par une lettre où il se justifiait longuement. Le grand roi sans daigner répondre, passe l'Euphrate sous prétexte de punir les Arabes Gassanides ; il prend Sura, la détruit (540), et répond alors à l'envoyé de Justinien : Va dire à ton maître que tu as laissé Chosroès, fils de Cabades, sur les ruines de Sura. Il assiège Antioche, tout en déclarant qu'il consent à se retirer pour mille livres d'or ; mais une insulte des habitants irrite son âme impétueuse ; il prend Antioche, la brûle, et égorge les habitants, *quoiqu'un triomphe souillé de sang ne puisse plaire à Chosroès*. L'empereur demanda la paix ; Chosroès répondit par une demande d'argent. Mais ne comptez pas, disait-il, sur une paix perpétuelle, pour une somme une fois donnée. L'amitié ne dure pas plus que l'argent qui la paye. Il me faut un revenu annuel, à ce prix je garderai les portes Caspiennes. Les envoyés impériaux offrirent cinq mille livres d'or comptant, et cinq cents livres par an. Chosroès parut satisfait ; mais quoiqu'il eût promis de retourner en Perse par le plus court chemin, sous prétexte que les ratifications n'étaient pas échangées, il voulut voir Apamée. Les négociateurs tremblèrent à cette parole ; ils virent bien que les richesses d'Apamée attiraient seules le vainqueur, et pour qu'il ne prit pas tout, ils se hâtèrent de lui faire une part de mille livres d'argent. Chosroès accepta, en prit dix mille par-dessus et le trésor de l'Église ; l'empereur n'étant pas encore assez humilié, il fit célébrer les jeux du cirque, et favorisa les verts, Ne laissez pas, criait-il aux cochers verts, la victoire à Justinien- Chalcis et Édesse furent rançonnées à leur tour. Dara se délivra du siège par deux mille livres d'argent, et Chosroantioche, bâtie en Assyrie, fut peuplée des captifs de cette campagne[13].

L'an 541 montra une seconde fois un roi captif aux Byzantins (541). Vitigès venait, après Gélimer, apporter aux pieds du trône impérial, une nouvelle assurance de l'humiliation des barbares (v. ch. II, § 3). Mais Chosroès n'était pas vaincu ni disposé à la paix. Une même cause, la rapacité des Grecs, compromit les succès de l'empire à l'Occident, et renouvela les guerres en Orient. Alexandre Forficula, en Italie, rendit odieuse par ses exactions la victoire de Justinien, et rattacha les Romains eux-mêmes au parti de Totila et des Goths (v. ch. II, § 3). En Orient, les soldats de l'empire opprimaient la Lazique. Jean Tzibus, homme obscur, et qui ne s'était élevé au titre de duc que par son habileté financière, conseilla à Justinien de fonder en Lazique une ville maritime qu'il appela

Pétra. Les Lazes ne pouvaient se procurer, que par un commerce d'échange, le sel, le blé et d'autres choses nécessaires à la vie. Pétra s'éleva au milieu d'eux comme une citadelle d'où le gouverneur grec dominait et interceptait à son gré leur commerce, et ravissait leurs fortunes ; Tzibus achetait seul aux étrangers, et vendait seul aux indigènes, aussi cher qu'il lui convenait. Ce monopole les irrita, et ils appelèrent Chosroès. Bélisaire, revenu d'Italie, avait déjà été chargé de la guerre d'Orient. Chosroès arriva sans obstacle par l'Ibérie, reçut la soumission de Gubaze, coi de Lazique, et malgré les difficultés du siège, il se rendit maître de Pétra. Bélisaire se porta sur Nisibe, prit une place forte, et fit ravager l'Assyrie. Cette diversion ramenait le roi de Perse dans ses États, lorsque les chaleurs de la Mésopotamie mirent la contagion et le découragement dans l'armée grecque, et que de nouvelles hontes domestiques ramenèrent Bélisaire à C. P., à la suite d'Antonine. Au printemps suivant Chosroès reprit les armes, et se dirigea par la Comagène vers le trésor sacré de Jérusalem. Bélisaire prit position sur l'Euphrate ; par une ruse bien combinée, il fit croire à Chosroès que ses Forces étaient nombreuses et qu'il marchait sur Ctésiphon ; il délivra ainsi la Palestine et l'empire ; mais à peine les Perses avaient repassé l'Euphrate qu'il fut lui-même rappelé à C. P. Chosroès reparut une quatrième fois (544) ; trente mille Romains, vaincus en Persarménie par quatre mille hommes, lui donnèrent la pensée d'assiéger Édesse ; après un premier échec, il offrit de se retirer pour de l'argent. Un refus ayant irrité son impatience, il construisit une terrasse autour de la ville, mais les assiégés avancèrent par un chemin souterrain jusqu'à ses travaux et les bouleversèrent. Deux assauts ne réussirent pas davantage ; un combat général tourna encore contre le grand roi ; il décampa ; il aurait même cette fois accordé la paix, si les Romains n'eussent réclamé tout ce qu'il avait pris en Lazique. Il accorda une trêve de cinq ans pour deux mille livres d'or (545).

Ainsi les espérances qu'avaient fait naître la destruction des Vandales, et la captivité de Vitigès, ne s'étaient pas soutenues depuis plusieurs années, nulle gloire au dehors, nul bonheur au dedans. Les tremblements de terre, les inondations, la peste, ravageaient tour à tour les contrées épargnées par la guerre. En 536 Pompéiopolis, en Mysie, fut abîmée à moitié avec ses habitants. En 545, la mer sortant de son lit, s'avança sur la Thrace à une distance de 4.000 pas, et couvrit Odyssus, Dionysiopolis et Aphrodisium[14]. La peste venue d'Égypte n'avait épargné aucune île, aucune caverne, aucune montagne, aucun lieu habité par les hommes ;

elle avait envahi Constantinople pendant la quatrième expédition de Chosroès, elle y sévit pendant trois mois, et porta jusqu'à cinq mille, quelque fois jusqu'à dix mille le nombre des morts par jour. Au commencement chacun avait pu ensevelir ses morts l'accroissement du nombre des malades laissa à la fin les cadavres sans sépulture. En présence de pareils maux les factions du cirque déposèrent leur haine mutuelle, et les hommes les plus dissolus semblèrent s'amender par la crainte de la vengeance divine. Lorsque l'empereur eut été atteint lui-mule., on ne vit plus dans la ville royale, dans le centre de L'empire romain, d'antres. viètements.que ceux de simples particuliers : premiers personnages renonçaient à leurs insignes[15]. D'autres calamités distinguèrent les années suivantes. En 549, au mois de février, un tremblement si violent secoua la terre, que tous les hommes, désespérant de leur salut, et renversés par la crainte, prirent part aux cérémonies publiques, pour invoquer la miséricorde éternelle. En 550, le tonnerre et la foudre répandirent une grande terreur ; plusieurs périrent à l'intérieur de leurs maisons et pendant leur sommeil ; à la fête de saint Jean, un coup de tonnerre partagea en plusieurs morceaux la colonne du Xérolophe[16]. En même temps la guerre d'Italie assurait aux Goths un retour de fortune. Combien Bélisaire et Justinien furent petits en présence de Totila, c'est ce que Procope lui-même, l'adulateur officiel de ces fausses grandeurs, n'a pu dissimuler. Bélisaire ne combat plus pour sauver Rome que par une longue supplication, et sollicite son rappel (549), par la volonté d'Antonine. Totila, après son départ, triompha pendant trois ans (v. ch. II).Chosroès, de son côté, s'inquiétant peu de la trêve, avait la pensée de transplanter les Laziques dans l'intérieur de la Perse et de leur substituer des colonies persanes. Il tentait d'occuper Dora par une ruse, et envoyait à l'empereur une ambassade qui en tira au moins des présents du poids de mille livres d'or. Il rassemblait des bois pour construire des vaisseaux, et tendait un piège à Gubaze, roi de Lazique, dont la fidélité lui était suspecte. La foudre brûla ses matériaux ; Gubaze averti de son danger revint au parti de l'empereur ; la guerre entre l'empire et la Perse recommença avant l'expiration de la trêve (548). Pétra, défendue par 150 Perses contre toute l'armée de Dagistheus, reprise ensuite par les Romains quoique la garnison en eût été renforcée ; Archéopolis, capitale des Lazes, assiégée par Chosroès et défendue heureusement, tels sont les principaux événements de la guerre. Après trois ans de combats, Justinien obtint une trêve de cinq ans pour deux milles livres d'or[17]. Les Impériaux eux-mêmes murmuraient de cette convention honteuse, que les derniers succès rendaient inexcusable.

Narsès, envoyé en Italie avec une armée de Grecs et de barbares, commença (551) de relever l'honneur impérial. Totila périt à Tagina, Teias sur le mont Lectar ; l'Italie reprise tout entière aux Barbares devint un exarchat de l'empire, et les Grecs, maîtres de Rome, semblèrent justifier leur nom de Romains. En 552, l'Espagne, agitée par la concurrence d'Agila et d'Athanagilde, s'ouvrit elle-même aux Impériaux ; le patrice Liberius reconquit les côtes méridionales jusqu'à Cordoue et Évora ; nous avons rapporté ailleurs les détails de ces victoires sur les deux races gothiques (v. ch. II, § 2 et 3). A l'orient Chosroès fut vaincu enfin. Il n'observait point les trêves, dont il ne prononçait le nom que pour obtenir de l'argent ; la guerre avait continué en Lazique ; après des succès variés, les Impériaux l'emportèrent près du Phase (565) ; telle fut la défaite des Perses que Chosroès fit écorcher son général vaincu, et se tint désormais en repos. De si heureuses nouvelles compensaient au moins les désastres intérieurs de l'empire. Un tremblement de terre (564) avait détruit les bains, les églises, une partie des murs de C. P., et la moitié de la ville de Nicomédie. Un autre bien plus terrible, en 568, dura quarante jours, pendant lesquels l'empereur consterné ne posa point la couronne sur sa tête. Toutes les villes de l'empire en eurent leur part ; Constantinople vit s'écrouler les murs de Constantin et de Théodose, l'église de la sainte Vierge et de saint Vincent, la colonne de porphyre qui regardait le palais, et la statue d'Arcadius. Dans cette conjoncture, une nation nouvelle se présenta insolemment pour demander un établissement à l'empereur. La domination des Tartares-Géougen avait péri en Asie-sous les coups des esclaves turcs révoltés ; vingt mille seulement, reste de la tribu des Ogors, avaient échappé. Ces fugitifs, toujours poursuivis par leur vainqueur, répandaient cependant une si grande terreur sur leur route, qu'on les prit pour les Meares ou Avares, peuple féroce de la Scythie ; les Ogors acceptèrent ce nom d'Avares, qui leur ouvrait un passage plus facile ; et, arrivés sur le Danube, ils s'adressèrent à l'empereur ; leurs envoyés mirent en émoi toute la population de C. P. ; ils étaient vraiment dignes de la curiosité grecque, car ils portaient de longs cheveux tressés et noués de bandelettes ; leur extérieur était du reste conforme à celui des Huns. Nous venons, dirent-ils, de la part d'un peuple invincible, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire. Les dernières années de Justinien devaient être heureuses ; il éloigna les Avares en les engageant à s'établir dans la Dacie, sur cette rive supérieure du Danube, en dehors de l'empire, désignant à leurs coups les Gépides. L'année suivante (569), il subit une invasion des Bulgares, mais la repoussa heureusement. Ce peuple

scythique convoitait de son côté la Dacie ; malgré le voisinage des Avares, alliés de l'empire, les Bulgares saisirent le moment où les armées impériales étaient dispersées en Asie, en Italie, en Afrique même. A la suite de leur Khan Zaber (Zaberkhan), ils traversent le Danube, ravageant la Thrace par la guerre, tuent beaucoup d'hommes, en prennent beaucoup, et, rencontrant le mur d'Anastase abattu en quelques endroits par un tremblement de terre, ils le franchissent par les brèches. L'empereur envoya à leur rencontre, mais beaucoup de Grecs y périrent, Justinien fit rentrer dans C. P. les ciboires d'argent et tous les vases sacrés qui se trouvaient hors de la ville. Les protecteurs, la garde des écoles, le sénat, Bélisaire enfin, que l'on tira de l'inaction, rassemblèrent les chevaux de l'empereur, du cirque, des plus riches citoyens, et tout ce qu'on put trouver d'armes. Les Bulgares reculèrent, mais s'arrêtèrent au delà du mur. Après la célébration de la fête de Pâques, Justinien vint à Selymbrie pour réparer le mur. Alors les Bulgares remontèrent vers lu nord mais des vaisseaux à double poupe les attendaient au Danube pour en fermer le passage ; ils demandèrent la liberté de la retraite, et obtinrent la vie sauve[18]. Enfin, en 562, un traité mit fin à la guerre de Perse qui avait commencé avec le règne de Justinien, qui s'était mêlée à tous ses succès et à toutes ses défaites. Les anciennes limites des deux empires furent rétablies. Chosroès abandonna la Lazique, Justinien paya 30.000 pièces d'or. Chosroès permit aux chrétiens de la Perse la liberté de leur culte, et Justinien promit que ces chrétiens ne chercheraient pas à faire de prosélytes. Chosroès, *le divin*, *le géant des géants*, comme il se nommait lui-même, maudit par avance les infracteurs de cette paix, et invoqua l'assistance de l'Être suprême pour les observateurs fidèles.

Justinien avait reconquis à l'occident l'Afrique Vandale, l'Italie, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, les Iles Baléares, les côtes méridionales de l'Espagne ; à l'orient, il n'a pas laissé entamer l'empire ; de nombreuses fortifications, bâties successivement à mesure qu'un nouveau danger se révélait, protégeaient les frontières asiatiques et européennes. Dara, qui ne pouvait périr sans exposer les provinces d'Asie, fut entourée de nouveaux murs, outre ceux d'Anastase ; Amide, Palmyre, Cirsésium, l'ouvrage de Dioclétien, tous les forts entre Dara et Amide, furent réparés. En Lazique, il construisit le Losorius, ferma par un mur les gorges des montagnes, éleva Pétra ; près des Tauroscythes, il rétablit les murs de Cherson. En Europe, il multiplia bien davantage encore les moyens de résistante. En Dardanie, fonda la première *Justiniana* avec un aqueduc, des églises, des portiques, des fontaines, des marchés. Il répara

l'ancienne Ulpiana, qui fut la seconde Justiniana. Il répara si bien les vieux murs de Sardique, Nœsopolis, Germana et Pentalie que ces villes ne pouvaient plus être prises par l'ennemi. Mais la frontière la plus menacée était celle du Danube. Il plaça sur le bord des stations militaires. Toute propriété avait son fort. Il y eut tant de forts sur le Danube, que Justinien ne songea pas à leur donner des noms. Pour défendre les deux Épires, la Macédoine, la Thessalie, la Dardanie et l'Illyrie, il fit ou répara trois-cent trente-trois forts. La Thrace eut cinquante-deux forts sur le Danube, vingt-huit au centre, cent six dans la province de Rhodope[19]. Aussi les barbares ne franchirent qu'une fois le Danube impunément, et le roi de Perse ne garda rien de ses conquêtes, pas même la suprématie sur le peuple inconstant des Lazes. Ces grands résultats, qui ont immortalisé le règne de Justinien, doivent pourtant être appréciés par la prompte décadence dont ils furent suivis, Justinien ne voulut pas croire que le temps de l'empire romain fût passé ; et tandis qu'il aspirait à l'héritage universel des anciens empereurs, il méconnut la nécessité de défendre avant tout l'empire grec ; pour régner sur Rome, il compromit Constantinople. Divisant ses forces entre l'occident et l'orient, au lieu de les concentrer toutes sur un seul point, il ne recueillit que des conquêtes incertaines, et n'éloigna pas le véritable danger. Il reprit l'Italie, l'Afrique et l'Espagne, qui échappèrent bientôt à ses successeurs par leur situation lointaine, et il laissa debout sur ses frontières, les Perses qu'il avait contenus, mais non affaiblis, les Bulgares habitués à franchir le Danube, et les Avares dont il avait favorisé l'établissement. La postérité, qui l'a proclamé le plus grand prince du Bas-Empire, n'a pas considéré que son œuvre mourut avec lui.

Justinien n'est pas moins célèbre par sa législation, qui est une de ses gloires intérieures. Avant lui, Théodose II avait déjà fait un recueil des lois impériales, qu'on appelle code théodosien. Justinien, aidé par Tribonien, publia quatre collections : le *Code* (528), les *Institutes* (533), les *Pandectes* ou *Digeste* (533), les *Novelles* ou *Authentiques* (566). Tous ces codes favorisaient le pouvoir d'un seul, on écarta les lois *séditieuses* de la république, et l'on résuma tout dans la prétendue loi royale, faite en faveur d'Auguste pour lui donner la souveraineté sans partage.

Une autre gloire intérieure de Justinien, c'est sa magnificence. Procope a employé six livres à parler de ses édifices. On y reconnaît l'influence de l'empereur qui commande son éloge. Le panégyriste énumère longuement toutes les églises bâties ou réparées en l'honneur de Dieu, de

la sainte Vierge, des apôtres et des autres saints : églises admirables, dont chacune pourrait faire croire, par son éclat, qu'elle a coûté toute la fortune de l'empire, et que la durée d'un long règne n'a pas suffi à sa construction. La plus magnifique fut Sainte-Sophie, à moitié détruite pendant la sédition Nika, et réparée pour effacer la gloire du temple de Salomon. *Ô Salomon ! je t'ai vaincu*, s'écriait Justinien, et il fit faire un tableau qui représentait Salomon baissant les yeux devant Sainte-Sophie, et comme déplorant sa défaite[20]. Dans les villes mêmes qu'il destinait à la défense, Justinien ne put résister à son désir de constructions somptueuses. Il embellissait Dara, Trébisonde, Amasie, ses *justiniana*, comme des villes d'agrément. Procope, obligé de louer toutes ces choses sous l'œil du maitre ou de ses nombreux espions, obligé de ne pas dire les choses comme elles étaient, s'est vengé dans son histoire secrète. Là, Justinien est *un âne pesant* qui épuise l'empire, qui dépense le trésor de son oncle, qui paie largement les barbares auxiliaires, qui, par des pensions aux barbares, provoque sans relâche leurs invasions. Pour briser la violence des flots, pour construire sur la mer, il attire à lui tout l'argent, confisque les biens pour des crimes imaginaires, suppose des dons volontaires qu'il exige impérieusement. On se croit revenu au temps de Caligula ou de Commode.

Un des derniers actes de Justinien fut une nouvelle, disgrâce de Bélisaire, accusé de conspiration. On le dépouilla de ses biens ; mais il ne fut pas aveuglé et réduit à demander l'aumône, comme on raconté au XIe siècle. Sa mort précéda de quelques mois la mort de Justinien (665).

II

Chosroès survivait à Justinien, épiant l'occasion, de recommencer la guerre. Les Avares fondaient au nord du Danube une puissance redoutable ; Baïan, leur chef, maitre de la Dacie, subjugua d'abord les Slaves (voir chap. IV) ; il aida les Lombards à dépouiller les Gépides ; il prit bientôt la Pannonie, quand les Lombarde la quittèrent. Il devait renouveler dans l'empire les courses et les pillages d'Attila.

Justin II succéda à son oncle Justinien. Ce prince, qui perdit l'Italie (voir chap. II), ne régna que pour s'attirer la haine des Avares et des Perses. Les Avares lui demandaient sou alliance. il répondit qu'il méprisait leur haine et dédaignait leur amitié. Comme Justin Ier, il irrita Chosroès, en

prenant sous sa protection un peuple soumis au grand roi, les Persarméniens, que Chosroès voulait convertir du christianisme à la religion de Zoroastre, et en acceptant l'alliance des Turcs contre les Perses, pour établir des relations de commerce avec la haute Asie.

La peine de cette double imprudence retomba sur Tibère II, successeur de Justin (577), qui cependant contint l'invasion. Beïan ravagea la Mésie et la Thrace, prit Sirmium malgré les serments les plus solennels, et parut devant C. P. Tibère l'éloigna pour de l'argent. En Asie le général impérial Justinien battit Chosroès à Mélitine et le poursuivit jusqu'en Assyrie. Chosroès en mourut de douleur. Son successeur Hormisdas, tyran farouche, qui renouvelait les folies de Cambyse et de Xerxès, qui noyait jusqu'à treize mille grands dans le Tigre, ne voulut pas accepter la paix de Tibère. Le général grec Maurice le battit à Constantine, et mérita le titre de César.

Maurice, empereur (584), fut moins heureux que général. Ses lieutenants, Philippicus et Priscus, avec des troupes indisciplinées, n'arrêtèrent point les Perses. Trois cent mille Turcs, qui venaient au secours des Impériaux, furent détruits par le satrape Bahram. Heureusement Bahram se révolta contre Hormisdas, tandis qu'une autre révolte, dans Ctésiphon, donnait le trône à Chosroès II, fils Hormisdas, Maurice soutint Chosroès contre Bahram, qui ne voulait pas plus du fils que du père ; il fut l'allié du nouveau roi, et obtint une paix avantageuse. Mais, en Europe les Avares causèrent sa mort. Il avait souffert leurs insultes pendant dix ans ; le khan avait exigé des présents, un éléphant, puis un lit d'or, puis une augmentation aux quatre-vingt mille pièces d'or qu'on lui payait ; plus fort après la paix conclue avec Chosroès, Maurice voulut parler haut. Les Avares offraient de rendre douze mille prisonniers pour une rançon ; Maurice la refusa, et les prisonniers furent massacrés. On murmura dans l'empire : Maurice envoya contre les Avares Priscus, qui les battit cinq fois, et donna ordre aux soldats de passer l'hiver dans le pays ennemi ; on murmura dans l'armée. Phocas, exarque des centurions, proclamé empereur, se dirigea vers C. P. Maurice essaya de fuir ; mais il fut saisi à Chalcédoine, et mis à mort avec toute sa famille.

L'usurpation de Phocas (602) prépara les plus grands malheurs que l'empire eût encore subis. Chosroès II, qui devait sa couronne à Maurice, déclara qu'il le vengerait. Vainement la tyrannie de Phocas souleva les Grecs eux-mêmes, vainement Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, en

renversant le tyran de sa propre main (610), rendait la vengeance de Chosroès inutile. Chosroès continua contre Héraclius ce qu'il avait commencé contre Phocas.

Maitre de la Mésopotamie et d'une partie de la. Syrie. Chosroès prit Antioche, Damas, Jérusalem. Il épargna les Juifs tandis qu'il détruisait les églises, égorgeait les chrétiens, et emportait la vraie croix, Le satrape Sanz (613) entra en Égypte, prit Alexandrie abandonnée, arrêta les convois de blé qui nourrissaient C. P. et pénétra jusqu'en Cyrénaïque. De là, il s'élance sur l'Asie Mineure, la traverse sans obstacle, arrive à Chalcédoine et la donne aux Perses pour dix ans. Alors seulement il consentit à traiter. L'empereur s'avançant devant lui, il se prosterna selon l'usage oriental, et lui conseilla d'envoyer une ambassade à Chosroès. Mais dès que les ambassadeurs eurent atteint le territoire persan, il les fit charger de fers. Chosroès traita Saïn avec cruauté, malgré ses prodigieux succès ; misérable, lui dit-il, tu as donc renié ton maître en adorant un étranger ? C'est Héraclius qu'il fallait amener pieds et poings liés ; et Chosroès donne ordre d'écorcher Saïn, puis se tournant vers les ambassadeurs ; j'épargnerai les vôtres quand ils abjureront leur crucifix pour adorer le soleil. On les enferma dans un cachot où ils périrent sous le bâton.

En même temps, les Avares, gagnés par l'or de la Perse, franchirent le mur d'Anastase. L'empereur voulut traiter, il obtint une conférence à Héraclée avec le Khan mais c'était une perfidie. Les Avares assaillirent tout à coup ceux qui suivaient l'empereur, et le poursuivirent lui-même jusqu'aux faubourgs de C.P.

Prise entre les Perses et les Avares, comme un homme violemment secoué entre des. bras puissants qui se débat pour respirer encore, Constantinople ébranlée reste debout cependant. Héraclius voulait transporter le siée de sa puissance à Carthage ; mais le patriarche de C. P. s'y opposa, le clergé donna ses biens ; l'église d'orient sauva l'empire.

Héraclius humilia les Perses, il accabla les Avares.

622. Une première bataille près d'Issus annonça que le temps des revers était passé. Après avoir surveillé les Avares, et acheté leur neutralité (623), Héraclius entreprit une seconde expédition ; il pilla la ville d'Ormia, patrie de Zoroastre, pour venger Jérusalem ; obligé de reculer quand Chosroès rassembla toutes ses armées, il prit position entre

l'Araxe et le Phase, et prépara une alliance avec les Turcs Khozares. Cependant les Avares gagnés encore par le grand roi, s'approchaient de C. P., tandis que les Perses de Chalcédoine agissaient de l'autre coté. Mais le patrice Bonose (626) les extermina. Ce jour fut le dernier jour de la grande domination des Avares. Leur défaite enhardit leurs sujets. Ce monde barbare se divisa comme celui d'Attila ; les Avares ne se maintinrent que dans le Pannonie.

La troisième expédition d'Héraclius (627) compléta la délivrance de l'empire. Avec le secours des Turcs Khozares, il reprit toutes les villes de l'Arménie, de la Syrie et de l'Osrhoène. Il gagna la bataille de Ninive, et pilla les trésors de Chosroès. Mais il ne voulut point passer le Tigre, la limite fixée par Trajan à l'empire. Aussi bien l'empire des Perses tombait en décadence. L'assassinat de Chosroès, par son fils Siroès, commençait une suite d'usurpateurs qui ne devaient pas s'approcher des frontières impériales.

Héraclius traita avec Siroès, recouvra les anciennes limites, les prisonniers, les aigles, la vraie croix. La croix fut l'ornement de son triomphe ; elle précéda son char à C. P. L'année suivante, il voulut la replacer lui-même à Jérusalem, et la porta sur ses épaules depuis la ville jusqu'au Calvaire. L'Église l'avait sauvé, et il paraissait avoir sauvé l'Élise. Mais cette croix qu'il avait reconquise, le temps approchait où il ne saurait pas la défendre.

III

Entre la Perse, la Syrie et l'Égypte, s'étend une large presqu'île, que semblent se disputer les pierres, les sables et les hommes. Si l'on y vient par la Syrie, ce n'est qu'une immense plaine, coupée quelquefois par des éminences arides et couvertes de sables que le vent soulève en montagnes, et disperse tour à tour. Là, souffle le brûlant et sulfureux *samoun*, l'ange de la mort ; là, point de végétation, si ce n'est dans quelques oasis, que l'habitant connaît seul. Ce désert s'appelle Nedjed (Arabie Déserte). A côté est l'Hedjaz (Arabie Pétrée), qui a quelques villes, Sala (en grec Petra), Iatreb, la Mecque, bâtie sur un sol de rocher, au pied de trois montagnes stériles, non loin de l'eau amère du saint puits de Zemzem. Il faut arriver aux terres élevées qui bordent l'océan Érythrée vers le midi, pour rencontrer l'Yémen (Arabie Heureuse). L'eau

douce, le bois, mais surtout le café et l'encens qu'on y trouve en abondance, faisaient dire autrefois que ce pays jouissait du luxe et de l'innocence, et que la ruer y exhalait des vapeurs aromatiques.

Les hommes de ces trois pays s'appellent Arabes ; ils se sont donné encore un autre nom, Charakiiouni (Sarrasins), c'est-à-dire Orientaux. Comme il y a deux Arabies, il y a deux peuples arabes, tous deux descendus de Sem, mais à différents degrés. Yoctan, fils d'Heber fils de Sem, s'établit sur les côtes heureuses. Il eut deux fils. Son peuple s'appela d'abord Yoctanides, puis, de ses deux fils, se divisa en Cahlanides, et Djoramides ou Hamyarites (en grec Homérides). L'autre peuple vient d'Abraham. Ismaël, fils d'Abraham, chassé par son père, fuit dans le désert avec sa mère Agar. Ils allaient mourir de faim et de soie, lorsque range du Seigneur, ranimant de, lui dit : Cet enfant sera un homme terrible ; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères. Des douze fils d'Ismaël, sont nés les Ismaélites, les fils du désert, les Bédouins. Ce sont les malheureux de l'Arabie, les habitants de l'Hedjaz et du Nedjed. Ismaël, frère d'Isaac, n'a point eu sa part dans l'héritage, et jamais les descendants d'Isaac n'ont tendu la main aux descendants d'Ismaël. Le bédouin a souvent pris sa moitié sans remords ; il s'est fait voleur par justice ; d'abord voleur de caravanes ou de butin, sur les frontières de son désert jusqu'à ce qu'il se fit voleur du monde oriental au nom de Mahomet et du Koran.

Ce vagabond est pourtant généreux. Impitoyable pour son ennemi, dans ses vengeances et à la guerre, il ouvre sa porte à qui lui demande l'hospitalité, et c'est lui qui remercie et qui fait ides vœux pour son hôte ; car la venue d'un étranger est une faveur du Ciel. Il sait aimer tout ce qui vit de sa vie ; il aime son cheval et en est aimé ; ils se pleurent l'un l'autre, car ils sont compagnons de vie errante, de gloire et de misère. Il aime et respecte son chameau, animal sacré, présent du ciel, qui plie volontiers les jambes pour recevoir sa charge, et traverse courageusement le désert pour enrichir son maître. Le Bédouin, en effet, ne dédaigne pas le commerce, auquel se livrent surtout les Arabes de l'Yémen. Leur commerce était un genre de guerre et d'aventures, leurs caravanes- étaient des armées ; les premières guerres de Mahomet ne sont que des défaites de caravanes.

Il y a encore d'autres ressemblances entre les Yoctanides et les Ismaélites. Ils ont tous conservé les mœurs patriarcales. Ils sont divisés en familles. Plusieurs familles forment une tribu commandée par un des membres qui prend quelquefois le nom d'*émir*. Cet émir est juge pendant la paix, général pendant la guerre mais sa volonté n'est point absolue ; il est soumis comme les autres à la peine du tar ou talion. Les peuplades de l'Yémen avaient des *tobbah* ou monarques, qui résidaient à Saba ; la Mecque et Iatreb étaient des républiques. Dans l'une et l'autre, une tribu avait domine toutes les tribus par ses talents, ses services et ses richesses ; les Karéjites à Iatreb, et les Koreischites à la Mecque, jouissaient de la principale influence sur les affaires du dehors, et le prince ou *shérif* était choisi parmi eux.

Comme les races primitives, les Arabes avaient le goût de la poésie et de l'éloquence. La grammaire, la rhétorique, n'y entraient pour rien. La nature seule faisait tout. Ils célébraient par des festins le génie d'un poète naissant. Un chœur de femmes, frappant sur des timbales, et dans la parure du jour de leurs noces, chantait devant leurs fils et leurs époux le bonheur de la tribu. Jadis, avant Mahomet, les peuplades les plus éloignées se rendaient chaque année à la foire d'Okad. Pendant trente jours, on échangeait des marchandises, et l'on récitait des moraux d'éloquence et de poésie. L'ouvrage qui remportait le prix était déposé dans les archives des émirs.

L'idolâtrie naquit pour les Arabes, ainsi que pour les autres peuples, de l'altération des vérités révélées après le déluge. On ne cannait pas leurs divinités, mais on sait quelque chose de leur culte. Il y avait à la Mecque une maison carrée appelée Caaba ; elle fut bâtie, selon les anciennes traditions, par Abraham, et Ismaël, sur l'ordre de Dieu. On y gardait deux pierres, l'une appelée le marchepied d'Abraham ; il s'y tenait debout pendant qu'il bâtissait, et la trace de ses pieds y était imprimée ; l'autre, la *Pierre-Noire*, le noyau primitif de la terre, a perdu sa blancheur par les péchés des hommes et doit la reprendre au dernier jugement. Au dernier mois de chaque année, la ville et le temple se remplissaient de pèlerins. C'était alors comme aujourd'hui. Chacun se dépouillait de ses vêtements faisait sept fois en courant le tour de la Caaba, baisait sept fois la Pierre-Noire, visitait et adorait sept fois les montagnes voisines, jetait sept fois des pierres dans la vallée de Mina, et finissait par un sacrifice de brebis et de chameaux dont il enterrait les ongles et la laine dans le terrain sacré.

Mais l'idolâtrie arabe ne fut pas toujours générale. Le sabéisme de Zoroastre, la loi de Moïse pratiquée par les colons juifs de la mer Rouge, avaient leurs prosélytes en Arabie. Le christianisme fut même prêché aux Sarrasins du nord, au temps de l'empereur Valens.

Cette différence de religion amena des guerres civiles, et ce que les Arabes n'avaient pas encore souffert, la soumission à un étranger. Ni les Perses, ni Alexandre, ni les Romains vainqueurs des Macédoniens, n'avaient tenté les sables arabes. Une fois seulement Auguste envoya des légions que l'Arabie ne lui rendit pas. Au commencement du IVe siècle, les Tobbah de l'Yémen, devenus juifs, persécutèrent les chrétiens. Les chrétiens réclamèrent, et avec le secours des Abyssins, se firent un roi chrétien, Abyat. Son fils, en voulant détruire l'idolâtrie, échoua devant la Mecque et bientôt fut chassé avec les siens par Chosroès Ier qui rétablit les anciens rois ; l'Arabie, au moins l'Yémen, reconnut la suprématie des Sassanides.

Mahomet parut bientôt ; il devait confondre les quatre religions de l'Arabie dans son livre, et délivrer les Arabes en les jetant à la conquête du monde.

Mahomet (Mohammed), fils d'Abdallah, fils d'Abdol Motalleb, fils de Hachem, naquit à la Mecque en 570. Sa famille était de la tribu des Koreischites. Abdul Motalleb avait défendu la Mecque contre les Abyssins ; Hachem avait nourri les habitants pendant une famine, et mérité par là son nom. Mahomet, par ses ancêtres, était donc engagé à de grandes choses ; mais il resta orphelin à cinq ans, n'ayant pour héritage que cinq chameaux, sous la tutelle de son oncle Aboutaleb. Dès l'âge de quatorze ans, il mena la vie de caravane, marchande et guerrière, au service d'une riche veuve nommée Cadijah, qui finit par l'épouser ; alors seulement la fortune qu'elle lui communiquait, lui donna avec le repos, la liberté de méditer ses mensonges. Il regarda l'Arabie, et au delà le monde entier, et il se promit l'empire de l'Arabie et du monde, au nom du Dieu dont il serait le prophète.

li passa dans ta retraite les quinze premières années de son mariage ; chaque année, il se cachait pendant un mois dans la caverne du mont Héra, à trois milles de la Mecque. Enfin, quand il eut atteint l'âge de quarante ans, Dieu l'envoya en qualité de prophète au *rouge* et au *noir*. Une nuit, qu'il était dans sa caverne, dans la nuit d'*alkadar*, c'est-à-dire

du décret divin, l'*islam* ou foi qui sauve, descendit du ciel. L'archange Gabriel lui apparut, tenant un livre, et lui dit : Lis. — Je ne sais pas lire, reprit Mahomet. L'ange alors le saisit par les cheveux, et le porta à terre par trois fois, et à la troisième fois, Mahomet se releva sachant lire, et Gabriel lui dit : Lis, au nom de ton seigneur, qui a tout créé, qui a Créé l'homme d'un peu de sang congelé. Lis, car ton seigneur est infiniment honorable ; c'est lui qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume, qui lui a enseigné ce qu'il ne savait pas. Le prophète répéta ces mêmes paroles, et s'étant avancé jusqu'au milieu de la montagne, il entendit une voix qui venait du ciel, et qui disait : Ô Mahomet, tu es l'apôtre de Dieu, et moi je suis Gabriel. Le prophète demeura debout, et contempla Gabriel, mais l'ange se retira, et il se retira aussi.

Et il revint à la Mecque, et rapporta à Cadijah tout ce qu'il avait vu. Je suis ravie, dit-elle, d'apprendre une si agréable nouvelle. Je le jure par celui qui tient en sa main l'âme de Cadijah, vous serez certainement le prophète de cette nation. Et elle alla trouver Waraka, qui avait appris bien des choses pour les avoir entendu dire, et qui était versé dans la lecture des livres. Par le Dieu très-saint, s'écria Waraka, oui par celui qui tient en sa main l'âme de Waraka, vous dites vrai, ô Cadijah, car la loi glorieuse qui a été apportée par Musa (Moïse), fils d'Amram, prédit sa venue. N'en doutez point ; il est le prophète de cette nation.

Cadijah fut la première qui crut à l'islam. Ce qui a fait dire à son mari : Entre les hommes on en trouve plusieurs qui sont parfaits ; mais entre les femmes, on n'en compte que quatre, savoir : Asia, fille de Pharaon, Marie, fille d'Amram, Cadijah, de Kowoïled, et Fâtema, fille de Mahomet.

Puis vint Ali, cousin du prophète, *qui précéda tous les hommes dans l'islamisme, quand il n'était encore qu'un enfant, et n'avait pas atteint l'âge de puberté*. Puis Zaïd, esclave de l'apôtre, qui lui rendit la liberté ; puis Abou-becr, celui qui s'appela Al-seddik, le fidèle témoin ; puis Othman, fils d'Affan, puis neuf autres qui crurent au prophète, et rendirent témoignage à sa véracité.

Mais trois ans s'étaient passés, et la mission restait secrète. Un jour il vit l'ange Gabriel qui descendait vers lui, vêtu de rouge et suspendu sur un trône entre le ciel et la terre. Il s'enfuyait déjà vers les siens en criant : Enveloppez-moi. Alors Dieu fit descendre ces paroles : Ô toi qui es

enveloppé, lève-toi, et exhorte tes proches. Il assembla donc ses proches, les enfants d'Abou Motalleb, et ils vinrent quarante à un festin, où l'on avait préparé un agneau, et rempli un grand vase de lait. Mais en vain il leur présentait les biens de ce monde et ceux de l'autre, au nom du Très-Haut qui les appelait par sa bouche : comme il demandait qui voulait être son vizir, et s'appeler son frère, son envoyé, son lieutenant, ils se taisaient tous, quand Ali s'écria c'est moi qui ferai ce que tu demandes ; si quelqu'un s'oppose à toi, je lui casserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui romprai les jambes ; c'est moi, ô prophète, qui veux être ton vizir sur eux. Les proches du prophète se séparèrent en riant.

Mahomet ne se rebuta pas ; il avait compris que son oncle Abou-Taleb était pour lui, sans se déclarer encore ; il méprisa donc le mécontentement des Koreischites. Aux jours de grandes fêtes, il abordait les pèlerins de la Caaba ; il accusait les ancêtres d'ignorance et de folie ; il annonçait aux Koreischites idolâtres qu'ils brûleraient avec leurs pères dans le même enfer, pour le même crime d'idolâtrie. Les Koreischites s'en plaignirent à Abou-Taleb. Mais Mahomet dit à son oncle : Quand ils viendraient à moi ; le soleil dans une main, la lune dans l'autre ils ne me feraient pas reculer, et Abou-Taleb lui répondit : dites-moi seulement ce qu'il faut que je leur dise, car pour ce qui est de moi je ne vous trahirai pas.

Les Koreischites n'obtenant rien de la branche de Hachem, la proscrivirent. Ils en avaient le droit : Abou-Sophian leur chef, était shérif de la Mecque. Il avait une sœur nommée Omm-Gemil, la mère de beau, qui haïssait aussi l'apôtre. Le Très-Haut l'a surnommée la porteuse de bois, parce qu'elle semait d'épines le chemin de l'apôtre de Dieu.

Dispersez-vous par le monde, dit alors l'apôtre aux musulmans qui n'avaient pas de famille ; et, comme ils demandaient : De quel côté irons-nous ? — De ce côté, il leur montrait l'Éthiopie, il y a là un roi pieux, qui ne commet point d'injustices ; et quatre-vingts s'embarquèrent pour l'Éthiopie, et le prophète et les autres Hashémites entrèrent dans le château d'Abou-Taleb. Il y demeura environ trois ans. Cependant les Koreischites portaient un décret contre tous les enfants de Motalleb et défendaient tous ceux de la tribu d'avoir aucun commerce avec eux, jusqu'à ce que Mahomet fût livré aux Koreischites pour être mis à mort.

Le décret fut suspendu à la Caaba, *la main de celui qui l'écrivit devint sèche aussitôt qu'elle eut écrit*.

Le prophète fatigué *se reposait à peine en Dieu*, lorsque Gabriel descendit encore une fois, avec cent têtes et cent paires d'ailes qui s'étendaient de l'orient à l'occident ; et Gabriel lui dit : Le grand Dieu te salue, et t'annonce ces paroles par ma bouche : ô mon bien aimé, ô ma force, ô ma gloire. Je n'ai créé aucun prophète plus excellent que toi. Pourquoi donc es-tu saisi d'horreur et de crainte ?... Gabriel le laissa ensuite la face couverte d'une lumière brillante, et t'apôtre raconta ce qu'il avait vu à Abou-becr et à Othman.

Après la mort de Cadijah et d'Abou-Taleb, l'apôtre de Dieu éprouva de nouveaux revers de fortune. Mais le temps était venu auquel Dieu avait résolu de rendre glorieuse sa maison sainte. Un jour que le prophète était sur la colline Al-Akaba, au septentrion de la Mecque, il se présenta à quelques habitants d'Iatreb, de la tribu des Karéjites ; et un entretien, ils se retirèrent fort satisfaits de l'apôtre et de retour à Iatreb, ils racontèrent à leurs concitoyens ce qui leur était arrivé, et il n'y eut aucune maison dans la ville où l'on ne parlât de la religion nouvelle ; et voilà pourquoi on les appelle *Ansariens*, qui veut dire *auxiliaires*. Bientôt douze Ansariens vinrent à la Mecque, prêtèrent serment au prophète, promirent le serment des femmes, et demandèrent que Mahomet priât pour tous ; car Dieu est indulgent et miséricordieux.

Mais voilà que les Koreischites se déch.atnèrent contre Dieu par des paroles injurieuses, accusèrent le prophète de mensonge, et persécutèrent les fidèles qui voulaient servir Dieu et professer son unité. Aussitôt le ciel leur envoya permission de combattre contre ceux qui leur feraient injure. Le prophète de Dieu ordonna aux siens de s'enfuir à Iatreb, et d'implorer le secours des Ansariens, et lui-même s'apprêtait à fuir. Mais le diable, qui voulait nuire au prophète, se glissa au cœur des Koreischites, et ils convinrent de choisir un homme de chaque tribu, afin que chaque tribu eût sa part du sang du prophète. Mais tandis qu'ils machinaient des ruses, Dieu en machinait aussi de son côté, car Dieu est le plus rusé et le plus adroit de tous les machinateurs. Gabriel vint dire au prophète de Dieu : Ne couche point cette nuit dans le lit où tu as accoutumé de coucher, et Ali se couvrit de la robe verte de Mahomet, et coucha dans son lit, et le prophète de Dieu, ayant ouvert sa porte secrètement, passa au milieu des conjurés, et prenant une poignée de

poussière en sa main, il la dispersa sur leurs têtes (622). Ici commence l'*hégire* (fuite). C'était un vendredi. La fuite du prophète a consacré ce jour.

Abou-becr l'accompagnait et pleurait. Ils étaient conduits par un idolâtre, et ils arrivèrent à la caverne de Thur, où ils se cachèrent pendent trois jours. Et ceux gui les poursuivaient arrivèrent aussi la caverne, mais ils virent deux colombes qui avaient bâti leur nid et fait leurs œufs, et une toile d'araignée qui fermait tout le passage, et ils raisonnèrent ainsi : Si quelqu'un était entré, il aurait cassé les œufs de la colombe et rompu la toile de l'araignée, et ils se retirèrent.

La vertu de Dieu vaut mieux qu'une double cuirasse contre la pointe des épées, et qu'une forteresse contre les attaques de renflerai. Le prophète de Dieu monta sur un chameau que lui amena son guide, et reprit sa route vers Iatreb. Mais les Koreischites ne se rebutaient point, et *le persécuteur tint un moment l'apôtre de Dieu*. Il suffisait d'un coup de lance, mais Dieu était avec son prophète ; il pria, il promit, il donna sa foi et obtint grâce.

Enfin il arrive à Iatreb, et dès lors Iatreb s'appela Médine (*Medinath*), c'est-à-dire *la ville*, la ville du prophète (*Medinath-al-Nabi*), et ceux qui avaient partagé la fuite du prophète s'appelèrent Mohagériens, qui veut dire *réfugiés*. Alors ils se mirent à construire une mosquée ; le prophète y travailla de ses mains, et quiconque travailla à cet ouvrage bâtit pour la vie éternelle et il unit par une fraternité les Ansariens et les Mohagériens, et chaque Mohagérien eut un frère ansarien. Mais Ali n'eut pas de frère ansarien, et Mahomet lui dit : C'est moi qui serai ton frère en cette vie et dans l'autre ; et Ali s'appela *serviteur de Dieu et frère de l'apôtre de Dieu*.

L'autorité de l'apôtre s'affermissait à Médine, et préparait sa vengeance contre la Mecque. Enfin le prophète déploya son drapeau, et décocha la première flèche contre les ennemis de l'islam. Ayant appris par ses espions qu'Abou-Sophian revenait de Syrie avec trente ou quarante hommes seulement et mille chameaux chargés d'orge, de blé et de raisins secs, il sortit de Médine au commencement du mois de rhamadan, avec trois cent treize hommes, dont soixante-dix-sept Mohagériens. Le nombre de ses chameaux était de soixante-dix. Il n'avait que deux chevaux. Mais les chameaux d'Iatreb portaient partout l'effroi, et les

hommes qui les montaient n'avaient pas d'autre ressource que leurs épées.

L'apôtre campa près de Beder, il permit aux siens de lui construire une loge de bois et de feuilles où il serait assis, et l'apôtre de Dieu s'assit dedans avec Abou-becr. Et ils priaient dans cette loge, pendant que les fidèles combattaient. Mais les fidèles allaient céder, quand l'apôtre s'élançant de sa loge sur son cheval jeta une poignée de sable contre les Koreischites, en criant : Que leur face soit couverte de confusion, et se tournant vers les siens : Frappez de toutes vos forces ; et l'ennemi plia, et l'on fit un grand carnage des Koreischites.

Alors vint à la Mecque un Juif qui se nommait Ca'ab. Il déplorait dans des vers insolents la mort des Koreischites tués à Beder, et il excitait le peuple à la vengeance. Mais l'apôtre l'ayant appris, s'écria : Qui me délivrera de cet homme ? Et aussitôt partit Mohammed, Ansarien, qui poignards Ca'ab. Ce jour-là il y eut une grande consolation dans les musulmans, et une grande affliction dans les infidèles, et il n'y eut plus un juif à Médine qui ne tremblât pour sa vie.

Cependant les Koreischites ne respiraient que la vengeance de tous ces maux. Ils appelèrent à eux les principales tribus des Arabes, et marchèrent vers Médine, et les femmes koreischites portaient des tambours, et les frappaient en cadence, et se lamentaient sur les victimes de la bataille de Beder. L'apôtre vint camper entre Médine et le mont Ohud. Dès que l'on fut à portée, il donna le signal, et l'attaque des musulmans fut brusque, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. Ali tua le grand porte-drapeau des Koreischites, et alors les fidèles rompant leurs rangs, crièrent : Au pillage, au pillage ! car la déroute des ennemis paraissait grande. Mais Satan fit tomber ces fidèles par une trop violente avidité de butin, et Khaled, retournant sur eux avec la cavalerie des idolâtres, cria que l'apôtre était mort. Il était renversé a terre, deux de ses dents avaient été rompues, sa lèvre fendue, et son visage blessé de deux fers de javelots. Soixante-dix musulmans y périrent, et les femmes Koreischites, après avoir examiné les cadavres, coupèrent les nez les oreilles, et s'en firent des ceintures, des colliers et des bracelets. Une d'elles éventra un cadavre, et mangea le foie ; crime abominable. Et les Koreischites chantèrent : Triomphe et sois exalté, ô Hobal, ta religion a vaincu !

Les Nadhirites étaient une des plus riches et des plus puissantes tribus des juifs ; ils avaient un fort château qui n'était qu'à trois milles de Médine ; or, il arriva que deux hommes de cette tribu furent tués par Amru. Les Nadhirites demandèrent satisfaction. Le prophète la promit, et voulut traiter lui-même. Mais les Nadhirites complotèrent de l'écraser dans un festin sous une pierre qui tomberait du toit. Mais l'apôtre vit par inspiration ce que l'on machinait sur sa tête. Il se leva promptement, et ordonna la guerre contre les Nadhirites. En vain ils se défendirent pendant six jours. Toutes les richesses des enfants de Nadhir furent le partage du prophète. Dieu avait dit jusque-là, que l'apôtre n'avait droit qu'à la cinquième partie du butin. Mais de nouvelles paroles descendirent du ciel, et Dieu donna à son apôtre toutes les richesses des Nadhirites, parce que lui seul, cette fois, avait fait le succès comme il avait plu à Dieu, les musulmans n'ayant fait approcher du château, ni chevaux ni chameaux.

Le prophète de Dieu jouissait en paix du fruit de ses conquêtes ; car il avait soumis à son obéissance la plupart des tribus qui habitaient les provinces voisines de Médine. Mais ses ennemis jaloux, et les Nadhirites exilés ne s'endormaient pair au lieu de leur retraite. Et la guerre fut résolue. Mahomet fortifia Médine d'un profond retranchement, et voilà pourquoi cette guerre est appelée *guerre du fossé* (*al Kandak*). Les Koreischites parurent bientôt avec dix mille hommes de diverses nations, et voilà pourquoi cette guerre s'appelle aussi guerre des nations (*al Azab*). Les deux armées demeurèrent en présence plus de vingt jours, sans bataille générale. Les plus braves se faisaient des défis, et c'était là toute la guerre, et Ali s'écria plus d'une fois : Il est tombé sous la pesanteur de mon bras cet insensé, cet étourdi : j'ai vengé l'honneur du seigneur de Mahomet, j'ai laissé mon ennemi à terre, comme un tronc d'arbre enseveli dans le sable et la poussière.

Cependant prophète de Dieu eut recours à son seigneur, et appela sur les nations conjurées le trouble et la confusion : Et Dieu. envoya parmi les infidèles l'esprit de discorde et de division x il fit soufter d'orient un vent froid qui abattit leurs tentes, et le lendemain arriva l'agréable nouvelle de la retraite des ennemis.

Aussitôt l'apôtre dit aux fidèles : A partir de cette heureuse année, c'est vous qui désormais attaquerez vos ennemis ; et comme il rentrait dans Médine, Gabriel lui apparut aves une tiare de lin de diverses couleurs,

monté sur une mule couverte d'une housse de satin ; et il dit à l'apôtre de Dieu : Les anges n'ont pas mis bas les armes ; marche contre les enfants de Koraïdha, et moi je vais les pousser et Les mettre en désordre.

Et l'armée se mit en marche, et Gabriel fit l'office de coureur devant les troupes. Le château des Koraïdhites fut assiège par les braves troupes de la foi, et Gabriel jeta l'épouvante dans les lunes des Koraïdhites ; ils se rendirent, et Dieu fit descendre de leur château ceux qui avaient secouru les Koreischites dans la guerre du fossé ; et Saad, qu'ils avaient choisi pour juge, prononça que les hommes devaient élire mis à mort leurs biens partagés et confisqués, et les enfants réduits à l'esclavage. Et le prophète s'écria : vraiment tu as porté un jugement divin, descendu du plus haut des sept cieux. Sept cents Koraïdhites furent conduits à Médine et enterrés vifs au milieu de la place, et cette place s'appela depuis : le marché des Koraïdhites.

Mais un des plus dangereux ennemis de l'apôtre de Dieu avait échappé. Il se nommait Salam, et il s'était retiré à Khaïbar, chez d'autres juifs. Or il y avait à Médine une émulation de dévouement au prophète entre les Awsites et les Karéjites. Les Awsites avaient déjà tué Caab. A leur tour les Karéjites voulurent tuer Salam. L'apôtre de Dieu le permit, et ils vinrent à Khaïbar et demandèrent l'hospitalité à Salam, et le percèrent de plusieurs coups d'épée dans le ventre, et c'est ainsi que le Très-Haut enleva de ce monde le juif Salam et en débarrassa les musulmans.

L'apôtre continuait ses expéditions autour de Médine, et en même temps faisait un gros commerce sur les côtes de Syrie ; mais il voulait revoir la Mecque. En la sixième année de l'hégire, l'apôtre eut un songe où il lui sembla voir qu'il entrait avec ses compagnons dans la Mecque qu'il prenait en sa main la clef de la Caaba, que lui et les siens faisaient. Les circuits sacrés autour de la Caaba, que les uns se rasaient la tête, que les autres se coupaient les moustaches. Il raconta ce songe a ses compagnons qui s'en réjouirent, et l'on fit de grands préparatifs pour cette expédition et pour le pèlerinage. Mais les Koreischites avaient résolu de lui interdire l'entrée du temple, et ils sortirent en ordre de bataille. L'apôtre vint camper au bourg d'Hodaibia, à une journée de la Mecque, sur le territoire sacré. Là, il fut inauguré d'une inauguration volontaire, par quinze cents musulmans, tous dévoués au prophète.

Mais Dieu ne donna pas la victoire à ceux qui l'avaient inauguré. La multitude des Koreischites prévalut, et l'apôtre fit un traité. Ali, secrétaire de Mahomet, écrivait déjà : *au nom du Dieu clément et miséricordieux* : mais le député des Koreischites s'écria : je n'entends point cela, écrivez : *en ton nom, ô Dieu*, et l'apôtre dit à Ali, écrie : *en ton nom, ô Dieu*. Et Ali ayant écrit : *Voici les conditions auxquelles Mahomet l'apôtre de Dieu, fait la paix* : le député dit encore : *si je te reconnaissais pour l'apôtre de Dieu, je ne l'aurais pas fait la guerre*, et Mahomet dit à Ali : *efface les mots : apôtre de Dieu, et mets en leur place : fils d'Abdallah*. Et comme Ali protestait et disait : non, je ne noircirai pas ton glorieux titre, le prophète prenant la plume, effaça les mots *apôtre de Dieu*, et mit en leur lieu : *fils d'Abdallah*. Le traité établit une trêve de dix ans entre les musulmans et les Koreischites, permit à Mahomet de venir dans un an visiter les saints lieux, lui défendit d'y entrer armé ; et à lui, et à chacun des siens, de séjourner plus de trois jours à la Mecque. Le prophète lut le traité aux fidèles, puis commença un sacrifice, égorgea un chameau et se fit raser la tête, et les fidèles l'imitèrent, et l'on dit que les tètes-et les mentons étant rasés, Dieu envoya un vent violent qui emporta tous les cheveux et toutes les barbes sur le territoire sacré de la Mecque, ou ils furent dispersés de tous côtés.

Les musulmans s'en retournaient tristement à Médine ; mais à deux journées de chemin, Dieu leur envoya une merveilleuse consolation : le chapitre quarante-huitième du Koran leur fut communiqué ; il s'appelle la *conquête*, et il annonçait aux musulmans une conquête certainement illustre.

Et d'abord le prophète écrivit aux rois étrangers pour les inviter à l'islamisme. Le premier fut Kesra ou Khosroès, surnommé Parviz, roi de Perse. Le second fut César, roi des Romains (Héraclius). Le troisième fut Makawkas, seigneur de l'Égypte. Le quatrième fut le grand et puissant roi d'Éthiopie, le *Nagjaschi* (le négush). Le cinquième fut Al-Harêth, le Gassanite. Le sixième fut Howada, fils d'Ali, roi de la province d'Al-Yemana. Le septième fut Mondar, fils de Sawas, roi d'Al-Bahraïn. Le huitième fut Al-Hareth, fils de Colal, qui régnait dans l'Yémen.

Mais en attendant les réponses, il se tourna vers les juifs, qui par des enchantements l'avaient ensorcelé, et il vint assiéger Khaïbar (la forteresse), où les juifs s'étaient retranchés. L'apôtre de Dieu avait à sa suite quatorze cents Fantassins et deux cents cavaliers.

Il avait deux étendards, l'*aigle noir* et le *soleil*, par où les juifs avaient compris que cette guerre était destinée contre eux. C'est pour cela qu'ils avaient coupé leurs palmiers au nombre de quatre cents, et qu'ils avaient fait le dégât à la ronde pour affamer les musulmans. Mais Dieu ouvrit la victoire au prophète. Il prit l'un après l'autre les châteaux des juifs de Khaïbar, et Ali lui fut d'un grand secours. C'est moi, disait Ali aux ennemis, que ma mère à ma naissance surnomma le *lion robuste*. Je vous mesurerai de mon épée et vous taillerai tous en pièces. Enfin les habitants de Khaïbar songèrent à se rendre et ils prièrent l'apôtre de partager avec eux leurs terres, et l'apôtre accepta, à condition qu'il les chasserait de leur pays quand il lui plairait. Après cela, il rassembla toutes les dépouilles et tout le butin il en prit la moitié pour lui et distribua le reste aux musulmans. Mais durant cette guerre de Khaïbar, était arrivé l'empoisonnement de l'apôtre de Dieu. Une femme juive, qui voulait venger son frère tué par Ali, mit du poison dans une brebis rôtie, qui devait être servie sur la table du prophète. Et le prophète en mangea ; et en vain il s'en aperçut, et fit jeter la brebis au feu jusqu'à ce qu'elle fut toute réduite en cendres ; *la brebis de Khaïbar ne cessa de le venir visiter de temps en temps, et trois ans après, les veines de son cœur rompirent par la violence du poison*.

Cependant l'année était révolue, et l'apôtre fit son pèlerinage à la Caaba. C'est la visite de *consommation*, et l'apôtre attira à lui trois Koreischites, Khaled, Amrou et Othman, et ils se firent musulmans.

Après cela, l'apôtre de Dieu envoya ses lieutenants soumettre quelques bourgades, et fit la guerre aux Romains, qui avaient assassiné son ambassadeur au roi de Basra, et la bataille se livre près de Muta (629), une des villes qui dépendent de la Syrie. D'abord, Zaïd, qui portait l'étendard de l'Islamisme, fut tué. Aussitôt Giafar prit l'étendard jusqu'à ce que sa main droite fut coupée. Alors il reprit l'étendard de la main gauche, qui fut coupée à son tour ; et alors il saisit l'étendard de ses deux bras et le tint serré contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'un soldat romain lui fendit la tête de son sabre. Abdallah releva l'étendard et rétablit le combat, mais Abdallah fut tué aussi, et les musulmans s'enfuirent. Alors Khaled, l'épée des épées de Dieu, prenant l'étendard, l'éleva haut, et Dieu donna la victoire aux siens parla valeur de Khaled ; et Khaled disait lui-même : En ce jour-là, neuf épées se rompirent en ma main, et à la fin je n'avais plus pour armes défensives et offensives qu'une petite écuelle de bois d'Yamana. La joie de l'apôtre fut mêlée de regrets, sur la mort des

braves qui avaient soutenu l'étendard, mais après les funérailles, l'apôtre de Dieu se tournant vers les musulmans, leur cria : Ne pleurez plus Giafar, car à la place de ses deux mains coupées, on lui a donné deux ailes qui le portent en paradis, au lieu qu'il a choisi pour demeure.

Et bientôt la Mecque elle-même fut soumise. Les Koreischites avaient violé la trêve, et l'apôtre, déterminé à la guerre approcha de la Mecque avec dix mille combattants. Khaled décida la victoire porta par terre vingt-huit des idolâtres, et chassant les autres dans la ville, y continua le carnage. Et l'apôtre s'avançant sur les hauteurs voisines, avec un turban noir et l'habit de pèlerin, contempla son triomphe et défendit de tuer personne dans la Mecque. Mais sa parole fut vaine, et Dieu qui voulait autrement, obscurcit l'esprit de Khaled qui ne comprit pas la parole du prophète, et tua sans pitié.

L'apôtre de Dieu fit son entrée dans la Mecque, au moment que le soleil parut sur l'horizon. Et il entra dans la Caaba criant à haute voix : *Dieu est plus grand*. Or il y avait autour de la Caaba trois cent soixante idoles, et l'apôtre, à mesure qu'il les touchait de son bâton, disait : La vérité est venue, que le mensonge disparaisse et ne revienne jamais ; le mensonge n'est que vanité, et à mesure qu'il disait ces paroles chaque statue tombait à la renverse ; et quand elles furent tombées, l'apôtre remontant sur son chameau, fit les sept circuits autour de la Caaba, fit deux inclinations, et s'en alla au puits de Zemzem. Et puis il proscrivit onze hommes et six femmes, et dit aux siens : Vous les tuerez en quelque endroit qu'ils se trouvent, et jusque dans le territoire sacré et jusque dans la Caaba.

L'apôtre de Dieu demeura à la Mecque pendant quinze jours ; il régla les affaires du gouvernement de l'État, et sortit pour commencer *la guerre des idoles*. Il soumit la tribu d'Honaïn et assiégea deux fois les Arabes de Tayef. La première fois il leur prit six mille hommes, vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent. Et l'année suivante les Arabes de Tayef ne pouvant résister, se soumirent en silence.

C'est ici l'*année des ambassades* (631). En la neuvième année de l'hégire, les ambassadeurs de toutes les nations arrivèrent à Médine, plus nombreux que les dattes mûres qui tombent du palmier. Chosroès avait déchiré la lettre de l'apôtre qu'il appelait sen esclave ; mais Dieu avait déchiré son royaume comme il avait déchiré la lettre, et suscité contre

Chosroès, son fils Siroès. Héraclius envoya des présents au prophète ; Makawkas, gouverneur de l'Égypte, une belle esclave[21]. Et les princes de l'Yémen en qui avaient attendu les succès de Mahomet, quand le secours lui fut venu et la victoire, entrèrent par troupes dans la religion ; et l'apôtre célébra les louanges de son Seigneur.

Alors le prophète domina sur l'Arabie ; mais il voulait attaquer les autres infidèles, et il chargea Ali de porter à la Mecque la *déclaration* qui venait de descendre du ciel[22]. Elle déliait l'apôtre de tout traité avec les infidèles, ne leur donnant que quatre mois pour embrasser l'islamisme. Elle défendait aux juifs de porter le pied sur le territoire sacré de la Caaba, Et l'apôtre lui-même vint faire le pèlerinage de la Mecque., et égorgea en sacrifice soixante-trois chameaux, qui était le nombre des années de sa vie, et il quitta la Mecque pour ne plus la revoir,

Il n'eut pas le temps d'atteindre les infidèles du Syrie. Il revint à Médine ; et comme sort corps avait perdu sa force, il chargea Abou-becr de faire désormais la prière à sa place. Et voici les adieux de l'apôtre de Dieu, qu'il a faits 'à la mosquée, le dernier jour qu'il y parut : Si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voilà un bâton, qu'il me frappe ; si je dois quelque chose à quelqu'un, voilà ma bourse, qu'il se paye. Un homme sortant de la foule, réclama trois drachmes et l'apôtre les paya, et remercia son créancier de l'avoir accusé en ce monde plutôt que dans l'autre.

Et il revint à sa maison, et Ezraël, l'ange de la mort lui fit demander la permission d'entrer ; et Mahomet donna cette permission. On raconte que les premières paroles que l'apôtre avait prononcées après sa naissance, étaient : *Dieu est grand* ; et que les dernières qu'il prononça en mourant étaient : *entre les citoyens d'en haut*. Omar ne voulait pas croire qu'il fût mort, et le peuple de Médine ne le croyait pas non plus. Mais Al-Abbas, oncle de l'apôtre, leur jura au nom du Dieu à côté duquel il n'y a point de Dieu, que le prophète de Dieu avait certainement goûté la mort. Et une grande consolation vint d'en haut à ceux qui se lamentaient que la paix et la miséricorde descendent sur vous. Toute lame doit goûter la mort ; mais vous recevrez vos récompenses au jour de la résurrection (632)[23].

KORAN. — Il faut quitter le ton arabe pour revenir au langage de la vérité. Mahomet avait connu dans soi voyages un moine grec chassé de l'empire pour hérésie, et un rabbin. Le moine lui fit lire l'Évangile, et le

rabbin lui expliqua le Pentateuque. Ce furent là ses envoyés célestes et son inspiration. il combina les deux livres avec les mœurs et les croyances des Arabes, et il en fit une religion qui valait mieux que l'idolâtrie par ses dogmes et même par quelques préceptes ; mais ces préceptes étaient accommodés à l'amour des combats, des aventures et des plaisirs. On gagnait tout sur la terre à se faire mahométan ; comment s'étonner qu'il ait été obéi sans répugnance !

Il n'avait pas lui-même coordonné sa religion ; comme il faisait parler Dieu à chaque circonstance, sa religion ne pouvait être complète qu'après sa mort, quand Dieu ne lui parlerait plus. A mesure qu'il avait besoin d'une révélation, il la dictait à ses secrétaires, qui l'écrivaient au hasard sur des feuilles de palmier ou des omoplates de mouton. Après sa mort, Abou-becr fit recueillir tous ces fragments, et il en composa un livre, le *Koran*, le livre qui n'a pas d'autre nom, le livre par excellence, comme la *Bible* des Juifs ou le *Zend-Avesta* des Perses.

L'*Islam*, la foi qui sauve, repose sur deux principes, une vérité et un mensonge : *il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Ainsi il déclare la guerre à l'idolâtrie, et se rattache aux croyances chrétiennes en les changeant. La vérité a été apportée aux hommes par six prophètes, Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet. Mais le dernier venu a toujours été le plus grand, et Mahomet est et sera le dernier. Mahomet est ce Paraclet, promis par l'Évangile, qui doit consoler et instruire. Malheur aux chrétiens qui adorent Jésus-Christ comme Dieu : au dernier jugement, Jésus-Christ accusera et les Juifs qui ne l'ont pas reconnu comme prophète et les chrétiens qui le déclarent Dieu. Car Dieu ne tient l'être que de lui-même, n'engendre point et n'est point engendré, et ne connaît aucun compagnon.

Ce Dieu unique a ses serviteurs célestes, ses anges qu'il envoie aux hommes ainsi Gabriel a été envoyé à Mahomet ; ses prophètes qui annoncent sa parole, ainsi Mahomet annonce l'islam. Il a été honoré autrefois d'un culte pur, par les patriarches, les pères des nations ; ainsi Abraham, le père des Arabes, n'était ni juif ni chrétien ; il était *musulman*, c'est-à-dire croyant, et adorateur d'un seul Dieu.

Ce Dieu est puissant. La Bible donne à Mahomet le grand mot de la puissance divine : Dieu dit : *que cela soit fait, et cela est fait*.

Ce Dieu est juste, il punit, il récompense, il fait vivre l'âme après le corps, et doit ressusciter le corps à la fin des temps. C'est la doctrine chrétienne. La réversibilité des mérites, la grâce de l'un accordée en partie aux mérites de l'autre, l'éternité des peines et des récompenses, c'est encore de l'Évangile. Mais voici la différence. Après que chacun aura répondu pour ses œuvres, tous passeront sur le pont de l'abîme ; mais les méchants n'arriveront pas à l'autre bord ; ils tomberont dans l'enfer, plus ou moins bas selon leurs crimes. L'enfer se compose de sept enfers : au septième enfer, au fond de l'abîme, au lieu de la plus horrible souffrance, les hypocrites de toutes les religions ; au sixième enfer, les idolâtres qui souffriront moins ; au cinquième, les mages qui souffriront moins encore ; au quatrième, les juifs ; au troisième, les chrétiens ; au second, les apostats ; au premier, les musulmans impies, les seuls qui puissent espérer d'en sortir, par les prières de Mahomet.

Le paradis sera le séjour des bons ; mais le voluptueux Arabe ne savait pas la langue, qu'on ne parodie pas, des délices du ciel ; il ne savait pas dire que les bons seraient comme des anges devant la face du père qui est dans les cieux. Il parlait aux Bédouins ; il leur promit qu'ils ne seraient plus les Bédouins, les fils du désert, pauvres et déshérités de la matière et de la volupté. Il leur promit l'or pour vêtements, pour habitation un jardin heureux comme l'Yémen ; et dans ces jardins les banquets des heureux de la terre, les vins exquis et les houris aux yeux noirs, au teint blanc comme la perle d'Orient.

Pour passer de la vie de la terre à cette autre vie de plaisirs terrestres, le musulman doit accomplir certains préceptes. Il croira, la *foi* c'est le premier précepte. La *circoncision* qui marque, dès la naissance, son alliance avec Dieu, l'oblige à *prier*, à *jeûner*, à donner l'*aumône*. Dans sa route vers Dieu, la prière le conduira jusqu'à la moitié du chemin, le jeûne jusqu'à la porte divine, et l'aumône lui ouvrira cette porte. Dieu d'abord voulait qu'on priât cinquante fois par jour ; à la demande de Mahomet, il s'est rabattu à cinq fois. Le musulman prie en se tournant vers la Mecque ; et c'est le vendredi, jour de la fuite du prophète, que se fait la prière publique. Le musulman doit encore, une fois en sa vie, venir prier à la Mecque, s'il le peut. Ce pèlerinage remonte à Adam, Abraham, Ismaël ; les apôtres du Messie ont été pèlerins, et Jésus, fils de Marie, quand il descendra du ciel accompagné de soixante-dix mille bienheureux, célébrera en personne le pèlerinage de la Mecque.

Le jeûne doit s'accomplir pendant le mois de Rhamadan, pour préparer la fête du Baïram, espèce de Poque préparée par cette espèce de carême ; misérable parodie de la discipline chrétienne, qui n'a point son explication. Pendant ce mois, le musulman, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, s'abstiendra de nourriture, de bains, de parfums, de plaisirs. Plus tard, d'habiles interprètes en honorant la face du soleil par un jeune austère, firent de la nuit le jour, et passèrent en festins les nuits du Rhamadan.

La somme de l'aumône est fixée par Mahomet, irrévocablement et sana admettre d'excuse, comme fait le despotisme d'Orient. Le musulman, s'il est honnête homme, doit aux pauvres le dixième de ce qu'il possède ; le cinquième, si sa conscience lui fait des reproches, et il doit faire l'aumône sans le dire. El doit prêter sans intérêt. Dieu détourne les yeux, de l'usure pour les porter sur l'aumône.

Le musulman saignera son corps. Gabriel, un jour qu'il instruisait le prophète, gratta la terre avec son pied et l'eau en jaillit, et l'archange enseigna au prophète le rite de la *Vodka*, purification. Si l'eau manque au musulman, il pourra faire l'ablution avec du sable.

Le musulman ne boira pas de vin ni de liqueurs fermentées. Cet ordre descendit du ciel après que le prophète eut couru risque de la vie au festin des Nadhirites. On t'interrogera, dit le Koran, touchant le vin et les jeux de hasard. Dis-leur : il y a un grand crime dans l'un et dans l'autre. Mahomet défendit encore la chair du porc, du lièvre et des animaux étouffés. C'est un nouvel emprunt au Lévitique.

Mais il fallait quelque licence, même sur la terre : Mahomet permit la polygamie. Il réduisait à quatre le nombre des femmes ; un privilège spécial lui en donna quinze. Il y a dans le Koran une longue histoire où Dieu envoie Gabriel pour autoriser tous les dérèglements de Mahomet, pour lui défendre le repentir, et, comme il venait de faire serment de vivre mieux, le délier de ce serment ; car Dieu connait tout, il est sage. Races abâtardies de l'Orient, éternellement dignes de l'esclavage et du mépris du monde ; elles n'ont pas encore enfanté un homme qui ait rougi d'un pareil Dieu, et par sa morale apprécié les intentions du prophète !

L'Islam devait s'établir par la force. Pour enhardir ses soldats au mépris de la mort, Mahomet accepta le dogme de la prédestination répandu dans

tout l'Orient ; il déclara les infidèles prédestinés au feu, et la prédestination absolue a fait la fortune des Arabes.

Tradition. — A côté de la loi écrite, se place la tradition (*Sunna*), qui a été écrite à son tour. C'est un recueil des miracles du prophète. Les miracles prouvent une mission divine, et la Sunna semble être la confirmation du Koran. Les arbres allaient à la rencontre de l'apôtre ; il fut salué par des pierres, l'eau jaillissait de ses doigts : une solive poussa des gémissements devant lui. Ses paroles coupèrent la lune en deux parts. La lune se détourna de sa route, fit sept fois le tour de la Caaba, salua Mahomet en langue arabe, entra par le col de sa chemise et sortit par la manche. Il voyagea sur un borak dans le ciel, salua les patriarches, les prophètes et les anges. Il s'approcha à deux portées de trait du trône de Dieu, le Tout-Puissant le toucha à l'épaule, et il en ressentit un grand froid. Il redescendit à Jérusalem, et toujours porté sur son borak, il ne mit que la dixième partie d'une nuit à faire un voyage de plusieurs milliers d'années. Toutes ces merveilles, que personne n'a jamais vues, et que le prophète racontait aussi bien que les apparitions de Gabriel, furent, pendant deux siècles, conservées par la mémoire des hommes, A la fin, le pieux Al-Bochari, qui venait chaque jour prier dans le temple de la Mecque, et faire ses ablutions au puits de Zemzem écrivit ce qu'on racontait, et déposa ses pages l'une après l'autre sur la chaire et le tombeau de l'apôtre de Dieu.

IV

Le successeur de Mahomet, son *khalife* (vicaire), fut Abou-becr, qu'il avait désigné pour paire la prière publique. Il était père d'Ayescha, la plus chérie des femmes de l'apôtre ; Ayescha devint une puissance. Vainement Ali, époux de Fatime, fille de Mahomet, réclamait l'héritage de son beau-père, et avec lui les Hashémites refusaient le serment de fidélité. Fatime mourut, et Ali affaibli reconnut le khalife. Toutefois sa résistance avait commencé un schisme éternel dans l'islamisme. D'une part, les Sunnites (traditionnaires) reconnaissent comme légitimes les trois khalifes qui régnèrent avant Ali. D'autre part, les Chiites ont ajouté à l'Islam que si Mahomet est l'apôtre de Dieu, Ali est son vicaire. Ils chargent d'imprécations les trois premiers khalifes, Omar surtout. Omar, pour eux, est le diable, et son meurtrier un saint. Ils crient en lançant leurs flèches :

Puisse cette flèche percer le cœur d'Omar. La rivalité dure encore entre les Persans sectateurs d'Ali et les Turcs sunnites.

L'héritage de Mahomet, c'était la prédication du koran par la guerre ; et d'abord il fallut soumettre de nouveau les musulmans arabes qui repoussaient l'abstinence du vin, le jeûne du rhamadan, les cinq prières par jour et les dîmes. Un moment il ne resta au khalife que Médine et Tayef ; mais Khaled écrasa les rebelles, et, par la mort de dix mille, pacifia l'Arabie.

Alors commença la guerre sainte, par cette lettre d'Abou-Becr : Au nom des Dieu dément et miséricordieux, je vous annonce que j'ai dessein d'envoyer les fidèles en Syrie, et que combattre pour la religion est un acte d'obéissance à la volonté de Dieu... Les Arabes accoururent de toutes parts au camp de Médine, et Abou-Becr, montant sur la colline, fit la revue des hommes, des armes et des chevaux : Dieu est vivant et vous regarde, dit-il à cette armée, ne tournez donc jamais le dos ; que le sang des femmes ne souille jamais votre victoire ; respectez les palmiers, les champs de blé, les arbres fruitiers, respectez vos traités... Mais pour ces membres de la congrégation de Satan, que vous reconnaîtrez à leur tonsure, fendez-leur le crâne, s'ils ne se font mahométans.

Cette guerre dura sans interruption pendant vingt-trois ans, à la grande gloire des Arabes, sous les trois khalifes électifs, Arbou-Becr (632-634), Omar (634-644), et Othman (644-655). Les Arabes conquirent la Syrie, l'Égypte et la Perse, et commencèrent paraître en mer. Ralentie par les guerres intérieures et la seconde querelle d'Ali, la guerre sainte reprit sa force première, sous les khalifes Ommiades, en 692, et ne s'arrêta que devant l'invention nouvelle et invincible du feu grégeois (717) et la masse d'armes de Charles-Martel (732).

Au fanatisme des Arabes, à leur rage de prédication aventureuse, à ce sabre impitoyable qui ne permit jamais la discussion sur la foi l'empire grec n'opposa qu'un peuple abâtardi par de misérables controverses, et des empereurs lâches et cruels qui laissèrent faire aux musulmans pour s'égorger plus à l'aise. Après Héraclius (641), le premier César qui s'avoua impuissant contre le koran, Héraclius-Constantin, son fils, Héracléonas, son autre fils, disparurent en un an, empoisonnés ou mutilés. Constant II, fils de Constantin, ne put tenir à C. P., dévastée par ses violences ; il vint errer en Italie et se fit tuer à Syracuse (668).

Constantin III ôta la vue à ses frères, livra les deux Mésies aux Bulgares, et laissa un fils, Justinien II, qui proscrivit en un jour toute la population de C. P. Chassé par Léonce (695), qui fut à son tour chassé par Absimare-Tibère Justinien II reparut avec le secours des Bulgares et périt de la main du bourreau (711).

Conquête de la Syrie. — La lutte entre les khalifes et la famille d'Héraclius n'était donc point incertaine, Abou-becr l'engagea par l'attaque de La Syrie. Abou Obéidah et Khaled partirent devant Bosra (632). La première parole des nouveaux apôtres fut une promesse de mort. Il faut vous faire mahométans, ou passer sous le tranchant de nos épées. Une trahison grecque livra la ville. Aussitôt Damas fut assiégée. Celle-là au moins fut défendue d'abord des combats singuliers entre les plus braves, puis une bataille générale. Cinquante mille Grecs arrivaient ; Khaled suspendit le siège, et écrivit à Amrou : Viens nous rejoindre à Aiznadin, où soixante mille infidèles veulent éteindre avec leur bouche la lumière du Seigneur. La bataille fut solennelle. Kahled réserva ses forces pour la fin du jour, comme le prophète qui gagnait ses batailles vers le soir. Les Grecs épuisèrent leurs flèches, et ils s'étaient ainsi désarmés, lorsque Khaled fondit sur eux et les dispersa. Mais Damas n'était pas prise encore. Le gouverneur grec résista pendant soixante-dix jours ; il fallut pourtant céder. Khaled ne s'était point entendu avec Abou-Obéidah. Tandis que celui-ci accordait une capitulation, Khaled, armé de toute sa rage, entrait par le quartier opposé et inondait les rues de sang. Il fallut l'autorité supérieure d'Abou-Obéidah pour lui faire comprendre un traité qui épargnait le sang des infidèles.

A cette nouvelle, Héraclius s'écria : *Adieu la Syrie*, et Abou-becr, avant de mourir, avait vu ce temps désiré *où les infidèles commençaient à croire, où les impies ne doutaient plus, où les menteurs disaient la vérité*. La guerre continua avec plus de gloire encore sous Omar. La chute de Damas entraîna celle d'Émèse et d'Héliopolis, et la conquête de la Célésyrie. Cependant Héraclius tentait un dernier effort. Il réunissait de toutes les provinces d'Europe et d'Asie quatre-vingt mille Grecs, et plaçait à l'avant-garde soixante mille Arabes chrétiens, parce que rien *ne coupe mieux le diamant que le diamant lui-même*. Les Arabes se portèrent près du torrent de l'Yermouck Les Sarrazins, trois fois repoussés dans la première journée attendirent le lendemain leurs femmes y combattirent à côté d'eux sans rien dérider encore ; ce ne fut qu'au troisième jour que le désastre des impériaux fut complet. Pour

mieux célébrer leur victoire, les Arabes assiégèrent aussitôt Jérusalem. Quatre assauts vaillamment soutenus, des combats de chaque jour, sous la direction du patriarche Sophronius, amenèrent au moins une capitulation. Les habitants ne voulurent se rendre qu'à Omar lui-même. Il partit de Médine sur un chameau chargé de deux sacs ; l'un contenait de l'orge, du riz, du froment, la provision ordinaire des Arabes ; l'autre, des fruits. Devant lui était une outre d'eau, et derrière un plat de bois. Omar laissa aux habitants de Jérusalem l'exercice de leur religion et tous leurs biens, sous la condition d'un tribut ; mais leur fut défendu de sonner leurs cloches à toute volée, et d'essayer la conversion des musulmans. Ce dernier coup brisa Héraclius, il se prosterna douloureusement dans la cathédrale d'Antioche, pleura ses péchés et ceux de son peuple, et déclara au monde qu'il était inutile du combattre contre la volonté de Dieu. Alep fut prise, Antioche se sauva par un tribut de trente mille pièces d'or, et Héraclius s'embarquant pour C. P., délia de leur serment de fidélité ce qui lui restait de sujets en Syrie. Cependant son fils Héraclius-Constantin avait encore quarante mille hommes à Césarée ; mais il sentait le besoin de suivre son père pour lui succéder. Césarée abandonnée, donna 200.000 pièces d'or pour n'être pas pillée, et toute la Syrie fut soumise. La seule vengeance qui se fit sentir aux Arabes, fut une peste qui, a Antioche, en emporta vingt-cinq mille (638).

Conquête de l'Égypte. — Khaled avait toute la gloire de la première conquête, et voilà qu'il portait déjà l'épée de Dieu entre le Tigre et l'Euphrate. Amrou voulait aussi donner sa province au prophète. Il s'avança vers l'Égypte sans attendre les ordres du khalife ; d'autres disent qu'il les demanda, mais sans interrompre sa marche, et qu'après avoir reçu la lettre d'Omar, il ne l'ouvrit que sur la frontière égyptienne. Elle portait : Si tu es toujours en Syrie, retire-toi ; si tu es déjà sur la frontière d'Égypte, avance et compte sur Dieu et sur tes frères. Il lut à son armée cette lettre qui confirmait sa résolution, et attaqua Peluse, la clef de l'Égypte, par où commençait toujours l'invasion. Ses quatre mille hommes emportèrent Péluse en trente jours, et marchèrent sans résistance jusqu'à Memphis. Il persévéra dans le siège pendant sept mois, malgré la forteresse de Babylone et l'inondation du Nil, grâce à l'arrivée de quatre mille autres Arabes, mais surtout grâce à la trahison. La querelle des monophysites (v. chap. VI) avait pénétré en Égypte. Les Coptes, les descendants des anciens habitants, nommés jacobites du nom de Jacques, leur chef, détestaient les Grecs orthodoxes. Makawkas avait obtenu le gouvernement du pays en dissimulant sa croyance ; il voulut se

venger en acceptant les Arabes. Il traita avec Amrou, prêta, avec les Coptes, serment au khalife, et promit l'hospitalité aux musulmans. Alors *Dieu fut victorieux*. C'était le cri d'Amrou en entrant dans Memphis. Le vainqueur dédaigna cette ancienne capitale des Pharaons, et non loin fonda le Kaire. Les Grecs restaient seuls pour défendre l'Égypte. Amrou courut à Alexandrie ; mais une longue résistance l'arrêta. Amrou repoussait les sorties, et les assiégés les assauts. Cela dura quatorze mois. Un jour, Amrou pénétra jusque dans la citadelle sans voir s'il était suivi ; il n'avait que quatre hommes avec lui. Il regardait les Grecs avec audace et les outrageait par ses paroles ; il allait périr quand un des siens, le frappant au visage s'écria : Tu n'es que le dernier des musulmans, laisse parler tes supérieurs. Les Grecs le prirent pour un esclave, et, admirant son courage, le laissèrent aller pour leur ruine. Alexandrie fut prise enfin (640). Amrou annonça au khalife qu'il avait pris la grande ville de l'occident, et Héraclius en mourut de douleur sept mois après. L'Égypte était le plus grand butin que le Bédouin eût encore conquis hors de son désert. Les caravanes arabes s'enrichirent de tout ce que perdaient les vaisseaux de l'empire, et une longue file de chameaux, chargés de provisions, couvrit, presque sans interruption, la route de Memphis à Médine. Amrou gouverna sa conquête, régla les impôts, eu destina un tiers à l'entretien des digues et des canaux, et recommença les travaux du canal des Ptolémées ; mais cette entreprise fut interrompue : on craignait d'ouvrir aux Grecs un chemin jusqu'aux villes saintes de l'Arabie.

Conquête de la Perse. — La guerre de la Perse avait commencé pendant la guerre de Syrie (636). La mort de Chosroès II, les usurpations qui la suivirent laissaient sans défense les trésors si vantés des Sassanides. Cependant l'apparition des Arabes dans les déserts de Babylone avait averti les Perses ; renonçant aux querelles intérieures, ils avaient déposé leur reine Arzéma, le sixième de leurs usurpateurs et mis à sa place Isdegerd III, petit-fils de Chosroès ; mais cet enfant de douze ans sentait sa faiblesse et son inexpérience. Zaïd, lieutenant d'Omar, et trente mille Arabes approchaient. Isdegerd donna à son vizir Rustan cent vingt mille hommes, et le tablier de cuir du forgeron Ardshir couvert de pierres précieuses. Mais Rustan ne put tenir à Cadesiah. C'est la journée *du secours*, parce que les Syriens vinrent secourir les Arabes, la journée *de l'ébranlement* parce qu'elle souleva de ses fondements la monarchie des Perses ; c'est la *nuit du rugissement*, parce que les Arabes chargèrent encore pendant la nuit en rugissant. Un ouragan, au commencement du

second jour, aveugla de poussière les yeux des Perses, et l'Assyrie fut soumise.

Les Arabes voulurent jouir aussitôt de ce succès. Ils fondèrent Bassora au confluent du Tigre et de L'Euphrate. Les plaines qui l'entourent se couvrirent bientôt de palmiers et de troupeaux et l'une des vallées voisines fut appelée un des quatre paradis de l'Asie. Au contraire le vertige avait pris aux Perses. Ils entrevoyaient le dernier jour de leur empire et de leur religion. Ils pouvaient encore beaucoup derrière leurs canaux et leurs rivières ; ils abandonnèrent leurs meilleurs postes. Isdegerd s'enfuit en Médie. Cependant Zaïd passait le Tigre, et les musulmans apercevant Ctésiphon, s'écriaient : Voilà le palais blanc de Chosroès, voilà la prophétie de l'apôtre accomplie. Ctésiphon fut pillée puis abandonnée ; à sa place. Omar fit élever Couffah sur la rive occidentale de l'Euphrate.

Isdegerd voulut au moins tenter le sort des armes à Djalulah ; battu de nouveau, il fuit dans le Farsistan, la patrie du grand Cyrus et des premiers Perses. Ceux qui rie s'enfuirent pas ne résistérent pas mieux, malgré leur courage. Ils furent battus aussi à Nehavend (642) ; les musulmans après cette victoire des victoires, furent maîtres du pays jusqu'à la mer Caspienne. Alors ils revinrent passer le Tigre à Mossoul, se réunirent à une division de l'armée de Syrie, et envahirent le Farsistan. Cependant le nouveau khalife Othman promettait le gouvernement du Khorasan à celui qui se soumettrait. Le Khorasan fut envahi et soumis. Isdegerd fuyant encore de Persépolis, faillit être écrasé sous les colonnes de son palais. Il arriva chez les hordes turques de l'Oxus et de l'Iaxarte, mais l'empereur Chinois Tatt-Song lui fut plus utile ; il lui donna une armée de Tartares. A leur tête il revenait contre les musulmans, mais trahi par un des siens, il fut poursuivi par les Tartares ses alliés. Arrivé au bord du Marg-Ab, il priait un meunier de le porter sur l'autre bord ; il lui offrait en récompense ses bracelets et ses anneaux ; le meunier n'en connaissait pas le prix, il voulait moins sans le savoir et demandait des pièces de monnaie. Ce retard perdit Isdegerd, les Tartares le tuèrent sur le bord du fleuve et la Perse fut soumise au khalife (652).

Expéditions maritimes. — La conquête de la Perse n'était pas la seule gloire du khalifat d'Othman. Moavia, gouverneur de Syrie (648), avait équipé mille sept cents vaisseaux. Il avait pillé les Cyclades et l'île de Rhodes. A Rhodes il avait trouvé les débris du fameux colosse renversé

par un tremblement de terre ; il les avait vendus à un Juif qui en chargea neuf cents chameaux. Moavia avait poussé jusqu'à la Sicile, mais le temps n'était pas venu des grandes victoires sur mer, et les querelles du khalifat devaient ralentir la gloire musulmane.

Querelles intérieures. — Othman n'avait retenu de ses deux prédécesseurs, que l'affectation de la pauvreté ; mais la gloire de ses armes ne déguisa pas sa faiblesse et les abus de son gouvernement. Il livra les commandements à ses parents, à ses amis, et dépouilla Amrou de l'Égypte, conquise par lui. Lorsque les mécontents firent entendre une voix terrible, Othman avoua publiquement ses fautes, et révélant mieux sa faiblesse ranima la rivalité des deux factions. Tandis que les provinces de Couffah, de Bassora et de l'Arabie se révoltaient, Othman, fut assassiné à Médine. Le koran qu'il tenait sur sa poitrine ne le sauva pas. Ayescha, femme de Mahomet, ennemie d'Ali, était absente. Ali fut proclamé khalife (655). A l'heure de la prière le khalife vint à la mosquée vêtu d'une étoffe légère de coton, un turban grossier sur la tête, tenant ses pantoufles d'une main, et s'appuyant de l'autre sur son arc. Les compagnons du prophète et les chefs des tribus saluèrent leur nouveau maitre, et lui présentèrent, comme gage de fidélité, la main droite.

Mais il n'avait point Ayescha, ni Telha, ni Zobéir qui révéraient en cette femme la mère des fidèles. Il marcha contre eux, tua Telha et Zobéir près de Bassora, tua successivement les soixante-dix hommes qui tenaient la bride du chameau d'Ayescha, la prit elle-même et l'envoya à Médine auprès du tombeau du prophète. Mais Ali n'avait pas rétabli Amrou en Égypte, et il avait dépouillé Moavia du gouvernement de Syrie, Amrou et Moavia s'unirent. Moavia osa prendre le titre d'Ernir-al-Moumenin. Ali leur fit, sur la rive occidentale de l'Euphrate, une guerre d'escarmouches de cent dix jours. En vain sa bravoure généreuse voulait terminer la guerre par un combat singulier. Moavia refusa. Cependant Ali ne se laissait pas, ni son épée à deux tranchants ; il cria quatre cents fois dans une nuit : Dieu est victorieux ; c'était quatre cents ennemis qu'il avait tués. Moavia aima mieux la perfidie. Il fit porter le koran devant son année, et en appelant au livre, il attira une partie des troupes d'Ali. Le khalife traita et vint à Couffah. Moavia gagnait peu à peu à lui la Syrie et l'Égypte ; un coup qu'il n'avait pas ordonné le rendit maître. Trois Karéjites avaient déploré dans le temple de la Mecque la religion et l'état divisés par l'intérêt de trois hommes ; chacun choisit sa victime, Amrou, Ali, ou Moavia, et empoisonna son glaive, mais Amrou échappa,

Moavia fut blessé, mais non mortellement. Ali, blessé à mort, expira en ordonnant à ses enfants de tuer l'assassin d'un seul coup. Moavia n'a jamais connu le lieu de son tombeau ; les amis d'Ali attendirent le quatrième siècle de l'hégire pour lui élever près des ruines de Couffah. Un tombeau, un temple et une ville. Alors le désert s'anima par le concours de Chiites, un pèlerinage rival diminua le nombre des pèlerins de la Mecque, et beaucoup voulurent reposer après la mort dans cette terre sacrée de Couffah, aux pieds du frère de l'apôtre.

(660) Hassan, fils d'Ali, proclamé khalife abdiqua après six mois. Moavia fils d'Abou-Sophian, l'ennemi constant du prophète, était donc devenu son vicaire. Il quitta Médine pour Damas ; et à Damas le khalifat, jusque-là électif, devint héréditaire dans la famille des Ommiades. Mais le règne de Moavia ne fut pas glorieux ; ses lieutenants virent l'Afrique et Constantinople, mais l'insolence de leurs menaces tourna à leur confusion. L'Afrique appelait les Arabes. Accablée d'impôts par les successeurs d'Héraclius qui croyaient se venger par là de la perte de l'Égypte, elle crut trouver un libérateur dans le farouche Akbah. Akbah traversa toute l'Afrique en aventurier, suivi de dix mille Arabes, soutenu de temps en temps par les barbares. Il s'approcha des colonies romaines de la Mauritanie Tingitane : pris de la mer en face des îles Canaries, il trouva des barbares sauvages, sans loi, sans discipline, sans or, sans argent ; mais leurs femmes étaient belles et l'on en fit un grand butin ; et puis, poussant son cheval dans les flots, il s'écria : Grand Dieu ! si je n'étais arrêté par cette barrière, rirais aux royaumes inconnus de l'Occident, prêchant l'unité de ton saint nom exterminant les nations rebelles qui adorent un autre Dieu que toi. Mais la révolte des Grecs et des Africains le ramena en arrière. Il avait fondé sa colonie, son caravansérail dans le territoire de Tunis, au milieu des bêtes sauvages et des serpents, il fallut mourir, et son successeur Zobéir périt aussi par une grande armée que l'empereur grec envoya au secours de Carthage.

Moavia s'était ressouvenu de la promesse du prophète qui donnait le pardon des péchés à la première armée qui attaquerait C. P. Yésid, fils du khalife, vint animer de sa présence (668) la flotte, qui devait anéantir la ville des *Césars*. Ils pénétrèrent sans résistance par l'Hellespont et la Propontide. Mais Constantinople avait pour elle ses hauts murs et son feu grégeois. Un ingénieur d'Héliopolis, Callinicus, rebuté par le khalife, avait apporté aux empereurs cette invention impitoyable qui devait le venger des Arabes. Ce feu ne s'éteignait point par l'eau, il la décomposait

et y trouvait un nouvel aliment. Il tombait du haut des murs par flots, ou dans des vases de fer rouge, ou par des flèches garnies d'étoupe imbibée d'huile, ou bien il fendait la mer sur des brûlots violemment lancés contre la flotte ennemie. Il avait le bruit et la vitesse du tonnerre, et dissipait les ténèbres de la nuit par une horrible lumière. La première fois qu'il tomba sur la flotte arabe il la fit reculer jusqu'à Cyzique. Ils y revinrent cinq fois, mais pour perdre plus de trente mille hommes. Ils partirent enfin, reportant au khalife le traité qu'il avait demandé par impuissance, l'obligation d'un tribut annuel de cinquante chevaux ; de cinquante esclaves et de 300 pièces d'or.

Après Moavia (680), Yésid, son fils, ne conquit rien. Il redoutait Hossein, second fils d'Ali, et cette valeur qu'il avait admirée lui-même devant C.P. Pour le perdre, Yésid l'engagea dans une fausse conspiration. Avec une liste de cent quarante mille musulmans qui devaient se révolter près de Couffah, on tira Hossein de Médine. Mais dans la plaine de Kerbela, sa suite, composée en grande partie de femmes et d'enfants effrayés, fut entourée par cinq mille chevaux. Il demandait qu'on lui permit de retourner à Médine. Mais il refusa de se rendre en qualité de criminel. Il fallut combattre encore. Une flèche lui perça la bouche, et trente-trois coups de sabre l'achevèrent. Les Chiites l'honorèrent comme martyr, ses sœurs furent envoyées captives à Médine. La famille d'Ali vécut obscure sans s'éteindre ; elle doit reparaître sous le nom de Fatimites, qui désignait mieux la postérité du prophète. Pour avoir tué Hossein, Yésid n'en fut pas mieux affermi. Moctar lui enleva la Perse ; Abdallah, fils de Zobéir, fier comme le lion, rusé comme le renard, se fit khalife à Médine, et la Mecque et l'Égypte se déclarèrent pour lui. Les armées du khalife pillèrent Médine pendant trois jours ; mais Yésid mourut avant d'avoir reconquis la Mecque. Son fils Moavia accepta, puis quitta un pouvoir usurpé par son aïeul, et ébranlé de toutes parts, Merwan Ier, moins scrupuleux, le remplaça par le choix des Ommiades. Il reprit l'Égypte. Son fils, Abdel-Malek (685), secondé par Hégiage, abattit tous Les ennemis de la famille de Moavia, et reprit la prédication du Koran par la guerre.

Au milieu de ces embarras domestiques Abdel-Malek avait renouvelé avec l'empereur Justinien II le traité de Moavia. L'expulsion de Justinien II le débarrassa de cette gêne. L'Afrique fut soumise sous Abdel-Malek, l'Espagne sous Walid, son fils.

692. *Conquête d'Afrique*. — Hassan, gouverneur d'Égypte, prit par ordre du khalife tous les revenus de la province et quarante mille hommes. Les côtes étaient toujours au pouvoir des Grecs. Carthage n'avait point été attaquée par Akbah, ni par ses successeurs ; elle s'était augmentée de tous les habitants de Tripoli. Hassan marcha droit à Carthage. Il la prit au moyen d'échelles, et renferma les impériaux dans Safatcoura et dans Hippo-Zarytos. Hippone échappa un moment. Le patrice Jean, envoyé par l'usurpateur Léonce, repoussa les Arabes jusqu'a Kairoan la colonie d'Akbah ; les chrétiens reprirent Carthage. Mais à son tour, le commandant des fidèles envoya de nouvelles forces. Les Grecs s'enfuirent, et ce qui restait de Carthage fut anéanti. Restaient les Maures indépendants ou Berbers, espèce de sauvages dont les mœurs avaient autrefois effrayé Procope. Ils mangeaient le blé, l'orge, l'avoine, sans les réduire en farine. Leurs demeures étaient pour la plupart des cavernes où l'on respirait à peine. Toujours couverts d'une tunique dure, ils n'avaient pas d'autre lit. Les plus riches avaient quelquefois une peau de bête pour dormir[24]. Leur reine Kahina appela à elle toutes les tribus indépendantes et se battit avec un courage égal au fanatisme arabe. Hassane fit sa retraite en Égypte. Le parti de Kahina se grossit d'un grand nombre d'Africains. Mais en leur conseillant d'anéantir leurs trésors et d'abattre leurs fortifications, elle les mécontenta. Les Arabes reparurent comme des sauveurs. Kahina fut tuée, les Maures soumis. Musa, successeur d'Hassan, anéantit l'esprit de révolte, réduisit trois cents raille Maures en captivité, en enrôla trente mille dans ses troupes. Il força les autres à apprendre la religion et la langue du prophète, et bientôt il sembla qu'un même peuple habitait de l'Atlantique à l'Euphrate.

Conquête de l'Espagne. — Le vainqueur de l'Afrique eut l'honneur d'accomplir la dernière conquête des Arabes à l'Occident. L'Espagne, préparée par sa décadence à l'invasion (voyez le ch. III), fut ouverte aux Arabes par le comte Julien. Musa, ayant consulté le khalife, en obtint la permission de conquérir les royaumes de l'Occident. Cent Arabes et quatre cents Africaine partirent d'abord pour reconnaître le pays. Tarik leur chef a marqué de son nom le lieu du débarquement, Gebel-al-Tarik a formé plus tard le nom de Gibraltar. Ils poussèrent jusqu'à Algésiras, et revinrent conter à Musa l'hospitalité qu'ils avaient reçue, la richesse du pays, la tranquillité de leur retour. Alors l'invasion commença (710). Cinq mille vétérans suivirent Tarik. A leur arrivée, le roi visigoth, Roderik, assembla les ducs et les comtes, les nobles et les évêques, et jusqu'à cent mille hommes. On se rencontra près de Xérès. Roderik

semblait plutôt un roi d'Orient qu'un fils des Goths. Sa tête portait un diadème de perles, une longue robe bordée d'or et de soie l'enveloppait, et il se couchait nonchalamment sur un char d'ivoire, traîné par des mules blanches. Et cependant les Sarrazins étaient d'abord accablés par le nombre et reculaient. Mais Tarik leur cria qu'il avait résolu de rouler aux pieds *le roi des Romains*. Cette espérance les ranima ; une trahison décida la fuite des Goths. Roderic s'élança sur un cheval et disparut ; on crut qu'il s'était noyé dans le Guadalquivir. Il fut le dernier roi des Goths. Tarik marcha sur Tolède. La Bétique fut soumise ; Tarik accorda aux habitants de Tolède sept églises pour le culte chrétien, et laissa aux Goths et aux Romains leurs juges de leur nation. Les juifs eurent aussi part à sa protection. En Arabie, on les avait tués comme ennemis ; en Espagne, on les gardait comme auxiliaires contre les chrétiens. Ils firent cause commune avec les Arabes jusqu'au jour de la résurrection des Goths.

De Tolède, Tank s'avança rapidement vers le nord, et envoya à Damas une table d'émeraudes que les Romains avaient apportée d'Orient en Italie, et les Goths d'Italie en Espagne. Il vint jusqu'à Gijon, où l'Océan borna sa course victorieuse et sa gloire. En quelques mois il avait soumis la plus grande partie de l'Espagne, mais il l'avait fait sans Musa qui l'avait envoyé. Musa, jaloux le rappelait et assiégeait Mérida. Surpris de la beauté de cette ville, il s'écriait : La race humaine a donc réuni ici tout son art et toute sa puissance. Il la prit et les deux religions se partagèrent les églises. Tarik vint saluer Musa entre Mérida et Tolède. Mais l'accueil de Musa fut froid. Tarik rendit compte des trésors de l'Espagne, et fut fustigé par ordre de Musa. Après cela, il fut, chargé de soumettre la province de Tarragone ; telle était la fidélité des musulmans que Tarik s'en se quitta loyalement.

L'Espagne était soumise, à l'exception des Asturies. Les Goths soumis par les Arabes ne pouvaient tous s'habituer au joug musulman. Quelques familles allèrent se réfugier dans les montagnes des Asturies ; les cavernes de Cabadonga furent le premier asile de mille guerriers, qui, sous la conduite de Pélage, fondèrent une monarchie nouvelle[25]. Mais ils se cachaient encore ; Musa ne les vit point. Il passa les Pyrénées peur soumettre la Septimanie, comme dépendance du royaume des Goths, tandis que son fils Abdelazis combattait le Gogh Théodomir. Musa trouva à Carcassonne sept statues équestres d'argent massif, puis il entra dans Narbonne. Il y éleva une colonne qui sembla marquer la limite des conquêtes arabes, et il revint en Espagne. Abdelazis avait accordé à

Théodomir la province de Murcie, sous la condition d'un tribut. Musa ne jouit pas de ce qu'il avait fait. Les amis de Tarik l'accusèrent auprès du khalife Walid. Tout à coup un messager arriva à son camp, saisit la bride de son cheval et lui ordonna de le suivre à Damas. Il eut beau marcher en triomphateur de Ceuta à Damas, étalant les dépouilles de l'Afrique et de l'Espagne, suivi de quatre cents Goths, ornés de couronnes et de ceintures d'or ; le successeur de Walid, Soliman, le condamna à une amende exorbitante, le fit fustiger en public, et après l'avoir exposé au soleil, devant la porte du palais, lui accorda un exil honnête sous le nom de pèlerinage à la Mecque. Abdelazis fut mis à mort en Espagne, et sa tête fut portée à son père.

Ceux qui leur succédèrent en Espagne organisèrent l'établissement des Arabes, et une civilisation nouvelle. Ils s'efforcèrent dé faire aimer la domination arabe, ils y transplantèrent les arbres de l'Afrique et de l'Asie, introduisirent de nouveaux moyens d'agriculture, et préparèrent la gloire des khalifes de Cordoue.

Les Arabes semblaient comprendre qu'ils étaient arrivés à la fin de leur course conquérante : et en effet, Musa avait semblé élever la borne que leur puissance ne devait pas franchir. Dès l'an 719, les vainqueurs voulurent pénétrer dans les Asturies. Plus de soixante mille furent précipités du mont Auene dans la Déva par la valeur de Pélage. Leurs ossements et leurs armes demeurèrent longtemps connue un témoignage de leur défaite, et le pèlerinage de *Notre-Dame* de Cabadonga n'a pas d'autre origine (Muller). Les Arabes n'eurent pas un meilleur sert au-delà de la Septimanie. L'émir Abdérame avait destiné au joug du prophète les pays de la domination des Francs, et le reste de l'Europe. Vainqueur du Maure Munuza, qui avait épousé la fille du duc d'Aquitaine, il osa assiéger Arles, et après une victoire sur le duc il n'eut pas le tempe de compter les ennemis morts. Il planta son étendard devant Tours et devant Sens. Mais il emportait trop de butin. Karle Marteau l'attendit entre Tours et Poitiers (732). Les mains de fer des Germains furent invincibles, et la masse d'armes du héros chrétien écrasa, en ce jour-là, trois cent soixante-quinze mille Sarrazins. Eudes reprit son Aquitaine, et les Arabes ne s'agitèrent plus que dans la Septimanie.

L'Orient même, qui était réservé à la religion musulmane, arrêta encore une fois les soldats du prophète. Vers l'an 707, Catibah, *le conducteur de chameaux*, avait acquis la Transoxiane, atteint les hordes turques, et

communiqué avec la Chine. En même temps, Kasim avait parlé aux Hindous le langage du Koran, et fait des prosélytes sur la cote de Malabar. Mais Constantinople échappa encore. A Justinien II avaient succédé Philépique Bardane, puis Artémius ou Anastase II. Le khalife Soliman préparait un armement contre C. P. Anastase II fit réparer les murs, chassa de la ville tous ceux qui n'avaient pas de vivres pour un siège de trois ans, et conçut un moment la pensée de brûler les munitions navales de l'ennemi, et les bois de cyprès apportés sur la côte de Phénicie. Le dessein échoua par trahison, comme il arrivait toujours chez les Grecs, et Anastase tué fut remplacé par Léon l'Isaurien. Alors, Moslémah, frère du khalife, parut devant C. P. Pour augmenter sa confiance, l'empereur fit briser les chaînes du port, attira la flotte ennemie, plus près du feu grégeois, et la brûla. Omar II, successeur de Soliman, voulut continuer le siège. Mais pendant un hiver de cent jours, la neige couvrit la terre, et engourdit les Arabes habitués à la chaleur du désert. Deux flottes vinrent à leur secours, mais les Grecs rallumèrent leurs feux. Les Arabes avaient perdu dix-huit cents vaisseaux. L'alliance de Léon avec les Bulgares acheva l'armée de terre. Après treize mois de siège, Moslémah obtint la permission de se retirer.

Ainsi fut brisée la violence de l'invasion arabe. Le temps approchait d'une grande révolution, qui devait diviser l'islamisme, et venger le monde chrétien sans le délivrer encore.

[1] Cédrénus, page 357.

[2] Procope, *De bello Persico*, 1-2.

[3] Théophane, l'an 17 d'Anastase.

[4] J'ai voulu conserver quelque chose du Τυμβογέρων Procope.

[5] J'ai cru nécessaire de donner ce long récit de Procope (*Histoire secrète*, 7) comme un exemple de la vie habituelle des Byzantins.

[6] Procope, *Histoire secrète*.

[7] Procope, *De bello Persico*, 1-12, 13..

[8] Théophane, *Chronographie*, an 5 de Justinien.

[9] Procope, *De bello Persico*, 1-24. Théophane, cité plus haut.

[10] Procope, *De bello Vand*., 11.

[11] Théophane, an 9 et 10 de Justinien.

[12] Procope, *De bello Persico*, 2-4.

[13] Tous les détails de cette guerre s'ont longuement rapportés par Procope, *De bello Persico*, 2-ch. de 4 à 14.

[14] Théophanie, *Chronog*., an 9 et 18 de Justinien.

[15] Procope, *De bello Persico*, 2-22, 23.

[16] Théophane.

[17] Voyez Procope, *De bello Persico*, fin du liv. 11, et *De bello Goth*., lib. 4.

[18] Théophane an 31 et 32 de Justinien.

[19] Procope, *De ædificiis, passim*.

[20] Corippus, *De laudibus Justini*, liv. 2.

[21] Makawkas était Jacobite. Par haine de la religion catholique il se faisait l'ami de Mahomet.

[22] C'est un chapitre du Koran.

[23] Toute cette histoire de Mahomet est extraite des pièces rapportées par Gagnier, dans la vie de Mahomet.

[24] Procope, *De bello Vandalico*, 2.

[25] Muller.

CHAPITRE SIXIÈME.

Histoire de L'Église depuis la mort de Théodose, 395, jusqu'à l'hérésie des Iconoclastes, 726.

L'Église, aux quatre premiers siècles, avait conquis le monde romain, et déjà quelques peuples inaccessibles aux armes romaines. Elle était entrée en Perse, malgré les déserts où avaient péri Valérien et Julien, ses persécuteurs ; elle commençait à *chanter les psaumes* chez les Scythes que nul conquérant n'avait pu atteindre. Elle avait envoyé des prédicateurs en Arabie et en Ethiopie, plus loin que les légions d'Auguste. De Rome elle dominait le monde : Rome chrétienne n'avait pas à regretter le départ des empereurs ; elle avait en elle le véritable dominateur du monde, le chef de l'Église.

Cependant l'Église lutte encore contre l'empire comme autrefois, et contre un danger nouveau, l'invasion. Le paganisme n'était pas tout fait mort dans l'empire même. La *Diane* des Ardennes n'était pas renversée ; Autun n'avait pas renoncé aux lupercales. On adorait encore des pierres, des arbres et des fontaines : les campagnes surtout étaient le dernier asile de l'idolâtrie[1]. L'hérésie était aussi dans l'empire. A la puissance de l'arianisme allait succéder Pélage, Nestorius, Eutyches, les *Trois Chapitres*, les monothélites : cette lutte de controverse qui vient surtout de l'orient grec, finira un jour par le schisme. A côté de ce danger, l'invasion semble détruire l'œuvre de quatre siècles. Les barbares germains apportaient contre l'Église un paganisme nouveau, une hérésie impériale, la seule, du reste, qu'ils aient adoptée en ce temps l'arianisme imposé aux Goths par l'empereur Valens, et embrassé par d'autres peuplades après les Goths. Les barbares Scythes, sectateurs de la guerre divinisée sous la forme d'un sabre, vont passer pour détruire. Enfin le

cimeterre musulman s'appesantira sur la haute Asie, le nord de l'Afrique et l'Espagne. Il faudra huit siècles pour délivrer l'Espagne, et l'Afrique n'a pas encore vu renaître son ancienne gloire chrétienne.

L'Église fut la plus forte ; elle domina les hérésies, et les tua par ses conciles : elle fit même quelques conversions nouvelles en Orient à la faveur de l'empire grec. Elle convertit les barbares Germains, et à côté d'eux, et quelquefois par eux, les nations que Rome n'avait pas connues.

I

Lutte de l'Église contre les Romains et les Grecs. — Le grand Jean Chrysostome, l'infatigable ennemi des Ariens et des vices de Byzance, était mort exilé par l'empereur Arcadius (404). L'Orient avait donné le spectacle d'un patriarche traîné pendant soixante-dix jours, malgré sa vieillesse, de C. P. au mont Taurus ; relégué plus tard au Pont-Euxin, et succombant en route aux fatigues que ses guides lui multipliaient. C'était le commencement des controverses qui allaient s'ouvrir, et des querelles honteuses, où l'Occident participa quelquefois, mais dont l'orient porte aujourd'hui la peine invétérée.

Vers 418, un Breton de Bangor, nommé Pélage, nia le péché originel, déclarant que l'homme pouvait vivre sans péché et se sauver par sa seule vertu. Cette doctrine fut prêchée partout. De Bretagne elle passa en Orient. Elle fut combattue par Augustin et par Jérôme ; condamnée dans un concile de Carthage ; anathématisée par le pape Zozime, que l'empereur Honorius soutint par un édit. Elle reçut les derniers coups dans la Bretagne sa patrie, de saint Germain d'Auxerre et de saint Loup de Troyes.

Vint ensuite une hérésie orientale (431). Le patriarche de C. P., Nestorius, avait dit à l'empereur Théodose II : Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel ; prêtez-moi votre bras pour exterminer l'hérésie, et je vous aiderai à vaincre les Perses. Ce mime homme fut hérésiarque il enseigna qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, comme il y avait deux natures, et que la sainte Vierge n'était pas la *mère de Dieu*, mais la mère d'un corps et d'une âme humaine. Cyrille, le patriarche d'Alexandrie, le dénonça au pape Célestin ; mais l'empereur protégeait Nestorius. Le troisième concile œcuménique

s'assembla à Éphèse. Trois légats de Célestin y présidaient. Nestorius fut condamné dès la première séance, et ce fut une grande joie dans Éphèse. Le mime concile condamna encore les Pélagiens. Théodose adhéra à la décision.

Mais il restait des partisans à Nestorius. Eutyches en disputant contre eux, tomba dans l'erreur opposée, et soutint qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, c'est l'hérésie des monophysites (449). Condamné par Flavien, patriarche de Constantinople, dans un concile national et par le pape Léon Ier, Eutyches obtint, par la faveur de Dioscore d'Alexandrie, la réunion d'un autre concile de cent trente évêques à Éphèse. C'est le *brigandage d'Éphèse* ; on y déposa Flavien, patriarche de C. P. On l'accabla de coups, parce qu'il en appelait au Saint-Siège. Des soldats surveillaient le concile, et montraient des chaînes. Les magistrats déclarèrent que l'empereur ferait examiner la foi par ses commissaires, et ces prélats y consentirent, L'empereur força l'Orient an silence par les dépositions, les emprisonnements et les exils. Ce fut sous Marcien que le concile de Chalcédoine (451) répara ce mal. La suprématie du pape y apparut bien puissante[2]. Le concile, après avoir condamne Eutyches, avait donne au siège de C. P. le premier rang après celui de Rome. Les légats du pape réclamèrent ; le pape Léon Ier cassa le canon, et les évêques reconnurent son autorité par ce mot célèbre : Pierre a parlé par la bouche de Léon. Toutefois, malgré ce concile, la doctrine d'Eutyches ne fut pas détruite : Jacques Baradée évêque d'Édesse, s'en constitua le défenseur, et ses partisans, nommés Jacobites ont ouvert l'Égypte aux Arabes (v. chap. V). La lutte continuant donc entre les partisans du concile de Chalcédoine et ceux du conciliabule d'Éphèse, l'empereur Zénon crut tout pacifier (482) par son *hénoticon* (édit d'union), réconciliation trompeuse qui favorisait les Eutychiens, el, augmentant leur nombre, les divisa en dix sectes. Plus tard, Théodora, pour mieux protéger ces hérétiques, contribua à faire élire le pape Vigile, à condition qu'il se déclarerait contre le concile de Chalcédoine. Silvère, élu à Rome, par l'ordre de l'Ostrogoth Théodat, ayant refusé de condamner le concile, fut exilé par Bélisaire. Vigile, qui prit sa place, anathématisa les Eutychiens.

Sous Justinien encore, une autre querelle religieuse s'émut en Orient et gagna l'Occident. Trois hommes avaient défendu Nestorius, Ibbas d'Édesse, Théodoret de Cyrrha, et Théodore de Mopsueste. On appelait leurs écrits les *Trois Chapitres*. Justinien attaqua les Trois Chapitres par

un édit que souscrivirent les évêques d'Orient. Le pape rejeta cet édit. L'empereur, ne pouvant se faire obéir, invita le pape Vigile (654) à se rendre à C. P. Ne pouvant le convaincre, l'empereur le traita avec cruauté. Vous me tenez captif, lui dit le pape, mais vous ne tenez pas saint Pierre, et il excommunia le patriarche de C. P. et Théodora. Justinien consentit à un concile général, mais voulut qu'il se tint à C. P. C'est le cinquième concile œcuménique. Il condamna les Trois Chapitres, et Vigile l'approuva. De cette condamnation résulta le *schisme d'Aquilée*. On appelait ainsi la résistance de plusieurs évêques d'Occident, dont l'évêque d'Aquilée était le chef. Ce schisme dura cent cinquante ans.

Le temps marcha sans mettre rendre dans les esprits. Le dévergondage de la subtilité grecque, pour réunir les opinions, ajouta, en 630, une nouvelle erreur. Héraclius conférant avec un patriarche des Eutychiens, celui-ci promit la soumission de la secte si les Grecs voulaient reconnaitre qu'il n'y avait eu dans *Jésus-Christ qu'une seule volonté*. De là l'hérésie des monothélites. Le patriarche de C. P. l'ayant approuvé, Héraclius la confirma par un édit. Le pape Honorius trompé par un faux exposé de la doctrine, traita la chose comme une question de mots. Mais la querelle continua. Elle ne fut terminée ni par l'*Ecthèse* (exposition) que publia Héraclius en 639, et que condamna le pape Jean IV, ni par le *Type* (formulaire) de l'empereur Constant II (648) que le pape Martin fit condamner dans un concile. Il faut attendre le règne de Constantin Pogonat, et le pontificat d'Agathon, pour voir à C. P. le sixième concile œcuménique (680). Ce concile condamna les monothélites, et les six patriarches qui les avaient soutenus.

Jusque-là les empereurs avaient soutenu les hérésies, mais n'en avaient pas été les auteurs. Il était réservé à Léon l'Isaurien de prendre le rôle d'hérésiarque. La doctrine des iconoclastes, qui fut son œuvre, amena des révolutions qui appartiennent à l'époque suivante.

Au moins la vraie foi s'était maintenue. Au milieu de ces agitations, l'Église avait acquis de nouveaux disciples en orient ; Justinien avait achevé le paganisme par la clôture des écoles païennes. Les Lazes, les Abasges, avaient dû leur conversion à Justinien et à Justin II. Les Nestoriens eux-mêmes avaient pénétré jusqu'en Chine. Mais le grand triomphe de l'Église fut la conversion des barbares d'Occident.

II

Lutte de l'Église contre les barbares d'occident. — Les Goths, les Vandales, les Suèves, les Hérules, étaient Ariens quand ils envahirent ; les Bourguignons, les Lombards le devinrent après l'invasion ; les Huns, les Francs, les Saxons étaient païens. Ces barbares ne discutaient pas, ils persécutaient. On n'a pas assez remarqué cette persécution-là. Sidoine Apollinaire, le panégyriste des Romains et des Goths, devenu évêque de Clermont, avait bien changé de langage : Que le roi des Goths, Euric, disait-il, défende par les armes les limites de son royaume, ou les étende, nous autres pécheurs, devons-nous l'accuser ? Non sans doute ; il est dans l'ordre que ce riche soit couvert de pourpre et de lin précieux, et que ce Lazare soit frappé d'ulcères et de pauvreté. Il est dans l'ordre que Pharaon marche avec le diadème, et l'Israélite avec le panier. Il est dans l'ordre que jetés, nous aussi, dans la fournaise de Babylone, nous soupirions avec Jérémie vers la spirituelle Jérusalem, et qu'Assur, orgueilleux de son faste royal, foule aux pieds les sanctuaires des saints. Et moi, considérant les vicissitudes des choses présentes et des choses futures, je porte plus patiemment tous ces maux : car si je regarde en moi quels ont été mes mérites, je trouve ces adversités trop légères encore, et je sais certainement que le remède de l'homme intérieur, c'est que l'homme extérieur soit broyé par les fléaux divers des souffrances. Cependant il faut l'avouer, malgré la force terrible de ce roi des Goths je le redoute moins pour les remparts romains que pour les lois chrétiennes, tant son visage, tant son cœur s'irritent au seul nom de catholique. On le croirait plutôt prince de sa secte que prince de sa nation. Apprenez donc aujourd'hui le sort des peuples catholiques, et hâtez-vous d'y apporter remède. Burdigala, les Petrocorii, les Rutènes, les Lémovices, Gabalitani Helusani, Vasates Convenœ, Auscenses et un plus grand nombre encore, ont. perdu leurs évêques par la mort, et ne les ont pas vus remplacés par d'autres. La ruine spirituelle a porté au loin ses limites. Voyez les églises renversées, les portes enlevées de leurs gonds, l'entrée des basiliques fermée par des ronces hérissées. Voyez, cl douleur, les troupeaux qui se couchent dans les vestibules a moitié ouverts, et qui vont manger l'herbe qui a poussé à côté des autels. La solitude s'est étendue des paroisses rustiques aux villes mêmes, où les assemblées deviennent plus rares, car à la mort de chaque évêque le sacerdoce meurt avec lui. Et je ne parle pas de Crocus, de Simplicius, chassés de leurs chaires et exilés.....[3]
Plus tard la politique se mêla à la différence des croyances. Volusien, évêque de Tours, suspect d'attachement aux Francs devenus catholiques,

fut exilé. L'évêque Verus fut exilé pour la même cause, et finit sa vie dans cet exil[4]. En Espagne les Visigoths ne montrèrent pas plus de douceur pour les catholiques. Amalaric accablait de coups sa femme, fille de Clovis. Elle appela à sa vengeance ses frères Childebert et Clotaire, en leur faisant passer ses vêtements pleins de sang. Le roi Léovigild ternit sa gloire par ses erreurs. Rempli de la fureur d'une perfidie injuste, il souleva une persécution contre les catholiques, exila plusieurs évêques, retira les privilèges des églises, et confisqua leurs revenus. Il en poussa d'autres par la crainte, à l'hérésie pestilentielle de l'arianisme ; mais il séduisit le plus grand nombre par l'or. Il osa rebaptiser les catholiques, et non-seulement les laïques, mais ceux mêmes qui avaient la dignité du sacerdoce, comme l'évêque apostat de Saragosse, Vincent, qui sembla tomber du ciel dans l'enfer[5].

Léovigild n'épargna pas même sa famille. Son fils Herménigilde, converti par sa femme Ingunde, fille de Sigebert d'Ostrasie irrita violemment son père. Poussé à bout par les mauvais traitements, il prit les armes, et s'allia aux Grecs qui guerroyaient alors en Espagne. Mais le général grec le trahit pour trente mille sous d'or, et le livra au roi. Herménigilde emprisonné refusa de recevoir la communion des mains d'un évêque arien, et fut tué. Sa femme Ingunde, prise par les Grecs, fut emmenée en Afrique où elle mourut.

Les Suèves, les Vandales, persécutèrent aussi. Genseric avait donné l'exemple. Son fils Huneric renouvela les persécutions les plus cruelles des trois premiers siècles. On compte quarante mille catholiques tués par ses ordres, en moins de deux ans ; plusieurs eurent la largue et la main droite coupées[6]. Les églises d'Afrique, fermées par ses ordres, se rouvrirent par la permission de Gunthamond, mais son successeur Thrasamond, n'ayant pu attirer par l'or les catholiques à l'apostasie, recourut aux supplices, et relégua en Sardaigne deux cent vingt-cinq évêques, et parmi eux saint Fulgence. Avant de mourir, il exigea de son successeur Hilderic le serment de ne pas ouvrir les églises des catholiques, et de ne pas rappeler les évêques exiléx. Les Vandales demeurèrent ariens et persécuteurs jusqu'à leur destruction par Bélisaire.

Le mal fut moins grand chez les autres ariens. Les Bourguignons ne démentirent. pas envers les catholiques leur douceur envers les vaincus. Les Hérules ne firent que passer. Après eux, Théodoric, roi des Ostrogoths affecta, dans la première partie de son règne, une grande

impartialité. Lorsque le pape Symmaque fut élu, en 498, Laurent s'opposa, et fit un schisme, le clergé, le sénat se divisèrent. Les deux partis étant convenus de s'en remettre au jugement du roi, Symmaque et Laurent vinrent à Ravennes ; ils y trouvèrent ce *jugement d'équité*, que celui qui avait été élu le premier et qui était reconnu du plus grand nombre, siégeât sur le siège apostolique. Mais au bout de quatre ans le schisme recommença ; les partisans de Laurent accusèrent Symmaque, et envoyèrent de faux témoins à Ravennes, demandant un *visiteur du siège apostolique*. Théodoric l'envoya malgré les canons. Symmaque, ayant assemblé un concile, se justifia des accusations, et condamna Laurent et l'évêque envoyé par le roi, Festus, le chef du Sénat, organisa alors une guerre civile. Le clergé fut battu, les vierges chassées de leurs monastères, les femmes dépouillées de leurs vêtements pour être mieux frappées. Beaucoup de chrétiens périrent par le bâton ou l'épée. Le clergé ne pouvait paraitre dans les rues ni le jour ni la nuit. Faustus, ancien consul, combattit seul pour l'Église[7].

Théodoric laissa faire, plus tard il agit lui-même. L'empereur d'Orient, Justin Ier, voulait consacrer au culte catholique les églises des ariens. Le roi hérétique, entendant cela, s'enflamma, et voulut exterminer toute l'Italie. Il manda le pape Jean Ier (523) à Ravennes, et le chargea d'aller plaider en Orient la cause des ariens. Jean, infirme et malade, se mit en route en pleurant, avec quelques sénateurs et anciens consuls. On est partagé sur le résultat de la démarche. Mais pendant qu'ils étaient à C. P., Théodoric avait fait périr Boëce et Symmaque (voir. ch. II). Il prit en haine le pape Jean et ses compagnons ; n'osant les tuer, parce qu'il craignait l'indignation de l'empereur Justin, il les mit en prison où les douleurs abrégèrent leur vie, *et l'évêque du premier siège du monde mourut dans les fers*[8].

Les Lombards ne firent pas de persécutions préméditées. Ils tuèrent ou ravagèrent sur leur passage sans distinction. Ils prirent tous les biens des églises, quand ils suivaient encore les erreurs de la gentilité[9]. Ils pillèrent les monastères quand ils furent chrétiens ; ce qui les rendit surtout redoutables, c'est qu'ils étaient voisins de Rome, le centre de l'Église.

L'Église avait à craindre davantage des barbares païens, d'Attila, des Francs, des Saxons. Les Huns firent des martyrs, mais passèrent comme un torrent qui ne creuse pas même son lit. Les Francs n'eurent pas le

temps d'être persécuteurs. Le christianisme les prit dès leur arrivée, quand ils commençaient à prendre leur part de l'ancien empire. C'est en Bretagne que le paganisme barbare exerça ses violences. La conquête fut la persécution. Les Saxons détruisirent partout la religion des vaincus, et la poursuivirent jusque dans la retraite des Bretons. En 614, quand le roi de Northumberland, Adelfrid, envahit le pays de Galles, il renversa le monastère de Bangor, après avoir tué douze cents moines.

Ainsi l'Église subit un double mal ; elle fut envahie comme l'empire, et persécutée dans sa doctrine. Sa force divine adoucit les maux de l'empire, guérit et vengea les siens. Les papes sauvèrent l'Italie d'Attila, et même de Genséric et des Lombards. La fermeté de saint Loup protégea la Gaule. L'évêque de Lyon, Patient, ce *chasseur apostolique*, ce *fortuné pécheur des âmes*, après les ravages des Goths, après l'incendie des moissons, secourut la-misère des Gaules désolées : à ses frais, il envoya du blé aux peuples exténués par la faim. On vit les routes rendues étroites par ses convois ; on vit sur les rives du Rhône et de la Saône plus d'un grenier rempli par un seul homme. On vit deux fleuves, plutôt que deux bateaux, couverts des bienfaits du *Triptolème chrétien*. La reconnaissance fut grande à Arles, Avignon, Riez, Orange, Alby, Troyes. Sidoine Apollinaire lui rendit d'abondantes actions de grâces au. nom de la ville des Arvernes. Sa gloire fut portée dans toute l'Aquitaine ; il fut aimé, loué, désiré, honoré par tous les cœurs et tous les vœux[10].

Cependant les barbares faisaient dominer avec eux l'hérésie et le paganisme. Partout ils furent vaincus. Les femmes servirent admirablement l'Église dans ces conversions. Et, certes, il appartenait bien à cette moitié du genre humain, la plus douce et la plus tendre, oui chaque homme trouve sa mère et la compagne de sa vie. La femme, condamnée la première dans l'ancien monde, pour avoir perdu l'homme, esclave ou du moins humiliée, avait toujours apparu en tête de l'histoire du mal. Mais dans le monde nouveau du christianisme, quand la femme eut sauvé l'homme en devenant la mère de Dieu, la femme, relevée la première par la pureté et l'égalité, donna à l'homme et propagea la foi de vertu et de douceur. Clotilde chez les Francs, Berthe chez les Saxons, Théodelinde chez les Lombards, Ingunde chez les Visigoths, en changeant le cœur de leurs maris décidèrent le changement des peuples.

La conversion de l'Irlande avait précédé l'établissement définitif des barbares. Un Scot, moine de Lérins, que le pape Célestin Ier nomma

Patricius, avait, dans son enfance, gardé les troupeaux en Irlande. Il y fut envoyé comme prédicateur. Au milieu du Ve siècle, il fonda l'évêché d'Armagh. L'Irlande, promptement convertie, devint l'*île des saints*, et d'elle sont sortis de zélés et heureux propagateurs du christianisme.

Cependant, parmi les barbares les Francs renonçaient aux idoles. Clovis, après la victoire de Tolbiac, reçut le baptême, brûla ce qu'il avait adoré et adora ce qu'il avait brûlé. Les Francs lui avaient permis d'adorer le Dieu de Remi, l'évêque de Reims. Un grand nombre se convertit alors. Ainsi les France furent catholiques dès le premier jour. Ils se firent gloire dans le préambule de la loi salique d'être libres d'hérésie. Ils reçurent de grandes félicitations des évêques de la Gaule et du pape : Nous louons le Seigneur, disait le pape Anastase, dont la providence a donné à son Église un si grand prince pour la défendre, et revêtir le casque du salut contre les efforts des hérétiques. Et saint Avitus, l'évêque de Vienne, lui ayant écrit : Partout où vous combattez, c'est nous qui triomphons. Clovis répondit à cette pensée[11]. Il se déchira dans la Gaule l'ennemi des ariens ce fut son mot contre les Visigoths et son prétexte de guerre : Je ne peux souffrir que ces ariens possèdent la plus grande partie des Gaules. Le respect des monastères et des églises, et leur enrichissement suivit la conversion. Les Francs devinrent les *fils aînés de l'Église*, et souvent l'Église s'en est servie pour se défendre ou pour convertir.

La conversion des Bourguignons fut opérée par les Francs. Clovis avait imposé à Gondebaud la nécessité de se faire catholique ; le roi vaincu (499) permit un colloque à Lyon entre Avitus, évêque de Vienne, et les ariens. Convaincu par Avitus, il n'osa pas se déclarer publiquement. Plus tard, il reçut le baptême, mais en secret. Sigismond, son fils, professa tout haut la foi catholique et entraina les Bourguignons (517).

Les Suèves vinrent ensuite. Le roi Cariaric, pendant une maladie de son fils, ayant entendu parler des miracles de saint Martin fit vœu au saint d'embrasser la foi prêchée par lui, si son fils guérissait. Le fils guérit, et le roi se convertit avec toute sa famille (551). Théodomir, son fils, abjura solennellement, et soumit les Suèves à la foi catholique. Mir, qui lui succéda, s'interposa pour les catholiques auprès du roi visigoth, et marcha au secours d'Hermenigilde.

Les Visigoths eurent leur tour en 587. Déjà le roi Agila avait renoncé à l'arianisme, mais sans effet sur le peuple. Récarède, frère d

'Hermenigilde, beau-frère d'Ingunde, mit en présence les deux doctrines, déclara par sa conversion la supériorité des catholiques, et au troisième concile de Tolède, il fit une profession de foi en son nom et en celui des Goths. Depuis ce temps les évêques devinrent une puissance en Espagne, et le concile de Tolède remplaça l'ancienne assemblée des Visigoths.

La conquête des Saxons au christianisme était la plus difficile ; elle fut l'œuvre du grand pape saint Grégoire Ier, l'adversaire victorieux des Saxons tout à la fois et des Lombards. En 596, le moine Augustin, suivi de quarante missionnaires, passa par les royaumes des Francs ; le pape les avait recommandés à la reine Brunehaut, et le roi de Neustrie, Clotaire II, leur donna des interprètes. L'invasion chrétienne suivit la même route que l'invasion barbare ; les missionnaires s'arrêtèrent dans l'île de Thanet, et firent savoir au roi de Kent, Ethelbert, qu'ils arrivaient d'un pays lointain pour lui ouvrir les voies du bonheur éternel. Cet Ethelbert avait épousé Berthe, fille du roi franc Caribert, et le prélat Liudhard, qui accompagnait la reine, avait déjà étonné les Saxons par la sainteté de sa vie, Ethelbert consentit donc à recevoir les envoyés du pape ; mais il voulut les recevoir en plein air, de peur de quelque magie.

L'histoire de l'Église n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin, dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi N. S. J.-C., faisaient des vœux solennels pour la conversion des Anglo-Saxons[12]. Ethelbert les écouta, les remercia de tant de générosité et leur promit sa protection. La reine avait découvert près de Cantorbéry les ruines d'une ancienne église, bâtie par les Bretons en l'honneur de saint Martin : les missionnaires s'y établirent, y célébrèrent l'office divin, surprirent les sens des barbares par la magnificence du culte, et leur cœur par la prédication de la doctrine. Ethelbert osa se déclarer chrétien ; plus de deux mille Saxons l'imitèrent au jour de Noël, et la joie du pape fut si grande qu'il en écrivit au patriarche d'Alexandrie. Sa prudence assura la fidélité des nouveaux baptisés.. Les Saxons avaient l'usage de joindre des repas à leurs solennités religieuses. Le pape le conserva. Au jour de la fête des martyrs chrétiens, on élevait des tentes autour de l'Église, et après les cérémonies chrétiennes, on invitait les convertis à ces repas, où ils rendaient grâces au Dieu qui nourrit le genre humain.

Le christianisme passa du royaume de Kent au royaume d'Essex. Une femme, Edilberge, fille d'Ethelbert, sembla le porter en dot au roi de

Nothumberland, Edwin. Pressé par sa femme et par le missionnaire Paulinus, Edwin consulta son *vittenagemot* (621). Le grand prêtre du royaume parla le premier. Rappelant tous ses malheurs, il s'efforça de démontrer que la religion de Woden était inutile ; puis un thane dit à Edwin : Ô roi, lorsque tu es assis à table pendant l'hiver, et que le feu pétille dans le foyer, un oiseau, chassé peut-être par le vent et la neige, entre par une porte et s'échappe par l'autre. Pendant qu'il passe, il jouit de ta chaleur, et quand il est sorti, on ne le voit plus. Tel est le sort de l'homme. On le voit vivre quelques années, mais ce qui a précédé sa vie, et ce qui doit la suivre, échappe aux yeux des mortels. Si la religion nouvelle peut nous éclairer sur ces choses, elle mérite notre obéissance. Paulinus exposa alors les dogmes du christianisme. Edwin s'y portait avec ardeur. Le grand prêtre lui-même offrit de renverser les autels de Woden, et prenant l'habit d'un guerrier, il monta le cheval favori d'Edwin. Il insulta les dieux de ses pères, souilla les autels qu'il avait lui-même consacrés, brûla les temples et les bois qui les environnaient[13]. Après la mort d'Edwin, au milieu des attaques, la Mercie, les Northumbres cherchèrent un appui dans la foi chrétienne, et la victoire qu'ils remportèrent sous la protection d'une croix élevée à la halte sur le champ de bataille, en décidant le triomphe d'Oswald, affermit pour toujours l'œuvre d'Edilberge et de Paulinus.

Vers 630, un prélat de Bourgogne, Félix, convertit les Est-Angles. En 634, le missionnaire Birinus, affronta les habitants farouches du Wessex. Une femme, fille du roi de Wessex Kinegils, aida encore le prédicateur. Le roi de Northumberland, Oswald, la demandant en mariage, elle se fit chrétienne, son père se fit chrétien, et les Saxons suivirent. Birinus, vainqueur du Wessex, se portait déjà vers la Mercie. Une autre femme convertit la Mercie ; Peada, fils de Penda, demandant la fille d'Oswin (de Northumberland) fut repoussé comme païen. Il étudia le christianisme, et obtint son *Alefleda*. Malgré son père, il aida les missionnaires, et la conduite passagère de la Mercie par les Northumbres, acheva ce que Birinus avait commencé.

Les habitants de Sussex entrèrent les derniers dans l'Église. Leur roi, Edilwach, avait reçu le baptême (661), mais ne pouvait rien contre l'opiniâtreté des siens. Wilfrid, prélat northumbre, reçut de lui l'ile de Selsey et deux cent cinquante esclaves. Wilfrid convertit d'abord ses esclaves, et le jour de leur baptême, les déclara libres, disant qu'il n'y avait pas d'esclavage pour les enfants du Christ. Cette grande nouvelle de

l'affranchissement attira la multitude. En cinq ans, la religion chrétienne fut solidement établie dans le Sussex.

Ainsi fut achevée en quatre-vingts ans l'œuvre entreprise par Grégoire Ier. Il n'en avait pas vu la fin. Mais en Italie, celui qui avait arrêté les Lombards devant Rome, les ramena encore de l'arianisme à la vérité. La reine Théodelinde, en 602, convertit son mari Agilulfe ; depuis Grimoald, les rois lombards furent toujours catholiques ; cependant ils maintinrent dans tous les diocèses deux évêques, l'un catholique, l'autre arien.

L'Église avait donc soumis les barbares envahisseurs à l'Occident. En même temps, elle conquit l'Écosse et commença la conversion définitive de la Germanie. De l'Irlande sortit saint Columban, le prédicateur des Scots et des Pictes, au commencement du VIIe siècle, et qui fonda dans l'île d'Iona le monastère de Columbkill. De la Bretagne, Columban passa dans le pays des Francs, et détruisit les restes du paganisme sur la rive gauche du Rhin, mais fut poursuivi par la reine Brunehaut pour la liberté de ses prédications. C'était le temps où une femme, la fille de Theudebert d'Ostrasie, en épousant le duc de Bavière Théodon III, rendait le christianisme aux Bavarois. Saint Gall refusa de suivre Columban en Italie, s'arrêta dans l'Helvétie pour la convertir, et Kilian, Irlandais aussi, prêcha dans la Franconie — le pays des Francs proprement dit.

Du pays des Anglo- Saxons convertis sortirent les véritables apôtres de la Germanie, Wilfrid, Willebrord, qui s'adressèrent aux Frisons. L'apostolat de Willebrord dura cinquante ans (680-731) ; tous devaient être surpassés par Winfried, qui prit le nom romain de Boniface. Mais ses travaux appartiennent à une autre époque, et la soumission définitive de la Germanie au christianisme, est unie indissolublement à l'élévation de la maison carlovingienne, et à la puissance nouvelle des Francs-Ostrasiens alliés de l'Église.

III

Ainsi Rome chrétienne prenait possession de ces barbares qui avaient détruit l'empire de Rome païenne. Tous ces peuples, toua ces rois nouveaux inclinaient la tête devant le pontife romain. Sans cotte ils portèrent quelquefois leur lourde main sur l'Église. Avant eux les

évêques avaient été choisis par l'Église même, quelquefois par le peuple, quelquefois aussi par un évêque voisin. Presque partout les rois barbares s'attribuèrent ce choix. Les Francs le donnèrent à leurs rois ; et un concile d'Orléans (549) le leur confirma. Un concile de Paris (557), et rassemblée de 614 que Clotaire II approuva, sus, pendirent ce droit, qui revint bientôt au pouvoir royal, sous la domination des maires du palais. Idéale prétention chez les Visigoths ; le sixième canon du treizième concile de Tolède mit le choix des évêques au nombre des droits royaux. L'ignorance de la discipline ecclésiastique en fit autant chez les Anglo-Saxons. L'élection des évêques se faisait en présence du roi qui la dirigeait, pour écarter un ennemi au besoin ; et encore que ces évêques fussent choisis par eux ou selon leur volonté, plus d'un évêque eut à souffrir les caprices barbares.

Cependant l'autorité supérieure de l'élague de Rome fut écoutée malgré la distance. Ethelred, ce roi de Kent, converti par Augustin, demandait au pape Boniface III la permission d'introduire une colonie de moines dans l'église de Cantorbéry[14]. Sous le roi de Northumberland, Egfrid (678), l'évêque Wilfrid déposé par lui, appela à Rome, et fut rétabli par le pape Agathon[15]. Gontran, ennemi des deux évêques Salonius et Sagittaire, les ayant fait déposer, ils en appelèrent à Rome, et l'évêque de Rome envoya l'ordre de les rétablir sur leur siège : Gontran les rétablit. Les exemples sont fréquents en Espagne. Les conciles quelquefois suspendent leurs séances pour envoyer consulter l'évêque de Rome[16].

En même temps que l'autorité. des chefs de l'Église, les résultats du christianisme se développèrent chez les barbares. L'Église adoucit les mœurs, protégea les vaincus, sauva la civilisation. Ce n'est pas a dire que les barbares sortirent du baptême entièrement changés ; Clovis resta cruel, Chilpéric a été nommé le *Néron* des Francs ; Dagobert fit voir aux prêtres qui l'entouraient, de scandaleuses débauches. Mais la douceur chrétienne entrait dans les vainqueurs malgré eux, par la crainte ou le respect. Lorsque Clotaire II tua les fils de Theuderic II, il épargna celui pour qui il avait répondu sur les fonts baptismaux. Lorsque le roi northumbre Edwin fut devenu chrétien, il établit le bon ordre, fit rendre la justice exactement, et un enfant aurait pu traverser le Northumberland, une bourse d'or à la main, sans qu'il se rencontrât personne pour la lui enlever. Il faut lire, dans Grégoire de Tours, comment cet évêque apaise une querelle de deux familles, devenue la querelle de toute la ville, en payant avec le prix des vases sacrés la composition exigée par une des

parties ; comment il résiste lui-même Chilpéric. et défend hardiment l'évêque de Rouen Prétextat, refusant de partager le repas du roi qui ne *sait pas se nourrir de la volonté de Dieu*[17] ; comment, après l'assassinat de Prétextat, sur l'ordre de l'évêque voisin, le service divin cesse partout, jusqu'a ce que l'assassin ait été découvert, tandis que Frédégonde tremble et fait périr le coupable qu'elle a payé[18]. La simplicité du récit est une preuve de sa vérité : le bon évêque de Tours ne s'aperçoit pas qu'il fait avec son propre éloge, l'éloge des bienfaits de l'Église.

Pour mieux défendre la vie menacée des vaincus, là vie même des barbares ; pour conserver la science et préparer la civilisation chrétienne, multiplie à l'Occident *la vie monastique*.

Le nom du pape Grégoire le Grand se rencontre encore à la tête de ce bienfait. Avant lui les deux grands monastères de Lérins et de Marseille (v. l'*Hist. Rom.*) avaient élevé de grands hommes, comme des montagnes vers le ciel, Le vieux Caprasius, le jeune Lupus. Là venaient se reposer Eucherius et le grand Hilaire[19]. De là aussi étaient sortis les moines de Saint-Claude qui défrichèrent au temps de l'invasion les terres du Jura. Ainsi travaillaient déjà les moines à la nourriture des hommes. Grégoire le Grand, qui de préfet de Rome, s'était fait moine, protégea cette vie de dévouement, quand il fut pape. En Sicile, son patrimoine soutenait six familles de moines, et le reste entretenait à Rome le monastère de Saint-André. II imposa une règle nouvelle. Au lieu que les autres employaient une partie du jour à des travaux du corps, il assigna le même espace de temps à l'étude, voulant faire de ces communautés des séminaires de prédicateurs qui, après avoir prêché l'Évangile, sauraient encore le défendre par la discussion. Ainsi se forma Augustin et ses compagnons, les apôtres de l'heptarchie. Mais Grégoire fit plus encore, il approuva et dispersa sur le monde l'ordre de Saint-Benoît.

Benoît (Benedictus), né à Nursie en Toscane, au commencement du VIe siècle, s'était enfui, à quatorze ans, loin de la corruption de la jeunesse romaine, dans une caverne profonde au milieu des montagnes de Subiaco. Enlevé comme par miracle à sa retraite, on vit sa foi, son ardeur ; des solitaires se rangèrent autour de lui et peuplèrent sou disert. Ils le reconnaissaient pour leur père, et révéraient ses lois, quand une calomnie le força de fuir encore, il vint dans l'ancien territoire des Volsques, au mont Cassin. Il y avait là encore un temple et un bois consacré à

Apollon. Il brisa l'idole et coupa le bois. A la place, il éleva deux oratoires, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Martin, et établit ses compagnons à l'entour, ainsi commença le monastère du mont Cassin. Bientôt les grands de Rome confièrent leurs enfants à Benoît ; Totila le visita et reçut en tremblant ses reproches. La règle fut sévère : six heures de sommeil ; l'office nocturne chanté à minuit, sept visites dans le jour à l'église pour les autres offices canoniques ; sept heures au travail des mains, deux heures à l'étude. La nourriture simple ; de douze à dix-huit onces de pain, une hémine de vin, deux plats de légumes, nulle chair de quadrupèdes, si ce n'est pour les enfants, les vieillards et les infirmes : le vêtement approprié au climat, mais toujours semblable à celui du pauvre artisan on ne le quittait pas même pour dormir, afin qu'au moment du réveil chacun fût toujours prêt pour l'église. La propriété commune, le bien de chacun devenait le bien de tous entre les mains du supérieur. L'admission difficile et longtemps différée celui qui demandait à entrer s'agenouillait devant la porte. Repoussé d'abord avec un dédain apparent, il devait persévérer pendant quatre jours, alors les moines cédaient. Le nouveau venu passait dans la chambre des étrangers, puis dans. la chambre dei novices. Un vieux frère observait sa conduite et l'instruisait de ses devoirs. Avant la fin de l'an on lisait trois fois la règle devant lui, l'avertissant à chaque fois qu'il était libre encore de partir. Au bout de l'an il entrait dans l'église, déclarait devant Dieu et ls communauté qu'il voulait vivre moine, et il dei osait son engagement sur l'autel. Telle est la règle que Grégoire le Grand approuve. Saint Maur la porta dans la Gaule, Wilfrid chez les Anglo-Saxons. Les bénédictins ont sauvé la science antique et fondé l'érudition.

En attendant que cette règle fût connue, les prédicateurs irlandais avaient fondé d'autres monastères : Patricius, celui de Bangor dans le paya de Galles ; Columban, ceux de Luxeuil et de Bobbio ; saint Gall, disciple de Columban, a laissé son nom à sa communauté. Mais la règle de saint Benoît envahit peu à peu tous les monastères de l'Occident.

Enfin les femmes avaient aussi leurs maisons d'asile et de science. Scolastique, sœur de Renon, avait Fondé, à quatre milles du mont Cassin, le monastère de Plombariole. Chez les Francs, des vierges savantes ouvrirent les retraites de Poitiers, d'Arles, de Maubeuge, de Chelles, où se retira la reine Bathilde. Car les monastères étaient le refuge de toutes les grandeurs déchues et de tous les persécutés ; l'Église renfermait ceux qu'elle ne pouvait défendre au dehors.

L'Église rendait donc des services, et c'était l'usage des barbares de récompenser les services par des donations. Les églises, les monastères reçurent des terres, et avec ces terres, les hommes libres et les esclaves qui les habitaient et qui passaient ainsi sous la dépendance des églises. Ce fut m'émue une loi en Gaule et en Espagne, que le fondateur d'une église Fit une donation suffisante pour l'entretien du clergé. Mais longtemps ces dons furent volontaires. Au VIe siècle s'introduisit la dîme. Dès les premiers temps de l'Église, Origène, Ambroise, Augustin, Jean Chrysostome, avaient demandé pour les prêtres chrétiens ce que la loi de Moïse avait donné aux prêtres juifs. Le synode de Tours (567) déclara que les fidèles devaient aux églises la lime de tous leurs revenus. Avec cette dîme les évêques devaient racheter les captifs. Le synode de Mâcon (585) sanctionna cette ordonnance par la peine de l'excommunication. On ne sait point en quel temps la dîme fut introduite chez les Anglo-Saxons, mais elle était déjà au milieu du VIIIe siècle, un usage ancien.

Enfin l'Église conserva, sous les barbares, sa juridiction. Depuis Constantin le clergé était exempt de la juridiction des tribunaux laïques. L'Église acquérant des terres sous les barbares, loua les hommes qui habitaient ces terres ressortirent de la juridiction des églises. Les barbares renvoyèrent même aux tribunaux ecclésiastiques toutes les causes de mariages et de testaments. Le temps n'était pas venu encore où l'Église prononcerait sur l'inceste, la fornication, la bigamie, l'ivrognerie.

Telle avait donc été la vie de l'Église au milieu des barbares ; elle s'était défendue d'abord, elle avait obtenu ses immunités pour protéger les vaincus et mime les vainqueurs. Le moment approchait où elle devait commander u tous et même aux rois.

---

[1] De là le nom de *païens*, dérivé de *paganus*. Le nom des derniers idolâtres est devenu celui de tous les autres. — Voyez l'*Histoire générale*

du Moyen Age, par M. Desmichels, tom. I, chap. 9.

[2] Voyez sur la suprématie du Saint-Siège, toujours active et toujours maintenue, à l'Orient comme à l'Occident, deux articles de M. Édouard Dumont, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, n° 37 et n° 46.

[3] Sidoine Apollinaire, Lettres 7-6.

[4] Grégoire de Tours, liv. 10. *Catalogue des évêques de Tours*.

[5] Isidore de Séville. *Chronicon Gothorum*.

[6] Procope, *De Bello Vandalico*.

[7] Anastase, biblioth. *De vita romanorum pontificum*.

[8] Anastase, biblioth. *De vita romanorum pontificum*.

[9] Paul Diacre, 4-6.

[10] Sidoine Apollinaire, Lettre 6-12.

[11] *Script. rer, franc*., t. IV. *Variorum epistolæ*.

[12] Bossuet, *Histoire universelle*.

[13] Bède, liv. 11. Alcuin.

[14] *Epist. Bonif*., III.

[15] Voyez Lingard, *Antiquités de l'Église anglo-saxonne*.

[16] Voyez les conciles d'Espagne, dans Ferreras, t. 1.

[17] Grégoire de Tours. liv. V, ch. 19 et suivants.

[18] Grégoire de Tours, liv. VII.

[19] Sidoine Apollinaire, *Eucharist. ad faustum*.

SECONDE PÉRIODE

CHAPITRE SEPTIÈME.

État du monde au commencement du VIIIe siècle. — Les iconoclastes, fondation de la puissance temporelle des papes. — Les Abbassides, démembrement du khalifat. — Usurpations, guerres civiles chez les Anglo-Saxons. — Les Héristal ; conversion de la Germanie, Pépin le Bref, roi des Francs.

I

Le jeune monde que l'invasion avait fait ne s'affermissait pas ; il avait toute la faiblesse de la nouveauté et de l'incohérence. Nulle domination nouvelle qui fût certaine, nulle domination ancienne qui ne dût périr. Les Francs, vainqueurs de la Gaule et de la Germanie, contenaient difficilement l'une et l'autre. Ils avaient conquis l'Aquitaine, et ne la possédaient pas ; l'Aquitaine avait ses ducs, depuis Caribert, soutenus contre les Francs par l'esprit romain de la province, et par les Wascons de la Novempopulanie. Lee Francs avaient *mis sous leur puissance* les Bretons de l'Armorique, et le tribut toujours imposé, les Bretons le refusaient toujours[1]. Le reste de la Gaule jusqu'au Rhin avait mieux obéi. Mais au delà du Rhin, les nations mouvantes de la Germanie., tributaires souvent, et menaçantes parfois, étaient menacées elles-mêmes par les Avares, les Slaves et les Saxons. Les Allemani vaincus par Clovis, au nord des Alpes, sur le Rhin en face des Vosges, s'étendaient jusqu'au Lech à l'est du Lech, les Bavarois, soumis par le premier Theuderic, terminés à l'est par l'Anésus. Au nord des Allemani et des Bavarois, entre le Rhin et la Sala, les Francs ripuaires ou orientaux, et les

Thuringiens. La domination franke n'allait pas plus loin. Des peuplades indépendantes la cernaient de toutes parts ; à côté des Bavarois, des Slaves de l'Adriatique qui avaient poussé jusqu'au Carantanum (Carinthie) et les Avares confondus encore avec les hommes d'Attila, par le nom de Huns. À l'est des Thuringiens, les Tchèques ; les Sorabes entre la Sala et l'Elbe. Au nord des Thuringiens et des Francs orientaux, les Saxons Ostphaliens, Angriens, Westphaliens, et les Frisons, depuis l'Elbe jusqu'à la mer du Nord. Au nord de l'Elbe, à l'entrée de la Chersonèse cimbrique, les Saxons northalbingiens.

L'Italie séparée de l'Europe par les Alpes et la nier, était encore le champ clos ou s'agitaient les derniers efforts de la puissance grecque, et la conquête incomplète des Lombards. Toute la Gaule cisalpine appartenait aux Lombards, et la Toscane jusqu'à Narnie ; mais à l'est de la Toscane, sur l'Adriatique, l'exarchat et la Pentapole restaient aux Grecs. Aux Grecs encore, le duché de Rome et celui de Gaëte, depuis Narnie jusqu'à Formies. En face au sud de l'exarchat, le duché de Spolète aux Lombards, les Bulgares, établis par Romoald (v. ch. III), et le duché lombard de Bénévent jusqu'à Tarente, qui joignait les deux mers ; seulement, à la vue de Bénévent, une côte étroite demeurait aux Grecs, mais séparée du duché de Rome, avec ses villes de Cumes et de Naples. Enfin, l'extrémité di la Messapie, où fut Salente, l'ancien Brutium, maintenant Calabre nouvelle, les trois îles de Sicile, de Corse, de Sardaigne, reconnaissaient toujours la domination byzantine. Éloignées des empereurs, et séparées de l'exarchat par les possessions lombardes, les villes de la côte tyrrhénienne avaient acquis une sorte d'indépendance sanctionnée par la nécessité de se défendre, et par la bonne volonté ou plutôt l'inertie des empereurs. Un duc gouvernait Rome au nom de l'exarque ; mais les papes y faisaient oublier le duc, au nom de leurs vertus et de Rome sauvée par eux. C'était le pape qui parlait aux Lombards, et avec qui les Lombards traitaient ; c'était de la vigilance du pape que les Romains recevaient des vivres. Naples, Gaëte, avaient aussi leurs ducs, mais une municipalité sur le modèle des anciennes ; tous les magistrats élus par les citoyens ; toutes les taxes votées librement ; tous les citoyens soldats, et une discipline faite par tous et acceptée librement par tous. Gaëte, sur une montagne aride, et comme au milieu de la mer, défendait la plaine du Garigliano, et les orangers, les aloès, les cactus et toute la végétation africaine que protègent encore le Cécube et le Massique. Gaëte devait être commerçante ; dans le duché de Naples, dans ce pays volcanique du Vésuve, Sorrente et Amalphi, heureusement

situées sur la mer, se tournaient aussi du côté du commerce, pour le reporter un jour jusqu'à la Phénicie, sa première métropole. Cependant, au fond de l'Adriatique, une autre ville s'était élevée au-dessus des eaux. C'était Venise l'œuvre des fleuves, *le don des fleuves*, comme disait Hérodote de l'Égypte[2]. Toutes les terres apportées à la mer par les torrents des Alpes et par le Delta du Pô, avaient à la longue formé de petites îles en face de Padoue. Au milieu de soixante autres, on distinguait Rialte, déjà large et plus haute. Au temps de l'invasion d'Alaric, la terreur y chassa quelques habitants de la Vénétie : une ville fut construite à Rialte (421) par ordre du sénat de Padoue ; d'autres s'enfuirent à l'approche d'Attila, et comme des oiseaux aquatiques[3], dispersèrent leurs demeures sur les îles voisines. Chacune eut son magistrat, son tribun, chargé de la justice et du gouvernement. Ces îles réunies eurent une assemblée commune qui examinait la conduite de chaque tribun, et travaillait au bien général. Les exilés s'accrurent peu à peu, tous égaux, sous des habits, sous des habitations pareilles ; nourris des mêmes aliments, tous pêcheurs et commerçants. Ils échappèrent aux Hérules, firent le commerce pour le roi ostrogoth Théodoric, défendirent l'Adriatique contre les pirates slaves de Narenta ; et quand les Lombards eurent pris Padoue, ils se réunirent en nation. Une assemblée dans l'île d'Héraclée accepta la nomination d'un chef unique, *doge* ou duc, qui ne serait pas roi. Paul-Luc Anafesta, choisi par douze électeurs (697), reçut le pouvoir de convoquer l'assemblée générale, de nommer les tribuns, de constituer les juges, d'ordonner les assemblées ecclésiastiques, d'investir les évêques élus par le clergé et le peuple, de décider la paix et la guerre. Anafesta fut un grand homme. Les divisions cessèrent ; des arsenaux, des vaisseaux furent construits contre les pirates de Narenta et la côte d'Italie conquise entre les deux Piaves. Anafesta en mourant (717) laissa Venise forte et respectée, capable de prendre part aux révolutions qui se préparaient pour l'Italie.

Même incertitude chez les Angles-Saxons ; les huit royaumes réduits à six, resserrés dans un espace étroit, s'absorbant l'un l'autre tour à tour, chacun s'épuisant à l'intérieur par la guerre civile, les meurtres royaux et les usurpations ; au dehors, les Bretons indomptés du pays de Galles, les Scot encore remuants, et ces trois races dans une même île. L'Espagne, la proie jusque-là incontestée des Visigoths, venait de passer aux Arabes avec la Septimanie. Ceux-ci avaient beau tolérer la religion, respecter la propriété, ne prendre que les terres vacantes par la mort ou un exil volontaire. En vain, épris de leur conquête, ils la faisaient belle et fertile,

lui donnant l'ombre et les fruits des arbres africains, élevant. les eaux au-dessus de leur niveau naturel pour les distribuer dans les champs par des canaux d'arrosage ; les Asturies recélaient dans leurs cavernes le Feu d'une guerre déjà commencée, qui ne devait s'éteindre qu'après huit siècles.

A l'orient, l'empire grec qui n'avait pas voulu mourir était au moins rétréci de moitié ; le Danube n'était plus sa limite du nord ; malgré les fortifications de Justinien, les Bulgares admis dans les deux Mœsies, les Slaves dans l'Illyrie, l'avaient resserré jusqu'à l'Hemua et à Scodra, ne lui laissant sur t'Adriatique que l'Istrie et quelques villes isolées, avec le titre pompeux de thème de Dalmatie. Toute l'Afrique romaine ou grecque, la Palestine, la Syrie, siège du khalifat, et toute l'Asie jusqu'à la Cilicie, avaient été prises par les Arabes ; l'Arabie s'étendait alors jusqu'à l'Euphrate et à la Méditerranée, jusqu'à l'Indus et à l'Iaxarte.

Enfin, le monde scythe avait envoyé ses Khasars au nord de la Caspienne et de l'Euxin ; les Avares, affaiblis depuis la mort de Baïan, tenaient encore au nord du Danube et de la Drave, entre l'Anesus qui les séparait des Bavarois, et le Boug du côté des Khasars. Les Slaves tchèques indépendants, les Slaves moraves, encore sujets des Avares, les Lekhes de l'Oder et de la Vistule, les Obotrites et les Wilses de la Baltique, voisins des Saxons, tous ces peuples n'avaient point changé de place[4]. La Scandinavie n'apparaissait pas encore.

Tel était, au commencement du ville siècle, l'état du monde renouvelé par la ruine des Romains. On eût dit qu'une autre invasion était imminente ; une révolution qui agita les Grecs et l'Italie, une autre qui parcourut la domination arabe de l'Indus à Narbonne, une troisième qui. changea les chefs des Francs, semblaient devoir enhardir les barbares qui n'avaient pas encore envahi. Mais ces trois événements ne firent que préparer et rendre plus facile la formation de l'empire carlovingien. Charlemagne organisa l'Occident et retarda la seconde invasion ; elle ne commença qu'après sa mort, et passa sur l'Europe sans pouvoir la bouleverser.

II

ICONOCLASTES. — Si l'ont en croit un poète byzantin du XIe siècle, *l'exécrable Léon l'Isaurien portait depuis longtemps dans son sein d'absurdes pensées contre le Christ et ses saintes images, mais il n'osait mettre au jour l'enfant de sa méchanceté*. Des Hébreux qui lui avaient prédit l'empire, et reçu en récompense la promesse d'être enrichis, lui demandaient non de l'or ou de l'argent, ou des pierres précieuses, mais la destruction des saintes images, des peintures, des statues dignes de vénération, c'est-à-dire la ruine du culte religieux dont elles étaient les tours et les forteresses[5]. L'occasion fut donnée par les insultes des Arabes. Les admirateurs de la Pierre Noire ne comprenaient pas le culte des images, et s'en moquaient comme d'une idolâtrie. Le khalife Yesid II, séduit aussi par un Juif qui iii promettait une vie longue, venait d'effacer toutes les peintures des églises chrétiennes. L'empereur déclara donc au sénat que les images étaient autant d'idoles ; que l'honneur du culte n'était dû qu'à Dieu ; qu'il était lui-même le chef de la religion par le pouvoir impérial, et qu'un édit était prêt qui purgerait l'Église de la superstition. L'édit parut (726). Ni le patriarche Germain, ni Jean Damascène, ni le pape Grégoire II n'approuvèrent ; et tandis que le pape défendait à l'empereur de rien innover dans la foi, le peuple de C. P. se révoltait. D'un côté, Léon *enlevait aux églises leur ornement, les enveloppait de ténèbres, changeait le jour en noire et triste nuit*, massacrait les moines rebelles à sa pensée, et brûlait ceux de Sainte-Sophie avec leur trésor de 33.000 volumes[6]. De l'autre, le peuple observait des destructeurs des images, attendant que l'œuvre d'iniquité fût accomplie, et les massacrait sur la place. Venait par-dessus la vengeance impériale qui battait de verges, mutilait, exilait, et le peuple recommençait encore. La Grèce, les Cyclades outragées dans leur culte, réclamèrent à leur tour, et rassemblant les vaisseaux de l'Archipel, lancèrent contre Byzance un certain Cosme qu'ils destinaient à l'empire ; mais le feu grégeois les brûla comme les Arabes : Cosme périt décapité. L'empereur, fier de sa victoire sur l'empire, insulta l'intercession des saints, et la Vierge mère de Dieu ; outragea leurs reliques, et déclara idolâtres tous les peuples chrétiens[7].

C'était le moment où, pour la première fois, un duc de Bavière, Theudon, venait s'agenouiller sur le seuil de Saint-Pierre, et où le roi des Lombards, Luitprand, confirmait, dit-on[8], la donation des Alpes cottiennes faîte au Saint-Siège par Aribert. Alors encore le pape Grégoire II réparait à Rome les désastres d'une nouvelle inondation, protestait auprès des Lombards en faveur de Cumes, prise par eux ; et ne gagnant

rien par ses avertissements sur ces *âmes enflées d'orgueil*, enseignait au duc de Naples à défendre son duché. Ainsi, le pape usait de la majesté de son pouvoir pour sauver les sujets de Byzance. L'édit iconoclaste arriva dans ces circonstances aux villes d'Italie, à Ravennes, à Naples, à Rome ; il fut exécuté par les officiers impériaux. On apprit en même temps que le patriarche Germain venait d'être déposé par l'empereur. Les réclamations énergiques de Grégoire II, sa lettre à Léon, irritèrent l'hérétique et ses agents. Le préfet de Rome, Basile, le cartulaire Jordan, et le sous-diacre Lurion, approuvés par le duc Marin, conspirèrent la mort du pape ; *mais ils n'en purent trouver le temps*. Les peuples d'Italie protestaient contre la profanation. Marin fut chassé de Rome ; Jordan et Lurion massacrés, Basile jeté dans un cloître ; La mérule tentative ne réussit pas mieux à l'exarque Paul ; comme il voulait au moins déposer Grégoire et que déjà des troupes partaient de Ravennes, les Romains et les Lombards s'opposèrent et couvrirent les frontières du duché de Rome. Tous déclaraient qu'ils n'obéiraient pas à l'empereur, qu'ils ne consentiraient point à la mort du pontife. L'Italie voulait faire un empereur et le conduire à C. P. ; Grégoire réprima cette pensée, espérant la conversion du prince. Au moins, les Italiens se choisirent de nouveaux gouverneurs pour s'affranchir, et le pape avec eux. Les habitants de Ravennes massacrèrent l'exarque et ouvrirent leurs portes aux Lombards ; toute l'Italie, toute la Pentapole se livra ensuite. Le duc de Naples, Exhilarat, conspirant avec son fils contre la vie du pape, les Romains allèrent le chercher et le tuèrent. Et enfin, rétablissant chez eux quelques formes du gouvernement républicain, ils reconnurent le pape pour leur chef à la place des anciens ducs ; mais la haute souveraineté impériale n'était pas méconnue pour cela. Ainsi commença la puissance temporelle des papes ; cette puissance s'étendait sans doute sur le duché de Rome, de Narnie à Ostie, de Viterbe à Terracine.

Le successeur de Paul, le nouvel exarque Eutychius, était contraint de siéger à Naples[9] ; ses émissaires couraient l'Italie ; à Rome, ils demandaient la mort du pape et des grands ; ils excitaient les ducs lombards et Luitprand à se séparer de la cause pontificale. Le pape au contraire, soutenant le courage des siens, les avertissait de rester fidèles à l'empire : lui-même essaya bientôt de le relever. Les Lombards, ses alliés, ne respectaient pas son territoire. Grégoire excita les Vénitiens contre les Lombards au profit de l'exarque. Le troisième doge, Orso[10], se porta sur Ravennes, la rendit à Eutychius qui reprit les autres villes, et qui en récompense s'allia aussitôt aux Lombards contre le pape. Par cette

union, Luitprand espérait soumettre les dues de Spolète et de Bénévent, et l'exarque Rome. Les deux ducs firent leur soumission, et Liutprand s'approcha de Rome : mais le pape vint le trouver, l'avertit, le toucha. Luitprand se jeta à ses pieds, promit d'épargner Rome, déposa sur le tombeau de l'apôtre son baudrier, ses bracelets, son épée, une couronne d'or, une croix d'argent, et demanda la paix pour l'exarque qui demeura quelque temps à Rome.

Grégoire III succéda à Grégoire II (731). Cet homme fort habile dans les langues grecque et latine, qui savait tous les psaumes par cœur, et les interprétait avec une ingénieuse facilité, se recommandait surtout au peuple de Rome, si malheureux en ce temps, par ses bienfaits infatigables. Il aimait les pauvres, travaillait pour eux, rachetait les captifs, et donnait le nécessaire aux veuves et aux orphelins. Tandis qu'il était absorbé dans la prière sur le cercueil de Grégoire II, le peuple l'enleva et le fit pontife, comme par une inspiration d'en-haut. Grégoire III reconnaissait encore l'empereur ; il fit confirmer son élection par l'exarque. Mais il poursuivait l'hérésie. Une première lettre à Léon l'Isaurien, écrite avec toute la *vigueur du Saint-Siège apostolique*[11], n'ayant pas été remise, le pape assembla un concile ; l'évêque de Grades, l'évêque de Ravennes, et quatre-vingt-treize autres évêques d'Italie étant présents avec les prêtres du Saint-Siège, les diacres, le clergé, les nobles et le peuple chrétien, le pape décréta que si quelqu'un s'élevait encore contre la coutume antique, et contre la vénération des saintes images de Dieu, de Jésus-Christ et de sa bienheureuse mère, la vierge immaculée..... ce destructeur des saints, ce profanateur, ce blasphémateur fat exclu de l'unité de l'Église, et du corps et du sang de N. S. J.-C. Tous les évêques souscrivirent, le pape envoya de nouvelles lettres à C. P. ; mais elles furent arrêtées par le patrice de Sicile. A leur tour, les Italiens écrivirent à l'empereur pour demander le rétablissement des images ; leurs lettres furent arrêtées aussi. Ce ne fut que La troisième lettre de Grégoire qui parvint à Léon et à son fils Constantin, et à l'intrus Anastase qui occupait le siège de C. P. L'Isaurien s'irrita ; mais sa colère affaiblit encore la puissance grecque. Il envoyait le duc Manes avec une puissante armée navale ; mais une tempête la dispersa dans l'Adriatique. Manes rassemblant les débris, aborda par le Pô près de Ravennes ; il voulait châtier cette ville de sa vénération pour les images ; mais les habitants, quoique soumis à l'empire, le repoussèrent ; ce fut la dernière armée envoyée de Byzance contre l'Italie. La querelle des images ne continua plus qu'en Orient.

En Italie, elle avait créé la puissance temporelle du pape, ajoutant un titre d'administrateur du duché de Rome à l'autorité déjà exercée dans la ville par les papes, et supprimant le duc impérial. La position des nouveaux souverains prépara d'autres destinées s l'Italie. Le repos était impossible aux Lombarde, aux hommes des ducs, comme à ceux du roi ; allies ou ennemis du pape, ils avaient épargné Rome jusque-là, mais ils la menaçaient toujours. Attaqué sans relâche par le duc de Spolète Thrasimond, Grégoire III avait payé d'une somme considérable la fin des hostilités. Attaqué, à son tour, par le roi Luitprand, Thrasimond avait cherché un asile à Rome, et le pape refusant de le rendre, Luitprand se vengeait par la prise de quatre villes du duché de Rome, Amérie Polimartiurn, Horta et Blera ; puis l'hiver le forçant à retourner dans son palais, il annonçait d'autres vengeances.

C'est alors que Grégoire III se tourna vers le nord, d'où pouvait venir le secours des barbares contre les Barbares du midi. La maison d'Héristal, victorieuse des Francs de la Gaule (v. le § V), avait alors pour chef le vainqueur des Arabes Charles Martel. Des ambassadeurs de Grégoire III lui apportèrent les clefs du sépulcre et les chaînes saint Pierre, des présents considérables, le titre consul romain, et ces paroles : Nous te conjurons de ne pas préférer le roi lombard à l'amitié du prince des apôtres[12]. L'Ostrasien comprit : il se disposait à une alliance qui faisait les Francs protecteurs de l'Église, et qui eût mis fin sur-le-champ à la domination lombarde ; mais la mort de Charles-Martel et du pape, suivie de la mort de Léon l'Isaurien (741) retarda cette révolution. Zacharie, successeur de Grégoire III, sauva, presque seul, le peuple romain. Il ne pouvait rien espérer des Grecs ; le premier, il ne demandait pas à l'exarque la confirmation de son élection et Constantin Copronyme, successeur de Léon, profanateur, comme son père, des saintes images, partageait son temps entre la résistance aux Bulgares et les tortures des moines. Le pape Zacharie avait au moins pour lui les Spolétins et les Bénéventins ; il avait surtout la dignité de son caractère. Luitprand approchait ; Zacharie sortit de Rome avec son clergé, et marcha vers les frontières du duché de Spolète. Le roi l'ayant appris, envoya ses ducs au devant du pape, le reçut au milieu de son armée, écouta ses pieux avertissements, renonça à l'effusion du sang, et préféra la paix. Il rendit les quatre villes, et fit donation au prince des apôtres du territoire de Narnie, d'Auximum, du patrimoine de la Sabine et de la grande vallée de Polimartium, enlevés depuis trente ans au duché de Rome. Il rappela de toutes les provinces, de la Tuscie lombarde, et des villes transpadanes,

tous les captifs, et les renvoya libres. Des ducs ensuite conduisirent Zacharie dans les villes rendues pour l'en remettre en possession, et le pape revint à Rome, vainqueur par la protection de Dieu[13], rapportant une paix de vingt ans.

Quelque temps après, Zacharie s'interposa auprès des Lombards, en faveur des Grecs eux-mêmes. Luitprand menaçait la province de Ravennes. L'exarque Eutychius, l'archevêque de Ravennes et les Ravennates, toutes les villes de la Pentapole et de l'Émilie écrivirent leurs prières au pape pour qu'il accourût à leur délivrance. Une ambassade au roi lombard ne pouvant vaincre sa dure persévérance, Zacharie quitta Rome ; comme il approchait de Ravennes, tout sortit à sa rencontre, tout sexe, tout âge, toute condition ; ils rendaient des actions de grâce au Tout-Puissant, et disaient : Il vient avec bonté, notre pasteur, qui a quitté ses brebis pour accourir à nous qui allions périr. Et, en effet, ils échappèrent encore une fois. Une nouvelle entrevue du pape avec Luitprand, obtint pour Ravennes ce qu'il avait obtenu déjà pour Rome ; l'exarchat fut délivré de la persécution, les villes prises rendues sous les yeux du pape, et les habitants *furent rassasiés de blé, d'huile et de vin*[14]. Luitprand mourut quelques jours après, et l'espérance d'une longue paix consola l'Italie.

L'espérance se soutint quelque temps ; on vit encore avec joie le roi lombard Hildebrand, que Luitprand s'était associé et qui régnait seul, déposé après six mois par les siens, pour ses vices et ses cruautés. Ratchis, duc de Frioul, son successeur, confirma, à la demande du pape, la paix de vingt ans donnée à l'Italie ; mais Ratchig lui-même la viola et assiégea Pérouse. Réprimandé à son tour par Zacharie, qui sortit de Rome pour la troisième fois, il se retira ; et convaincu par les discours du pape, de la vanité des choses humaines, il quitta la royauté pour la vie monastique du mont Cassin ; mais il laissait à sa place son frère Astolphe (749).

Astolphe ne reconnaissait pas les promesses des rois ses prédécesseurs. L'an 762, il prit l'Istrie à l'empire grec, Ravennes et l'exarchat. Eutychius se retira à Naples, et ne gouverna plus les Grecs d'Italie. Constantin Copronyme s'y résigna ; satisfait de la Sicile et de quelques villes italiennes, il les mit sous la dépendance du patrice de Sicile avec les noms de *Thèmes de Sicile et de Calabre*. Mais Astolphe, vainqueur des

Grecs, réclamait Rome comme dépendance de l'exarchat ; le nouveau pape Étienne II ne s'y résigna pas et appela les Francs.

III

ABBASSIDES. — Tandis que l'empire d'Orient se diminuait par les erreurs de ses princes et que l'église romaine devenait une puissance temporelle par la défense de la vérité, le grand ennemi de l'Église et de l'empire, le khalifat arabe était bouleversé à l'intérieur et perdait son unité. L'élévation des Ommiades avait troublé sans retour et compromis l'islamisme ; l'opinion protestait contre eux. Pour succéder à Mahomet, ils avaient renversé sa famille et *versé le sang le plus pur de l'Asie*. Les vraie fidèles ne pouvaient oublier Ali, *le frère de l'apôtre*, assassiné au profit de Moavia, ni Hassan forcé d'abdiquer, ni Hossein lâchement entraîné dans le piège d'une fausse révolte ; les Chiites surtout les regardaient comme les *Imans*, les prêtres légitimes de la foi musulmane, et ce titre devait passer à leurs descendants jusqu'au douzième surnommé Mahadi (le guide), qui vécut solitaire dans une caverne près de Bagdad, sans laisser connaître le lieu ni l'époque de sa mort. Aussi on le crut toujours vivant, et il doit reparaitre avant le dernier jour pour détruire la tyrannie des infidèles. Les Ommiades eux-mêmes étaient contraints de respecter ces souvenirs : après avoir établi l'usage de prononcer, à certains jours, des imprécations solennelles contre la mémoire d'Ali, ils l'avaient aboli sous Omar II pour ne pas irriter les esprits jusqu'à la révolte. Cependant la race des Alides était au-dessous de tant d'amour. Zeid, fils d'Hossein, essaya (724), comme son père, de soulever les Couffiens contre le khalife Hescham ; abandonné par eux, il ne lui resta que quatorze hommes qui se firent tuer avec lui ; après ce misérable effort, la famille de Fatime rentra dans le repos et l'obscurité, dédaignant ses droits ; elle se multiplia si prodigieusement que bientôt elle ne put se reconnaître elle-même ; des imposteurs en profitèrent pour prendre les noms d'Alides ou de Fatimites, et en s'attribuant le sang de Mahomet, réclamer l'héritage de sa puissance.

Ce fut une autre branche de la famille de l'apôtre qui renversa les Ommiades ; la branche des Abbassides tirait son nom d'Abbas oncle de Mahomet ; déjà nombreuse, elle résidait en Syrie dans un repos apparent ; mais de la Syrie partaient des émissaires pour toutes les provinces

d'Orient ; ils rappelaient à tous le droit héréditaire des Abbassides, et ils étaient entendus. La révolte commença par le Khorasan ; Mohamed, fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas reçut les députés du Khorasan, et leur présent de quarante mille pièces d'or. Son fils aîné, Ibrahim, lui succéda dans le rôle de chef des Abbassides, et fut secondé par Abou-Moslem. Cet homme sombre, qui ne riait jamais, se vantait plus tard d'avoir donné la mort à six cent mille ennemis. En vain le gouverneur du Khorasan avertit le khalife Merwan II ; il fut lui-même chassé de sa province par Abou-Moslem (746). Alors les partis s'organisèrent et choisirent leurs couleurs ; les Alides avaient la verte, les Ommiades la blanche, les Abbassides prirent la noire. Leurs habits et leurs turbans étaient noirs, leurs étendards noirs ; ils en avaient deux à l'avant-garde absolument pareils, portés sur des piques toutes deux hautes de peur coudées, pour exprimer l'égalité et l'union de tous les proches de l'apôtre : l'un s'appelait la *nuit*, et l'autre s'appelait l'*ombre*, c'est-à-dire encore la nuit, comme les deux branches des Haschémites, Alides ou Abbassides étaient toujours Haschémites. La querelle des *noirs* et des *blancs* bouleversa l'Orient entre l'Euphrate et l'Indus. Presque partout les *noirs* étaient vainqueurs, mais un moment les *blancs* parurent triompher. Ibrahim fut surpris dans un pèlerinage à la Mecque ; il périt dans un cachot. Ses deux frères Aboul-Abbas et Abou-Giafar se sauvèrent à Couffah, et attendirent près du tombeau d'Ali l'occasion de reparaître. Elle se présenta bientôt. Les partisans des Abbassides augmentaient, des secours arrivaient des provinces orientales ; Aboul-Abbas se montra alors revêtu des ornements de khalife obscurcis de la couleur noire ; il prêcha dans la mosquée de Couffah comme vicaire légitime du prophète, et préluda par la prière publique à la lutte nouvelle. Cependant les Ommiades avaient pour résister cent vingt mille soldats, et la valeur de Merwan II, le conquérant de la Géorgie, surnommé l'*âne de la Mésopotamie* pour sa persévérance invincible. Mais les ordres de Merwan furent mal exécutés ; il fut vaincu : alors il désespéra. Comme s'il eut voulu annoncer lui-même sa défaire et la chute de sa famine, il parut précipitamment dans sa fuite sur tous les points de la domination arabe ; il aperçut à Mosoul le drapeau noir des Abbassides, repassa le Tigre pour saluer d'un adieu lointain son palais de Harran, traversa l'Euphrate, vint à Damais pour l'abandonner, ne s'arrêta pas même en Palestine, et campa pour la dernière fois sur les bords du Nil. Les Abbassides l'emportaient ; en Asie la faction des blancs fut vaincue pour toujours, et en Égypte un coup de lance termina la vie de Merwan (750).

Aboul-Abbas était khalife ; reconnu par l'Asie, l'Afrique, l'Espagne même, il ne croyait pas sa puissance affermie, tant qu'un seul Ommiade survivrait. Une vigilance impitoyable rechercha partout les enfants de Moavia, et même ceux qui étaient morts ; on dispersa leurs ossements ; on chargea d'imprécations leur mémoire comme ils avaient fait celle d'Ali ; quatre-vingts Ommiades qui s'étaient rendus avant d'être désarmés, et sur la parole de leurs ennemis furent invités à un festin où le vainqueur les massacra tous. Les Arabes eux-mêmes ont flétri la cruauté d'Aboul-Abbas, du nom de *Saffah* (sanguinaire).

Elle fut mieux punie encore par la division du khalifat. Un jeune Ommiade survécut, il s'appelait Abdérame (Abdalrhaman) ; on l'avait poursuivi depuis l'Euphrate jusqu'au mont Atlas sans pouvoir l'atteindre : il approchait de cette Espagne conquise à l'islamisme par sa famille. L'Espagne arabe avait bien reconnu la domination des *noirs* ; mais les *blancs* y étaient plus nombreux et n'attendaient qu'un chef pour renier les lieutenants sanguinaires d'un maitre éloigné. Les blancs de la péninsule appelèrent Abdérame, et quand il parut, ils se révoltèrent contre l'émir Yousef. L'an 138 de l'hégire (756), Abdérame fut reconnu roi dans Archidona, et un mois après à Séville ; Cordoue, l'Andalousie, bientôt toute l'Espagne musulmane s'attacha à ce nouveau maitre. Cordoue devint la capitale du khalifat d'Occident, tandis que les Abbassides fondaient Bagdad où siégea désormais le *khalife d'Orient*.

IV

ANGLO-SAXONS. — La querelle des iconoclastes et te schisme musulman étaient pour des barbares avides une occasion favorable ; mais ce n'était pas aux Anglo-Saxons d'en profiter. La Bretagne a toujours eu sa destinée séparée. Ceux qui ont fui du continent dans lite du nord, y ont demeuré pour la plupart .jusqu'à la mort sans plus regarder le continent. Les Normands eux-mêmes s'y sont arrêtés après tant de-courses intrépides, et hi lutte de leurs rois contre la France a été bien plus soutenue par les Aquitains ou les Bretons de l'Armorique que par les fils des compagnons de Guillaume. Aujourd'hui même que l'Angleterre est une grande puissance,, et que cinq siècles de commerce l'ont fait connaître à toutes les nations, elle n'a pas sur le continent européen de province qu'elle ait conquise ; ses conquêtes au dehors ne sont que des

stations, des ports, des Forteresses pour protéger ses vaisseaux, ou des dépôts de marchandises ; elle n'a guère d'armée que sur mer.

Au vue siècle, chaque royaume anglo-saxon, circonscrit par d'étroites limites, était retenu forcément dans un état de faiblesse, où l'esprit national lui-même ne peut trouver ni illustration ni intérêt. Les trois plus considérables, et les seuls qui méritent une mention, le Northumberland, la Mercie et le Wessex, n'offrent eux-mêmes qu'une suite de troubles civils, d'usurpateurs et de rois détrônés, dont un seul a laissé quelque souvenir.

En Northumberland, le fils d'Oswio, Egfrid, avait commencé à reconnaître l'Irlande, et à piller les côtes de ce peuple, en récompense de l'hospitalité qu'il accordait généreusement aux Anglais. Six rois qui lui succédèrent (685-758) arrivèrent presque tous au trône par violence, s'y maintinrent par des crimes, et l'abandonnèrent pour la vie religieuse. Les Northumbres acquirent ainsi le nom, que Charlemagne leur donnait plus tard, de *nation perfide et perverse, pire que les païens*. La Mercie, vers l'an 716, fut gouvernée par Ethelbald le Superbe, qui domina un moment depuis l'Humber jusqu'au canal du midi, et se disait roi, *non des seuls Merciens, mais de toutes les provinces qui sont désignées par le nom de Sutangles*. Généreux envers les pauvres et ses serviteurs, actif dans l'administration publique de la justice, terrible aux thanes dont il réprimait les rivalités, il réforma lui-même sa vie débauchée, lorsque la voix du missionnaire saint Boniface lui fit entendre du fond de la Germanie de sévères reproches. A la fin de son règne, il fut vaincu par le Wessex (762), et sa mort livra ses anciens sujets à de nouveaux désordres. Dans le Wessex l'aristocratie dominait depuis 674. Les titanes les plus puissants, ligués ensemble pour la défense commune, choisissaient quelqu'un d'entre eux pour roi toutes les Fois que la royauté semblait nécessaire. Le roi Ina (688) fut législateur et guerrier. Dans un *Wittersagemot*, entouré des évêques, de ses *eoldermen*, des savants et du clergé, il publia soixante-dix-neuf lois touchant la justice, le *weregild* pour tous les crimes, l'hérédité des querelles entre les grandes familles, la protection des Bretons conquis, les fraudes dans l'échange des marchandises, et la culture des terres. L'Essex était déjà assujetti au Wessex ; Ina ravagea encore le royaume de Kent, et reçut un weregild de 36.000 livres d'argent pour le meurtre de son frère tué en combattant. Il domptait aussi les Bretons de la côte ; mais Ina n'était pas de la famille de Cerdic ; des révoltes fréquentes tourmentèrent son règne ; dans les

dernières années, attaqué par la Mercie, il combattit sans résultat ; enfin fatigué d'un règne de trente-sept ans, il abdiqua la couronne, quitta le Wessex pour Rome, refusa par humilité la tonsure et l'habit monastique, et acheva sa vie sous les vêtements d'un pèlerin pauvre et inconnu (728). Il avait lui-même préparé de nouveaux troubles en désignant ses deux premiers successeurs : il mit ainsi les deux rivaux aux prises. Le Wessex devenu tributaire de la Mercie, pendant cette agitation, ne fut délivré que par des séditieux révoltés contre le roi Cuthred, qui tournèrent leur énergie contre la domination étrangère.

Ainsi les Anglo-Saxons demeuraient indifférents aux mouvements des autres peuples qu'ils ne connaissaient pas, ou qui les dédaignaient. Ils furent spectateurs de l'empire carlovingien qui ne les atteignit pas, et périrent dans la seconde invasion.

V

MAISON D'HÉRISTAL. — *La nation des Francs, fondée par un Dieu, quand elle était encore sous une croyance idolâtre, avait recherché par l'inspiration divine la clef de la science ; hardie, agile, rude au combat, depuis qu'elle était convertie à la foi catholique, elle demeurait libre d'hérésie, et combattait pour faire vaincre l'Église*[15]. Les Mérovingiens avaient protégé les évêques du midi, donné passage aux apôtres de l'heptarchie, essayé de réformer jusque chez les Bavarois les coutumes qui n'étaient pas chrétiennes. Si ces rois dépérissaient maintenant, vaincus par Pépin d'Héristal, et dominés par l'aristocratie, ce n'était néanmoins que l'affaiblissement d'une famille ; et le rôle de la nation n'avait pas changé. Il appartenait aux Francs de porter aux Arabes le dernier coup, de faciliter la conversion de la Germanie au christianisme, de protéger en Italie et d'augmenter la puissance temporelle des papes, et à l'aide de cette alliance, de renouveler en quelque sorte la puissance romaine dans l'empire carlovingien.

La résistance des hommes libres et le despotisme même d'Erchinoald et d'Ébroïn avaient conservé à la Neustrie au moins le nom du roi et le souvenir de son pouvoir. L'aristocratie ostrasienne elle-même, tout en détruisant la royauté, n'avait pu éviter l'impérieux besoin d'un chef, et au lieu d'un roi, elle s'était fait un *prince des Francs orientaux*. Quoiqu'il y eût ici autre chose qu'un changement de nom, et que le *prince* n'eût rien à

réclamer des droits exercés jadis par le roi, la nouvelle dignité conservée dans une même famille pouvait fonder une dynastie qui, s'appuyant sur la volonté des hommes libres et l'usage de la Neustrie, rétablit la royauté dans la personne du chef des leudes. Telle fut la destinée de la maison d'Héristal. La victoire de Testry et le gouvernement prolongé de Pépin avaient moins assuré le triomphe de l'aristocratie que l'été-vallon de la race carlovingienne. Pépin d'Héristal était mort en 714. Ce Franc oriental, chrétien pourtant, avait conservé l'antique usage de la bigamie, accordé par les Germains à leurs princes, comme marque d'honneur. Une noble et élégante épouse, nommée Alpaïde, lui avait donné un fils qu'il appela Karl, c'est-à-dire *le Fort*. L'autre, Plectrude qui vécut la dernière, eut deux fils Drogon et Grimoald. Ils disparurent tous deux avant leur père ; Grimoald fut assassiné, et l'on soupçonna Karl d'en être l'auteur. Pépin l'enferma, le renia pour son héritier, et laissa sa mairie à Théodoald, fils de Grimoald, sous tutelle de Plectrude. La vieille Plectrude ne put imposer pour maire à la Neustrie cet enfant de six ans. Vainqueurs près de Compiègne, les Neustriens prirent pour maire Raginfred (Rainfroy), et Dagobert III étant mort, ils n'attendirent pas, comme sous Pépin d'Héristal, que le maire d'Ostrasie leur donnât un roi. Ils tirèrent du cloître un certain Daniel, dont les cheveux revenaient, ils le dirent fils de Childéric II, et le nommèrent Chilpéric II.

Les Ostrasiens, humiliés par la Neustrie, allaient être attaqués par les Frisons que soudoyait Rainfroy quand ils se souvinrent du fils de Pépin, Karl, prisonnier à Cologne. Il n'eut besoin que de paraitre pour chasser à jamais Plectrude et son fils. Il fut nommé comme son père, *prince des Francs orientaux*, et bientôt surnommé Tudites, le *marteau* de forgeron ; nous l'appelons Charles Martel[16].

Les Ostrasiens avaient envahi la Gaule mérovingienne sous Pépin d'Héristal, mais ils ne l'avaient pas prise. Charles Martel la conquit, la sauva et la donna à ses fidèles. Vainqueur du Frison Radbod et des Saxons qui couraient la Thuringe, il marcha contre Rainfroy. L'Aquitaine, indépendante depuis Caribert, n'avait pas encore fait reconnaître cette indépendance par les rois. Eudes, qui en était duc, promit des secours au roi de Neustrie s'il voulait abandonner les prétentions des rois à son duché : à ce prix, il se joignit à Rainfroy ; mais les deux victoires de Charles Martel à Vinci (717), et à Soissons (719) furent décisives ; la première surtout laissa, par le nombre des morts, un souvenir sanglant[17]. Eudes s'enfuit, emmenant le roi son protégé, puis

le livra pour se réconcilier avec Charles Martel. Le vainqueur épargna le pauvre roi ; et quand il fut mort, le remplaça en Neustrie par un autre moine qu'il nomma Theuderic IV. La réconciliation du duc d'Aquitaine et du prince ostrasien fut achevée par l'invasion des Arabes : Charles sauva l'Aquitaine près de Poitiers (v. ch. V, § IV) ; et la paix ne fut plus troublée entre l'Aquitaine et les Francs.

Les historiens de ce temps-là, qui écrivent par l'ordre des Héristal[18], expriment en quelques mots la soumission des Mérovingiens à Charles Martel. Le prince Charles pénétra habilement dans la région de Bourgogne, établit sur les frontières ses ducs les plus éprouvés, assujettit à sa domination la ville de Lyon qu'il livra à ses fidèles, et les anciens et les préfets de cette province. Il établit ses juges jusqu'à Arles et à Marseille, et retourna dans le royaume des Francs, au centre de son autorité, avec de grands trésors. Les chroniques des églises et des monastères nous expliquent mieux ce que fut cette conquête, et par quels moyens les Ostrasiens s'enrichirent. La victoire qui renversait Rainfroy, et qui portait le dernier coup à l'ancienne royauté au profit de l'aristocratie, ne pouvait plaire aux évêques, défenseurs naturels du pauvre peuple : le plus grand nombre des évêques d'Ostrasie comme de Neustrie s'opposa donc à cette révolution ; ceux qui la secondèrent en furent récompensés ; on leur conserva, on augmenta même leurs domaines[19] ; les autres furent dépouillés impitoyablement[20]. Charles Martel mérita ainsi le nom de *destructeur des églises* : des laïcs, des grands ostrasiens furent investis des évêchés et des abbayes : Ce qui fournissait à la nourriture des soldats de Jésus-Christ, rut destiné désormais à entretenir des chiens de chasse, et au lieu des lumières qui brillent devant l'autel du Seigneur, on vit briller les bracelets, les baudriers, les éperons, les selles de chevaux recouvertes d'or a et d'argent. Toutefois Charles Martel ne livra ceux qu'Il avait fait vaincre que l'usufruit de ces dépouilles : il ne céda ces terres qu'à titre précaire, et après un serment de fidélité qui attachait à sa personne tous ceux qui les recevaient : il fonda ainsi la supériorité de sa famille, et lui prépara la royauté. Lui-même n'osa pas encore prendre le titre de roi, et à la mort de Theuderic IV, il se contenta de ne pas lui donner de successeur.

Vainqueur des musulmans et spoliateur des églises, Charles Martel fait oublier cette contradiction en protégeant la conversion de la Germanie. Déjà Willebrord avait prêché aux Frisons. L'Angle Winfried fut attiré hors de son pays par la renommée de Willebrord. Il voulut faire du bien

aussi, et c'est par ses héroïques bienfaits qu'il a gagné le nom de Boniface. Il quitta donc son monastère d'Exeter et vint rejoindre l'apôtre des Frisons. Il s'avança jusqu'à Utrecht ; arrêté par d'insurmontables obstacles, il retourna à son monastère dont il fut fait abbé. Mais la retraite ne pouvait être sa vie. Il vint à Rome, reçut la bénédiction du pape Grégoire II et le pouvoir de prêcher l'Évangile. Il commença par la Bavière qui avait déjà des chrétiens, et par la Thuringe qui venait d'apostasier sous l'influence des Saxons. Il diminua les païens de Bavière, éloigna les chrétiens du contact des idolâtres, et les ramena aux pratiques évangéliques trop souvent négligées. Cependant Radbod venait de mourir, Charles Martel protégeait les prédications en Frise, Boniface s'approcha de Willebrord, et prêcha pendant trois ans à ses côtés ; mais Willebrord voulait le faire son successeur ; il s'enfuit dans le pays d'Hassi (Hesse), chez les Caftes, et sur les premières terres des Saxons. Il était entendu de ces sauvages, quand le pape l'appela à Rome pour augmenter ses pouvoirs, le nommer évêque *régionnaire* de la Germanie et lui donner un recueil de canons qu'il devait suivre. Boniface continua ses succès dans la Hesse. Bientôt Grégoire III (732) lui envoya le *pallium* pour s'en revêtir dans la célébration des mystères et dans le sacre des évêques, avec le pouvoir d'ériger de nouveaux évêchés. Après la mort de Charles Martel et de Grégoire III (741), l'œuvre de Boniface fut soutenu par Pépin. te Bref et par le pape Zacharie. Mayence, rendue à la dignité de métropole par Zacharie, fut confiée à Boniface. La même année, l'apôtre fondait l'abbaye de Fulde, et appelait de la Bretagne des hommes vertueux et savants pour composer et entretenir cette institution qu'il multiplia bientôt lui-même. A sa demande les deux fils de Charles Martel enfermèrent le prédicateur Adalbert qui mêlait des pratiques païennes à l'Évangile. En même temps il avertissait le roi de Mercie, Ethetbald, et le clergé et le peuple anglo-saxon. Un tel homme était digne du martyre ; il ne l'obtint pourtant que dans sa vieillesse. Ses forces s'étaient affaiblies, la surveillance des églises en deviendrait moins active. Le pape lui permit de se donner Lulle pour successeur dans le nom d'archevêque. Lui-même, il reprit la vie errante de prédicateur, retourna en Frise, et fut massacré par une troupe de païens avec cinquante compagnons de son zèle, au moment de confirmer les nouveaux fidèles rassemblés dans une plaine (755).

Boniface, soutenu par les fils de Charles Martel, les avait soutenus à son tour.

Charles Martel était mort en 741, laissant trois fils ; deux seulement héritèrent de sa puissance par sa volonté et l'*avis des siens*. L'aîné, Carloman, eut l'Ostrasie, la Suévie qu'on appelle aussi Allemanie et la Thuringe. L'autre, Pépin, eut la Bourgogne, la Provence, la Neustrie ; il n'est pas question dans ce partage de l'Aquitaine, ni des Bretons, ni même des Bavarois[21]. Grippon, le troisième fils, réduit à douze comtés, comme les ducs[22], essaya en vain d'armer pour sa cause les Saxons, les Bavarois, les Allemands et les Aquitains. Il attira sur ces peuples la vengeance de ses frères : les Allemani perdirent le privilège d'être gouvernés par des ducs de leur nation ; Odilon, duc des Bavarois, fut réduit ; les Aquitains tremblaient pour leur indépendance : Hunald, leur duc, pour faire opposition à la dynastie nouvelle, se ressouvenait de son origine mérovingienne ; il fut obligé de chercher l'asile d'un monastère, En même temps, Carloman et Pépin travaillaient eux-mêmes au bien de l'Église qui les aidait en retour. Pépin, dit une chronique[23], sachant que son père Charles Martel avait été condamné, assembla un concile sous la présidence de Grégoire, légat du siège apostolique, et de Boniface, archevêque de Mayence ; il y régla que les terres enlevées aux églises par son père leur seraient rendues, autant qu'il serait possible : comme on ne pouvait les restituer boutes, il pria les évêques d'en laisser quelques-unes à *titre précaire* à ceux qui les avaient reçues, et il fixa de nouvelles dîmes pour la réparation des églises. Tandis que ce concile de Leptine (743) abolissait encore parmi les chrétiens d'Ostrasie certains restes de superstitions païennes, et adoptait pour les nouveaux monastères la règle de saint Benoît, le concile de Soissons en Neustrie réformait les mœurs du clergé et rétablissait la dignité du sacerdoce.

Cependant les deux frères n'étaient pas rois : Charles Martel ne leur avait partagé que son pouvoir de prince des Francs, et à leur avènement ils avaient fait un roi pour les Neustriens nommé Childéric III, Carloman ne régna jamais. Dès l'an 745, il s'était retiré au mont Cassin, laissant deux fils à la protection de son frère. Pépin les cloîtra tous deux, et gouverna seul l'Ostrasie et la Neustrie. Enfin fatigué d'entretenir la longue barbe et les longs cheveux du *fainéant* Childéric III, Pépin proposa cette question au pape Zacharie : Qui doit être roi, celui qui en a le titre et non la puissance, ou celui qui en a la puissance et non le titre ? Le pape répondit, qu'il était préférable que celui-là fût roi, qui avait vraiment le pouvoir suprême. Aussitôt Childéric III fut tondu avec son fils, et enfermé dans un monastère. Boniface consacra Pépin de l'huile sainte, et la famille d'Héristal renversa les héritiers de Clovis (752).

[1] Sur l'étendue de la domination franque avant Charlemagne, voir le passage d'Éginhard (*Vita Karoli magni*) qui en fixe les limites avec toute l'autorité d'un contemporain. Sur les Bretons : Poète saxon, liv. II.

[2] Voyez Daru, *Histoire de Venise*, t. II. Il donne l'explication la plus probable de la formation des lagunes.

[3] Cassiodore, *Variæ*.

[4] Pour tous ces détails géographiques, voyez, dans l'*Atlas* de Kruse, la carte de l'Europe à la fin du VIIe siècle.

[5] *Constantini Manassis compendium Chronicum*.

[6] *Constantini Manassis compendium Chronicum*.

[7] Théophane, *Chronographie*, an 10 de Léon l'Isaurien.

[8] Voyez Paul Diacre et Anastase le bibliothécaire.

[9] Anastase, *Bibliothèque*.

[10] Voyez Daru, *Histoire de Venise*.

[11] Anastase, *Bibliothèque*.

[12] Troisième Continuateur de Frédégaire.

[13] Anastase, *Bibliothèque*.

[14] Tout ce récit est emprunté d'Anastase.

[15] Voyez le préambule de la loi salique et la lettre de saint Avitus à Clovis, au ch. VI.

[16] *Chronique de saint Bertin*, ap. Martène, 3.

[17] Hincmar, *Epist. ad Lud. Balb*.

[18] Continuateur de Frédégaire.

[19] *Historia brevis Episcop. virdunensium*, apud Achery, II, page 6.

[20] Frodoard, *Hist. Rem*., 2-12, apud Sirmond, IV. — *Chronicon centullense*, apud Achery, II. — *Chronique de saint Wandrille*, X. — *Chronique de saint Bertin*, VIII. — *Historia Trevirensis* apud Achery, II, page 212. — *Chronique de saint Pierre le Vif*.

[21] Continuateur de Frédégaire.

[22] *Annales Francorum*, adscript. Egrinhard, anno 748.

[23] *Chronique de saint Bertin*, ch. VIII, et Hincmar, lettre a Louis le Germ. en 858.

CHAPITRE HUITIÈME.

Empire carlovingien. — Rapports de Charlemagne avec l'Église, l'empire d'Orient, les barbares, les khalifes.

I

Le règne de Pépin le Bref est en petit le règne de Charlemagne. Pépin semble montrer à son fils quels ennemis il doit frapper, Aquitains et Bretons en Gaule, Arabes à l'entrée de l'Espagne, Saxons en Germanie ; il rouvre aux Francs Ostrasiens la route des Alpes, oubliée depuis Childebert II, et celle de Rome qui n'avait jamais vu les Francs ; il commence tout, Charlemagne croira tout achever.

Dès, les premiers jours du nouveau roi (752), une expédition fut dirigée contre Grippon qui s'était réfugié en Aquitaine et contre la Septimanie, que Charles Martel n'avait pu délivrer des Sarrasins, Grippon fut chassé jusqu'aux Alpes où il périt. Le comte goth, Ansémond, chef de lie résistance aux Arabes qui appelait les Francs, livra à Pépin Nîmes, Agde et Béziers ; Narbonne résistant mieux, le roi en ajourna la conquête, et laissant quelques troupes en Septimanie, remonta vers les Saxons, toujours envahisseurs des possessions ostrasiennes. *Ceux-ci ne pouvant faire autrement, donnèrent des otages et des serments au roi Pépin, à cette fin que tout prêtre qui voudrait aller en Saxe et les baptiser, en eût la liberté*. Pépin dirigea aussi une armée contre les Bretons conquit le fort des Vénètes, et *soumit toute la Bretagne au parti des Francs*[1].

En cette même année (763), le pape Étienne II fut reçu par le roi Pépin. Le roi des Lombards, Astolphe, avait soulevé une nouvelle persécution contre Rome et les villes qui en dépendaient. fi menaçait et réclamait du

pape et de tout le peuple romain en tribut onéreux pour chaque année, un sou d'or par tête[2]. Un envoyé de Byzance, Jean le Silentiaire, qui venait réclamer l'exarchat, n'ayant pas été écouté, le pape avait déjà demandé l'intervention des Francs et une ambassade était venue au nom de Pépin. Les envoyés Francs, l'envoyé de Byzance, le pape, réunis à Pavie auprès d'Astolphe, n'avaient pu réussir cependant ; Astolphe avait *défendu au pape d'oser dire un mot sur la restitution de Ravennes*. Mais le pape demandait le passage vers le pays des Francs, les envoyés de Pépin l'appuyaient, Astolphe n'osa le refuser. Pépin vint à la rencontre d'Étienne II, avec sa femme, ses fils et ses grands, et *remplit l'office d'écuyer*[3], en conduisant par la bride le cheval de pontife. Arrivé au palais de Pontyon, le pape exposa au roi les malheurs de Rome, il se prosterna vers la terre en signe de deuil, et ne voulut point se relever que le roi, ses fils et les grands ne lui eussent tendu la main[4]. Pépin jura que toutes les villes prises seraient rendues ; mais comme l'hiver approchait, retarda la guerre et conduisit le pontife au monastère de Saint-Denis. C'est là, qu'Étienne II, selon l'usage des anciens, sacra Pépin de l'onction sainte ; le nommant patrice des Romains, et couronna avec le même honneur ses fils Charles et Carloman.

Cependant un autre Carloman, le frère de Pépin, maintenant moine du mont Cassin, était envoyé par Astolphe pour détourner de l'Italie les armes des Francs ; mais sa médiation ne prévalut pas sur les instances du pape. Astolphe ayant reçu l'ordre de rendre la Pentapole, Narnie, et tout ce que le peuple romain réclamait de son iniquité, se préparait à la guerre. Pépin assembla, *selon l'usage aux kalendes de mars*, un *placitum de tous les Francs* ; il y prit *l'avis de ses nobles*, et suivi des *autres nations* qui habitaient dans son royaume et *des bataillons des Francs*, il se mit en marche vers la Lombardie par Lyon et Vienne[5] ; Astolphe était derrière les Cluses qu'il avait garnies de soldats et de machines ; mais quelques Francs les ayant forcées, il s'enfuit jusqu'à Pavie, d'où il aperçut le ravage des campagnes. Cependant un corps de Francs reconduisait le pape à Rome, et Astolphe redoutant la famine, demandait un traité. Le pape aussi voulait arrêter l'effusion du sang. Astolphe promit avec tous ses juges, et sous la garantie d'un serment solennel, de rendre Ravennes et les autres villes ; c'étaient la Pentapole et l'exarchat : Pépin en fit au pape une donation formelle[6], et *alors touché de miséricorde* pour son ennemi, il repassa les Alpes.

Mais bientôt la promesse fut violée ; l'injuste Astolphe ne voulut pas rendre à saint Pierre un *palme* de terre ; il cerna le pape de trois côtés : le pape n'eut que le temps d'envoyer aux Francs la lettre suivante : Aux très-excellents seigneurs Pépin, Charles, et Carloman, tous trois rois, et patrices des Romains ; à tous les évêques, abbés, prêtres et moines, aux glorieux ducs et comtes, et à toute l'armée du royaume et de la province des Francs, Étienne, pape ; et tous les évêques, les prêtres, et diacres ; les ducs, cartulaires, comtes, tribune et tout le peuple et toute l'armée des Romains plongés dans l'affliction. Aux kalendes de juin, toute l'armée du roi des Lombards a quitté la Toscane pour s'approcher de la ville de Rome, et s'est arrêtée près de la porte du bienheureux Pierre. Astolphe lui-même avec d'autres armées, est arrivé d'un autre point, et a dressé ses tentes près de la porte Salaria ; et souvent il nous a crié : Ouvrez-moi la porte Salaria, et j'entrerai dans la ville ; livrez-moi voire pontife, et je serai patient envers vous ; sinon je renverserai vos murs, je vous tuerai tous du même glaive, et l'on verra qui sera assez puissant pour vous arracher de mes mains.

Cependant, les Bénéventins tous ensemble, se sont approchés de la ville de Rome et ont campé près de la porte du bienheureux Jean et du bienheureux apure Paul, ils ont incendié les églises de Dieu, jeté au feu les images sacrées des saints, après les avoir déchirées de leurs épées ; et les saintes offrandes, c'est-à-dire le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils les ont mêlées dans leurs vases à la chair dont ils se rassasient. Ils ont frappé et mis tan lambeaux les moines, serviteurs de Dieu qui demeuraient pour l'office divin dans les monastères ; et entraînant avec une grande cruauté les saintes femmes recluses, ils les ont outragées. Ils ont coupé les vignes jusqu'à la racine, écrasé les moissons, et tout dévoré. Voilà cinquante-cinq jours qu'ils assiègent l'infortunée ville de Rome, l'entourant de toutes parts, la frappant sans relâche de toutes les machines, livrant jour et nuit de furieux combats. Ils nous crient : vous êtes entourés par nous ; viennent donc les Francs, et qu'ils vous arrachent de nos mains. Car ils nous ont pris la ville de Narnie que vous aviez accordée à Saint-Pierre, et nos autres villes. Ce n'est que par mer que nous pouvons vous envoyer cette lettre. Secourez-nous avant que nous ne périssions. Toutes les nations qui se sont réfugiées vers la courageuse nation des Francs, que Dieu a faite puissante, ont toujours été sauvées[7].

Pépin répondit par une seconde expédition (756). Astolphe, une seconde fois vaincu, accepta le jugement des nobles Francs. Il promit de réparer

ce qu'il avait fait contre la justice et ses serments. Par le jugement des Francs, il livra à Pépin la troisième partie du trésor de Pavie, promit d'être toujours fidèle aux Francs, et d'envoyer un tribut annuel[8]. Le roi lombard rendait en même temps vingt-deux villes au pape, malgré l'empereur qui réclamait l'exarchat et la Pentapole. Dès lors, la nation des Lombards parut assujettie à celle des Francs au profit de l'Église romaine. Astolphe étant mort, Didier, duc de Frioul, le remplaça par *le conseil de Pépin et de ses nobles* ; et, en présence de l'abbé Fulrad, il promit de rendre encore à saint Pierre Faenza, Imola, Ferrare, avec leurs territoires, Bologne, Ancône, Auximum, de vivre toujours en paix avec l'Église de Dieu, et d'être fidèle au royaume de Pépin protégé par Dieu. En même temps les Spolétins et les Bénéventins se firent un duc par la permission de Pépin[9].

Le roi franc recevait alors un autre hommage. L'an 757, il tint à Compiègne une assemblée générale de tout son peuple ; Tassillon, duc des Bavarois, y vint avec les grands de sa nation ; il se remit *aux mains* du roi *comme son vassal à la manière des Francs*. Après lui les grands et les anciens de la Bavière prêtèrent serment de fidélité au roi et à ses fils. L'année suivante, Pépin dompta une seconde fois les Saxons qui jurèrent de faire toute sa volonté et d'envoyer chaque année à l'assemblée générale comme marque de respect, un présent de trois cents chevaux. En 769, Pépin demeura en repos ; *il ne sortit pas des limites de son royaume*[10].

Cependant l'Italie rappelait encore. Paul Ier avait succédé à son frère Étienne II, et déjà il avait écrit à Pépin : Le roi des Lombards, Didier, traversant des villes de la Pentapole que vous avez données à saint Pierre pour la rançon de votre âme, a ruiné par le fer et le feu toutes les moissons et tout ce qui sert à l'entretien de la vie. Au grand mépris de votre puissance, il a désolé les terres de Spolète et de Bénévent qui s'étaient placées sous votre autorité que Dieu conserve ; et après avoir saisi Albinus, duc de Spolète, et ses comtes (*satrapas*) qui avaient prêté serment à saint Pierre et à vous, il les a déchirés de blessures et les tient encore enchaînés. Comme il approchait de Bénévent, le duc a pris la fuite jusqu'à la ville d'Otrante, et le roi ne pouvant le tirer de cette ville a établi à Bénévent un autre duc nommé Arégise. De là il s'est avancé vers Naples, pour s'entendre avec Georges, l'envoyé impérial qui déjà vous a visité, et il a conféré méchamment avec lui ; il a expédié des lettres à l'empereur, l'exhortant à envoyer des armées en Italie, promettant de

soutenir ces armées avec tout le peuple des Lombards, afin que l'empereur puisse reprendre Ravennes, et (ce que Dieu ne permette pas) accomplir sa volonté partout où il voudra. Enfin ce roi lombard est venu jusqu'à Rome, et nous l'avons exhorté à rendre Imola, Bologne Auximum, Ancône ; mais il n'a pas paru disposé à le faire, et après d'autres motifs, il a ajouté que si les Francs lui rendaient ses otages, il vivrait en paix avec nous[11].

Les craintes de Paul e se renouvelèrent plus d'une fois ; mois il n'y eut pas d'alliance active entre les Grecs et les Lombards. Les Grecs menacèrent de loin et n'armèrent pas ; les Lombards redoutèrent encore Pépin ; son autorité sauva Rome, par l'ordre au roi Didier de protéger Ravennes contre les Grecs hérétiques, et par l'invitation impérieuse aux ducs de Naples et de Gaëte de rendre les biens que saint Pierre possédait dans leurs duchés[12]. Pépin ne devait plus revoir l'Italie : c'était en deçà des Alpes qu'il allait maintenant protéger l'Église par les armes.

En 759. Narbonne toujours occupée par les Arabes s'était enfin rendue aux Francs. La Septimanie devenait une province franke, sous le nom de Gothie ; mais l'Aquitaine n'était pas réduite. Hu/laid, vaincu par Pépin, avait fui dans un monastère, laissant à sa place son fils Waïfre (Guaifer). Celui-là devait lutter pendant huit ans contre Pépin, et périr vaincu sans que l'Aquitaine acceptât encore la soumission. Cette lutte mit aux prises deux peuples distincts ; les historiens ne confondent jamais la *Francia* avec l'*Aquitania*, ni les Aquitani et les Vascons de Waïfre avec les *Franci* de Pépin. Cette opposition religieuse alléguée par Clovis contre les Visigoths, et qui doit reparaitre terrible dans la guerre des Albigeois, c'est ce qui arme ici le nord contre le midi. Waïfre ressemble au comte de Toulouse, Raymond ; sa maison est une Sodome impie ; lui-même, il est le *méchant des méchants*, le *pire des pires*[13] ; il fait volontiers alliance avec les Sarrasins de la Septimanie. Pépin est l'homme de l'Église. Waïfre avait enlevé les biens de quelques églises placées sous la main du roi Pépin[14], et ne voulait pas les rendre *aux chefs de ces lieux vénérables* ; il refusait le *weregild* de quelques hommes du roi tués en Aquitaine, et peut-être il attaqua le premier. Tandis que Pépin tenait une assemblée générale des Francs à Duren, on lui annonça que le duc Waïfre avait envoyé une armée jusqu'à Châlons pour ravager les possessions des Francs. D'abord les Francs pillèrent à leur tour le pays des Bituriges, et toute l'armée revint dans la *Francia*, enrichie d'innombrables dépouilles et de captifs (761). L'année suivante Clermont et Bourges furent prises à

l'aide de machines. ladre, abandonnant alors Poitiers, Limoges, Saintes, Périgueux, Angoulême, et d'autres villes et châteaux, renversa leurs murs à terre[15] ; mais il ne fit que s'affaiblir. En 763, Pépin, après le *champ de Mars* tenu à Nevers, vint à Cahors, poussa jusqu'à Limoges, et revenait par Bourges, quand il rencontra Waïfre ; vaincu par la trahison des Vascons qui plièrent au premier choc, Waïfre demanda la paix, et ne l'obtint pas. Pépin, déjà sans inquiétude, passa toute l'année 764 à surveiller les menées du Bavarois Tassillon, et en 765, malgré les menaces de Waïfre, *il ne sortit pas encore de son royaume*[16]. Ce furent les nobles Francs établis dans la Bourgogne qui soutinrent de nombreux combats contre les Aquitains et les Vascons[17]. Waïfre avait dirigé le comte Mansion vers Narbonne pour arrêter les troupes que Pépin envoyait au secours de La Septimanie contre les Arabes[18]. Mansion lança ses nombreux Vascons sur l'armée des Francs ; mais dans une rude mêlée, Mansion fut tué ; les Vascons tournèrent le dos, laissant les chevaux qu'ils avaient amenés, et réduits à errer dans les vallées et les montagnes, un petit nombre put à peine échapper par la fuite. En même temps le comte de Poiriers était tué par les hommes du monastère de Saint-Martin[19]. Waïfre cependant tenait encore ; tandis que Pépin soumettait le Rouergue, célébrait la fête de Pâques à Vienne, et réunissait à Bourges, dans l'Aquitaine, le *placitum* des Francs, Waïfre, encore redoutable, errait sans se lasser dans les montagnes et les cavernes i tandis que les chefs des Vascons, épuisés par la résistance, prêtaient serment à Pépin, lui seul toujours imprenable échappait à quatre armées. Pépin, ne pouvant le vaincre, le fit, dit-on, assassiner par les siens. Alors le roi des Francs entra dans Saintes, *régla ce qui était utile au salut de la patrie et aux intérêts des Francs, et établit ses juges et ses comtes*[20] ; c'était la manière germaine de prendre possession d'une conquête. Les Francs Ostrasiens paraissaient posséder l'Aquitaine (768).

Une fièvre violente ramena Pépin au monastère de Saint-Martin, et de là nui monastère de Saint-Denis. Comme il vit bien qu'il allait mourir, il appela ses nobles, les ducs et les comtes, les évêques et les prêtres (*sacerdotes*), et avec le consentement des Francs, de ses nobles et des évêques, il partagea également à ses deux fils le royaume des Francs qu'il avait possédé. Alors chacun des deux frères s'en alla dans son royaume, où il assembla un *placitum*, tint conseil avec ses nobles, fut élevé par eux sur le trône, et consacré par les pontifes[21].

La race nouvelle qui avait remplacé les Mérovingiens était la race des Forts. Presque tous ils portent le nom de Karl, inconnu avant eux chez les Francs, Charles Martel, Carloman, un de ses-fils, ses deux petits-fils, Charlemagne et Carloman. Charlemagne lui-même est quelquefois appelé Charles Martel[22], et plus souvent *le Terrible*, comme dit le moine de Saint-Gall, Et en effet, toua ces hommes out lourdement battu les nations. Pépin venait de porter loin la masse d'armes des Francs ; Charlemagne continuant l'œuvre de son père, écrasa les derniers efforts des résistances nationales, et sa *main à la grande force*[23], décida, saris le savoir, la formation des trois royaumes d'Allemagne, de France et d'Italie.

Obligé d'abord à partager avec son frère, Charlemagne n'avait pas la Germanie, ni les peuplades belliqueuses des bords du Rhin qui avaient conquis la Neustrie. Il cédait à Lope, cousin de Waïfre, la Novempopulanie avec le nom de duc, et fondait ainsi le duché de Gascogne indépendant de l'Aquitaine. L'Aquitaine elle-même recommençait déjà ; Hunald sortait du cloître pour venger son fils enfin, Carloman refusait de secourir Charlemagne dans cette guerre. Le Neustrien cependant vainquit l'Aquitain. Hunald put s'enfuir, parce qu'il connaissait le pays, jusqu'en Gascogne ; mais Charlemagne exigea qu'il fût livré. Le dernier duc d'Aquitaine resta prisonnier jusqu'à ce qu'il obtint la permission de passer en Italie, et le fort de Franciac, bâti sur la Dordogne, attesta et conserva la conquête (769). Lope se soumit avec toute sa terre à la domination du roi[24].

Mais ce qui fit la grande force de Charlemagne, ce fut la mort de Carloman (771). Les nobles ostrasiens qui avaient détourné Carloman de l'expédition d'Aquitaine[25], ne retinrent pas sa veuve et ses enfants qui fuyaient vers l'Italie, et Charlemagne s'étant approche de Carbonac, *ils ne refusèrent pas de sa soumettre à un tel maître*[26]. Charlemagne *prit le part de son frère*, et fut *roi de tous les Francs par leur consentement*[27].

Alors commence véritablement son règne par la guerre de Saxe. Ce peuple dernier reste de l'antique Germanie, en comierve.it toujours les mœurs avec la vieille liberté. Son Hermansaul, la colonne d'Arminius, était encore debout, comme un monument de la religion conservée, et de l'indépendance vengée par le sang ennemi. Cette *colonne* était un Dieu qui réunissait tous les dieux. Le héros, armé de toutes pièces, tenait de la main droite un étendard où était peinte une rose symbole de l'amour, et

de la gauche une balance, symbole de la justice. Sur sa poitrine, la figure d'un ours et celle d'un lion sur son bouclier, signifiaient la force et le ravage. Contraints quelquefois par les armes des Francs, à entendre parier glu dieu des chrétiens, ils en baissaient davantage le christianisme et les Francs, et massacraient les missionnaires quand ils pouvaient. Saint Libwin, qui prêchait alors chez eux, leur faisait craindre l'arrivée d'un grand roi, ils l'auraient tué sans l'intercession de leurs vieillards ; ils détruisirent au moins l'église nouvelle de Dewenter (772). Les Francs attendaient ce prétexte. Les nobles francs, dans une assemblée générale à Worms, décidèrent avec le roi la guerre contre les Saxons. Dès la première attaque, Hermansaul périt. L'idole fut assiégée, mise en pièces, et son temple dispersé ; ses richesses passèrent aux Francs, Charlemagne s'avança jusqu'au Weser, et les Saxons demandant grâce, il prit un otage par tribu, et quitta la Saxe.

C'était pour courir au delà des Alpes. Malgré le pape Étienne III, Charlemagne avait épousé la fille de Didier ; puis il l'avait répudiée, et maintenant il écoutait les plaintes du pape Adrien, contre le roi lombard toujours infidèle à ses promesses. Didier avait accueilli l'infatigable Harald et les fils de Carloman ; il voulait les faire couronner par le pape. Il prenait les villes de l'exarchat Urbin, Eugubium, Sena Gallia et d'autres villes romaines. Il méprisait l'intervention de Charlemagne, ses menaces comme ses promesses[28]. Alors on vit s'avancer vers les Alpes toute l'armée des Francs, et ce terrible Charles tout de fer, avec un casque de fer comme une crête, des manches de fer comme des bracelets, une cuirasse de fer, sur sa forte poitrine et ses larges épaules, une lance de fer dressée en haut dans la main gauche, et l'invincible fer de son épée dans la droite, des chaussures de fer comme toute l'armée des Francs en portait. Son cheval même, à sa couleur, à son courage, semblait de fer[29]. Les. Lombards cependant ne tremblaient pas encore. Charlemagne arrivant par le mont Celais, trouva les Cluses bien défendues par des machines et des constructions : il entama des négociations, réclamant les villes pour une somme de 14.000 sous d'or. Didier refusa ; il demanda au moins comme otages les fils de *trois juges lombards* ; Didier persévéra dans son opiniâtreté. Les Francs voulaient décamper le lendemain, *quand tous à coup Dieu envoya une grande terreur au cœur de Didier*, de son fils Adalgise et de tous les Lombards. Ils s'enfuirent laissant leurs tentes et leurs bagages. Les Francs, qui ne savaient pas encore combattre contre les fortifications, n'eurent plus qu'à les franchir, ils entrèrent dans l'Italie en courant, poursuivant les fuyards

jusqu'à Pavie, où Didier s'enferma avec ses juges[30], et jusqu'à Vérone, où Adalgise voulait défendre les enfants de Carloman. Aucune autre ville ne résista. Les Spolétins, à peine revenus de la déroute, se réfugièrent dans l'alliance du pape et dans l'obéissance à saint Pierre. Ils *coupèrent leurs cheveux*, comme les Romains, et choisirent pour duc le noble Hildebrand, qu'Adrien confirma. Ceux de Firmum d'Auximum d'Ancône, en firent autant. Cependant Charlemagne, ennuyé d'assiéger Pavie, y laissait un blocus pour courir à l'aise l'Italie lombarde. Il parut devant Vérone, il menaça : les enfants de Carloman se remirent entre ses mains. Il conquit quelques villes au delà du Pô, et prenant tout à coup la fantaisie de célébrer à Rome la fête de Pâques, il apparut inopinément à trente milles de la ville des paes. L'entrevue devait être solennelle entre cette Rome tant de fois insultée par les autres barbares, et ces barbares nouveaux qui venaient la protéger. Ce n'était plus le temps où le sénat menaçait Alaric de faire sortir contre lui tout le peuple rangé en bataille. Adrien envoyait à la rencontre des Francs toutes les *écoles de la milice*, tous les enfants qui étudiaient les lettres, portant des rameaux d'oliviers, et chantant les louanges du roi : venaient ensuite les croix avec lesquelles on recevait l'exarque ou les patrices. A cette vue, Charlemagne descendit de cheval et marcha à pied jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le pape l'y attendait sur les degrés ; il lui tendit la main, il l'embrassa aux acclamations du clergé et de tous les serviteurs de Dieu qui criaient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Alors le pontife et le roi des Francs, les évêques, les abbés, les ducs et tous les Francs qui s'étaient approchés de la confession de saint Pierre, se prosternant à terre d'un même mouvement, honorèrent Dieu et le chef de l'apostolat, et glorifièrent la puissance divine qui accordait urne si grande victoire aux prières de son apôtre. La donation de Pépin fut augmentée, l'exarchat, la Vénétie, l'Istrie, la Corse, Mantoue, Parme, Reggio, les duchés de Spolète et de Bénévent, furent donnés à l'Église elle fut signée de la main du roi, des évêques, des abbés, des ducs, et même des grafions. Une copie en fut déposée sur l'autel de Saint-Pierre, et le roi en plaça une autre dans le tombeau de l'apôtre, comme un *souvenir éternel de son nom et du royaume des Francs*. Pour en assurer l'exécution, il ne restait plus qu'à chasser la domination lombarde de son dernier asile. Charlemagne revint devant Pavie épuisée ; Hunald, malgré la famine, parlait de résister encore, il fut lapidé. Didier se rendit pour avoir la vie, et fut envoyé dans le royaume des Francs ; Adalgise désespérant d'une plus longue défense, s'enfuit à C. P. où les Byzantins le consolèrent par la dignité de Patrice, la décoration ordinaire des fugitifs suppliants ou des ennemis vaincus. Mais

Charlemagne n'eut que le temps d'annoncer sa conquête en se disant roi des Lombards ; il laissa les ducs établis par Didier et les lois lombardes, et se hâta de repasser les Alpes ; déjà les Saxons menaçaient l'Ostrasie[31].

Ces vaincus indomptables ravageaient la Hesse (775) et venaient jusqu'à Fritzlar renverser une église fondée par Boniface. Alors les nobles déclarèrent que la guerre serait faite aux Saxons sans relâche, ne leur laissant d'autre choix que l'abandon de leurs idoles, ou leur ruine éternelle[32]. Trois armées entrèrent en Saxe ; Charlemagne prit le fort de Sigebourg, releva Ehreshourg, passa le Weser et s'avança jusqu'aux Ostphaliens ; les chefs ne coururent et bientôt tout le peuple amenant des otages et donnant des serments solennels. Les chers des Angriens et leur peuple obéirent de la même manière ; et le vainqueur voulut les croire soumis ; l'Italie remuait encore.

C'était Rodgaud que Charlemagne avait fait duc de Frioul, Hildebrand, duc de Spolète par la confirmation du pape régi, duc de Bénévent, qui n'avait pas subi l'attaque des Francs 7 mais qui la redoutait. Ces trois hommes conspiraient pour Adalgise. Mais Adrien veillait sur eux. L'arrivée imprévue du roi des Francs contint les autres ; Rodgaud seul avait agi, il fut pris et décapité. Des comtes francs furent laissés dans quelques villes pour les garder, et le roi retourna contre les Saxons. Pendant sou absence, les Saxons avaient repris Ehresbourg et attaqué Sigebourg. Repoussés jusqu'aux sources de la Lippe, le retour rapide de Charlemagne les abattit. *Il venait comme une grande tempête qui bouleverse tout*[33]. Ils demandèrent grâce et le baptême. Mais le roi voulait se montrer en Saxe. Il en baptisa quelques-uns, releva Eresbourg, ordonna à leurs clefs de venir à l'assemblée générale des Francs. Elle se tint près d'une métairie (villa) voisine de fontaines nombreuses et limpides qui lui ont donné son nom barbare de Pathalbrunnon (Paderborn). Un seul manquait parmi les chefs saxons, Witikind, l'infatigable ennemi des Francs, qui ne savait pas encore accepter ni feindre la soumission. Les autres jurèrent fidélité ; ils se reconnurent dignes de l'exil ou de l'esclavage s'ils violaient leur serment. Quelques-uns poussèrent plus loin la ruse, et se firent baptiser (777).

Ils savaient bien que le vainqueur ne s'arrêterait pas à les surveiller ; Charlemagne avait reçu dans cette même assemblée des émirs d'Espagne dépouillés par le khalife Abdérame, et déjà il portait ses armes au delà

des Pyrénées. L'assemblée générale s'était tenue à Casseneuil dans l'Aquitaine vaincue par lui ; les vaincus et les vainqueurs marchaient ensemble ; des hommes de la Bourgogne, de l'Ostrasie, de la Bavière, de la Provence et de la Septimanie, et même des Lombards[34]. Rotland, *le préfet de la marche des Bretons*, quittait cette frontière alors paisible. Les courtisans (aulici) étaient à la tête des troupes. Les Vascons de l'Espagne, que n'avaient pu vaincre les Romains, ni les Goths, ni les Arabes, se soumettaient. Pampelune prise, un émir soumit à la protection de Charlemagne Jacca et Huesca. Barcelone et Gironne jurèrent d'être fidèles ; mais Saragosse résista ; alors les Francs quittèrent l'Espagne ; après les Pyrénées, ils trouvèrent la perfidie des Vascons de la Gaule. Lope II les attaqua dans les défilés de Roncevaux. Les Vascons, armés à la légère, voltigeaient à l'aise autour des Francs pesamment armés et dans ces lieux qu'ils connaissaient. Rolland y périt, bien d'autres y périrent. Charlemagne au moins se vengea, et fit pendre Lope ; il garda même en Espagne ce qu'il avait visité, le pays entre les Pyrénées et l'Èbre. Ce furent les marches espagnoles ; niais la conquête franque n'alla pas plus loin en Espagne (778).

Les Saxons avaient profité de cette guerre dangereuse. Tandis que Charlemagne s'éloignait, avait reparu. A la tête des Saxons, il descendait jusqu'à Coblentz, ravageant par l'épée et le Feu, sans distinction d'âge ni de sexe. On les soumit une quatrième Fois d'abord les Ostrasiens et les Allemands les avaient battus à Badenfeld ; Charlemagne lui-même (779) battit Witikind à Bukolz. Witikind s'enfuit encore pour ne pas voir l'humiliation nouvelle de la nationalité saxonne. A Horheim (780), il fut ordonné à dix mille familles de quitter leur pays pour la Belgique et l'Helvétie. Le roi établit ses corniez et ses juges dans la Saxe, partagea le pays entre les évêques et les abbés qui devaient le convertir, et l'abbé de Fulde se chargea d'organiser la conversion. Alors le chemin fut ouvert aux prédicateurs, et des anges rapides s'élancèrent au delà de l'Elbe pour annoncer l'Évangile dans tout le pays de l'Aquilon. Mais le temps n'était pas venu où l'œuvre serait achevée. Les Saxons ne disaient pas encore, comme le poète saxon du temps d'Arnulf : Qui comptera les âmes qu'il a rendues au Seigneur en les forçant de croire ? Lorsque viendra le jour du grand jugement, une troupe joyeuse de Saxons accompagnera Charlemagne ; ils seront sa joie et sa gloire éternelle.

Cependant le vainqueur des Saxons, des Lombards, des Arabes, commençait à se complaire dans sa paissance, il faisait des royaumes

dans son royaume et des rois subordonnés à sa royauté. Il vint à Rome en 780. Il voulait surveiller de près le duc de Bénévent, alors allié des Grecs, qui venait de prendre Terracine. Il nomma son fils Pépin roi d'Italie, son fils Louis (Ludwig) roi d'Aquitaine, et le pape les couronna. Louis n'avait que trois ans ; ramené de Rome dans un berceau, il entra dans Toulouse, sa capitale, revêtu d'habits de guerre et d'armes mesurés à sa taille, et attaché sur un cheval ; il n'en reçut pas moins les hommages des nobles et du peuple. Deux hommes gouvernèrent pour lui, Guillaume de Toulouse et Benoît d'Aniane. Pépin demeura dans son royaume d'Italie, et fut gouverné par Wala. En même temps le due de Bavière Tassillon venait encore se soumettre. La Bavière ne supportait qu'impatiemment la soumission. à. l'Ostrasie. Le roi franc nommait ou confirmait le duc, dont il pouvait condamner les sujets à mort. Tassillon, d'ailleurs excité par sa femme, fille de Didier, entrait volontiers dans tous les complots contre Charlemagne. Le pape lui obtint grâce encore une fois. Il s'humilia (781) à la diète de Worms, et resta vassal du roi des Francs.

Mais rien n'était encore assuré. Tout s'agita une seconde fois ; il fallait ce second mouvement, pour que la vengeance carlovingienne affermit son empire et l'étendit plus loin. Les Saxons commencèrent. Les Slaves, leurs voisins, avaient franchi la Sala, et attenté aux pâturages de ta Thuringe. Trois lieutenants du roi prirent pour les punir les milices de l'Ostrasie, et cinq mille Saxons qu'ils croyaient dociles (782). Mais tout à coup, près du Sonne-Thal (vallée du soleil), considérant ces armes qu'on venait de leur rendre pour dompter par eux d'autres peuples, ils s'en servirent pour eux-mêmes. Traîtres à leurs dominateurs, animés par la vue de Witikind ils fondirent sur les Francs avec l'acharnement sanguinaire de l'homme qui cousent à mourir, pourvu qu'il se soit vengé. La Saxe avait provoqué la mort. L'impitoyable Charlemagne accourut, les poursuivant comme des bêtes, les réclamant par la terreur de ses ravages. Il fallut en livrer 4.500. Tous, au camp de Ferden, en un même jour, à la même heure, furent décapités. Mais Witikind et son frère Albion soulevaient ce qui restait encore de Saxons ; le roi franc, sans se lasser, les combattit pendant l'hiver dans leurs forêts dégarnies, sur leurs marais gelés, près de Detmold, ou d'Osnabruck. Alors il leur tendit une main qui ne devait pas les relever, et proposa une paix qu'ils n'auraient plus la force de violer. Witikind courba la tête, et reçut le baptême. Il n'appartenait qu'à des Germains d'anéantir la Germanie (785).

Il était temps d'en finir avec elle. Les Bretons remuaient à l'ouest ; les Bavarois et les Avares menaçaient l'Italie franke par le nord, les Grecs et le duc de Bénévent par le midi. Les Bretons furent réprimes encore une fois *par la valeur rapide du sénéchal Audulfe* (786)[35]. L'arrivée de Charlemagne en Italie contint le duc de Bénévent, le força au serment d'obéissance, à la remise de douze otages et de son fils Grimoald ; à ces conditions, *il obtint de ne pas venir en personne faire hommage*[36]. Grimoald, qui lui succéda bientôt par la volonté de Charlemagne, mit le nom du roi franc en tête de ses édits et sur ses monnaies, promit de démanteler Salerne, de faire raser le menton de ses Lombards, et renonçant à l'alliance d'Adalgise et des Grecs tes battit au profit des Francs.

Grimoald au moins n'était que tributaire, le Bavarois cessa d'are un duc, et la Bavière disparut comme nation. Tans-ilion ne pouvait consentir à la fidélité. Le pape le priait en vain de rompre son alliance avec les Avares, lui promettant un nouveau pardon. Le duc mentait, il tergiversait, il refusait der otages. A la fin, le successeur de l'apôtre l'anathématisa, et tous ses partisans. Prends garde, lui dit-il par ses envoyés, que le sang chrétien ne coule pour ta perfidie, et que la terre ne soit ravagée ; souviens-toi que si tu ne veux obéir, le roi et son armée seront absous par Dieu et par saint Pierre ; et tout ce qui se fera dans ton duché, incendies, homicides, et les autres maux, quels qu'ils soient tout retombera sur ta tête et sur tes compagnons[37]. Tassillon ne cédait pas. Le roi exposa ses motifs aux évêques et aux grands assemblés, et s'avança vers le Lech, tandis que Pépin, roi d'Italie, arrivait par les Alpes. Tassillon fit hommage, mais Charlemagne ne pardonnait plus ; il le cita à la diète d'Ingelheim, le fit accuser par ses vassaux, convaincre du crime de lèse-majesté, et condamner à mort d'une voix unanime. Il daigna pourtant lui faire grâce de la vie, et même après quelques années ne plus garder rancune de la révolte, *pour que Tassillon pût espérer en la miséricorde divine*. Mais la Bavière avait subi la dissolution en douze comtés, elle obéissait immédiatement au vainqueur. Les Bavarois s'y résignèrent, et mêlés dans les armées des Francs, ils les aidèrent de leur valeur (788).

Maître de la Bavière et de la Saxe en deçà de Charlemagne touchait aux Avares, et s'avançait vers ce monde confus et motivant qui borde des deux côtés la Baltique ; les Danois et les Suéons, nu Normands, au nord et dans les îles, les Slaves au midi, et les Saxons-Northalbingiens[38]. Déjà les Avares lançaient leurs chevaux sur le Frioul et disputaient les

terres voisines de l'Anésus. Les Slaves Wilses ou Weletabes, race perfide, attaquaient sans relâche d'autres Slaves, les Obotrites toujours fidèles à l'alliance des Francs. Vainqueur en 789 de Wiltzan, le plus puissant des Weletabes par la noblesse de sa race et l'autorité de la vieillesse, vainqueur des autres chers qui jurèrent aussi fidélité su roi et aux Francs, Charlemagne crut pouvoir attaquer les Avares. Mais c'était une guerre d'aventures et de dangers toujours imprévus. Un vaste pays de plaines humides ou de marécages ; neuf villages ou *hrings*, comme disaient les Avares entourés de palissades de chêne, de hêtre, de sapin, de pierres dures et de craie ; au dedans des habitations assez rapprochées pour se transmettre la voix humaine, et les richesses de l'empire grec entassées depuis deux siècles de ravages, et ces villages, ces habitations si bien disposés, que la trompette donnait à tous le signal d'alarme en même temps, malgré la distance. La première expédition de Charlemagne ne put d'abord tenir[39]. Trois armées s'avançaient pourtant ; les Francs, conduits par le roi, les vaincus de la Germanie, Thuringiens, Saxons, Frisons, commandés par le comte Théodric et le chambellan Meginfred[40], et les Lombards amenés par Pépin. Ils vinrent jusqu'aux bouches de l'Arabo (Raab), ravageant par le fer et le feu les terres ennemies[41], mais ils furent repoussés par la famine et une épidémie qui tua leurs chevaux (791).

Charlemagne ne revit pas lui-même les Avares. Les Arabes d'Espagne, vainqueurs des émirs qui s'étaient soumis au roi des Francs, pillaient la Septimanie pendant l'absence du roi d'Aquitaine, tuaient ou prenaient les hommes, et repartaient chargés de butin (792). A côté des Slaves, alors paisibles, les Saxons cisalbins se révoltaient : tandis que Charlemagne essayait de creuser un canal du Mein au Danube, pour joindre la Baltique au Pont-Euxin, un corps de Francs était massacré par les Saxons. Arrêté un moment au concile de Francfort, il courut battre les Westphaliens à Sinothfeld (794). Il voulait retourner contre les Avares, quand les Saxons assassinèrent le chef des Obotrites, Wiltzan, attendu pour cette guerre (795). Croyant alors les dompter par la crainte de sa présence, il s'établissait chez eux, en appelant son camp Héristal ; mais les Northalbingiens assassinèrent ses lieutenants qui levaient les tributs. Ce fut le dernier effort de la vieille Germanie ; quatre mille périrent sous les coups vengeurs du comte Eburige et des Obotrites ; Charlemagne poussa en même temps ses ravages jusqu'à Minden, réconciliant les chefs des Wilses et des Obotrites[42], et l'Elbe enfin pacifiée, il pouvait espérer quelque repos.

Pépin, suivi d'Éric, *duc de la limite italienne* (Frioul), était revenu contre les Avares (797). Ils avaient enfin vengé le monde des insultes de la Scythie, et justement dépouillé les spoliateurs de tant de nations. Le hring du Chagan avait été si bien dévasté, qu'il n'y restait plus trace d'une habitation humaine ; tout l'argent, tous les trésors accumulés avaient été ravis. Les Francs, pauvres jusque-là, étaient devenus riches. Le christianisme venait après la victoire des armes vaincre les esprits par la persuasion. Un seul malheur avait troublé ce grand succès, la mort d'Éric et du *préfet de Bavière*, Gérald, au siège d'une ville liburnienne[43]. A l'autre bout de l'empire, *les cœurs fiers des Bretons avaient été domptés par l'effroi de la guerre*. Le comte Gui avait parcouru toutes leurs terres (798), et rapportait à Charlemagne les armes de leurs chefs, où chacun avait écrit son nom eu figue de soumission. Enfin, le jeune roi d'Aquitaine avait vengé les malheurs de son absence. Bavait repris Girone, Lérida, Pampelune, reçu la nouvelle capitulation d'Huesca (797), repoussé un lieutenant du khalife, conquis les îles Baléares, et achevé par la prise de Barcelone (800) la conquête du pays entre les Pyrénées et l'Èbre. Ainsi, trente-deux années de guerre avaient élevé un formidable empire. Jamais, depuis les Romains, on n'avait vu tant de nations si diverses d'origine et de mœurs, si opiniâtres dans la résistance et si cruellement vaincues, réunies sous l'autorité d'un seul homme.

Le titre d'empereur mit le comble à tant de gloire. Léon III avait succédé (795) au pape Adrien ; les neveux d'Adrien, le premier Pascal et le sacellaire Campulus étaient ennemis du nouveau pontife qui leur ôtait leur influence. Au milieu d'une procession ils se jetèrent sur lui, cherchant à lui arracher les yeux et la langue, et l'enfermèrent dans un monastère d'où il fut tiré par le duc de Spolète. Il vint ensuite à Paderborn solliciter la protection de Charlemagne et après de grands honneurs dont le conquérant voulut entourer le chef de l'Église au milieu des chrétiens nouveaux de la Germanie, il fut reconduit à Rome par une escorte de Francs, de Frisons et de Lombards, et huit commissaires qui devaient instruire le procès de ses assassins, Charlemagne le suivit de près, se portant pour juge entre le pape et ses accusateurs, et il convoqua à cet effet une assemblée de prélats et de nobles. Cette prétention d'impartialité qui aurait mis en comparaison le pontife et ses meurtriers, démontre assez bien que Charlemagne comprenait peu les lois et la dignité de l'Église. Les prélats le lui apprirent en déclarant tout d'abord que personne ne doit être assez hardi pour citer le pape en jugement ; que le siège apostolique étant le chef de toutes les Églises et le juge de tous

les ecclésiastiques, aucun siège ne peut le juger. Charlemagne reçut cette décision avec respect. Le pape ensuite protesta qu'il voulait imiter l'exemple de ses prédécesseurs ; il monta sur l'ambon de la basilique de saint Pierre, et jura par la croix et l'Évangile qu'il n'était point coupable des crimes dont ses persécuteurs l'accusaient. Ce serment suffit à Charlemagne qui prononça la peine de mort contre les meurtriers : la médiation du pape leur obtint la grâce de la vie (15 décembre 800).

Dix jours après, à la fête de Noël, Charlemagne étant à genoux dans l'église du Vatican, Léon III s'approcha de lui, et lui posa sur la tête une couronne précieuse ; aussitôt le peuple s'écria : A Charles Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et gloire. Puis le pape le consacra de l'huile sainte, avec son fils Pépin, et, se prosternant devant lui, le reconnut peur seigneur de Rome, sans plus faire mention de l'empereur de Byzance. Ainsi fut rompu l'antique lien des deux villes ; ainsi le glaive tomba entre la fille et la mère, séparant avec violence la jeune Rome au beau visage, de la vieille Rome, de la laide, de la ridée[44]. Ainsi l'empire d'Occident fut renouvelé pour être la *force extérieure* de l'Église ; et saint Pierre fut représenté, assis sur le trône, les clefs du ciel sur les genoux donnant à Léon le *pallium* et à Charlemagne l'étendard de Rome.

II

Aucune-domination n'avait alors la même apparence de grandeur et de stabilité que l'empire carlovingien. Les Grecs et les Arabes, les deux empires les plus étendus, laissaient déjà entrevoir de fâcheux symptômes de décadence.

L'empire grec avait deux frontières également difficiles à défendre, celle du Danube, et celle d'Asie-Mineure. Attila et les Avares d'un côté, les Perses Sassanides de l'autre, succombant après de longs ravages, n'avaient pas mis fin par leur chute sui dangers des empereurs ; aux premiers avaient succédé les Bulgares, aux seconds les musulmans arabes. Les Bulgares introduits dans les deux Mésies, n'avaient désormais que l'Hémus à franchir ; on les avait quelquefois appelés dans les querelles intestines de Byzance, et leurs invasions devenaient annuelles. Les Arabes arrêtés à l'Euphrate, et repoussés de Constantinople par le feu grégeois, ne cessaient de harceler l'Asie

Mineure, et marquaient chaque année d'une insulte aux Grecs ou d'une persécution contre les chrétiens. Léon l'Isaurien avait ajouté à ces maux l'hérésie des iconoclastes, et suscité par là une guerre civile entre les Grecs, une guerre étrangère en Italie ; la pensée de défendre ce qui restait encore des conquêtes de Justinien s'était perdue au milieu des agitations de la théologie byzantine. Le fils de l'Isaurien, Constantin Copronyme, régna trente-cinq ans (741-776). Ce persécuteur de la vérité, ce *Saint des iconoclastes* (voyez plus bas), n'eut guère que dei rapports honteux avec les ennemis da dehors, contre lesquels il ne s'agissait pas de subtiliser. Il se résigna à la perte de l'exarchat de Ravennes : il ne punir point les incursions des khalifes abbassides en Arménie ou en Cilicie. Il ne gagna qu'une victoire honorable sur les Bilgares, en 763. Avec le secours de quelques tribus slaves de l'Illyrie qu'il avait soumises, il attaqua le roi bulgare Telezis près d'Anchiale, où la bataille dura depuis la cinquième heure jusqu'à la fin du jour. Un grand nombre d'ennemis tués, d'autres pris, d'autres admis sur leur demande dans l'armée grecque, Constantin voulut célébrer sa victoire par un triomphe romain : il fit défiler dans Constantinople toutes ses troupes en appareil de guerre, aux acclamations des habitants, et les captifs enchaînés dont l'exécution à mort près de la porte Chryse termina la cérémonie. Les Bulgares eux-mêmes étonnés de leur défaite, se vengeaient sur leur prince en le mettant à mort, et empêchaient son successeur de traiter avec les Grecs, de peur que la soumission de la Bulgarie à l'empire ne fût exigée pour condition. Au lieu de tourner à sa gloire cette dissension de ses ennemis, Constantin laissa bien voir qu'il les redoutait lui-même plus qu'il n'en était redouté. Il n'usa plus contre eux que de perfidies, deux ans après il crut tromper le roi Pagan par une fausse paix, pénétra inopinément dans la Bulgarie, et mit le feu à quelques cabanes ; puis saisi tout à coup de la terreur des traîtres, il revint à. C. P. (765). En 774 ses préparatifs alternèrent les Bulgares, qui demandèrent un traité ; il l'accorda, et les trompant une seconde fois par la promesse de tourner ses forces coutre le khalife, il fondit sur eux au dépourvu, les dispersa et orna un nouveau triomphe de dé pouilles et de captifs nombreux. Il appelait *noble* cette guerre-là, parce que personne ne lui avait résisté, et que le sang chrétien n'y avait pas été répandu ; l'année suivante il perdit une flotte par les vents contraires, et trouva son maitre en perfidies dans le Bulgare Teleric. Celui-ci feignait de vouloir chercher asile dans l'empire contre l'humeur changeante de ses sujets : Si tu as des amis parmi les miens, écrivait-il à l'empereur, désigne-les-moi, pour que j'aie recours à leur

hospitalité. L'empereur fit connaître ainsi tous les Bulgares avec qui il entretenait des intelligences ; ils furent tous mis à mort.

Constantin mourut en 775, et fut remplacé par son fils, Léon IV le Khazare ; l'arrivée du roi bulgare qui vint à C. P. épouser une parente de l'empereur, et se faire baptiser, fut le plus important événement politique de ce règne de cinq ans (775-780). Après Léon, son fils Constantin V, reconnu d'avance, régna sous la tutelle d'Irène, sa mère. Irène a tiré une grande réputation du concile œcuménique assemblé à Nicée pour la condamnation des iconoclastes (voyez plus bas), et des rapports qu'elle entretint avec Charlemagne. Une femme régnant en souveraine sur un vaste empire, et correspondant d'égal à égal avec le dominateur de l'Occident, c'était sans doute quelque chose d'extraordinaire ; mais le traité que lui imposèrent les Arabes, et les cruautés orientales qui l'élevèrent au pouvoir, laissent à la honte et au crime la plus grande part dans' sa vie, malgré les éloges des Byzantins. Sous prétexte d'une conspiration, elle commença par couper les cheveux aux frères de son mari, et leur imposant le sacerdoce, elle les obligea d'en remplir les fonctions aux fêtes de Noël, afin que le peuple n'en doutât pas. Tandis qu'elle demandait pour son fils la fille de Charlemagne, Rotrude, qui fut promise, mais jamais accordée elle ne put arrêter les succès du musulman Haroun, et subit l'humiliation d'un tribut (782). Dans la dixième année de son administration, sur les conseils de ses flatteurs, l'ambition la prit de régner seule ; Constantin, par- venu à sa vingtième année, se croyait propre aux affaires, et conspirait de son côté pour reléguer sa mère en Sicile. Irène, avertie, faillit l'emporter par son activité ; elle fit battre de verges et dépouiller de leurs cheveux les serviteurs de son fils et les conspirateurs, les emprisonna ensuite ou les exila. Le jeune empereur eut un sort pareil ; il fut fouetté et retenu quelques jours au palais, sans pouvoir paraitre en public. Les soldats cédèrent à l'audace de la mère, et lui prêtèrent ce serment : Tant que tu vivras, nous ne souffrirons pas que ton fils gouverne. La garde arménienne était la seule qui refusât de rien changer à la coutume, et de mettre le nom d'Irène avant celui de Constantin. Sommés une seconde fois d'obéir, les Arméniens jetèrent leur chef en prison, et proclamèrent Constantin seul empereur. Cet exemple entraina les autres corps, et au moment de triompher, Irène, dépouillée de tout pouvoir, ne garda que ses richesses et le palais de l'Éleuthérion qu'elle avait construit. Ce qu'une violence imprévue n'avait pu lui donner, elle espéra de l'obtenir par une adresse patiente. Au bout de quelques mois (792), Constantin la rappela

auprès de lui, et sans lui rendre ses droits d'impératrice, se livra à son influence ; Irène ne s'en servit que pour le perdre, le poussant à faire tout ce qui pouvait le rendre odieux. Une expédition avait été malheureuse contre le Bulgare Cardam ; on mit à mort le devin qui avait annoncé un résultat heureux. Les soldats mécontents de leur désastre, voulaient faire empereur l'ancien césar Nicéphore, un des frères de Léon IV, devenu prêtre malgré lui ; Nicéphore fut condamné à perdre les yeux ; le patrice Alexis, cher à la garde arménienne, subit le même supplice ; Irène répétait souvent à son fils ; Si tu ne lui crèves pas les yeux, ils le feront empereur. Les Arméniens voulaient au moins le venger ; ils furent vaincus, et tous ceux qu'on put prendre marqués au front de ces deux mots : *Arménien rebelle*. Par un autre conseil de sa mère, Constantin répudia sa femme (795), et contracta un second mariage ; le patriarche Tarasius réclama, et quelques moines soutenant le patriarche furent exilés. Irène crut le moment venu ; elle prit le parti des moines et encouragea le mécontentement. Il fallait encore gagner les chefs de l'armée une guerre qui se préparait coutre les Arabes avait rempli les soldats d'une allégresse qui présageait la victoire, et il était à craindre que l'armée victorieuse sous le commandement de Constantin, ne lui demeurât fidèle. Les chefs gagnés affirmèrent que les Arabes avaient fui, et l'empereur revint à Constantinople. Un jour, au sortir du spectacle, il vit qu'on en voulait à sa personne ; il se jeta sur une chaloupe ; entouré sans le savoir des principaux complices, mais se fiant aux soldats gui l'accompagnaient, il s'efforçait de gagner la côte d'Asie. Irène s'était emparée du palais ; ne voyant point Constantin revenir, elle fit savoir aux traitres que s'ils ne lui ramenaient pas son fils prisonnier, elle ferait la paix à leur préjudice. Cette crainte leur donna assez d'audace pour braver les soldats du prince. Constantin ramené captif fut enfermé dans le palais de *porphyra* où il était né : on lui arracha les yeux ; l'infortuné poussait d'affreux hurlements, maudissant sa mère, et protestant qu'il se laisserait mourir de faim (799). C'est par ce crime qu'Irène devint souveraine de l'Orient[45]. De nouvelles rigueurs contre ses beaux-frères l'affermirent : quelques mécontents voulaient profiter du nom de ces deux princes ; Irène les fit transporter à Athènes, où ils eurent les yeux crevés.

Les nouveaux khalifes d'Orient, les Abbassides, avaient commencé par une grande splendeur, malgré la perte de l'Espagne. Ceux-là pouvaient être cruels sans être odieux ou ternir leur gloire. Le premier, Aboul-Abbas, n'avait fait qu'établir sa famille, 750-754 ; son frère, barge-Gia art mérita d'abord le surnom d'Almanzor (le victorieux), par sa victoire sur

un oncle qui usurpait le khalifat, et qu'il força de se cacher. Il tua Abou-Moslem, le destructeur des Ommiades, mais trop riche et trop fier de ses services ; il tua enfin son oncle qu'il tira par fraude de sa retraite. Mais après avoir ruiné Ctésiphon et Séleucie, il fonda sur le Tigre Bagdad, *la cité de paix* (Medinath-al-Salem). Il y établit son siège, et renouvela la magnificence de Babylone ; de somptueux édifices s'élevèrent pour renfermer d'immenses trésors. Les sciences que les premiers khalifes n'avaient pas connues, qu'Ali avait en vain essayé d'introduire, entrèrent dans la nouvelle ville ; la philosophie, l'astronomie fleurirent sous Almanzor.

Son successeur, Mohammed-Mahadi (775), étala plus de faste encore, déposant dans un pèlerinage à la Mecque six millions de dinars d'or, établissant sur une route de deux cents lieues des citernes et des caravansérails, et se faisant suivre d'une troupe de chameaux chargés de neige. Il confia à ses fils, Haroun et Othman, la nouvelle guerre contre les Grecs. Haroun, zélé musulman qui écrivait sur son casque : *le pèlerin de la Mecque ne peut manquer de courage*, assiégea Samalek dans le Pont, la réduisit en poudre par ses machines, et pendant que son frère était tué, il poussait jusqu'au Bosphore : Irène acheta la paix (782). De retour à Bagdad, il fit proclamer son frère aîné, Musa-al-Hadi, qui ne régna que deux ans, et devint lui-même khalife en 786. Il fut le plus brillant khalife qui eût encore paru. Il attira à Bagdad les richesses littéraires des Grecs, fit traduire les ouvrages de médecine, de physique, d'astronomie, encouragea les arts, et fut appelé Al Raschid (le justicier) pour son inexorable justice. Cependant les provinces éloignées commençaient à se soulever ; la décadence se préparait par la division et par l'indépendance des dynasties. En 788, un descendant d'Ali, Edris-ben-Edris, s'empara du Magreb (Mauritanie), et fonda la dynastie des Edrissides qui régna sur Tanger, Fez, Ceuta, Velelli. En 796, Ibrahim-ben-Aglab, nommé au gouvernement d'Afrique, se rendit indépendant, prit pour capitale Kairoan, et commença la domination des Aglabites.

Une révolte heureuse avait livré l'Espagne musulmane au dernier descendant d'Abou-Sophian. Abdérame Ier régnait à Cordoue, redouté, malgré la distance, des Abbassides, et entouré de magnificence. Une tolérance adroite réunissait sous son autorité les musulmans et les chrétiens qui n'avaient point cherché un asile à leur liberté dans les Asturies. Abdérame, en 759, régla pour cinq ans le tribut que les chrétiens devaient lui payer ; six cent vingt-cinq livres d'or, vingt mille

marcs d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, autant de sabres et de lances. Son fils, Aboul-Walid-Hescham (Issem Ier), qui lui succéda en 788, bâtit la mosquée de Cordoue, large de deux cent cinquante pieds, longue de six cents, soutenue par mille quatre-vingt-treize colonnes, et partagée en dix-neuf nefs, chacune terminée par une porte de bronze. Quatre mille sept cents lampes l'éclairaient pendant la nuit, et consumaient cent vingt mille livres d'huile par an. Il fallait, chaque année, douze cents livres de bois d'aloès et d'ambre gris pour les parfums. Hescham bâtit aussi le pont du Guadalquivir, qui repose sur douze arches ; à son exemple, ses courtisans embellissaient Cordoue et les environs. Enfin il établit des écoles d'arabe, et voulut que le peuple chrétien apprit l'arabe et renonçât au latin.

On raconte qu'au milieu de sa prospérité, le khalife Abdérame s'abandonnait volontiers à la mélancolie, plus triste de la perte de son ancienne patrie que fier de l'acquisition de l'Espagne ; il aimait à cultiver de ses mains un palmier d'Asie, compagnon de son exil, transplanté comme lui des bords de l'Euphrate sur une terre étrangère, et dans l'effusion de ce sentiment, il lui adressait des vers sur leur destinée commune. li avait compris combien le repos de l'obscurité valait mieux que les brillants soucis d'une royauté fondée par la conquête et condamnée par le souvenir de son origine à ne vivre que de victoires. Malheur à celui qui eût entrepris de régner en paix à Cordoue, en présence des Asturies indomptées et de l'audace des fils des Goths. Nous avons parlé ailleurs (ch. V) de Pélage, héros incertain, dont l'Espagne ne doute pas, mais dont elle n'a pas pris la peine de nous transmettre les exploits avec certitude, tant il lui importe peu de faire connaître aux autres sa grandeur pourvu qu'elle boit grande à ses propres yeux. Favila, premier successeur de Pélage, après un règne de deux ans (737-739) était mort à la chasse, tué par un ours. Il fut remplacé par Alfonse Ier, gendre de Pélage, ardent chrétien, qui mérita par là de reprendre le surnom de *Catholique*, donné autrefois à Récarède. Alfonse réunissait ainsi dans sa personne les deux souvenirs les plus chers à la nation, l'abandon de l'arianisme, et le premier essai de délivrance. Il était roi quand Abdérame enleva l'Espagne aux Arbbassides ; il profita de ces troubles, et on lui attribue la conquête de dix-huit villes en Galice, et de Pampelune en Navarre. Chacun de ses exploits était un triomphe pour le christianisme ; les églises rebâties, ou purifiées du passage des musulmans, réunirent de nouvelles assemblées, et retentirent des instructions des évêques et de l'explication des saints livres ; la pauvreté de La nation et du roui ne

pouvait les orner encore avec magnificence ; mais une nouvelle lumière semblait rendue, elle joie du présent se fortifiait des espérances de l'avenir. Le règne de Froïla, fils d'Alfonse, fut marqué (757-768) par de nouvelles défaites des Arabes ; cinquante mille soldats du khalife périrent sur les frontières de Galice, et la province d'Alava fut conquise. Oviedo fondée resta comme le monument de ces avantages. Un autre danger pour le khalife, c'était la fidélité de quelques émirs du nord à la famille des Abbassides. Nous avons vu Charlemagne, appelé par eux, conquérir le pays entre l'Èbre et les Pyrénées. Le grand nom de Charlemagne fut comme un secours aux rois chrétiens ; Alphonse II le Chaste, roi des Asturies, en 791, se reconnaissait, dans ses lettres ou par ses envoyés, l'homme de Charlemagne[46] ; après une victoire dont les historiens comptent les morts par cinquante mille, il avait transporté sa résidence à Oviedo ; après que les lieutenants d'Hescham eurent pénétré dans l'Aquitaine, Alphonse s'avança jusqu'à Lisbonne, la prit et la pilla ; le butin fut partagé avec le roi des Francs. Charlemagne (798) reçut *une tente d'une beauté merveilleuse*[47], et sept captifs arabes, avec sept mulets et sept cuirasses[48]. Le successeur d'Hescham, Al-Hakem Ier, eut besoin d'organiser une milice régulière, pourvue de magasins de vivres et de munitions de guerre, et une marine pour protéger ses côtes ou inquiéter celles des Francs ; il n'en perdit pas moins les îles Baléares (voyez plus haut). Vers l'an 800, les Arabes avaient perdu les provinces du nord. Les *Marches d'Espagne* appartenaient aux Francs ; le royaume d'Oviedo avait pour bornes au nord la mer de Cas cogne, au midi le Duero.

Enfin les Anglo-Saxons achevaient leur ruine par leurs crimes et leurs divisions. Aucun peuple n'a jamais donné autant d'exemples de trahison, et de meurtres que la Northumbrie en ces derniers temps. Le fils d'Eadbert, Oswulf, tué par ses thanes ; Edilwold, choisi par le peuple, mais combattu par les descendants d'Idda, et forcé d'abdiquer en faveur d'Alchred ; Ethelred, établi par les Pictes, battu par deux eoldermen, et réduit à la fuite ; Alfwold dont le ministre fut brûlé par les thanes, tué lui-même par un rebelle ; Osred, forcé à se faire moine pour céder la place à Ethelred rappelé : ces six rois ne remplissent que trente-deux ans (758-790), Ethelred, remis sur le trône, commença par ordonner la mort d'Eardulf, un de ses rivaux, mais les assassins ne le blessèrent que dangereusement, et des moines le guérirent et le cachèrent ; deux autres rivaux d'Ethelred, réfugiés dans le monastère d'York, attirés par des promesses trompeuses, sont mis à mort ; un troisième est tué dans un

combat. Ethelred voulait continuer sur les Northumbres ; mais une famine et une peste soulevèrent le peuple ; Ethelred périt (794). Osbald régna vingt-sept jours. Eardulf qui le renversa, vainqueur des assassins d'Ethelred, et réconcilié avec le roi de Mercie qui les soutenait, eut cependant besoin après quelques années de la protection de Charlemagne (voyez plus bas).

La Mercie comparée aux Northumbres semble plus heureuse. Offa (vers 760), roi par la volonté des thanes, emploie quatorze ans à détruire ses ennemis domestiques. Vainqueur du Wessex, du royaume de Kent, des rois Bretons de Powis, il pouvait prendre le nom de *roi de Mercie et de toutes les nagions d'alentour* ; mais il ne put éviter le mépris de Charlemagne qui refusa sa fille au fils dit roi de Mercie. Egferth, fils d'Offa, mourut sans postérité, et fut remplacé par Cénulf (796), qui, dans un règne de vingt-quatre ans, maintint la suprématie et la gloire des Merciens.

Le Wessex était aussi agité que les Northumbres. Après Cuthred (754), Sigebrycht hérita de la couronne. Au bout d'un an, les thanes lui opposèrent Cynewulf, qui l'emporia, régna jusqu'en 784, humilié par les Merciens, et fut assassiné par un frère dee Sigebrycht. Alors Brithric prit le trône, au milieu de nombreux compétiteurs, toujours en armes et souvent vaincus. Le plus noble de ces concurrents était Egbert, le seul prince qui restât de la famille de Cerdic. Ce nom laisse entrevoir une époque plus glorieuse, où tous les royaumes réunis en un seul gouvernement donnent enfin à l'ancienne Bretagne l'unité de nom et de puissance. Mais le moment n'était pas encore venu. Egbert, contraint de céder aux forces supérieures de Brithic, trouva un asile à la cour de Charlemagne.

Pour compléter cette histoire de la seconde moitié du huitième siècle, il reste à dire quelques mots de l'histoire de l'Église. L'hérésie des iconoclastes, toujours vivante en Orient avait donné de grands scandales à Constantinople. Ge fut, dit un Byzantin par un juste jugement de Dieu et pour punir la multitude de nom prévarications, que Constantin Copronyme, ce persécuteur des lois antique, reçut l'empire à la place de son père. Cet empereur, en 785, rassembla un concile illégitime de trois cent trente évêques, et sans que le siège de Rome y fût représenté, fit convertir par eux en article de foi leur opinion erronée sur les images : l'élévation d'un hérétique sur le siège de Constantinople, avec la

qualification de *patriarche œcuménique*, la condamnation de Germain et des docteurs les plus vénérables, fut la première conséquence de ce conciliabule. La persécution, la dérision s'acharnèrent dès lors contre tous les orthodoxes. *En même temps que les Arabes abattaient les croix du sommet des églises, et prohibaient les assemblées chrétiennes, l'empereur imitant la folle impiété d'Achab surpassait la cruauté des Arabes à l'égard des évêques, des moines, des grands, et même des hommes du peuple* (767). Il fut défendu d'invoquer la sainte Vierge ; c'était un crime de lèse-majesté que de laisser échapper le cri ordinaire : *Ô mère de Dieu, secourez-moi !* Les reliques des saints furent détruites partout où il fut possible d'en trouver ; l'église de Sainte-Euphémie devint un réceptacle de fumier ; les monastères les plus célèbres furent détruits ou assignés aux soldats pour casernes. Les moines eurent le privilège d'une persécution plus raffinée : les uns novés, d'autres privés des yeux ou du nez, d'autres déchirés a coups de fouet. Un jour, quelques-uns amenés dans le cirques furent contraints de s'y promener, tenant chacun une femme par la main, sous les crachats et les quolibets de la populace. Dans la ville l'empereur, les gouverneurs dans les provinces, dirigeaient les tortures ; Michel Lachanodraco, duc de Thrace, rus-sembla de nombreuses richesses du produit de ses profanations. Il brûla tous les écrits des moines et des pères : quand il était las de frapper du glaive, ou de crever les yeux, il brûlait la barbe et la tête au moyen d'une composition de cire et d'huile qui redoublait l'activité de la flamme. Il fit ainsi disparaître l'habit monastique de sa province. L'empereur instruit de ces forfaits, lui écrivait des lettres de remerciaient, et encourageait les autres gouverneurs à l'imiter. Voilà par quelles actions Constantin Copronyme mérita l'amour des iconoclastes ; après sa mort, ils le révérèrent presque comme un dieu, et par cette contradiction, qui est la peine inévitable de l'hérésie, ils entourèrent son tombeau et ses restes d'honneurs idolâtriques. Léon le Khazare fut aussi un iconoclaste ardent ; des images trouvées chez sa femme lui inspirèrent tant de fureur, qu'il refusa dès ce moment de la voir. Enfin, après sa mort, l'impératrice Irène travailla à la destruction de l'hérésie. Cette femme horrible qui, plus tard, assassina son fils, commença pourtant par la réputation de très-pieuse. C'était, disent les Byzantins, un admirable dessein de Dieu, qui voulait opposer à l'œuvre des autres empereurs, impies et oppresseurs des églises, une femme veuve et un enfant orphelin[49]. En ce temps les homes dévoués à Dieu le servirent plus Librement ; la parole de Dieu se propagea ; les monastères redevinrent libres, et le mal se répara. Tarasius, que l'on désignait pour le siège de C. P. refusait d'abord, il

haranguait le peuple, montrait l'Occident séparé des Grecs et leur envoyant l'anathème, ce terrible jugement qui chasse l'homme loin de lieu, et le conduit aux ténèbres extérieures, exclu pour toujours du royaume des cieux. Il demandait un concile œcuménique qui fit un seul peuple de tous ceux qui adoraient le Dieu unique ; et pour rentrer lui-même dans la communion de l'Église, il envoya sa profession de foi au pape Adrien, à qui l'impératrice demanda en même temps *des lettres* et des hommes qui se trouveraient à un concile[50]. Mais il n'était pas facile de le réunir. Deux légats du pape étaient arrivés, et avec eux les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, et tous les évêques de l'empire grec. Assemblés dans l'église des Saints-Apôtres, ils examinaient les Écritures et dis-rusaient la doctrine. Soudain les gardes des écoles et les excubiteurs, excités par leurs chefs, accourent le glaive nu, menaçant de mort tous les évêques orthodoxes. L'empereur veut en vain réprimer ce désordre ; en vain le patriarche et les évêques orthodoxes montent sur l'autel, les évêques iconoclastes se précipitent sur eux avec un grand bruit, en criant : Nous avons vaincu. Le concile se dispersa.

Il fut transféré à Nicée (787). C'est le septième concile général. *L'Église catholique ne proclama aucune doctrine nouvelle, mais demeura ferme dans la doctrine des saints Pères, et l'hérésie étant proscrite recouvra son antique splendeur*. Alors l'empereur et sa mère, et les évêques revinrent à C. P. ; les canons du concile furent lus au peuple, et souscrits par Irène et son fils.

On ne comprit pas chez les Francs cette décision. Une traduction infidèle des canons de Nicée faisait croire qu'on prétendait rendre aux images des saints le même service, la même *adoration* qu'à la Trinité. Le concile de Francfort (794) repoussa ce qu'il appelait le nouveau concile des Grecs, *rejeta et méprisa absolument cette adoration et cette servitude, et la condamna unanimement*. Charlemagne lui-même fit composer contre le culte des images les *livres Carolins*. Adrien, combattit cette doctrine, et expliqua le concile. Mais les évêques francs attendirent une autre traduction pour comprendre et accepter la décision de Nicée.

Une autre hérésie avait été également condamnée ; mais, cette fois, avec l'aide de l'Église des Francs. Un évêque d'Urgel, Félix, avait prétendu que J.-C., *né de la femme et sous la loi, n'était fils de Dieu que par adoption et non par nature*. L'archevêque de Tolède, Elipand, avait soutenu et répandu cette doctrine. Un concile de Narbonne (791) s'en

occupa le premier, sans rien décider. L'année suivante, à Ratisbonne, Félix fut convaincu d'hérésie et condamné. On l'envoya à Rome, où il abjura dans l'église de Saint-Pierre, entre les mains d'Adrien. Renvoyé à son église, Félix retomba dans l'erreur, écrivit contre Alcuin, fut attaqué au concile de Friuli par Paulin, évêque d'Aquilée, condamné une seconde fois dans un concile de Rome (799) par le pape Léon III, et une dernière fois au synode d'Aix-la-Chapelle. Malgré une nouvelle abjuration adressée au clergé et au peuple d'Urgel, Félix fut déposé et relégué à Lyon où il mourut.

Charlemagne avait aidé l'Église, hors des limites même de l'empire des Francs. En 785, deux légats du pape Adrien, les évêques d'Ostie et de Tudertum, entrèrent chez les Anglo-Saxons, accompagnés d'un noble franc. Ils convoquèrent deux synodes, l'un en Northumbrie, l'autre en Mercie. Le premier, celui de *Celchyt* (*Calcuthense*), dressa vingt canons qui ordonnèrent l'observation des six conciles généraux. L'autre tenu en Mercie, réunissait tous les prélats et tous les princes du midi de l'Humber. Le légat y lut un code de lois ecclésiastiques composé par le pontife, pour la réformation de l'Église anglo-saxonne. Tous l'adoptèrent ; les évêques de Mercie obtinrent un métropolitain mercien, et le roi Offa remit aux légats un acte qui promettait que chaque année le roi de Mercie enverrait à l'église de Saint-Pierre une somme de 365 mancuses, pour l'entretien du culte et les pèlerins indigents. C'est le *romescot*, ou tribut de Rome, appelé aussi le *denier de saint Pierre*, parce qu'on le comptait à Rome, le jour de la Fête de Saint-Pierre-aux-Liens.

III

Le moine de Saint-Gall, cet admirateur tremblant de la puissance carlovingienne, représente Charlemagne entouré de la soumission docile des vaincus, et s'exaltant avec complaisance dans sa gloire et dans sa force. Les Gaulois, les Aquitains, les Éduens, les Espagnols, les Allemans, les Bavarois, se faisaient honneur d'être les esclaves des Francs ; le terrible Charles avait autour de lui les ducs, les tyrans, les rois des diverses nations qui le servaient à table. S'il faut en croire le même historien le conquérant en vint un jour jusqu'à imiter dans sa colère les formes de la justice divine, rangeant à sa droite les bons, à sa gauche les méchants, fulminant d'inflexibles menaces contre ceux qui avaient

négligé ses ordres, les troublant du feu de ses regards et du tonnerre de ses serments, Cet orgueil de la supériorité, cette joie de dominer les a titres hommes, se retrouve dans tous les temps chez tous les hommes qui ont eu la conscience de leurs grandes actions. C'est Tigrane prenant pour gardes ou pour piqueurs les rois qu'il avait vaincus, Attila présidant un conseil de rois, ou Napoléon régnant à Dresde sur les rois de l'Europe. Un tel caractère n'a donc rien d'invraisemblable dans Charlemagne ; le conquérant germain avait renouvelé, au moins en étendue, l'ancien empire d'occident, et à plus juste titre que les monarques de Byzance, il pouvait s'appeler empereur romain.

Il s'entourait volontiers de la magnificence impériale : une imitation incontestable de la hiérarchie de Constantin se rencontrait dans son palais, unie à quelques restes des coutumes germaines. Un contemporain[51] nous a laissé le détail de cette administration intérieure ; au premier rang l'*apocrisiaire*, ou *chapelain*, ou *gardien du palais*, et le *comte du palais* ; après eux, le *camerier*, le *sénéchal*, le *bouteiller*, le *comte de l'étable*, le *mansionaire* ; quatre *veneurs* principaux, et un *fauconnier* ; au-dessous de chacun, des fonctionnaires subalternes, *portiers sacellaires*, *dispensateurs*, etc. Ces fonctionnaires étaient choisis, nobles de cœur et de corps, raisonnables, discrets et sobres, et parmi les nations diverses dont l'empire était composé, afin que les hommes de chaque nation fussent encouragés à fréquenter le palais, par l'assurance d'y trouver des compatriotes. Constantin, lorsqu'il transmit la ville de Rome au pape Sylvestre, et s'en alla siéger lui-même à Byzance, avait institué des *apocrisiaires* ou *répondeurs*, pour recevoir les demandes adressées à l'empereur par les évêques, et transmettre ses réponses. L'*apocrisiaire*, dans la cour de Charlemagne commandait à tout le clergé de palais ; il avait le soin de toutes les requêtes adressées au prince touchant les affaires ecclésiastiques, les intérêts des chapitres et des communautés on lui adjoignait le *grand chancelier* et des hommes intelligents et fidèles qui écrivaient sans vénalité, sans cupidité, les ordres du prince, et gardaient ses secrets inviolablement. Le comte du palais avait la charge d'examiner et de terminer toutes les contentions gal qui étaient apportées au palais par voie d'appel, de-réparer les jugements iniques, et de plaire à tous devant Dieu, par la justice et devant les hommes par l'observation des lois. L'apocrisiaire et le copiste du palais pouvaient décider souverainement surfes affaires qui leur étaient déférées ; ce n'était pie par leur intermédiaire, et seulement quand ils le jugeaient nécessaire, que les ecclésiastiques et les séculiers pouvaient

arriver jusqu'au roi. Lit décoration du palais, la réception des dons annuels des sujets, étaient confiés à la *reine*, et sous ses ordres du *camérier* ; le roi ne s'en occupait jamais ; aucune sollicitude domestique ne devait distraire son esprit de l'administration du royaume. Le *sénéchal*, le *bouteiller*, le *comte de l'étable*, chacun selon la qualité de son ministère, donnaient les ordres pour que rien ne manquât à la maison du roi, en quelque lieu qu'elle résidât, et pendant tout le temps qu'elle y résidait ; le sénéchal, plus que les deux autres, était chargé de cette prévoyance ; tout le regardait excepté l'entretien des chevaux. Le *mansionaire*, comme son nom l'indique, faisait préparer d'avance les demeures (*mansiones*) où le roi devait s'arrêter, dans la crainte qu'une réception non convenable n'offensât l'esprit du prince. Enfin les quatre *veneurs* et le *fauconnier* s'entendaient pour régler en temps opportun combien d'hommes devaient rester dans le palais, et combien pouvaient sortir pour la chasse ; car il importait beaucoup de faire rester dans le palais une multitude convenable de fonctionnaires dont une maison royale ne peut raisonnablement se passer. De dignes conseillers devaient toujours être pour recevoir honorablement les ambassades qui venaient visiter le roi ou lui faire leur soumission ; et se présentait, de quelque partie du royaume que ce fût, un homme désolé, abandonné, accablé par d'injustes accusations, ou une veuve ou un orphelin, il fallait que le suppliant trouvât toujours sous sa main quelqu'un qui portât ses réclamations aux pieuses oreilles du prince. Au milieu de tant de personnages, on distinguait aisément le roi à son visage plus brillant que *l'or qui a passé trois fois au feu*, à ce front digne de porter le diadème, qui n'avait point de semblable par toute la terre. Heureux, s'écrie un contemporain, celui qui peut contempler sans cesse cette noble tête, ce menton ce col élégant, ces mains qui font disparaître la pauvreté. Heureux qui, dans un illustre entretien, peut être témoin de cette intelligence qui vous élève au-dessus des autres, et ne laisse personne au-dessus de vous[52].

Deux choses après la protection de Dieu, dit Hincmar, assuraient l'existence de l'empire ; l'organisation du palais que nous venons d'exposer, et une administration active et prévoyante. Il se tenait par an deux assemblées l'une au printemps, où étaient convoqués tous les grands, clercs ou laïcs, les plus considérables pour prendre les décisions, les moins considérables pour recevoir ces décisions, et quelquefois en délibérer, ou plutôt les confirmer par l'adhésion de leur intelligence. L'autre assemblée, convoquée à l'automne, ne réunissait que les plus

considérables, et les principaux conseillers, hommes fidèles qui ne préféraient rien au roi et au royaume que la vie éternelle, et capables de garder inviolablement le secret de ce qui avait été dit ou arrêté touchant l'état du royaume ou les individus ; l'apocrisiaire, le camérier, en faisaient partie. Dans ces deux assemblées, on soumettait à la délibération de ces grands, les *capitula* que le roi lui-même avait rédigés par l'inspiration de Dieu, ou dont la nécessité lui avait été manifestée dans l'intervalle des réunions. Le roi recevait les questions des délibérants, et leur renvoyait ses réponses par des messagers du palais, ou bien il se rendait lui-même au milieu d'eux quand ils le désiraient. Quand les délibérants ne désiraient pas sa présence, le roi visitait le reste de la multitude, recevait les présents, saluait les plus considérables, s'entretenait avec ceux qu'il voyait rarement, témoignait aux plus âgés un intérêt affectueux, s'égayait avec les plus jeunes. La seconde occupation du roi était de demander a chacun ce qu'il avait à dire touchant fa partie du royaume d'où il venait ; si le peuple murmurait, et s'il était survenu quelque désordre dont il fût nécessaire d'occuper l'assemblée, si quelque nation soumise voulait se révolter, si celles qui étaient, encore indépendantes menaçaient le royaume de quelque embûche. Ainsi dans ces assemblées, tout le inonde ne délibérait pas, mais tous étaient consultés. Le roi et les-délibérants, instruits par ces renseignements de ce qu'ils avaient à faire, y pourvoyaient par leurs décisions.

L'unité de la conservation du pouvoir royal, tels furent les deux principaux objets, on pourrait dire les seuls, de l'administration de Charlemagne. Le premier danger de l'empire carlovingien, comme autrefois de l'empire romain, était son étendue même, et la diversité des races vaincues toujours prêtes à la division. Un seul homme pouvait-il mêler l'Aquitain au Lombard, le Bavarois à l'Espagnol, le Saxon au Gaulois, et par la ressemblance de mœurs ne faire qu'un peuple de tous euh peuples, ou bien de sa résidence impériale surveiller et conte-air tant de sujets par-dessus les Alpes ou tes les Pyrénées, et sur les deux bords du Rhin ? Charlemagne parut comprendre le moyen de prévenir les révoltes. Quoiqu'il lui soit subsister les noms de Neustrie, d'Ostrasie, de Bourgogne, d'Aquitaine et d'Italie ; quoiqu'il eût même donné l'Italie à un de ses fils, l'Aquitaine à un autre, il s'efforça, par ses mesures administratives, d'ôter aux vaincus, avec le souvenir de la nationalité, les moyens de reprendre l'indépendance. En Italie, après le supplice de Rodgaud, il remplaça par des comtes francs les juges Lombards dans le gouvernement des villes, et s'il ne détruisit pas les duchés de Spolète et

de Frioul, ii leur imposa du moins des dues de la nation des Francs, établissant ainsi chez les vaincus, an lieu d'un chef national qui pût commander leur révolte, un surveillant étranger qui la prévint. Il comprit encore, par l'exemple de Waïfre et de Tassillon qu'un duc ou un comte, même de la nation franke, chargé de gouverner une vaste étendue de pava, pourrait combiner son ambition personnelle avec les souvenirs nationaux de ses administrés, et c'est pourquoi il morcela l'Aquitaine comme la Bavière en plusieurs comtés, et jamais il ne confia plus d'un comté à ses comtes, excepté sur les frontières et dans le voisinage des barbares[53]. Cette précaution provenait aussi d'une autre crainte, du second danger qui menaçait le pouvoir royal, de l'ambition de l'aristocratie. L'histoire des Francs, des Lombards, des Visigoths, démontrait combien une royauté, un gouvernement central imité des empereurs, était difficile à établir dans les états barbares ; l'élévation de la maison d'Héristal, les causes qui l'avaient amenée, démontraient encore mieux par quelles causes cette maison pourrait périr à son tour ; pourquoi l'aristocratie tournerait-elle pas contre les Carlovingiens des armes qui lui avaient si bien réussi contre les Mérovingiens ? Les leudes, investis d'une partie des terres royales, y avaient exercé l'autorité royale, eu moins le droit de rendre la justice, sur les hommes qui les habitaient, esclaves, colons, hommes libres : l'hérédité, l'inamovibilité des bénéfices successivement accordée, rendit héréditaire, inamovible, ce droit de justice, et constitua en dehors du gouvernement public, de la justice publique, en dehors de la suprématie royale, de petites souverainetés indépendantes. Tout porte à croire que ces leudes avaient pris de bonne heure l'habitude de concéder à titre de bénéfices une partie de leurs domaines, à l'imitation des évêques et des abbés, et s'étaient fait à leur tour des *fidèles*, des *leudes* inférieurs attachés à leur fortune par la reconnaissance ; cet usage existait certainement au temps de Charlemagne. Il est certain, en outre, qu'ils attentèrent plus d'une fois aux propriétés des simples hommes libres, et que ceux-ci, trop faibles par eux-mêmes, mal défendus par le roi, perdaient dans ce conflit leur liberté ou leurs terres, et devenaient ou esclaves ou colons. Enfin à l'imitation du roi qui acceptait pour fidèle quiconque plaçait sous la protection royale sa personne et sa terre, les grands prenaient sous leur protection le faible qui se recommandais à leur puissance, et sur faisaient un fidèle du protégé. L'habitude de la souveraineté, l'augmentation de leurs domaines, le nombre quelquefois considérable d'hommes dont ils étaient seigneurs, donnaient donc aux leudes une grande importance, une grande ambition. Ils avaient renversé la royauté ostrasienne, et réduit au titre seul la

royauté neustrienne. Charles Martel fit un acte habile en ne concédant qu'à titre précaire aux compagnons de sa victoire la dépouille des églises et des monastères ; par là il se réservait à lui-même la propriété, et n'abandonnait que l'usufruit. Outre l'obligation de suivre le prince à la guerre, ce qui était l'origine et la gloire du compagnonnage germain, il imposait au bénéficier l'obligation d'un. cens annuel, condition ordinaire de la possession précaire, et dont l'usage s'appliquait quelquefois, sous les Mérovingiens, aux bénéfices royaux eux-mêmes. Il relevait donc la supériorité royale par la dépendance des bénéficiers ; ses compagnons devenaient ses serviteurs, ses *vassaux* — *gwass* serviteur en celtique — ; terme nouveau qui commença peut-être à cette époque, et qui, moins honorable que celui de *leudes*, désignait mieux la supériorité du donateur. Ces vassaux n'eurent que plus d'ardeur à s'affranchir de la subordination où les avait fait descendre leur victoire même. Au moyen d'une vente et d'un rachat, da transformaient les *bénéfices* en *alleuds*, pour échapper aux devoirs de *fidèles* ; pour augmenter leurs terres et le nombre de leurs hommes, ils continuaient d'attaquer les hommes libres ; ceux-ci, vaincus par la violence, devenaient esclaves ou colons, ou bien, effrayés par les menaces avant même d'être attaqués, ils abandonnaient à ces voisins puissants la propriété de leurs *alleuds* pour les reprendre à titre de bénéfices ; de propriétaires libres, ils devenaient vassaux, obligés à des devoirs qui n'avaient jamais été imposés à la propriété allodiale. Les grands devaient arriver par là à former de petites souverainetés, à séparer de l'obéissance immédiate du roi les hommes qu'ils se subordonnaient à eux-mêmes, surtout s'ils étendaient à leurs acquisitions nouvelles le droit de justice qu'ils exerçaient sur les bénéfices royaux. Charlemagne s'appliqua à combattre ces abus ; à sauver l'autorité royale, en sauvant de la fraude et de la rapacité des grands son domaine et les domaines des hommes libres, en maintenant, en réorganisant une administration publique. Il révisa les lois des Saliens, des Ripuaires, des Lombards et des Bavarois ; l'empire était naturellement divisé en royaumes ; il divisa chaque royaume en légations, les légations en comtés ; les comtés eurent aussi leurs subdivisions ; centeniers vicaires des comtes, comtes, tels étaient les juges publics, les seuls qui eussent autorité sur les hommes libres. Si les bénéficiers royaux, les évêques, et les abbés exerçaient une juridiction particulière en vertu de la possession d'une terre royale ou des privilèges de l'Église, de les juges publics exerçant seuls la juridiction sur les hommes libres, étaient tout à la fois jures et protecteurs ; ils maintenaient sur leurs administrés l'autorité du roi, et les préservaient de la violence des nobles. La régularité de la

justice fut recommandée avec instance, et comme les hommes libres répugnaient à se rendre au *placitum*, quand un intérêt personnel ne les y appelait pas ; dans la crainte que le magistrat ne manquât d'assesseurs, Charlemagne créa des assesseurs permanents dans les *scabins* (schæffen, juges) qui devaient assister à toutes les assemblées judiciaires. Les pauvres, dit Charlemagne dans un capitulaire, se plaignent d'être dépouillés de leurs propriétés, informez-vous pourquoi chacun espère acquérir ce que son pareil possède : les comtes étaient investis du droit de punir, de réparer les spoliations, de punir et de forcer à restitution même les bénéficiers royaux spoliateurs[54]. Au-dessus des bénéficiers royaux, des évêques, des abbés, des juges publics, s'élevait l'autorité dominante du roi, auquel il était toujours permis d'appeler, et qui, pour se rendre présent sur tous les points à la fois, créa en 802 les missi dominici deux par légations, chargés de tenir quatre plaids par an, de recueillir les plaintes du peuple, et de réformer les injustices ou les prévarications des jugements, Charlemagne s'était fait rendre un compte exact des bénéfices possédés par ses vassaux, et des terres royales non encore concédées. Il veillait avec soin à l'entretien et à la conservation de ses domaines, et réglait lui-même jusqu'à remploi des œufs et des mauvaises herbes de ses jardins ii se faisait payer exactement la rente que le bénéficier devait au donateur ; par les *missi*, il faisait revoir les jugements des bénéficiers et reprendre les terres royales usurpées. Il pouvait arriver qu'un juge public abusant de son pouvoir sur les hommes libres les opprimât au lieu de les protéger, et les réduisit, à son profit, à la condition de colons, d'esclaves ou de *vassaux*. Les plaintes du pauvre, dit Charlemagne, accusent les comtes et leurs centeniers. Les *missi dominici* étaient les juges et les réparateurs de ces prévarications. Le service militaire fut totalement combiné de manière à imposer une charge aux bénéficiers royaux, à ménager la propriété des hommes libres ; tout vassal du roi fut astreint an service militaire et à un équipement complet. Tout homme libre qui ne possédait pas trois ou quatre manses (trente-six ou quarante-huit arpents) ne fut obligé qu'à contribuer pour une part à l'équipement d'un guerrier. Enfin Charlemagne voulut que tout homme libre de son royaume, Franc ou Romain, lui prédit serment de fidélité. Ceux mêmes qui étaient devenus les hommes d'un seigneur, et lui prêtaient serment, s'enneigeaient par le serment prêté an roi à respecter dans le souverain le supérieur des seigneurs, le souverain suprême de tous, que nul n'avait le droit de combattre ou de méconnaitre après la promesse de fidélité[55].

Cette grandeur de palais, pour parler le langage des contemporains, cette puissance d'administration ont été égalées par les efforts que Charlemagne tenta pour civiliser son empire. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces pompeux édifices, ces routes, ces arrhes du pont de Mayence *que toute l'Europe construisit par an travail commun* ; ces maîtres, ces ouvriers dans toue les arts que l'espérance des bienfaits d'un grand prince attirait de toutes parts ; ces savants de tous pays, Alcuin, Clément, Théodulfe, Angilbert, Leidrade, auxquels s'associe le nom de Charlemagne par la communauté d'études, et qu'il domine par sa protection. Tout avait contribué à renouveler l'empire romain, même avant le couronnement impérial. Il sembla pendant quelques années que la tentative n'était pas vaine, et que Charlemagne dominait le monde, disposant des trônes, effrayant par sa renommée les rois des contrées lointaines, et recevant dans sa cour avec les rois saxons et les présents de l'Espagne, les envoyés de Bagdad et de Constantinople. Pendant quelques années, l'histoire du monde n'est que l'histoire de Charlemagne.

Egbert, l'exilé du Wessex, venait de quitter Rome (800) ; il emportait l'épée de Charlemagne qui lui avait dit : Elle a vaincu mes ennemis, elle vaincra les tiens. Charlemagne lui-même approchait des Alpes, quand il rencontra deux ambassades musulmanes. Dévoué au soulagement des pauvres, il ne les cherchait pas seulement dans son royaume, mais au delà des mers, en Syrie, en Égypte, en Afrique, à Jérusalem, à Alexandrie, à Carthage, partout où il avait appris que les chrétiens vivaient dans la pauvreté[56]. Il venait de réclamer auprès d'Haroun-al-Raschid., en faveur des chrétiens de la Palestine, et déjà Haroun envoyait des présents, des singes du Bengale, des parfums du l'Arabie, un éléphant, une horloge à roues qui marquait l'heure par une aiguille, enfin les clefs du saint sépulcre, et cette offre solennelle. Je soumettrai à la puissance de Charles la terre promise à Abraham et montrée à Josué ; je serai son lieutenant sur cette terre. Qu'il m'envoie, quand il voudra, ses ambassadeurs, ils me trouveront administrateur fidèle des revenus de cette province. L'admiration des Francs fut au comble, et les historiens s'écrièrent : Ce que le poète a cru impossible est accompli enfin,

Le Parthe a bu la Saône et le Germain le Tigre.

L'autre ambassade venait de Kairoan ; elle amenait les présents de l'Afrique, un lion, un ours de Numidie ; elle demandait protection, peut-être contre Haroun, mais surtout contre la faim. Charlemagne leur rendit

les richesses de l'Europe, du blé, du vin, de l'huile, et jusqu'à sa mort il continua de les nourrir, et les Africains de lui être fidèles et dévoués[57].

Cependant l'empereur remontait vers le nord rapportant dans la Germanie la couronne impériale conquise par les Germains. Il faisait rédiger les chants barbares et antiques qui célébraient les actes et les guerres des anciens rois, et considérant tout ce qui manquait aux lois de son peuple, il pensait à ajouter ce qui manquait, à effacer les contradictions, à corriger ce qui était mauvais[58]. L'an 802, une assemblée d'Aix-la-Chapelle dirigea des *envoyés royaux* (*missi dominici*) *sur toutes les parties de l'empire, pour faire justice, terminer les procès, reconnaitre le droit des bons, effrayer les méchants, exécuter les lais divines et humaines*[59]. L'année suivante, l'assemblée de Saltza régla la soumission de la Sexe. On l'exempta des tributs, mais on maintint L'obligation de la digne, on lui laissa ses lois et le nom de la liberté, mais sous des jugea que le roi imposerait. Enfin on transporta les Saxons northalbingiens avec leurs femmes et leurs enfants dans la *Francia*, et leurs villages furent donnée aux Obotrites[60]. L'empereur reçut en même temps un nouvel honneur venu de l'Orient. Des ambassadeurs francs avaient été envoyés à Byzance ; les Byzantins prétendent qu'ils venaient proposer le mariage d'Irène avec Charlemagne, et la réunion des deux empires. Au moins ce bruit courut dans la ville. Il perdit l'impératrice. Le 31 octobre 802, à la quatrième heure de la nuit, le patrice Nicéphore se souleva contre Irène. Maître du quartier de Chalce par trahison proclamé empereur par quelques soldats, et bientôt par des esclaves et des hommes perdus, il enferma frêne dans le grand Palais et courut a la grande église pour s'y faire couronner. Cependant le peuple s'assemblait, maudissant celui qui poserait la couronne sur la tête de Nicéphore, celui qui la recevrait, celui qui s'en réjouirait. Comment Dieu pouvait-il permettre qu'Une femme qui avait combattu pour la foi, fût renversée du trône par un porcher ? Les uns se croyaient endormis, les autres plus habiles à comprendre l'avenir, voyaient les malheurs de la tyrannie à la place de la prospérité passée. Un épais brouillard avait obscurci tous les esprits, et la température elle-même triste et obscure, un froid intolérable, quoiqu'au milieu de l'automne, annonçait assez la méchanceté imminente de l'usurpateur. Cependant Nicéphore poursuivait son œuvre. Irène lui demandant à garder l'Eleutherion qu'elle avait construit : J'y consens, dit-il, si tu jures, par toutes les vertus divines, que tu ne cachera rien de tes trésors. *Irène ne cacha pas une obole* ; alors il l'enferma dans l'île du Prince, et bientôt la relégua dans l'ile de Lesbos où

elle mourut. Tout cela s'était passé sous les yeux des ambassadeurs francs[61] : l'empereur d'Occident pouvait s'irriter ; et d'ailleurs il touchait par ses conquêtes à l'empire d'Orient : il fallait l'avoir pour ami, puisqu'on l'avait pour voisin. Des ambassadeurs de Nicéphore vinrent donc trouver Charlemagne à Saltza. Ils le saluèrent du nom de Βασιλεύς que l'empire grec avait refusé jusque-là aux rois barbares, et ils demandèrent un traité ; il fut conclu en 804, et fixa les limites des deux empires : Charlemagne traita l'Orient avec le même dédain que ses vaincus, il prit pour lui l'Istrie, la Dalmatie, la Liburnie, mais *permit à l'empereur de Constantinople de garder les villes maritimes*[62].

Cette domination sembla durer quelques années. Après les victoires du jeune Charles, fils de l'empereur, sur les Slaves bohémiens, qui perdirent leur chef Lecho (805), et sur les Sorabes dont il tua le chef Milichuoch (406) ; au moment où le *comte de l'étable*, Burchard, envoyé en Corse contre les Maures, leur prenait douze vaisseaux et les mettait en fuite (807), une seconde ambassade arriva au nom du khalife d'Orient. Haroun venait de vaincre Nicéphore ; le stupide vainqueur d'Irène, qui soumettait tout à l'impôt, les denrées, les chefs de familles et jusqu'à la fumée, avait clamé du khalife les sommes payées par Irène. La réponse du khalife fut terrible : Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun commandeur des croyants à Nicéphore, chien de Romain : fils d'une mère infidèle, j'ai lu ta lettre, tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras. Et aussitôt il envahit la Syrie, la Palestine (806), bâtit une mosquée à Tyane, et envoya soixante mille hommes pour ravager les environs d'Ancyre. Nicéphore demanda la paix, et l'obtint pour un tribut annuel de 30.000 pièces d'or à l'effigie de l'empereur et de son fils, avec la promesse die ne pas relever les forteresses détruites[63]. Cette nouvelle honte des Grecs relevait davantage la puissance de Charlemagne, visité par leurs vainqueurs (807). Les envoyés du khalife lui disaient avec emphase : Ta puissance est grande, ô empereur ; mais ta réputation plus grande encore. Les Perses, les Mèdes, les Indiens te redoutent plus qu'Haroun notre seigneur ; les Grecs redoutent moins les flots de la mer Ionienne. Ils apportaient de nouveaux présents, et recevaient eu échange des cheveux et des mulets d'Espagne, des toiles de Frise, des chiens d'une agilité et d'une férocité singulière : pour chasser et prendre les tigres et les lions[64].

Bientôt (808) Eardulf, roi des Northumbres, vint demander un autre secours à Charlemagne. Surpris par ses ennemis, enfermé dans une

prison (806), il avait été délivré sur la demande de l'empereur : mais la querelle semblait ne devoir finir que par le jugement du pape Léon III. Charlemagne fit accompagner Eardulf jusqu'à Rome et quand Léon eut prononcé en sa faveur, il le fit reconduire jusqu'en Northumbrie, ou la querelle cessa devant les envoyés du pape et de l'empereur[65].

Enfin la puissance carlovingienne contraria encore une fois l'Église. Depuis longtemps les Occidentaux avaient ajouté au symbole de Nicée, que le Saint-Esprit procède du fils comme du père, Ils n'ajoutaient qu'un mot et rien à la doctrine ; mais ce mot pouvait soulever de nouvelles controverses, surtout chez les Grecs : les papes s'opposaient à l'admission du *filioque*. En 809 un concile d'Aix-la-Chapelle m'occupa de cette question. Le pape consulté répondit que ce mot expliquait la vraie foi ; mais que les conciles approuvés par le Saint-Siège avaient défendu de rien ajouter au symbole. Il fit même attacher dans la basilique de Saint-Pierre deux tables d'argent, où le symbole était gravé, en latin sur Pane, en grec sur l'autre, tel qu'il avait été fait à Nicée ; mais les Francs n'en conservèrent pas moins l'addition au *filioque*. Le pape ménagea le concile d'Aix-la-Chapelle, comme il avait fait celui de Francfort.

Mais de sérieuses inquiétudes avaient déjà commencé pour Charlemagne. Les Grecs d'abord n'avaient point obéi au traité de 804. En 806, Nicéphore essayé de reprendre la Dalmatie. Les habitants des lagunes s'étaient joints aux Grecs ; Pépin, roi d'Italie, les poursuivit, prit les îles d'Héraclée, de Malamocco ; mais ses lourds vaisseaux ne purent les atteindre dans file de Rialto, où ils se réfugièrent, et qui devint le centre de la véritable Venise. Il fallut traiter avec les Grecs, mais seulement après la mort de Nicéphore. L'empereur d'Orient, au moment d'aller combattre Crumne, roi des Bulgares, avait répandu une consternation générale en recherchant sans pitié ce qui était dû au fisc depuis huit ans. Comme un de ses ministres lui parlait du peuple mécontent : Que veux-tu, répondit Nicéphore, Dieu m'a endurci le cœur comme à Pharaon. Il attaqua ensuite les Bulgares avec une armée qui n'avait guère pour armes que des bâtons et des frondes, s'engagea dans un défilé, et se voyant cerné de toutes parts, il dit le premier : Nous sommes perdus, il nous faudrait des ailes pour sortir d'ici ; son camp brûlé, ses Grecs égorgés, il périt lui-même, et son crâne devint la coupe du roi bulgare (810).

C'est à ce moment que Charlemagne, satisfait du titre de Βασιλεύς, renonça à la Dalmatie et à Venise. Il avait en même temps traité avec le khalife de Cordoue, contre lequel les comtes des Marches espagnoles n'avaient cessé de guerroyer. Il avait besoin de tourner toute sa vigilance et toutes ses forces vers le nord ; les *hommes du nord* menaçaient enfin.

Le roi des Danois, Godefried, avait attaqué (808) les Obotrites, alliés des Francs. Charles, fils de l'empereur, envoyé pour lui résister, attaqua les frontières des Saxons, châtia les Linons et les Smeldinges, qui avaient passé à Godefried, dévasta sans. pitié leur pays et, rentra dans la Saxe. On Faisait à l'empereur des récits alarmants de l'orgueil du roi danois. L'empereur éleva au delà de l'Elbe le château d'Esesfeld ; mais le chef des Obotrites fut tué par les hommes de Godefried, et bientôt on apprit que deux cents vaisseaux sortis de la Nordmanie s'étaient approchés de la Frise, et après avoir dévasté les îles du rivage, les Danois, descendus sur terre, avaient vaincu les Frisons dans trois combats, imposé un tribut et reçu sous ee nom trente livres d'argent. L'empereur, par une diversion, fit revenir la Flotte, Godefried fut tué par un des siens : mais le château d'Hobbttoki, Fortifié sur l'Elbe, fut emporté au bout de quelques jours par les Wilses[66].

Cependant le successeur de Godefried. Hemming recherchait la paix ; elle fut conclue en 811, et donna l'Eyder pour limite AUX deux peuples. Douze nobles de chaque nation prêtèrent serment selon les coutumes nationales. Alors trois armées partirent, l'une pour punir les Wilses et réparer le fort d'Hohbuoki, l'autre pour terminer en Pannonie les querelles des Avares et des Slaves ; la troisième *châtia la perfidie* des Bretons. En même temps, le duc de Bénévent envoya un tribut de 25.000 sous d'or (812)[67].

Lorsque l'empereur Théodose mourut, l'empire défendu par ses victoires et sa vigilance, n'était pas encore entamé ; à peine d'incapables successeurs eurent pris sa place, que les barbares jusque-là retenus aux frontières, débordèrent de toute part. Tel était aussi le danger de ce nouvel empire romain que Charlemagne avait entrepris d'édifier, et Charlemagne le comprenait bien. Les musulmans d'Espagne arrêtés au Duero ou à l'Ebre par les Goths, les Basques ou les Francs, se lançaient sur la mer, le seul chemin qui leur restât vers le centre de l'Europe et ka vaisseaux du grand roi les avaient rencontrés en Corse ; ceux de Kairoan, rebelles au khalife, et bornés par les déserts, ne pouvaient suffire à leur

faim que par la piraterie dans la Méditerranée. En même temps que les Sarrasins menaçaient le midi de l'empire, les Scandinaves menaçaient le nord. La Chersonèse cimbrique, le pays des Suéons, la Norvège (chemin du nord), ces contrées que Rome n'avait pas connues, et que Jornandès, sans les connaître davantage, appelait le *fourreau des races*, la *fabrique des nations*, n'offraient alors à leurs populations ni un territoire fertile, ni les avantages du commerce. Ces côtes découpées de tant de golfes ou hérissées de rochers, nues comme des landes ou baignées par les lacs, ou couvertes de forêts, ce territoire où domine l'âpreté des longs hivers, où la renne va cherchant la mousse sous la neige, toute cette nature pittoresque et marâtre, refusant des récoltes régulières, ne laissait à l'homme pour vivre que la chasse et la pêche ; les hommes de la Scandinavie ne mangent que de la chair dit Jornandès. De là un grand amour d'aller chercher un sol meilleur ; des pécheurs habitués à la mer auraient-ils craint les aventures, et la religion d'Oden y joignant ses promesses du walhalla, quel lâche eût ménagé une vie qui devait recommencer ? On s'embarquait donc gaiement ; des nobles, quelquefois des rois commandaient les expéditions, et s'appelaient *rois de la mer* (sækongar) ; des Kœmpe s'attachaient eux, mettant tout leur espoir, toute leur illustration dans cette fidélité, comme les *compagnons* des princes germains. Ces pirates ont atteint l'Amérique par le Groenland, ils ont occupé l'Islande et les petites îles de la mer du nord : par leurs établissements, ou par leurs ravages ils ont surpassé l'audace et renouvelé la terreur des pirates saxons ; nous les verrons sur tous les points de l'Europe sous le nom de Danois, de la Warègues ou de Normands. Au commencement du IXe siècle, ils savaient déjà remonter les fleuves, et tomber inattendus sur les habitants désarmés. Charlemagne opposa aux Sarrasins et aux Scandinaves cette vigilance présente partout, qui ne manqua à son empire qu'après lui. Il entretint des vaisseaux en station sur toutes les côtes depuis le Tibre jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, il fit de Boulogne le grand arsenal de sa marine, et releva le phare de Caligula ; mais un jour dans un port de la Méditerranée il aperçut des pirates ; et les reconnaissant pour Danois, à la forme de leurs barques, il pleura, et dit à ses fidèles : Je ne crains pas qu'ils me nuisent par ces misérables pirateries ; mais je tremble pour mes successeurs, s'ils ont tant d'audace pendant ma vie, que feront-ils donc après ma mort ?

Il savait bien quia ne pourrait se donner un successeur digne de lui, capable comme lui d'affronter toutes les menaces ; il avait même trouvé un ennemi dans sa famille. Son fils, Pépin le Bossu, né d'une première

union et exclu de tout partage avait conspiré contre son père ; mais convaincu et mis dans un cloître, il n'avait plus reparu. En 808, à l'assemblée de Thionville, Charlemagne avait partagé son empire à ses trois fils ; Louis et Pépin gardaient leurs royaumes d'Aquitaine et d'Italie ; Charles, destiné au titre impérial, aurait l'Ostrasie et la Neustrie augmentées. Mais Pépia mourut laissant un jeune fils. Charles mourut sans postérité. Il ne restait que Louis, prince doux et pieux et Bernard, fils de Pépin. Charlemagne voulut au moins assurer à Louis un empire qu'il ne saurait pas défendre, Une assemblée générale fut convoquée à Aix-la-Chapelle (813). L'empereur leur demanda à tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'il leur convenait qu'il donnât son nom, le nom d'empereur, à son fils Louis. Tous y consentirent ; Louis prit la couronne impériale et se couronna lui-même, et le lendemain se plaça à côté de son père ; Charlemagne en demandant la cause, il répondit : Quand j'étais votre vassal, j'ai dû me tenir debout derrière vous parmi mes compagnons d'armes ; aujourd'hui votre associé, votre compagnon j'ai raison de m'égaler à vous[68].

Cependant de grands prodiges avaient annoncé la mort prochaine de Charlemagne[69] ; des éclipses de soleil et de lune, une tache noire qui pendant sept jours avait terni le soleil, le portique qui joignait la basilique au palais écroulé jusqu'aux fondements, le jour de l'ascension du Seigneur. Dans la dernière campagne contre les Danois, l'empereur s'étant mis en marche avant le lever du soleil, une vive lumière tomba du ciel et courut de droite à gauche à travers un air pur. A cette vue son cheval s'abattit et le froissa violemment contre terre, et l'agrafe de son vêtement étant rompue, le baudrier sauta au loin, le javelot qu'il tenait à la main fut emporté à vingt pas, et l'empereur resta étendu et désarmé. C'est l'image de son empire après sa mort (814) ; son empire tenait à sa vie. Un seul homme avait résisté aux nations, le jour des nations était enfin venu.

[1] Ann. Mett., anno 753.

[2] Anastase, bïblioth. *In Steph*., 2.

[3] Anastase, Thégan, Frodoard.

[4] Annales Mett.

[5] Continuateur de Frédégaire.

[6] Cod., *per donationis paginam*.

[7] *Codex Carolinus*, seu volumen epistolarum apud *Script. rer. franc*.

[8] Ann. Mett.

[9] *Cod. Carol*.

[10] *Annales* d'Éginhard, *adscripti*.

[11] *Cod. Carol*., lettre de Paul Ier.

[12] *Cod. Carol*., lettre de Paul Ier.

[13] Voyez M. Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, t. II. On peut consulter utilement ce volume dont l'érudition abondante donne les indications nécessaires à l'histoire des Carlovingiens.

[14] *Annales* d'Éginhard.

[15] Continuateur de Frédégaire.

[16] *Annales* d'Éginhard, année 765.

[17] Ann. Mett.

[18] Continuateur de Frédégaire.

[19] Ann. Mett.

[20] Continuateur de Frédégaire.

[21] Continuateur de Frédégaire.

[22] Moine de Saint-Gall.

[23] Const. Man.

[24] Ann. Mett.

[25] *Annales* d'Éginhard.

[26] Poète saxon.

[27] Eginhard, *Vita Karoli Magni*.

[28] Anastase, *Bibliothèque*.

[29] Monachi Sangal., *De rebus bellicis*.

[30] Poète saxon.

[31] Anastase, *Biblioth*., *In vita Adriani*, I.

[32] Poète saxon.

[33] *Annales Mett*.

[34] *Annales Mett*.

[35] Poète saxon.

Les Annales attribuées à Éginhard appellent Audulfe : *Regiæ mensæ præpositus*.

[36] Eginhard, *Vita Karoli Magni*.

[37] *Annales Mett*.

[38] Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

[39] Moine de Saint-Gall.

[40] *Annales* d'Éginhard.

[41] Poète saxon.

[42] *Annales* d'Éginhard, anno 799.

[43] Éginhard, *Vita K. M.* et le poète saxon.

[44] Const. Man.

[45] Théophane, *Chronographie*. Michel Glycas, pars quarta. Constantin Manassé.

C'est du palais de Porphyre que plusieurs empereurs tirent leur surnom de *Porphyrogénète*. Voyez encore Anne Comnène, liv. VI.

[46] Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

[47] *Annales* de Fulde.

[48] *Annales* d'Eginhard.

[49] Théophane, *Chronographie*.

[50] Théophane, *Chronographie*.

[51] Adalhard abbé de Corbie, un des conseillers de Charlemagne, copié par Hincmar, *de ordine Palatii*.

[52] Théodulfe, *Poésies*, 3-1.

[53] Moine de Saint-Gall.

[54] Cette autorité subsistait au temps de Carloman ; voyez capitulaire de ce prince, apud Sirmond.

[55] Voyez Guizot, *Hist. de France*, t. II et IV, et Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, t. II.

[56] Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

[57] Moine de Saint-Gall.

[58] Eginhard, *Vita Karl. Magni*.

[59] Poète saxon.

[60] *Annales* de Fulde.

[61] Théophane, *in Nicephoro*.

[62] Eginhard, *Vit. Karl. M.*

[63] Théophane.

[64] Moine de Saint-Gall.

[65] Lingard, t. I.

[66] *Annales* de Fulde.

[67] *Annales* de Fulde.

[68] Moine de Saint-Gall.

[69] Eginhard, *Vit. Karl. M.*

CHAPITRE NEUVIÈME.

Démembrement de l'empire carlovingien, et commencement de la seconde invasion. — Louis le Débonnaire ; traité de Verdun. Les Sarrasins en Italie, les Slaves sur les frontières de la Germanie, les Normands en France. — Progrès de la féodalité. — Charles le Gros (814-887).

I

Deux sortes d'ennemis menaçaient l'existence die l'empire carlovingien, les barbares du dehors et les peuples vaincus par Charlemagne. Ceux-ci avaient subi la conquête et le gouvernement uniforme du conquérant ; mais ils attendaient sa mort pour protester au nom des races ; la grande séparation des Alpes et du Rhin subsistait toujours qui distinguait dans l'empire trois nations principales, la Germanie, la Gaule, l'Italie jusqu'à. Rome. On devait moins compter encore sur la fidélité des tributaires, tels que les Slaves, Sorabes et Bohémiens, et le duché lombard de Bénévent, ou Charlemagne lui-même n'avait exercé que le droit de percevoir un tribut. Quant aux ennemis du dehors, leur audace sous Charlemagne faisait assez comprendre ce qu'elle serait après lui, et le temps de la seconde invasion était venu. Cependant Louis le Débonnaire put espérer un moment qu'il hériterait de toute la puissance paternelle. Cet homme *doux* et *pieux* (*mitis, et pius),* c'est-à-dire juste, réformateur impitoyable des vices et des abus, devait plaire aux peuples qui réclamaient contre l'oppression. D'abord les *missi dominici*, parcourant tout l'empire, avaient rencontré des hommes libres dépossédés de leurs biens et de leur liberté par les grands ; les biens, la liberté avaient été rendus. Les Saxons avaient recouvré le droit d'héritage, et les Espagnols réfugiés dans la Septimanie, les terres que Charlemagne leur avait données ; aussi venait-

on de loin rendre hommage au nouvel empereur ou lui jurer obéissance. Bernard, son neveu, roi d'Italie et de Bavière, vint en personne reconnaître la suprématie impériale ; le duc de Bénévent renouvela son tribut ; la paix fut faite avec le khalife de Cordoue ; les Obotrites, les fidèles alliés de Charlemagne, promirent de combattre pour son fils, et le pape Étienne IV, successeur de Léon III, apporta de Rome le serment de fidélité des Romains, et une couronne précieuse dont il couronna l'empereur dans l'église de Reims (816).

Cependant la division de l'empire était une nécessité. L'empereur, tout en le divisant, prétendit maintenir l'unité ; c'était s'affaiblir et ne pas satisfaire les races. A la diète d'Aix-la-Chapelle (817), il déclara son fils Lothaire héritier de la dignité impériale, son fils Pépin roi d'Aquitaine, le plus jeune, Louis que nous appellerons dès à présent le Germanique, roi de Bavière, de Pannonie, de Carinthie et Bohème. Le royaume d'Italie, après la mort de l'empereur, devait rester soumis à Lothaire, et ses frères, simples rois, subordonnés à son titre impérial. Des malédictions solennelles furent appelées sur la tête de celui qui voudrait dissoudre l'unité au grand préjudice de l'Église ; malgré quelques succès tous les malheurs de Louis le Débonnaire et la ruine de l'empire ont commencé ce jour-là.

D'abord Bernard, roi d'Italie, réclama ; on disposait par avance de son royaume. L'Italie réclama avec lui ; *toutes les villes, les princes d'Italie se conjurèrent pour Bernard, et fortifièrent les Alpes* que Charlemagne lui-même n'avait pas forcées ; mais l'imprudent voulut attaquer ; il quitta la défense des montagnes pour courir à la rencontre de l'armée impériale ; il ne tint pas contre elle, dénonça ses complices, s'accusa lui-même, et condamné à perdre la vue, il périt par la cruauté du supplice comme le voulait l'impératrice Hermengarde. L'Italie demeura à l'empire ; trois ans après la mort de Bernard, Lothaire fut investi de l'Italie, se fit couronner à Rome par le pape Pascal III, établit ou assura l'usage de faire confirmer l'élection du pape par l'empereur, et se chargea de rendre la justice par ses juges (824).

Les Basques, les Bretons, les Slaves réclamèrent aussi, mais pour être réduits. Le chef des Bretons Morman, qui prenait le nom de roi et répondait à l'empereur : Je n'habite pas ta terre, je ne veux pas de tes lois (818), soutint la guerre que les Francs lui déclaraient ; mais son successeur fut assassiné (825), et le nouveau chef Noménoé se soumit.

Les Basques citérieurs, vaincus par le roi d'Aquitaine, perdirent dans leur chef, Lope Centulle, l'ancienne famille de leurs ducs (818). Les Obotrites ne purent défendre les fils de Godefried, contre un autre roi danois, Harold, que Louis le Débonnaire protégeait. Harold reconnaissant se fit chrétien, et le christianisme pénétra chez les Danois. Les Slaves du Danube ne furent pas plus heureux vainqueurs d'abord du duc de Frioul, ils furent vaincus à leur tour par les Francs, et bientôt réclamèrent leurs secours contre les Bulgares. Il n'y eut que les Basques ultérieurs qui gagnèrent quelque chose à la révolte. Vainqueurs (824) des comtes Aznar et Ebles, ils gardèrent Aznar, leur compatriote, pour régner sur eux ; la Navarre commença à former une petite nation. Aznar en fut le premier prince : c'est le premier démembrement de l'empire carlovingien.

Mais la véritable division de l'empire, celle qui devait durer, fut opérée par les fils même du Débonnaire. Le faible empereur avait pleuré la mort de Bernard, il en avait fait pénitence publique, comme Théodose, et s'était humilié sans noblesse en présence de ces rudes guerriers qui ne comprenaient pas l'humilité. Il avait surtout irrité sa famille par un second mariage avec Judith, fille de Welf de Bavière ; il l'irrita bien davantage en donnant un partage au jeune Charles, plus tard surnommé le Chauve, fils de Judith. En 829, à la diète de Worms, Charles reçut le nom de roi, avec la Suévie (Souabe) ou Allemanie ; le même jour l'Aquitain Bernard, duc de Septimanie, fut déclaré maitre de la chambre et gouverneur du nouveau roi. C'était un homme du Midi au milieu des hommes du Nord, un Romain au milieu des barbares, et comme un ennemi qui, pour se mettre en garde contre la haine, la justifia et l'augmenta.

Le Débonnaire avait violé ses serments, et changé, sinon rompu, l'unité du premier partage. Ses malédictions retombèrent sur sa tête. La faveur de Bernard fut le prétexte. Le véritable prétexte, c'était l'union de tant de peuples, de tant de grands qui souffraient d'être ensemble, et qui voulaient la division. Les fils de l'empereur profitèrent du mécontentement.

On dit à Pépin d'Aquitaine que la royauté de Charles devait changer ses espérances, on dit à Lothaire, à Pépin, à Louis de Germanie, que Bernard conspirait contre l'indépendance de l'empereur et contre eux-mêmes, pour élever au trône le fils de Judith. Lothaire commença à dire au peuple qu'il fallait rétablir l'ancien état des choses publiques.

La première révolte (829) fut impuissante. Les trois frères appelés avec leurs armées à la guerre contre les Bretons, se tournèrent tout à coup contre leur père, prirent Orléans, enfermèrent dans un cloître Judith et ses frères, mais laissèrent échapper Bernard. Ils portèrent la main jusque sur leur père, et le tinrent prisonnier pour le faire déposer : mais Pépin et Louis n'osèrent pas aller plus loin : l'assemblée de Nimègue fit comprendre que toute la Germanie tenait pour l'empereur les fils coupables furent heureux d'obtenir leur pardon, et l'empereur recouvra son trône.

La seconde révolte fut plus terrible (832) ; soupçonnant Pépin de préparer une nouvelle guerre. J'empereur vint en Aquitaine, déclara Pépin indigne d'une couronne, et partagea tout l'empire entre Lothaire et Charles : si Pépin était coupable, on ne voit point quelle faute avait mérité à Louis le Germanique une spoliation entière : les serments d'Aix-la-Chapelle étaient violés une seconde fois. On n'avait pas écouté les représentations d'Agobard, l'évêque de Lyon : on oubliait que l'acte du premier partage avait été remis, par l'ordre même de l'empereur, entre les mains du pape. Le pape Grégoire IV parut dans le parti de Lothaire[1].

Le Débonnaire chercha l'appui de ses évêques contre le pape ; mais Agobard refusa de se rendre à la cour. Le pape, disait-il, ne venait pas combattre les Francs, mais rétablir la paix. Cependant les évêques de l'empereur écrivirent à Grégoire IV une lettre hautaine l'appelant leur frère, menaçant d'enlever à son autorité les églises de Gaule et de Germanie. Ils lui refusaient le droit de les excommunier, malgré eux, dans leurs diocèses, et ils parlaient d'excommunier le pape sans son consentement. *Mais le pape avait en main le pouvoir de Dieu et de saint Pierre, avait le droit d'en user, non-seulement pour répandre l'Évangile, mais pour défendre partout la vérité*[2]. Il répondit aux évêques qu'ils devaient rappeler *pape*, et non leur frère qu'ils préféraient lâchement l'autorité impériale à l'autorité pontificale. Son serment de fidélité à l'empereur l'obligeait à lui parler librement, tandis qu'eux-mêmes, flatteurs et parjures, soutenaient la violation d'un acte solennel.

Grégoire IV s'aperçut bientôt que le parti de Lothaire était peu scrupuleux sur les moyens de succès. Il avait des conférences avec l'empereur, tandis que l'archevêque de Vienne conférait avec les princes. Pendant ce temps, les fils du Débonnaire débauchèrent son armée. Le malheureux réduit à quelques vassaux fidèles, leur dit : Je ne veux pas

que personne meure pour moi, et il se livra à ses fils. A leur tour, au mépris de leur parole, les fils assemblèrent tumultuairement les chefs de l'armée. On déféra l'empire à Lothaire, on augmenta le royaume des deux autres ; Judith et son fils Charles furent cloîtrés. Alors le moine Wala qui avait soutenu les princes, leur dit : Tout ceci est admirablement réglé ; vous avez eu soin de tout, excepté des intérêts de Dieu et de tout ce qui plairait aux gens de bien. Et il se retira au monastère de Bobbio. Le lieu où tout cela s'était passé fut appelé le *Champ qui a menti* (*Campus mentitus*). Le pape indigné était retourné à Rome (835) ; Lothaire poussa jusqu'au bout l'impiété filiale. Il dégrada son père, dans l'église le Soissons par la main d'Ebbon, archevêque de Reims. Le Débonnaire lut d'abord une confession où il se reconnaissait coupable de huit grands crimes, et entre autres, de la mort de son neveu Bernard, des partages arbitraires selon son caprice, de la justification de sa femme Judith ; puis il se dépouilla du baudrier militaire, et Ebbon le revêtit d'un cilice. Il fut exclu pour toujours de la milice séculière, et emmené prisonnier à Aix-la-Chapelle.

Comme dans la première révolte, Lothaire fut abandonné de ses frères, maudit par la Germanie et même par la Gaule. Il n'osa pas même combattre contre les partisans de son père (835). Le Débonnaire rétabli recouvra Judith, pardonna à Pépin et à Louis, et leur confirma leurs royaumes. Lothaire ayant essayé de combattre une seconde fois, fut vaincu, obligé de demander pardon et de se renfermer dans l'Italie, d'où il ne pourrait plus sortir sans la permission de son père.

La troisième révolte fut moins humiliante pour Louis le Débonnaire, quoiqu'il n'en ait pas vu la fin ; vainqueur de ses fils, et jugeant en maitre tous leurs complices, il voulut les traiter eux-mêmes selon son gré. A la diète de Thionville (837), pour humilier Lothaire, pour récompenser Louis et Pépin, il ajouta au royaume d'Aquitaine toutes les terres comprises entre la Seine et la Loire ; à la Bavière, dont Louis le Germanique était en possession, la Thuringe, la Saxe, le pays des Ripuaires ; il donna à Charles la Bourgogne et la Provence ; et Pépin mourant sur ces entrefaites, il investit Charles du royaume d'Aquitaine. Ce partage mécontentait non-seulement Lothaire, mais le Germanique lui-même, qui avait espéré la possession de toute la Germanie ; les deux frères eurent une entrevue ; déjà le roi de Bavière prenait les armes ; il était à craindre que Charles, si son vieux père venait à mourir, ne reliait sans protecteur ; Judith gagna Lothaire, et fit conclure un cinquième

partage (839) à Worms, par lequel Louis le Germanique, étant réduit à la Bavière, Charles posséderait tout ce qui est à l'ouest de la Meuse, du Jura et du Rhin, Lothaire aurait le reste avec l'Italie.

Louis le Débonnaire mourut sans pouvoir faire exécuter cette convention. Tandis que les Aquitains, pour éviter la réunion à la Neustrie, reconnaissaient Pépin II, Louis le Germanique attaqua la Souabe. Chassé de là, et revenu dans la Bavière, il apprit que son père était arrêté par une maladie dans une île du Rhin ; il fit demander son pardon : Dites-lui que je lui pardonne, répondit l'empereur ; mais qu'il s'efforce d'obtenir le pardon de Dieu, car c'est lui qui a fait descendre avec douleur mes cheveux blancs au tombeau (840).

Restaient donc trois rois : Charles, Louis le Germanique, Lothaire, qui reçut aussitôt les insignes de la dignité impériale. Il s'agissait de savoir ai un empereur, un seul maitre, garderait tout l'empire, avec des rois subordonnés. Trois années suffirent à décider la rupture de cette unité si mal gardée par Louis le Débonnaire.

Lothaire, qui voulait tout s'approprier, n'osa pas combattre Louis le Germanique. Charles n'avait point d'appui contre Pépin II d'Aquitaine, contre le duc des Bretons Noménoé ; il avait eu peine à délivrer sa mère, menacée dans Bourges, mais quelques seigneurs s'attachèrent à lui, Lothaire n'osa pas le combattre non plus. Charles accepta les propositions de Lothaire dont la conclusion fut retardée, pacifia l'Aquitaine sans détruire cependant Pépin II, et retourna vers le nord pour rejoindre Louis le Germanique, également ennemi de Lothaire. La bataille se donna près de Fontenay (841), *journée maudite qu'il faut effacer des jours de l'année, où les forts tombèrent malgré leur habileté dans les batailles*. La victoire resta à Charles et à Louis. L'unité de l'empire fut tuée enfin. Les deux vainqueurs se séparèrent ensuite, Charles revint en Aquitaine, Louis s'approcha du Rhin pour surveiller Lothaire.

Cependant aucun acte solennel n'avait prononcé la dissolution de l'empire.. Charles et Louis se virent à Strasbourg (842). ils se promirent alliance et secours ; on put comprendre alors que les peuples de ces deux rois, quoique la force les eût réunis jadis dans un seul empire, étaient deux peuples, car ils avaient deux langues. Charles et ses fidèles préfèrent serment en langue germaine pour être compris de Louis ; Louis

et ses hommes prêtèrent serment en langue romane pour être compris de Charles.

Lothaire avait livré l'île de Walcheren aux Normands et obtenu quelques secours des Saxons, mais il n'osa combattre ses frères ; il demanda à traiter : on traita à Verdun (843). Trois parts fuirent faites, à Lothaire l'Italie, et dans la Gaule tout ce qui est entre les Alpes et le Rhône, le Rhin, l'Escaut et la Meuse ; à Louis le Germanique, tout ce qui est à l'est du Rhin, au nord des Alpes ; à Charles, tout ce qui est à l'ouest du Rhône et de la Meuse. Ainsi l'empire perdit son nom et sa gloire ; trois héritages, trois noms s'élevèrent à la place. La part de Lothaire s'appela Lotharingie ; la part de Charles, *Carlovingie*, et retint bientôt exclusivement le nom de *Francie* (France) ; la part de Louis, Germanie. Le nom d'empereur ne périt pas ; mais il perdait son pouvoir sur les rois. Ce nom semble désormais courir d'un royaume à l'autre, aux rois de France, d'Allemagne, d'Italie, de Bourgogne même ; mais il est réellement attaché à la royauté d'Italie, héritée ou conquise. Il sera définitivement le titre des rois de Germanie, quand le royaume d'Italie aura été conquis par les Germains.

II

Un diacre de l'église de Lyon, Florus, contemporain du traité de Verdun exprimait ainsi sa douleur : Montagnes et collines, forêts et fleuves, fontaines et roches escarpées, et vous aussi vallées or profondes, pleurez la race des Francs ; l'empire élevé par le bienfait du Christ, voilà qu'il est renversé clans la poussière. Que les contrées de la terre, les plaines de la mer, les astres du ciel, que le souffle des vents, que les gouttes de la pluie, que tous les éléments affligés prennent donc pour eux cette douleur, et que les hommes pleurent de la dureté du cœur des hommes. Le fouet de la colère divine retentit partout ; partout la ruine et la dévastation ; des haines acerbes ont déchiré le bien de la paix, d'iniques furies ont obscurci toute la splendeur du royaume ; l'honneur de l'Église est renversé et mort, les droits du sacerdoce sont tombés et foulés aux pieds... Des villes illustres sont tourmentées par des combats continuels : les basiliques du Christ sont dépouillées de leur ancien honneur. Le pauvre peuple souffre de continuelles spoliations ; les nobles se divisent, et combattent pour leur ruine mutuelle. La terre est trempée de sang...

Qui racontera dignement les cloîtres des moines détruits ; les servantes sacrées du Seigneur contraintes à subir le joug infâme d'un laïque, le danger de la guerre et de la mort imposé aux chefs des églises eux-mêmes ? Un noble empire a fleuri sous un brillant diadème, il n'y avait qu'un prince, et qu'un peuple ; ô trop fortuné s'il eût connu son bonheur, ce royaume, qui avait Rome pour citadelle, et le porte-clefs du ciel pour auteur... Aujourd'hui cette haute puissance, renversée de ce haut faîte, comme une couronne de fleur tombée d'une tête, est foulée aux pieds de tous. Dépouillée du diadème, elle a perdu le nom et l'éclat d'empire, et le royaume unique est partagé en trois lots. Personne n'y peut désormais être réputé empereur ; au lieu d'un roi, des roitelets ; au lieu d'un royaume, des fragments de royaume... Le bien général est abandonné, chacun défend ce qui est à lui[3].

Ces paroles du diacre Florus ne sont que traduction en vers des plaintes de l'Église et du peuple. Les grands seuls avaient profité de la guerre civile, au détriment des rois, des, évêques et des hommes libres. Leur puissance s'accroissait surtout par l'accroissement de leurs propriétés. De vastes terres, un grand nombre de vassaux et sur ces vassaux l'exercice des droits de souverain, semblaient devoir leur acquérir et leur conserver l'indépendance. Aussi, dans les querelles des fils du Débonnaire, les nobles vendaient à chacun leur adhésion au prix de donations importantes. Chaque jeune prince, tout occupé de ses propres intérêts pour augmenter ses partisans, pour diminuer ceux de son rival, cédait trop souvent, même à contre-cœur, à d'injustes demandes[4]. *Les propriétés que les rois chrétiens ont données à l'Église pour la nourriture des serviteurs de Dieu et des pauvres, pour le soulagement des étrangers, pour le rachat des captifs, pour la restauration des temples de Dieu, ont passé au pouvoir des gens du siècle*. Et cependant *la richesse des églises est le vœu des fidèles, le patrimoine des pauvres, la rédemption des âmes* ; ainsi parlaient les évêques à Charles le Chauve en 843[5] ; mais les grands l'emportaient sur toutes ces réclamations par leur mépris de tout ce qui n'était pas noble ; ils disaient aux princes en parlant des évêques : N'écoutez pas ce que demandent ces félons, ces gens sans noblesse, c'est ce que nous disons qu'il faut faire ; car ce n'est point avec leurs pères, c'est avec les nôtres, que vos pères ont tenu ce royaume[6]. Si les églises n'étaient point protégées par leur sainteté même, les hommes libres pouvaient-ils l'être par leurs propres forces ou par les rois ? L'autorité des rois elle-même se perdait dans l'accroissement de leurs vassaux ; ce furent les grands, les nobles de

l'empire qui firent le traité de Verdun, qui divisèrent l'empire en trois parts, que les princes le voulussent ou ne le voulussent pas, et qui sanctionnèrent par leur serment la stabilité de cette décision[7]. Charles le Chauve, dans la première assemblée tenue après ce traité, s'engagea à ne priver ses fidèles de leurs honneurs que par jugement, raison et équité, pour honorer comme il devait ceux qui l'honoraient lui-même[8].

On lit dans la chronique de saint Bénigne : La discorde s'étant élevée entre les frères, d'horribles guerres intestines mettent aux prises les grands du royaume, la garde des rivages de l'Océan est abandonnée, le nombre des ennemis s'augmente, une multitude de Normands, de Danois, de Bretons, s'élance innombrable ; il se fait de fréquents massacres de chrétiens, des vols, des dévastations, des incendies. Les invasions des Normands et des Sarrasins avaient commencé en effet au milieu de la guerre civile. Les Normands, dès l'an 820, avaient paru à l'embouchure de la Seine ; les relations de Louis le Débonnaire avec les Danois semblent n'avoir eu d'autre résultat que d'encourager les invasions. En 830, une troupe de pirates Normands s'établit prés de l'embouchure de la Loire, dans l'île de Her, qui prit bientôt le nom de Noirmoutier, d'un monastère qu'ils avaient brûlé. Ce fut leur première station ; on appelle ainsi leurs établissements voisins des côtes, d'où ils partaient pour remonter les fleuves, et où ils rapportaient leur butin. En 838, parut Hasting, *le félon, le très-horrible, le cruel, le plus méchant homme qui naquit jamais* : il passait pour un traître, un renégat. Né en Champagne, il aurait préféré à sa patrie et à sa religion le culte d'Oden et le commandement des pirates ; aucun roi de la mer n'a laissé plus de terreur. Aucun n'a brisé *tant de cervelles*, tant répandu de sang humain, *tant pourchassé de chevaliers*[9] : pour coup d'essai, il pilla Amboise. En 841, Lothaire livra aux Normands l'île de Walcheren et le roi de la mer, Oschéri remontant la Seine, pilla Rouen, et commença les malheurs de la Neustrie ; en 843, Hasting occupa Nantes et établit une station dans une île de la Loire au-dessous de Saint-Florent. Les Sarrasins avaient envahi la Sicile, et menacé Rome elle-même, La Sicile a été souvent l'entrepôt, la station des flottes africaines. Les guerriers romains y ont rencontré le commerce et les mercenaires de Carthage ; la Carthage de Genseric s'en est fait un premier point d'attaque contre la Rome des derniers empereurs ; l'audace mercantile et sensuelle des musulmans y est venue provoquer au combat l'esprit chevaleresque et la foi chrétienne des Francs et des Normands qui leur ont succédé. Euphémius, gouverneur de Sicile, rebelle à l'empereur grec Michel le Bègue, appela à son aide les

Aglabites de Kairoan (829) ; le traître ne vit pas les succès de ses alliés ; il périt devant Syracuse ; mais la persévérance de leurs efforts livra aux Aglabites la partie occidentale de et Messine et Palerme furent conquises eu 832. Leur confiance augmentée les montra bientôt sur les côtes de l'Italie, en vue de Rome dont ils convoitaient les prétendues richesses, et dont ils détestaient l'illustration religieuse. Ce danger remit aux mains du chef de l'Église le soin de combattre les Barbares ; on vit Grégoire IV, organisant aussitôt la résistance, se replacer au premier rang que ses prédécesseurs avaient si noblement tenu dans l'autre invasion ; *il voulut sauver le peuple confié à saint Pierre et à lui*. Il éleva une autre ville dans Ostie protégée de hauts murs, d'un large fossé, de portes solidement fermées, et de pierriers pour frapper de loin l'ennemi, s'il reparaissait ; il y travaillait lui-même de ses mains ; il mérita ainsi le nom de *Grégoriopolis* que la reconnaissance de toutes les nations donna à la nouvelle ville[10]. Les princes, les seigneurs, n'hésitaient pas an contraire à tourner les malheurs publics au profit de leur égoïsme. Les Lombards Bénéventins, tributaires des Francs et peu fidèles à leur hommage, en attendant qu'ils pussent s'en affranchir, cherchaient à s'agrandir aux dépens des Grecs. Le duc Sicard, ce *tyran qui s'engraissait du sang des peuples*, était dominé par sa femme aussi méchante que lui, et par son beau-frère qui ne lui conseillait que des meurtres ; non content de tonsurer et d'enfermer ses frères, de tuer par le fer ou le poison les principaux de sa noblesse, il faisait la guerre au duc de Naples, et lui enlevait Amalfi ; le Napolitain appela le secours des Sarrasins. Sicard étant mort, Radelchis et Siconolfe, qui se disputèrent sa succession, appelèrent l'un les Sarrasins d'Afrique, l'autre ceux d'Espagne. Bari et Tarente, livrées à ces auxiliaires (842), avec leurs ports et leurs riches campagnes, facilitaient et encourageaient l'invasion.

Le traité de Verdun partagea entre les trois rois carlovingiens la résistance aux Barbares ; Louis le Germanique avait encore à combattre, non par l'invasion, mais la révolte des Slaves de sa frontière orientale. Quoique les trois frères aient essayé de vivre unis, et que des mesures prises en commun confondent souvent l'histoire de leur administration[11], on peut suivre à part, pendant plusieurs années (843-875), l'histoire de chaque royaume.

Lothaire, empereur, régnait en Italie et dans la Gaule, entre la France et la Germanie ; ses ennemis extérieurs étaient les Sarrasins. En 847, au moment de la, mort du pape Sergius les Sarrasins brûlèrent les faubourgs

de Rome, et l'église des apôtres Pierre et Paul, placée sur la rive droite du Tibre an Vatican, et mal défendue, malgré la prévoyance du pape Léon III, qui avait voulu. l'entourer de murs, sans avoir le temps d'achever son travail, Nais le danger désigna pour successeur à Sergius, Léon IV. Le nouveau pontife, sans attendre la confirmation fut sacré immédiatement, parce qu'on avait besoin d'une prompte défense. Il se hâta de réparer les murs brisés par une longue vieillesse, fortifia toutes les portes, pressant lui-réant les travaux, se montrant sur tous les points, tantôt à cheval, tantôt à pied, *au milieu de ses fidèles*.

Les habitants d'Amalfi., de Naples, de Gaëte, se réunirent au pontife contre les *fils de Bélial*. Les Sarrasins se montraient encore avec une flotte nombreuse sur le rivage d'Ostie. Vaincus par les Napolitains, dispersés par un vent violent, ils errèrent exténués par la faim, dans les îles voisines ; on les attaqua pour les tuer sur-le-champ, ou les amener à Rome, où ils furent pendus ; quelques-uns furent gardés prisonniers, et employés aux autres travaux que le pape jugeait nécessaires contre les Sarrasins. On voulait préserver désormais l'église de Saint-Pierre de toute attaque. Le pape demanda des secours à Lothaire pour achever les constructions commencées par Léon III. Lothaire et ses frères envoyèrent de grandes sommes d'argent. On fit venir des ouvriers de toutes les villes, on sacrifia des monuments publics, et dans la seconde année du pontificat de Léon IV, une ville commença à s'élever autour de l'église. On l'appela la *cité Léonine*. Les Corses qui avaient fui de leur pays par la terreur des Sarrasins, furent placés à Porto ; Amérie et Horta furent entourés de nouveaux murs[12].

Dès ce moment le danger s'éloigna de Rome ; mais il resta le même pour le midi de l'Italie. Le duché de Bénévent envahi, pour protéger Radelchis, le Mont-Cassin menacé, firent paraître le fils aîné de Lothaire, qui devait être empereur sous le nom de Louis II. Louis, après avoir délivré Bénévent (850), partagea le duché entre les deux compétiteurs Raderait eut Bénévent et le côté oriental de l'Apennin, Siconolfe eut Salerne et le côté occidental, le comte de Capoue devait bientôt se séparer du duc de Salerne, et ne reconnaître que le roi d'Italie.

Le jeune vengeur de l'Italie reçut bientôt la couronne impériale. Lothaire se retira du monde en 855, laissant trois fils qui partagèrent. Louis II fut empereur et roi d'Italie ; Charles eut la Provence et la Bourgogne ; Lothaire, les pays du nord, entre le Rhin et la Meuse, l'ancienne Ostrasie

: c'est ce dernier royaume qui a gardé le nom de *Lotharingie* d'où, par corruption, est venu celui de Lorraine. Charles de Provence régna inconnu jusqu'en 863. A sa mort, Louis II et Lothaire partagèrent son royaume. Lothaire II n'a d'autre importance qu'une querelle avec le pape, au sujet de son divorce. Louis II porte dignement lei titre impérial dont la défense de l'Italie était déjà le premier devoir.

Il avait échoué devant Bari. Des ravages continuels pendant dix ans, toutes les villes des Bénéventins désolées, le monastère de Saint-Vincent du Vulturne pillé, et son trésor ravi, l'abbé du mont Cassin rachetant ses terres pour 3.000 pièces d'or, la trahison des princes de Bénévent, de Capoue, de Salerne, d'Amalfi, qui appelaient l'empereur, et l'abandonnaient en présence des infidèles, tant de maux et de dangers décidèrent Louis II à soulever l'Italie en masse contre les Sarrasins. Une *constitution* de guerre fut publiée en tous lieux : Quiconque peut payer le *weregild* de l'homicide viendra en armes auprès de l'empereur dans la principauté de Bénévent. Les pauvres qui possèdent dix écus d'or, serviront dans les garnisons et sur le bord de la mer. Quiconque n'a pas dix écus est exempt du service. De plusieurs frères, le plus jeune ou le plus faible restera seul auprès de son père. Les comtes n'exempteront que deux domestiques pour leurs femmes, sous peine de perdre leurs *honneurs*. Même peine aux évêques, abbés et abbesses qui n'enverront pas tous leurs vassaux ; ces vassaux eux-mêmes perdront leurs *honneurs*.

Ce grand effort n'empêcha pas Louis II d'être vaincu ; les secours que lui amena son frère Lothaire ne lui profitèrent pas davantage. Lothaire étant mort en 869, son royaume fut usurpé par Louis le Germanique et Charles le Chauve[13]. Alors l'empereur d'occident essaya une alliance avec l'empereur grec, Basile le Macédonien ; elle eut quelque succès.

Bari Eut assiégée de nouveau ; deux cents vaisseaux grecs aidèrent un moment les Francs. D'autres Sarrasins qui arrivaient par terre, espérant surprendre les chrétiens pendant la fête de Noël, furent dispersés, Bari fut emporté (801), et les Sarrasins massacrés. Déjà Louis II assiégeait Tarente ; mais l'empereur de Byzance ne comprenait pas l'avantage d'une alliance avec les Francs. se plaignait que Louis II portât le titre d'empereur des Romains et de Βασιλεύς, et réclamait toute la gloire de la conquête de Bari pour la part que quelques sujets grecs y avaient prise. Louis II justifiant son titre dans une lettre à l'empereur, met a jour toute la misère byzantine : J'ai reçu, dit-il, des Romains eux-mêmes le litre et

la dignité d'empereur, je l'ai reçu de ceux chez qui ce grand honneur et ce nom ont pris naissance. J'ai été chargé par Dieu noème da gouvernement de cette nation et de cette ville, et du soin de défendre et de mettre en honneur la mère de toutes les églises. Vos Grecs out affecté quelque bravoure dans deux ou trois assauts, ils ont ensuite disparu ; le patrice Nicétas a attaqué les Slaves soumis aux Francs, tandis que d'autres Slaves combattaient devant Bari. Naples est unie aux Sarrasins, et semble, comme Palerme ou l'Afrique, un repaire de pirate. Je demande donc une prompte réparation, si vous ne voulez pas que je me la fasse moi-même. J'aurais déjà écrasé les Sarrasins, si Naples ne leur fournissait des vivres par mer[14].

Aux perfidies des Grecs, se joignit la mauvaise volonté des Bénéventins. Ces Lombards tributaires voulaient s'affranchir des rois Francs. L'empereur résidait à Dopé nt, pendant qu'une partie de son armée assiégeait Tarente : sa femme traitait les femmes lombardes avec mépris ; les Francs cantonnés chez les habitants respectaient peu leurs hôtes. On murmurait de toutes parts, et le duc de Bénévent, Adelgise, profitant de ces maux pour se rendre populaire, essayait de les réparer. Il s'entend avec le cher prisonnier des Sarrasins de Bari et avec les Grecs, qui aimaient mieux les Sarrasins que les Francs. Le duc de Salerne, le comte de Capoue, prennent parti pour Adelgise. Plusieurs villes de la Campanie et de la Lucanie se donnent aux Grecs. L'empereur était sorti de Bénévent ; il y retourne à la nouvelle de cette révolte. Adelgise vient au-devant de lui, proteste de son obéissance, et rentre en grâce. Les villes rebelles sont réduites. Capoue qui espérait en ses hauts murs, demande enfin miséricorde, et Louis s'arrête à Bénévent pour mieux observer le pays. Toute cette soumission n'était qu'une feinte. Par le conseil d'Adelgise, Louis dispersa ses troupes, et ne conserva que sa garde ; mais tout à coup, tandis qu'il dort, Adelgise accourt à son palais, suivi des conjurés. L'empereur veut se mettre en défense, mais déjà le feu s'attache aux portes. Il veut au moins se défendre avec sa femme et quelques serviteurs fidèles dans une tour élevée ; mais la famine l'oblige à se rendre, et les conjurés conduisent l'empereur en prison. Une flotte de Sarrasins parut à propos à la hauteur de Salerne. Les Francs se rassemblaient pour combattre ; Adelgise en eut peur et remit l'empereur en liberté ; mais en lui faisant jurer, et à sa femme, et à ceux qui les accompagnaient, qu'ils ne tireraient aucune vengeance de ce qui s'était fait, et que jamais ils n'entreraient en armes dans le duché de Bénévent.

L'affront de l'empereur ne fut pas effacé. Il eut beau venir à Rome, *et faire déclarer la guerre à Adelgise, ce tyran, cet ennemi de la république et du peuple romain*. En vain sa femme se chargeait de conduire l'armée qui devait punir Bénévent. Une nouvelle invasion des Sarrasins d'Afrique empêcha la vengeance. Salerne était assiégée et tous les environs ravagés jusqu'à Naples, Bénévent et Capoue. L'émir Abdallah se logeait dans une église, et plaçait son lit sur le grand autel. L'empereur, appelé par les assiégés, daigna les secourir. Son arrivée mit les Sarrasins en fuite ; il prit leur camp, leurs bagages et leurs grains. Mais déjà Adelgise s'était enfermé dans sa ville, et offrant aux Grecs le tribut jusque-là payé aux Francs, il obtenait le secours d'une armée. Louis II ne pouvant le vaincre, quoiqu'il eût juré de le réduire à sa discrétion, appela le pape Jean VIII qui s'offrit pour médiateur entre le duc et l'empereur. Adelgise feignit de se rendre, et l'empereur se retira. Depuis ce temps, la principauté de Bénévent sembla dépendre des Grecs. Louis II mourut en 875 ; il ne laissait pas d'enfants mâles. Ainsi commença à se troubler le repos que la sagesse de Louis avait donné à la Lombardie pendant de longues années. Ainsi commença la ruine de l'Italie qui n'eut plus de prince assez puissant pour réprimer les vassaux. De là vint la discorde et les autres malheurs fini désolèrent ce royaume. (*Muratori*.)

Germanie. Ce n'est pas sans raison que Louis le Germanique a reçu ce surnom ; ce prince est véritablement le premier roi de Germanie. Sous son autorité, les peuplades de Bavière, de Souabe, de Thuringe, de Saxe, jusque-là réunies comme dépendances à l'empire des Francs, ont enfin acquis un nom de royaume, une nationalité. Ses guerres contre les Slaves ont préparé la soumission de ces peuples à la Germanie.

Quatre peuples Slaves habitaient sur les frontières du royaume : les Obotrites au nord de l'Elbe, dans le territoire des Saxons Northalbingiens ; les Sorabes, entre la Sala et l'Elbe ; les Bohémiens, dans le Boiohemum ; les Moraves, anciens sujets des Avares, rendus indépendants par la conquête de la Pannonie, tiraient leur nom de la rivière de Morava. Louis le Germanique, attentif à leurs mouvements, punit les Obotrites (844) d'une première révolte, en leur imposant des chefs étrangers, et établit la marche Sorabe sous la garde d'un margrave pour surveiller les Slaves du Nord. En 845, quatorze woïewodes bohémiens demandèrent le baptême et furent réprimés en 846 et 849 ; enfin les Moraves reçurent un chef du roi de Germanie (846).

Deux révoltes générales compromirent cette puissance ; la première en 855. Rastiz, chef des Moraves, refusa le tribut et ravagea la Pannonie. Les Sorabes (858) égorgèrent leur duc qui voulait rester fidèle aux Francs : les Obotrites s'y joignirent, Cependant un seul ennemi était dangereux, les Moraves. Le chef des Obotrites fut obligé de livrer son fils en otage, les Sorabes furent vaincus par le margrave Thaculf. Les Moraves seuls eurent quelques succès par la trahison de Carloman, un des fils du Germanique ; Carloman voulait se rendre indépendant : il s'allia avec Rastiz qu'il devait combattre, et prit une partie de la Bavière ; mais Louis le Germanique réprima son fils, passa lui-même le Danube, battit Rastiz ; prit des otages, et reçut le serment de toute la nation morave.

La seconde révolte éclata en 869 les Bohémiens se réunirent aux Sorabes et aux Siusles, Rastiz remua de nouveau avec son neveu Swiatopolk ou Zwentibald, comme l'appelaient les Germains. La victoire demeura encore au roi de Germanie d'un côté, son fils Louis de Saxe réprima les Bohémiens, et le fils de Thaculf ravagea les terres des Sorabes en 874. De l'autre, Carloman et son frère Charles le Gros battirent les deux chefs moraves (869). Zwentibald livra sa part de royaume et son oncle, qui fut jugé par la diète de Ratisbonne et privé de la lumière. En vain Zwentibald trahit ses nouveaux maîtres ; en vain il massacra les Bavarois dont Carloman lui avait confié le commandement ; malgré une grande victoire sur le Danube, et les embarras de Louis le Germanique, Zwentibald se soumit encore. En 874, la diète de Forcheim reçut le serment de fidélité de tous les Slaves, Sorabes, Bohémiens, Moraves même. Un envoyé vénitien jura au nom de Zwentibald qu'il payerait désormais le tribut : les Siusles et les Linons renoncèrent à s'établir en Thuringe[15].

France. Le soin de régner a l'ouest de la bileuse, de la Sa6ne et du Rhône, jusqu'à l'Océan, était échu à Charles le Chauve. Le traité de Verdun déterminait ainsi les limites que le royaume de France a long. temps gardées ; il réglait sur quels peuples le roi de France aurait à réclamer l'autorité, mais il n'assurait ni l'obéissance des peuples, ni l'autorité du roi. Restait à l'ouest la vieille opiniâtreté bretonne, et derrière la Loire la nationalité vivace de l'Aquitaine, relevée sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, du désastre de Waïfre. Les seigneurs attentaient sur tous les points à la suprématie royale ; les uns, magistrats publics, les autres bénéficiers royaux ou seigneurs de vassaux

volontaires, les uns et les autres également disposés à se substituer au roi dans leurs gouvernements ou sur leurs terres, à prendre pour eux seuls les services de leurs administrés ou de leurs hommes. En même temps l'invasion étrangère menaçait par tous les grands fleuves ; redoutable au roi, au pauvre peuple, aux églises ; quelquefois favorable aux grands. Opposition de races, invasions continuelles et soudaines, égoïsme de la noblesse, tels étaient les embarras de Charles le Chauve et tels furent ceux de ses successeurs qui parurent y succomber ; tant il était difficile de former de toutes ces races une France, de faire prévaloir contre tant de prétentions un seul roi : *tantæ molis erat*... !

Trois ennemis à la fois, Noménoé en Bretagne, le jeune Pépin II en Aquitaine, le roi de la mer Regnar Lodbrog en Neustrie, s'entr'aidèrent par la coïncidence de leurs attaques. Noménoé non moins fier que ses prédécesseurs, n'avait consenti à chasser de Nantes un comte rebelle au roi que pour s'y établir lui-même, et tournant ses armes contre l'autorité royale, il occupa Rennes, Angers et le Mans (845). Pépin II, exclu de tout partage par le traité de Verdun, exploitait à son profit la nationalité aquitaine qui l'acceptait pour chef, et se voyait soutenu par le duc de Gascogne, pair Bernard, duc de Septimanie, et par les Normands qui, remontant la Charente et la Garonne, pillèrent plusieurs fois en cinq années, Bordeaux, Saintes, Périgueux, et jusqu'aux faubourgs de Toulouse. Charles le Chauve tua de sa propre main Bernard, l'ancien favori de son père, et voulut enlever Toulouse ; mais il fut réduit à la retraite ; et tout en gardant le Poitou, la Saintonge et l'Angoumois qu'il donna au comte de Poitiers, Rainulfe avec le titre de duc d'Aquitaine, il laissa au prétendant la Septimanie et les provinces méridionales (845). Cependant Regnar Lodbrog arrivait par la Seine (845) avec cent vingt bateaux pillant les deux bords, chassant les populations effrayées, et pendant les prisonniers ; les moines fuyant au loin, avec leurs reliques, augmentaient ainsi la terreur. La ville de Paris fut occupée sans résistance ; selon une tradition populaire, les morts se défendirent mieux que les vivants. Regnar, entrant dans la maison d'un vieillard mort (Saint-Germain des-Prés), fut battu avec les siens, sans voir d'où partaient les coups. Charles le Chauve, posté à Saint Denis, n'osa pas combaure les pirates, et paya leur retraite d'une sorte somme ; les Normands de Régnar jurèrent par leurs dieux et sur leurs armes, qu'agi ne reviendraient jamais : leur serment dura douze ans.

Tant d'humiliations décidèrent Charles le Chauve à réclamer le secours de ses frères ; il crut que l'union de tous les princes carlovingiens aurait quelque chose d'imposant et d'efficace, Lothaire, Louis et Charles, réunis à Mersen (847), firent savoir aux peuples leurs volontés ; ils annoncèrent qu'ils enverraient des ambassadeurs au duc des Bretons pour lui commander la paix, au roi des Normands pour lui demander la paix ou lui déclarer une guerre impitoyable, à Pépin, leur commun neveu, pour lui offrir, dans la possession de quelques comtés, une existence honorable pour lui et ses fidèles[16]. Parlant aussi de la paix domestique, ils *interdirent absolument les rapines et les déprédations dont l'usage semblait devenu légitime*, se déclarèrent prêts au combat contre les ennemis de Dieu et de l'Église, et contre leurs propres ennemis ; ils ne firent que promettre ce qu'ils ne pouvaient pas tenir ; tous ensemble ils s'engageaient à ne pas dépouiller leurs fidèles ; Charles le Chauve en particulier alla bien plus loin. Déjà il avait permis aux hommes libres de se faire vassaux des comtes, et de changer ainsi en service personnel l'obéissance publique qu'ils rendaient jusque- là à l'autorité déléguée par le roi[17] ; à Mersen, il ordonna à tout homme libre de s'attacher à un seigneur, au roi ou à quelqu'un de ses fidèles ; défendit au vassal de quitter son seigneur sans de justes raisons, et voulut que le vassal fît la guerre pour son seigneur, excepté dans le cas de *Landwher* (défense du pays) ou d'invasion du royaume[18]. Que pouvait donc sur des populations éloignées une royauté qui s'abdiquait elle-même au profit des grands ? Noménoé ne tint aucun compte des remontrances des trois rois : il voulait être roi lui-même, et il en demanda le titre au pape Léon IV, furieux d'un refus, plus furieux encore du refus des évêques bretons, il érigea de sa propre autorité l'église de Dol en archevêque, créa des évêques à son gré, et, devenu roi par son audace (848), il fit craindre une invasion si on essayait de le punir. Charles le Chauve aima mieux se porter en Aquitaine ; il y trouva des Normands qu'il combattit et qu'il vit repartir sans pouvoir se vanter d'une victoire. Il attaqua de plus près Pépin : il prit Toulouse ; en donnant le comté de Toulouse à Frédelon, ancien partisan de Pépin[19], maintenant son ennemi, il l'engageait dans une rivalité de possession qui devait augmenter l'inimitié. Il prit ensuite Narbonne ; cette acquisition ne contenait pas seulement la Septimanie elle ouvrait la communication avec le comté de Barcelone, reste des *marches espagnoles*, et dépendance du royaume de France. Pépin, comme Waïfre, échappait au vainqueur ; introuvable après ses défaites, il reparaissait dès que l'ennemi était loin et, sans scrupule sur le choix des moyens, il s'unissait comme Waïfre aux Sarrasins ou aux païens

normands ; avec ceux-ci, il reprit Toulouse ; ceux-là lui rendirent la Septimanie ; mais la honte de semblables alliances finit par séparer de lui ses partisans, *la discipline ecclésiastique el militaire étant oubliée par son ambition avait été ravagée par ses propres habitants, et de grands crimes s'y étaient commis*[20]. *Dieu regarda enfin son peuple et Pépin, méprisé et abandonné des siens, fut livré à son oncle. Par le conseil des pontifes et des grands, il fut tondu, revêtu d'un habit de moine et enfermé au monastère de Saint-Médard* (853).

Le danger se multipliait pour Charles le Chauve avec une prodigieuse rapidité. La mort de Noménoé n'avait pas abattu la Bretagne ; Erispoé son fils, vainqueur du roi de France, s'était fait confirmer toutes les conquêtes et le titre de roi. La captivité de Pépin ne soumettait pas davantage l'Aquitaine ; un fils de Louis le Germanique, appelé par le peuple, venait prendre la place du captif. Charles le Chauve recourut à Lothaire ; ils se virent à Valenciennes, à Attigny, à Liège, dénoncèrent Louis le Germanique et son fils comme perturbateurs[21], et se promirent, avec toutes les formalités requises secours mutuel ; le prince germain eût bravé leurs menaces sans l'évasion de Pépin : celui-ci par deux moines de Saint-Médard, reparaissant au milieu des Aquitains, les détacha sans peine de l'étranger, et reprit pour dix ans le soin d'inquiéter la France ; les Normands pourvoyaient à sa sûreté. La seconde invasion était bien plus terrible que la première. Dans La première le vaincu une fois résigné à la conquête, avait du moins la certitude du repos ; le vainqueur eût défendu le sol qu'ils occupaient ensemble. Dans la seconde, nulle sûreté, même dans ta soumission ; chaque bande arrivait imprévue, ravageait, tuait, réduisait en esclavage ou rançonnait sans pitié les habitants, puis elle disparaissait. Que les malheureux dépouillés se missent à réparer leurs désastres, dans l'espérance que le mal était passé, c'était pour une autre bande, qui tout à l'heure allait envahir, qu'ils travaillaient. En 853, la renommée du tombeau de Saint-Martin attira les Normands Tours ; écartés de la ville par un débordement de la Loire et du Cher, ils pillèrent d'abord l'abbaye de Marmoutier ; bientôt Hasting arrivant, précédé de la terreur de son nom, les moines de Saint-Martin s'enfuirent avec leurs reliques à Orléans, d'Orléans à Saint-Benoît, de Saint-Benoît à Chably ; Angers, le Mans, Tours, furent ravagées par Hasting. Orléans, la Bourgogne même fut atteinte par le pirate ; il était à cent lieues de sa station. L'année suivante, le château de Blois fut brûlé ; Orléans, assiéger de nouveau, fut sauvée par la vigilance de son évêque et de celui de Chartres ; les évêques défendaient mieux le pays que les

rois et les grands. Pépin, allié des Normands, ravageait avec eux l'Aquitaine ; c'était au midi comme au nord une même désolation ; les villes ruinées, les églises et les monastères pillés et dévastés, des arbres touffus croissant au-dessus des murs ; on avait vu des indigènes, pour échapper aux Normands, se joindre à eux, et, comme gage de leur alliance, les surpasser en cruauté[22], Charles le Chauve, pour éloigner les barbares, était réduit a prendre les biens des églises ou à lever un impôt général, qui s'appela l'impôt des Normands.

Charles le Chauve, obligé de reconnaître Érispoé roi de Bretagne, voulait marier son fils à la fille de ce prince ; et le Breton y allait consentir, lorsqu'il tomba sous le poignard de son cousin Salomon que ce mariage eût privé de la succession. Salomon régna impuni (857). L'île d'Oissel, dans la Seine, venait d'être occupée par les Normands ; de là ils infestaient la Neustrie avec une sorte de régularité ; l'abbaye de Saint-Germain entretenait des vedettes à cheval pour découvrir de loin leur arrivée ; cette surveillance la mettait à peine en garde contre la rapidité de l'ennemi. Le monastère de Saint-Denis, Beauvais, Chartres, furent pillés. Charles le chauve ne vit d'autre ressource que d'aller assiéger Vile d'Oissel ; il y marcha avec son neveu Lothaire II avec ses vassaux avec les évêques (858) ; tant de forces déployées auraient du réussir. Si tous ceux qui sont en possession des grands honneurs du royaume, animés d'un zèle pieux, voulaient marcher avec nous contre les païens, disait Hincmar archevêque de Reims, avec l'aide de Dieu, les païens seraient chassés et anéantis[23]. Mais les vassaux du roi le trahirent en présence de l'ennemi commun les Aquitains avaient appelé un fils du Germanique ; les vassaux appelèrent Louis le Germanique lui-même contre Charles le Chauve. Ils alléguaient que, sans un prompt secours, ils seraient réduits à se soumettre aux Normands, Charles le Chauve s'obstinait, malgré cette défection, au siège d'Oissel, lorsque l'entrée de son frère l'obligea de convoquer un placitum ; il apprit bientôt que les seigneurs, dans l'assemblée d'Attigny, l'avaient déposé pour cause d'incapacité ; il était perdu si les évêques, par une lettre d'Hincmar, n'eussent troublé de leurs reproches la conscience du Germanique. Celui-ci commença par renvoyer ses troupes germaines, et se retira lui-rhème pour repousser les Slaves de sa frontière orientale ; Charles le Chauve avait bissé au pouvoir des Normands les bateaux dont il avait entouré l'île d'Oissel ; il était contraint de traiter avec eux, et de payer leur retraite. On annonçait le retour d'Hasting, tout chargé des dépouilles de l'Italie ; au lieu donc de songer à punir son frère, le roi de France se prêta volontiers à une

réconciliation proposée par les évêques ; le concile de Metz l'avait préparée ; l'assemblée de Coblentz (860) reçut les serments de tous les princes, du roi de France, du roi de Germanie, de l'empereur Louis II, et de ses frères[24].

L'an 864, Charles Chauve tint une assemblée Pistes (Pitres sur la Seine) ; sa fortune semblait bien changée. Il avait battu les Normands de la Seine par les Normands de la Somme ; il avait vu Holding consentir au baptême ; les religieux de Saint-Germain étaient revenus dans Paris, Les Normands,

La tres plus orrible gent

Qui fust de souz le firmament,

avaient juré solennellement la paix. Pépin, captif pour la seconde fois, rentrait dans un cloitre sous une garde plus sévère ; le roi de Bretagne, Salomon, envoyait au roi un tribut de 60 livres d'argent. Chartes le Chauve croyait lui-même au rétablissement de son autorité ; il publia à Pistes un long édit dont les formes impérieuses et les ordres sévères subordonnaient au roi toutes les parties de l'administration : défense de dépouiller les églises, les faibles, les veuves, les orphelins ; les comtes dénonceront les coupables, les *missi dominici* les comtes. ; défense de rejeter la monnaie royale, et de fabriquer d'autre monnaie ; les poids et mesures régularisés ; conservation de la loi romaine[25] à ceux qui ont toujours vécu sous cette loi : défense de donner aux Normands des armes ou des chevaux pour rançon ou en échange : le service militaire réglé d'après la propriété, et l'homme libre convoqué pour la guerre par le comte ; ordre de détruire les châteaux , les forteresses, les haies (*haias*) élevés sans l'ordre du roi, d'ou viennent tant de déprédations et de violences contre les habitants du voisinage. Charlemagne avait voulu prévenir un double mal, empêcher les magistrats publies de détourner à leur profit l'autorité qu'ils exerçaient au nom du roi, empêcher les grands d'augmenter leurs domaines par la spoliation des faibles. Toutes les concessions qui depuis sa mort avaient successivement rendu aux grands l'espérance de parvenir à ces deux résultats, nu pouvaient être retirées par l'édit de Pistes, Charles le Chauve, contrairement à l'exemple de Charlemagne, avait donné plus d'un comté. à chaque gouverneur ; le duché d'Aquitaine à Rainulfe, le vainqueur de Pépin e le comté de Toulouse à Frédelon ; le duché de Bourgogne à son beau-père Richard le

Justicier ; le comté de Flandre à son gendre Baudouin ; le duché de France à Robert le Fort ; il n'avait pas enlevé le comté de Vermandois à la famille du Bernard, le neveu du Débonnaire. Quant aux spoliations, ses ordres promenaient plus qu'il ne pouvait empêcher ; les faibles passaient forcément ou par la violence, ou par la *recommandation*, dans le vasselage des plus forts. Tant d'ordonnances depuis commencement de son règne, touchant ce même objet, témoignent par leur nombre même de leur inutilité. Lui-même il dépouillait les églises[26] en quelques lieux, la nécessité de la défense faisait passer les monastères à des laïcs, comtes et abbés tout à la fois[27] ; lui-même il avait ordonné aux hommes libres de se choisir un seigneur. La multiplicité des plaintes les rendant insupportables, il refusait quelquefois de les écouler. Hincmar lui écrivit un jour : Dieu a dit par le prophète Isaïe : *La dépouille du pauvre est dans ta maison* ; il a dit encore : *La cause de la veuve ne va pas jusqu'à eux*. Trois choses m'ont été rapportées ; je n'ai pas voulu croire les deux premières, la troisième je l'ai crue bien malgré moi : la première, qui court de bouche en bouche, c'est que vous avez dit : Je ne dois pas me mêler de ces rapines et déprédations ; que chacun se défende comme il peut... la seconde c'est que les suppliants, qui viennent au palais demander justice, n'y trouvent aucune consolation, aucune bonne réponse... la troisième que j'ai, malgré moi, c'est que les ravisseurs détruisent les églises, etc.[28]

Les attaques vagabondes des Normands donnèrent un prompt démenti à l'ordonnance de Pistes. Un Hasting reparut par la Loire ; je croirais volontiers que c'est l'ancien Hasting ; les pirates du nord se mettaient bien peu en peine de tenir leurs serments ; ils acceptaient le baptême, quand la cérémonie pouvait aboutir à quelque profit. Un jour qu'on en baptisait un grand nombre, les vêtements blancs manquaient pour tant de néophytes ; il fallut en faire é la hâte, et d'assez grossiers. Un Normand refusa celui qu'on lui offrait : Gardez, disait-il, cette casaque blanche pour des bouviers. Voilà, grâce au ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser, jamais on ne m'avait offert de pareilles guenilles. Robert le Fort, comte d'Outre-Maine ou de la Marche Angevine, et duc de France, chargé de la garde du pays qui s'étend de la Loire à la Seine, avait mérité son surnom à combattre Louis le Germanique et les Normands. Les drapeaux et les armes de cinq cents pirates envoyés à Charles le Chauve furent le trophée d'une victoire où tout une bande avait péri. Averti de l'arrivée d'Hasting (868) ; il sollicita les secours de Rainulfe, duc d'Aquitaine ; il surprit une troupe de pirates sur la Sarthe, et la chassa

dans l'église de Bisserte (à cinq lieues d'Angers). Pour se reposer des fatigues de la chaleur, avant d'attaquer l'église, il avait ôté son armure ; tout à coup les pirates font une sortie ; Robert est tué, et son corps insulté par les païens : Rainulfe blessé mourut le lendemain ; Hasting remonta la Loire et pilla jusqu'à Clermont. La perte de Robert le Fort fut compensée en 869 par l'acquisition d'une moitié de la Lorraine. Les rois de France et de Germanie se partagèrent à Mersen l'héritage de leur neveu, Lothaire II[29] ; mais de ses propres avantages, le roi de France ne recueillait que des embarras. Obligé à lutter de plus prés contre les Normands de l'Escaut, il céda le duché de frise au pirate Rorik (870). En 874, à la mort de Salomon, il put retirer au nouveau chef des Bretons le titre de roi ; en 876, la mort de l'empereur Louis II, en lui donnant l'espérance d'être lui-même empereur, engagea de nouvelles querelles entre les princes carlovingiens.

III

Une promesse du pape Adrien II assurait la couronne impériale à Charles le Chauve ; il se hâta donc de descendre en Italie pour écarter par sa promptitude et par ses armes les réclamations de ses compétiteurs. Nulle ambition n'était plus imprudente ; il désertait les dangers de son royaume ; il semblait fuir devant les Normands et les Bretons ces faux chrétiens[30]. Louis le Germanique, non moins avide du titre d'empereur, envoyait son fils Charles le Gros avec une armée en Italie, et lui-même s'apprêtait à envahir la France. Incertain entre les fautes de Charles le Chauve et ce qu'on racontait des louanges et des promesses du Germanique, Hincmar écrivait à son clergé : Entre ces deux frères du même sang, qui se disputent ce royaume, nous sommes, nous évêques, selon le proverbe vulgaire, *entre le marteau et l'enclume*[31]. Charles le Chauve remporta. Ne pouvant se faire reconnaître roi d'Italie à Pavie, il éloigna Charles le Gros par une fausse attaque sur la Bavière, et arrivé à Rome, il y fut couronné par le pape Jean VIII : le choix du pape décida les seigneurs d'Italie : dix-huit évêques, dix comtes et Boson, que le nouvel empereur avait créé duc de Lombardie, proclamèrent Charles le Chauve *protecteur, seigneur et défenseur de tous, et roi du royaume d'Italie, par respect pour l'intercession des apôtres Pierre et Paul, et le ministère de Jean, souverain pontife, pape universel*. A peine de retour en France, le nouvel empereur apprit la mort de son frère Louis le

Germanique (876), et le partage de la Germanie entre secs trois neveux, Charles le Gros, roi de Souabe, Louis, roi de Saxe, Carloman, roi de Bavière.

Ces deux couronnes qu'il venait d'acquérir n'étaient qu'un embarras plus éclatant ; elles ajoutaient à ses ennemis les Sarrasins. Ce n'était pas pour lui, mais pour elle, pour être -défendue par les forces de ce nouveau maitre, que l'Italie avait reconnut Charles. le Chauve. Des secours d'Afrique renforçaient incessamment les Sarrasins d'Italie : les Lombards de Salerne, les Grecs de Naples, de Gaëte, d'Anodin, se joignaient aux infidèles, peut-être pour retarder leur ruine par la ruine de leurs voisins : la campagne de Rome, la Sabine ne pouvait être ensemencée. De lamentables nouvelles arrivaient de Rome à Charles le Chauve ; mais il avait à combattre les Normands de la Loire ; comment secourir l'Italie ? Il délivra Angers en détournant le cours de la Mayenne, et exigea des otages des Normands vaincus. Ce danger éloigné, il apprit qu'un nouveau pirate, Rollon, était entré dans la Seine, que son neveu Carloman, réclamait le royaume d'Italie, que Louis de Saxe réclamait une partie de la Lorraine. Si du moins il retenait ses neveux en Germanie, il échapperait peut-être à leur concurrence auprès des Italiens ; il tenta donc une expédition sur le Rhin, il fut vaincu par le roi saxon. Rollon, plus redoutable que ses devanciers, s'attachait moins au pillage qu'au désir de former en France un établissement durable ; n'était-il pas nécessaire que le roi demeurât en France pour surveiller cette ambition ? Mais le pape Jean VIII *parlait d'élire un autre empereur si Charles oubliait ce qu'il devait aux Romains*. Au milieu de tant de craintes que résoudre de tant de maux lequel choisir ? Charles se décida à sauver l'Italie pour en rester roi. Avant de partir toutefois il fallait bien éloigner Rollon et régler l'administration du royaume ; nouvel embarras, nouvelle humiliation pour Charles le Chauve. Une première assemblée tenue à Compiègne parut assez facile aux exigences du roi ; elle accorda, pour payer les Normands de la Seine, une *exaction* à laquelle devaient contribuer les terres des églises, des abbayes, des comtes, des vassaux, même les domaines des colons, même ceux des esclaves. Le capitulaire de Kiersy, publié un mois après (877), explique cette facilité par les concessions que les grands obtinrent en retour. Ce précieux monument, espèce de dialogue entre le roi qui interroge et les fidèles qui répondent, laisse voir assez, malgré les termes respectueux des réponses, que le roi dépend désormais de *fidèles* plus que les *fidèles* du roi. Le roi décrète que les biens des églises doivent être inviolables les fidèles approuvent.

Le roi demande quelle sera pendant son absence la garantie de la tranquillité du royaume, quel motif de confiance réciproque doit rassurer son fils à qui il confie le gouvernement et les fidèles ; les fidèles se rejettent sur leurs anciens serments, en promettant d'y ramener ceux qui s'en sont écartés. Le roi demande quelle garantie peut assurer à sa femme et à ses filles la possession des terres qu'il leur a données, les fidèles promettent leur protection. Une fidélité si fière se réservait d'impérieuses récompenses. Les grands obtiennent, non seulement l'hérédité des bénéfices, mais le droit de s'en dépouiller au profit de leurs enfants ou de leurs parents, comme il leur plaira ; une autre concession plus importante encore règle la succession aux charges publiques : Si un comte de ce royaumes vient à mourir, dont le Ms soit avec noua, que notre fils, avec nos autres fidèles, choisisse parmi les plus proches parents de ce comte quelqu'un qui administre le comté avec les officiers publics et l'évêque, jusqu'à ce que celte mort nous ayant été annoncée, nous puissions investir le file qui est avec nous des honneurs de son père. La mène promesse s'étend aussi au fils mineur. C'est à peine si le roi peut retenir la nomination au comté dans le cas où le comte mort n'aurait pas d'enfants : Si le comte mort n'a pas laissé d'enfants, que notre Ms, avec nos autres fidèles, choisisse quelqu'un qui administre jusqu'à ce que nous donnions nos ordres à cet égard ; et que celui qui aura ainsi administré provisoirement ne se fiche pas si nous donnons le comté à un autre qu'il lui-même[32].

A ce prix Charles le Chauve revit encore une fois l'Italie avant de mourir. Il vint jusqu'à Verceil où il trouva le pape, avec qui il se mit en route pour Pavie. La nouvelle que Carloman avait passé les Alpes, et que Boson ne pouvait défendre la Lombardie, le fit reculer en toute laite. II s'arrêta à Tortone pour couronner en passant sa jeune épouse, et il donna à Boson la Provence et la Bourgogne avec le titre de roi, afin que l'empereur d'Occident, à la manière des anciens empereurs, parait commander à des rois[33]. Ces actes d'orgueil, au milieu d'une fuite, n'en dissimulaient pas la détresse. Charles le Chauve tomba malade au pied du mont Cenis, et mourut sans revoir son royaume (877).

Quelques années d'incertitude suivirent sa mort, le titre d'empereur resta vacant, les royaumes partagés ou disputés, sans chef capable, furent de nouveau assaillis par les peuples barbares. D'un côté Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve, régna deux ans en France et laissa deux fils Louis III et Carloman de France, qui furent rois ensemble sans partage. Le roi

de Saxe réclamant la France, ils lui cédèrent la partie de la Lorraine possédée par Charles le Chauve, rendant ainsi à la Germanie cette Ostrasie qu'elle avait conquise. Bientôt, après s'être divisé le royaume, ils s'entendent pour combattre Boson qui se rendait indépendant et les Northmans de l'Escaut, alors commandés par Godefried, et qui venaient de fonder la colonie d'Ascaloha. Boson fut assiégé dans Vienne et perdit une partie de ses États, Louis III gagna la bataille de Saucourt, mais sans pouvoir délivrer la Flandre ; il mourut en 882. Carloman de France, qui régna seul alors, fut averti par de grands feux que d'autres Northmans arrivaient ; ils venaient par la Seine et la Somme, l'archevêque Hincmar faisait fondre le calice d'or de saint Remi pour racheter sa ville. Les deux victoires de Carloman près d'Avaux et de Vailly amenèrent une paix où le roi de France donna douze mille livres d'argent : cette paix dura jusqu'à la mort de Carloman (884).

D'autre part, les fils du Germanique avaient eu d'autres destinées. Carloman de Bavière, roi d'Italie, après la mort de Chartes le Chauve, ne put jamais obtenir la couronne impériale. Il ne défendit pas l'Italie contre les Sarrasins. Les barbares venaient de mettre fin à Syracuse, et le pape fut réduit (878) à leur payer tous les ans un subside considérable pour protéger Rome ; éloigné souvent par des maladies contagieuses, Carloman laissa le duc de Spolète et le marquis de Toscane inquiéter le pape, qu'ils enfermèrent un moment dans la cité Léonine, pour obtenir le serment de fidélité des nobles romaine à Carloman ; mais déjà les frères de Carloman se partageaient sa succession. Une paralysie venait de se joindre à ses autres infirmités. Louis de Saxe s'assurait par avance de la fidélité des seigneurs bavarois, Charles le Gros était appelé en Italie même avant la mort de son frère ; il fut couronné roi d'Italie à Milan (880), et l'année suivante empereur à Rome. Mais en vain le pape réclamait une armée suffisante pour protéger le duché de Rome, plus que jamais dévasté par les Sarrasins ; en ce moment Charles le Gros héritait de toute la Germanie par la mort de Louis de Saxe, il se trouvait en présence des Northmans et des Slaves.

Godefried parcourait dans tous les sens le royaume de Lorraine. Le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle était devenu une étable. Charles le Gros ne pouvant le forcer dans Ascaloha, lui proposa le baptême et la main d'une princesse carlovingienne, fille de Lothaire II, avec le duché de frise pour dot. Godefried d'abord satisfait, réclama ensuite un pays de vignes ; mais dans une entrevue avec un envoyé de

l'empereur, il fut assassiné. Sigefried son frère, le remplaça, et Charles le Gros devait le retrouver sur un autre point.

Les Slaves étaient demeurés en repos depuis la pacification de Forcheim (874), les victoires des Northmans de l'Escaut et du Rhin leur parurent un encouragement à la révolte (881), et la Thuringe fut menacée par les Obotrites, les Souabes, les Bohémiens ; le margrave Pappon la sauva[34]. Charles le Gros traita alors avec le Morave Zwentibald, et obtint la promesse de respecter l'empire, lorsque Carloman de France mourut (884), Charles le Gros fut appelé au trône de France, malgré les droits d'un fils posthume de Louis le Bègue, qui reparaîtra plus tard sous le nom de Charles le Simple. Ainsi l'empire carlovingien semblait recouvrer son unité, un seul empereur pour trois royaumes. Mais c'était pour rendre plus solennel le démembrement définitif. Un seul homme ne pouvait vaincre tous les ennemis du midi, de l'orient et du nord, et Charles le Gros ne put même vaincre les Northmans de la Seine. Sigefried remonta le fleuve en 885, avec sept cents barques, prit Rouen et Pontoise, et s'avança jusqu'à Paris ; Paris n'était alors qu'une île (la Cité) jointe au continent par deux ponts de bois, défendus chacun par une tour ; l'évêque Gozlin, Ebles, le martial abbé de Saint-Denis, Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris, ne s'effrayèrent pas à la vue de cette flotte qui couvrait le fleuve. Ils combattirent courageusement, attendant que Charles le Gros vint décider par une bataille leur délivrance. Mais l'empereur se cantonna sur les hauteurs du mont des Martyrs (Mont-Martre), et une résistance de treize moïs n'amena qu'un traité honteux (886). Les Northmans s'éloignant de Paris pour de l'argent, ne quittaient pas la France, ils allaient piller la Bourgogne.

Cette honte décida sans retour le partage de l'empire carlovingien. Les vassaux germains, réunie à Tribur (887), déclarèrent Charles le Gros incapable de régner comme de combattre. Ils le déposèrent et donnèrent la couronne de Germanie à Arnulf, fils naturel de Carloman. La révolte gagna de tous côtés ; Eudes, le défenseur de Paris, fut roi de franc ; Gui de Spolète, et Berenger, duc de Frioul, se partagèrent la royauté d'Italie ; Boson était déjà roi de la Bourgogne ; Rodolphe Welf, comte de la Bourgogne transjurane se fit un royaume de son gouvernement ; il y avait longtemps que la Navarre était séparée.

IV

Ce contemporain du traité de Verdun, qui déplorait en termes si amers la division de l'empire et les souffrances intérieures des peuples, qu'eût-il dit en 887 s'il eût vu la déposition de Charles le Gros, cinq rois à la place d'un empereur, et dans chaque royaume le démembrement intérieur de l'autorité monarchique déjà accompli ou rendu inévitable par l'accroissement et l'ambition des grands. L'unité de l'empire carlovingien est détruite pour toujours ; quoi que fassent dans la suite les empereurs d'Occident, ils ne parviendront jamais à réunir sous leur suprématie tous les peuples qui ont reconnu la conquête de Charlemagne. La féodalité l'emporte ; quoi que fassent les rois, ils ne peuvent plus empêcher les seigneurs d'exercer chacun sur sa terre l'autorité d'un souverain, et de constituer sur tous les points de petites principautés héréditaires, à peine rattachées au pouvoir royal par les devoirs du vasselage.

La *féodalité* tire son nom du germain *food*, en latin *feudum*, d'où, par corruption, *fief* ; ce mot, employé pour la première fois au temps de Charles le Gros, signifie une propriété accordée pour récompense (*fee* salaire, *od*, propriété) ; il est synonyme de bénéfice. La féodalité n'est autre chose que l'usage des bénéfices ou fiefs appliqué à tous les genres de propriété, et à toutes les subdivisions du gouvernement.

Nous résumerons ici tous les faits relatifs à cette révolution que nous avons rapportés a leur place dans les récits précédents.

Il existait après l'invasion trois sortes de terres : les *alleuds*, les *coloniques*, les *bénéfices* : tout possesseur d'alleud ne reconnaissait d'autre souverain que le roi, d'autre justice que la justice publique, ne devait d'autre service que la défense du pays (landwher) ; le *colon*, fermier de la terre cultivée par lui, pavait une redevance au propriétaire, et ne pouvait être vendu qu'avec la terre à laquelle il était attaché. Le *bénéficier* attaché par la reconnaissance à la personne du donateur lui devait fidélité, et en conséquence des lois du compagnonnage le suivait à la guerre, et se dévouait pour lui.

De grands changements s'opérèrent dans la nature de ces diverses propriétés du Ve au Xe siècle, au milieu des agitations domestiques dont nous avons raconté l'histoire.

Les terres coloniques disparurent de deux manières ; ou le seigneur qui percevait la redevance s'appropria absolument la terre, et fit du colon un serf ; ou le colon affranchit sa terre, et s'en fit un alleud franc de toute autre obligation que la défense du pays.

Un changement beaucoup plus important, est celui qui transforma les alleuds en bénéfices. L'utilité réciproque du compagnonnage était évidente ; protection et profit pour le dévoué, importance et puissance pour le prince, pour le seigneur, dans le nombre et la fidélité de ses dévoués. De là une égale disposition clans le faible à rechercher un seigneur, dans le puissant à rechercher des fidèles. Bientôt même il ne fut pas nécessaire pour devenir fidèle et obtenir protection de recevoir en bénéfice la terre d'autrui ; le roi acceptait pour fidèles ceux qui recommandaient à sa protection leurs personnes et leurs terres ; à son imitation, les propriétaires les plus riches, surtout les nobles, offrirent et même imposèrent quelquefois leur protection aux faibles, L'engagement mutuel de protection et de fidélité procédait donc de la recommandation aussi bien que de la donation ; peu à peu la terre recommandée devenait bénéfice aussi bien que la terre reçue ; la *franchise* de la *propriété allodiale* se changeait en *devoirs* de *possession bénéficiaire*.

Les rois ne surent pas maintenir dans la fidélité leurs propres troupes ; ils accordèrent l'inamovibilité, l'hérédité des bénéfices royaux ; ils perdirent ainsi le droit de châtier par la spoliation un bénéficier ingrat, et avec le droit de punir le droit d'exiger les services de la fidélité. Les grands accroissements leur importance par deux moyens : en même temps qu'ils frustraient le roi des résultats utiles du compagnonnage, ils s'efforçaient de les multiplier pour eux-mêmes, en faisait entrer les possesseurs d'alleuds dans leur dépendance par la *recommandation* volontaire ou forcée. Les rois ne surent pas davantage prévenir ou réparer ce mal. Toute l'énergie, toute l'autorité respectée de Charlemagne mourut avec lui : ses successeurs encouragèrent ce qu'il n'avait lui-même que retardé. L'édit de Mersen, de Charles le Chauve, confirmant aux fidèles du roi la possession inamovible de leurs bénéfices, ordonna à tout homme libre de se choisir pour seigneur ou le roi ou quelqu'un de ses fidèles.

Quelle autorité ces seigneurs exerçaient-ils sur leurs vassaux ? Il est difficile de la définir avec précision. Les bénéfices royaux étaient exempts de la justice publique ; un fidèle du roi exerçait donc sur les habitants du bénéfice le droit de justice ; il est probable qu'au milieu de

tant de désordres, les fidèles du roi étendirent ce droit sur les terres qu'ils avaient acquises par la *recommandation*. L'usage, le devoir des compagnons était de suivre à la guerre celui à qui ils avaient promis fidélité, et l'édit de Mersen consacrait encore ce devoir. Si tous les seigneurs n'avaient pas, dans le commencement, le droit de juridiction, ils avaient tous le droit d'appeler leurs vassaux aux armes, et d'en faire une armée pour leurs intérêts personnels.

Il résultait de tout cela qu'une grande partie des habitants du sol cessait d'avoir le roi pour seigneur direct. Toutefois, malgré l'édit de Mersen, il restait des hommes libres, des alleuds, qui n'avaient subi aucune suzeraineté : l'édit de Kiersy en fait foi[35]. Ces propriétaires libres, sujets du roi, étaient soumis à la juridiction des juges publics, et ne devaient d'autres services que la défense du pays ; les comtes, lieutenants du roi, exerçaient sur eux l'autorité royale ; le comte avait tous les pouvoirs administratifs rendre le justice, lever les impôts, commander la guerre ; magistrat révocable, il semblait ne pouvoir abuser ; sa destitution était la plus facile et la plus prompte réparation de ses excès. Mais depuis Charlemagne aucun roi n'avait su contenir l'ambition des comtes ; les rois, au contraire, permirent aux hommes libres de se faire vassaux de leurs comtes ; et au lieu de l'obéissance publique qu'ils devaient aux fonctions, de contracter une obligation de service envers la personne. Dans ce mélange d'administration et de seigneurie, on ne sut pas distinguer le magistrat du seigneur, et les pouvoirs publics du magistrat étant bien définis, devinrent les droite absolus du seigneur : l'homme libre ainsi changé n'obéissait plus au comte que comme vassal, et le comte changé aussi d'administrateur en propriétaire, n'exerçait plus que comme seigneur, c'est-à-dire à son profit, l'ancienne juridiction publique. L'édit de Kiersy compléta ce mal ; par la concession de l'hérédité, les rois avaient depuis longtemps perdu toute puissance sur les terres royales données en bénéfices ; par la même concession les rois perdirent toute autorité sur les terres et les hommes libres confiés par eux à l'administration des comtes. L'inamovibilité prolongeant les fonctions, donna le temps aux comtes d'imposer à tous les hommes de leur comté leur seigneurie, et la transmission héréditaire interdit aux vassaux le droit de redevenir libres après la mort de celui à qui ils avaient prêté serment, l'hérédité du titre de comte assurant à l'héritier la possession de tous les droits acquis et exercés à ce titre.

De tous les seigneurs qui firent entrer dans leur dépendance les hommes libres, les anciens magistrats publics étaient les plus puissants, par la nature de leurs pouvoirs mieux définis que ceux de tous les autres : outre le droit d'administrer les hommes libres, ils exerçaient encore une certaine surveillance sur les bénéficiers royaux eux-mêmes, dont ils devaient réprimer les violences : ces magistrats prévalurent donc sur les autres seigneurs, et se subordonnèrent même les bénéficiers royaux : un comte fut bientôt le seigneur de tout ce qui était compris dans les limites de son comté. Chaque comté fut un petit état dont le chef reconnaissait pour La forme un supérieur dans le roi, mais sur lequel le roi avait perdu l'autorité directe. Les anciennes circonscriptions administratives étant observées, les comtes eux-mêmes furent obligés de reconnaître pour seigneurs les ducs ou comtes majeurs qui leur avaient été préposés depuis Charlemagne, et le nombre des vassaux immédiats du roi diminua sensiblement. Descendre ainsi sous la seigneurie d'un autre, ce n'était point perdre son autorité sur ses propres vassaux. La féodalité enchaînait les uns aux autres tous les habitants du sol, de telle sorte que chacun pouvait avoir un seigneur et des vassaux, et se faire rendre par ceux-ci les devoirs qu'il rendait lui-même à celui-là, excepté le serf qui n'eut point de vassaux, et le roi qui ne reconnaissait d'autre seigneur que Dieu.

Ainsi le gouvernement devait procéder désormais de la seigneurie féodale, et non plus de la monarchie romaine. Tel était déjà en grande partie l'état de la France à la déposition de Charles le Gros ; l'Allemagne subira le même morcellement ; l'Italie s'y trouve toute préparée par l'ancienne division lombarde en duchés ; mais nulle part la féodalité ne se développa plus rapidement et plus complètement qu'en France. Il en faut rapporter la cause à l'hérédité des gouvernements, accordés par l'édit de Kiersy, et dont les souverains d'Italie et d'Allemagne retardèrent, tant qu'ils purent, la concession officielle.

[1] Les motifs de la deuxième révolte des fils de Louis semblent avoir été tout au moins plausibles, puisque Grégoire IV, dont la réputation n'a pas souffert d'atteinte, fit qui n'avait en cette occasion d'autre intérêt que celui de la paix, accompagnait Lothaire. Sismondi, deuxième partie, ch. VII.

[2] Réponse de Wala et de Paschase aux prétentions des évêques.

[3] *Flori diaconi Lugdunensis querela de divisione imperii post mortem Ludovici Pii* : Apud Achery, *vetera analecta*.

[4] *Chronique* de saint Bénigne de Dijon.

[5] *Caroli calvi capitula : Canones concilii in Verno Palatio*, apud Sirmond, III, page 16.

[6] Hincmar, lettre à Louis le Germanique.

[7] Hincmar, epist. ad Ludov.

[8] Capitula Caroli calvi. Conventus in villa Colonia, 843.

[9] Depping, t. Ier.

[10] Anastase le bibliothécaire.

[11] Voyez dans les capitulaires de Charles le Chauve ; assemblée de Thionville en 814, de Mersen eu 847, de Mersen en 851.

[12] Anastase, *Bibliothèque*.

[13] Traité de Mersen en 870. Voyez dans Sirmond, t. III, page 195, les termes de ce partage.

[14] Anonyme de Salerne.

[15] Desmichels, *Histoire générale du Moyen Age*, tome II. Ce volume donne sur les Slaves des détails qu'il serait difficile de trouver ailleurs, à moins de lire les originaux.

[16] Caroli calvi capit., titre IX. Conventus apud Marsnam, capit. 19, 11 : et adnuntiatio Lotharii, I.

[17] Capit. de 841.

[18] Conventus apud Marsnam. Adnuntiatio Karoli.

[19] Don Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. I.

[20] Synode de Soissons, voyez apud Sirmond, III, page 47. *Annales Bertini Sythiensis*.

[21] Apud Sirmond, III. Capit. de Charles le Chauve, titres 13, 15, 16.

[22] Preuves de l'*Histoire du Languedoc*.

[23] Hincmar, *epist. ad Ludovicum Germaniæ regem*, anno 858 ; lettre à son clergé en 875.

[24] Voyez apud Sirmond, III, capit. de Charles le Chauve, tit. 28, 29, 30, 31, 32.

[25] *Edictum Pistense*, art. XX.

[26] Hincmar : lettre à Louis le Germanique 858, art. VIII.

[27] *Chronicon centullense sancti Richarii*, liv. III, ch. 10.

[28] Hincmar, t. II, p. 145, lettre à Charles le Chauve.

[29] Voyez Sirmond, et Hincmar : *coronationes*.

[30] Hincmar, lettre à son clergé, 875.

[31] Hincmar, lettre à son clergé, 875.

[32] Apud Sirmond, III, page 226, 227 et 235.

[33] Chronique de Centull.

[34] Desmichels, tomme II.

[35] Edit de Kiersi, X.

CHAPITRE DIXIÈME.

Allemagne, Italie, Bourgognes, depuis la déposition de Charles le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire (887-1073). — Organisation de l'empire romain germanique. — Suite de la seconde invasion ; les Sarrasins en Provence ; les Hongrois en Pannonie et en. Allemagne ; les Normands dans l'Italie méridionale.

I

C'est par l'Allemagne qu'il convient de commencer l'histoire des États formés de l'empire carlovingien. L'Allemagne a été au moyen âge la première puissance temporelle de la chrétienté, le siège du nouvel empire d'occident, l'héritière des empereurs romains et de Charlemagne. Laissant à l'ancienne Neustrie le nom des Francs, elle a conservé leur prépondérance : ses empereurs n'ont incliné leur titre que devant le nom du pape, et ils se sont attribué la suprématie sur tous les rois. L'ancienne Rome n'avait pu soumettre la Germanie ; l'Allemagne, après avoir détruit l'empire romain par les émigrations de ses diverses tribus, a régné sur l'Italie jusqu'au quatorzième siècle.

Arnulfe avait été reconnu roi par les Bavarois et les Souabes ; les Thuringiens et les Francs orientaux ; les Saxons, les Frisons, et les Lotharingiens ou Lorrains. Il reçut presque en même temps l'hommage de tous les princes qui avaient pris le titre de roi dans les autres parties de la domination carlovingienne. Eudes, roi de France, commença, et reçut en récompense de sa soumission une couronne d'or. Rodolfe Welf vint à Ratisbonne soumettre à la suprématie d'Arnulfe ses États circonscrits entre le Jura, le Rhône et la Reuss ; Bérenger, proclamé roi d'Italie par les seigneurs, pendant que Gui, son compétiteur, réclamait la couronne

de France, prévint les armes d'Arnulfe, et vint à Trente faire hommage. Enfin Boson étant mort (890), son jeune fils Louis, gouverné par sa mère Ermengarde, n'avait de sûreté que dans une protection puissante, et il reçut l'investiture royale du roi de Germanie. Ainsi fut fondé pour la première fois l'empire romain germanique ; la France seule a pu retirer son hommage, et garder l'Independence ; les autres nations, après un affranchissement passager, sont revenues successivement à l'autorité des rois germains.

Plusieurs ennemis extérieurs menaçaient les États d'Arnulfe et des rois ses vassaux. Les Normands continuaient d'infester la Lorraine. La Provence subissait l'invasion des Sarrasins. En 888, vingt Sarrasins d'Espagne avaient surpris le village de Fraxinet, dont ils firent leur station, et qui leur ouvrait le chemin jusqu'aux Alpes helvétiques ; ils allaient commencer dans les deux Bourgognes ces courses et ces ravages dont le sol garde encore aujourd'hui la trace, mais dont l'histoire nous a si peu conservé les détails. A l'est de la Germanie les Slaves n'étaient pas soumis ; et ils n'acceptaient qu'avec peine le christianisme. Les prédicateurs Cyrille et Methodius, envoyés par le patriarche de C. P. et approuvés par le pape, n'étaient encore écoutés que chez les Moraves ; le baptême des quatorze Woïewodes, au temps de Louis le Germanique, avait si peu profité aux Bohémiens qu'ils exilèrent leur duc Borziwoi pour s'être montré chrétien. Derrière les Slaves, on commençait à apercevoir les Madgyares ou Hongrois. Ce peuple scythique, venu d'Asie par la reste de Balamir, se serait peut-être contenté du pays entre le Borysthène et les monts Krapacks ; mais resserrés entre les Russes de Kief et les Bulgares alliés de l'empire grec, ils se rapprochèrent de la Pannonie. Héritiers des Huns et des Avares, ils ne préparaient pas moins de terreur et de souffrances à l'Europe ; c'était la même laideur, les mêmes habitudes, et peut-être plus d'agilité à la course. Quelle que soit du reste l'opiniâtreté et le nombre de ces ennemis extérieurs, ils seront tous vaincus à la longue ; les Slaves entreront dans l'empire germanique comme sujets, les Hongrois comme alliés.

Le règne d'Arnulfe est la préparation de ces grande résultats ; ce prince passe sa vie à combattre la seconde invasion, à contenir les nations qui lui ont fait hommage, à réclamer la couronne impériale pour constater et assurer sa suprématie. Il combattit d'abord les Normands sur la Dyle en Lorraine. Les barbares retranchés, selon leur usage, derrière des remparts de bois et de terre, préludaient au combat par des rires insolents,

rappelant aux Germains qu'ils avaient tué sur la Gheul l'archevêque de Mayence, et leur promettant un sort pareil[1]. Arnulfe saisit la bannière royale, et commença lui-même le combat. Sigefried et plusieurs milliers de barbares tués, seize étendards pris, la Lorraine était délivrée ; Arnulfe en fit un royaume pour son fils Zwentibald (891). Il avait traité précédemment avec le grand Zwentibald de Moravie, et, pour détruire les Slaves par les Slaves, abandonné aux Moraves la Bohême tributaire de la Germanie ; il s'aperçut bientôt qu'il n'avait que perdu à cet accommodement, et voulut réparer sa faute par une guerre. Il fit alliance avec les Hongrois et les Slaves de la Save. Il ravagea sana pitié le pays de Zwentibald, et souffrit lui-même dans sa retraite de la dévastation par laquelle il avait espéré réduire le Morave à l'impuissance. On lui a reproché son alliance avec les Hongrois ; l'historien Luitprand, dans sa colère, rapporte à cette faute tous les maux que ces barbares ont répandus sur l'Europe. A l'en croire, Arnulfe, pour ouvrir le chemin aux Hongrois sur le pays des Moraves, aurait abattu lui-même les fortifications élevées par Charlemagne sur les frontières de l'empire (893).

L'Italie n'avait pas persévéré dans l'hommage rendu par Bérenger à Arnulfe. Gui, revenu de France, vainqueur de son rival sur la Trebia, et proclamé roi d'Italie à Pavie (891), avait encore reçu du pape Étienne V la couronne impériale, et assuré la succession à son fils. Lambert par un couronnement anticipé. Bérenger demandait du secours à son seigneur, et tandis combattait les Moraves, le roi de Lorraine avait paru en Italie pour faire preuve au moins de bonne volonté. La première expédition d'Anulfe lui-même ne fut pas heureuse (894) ; le roi de Bourgogne transjurane attendait aussi l'occasion de rejeter la suprématie germaine et il envoyait des troupes à l'empereur Gui. Après avoir pris Bergame et Plaisante, et arrêté les grands vassaux de Lombardie et de Toscane qui voulaient mettre un prix à leur soumission, Arme revint en Germanie ; il dirigea son fils contre la Transjurane qui fut ravagée, et il observa ce qui se passait chez les Slaves. Zwentibald venait de mourir, et, à la faveur des dissensions de ses deux fils, la Bohême reprit l'indépendance et accueillit Methodius que les Moraves obligeaient à la fuite. Le repos de l'Allemagne paraissant donc assuré, la nouvelle de la mort de Gui encouragea Arnulfe à reparaître en Italie (895). On vit bien cette fois que le roi de Germanie voulait se rendre maître de l'Italie par la soumission des vassaux italiens. Il dépouilla Bérenger, son protégé du duché de Frioul et mit à sa place un Allemand ; un autre Allemand fut investi du duché de Milan. Rome, où Lambert s'était retiré, fut assiégée et prise, et

Arnulfe fut couronné empereur per le pape Formose. La résistance d'une femme et de nouvelles menaces des Moraves renversèrent cette puissance prématurée. La veuve de Gui ne se laissa point prendre dans Spolète, et fit reculer l'empereur étranger ; à peine il avait repassé les Alpes que le duc de Milan fut unis à mort ; Lambert rentra dans Pavie. Bérenger recouvra le Frioul. Arnulfe, plus heureux contre les Moraves, couvrit une seconde fois leur pays de ruines (898), et délivra l'un des deux princes que l'autre avait emprisonné pour régner seul ; mais il mourut en 899.

II

Le Xe siècle commence à la mort d'Arnulfe ; c'est le plus douloureux de tous les siècles du moyen âge. Il s'ouvre avec l'établissement des Hongrois dans la Pannonie, et il se termine à l'*an mil*, époque fatale où l'humanité attendait, non sans complaisance, la fin du monde. Jamais tant de souffrances ni de hontes n'ont courbé vers la terre le corps et l'orgueil de l'homme. Malheur aux nations à qui les Normands, les Sarrasins, les Hongrois, ne laissent ni pain ni repos ; malheur aux faibles opprimés par la protection des forts ; malheur aux forts à cause de leurs haines mutuelles ; malheur à l'Église elle-même ! Parmi tant de causes de larmes, nulle n'irrita plus vivement le désespoir que les scandales dont l'Église fut affligée ; la Simonie renouvelée par les ambitions féodales régnant sur les évêchés et les monastères, *les loups dans la bergerie* ; Rome, cette mère de toutes les églises, flétrie des vices de ses propres pontifes ; des femmes disposant de la tiare, un Octavien sur la chaire de Saint-Pierre. À cette vue, l'homme se troubla ; il reconnut *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*, il crut *comprendre ce qu'il ait lu*, et, sans *fuir vers les montagnes, sans retourner des champs à la maison pour y prendre son vêtement* ; il se coucha sur la terre ; en attendant que *le signe du fils de l'homme parût dans le ciel, et que la trompette angélique rassemblât les élus des quatre coins du monde*.

La mort d'Arnulfe ajourna la souveraineté définitive des Germains sur l'Italie et sur les Bourgognes. Un roi de sept ans, son fils Louis, surnommé l'*Enfant*, lui succédait ; et les grands du royaume étaient bien moins avides de conquêtes extérieures que d'affermir leur puissance nouvelle. Arnulfe avait fait un duc de Saxe ; un Léopold était devenu

insensiblement duc de Bavière ; dans le pays de Francs orientaux, Conrad le Vieux se fondait, au milieu des guerres privées, le duché de Franconie[2] ; la Lorraine donnée à Zwentibald eût été séparée de la Germanie, si les Lorrains fatigués de la tyrannie de Zwentibald, ne lui eussent préféré Louis l'Enfant qu'ils proclamèrent leur roi à Thionville (900).

Deux faits seulement ont marqué ce règne ; une dernière apparition des Normande dans la Lorraine, qui fut réprimée, et l'établissement des Hongrois dans la Pannonie et dans le pays des Moraves. Le khan Arpad, de concert avec les Bohémiens, attaqua en 904 le dernier prince morave, le vainquit et le condamna à périr sur un gibet. La Morava servit de limite au partage que les deux peuples alliés firent du territoire vaincu ; les Hongrois eurent la rive gauche, les Bohémiens la droite. Si la Germanie était vengée de l'ancienne audace des Moraves, elle ne gagna pas le repos à leur destruction ; les Hongrois essayèrent aussitôt leurs forces contre les Germains, et ils envahirent la Bavière que rien ne protégeait plus, Les tuteurs de Louis l'Enfant menacèrent du supplice des traitres quiconque ne répondrait pas à l'appel ; une première armée germaine fut néanmoins vaincue près d'Augsbourg ; le duc de Bavière tué au mérite lieu quelque temps après, le duc de Thuringe tué en défendant son gouvernement, ouvrirent tout l'Occident aux ravages des Hongrois. Pendant soixante ans l'histoire des Hongrois est tout extérieure ; on les trouve en Allemagne, en Italie, en France, partout, excepté chez eux.

Louis l'Enfant étant mort en 911, les descendants de Charlemagne cessèrent de régner sur la Germanie. La Lorraine se donna à Charles le Simple de France ; les Saxons, les Francs orientaux, les Thuringiens, choisirent pour roi Conrad le Jeune, de Franconie ; désormais la royauté allemande sera élective ; toutefois quelques familles parviennent parleur illustration ou leur puissance à se Faire continuer dans la royauté.

L'incertitude de leurs droits, la turbulence des vassaux, la crainte des Hongrois retiennent en Germanie les deux premiers successeurs de Louis l'Enfant ; Conrad Ier régna huit ans (911-919), tout occupé de contenir les grands. Arnoul le Mauvais, duc de Bavière depuis la mort de son père Léopold, n'avait pas contribué à l'élection de Conrad ; il prenait lui-même le nom de roi, et s'arrogeait certains droits royaux. La Thuringe était alors réunie à la Saxe sous un seul duc ; le duc de Saxe, Otton Ier,

étant mort, son fils Henri prétendit hériter des deux duchés ; en vain Conrad nomma un duc de Thuringe. Henri fut le plus fort, battit le nouveau duce détruisit près d'Ehresbourg l'armée royale, et en Bit un si grand carnage, que les Sans demandaient si l'enfer serait assez vaste pour contenir ces morts d'un seul jour. Le duc de Bavière était soutenu par les deux administrateurs de la Souabe, Berthold et Erkanger. Conrad les cita à la diète d'Altheim (916). Berthold et Erkanger furent décapités. Croyant alors se faire un ami puissant, Conrad érigea la Souabe en duché, et la donna à Burchard[3]. Mais il n'avait pas détruit Arnoul. Vaincu dans une grande bataille, le duc de Bavière se retira chez les Hongrois, et bientôt les ramena sur l'Allemagne. Conrad fut blessé en les combattant, et mourut sans vengeance (919).

Il avait lui-même désigné pour son successeur Henri de Saxe son ennemi, mais aimé des Saxons qu'il civilisait, et assez puissant pour protéger l'Allemagne. Eberhard, frère de Conrad, pour prévenir et décider le choix de Henri, lui porta les ornements royaux ; il le rencontra à la chasse aux oiseaux, de là Henri a été surnommé l'*Oiseleur*.

Henri l'Oiseleur (919-936) élu par les Francs, les Souabes, les Bavarois, les Thuringiens et les Saxons, commence cette maison de Saxe qui organisa véritablement l'Allemagne, et lui acquit pour toujours le titre impérial Il parut soumettre les grands vassaux, ou du moins apaiser leur ambition.

Burchard, duc de Souabe, se soumit à Henri avec toutes les villes et tous les hommes qui dépendaient de lui[4]. Arnoul de Bavière était encore en armes ; il l'assiégea dans Ratisbonne, lui confirma son duché, et pourvu qu'il renonçât au vain nom de roi, lui laissa le droit de nommer les évêques, et de conférer comme il voudrait les biens ecclésiastiques. Bientôt la Lorraine revint à la Germanie ; Henri en avait conquis une partie par les armes, le reste lui fut abandonné après la mort de Charles le Simple. Henri en détacha l'Alsace qu'il joignit au duché de Souabe, et donna le reste du duché de Lorraine à son gendre Giselbert, espérant retenir la fidélité du pays par un lien de famille.

La véritable gloire de Henri l'Oiseleur, c'est d'avoir assuré l'Allemagne contre les ennemis du dehors. Une invasion des Hongrois (924) était parvenue jusqu'en Thuringe. Henri, malade, avait acheté une trêve de neuf ans par un tribut annuel. Il en profita pour préparer la guerre. Il se

mit à former des armées, une cavalerie, et les exerça aux manœuvres ; fortifia les lieux qui paraissaient propres a la défense, par des murs et des châteaux ; et par de grands privilèges, il y attira le neuvième de la population des campagnes : en rapporte à cette époque le commencement des villes d'Allemagne.

En attendant le retour des Hongrois, il se montra aux Slaves ; en 926, il passe le Havel sur la glace, et prend Branibor, la seule forteresse des Helvétiens, une des tribus Obotrites. Là, il établit la marche de la Saxe septentrionale, la marche de Brandebourg ; il attaque ensuite les Dalemintiens, tribu sorabe, et établit contre eux la *marche de Misnie*, qui devait, comme celle de Brandebourg, relever des ducs de Saxe. Le roi de Jutie, Gorm le Vieux, est forcé d'abolir l'idolâtrie et les sacrifices humains, et de recevoir des prédicateurs chrétiens ; une troisième marche, celle de Sleswick, protège la Saxe contre les Danois, et des colonies saxones y sont transportées pour aider à la civilisation danoise. La Bohème commençait à connaître le christianisme. Methodius avait fondé unie église à Prague, et une école latine : Wratislas et Wenceslas avaient successivement encouragé les prédications, et l'église de Boleslavie fut fondée en l'honneur de Methodius et de Cyrille. Henri l'Oiseleur, en 928, soumit la Lusace ; en 930, il assiégea Prague et imposa, comme il lui plut[5], la loi à la Bohême. Cette conquête encore mal assurée hâtait cependant l'époque où la Bohême ferait partie du corps germanique.

Les Hongrois reparurent en 933. La trêve était finie ; ils demandèrent le renouvellement du tribut. Le refus moqueur de Henri attira sur l'Allemagne deux armées. L'une fut détruite par les Saxons et les Thuringiens ; le roi lui-même attaqua l'autre prés de Mersebourg. C'est une grande journée dont le souvenir vit encore. Henri, vainqueur, la fit représenter sur les murs de son palais. Il rétablît les églises et les monastères abattus par les Hongrois, ordonna que les filles des nobles qui avaient péri dans cette victoire, seraient entretenues jusqu'à leur mariage dans l'abbaye de Quedlembourg. Aujourd'hui même on célèbre, chaque année, la victoire de Mersebourg dans la paroisse de Keuschberg[6].

Otton Ier, qui succéda à son père Henri l'Oiseleur, fut plus grand encore et plus habile. La cérémonie de son couronnement annonça la grandeur de son règne. Les trois archevêques du Rhin se disputaient l'honneur de

le couronner, celui de Trèves pour l'ancienneté de sa métropole, celui de Mayence pour son nom de primat de la Germanie, celui de Cologne parce que le sacre se faisait dans son diocèse. L'archevêque de Mayence remporta. Les grandes charges du royaume apparurent aussi. Eberhard, due de Franconie, fit les fonctions de grand-maître, Hermann, duc de Souabe, celles de grand échanson, Arnoul de Bavière, celles de grand maréchal. Giselbert, duc de Lorraine, avait soin du logement et de la nourriture de la cour et des étrangers.

Pour contenir les grands vassaux, Otton imagina deux expédients : il réunit, tant qu'il put, les duchés dans sa famille, et surveilla les ducs par l'institution des *comtes palatins*. Le fils d'Arnoul le Mauvais n'avait pas voulu recevoir l'investiture d'Otton, il fut dépouillé et remplacé par son oncle Berthold. Une querelle ayant éclaté entre le duc de Franconie et un prince saxon, Otton avait donné tort à Eberhard, et condamné ses adhérents à la peine de la *Cynophorie*. Eberhard crut se venger en soutenant un frère d'Otton, Tankmar, qui réclamait la royauté. La révolte ne finit pas par la mort de Tankmar ; un autre frère d'Otton, Henri le Querelleur, s'était retiré chez le duc de Lorraine. Eberhard, exilé, vint les rejoindre, Mais le roi les vainquit, dépouilla l'archevêque de Mayence, leur complice de la dignité d'archi-chancelier, et la transféra à l'archevêque de Cologne ; Giselbert se noya, et Eberhard fut tué. Henri le Querelleur fut seul épargné.

Eberhard fut remplacé par Conrad le Sage. Ce nouveau duc eut la Franconie et la Lorraine, Otton lui donna sa fille. En 947, le duc de Bavière, Berthold, étant mort, fut remplacé par le frère d'Otton, Henri le Querelleur. Ludolphe, fils d'Otton, épousa la fille d'Hermann, duc de Souabe et d'Alsace, et devint son héritier en 960. La Saxe, le duché d'Henri l'Oiseleur et d'Otton, avait été donnée à Hermann Billung, l'adversaire des Bohémiens. C'est le seul grand fief pie le roi de Germanie ne confia pas à sa famille.

Tous ces grands vassaux étaient encore révocables, et si leurs fils héritaient quelquefois, ce n'était pas par un droit, mais par un libre choix du prince. Pour balancer leur autorité et la tenir subordonnée au roi, Otton établit dans plusieurs duchés un comte palatin, lieutenant et représentant du roi qui recevait les appels des jugements rendus par les ducs. La Lorraine, la Bavière, la Saxe, la Souabe, eurent leurs comtes palatins. Celui de Lorraine résidait à Aix-la-Chapelle. Plus tard, quand

les ducs de Franconie cessèrent, les comtes palatins de Lorraine leur succédèrent, et fondèrent la puissance nouvelle des comtes palatins du Rhin.

Otton opposa encore aux grands vassaux la puissance ecclésiastique. Il donna l'exemple de conférer des villes et des comtés aux évêques avec la juridiction temporelle, les droits royaux ou régaliens. Les villes où résidaient les évêques furent exemptées de la juridiction des ducs et des comtes. De là, tant de principautés ecclésiastiques en Allemagne, et, sur le Rhin, le grand pouvoir des archevêchés de Trèves, Mayence et Cologne.

Maître respecté au dedans, Otton fut vainqueur au dehors. L'ennemi le plus difficile à dompter, fut la Bohème, qui repoussait tout à la fois le christianisme et la suprématie des Germains. Le duc chrétien Wenceslas avait péri assassiné par sa mère, et par Boleslas, son frère (936) ; ce frère devenu souverain rétablissait l'idolâtrie ; pendant quatorze années il trompa tous les efforts d'Otton par ses succès ou par ses feintes soumissions. Après plusieurs victoires sur les généraux germains, vaincu par le roi lui-même, il promit tout ce qu'on demandait : le tribut payé à Henri l'Oiseleur, l'abolition des idoles ; et aussitôt qu'il crut ses forces réparées, il refusa l'un et l'autre. En 950, Otton l'assiégea dans Boleslavie ; cette fois la soumission fut entière, les idoles remplacées par de nouvelles églises chrétiennes, et la fidélité au roi germain irrévocablement observée. Les Slaves Wilses furent aussi vaincus, et la suprématie allemande imposée même à la Pologne. Les Danois avaient détruit la colonie saxone de Sleswick, Otton parcourut toute la péninsule cimbrique jusqu'au Limfiord ; le roi des Danois, Harold II, obligé, dit-on à l'hommage, reçut le baptême, et fonda les évêchés de Sleswick, Ripen, Aarhuus.

Ce fut au milieu du dixième siècle que le roi Otton par la conquête de l'Italie assura aux Germains les honneurs de la couronne impériale. L'Italie était loin de cette tranquillité, de cette unité apparente que la force et l'habileté de deux rois venaient de donner à l'Allemagne, Le dangereux exemple des duchés Lombards n'avait pas été anéanti par Charlemagne lui-même, et après sa mort, sous les nouveaux rois d'Italie, les principautés Féodales s'y multiplièrent, et s'accrurent aux dépens de la royauté : plusieurs grands fiefs existaient déjà au commencement du Xe siècle ; le duché de Frioul au N.-E., le marquisat d'Ivrée au N.-O. ; le

duché de Spolète, et dans ses environs le marquisat de Camérino ; sur la mer Tyrrhénienne le marquisat de Toscane, dont le possesseur *aurait pu s'appeler roi plutôt que marquis car il ne différait des rois que par le nom*. Depuis l'empereur Louis II, les Lombards bénéventins ne payaient plus même le tribut aux rois d'Italie, successeurs de Charlemagne ; pour échapper aux Francs, ils avaient feint de se soumettre aux Grecs ; les trois principautés de Bénévent, de Salerne et de Capoue, ne reconnaissaient aucune suprématie.

Rome et son territoire ne dépendaient que de l'empire et non du roi d'Italie ; et s'il n'y avait pas d'empereur, le seul souverain de floue était le pape ; mais l'autorité même du pape était contestée souvent par la turbulence des nobles ou les espérances républicaines de la population. Il se forma de bonne heure dans Rome une faction ennemie des Allemands, dont le but avoué était l'*expulsion des barbares*, dont le moyen de succès était de diriger le gouvernement. Les souvenirs de l'ancienne Rome, de cette république qui avait conquis le monde n'avaient pu s'éteindre chez ce peuple, si fier de son passé ; rétablir la république, et conquérir le monde une seconde fois par des soldats libres, telle fut souvent, pendant le moyen âge. la plus chère espérance des Romains et la plus ridicule de leurs prétentions ; ennemie des Allemands, conquérants étrangers, ils furent quelquefois ennemie des papes, monarques intérieurs. Au Xe siècle, la faction voulut exploiter à son profit la prépondérance que les papes exerçaient par leur caractère, par les richesses de l'église, par le souvenir de leurs bienfaits. Les nobles avaient bâti des châteaux, ou converti en forteresses les arcs de triomphe et les tombeaux des anciens Romains ; tout-puissants dans ces remparts, ils en descendaient pour diriger sur la place publique le choix du pontife, et acquérir pour eux-mêmes les droits du Saint-Siège en les livrant à leurs créatures : à ces brigues simoniaques se joignait la corruption. On vit des femmes illustres dominer dans la faction par leurs excès mêmes ; Théodora, et après elle Marozie, sa digne fille, furent l'opprobre de Rome, et des pontifes scandaleux choisis par de telles gens, associèrent leur nom à ces forfaits. Jamais la divinité de la religion n'a été mieux démontrée ; qu'elle ait survécu aux crimes de ses propres ministres, c'est un miracle non moins grand que son établissement par toute la terre. Voilà quelle Grande leçon les misères du Xe siècle ont donnée au monde.

Les Grecs gardaient encore en Italie, sous l'autorité d'un *catapan*, le *thème de Lombardie* : ils appelaient de ce nom quelques villes des cotes,

entre autres Bari et Tarente qu'ils avaient reprises aux Sarrasins. Les ennemis extérieurs de l'Halle étaient les Sarrasins, campés sur le Garigliano depuis 881, et les Hongrois.

Le départ d'Arnulfe rendit aux Italiens l'indépendance. Le pape Formose déclara le sacre de l'étranger *subreptice et barbare* ; Lambert redevint empereur et roi d'Italie ; et par un traité avec lui, Bérenger rentra en possession du Frioul, et règne en maitre jusqu'à l'Addua. Cet affranchissement même tourna contre la tranquillité des Italiens ; à l'autorité respectée d'un conquérant, succéda la lutte féodale des vassaux contre la royauté nationale. Lambert étant mort, Bérenger sortit du Frioul, soumit Pavie, et proclamé roi d'Italie, il reçut la *couronne de fer* (899). Aucun règne n'a été plus agité que celui de Bérenger. Les grands appellent d'abord contre fui le roi de Bourgogne cisjurane Louis, fils de Boson, au moment que les Hongrois viennent pour la première fois explorer l'Italie et vaincre sur la Brenta. C'est une lutte de cinq années. Le Bourguignon est roi d'Italie et empereur sous le nom de Louis III ; Bérenger, tour à tour expulsé, et rappelé, par les caprices des grands ne l'emporte qu'en faisant crever les yeux à son rival (905). Débarrassé de cette agitation féodale, Bérenger retombe dans les dangers de l'invasion qui favorisaient toujours la féodalité. En 906 les Hongrois reparaissent et pillent les environs de Brescia, de Trévise, de Padoue, de Milan, de Pavie, massacrent une armée de vingt mille hommes et vendent leur retraite sans rendre leurs nombreux prisonniers ; les Sarrasins de Bourgogne tenaient dans les Alpes le monastère de Saint-Maurice d'où ils s'élançaient sur la Souabe et sur l'Italie, pour y rapporter leur butin ; ils descendent près de Turin, et détruisent le monastère de la Novalèse ; les Sarrasins du midi, inexpugnables sur le Garigliano, invincibles aux ducs de Bénévent de Naples et d'Amalfi, s'emparent de Reggio en Calabre ; au milieu de la terreur générale Bérenger ne peut interdire aux grands, seigneurs, évêques, abbés, de bâtir des châteaux et de fortifier leurs ces fortifications, asile du peuple pendant l'invasion, en devenaient aussi la prison, et servaient de rempart à la résistance Féodale contre le roi. Bérenger n'eut qu'un moment de gloire. En 916 le pape Jean X recourut à son alliance contre les Sarrasins, et l'obtint par le don de la couronne impériale, vacante depuis la fuite de Louis III. Ce couronnement fut une fête dans Rome à cause de l'espérance d'une prochaine victoire sur les ennemis du nom chrétien. Une flotte avait été demandée à l'empereur grec ; le duc de Bénévent, ceux de Naples et de Gaëte se joignirent aux troupes de Bérenger ; le pape voulut se mettre à

la tête. La colonie sarrasine du Garigliano fut cernée de toutes parts ; bloqués dans leur camp, sans vivres, entourés du feu qui brille leurs retranchements, les Sarrasins veulent se faire jour à travers l'armée chrétienne et parviennent à une montagne voisine ; mais ils n'échappèrent pas. On les diminua par des combats de chaque jour et le pape retourna à Rome couvert de gloire. Dès ce moment, la domination des Sarrasins ne fit plus que languir, et l'Italie parut délivrée.

Les grands renversèrent Bérenger ; ils lui reprochèrent d'abord (921) d'avoir vendu trop cher l'archevêché de Milan ; ils s'entendirent avec l'acheteur, et appelèrent le roi de Bourgogne transjurane, Rodolphe II ; ils reprochèrent ensuite à Bérenger de st ire allié contre eux aux Hongrois, d'avoir livré Pavie à ces alliés (924), d'avoir Fait périr ainsi quarante églises et un peuple innombrable ; ils l'assassinèrent dans la nuit de Noël. Rodolphe, appelé par les grands, et vainqueur des Hongrois, se croyait assuré sans doute par le consentement et la reconnaissance de tous : il ne régna pas deux arts. Une famille non moins puissante que corrompue tenait durs les points les plus importants de l'Italie, Boule, Spolète, la Toscane, les marches septentrionales Marozie, véritable souveraine de Rome avait épousé Albéric, marquis de Camérino et due de Spolète ; ce mari étant mort assassiné, Marozie garda la puissance dans ses États comme à Rome, et l'étendit sur la Toscane par un second mariage avec Gui, marquis de Toscane Gui avait une sœur, Hermengarde, veuve du marquis d'Yvrée, à qui les seigneurs du nord conservaient le gouvernement : deux femmes sans pudeur disposaient de l'Italie. Elles appelèrent un frère utérin de Gui, Hugues de Provence, alors chargé de gouverner comme tuteur la minorité de Charles Constantin, fils de Louis III. Rodolphe tomba plus vite encore qu'il n'était devenu roi ; le duc de Souabe, son allié, fut tué à coups de lances par les hommes d'Hermengarde. Hugues, débarqué à Pise, reçu avec enthousiasme, fut proclamé roi à Pavie, et couronné à Milan.

Hugues n'eut pas une m'effleure fortune que ses deux prédécesseurs. Établi par les vassaux, le roi ne pouvait s'affermir qu'en les affaiblissant, et dès qu'il en manifestait l'intention, il les tournait contre lui. On trouva mauvais que Hugues fit alliance avec Henri l'Oiseleur : on sut qu'il traitait secrètement avec le pape Jean X, et le pape fut étouffé dans un cachot par les hommes de Gui et de Marozie. On ne vit pas sans inquiétude l'accroissement du roi. Rappelé en Bourgogne par la mort de Louis III, au lieu de laisser l'héritage à Charles Constantin, Hugues prit

tout pour lui-même, excepté le comté de Vienne. Il avait disposé à son gré du duché de Spolète ; Gui de Toscane étant mort, et son frère Lambert l'ayant remplacé, Hugues annonçait l'intention de dépouiller ce prince qui était aussi son frère ; les grands rappelèrent donc contre lui Rodolphe, son ancien rival ; Hugues se débarrassa de cet ennemi à des conditions funestes ; il lui abandonna la Cisjurane, excepté le comté de Provence, et fonda ainsi le *royaume d'Arles* ; le mariage de son fils Lothaire avec Adélaïde, fille de Rodolphe, était une faible compensation d'une si grande perte ; aussi le roi d'Italie se rapprocha de ses parents. Marozie était veuve, il l'épousa ; il entra dans Rome, et crut qu'il allait devenir empereur. Mais Marozie avait deux fils de son premier mariage ; l'un était pape sous le nom de Jean XI, l'autre s'appelait Albéric, ayant reçu un soufflet de son beau-père, appela aussitôt à la liberté les descendants des anciens maîtres du monde. Hugues fut chassé de Rome. Albéric, proclamé patrice et consul, rétablit une apparence de république, jeta Marozie en prison, donna des gardes à son frire Jean XI, et résista heureusement au roi d'Italie.

Hugues régna un moment par la terreur sur les grands vassaux ; il punit d'une captivité perpétuelle le comte de Vérone qui avait appelé le duc de Bavière Arnoul le Mauvais ; il donna la Toscane à son propre fils Hubert, dont il avait le droit d'attendre l'obéissance et le respect d'un fils. Il tua lui-même le fils aîné d'Hermengarde, et força l'autre, Bérenger, à fuir en Allemagne (940). Retournant aussitôt ces succès contre les ennemis extérieurs, il attaqua les Sarrasins de Provence. Allié de l'empereur grec, Romain II, il brilla par le feu grégeois les vaisseaux des infidèles et détruisit leur station de Fraxinet ; il les eût anéantis tout à fait, s'il n'ait mieux aimé s'en faire des alliés, et leur confier la garde des Alpes helvétiques au nord de l'Italie. Après cette victoire, il continua contre les vassaux son système de spoliation. Hubert, déjà marquis de Toscane, devint duc de Spolète : des Bourguignons, des Provençaux furent imposés de tous côtés aux italiens. On murmurait donc : une invasion de Hongrois (944) augmenta le mécontentement en même temps les émissaires de Bérenger parcouraient l'Italie jusqu'à Rome, et préparaient une révolte. Hugues apprit tout à la fois que Bérenger avait reparu, et que lui-même, n'était plus roi, que les comtes ou les évêques ouvraient leurs villes, que les seigneurs accouraient auprès de Bérenger, demandant gouvernements, fiefs, abbayes. Il consentit alors quitter le trône ; il vint à Milan, supplia les seigneurs, s'ils ne voulaient plus de lui, de ne pas enlever la couronne à son fils Lothaire, qui ne leur avait fait aucun mal.

Il déconcerta de cette manière l'ambition de Bérenger, et Lothaire fut proclamé roi (945). Le nouveau règne fut court. Bérenger, tuteur du jeune roi, disposait à son gré des évêchés et des gouvernements en faveur de ses créatures, et Lothaire étant mort (950), il devint rai avec son fils Adalbert. On le soupçonnait d'avoir empoisonné Lothaire, on s'indigna qu'il voulût forcer la veuve de ce prince, Adélaïde, épousa son fils pour confondre les droits des deux familles. Adélaïde refusa courageusement, elle préféra se laisser dépouiller de ses biens, traîner par les cheveux, enfermer dans le château de Garda. Délivrée par un prêtre, elle trouva asile cher le seigneur de Canossa, vassal de l'évêque de Reggio ; de là elle appela Otton Ier en Italie.

III

Otton parait pour la première fois en Italie (951-952) : il s'empare de toute la Lombardie, excepté des places fortes, se fait couronner à Pavie et épouse Adélaïde ; mais il demande en vain la couronne impériale au pape Agapet II. Albéric, toujours maître dans Rome, aurait craint de se donner un maître et depuis la mort de l'empereur Bérenger, la faction dominante avait maintenu l'indépendance de Rome, en prolongeant la vacance de l'empire. Cette première expédition fut donc incomplète et suscita même au roi germain des embarras domestiques qui retardèrent de dix années la conquête définitive de l'Italie. Otton, par son second mariage, s'était fait un ennemi de son fils Ludolphe, duc de Souabe ; par une perfidie il se fit un autre ennemi de son gendre Conrad, duc de Lorraine. Conrad, laisser en Italie pour la conquérir tout entière, avait lui-même conduit en Saxe Bérenger, lui promettant les bonnes grâces d'Otton ; il s'indigna que, malgré sa parole, Otton voulait tuer Bérenger, et il fit voir son mécontentement. Le roi de Germanie, entre une conquête incertaine et des vassaux menaçants, prit le parti de traiter avec Bérenger ; il ne retint que le duché de Frioul, et abandonna le reste aux deux princes italiens, comme fief de la couronne de Germanie, à condition qu'ils *gouverneraient en vrais rois, et ne seraient plus les tyrans de leurs sujets*.

Ce fut un avantage pour Otton que d'être retenu en Allemagne par la révolte de Ludolphe et de Conrad ; il y trouva le droit d'affaiblir encore la féodalité, et l'occasion d'arrêter pour toujours les invasions hongroises.

Les deux rebelles, en effet, n'avaient pas été apaisés par le retour de Bérenger en Italie, et ils appelaient les Hongrois. Après deux ans de résistance, Ludolphe et Conrad furent vaincus, Ludolphe dépouillé de la Souabe, Conrad de la Lorraine. Dès lors la Lorraine fut partagée en deux duchés, la Lorraine Mosellane, et la Lorraine inférieure ou *Lothier* qui comprenait le Brabant, la Gueldre et Liège : il fut même permis à quelques seigneurs de Lorraine de devenir vassaux immédiats du roi ; c'étaient autant de vassaux ravis à l'autorité ducale. Quant aux Hongrois, ils furent attaqués à leur tour après la défaite de leurs alliés. Le champ du Lech près d'Augsbourg en vit tomber cent mille, et une partie de l'Avarie fut conquise. Otton en fit une *marche*, une province orientale (*Osterland* ou *Osterreich*) sous les ordres d'un margrave qui dépendrait de la Bavière ; tel est le commencement de l'Autriche ; les Hongrois n'ont pas franchi cette barrière (955).

La pacification de l'Allemagne, la défaite des Hongrois, laissaient à Otton le loisir de redescendre en Italie ; les fautes de Bérenger lui en donnaient le droit. Ludolphe, chargé d'abord de protéger par les armes les évêques, les comtes, les seigneurs italiens, menacés ou punis par Bérenger, eut quelques succès, mais mourut peut-être empoisonné (957). Le roi italien continua ses tyrannies. Albéric étant mort, son fils Octavien, chef de la faction, s'était emparé, à dix-huit ans, du Saint-Siège, sous le nom de Jean XII. Alors la république avait semblé renaitre sous une forme régulière ; on avait fait un préfet de la ville, des consuls annuels, et douze tribuns, un par quartier, qui défendaient les intérêts publics. Jean XII, attaqué dans le duché de Rome par Bérenger, réclamait la Pentapole et l'exarchat et faisait cause commune avec les seigneurs italiens ; il appela Otton. Ses légats suppliaient le roi de Germanie, pour l'amour de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, d'enlever l'Église romaine aux griffes des deux monstres qui la déchiraient. Les comtes et les évêques demandaient la même délivrance. L'archevêque de Milan se plaignait qu'on reçût de l'argent de son compétiteur. D'autres venaient chercher un asile en Allemagne contre les embûches du roi d'Italie. Jamais l'Italie ennemie des étrangers qu'elle appelait *barbares*, n'avait si ardemment invoqué la domination étrangère.

Otton s'approchait des Alpes (961), après avoir fait reconnaître pour son successeur en Germanie le fils que lui avait donné Adélaïde. Les vassaux italiens qui devaient le combattre déclarent à Adalbert qu'ils ne veulent plus de Bérenger ; que Béranger abdique, et ils reconnaîtront son fils ;

autrement ils se donneront au roi de Germanie : la femme de Bérenger refusa. Les vassaux renvoyant alors leurs troupes, viennent à la rencontre d'Otton, l'accompagnent jusqu'à Milan, déposent Bérenger et son fils ; et l'archevêque couronne Otton, roi d'Italie.

L'entrée dans Rome fut aussi facile. Tout était convenu avec Jean XII (962). Un serment solennel avait été donné par Otton. J'exalterai la sainte Église romaine, et vous qui la gouvernez. Je ne tiendrai point de plaid, je ne publierai point de loi dans la ville qui touche les Romains, sans avoir pris votre consentement[7]. Le pape couronna Otton empereur, et jura à son tour qu'il n'aurait plus aucun rapport avec les deux rois déposés. Otton confirma les donations de Pépin et de Charlemagne comme avaient fait tous les empereurs à leur sacre, et honora le pape, la noblesse, le peuple même, de riches présents[8]. La dignité impériale d'occident que tant de souverains s'étaient disputée, et où Bérenger n'avait pas eu de successeur, fut ainsi rétablie après trente-huit ans, en faveur d'un prince germain ; elle ne sortira plus de la Germanie.

Pour assurer les résultats de cette grande acquisition, pour régner sans compétiteurs sur l'Italie, il restait à détruire Bérenger ; pour régner sur Rome, il fallait ruiner la faction ennemie des Allemands rendre l'autorité au pape dans la ville, puis subordonner le pape à l'empereur ; Otton passa le reste de son règne à ce travail. Les efforts que les Italiens et les Romains tentèrent pour s'affranchir n'aboutirent qu'à affermir la domination étrangère ; les crimes de Jean XII furent l'occasion et le prétexte de l'asservissement de la papauté. Otton attaquait les châteaux forts, dernier asile du parti italien ; il venait de réduire la femme de Bérenger, quand il apprit les forfaits de Jean XII et son alliance avec Adalbert. On accusait Jean lui d'actions honteuses dont les histrions eux-mêmes rougiraient. Coupable d'homicide, de parjure, de sacrilège, il avait bu à la santé du démon, et invoqué au jeu le secours de Jupiter, de Vénus et des autres esprits mauvais ; on parlait d'autres crimes bien plus scandaleux encore. Otton revint à Rome pour tirer bon parti de ces circonstances ; il voulait, disait-il, corriger ce pape ou plutôt *cet enfant*, *cet étourdi* ; ne le trouvant pas dans la ville, il l'invita à revenir pour se justifier ; et voyant qu'il ne revenait pas, il commença par exiger du clergé et du peuple de Rome le serment de ne jamais élire un pape sans le consentement de l'empereur et de son fils. Il assembla ensuite un concile pour juger Jean XII ; celui-ci protesta, et il avait incontestablement raison. Quelque criminel qu'il fût, les droits de la

papauté étant au-dessus des crimes de la personne du pape, nul n'avait le droit de le déposer ; mais Otton passa outre, et fit élire un Léon VIII à la place de Jean XII. Cette double oppression faillit lui coûter cher ; les Romains et Jean XII, également irrités, organisèrent un complot, et choisirent pour l'exécution le moment où l'empereur n'avait plus autour de lui que sa garde ; il en triompha par la force, et il eût écrasé Rome s'il ne se fût souvenu que Bérenger tenait encore dans quelques places.

Il retourna donc contre Bérenger, et le força de se rendre avec ses filles et ses trésors ; le dernier roi italien de l'Italie fut enfermé (964), et son fils Adalbert, désormais sans secours, erra pendant trois ans, et vint enfin mourir à Autun. Le royaume d'Italie était acquis aux Germains ; mais Rome protestait de nouveau. L'opiniâtre Jean XII y étant rentré y avait déposé Léon VIII, et cassé tous ses actes ; il avait fait battre de verges l'évêque de Spire, commissaire de l'empereur, puis il était mort assassiné ; les Romains, continuant cette résistance, malgré le serment que la force leur avait arraché, choisirent aussitôt Benoît V, et du haut des murs insultèrent Otton qui revenait. Ils se perdirent tout à fait par cette audace. L'empereur, une seconde fois maitre de la ville, assembla encore un concile pour rétablir Léon VIII ; Benoît y parut avec les ornements pontificaux, mais pour se reconnaître coupable d'usurpation. Il se dépouilla lui-même, et remit à Léon VIII le bâton pastoral ; mais l'élu de l'empereur brisa le bâton, déposa Benoît de l'épiscopat, et lui désigna l'Allemagne pour lieu d'exil. Ce concile obéissant fit bien plus encore ; avec tout le clergé et le peuple romain, ii accorda au seigneur Otton Ier, roi des Allemands, et à ses successeurs au royaume d'Italie, la faculté à perpétuité de se choisir un successeur, de nommer le pape, les archevêques et les évêques qui recevraient de ces princes l'investiture[9]. Ainsi l'Église romaine, comme l'Italie, fut asservie à l'Empire, et le libérateur se fit attendre ; il faut plus d'un siècle encore pour arriver à Grégoire VII. Il était bien entendu que l'empereur, maître du choix du pape, voulait que le pape fût le souverain de la ville sous l'autorité de l'empereur. Otton le fit mieux comprendre encore, lorsque les Romains chassèrent Jean XIII qu'il leur avait envoyé après la mort de Léon VIII. La vengeance fut terrible ; le préfet de Rome était mort pendant la révolte ; on exhuma son corps, on le coupa en morceaux qui furent exposés dans les différents quartiers. Son successeur fut mis sur un âne, le visage tourné vers la queue, une outre sur la tête, et promené dans toute la ville, sous les coups de verges. Les tribuns furent rendus. Otton se justifia en faisant dire par ses ambassadeurs qu'il avait agi selon les

lois de Justinien et des autres empereurs : qu'il avait tué par l'épée ou la corde des persécuteurs et des sacrilèges ; et que, s'il n'eût pas fait ainsi, il n'en été qu'un tyran impie, injuste et cruel[10].

Pour compléter la soumission de l'Italie, il fallait reprendre la suprématie sur le midi, et chasser les Grecs ; ce fut le dernier effort d'Otton Ier. Il reçut l'hommage des princes de Bénévent et de Capoue, et envoya l'évêque de Crémone, l'historien Luitprand, à C. P. demander pour son fils Théophanie, belle-fille de d'empereur Nicéphore Phocas. Mais Adalbert était alors à la cour de C. P., il essaya une nouvelle alliance ; Luitprand, mal reçu rapporta la réponse que, pour avoir Théophanie, il fallait rendre aux Grecs Rome et son duché, la Pentapole et l'exarchat. En même temps une flotte grecque s'approchait de la Pouille et de la Calabre. Otton attaqua le premier, ravagea la Pouille et ne cessa les hostilités qu'en 971, lorsque Théophanie lui fut amenée. Cette princesse grecque apportait aux Allemands des prétentions, et presque des droits sur la Pouille et la Calabre. Cependant la maison de Saxe n'a jamais possédé ces deux pays ; la maison impériale de Souabe les reçut plus tard comme un héritage des Normands vainqueurs des Grecs.

On a quelquefois comparé Otton le Grand à Charlemagne ; et s'il ne fallait prononcer que par les résultats, l'avantage serait à Otton. L'empire romain germanique aussi rigoureusement administré à l'intérieur, était bien mieux assuré au dehors que l'empire carlovingien ; les invasions, commencées à la mort de Charlemagne, semblent finir au règne d'Otton ; les voisins les plus turbulents ; Sorabes, Bohémiens, font partie de l'empire, et lui servent de *marches* ; les Hongrois, désormais contenus par la marche orientale qu'ils ont perdue, n'envahiront plus ni l'Empire ni l'Europe, Au lieu de se démembrer après la mort du grand homme, l'empire germanique doit acquérir encore ; et au liée de succomber sous l'ambition des grands, l'autorité royale demeurera longtemps respectée par l'incertitude même des droits des vassaux. Otton le Grand étant mort en 973, ses successeurs n'ont que la peine de conserver son œuvre. Otton II son fils régna dix ans (973-983) ; il maintint dans l'obéissance les grands vassaux allemands, les ducs de Saxe, de Franconie, de Lorraine, de Souabe, de Bohême ; du duché de Bavière, il détacha la Carinthie dont il fit un duché à part. Il conserva la Lorraine en soutenant dans ce pays Le frère du roi de France qui lui avait fait hommage. Il contint l'Italie par sa cruauté. Appelé par le pape Benoît VII (980), il assembla à Pavie les seigneurs suspects d'infidélité, avec les députés et les

magistrats des villes d'Italie, et les fit massacrer dans un festin. De là son surnom de *sanguinaire*. Mais il ne put rien contre les Grecs, malgré les prétentions de sa femme. Il prit Naples, Salerne et Tarente ; mais les Grecs appelant le secours des Arabes, il fut battu à Basentello par la défection des Bénéventins. Il mourut après avoir brûlé Bénévent par vengeance (983). Otton III son fils, âgé de trois ans, succéda sans difficulté à cette royauté élective. Quelques expéditions contre les Slaves révoltés, la reprise de Branibor et une guerre avec les Danois font toute l'histoire de l'Allemagne sous ce règne ; la conversion des Hongrois au christianisme assure l'œuvre de pacification annoncée par les victoires d'Otton Ier. Des colonies de Bohémiens, de Polonais, de Grecs, de Saxons, avaient donné une première civilisation aux Hongrois. Le prédicateur Adalbert (983) fit adopter le christianisme à leur chef Geisa, et à son fils Waïc qui prit au baptême le nom d'Étienne. Étienne, devenu le maitre, reçut du pape Sylvestre II la couronne qui porte son nom, et les titres de *roi*, d'*apôtre de la Hongrie*, et de *légat perpétuel*. Ce que la terreur du ravage et l'étendue de leur domination n'avaient pu donner aux Huns d'Attila et aux Avares, le christianisme l'opéra pour les Hongrois adoucis ; ils devinrent une nation européenne, et leur baptême termina ce dixième siècle dont ils avaient été la plus formidable terreur (1000). Otton III régna sans crainte sur les Germains, et affermit son autorité en la rattachant au souvenir populaire de Charlemagne ; il tira du tombeau du grand empereur sa croix d'or, son sceptre, son épée, pour en faire les insignes de la dignité impériale. Rome moins docile, redemandait sa nationalité. La faction ennemie des Allemands, les amis de la république, n'étaient pas anéantis ; alliés des papes élus par eux et dociles à leur politique, ils ne pouvaient supporter les papes choisis par les empereurs, et dans lesquels ils croyaient voir les lieutenants de l'autorité étrangère. Crescentius, un fils de Théodora, tourmenta ainsi le pape Jean XVI, et se fit lui-même *patrice* et *consul*. Contenu par l'autorité du roi germain, il ne put supporter après Jean XVI l'élévation de Grégoire V, parent de l'empereur ; il conspira avec les Grecs pour leur rendre Rome et faire au pape italien ; il succomba dans l'effort ; assiégé dans le château Saint-Ange, il se rendit sur parole, et rut tué. Après Grégoire V, le précepteur d'Otton III, le savant Gerbert, devint pape sons le nom Sylvestre II. Ce pape, fort supérieur à ses prédécesseurs, fut respecté des Romains, mais non l'empereur ; le bruit s'était répandu qu'Otton voulait fixer le siège lie son empire à Rome ; il fut assiégé dans son palais et obligé à la fuite ; il mourut en Campanie à l'âge de vingt-deux ans (1002).

Sauf cette résistance des Romains, les nouveaux empereurs avaient exercé l'autorité sans contradiction redoutable ; mais l'Allemagne est le pays de la féodalité par excellence, la centralisation répugne aux descendants de ces nombreuses tribus de l'antique Germanie ; il leur faut des souverainetés locales, d'abord des grands duchés, plus tard le démembrement de ces duchés, enfin cette multiplication d'indépendances, encore subsistante aujourd'hui, qui nous fait sourire et douter de la nationalité allemande. Il faut à l'Italie sa liberté, ou du moins des combats contre les conquérants ; il n'y a pas de pacification passible entre l'Italie et l'Allemagne, vieilles ennemies qui se haïssent depuis Marius, et qui, sans cesse rapprochées par la haine, n'ont qu'une même histoire, l'histoire de leur rivalité. Cette double lutte des grande contre le roi, des Italiens contre la Germanie, sera longue et variée ; l'histoire de l'empire germanique est mêlée de gloire et de faiblesse d'acquisition, et de pertes ; tour ii tour l'autorité impériale commande en souveraine, et fait d'humiliantes concessions. C'est après la mort d'Otton III que cette incertitude commence,

Le dernier prince qui restât de la maison de Saxe, Henri, duc de Bavière, arrière petit-fils de Henri l'Oiseleur, fut élu successeur d'Otton III. Il eut à combattre deux compétiteurs, et à se faire reconnaître successivement en Franconie, en Souabe, en Saxe où il prêta serment de maintenir les lois et les coutumes du pays, en Lorraine où le comte Palatin avait voulu se faire roi. En Italie, Hardouin, marquis d'Ivrée, avait été élu par les évéqu.es, les princes et les autres seigneurs ; l'inconstance féodale, ou, comme dit un historien, *la perfidie de ces mêmes princes* favorisa Henri II dès qu'il parut, et lui livra la couronne d'Italie a Pavie, et le chemin jusqu'en Toscane. Toutefois Henri II n'osa pas venir à Borne, et à peine il eut repassé les Alpes que Hardouin releva la tête. L'Italie se partagea entre les prétentions de Henri et de Hardouin ; et des rivalités sanglantes, entre autres celle de Milan et de Pavie prirent alors naissance.

Henri II exerça la même souveraineté que ses prédécesseurs sur le duc et le peuple de Bohême ; il les protégea contre l'ambition du Polonais Boleslas Chrobry. Il confirma à Étienne de Hongrie le titre de roi (1008), lui donna en mariage sa sœur et parut faire entrer la Hongrie dans le corps germanique. Les deux Bourgognes réunies sous le nom de royaume depuis Hugues et Rodolphe II, avaient été délivrées des Sarrasins par Conrad le Pacifique, en 972. Rodolphe III *le Fainéant*, successeur de Conrad, en fit hommage à son oncle Henri II, et rendit

inévitable la réunion des Bourgognes à l'Allemagne. A Rome, la faction de Tusculum ou des Albéric, dominait toujours ; son influence fit élire en 1012 Benoît VIII. Toutefois ce pontife prévint lui-même les désirs de Henri II, lui offrit et lui donna la couronne impériale (1014), et Hardouin étant mort en 1016, Henri fut délivré de tout corupé6teur à la royauté d'Italie. Restaient des ennemis extérieurs plus redoutables ; au règne de Henri II se rapporte une invasion d'un genre nouveau qui devait enlever les terres du midi à l'un et à l'autre empire. Les Sarrasins, depuis le désastre du Garigliano, n'avaient pas renoncé tout à fait au pillage de l'Italie ; en 1005, Pise, attaquée inopinément, dut son salut qu'à une femme qui donna l'alarme par la cloche du palais des recteurs ; en 1016, le pape Benoît VIII se mit à la tête d'une expédition pour chasser de Toscane de nouveaux ravageurs. Cependant les Grecs avaient reconquis plusieurs villes sur la côte adriatique ; toute la Pouille, excepté le mont Gargan ; c'était là surtout ce qu'ils appelaient thème de Lombardie, car les duchés de Naples, Gaëte et Amalfi, n'obéissaient guère au catapan. Mais les Apuliens repoussaient la domination grecque, et Melo de Bari chassait les Grecs de cette ville. Vers l'an 1016 les Sarrasins ayant assiégé Salerne, quarante pèlerins normands qui revenaient de la terre sainte, surprirent l'ennemi, le dispersèrent, et proclamés libérateurs de la ville, reconduits avec honneur jusqu'en leur pays, ils avaient raconté aux hommes du Nord les merveilles du Midi. D'autres Normands partirent de France, et arrivèrent au mont Gargan ; les principaux étaient Drengot, Osmond, Rainulfe. Mélo les prit à son aide pour une solde considérable, et avec eux battit trois fois le Catapan (1016). Mais vaincu à Cannes (1019) il les partagea entre les princes de Salerne et de Capoue, et passant en Allemagne, alla solliciter le secours de l'empereur Henri II. Benoît VIII y joignit ses prières ; Rome devait craindre les conquêtes des Grecs qui pourraient bien un jour avancer jusqu'à elle, et l'enlever à l'empire d'Occident. Henri II vint lui-même en 1022 ; Mélo, qu'il avait fait duc de Pouille, était mort au delà des Alpes ; l'empereur assiégea Troia, reçut pendant le siège l'hommage du prince de Capoue, prit Troia, créa des comtes pour certaines villes, leur distribue les Normands qui se trouvaient dans le pays essaya d'affermir sou autorité en y tenant des placita, et reçut encore l'hommage du prince de Salerne, et même celui du duc de Naples. Mais une maladie contagieuse le forçait a remonter vers le nord ; il laissait en arrière ces Normands cantonnés par lui, race avide et ingrate qui avait reçu volontiers des terres de l'empereur, comme un moyen de conquête au préjudice de l'empire.

Henri II mourut en 1024, et un interrègne de deux mois suivit sa mort. En Allemagne, grande incertitude des princes sur le choix du monarque ; en Italie, grande agitation ; les Italiens abattent le palais de Henri II, et cherchent un roi partout, excepté en Allemagne. A Rome, la faction élève au pontificat un simple laïque, frère de Benoît VIII, qui prend le nom de Jean XIX. Enfin les huit ducs, avec les hommes de leurs duchés, choisirent Conrad le Salique, petit seigneur de Franconie dont ils auraient peu à craindre la puissance ; ce prince commença *maison de Franconie* qui donna quatre rois à l'Allemagne. Comme Henri Il Conrad II se fait reconnaitre par la force ; il bat le roi d'Arles qui voulait retirer soi hommage ; il dissout la ligue des ducs de Lorraine, de Franconie et de Souabe, En Italie, il ravage le territoire de Pavie, dompte Ravennes par un massacre ; recon.nu en Toscane, et couronné à Rome par Jean XIX, il s'avance contre les vassaux que Henri II avait acquis su midi et qui, depuis la mort de ce prince, essayaient de rie plus obéir. Les Normands avaient pris parti tantôt pour le comte de Capoue, tantôt pour le duc de Naples. Rainulfe quittant la Pouille s'était emparé du château d'Aversa. Le duc de Naples avait confirmé cette conquête, Conrad donna à Rainulfe l'investiture impériale ; le comté d'Aversa est le premier état normand fondé en Italie (1028).

Conrad II traitant avec le roi de Danemark, Canute le Grand, avait abandonné la marche de Sleswick, reprenant, comme Charlemagne, l'Eyder pour limite du nord. En 1032, Rodolphe III étant mort, Conrad reçut la lance de saint Maurice et les autres insignes de la royauté d'Arles ; il acquérait ainsi la Provence, le Viennois, le Lyonnais, la Savoie, la Franche-Comté, le pays de Vaud, Neuchâtel, Berne, Soleure, Fribourg, Bâle, l'Argovie. Mais les grands vassaux qui se partageaient ce royaume, lui laissaient peu d'autorité ; Conrad cependant s'en fit couronner roi et, quelques années après, fit partager ce titre à son fils. Cette dernière acquisition assurait aux empereurs la part que le traité de Verdun avait faite Lothaire, et celle de Louis le Germanique.

Otton Ier avait donné l'exemple d'affaiblir les ducs vassaux immédiats de la couronne, en protégeant contre eux leurs propres vassaux. Conrad ri suivit cette politique ; il savait que les *arrière-vassaux* ou *vavasseurs* en appelaient volontiers à l'autorité supérieure du roi. Ceux de Souabe avaient dit à leur duc Ernest II, en refusant de le suivre : Si nous avions été esclaves du roi, et qu'il nous eût soumis à tes lois, tu pourrais compter sur nous dans toutes tes entreprises. Mais nous sommes libres, et

l'empereur est le défenseur suprême de notre liberté, Nous liserons de notre liberté pour retourner à l'empereur. Conrad II protégea donc les arrière-vassaux, surtout en Italie ; les vavasseurs, maltraités par leurs suzerains, faisaient retomber leur mécontentement sur les habitants des villes. Les querelles étaient fréquentes à Milan. Lodi soutenait les vavasseurs par haine pour l'archevêque de Milan. L'empereur (1037) donna raison aux vavasseurs. Une constitution publiée à Pavie défendit aux seigneurs suzerains de dépouiller un vavasseur de son fief. Le fils ou petit-fils, ou à leur défaut, les frères hériteront du fief vacant par la mort. Ainsi, les arrière-fiefs devenaient irrévocables et héréditaires. Conrad ne s'aperçut pas qu'il avait commis une faute, et que la concession faite à l'Italie serait réclamée un jour par l'Allemagne ; les arrière-vassaux ne repoussaient l'autorité de leurs seigneurs que pour devenir vassaux immédiats de la royauté, et obtenir à ce titre une véritable indépendance.

Henri III succéda à son père Conrad II (1039) ; son règne maintint encore le pouvoir de la royauté, et l'autorité des empereurs sur l'Église. Il obligea le duc de Bohême, Brétislas, qui refusait le tribut, à faire une soumission nouvelle et plus sûre (1042) ; il épousa, l'arme suivante (1043), Agnès de Poitou qui tenait à plusieurs familles de Bourgogne, et mit ainsi fin à la révolte des comtes de Besançon et de Vienne. Les Hongrois ayant détrôné leur roi Pierre, trop ami des Allemands et des Italiens, Henri III le rétablit par deux expéditions, et reçut son hommage. Les deux duchés de Lorraine avaient été réunis, Henri les sépara de nouveau (1047), et poursuivit jusqu'en Italie le duc Godefroi, qu'il avait dépouillé en faveur de Gérard d'Alsace, d'où sont descendues les deux branches de Lorraine et d'Autriche, aujourd'hui réunies. Il laissa longtemps la Souabe et la Carinthie sans ducs ; donna à son fils la Bavière ; détacha de la Carinthie, la Styrie, d'abord appelée marche de Carinthie, et les marches de Carniole et d'Istrie. Enfin il laissa vaquer le duché de Franconie.

Deux causes bien différentes tournèrent l'attention de Henri III sur l'Italie, les désordres de Rome, et les progrès des Normands.

Après la mort de Jean XIX, la faction avait élevé au pontificat un jeune homme, Théophylacte, qu'on appela Benoît IX. Sa vie fut digne de son élévation, et un saint pontife (Victor III), longtemps après, n'osait répéter combien la vie de Benoît avait été corrompue et exécrable. Rome elle-même en rougit. Il fut chassé (1043), malgré la puissance de sa maison,

et aussitôt l'évêque de Sabine se fit élire sous le nom de Sylvestre III. Un schisme partagea l'Église. Benoît revenait avec des forces nombreuses ; Sylvestre, voyant qu'il faudrait céder, vendit sa part de pontificat à un prêtre qu'il sacra sous le nom de Jean XX, pour l'opposer à Benoît. Mais Sylvestre ne quittait pas Rome ; ses partisans s'augmentaient. Il y eut trois pontifes à la fois ; et ils s'entendirent tous trois pour partager les revenus du pontificat : le scandale dura un an (1046). Quand on apprit que Henri III se préparait à venir, Benoît IX trembla seul, il vendit sa part de papauté à Gratien, qu'il appela Grégoire VI. Alors Grégoire VI siégea à Sainte-Marie-Majeure, Sylvestre III à Saint-Pierre du Vatican, et Jean XX à Saint-Jean de Latran., Cependant Grégoire VI se disait le seul légitime ; Benoît IX avait abdiqué formellement en sa faveur ; les deux autres avaient pris le pontificat, sans l'abdication de Benoît. Grégoire VI vint donc au devant du roi, et assembla à Sutri un concile qui déclara Sylvestre et Jean usurpateurs ; mais lui-même ne put échapper à l'accusation de simonie. Il fut aussi déposé. A sa place, Henri fit choisir l'évêque de Bamberg qui prit le nom de Clément II. Les Romains dociles renoncèrent même au droit d'élection du pape, proclamèrent patrices Henri et ses successeurs, lui unirent une robe verte, et un anneau d'or au doigt, et sur la tête un cercle d'or. Clément II couronna Henri III empereur. L'empereur usa bien du droit qu'il s'était donné de choisir les papes. Après Clément II, il envoya Damase II (1048), et Léon IX (1048) qui commencèrent la réparation des longs scandales.

Cependant les Normands se rendaient redoutables à l'haie méridionale. Un seigneur normand, Tancrède de Hauteville, avait douze enfants. Les aillés n'attendant qu'une faible part d'un héritage si par-taie vinrent chercher fortune en Italie (1037), ils se nommaient Guillaume, Drogon, Humfroy. Ils prouvèrent leur valeur en aidant le prince de Salerne contre Capoue, et bientôt le patrice Maniaces, dans une expédition contre les Sarrasine de Sicile ; mais le patrice ne les avait pas récompensés et Guillaume ne rapportait que le surnom de *Bras de fer*.

Ils se vengèrent par une guerre contre les Grecs, aidés par le duc de Bénévent et par le comte d'Avertis. Leurs exploits semblent fabuleux un jour sept cents Normands se trouvaient en présence de soixante mille Grecs ; les Grecs voulaient bien leur permettre de fuir, menaçant de les exterminer ; mais Hugo Tudextifer tua d'un coup de poing le cheval du messager. Les Normands furent vainqueurs. Ils avaient pour eux les fils de Mélo ; en douze campagnes, ils prirent la Pouille, et la partagèrent

(1042) à leurs douze chefs. Guillaume, supérieur aux autres, fut comte de Pouille, et résida à Melfi.

Ils voulurent bien ensuite aider les Grecs à punir Maniaces rebelle ; mais Guillaume de Pouille étant mort, son frère Dragon, qui lui avait succédé, fut assassiné par le nouveau catapan Argyre. Dès lors plus d'alliance avec les Grecs. Humfroy restait pour héritier de la Pouille, et bientôt il fut secondé par l'arrivée de Robert l'Avisé (Guiscard) et de Roger, ses plus jeunes frères. Anne Comnène[11] fait un portrait terrible de Robert, ce formidable ennemi des Grecs : Une peau rousse, des cheveux blonds, de larges épaules, des yeux de feu, une voix pareille la voix de l'Achille d'Homère, un cri qui mettait en fuite des myriades d'ennemie. Il ne pouvait souffrir ta domination d'un autre, et il était parti de Normandie avec cinq cavaliers et trente fantassins. Il arrive en Lombardie, se cache dans les antres ou les montagnes, et commençant sa vie guerrière par des meurtres et des rapines, fournit sa troupe d'armes, de chevaux et d'argent. C'était souvent son unique ressource pour vivre ; fortifié dans le château de Saint-Marc, il en sortait quand on venait lui dire que les vivres manquaient. Sa troupe augmentait, toutes ses courses et celles des Normands de Humfroy étaient une calamité pour l'Italie. L'empereur grec Constantin IX, Henri III, Léon IX, s'unirent contre les Normande. Léon IX vint combattre à Civitella, il fut vaincu et pris (1053) ; mais frappés de respect pour ses vertus, les Normands s'inclinent devant lui, et le laissent sur sa parole a Bénévent, puis ils lui font hommage de leur conquête, et lui-même leur donne l'investiture de ce qu'ils ont conquis et de ce qu'ils pourront conquérir encore en Calabre et en Sicile. C'est le premier acte de suzeraineté du Saint-Siège sur le royaume des Deux-Siciles.

Cependant l'empereur Henri III était mort (1056), laissant un fils enfant, Henri IV, qu'il avait fait reconnaître à l'assemblée de Tribu, sous la tutelle de sa veuve, Agnès de Poitou. Pour se faire un appui contre les grands, Agnès créa quelques grands qui tournèrent bientôt contre elle. Rodolphe de Rheinfelden, son gendre, reçut le duché de Souabe et le gouvernement du royaume d'Arles. Berthold de Zœringhen protesta, et montrant l'anneau d'or qu'il avait reçu de Henri III, il obtint le duché de Carinthie avec la Marche de Vérone. L'un et l'autre reçurent ces fiefs à titre héréditaire. Enfin le duché de Bavière, que son mari lui avait donné, elle le conféra à Otton, comte de Nordheim.

Elle n'y gagna rien cependant : l'archevêque de Cologne, le duc de Bavière lui enlevèrent son fils et s'emparèrent de la régence. L'archevêque publia que l'évêque, dans le diocèse duquel le roi résiderait, aurait la principale direction des affaires. Bientôt l'archevêque de Brème, Adalbert, fut chargé de son éducation ; il conduisit le jeune roi dans une guerre de Hongrie pour soutenir le roi Salomon contre un compétiteur ; alors commencèrent, par la faveur d'Adalbert, tous les vices du roi et tonte la honte de ce règne. L'archevêque de Brème et un jeune homme qui plaisait à Henri, Warner, devinrent maîtres dans l'empire, vendant toutes les charges aussi cher qu'ils voulaient, les ecclésiastiques, comme les civiles, dépossédant les pauvres abbés, livrant aux ducs et quelquefois aux évêques les dépouilles des couvents. En 1065, Adalbert fit *armer* le roi, c'était le déclarer majeur, et le mena en Saxe. L'oppression des Saxons fut le premier acte de la majorité de Henri IV.

Il m'avait point de domaines en Saxe, et par les usages féodaux, les vassaux de la province où le roi résidait devaient fournir à tous les besoins de la cour. Son séjour prolongé leur faisant craindre qu'il ne ruinât leurs privilèges, les Saxons refusèrent des vivres ou n'en donnèrent que pour de l'argent. Cette fois ils furent les plus forts. Une diète assemblée à Tribur par les archevêques de Cologne et de Mayence, força Henri d'éloigner Adalbert, sous peine d'être déposé ; les deux archevêques prirent la direction des affaires.

Il fut contenu un moment, dans ses vices mêmes, par l'autorité du pape Alexandre II qui le menaçait *de toute la sévérité de la puissance apostolique* s'il répudiait sa femme ; mais il rappela Adalbert en 1069, dépossédа Otton de Nordheim, et mit à sa place son gendre Welf ; il dépossédа Berthold de Zœringhen, et retourna contre les Saxons. Adalbert les détestait. Henri, pour les réduire, construisit en Saxe et en Thuringe des châteaux forts, et contraignit les habitants à y travailler par corvées. Les garnisons qu'il y plaça avaient ordre de ravager la campagne et promesse de l'impunité. Ordulphe, duc de Saxe, venait de mourir ; son fils, Magnus, qui devait lui succéder, était en prison comme complice d'Otton de Nordheim ; Henri déclara qu'il n'aurait la liberté qu'en renonçant à son duché, et confisqua à son profit les biens allodiaux de la maison de Billung[12].

Une confédération se forma pour résister au tyran. Henri avait appelé les grands de Saxe pour délibérer avec eux sur leurs affaires ; il les fit attendre pendant tout le jour dans le vestibule de son palais, et le soir, on leur annonça que le roi était sorti par une porte de derrière. La confédération plus irritée avait levé soixante mille hommes ; elle exigeait qu'il détruisit ses châteaux forts et rendit la liberté à Magnus, qu'il cessât ses longues résidences en Saxe, renvoyât ses mauvais conseillers et se réconciliât avec, la reine ; s'il ne le faisait pas, il serait déposé. Henri reçut ces ordres avec mépris.

Assiégé dans Gozlar, il se sauva à Hartzbourg. Comme les Saxons et les Thuringiens démolissaient les châteaux et menaçaient de mort tous les prisonniers jusqu'à la délivrance de Magnus, il remit le duc en liberté. Une assemblée allait être convoquée à Mayence pour déposer le roi ; celui-ci, malgré la fidélité des habitants de Worms, ne pouvant réunir une armée, céda enfin par la paix de Gozlar (1074). Il promit tout ce qu'on voulut, même la restitution du duché de Bavière à Otton de Nordheim et cessa de résider en Saxe.

Mais les Saxons, en détruisant les fortifications de Hartzbourg, n'épargnèrent ni l'église ni les sépultures. Cette profanation mit contre eux l'archevêque de Mayence, les ducs de Souabe et de Carinthie. Henri promit aussitôt a ses vassaux la possession de la Saxe et. de la Thuringe, surprit les Saxons (1075) et en tua huit mille. Tout le pays fut mis à feu et à sang. Les ducs étaient mécontents d'une rigueur qu'ils n'avaient pas demandée, et refusaient une seconde campagne. Henri acheva la confédération saxonne par une perfidie. On leur promettait la vie sauve s'ils se soumettaient au roi : ils se soumirent, Henri les emprisonna. La diète de Gozlar refusa de les juger ; mais reconnut pour successeur de Henri IV son fils Conrad, alors âgé de deux ans.

Ainsi Henri IV triomphait en Allemagne. Le nord de l'Italie était demeuré en repos. Les Normands du midi avaient seuls continué leurs conquêtes qui devaient être funestes aux rois germains, Après la mort de Humfroy (1057), Robert Guiscard, devenu comte de Pouille, avait nommé son frère Roger, comte de Calabre ; Roger, pour soumettre la Calabre, n'avait que son audace et la terreur de son nom, ses tentes dressées sur une hauteur devaient suffire à épouvanter l'ennemi ; mais Robert le laissait sans argent. Il revient en Pouille, arrête les voyageurs, vole des chevaux, se réconcilie avec Robert, et tous deux vont assiéger

Reggio. La ville prise, Robert se nomma duc de Pouille et de Calabre et fit hommage de sa nouvelle dignité au pape Nicolas II ; excommunié quelque temps après pour avoir pris Troia ; il fin absous à condition de prêter serinent au Saint-Siège comme vassal et de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs. A ce moment, le comte d'Aversa venait de dépouiller Pandultfe VI, dernier prince lombard de Capoue. Nicolas II conserva cette conquête (1062).

Restaient encore les princes lombards de Salerne et de Bénévent ; les Grecs gardaient Bari, Gallipoli, Tarente, Brindes, Otrante. Les deux frères songèrent d'abord à la Sicile occupée par les Sarrasins ; Roger la reconnut avec cent soixante cavaliers, et ramena Ben-Hammed exilé ; puis Robert et Roger partent ensemble. Roger prie son frère de le regarder faire, et avec trois cents soldats, il force Messine et fait reculer les habitants jusqu'à Palerme. Il pousse jusqu'à Girgenti, et revient en Calabre épouser la fille du comte de Normandie.

Les deux frères s'étaient partagé la Calabre ; mais il fallait achever la conquête de la Sicile. Roger y combattit comme Achille ou Ajax. Assiégé dans Trahina, il n'avait qu'un manteau pour lui et sa femme ; la jeune comtesse de Sicile, la fille d'un grand vassal de France, préparait elle-même la nourriture de son mari et de ses compagnons. Dans une sortie, son cheval fut tué, il recula le visage vers l'ennemi, portant la selle sur son dos pour ne pas laisser un trophée aux Sarrasins, Trahina fut délivrée. Apprenant alors qu'une flotte grecque venait secourir Bari assiégée par son frère, il s'élance sur une barque à la rencontre des Grecs, et prend le vaisseau du commandant. Pendant son absence, son brave neveu Serlon avait péri ; les Sarrasins avaient mangé son cœur pour se communiquer son courage. Robert, uni à Roger, le vengea. La prise de Catane et de Palerme (1074) décida la soumission de la Sicile. Robert n'en garda que Palerme et Messine. Roger eut le reste avec le nom de comte de Sicile. Dès ce moment, les destinées des deux frères furent séparées comme leurs États.

Ainsi se formait, sous la suzeraineté du Saint-Siège, un pouvoir nouveau et fort, ennemi des empereurs, qui devait aider à l'affranchissement de l'Église : c'est alors que s'éleva contre Henri IV la voix toute-puissante de Grégoire VII.

[1] Chronicon Reginonis.

[2] Chronique de Reginon.

[3] Ekkehardus Junior.

[4] Hermanus Contractus.

[5] Bohuslaus Balbinus.

[6] Voyez Schœll., *Hist. États européens modernes*.

[7] Décret de gratien.

[8] Luitprand.

[9] Voyez le décret de Gratien.

[10] Réponse de Luitprand à l'empereur de C. P.

[11] Livre Ier.

[12] Voyez Marianus Scott et la chronique intéressante et si pure de Lambert d'Aschaffembourg.

CHAPITRE ONZIÈME.

Suite de la seconde invasion. — De La féodalité en France depuis la déposition de Chartes le Gros jusqu'à l'exaltation de Grégoire VII.

I

Eudes, fils de Robert le Fort avait été choisi pour roi (887) par ses vassaux du duché de France et du comté de Paris ; mais plus d'un compétiteur refusait de le reconnaître. Le plus dangereux n'était pas Arnulf, roi de Germanie, dont il se débarrassa par un hommage, ni Gui, duc de Spolète couronné par le pape et par l'évêque de Langres, ni même le fils posthume de Louis le Bègue, le descendant légitime de Charlemagne. C'étaient surtout les grands vassaux qu'il avait à redouter. La féodalité avait déjà partagé la France eu plusieurs royaumes héréditaires. A côté d'Eudes, et avec la même puissance, s'élevaient le comte de Flandre, Baudouin II, le comte de Vermandois Herbert ; le duc de Bourgogne, Richard le Justicier ; le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, Rainulfe II. Les comtes du Maine avaient aussi l'indépendance ; les comtes d'Anjou étaient maîtres d'Angers, de Tours, d'Amboise et du Gâtinais. Il n'y avait que le comte de Toulouse et le comte de Barcelone, qui ne menaçât point : le duc de Gascogne, comme le duc de Bretagne, se souciait peu du roi de France qui l'oubliait[1].

Dans la lutte qui s'engage alors entre le roi et les vassaux, la féodalité ne sait pas elle-même ce qu'elle veut : ennemie du roi, elle le combat, le chasse, mais pour en faire un autre qu'elle chasse à son tour. Eudes plaisait aux Neustriens parce qu'il était Neustrien, et les Carlovingiens étaient des étrangers pour la France. Il venait de vaincre les Normands à Montfaucon (889), rappelant ainsi les exploits de son père, et sauvant

l'État qu'il devait gouverner. Cependant le comte de Flandre menaçait, Rainulfe allait se faire reconnaître roi. Une première ligue fut déconcertée par la présence du roi en Aquitaine, et bientôt par la mort de Rainulfe empoisonné. Mais l'archevêque de Reims et le comte de Vermandois, le duc de Bourgogne, le nouveau comte de Poitiers et le nouveau duc d'Aquitaine, tous deux établis par Eudes, lui (893) opposèrent bientôt le fils de Louis le Bègue, Charles le Simple ; c'était un Carlovingien, mais peu leur importait par quels moyens ils détruiraient le roi ; ils demandèrent même et obtinrent l'appui de l'étranger Arnulf.

Eudes, rappelé ainsi de l'Aquitaine qu'il surveillait, n'eut qu'à paraitre pour dissiper les amis du jeune Charles. Arnulf ne pouvant faire prévaloir le Carlovingien, cita devant lui les deux compétiteurs ; mais cette première guerre ne finie que par la volonté d'Eudes. Il se résigna à partager avec Charles, et mourut bientôt (898) ne laissant pour héritage à son frère Robert que le duché de France.

Charles le Simple ou le Sot, fut reconnu par tous les vassaux. L'homme incapable qu'ils avaient fait roi ne devait pas gêner leur pouvoir. Caché dans la ville de Laon dont le territoire était le dernier domaine royal, il les laissa se guerroyer entre eux, se dépouiller, dépouiller les églises, achever l'oppression des hommes libres, bâtir des châteaux, et profiter de la misère publique. Tout l'effort des Normands tombait alors sur la France, depuis la victoire d'Arnulf sur la Dyle, et pendant le règne respecté du grand Alfred d'Angleterre. Quelques victoires de Richard de Bourgogne, du comte de Poitiers, de Robert, duc de France, ne pouvaient rien contre l'opiniâtreté de Rollon. Ce chef barbare avait déclaré qu'il voulait demeurer à Rouen et *en faire sa maître-ville*. Il établissait en Neustrie des colonies scandinaves, et s'avançait au pillage dans toutes les directions. De toutes parts s'élevaient les cris de la détresse ; au milieu du désespoir, on accusait le roi des trêves conclues avec les Normands, comme d'une connivence avec les païens. A la fin tous reconnurent que la paix était nécessaire à toute condition. On traita avec le pirate à Saint-Clair sur Epte (912). Rollon reçut toutes les terres qui ont formé la province de Normandie, sous le nom de duché, relevant de la couronne de France, et la Bretagne à titre d'arrière-fief ; il se fit chrétien, épousa la fille du roi et rendit hommage au roi par un envoyé. Ce traité suffit à justifier Charles du titre de *simple* ou de *sot* : les ravages cessèrent ; une féodalité sévère qui subordonnait au duc tous ceux qui possédaient des

terres dans son duché, une police impitoyable qui a immortalisé le nom de Rollon, continrent dans une vie sédentaire l'ancienne activité des pirates. Un autre résultat fut aussi préparé pour l'avenir. Charles donna à Rollon la vieille querelle de la souveraineté de Bretagne, ce que ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient su faire ; mais ses desseins étaient que si Rollon en pouvait venir à bout, il gagnerait peur le moins ladite obéissance, tenance et arrière-fief qui ne lui coûterait guère, et ne pouvait qu'il ne gagnât en la partie ; et quand il y eût perdu son gendre en la querelle, c'était ce qu'il souhaitait ; il eût repris la Normandie, et retrouvé l'hommage de la Bretagne, et s'il n'y eût rien fait, il pensait bien que ce n'était ni perdu ni gagné, et qu'aussi bien n'en était-il nullement reconnu, et parce qu'il demeurait en l'état précédent[2]. Ce que Charles le Simple espérait alors s'est accompli au temps de Philippe-Auguste.

Le pauvre roi venait d'acquérir la Lorraine, par la mort de Louis l'Enfant, et il répétait que ses domaines étaient agrandis, il datait ses actes de cette formule : *Depuis l'acquisition d'un plus grand héritage* ; triste héritage cependant qu'il ne put défendre ni contre les vassaux ni contre l'invasion. Rainier, qui l'avait appelé, conserva le duché comme duc amovible et le transmit à son fils Giselbert (911) sous la suzeraineté de Charles. Bientôt les Hongrois se montrèrent en Lorraine (919). Charles appela vainement à son aide ses vassaux de France ; l'archevêque de Reims seul amena quinze cents hommes ; la Lorraine ne touchait pas les Français, et déjà ils conspiraient contre Charles.

On ne comprend guère leur mécontentement ; ils se plaignaient d'un favori, d'Haganon qui les empêchait d'arriver jusqu'au roi, et pourtant qu'avaient-ils à faire avec le roi ? Ils étaient maîtres chacun chez soi ; il vaut mieux croire qu'un Carlovingien, ami des Allemands, commençait à leur faire ombrage. Ils vinrent donc à Soissons (920), et rompant devant lui des butins de paille gela tenaient à la main, ils déclarèrent qu'ils ne le voulaient plus pour roi, L'archevêque de Reims, Hérivée, lui obtint une année de grâce, en promettant que le roi se corrigerait.

Mais Charles garda Haganon, fit à Bonn un traité avec le roi de Germanie, où tous deux promettaient de vivre en bonne intelligence, retira à Hérivée la charge de chancelier. Le vassal le plus puissant était le duc de France. Robert, ne pouvant entraîner Rollon, s'entendit avec le nouveau duc de Bourgogne Raoul, et d'autres seigneurs, et fut proclamé roi. Charles le Simple tomba alors. A la bataille de Soissons (923) il tua

bien Robert, mais fut vaincu par le filss de Robert, Hugues le Grand. Rollon ne put le secourir, et il s'enfuit en Lorraine.

Le titre de roi était si misérable que les grands vassaux n'en faisaient un jeu. On dit que Hugues qui pouvait le prendre n'en voulut pas, et laissa le choix à sa sœur Emma qui avait épousé Raoul, duc de Bourgogne. *Emma aimait mieux baiser les genoux de son mari que ceux de son frère*, et Raoul fut roi : le comte de Vermandois qui le reconnaissait aussi, attira Charles le Simple dans un piège et l'emprisonna.

Raoul, comme Eudes, lutta longtemps contre les vassaux et contre les barbares. La Lorraine passa au roi germain. Les Hongrois vinrent deux fois et s'avancèrent jusqu'à l'Aisne et à la mer (923-926). Dans ce danger Raoul ne pouvait s'affermir que par des concessions aux grands vassaux. Son allié, le duc de France, céda lui-même aux Normands quelques villes, Pour avoir refusé le comté, de Laon au comte de Vermandois, Ruerai fut menacé un moment de Charles le Simple que Herbert remettait en évidence, et s'en délivra par une promesse. Charles, captif pour toujours, termina sa vie au palais d'Attigny.

Une paix générale conclue en 935 entre les rois de France, de Germanie, de Bourgogne, profita peu à Raoul ; il mourut en 936. La France n'eut pas de roi pendant quelque temps. *J.-C. régna dans l'attente d'un roi* ; c'était la formule de date des actes publics. Enfin les ducs de Normandie et de France Guillaume Ier et Hugues le Grand, rappelèrent du pays des Anglo-Saxons le fils de Charles le Simple, Louis d'Outremer. Mais ils ne voulaient point le laisser maitre. L'archevêque de Reims obtint, en le couronnant, le comté Reims pour lui et ses successeurs avec tous les droits régaliens. Hugues se fit promettre la Bourgogne, alors partagée, et l'obtint tout entière quelque temps après. Bientôt Hugues et le comte de Vermandois, réclamant le comté de Reims, appelèrent le roi de Germanie Otton Ier et lui firent hommage. Heureusement Otton n'avait pas le temps de prendre la royauté de France.

La mort d'Herbert et du Normand Guillaume, semblait donner quelque repos à Louis IV. Le comté de Vermandois divisé perdait de son importance. Louis venait prendre à Rouen le fils de Guillaume, le jeune Richard, pour l'élever comme son fils. Mais tandis qu'il allait au midi chercher l'hommage du prince des Goths[3], l'indomptable Hugues excitait les Normands qui chassèrent de Rouen la garnison laissée par

Louis. Bientôt le jeune duc échappa. On disait que par le conseil du comte de Flandre, le roi devait lui couper les jarrets, le tenir en prison et faire la guerre aux Normands pour les renvoyer en Danemark. Le roi ne put se venger, quoique réconcilié un moment avec Hugues. Les tuteurs de Richard appelaient à leur aide d'autres pirates scandinaves. Louis IV, attiré à une entrevue, faillit être pris, se sauva à Rouen où on le retint prisonnier ; racheté par Hugues, il passa dans une autre captivité sous la garde Thibaut le Tricheur, comte de Blois.

Le roi de Germanie menaçait : Hugues rendit la liberté au roi, mais après s'être fait céder la ville de Laon. Le roi traita avec le duc de Normandie, en lui cédant de nouvelles terres depuis l'Andelle jusqu'à l'Epte, et peut-être jusqu'à l'Oise. Alors il fut réglé que le duc de Normandie ne devait au roi de France aucun service militaire, et qu'il ne lui en rendrait pas, à moins que le roi ne lui donnât en France un fief qui exigeât ce service. Voilà pourquoi, dit un historien du XIIIe siècle[4], le duc de Normandie se contente de faire hommage de son duché au roi de France et de lui promettre fidélité sur sa vie et sur le fief qu'il possède, de même aussi le roi de France promettre fidélité sur sa vie et sur tout ce qui lui appartient : ainsi toute la différence qui est entre eux, c'est que le roi ne fait pas hommage au duc, comme le duc le fait au roi.

Louis d'Outremer, mal secouru par Otton, et par le comte de Flandre Arnoul, eut donc raison de venir, en 948, au concile d'Ingelheim, demander protection à l'Église. Il disait : Le comte Hugues s'est emparé de moi, refile déposé et emprisonné durant une année entière, et enfin je n'ai obtenu ma délivrance qu'en remettant en son pouvoir la ville de Laon, la seule ville de la couronne que mes fidèles occupassent encore. Tous ces malheurs qui m'ont accablé, si quelqu'un soutient qu'ils me sont arrivés par ma faute, je suis prit à me défendre, soit par le jugement du synode, soit par un combat singulier. Le concile excommunia. Hugues, mais ne fit rendre que la ville de Laon à Louis IV, qui mourut en allant soutenir le comte d'Auvergne contre ses vassaux révoltés (954).

Après lui, Lothaire, son fils aîné, fut roi, par le dédain de Hugues, qui refusa pour la troisième fois un titre qu'il avait tant avili lui-même, Hugues étant mort deux ans après, sa vaste succession se divisa entre ses fils ; Otton eut la Bourgogne ; Hugues (Capet) eut le duché de France. Il en résulta quelque repos, pour la royauté, du côté des vassaux français. Mais Lothaire essaya vainement d'en profiter pour reprendre la Lorraine.

Charles, son frère, avait accepté de l'empereur Otton II, le duché de Lorraine inférieure ; il s'était fait vassal du roi Germain. Lothaire, irrité, attaquant à l'improviste, manqua de prendre Otton à Aix-la-Chapelle, mais attira sur la France une armée qui vint jusqu'à Paris. Chassé par le roi, et les ducs de France et de Bourgogne, Otton traita encore à son avantage, et le roi Lothaire abandonna la Lorraine (980). Un nouvel effort, pendant la minorité d'Otton III, n'amena qu'uns paix désavantageuse à Lothaire.

Les seigneurs français étaient mécontents de l'abandon de la Lorraine. Cependant ils ne chassèrent pas Lothaire. La féodalité avait si bien ruiné la royauté et la race carlovingienne, qu'il n'était plus besoin de combattre ; il fallait attendre la fin naturelle des Carlovingiens. Hugues Capet ne combattait pas Lothaire, il prenait sa confiance et surtout l'usage de l'autorité sous son nom. Un saint lui avait dit dans une vision : Toi et les tiens vous serez rois jusqu'à la septième génération. Lothaire en mourant (986) lui ayant recommandé sort fils, Hugues laissa régner Louis V, et ne se décida qu'à sa mort (987), lorsque le seul héritier du titre de roi était Charles de Lorraine, ce vassal du roi germain, haï des Français comme étranger.

II

L'avènement de Hugues Capet semble le même que celui du roi Eudes. Il est élu à Noyon par les vassaux de son duché et sacré par l'archevêque de Reims ; de grands vassaux réclament contre lui, et lui opposent Charles de Lorraine comme autrefois Charles le Simple à Eudes. Mais la ressemblance s'arrête là ; d'abord le duc de Normandie, Richard Ier, l'ennemi de Louis d'Outremer et de Lothaire, ancien tuteur de Hugues, le reconnaît volontiers, et rentre dans le repos jusqu'à sa mort. Les partisans du Carlovingien sont Arnoul II, comte de Flandre, et Guillaume IV d'Aquitaine. Mais Arnoul vaincu se réfugie en Normandie et obtient la paix, par la médiation de Richard. Guillaume, attaqué, sauve Poitiers, mais est battu sur la Loire. Charles de Lorraine s'empare ensuite de Laon par trahison, met Hugues en fuite, et s'empare de Reims ; ruais trahi à son tour, il est pris et conduit en captivité pour n'en plus sortir. Hugues ne partage pas comme Eudes, il demeure roi, sans plus de contestation.

Ce n'était pas sans raison que la féodalité avait combattu le duc de France qui se faisait roi. La féodalité ne pouvait vivre qu'avec un roi de Laon, réduit à une ville, quelquefois à son titre seul, réduit à la protection d'un duc de Normandie ou d'un comte de Vermandois, d'un archevêque de Reims ou d'un duc de France. Maintenant la royauté aura au moins la force d'un duché, et elle pourra vaincre si elle attaque les ducs l'un après l'autre ; si elle reste unie à un grand fief, elle deviendra héréditaire par la loi des fiefs. Et c'est ainsi que la royauté s'est fondée en France par les principes féodaux tournés contre la féodalité.

Cependant un long repos succède après l'avènement de Hugues Capet. L'an 1000 approche, chacun règne chez soi, attendant la fin du monde. Le duc de Normandie s'occupe de bonnes œuvres ; celui d'Aquitaine, Guillaume IV, abdique (990), visite les couvents, cherche le plus paisible pour y mourir loin du bruit ; son successeur fait un moment reconnaître pour rois les fils de Charles de Lorraine, mais ne remue pas pour les soutenir. Henri le Grand, frère de Hugues, duc de Bourgogne, honorant l'Église et ses ministres, soulage les malheureux, corrige les abus, maintient l'ordre. Hugues Capet lui-même rendant aux églises le plus qu'il peut, fier de porter la chappe de saint Denis, ne porte jamais la couronne, et se contente d'assurer sa succession à son fils Robert, par le consentement de ses nobles.

L'isolement continue sous le roi Robert (998-1031) ; les affaires privées du bon roi nous font connaître combien les différentes parties de la France étaient étrangères l'une à l'autre. Quand l'excommunication portée par Grégoire V l'eut forcé de quitter sa première femme, il épousa Constance, fille du comte de Toulouse ; alors on s'étonna au nord de la vie des hommes du midi, comme d'une nouveauté. *Ceux que Constance amenait, les plus vains et les plus légers des hommes, véritables histrions, annonçaient par leurs vêtements ridicules, le déréglèrent de leurs âmes. Ils corrompirent la nation française, autrefois si décente, et la précipitèrent dans toutes sortes de débauches et de méchancetés*. On sait encore toute la méchanceté de Constance : son mari en avait peur. *Ne le dites pas à ma femme*, c'était son mot, quand il faisait quelque bien, on quelque chose que sa femme ne voulait pas.

La terreur générale continue aussi, la même pitié extérieure tâche d'apaiser le ciel. Le bon roi chantait au lutrin faisait des hymnes, s'encourait de pauvres, en nourrissait jusqu'à mille par jour. Les autres en

faisaient autant. Le Normand Richard II, surnommé *le Bon*, comme Robert, suppliait l'abbé de Saint-Bénigne de lui amener des religieux de son monastère, pour desservir l'église de Fécamp. Guillaume V d'Aquitaine faisait chaque année un pèlerinage à Rome ou à Saint-Jacques, en Espagne. Il élevait une abbaye en l'honneur de saint Pierre, se préparant ainsi à quitter le monde, comme son père, pour la vie monastique.

Lorsque l'époque fatale fut passée, quand le monde espéra de vivre encore un peux, l'humanité se remit en mouvement ; le bon Robert lui-même fit la guerre. Mais ces mouvements n'ont point d'intérêt ; ces petites guerres de fief à fief n'amènent aucun résultat. C'est le duc de Normandie qui attaque le comte de Blois, et appelle les Danois ; Robert laisse le comte s'accommoder avec Richard. Ailleurs, Henri de Bourgogne étant mort, son beau-fils, Otte Guillaume prétend à son duché ; Robert résigne et sarde le duché de Bourgogne, mais pour investir Henri, son second fils. Le plus grand mouvement que le roi se donne, c'est une guerre soutenue pour le comte de Flandre, Baudouin le Barbu, contre le roi de Germanie, Henri II ; mais les deux saints firent deux fois (1007-1023) la paix que conserva leur amitié et leurs vertus.

Cependant les Capétiens gagnaient à cette modération, à cette patience qui les faisait oublier. La royauté s'affermissait dans leur famille. Le roi Ruben ayant perdu son els, Hugues, examina lequel des trois els qui lui restaient était le plus capable de lui succéder, et son choix s'arrêta sur Henri[5] ; les grands le soutinrent contre sa femme, et Henri fut couronné pour succéder à son père.

Le long règne de Henri Ier (1031-1060) frappa plus fort ce monde qui dormait et le réveilla. Le nord s'agita pour ou contre la cause du roi. Si les vassaux du midi y restèrent étrangers, ils remuèrent su moins pour leur propre cause. Déjà la Normandie avait pour duc Robert le Magnifique, surnommé le Diable pour sa manière de faire la guerre, Ce diable, succédant au bon Richard, après quelques mois de règne d'un frère aîné, avait annoncé la fin d'un trop long repos. Il avait enlevé la ville d'Évreux son frère, battu l'évêque de Bayeux ; rétabli Lecomte de Flandre chassé par son fils. Sa maxime était qu'il fallait pousser la guerre à outrance pour la terminer vite, ou ne pas la commencer. Il se faisait un jeu des affaires du ciel, comme des affaires de lai terre. Dans un pèlerinage à Jérusalem, fatigué d'une longue route, comme il était porté

en licière par quatre Maures, un Normand le rencontrant lui demanda ce qu'il fallait dire au pays : Tu diras que tu m'as vu porter en paradis par quatre diables. Du reste, il fut fidèle à l'alliance des ducs normands avec les Capétiens. La reine Constance préférait à Henri son autre fils Robert ; elle armait pour lui le comte de Flandre, et Eudes, comte de Blois et de Chartres, héritier du comté de Troyes. Les secours de Robert le Diable sauvèrent Henri. Il battit son frère à Villeneuve-Saint-Georges, obligea sa mère au repos ; mais il donna à son frère le duché de Bourgogne, et céda au duc de Normandie le Vexin français. L'activité de Henri lui assurait la couronne, il la conserva par le même moyen. Eudes, son second frère, voulant aussi un duché, s'entendait avec les comtes de Blois, de Valois, de Champagne. Eudes fut pris et enfermé, ses complices battus, quelques-uns pris et dépouillés. Ainsi commençait la lutte du roi et de la féodalité, pour se terminer par le triomphe du roi.

Mais la résistance devait être longue et difficile ; deux grandes provinces allaient soutenir la lutte contre le roi, la Normandie et l'Aquitaine. Henri Ier contribua lui-mérite à la puissance des ducs normands ; il avait (1035) cédé le Vexin français, il sole tint encore le fils de Robert le Diable, Guillaume, contre des seigneurs rebelles, et les battit lui-même au Val-des-Dunes, entre Caen et Argentan (1047). Au midi, les ducs d'Aquitaine, après quelques guerres sans résultat contre les comtes d'Anjou, venaient d'acquérir le duché de Gascogne (1052), et les montagnards des Pyrénées se joignaient de nouveau aux Aquitains, comme au temps de Waïfre. Henri essaya vainement d'affaiblir plus tard le duc normand (1053) ; battu deux fois, il se hâta de faire couronner son fils Philippe pour lui assurer sa succession.

Philippe Ier, roi à sept ans (1060), sous la tutelle de Baudouin V de Flandre, et peut-être trahi par son tuteur, ne s'opposa point à l'expédition de Guillaume le Conquérant en Angleterre. Tandis qu'il acquérait le Gâtinais, par une cession du comte d'Anjou, et jurait de tenir la terre aux us et coutumes qu'elle avait été tenue (1068), le duc normand devenait roi des Anglais. Philippe ne put même soutenir le fils de son tuteur, Arnoul III, contre Robert le Frison, envahisseur de la Flandre, et épousa Berthe, elle de Robert (1071). Le duc de Normandie avait promis, dit-on, de tenir l'Angleterre comme fief de la France. Il allait maintenant refuser l'hommage pour la Normandie, et la lutte du roi et des vassaux de France devait être la rivalité de la France et de l'Angleterre.

[1] Voyez sur ces principautés féodales, les *chroniques* de saint Bertin, de saint Bénigne, et les *Gesta consulum andegavensium*, apud Achery.

[2] D'Argentré, *Histoire de Bretagne*.

[3] Voyez M. Desmichels, t. II, p. 634.

[4] *Inter script. Normann*.

[5] Radulphe Glaber.

SECONDE PÉRIODE

CHAPITRE DOUZIÈME.

Seconde invasion. — Lutte des Anglo-Saxons contre les Danois. — Egbert, Alfred, Canute, Guillaume le Conquérant.

I

Au lieu d'une histoire variée, comme dans rem-pire carlovingien, où l'invasion se mêle aux querelles des princes et au démembrement féodal, il n'y a dans l'histoire des Anglo-Saxons, qu'un seul fait, un seul intérêt, la résistance à l'invasion. L'heptarchie s'efforce de s'unir pour opposer l'union d'un grand peuple aux ennemis du dehors. La lutte sera donc plus longue, et les barbares ne prévaudront qu'après trois siècles. Mais leur victoire sera complète ; au lieu d'une province comme la Hongrie ou le duché de Normandie, qui devaient disparaître un jour, ils prendront tout le pays des Anglo-Saxons, pour y fonder une royauté nouvelle qui dure encore.

Egbert, le protégé de Charlemagne, commença la réunion et la résistance. Après neuf ans de repos (800-809), il attaqua les Bretons de Cornwall, conquit les royaumes d'Essex et de Kent (823) ; il combattit les Merciens pour délivrer les Estangles, soumit les rois de Mercie au tribut et au serment de fidélité, et, s'avançant vers la Northumbrie 7 reçut des otages et fut reconnu pour suzerain (828). Quelques-uns des peuples tributaires gardèrent encore des rois, mais Egbert était leur maître ; il était vraiment Bretwalda, et devait transmettre ce titre à ses successeurs

au royaume de Wessex. Un ancien auteur l'appelle encore *monarque de la Bretagne*.

Il montra alors comment on pouvait repousser les Danois ; les barbares avaient pillé l'ile de Shepey (832) ; Egbert réunit tous les peuples de l'heptarchie à Londres, et malgré l'habileté des Danois, alliés des Bretons, il les vainquit dans un grand combat sur les côtes du Wessex. Son successeur, Ethelwulf, chef du pays comme lui, établit dans tous les districts maritimes, des officiers pour rassembler les habitants à la première alarme, et s'opposer au débarquement des barbares : successivement vainqueurs et vaincus, les Danois se lassèrent pour dix ans, et se joignirent a ceux qui menaçaient l'empire carlovingien, mais ils revinrent en grand nombre en 851. Trois cents vaisseaux remontaient la Tamise ; Londres, Canterbury étaient pillées ; mais Ethelwulf les battit à Okeley ; ce fut la plus sanglante défaite des Danois ; vaincus encore dans le Devonshire et sur les côtes de Kent, ils disparurent, laissant à cette année le nom d'*année prospère*. Bientôt une nouvelle précaution fut prise : dans une assemblée des thanes du Wessex, il fut réglé que le dixième de chaque manoir serait ajouté aux possessions de l'Église : un conseil des États tributaires accepta cette obligation, et en retour, le clergé anglo-saxon désigna le mercredi de chaque semaine, comme un jour de prières publiques contre les Danois.

Jusque alors rien n'avait réussi aux Danois. Ethelwulf leur vainqueur avait pu quitter son royaume, visiter le roi de France, Chartes le Chauve, visiter Rome où il fit couronner d'avance Alfred, son plus jeune fils ; il avait pu encore diviser ses États (858) entre ses deux fils, Ethelbald et Ethelbert, dont l'un régna sur le Wessex, et l'autre sur Essex et Kent ; ce partage n'avait pas été un danger pour les Anglo-Saxons. Ethelbert, qui bientôt régna seul, et que d'anciennes chroniques appellent le *conquérant invincible*, punit le pillage de Winchester par une brillante victoire ; Regnar Lobrog, l'audacieux roi de la mer qui avait pillé Paris, débarqua en Northumbrie où Osbert et Ælla se disputaient le trône, mais il fut pris par Ælla et livré aux serpents. Les Anglo-Saxons triomphaient.

Mais Regnar, tandis que les serpents le dévoraient, dédaignant le mal et *souriant à la mort*, avait dit que les fils du sanglier vengeraient leur père. Ethelred Ier (866) venait de succéder à son frère Ethelbert, quand Inguar et Ubbo, fils de Regnar, apparurent en Estanglie. Ils apportaient ce magique étendard que leurs sœurs avaient tissé, ce corbeau qui déployait

les ailes quand les Danois devaient vaincre. Ils avaient pris York. Osbert et Ælla ne purent les y forcer ; Osbert tué Ælla fut pris, et Inguar et Ubbo torturèrent avec une joie exquise le meurtrier de Regnar, comme l'aigle qui se venge en déchirant la chair jusqu'aux os. On découpa ses côtes, on arracha ses poumons par les ouvertures ; on couvrit de sel ses blessures saignantes. Ainsi finirent les rois de Northumberland ; les Danois, maîtres des côtes méridionales de la Tyne s'y arrêtèrent pas.

Le roi tributaire de Mercie appela vainement Ethelred. Nottingham reprise n'empêcha pas de nouvelles courses ; la Mercie ravagée pendant six mois, vit périr ses monastères les plus riches, torturer les moines, outrager les religieuses ; le roi mercien, espérant que le torrent passerait comme il était venu, avec rapidité, se tournait contre les Bretons. De la Mercie, les Danois se jetèrent sur les Est-Angles ; le roi Edmond, réduit à ses seuls forces, les licencia et se retirait dans un château quand il fut pris et conduit à Inguar. Il rejeta des offres contraires à sa foi ; on eut beau l'attacher nu à un arbre, le déchirer de coups de fouet, lui percer de flèches les bras et les jambes : le martyr ne céda pas, et sa tête fut tranchée. L'Est-Anglie passa au chef danois Gothrun, et tandis qu'Inguar retournait en Northumbrie, d'autres plus aventureux s'approchèrent du Wessex.

Le bretwalda, Ethelred, résista assez heureusement et gagna la bataille d'Escesdune par la valeur d'Alfred. Alfred (871), successeur d'Ethelred, n'ayant pu vaincre une seconde fois, paya la retraite des Danois. Le roi de Mercie leur offrait des sommes considérables, s'ils voulaient traverser son royaume sans le ravager ; ils acceptèrent l'argent et pillèrent le monastère de Repton, le plus vénéré des Merciens, chassèrent le roi et mirent à la place un de ses thanes. Le misérable, esclave des Danois, se dévoua à les enrichir ; tant qu'il eut quelque chose à prendre pour eux, ils le laissèrent roi, puis lui ôtèrent les insignes de la royauté et le firent périr dans les tortures ; la Mercie n'eut plus de roi.

Il ne restait aux Anglo-Saxons que les districts au sud de la Tamise, et au nord de la Tyne. En 875, Halfdene acheva la conquête de la Northumbrie, marquant son passage par l'incendie des couvents, et les restes mutilés de ses victimes, puis de retour en Bernicie, il la partagea aux Danois, les invitant à l'agriculture. En même temps, Gothrun attaquait le midi ; Alfred, trop confiant, fut vaincu. Il avait d’abord équipé une marine, triomphé des Danois sur mer, et forcé Gothrun à

sortir de Wessex ; mais le rusé chef de pirates, attaquant inopinément pendant l'hiver, au lieu de célébrer ses victoires par des fêtes, s'empara de Chippenham. Alfred, déconcerté, renvoya ses thanes et chercha une retraite dans le district de Sommerset : rien ne résista plus à la férocité danoise. Quelques vaincus s'enfuirent sur le côte de France ; d'autres, pour rassasier le vainqueur, livrèrent une partie de leurs biens, et se soumirent. Alfred se cachait, demandant l'hospitalité aux plus pauvres, tandis qu'un eolderman fidèle, errant comme lui, cherchait des partisans et des troupes contre les Danois.

Les Danois n'eurent pas le temps d'affermir leur conquête. Les Anglo-Saxons connurent bientôt la retraite de leur roi ; ils y venaient en grand nombre. C'était une île au milieu de marais. Alfred en sortant avec les siens, tombait sur des partis détachés de Danois, et rapportait leur butin. Il bâtit bientôt un pont pour joindre son île à la terre ferme, et un fort pour la défendre.

Cependant Ubbo, reparaissant avec une flotte nouvelle, ne pouvait forcer le château de Kinwith, il perdait le *corbeau*, et les Anglo-Saxons reprenaient courage de tous côtés. Alfred sortit de son île, il donna rendez-vous aux siens à la pierre d'Egbert (Brixton) et fut salué comme le vengeur de la patrie. Mais déjà Gothrun les avait aperçus. ; il convoquait ses Danois et les rangeait en bataille. Le combat fut long, et digne de la valeur des deux peuples ; à la fin les Danois plièrent ; mais la vengeance anglo-saxonne n'étant pas complète ; ils poursuivirent les fuyards ; puis, traçant des lignes autour du camp ennemi, ils enfermèrent les Danois. Gothrun ne pouvait échapper. Il lutta quinze jours contre le désespoir et la faim ; alors il parla de capituler. Les conditions étaient la délivrance des Anglo-Saxons (878). Gothrun et les principaux chefs durent embrasser le christianisme, évacuer leurs conquêtes, livrer des otages, garantir le traité par un serment. Gothrun se fit baptiser avec trente de ses officiers, prit le nom d'Athelstan, et de retour en Mercie, il ordonna aux siens de cultiver la terre. Au bout d'un an, il retourna dans son royaume d'Estanglie. Nul chef barbare n'a mieux observé sa parole. Un traité ayant déterminé les limites des deux royaumes, et donné pour séparation la Tamise, la source de la Lee et le cours de l'Ouse jusqu'à son embouchure, Gothrun ne réclama rien au delà, et refusa de se joindre aux efforts d'Hasting, qui lui promettait de nouvelles conquêtes. Par un second traité, Alfred et Gothrn s'engagèrent à propager la religion chrétienne, et à punir l'apostasie, les lois danoises furent assimilées aux

lois saxonnes, et les deux monnaies eurent également cours pour le payement des amendes. Les Danois de Gothrun, civilisés par son exemple, s'attachèrent au sol nouveau comme à leur patrie, et le défendirent eux-mêmes contre les autres Danois.

Alfred commençait à mériter le nom de *Grand*, il le mérita mieux encore par son administration. Il partagea la population entre la défense et la culture des terres. Les habitants des villes et des cités furent chargés de les défendre sous les ordres d'un délégué du roi (*king's grerefa*). Le reste du peuple, partagé en deux classes, faisait alternativement le service, sous les ordres du roi, ou de l'eolderman du comté. Il fit dresser le plan des côtes et des rivières navigables, et construire des châteaux partout où l'ennemi pouvait débarquer. Sa marine s'agrandit, ses vaisseaux plus longs que ceux des Danois eurent un pont plus élevé ; un nombre de rameurs proportionné au poids des vaisseaux en facilitait la manœuvre, et une sage distribution de flottes dans les ports prévint toutes les attaques.

Les frontières étant assurées, Alfred s'occupa de l'administration intérieure, de la justice d'abord. Les ordonnances d'Ethelbert, d'Ina, d'Offa, rassemblées et modifiées, formèrent un nouveau code. Chaque *shire* ou *comté* eut son *shiremote* (tribunal du comté), assemblé deux fois par an, sous le présidence de l'évêque ou de l'eolderman. Tous les thanes y assistaient, mais quand il fallait de plus fréquentes réunions, un *shirereve* (shérif), convoquait douze prud'hommes qui prononçaient avec lui. Le roi lui-même, deux fois par an, appelait à son *wittenagemot* les évêques et les abbés, les *earls* ou comtes et les *thanes* qui possédaient quarante hydes. Il délibérait avec eux sur les affaires du royaume. Là il recevait les appels contre les magistrats inférieurs, punissant avec sévérité les prévarications : quarante-quatre magistrats furent exécutés dans l'espace d'un an pour des jugements iniques ou irréguliers. Ainsi la tranquillité se rétablit ; le vol ou l'assassinat contenus par un actif châtiment, devinrent rares, et l'on répéta à la louange d'Alfred, ce qu'on avait déjà dit de Théodose, de Théodoric le Grand, d'Edwin ; que des bracelets furent suspendus sur une route, et que personne n'osa les prendre. Plus tard on a dit la même chose de Rollon.

L'invasion des Danois avait détruit les monastères, et avec eux la civilisation. Alfred attira donc des étrangers savants de la Mercie, de la Vieille-Saxe. Asser de Saint-David, engagé par des présents

considérables, promit de résider auprès du roi, pendant sis mois de l'année. Agiter a été l'historien, te panégyriste d'Alfred. L'archevêque de Reims, Hincmar, lui envoya Grimbald, le prévôt de Saint-Omer. Alfred avait alors trente-neuf ans ; à peu près à cet âge Charlemagne avait appris à lire ; Alfred s'appliqua dès lors à l'étude de la littérature romaine. Je me suis souvent étonné, disait-il, que les illustres savants qui ont fleuri chez les Anglo-Saxons, aient la tant de livres étrangers, sans penser à les traduire dans notre langue. Il se mit lui-même à l'œuvre traduisit l'histoire de Bède, et l'*Épitomé* d'Orose, le *Traité de la consolation* de Boèce, et la *Pastorale* de Grégoire le Grand ; faisant ainsi connaître aux Anglo-Saxons leur histoire, et celle des peuples anciens, à tous les hommes leurs devoirs, au clergé les ordres d'un grand pape pour son instruction. Chaque évêque reçut une copie de la *Pastorale* traduite, et dut la conserver avec soin pour l'usage de son clergé. En même temps de nombreuses écoles s'ouvrirent. Les enfants des hommes libres devaient apprendre au moins à lire et à écrire ; le latin était imposé à ceux qui aspiraient aux fonctions ecclésiastiques.

Le revenu d'Alfred se divisait en deux parts. L'une, divisée en trois lots, payait ses ministres et ses domestiques, les étrangers qui le visitaient, les nombreux ouvriers qui bâtissaient des palais. La seconde moitié, divisée en quatre lots, fournissait aux écoles, à deux monastères, l'un de femmes, sous la direction de sa fille, l'autre d'hommes étrangers qui devaient enseigner de nouveau la vie monastique, oubliée pendant l'invasion, en troisième lieu aux indigents, enfin aux nombreuses aumônes qu'il répandait sur les églises du pays de Galles, de la Northumbrie ; de l'Armorique, de la Gaule. On dit même que ses aumônes allèrent chercher les chrétiens de Jérusalem et de l'Inde.

C'est un curieux spectacle que cette invasion vaincue et réparée, cette renaissance des lettres et des arts alors que les lettres et les arts disparaissaient du Continent, et ce roi, puissant et magnifique, renouvelant Charlemagne, au moment où l'œuvre de Charlemagne subissait, sans retour et sans vengeance, tous les malheurs de l'invasion. De tristes prévisions n'affligèrent pas les dernières années d'Alfred. Suzerain des Danois de l'Estanglie et du Northumberland, maitre absolu de la Mercie qui n'avait plus de rois, il en donna le gouvernement à son gendre Ethered, et reçut l'hommage des rois gallois fatigués de leurs dissensions. Hasting ne put réussir à se faire un royaume, lorsque de nombreux *hommes du nord* rassemblés dans le port de Boulogne et

embarqués sur trois cents vaisseaux, abordèrent sur deux points de la domination anglo-saxonne (893). Gothrun, le fidèle allié d'Alfred, était mort, et les Danois établis se révoltaient. Mais une lutte de trois ans sauva Alfred ; il força Hasting au départ, malgré ses perfidies ; vainquit les Normands qui restaient après Hasting, et les obligea à recevoir un établissement en Estanglie, ou à fuir. De petites escadres qui parurent ensuite furent punies par de sanglantes défaites et l'exécution de leurs chefs.

Alfred mourut l'an 900. Le dixième siècle s'ouvrait donc plus favorable Anglo-Saxons qu'aux autres peuples. Alfred avait réduit les Danois au repos et à la culture des terres, sous son autorité, mais il ne les avait pas chassés. La Mercie était gouvernée par un eolderman à peu près indépendant, comme les grands vassaux de France, l'union n'était pas complète ; mais Edouard Ier, fils d'Alfred, la décida ; il abolit le gouvernement national de la Mercie qui fut réunie à la couronne, il soumit les Danois de l'Estanglie, et déjà les Danois et les Angles du nord lui offraient de le reconnaître, quand il mourut (924) ; son œuvre fut achevée par Athelstan, son fils aîné.

Athelstan chassa les chefs danois de la Northumbrie, rasa le château d'York, effraya le roi d'Écosse, Constantin, qui reconnut sa suprématie, intimida les Bretons de Galles, borna leurs vassaux à la rive gauche de la Wye, leur imposa un tribut de vingt livres d'or et de trois cents livres d'argent, refoula les Bretons de Cornwall au delà du Tamar, et convoqua dans un lieu nommé Eadmote, tous les princes écossais, cambriens et bretons ; ils placèrent leurs mains dans les siennes, et lui prêtèrent serment comme les vassaux à leur lord (seigneur). En vain une expédition étrangère menaça cette grande suprématie. Anlaff (937), fils du dernier roi danois de Northumbrie, parut dans les États de son père ; cinq nations formaient son armée ; Norvégiens, Danois, Écossais, Irlandais et Bretons ; mais cent bannières flottaient au-dessus de l'armée d'Athelstan, chaque bannière était défendue par mille guerriers. La bataille se donna à Brunanbourg. Jamais, depuis l'arrivée des Saxons et des Angles, ces artisans de la guerre, on n'avait vu un pareil carnage en Angleterre. Anlaff échappa, mais en laissant sur le champ de bataille cinq rois de la mer. Alors les hommes du nord saluèrent Athelstan du nom de *Conquérant*, les chefs danois avaient disparu, les princes bretons vivaient soumis. Tandis que les royaumes du continent perdaient l'unité

par le démembrement féodal, l'heptarchie réunie ne portait plus qu'un nom : Athelstan se nommait lui-même roi d'Angleterre.

II

La tranquillité qui commence alors pour soixante ans, rarement troublée par quelques efforts des barbares, ne fut pas sans gloire au dedans, ni même au dehors. Athelstan, respecté du roi de Norvège Harold Harfager, reçut de lui un magnifique vaisseau, aux voiles de pourpre, à l'éperon couvert de plaques d'argent, garni à l'intérieur de boucliers dorés. Il éleva le fils d'Harold, Haco, qu'il mit ensuite en possession du trône de Norvège, et le fit accompagner de missionnaires chrétiens. Il avait reçu le fils de Charles le Simple, son neveu, et le renvoya au trône de France, quand les grands vassaux le redemandèrent. Enfin les Bretons de l'Armorique, menacée par les Normands de Rollon, fuyaient en Angleterre. Là fut élevé le petit-fils d'Alain le Grand, qui revint défendre la Bretagne et la maintenir indépendante. Déjà Hugues le Grand avait demandé en mariage une sœur d'Athelstan ; il l'avait obtenue par de magnifiques présents : des chevaux, des parfums, des joyaux, des reliques, l'épée du grand Constantin, et la lance de Charlemagne. Henri l'Oiseleur en demanda une autre pour son fils Otton, la quatrième épousa un prince d'Aquitaine.

Edmond, frère d'Athelstan, dans un règne de six années (940-946) consolida cette royauté en réduisant les cinq bourgs de Mercie, dont il chassa les Danois pour les remplacer par des colons anglais, et en combattant les Northumbres. Ce peuple mixte, d'origine saxonne ou danoise, toujours prêt à la révolte, avait encore reçu Anlaff et Reginald qui se disait roi d'York. Forcés tous deux au baptême par Edmond, ils voulaient se révolter après son départ, et furent chassés par l'archevêque d'York et l'eolderman de Mercie, mais il fallait un dernier coup aux Northumbres. Edmond étant mort assassiné, son frère Edred fut couronné, à la place de ses fils trop jeunes pour *gouverner le quadruple royaume des Anglo-Saxons, des Northumbres, des païens et des Bretons*. La Northumbrie, aidée encore par les Danois, reconnut pour roi un exilé de Norvège. Edred ravagea le pays sans pitié, mit aux prises Anlaff et le nouveau roi, les détruisit l'un par l'autre, enferma l'archevêque d'York dont la fidélité était suspecte, emmena les nobles northumbres, divisa la

Northumbrie comme le reste de l'Angleterre, en comtés, districts et cantons, et fit un comte de Northumberland, sous les ordres du roi.

La délivrance était complète ; l'ennemi du dehors vaincu suspendait pour longtemps ses menaces. Edred finit son règne dans la paix, relevant les monastères, et donnant sa confiance à Dunstan, l'abbé de Glastonbury. Le repos qu'il avait établi ne fut troublé à l'intérieur qu'après sa mort (955), lorsque régna son neveu Edwy, fils aîné d'Edmond. Débauché furieux, ennemi de tous les amis d'Edred, prodigue effronté, Edwy ne pardonna pas à Dunstan qui lui reprochait sa rapacité et ses vices[1], et l'exila ; tandis que les West-Saxons le supportaient parce qu'il descendait de Cerdic, les autres nations se soulevèrent ; Edwy ne put vaincre les Merciens ; son frère Edgar fut reconnu roi dans la Mercie et dans la Northumbrie, et bientôt la mort d'Edwy lui donna le Wessex (959).

Edgar a été surnommé *le Pacifique*. Son règne semble en effet la pacification de tous les maux, et l'organisation des peuples soumis et de la royauté. Dunstan, rappelé de l'exil, devint archevêque de Cantorbéry, et fut chargé de la réforme du clergé.

D'abord Edgar répara la tyrannie d'Edwy, annula ses actes, satisfit les thanes offensés. La population northumbre, pour être vaincue, n'était pas moins mêlée de Danois impatients. Edgar divisa le Northumberland en deux comtés plus faibles qu'un seul, et plus faciles à surveiller et à contenir ; dans un wittenagemot, à York, il laissa aux Danois leurs coutumes, en soumettant les Angles du pays aux statuts qu'il aurait décrétés avec ses conseillers ; il ajouta qu'il voulait faire vivre en paix le riche et le pauvre dans toutes les parties de ses États, chez les Danois, les Bretons, les Anglais. Il recommanda l'exécution des amendes qu'il avait imposées pour les différents crimes. Mais il ne se fiait pas encore à la fidélité de ces Danois de Northumbrie, qui l'avaient fait roi, et dont il aimait les mœurs ; il prévint leur défection, par l'entretien de flottes nombreuses sur les côtes, toujours prêtes contre les rois de la mer, et lui-même visitait souvent par mer les différentes parties de ses États. Il voyageait aussi sur terre, réformant les abus et les prévarications des magistrats. Il fit cesser les querelles de famille, et les força à céder aux décisions des tribunaux. La monnaie recouvra son poids et sa pureté ; le vol, puni avec justice, cessa presque entièrement, et les habitants de Thanet, depuis longtemps pirates, furent attaqués par l'eolderman de Kent ; le pays fut ravagé, et les plus coupables punis sans jugement.

Enfin des loups nombreux ravageaient l'Angleterre. Edgar mit leurs têtes à prix ; chaque noble dut apporter au roi, chaque année, dix têtes ou dix peaux de loups ; le fils aîné du roi devait en apporter cent ; il ne resta pas un loup en Angleterre.

La réforme ecclésiastique, la réparation des maux de l'Église fut plus difficile. La discipline s'était relâchée au milieu de l'invasion ; les monastères détruits, leurs terres, sans propriétaires, avaient passé aux thanes voisins. Edwy avait pillé encore, par haine pour Dunstan. Le clergé libre ne rappelait guère à Dunstan la primitive église ; les clercs autrefois vivaient en communauté, loin des affaires temporelles. L'invasion les ayant dispersés, ils s'étaient partagé les revenus de leurs églises, et de retour dans leurs familles, ils se livraient aux plaisirs, comme les laïques : le célibat ecclésiastique ne s'observait plus avec la même rigueur. Dunstan, primat d'Angleterre, commença par les établissements monastiques. Edgar fut supplié de rendre les terres qui leur appartenaient ; les possesseurs nouveaux consentirent à les vendre, ou les abandonnèrent de bonne grâce. La vie monastique, prêchée par les évêques, protégée par le roi, reprit faveur : on vit s'élever les grandes abbayes d'Ely, de Peterborough, de Thorney, de Malmsbury ; on y accourut de toutes parts. Dunstan s'occupa ensuite du clergé libre. Une commission autorisée par Renie surveilla la réforme. Les prêtres, diacres ou sous-diacres, durent garder la chasteté sous peine de perdre leurs bénéfices ; l'évêque de Worcester réunit en communauté religieuse les chanoines de sa cathédrale ; celui de Winchester, trouvant plus de résistance, appela à son aide le pouvoir royal. la vie monastique l'emporta de toutes parts. Voilà la gloire de Dunstan, il fut en Angleterre le précurseur de Grégoire VII.

Le roi qui opérait tout cela par lui-même ou par sa protection, s'enorgueillissait de son règne heureux et bienfaisant. Il s'appelait lui-même roi des Anglais et de toutes les nations, monarque d'Albion et de tous les rois des îles. Les princes écossais et bretons se reconnaissaient ses tributaires, mais il ne se crut lui-même roi qu'après seize ans, lorsqu'il eut fait le bien. Alors seulement il se fit couronner à Bath. De là il vint à Chester pour recevoir l'hommage de sept rois, les rois d'Écosse, de Cumberland, d'Anglesey et des îles, de Westmoreland, de Galloway, et de trois rois de Galles. On se rendit par eau à l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Le roi Edgar tenait le gouvernail, et les rois ses vassaux agitaient les rames. Derrière suivaient les prélats et les thanes, dans

d'autres barques, et sur les deux rives la multitude frappait l'air de ses acclamations. A la fin de la cérémonie, Edgar dit à ceux qui l'entouraient : Mes successeurs pourront se croire rois, quand ils commanderont à tant de princes. Mais il n'eut pas d'héritier de son règne. *Aucune flotte n'avait été assez orgueilleuse, aucune armée assez hardie, pour venir en Angleterre chercher sa nourriture, tant que ce noble roi vécut. Rois et comtes s'inclinaient devant lui, et faisaient sa volonté ; et sans-combat il avait tout gouverné comme il avait voulu. Mais le régulateur des Est-Angles, la joie des West-Saxons, le défenseur de la Mercie*[2], mourut quelques mois après son couronnement (975) ; et l'Angleterre perdit sa gloire. Jamais tant de calamités ne l'ont accablée qu'après la mort d'Edgar.

III

Une querelle de famille ouvre par un meurtre cette nouvelle époque. Edgar avait deux fils, Édouard et Ethelred, celui-ci né de sa seconde femme. Édouard eut d'abord peine à succéder à son père quoique et lorsque l'éloquence de Dunstan lui eut acquis les suffrages de totales les nations, sa belle-mère le fit assassiner : Ethelred devint roi à dix ans (978).

Les rois de France, en acceptant Rollon, avaient mis fin aux ravages des hommes du nord. Les Normands-Français, devenus ennemis de leurs compatriotes, les repoussaient à leur tour. Il n'en fut pas ainsi de l'Angleterre. Les ravages purent recommencer sans qu'Ethelred II trouvât du secours dans ces Danois, établis près de l'Humber et trop favorisés par Edgar. Le premier aventurier qui parut en 980, pilla sans résistance pendant plusieurs années l'île de Thanet, les côtes de Cornwall, l'île de Portland. Un armement plus considérable en 991 fut éloigné par dix mille livres d'argent. Les rois de France avaient connu *l'impôt des Normands* ; le *danegeld*, l'argent des Danois, n'était pas une nouveauté en Angleterre : Ethelred voulut se consoler par ce souvenir de honte.

Mais le danger, toujours renouvelé, paraissait grand. Le wittenagemot ordonna la réunion d'une flotte considérable à Londres soudes ordres de deux eoldermen et de deux prélats. La précaution n'était pas vaine. En 994 parurent Sweyn (Suénon), roi de Danemark, et Olave (Olaüs), roi de Norvège. Avec quatre-vingt-quatorze navires, ils menaçaient la ville de

Londres, et pour mieux ravager la terre, ils avaient formé un corps de cavalerie. Ethelred n'osait point résister : il payait déjà 16.000 livres, et cantonnait les barbares à Southampton. Heureusement, Olave, dans une de ses courses avait été converti par un ermite ; il reçut en Angleterre le sacrement de confirmation, promit à Ethelred de ne plus attaquer les peuples chrétiens, et partit ; Suénon affaibli fut obligé de le suivre, mais il ne lui pardonna pas. La rivalité de ces deux hommes permit à Ethelred de respirer. Olave, occupé à la conversion de ses sujets de Norvège, fut attaqué par Suénon ; surpris en pleine mer, trop faible contre des ennemis nombreux, il se précipita dans les flots. Pendant ce temps la flotte d'Ethelred s'emparait de l'île de Man, et en chassait les pirates.

Cependant une nouvelle flotte avait porté la dévastation jusqu'au canal de Bristol ; un *danegeld* de 24.000 livres avait pu seul les éloigner. Ethelred chercha un allié au dehors ; il s'unit aux Normands de France, contre les Northmans de Danemark. Ethelred venait de perdre sa femme ; par la médiation du pape Jean XV, qui fit cesser une vieille animosité, Ethelred épousa Emma, fille de Richard Ier, duc de Normandie. Le traité établissait une paix perpétuelle entre le roi d'Angleterre et le duc normand, entre leurs enfants nés ou à naître : des amendes répareraient les infractions. Aucun des deux princes ne donnerait asile aux sujets ou ennemis de l'autre sans une permission écrite ; ainsi les Danois n'auraient plus le secours des Normands ; mais Ethelred ne se crut pas assez fort par cette alliance. Il tenta une perfidie qui le perdit (1002). Tous les Danois établis dans l'ile furent massacrés le même jour, à la même heure. Les églises ne furent pas un asile ; on massacra au pied des autels. La sœur de Suénon, devenue chrétienne, et restée en Angleterre comme otage des traités avec les Danois, vit périr ses enfants, et périt elle-même lentement sous des coups de lance ; mais dans son désespoir, elle dit un mot qui allait s'accomplir : Dieu vous punira, et mon frère me vengera.

Suénon les vengea d'abord par une guerre de quatre ans (1003-1007) ; Ethelred, trahi par le gouverneur d'Exeter et par l'eolderman de Mercie n'opposa aucune résistance. Le ravage passa d'un comté à l'autre jusqu'au dernier, chaque village, chaque cité eut son incendie. Le mal ne s'arrêtait pendant l'hiver que pour reprendre avec une force nouvelle au printemps. En quelques lieux le courage des indigènes faisait obstacle, mais les armées anglaises ne pouvaient tenir en pleine campagne contre les Danois. Suénon cependant se fatigua, et pour se retirer se contenta d'un danegeld de 36.000 livres d'argent.

La seconde vengeance vint deux ans après ; le wittenagemot avait formé une flotte, exigeant un vaisseau de celui qui possédait trois cent dix hides de terre, et de celui qui possédait huit hides, un casque et une cuirasse ; mais la division des chefs ôta bientôt tout espoir. Suénon envoyait alors le féroce Thurchil qui avait un frère à venger. Le Danois ravagea les comtés du sud, prit l'Estanglie, découvrit les marais où fuyaient les indigènes, et revint assiéger Cantorbéry. Un traître mit le Feu à quelques maisons, et tandis qu'on travaillait à l'éteindre, les Danois s'élancèrent par une porte forcée. Les moines, le clergé, les femmes, les enfants, s'étaient enfuis dans la cathédrale, l'archevêque accourait au-devant des barbares pour demander la vie des habitants. Il fut enchaîné et condamné à voir périr son église. Une pile de bois fut élevée le long des murs, et les Danois y mirent le feu en hurlant. Bientôt le feu atteignit le toit, le plomb fondait, les charpentes tombaient embrasées sur les réfugiés, ils voulaient fuir, mais à mesure qu'ils passaient, ils apercevaient leur primat enchaîné et tombaient morts sous les sabres danois. Sept mille avaient péri, huit cents étaient captifs ; on épargnait, encore l'archevêque pour en tirer une forte rançon. Il paya enfin son refus par la mort (1012). Alors Thurchil offrit son amitié à Ethelred pour 48.000 livres ; pour de l'argent, les hommes de quarante-cinq vaisseaux donnèrent serment de fidélité, et obtinrent des terres. On voulait à tout prix mettre un terme à cette lutte inégale : on croyait qu'un homme du nord valait dix Anglais.

Mais à la nouvelle des succès de Thurchil, Suénon avait conçu la pensée de conquérir l'Angleterre. Une flotte magnifique, parée des anciennes dépouilles, entra dans l'Humber (1013). Les Anglais surpris, et ne sachant comment se défendre, reçurent l'ordre d'envoyer des soldats et des provisions à l'envahisseur. Il soumit ainsi les Northurnbres, les cinq-bourgs, et tout ce qui est à l'ouest de la Mercie, au nord de Kent ; alors des ordres atroces furent publiés pour la soumission des autres peuples ; ravager le pays ouvert, piller les églises, brûler les villes, tuer par l'épée les hommes et les enfants mâles. Repoussé de Londres, défendue par Ethelred, Suénon appela à Bath les thanes de Wessex, de Mercie, de Northumbrie, et arracha par violence leur serment. Aussitôt Ethelred désespéra ; il recommanda sa femme et ses enfants à son beau-frère, Richard de Normandie et s'enfuit à Wight, et bientôt chez Richard. Cependant ni cette honte, ni ce lâche abandon ne perdaient encore l'Angleterre. Les Anglais ne se croyaient pas vaincus ; Suénon étant mort (1014), ils refusèrent de reconnaître son fils Canute, rappelèrent Ethelred et massacrèrent les Danois ; Canute, contraint de fuir, n'eut que le temps

de mutiler les otages anglais ; il leur coupa les oreilles, le nez, les mains, et les laissa tout sanglants sur la côte.

Il était possible peut-être d'achever la délivrance. Les grands se serraient enfin autour du roi, à condition qu'il oublierait les anciennes offenses, et suivrait les avis du grand conseil ; on maudissait la domination d'un étranger. Le fils d'Ethelred, Edmond *Côte de Fer*, semblait capable par sa valeur opiniâtre de repousser loin l'invasion. Thurchil, fidèle depuis qu'il avait reçu des terres, avait combattu contre Suénon. Mais l'insensé Ethelred s'imaginant qu'il suffisait de massacrer, pour être sauvé, se remit à cette œuvre, sans adresse et sans succès : il frappa les Danois établis, sur leurs terres, ou dans les festins et jusque dans les églises ; Thurchil s'enfuit en Danemark ; en même temps Edmond avait levé une armée ; Edric, gouverneur de Mercie, et favori d'Ethelred, en leva une autre, se prit de querelle avec Edmond, et passa à Canute qui reparaissait. Les efforts d'Edmond furent vains. Roi par la mort de ton père (1016), il lutta pendant un an, livra cinq batailles, sauva Londres, effraya Canute par sa valeur ; mais fut vaincu près d'Ashdown ; alors il traita ; on lui laissa le midi de la Tamise, mais on lui imposa le danegeld pour défrayer le flotte danoise ; et quand il mourut (1017) ses deux fils furent exclus de sa succession ; Canute fut proclamé roi d'Angleterre par toutes les nations.

Canute a été surnommé *le Grand*, et son règne en fut digne. Son habileté le délivra des princes anglais qui pouvaient réclamer ; les deux fils d'Edmond furent envoyés en Suède, et de là chez Étienne, roi de Hongrie ; les frères d'Edmond, Édouard et Alfred étaient en Normandie avec leur mère Emma, ils espéraient peut-être la protection de leur oncle ; Canute demanda et obtint la main d'Emma, s'allia ainsi au duc de Normandie, et convint que les enfants qui naîtraient de ce mariage lui succèderaient en Angleterre. Les grands pouvaient être dangereux, Canute divisa son royaume en quatre gouvernements, prit sous sa juridiction immédiate le Wessex, donna l'Est-Anglie au Danois Thurchil, le Northumberland à Éric, laissa à Edric la Mercie ; mais bientôt Edric se plaignant que sa trahison n'était pas récompensée, Canute le fit mettre à mort avec ses principaux vassaux, coupables peut-être, de complot contre les Danois.

Cependant il ne voulait pas favoriser les Danois, au préjudice des Anglais. Il commençait à comprendre le christianisme, et déplorait les souffrances des vaincus, la rapacité de son père et la sienne. Il renvoya son année danoise, ne retint que trois mille hommes dont il forma sa

garde, et répara les maux de l'invasion. L'abbaye de Saint-Edmond, cruellement ravagée par Suénon, fut réparée avec magnificence, et richement dotée, pour devenir la plus grande abbaye du royaume. Une église s'éleva sur le champ de bataille d'Ashdown, pour faire oublier le triomphe des païens. Dans un wittenagemot à Oxford, il confirma les lois d'Edgar, et engagea les thanes anglais et danois à oublier les anciennes injures et à vivre amis éternellement. Dans une autre assemblée à Winchester il fit de nouvelles lois, recommandant aux juges la vigilance dans la recherche des crimes, et l'indulgence envers le repentir. Il ordonnait la pitié pour le faible et l'indigent, que l'oppression ou la misère poussent au crime. Défense de vendre les chrétiens à des étrangers, de peur qu'emmenés en des pays lointains, ils ne perdent leur foi par éloignement ou par crainte ; défense d'adorer les faux dieux, le soleil et la lune, le feu et l'eau, les pierres et les fontaines, les forêts et les arbres ; châtiment à celui qui se mêle de magie, et qui se nomme *ouvrier de la mort*. Le même code distingua et confirma trois sortes de lois, celles des West-Saxons, celles des Merciens, et celles des Danois. Les vassaux du roi ne lui fourniront plus de provisions gratuites ; la table du roi ne sera entretenue que du produit de ses fermes ; enfin aucun lord ne pourra forcer la fille de son vassal à se marier contre son gré. Les Danois et les Anglais devaient observer ces lois, sous peine d'un *weregild* pour la première infraction, de deux weregild pour la seconde ; et pour la troisième de la confiscation de tous les biens. Les Anglais s'attachèrent donc à cet étranger qui se naturalisait par sa sagesse, et l'impartialité de son gouvernement ; ils le suivirent en Norvège, et la conquirent pour lui. (voyez ch. XIII.)

Son pèlerinage à Rome fut encore utile aux Anglais. Il obtint de l'empereur Conrad II, qu'à l'avenir ses sujets anglais et danois, pèlerins ou marchands, pourraient traverser l'Allemagne sans subir tous les péages établis dans ce pays, et le pape Jean XIX exempta les évêques anglais des sommes exigées jusque-là quand ils allaient à Rome chercher le *Pallium*. Dans la lettre où il faisait connaître le résultat de son voyage il recommandait encore la justice, l'équité envers les pauvres : Je n'ai pas besoin, disait-il, d'argent levé par injustice. On peut donc croire que, partout où il passait, le peuple s'écriât : Que la bénédiction du Seigneur descende sur Canute, roi des Anglais.

L'invasion que ce roi de la mer, adouci et devenu chrétien, avait établie en Angleterre, aurait été sans doute définitive, si les fils de Canute

eussent voulu lui ressembler. Mais à sa mort (1036), les Anglais et les Danois ne s'entendirent pas ; les conditions du mariage de Canute et d'Emma furent violées ; Hardeknut (Hardicanut), né de ce mariage, devait succéder en Angleterre ; mais le comte anglais Godwin, assura la couronne à Harald, fils aîné de Canute et d'une autre femme. Harald attira Emma et les deux fils d'Ethelred ; fit crever les yeux à Alfred, et força Emma de repasser la mer avec Édouard. Emma, dans sa colère, excita son fils Hordicanut, roi de Danemark contre Harald : mais le roi danois irrita encore plus les Anglais. A son arrivée, il n'avait pas trouvé son frère vivant ; il fit jeter son cadavre dans la Tamise, imposa une taxe exorbitante pour le payement de sa flotte, et brûla la ville de Worcester, qui refusait l'argent ; mais bientôt il mourut ; il avait reçu avec honneur le dernier fils d'Ethelred, son frère par sa mère Emma ; le jeune Édouard, surnommé *le Confesseur*, fut proclamé roi (1042), et la domination étrangère disparut ; le danegeld fut aboli, toutes les lois confondues sous le nom de *lois communes*, et il ne resta aux Danois que leurs terres.

Cette restauration de la race anglo-saxonne ne prouvait qu'une chose : la haine des Anglais pour les étrangers ; mais l'Angleterre, quoi qu'elle fit, était destinée à une invasion qui ne devait lui laisser que son nom. La Normandie française avait été pour les hommes du Nord une grande station. De là étaient déjà partis les fondateurs du royaume de Naples ; de là devaient partir aussi les conquérants de l'Angleterre. Édouard le Confesseur, élevé en Normandie, avait pris les habitudes normandes ; beaucoup de Normands l'avaient suivi ; on parlait normand pour lui plaire ; on prenait les vêtements, les formules et jusqu'à l'écriture des Normands ; le roi anglais bannissait de son palais les coutumes anglaises. Ce n'est pas qu'il voulût lui-même livrer l'Angleterre aux étrangers. Sachant bien qu'il n'aurait jamais d'enfants, il avait fait revenir de Hongrie un des fils d'Edmond Côte de Fer, pour lui assurer sa succession, mais le jeune prince était mort, laissant un enfant de quelques années, nommé Edgar. L'homme qui semblait alors capable de la royauté, c'était Harald, fils du comte Godwin, beau-frère d'Édouard, et Anglais comme lui ; mais il avait un compétiteur dans Guillaume de Normandie, fils de Robert le Diable, parent éloigné d'Édouard par Emma. On raconte qu'un naufrage jeta Harold sur la côte de Normandie, et que Guillaume exigea de lui l'hommage et la promesse de ne pas lui disputer le trône d'Angleterre.

On n'a jamais bien su ce qui se passa à la mort d'Édouard le Confesseur ; avait-il fait un testament qui donnait la couronne à Guillaume, ou bien avait-il désigné Harald pour son successeur ? L'un et l'autre éleva des prétentions (1066). Harald, sans s'inquiéter du jeune Edgar, fut proclamé à Londres dans une assemblée de thanes, se fit reconnaître par les Northumbres ; mais déjà il était trahi. Son frère Tostig, comte de Northumberland, exilé par lui, s'entendait avec Guillaume. Le Normand annonçait qu'il soutiendrait par les armes ses prétentions, et sommait Harald, par un héraut, de lui céder la place. Harald répondit qu'il avait été choisi par le peuple, et qu'il s'en montrerait digne ; il s'en montra digne en effet

Il fallait défendre l'Angleterre contre les deux races des hommes du nord, les Danois et les Normands-Français. Tostig avait demandé les secours de Harald Hardrada, roi de Norvège. Avec une flotte de soixante vaisseaux, rassemblés à Bruges, il rançonnait l'île de Wight, et après un échec, il attendait chez le roi d'Écosse l'arrivée du Norvégien. Cependant, malgré ses forces nombreuses, Hardrada ne put vaincre près d'York, et bientôt Harald l'atteignit. La confiance du roi anglais était grande. Hardrada tomba de cheval en visitant son armée. Hardrada, dit Harald, est un brave guerrier, mais sa chute annonce sa dernière heure ; en même temps il envoya offrir à Tostig le comté de Northumberland. Si j'accepte la proposition, dit Tostig, que donnera-t-on au roi de Norvège ? — Sept pieds de terre pour sa tombe, répondit le messager. Tostig aima mieux combattre, pour sa ruine et celle de son allié. Hardrada étant percé d'une flèche, Tostig prit le commandement des Norvégiens ; mais ils pliaient encore. Tostig les ayant ranimés par l'arrivée d'un secours, il tomba mort lui-même ; alors ils se dispersèrent. C'est la bataille de Stramfordbrige ; cinquante ans plus tard la plaine était encore blanche d'ossements.

Harald, vainqueur, faisait reposer son armée et lui partageait le butin ; mais quatre jours après sa victoire, Guillaume de Normandie débarquait en Angleterre. Le pape Alexandre II avait prononcé pour lui, contre Harald, l'homme de Guillaume, son vassal qui lui avait fait hommage, et maintenant lui disputait son héritage. Guillaume fit un habile emploi des usages féodaux ; il appelait Harald le parjure ; quand on vint lui dire que le roi anglais commandait lui-même son armée : Comment, dit-il, il ose, avec la conscience de son parjure, se hasarder dans une bataille ? Les Anglais eux-mêmes étaient troublés de cette pensée. Les frères d'Harald voulaient l'éloigner du combat : il avait juré fidélité à Guillaume, au nom

de Dieu, il ne pouvait le combattre légitimement. Guillaume affermit par un mensonge l'assurance des siens : un moine qui savait voler en l'air, était venu lui prédire la victoire. Ce fut près de Hastings que cette grande querelle se décida. Les Normands attaquèrent en criant : *Dieu est notre aide*, mais les Anglais reçurent le choc avec leur cri : *Croix du Christ, la sainte Croix* ; leur front impénétrable et les coups terribles de leurs haches d'armes déconcertaient les Normands, une partie fuyait déjà, et Guillaume tombant à terre, on le crut mort. Mais tout coup ii se releva, en criant : Je vis encore, et avec l'aide de Dieu je serai encore vainqueur. Cependant la colonne anglaise, comme un roc inébranlable, ne pouvait être entamée, ni repoussée. Guillaume avait perdu trois chevaux, il combattait maintenant à pied ; enfin il donna ordre aux siens de fuir sur plusieurs points ; les Anglais se débandant pour les poursuivre, ils furent vaincus et exterminés. Les deux frères d'Harald étaient morts à ses côtés, la bannière anglaise était prise ; Harald combattait seul ; mais vers la fin du jour, une flèche l'atteignit à l'œil, il tomba. Sa mort termina la bataille. La nuit suivante, Guillaume entendit une voix d'en haut qui, lui disait : Guillaume, tu as vaincu ; tu régneras toi et tes enfants (1066).

Cependant la victoire n'était pas complète. Les Witans, rassemblés à Londres, proclamaient le jeune Edgar, le petit-fils d'Edmond Côte de Fer, sous la tutelle d'Edwin et de Morkar. Guillaume ne s'arrêta pas, il s'empara de Douvres, et marcha sur Londres, incendia les faubourgs, et s'éloigna pour ravager les comtés voisins. La discorde s'étant mise entre les conseillers d'Edgar, le métropolitain Stigand vint offrir son hommage à Guillaume ; aussitôt la noblesse et le clergé envoyèrent une députation au conquérant pour lui offrir la couronne ; Guillaume prit le consentement des barons normandes fixa les fêtes de Noël pour son couronnement.

Guillaume, instruit par la résistance des Anglais, n'annonçait pas encore l'intention de les opprimer ; il laissait leurs lois intactes, donnait aux habitants de Londres de nombreux privilèges, défendait aux officiers de son fisc toute perception non autorisée ; protégeait le commerce par la *paix du Roi* accordée aux voyageurs et aux marchands. Il recevait les plaintes du peuple, et pour consoler Edgar de la perte d'une couronne, il en faisait son ami et le dotait richement. Mais déjà l'Angleterre était serrée d'une chaîne invincible. Les promesses du conquérant y retenaient une partie de ses vassaux, et des terres leur étaient assignées. Des forteresses s'élevaient Londres, à Winchester, menaçant *cette race*

d'hommes riches, intrépides et perfides. Guillaume s'éloignait pour revoir la Normandie, mais il emmenait des otages anglais, et laissait l'Angleterre à deux Normands, Odo, son frère, évêque de Bayeux, et Guillaume Fitz-Osbern.

Le conquérant n'attendit pas longtemps un prétexte d'exterminer les vaincus. *Les brigands de Guillaume*[3] opprimèrent la nation ; Odo et Osbern les protégèrent par l'impunité. Aussitôt la révolte se montra sur tous les points. Le thane Copsi, gouverneur de la Northumbrie sous Édouard, et que Guillaume avait fait comte, refusait de se soulever ; il fut tué par ses vassaux. Dans le comté de Herefort, Edric le Sauvage, repoussant les Normands, appelait les rois bretons ; les Anglais de l'est appelaient Eustache, comte de Boulogne : d'autres proposaient au roi de Norvège, Suénon, la couronne de Carnac ; quelques-uns, moins hardis, aimèrent mieux l'exil, et s'en allèrent en Orient combattre pour l'empereur Alexis ; Edgar se montrait dans le nord ; Edwin et Morkar soulevaient tout le pays depuis la Mercie jusqu'à l'Écosse.

Guillaume, rappelé par ce danger (1067), se promit une cruelle vengeance. Il embrassa au retour les thunes anglais, et déclara une seconde guerre à l'Angleterre. Déjà il avait forcé Exeter, surpris Edwin et Morkar, obligé le roi d'Écosse, Malcolm, à l'hommage, et Edgar à la fuite, quand une nouvelle confédération remua tout le Nord. York était indomptable ; l'évêque de Durham avait massacré une garnison normande ; les fils de Harald amenaient soixante vaisseaux, et le Norvégien deux cent quarante : déjà trois mille Normands avaient péri. Guillaume y courut *comme un lion furieux*, jura rit que pas un Northumbre n'échapperait. Mais le Midi se révoltait derrière lui, Edric assiégeait Shrewsbury ; les Gallois se joignaient à ceux de Chester ; Montaigu était emporté (1069). Pour épouvanter les rebelles, Guillaume, vainqueur des Danois, ravagea la Northumbrie, exterminant les hommes, les bestiaux, les maisons, les instruments du labourage, et jusqu'aux fruits de la terre ; les indigènes allaient attendre la mort dans les montagnes. Pendant neuf ans, la terre resta sans culture entre York et Durham ; un siècle après les ruines couvraient encore la contrée.

Alors il descendit au midi. La neige, la pluie, la grêle exténuaient ses mercenaires ; ils murmuraient : Laissez-les partir, dit-il, je n'ai pas besoin de leurs services, et il les retint par cette parole. Il reprit les dévastations. Et en effet, les plus ardents insurgés demandaient pardon ; Edgar fuyait

une troisième fois. Une forteresse menaçait chaque bourg, renfermant les principaux habitants comme otages. Qui eût osé murmurer ? Il se mit à organiser la conquête. Des légats du pape Alexandre II arrivèrent pour réformer le clergé anglais. La réforme fut surtout le remplacement des prélats anglais par des Normands ; il est vrai que ces derniers méritaient la préférence par leur savoir. Les évêchés, les abbayes passèrent aux Normands. Lanfranc parut alors. Il avait longtemps refuser ; il ne savait pas, disait-il, la langue des barbares ; il accepta sur les sollicitations des légats : ce fut au moins une consolation pour les indigènes. Le nouvel archevêque de Cantorbéry releva la cathédrale, fonda des hôpitaux, répara, selon ses forces, les maux de l'invasion. La vertu de Lanfranc fut plus d'une fois utile à Guillaume lui-même.

Cependant l'Angleterre n'était pas tout fait morte. Un dernier défenseur vivait invaincu dans les marais et les lagunes du comté de Cambridge. C'était Hereward, le héros des Anglais, leur orgueil, leur glorieux souvenir. Exilé autrefois par son père, qui ne pouvait réprimer sa turbulence, il était accouru de Flandre pour venger ce père dépossédé par Guillaume, D'autres proscrits l'avaient rejoint, et bâti dans l'ile d'Ely une forteresse en bois pour garder leurs trésors, Ils défiaient la puissance du conquérant, attaquaient les abbés normands, pillaient les monastères ravis aux Anglais ; Guillaume, qui le dédaignait, s'effraya enfin (1071). Il voulut le cerner par terre et par mer : mais la forteresse, au milieu d'un lac, semblait imprenable. Guillaume essaya une chaussée, des ponts, mais Hereward dispersait l'œuvre par des attaques rapides. Le conquérant le crut sorcier, et appela une sorcière à son aide ; il la plaça dans une tourelle de bois à la tête des travaux ; mais Hereward brûla la tourelle, la sorcière et les ouvriers. Cependant les Normands l'emportaient par leur nombre ; l'ouvrage avançait ; les réfugiés demandaient la vie. Guillaume les condamnant à perdre un œil, une main ou un pied, Hereward s'échappa à travers les marais, et recommença bientôt. Guillaume, cette fois, ne voulut pas combattre ; il estimait Hereward, il lui rendit son patrimoine et obtint son serment.

Ainsi finir la résistance par les armes. A ce moment, Malcolm faisait hommage, le comté de Northumberland était transféré à un Normand, un château construit à Durham en protégeait l'évêque étranger, et Edgar, satisfait d'une pension, obtenait un asile en Normandie. Rien ne gêna plus le victorieux Guillaume, il put à l'aise établir les conquérants sur le sol de la conquête.

Les Anglo-Saxons autrefois avaient voulu effacer les Bretons de la terre de Bretagne ; ils furent effacés à leur tour de la terre anglaise. Le roi était Normand ; les évêques et les abbés Normands ; bientôt tout comte et tout vassal fut Normand ; la terre, la seule propriété au moyen âge, passa vite aux Normands. Guillaume possédait mille quatre cent trente-deux manoirs ; Odo, son frère, deux cents dans le comté de Kent, deux cent cinquante en d'autres contrées ; son autre frère Robert, neuf cent soixante-treize ; Alain Fergant, comte de Bretagne, quatre cent quarante-deux ; Guillaume de Varenne, deux cent quatre-vingt-dix-huit. Ce sont là les plus riches ; mais les autres Normands avaient encore bien *gaaigné*. Le roi avait donné d'abord les domaines des rois anglais, puis les biens des Anglais morts à Hastings, puis les biens de ceux qui s'étaient révoltés ; maintenant il leur permettait d'envahir ce qu'il n'avait pas confisqué. L'Anglais dépossédé par un vassal normand, appelait d'abord au roi, et obtenait quelquefois justice. A la fin Guillaume ne voulut plus les entendre, et décida que ces querelles se termineraient par des transactions entre les parties intéressées ; la seule ressource des Anglais désormais, ce fut de se faire vassaux des Normands ; à ce prix ils gardèrent comme fiefs leurs propriétés franches autrefois.

Les vassaux normands, qui recevaient ces terres du roi, avaient le droit d'*inféoder* une partie de leurs domaines à des vassaux inférieurs ; ce sont les *chevaliers tenanciers* ; c'est dans cette classe qu'il faut ranger les Anglais qui gardèrent quelques propriétés ; mais au lieu que chez les autres nations les arrière-vassaux ne prêtaient serment qu'à celui de qui ils relevaient, en Angleterre les arrière-vassaux prêtèrent serment au roi ; ils eurent deux suzerains, le roi et celui de qui ils tenaient des terres ; par là tous les seigneurs féodale dépendaient de Guillaume, tous lui devaient des hommes, des chevaux, des armes, et surtout fidélité ; les évêques les abbés, tous les ecclésiastiques furent obligés à ce service. Guillaume cependant créa aussi des gouvernements héréditaires. Ses *earldoms* ou *comtés*, furent gouvernés par des *earls* ou *comtes*, tous Normands ; ils y commandaient le service militaire, et levaient les impôts ; mais ils n'avaient pas ces droits royaux qui faisaient de tous les grands vassaux de France autant de rois. Guillaume n'établissait la féodalité qu'au profit de la royauté.

Quant aux Anglais, ils avaient cessé d'être un peuple. Le *danegeld* rétabli ne portait que sur ces malheureux. Guillaume les avait désarmés. Tous les soirs, à huit heures, la cloche annonçait pour les vaincus le couvre-feu

; ils étaient obligés d'éteindre chez eux toute lumière. La chasse leur était interdite ; pour en assurer le plaisir à ses Normands, le roi (1079) choisit dans le Hampshire un terrain appelé l'Itène, de trente milles de circuit, en détruisit toutes les bourgades et les églises qui formaient trente-six paroisses, sans indemniser les propriétaires, et il en fit ce qu'on appela la *nouvelle-forêt*. Des lois sévères conservèrent le gibier aux Normands : un homicide se rachetait par une légère amende ; l'Anglais qui avait tué un lièvre, était condamné à perdre la vue. Ce fut encore contre les Anglais que Guillaume imagina le *Doomsday Book*, *le livre du jugement*, qui devait contenir le dénombrement de toutes les propriétés, et la valeur des anciennes taxes que ces terres avaient payées aux rois saxons. Ce livre fut placé dans l'*échiquier*, pour être consulté au besoin, c'est-à-dire quand on voudrait savoir *combien de laine on pourrait encore ôter aux brebis anglaises*.

Cependant cette tyrannie de la conquête devait faire la gloire de l'Angleterre ; elle était maintenant une et forte. Isolée jusque-là du reste de l'Europe, elle devenait rivale de la France, par ses rois vassaux des rois français ; elle allait commencer avec le continent une lutte glorieuse de quatre siècles[4].

---

[1] Nous ne parlons pas ici des rapports du roi avec Ethelgive. Cette histoire, défigurée à plaisir, a été enfin, rétablie par Lingard (toute Ier, note). On ne croit plus que l'archevêque de Cantorbéry, Odon, ait fait marquer cette femme d'un fer rouge, ni qu'il lui ait fait couper les jarrets. L'archevêque l'avait éloignée en vertu d'une loi d'Édouard Ier qui bannissait les femmes de mauvaise vie, et quand elle revint d'Irlande, ce furent les Merciens révoltés qui la tuèrent. Il est assez singulier que dans une histoire de France récente, Dunstan, qui vivait cent ans avant Grégoire VII, soit représenté comme un instrument de la réforme opérée par ce grand pape, et qu'on lui attribue à ce sujet le mutilation

d'Ethelgive, alors qu'il était en exil par la volonté d'Edwy, et vivait fort tranquille au monastère de Saint-Pierre, à Gand.

[2] Fragment d'un poème sur la mort d'Edgar.

[3] Orderic Vital.

[4] Voyez pour tout ce chapitre Lingard, t. I et II.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Seconde invasion. — Fondation de la Russie. — Pologne, Danemark, Suède et Norvège.

Au milieu du IXe siècle, de nombreuses tribus couvraient l'ancienne Sarmatie. Au nord, près de la Baltique, les Tchoudes et les Slaves proprement dits, sur les bords du lac Ilmen, chez qui s'élevait Nowogorod la grande ; au-dessous d'eux les Radimitches sur la Soja, les Viatitches sur l'Oka : les Drewliens, ou peuples des forêts, occupaient la Volhynie moderne ; les Doulèbes et les Boujaniens le long du Boug ; les Loutitches et les Tivertses possédaient quelques villes le long des rives du Dniéper jusqu'à la mer et au Danube ; chez eux s'élevait Kief, la grande ville du midi. Mais les Khosars, établis au nord du Pont-Euxin avaient impos4 tribut à tous ces peuples excepté aux Tchoudes, aux Slaves propres, et aux Krivitches, leurs voisins orientaux. Les Khosars s'étendaient eux-mêmes jusqu'au Volga, et derrière le Volga, les Petchenègues se disposaient à envahir.

On raconte que les peuplades libres du nord, fatiguées d'une liberté tumultueuse, appelèrent des maîtres étrangers. Le Danemark et la Norvège avaient envoyé leurs Danois ou leurs Northmans à la France, à l'Angleterre, à l'Italie même ; la Suède envoya ses Russes ou Warègues aux Slaves ; c'étaient toujours des Scandinaves sous un autre nom.

Vers l'an 862, trois frères, sortis du Ros-Lagen[1], Rurik, Sinéous et Trouvor, arrivèrent près du lac Ilmen. On les reçut comme des amis et des protecteurs, et on leur permit de se bâtir des villes, Rurik fonda le vieux Ladoga ; Sinéous, Bielozero le lac Blanc ; Trouvor fonda Isbork chez les Krivitches. Mais bientôt, par la mort de ses frères, Rurik hérita

de leurs domaines. Alors, sentant sa force, ii attaqua les privilèges des Nowgorodiens, tua Vadime le Valeureux, leur plus grand citoyen, et punit tous ceux qui avaient défendu la liberté slave ; il distribua les terres et les villes à ses Russes, fonda la noblesse des boyards en donnant les plus fortes places aux plus braves, et commença à substituer le nom des Russes et leur langue au nom et à la langue des Slaves.

Deux Russes s'étaient séparés de lui : Askold et Dir avaient entendu parler de C. P., et ils descendaient vers le midi pour offrir leurs services aux Grecs : mais sur la route, ils trouvèrent la ville de Kief, tributaire des Khosars, la prirent et y régnèrent. Bientôt ennemis de l'empire grec, ils équipèrent une flotte, se firent craindre des empereurs, et, l'on en croit une tradition, leur demandèrent le christianisme. Beaucoup de Slaves se soumirent, et Rurik ne le vit point d'un œil jaloux.

Les deux dominations russes de Nowogorod et de Kief, séparées par des tribus indépendantes, les menaçaient cependant par le nord et par le midi ; ces deux États furent réunis après la mort de Rurik (879). Il laissait un jeune fils, Igor, sous la tutelle d'Oleg. Le régent tua par une ruse Askold et Dir, déclara Igor seul prince légitime des Russes, et entrant dans Kief, il s'écria : Que Kief soit la mère des villes russes. Il eut bientôt soumis les Drewliens, les Severiens, et les Radimitches ; il affaiblit la domination des Khosars, en la repoussant vers l'est, et osa attaquer l'empire de C. P. Avec quatre-vingt mille hommes sur deux mille barques, il franchit le Borysthène, malgré les dangers de treize cataractes, et pour assiéger C. P. par mer, transporta sa flotte sur des roues. La ville des Césars, la Tsargard, comme l'appelaient les Russes, vit forcer les chaînes de son port, et ravager la campagne sous ses murs ; l'empereur Léon le Philosophe demanda à traiter. Les chrétiens payèrent tribut aux Warègues, et réglèrent le commerce des deux nations ; c'était surtout un commerce d'esclaves de prisonniers ou d'hommes privés de leur liberté par un jugement (912).

La Russie était fondée ; Oleg mourut (913), et Igor devint le maitre ; il maintint cette domination si rapidement établie, il écrasa les Drewliens rebelles, battit les Petchenègues qui avaient fait invasion (924), et attaqua l'empire grec avec l'audace et l'activité des hommes du nord. Dix mille barques (941) portèrent les Russes, à travers le Pont-Euxin, en Paphlagonie dans le Pont, dans la Bithynie. Obligé à la retraite par des forces supérieures, il soudoya des Petchenègues, et s'avança jusqu'à la

Chersonèse Taurique. L'empereur lui paya le tribut promis à Oleg, et le Russe, après avoir juré le traité devant la statue du dieu Péroun, envoya les Petchenègues ravager les terres des Bulgares, ennemis des Grecs.

Cependant la domination étrangère pesait aux Slaves. Les Drewliens assassinèrent Igor (945), par haine des tributs. Mais Swiatoslaf, fils d'Igor, lui succéda sous la tutelle de sa mère Olga. Les Drewliens aussitôt attaqués, furent pillés pendant un an, leur ville principale brûlée, et cinq mille hommes rassemblés dans des jeux, massacrés pour venger Igor. Swiatoslaf attaqua ensuite les Viatitches, toujours tributaires des Khosars, les soumit, et s'avança jusqu'au Volga ; restaient les Khosars au midi, le prince russe se joua de leurs efforts, les battit en plaine, emporta leur grande ville, et effaça leur domination ; il put soumettre les Yasses et les Kassogues qui habitaient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, alors appelée mer des Khosars.

Un autre peuple scythique tomba aussi sous les coups de Swiatoslaf. De riches présents envoyés par l'empereur Nicéphore Phocas entraînèrent soixante mille Russes contre les Bulgares (967). Preslaff, l'ancienne Marcianopolis, fut prise inopinément ; les Russes, déjà séduits par le climat de la Mœsie, voulaient y demeurer, mais une invasion des Petchenègues rappelait Swiatoslaf, ils assiégeaient dans Kiel sa mère et ses enfants. Son retour rapide les chassa ; mais il ne prit pas le temps d'assurer la délivrance de la Russie ; il se contenta d'en partager le gouvernement à ses fils, plaça Iaropolk à Kief, Oleg chez les Drewliens, Wladimir à Nowogorod, et retourna en Bulgarie pour en faire le siége de son empire. Le Bulgare Boris se reconnut son vassal. Mais le nouvel empereur, Jean Tzimisces, ordonna aux Russes d'évacuer la Bulgarie ; comme ils refusaient, il les attaqua, les força à la retraite, et Swiatoslaf ne put regagner Kief ; il Fut tué par les Petchenègues, qui firent une coupe de son crâne (937).

La coutume barbare des partages, qui a si longtemps divisé les nations modernes, et qui devait plus tard amasser tant de douleurs sur la Russie, venait d'ire introduite par Swiatoslaf. Mais le mal cette fois ne fut qu'une guerre civile de sept ans. Iaropolk, prince de Kief, tua son frère Oleg, et força Wladimir à fuir en Suède. Mais en 980, Wladimir reparut avec d'autres Russes, y joignit les Nowgorodiens, les Tchoudes et les Krivitches, assiégea Iaropolk, et le tua comme il avait fait Oleg ; alors Wladimir fut seul maître, et continua l'organisation de la Russie.

Il enleva au duc de Pologne, Micislas Ier, les villes de Tcherven, de Peremiszl et quelques autres qu'on appela villes tchervéniennes ; c'est la Russie Rouge, aujourd'hui la Gallicie. Il attaqua et soumit les Bulgares d'Orient, dans le pays de Masan, et honora par de sanglants sacrifices les dieux russes et slaves auteurs de tant de succès. Mais il manquait aux Russes le grand moyen d'organisation des États modernes, le christianisme. Leur grand dieu, c'était Péroun, le créateur de la foudre : son image, élevée sur une colonne, dans la place de Kief, semblait veiller sur le palais du prince, qu'elle regardait en face. Le corps était de bois, mais la tête était d'argent, et la moustache d'or ; sa main tenait une pierre façonnée eu Foudre, brillante de rubis et d'escarboucles. Un feu éternel consumait à ses pieds des animaux, des prisonniers, quelquefois des enfants offerts au dieu par leurs mères. D'autres divinités partageaient avec Péroun, les hommages des sujets de Wladimir, Swailowid, l'œil du monde, le bon génie ; Tchernobog, le dieu noir, le mauvais esprit ; d'autres adoraient Woloss, le dieu du bétail, Stribog, le dieu des vents. Cependant quelques-uns étaient chrétiens. On avait entendu à Kief les missionnaires demandés par Askold et Dir. Olga, mère de Swiatoslaf, était allée à C. P. se faire baptiser, et prendre le nom d'Hélène, et après les dernières conquêtes de Wladimir, comme il fallait à Péroun des victimes humaines, le sort avait désigné deux chrétiens, que l'Église grecque honore sous les noms de saint Féodor et de saint Iwan.

Une tradition rapporte que trois peuples essayèrent alors de convertir les Russes. Les Bulgares offraient à Wladimir le paradis de Mahomet, mais la défense du vin les fit repousser. Les Juifs vinrent ensuite, et parlèrent du Dieu unique ; mais quand ils dirent que ce Dieu les avait dispersés sur toute la surface de la terre, Wladimir les repoussa à leur tour : Je veux une patrie, dit-il ; je ne veux pas d'une religion qui me mette sans patrie. Enfin parut un Grec qui parla du christianisme, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des sept conciles, qui décrivit le paradis et l'enfer, et promit au prince le paradis en échange du baptême. Il fut écouté ; par le conseil de ses boyards, Wladimir envoya examiner la religion des Grecs, et sur les rapports de ses envoyés et aux acclamations des boyards, il résolut de conquérir le christianisme.

988. Basile II et Constantin VIII régnaient à C. P. Wladimir s'empare de Théodosie (Caffa), de Cherson, et menace les empereurs d'assiéger C. P., s'ils ne lui donnent en mariage leur sœur, Anne. La princesse fut livrée, et la femme grecque convertit les Russes comme tant d'autres femmes

avaient converti les autres barbares. Wladimir, baptisé, éleva une église à Cherson et de retour à Kief, détruisit les idoles, et ordonna aux siens de se faire baptiser. La cérémonie se fit dans le Dniéper. Tous entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture ; les mères tenant leurs enfants sur leurs bras, tandis que sur les deux bords les prêtres chrétiens récitaient les prières du baptême. *En ce grand jour, les cieux et la terre tressaillirent d'allégresse*[2], et la Russie sembla cesser d'être barbare. Une église fut bâtie au lieu du martyre de Féodor et d'Iwan, Wladimir abolit la peine de mort, et m'aima plus la guerre ; le pauvre, le malheureux fut protégé par Dieu même ; les lois de Wladimir enlevèrent à la juridiction séculière les moines, les hommes d'église, les médecins, les estropiés, les maisons d'hospitalité. Lee évêques décidèrent sur les poids et mesures, les empoisonnements, la profanation des temples, les spoliations de tombeaux, l'idolâtrie, les injures indécentes, les mariages illégaux, et la magie. Enfin la civilisation commença. Wladimir fonda une école, et força les mères d'y envoyer leurs enfants. Les pansues Femmes, dans leur ignorance, avaient cru d'abord qu'on voulait les tuer, et regardaient l'écriture comme l'invention la plus redoutable des sorciers.

La Russie commençait il faire une nation : deux peuples s'y trouvaient mêlés, les Russes et les Slaves ; mais Les Russes dominaient. Toutes les fonctions leur étaient réservées ; ils formaient le conseil du prince, partageaient son pouvoir ; tous les traités étaient conclus au nom du prince et de ses boyards.

Ceux qui gouvernaient les villes s'appelaient princes, et leurs enfants pouvaient leur succéder, plaisait au souverain. Déjà des lois civiles avaient lité imposées à tous aux vainqueurs et aux vaincras : la composition, la peine du talion était en usage : le serment était une garantie ; celui qui affirmait par serment qu'il ne pouvait payer l'amende, était absous : le voleur était forcé à rendre le double ou le triple. Enfin le commerce avait déjà enrichi les Busses. Nowogorod, centre du commerce avec les peuples du nord, vendait aux Scandinaves des étoffes, des vêtements d'or et des pelleteries. Au temps d'Oleg on connaissait les vins grecs, et ces fruits des pays méridionaux qui avaient attiré les Normands en Italie. A la cour de Wladimir, on vit une vaisselle d'argent, des vêtements de soie et de pourpre, et des chaussures de maroquin.

Les Russes avaient donc la terre, le christianisme, un peu de civilisation il leur manquait une législation complète, elle leur fut donnée par Iaroslaf.

Wladimir était mort en 1015. Avec lui disparut l'unité de la Russie. Il avait douze fils qui reçurent de lui des principautés sous sa dépendance. Les deux .principaux étaient Iaroslaf, prince de Nowogorod, et Swiatopolk, fils adoptif de Wladimir, qui s'empara de Kief. Cependant l'unité était encore possible. Swiatopolk tua un de ses frères, puis fut battu et chassé par Iaroslaf. Celui-ci, maître de Kief, partagea quelque temps le titre de grand-duc avec Mstislaff, prince de Tmoutarakan, en prenant le Dniéper pour limite. A la mort de Mstislaff, il réunit de nouveau toute la monarchie, soit comme seul duc, soit comme suzerain redouté des autres princes (1036).

Le nom d'Iaroslaf est grand en Russie. Il fut célèbre aussi hors de son royaume. Ses filles épousèrent un duc de Pologne, un roi de Norvège, et Henri Ier, roi de France, un de ses file épousa une princesse grecque. Il aimait les arts comme Wladimir, et attira à Kief des artistes grecs, qui ornèrent les églises de peintures et de mosaïques ; mais sa véritable gloire ce sont ses lois, les *rouskaia pravda*, ou les *vérités russes*, promulguées sous son règne.

La nation est partagée en trois classes, comme chez tous les barbares. Au premier rang, les boyards qui remplissent les hautes fonctions dans l'État. Au second, les hommes de guerre et de cour, les marchands et les laboureurs libres ; au troisième, les esclaves qui appartiennent-aux princes, aux boyards et aux monastères. Sont esclaves : l'homme acheté par devant témoins, le débiteur insolvable, celui qui épouse une femme esclave sans aucune condition, celui qui convient d'être esclave pour un temps, et qui prend la fuite.

Le grand-duc est le chef suprême de la justice. La composition pour les meurtres ou tes coups est régularisée. Un homme tue peut être vengé par ses parents, qui ont droit de tuer l'assassin ; mais n'y à pas de vengeurs, l'assassin paye au trésor une amende qui varie selon que le mort était boyard homme libre, Femme, chef de village, pédagogue nourrice ou esclave.

Les coups sont payés par une somme qui varie selon la qualité de l'arme qui a frappé, et la nature des blessures. Le maitre qui, dans un état

d'ivresse, a frappé un esclave innocent, lui doit la même composition qu'à un .homme libre.

Le vol est puni par des amendes proportionnées à la valeur des objets volés. On peut tuer le voleur de nuit, ou bien le garrotter ; dans ce cas il est défendu de le tuer. Défense de renverser les limites des champs, d'abattre un arbre creux rempli d'abeilles, défense de nuire aux oiseleurs ; défense d'incendier une maison, sous peine de livrer tout son bien au prince qui estimera le dommage et le réparera.

Le vol et la fuite d'un esclave doivent être annoncés au marché ; celui qui a acheté un objet volé doit le prouver par témoins ; celui qui a donné asile l'esclave fugitif, et qui ne le déclare pas, paye l'amende au trésor.

Il faut sept témoins pour condamner un étranger. Deux témoins suffisent à un varègue qui se plaint. Les témoins doivent être libres. On peut recourir au combat judiciaire. Les affaires se décident en présence de douze prud'hommes. Si les affaires sont portées au tribu.nal du prince, il faut payer l'officier qui partage avec lui le soin de rendre la justice.

Le bien d'un homme de basse condition, mort sans enfants, sera versé au trésor ; s'il laisse des filles, elles ne gardent qu'une partie de l'héritage ; mais le prince ne touche pas aux successions des grands. Les testaments seront fidèlement exécutés. Si un homme meurt sans testaments, ses enfants héritent. Une partie seulement est donnée a l'Église pour le repos de l'âme du mort. La maison paternelle appartient au fils cadet la veuve garde ce que son mari lui a laissé.

Iaroslaf avait maintenu la monarchie, mais lui-même avait renouvelé les causes de discorde, en donnant des principautés à ses fils. Il eut beau, en mourant (1054), nommer son fils Isiaslaf, grand-duc ; ses frères ou les fils de ses frères, qui con.ser%raient encore des principautés, recommencèrent la guerre civile. En même temps les invasions de Petchenègues devinrent plus fréquentes ; on vit apparaître les Poloytsi, ou Cumans, qui erraient depuis longtemps aux anges de la Caspienne, et qui s'établirent au nord de la mer Noire jusqu'en Moldavie. Isiaslaf, attaqué par son cousin, le prince de Polotsk qui réclamait le titre de grand-duc, comme fils du fils aîné de Wladimir, fut chassé un moment, puis rétabli par les secours du Polonais Boleslas II. Attaqué de nouveau en 1073 par deux de ses frères, il passa en Allemagne pour réclamer l'appui de l'empereur Henri IV, et bientôt du pape Grégoire VII.

II

Pologne. — La Pologne s'était formée dans la première invasion ; elle ne fut pas touchée par la seconde. Elle a cependant une histoire pendant cette époque ; elle devient chrétienne, el se mêle aux affaires de l'Allemagne ou de la Russie.

Vers l'an 842 commence la dynastie des Piast qui ne devient pourtant célèbre qu'à son cinquième prince, Micislas Ier. Il régnait sur le pays situé entre la Warta et la Vistule, et avait épousé la fille de Boleslas Ier, duc de Bohème (964). Cette femme le porta au christianisme déjà prêché aux Polonais par les apôtres des peuples slaves, Methodius et Cyrille. De nouveaux missionnaires, envoyés par le pape Jean XIII (968) fondèrent deux églises ; et Micislas fit la guerre pour propager sa foi. Il aida les prédications de saint Adalbert, qui fonda en Poznanie l'église épiscopale de Gnezne ; et les Polonais convertis, trouvant trop douce le discipline ecclésiastique, commencèrent le carême à la septuagésime, et eux jours d'abstinente ajoutèrent le mercredi de chaque semaine. Celui qui mangeait de la viande au jour défendu était puni par la perte des dents, à moins qu'il ne payât une grosse amende, On rapporte encore à cette époque l'usage invariable chez tes grands Polonais, de tirer leurs sabres pendant la lecture de l'Évangile. Vers l'an 999, l'église de Gnezne fut érigée en métropole par les soins de l'empereur Otton III.

La Pologne avait subi la suzeraineté allemande au temps d'Otton Ier (v. chap. X, § II). Boleslas Ier, fils de Micislas, osa cependant prendre le nom de roi sans le demander à l'empereur. C'est lui qui s'empara par trahison de la Bohême, et fut obligé par Henri II de la rendre ; il se trouva mêlé à la querelle de Swiatopolk et d'Iaroslaf, et mourut en 1025. Un pieux souvenir s'attache pour les Polonais au nom de Boleslas ; il leur avait ordonné de chanter toujours un hymne religieux avant de livrer bataille.

Son fils Micislas II ne prit. que le nom de duc régna douze ans, et mourut (1037). Casimir, fils de Micislas, obligé de fuir avec sa mère, chercha un asile à l'abbaye de Cluny : rappelé après un interrègne de quatre ans, et délié par le pape de ses vœux monastiques, il vécut en paix et fut surnommé *le Pacifique*. En 1058, son fils Boleslas II le remplaça, soutint Jaromir en Bohème (v. chap. X, § III), reçut le grand-duc de Russie

Isiaslaf, le rétablit, mais se corrompit en Russie. Ce prince contemporain de Grégoire VII rentre désormais dans l'histoire de ce pontife.

III

Danemark, Norvège, Suède. — Nous n'avons va jusqu'ici que l'histoire extérieure de ces trois pays, les excursions des hommes du nord, et les royaumes fondés par eux. Il faut indiquer maintenant leur première histoire intérieure. C'est surtout le récit de leur conversion au christianisme. La nouvelle religion en les civilisant les attache peu à peu au sol, et nous explique la fin de leurs invasions.

1° Le Danemark apparaît le premier par les guerres de Charlemagne contre Godefried, l'alliance de Louis le Débonnaire avec Harald, et l'établissement de la marche de Sleswick, au temps de Gorm le Vieux, par Henri l'Oiseleur. Le Débonnaire avait préparé la conversion des Danois au christianisme, en leur envoyant Anschaire moine de Corbie ; Otton Ier la décida.

On commence la chronologie des rois de Danemark au règne de Harald II, Blaatand (Dent-Bleue, 935). Cet homme qui vint secourir Richard de Normandie contre Louis d'Outremer, exerça le premier la suprématie sur la Norvège, qu'il donna selon sa volonté à différents compétiteurs. Vaincu par 04- ton ter, il consentit à se faire chrétien, et reçut les missionnaires de l'archevêque de. Hambourg. Détrôné par son fils Suénon que soutenaient les Danois païens, et rétabli par Richard de Normandie il fut enfin remplacé par ce fils en 985. Suénon, conquérant de l'Angleterre (voyez chap. XIII), soumit également la Norvège, pour se venger du roi Olaüs, et la partagea à trois comtes. *Ce règne des trois comtes* dura seize ans. Suénon fut remplacé par son fils Canute le Grand, roi d'Angleterre, et le véritable conquérant de la Norvège mal défendue par le roi de Suède un instant trois royaumes furent réunis sous la suprématie de Canute. Le règne de Canute fut utile au Danemark, comme à l'Angleterre. Il encouragea l'agriculture et le commerce pour faire aimer la patrie à ces infatigables aventuriers qui s'étaient montrés à toutes les mers, il corrigea les mœurs barbares des Danois, et surtout leur penchant à l'ivrognerie, et leur donna un code criminel, appelé *Withenlog*. Il aida à la propagation du christianisme, fonda des évêchés en Fionie, en Seeland en Scanie, il enrichit le clergé et les couvents ; les

heureux résultats de son pèlerinage à Rome furent commune aux Danois et aux Anglais.

Hardicanut, qui lui succéda en Danemark, perdit la Norvège ; et à sa mort (1042), un prince norvégien fut roi des Danois. C'est Magnus le Bon. Mais un petit-fils de Suénon Ier, Suénon Estrithson le remplaça en 1047, et fonda la dynastie des Estrithides. Ce prince vicieux fut l'ami d'Adalbert, l'archevêque de Brême, qui gouvernait l'enfance de Henri IV, et un moment prit parti pour cet empereur contre les Saxons, puis se retira pour ne pas combattre les anciens amis du Danemark. Ses vices donnèrent aux Danois le spectacle d'une pénitence publique, que lui imposa l'évêque de Roskild.

2° L'histoire de la Norvège pendant cette époque, ou plutôt l'histoire du christianisme dans ce pays, ne commence véritablement qu'en 995. Alors parut Olaüs qui avait connu le christianisme, au milieu de ses courses aventureuses, et qui reçut la confirmation en Angleterre (voyez ch. XII). Dès qu'il fut roi, il s'occupa de convertir ses sujets, donnant aux convertis ses sœurs en mariage, ou les biens confisqués de ceux qui refusaient. Saint Martin de Tours fut proclamé le patron de la Norvège. Olaüs détruisit le grand temple de Hlada bâtit (997) Drontheim, où il fit sa résidence, et se mit à la tête d'une armée pour convertir le Helgeland la province la plus peuplée de la Norvège.

Battu par Suénon de Danemark, Olaüs périt (1000), et pendant seize ans régnèrent les *trois comtes*. Enfin en 1016, Olaüs II, surnommé *le Saint*, rétablit l'indépendance de la Norvège, et reprit la prédication du christianisme. Il établit des instituteurs qui devaient apprendre au peuple cette religion, et régla l'organisation des églises par le *kriglinrett* ou droit ecclésiastique, qu'un évêque anglais avait rédigé. Canute renversa Olaüs, mais sans préjudice pour la vraie foi ; il fonda lui-même, près de Drontheim, le premier monastère de Bénédictins.

Les Norvégiens revinrent encore une fois à l'indépendance après la mort de Canute. Suénon, son fils qu'il leur avait donné pour roi, fut dépossédé par le fils de saint Olaüs II, Magnus Ier. Le successeur de Magnus, Harold-Hardrada, périt en Angleterre (1066, v. ch. XII). De ses deux fils, l'un Magnus II, régna trois ans ; l'autre, Olaüs III, travailla à la civilisation du pays commencée par le christianisme. Il adoucit les mœurs des Norvégiens, favorisa le commerce, et introduisit les

corporations ; les Norvégiens s'habituèrent à la terre, et renoncèrent aux expéditions lointaines.

3° Enfin la Suède apparaît. Vers les premières années du Xe siècle, les fables font place à l'histoire. On connaît un Olaüs qui régna de 933 à 964, et Éric VI, surnomme *le Victorieux*, qui, selon une tradition, aurait soumis la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande ; mais ce n'étaient encore que des rois d'Upsal. Olaüs III s'appela le premier *roi de Suéa* ou Suède, et bâtit la nouvelle Sigtuna. L'ancienne, la demeure d'Odin, fut détruite en 1008 par les Norvégiens, et en effet, la religion d'Odin n'avait plus besoin de temples. Olaüs venait d'être converti au christianisme par l'évêque Sigurd, et de fonder un évêché à Skara dans la Westrogothie. Sigurd et quelques prêtres anglais furent les apôtres de la Suède. Le successeur d'Olaüs, Amand Jacques (1026) et Emund III propagèrent le christianisme. Après Emund III finit la ligne des rois lodbrokiens. Alors on élut Stenkell, *iarl* ou duc de Westrogothie, qui cependant n'eut pas son fils pour successeur immédiat, mais fut remplacé par Haquin le Roux (1067).

---

[1] Le Ros-Lagen est une province de Suède, dont les habitants s'appellent encore aujourd'hui Ros, Rots, Routses (Voyez Karamsin, *Histoire de Russie*.)

[2] Nestor.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Histoire des chrétiens et des musulmans d'Espagne, depuis le traité de Charlemagne avec Al-Hakem Ier, jusqu'a l'avènement d'Alphonse VI.

I

Le moyen âge n'a pas vu d'héroïsme chrétien plus opiniâtre que celui des Espagnols. Ce que l'Europe, soulevée tout entière, n'a pu faire contre les Turcs au temps des croisades, les Espagnols seuls l'ont fait contre les races maures, sans cesse renouvelées par l'Afrique. Leur croisade a duré huit cents arts, et leur bras ne s'est pas lassé une fois ; l'Europe, menacée par leurs ennemis, ne les a pas secourus, et ils ont sauvé l'Europe sans réclamer sa reconnaissance, satisfaits de leur courage, et trop fiers pour s'en vanter.

Au commencement du me siècle la lutte était organisée ; chaque parti avait su terre et ses espérances. Les rois d'Oviedo dominaient depuis la mer jusqu'au Duero ; les réfugiés de Burgos (Vieille-Castille) leur gardaient fidélité, et la religion enflammait tous les courages. L'Espagne chrétienne avait cru découvrir le corps de saint Jacques le Majeur ; la précieuse relique avait été transportée à Compostella, et Alphonse le Chaste y avait élevé u.ne église de brique qui ne devait pas rester pauvre longtemps (808). Cependant les chrétiens des Marches. Espagnoles soumis aux Francs, étaient inquiétés par les khalifes. Charlemagne lui-même ne pouvait toujours protéger les émirs du nord qui lui avaient fait hommage, et le traité de 810 n'était venu qu'après la punition des émirs de Saragosse et d'Huesca.

Aussi les Arabes croyaient à la durée da leur domination. Le khalife Al-Hakem, ami des lettres et des arts, se livrait aux plaisirs de la musique et de l'architecture, et rassemblait une bibliothèque de 400.000 volumes, dont il rédigeait lui-même le catalogue. Il régnait en souverain redouté, et épouvantait la révolte par ses vengeances. Un faubourg de Cordoue s'étant soulevé, le khalife vainqueur en empala 300, en fit embarquer 1.500, ruina le faubourg et défendit de le rebâtir. Les malheureux fugitifs, exclus pour toujours de l'Espagne, n'eurent de ressources que dans la piraterie ; ils s'emparèrent d'Alexandrie, puis de la Crète, et devinrent formidables à l'Orient sous le nom d'*Andalous* (818).

Mais, la décadence du khalifat commençait. Les Espagnols purent l'espérer déjà sous le règne d'Abdérame II al Mouzaffer (*le Victorieux*), qui succéda à son père Al-Hakem (822). Rien ne commandait l'obéissance aux Arabes dans cet empire fondé par une révolte ; et les chrétiens soumis au khalife, tournant les yeux vers les chrétiens libres du nord, aspiraient de tous leurs efforts à la même liberté. Toute la vie du second Abdérame fut une lutte malheureuse. Il avait à peine gagné son surnom à vaincre un oncle ambitieux que la ville de Mérida refusa de le reconnaître et tua son émir. Mérida, forcée une première fois et démantelée, releva ses murs à la hâte, soutint un second siège, et plutôt que de se rendre, les Arabes s'enfuirent vers Alphonse le Chaste, qui les chargea de défendre sa frontière. Tolède, révoltée à son tour (833), ne céda qu'après trois ans ; puis vinrent les Northmans, chassés de la Galice par Ramire Ier, successeur d'Alphonse (844), qui pillèrent Lisbonne, Cadix, Medina-Sidonia., et remportèrent trois victoires. L'année suivante ils pillèrent Séville, Abdérame, qui n'avait pu sauver ses richesses, voulut au moins se venger sur les chrétiens ; il surprit la ville de Léon ; mais Ramire le battit près de Lagrono (846), conquit Alveda et Calahorra, et imposa une contribution de blé et de vin à tous ses sujets en l'honneur de saint Jacques, l'auteur de la victoire. Abdérame, dans sa colère, s'en prit aux chrétiens de ses États, et persécuta ceux de Cordoue pour leurs déclamations contre Mahomet puis, retournant au nord, il vainquit Ordogno, successeur de Ramire dans une grande bataille, et enleva Barcelone au roi de France. Il n'eut pas le temps de compromettre ta gloire de ce grand succès. Il mourut en 852.

La même histoire continue sous Mohammed Ier, successeur d'Abdérame. Ordogno, instruit par sa défaite, avait fortifié les villes de Léon et d'Astorga. En même temps la Navarre, séparée de l'empire carlovingien

depuis 824, prenait la forme d'un royaume entre ses montagnes inexpugnables. Garcie, neveu d'Aznar, en était comte, et bientôt son fils, Garcie Ximenez, allait recevoir le nom de roi. L'imprudent Mohammed débuta en chassant tous les chrétiens de son palais, plusieurs furent torturés. Cependant Omar ben Haf, ancien chef de brigands, maintenant émir de Saragosse, enlevait Valence, Huesca, Tudèle, et se faisait reconnaître souverain dans la Celtibérie. Battu par Ordogno, le rebelle fit alliance avec les chrétiens du nord tandis que Mohammed était arrêté devant Tolède. Le khalife prit Tolède, exposa sur les murs de Cordoue les têtes des plus opiniâtres, et frappa les chrétiens d'une persécution nouvelle. Mais Mérida se révoltait (862). Ordogno, passant aussitôt le Duero, conquit Salamanque. Le khalife espérait que par son traité avec Charles le Chauve (864), les chrétiens d'Espagne lui seraient abandonnés sans secours ; mais Ordogno vainquit la flotte musulmane qui menaçait la Galice (866) : Alphonse III (*le Grand*), successeur d'Ordogno (866), enleva Coïmbre, fortifia Oviedo contre les attaques renouvelées des pirates Northmans, extermina les Tolédains (874) qui faisaient invasion sur les terres chrétiennes, et les soldats de Cordoue qui les soutenaient. Le khalife épuisé demanda la paix. Les rois chrétiens semblaient prévaloir. Alphonse fortifiait Zamora et Toro, fondait le port de Cale (*Porto-Cale*) et restaurait Chaves et Viseu. Mohammed moins heureux, ne pouvait même réprimer ces sujets rebelles. Omar ben Haf venait d'être remplacé par son fils Calib, et Mohammed mourut au milieu de ses dissertations philosophiques sur la nécessité de mourir (886).

Sans de fâcheuses divisions entre les chrétiens d'Oviedo, la ruine du khalifat eût été possible peut-être après Mohammed. Almondhir son fils aîné régna deux ans, et fut tué par Calib (888). Abdala, frère d'Almondhir, lutta pendant vingt-cinq ans contre Calib, qu'il ne put chasser de Tolède, contre ses émirs, et contre ses fils. Quand il osa attaquer la Navarre (907), le roi Sanche Ier repoussa ses troupes de Pampelune, et commença ainsi ses victoires annuelles sur les Arabes ; mais en Oviedo le grand Alphonse n'avait pas vécu en paix. Attaqué par son fils Garcie (910), forcé d'abdiquer, il avait partagé ses États, donnant à Garcie le royaume d'Oviedo, à Ordogno la Galice, et ce qu'il avait conquis de la Lusitanie (911). Dans ces circonstances, Abdala mourut laissant le khalifat à son petit-fils Abdérame III.

II

Rien n'avait manqué à l'éducation d'Abdérame pour en faire un prince accompli selon les Arabes. Depuis l'âge de huit ans, il avait appris successivement les maximes du Koran, le système des traditions d'après la sunna, la grammaire, la poétique, les proverbes arabes, la biographie des princes, enfin la politique et l'art de gouverner. Le corps n'avait pas été plus négligé que l'esprit, et dès sa onzième année il s'était exercé au cheval, à l'arc, au javelot, au maniement de toutes les armes, Abdérame ne trompa point les espérances de son grand-père Abdala ; il retint ce khalifat qui tombait, et lui donna sa véritable gloire.

Il commença par supprimer les monnaies des Abbassides qui avaient cours en Espagne, prit le nom d'*Iman*, et soumit les rebelles qui partageaient les forces du khalifat ; mais il trouva plus de résistance du côté des chrétiens. La division du royaume d'Oviedo n'avait duré que trois ans ; Garcie Ier étant mort (914), son frère Ordogno II avait réuni les deux États, et, transportant sa résidence dans la ville de Léon, il avait substitué le royaume de Léon à celui d'Oviedo. Sanche Ier régnait encore en Navarre. Ordogno et Sanche s'unirent contre Abdérame, livrèrent une première bataille (916) à San Estevan de Gormaz, tuèrent les deux généraux du khalife, et dispersèrent son armée. Ordogno ravagea le pays jusqu'à la Guadiana ; et Sanche, pour se reposer de tant de victoires, alla chercher la paix dans un monastère, sans renoncer à la couronne, mais seulement au commandement des troupes qu'il confia à son fils Garcie Ier.

Le khalife espéra se venger en 919. Il attaqua Ordogno et Garcie, les défit à la sanglante bataille de la Jonguera près de Salina de Oro, et rien ne l'arrêtant plus, il franchit les Pyrénées et dévasta la Gascogne et parut devant Toulouse. Mais il ne repassa pas impunément par la Navarre. Comme il revenait chargé de butin, le vieux Sanche, sorti de son cloître, reprit la guerre et dépouilla le victorieux. Abérame comprenait bien qu'il y avait au moins égalité entre les deux partis, même habileté et même courage ; il se sentit le plus faible après cette seconde défaite ; il détourna les yeux des chrétiens, et les tourna vers l'Afrique.

Le bouleversement de la dynastie des Edrisides, lui permit (930) de prendre Ceuta, Tanger, Fez, et tout le Magreb ; il ne profita pas de l'affaiblissement du royaume de Léon. Ordogno soupçonnant les plus

influents des réfugiés de Burgos, les avait fait assassiner, et les vieux Castillans, rejetant à leur tour la suprématie des rois de Léon, s'étaient fait une magistrature élective de deux juges siégeant à Burgos, qu'ils remplacèrent, quelques années après, par un comte. Après la mort d'Ordogno (923), son frère, Froïla II ne régna que treize mois pour transmettre le trône à son fils Alphonse IV, qui bientôt préféra le cloître. Ramire, fils d'Alphonse (927), força le khalife à la guerre.

La nouvelle Castille envahie, Madrid prise et détruite (932), la victoire d'Osma, l'émir de Saragosse reconnaissant la suzeraineté du roi de Léon, telles furent les causes de cette troisième guerre ou Abdérame ne fut pas vaincu. Malgré l'alliance de Ramire et des Navarrais, la bataille de Simancas (938) resta incertaine, et le khalife assiégea Zamora. Toute l'opiniâtreté espagnole s'acharna à défendre cette ville. Sept murs l'entouraient ; les deux premiers forcés les Arabes rencontrèrent la garnison entre le troisième et quatrième derrière un large fossé. Ils combattaient de loin et tombaient en grand nombre sans avancer ; à la fin, les morts comblant la place, les autres passèrent par-dessus, et la garnison recula ; mais trois enceintes restaient ; pour les enfoncer, il fallut les détruire sous les coups de l'ennemi ; la ville fut prise ; mais à peine Abdérame en avait relevé les fortifications, que déjà Ramire en était maitre. Le khalife combattit encore pendant un an pour la reprendre, et vainqueur à San-Estevan de Gormaz (940), conquérant une seconde fois de Zamora, il fit la paix en 942.

C'est la gloire éternelle d'Abdérame III, que d'avoir résisté à de pareils ennemis. Il acquit ainsi le droit de jouir de sa puissance. Ramire resta en repos jusqu'à la fin de son règne (960). Son fils Ordogno III combattit pendant cinq années, sans rien conquérir, pilla Lisbonne et la démantela, mais ne la conserva pas (955) ; après lui, des troubles intérieurs agitèrent Léon. Le khalife, tranquille enfin, correspondait avec l'empereur d'Orient, et avec le nouvel empereur d'Occident, Otton qu'il essayait de convertir à l'islamisme. Il déployait aux yeux des Arabes une magnificence inconnue en Europe. Ses revenus particuliers s'élevaient à 12.945.000 dinars (325.000.000 de francs) ; ceux de l'État, bien plus considérables, étaient entretenus par l'*Almonarefazgo*, le droit de douze pour cent sur l'entrée et la sortie des marchandises, l'*alcavala* ou le dixième de la vente des immeubles, l'*azaque* ou la dîme du produit des terres, enfin le cinquième de la fortune annuelle des juifs et des chrétiens. Toutes ces richesses payèrent de magnifiques constructions, mais aucune

n'égala le palais de Zehra, bâti en l'honneur de la sultane favorite. Il coûta 96 millions et 25 années. Douze cents colonnes de marbre d'Espagne, de Grèce, d'Italie, soutenaient l'édifice ; la salle d'audience était incrustée d'or et de pierreries. Les Arabes en font une description somptueuse, comme d'un palais enchanté. Cordoue n'était pas moins brillante. On y comptait deux cents douze mille maisons, quatre-vine-cinq mille boutiques, six cents mosquées, neuf cents bains publics, soixante-dix bibliothèques et dix-sept grands établissements pour l'instruction de la jeunesse.

Au milieu de tant d'éclat, Abdérame avait pourtant senti le néant des grandeurs humaines ; il laissa un journal de ses actions, où il exprime ce sentiment : J'ai maintenant régné plus de cinquante ans, toujours victorieux ou en paix ; j'étais chéri de mes sujets, redouté de mes ennemis, et respecté de mes alliés. J'ai obtenu, au gré de mes désirs, la richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir, et il semble que rien sur la terre n'ait dû manquer à ma félicité. Dans cette situation, j'ai compté avec soin les jours de bonheur véritable qui ont été mon partage, ils se montent à quatorze..... Ô homme ne place pas ta confiance dans ce monde ! Quand il mourut (961) le peuple de Cordoue s'écria : Notre père n'est plus ; son glaive est rompu, le glaive de l'Islam ; il était le soutien de la faiblesse, la terreur de l'ambition et de la violence, il n'est plus. Toutefois cette crainte d'une ruine prochaine était encore mal fondée. Al-Hakem II, fils d'Abdérame, continua la prospérité musulmane. Il avait passé ses plus belles années à former une riche bibliothèque, réunissant à grands frais les livres les plus précieux de géographie, d'histoire, de généalogie. Ses nombreux agents, répandus en Syrie, à Bagdad, en Perse, achetaient ou faisaient copier les meilleurs ouvrages arabes. Le catalogue de la bibliothèque de Méruan comprenait quarante-quatre volumes de cinquante feuillets chacun ; devenu khalife, Al-Hakem éleva un de ses frères à la dignité de bibliothécaire ; un autre reçut la direction des académies, ou sociétés savantes que les hommes les plus célèbres de l'Orient avaient établies à Cordoue. Un riche habitant de cette ville y avait fondé une académie de quarante membres qui se réunissaient souvent pendant les trois mois de l'hiver, dans une salle richement décorée et parfumée des plus précieuses essences. Après de longues dissertations de littérature ou de philosophie, le fondateur les recevait à une table splendide, pour les délasser des travaux du jour.

L'agriculture et le commerce fleurirent sous Al-Hakem. Les aqueducs construits dans les plaines de Grenade, de Murcie et de Valence, servirent à l'arrosement des champs et des prairies. Chaque province se couvrit de plantations appropriées au sol et au climat. Les plus riches Arabes cultivaient eux-mêmes leurs jardins délicieux, tandis que la masse de la nation, préférant la vie nomade, introduisait l'usage de la *mesta*, conduisant ses troupeaux de brebis du nord au sud, de l'est à l'ouest pour chercher alternativement la chaleur et la fraicheur. Le khalifat comprenait alors, outre Cordoue la capitale, six grandes villes, Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Grenade et Murcie, où siégeaient les gouverneurs militaires appelés *Wali*, quatre-vingts villes du second rang, et trois cents villes du troisième rang. Les rives du Guadalquivir étaient bordées de douze cents villages.

Il ne faut pas chercher de comparaison entre ces hommes au luxe asiatique, et les chrétiens du nord. A leur tour les Arabes semblaient l'emporter. La vieillesse tenait en repos le Navarrais Garcie Ier après tant de fatigues. En Léon, Sanche Ier, fils d'Ordogno III, persécuté par ses vassaux, avait eu besoin des secours d'Abdérame pour se maintenir sur le trône. Attaqué en 963 par Al-Hakem, il vit prendre San-Estevan, Salamanque et Zamora ; il demanda la paix en 965, et avant de mourir (967) reconnut l'indépendance de la Vieille-Castille., et du comte de ce pays, Ferdinand Gonçalez.

Cependant cette vie d'élégance et de plaisir que menaient les Arabes, hâtait leur affaiblissement par la mollesse. Les docteurs avaient averti Al-Hakem que le climat de l'Espagne énerverait les musulmans si l'usage du vin leur était défendu ; le khalife refusa de le croire, et fit extirper les deux tiers des vignes. Mais déjà son fils, Hescham II (976), était la victime de cette mollesse. Sobetha, veuve d'Al-Hakem, donna toute sa confiance à l'adjeb Mohammed, qui, pour aimer les lettres et la société des poètes, n'était ni moins brave, ni moins ambitieux ; Mohammed fit périr l'oncle d'Hescham, et les grands qui auraient gêné son autorité ; rassembla une armée formidable d'esclaves égyptiens et berbers, et enferma le khalife à l'intérieur de ses palais et de ses jardins, dans les délices d'une insouciante sécurité. Il se chargea seul de la guerre, et chaque année dirigea ses courses vers la Catalogne, la Galice ou Léon.

Tant qu'il vécut, il soutint son surnom d'*Almanzor* ; chaque année fut marquée par plus d'une victoire. En 985 il envahit les Marches

Espagnoles, et prit Barcelone qu'il garda trois ans. En 990, tandis que d'autres musulmans pénétraient en Navarre, et s'en faisaient chasser par le roi Sanche II, Mohammed envahit le royaume de Léon ; le roi Bermude II, ne se fiant pas aux fortifications de la capitale, avait transporté à Oviedo les saintes reliques et les trésors des églises. Après un an de résistance, Léon fut prise. Tous ceux qui ne périrent pas furent esclaves des Maures. Cinq ans après (995), Mohammed gagna la bataille de l'Ezla, pénétra en Galice (997), et pilla Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais le danger réunit tous les princes chrétiens. Le comte de Castille, Garcie Fernandez, joignit Bermude II ; le Navarrais Garcie III, *le Trembleur*, envoya ses troupes. Bermude, malade de la goutte, voulut assister au combat, porté dans une litière. Ce fut près du château de Calcanasar, dans la province de Soria, que fut livrée à Almanzor la cinquante-septième bataille où ce vainqueur assista, et la première qu'il perdit. Sa déroute fut complète, il ne put survivre à son désastre, et sa mort décida la ruine du khalifat de Cordoue. Sobetha mourut l'an 1000, l'année même où apparaissait en Navarre Sanche III, le Grand dont la Famille était destinée à régner sur toute l'Espagne chrétienne.

III

Le fils d'Almanzor, Abdelmelic, perdit ses efforts soutenir l'indolent Hescham II. Un des proches du khalife, Mohammed, fit proclamer la mort du prince, et ordonna les obsèques d'un cadavre qui lui ressemblait. Mais Mohammed ne dura pas ; la garde africaine, qu'il voulait écarter de Cordoue, animée par son chef Soliman, et soutenue par le comte de Castille, tua vingt mille ennemis, entra dans la ville et proclama Soliman. Mohammed, vainqueur à son tour, puis vaincu fit reparaître Hescham II. Mais Soliman revint ; Mohammed était mort décapité, Hescham disparut pour toujours, et Soliman devint khalife (1012).

Cette chute rapide des Ommiades hâta bien mieux la fin du khalifat. La révolte engendrant la révolte, Soliman crut la prévenir en livrant à ses amis des villes et des provinces à titre héréditaire. Aussitôt les gouverneurs de Grenade, de Carmona, Xérès, Séville, Badajoz, Valence Tolède, Saragosse, déclarèrent leur indépendance, et le gouverneur de Ceuta, Ali-ben-Hamoud, qui se disait issu d'Ali, détruisit Soliman dans une bataille, se nomma défenseur de la loi de Dieu (*anasir Ledinala*), et

régna quelques mois (1016). Mais la famille Ommiade réclamait. Abdérame IV se faisait reconnaître à Jacca ; Hamoud étant mort dans un bain, son frère Al-Casim lui succéda, et fut aussitôt attaqué par son neveu Yahyé. Ainsi les prétendis Alides luttaient entre eux et contre les Ommiades. Yahyé l'emporta sur son oncle, le chassa, le poursuivit, et finit par le mettre à mort. Il crut un moment vaincre aussi les Ommiades, en tuant Abdérame IV (1023) ; mais les Ommiades lui opposèrent successivement Abdérame V et Mohammed III. L'Ommiade régnait à Cordoue, l'Alide sur Malaga, Algésiras, Ceuta, Tanger. Les exactions de Mohammed III le faisant détester, Yahyé réunit le khalifat et siégea à Cordoue. Mais à sa mort (1026), l'Ommiade Hescham III, le remplaça. Ce fut le dernier khalife d'Occident. Pendant trois ans il avait refusé de résider à Cordoue ; il essaya de ramener les gouverneurs indépendants à l'obéissance, et toutes les possessions arabes à l'unité. Comme on méprisait ses avis, il prit les armes, fut vaincu, et en parlant de traiter avec les rebelles, fit murmurer le peuple de Cordoue qui demanda sa déposition. Hescham III se retira (1031), et le khalifat finit en lui. A la place du khalifat, dix-neuf royaumes indépendants se partageaient l'Espagne arabe. Les principaux étaient ceux de Tolède, de Saragosse, de Valence, de Murcie, Cordoue, Grenade Malaga, Séville, Badajoz, Algarve et Majorque.

Il en était bien autrement des royaumes chrétiens. Le roi de Léon, Alphonse V, fils de Bermude II (1006-1027), avait profité de l'embarras des musulmans pour réparer les victoires d'Almanzor et restaurer Léon. La Navarre avait acquis par le mariage du roi Sanche II, le comté de Jacca institué par Charlemagne, et qu'on nommait encore Aragon, de la vallée d'Aragues qui en faisait partie. Le comte Sanche de Castille (1019) avait conquis Sepulvéda, une des plus fortes places de l'Espagne.

Cependant le roi de Navarre, Sanche III, avait épousé la sœur du comte de Castille. Ce prince ayant été tué en 1028, Sanche de Navarre prit possession de la Castille, au nom de sa femme. Un fils de Sanche, Ferdinand, avait épousé la sœur de Bermude III, roi de Léon, il fut décidé que Ferdinand serait roi de Léon, si Bermude ne laissait pas de postérité. Sanche III mourut en 1035. La Navarre passa à son fils Garcie III, l'Aragon à Ramire, les provinces de Soprarbe et de Ribagorce à Gonçalez, la Castille à Ferdinand. Mais Gonçalez mourut après trois ans, Ramine hérita de ses domaines. Ferdinand, en 1037, hérita du Léon, Ainsi la famille d'Aznar remplaça en Léon la famille de Récarède ; les

Wascons s'imposèrent pour rois aux fils des Goths : et une même famille gouverna les trois royaumes de Navarre, d'Aragon et de Léon-Castille. Le nom de Léon s'effaçant peu à peu, celui de Castille prévalut.

IV

Le grand roi de l'Espagne, après Sanche III, c'est le roi de Castille, Ferdinand Ier, qui combattit les infidèles pendant trente ans, et légua aux chrétiens la valeur du Cid qu'il avait armé chevalier. La Navarre et l'Aragon semblaient avoir renoncé pour quelque temps à la lutte chrétienne ; Ramire et Garcie se faisaient la guerre ; Ferdinand lui-même, obligé de se faire reconnaître par la force en Galice, s'occupa d'abord de consolider sa puissance par des institutions. Pendant ce temps, quelques-uns des petits rois arabes essayèrent de régner. A Cordoue, Aboul-Housam Gehouar, le principal ministre du dernier Ommiade, arrivait au trône, pour sa justice et sa sagesse. Il substituait au pouvoir despotique du khalife, une aristocratie représentée par un divan dont il se réservait la présidence. Il refusait d'habiter le palais du khalife, supprimait les avocats, et chassait les nombreux charlatans qui prétendaient exercer la médecine malgré leur ignorance ; enfin les marchés bien pourvus entretenaient l'abondance dans tout le royaume. Mais celui qui devait détruire Cordoue régnait à Séville depuis 1022. C'était Aboul Casim Mouhamed Aben-Abad, fils d'un riche musulman de l'Andalousie. Son père s'était fait par ses richesses une grande réputation de bienfaisance et de vertu. Le fils, nommé cadi de Séville, s'en empara, et fonda la dynastie des Abadides, une des plus célèbres de l'Espagne musulmane, surtout par les malheurs de son dernier prince. Enfin Tolède, la ville si souvent rebelle aux khalifes, tant de fois révoltée et tant de fois vaincue, après avoir, sous les derniers Ommiades, suivi la fortune de l'émir Ben-Naïs, avait passé à Ismaël-ben-Dylnun, le véritable fondateur de ce royaume.

Cependant Ferdinand de Castille était prit pour la guerre ; l'an 1044, il se tourna vers cette partie de la Lusitanie, conquise autrefois par le grand Alphonse, et perdue depuis pour les chrétiens ; il prit Viseu et Lamégo qui passait pour imprenable ; l'année suivante, il prit Coïmbre ; en 1046, il chassa ce qui restait de musulmans dans la Vieille-Castille. Son père avait distrait quelques domaines de la Castille, pour en augmenter la

Navarre. Ferdinand (1051) attaqua son frère Garcie, le tua, reprit ses domaines ; puis il revint contre les Maures. Depuis 1045, il n'y avait plus de royaume de Cordoue, Aben-Abad de Séville l'avait usurpé par une perfidie. Ferdinand s'efforça de rendre tributaires les rois maures de Saragosse de Tolède a de Séville. Déjà la Castille lui avait donné Rodrigue, fils de Diègue, né à Bivar. C'est le héros de l'Espagne chrétienne, le *Campeador* (*Campidoctus*), le *Cid* ou seigneur des Arabes vaincus. Dès l'an 1061, il partagea la gloire de Ferdinand. Dun côté le roi castillan attaqua le roi de Tolède, Almamoun, fils d'Ismaël et l'obligea au tribut. De l'autre, Sanche, fils aîné de Ferdinand, aidé par le Campeador, rendit tributaire le roi de Saragosse, Almoktader, et battit, à Graos, Ramire d'Aragon que l'humiliation de Saragosse avait effrayé et armé contre les siens. Ferdinand allait encore soumettre au tribut le second Abadide de Séville, quand celui-ci se délivra en remettant aux chrétiens le corps de saint Isidore, qui fut transporté en grande pompe dans la ville de Léon.

Zamora, fortifiée de nouveau et repeuplée par des familles des Asturies et de la Galice, fut le dernier acte du grand Ferdinand. Une imprudence pareille à celle de son père ralentit après lui les efforts des chrétiens. Il avait trois fils et deux filles ; il les admit tous au partage. Sanche reçut la Castille, la partie orientale des Asturies et la suzeraineté de Saragosse ; Alphonse eut Léon, le reste des Asturies, Salamanque et le tribut de Tolède ; Garcie la Galice, une partie de la Lusitanie et le tribut de Badajoz. Les deux filles reçurent les villes de Topo et de Zamore ; ce fut leur *infantaticum* ou leur apanage d'infants, titre dont on se sert pour désigner les enfants des rois d'Espagne.

Pendant quelque temps il n'y eut que le second roi d'Aragon, Sanche Ier Ramirez, qui combattit les Maures par une lutte acharnée autour de Balbastro. D'autres soins occupaient les héritiers de Ferdinand ; la valeur de Rodrigue même se perdait dans les querelles intérieures. Sanche de Castille, après avoir dépouillé son frère Garcie, enfermait Alphonse, qui, s'évadant par une ruse, s'enfuit auprès du roi de Tolède Almamoun. Sanche voulait encore dépouiller ses sœurs, mais il périt assassiné devant Zamora (1072). Alphonse reparut aussitôt ; les Castillans offrirent de le reconnaître s'il affirmait par serment qu'il n'était pour rien dans la mort de Sanche : et le Cid reçut ce serment que les autres n'osaient plus recevoir après l'avoir demandé. Garcie reparaissant aussi pour réclamer son ancien royaume, Alphonse le fit saisir et enchaîner. Garcie s'obstina

à garder ses chaînes pour déshonorer son frère. Il voulut même que l'on gravit sur sa tombe son effigie enchaînée, Alphonse VI[1] fut donc seul roi comme son père : quelques années après (1076) le roi d'Aragon s'empara de la Navarre. Il ne restait plus que deux royaumes chrétiens en Espagne.

Le Cid grandissait aussi. Il venait d'épouser la belle Chimène, petite-fille de par sa mère, d'un ancien roi de Léon, et ajoutait de vastes domaines aux domaines de son père. La crainte revint aux musulmans. Les succès d'Alphonse, en augmentant cette crainte, allaient attirer sur l'Espagne une nouvelle invasion[2].

---

[1] C'est Alphonse VI comme roi de Léon, Alphonse Ier comme roi de Castille.

[2] Votez pour ce chapitre, les recherches de Schœll, *Cours d'hist. des États européens*, t. III et IV.

TOME DEUXIÈME

TROISIÈME PÉRIODE - 1073-1294

CHAPITRE SEIZIÈME.

Grégoire VII.

La postérité comprend sans peine aujourd'hui quels furent les résultats utiles du démembrement de l'empire carlovingien et de la seconde invasion, comment les États modernes se formèrent alors, comment surtout la prédication du christianisme étendit les principes de la civilisation. à tous les peuples barbares. Mais les contemporains ne pouvaient avoir cette certitude consolante ; et au milieu des misères qui ont fait la triste immortalité du Xe siècle, entre les querelles des rois, les invasions des races étrangères, les violences féodales, que pouvaient espérer Les opprimés que pouvaient-ils désirer même sinon la mort ? Le faible avait recherché la protection du puissant, il avait cru trouver le repos dans l'obéissance ; échangé la liberté pour la vie ; et la société féodale incessamment agitée et ensanglantée, ne donnait aucun repos dans le présent, ne laissait entrevoir aucun avenir meilleur.

La féodalité avait démembré le pouvoir royal, et multiplié les rois. Tout seigneur féodal avait le droit de justice, le droit de guerre en France le droit de battre monnaie ; enfin le droit de propriété sur les terres de ses vassaux. Le suzerain ou seigneur recevait l'hommage et le serment de fidélité de son vassal. Le seigneur étant assis, le vassal, tête nue, sans ceinture, sans épée, sans bâton, se mettait à genoux, et disait ces paroles : Je deviens votre homme, de ce jour en avance pour ma vie et mes

membres. Il prêtait ensuite serment de fidélité, tenant la main droite sur un livre, et disant : Écoutez-moi, mon seigneur, je vous serai fidèle et loyal, je vous garderai ma foi pour les terres que je déclare tenir de vous ; ainsi que Dieu et les saints me soient en aide. Le vassal baisait le livre, et le seigneur lui donnait *l'investiture de son fief*, c'est-à-dire l'envoyait en possession, en lui remettant une motte de gazon, ou une poignée de terre, ou le sceptre. Le seigneur pouvait requérir plusieurs devoirs de son vassal : d'abord le service militaire, la présence à la cour de justice toutes les fois qu'il y était mandé, des *aides*, c'est-à-dire des secours en argent dans certaines circonstances, l'obligation de se sou mettre aux décisions judiciaires du suzerain. Le suzerain convoquait, pour rendre la justice, tous ses vassaux, qui étaient entre eux des *pairs*, des égaux ; chacun était ainsi jugé, sur l'avis de ses pairs, par la sentence du suzerain. S'il arrivait que le vassal prévariquât, qu'il n'accomplit pas tous ses devoirs, il tombait dans le cas de *forfaiture* (déchéance), et pouvait perdre son fief par la volonté du seigneur.

Nous avons dit plus haut quels. féodalité enchaînait les uns aux autres les habitants du sol, de telle sorte que chacun pût avoir un seigneur et des vassaux, se faire rendre par ceux-ci les devoirs qu'il rendait lui-même à celui-là et qu'un seigneur, après avoir exercé son autorité sur ses vassaux, fût appelé aussitôt à la cour ou à la guerre de son propre seigneur ; le vassal maltraité pouvait recourir au seigneur de son seigneur. Aussi le roi, en commandant à ses vassaux immédiats, pouvait protéger contre eux-mêmes leurs vassaux, et cette protection, descendant ainsi de degré en degré jusqu'au plus humble feudataire, l'ordre n'eût pas été impossible dans la société féodale. Mais cette société, formée par la violence, ne vivait que de violences : la force en était la seule loi agissante. La propriété n'était défendue contre les spoliations qu'autant qu'elle avait la force de se défendre ; la sentence du suzerain n'était exécutée qu'autant qu'elle avait la force de se faire exécuter. Le droit de guerre appartenant à tous, le succès était la seule sentence respectée, et le vaincu était le seul condamné. Ainsi rien ne protégeait la propriété du faible contre la cupidité du puissant, la liberté individuelle contre l'ambition de dominer.

Nous citerons, pour exemple des misères que souffrit l'Europe féodale, la lutte d'Otton de Nordheim contre l'empereur Henri IV. Otton de Nordheim, accusé par un misérable, de conspirer contre la vie du roi, refusa le combat judiciaire avec cet homme. Les grands de Saxe, qui avaient contre lui un ressentiment personnel, consultés par le roi, le

déclarèrent coupable de lèse-majesté, et digne, si on le prenait, d'une sentence capitale. Aussitôt les amis du roi, chacun selon ses forces, se mettent à poursuivre Otton par le fer et le feu ; le plus grand nombre sans dévouement au roi, sans intérêt pour le bien public, sans injure personnelle à venger, mais par une insatiable avidité de rapines. La bride fichée ou plutôt rompue, tous font invasion sur lui, ravagent, pillent, brûlent ses métairies et st champs, mutilent, déchirent, égorgent ses vassaux, ses colons que le sort leur présente, n'épargnant pas même, dans l'impétuosité de leur rage, les églises ou les temples qu'il avait construits à Dieu. Le roi, avec une armée nombreuse, vient mettre la dernière main à l'œuvre, prend deux châteaux où il laisse des garnisons, et mène son armée sur les possessions de la duchesse de Bavière ; il pille de nombreuses viner, ornées d'édifices, disperse les biens, traite en ennemis les flemmes et les enfants, car les hommes s'étaient cachés dans les montagnes ou les bois..... A la fin, le duc Otton s'affligea, le poids de ses malheurs l'emporta sur la constance de se résignation. Alors, réunissant trois mille hommes exercés à la discipline militaire, il se jette en Thuringe, brûle les florissantes *villæ* du fisc royal ; et rassemblant son butin, le distribue en pâture à ses soldats que la cupidité aussi avait entrainés. Bientôt arrivèrent à lui les colons de ses champs à qui les soldats du roi n'avaient laissé que la vie et la misère ; il leur donne leur part dans le butin, les avertit de recevoir avec un cœur généreux les coups de la justice divine, et comme ils ne pouvaient porter les armes pour lui, de prier Dieu pour lui. Cependant les Thuringiens qui avaient fait serment de ne pas laisser sans vengeance le pillage de leur territoire, se rassemblent et attaquent le vainqueur. Mais la bataille ne fut pas longue ; renversés au premier choc ils s'enfuient dans les montagnes et les forêts. Le plus ardent, celui qui les avait animés au combat — le comte Rutger —, plus rapide que le vent, laissait derrière lui les montagnes et les collines. Près de trois cents Thuringiens avaient péri ; tien. avait perdu un ou deux hommes. Il donna le signal de la retraite, rassembla ses vassaux, et renvoya chez eux le plus grand nombre. Lui-même se retira dans la Saxe ultérieure, où il vécut tantôt de rapines, tantôt des biens du comte Magnus, le compagnon de ses dangers, et le plus dévoué défenseur de son innocence[1].

Les calamités naturelles qui distinguent la fin du Xe siècle et le commencement du XIe, parurent un avertissement de la colère divine, et suspendirent des violen.ces pendant quelques instants. En 994, une contagion erg Limousin et en Aquitaine, frappa les nobles de terreur et

ils s'engagèrent à la paix pour obtenir leur gr ce du ciel. L'épouvantable famine de 1033 fit croire que la fin du monde, dont l'époque semblait passée, n'avait été que retardée cl plusieurs conciles à Limoges, à Lyon, en Provence, en Aquitaine (1031-1034) prescrivirent l'observation de la justice et de la paix sous peine d'excommunication. En 103&, un évêque annonça qu'il avait mission de prêcher la paix à la terre. Des conciles plus nombreux s'assemblèrent, le peuple y courut comme au salut. On fit par chapitres l'énumération de ce qui était défendu, et des engagements à prendre ; ainsi fut constituée la *paix de Dieu* ; un diacre en donnait lecture suivie de malédictions contre les infracteurs. La *paix de Dieu* était encore prématurée elle imposait trop de devoirs pour être exécutée. On la changea en *trêve de Dieu*. Déjà en 1040, un concile de Saint-Elne, en Roussillon, avait ordonné que dans toute l'étendue de ce comté, personne n'attaquerait sein ennemi depuis l'heure de none du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi, afin que le dimanche lit exactement observé. En 1042, la durée de la trêve s'étendit. Toute hostilité devait être suspendue depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, et pendant les grandes fêtes, l'avent, le carême. Il fut défendu de tuer, de blesser les paysans, de détruire les plantations, les animaux, les instruments de culture ; de fréquentes assemblées d'évêques durent veiller à l'exécution de ces règlements : on institua des officiers de paix et une milice permanente, entretenue, par une contribution qu'on nomma *paçata* ou *pezade*. L'année suivante (1043) le roi d'Allemagne, Henri III, de retour de la Hongrie, assista au synode de Constance, remit à ses débiteurs toutes les dettes, força à la paix et à l'oubli des inimitiés tous les princes de la Souabe, et tous ceux qui avaient souvenir de quelque injure, et par un édit établit dans cette partie de son empire, et dans toutes les autres, une paix inconnue jusque-là. Mais la tranquillité ne dura pas. En 1056, dit un contemporain, devenu pèlerin pour le royaume des cieux, j'ai quitté ma patrie, et je me suis fait moine à Cologne. En ce même temps, beaucoup de princes de divers pays sont morts. La famine a affligé de nombreuses provinces. La pauvreté et la misère ont prévalu. L'empereur Henri, percé jusqu'au fond du cœur de ces maux, a langui de faiblesse et a succombé a la mort.

L'Église, la seule puissance qui sur la terre pût faire intervenir dans ses décisions la volonté divine,. échouait donc contre le -désordre. Il en faut chercher la cause dans les maux intérieurs dont elle était elle-même travaillée. L'Église possédait au moyen âge, mais elle ne pouvait posséder qu'à la manière *féodale*. Les terres des évêchés ou des abbayes

étaient des *fiefs* qui suivaient la loi des *fiefs* ; l'évêque ou l'abbé avait donc au-dessus de lui un seigneur, le roi au moins, qui exigeait le service envers sa personne ; il avait a son tour, comme tout seigneur possesseur de terres, les droits de la souveraineté, des arrière-vassaux, des hommes de guerre (*milites*). Ainsi les évêques avaient deux pouvoirs, le spirituel et le temporel ; le dernier, ils le tenaient d'un seigneur laïque qui leur donnait l'investiture, comme à tout-autre feudataire ; le pouvoir spirituel échappait au seigneur qui n'avait pas d'abord le droit d'élection. Car l'Église se perpétuant par l'élection, le choix appartenait aux chapitres des cathédrales, ou aux congrégations de frères dans les abbayes.

L'Église fut troublée dans sa possession par l'anarchie féodale. Les évêques et les abbés attaqués et tués par des laïques ambitieux, leurs terres occupées par les soldats du vainqueur ; des abbés remplacés par des guerriers qui se faisaient *abbés laïques*, et gouvernaient les monastères ; ce fut là le premier mal : mais au moins les hommes de l'Église protestaient contre ces désordres et en pouvaient espérer la réparation. Le spectacle fut bien plus affligeant lorsque la cupidité, entrant dans l'Église, ramena à sa suite la plus ancienne hérésie, celle de Simon le Magicien, qui avait voulu acheter pour de l'argent le pouvoir de conférer le Saint-Esprit. Les princes aidant, la simonie régna un moment sur le temporel des églises ; les évêchés, les abbayes, etc., en Allemagne surtout, devinrent la proie de ceux qui pouvaient les payer. Les princes, ravissant le choix des évêques et des abbés, donnérent ces fiefs à leur gré ; le scandale était au comble, en Allemagne, dans la seconde moitié du XIe siècle. Nous en citerons quelques faits.

Lorsque Adalbert et Warner se furent emparés du roi Henri IV, le pillage des églises ou des abbayes devint un scandale de chaque jour. Ils épargnèrent encore un peu les évêques, par crainte plus que par religion ; mais ils attaquèrent les abbés avec audace : le roi, disaient-ils, n'avait pas moins de pouvoir sur les abbés que sur ses *fermiers* (*villici*) ou les hommes de son fisc royal. L'archevêque de Brême commença par occuper deux abbayes, celles de Laur et de Corbie ; c'était la récompense de sa fidélité et de son dévouement au roi. Mais, afin de prévenir la jalousie des autres grands, il livra deux abbayes à l'archevêque de Cologne, une à l'archevêque de Mayence, une à Otton, duc de Bavière, une à Rodolphe, duc de Souabe. Pour établir à son gré sa tyrannie dans le monastère de Corbie, il répandit la nouvelle que l'évêque d'une ville au delà des Alpes était mort et nomma l'abbé de Corbie à ce siège. Mais,

tandis que l'abbé faisait ses préparatifs, des hommes venus d'Italie annoncèrent que le prétendu mort était en bonne santé. On se mit à rire de la perfidie de l'archevêque, et l'autorité d'Otton de Bavière conserva à l'abbaye de Corbie son honneur et sa dignité. Au moins Adalbert voulait se mettre en possession du monastère de Laur. Ses satellites y vinrent déclarer que, par la donation du roi, ce lieu appartenait à l'archevêque. On les reçut mal, on les congédia plus mal encore. De nouveaux envoyés vinrent, de la part du roi, dire à l'abbé qu'il fallait abdiquer, et sortir du monastère. L'abbé, prévenu avant leur arrivée, les reçut honorablement, et remit au lendemain le moment d'entendre leurs ordres. Pendant la nuit, aidé de quelques amis fidèles, il sortit emportant tous les trésors du monastère. Les envoyés ne trouvant plus à qui parler, s'en retournèrent vers le roi. Cependant les soldats de l'abbé se postèrent sur une montagne, construisirent un fort, et attendirent l'archevêque pour le repousser par les armes. Varner, non moins avide, obtint du roi le monastère de Kirchberg. Les moines luttèrent contre lui, par les armes, mais surtout par des jeûnes et des prières fréquentes. Le simoniaque s'en faisait un amusement. Ces moines, disait-il, étaient languissants et tièdes dans le service de Dieu, je les ai réveillés ; malgré eux, je les ai fait jeûner et marcher pieds nus[2].

L'abbé Meginward de Richenau (*abbas augiensis*), s'étant démis de sa dignité, l'abbé de Bamberg, Robert, surnommé le Numulaire, envahit sa place, non par la porte de l'élection, mais par les voies souterraines de l'hérésie simoniaque, après avoir compté au trésor du roi mille livres de l'argent le plus pur. Cet homme, simple moine encore, avait acquis, par l'usure et par des bénéfices honteux, une fortune infinie, et depuis longtemps, dans une inquiète impatience, il soupirait après la mort des évêques et des abbés ; mais ceux-ci vivant trop à son gré, fatigué d'ajourner toujours l'objet de ses vœux, il en vint à ce point de démence que, en outre des présents secrets dont il achetait les conseillers du roi et leur faveur, il promit au roi lui-même cent livres d'or, s'il voulait chasser de Fulde l'abbé Widerad, illustre par sa vie sainte, et lui donnait cette abbaye. Et point de doute qu'il ne l'eût obtenue, si les lois de l'Église n'eussent été plus chères à quelques hommes que l'argent : ceux-là résistèrent en face au roi. Ce faux moine, je dirai plus dans la violence de ma douleur, cet ange de Satan, transformé en ange de lumière, changea et corrompit d'une manière si infâme la vie monastique, que les moines dans notre temps et dans ces régions ne sont plus estimés par l'innocence et la pureté de leur vie, mais par la quantité de leurs richesses, et que,

pour élire un abbé, on ne cherche pas qui est le plus digne, mais qui peut payer le plus cher. Par lui s'est introduite dans l'église cette coutume, que les abbayes soient mises publiquement en vente dans le palais ; et, si haut qu'on en fixe le prix il se trouve un acheteur ; car les moines, au cœur avare, ne disputent plus entre eux de zèle pour l'observance de la règle, mais de profits et d'usures. L'avoué du monastère de Richenau, apprenant que ce loup rapace s'approchait du troupeau de Dieu, envoya des hommes qui lui défendirent, au nom de son salut, de mettre les pieds sur les possessions du monastère ; autrement il viendrait lui-même pour délivrer par les armes ceux dont le simoniaque avait acheté si cher la servitude. Le nouvel abbé fut consterné d'avoir perdu tant d'argent pour acheter un honneur longtemps désiré, et qui maintenant lui échappait. Cependant il voulait tenter le sort des armes et comme on dit, remuer le feu avec le glaive, c'est-à-dire couronner par l'homicide l'hérésie simoniaque ; mais ceux qui étaient à sa suite lui ayant fait voir que le projet était au-dessus de ses forces, il se retira confus dans les possessions de son frère, pour y attendre la fin de ces événements, car déjà l'abbaye de Bamberg était occupée par un autre abbé. A l'arrivée de ce dernier les moines de Bamberg, que Robert avait façonnés à ses mœurs de marchand et d'usurier, s'enfuirent comme les feuilles dispersées par le vent[3].

La querelle des dilues de la Thuringe ne fut pas moins honteuse. L'archevêque de Mayence les réclama pendant dix ans, malgré les privilèges des Thuringiens et les menaces du pape. Il s'en gagea à procurer le divorce du roi (1069), si le roi forçait les Thuringiens à payer, et souleva contre eux une première guerre où les Thuringiens, unis par un serment solennel, résistèrent au roi, et pillèrent les possessions de l'archevêque. Enfin, en 1073, tandis que les châteaux forts, élevés en S'axe et en Thuringe, se garnissaient des brigands royaux[4], Henri excita l'archevêque à réclamer les dîmes, lui promettant main-forte. Un synode fut indiqué à Erfurth, l'archevêque y amena un troupeau de *philosophes* et de *sophistes*, ramassés de tous côtés pour interpréter les canons, non pas selon la vérité, mais selon la volonté de l'évêque.... Le roi avait autour de lui des troupes nombreuses, pour réprimer par la force ceux qui voudraient troubler l'affaire. Les défenseurs des Thuringiens étaient les abbés de Fulde et d'Hersfeld. Interpellés par la discussion publique sur le payement des dimes, ils priaient l'archevêque, au nom de Dieu, de respecter les droits légitimes conférés aux monastères, confirmés de tout temps par les décrets es papes et par des lettres

récentes, et que tous ses prédécesseurs avaient respectés. L'archevêque répondit que ses prédécesseurs avaient gouverné l'Église comme ils l'avaient voulu, qu'à des chrétiens ignorants encore et néophytes, ils avaient pu donner du lait à boire ; mais que ces chrétiens avaient grandi maintenant, que son Église était vieille déjà ; que lui il donnait à ses fidèles une nourriture solide, et qu'il avait le droit d'exiger des fils de l'Église les choses ecclésiastiques. Les abbés, l'invoquant encore au nom de Dieu, lui disaient : Si l'autorité du pontife romain, si les privilèges de Charles et des autres empereurs, si les concessions des anciens archevêques de Mayence ne sont plus un secours et un espoir pour nous, permettez du moins que le partage de la dîme se fasse selon les canons et l'usage de toutes les églises de la terre. Prenez le quart pour vous et vos envoyés, et laissez les trois autres parties aux églises à qui elles sont assignées. Mais l'archevêque répondit que ce n'était pas là sa pensée, et qu'il n'avait pas roulé depuis dix ans cette roche accablante, pour abandonner volontiers ses droits, lorsqu'il arrivait enfin à l'accomplissement de ses vœux. Le premier et le second jour s'étaient passés en discussions, et les Thuringiens se disposaient à rejeter l'autorité du synode pour en appeler à Rome, lorsque le roi, attestant le nom de Dieu, promit à quiconque oserait le faire une sentence capitale, la dispersion de tous ses biens, et une ruine que des siècles ne répareraient pas. Alors l'abbé d'Hersfeld céda, et de concert avec le roi et l'archevêque, convint que dans ses dix églises qui avaient droit à la dîme, l'abbé prendrait deux parts, l'archevêque une troisième et que dans les autres églises le partage se ferait par moitié entre l'archevêque et l'abbé. Celui-ci dompté enfin, les Thuringiens désespérèrent, et promirent de payer. L'abbé de Fulde voulut résister ; mais le roi, le menaçant et lui interdisant le retour à son abbaye, il consentit. Le roi, sachant bien que tout cela ne plairait pas au pontife romain, finit en menaçant chaque abbé de se colère, si, par eux-mêmes, par envoyés, ou par quelque autre moyen, ils accusaient le synode auprès du siée apostolique[5].

C'est ainsi que l'Église subissait l'autorité des princes, et pour mieux la tenir dans leur dépendance, les princes n'avaient pas assez de cette première usurpation. Suzerains des terres ecclésiastiques, ils aspiraient ouvertement à la suprématie spirituelle : non contents de nommer l'évêque ou l'abbé, et de l'investir comme feudataire en lui remettant le sceptre, symbole de l'autorité temporelle ils prétendaient encore l'investir comme évêque ou comme abbé en lui remettant l'anneau elle crosse les symboles de la puissance spirituelle. Par là l'Église devenait toute

féodale ; en même temps l'oubli des lois ecclésiastiques s'étant glissé à la fa-vieillir du débordement général, le célibat des prêtres avait cessé d'être en usage, Encore un peu de temps, et ces évêques, ces prêtres mariés n'auraient différé des seigneurs laïques que par des insignes extérieurs et des fonctions vaines L'Église devenait héréditaire, comme toute autre seigneurie ; désormais plus d'élection libre, plus de force, ni de gloire, et surtout plus de charité ; le bien des églises, jusque-là le bien des pauvres, n'était plus que la propriété d'un homme, le dévouement au genre humain cédait la place à l'égoïsme de la famille. Il en devait arriver partout, comme en Angleterre, au temps de la réforme, s'il eût été possible que la véritable Église périt partout.

II

La réparation des maux de l'Église ne pouvait venir que de l'Élise elle-même ; la répression du désordre féodal fut ensuite l'ouvre de l'Église régénérée. Grégoire VII purifia le clergé et lui rendit la puissance qui s'attache à la vertu ; il annonça les croisades, et les croisades dirigées par ses successeurs ont ruiné ta féodalité. Rome, soumise à l'Empire depuis Otton, punie de ses désordres par une main plus lourde encore, celle de Henri III, en perdant pour quelques années l'élection des papes, avait, dans son humiliation même le retrouvé sa vertu. Les *papes*, *demandés* à l'Empereur et *envoyés*[6] d'Allemagne, avaient rétabli la dignité du sacerdoce, et commencé la recherche du mal, sans épargner même les empereurs qui les avaient choisis. Avec Léon IX était arrivé à Rome Hildebrand, un moine de Cluny, formé par le cloître à la vie dure, et revêtu de toute la fermeté du génie. *Ardent du zèle de Dieu, commença à troubler les consciences des évêques des Gaules*. Sous son irrésistible influence, Léon IX, dans un concile de Rome, déposa quelques évêques convaincus de simonie, et quatre autres dans un concile de Reims en 1049. Sous Victor II, Hildebrand, légat en France, présida les synodes de Lyon et de, Tours (1066) et renversa six évêques simoniaques. Sous Alexandre II (1070), les évêques de Mayence de Cologne, de Bamberg, mandés à Rome, eurent à rendre compte de leur élection, et furent tous trois ensemble réprimandés pour avoir vendu les ordres sacrés, communiqué avec les acheteurs, et leur avoir imposé les mains[7]. Déjà l'autorité royale s'inclinait elle-même. Un évêque de Constance, nommé par Henri IV, ne put être consacré, et fut déposé malgré le roi. Henri IV

dans sa propre cause n'avait pas été plus heureux : quand il assembla un concile pour obtenir son divorce, on y vit paraître le légat du Saint-Siège, Pierre Damiens, à l'âge vénérable, à la vie sainte, et qui fut plus tard l'intrépide promoteur des volontés de Grégoire VII. Il déclara au nom du pape que c'était là un crime infâme, digne du nom de roi, et plus encore du nom chrétien ; et si le roi ne fléchissait pas devant les conseils, le pape emploierait la vigueur apostolique, préviendrait le crime par la loi des canons, et jamais ses mains ne consacreraient empereur un homme dont l'exemple empesté aurait trahi la foi chrétienne, autant. qu'il était en lui[8]. Le divorce ne fut pas accordé.

Cependant, une autre pensée travaillait l'âme d'Hildebrand. Il lui semblait que si l'Église n'était pas exempte de péchés, c'est qu'elle n'était pas libre ; la plus misérable des femmes pouvait suivant les lois de son pays, choisir son époux, et l'épouse de Dieu, traitée comme une vile esclave, ne pouvait à son gré se réunir à son fiancé. Il fallait que l'Église redevînt libre par son chef, par le prince de la chrétienté, par le soleil de la foi, par le pape[9]. Il s'en prit donc aussi à cette autorité que des empereurs s'étaient arrogée sur l'Église. Il avait lui-même couronné le pape Nicolas II d'une couronne royale où étaient écrits ces mots : *Corona de manu Dei, diadema imperii de manu Petri* ; bientôt il fit rendre un décret par l'élection du pape redevint le droit des cardinaux et du clergé de Rome, sauf la confirmation impériale ; et, à la mort de Nicolas II, repoussant le misérable évêque de Parme, que l'impératrice Agnès voulait élever au pontificat, il fit nommer à Rome et couronner l'évêque de Lucques, qui s'appela Alexandrite II, le soutint avec l'aide des Normands, et força l'empereur à le reconnaître. Ainsi avait-il mérité le Saint-Siège, et la gloire d'exalter l'Église romaine au-dessus de toutes les puissances de la terre. A la mort d'Alexandre II (1073), le consentement unanime du clergé et du peuple de Rome le déclara pape malgré sa résistance. Le fils d'un charpentier fut opposé aux rois prévaricateurs, sous le nom de Grégoire VII.

Ce fut une terreur générale parmi les évêques allemands. Le génie du nouveau pontife et sa foi inébranlable étaient un reproche et un remords. Ils entourèrent le roi Henri, disant que l'élection avait été faite sans son ordre, le suppliant de l'annuler, lui faisant entrevoir, que s'il ne prévenait la violence hostile d'Hildebrand, il serait frappé le premier, et plus sévèrement qu'aucun autre[10], Grégoire VII lui-même ne le dissimulait pas. Un envoyé impérial vint demander compte aux Romains d'une

élection faite sans consulter le roi ; Grégoire répondit qu'il avait voulu attendre la confirmation du roi pour se faire consacrer ; mais qu'il priait le roi de ne pas le confirmer, autrement ses désordres ne demeureraient pas impunis. Henri, cependant, après avoir examiné, approuva, et Grégoire VII fut consacré.

Le premier regard de Grégoire VII sur le monde, fut de tristesse et d'horreur. Je voudrais, écrivait-il à l'abbé de Cluny, qu'il te fut possible de connaître les tribulations que je souffre, et l'étendue des peines qui journellement s'accroissent pour m'accabler. La compassion te tournerait vers moi, ton cœur s'épancherait en un torrent de larmes, tu tendrais la main au pauvre de Jésus-Christ..... L'Église d'orient est poussée par le diable vers le schisme.... d'un autre côté, quand mon œil tombe ou sur l'occident, ou sur le midi, ou sur le septentrion, je trouve à peine un évêque légitime et qui gouverne le peuple chrétien par l'amour de J.-C., et non par une ambition mondaine, et parmi les princes séculiers, je n'en connais pas un seul qui préfère la gloire de Dieu à son propre honneur, ou la justice à l'argent. Quant à ces Romains, à ces Lombards, à ces Normands, au milieu desquels j'habite, je leur ai dit souvent que je les estime pires que lés juifs et les païens. Retournant sur moi-même, je me sens tellement affaissé sous le poids de ma propre action, que la seule miséricorde du Christ peut me sauver. Car si l'espoir d'une vie meilleure et celui d'être utile à l'Église ne me soutenait, rien ne pourrait me retenir dans Rome où — Dieu m'en est témoin — la force seule m'a fait habiter depuis vingt ans.

Quelle que fût toutefois cette incertitude apparente, le saint avait pris depuis longtemps une inébranlable résolution d'affronter la haine de ses ennemis, et les jugements que l'iniquité du monde voudrait porter de ses œuvres : Car, écrivait-il au roi de Castille, j'aurais pu me faire de ces hommes des serviteurs dévoués, en obtenir plus de trésors qu'aucun pape avant moi ; mais, outre la brièveté de la vie et le mépris qui est dû aux choses humaines, j'ai considéré que nul n'a jamais mérité le nom d'évêque qu'en souffrant persécution pour la justice, et j'ai mieux aimé encourir la haine des méchants pour obéir aux commandements de Dieu, que de m'exposer à la colère de Dieu en plaisant aux méchants par l'injustice.

Par quelle plaie de l'Église fallait-il commencer ? Le schisme grec sembla s'offrir le premier, et derrière ce schisme, les ennemis du nom

chrétien, les Turks, menaçant, après avoir conquis la Syrie et l'Asie Mineure, d'envahir l'Europe. L'empereur Michel Parapinace fit alors la première de ces propositions traitreuses, au moyen desquelles les Grecs, jusqu'à leur ruine, espérèrent attirer contre leurs ennemis le secours des Européens ; il promit la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine. Aussitôt Grégoire VII envoya le patriarche de Venise à Constantinople et écrivit à toute l'Europe cette lettre célèbre où, appelant les chrétiens aux armes contre les Turks, il s'offrait pour chef de l'expédition, et ne demandait que 50.000 chevaliers pour délivrer la terre sainte. Telle fut la première prédication des croisades et, selon l'expression d'un moderne premier coup, de trompette qui réveilla l'Occident ; mais il était dans la destinée de Grégoire VII d'annoncer les croisades, d'en préparer les moyens en régénérant l'Europe, et d'en transmettre à ses successeurs. La négociation ne réussit pas auprès de Paraainin.ace, et la nécessité de délivrer l'Église des scandales intérieurs retint en Europe le pape et les chevaliers.

Dès les premiers jours de son pontificat, Grégoire VII avait écrit au roi de France, Philippe Ier, et au roi d'Allemagne, Henri IV, les deux plus coupables entre les rois, qui avaient surtout à rendre compte de leurs mœurs dépravées et de la simonie. Tous deux, ils répondirent d'un ton soumis. Henri IV demanda même les conseils du saint père pour s'y conformer absolument. Alors (1074) un concile se tint à Rome, qui proscrivit la simonie[11] et ordonna selon *la règle des anciens canons*, que les prêtres n'eussent pas de femmes. Le prêtre marié devait renvoyer sa femme ou être déposé ; à l'avenir nul ne devait être admis au sacerdoce qui n'eût pas fait vœu pour toujours de continence et de célibat. Ce décret, aussitôt porté dans toute l'Italie et dans l'Allemagne, *fit frémir toute la faction des clercs*[12]. Le pape était un hérétique, un insensé au moins, et ils citaient saint Paul qu'ils ne comprenaient pas. Mais en Italie, Pierre Damiens bravait *ces veaux rebelles* et leurs grincements de dents, déclarant dans toutes les villes que la volonté de l'évêque de Rome était sa loi, et désignant les femmes des clercs au mépris des fidèles. Grégoire VII, de son côté, pressait les évêques d'Allemagne, les accusant de lâcheté et de mollesse, s'ils ne faisaient accomplir l'ordre qu'il leur avait donné, et tes menaçant de la censure apostolique. La résistance des clercs, en montrant toute leur méchanceté, justifia bien le pontife. L'archevêque de Mayence assembla enfin un synode à Erfurth, il donna l'ordre de renoncer au mariage ou au sacerdoce ; les clercs raisonnèrent d'abord, prièrent supplièrent, puis

sortirent pour se consulter. Les uns voulaient retourner chez eux, d'autres criaient qu'il serait mieux de rentrer au synode et de chasser l'évêque de la chaire épiscopale, avant qu'il ne prononçât contre eux son exécrable sentence. Qu'il meure comme il l'a mérité ; il faut un insigne exemple à la postérité ; alors aucun de ses successeurs n'osera entreprendre une telle chose à l'égard des clercs. L'archevêque, effrayé, les pria de revenir, leur promit d'envoyer à Rome et d'obtenir du pape qu'il retirât sa sentence sévère. Cette faiblesse enhardit tous les clercs ; ceux de Passau maltraitèrent leur évêque, et l'évêque de Constance, Otton, osa donner à ses clercs la permission formelle de se marier.

Grégoire VII ne recula pas. Les clercs aimaient mieux demeurer sous la sentence de l'interdit que de renvoyer leurs femmes. Pour les faire chantier par un autre, le pape décréta (1075) que nul chrétien ne devait entendre la messe d'un prêtre marié : S'il est quelque prêtre, diacre ou sous-diacre, qui croupisse encore dans le crime de l'impureté, au nom du Dieu tout-puissant, et par l'autorité de saint Pierre, nous lui interdisons rentrée de l'Église, jusqu'à ce qu'il se repente et se corrige. Et en ose persister dans Son péché, que nul chrétien n'assiste aux œuvres de son ministère, parce que sa bénédiction tourne en malédiction, sa prière en péché, car le Seigneur a dit par son prophète : je maudirai vos bénédictions[13]. C'en fut assez, le pape et les peuples s'étaient compris. De toutes parts, les laïques se soulevèrent, car ils ne voulaient pas de prêtres mariés, et ils ne voulaient pas être privés du culte divin. Par un excès de zèle, ils portèrent la main sur les pasteurs indociles, les soufflетant, les mutilant ; refusant leur ministère, baptisant eux-mêmes leurs enfants et brûlant les dîmes destinées aux prêtres[14]. Il fallut bien céder. La volonté de Grégoire VII fut exécutée par des moyens qu'il ne commandait pas ; le célibat ecclésiastique *rendait au monde déjà vieux la pureté de l'Église primitive*[15].

Cependant une autre lutte avait commencé contre les rois. En même temps que l'ordre du célibat, condamnation de la simonie, prononcée par le même concile, avait été portée en Allemagne. La mère de Henri et quatre évêques légats du Saint-Siège arrivaient pour raffermi *les Gaules depuis longtemps vacillantes* (1074). Les légats refusaient de communiquer avec le roi, accusé, auprès du Saint-Siège, d'avoir vendu par simonie les dignités ecclésiastiques ; ils exigeaient qu'il fît pénitence et leur demandât l'absolution[16] ; ils voulaient aussi tenir un concile. Mais les évêques allemands s'y opposèrent, disant qu'ils n'accorderaient

qu'au pape en personne le droit de les assembler ; Henri lui-même se tourna contre la Hongrie. Le pape porta donc un coup plus fort. Au commencement de 1075, un concile à Rome défendit que l'investiture des biens ecclésiastiques se fît désormais par les laïques. Le décret fut envoyé dans toute la chrétienté, comme le seul moyen d'éviter la simonie. C'est ainsi que commença la *querelle des investitures*, la première guerre du sacerdoce et de l'empire.

C'était le moment où Henri IV triomphait des Saxons par une perfidie, et affermissait sa tyrannie par la force. Le pape semblait engagé dans une autre affaire. Isiaslaf, grand prince de Russie chassé par ses frères et par le duc de Pologne, était venu demander la protection de Grégoire VII[17], promettant de soumettre l'Église de Russie a l'Église de Rome, et le pape avait trouvé du temps pour consoler Isiaslaf et réprimander le Polonais Boleslas. Tu as violé, lui disait-il, les lois chrétiennes en t'attribuant le trésor du prince russe. Je te prie et te conjure, au nom de Dieu., de lui rendre ce que toi et tes sujets lui ont enlevé ; car les voleurs n'entreront pas dans le royaume des cieux. Mais l'infatigable Grégoire n'oubliait pas l'Allemagne. Il rappelait à Henri ses promesses de réparation. Il citait à Rome l'évêque de Bamberg, accusé par ses clercs de simonie et d'ignorance. Et telle était cette ignorance en effet, qu'interpellé un jour par un de ses clercs, sur un verset de l'Écriture, il n'avait pu en donner, non pas le sens mystique, mais la traduction mot à mot. En vain l'évêque avait fait briller l'argent ; la constance du pontife, et *son cœur invinciblement fermé à la cupidité*[18] repoussait tous les arguments de la fausseté humaine Grégoire l'avait déposé, exigeait, qu'on lui donnât promptement un successeur, et réclamait la liberté des évêques pris par le roi dans la guerre de Saxe.

La simonie semblait ne pouvoir être déracinée de l'Allemagne. Henri consentit à faire un évêque de Bamberg. Il choisit un homme méprisé du peuple mais son ami intime, le confident de tous ses secrets, fauteur, par ses conseils, de tout ce que le roi avait fait pour le déshonneur de la majesté royale. Le lendemain on s'occupa d'élire un abbé de Fulde ; on vit aussitôt un grand combat entre les évêques et les abbés accourue de divers lieux. L'un apportait des montagnes d'or, l'autre promettait des fiefs sur les terres de l'abbaye, l'autre un service plus coûteux envers l'État. Ô temps, ô mœurs ! l'abomination de la désolation se tenant dans le lieu où elle ne devait pas ; l'argent s'asseyant publiquement dans le temple de Dieu, et s'élevant au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu. Le

roi lui-même en rougit et, par pudeur, fit choix d'un pauvre moine[19]. Mais vénérable archevêque de Cologne, Hannon, étant mort, Henri voulut le remplacer par Hidolf, chanoine de Gozlar, dont le caractère facile lui faisait espérer pleine licence. Le clergé et le peuple de Cologne repoussaient cet homme, petit de taille, laid de visage, dont l'âme ni le corps n'avaient rien qui fût digne du sacerdoce. Le roi pressait l'élection, quand arrivèrent des légats du pape (1076) qui citèrent le roi à comparaître à Rome le lundi de la seconde semaine de carême, pour se justifier des crimes dont il l'accusait, sinon, sans aucun retard, il serait retranché, par l'anathème, de la communion de l'Église. Henri chassa les légats, et, rassemblant à Worms les évêques, il parla de déposer Grégoire VII.

Le pontife paraissait alors le plus faible : une grande adversité lui était envoyée. Le préfet de Rome, Quintius (*Cenci*), avait ravagé les terres de l'Église. Le pape l'avait réprimandé ; puis enfin excommunié. L'autre en vint à la fureur. Pendant la nuit de Noël, il envahit avec une troupe armée, l'église où le pape, revêtu des ornements pontificaux, célébrait la messe ; il le saisit par les cheveux, le traîne au milieu des injures hors de l'église et, prévenant le peuple qui aurait pu venir au secours, il l'enferme dans une maison fortifiée. Mais bientôt la nouvelle de cette atroce action se répand dans la ville. De tous côtés on crie aux armes ; riches et pauvres, nobles et peuple, tous se pressent, assiègent la maison de Quintius, et menacent de la détruire jusqu'aux fondements s'il ne remet le pape en liberté. Le pape délivré ne put apaiser la fureur de la multitude ; pendant plusieurs jours elle pilla les possessions de Quintius qui ravageait par représailles les domaines de l'Église romaine. Cependant le concile, assemblé par Henri, s'empressait à déposer Grégoire. Les évêques de Wurtzbourg et de Metz représentaient vainement qu'un évêque ne pouvait être déposé sans avoir été entendu, et combien moins l'évêque de Rome contre lequel on ne pouvait accepter l'accusation d'aucun évêque, ni archevêque. Mais un simoniaque déposé, Hugues le Blanc, inventa une histoire de Grégoire VII, calomnia sa jeunesse et son élection ; l'évêque de Francfort ajouta qu'il fallait renoncer au pape ou au roi, et une lettre pleine d'injures fut rédigée pour ordonner au pape d'abdiquer et de renoncer a toute autorité. Le roi revint ensuite à Gozlar, pour assouvir sa haine contre les Saxons vaincus, relégua aux extrémités de l'empire les princes saxons qui s'étaient soumis, livra leurs biens à ses partisans, et commença à faillir les châteaux forts abattus. Les maux se

multiplièrent. La Saxe et la Thuringe furent accablées d'une calamité inconnue de mémoire d'homme[20].

Le prêtre Roland, chargé de hi lettre du roi, trouva Grégoire au milieu d'un concile. Le roi mon maître, dit-il aux évêques, vous ordonne de venir à lui pour choisir un autre pape ; car celui-ci n'est point pape mais un loup ravisseur. A ces mots, la garde du concile voulut tuer l'insolent ; mais le pape le couvrit de son corps et le fit évader. Ensuite on lut la lettre du roi. Elle reprochait à Grégoire la ruse, la fraude, l'argent et le glaive par lesquels il avait usurpé le siège de la paix ; déclarait qu'un roi ne pouvait être dépose que pour crime d'hérésie, et finissait par ces mots : Descends donc, toi qui a été condamné par la sentence de tous nos évêques, cède le siège apostolique à un autre qui ne le profane pas... Moi, le roi Henri par la grâce de Dieu, et tous nos évêques, nous te disons : Descends, descends. Le lendemain, de l'avis du concile, Grégoire VII excommunia l'empereur, le déposa de ses deux royaumes d'Allemagne et d'Italie, délia ses sujets du serment de fidélité, excommunia les évêques de Mayence, de Bamberg et d'Utrecht, et suspendit de leurs fonctions tous ceux qui avaient assisté au conciliabule de Worms.

En même temps le duc de Souabe Rodolphe, lie duc de Bavière Welf, le duc de Carinthie Berthold, les évêques de Wurtzbourg et de Metz, et d'autres princes, se rassemblaient pour délibérer sur les infortunes de l'État. Le roi n'avait pas changé depuis la guerre de Saxe, rien n'avait disparu de sa cruauté, de sa légèreté, de son commerce habituel avec les plus méchants des hommes. Il avait gagné à cette guerre le droit de répandre à son gré le sang de tous. Alors se forma une vaste conspiration qui s'accrut chaque jour ; la nouvelle de l'excommunication du roi arrivant d'Italie, rien ne protégeait pins le tyran. L'évêque d'Utrecht avait beau déclamer contre le pontife romain à tous les jours solennels ; la cause du pape devenait celle de l'Allemagne opprimée ; l'Église et les nations réclamaient en même temps contre le même homme, et pour des motifs pareils.

Les vassaux allemands pressaient hardiment la ruine du roi. Il ne put les apaiser en relâchant l'archevêque de Magdebourg, les évêques de Merseburg et de Meissen, le duc de Saxe et les autres princes. Les confédérés indiquèrent une diète générale à Tribur. Le patriarche d'Aquilée et l'évêque de Passau, légats du pape, y arrivèrent ils refusaient de communiquer avec tout homme, prince ou simple particulier, qui eût

communiqué avec Henri excommunié. Ils évitaient ceux qui avaient communiqué avec les prêtres mariés et les simoniaques, ou seulement assisté à leurs prières[21]. Après sept jours, on parla d'élire un autre roi ; Henri, campé près d'Oppenheim, demandait grâce, promettait une vie meilleure, Mais les princes ne voulaient pas de vaines promesses déjà éludées tant de fois ; ils faisaient un hideux tableau de la face de l'empire l'État bouleversé, la tranquillité des églises troublée, la majesté de l'empire disparue, l'autorité des princes annulée, les mœurs renversées, les lois abolies, et, selon la parole du prophète, la malédiction, le mensonge l'homicide, le vol, l'adultère, accumulés, le sang couvrant le sang. Ils consentirent toutefois à un accommodement on remit la connaissance de toute l'affaire au pape, qui serait prié de venir à Augsbourg pour prononcer après examen, dans une assemblée générale de tous les princes. Si dans un an, à partir du jour de son excommunication, le roi n'en était pas relevé, il ne serait plus roi ; il devait, en attendant, éloigner de sa personne tous les excommuniés, licencier son armée, se retirer à Spire et y vivre en simple particulier, sans entrer dans l'église, et sans toucher aux affaires publiques.

Des ambassadeurs furent envoyés au pape pour lui rendre compte de toute cette affaire. Henri chassa promptement les excommuniés qui l'entouraient, puis chercha le moyen d'obtenir l'absolution sans laquelle il n'y avait plus de trône pour lui. S'il attendait le pape en Allemagne, il paraîtrait devant ce juge sévère au milieu de ses accusateurs, il valait mieux-aller au-devant du pape, loin de ses ennemis ; il partit pour l'Italie.

1077 — Les confédérés avaient voulu lui fermer le passage des Alpes ; il obtint cependant du duc de Savoie, en lui cédant le Bugey, le passage par le mont Cenis. L'hiver était âpre ; les montagnes, par où il fallait passer, portant jusqu'au ciel leur sommet suspendu, et hérissées de neiges, n'offraient un chemin sur ni à l'homme ni au cheval. Mais le jour anniversaire de l'excommunication approchait ; la sentence irrévocable des princes poussait le roi en avant au milieu des obstacles. De son côté le pape se mettait en marche pour Augsbourg, malgré les nobles romains qui craignaient les dangers de cette expédition incertaine. Mais il avait pour appui la comtesse Mathilde, fille du marquis de Toscane, Boniface, veuve de Gozelon III, duc de basse Lorraine, assassiné en 1076. Depuis la mort de son mari, elle s'était attachée au pape, le suivait partout, le servait comme un père, et lui-même l'appelait sa fille et la fille de saint Pierre. Malgré les richesses de ses domaines, elle laissait tout pour le

pontife, et accourait à lui toutes les fois qu'elle se croyait nécessaire. Quand on apprit l'arrivée de Henri, comme on n'en savait pas le motif, elle offrit à Grégoire VII son château de Canossa sur le territoire de Reggio qui lui appartenait aussi. Cependant les excommuniés, partisans de Henri, le suivaient pour solliciter comme lui leur absolution. Mais l'évêque de Verdun fut pris par le comte Adelbert qui le dépouilla ; l'évêque de Bamberg, arrêté par le duc de Bavière Welf, dépouille de tous ses biens, de ses vêtements pontificaux, et de toutes les richesses qu'il portait et que le duc fit rendre à son église, fut lui-même retenu captif dans un château fort. Les autres, évêques et laïques, qui échappèrent aux gardes des Clues, arrivèrent enfin à Canossa en habit de pénitents, pieds nus, couverts de laine sur la chair ; ils demandaient pardon de leur révolte et absolution. Le pape répondit à ceux qui reconnaissaient vraiment leur péché et le pleuraient, qu'il ne leur refusait pas miséricorde mais que leur longue désobéissance, et cette rouille épaisse et endurcie du péché, devait être épurée et consumée par le feu d'une pénitence plus longue, Si donc ils se repentaient vraiment, ils souffriraient avec courage le remède que la justice ecclésiastique appliquerait à leurs blessures, afin qu'il ne fût pas dit que leur crime en vers le siée apostolique eût passé comme une faute sans importance. Et comme ils répondaient qu'ils étaient prêts à tout souffrir, il sépara les évêques, donna à chacun une cellule, leur interdit tout colloque entre eux, et leur permit de prendre chaque soir une légère nourriture. Il traita ensuite les laïques chacun selon ses fautes, son âge et ses forces. Après quelques jours, il les appela, les examina, les réprimanda, les avertit de ne plus rien commettre de pareil, et leur donna l'absolution ; mais il leur défendit de communiquer avec Henri, tant que le prince ne serait pas relevé de l'excommunication[22].

Cependant Henri lui-même appelait Mathilde, et, par son intercession, demandait grâce. Le pape répondait que la cause ne pouvait être jugée loin des accusateurs, que l'innocence se prouvait en tout lieu, et qu'on déciderait à Augsbourg. Mais le roi priait plus fart ; il ne voulait pas se soustraire au jugement du pape, le plus incorruptible vengeur de l'équité et de l'innocence. L'anniversaire de l'excommunication approchait ; il serait déposé s'il n'était absous ; quelle satisfaction exigeait-on ? il était prêt à tout subir. Le pape résistait encore, il craignait cette âme jeune, si inconstante, si prompte au mal enfin il céda aux prières de Mathilde, -de l'abbé de Cluny et du marquis Azzon. Henri entra dans le château, y demeura quatre jours, et en sortit absous. Aussitôt le pape écrivit aux

Allemands ce qui s'était passé[23] : Après que nous eûmes fait adresser au roi de vifs reproches de ses excès, lui-même, avec l'air d'un homme qui n'a pas de mauvaises intentions, s'est rendu avec une faible suite à Canossa. Là il demeura pendant trois jours devant la porte, dans un état qui inspirait de la pitié ; car dépouillé de tout l'appareil de la royauté, et sans chaussure, il était vêtu de laine il ne cessa d'implorer avec beaucoup de larmes le secours et la consolation de la commisération apostolique, au point que toutes les personnes présentes ou qui en entendirent parler, en furent émues de pitié, et intercédèrent auprès de nous, s'étonnant de la dureté inouïe de notre cœur. Quelques-uns s'écrièrent que ce n'était pas là une sévérité apostolique, que c'était la dureté d'un tyran farouche. Enfin nous étant laissé fléchir par les supplications de tous ceux qui étaient présents, noua avons enfin brisé le lien d'anathème, et Pavons reçu dans la communion de notre sainte mère l'Église. Ainsi le pape comprenait lui-même qu'il avait besoin d'excuse auprès de l'Allemagne irritée, qui ne croyait pas au repentir du coupable. Ge qui s'était passé à Canossa après l'absolution, ne la rassurait pas davantage. Le pape, célébrant la messe, avait appelé le roi à l'autel, et tenant clans ses maires le corps du Seigneur, il avait dit : Toi et tes fauteurs vous m'avez accusé d'usurpation de la chaire apostolique par simonie ; vous avez ajouté qu'avant mon épiscopat, et depuis, j'ai souillé ma vie de crimes qui devaient m'interdire l'épiscopat ; je pourrais appeler à mon aide bien d'autres témoins qui ont connu ma vie depuis mon enfance, eu qui m'ont porté au pontificat ; mais je ne veux pas préférer le témoignage des hommes au témoignage de Dieu ; voici le corps du Seigneur que je vais manger ; j'en appelle au jugement du Dieu tout-puissant ; qu'il me renvoie libre de tout soupçon si je suis innocent ; si je suis coupable qu'il me frappe de mort subite. Alors il brisa l'hostie et en mangea une partie, et le peuple répondit par des acclamations prolongées ; enfin, obtenant le silence, il reprit : Les princes teutoniques t'accusent chaque jour de crimes énormes. Si tu es innocent, prends cette moitié de l'hostie, justifie ton innocence par le témoignage de Dieu. Les princes alors, sur la parole de pieu, se réconcilieront avec toi, ton royaume te sera rendu, les guerres civiles dormiront pour toujours. Le roi, frappé de stupeur, se retira pour délibérer, puis revint dire que l'absence des princes l'empêchait d'accepter[24]. Ce reste de conscience dans une lime dépravée, au lieu de justifier Henri, n'était pour les Allemands qu'un aveu et une preuve nouvelle de ces crimes dont ils poursuivaient la vengeance.

Heureusement, le pape ne s'était pas engagé sur les questions posées par les princes. Henri était toujours obligé de paraître à l'assemblée générale, d'accepter la sentence que le pape prononcerait, soit qu'il Ait déposé ou maintenu, de s'abstenir jusqu'au jugement de toutes les fonctions royales. S'il était maintenu, il serait obéissant au pontife romain, et coopérerait de toutes ses forces à la réforme des lois ecclésiastiques dans son royaume. Henri avait consenti à tout cela, il voulait l'absolution à tout prix ; mais à peine sorti de Canossa, il montra par sa conduite que le pape s'était trop halte, malgré sa sévérité apparente. Le nord de l'Italie prit parti contre le pape ; les évêques italiens ne pouvaient pardonner à Grégoire VII son inflexible volonté de les réformer, la défaite de la simonie, le rétablissement du célibat, et les menaces de ce Pierre Damien, qui les troublait de sa voix terrible au milieu de leurs désordres. Ils crièrent au simoniaque à l'homicide, à l'adultère, qui avait aboli la majesté des rois ; ils criaient aussi à la lâcheté du roi qui s'était humilié devant un hérétique. Les princes italiens s'y joignant soulevèrent les peuples contre ce roi ils réclamaient son abdication en faveur de son fils encore enfant, et l'élection d'un autre pape qui couronnât cet enfant empereur. Henri, pour les apaiser, rejeta toute l'affaire sur les princes allemands qui s'efforçaient de lui enlever le trône par des calomnies, et sur le pontife romain qui, pour bouleverser l'Église, lançait ses foudres de toutes parts. Cependant on ne le recevait pas dans les villes, on le retenait dans les faubourgs, on lui donnait à peine la nourriture nécessaire à son armée, on surveillait ses mains avides ; et des gardes, placés dans les champs, empêchaient qu'il ne dérobât rien Dans une telle situation, il prit le parti de rompre avec le pape pour se réconcilier avec l'Italie, et dans les assemblées des princes, il accumulait de stupides accusations contre Grégoire. L'indignation italienne s'adoucit à mesure que l'audace revint au roi, on se porta sur son passage, on lui augmenta les vivres, on lui promit main-forte à toutes ses entreprises. Mais les princes allemands s'assemblaient à Forcheim, et priaient le pape de s'y rendre. Grégoire toujours à Canossa n'en sortait pas il fit dire aux princes que les troupes de Henri ne lui permettaient pas le passage, et les pria de régler, selon les lois ecclésiastiques, ce qui convenait au bien public et à l'honneur de tous[25]. Les princes, fidèles à leur menace, choisirent pour roi Rodolphe de Rheinfelden, duc de Souabe ; il prêta serment qu'il ne rendrait pas la couronne héréditaire dans sa maison, et qu'il laisserait choisir gratuitement les évêques ; il fut sacré à Mayence. La guerre commença enfin (1077).

Ce n'était pas cette guerre-là que Grégoire voulait faire ; il s'était lassé pour la liberté de Wise, pour extirper la simonie, et réprimer l'incontinence des clercs[26] ; il voulait faire la guerre à ces autres ennemis de l'Église, Turks ou Fatimites qui s'arrachaient, en Syrie, la ville sainte ; il fallut demeurer à Rome, pour affronter les armes d'un empereur excommunié. Tandis qu'il écrivait au roi de Castille, Alphonse VI, et revis ruait le tribut payé autrefois par l'Espagne au Saint-Siège, Henri IV, averti de l'élection de Rodolphe, reparaissait en Allemagne. Il y trouvait des partisans, et, dans une première bataille (1078), près de Melrichstatt allait vaincre Rodolphe, lorsque Otton de Nordheim le força de reculer jusqu'en Souabe. Mais Henri, déposant Rodolphe de son duché, le conféra à Frédéric de Hohenstaufen — ainsi nommé du château de *Staufen*.

Grégoire VII s'offrit pour juge et médiateur entre les deux rois, disant[27] : Si l'un des deux, enflé d'orgueil, veut mettre obstacle à notre voyage, et que, sentant sa cause mauvaise, il craigne le jugement du Saint-Esprit, rejetez-le comme un membre de l'Antéchrist... Quiconque n'obéit pas au siège apostolique commet le crime d'idolâtrie. Depuis que nous avons quitté la ville, nous avons été en grand danger parmi les ennemis de la Foi chrétienne ; mais la terreur ni l'affection n'ont pu nous arracher une promes.se injuste en faveur de l'un ou de l'autre roi, Car nous préférons souffrir la mort plutôt que de consentir au trouble de l'Église ; nous avons été placé sur le siège apostolique, afin de travailler en cette vie, non pas pour nous mais pour Jésus-Christ. Malgré ce langage qui promettait justice, les Saxons accusaient le pape de lenteur. Ils avaient hâte d'en finir avec le ravageur de la Saxe ; ils se plaignaient des lois impuissantes, et des domaines de la couronne dilapidés par Henri. Enfin uns seconde bataille, à Fladenheim (janvier 1080), étant restée sans résultat, Grégoire VII prononça en faveur de Rodolphe, déclara une seconde fois Henri déchu de ses royaumes, et envoya à Rodolphe le diadème avec sa bénédiction. Il renouvela la défense de l'investiture par les laïques, et excommunia les archevêques de Milan et de Revenu es et l'évêque Trévise.

Henri voulut répondre par un autre concile. A Brixen (juin 1080), une assemblée d'évêques allemands prononça la déposition de Grégoire VII, comme *faux moine* et *nécromancien*, et comme coupable d'avoir troublé l'Église et l'État, attenté à la vie d'un roi orthodoxe, protégé un parjure, semé la discorde entre les pacifiques, le scandale entre les frères, et la

scission entre les époux. Trente évêques avaient signé l'acte, et écrit au pape : Parce que tu n'as pas voulu nous reconnaître pour évêques, sache que, dès ce jour, tu n'es plus pour nous le successeur de l'Apôtre[28]. Ils avaient choisi à sa place l'archevêque de Ravennes, sous le nom de Clément III ; mais les armes seules pouvaient décider. Henri attaqua d'abord Rodolphe, près de Meilsten. Comme partout, Otton de Nordheim fut vainqueur à l'aile qu'il commandait ; mais Godefroi de Bouillon, ami de l'empereur, perça Rodolphe au bas-ventre d'un coup de la bannière impériale. Rodolphe expira à Merseburg, et y fut enseveli avec une royale magnificence. Quelque temps après, Henri, s'étonnant de la richesse de son tombeau, comme on lui apprit que c'était le tombeau de Rodolphe : Puissent tous mes ennemis, dit-il, être ensevelis si magnifiquement ![29]

Rodolphe mort, il semblait que Grégoire VII restât seul ; Henri, laissant à Frédéric de Hohenstaufen le soin de combattre les princes allemands, passait en Italie avec son antipape (1081) ; l'audace parut grande, aux Normands surtout ; qui osait donc, s'il n'était furieux jusqu'à la folie, prendre les armes contre le père commun, et montre un tel père[30] ? Déjà derrière Henri, les Allemands, encouragés par Grégoire VII, cherchaient un autre roi, qui fût le *soldat* (*miles*) du Saint-Siège. Tandis que Henri assiégeait inutilement Rome une première fois, Hermann de Luxembourg devenait roi d'Allemagne. Cependant acharné à la perte du pape, Henri revint contre Rome (1082). Grégoire VII ne trembla pas ; il comptait aussi sur le secours de son vassal du midi, le Normand Robera Guiscard. Henri recula une seconde fois. Un troisième siège (1083) livra enfin la cité Léonine, le Vatican et le Janicule : mais l'autre ville n'était pas prise. Grégoire y tenait un concile, et parlait avec tant de force de la foi, de la morale chrétienne, de la constance nécessaire dans la persécution, que toute l'assemblée répondait par des pleurs. Toutefois les Romains fatigués, ouvrirent leurs portes en 1084 ; mais Grégoire VII s'enferma dans le château Saint-Ange. Il n'appartenait pas à Henri IV de mettre la main sur le pontife ; il put faire consacrer Clément III, et se faire couronner lui-même empereur ; mais il fallait retourner en Allemagne ; ses partisans assiégeaient Grégoire VII quand Robert Guiscard arriva ; il dispersa le siège, Clément III s'enfuit ; le pape, ramené au palais de Latran, dans un nouveau concile, excommunia Henri et son antipape, et envoya Otton d'Ostie tenir en Allemagne le concile de Quedlembourg, où Hermann assista. On déclara nulles toutes les ordinations faites par les excommuniés, l'anathème fut prononcé contre

l'antipape Clément III, et la continence de nouveau prescrite aux clercs constitués dans les ordres sacrés. Ainsi le dernier acte de Grégoire VII répondit au premier.

Le pontife mourait en ce même temps ; *après s'être posé comme un mur pour la maison du Seigneur*[31], il n'avait plus d'asile que ia.-terre étrangère. Les Normands de Guiscard, en le délivrant, s'étaient rendus odieux par leur habitude de ravages. Il n'y avait plus de sûreté dans Rome pour Grégoire VII ; il se retira à Salerne ; il y mourut au bout de quelques jours (1086), répétant humblement ces belles paroles, qui racontent toute sa vie : J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurt en exil[32].

L'œuvre de Grégoire VII ne mourut pas avec lui, quoique sa mort ait semblé *répandre sur l'Église let épaisses ténèbres que la verge de Moïse étendit sur l'Égypte* ; l'Église de Rome était délivrée, le clergé purifié. La première parole d'une croisade qui soulèverait l'Europe chrétienne contre les musulmans n'était pas tombée à terre. L'investiture ecclésiastique serait enlevée aux princes. Il est vrai qu'un chef manqua d'abord pour continuer. Didier, moine du mont Cassin, désigné par Grégoire VII lui-meure pour son successeur, recula, pendant quinze mois, devant cet immense héritage de puissance évangélique, et ne se fit sacrer, sous le nom de Victor III, qu'en 1087. Henri triompha un moment en Allemagne par la lassitude de ses ennemis. Otton de Nordheim était mort ; l'évêque d'Halberstadt manquait à Hermann ; Hermann lui-même se démit de ses prétentions à la royauté (1088), et se retira dans ses terres.

Après la mort de Victor III, Otton d'Ostie devint pape et s'appela Urbain II[33]. Par ses conseils, la comtesse Mathilde consentit à épouser le fils de Welf de Bavière, ennemi de l'empereur. Mathilde, attaquée, éloigna l'empereur de Canossa, après un grand échec ; en même temps, les ennemis de Henri soulevèrent contre lui son fils Conrad (1094), et Berthe, sa femme, passant en Italie, vint demander vengeance à un concile des horribles outragea qu'elle avait soufferts de son mari.

Ce nouveau danger se dissipa encore. Mathilde ne s'entendit pas avec son nouvel époux ; elle avait légué d'avance ses domaines au Saint-Siège. Le vieux Welf de Bavière, ne pouvant les réconcilier, fit sa soumission à l'empereur, qui lui confirma son duché, et le jeune Conrad fut déclaré déchu de ses droits au trône. En même temps, la première

croisade, dont Urbain II fut l'auteur, détournait l'attention du pape et la valeur de la chevalerie vers l'Orient.

---

[1] Lambert d'Aschaff.

[2] Lambert d'Aschaff.

[3] Lambert d'Aschaff.

[4] Voyez le chapitre X.

[5] Lambert d'Aschaff.

[6] Lambert d'Aschaff. — Hermann Contract.

[7] Lambert d'Aschaff.

[8] Lambert d'Aschaff.

[9] Voyez les Lettres de Grégoire VII, passim, apud Harduin.

[10] Lambert d'Aschaff.

[11] Marianus Scot, ann. 1074.

[12] Lambert d'Aschaff.

[13] Marianus Scot.

[14] Sigeb. Gemblac.

[15] Lambert d'Aschaff.

[16] Lambert d'Aschaff et Marianus Scot.

[17] Voyez le chapitre XIII.

[18] Lambert d'Aschaff.

[19] Lambert d'Aschaff.

[20] Lambert d'Aschaff.

[21] Lambert d'Aschaff.

[22] Lambert d'Aschaff.

[23] Lettre de Grégoire VII, 4-12 ; apud Harduin.

[24] Lambert d'Aschaff.

[25] Ici s'arrête Lambert d'Aschaffernbourg. — Il existe une continuation faite par un moine d'Erfurth, plus indigne encore de Lambert que Frédégaire de Grégoire de Tours.

[26] Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

[27] *Gregorii epistolæ*, 4-24.

[28] Otton Frisingensis, *de gestis Friderici primi*, 1-1.

[29] Otton Frisingensis, *de gestis Friderici primi*, cap. 7.

[30] Anne Comnène, liv. I. Lettre de Robert Guiscard au pape.

[31] Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

[32] Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

[33] Otton Frisingensis, *Chronicon*, 7-1.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

État du monde au moment des croisades (1073-1096).

I

Orient. — La fortune des Turks Seldjoucides, portée si haut en deux générations, devait s'accroitre encore sous Malek-Schah. Le pauvre abbasside Kayem donna au nouveau sultan, avec le nom d'émir Al-Omra, celui d'émir Al-Moumenin, et remit par là en d'autres mains la seule puissance qui lui restât. En 1076, Atziz, lieutenant de Malek-Schah enleva Damas, la basse Syrie, la Palestine, au khalife d'Égypte. Jérusalem, de nouveau profanée, souffrit encore plus des Turks que des Fatimites ceux-ci permettaient aux chrétiens de demeurer dans la ville sainte, moyennant un tribut. Atziz conserva le tribut, mais sépara les chrétiens des musulmans, et les relégua avec leur patriarche dans la quatrième partie de la ville. Cependant l'Asie Mineure était envahie. Un autre Turk, Soliman, arrière-petit-fils de Seldjouk, profitait des querelles intestines de l'empire grec pour fonder la dynastie d'Iconium.

Michel Parapinace fut renversé en 1078, par le peuple de C. P., à la nouvelle que Nicéphore Botoniate et Nicéphore Bryenne avaient été élus ; l'un en Orient, l'autre en Occident, tous deux par leur armée. Botoniate, appuyé des Turks, arriva le premier, et envoya Alexie Comnène contre Bryenne, qui fut vaincu et aveuglé ; mais Botoniate ne tint pas. Mélissène, en se révoltant contre lui, aida les succès de Soliman, et quand, Botoniate fut renversé par Alexis Comnène (1081), la misère de l'empire grec surpassait toutes ses anciennes misères.

Alexis, considérant l'état de l'empire, s'affligeait et perdait courage. La chose romaine palpitait d'un dernier sanglot, les Turks ravageaient l'Orient ; Robert Guiscard menaçait les provinces d'Occident. Trois cents soldats, sans force ni expérience, c'étaient là toutes les troupes romaines.

Pour auxiliaires, quelques-uns de ces barbares qui portaient à l'épaule droite un glaive à deux tranchants, fixé dans un manche comme une hache. Point d'argent au trésor pour faire des levées..... Une alliance avec l'empereur d'Occident Henri IV, contre Robert Guiscard, ne pouvait rien au moins contre les Turks. On les apercevait aux environs de la Propontide. Soliman habitait a Nicée, il y avait bâti son palais de sultan ; et de là, il lâchait ses Turks dans la Bithynie et jusqu'au Bosphore. L'empereur les attaqua adroitement. Il mit sur des barques ce qu'il avait de soldats, armant les uns à la légère d'un arc et d'un bouclier, les autres de cuirasses, de casques et de lances. Pendant la nuit ils suivaient le rivage, par un léger mouvement de rames qui ne pouvait s'entendre ; et quand ils voyaient l'ennemi égal en nombre, s'élançant aussitôt, mais sans bruit, ils attaquaient, tuaient, et revenaient plus vite encore à leurs barques. Peu à peu les Turks se retirèrent dans l'intérieur du pays évacuèrent la Bithynie, et, fatigués d'attaques fréquentes, demandèrent la paix. L'empereur crut que le danger n'était plus, parce qu'il ne le voyait plus ; on se tourna contre Robert Guiscard qui fut plus terrible et plus heureux[1]. (Voyez plus bas.)

Lorsque Guiscard eut pris Dyrrachium (Durazzo), la terreur croissant de jour en jour, on demanda à l'Église grecque ses trésors. L'Église opposait les anciens canons qui ne permettaient d'employer ces biens qu'au rachat des captifs. Mais cette occasion semblait se présenter, d'innombrables chrétiens souffraient dans l'Orient une servitude misérable, au grand péril de leurs âmes ; l'Église grecque refusa néanmoins ; l'empereur n'eut d'autre ressource que de prendre l'argent par violence, en protestant qu'il y était forcé par l'extrême nécessité, et le danger du nom romain[2]. En effet, Bohémond, fils de Guiscard, demeurait en Illyrie ; Soliman, ayant rompu la paix, soumettait toute l'Asie Mineure, excepté Trébisonde et quelques autres villes ; et quand il eut péri sous les coups de Malek-Schah, tandis que l'anarchie divisait sa sultanie, Malek-Schah lui-même s'approchait des dernières possessions des Grecs, pillait Chios, Lemnos, Smyrne[3]. Cependant, les études et les lettres florissaient à C. P. C'était, sans doute, par imitation des Turks. Le grand ministre d'Alp-Arslan et de Malek-Schah, Nisam-al-Mouk avait fondé des académies et des écoles en plusieurs villes de Perse mais surtout à Bagdad ; cette dernière est la plus célèbre école de l'Islam des temps postérieurs. Aussi à C. P. sous Alexis, un grand nombre de savants fleurirent ; ils s'exerçaient à une véritable érudition, tandis que, auparavant, la jeunesse, livrée à des futilités, consumait l'âge d'apprendre une oisiveté de plaisirs, méprisant

l'élégance des lettres et des arts savants. Italus, arrivant à C. P., avait secoué cette torpeur et donné le spectacle de ses querelles avec Michel Psellus. Miches Ducas et ses frères aimaient aussi les lettres. Alexis et sa femme, Irène Ducas, les protégeaient, recommandant surtout l'étude des livres sacrés[4]. Tout cela se passait au milieu des dangers, entre les Turks, les Slaves du Danube et les Normands.

Un danger plus formidable encore commençait en Asie ; une secte nouvelle de l'islamisme levait le poignard sur toutes les têtes de souverains, chrétiens ou musulmans. C'était Hassan Sabbah, né dans le district de Rei en Iran. initié en Égypte, a la secte des Ismaélites, il s'établit, en 1090, au château d'Alamut, dans la province de Ghilan. Il forma rapidement une association qui se distingua de celle d'Égypte par le nom d'*Ismaélites Orientaux* ; tous les membres devaient extérieurement reconnaître pour chef le khalife fatimite du Kaire, et en réalité, assurer la puissance du chef de l'ordre. Trois sortes de membres y entraient : les *daïs* ou docteurs, les *refiks* ou compagnons, les *fédaviés* ou dévoués. Le fondateur dressa pour les daïs une instruction en sept parties la première est composée d'apophtegmes ou de symboles, par lesquels il fallait se faire connaître aux initiés ; la seconde enseigne l'art de flatter les passions pour gagner la confiance des candidats ; la troisième, l'art d'embarrasser l'esprit du candidat en lui soufflant le doute sur les dogmes. La quatrième contient le serment pari lequel l'initié s'engage au secret, et à l'obéissance passive envers ses chefs ; la cinquième expose l'histoire de l'ordre, et l'antiquité de sa doctrine ; la sixième récapitule les cinq premières ; la septième, avouant enfin le but réel de l'association, enseigne que les articles de foi du Koran et les principes de morale ne sont que des allégories, et que nul n'est tenu d'y croire ou de les observer. Les *fédaviés* étaient les instruments des volontés et des vengeances de leur maitre. Enfermés dès leur enfance dans les palais, sans autre société que leurs *daïs*, ils apprenaient que leur salut éternel dépendait de leur dévouement, et qu'une seule désobéissance les damnait pour toujours vêtus de blanc, portant un bonnet rouge et des brodequins rouges, ils se distinguaient par là du reste des associés. Introduits quelquefois devant le chef, celui-ci leur demandait s'ils voulaient qu'il leur donnât le paradis, et sur leur réponse qu'ils étaient prêts à exécuter tous ses ordres, il leur remettait un poignard, et leur désignait une victime. Quelque chose de plus atroce que de pareils ordres, c'était la froide constance de l'exécution. Ils vinrent cent vingt successivement pour tuer un sultan ; tous les autres y périrent, le dernier seul réussit[5]. Le maitre s'appelait le

Seigneur des couteaux, et plus souvent Scheik-al-Djébal, seigneur de la Montagne ; le sens primitif de *seigneur*, dérivé de *senior*, nous a fait traduire ce nom par *Vieux de la Montagne*. L'ordre, en effet, s'efforçait toujours dé s'emparer des hauteurs. Le titre plus connu de cette société est celui d'assassins, dérivé d'Hassan, ou plutôt du hachich (breuvage à la façon de l'Orient) dont le maitre enivrait ses dévoués pour exalter leur audace[6].

Male le-Schah voulut faire périr Hassan et les siens, aussitôt le ministre Nisam-al-Mouk tomba sous les coups des *fédaviés*. Le château de Schahdour ou la perle royale, que le sultan venait de faire élever près d'Ispahan, fut envahi. Malek-Schah n'eut pas le temps de le punir ; il venait de soumettre la sultanie d'Asie Mineure, quand il mourut (1092). Aussitôt l'empire des Seldjoucides se démembra. Kilidge Arslan, fils de Soliman, se rendit indépendant, et sa sultanie s'appela *pays de Roum* (de Rome) ou d'Iconium où il résida. Barkiarok, fils de Malek-Schah, régna sur la Perse ; son frère Toutousch en Syrie, sur Alep et Damas. Les Ortocides, ainsi nommés d'Ortok, possédaient Jérusalem depuis 1086.

Cependant, le sort des chrétiens d'Asie n'était pas adouci, ni l'empire grec moins menacé. La reprise de Jérusalem par les fatimites (1094) ajoutait de nouvelles douleurs. Alors l'empereur Alexis Comnène implora le secours des Occidentaux, et Pierre l'Ermite parut devant le pape Urbain.

Espagne. — Ce n'était pas seulement par l'Orient que les musulmans menaçaient la chrétienté. L'Espagne délivrée du khalifat de Cordoue, ne pouvait pas croire que la ruine des petits royaumes démembrés de cet empire fût le terme de sa longue veille sous les armes. Maitre de toute la Castille, comme son père, Alphonse VI aida le roi musulman de Tolède (1076) à combattre celui de Séville. Mais la mort d'Almamoun, son bienfaiteur, en le délivrant de la reconnaissance, augmenta plus sûrement ses États. Yahye, petit-fils d'Almamoun, tyrannisant les Tolédains, ils Imploraient avec les rois de Séville et de Cordoue le secours d'Alphonse. Alphonse se décida, battit le roi de Badajoz qui voulait faire obstacle, bloqua Tolède, et la réduisit par la famine. Tolède conquise, la Castille était agrandie d'un nouveau royaume (1085).

Mais il s'était lui-marre privé d'un grand appui. En 1080, il avait donné congé au Cid, lui déclarant qu'il n'avait plus besoin de ses services. Le Cid, partant avec ses vassaux, s'était dirigé vers Saragosse, où régnait le

musulman Almoktader. Le royaume de Saragosse comprenait la partie la plus fertile de l'Aragon, Huesca Lérida, Daroca, Calatayud et Tudela ; Almoktader avait encore conquis Denia et Burriana dans le royaume de Valence. Mais il mourut en 1081 ; ses deux fils partagèrent : l'un prit les environs de Saragosse, l'autre les conquêtes en Valence. Le Cid contint le premier, Sanche d'Aragon, le parti contraire ; le Cid fut le plus fort, il battit le roi d'Aragon et ses alliés (1082-1083).

Cependant, Alphonse VI, maitre de Tolède, prétendait rattacher à cette conquête plusieurs villes réclamées par le roi de Séville, Mouhamed Almotamed. Le royaume de Séville aurait péri peut-être, si Mouhamed n'eût convoqué une assemblée générale des princes, des juges et des sages de l'Andalousie, pour délibérer sur le danger commun. L'assemblée prit la résolution d'appeler à l'aide des musulmans d'Espagne les Almoravides d'Afrique.

On désignait ainsi des sectaires nouveaux, furieux de ferveur et de rigidité, ce que veut dire leur nom de *Morabeth* ou *Almoravides*. Aboubekr-ben-Omar, leur chef, pour s'établir dans le Maghreb (1050), avait renversé la dynastie des Zéirides, conquis Ségelmesse et fondé Maroc (1070). Rappelé en Arabie par sa tribu, il laissa le pouvoir à son parent, Youssouf-ben-Tachefin, qui acheva Maroc et la conquête de l'Afrique occidentale, prit Fez et Ceuta en 1084. Appelé par les rois musulmans d'Espagne, il répondit qu'il voulait d'avance pour gage l'Île-Verte, la province où Algésiras est situé. L'insensé roi de Séville y consentit, et passa lui-même en Afrique pour presser le départ de l'émir Al-Mouslemin.

L'invasion des Almoravides commença en 1086, et s'enhardit par une grande victoire. Youssouf, avec ses alliés, attaqua Alphonse VI à Zalacca, près de Badajoz. Vingt-quatre mille chrétiens y périrent. Alphonse, se sauvant avec peine, quelques centaines de cavaliers purent le suivre. Mais les rois musulmans d'Espagne n'y avaient rien gagné. Youssouf ne repassait en Afrique qu'avec regret, après avoir vu les bords du Quadalquivir, et les orangers, les citronniers, les oliviers au doux ombrage. Alphonse se réconciliait avec le Cid, et appelait les Français au secours de l'Espagne. Le comte de Toulouse, Raimond, frère du comte de Bourgogne, et Henri de la maison ducale de Bourgogne, arrivaient. Youssouf reparut en 1087, cachant toujours ses desseins et mettant en avant son alliance avec les rois maures. Le Cid passa le Duero, soumit le

Wali d'Albaracin à la suzeraineté du roi de Castille, et entra dans le royaume de Valence où régnait Yahyé, le roi détrôné de Tolède. Le campeador ayant reçu ses présents, se porta entre Murcie et Valence, et força Youssouf à la retraite. L'Almoravide, accusant ses alliés, repassa en Afrique ; mais Alphonse reprocha au Cid de ne l'avoir pas rejoint selon son ordre ; il le dépouilla de ses fiefs ; de tous ses biens, et mit aux fers Chimène et ses enfants. Le Cid offrit quatre manières de justification, qu'il proposait de soutenir par le serment ou le combat judiciaire. Alphonse ne répondit pas et se contenta de mettre Chimène en liberté. Le Cid, ainsi dégagé de sa fidélité, recommença la guerre en son nom, prit Ondia dans le royaume de Valence (1089), et en fit sa place d'armes. Le comte de Barcelone voulut secourir les musulmans ; il fut pris par le Cid, et devint son ami (1090).

Enfin, Youssouf envahit une troisième fois l'Espagne ; sans plus dissimuler, il prit Grenade, et y plaça un gouverneur ; il donna ordre d'attaquer à la fois Séville, Cordoue, Ronda, Almeria ; les trois dernières furent enlevées d'abord (1091). Almotamed, enfermé dans Séville, implora les Castillans ; mais soixante mille hommes, envoyés par Alphonse, parurent et disparurent sans rien faire. Almotamed se rendit après s'être fait garantir la vie et celle de tous les siens. Mais il n'obtint que cela, enchainé avec ses femmes et ses enfants, il fut transporté en Afrique. Une prison, la misère et le goût de la poésie, voilà tout ce qui resta au dernier Abadide. Tandis qu'a chantait ses malheurs, ses filles, pour le nourrir, faisaient de la toile. L'empire des Almoravides se constitua en Espagne. Youssouf, reconnu par le khalife du Kaire émir Al-Mouslemin (1091), tenta la ruine de tous les petits États arabes et des chrétiens.

La femme d'Alphonse VI rappela le Cid (1092), lui remontra que dans le péril de la chrétienté, il fallait oublier les inimitiés personnelles. Le roi de Castille et le campeador entrèrent ensemble en Andalousie, mais ne purent s'entendre longtemps. Le Cid retourna dans le royaume de Valence toujours menacé par les Almoravides. Les généraux de Youssouf venaient de mettre fin aux États maures de Denia, Xativa et Valence ; le roi de Saragosse lui-même s'était fait tributaire ; après de petites conquêtes, pour relever le courage des siens, le Cid vint camper dans la riche plaine que l'on appelle le jardin de Valence. Ses troupes moissonnèrent dans les champs qui appartenaient aux habitants de la ville, et conservèrent la récolte pour la leur remettre au jour prochain de

la délivrance. Les habitants, animés par l'espoir, prirent les armes, forcèrent la garnison de sortir ; le Cid lui permit de se retirer à Denia : ensuite il accorda un armistice aux habitants qui convinrent de se rendre au terme, si les secours promis par Youssouf n'arrivaient pas. Les Africains se montrèrent, mais reculèrent devant le Cid ; Valence se rendit, le Cid y établit sa domination indépendante, et l'affermit quelques jours après par une victoire sur l'Almoravide qui revenait pour prendre et enchaîner le *campeador* (1094). L'année suivante, il s'empara d'Olocau, où le roi de Valence avait déposé ses trésors, prit Murviedro en 1097, rétablit, avec l'autorisation du pape Urbain II, l'évêché de Valence, et fit changer en cathédrale la grande mosquée de cette ville.

En même temps les rois espagnols du nord n'avaient pas manqué d'ardeur. En 1094, Alphonse VI maria sa fille Thérèse avec Henri Bourgogne, et lui donna le comté de Portocale entre le Duero et le Minho ; ainsi commença le Portugal. Le roi d'Aragon, Sanche Ier, mourant au siège d'Huesca d'un coup de flèche, fit jurer à son fils Pierre qu'il n'abandonnerait pas le siée. Pierre inaugura son règne par la victoire d'Alcoraz (1096) et la mort de quarante mille ennemis, et s'empara d'Huesca la prias de Balbastro, quatre ans plus tard, doubla l'étendue du royaume d'Aragon, et prépara la chute de Saragosse, L'Espagne suffisait donc a défendre la chrétienté contre les races maures : mais elle ne pouvait autre chose. Sa croisade à elle la retint étrangère aux croisades d'Orient.

C'est en France, en Angleterre, en Allemagne, en Sicile, et dans les villes maritimes d'Italie, qu'il faut chercher les vengeurs de la chrétienté, les soldats de la guerre sainte d'Orient.

France et Angleterre. — Nous avons arrêté l'histoire de La France, et celle de l'Angleterre, à l'établissement des Normands dans le pays des Anglo-Saxons. Ce grand événement ouvre en effet une époque nouvelle pour ces deux nations, qu'il doit engager dans une lutte, de quatre siècles. Toutefois, la rivalité hésitait à commencer. Guillaume s'occupait avant tout d'organiser sa conquête, et d'imposer aux vaincus la justice et la langue du vainqueur ; et l'indolent roi de France, Philippe Ier, ami du repos où s'étaient tenus les premiers capétiens, n'en sortait qu'à regret, et s'empressait d'y rentrer. Il attaquait son ennemi indirectement par de petites menées, lui suscitant des querelles de famille et des embarras domestiques. Guillaume, avant de conquérir l'Angleterre, avait promis de

céder la Normandie à son fils Robert, vainqueur, il avait refusé, répondant à toutes les réclamations qu'*il n'était pas assez fou pour se déshabiller avant l'heure de se mettre au lit*. Robert, excité à la révolte par ses amis fut soutenu par le roi de France ; il exerça par des attaques partielles et fréquentes l'activité de son pire ; chassé successivement de tous les asiles qu'il pouvait trouver en Normandie, il reçut de Philippe le château de Gerberoy. De petites hostilités se livrèrent autour de cette forteresse ; un jour Robert, apercevant dans la plaine un guerrier qui se distinguait entre tous, mais que son armure empêchait de reconnaître, descendit à sa rencontre, le renversa, et allait lui donner la morts lorsqu'il reconnut son père. Par expiation de cette odieuse victoire, il s'abandonna à toutes les volontés de Guillaume, se laissa conduire en Angleterre, et pendant plusieurs années se contenta de combattre les Écossais.

Guillaume s'était emparé du Maine ; quoiqu'il eût cédé au comte d'Anjou la supériorité territoriale de ce pays, ne gardant pour lui-même que le revenu utile, et qu'il eût bâti au Mans la forteresse de Ribaudelle, sa conquête n'était pas assurée. Les Manceaux, réunis en ligue, avaient une fois reconnu pour leur seigneur, et fait venir d'Italie, le marquis de Ligurie Azzon, qu'ils chassèrent bientôt pour ses profusions, mais dont ils gardèrent le fils. A peine la présence de Guillaume avait fait rentrer le Maine sous son obéissance, que le comte d'Anjou, Foulques le Rechin, souleva tous les habitants contre la domination normande, et rappela le roi d'Angleterre (1078). Philippe encourageait tous ces mouvements. Au comte d'Anjou succéda en 1082 le vicomte Hubert, seigneur de haute extraction, d'un grand courage, d'une hardiesse que rien n'étonnait ; cantonné dans le château de Sainte-Suzanne, derrière des rochers inaccessibles, il laissa Guillaume construire un fort en face de sa retraite mais avec les secours qu'il reçut d'Aquitaine et de Bourgogne, il battit pendant trois années les princes normands, et força son ennemi à lui offrir lu paix (1086).

Philippe irrita de nouveau Guillaume en donnant une seconde fois asile à Robert ; à cette bravade, ajouta une raillerie de mauvais ton qui aurait eu de terribles suites si Guillaume n'était mort au milieu de sa vengeance, Le roi anglais assiégea Mantes, la prit et la brûla ; mais les fatigues de la journée lui causèrent une maladie dont il mourut au bout de six semaines (1087). Il s'était fait porter sur une hauteur voisine de Rouen, près d'un monastère[7]. Là, il distribua ses trésors aux pauvres, aux églises, au clergé, donna la Normandie à Robert, et l'Angleterre à son second fils

Guillaume le Roux. Aussitôt qu'il eut expiré, les grands montèrent à cheval pour aller défendre leurs biens ; les officiers subalternes pillèrent les armes et tous les meubles du roi, et le cadavre du conquérant de l'Angleterre, de ce ravageur qui avait dépouillé et anéanti tout un peuple, fut laissé nu dans la cour de la maison. Il n'eût pas eu de sépulture sans un gentilhomme nommé Herluin, qui s'en chargea par commisération. Les obsèques furent célébrées à Caen ; comme on se disposait à mettre le corps en terre, tout à coup Ascelin, fils d'Arthur, se leva du milieu de la foule, et dit : Cette terre est la place de la maison de mon père. Cet homme, pour qui vous priez, la lui enleva, n'étant encore que simple comte de Normandie ; et lui refusant toute justice, il y bâtit cette magnifique église. Je réclame donc publiquement, et j'empêche de la part de Dieu que le corps du ravisseur soit couvert de ma terre et inhumé dans mon héritage. Les voisins de cet homme, témoignant de la vérité du fait, les évêques et les barons composèrent avec lui, lui donnèrent sur-le-champ soixante écus, lui promirent le reste et tinrent parole[8].

Guillaume le Roux n'eut pas de gloire ; il ne fut qu'un tyran brutal et avide ; ennemi de Dieu, ennemi des hommes, il fit détester aux Normands comme aux Anglais le pouvoir royal fondé par son père. *Il s'attaquait à Dieu*, dit un historien, *jusque dans son sanctuaire*, par d'irréligieuses plaisanteries, mettant aux prises des évêques et des rabbins, et accablant les deux partis d'u.nre ironie égale, se chargeant, pour une certaine somme, de ramener au judaïsme le fils d'un juif qui avait abjuré, et malgré l'inutilité de ses efforts, se faisant donner la moitié de la somme pour la peine qu'il avait prise. Il reçut malles réprimandes de Lanfranc, et quand celui-ci fut mort, il laissa vaquer le siège de Cantorbéry. Par le ministère de son chapelain Rainulfe, surnommé Flambard, il renouvela toutes les exactions simoniaques dont Grégoire ru semblait avoir délivré l'Église ; les bénéfices restaient vacants, pour que le revenu en fût attribué au roi, ou n'étaient accordés qu'à prix d'argent. Les laïques n'étaient pas mieux traités ; de nouvelles restrictions furent mises au choit de chasse ; la peine de mort portée contre quiconque tuerait une bête fauve, les chiens furent mutilés par ordre du roi ; le *dooms-day-book* révisé servit à de nouvelles rigueurs contre les fortunes particulières ; des levées d'hommes extraordinaires donnèrent l'occasion. de vendre des exemptions de service. Philippe Ier était un digne contemporain de Guillaume. Pendant tout son règne, il mérita les anathèmes de l'Église. *Homme vénal dans les choses de Dieu*[9], il avait été réprimandé par Grégoire VII ; en 1092, il enleva Bertrade, femme du

comte 'd'Anjou, Foulques le Rechin, mit en prison l'évêque de Chartres qui osait réclamer, et approuvé à Reims par un synode complaisant, il brava un autre synode, présidé à Autun par un légat du pape, qui le déclara excommunié. Sous ces rois, la rivalité des deux nations n'a pas plus d'intérêt que sous le règne du conquérant. C'est encore Robert qui en est le prétexte. Guillaume reprochant à Robert d'avoir voulu le détrôner, essaye à son tour d'occuper la Normandie (1090) ; Philippe intervient, puis se retire emportant l'argent de Guillaume. La rivalité continue entre les deux frères, elle est de temps en temps interrompue par la nécessité de combattre les Écossais et les Gallois, par des traités ou des concessions mutuelles. Philippe, appelé une seconde fois par Robert (1094), se laisse encore gagner par les présents du roi anglais ; Robert échappe à des forces supérieures par les troubles de l'Angleterre. Au milieu de ces misérables débats, la croisade fut prêchée par Pierre l'Ermite ; nul grand intérêt ne retenait en Europe les seigneurs de France et d'Angleterre ; la croisade offrait aux chevaliers l'espérance de nobles aventures, et d'une grande illustration religieuse.

Normands de Sicile. — A l'avènement de Grégoire VII, les Normands avaient achevé la conquête de la Sicile ; Roger y régnait en paix, et purifiait le pays du passage des musulmans par le rétablissement de la religion chrétienne. Robert Guiscard, duc de Pouille, n'avait pas encore détruit, dans l'Italie méridionale, les derniers restes des Lombards et des Grecs. En 1077, le dernier duc de Bénévent étant mort, Robert s'empara de la ville et du territoire, qu'il céda au pape ; la même année il fut sollicité par les Amalfitains de prendre Salerne. Amalfi appartenait de droit aux Grecs, rosis elle était indépendante par le fait ; elle prit Robert pour duc, stipula que son ancienne constitution serait maintenue, que les troupes normandes ne seraient jamais introduites dans ses murs, et donna ses vaisseaux pour le siège de Salerne. Le duc Gisulfe, le dernier prince qui portât encore le nom de Lombard, fut attaqué par terre et par mer, obligé de capituler, et Salerne augmenta de son territoire les possessions normandes. Les Grecs conservaient Tarente, Castaneto, Bari et Trani ; ils en furent chassés en 1080. La ville de Naples conserva seule, pour quelques années, son indépendance et son gouvernement municipal.

La haine que Guiscard portait aux Grecs n'était point assouvie ; il ne les trouvait plus en Italie., il les chercha désormais dans la Grèce même. Un prétexte lui fut donné par la chute de Michel Parapinace[10]. La fille de Guiscard avait épousé Constantin, fils de Michel, que Botoniate

dépossédа comme son père. Robert reçut un faux Michel qui demandait vengeance de son affront et de l'affront de Robert ; Bohémond, fils de Robert, fut envoyé en avant pour inquiéter les côtes de l'Adriatique, afin que le père et le fils fussent *semblables à la sauterelle et au hanneton*, dont parle le prophète, et que Robert consumât ce que Bohémond aurait laissé[11]. Robert enfin vint à Brindes, et après avoir vainement demandé qu'on rétablit le prétendu. Michel, il rassembla trente mille Hommes et cent cinquante vaisseaux et se dirigea vers Dyrrachium (Durazzo). Dans la route il prit Corfou, et Alexis Comnène ayant dans l'intervalle renversé Botoniate, eut à combattre Robert dès les premiers jours de son règne. Une violente tempête s'éleva, les vaisseaux normands étaient engloutis au fond de la mer, sous le poids des machines qu'ils portaient, ou brisés contre les rochers. Le vaisseau de Robert lui-même fut brisé à moitié. *Un autre aurait vu dans ce malheur la volonté de Dieu, qui désapprouvait une entreprise téméraire* ; mais Robert, avec *son audace de géant*, intrépide sous les coups de la foudre, rassembla les débris du naufrage[12] et aborda. Alexis fut vaincu. Dyrrachium pris, Robert revint en Italie, et chargea son fils Bohémond de continuer ; le fier jeune homme se laissant aller moins encore aux ordres de son père qu'à sa propre violence, cherchait ardemment l'occasion de combattre l'empereur, il le vainquit deux fois, mais la victoire resta incertaine pré, de Larisse[13]. Bohémond se retira alors pour échapper à un complot formé par Alexis, mais Guiscard lui-même revint en 1084. L'empereur implora le secours des Vénitiens. Ceux-ci stationnant près de Passaro attaquèrent le Normand à l'improviste, combattirent de loin et de près, et vainquirent. L'altier courage du Normand ne voulut pas avouer une défaite. Les Vénitiens, trop confiants, renvoyèrent leurs plus grandes forces. Robert, averti, les attaqua à son tour, coula à fond leurs vaisseaux et treize mille hommes, et tortura, dit Anne Comnène (*Alexiade*, 6), ses prisonniers, leur arracha les yeux, ou leur coupa le nez, les pieds ou les mains. Il envahit ensuite Céphallénie, mais ce fut son dernier succès, une fièvre violente le saisit et délivra les Grecs (1084).

Trois États normands avaient remplacé au midi de l'Italie, les Grecs et les Lombards ; c'était le comté de Capoue et d'A versa le duché de Pouille, le comté de Sicile ; la monarchie des deux Siciles ne devait être formée que dans le siècle suivant. Après la mort de Robert Guiscard, son second fils Roger Bursa hérita de la Pouille et de la Calabre, au dé-tri ment de Bohémond, par l'habileté de sa mère. Ce dernier, homme avide et querelleur, ne pouvait souffrir patiemment cette spoliation. Une première

guerre contre son frère porta le ravage sur les terres de Tarente, d'Otrante, et de Bénévent ; elle se termina par la médiation du comte de Sicile, oncle des deux rivaux ; Bohémond obtint les villes les plus importantes de la côte Adriatique. Une seconde guerre ne tarda pas à éclater ; elle durait encore, et Bohémond assiégeait Amalfi, lorsqu'il apprit le départ des croisés pour l'Orient. Toutes les espérances qui s'attachaient à la guerre sainte le séduisirent, et il laissa à son frère la possession tranquille de l'Italie méridionale pour aller conquérir une principauté en Asie.

Villes maritimes. — Quelques villes situées sur le bord de la mer avaient été, pour ainsi dire, oubliées par les divers dominateurs qui se disputèrent l'Italie, depuis la chute de l'empire romain ; affermies peu à peu dans la liberté, elles s'enhardirent à tenter les chances du commerce, et gagnèrent ainsi, par l'accroissement de leur fortune une garantie d'indépendance. Amalfi en avait donné l'exemple ; libre par le fait avant de prendre pour duc Robert Guiscard, elle s'illustra par la navigation jusqu'en Syrie, où elle jeta les fondements de l'ordre des hospitaliers, vers le milieu du XIe siècle. Au nord de l'Italie, Venise, Gênes tt Pise, avaient acquis bien plus d'importance encore ; on leur devait l'expulsion des pirates slaves ou sarrasins, la délivrance de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne ; on ne leur enviait pas encore les conquêtes utiles qu'elles avaient faites à leur profit, en combattant pour l'intérêt commun.

Le nom de Venise (*Venetia*) avait désigné d'abord toutes les lies des lagunes peuplées par les Fugitifs de la Vénétie ; mais depuis que les Vénitiens, fuyant devant le fils de Charlemagne, s'étaient retirés à Rialto, cette île et les soixante îlots qui y furent réunis par des ponts, s'appelèrent seuls Venise ; le nom du peuple devint celui de la ville principale. Pour échapper au roi d'Italie, les Vénitiens s'étaient déclarés sujets de l'empereur grec ; ils semblèrent ensuite reconnaître la suprématie de Louis le Débonnaire, et bientôt ils n'obéirent plus à personne. Les titres d'*hypate* ou de *protospathaire impérial*, quelquefois envoyés aux doges par les souverains de Byzance, ou le manteau envoyé à l'empereur d'Occident par les Vénitiens, dont l'usage ne fut aboli que sous Otton III, constatent bien moins une dépendance que des rapports de commerce et d'amitié. La nation se constitua à Rialto, où le doge Angelo Particiaco bâtit le palais ducal, et où furent apportées, dans le même temps (816), les reliques de saint Marc, nouveau patron, nouveau cri de guerre, nouveau nom de Venise. La nation se fit ensuite connaître

au dehors par ses guerres contre les Sarrasins et contre les pirates slaves de l'Istrie, et ceux d'Illyrie dont Narenta était le centre. Ce fut sans doute pour ces services qu'elle reçut des empereurs d'Occident des privilèges et des exemptions utiles à son commerce, qui Furent confirmés en 891 par l'empereur Gui. Vers l'an 967, sous le doge Pierre Candiano III. Venise fut attaquée daines ses lagunes mêmes par les Istriotes ; d'après un antique usage, les mariages des principaux citoyens se célébraient le jour de la purification dans la même église ; les pirates arrivant inopinément saisirent les fiancées, et les jetant sur leurs barques, se hâtaient de regagner à force de rames la côte de l'Istrie. Le doge et les époux appellent aussitôt le peuple à la vengeance ; de tous côtés on s'élance sur les vaisseaux qui se rencontrent ; le vent enfle les voiles, les pirates atteints dans les lagunes de Caorlo sont tous massacrés, et le retour glorieux des épouses délivrées devient l'origine d'une fête annuelle. Les Vénitiens conçurent dés lors la pensée de détruire Les pirates en conquérant leurs repaires ; et Pierre Candiano III obligea au tribut les villes de Capo-d'Istria et de Narenta. Les dissensions intérieures qui suivirent retardèrent les succès ; ce furent des guerres du peuple contre les doges, ou des familles les plus illustres entre elles ; elles faillirent livrer la république à l'étranger quelquefois appelé au secours : la rivalité des Morosini et des Caloprini brouilla la république avec l'empereur Otton II, qui soutenait le chef des Caloprini exilé. Sous le doge Pierre Urseolo II, Venise doubla son importance. Les villes de Dalmatie offraient à la république de reconnaître son autorité si elle les délivrait des pirates. Urseolo (997) reçut sans difficulté la soumission de Parenzo, Pola, Zara, Spalatro, et Raguse ; Corcyre la noire et Lésina résistèrent en vain. Les Narentins vaincus ensuite dans leur pays, eurent ordre de ne plus courir la mer, de respecter les vaisseaux de Venise, et ils indemnisèrent le vainqueur de leurs anciennes déprédations. Le doge s'appela dès lors duc de Venise et de Dalmatie, et chaque ville fut gouvernée par un magistrat vénitien. L'année suivante, l'empereur Otton III voulut voir Venise, et tenir sur les fonts l'enfant du doge ; il accorda aux marchands vénitiens l'exemption de tout droit dans son empire, et la jouissance des trois ports de Trévise, Compalto et Saint-Michel. En 999, Basile III et Constantin VIII, par une bulle d'or, leur confirmèrent des privilèges pareils dans tout l'Orient ; Urseolo avait encore acquis l'alliance du khalife fatimite d'Égypte. Les vaisseaux vénitiens s'étaient déjà emparés du commerce exclusif du sel et du poisson, et ils répandaient dans toutes les contrées de l'Europe les marchandises de l'Orient. De nouvelles dissensions intérieures ralentirent encore ces

progrès. La famille des Urseolo voulut garder comme un patrimoine ce titre de doge qu'elle avait tant honoré ; et le peuple tour à tour Favorable et opposé à cette prétention, reconnut et chassa successivement Otton et Dominique Urseolo. Les rois de Hongrie profitèrent d'une querelle religieuse entre les Vénitiens et le patriarche d'Aquilée (1063), pour surprendre Zara c'était le commencement d'une longue rivalité dont cette ville fut souvent le prétexte. Mais la tranquillité intérieure rétablie, Zara fut reconquise ; bientôt Alexis Comnène eut besoin des Vénitiens contre Robert Guiscard. Il surpassa envers ces alliés la générosité de ses prédécesseurs ; il déclara qu'ils seraient considérés, dans Constantinople, non comme étrangers, mais comme Grecs, et il força tous les vaisseaux d'Amalfi qui entraient dans un port de l'empire de payer une redevance à l'église de Saint-Marc[14].

Aucun monument ne constate la réunion de Pise et de Gênes à l'empire romain germanique ; aucun ne constate davantage le commencement de leur indépendance Les Génois soutiennent, mais sans preuve formelle, que leur gouvernement consulaire s'établit à la faveur de la déposition de Charles le Gros, et de l'anarchie qui suivit cet événement : les Pisans, sollicités par Otton II de prêter leurs vaisseaux à ses projets sur la Calabre, paraissent en cette circonstance n'être que les alliés, non les sujets de l'empereur Une position favorable, et les dangers de la seconde invasion, tournèrent ces peuples vers la mer. Gênes, bâtie sur des montagnes, entre des rochers stériles, avait conservé l'antique habitude

Ligurienne de braver les flots par passe-temps comme par nécessité. Pise, dans une campagne fertile, communiquant par l'Arno avec la Méditerranée, pouvait recevoir et renvoyer au dehors d'utiles produits. Les Sarrasins, par leurs menaces, excitèrent plus vivement l'activité de ces marins ; les barbares avaient pillé Gênes en 936 ; l'audace de l'Arabe Museit, qui fonda une colonie de pirates en Sardaigne, et faillit détruire Pise (1005), fut le signal d'une guerre contre les ennemis dl cairn chrétien, où l'importance des deux républiques se révéla tout entière. Leurs forces combinées attaquèrent la Sardaigne (1017), et au bout de quatre ans, Museit chassé de forteresse en forteresse, inutilement secouru par les Arabes d'Afrique, abandonna son île à ses vainqueurs. Ce premier succès fut compromis par la rivalité des alliés eux-mêmes ; il avait été convenu que Gênes aurait le butin des musulmans, et Pise le territoire conquis. Gênes, comprenant après la conquête que les parts n'étaient pas égales, voulut faire d'autres conditions, et engagea la guerre contre les

Pisans. L'avantage resta à Pise : maîtresse de la Sardaigne, elle y plaça des garnisons, surveilla toutes les tentatives de Museit, et pour en détruire le principe, ravagea les côtes de l'Afrique Carthage menacée, Bone prise, Museit fut réduit à accepter la paix et à l'observer.

Le pirate vieillit en préparant sa vengeance, et, assuré des secours de l'Espagne musulmane, il surprit en 1050 les garnisons de Sardaigne et les massacra Cette nouvelle, qui détruisait l'ouvrage de tant d'années, découragea un instant la république, Après le premier effroi, le courage revenant, on fit une nouvelle alliance avec Gênes, et les vaisseaux chrétiens abordèrent à Cagliari, seule ville que le pirate n'eût pas encore reprise. La valeur de Museit, que ses quatre-vingts ans rendaient plus prodigieuses n'empêcha pas la fuite des siens ; lui-même il tomba de cheval et fut pris. La Sardaigne délivrée fut partagée cette fois entre les confédérés.

Lorsque le pape Sylvestre II, instruit des malheurs de la Palestine, invita les peuples de l'Europe à porter la guerre en Orient, Pise s'était offerte la première. Lorsque les croisades furent publiées à la fin du XIe siècle, Venise, Pise et Gênes étaient habituées par la nécessité de leur défense, à combattre les infidèles. Jusque-là isolées des grands événements qui avaient agité le monde, les rois républiques se mêlèrent au mouvement religieux qui fit de l'Europe comme une seule nation ; elles prêtèrent leurs flottes à la guerre sainte, et firent le service de la route de mer qui conduisait en Orient. Toutefois le noble enthousiasme qui entraînait les guerriers ne fut pas le mobile de ces marchands ceux-ci ne s'avancèrent qu'avec prudence, après avoir calculé tous les avantages matériels que les autres nations recueillirent aussi, mais qu'elles ne cherchaient pas.

III

Slaves et Scandinaves. — Les rois et les guerriers du nord et de l'est ne prirent qu'une médiocre part aux croisades d'Orient : aussi bien ils devaient avoir leur croisade il part, non moins utile, et quelquefois glorieuse, contre les peuples idolâtres qui les entouraient. Le Polonais Boleslas II, vainqueur en Russie, mais forcé de ramener son armée en Pologne, osa prendre le titre de roi, en 1077, au milieu des désordres de l'Allemagne, et secouer la suzeraineté impériale. Mais ses déportements le firent mépriser et bientôt haïr ; l'évêque de Cracovie, lui ayant adressé

d'inutiles avertissements, l'excommunia ; il fut tué aussitôt d'un coup de cimeterre par Boleslas (1079). Grégoire VII vengea l'évêque par une autre excommunication, délia les Polonais du serment de fidélité, mit le royaume en interdit, et supprima le titre de roi en Pologne. Boleslas vécut encore deux ans sous l'anathème, et fut remplacé par Vladislas-Hermann (1081). Le nouveau chef ne prit que le nom de duc, demanda et obtint lia levée de l'interdit, et gouverna en repos jusqu'en 1092. Mais alors les Russes se soulevèrent contre les troupes polonaises qui occupaient encore leur territoire, et les massacrèrent. Le mouvement se communiqua aux Prussiens, peuple sauvage du Nord, forme peut-être d'un mélange de Russes et de Slaves ; une guerre commença pour cinq ans. Les Prussiens furent vaincus en 1097. Mais leurs mouvements hostiles et leur férocité païenne ne devaient été réprimés que pur des chevaliers formés en terre sainte, et transplantés de Jérusalem en Courlande.

Quant aux Russes, après de si glorieux commencements, ils dépérissaient par leurs dissensions mêlées aux guerres extérieures. Isiaslaf, rétabli sur le trône de Kief par la mort de son frère Sviatoslaf, son plus grand ennemi, périt en 1078, sous les coups de son neveu Oleg. Son frère Vsévolod lui succéda d'après les mœurs du temps et l'usage national, au préjudice de ses fils, et ne maintint guère sa puissance de grand-duc sur les autres princes. Toujours en guerre avec les Polovtsi, il perdait et reprenait le même butin sans terminer la lutte. Cependant les Bulgares d'Orient se rendaient redoutables. Ce peuple marchand, renoname.par son agriculture, et qui nourrissait les provinces orientales de la Russie, s'empara de Mourom. On put reconquérir cette ville. Mais les Polovtsi, au milieu d'une sécheresse brûlante, ravagèrent les deux rives du Dniéper, n'y laissant que des ruines et des cendres. Swiatopolk II, fils d'Isiaslaf, ne succéda à son oncle (1093) que pour soutenir la même guerre. Uni aux autres princes russes, il vainquit trois fois les Polovtsi, et crut les apaiser en épousant la fille de leur prince. Mais Oleg, toujours remuant, réclamait la ville de Tchernigoff, qui avait appartenu à son père Swiatoslaf ; Wladimir, fils de Vsévolod, la lui céda sans assouvir son ambition. Le féroce Oleg appelait à lui les Polovtsi, et laissait dévaster la Russie méridionale. Les villes étaient désertes les villages livrés au feu, les églises, les maisons, les granges réduites en cendre, les hommes périssaient sous le fer ennemi, ou attendaient la mort en tremblant. Les prisonniers, chargés de chaînes, étaient traînés sans vêtements, nu-pieds, dans les pays lointains des barbares ; ils se disaient les uns aux autres en

pleurant : Je suis de telle ville russe ; je suis de tel village. Les champs étaient couverts d'herbes, et les bêtes féroces peuplaient les lieux habités autrefois par les chrétiens. Le mal s'accrut encore par l'arrivée d'une multitude de sauterelles qui détruisirent les moissons[15]. Swiatopolk appris vainement à Kief (1096) les princes russes, les évêques, les abbés et les principaux habitants des villes, pour délibérer sur les maux communs. Oleg refusa d'y venir, et l'assemblée n'eut pas lieu. L'Europe occidentale ne savait rien de ces malheurs, ni la Russie des projets de croisade.

Un autre État slave, Formé le long des côtes de la Baltique, depuis le Danemark jusqu'à la Vistule, avait péri avant la fin du XIe siècle. Les Obotrites de Rerik ou Mecklenbourg (grande ville), les Obotrites Wagriens, et les Wilses, voisins de la mer ou Poméraniens, avaient été réunis en une seule nation per Golskalk (1045), sous le nom de royaume des Wénèdes. Gotskalk avait détruit le paganisme, fondé des églises et des couvents, reconnu la suzeraineté impériale ; mais des mécontenta réclamèrent (1066) au nom de leur religion et de leur indépendance. Gotskalk tué, les prêtres et les moines furent massacrés, et le royaume des Wénèdes disparut. Le Mecklenbourg eut ses princes à part, et la Poméranie se démembra en deux-États.

Danemark, Suède, Norvège. — Même lutte dans les États scandinaves, du christianisme et des princes contre une partie du peuple. En Danemark, la dynastie des Estrithides régnait depuis 1047. Suénon II, mort en 1076, avait laissé sept enfants. Harald IV, surnommé Pierre Molle, régna le premier, et fut remplacé en 1080 par son frère Canute IV ; ennemi inflexible des anciennes mœurs danoises, Canule punissait de mort le meurtre, le vol, la violence publique, et chaque délit privé du talion ; la révolte, la désobéissance du peuple par des amendes impitoyablement exigées. Il n'était pas moins sévère à réclamer la dîme pour les églises. Surpris par des meurtriers dans l'église d'Odensée, il ne quitta pas sa prière malgré les pierres lancées sur lui, jusqu'à ce qu'un javelot le perçât (1086). Canute est le saint et le proto-martyr du Danemark. Après lui régnèrent ses deux frères Olof, surnommé la Faim, et Éric III (1095), surnommé le Meilleur. Celui-ci, au temps de la première croisade, entreprit un voyage à Jérusalem et mourut en chemin.

Tandis que la Norvège vivait en paix jusqu'à la mort d'Olaüs III (1093), et sous son fils, Magnus III conquérait le royaume des Îles, composé des

Hébrides, des Orcades, d'Anglesey et de Man : la race de Stenkell, rétablie en Suède à la mort d'Haquin le Roux (1079), travaillait à la destruction du paganisme. Mais le peuple, révolté contre le bon Inge, se donna pour roi Suénon le Sacrificateur. Le nouveau roi rétablit partout les Dieux. Inge, errant pendant trois ans, rassembla des amis, surprit Suénon et le tua. Le christianisme l'emporta une seconde fois, et le temple d'Upsal fut brûlé ; c'était le sanctuaire principal des Suédois païens. Inge travailla pour le christianisme jusqu'à sa mort (1112), et fit ainsi sa croisade dans le Nord.

---

[1] Anne Comnène, *Alexiade*, liv. 3.

[2] *Alexiade*, 5.

[3] *Alexiade*, 7. Michel Glycas.

[4] *Alexiade*, 5.

[5] Jacques de Vitry, liv. 3.

[6] Voyez Schœll.

[7] A l'endroit où est aujourd'hui l'église Saint-Gervais ; il ne reste plus du monastère que les fondations qu'on a récemment retrouvées.

[8] Orderic Vital.

[9] Guibert de Nogent.

[10] Nous avons parlé déjà d'Anne Comnène, et de ses terreurs, au seul récit de l'audace et des cris de Guiscard. Sa terreur et sa haine paraissent mieux encore dans le récit suivant : Quand il prépara son expédition contre l'empire, le tyran surpassa la cruauté d'Hérode qu'il imitait a

l'égard des enfants. C'était un spectacle pitoyable de voir des enfants sans force et des vieillards affaiblis, qui n'avaient jamais pensé aux armes, même songe, chargés tout à coup d'une cuirasse, embarrassés d'un bouclier, et d'un arc qu'ils ne savaient ni tendre ni lâcher ; leur faiblesse les empêchait de marcher et ils tombaient sur la face. C'étaient des gémissements et des lamentations dans toute la Lombardie. La fureur de ce tyran surpassa celle d'Hérode, car Hérode s'était contenté de sévir contre les enfants, celui-ci dans sa démence attaquait tous les âges. Ailleurs c'est un combat entre l'empereur Henri IV et les alliés du pape Grégoire VII. Le sang y coule si abondamment que la plaine devient un lac et que les guerriers renversés de cheval se noient dans le sang.

[11] Anne Comnène. — Joël, prophète, 1-4.

[12] Anne Comnène, 3. Le livre 4 tout entier est employé au siège de Dyrrachium.

[13] Anne Comnène, 5, passim. Voyez les *Gesta Tancredi* apud Martène, III.

[14] Daru, *Histoire de Venise*.

[15] Nestor.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Des trois premières croisades, de l'empire grec et des États musulmans. — Pierre l'Ermite, Godefroi de Bouillon, Bohémond ; fondation du royaume de Jérusalem ; la chevalerie, les ordres. — Zenghi et Nour-Eddin, saint Bernard, Conrad III et Louis le Jeune. — Saladin, Richard Cœur de Lion, Philippe-Auguste.

I

La mère de Constantin, sainte Hélène, retrouvant la vraie croix, et bâtissant à Jérusalem l'église de la Résurrection, avait désigné la ville sainte, berceau de la foi, au respect et au culte de tous les chrétiens. Depuis ce jour, toute la terre envoya des pèlerins qui visitèrent les contrées sanctifiées par les pas du Sauveur, et éclairées de sa doctrine. Mais la liberté du voyage commença d'être gênée, lorsque l'*abomination de la désolation entra dans le saint lieu* avec les musulmans d'Omar. Le zèle de Charlemagne obtint d'Haroun-Al-Raschid une protection que d'autres Abbassides accordèrent encore. Les pèlerins de l'Église romaine furent reçus dans un hospice composé de douze maisons, entouré de champs, de vignes, de jardins, et dans la *Vallée de Josaphat*. Mais l'empire des Abbassides se divisa : le khalifat du Kaire se posa, au nom d'Ali, en face du khalifat de Bagdad ; les Turcs se jetèrent entre Ismaël et Al-Abbas, et la persécution commença. Hakem répandit le sang chrétien en Égypte et en Syrie, et le pape Sylvestre II, qui avait vu ces maux, fit parler Jérusalem désolée au nom de ses enfants captifs, et appela l'Europe aux armes. Les Pisans, les Gênois, le roi d'Arles répondirent : une flotte vint ravager les côtes de Syrie ; mais cet effort inutile irrita encore la haine des fatimites ; les cérémonies chrétiennes furent interdites à Jérusalem, et l'église du Saint-Sépulcre renversée.

Les pèlerins affluèrent à cette nouvelle, animés par la persécution à consoler leurs frères. Hakem étant mort, et sous un khalife meilleur, l'Église abattue sortit de ses ruines, comme Jésus-Christ du tombeau. Robert le Diable lui-même, affublé du bourdon et du sac de la pénitence, nu-pieds, au milieu de ses barons, visita Sion, le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat, Béthléem où naquit le Sauveur, le Thabor où il éclata dans sa gloire, et le Jourdain où il fut baptisé. Ils allaient tous sans crainte, s'écoulant vers l'Orient, quelquefois en troupes nombreuses, armés de leur foi et disait à Dieu : *Seigneur, ayez pitié d'un chrétien infidèle et parjure, d'un pécheur errant loin de son pays*. Point de violences sur leur passage ; ils n'avaient pas quitté leurs demeures pour un coupable dessein ; ils cherchaient à accomplir leur foi : les musulmans eux-mêmes en étaient frappés d'admiration. Et quand ils arrivaient enfin, s'agenouillant sur la montagne des Oliviers, les bras tendus au ciel, ils s'écriaient : *Gloire à toi, Seigneur*. Ils ne se vantaient pas de leurs fatigues ; ils songeaient à ceux qui les suivaient et qu'il fallait secourir.

Le soin des pèlerins qui voyageaient encore était un devoir des chrétiens arrivés. Des hospices s'élevèrent à Jérusalem : vers 1048 des marchands d'Amalfi bâtirent près de l'église du Saint-Sépulcre un couvent et un hôpital pour les pèlerins de leur nation. Les moines latins, qui s'y établirent, se donnèrent pour patron Jean-Baptiste, et les appelèrent les *frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. Toutes ces maisons vivaient des aumônes de l'Occident. Chaque année des moines venaient d'Orient recueillir les tributs de la charité.

Tout fut troublé encore une fois par la domination turque d'Alp-Arslan et de Malek-Schah. Michel Parapinace implora les secours de l'Occident ; Grégoire VII *désira la mort* au récit de tant de calamités ; il s'écria qu'il aimait mieux périr en délivrant la terre sainte que de commander à l'univers. Mais sa voix sembla se perdre au milieu du bruit des armes de l'Allemagne, de la résistance effrontée d'un clergé coupable, et des angoisses de Rome assiégée pendant trois ans. Enfin lorsque, après Victor III, Urbain II eut saisi d'une main vigoureuse l'héritage de Grégoire VII, un pauvre ermite, nommé Pierre, parut devant lui. Il avait vu les cheveux blancs de Siméon, patriarche de Jérusalem ; ils avaient pleuré ensemble, et ensemble ils s'étaient consolés par l'espérance. Il avait entendu Jésus-Christ lui-même, qui lui disait : *Lève-toi, Pierre, cours annoncer les tribulations de mon peuple ; il est temps que mes*

serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés. Le pape le reçut comme un prophète, et l'envoya annoncer à l'Europe qu'il fallait secourir Jérusalem.

L'ermite traversa l'Italie, et, les Alpes franchies, se montra dans tout l'Occident. Quand on le voyait sur sa mule, un crucifix à la main, nu-pieds, tête nue, le corps ceint d'une grosse corde, on révérait sa charité, la rigidité de sa vie, son admirable parole. Heureux qui pouvait toucher ses vêtements ou arracher quelques poils de sa mule. Quand il parlait, quand il racontait les saints lieux profanés, ou redisait ses gémissements sur la roche du Calvaire, que les anges avaient entendus, il apaisait les haines des familles, faisait rougir le vice et secourir les pauvres. S'il rencontrait un chrétien banni d'Orient, c'était là son discours, il montrait son frère exile, soulevait ses haillons et l'œuvre des Turcs infidèles agitant tous les cœurs, le peuple levait la voix vers Dieu, et demandait grâce pour Jérusalem, les uns priant, les autres offrant leurs richesses. Enfin, quand la parole lui manquait, quand il n'avait pas de chrétien banni à faire voir, il avait ses larmes abondantes, sa poitrine qu'il frappait, son crucifix[1].

La chevalerie était née de la vie féodale. Le suzerain réunissait ordinairement dans son domaine, autour de sa personne, les fils de ses vassaux, qu'il élevait avec les siens. Quand ces jeunes gens avaient atteint l'âge d'homme, le seigneur leur conférait. le droit de porter les armes, par une cérémonie religieuse qui leur faisait comprendre la noblesse de leurs nouveaux devoirs. L'aspirant, dépouillé de ses habits, était mis au bain, et après cette purification revécu d'une tunique blanche, symbole de pureté, d'une robe rouge, symbole du sang qu'il devait verser pour la foi, d'une soie noire, symbole de la mort. Après vingt-quatre heures de jeûne, et une nuit de prière dans l'église, il se confessait, communiait, assistait à la messe du Saint-Esprit, écoutait un sermon sur les devoirs des chevaliers, faisait bénir par le prêtre l'épée suspendue à son cou, et s'agenouillait devant son seigneur. Après avoir promis de bien remplir tous ses devoirs, il recevait les éperons, le haubert ou cotte de mailles, la cuirasse, les brassarts et les gantelets, l'épée, et l'accolade du seigneur ou trois coups de plat d'épée sur l'épaule ou la nuque. Enfin on lui apportait un casque, on lui donnait un cheval, il s'y élançait, et sortait de l'église en faisant flamboyer son épée. Craindre Dieu, observer le christianisme jusqu'à la mort, combattre et mourir pour la foi, rester fidèle au prince, protéger les faibles, les veuves, les orphelins ; tels

étaient les principaux devoirs ; tout gain sordide, toute alliance avec un prince étranger, toute violence, lui étaient interdits.

La chevalerie accepta donc avec ardeur l'espérance de reconquérir la ville de Dieu, de délivrer les concitoyens de Jésus-Christ. Mais de toutes parts il se manifestait un égal enthousiasme. On voyait des vieillards reprendre leurs armes, et des enfants s'essayer à manier la lance. En même temps, l'empereur M'exit Comnène envoyait aux chrétiens d'Occident des *supplications lamentables*. Il représentait les ennemis de la nature et de l'humanité aux portes de Constantinople l'invasion imminente d'un royaume chrétien par les Turcs, le plus honteux, le plus redoutable de tous les dangers. Il allait jusqu'à offrir sa couronne aux princes latins ; car s'il devait la perdre, il valait mieux encore que ce fût au profit des chrétiens.

Urbain II assembla un concile à Plaisance (1095) ; les ambassadeurs grecs y parurent : deux cents évêques ou archevêques, quatre mille ecclésiastiques, trente mille laïques étaient venus ; on parla de la guerre sainte, on écouta les plaintes de Berthe, la femme de l'empereur Henri IV (voyez ch. XVI, § 2) ; on fulmina l'anathème contre l'antipape Clément III : mais rien ne fut décidé pour la Palestine. Le pontife passa en France, et rassembla un autre concile à Clermont : la ville ne put contenir la multitude ; les villages voisins se remplirent de peuple ; des tentes furent dressées au milieu des champs. La trêve de Dieu renouvelée, la paix et la justice imposées, le roi de France excommunié pour le rapt de Bertrade, personne ne réclama. Mais quand le pape, plaçant à côté de lui le pauvre Pierre, lui eut donné la parole et l'eut prise lui-même avec éloquence au nom de chrétiens d'Asie, ce ne fut qu'un cri dans cette assemblée : *Dieu le veut, Dieu le veut*.... Oui, répondit le pontife, Dieu le veut. Il a promis de se trouver au milieu des fideles rassemblés en son nom et voilà qu'il vous a lui-même dicté cette parole. Il leur présente une croix ; un cardinal prononce une formule de confession, tous tombent à genoux, et reçoivent l'absolution de leurs péchés.

L'évêque du Puy, Adhémar de Montel, demanda le premier à entrer dans la *voie de Dieu*, et reçut la croix des mains du pape : les autres décorèrent leurs vêtements d'une croix rouge, et prirent le nom de *croisés*, *porte-croix*. Bientôt, dans tout l'Occident, on ne connut plus que cette parole : Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, celui-là n'est pas digne de moi.

Les décrets du concile de Clermont promettaient à tous les croisés la rémission de leurs péchés ; l'Église prenait sous sa garde leurs personnel, leurs familles, leurs biens ; les dettes étaient suspendues, pendant le voyage de la terre sainte. Les croisades étaient une *grande trêve de Dieu*, la première répression du désordre féodal. Aussi de toutes parts, les pauvres, les opprimés, sans inquiétude, faisaient bénir des croix par les prêtres, comme Dieu avait béni la verge d'Aaron, la terreur des rebelles et des impies. Le pape avait fixé pour le départ la fête de l'Assomption de l'an 1096. Mais la multitude, impatiente, n'attendit pas le départ des princes et des barons. Trois.armées précédèrent la vraie croisade ; hommes, femmes, enfants, tout s'en allait vers l'Orient. Les uns conduits par Pierre l'Ermite, les autres par Gautier sans Avoir, d'autres par Gautier de Paxejo. Ceux-ci furent exterminés en Hongrie. Gautier sans Avoir arriva à C. P., et fut rejoint par Pierre l'Ermite. Mais déjà les Grecs avaient peur de ceux qu'ils avaient appelés. C'était, dit Anne Comnène[2], une troupe de sauterelles L'empereur se hâta de les faire passer en Asie : les Seldjoucides les exterminèrent, et bâtirent une ville de leurs ossements[3]. Trois autres bandes, formées en Allemagne, n'eurent pas un meilleur sort, et furent exterminées en Hongrie.

Cependant les princes étaient prêts. En France, c'étaient Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui renonçait à sa patrie pour le Saint-Sépulcre ; Hugues, frère du roi Philippe Ier, Robert de Normandie, frère de Guillaume le Roux, Robert comte de Flandre, Rotrou II, comte du Perche ; en Italie, Bohémond, fils de Guiscard, et son neveu Tancrède ; en Allemagne, Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine. Celui-ci avait tout vendu pour le service de la croix, son duché de Lorraine au comte de Limbourg, son duché de Bouillon au chapitre de Liège. Il fut le chef de cette croisade. Ses frères Baudouin et Eustache le suivaient ; et quatre-vingt mille hommes de Lorraine et d'Allemagne. Ardhémar de Montel, légat apostolique, représentait le pape dans cette expédition. Le rendez-vous général était C. P. Ils s'y dirigèrent tous par différents chemins : Raimond de Saint-Gilles par l'Esclavonie, Godefroi par l'Allemagne et la Hongrie ; les autres Français et les Normands s'embarquèrent à Brindes avec Bohémond. Godefroi avait donné son frère Baudouin au roi de Hongrie pour otage de la modération des croisés. Mais Alexis Comnène, que rien ne rassurait, fit arrêter le Français Hugues, jeté par un naufrage sur les côtes de la Grèce. Les croisés n'étaient déjà plus pour lui ces alliés secourables qu'il avait appelés ; c'était *toute la race des barbares qui habitent à l'occident*

jusqu'aux Colonnes d'Hercule, soulevée et réunie en masse, qui se faisait un passage vers l'Asie par la violence[4]. Godefroi, arrive à Philippopoli, réclama la liberté de Hugues ; on ne répondit pas ; alors il laissa faire à son armée ; elle ravagea la Thrace pendant huit jours. Alexis promit de rendre la liberté à Hugues dès que les croisés approcheraient de C P. ; l'armée de Godefroi traita les Grecs comme des alliés. Cependant l'empereur pressait Hugues de se reconnaître son vassal, et de lui prêter serment. Hugues céda et fut délivré ; mais les croisés s'en indignèrent, et C. P. entendit leurs cris.

L'effroi redoubla en présence d'une armée nombreuse, qui vantait fièrement son secours. Ils portaient tous des noms barbares mal sonnants aux oreilles byzantines. Anne Comnène s'excuse d'écrire ces noms dans une histoire, par l'exemple d'Homère, dont la poésie molle et douce a cependant admis le nom des Biotes et des îles sauvages. Ils ne savaient pas la langue des Grecs : quand on les priait eu grec de ne pas frapper les hommes de leur religion, ils répondaient par des flèches. Ils étaient armés de la tzangra arc barbare, invention du diable pour perdre l'homme, qui n'était pas fait comme les autres arcs. Il fallait s'asseoir pour le tendre, appuyer des deux pieds sur le bois, tirer la corde des deux mains, et d'un tube attaché à cette corde sortaient des flèches armées de fer qui traversaient les boucliers, les statues d'airain, les murs des villes. L'empereur, aussi effrayé que sa fille, mais plus adroit, les invitait à passer en Asie : ils refusaient ; ils attendaient Bohémond qui venait de débarquer près de Durazzo. A ce nom l'effroi recommençait ; on savait bien que tous les chrétiens qui avaient entrepris la guerre sainte ne voulaient pas détruire C. P. ; mais Bohémond se faisait de la religion un prétexte pour anéantir l'empereur et venger sa défaite incertaine de Larisse ; et la malice du Normand, ses entretiens perfides, avaient entrainé les Francs, ses amis, à frapper les chrétiens, pendant que les Turcs menaçaient[5]. Tandis que l'empereur réclamait des croisés le serment de vassalité, Bohémond excitait de loin Godefroi à la guerre. Godefroi refusa, et sur les conseils de Hugues de Vermandois, il se décida à prêter serment, et promit de rendre à l'empire toutes les villes qu'il enlèverait aux barbares. Son exemple entraina les autres chefs ; l'empereur en avait besoin pour ne pas mourir de peur. Ils étaient si nombreux, qu'il *vaudrait mieux compter les astres brillants de la nuit, les sables du rivage, ou les feuilles et les fleurs que le printemps fait naitre, comme dirait Homère*[6]. Après Godefroi, étaient arrivés le comte de Flandre, le duc de Normandie, le comte de Chartres. Le jour où ils

devaient prêter serment, tous étant rassemblés, un des comtes, vraiment noble, alla s'asseoir à côté de l'empereur sur le trône. Baudouin, le prenant par la main, lui disait : Tu as prêté serment solennel de fidélité à l'empereur, et tu oses t'asseoir à côté de lui. Ne sais-tu pas que les empereurs romains n'admettent pas au partage ceux qui leur sont soumis ? Observe au moins les usages du pays où nous sommes. — Vraiment, répondit l'autre dans son langage, voyez donc ce rustre qui s'asseoit seul au milieu de tant de capitaines debout. L'empereur remarqua le mouvement de ses lèvres, et entendit qu'il avait murmuré quelque chose : il se le fit expliquer par un interprète, et quand les comtes se furent retirés, il prit part ce Latin orgueilleux et impudent, et lui demanda qui il était, de quel pays, de quelle origine : Je suis Frank pur, dit le Latin, et des nobles. Je ne sais qu'une chose : dans le pays d'où je viens, à la rencontre de trois routes, il y a une église depuis longtemps bâtie, où celui qui a l'envie de combattre seul contre un autre en combat singulier, vient demander le secours de Dieu, en attendent son ennemi, Moi, j'ai demeuré longtemps à ce lieu, cherchant un adversaire et personne n'a osé venir. — Eh bien ! reprit l'empereur, si vous avez cherché la guerre sans la trouver, voilà le temps où les guerres ne vous manqueront pas. Je ne vous donnerai qu'un conseil : ne vous placez ni en tête ni en queue de l'armée, placez-vous au centre ; je sais depuis longtemps la manière de combattre des Turcs[7].

Enfin, Bohémond arriva avec ses bras vigoureux, ses mains charnues, son œil vert, ses larges narines et son frémissement de menace. Anne Comnène en eut si peur qu'elle n'osa pas regarder de près la couleur de sa barbe, parce qu'il avait le menton rasé. J'ai été ton ennemi, dit-il à l'empereur, et ton ennemi acharné ; mais je viens aujourd'hui t'offrir mon amitié pour toujours. — Vous devez être las de votre voyage, reprit Alexis. Il faut vous reposer, et prendre soin de votre corps. Nous aurons ensuite le temps de nous entretenir. On le fit passer dans une chambre où étaient servis deux repas, l'un cuit, et l'autre cru. C'est notre usage, dit l'empereur, de faire cuire d'une certaine façon ce que nous mangeons. Si notre cuisine ne vous convient pas, voici des viandes qui ne sont pas cuites faites-les préparer à votre goût, et par qui vous voudrez. Il avait beau faire, il ne pouvait éviter les soupçons du Normand ; Bohémond commença par offrir des viandes aux officiers impériaux, et ne mangea qu'après eux, quand il fut certain que rien n'était empoisonné. Cependant l'empereur lui demandait le même serment qu'aux autres, il le prêta, mais se le fit payer. On le promenait dans le palais, on lui montrait des salles

pleines de richesses ; la place restait à peine pour entrer. Si j'étais le maître de toutes ces divinités-là, dit Bohémond, j'aurais bien vite conquis des villes et des royaumes. L'empereur les lui envoya aussitôt. Je voudrais, dit alors Bohémond, être *domestique des écoles*. L'empereur frémit ; il savait où tendait cette chose-là. C'était le chemin du trône, par lequel Alexis lui-même y était venu. Il s'empressa de répondre : Il n'est pas encore temps, Bohémond, il faut que votre valeur se soit prouvée à tous les yeux, et que la renommée publique me commande ce choix. Il est plus sûr d'arriver là par la voix commune que par la faveur du prince, toujours exposée à l'envie. Bohémond se laissa prendre aux nombreux présents qui devaient faire oublier le refus. Mais l'empereur tremblait toujours ; Raimond de Saint-Gilles avait refusé le serment ; Tancrède n'était pas même entré dans C. P. Alexis s'empressa de réunir les chefs croisés pour leur faire connaître les mœurs des Turcs, leurs ruses, leur façon de combattre ; et il les vit enfin traverser le Bosphore (1097). Les croisés furent rejoints par Pierre l'Ermite qui avait échappé au désastre des siens.

Kilidge Arslan régnait alors sur le pays de Roum. Il avait fortifié Nicée, et appelé à la défense de sa grande ville les plus braves musulmans. Un lac qui communiquait avec la mer, touchait la ville à l'occident, de larges fossés remplis d'eau l'environnaient en avant d'un double mur hérissé de trois cent soixante-dix tours. Le sultan, campé sur les montagnes voisines, pouvait compter dans la plaine l'armée des croisés, les hauberts des barons et des chevaliers, les écharpes des écuyers, les lances, les massues, les frondes, les poignards de miséricorde des simples guerriers. Les premiers assauts furent repoussés, mais une armée musulmane qui venait au secours fut mise en désordre après avoir tué deux mille chrétiens. Le siège fut poussé plus vigoureusement au milieu de la poix enflammée et de l'huile bouillante qui tombaient des murs par flots : on battait les murs par des machines, on avançait des tours mobiles d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans la ville ; enfin, on mina une forteresse qui s'écroula avec un épouvantable fracas. La femme du sultan voulut s'enfuir par le lac, elle fut prise ; la ville allait se rendre aux croisés, quand on aperçut les étendards d'Alexis sur les murs assiégés. L'empereur, *comme l'oiseau qui cherche sa pâture sur les traces du lion*, s'était avancé vers le camp des croisés ; il leur avait envoyé un détachement, pendant qu'il traitait avec les habitants de la ville. En faisant craindre aux assiégés la vengeance des Latins, il avait obtenu pour lui-même leur soumission. Les croisés n'entrèrent pas même dans

Nicée délivrée par eux. Des présents les apaisèrent. Tancrède lui-même, contraint par les conseils de Bohémond, prêta serment à l'empereur, mais en menaçant.

Cependant la puissance turque reculait, il fallait la repousser au delà de Jérusalem. L'armée, divisé un deux corps, marchait à travers les montagnes de la petite Phrygie, quand parut Kilidge Arslan avec une armée nouvelle pour venger Nicée. Un des corps chrétiens se reposait de sa Longue route près de Dorylée, mais un cri d'alarme réveilla Bohémond. A peine il s'était mis en garde, que les Turcs, descendant des hauteurs, criblent de traits les chevaux. Les cavaliers chrétiens voulant courir à la rencontre, les Turcs se dispersent, évitent la mêlée, et revenant pour harceler sur tous les points divisent l'attention par l'incertitude, tandis que le sultan fait diversion sur le camp chrétien. Robert de Paris, celui même qui s'était assis sur le trône impérial, avait péri *comme par un châtiment de son insolence*[8], le frère de Tancrède était percé de flèches, la lance de Tancrède était brisée ; Bohémond revient au camp, chasse le sultan vers son armée. Le Normand Robert criant : *A moi, Normandie*, entraîne les siens en avant : femmes parcourent les rangs ; enfin, l'autre armée chrétienne parait ; c'est le comte de Flandre, Hugues de Vermandois, Godefroi de Bouillon. A la lumière qui jaillit de leurs casques et de leurs épées, au bruit de leurs tambours et de leurs clairons, le sultan ordonne la retraite, et recule sur des hauteurs. Mais les chrétiens morts seront vengés. Les croisés se remettent en bataille ; le vicaire apostolique les anime, ils s'écrient : *Dieu le veut*. Et les montagnes répètent : *Dieu le veut*. Enfin, ils s'ébranlent. Les Turcs, immobiles d'étonnement, sur un terrain mal commode, sans flèches, sont enfoncés au premier choc, et s'enfuient à travers les rochers. Leur camp, qui était à deux lieues de là, fut occupé ; les croisés, montant aussitôt sur les chevaux ennemis, poursuivirent le sultan jusqu'au soir.

Les Turcs avaient appris à respecter les chrétiens ; ils commençaient à dire qu'ils étaient aussi de la race des Franks, et que la guerre n'appartenait qu'aux Franks et aux Turcs ; mais un ennemi plus terrible, c'était ce pays inconnu, que le sultan ravageait pour affamer les croisés. La faim, la soif se faisaient sentir, les chevaux périssaient ; des chevaliers marchant à pied sous le poids de leurs armes, étaient heureux de monter quelquefois des ânes ou des bœufs ; les béliers, les chèvres, les pores, les chiens portaient le bagage. Cependant ils arrivaient à Antiochette, en Pisidie, et bientôt Baudouin parvint jusqu'à Tarse. Son

étendard y flottait déjà ; les Turcs avaient promis de se rendre s'ils n'étaient pas secourus. Mais une querelle entre Baudouin et Tancrède les éloigna tous deux, et l'espérance d'une principauté poussa Baudouin jusqu'à Édesse. Un prince arménien, Pancrace, qui s'était échappé de la prison de C. P., pour rejoindre l'armée des croisés, avait excité l'âme ardente du frère de Godefroi ; il lui avait montré la Cilicie, et raconté qu'au delà, le Tigre et l'Euphrate formaient la Mésopotamie, où le genre humain avait commencé dans le paradis terrestre. Avec quelques guerriers ardents comme lui, Baudouin quitta l'armée des croisés pendant la nuit, parut rapidement dans l'Arménie, effraya les Turcs, se fit ouvrir de petites villes, et quand il approcha d'Édesse, le gouverneur grec, tributaire des infidèles, l'évêque, et douze des principaux habitants implorèrent son aide. Il n'avait plus que cent cavaliers ; il fut reçu avec acclamation. Le prince d'Édesse l'accepta pour fils, et bientôt fut chassé par le peuple même. Baudouin, vainqueur des Turcs et libérateur de la ville, fonda ainsi la principauté d'Édesse, indépendante des Grecs et des Turcs ; une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate obéirent à un chevalier frank.

Depuis la bataille de Dorylée, aucun ennemi n'avait plus arrêté la marche des croisés ; la terreur leur ouvrit tous les passages du mont Taurus, où la nature seule opposa à leur patience d'intolérables fatigues. La vue de la Syrie les ranima, et les Turcs, battus sur le pont de l'Oronte, coururent annoncer à Antioche l'arrivée des chrétiens. Le siège paraissait difficile. Les murs renfermaient quatre collines ; sur la plus haute, une citadelle gui dominait la ville et les assiégeants, et une garnison renforcée des Turcs des villes voisines. Les croisés se comptèrent et ils se trouvèrent moins de cent mille armés. Cependant le siège fut entrepris ; chaque nation, son chef à sa tête, choisit son poste. Les Turcs les trompèrent d'abord par une inaction apparente, puis, dans une sortie, surprirent quelques pèlerins dont leurs machines lancèrent les corps au milieu de l'armée chrétienne. On veilla avec plus de soin, mais les vivres manquaient, les pluies détendaient les arcs, les vents renversaient les tentes. On résolut de faire des expéditions fréquentes dans les environs pour trouver des vivres ; on en rapportait un grand nombre, mais tant de banches les avaient vite dévorés, il fallait recommencer sans repos, Une effrayante mortalité s'en mêlant, les courages tombaient ; Bohémond avait peine à relever *ces chrétiens pusillanimes*, les prêtres ne pouvaient suffire aux funérailles. Au milieu de ces maux, le khalife d'Égypte troubla l'armée par une proposition. Puisque les croisés ne demandaient

que Jérusalem, il promettait de relever les églises des chrétiens, de protéger leur culte, d'ouvrir les portes à tous les pèlerins qui se présenteraient sans armes. A cette condition, il serait leur allié, sinon, il soulèverait l'Égypte et l'Éthiopie, et tous ceux qui habitaient l'Asie et l'Afrique, depuis Cades jusqu'à l'Euphrate.

L'offre fut repoussée. Les croisés, vainqueurs d'un détachement turc, envoyèrent pour réponse au khalife les têtes et les dépouilles de deux cents musulmans. Bientôt une flotte de Gênois et de Pisans apporta des vivres, une grande victoire vengea les chrétiens que les Turcs persécutaient dans la ville : les vainqueurs accordèrent une trêve, ne s'apercevant pas que les assiégés auraient le temps d'amasser des vivres.

Bohémond n'avait pas oublié l'exemple de Baudouin. Pendant la trêve, les chrétiens et les Turcs se visitaient. Bohémond rencontra un Arménien qui avait abjuré la foi chrétienne, et qui défendait une tour d'Antioche. Le renégat pleurait sa lâcheté, Bohémond l'exhortait à la réparer par un grand service, et l'Arménien promit de livrer la ville. Le Normand rassembla les princes, proposa de séduire quelque ennemi, et demanda la propriété d'Antioche pour celui qui aurait le bonheur d'y introduire les chrétiens. On devina ses intentions, on le repoussa avec mépris ; mais la nouvelle qu'il répandait d'une armée formidable envoyée de Perse, trois lettres de l'Arménien qui promettait de livrer les tours, l'emportèrent sur la générosité du comte de Toulouse, qui ne voulait réussir que par les armes ; on consentit, on promit à Bohémond la principauté d'Antioche. Le lendemain, tandis que les assiégés, trompés par un faux mouvement, espéraient leur délivrance, et se laissaient aller au sommeil, une échelle de corde descend d'une tour, Bohémond s'y cramponne et escalade ; les croisés, après un mouvement d'hésitation, le suivent. Antioche est envahie, et retentit du cri Dieu le veut. Dix mille habitants périrent dans cette nuit. Au point du jour, l'étendard de Bohémond flottait sur la plus haute tour (1098).

Mais un château fort restait occupé par les Turcs, et, au bout de trois jours, parut l'armée du sultan Barkiarok. A sa voix, le Khorasan, la Médie, la Babylonie s'étaient levés : Cavanceddaouda Kerboga amenait à sa suite les sultans d'Alep et de Damas, vingt-huit émirs de la Perse, de la Palestine, de la Syrie, et trois cent mille hommes. Les croisés voulurent hasarder un combat, furent repoussés et assiégés à leur tour. Les richesses conquises sur les Turcs ne donnaient pas du pain ; on tua les

bêtes de somme, les chevaliers tuèrent leurs chevaux ; d'autres voulaient fuir, malgré les noms de *Judas* et de *sauteurs de corde*, que les plus braves leur prodiguaient. L'empereur Alexis, qui s'était mis en route pour secourir les croisés, apprenant leur désastre et la force des musulmans, suspendit sa marche, et ses soldats ravagèrent son territoire. Kerboga, plein d'audace, franchissait les fossés et les murailles, et massacrait les chrétiens dans les rues. Bohémond, prince d'Antioche, se consumait en vains exploits ; pour animer les siens au combat, il fit mettre le feu à plusieurs quartiers, et n'y gagna que la ruine dei palais ou des églises construits avec les cèdres du Liban, le cristal de Tyr, et l'airain de Chypre.

Tout à coup un prêtre de Marseille, Barthélemy, vint raconter une vision. L'apôtre saint André lui avait dit : Va dans l'église de mon frère Pierre, à Antioche ; tu trouveras, près du maître-autel, creusant la terre, le fer de la lance qui perça le flanc du Rédempteur. Ce fer, porté a la tête de l'armée, délivrera les chrétiens. On fit des fouilles, on trouva le fer : la joie des chrétiens annonça leur victoire. Les chefs proposant à Kerboga un combat singulier ou une bataille générale, le musulman me mit à rire. Mais, après une nuit de prières et de repentir, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, les portes s'ouvrent, et l'armée chrétienne sort, en douze divisions, en l'honneur des douze apôtres ; Raimond de Saint-Gilles portait la sainte lance. Kerboga jouait aux échecs ; il se mit à rire encore une fois de la folie de ces mendiants, et, apercevant Bohémond, qui demeurait avec un corps de réserve près de l'Oronte, il donna ordre aux sultans d'Alep et de Damas de l'attaquer, tandis que lui-même soutiendrait le choc de l'armée, afin de broyer le peuple chrétien entre deux meules. Mais Bohémond, secouru par Godefroi et Tancrède, repoussa les deux sultans jusqu'au camp de Kerboga. De l'autre côté, Kerboga lui-même cédait ; Tancrède, *semblable au léopard qui se rassasie de sang dans une bergerie*, Godefroi dont l'épée brillait comme la foudre, portaient d'irrésistibles coups ; les rives de l'Oronte étaient garnies de Musulmans qui avaient jeté leurs armes. Kerboga s'enfuit vers l'Euphrate, laissant sur le champ de bataille cent mille hommes et toutes les richesses de son camp. La victoire des chrétiens parut si prodigieuse, que trois cents musulmans renoncèrent au prophète, et allèrent publier, dans les villes de Syrie, que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable.

Les croises rendirent Antioche à Jésus-Christ, y rétablirent le culte chrétien, y laissèrent Bohémond, et reprirent leur route vers Jérusalem,

diminués par leurs souffrances, par leurs victoires et par l'absence de ceux qui avaient fui, ou qui restaient à Antioche. Sur le chemin, ils prirent Marra entre Hamath et Alep, et forcèrent au tribut l'émir de Tripoli, suivant toujours les côtes, par où les Pisans et les Gênois leur apportaient des vivres. Les désordres qui avaient agité quelquefois l'armée chrétienne, et attiré sur elle la colère de Dieu, avaient disparu. Tous étaient braves, sobres, patients, charitables, ou s'efforçaient de l'être. Ils traversèrent les terres de Bérythe, de Tyr et de Sidon, recevant des vivres des musulmans eux-mêmes, qui les priaient de respecter la parure de leurs territoires, leurs jardins et leurs vergers. Ils parurent devant Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) ; l'émir leur donna des provisions, et fit serment de se rendre quand ils seraient maîtres de Jérusalem. Après avoir salué les cimes d'Ephraïm, ils s'emparèrent de Lydda, le lieu du martyre de saint Georges ; ils y mirent un évêque et des prêtres, pour honorer Dieu sous l'invocation du martyr ; touchèrent Emmaüs, et firent planter par Tancrède l'étendard chrétien sur les murs de Bethléem, à l'heure où le Sauveur prit naissance et fut annoncé aux bergers. Enfin quelques voix de pèlerins crièrent : *Jérusalem* ; et, aux premiers rayons du jour la ville sainte apparut.

Ce n'était plus l'ancienne Jérusalem, comme Titus l'assiégea : la fille de Sion avait été retranchée. Mais elle renfermait encore quatre collines, entre autres le Golgotha, le centre du monde pour les Grecs, décoré de l'église de la résurrection. A l'approche des croisés, le lieutenant du khalife fatimite s'était entouré d'un désert, pour les affamer ; il avait comblé ou empoisonné les citernes, creusé des fossés, réparé les murs et les tours, et rassemblé quarante mille hommes. Dès le lendemain, les croisés se partagèrent le siège ; mais un premier assaut fut repoussé ; on manquait de machines ; une caverne heureusement découverte, quelques maisons voisines démolies, fournirent des poutres ; mais les travaux n'avançaient pas. Une soif brûlante sous le soleil de la Palestine, et la poussière soulevée par les vents au midi, dévoraient les hommes et les chevaux avec l'activité des flammes de l'enfer ; quelques-uns criaient, en se roulant à terre : Jérusalem, que tes murailles tombent sur nous, et que ta sainte poussière recouvre nos ossements ! Mais, aux cris de Dieu te veut, ils se relevaient pour courir à Joppé où une flotte gênoise venait d'apporter des vivres, et vers le pays de Samarie, où le bois ne manquerait pas. Les arbres tombant sous la hache, des chars attelés de chameaux et chargés de bois, entrant au camp, rendirent le courage, et l'horreur de la soif devint tolérable par l'espérance qu'elle finirait. Des

machines s'élevaient avec rapidité. Trois tours furent faites avec trois étages ; le premier destiné aux ouvriers qui dirigeaient les mouvements, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer l'assaut ; un pont-levis s'abaissait du sommet sur les murailles.

La ville sainte serait sans doute fermée aux coupables ; les prêtres se répandirent dans le camp, consolant les malheureux, et recommandant la charité fraternelle. Il fut convenu qu'on ferait une procession autour de Jérusalem comme Josué autour de Jéricho. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, ils sortirent tons en armes, pieds nus la tête découverte, au son des trompettes, et précédés des images des saints ; de la montagne des Oliviers, ils contemplèrent les plaines de Jéricho, les rivages de la mer Morte et du Jourdain, et la cité sainte à leurs pieds. Voilà, leur dit le chapelain du duc de Normandie, l'héritage de Jésus-Christ foulé aux pieds par les impies, voilà le terme de vos travaux ; et, comme il les exhortait à la charité, Tancrède et Raimond de Saint-Gilles, qui avaient souvent donné le scandale de leurs querelles, s'embrassèrent devant toute l'armée. En cet instant, on vit sur les murs des Sarrasins qui élevaient en l'air des croix et les accablaient d'outrages. Aussitôt Pierre l'Ermite : Voilà Jésus-Christ qui expire sur le Calvaire ; les infidèles l'ont crucifié une seconde fois. Toute l'armée s'émut à cette voix, ainsi que sur la terre d'Europe quand Pierre agitait avec douleur son crucifix. Ils revinrent par le tombeau de David et la piscine de Siloë, en chantant ces paroles du prophète : Ceux d'Occident craindront le Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire.

Ce fut un vendredi, à trois heures, à l'heure où le Sauveur était mort (25 juin 1099). La veille, la résistance musulmane avait égalé la valeur chrétienne. La tour de Godefroi s'approcha enfin des murs, au milieu d'une décharge de pierres, de traits, de Feu grégeois, et son pont-levis s'abattent donna passage aux guerriers. Godefroi y arriva le troisième et la ville fut envahie. Les siens, brisant la porte Saint-Étienne, la multitude des croisés se précipitent ; les Sarrasins, ralliés un moment par le désespoir, s'échappent comme ils peuvent, les uns dans les mosquées, les autres en se jetant du haut des remparts. Jérusalem est délivrée.

Le carnage fut horrible et dura huit jours. Godefroi seul s'en était abstenu, après la victoire, pour aller sans armes et pieds nus à l'église de la Résurrection. Son exemple suspendit ce jour-là les autres vengeances ; tous adorèrent le Saint-Sépulcre, et chantèrent ces paroles d'Isaïe : Vous

qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. Mais la vengeance recommença le lendemain ; les juifs bourreaux de Jésus Christ, les musulmans coupables du sang chrétien versé à flots dans leurs conquêtes, couvrirent les rues, les mosquées de leurs cadavres. Quelques prisonniers turcs qui avaient préféré l'esclavage à la mort, furent chargés d'en délivrer la ville, et de les inhumer.

La conquête était faite : quel en serait le conservateur ? Jérusalem méritait bien d'avoir un roc chrétien, au-dessus des princes d'Édesse à d'Antioche. Le comte de Flandre, en proposant l'élection, avait déclaré qu'il ne parlait pas pour lui ; content du nom glorieux de *fils de saint Georges*, il n'en voulait pas d'autre, et attendait le jour de revoir l'Europe. Tancrède ne connaissait pas de plus beau titre que celui de chevalier. On convint de choisir le roi parmi les chefs, et de consulter, sur leur mérite, les compagnons de chacun. Ceux de Raimond de Saint-Gilles, qui craignaient peut-être de rester avec lui, parlèrent assez mal de leur maître. Ceux de Godefroi ne purent cacher ses vertus ; ils ne lui connaissaient qu'un défaut, celui de contempler curieusement les images et les peintures des églises, même après l'office divin, et si longtemps, qu'il laissait refroidir son repas[9]. Godefroi fut donc proclamé ; mais il refusa les insignes de la royauté, le sacre et la couronne, *parce qu'il ne voulut pas porter une couronne d'or là où le roi des rois, Jésus-Christ, fils de Dieu, porta couronne d'épines le jour de sa passion*. Le nouveau patriarche réclama le butin des mosquées et l'obtint. Les cérémonies religieuses reprirent toute la magnificence chrétienne, et pour la première fois depuis Omar, l'airain sacré sonna du haut des tours, et appela les chrétiens à la prière. Edesse, Antioche, la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce, répondirent ; un peuple nouveau se vint établir à Jérusalem, et les pèlerins reparurent.

Cependant tout n'était pas fini : Tancrède, Eustache, le comte de Flandre, prenaient possession du territoire de Naplouse, quand une armée musulmane se montra. La haine du nom chrétien avait réuni des ennemis acharnés, Bagdad et l'Égypte, et les Turcs et Damas ; ils venaient innombrables pour venger Jérusalem, comme Kilidge-Arslan avait voulu venger Nicée. Mais les cloches appelèrent les chrétiens ; la parole et le pain sacré, distribués aux soldats de la croix, les remplirent de l'esprit de Dieu. On laissa dans la ville les femmes, les enfants, les malades sous la garde de Pierre l'Ermite, en leur confiant le soin de la prière, et l'armée chrétienne, réunie à Ramla, vint se poster entre Ascalon et Jappé. Les

deux armées se regardèrent avec surprise ; mais les croisés allaient au combat *comme à un festin joyeux* ; l'émir de Ramla, auxiliaire des chrétiens, cria à Godefroi que le Dieu des croisés serait le sien. Tandis que Godefroi veillait sur Ascalon pour prévenir une sortie, et Raimond sur la flotte égyptienne, les plus jeunes portaient les coups. Robert de Normandie, arrachant le grand étendard des infidèles, commença leur déroute. Les vaincus couraient à leur flotte, et rencontraient Raimond qui les massacrait ou les forçait à se noyer. D'autres, escaladant des arbres touffus, étaient atteints de flèches, et retombaient ; d'autres, apercevant Godefroi, se rallièrent, mais pour périr tous ensemble ; quelques-uns se sauvaient à Ascalon ; deux mille s'écrasèrent aux portes dans la confusion. Le vizir Afdal s'enfuit maudissant Jérusalem victorieuse, et Mahomet qui ne le secourait pas. Sa flotte l'emporta au loin et les chrétiens altérés, au milieu d'un sable brûlant, eurent le loisir de vider les vases pleins d'eau que renfermait le camp ennemi.

Ainsi finit la première croisade. Les croisés se séparèrent après leur vœu accompli ; ils repartirent pour l'Europe, ne laissant à Jérusalem que Godefroi et Tancrède, et trois cents chevaliers. Les adieux furent tristes : N'oubliez jamais vos frères que voue laissez dans l'exil ; retournez en Europe, mais excitez les autres chrétiens à venir vers nous ; dites-leur qu'il faut visiter les saints lieux et combattre les nations infidèles.

Godefroi les combattit jusqu'à la fin de sa vie. Tancrède, envoyé en Galilée, prit Tibériade et d'autres villes voisines du lac de Génésareth, et en reçut la propriété. Le roi imposa le tribut aux émirs de Césarée de Ptolémaïs et d'Ascalon., et soumit les Arabes qui habitaient la rive droite du Jourdain, En même temps quelques émirs, descendue des montagnes de Samarie, vinrent visiter Godefroi ; ils le trouvèrent sans gardes, sans appareil, assis sur un sac de paille ; ils s'en étonnaient : La terre, leur dit Godefroi, n'est-elle pas bonne pour nous servir de siège, quand nous allons rentrer pour si longtemps dans son sein ? Ils admiraient sa grande sagesse ; il leur prouva ensuite sa force, en abattant d'un seul coup de sabre la tête d'un chameau. Les émirs lui offrirent des présents, et se dispersèrent pour raconter les merveilles du roi de Jérusalem.

Le royaume de Jérusalem étant fondé par la conquête, Godefroi voulut en assurer l'existence par la régularité de l'administration. A l'exemple de Bohémond et de Baudouin, il se reconnut vassal du Saint-Siège, et plaça sous la haute protection de l'Église le fief dont il lui faisait hommage. Il

rédigea les *assises de Jérusalem*, monument précieux de la législation du moyen âge, où les coutumes féodales furent écrites pour la première fois. Les assises déclarent que *le roi ne tient son royal fief d'aucun baron*, rangent autour de sa personne des grands officiers, et classent hiérarchiquement les feudataires. Les grands officiers du roi sont : le *sénéchal*, administrateur du domaine royal, gardien du trésor, chargé de percevoir les revenus, et après chaque bataille de réclamer et de faire respecter la part de butin qui revient au roi ; le *connétable*, *chefvtain* de l'armée, commandant aux barons et aux chevaliers pendant la guerre, présidant aux combats singuliers ; le *maréchal* était son lieutenant ; enfin le *chambellan*, serviteur du corps du roi, qui lui présentait la coupe, et avait sa part des présents offerts au roi par les vassaux. Les vassaux du roi sont ceux dont lis terres relèvent immédiatement de la couronne, et qui font hommage au roi ; ils out à leur tour des vassaux dont as reçoivent l'hommage. Les titres de prince, de comte, de marquis, transportés en Palestine, s'appliquent aux terres et aux villes conquises et possédées par les vainqueurs. La cour du roi est présidée par le roi, ou par les quatre premiers barons, ou par le connétable ; tous les vassaux immédiats du roi en Font partie ; toutes les affaires féodales importantes ressortent de cette cour. Chaque baron a aussi dans ses domaines sa cour présidée par lui, et composée de ses vassaux qui sont pairs entre eux. Le service militaire est le premier devoir féodal, et les *assises* fixent le nombre d'hommes que doit à l'armée du roi chaque baronnie en temps de guerre.

Les habitants des villes ne paraissent pas avoir été compris dans l'administration féodale : une cour appelée *basse-cour* ou *cour des borges*, présidée par le vicomte de Jérusalem et composée des principaux habitants de chaque ville, réglait les intérêts et les droits de la bourgeoisie ; les *assises* règlent également le nombre de chevaliers que doivent les villes en temps de guerre. Une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux, était composée de juges nés en Syrie, parlant la langue, et prononçant d'après les lois du pays. L'Église de Jérusalem, immédiatement soumise à l'Église de Rome, fut plus indépendante de l'État que les églises d'Occident ; elle ne fournissait de milices que dans les cas extraordinaires.

Le code des *assises* fut déposé dans une caisse de l'église du Saint-Sépulcre, après que des copies en eurent été faites ; chaque chevalier et chaque juge devaient le savoir par cœur ; on ne consultait l'original que

si un doute s'élevait sur la lettre. Cet exemplaire ayant péri, en 1187, à la prise de Jérusalem par Saladin, la mémoire du comte de Joppé y pourvut, et le code fut rétabli tel qu'il est demeuré.

Le dernier acte de Godefroi fut un secours à Tancrède ; le prince musulman de Damnas, qui attaquait la Galilée, fut vaincu avec les Arabes du désert ses alliés. Comme Godefroi revenait, quelques émirs se présentèrent sur son passage, apportant des présents, et offrant leur alliance ou des tributs ; mais tandis qu'il méditait la conquête des villes de la Palestine encore occupées par les musulmans, il tomba malades Joppé, et fut rapporté à Jérusalem pour y mourir (1100). Cinq jours de lamentations honorèrent sa mort. Son tombeau fut placé dans l'enceinte du Calvaire, et l'on y mit cette épitaphe : *Ici repose l'illustre duc Godefroi de Bouillon, qui a conquis toute cette terre au culte chrétien ; que son âme règne avec Jésus-Christ*.

II

Malgré le départ du plus grand nombre, les défenseurs semblaient ne pas manquer à Jérusalem reconquise, Baudouin à Édesse, Bohémond à Antioche, Tancrède en Galilée, et la terreur du nom chrétien, et le souvenir de ces victoires où vingt mille croisés avaient dispersé les infidèles par cent mille Mais Césarée, Tyr, Ascalon, n'étaient pas prises ; Alep, Damas, avaient encore leurs sultans ; Barkiarok n'était pas mort : les fatimites n'étaient pas las, et l'empereur de C. P. réclamait la conquête.

Tels étaient les ennemis des chrétiens, les Grecs et les musulmans ; pendant deux siècles, l'histoire de ces peuples ne peut être séparée de l'histoire des croisades et du royaume de Jérusalem.

Baudouin, élu par les barons, céda Édesse à son cousin Baudouin du Bourg, et vint régner à la place de Godefroi. Presque en même temps les deux ennemis des croisades recommencèrent leurs attaques. Bohémond surpris par les Turcs fut emmené captif et envoya au roi de Jérusalem une mèche de ses cheveux, en signe de douleur. De nouveaux croisés qui arrivaient par Constantinople, éprouvèrent la perfidie grecque. Trois armées effrayèrent successivement Alexis Comnène de leur passage La première, venue de Lombardie, paraissant menacer l'empereur, on lâcha

contre elle des léopards et des lions ; et pour se défendre, elle tua un prince grec, et un lion qui faisait les délices du palais. L'empereur leur donnant pour chef Raimond de Saint-Gilles, alors à C. P., les fit passer en Asie où bientôt ils furent broyés- comme la paille par Kilidge-Aslan ; mais il avait à peine reçu cette nouvelle que la seconde armée traversait C. P., conduite par les comtes de Nevers et de Bourges. Le désastre de ces derniers, près d'Ancyre, ne découragea pas le comte de Poitiers, le duc de Bavière et le margrave d'Autriche ; mais la trahison grecque leur tendit des embûches jusque sur la mer, et s'entendit avec les Turcs, Le plus grand nombre resta captif ; quelques-uns arrivèrent jusqu'à Baudouin (1101).

L'adversaire des Grecs fut Bohémond. Le prince d'Antioche heureusement délivré, reçut une lettre d'Alexis qui le sommait de rendre sa ville *et tout ce qu'il avait conquis par la même perfidie*[10]. Le Normand ne fut pas embarrassé pour répondre que les trahisons de l'empereur avaient relevé les chrétiens de leurs promesses, et qu'ils ne devaient rien à un allié perfide de ce qu'ils avaient conquis sans lui. Alexis ordonna la construction d'une flotte, et apprenant que les Pisans amenaient des vaisseaux. aux chrétiens d'Asie, pour effrayer ces marins, il fit placer à ses proues des têtes de lions et d'autres Mies féroces, en fer ou en airain, reluisantes d'or ou d'autres couleurs, et qui par des conduits secrets vomissaient du feu sur l'ennemi[11]. Les Pisans, chassés de Chypre, se hâtèrent d'arriver à Antioche. Bohémond, surpris, demanda la paix, et bientôt ayant repris la guerre, il ne put la soutenir, mais il n'était pas fait pour reculer devant les Grecs ; il se chargea de les occuper ailleurs, répandit le bruit de sa mort, laissa Antioche à Tancrède, et échappant dans un cercueil, arriva à Corfou. De là il fit dire aux Grecs qu'il vivait encore, et qu'il leur montrerait bientôt tout ce que pouvaient sa main, sa lance, son audace, qu'il était Bohémond, le fils redouté de Robert. Il parut devant le pape, reçut l'étendard de saint Pierre, et la permission de lever une armée nouvelle ; il passa en France, épousa une fille du roi, en obtint une autre pour son neveu Tancrède, et traitant Alexis de *païen*[12], il entraîna les chevaliers du Poitou, du Limousin, de l'Auvergne, et même des Espagnols (1106). Ses préparatifs rappelèrent l'empereur d'Asie. Alexis fortifia Durazzo et envoya une flotte dans l'Adriatique ; tous ces efforts furent inutiles. La sœur de Bohémond défendit Brindes contre la flotte grecque. Bohémond lui-même ayant pris quelques Scythes de l'armée impériale, fit savoir à toute l'Europe quel était cet empereur, *ce profane, cet impie, ce fauteur des barbares, cet*

ennemi déclaré du nom chrétien. Il les promenait, dit Anne Comnène, dans les villes, montrant leur visage hideux, leurs épouvantables vêtements, répétant qu'ils étaient Scythes, et de tous côtés on accourait à lui. Enfin, il traversa la mer, dévasta les côtes d'Illyrie, et assiégea Durazzo. Architecte infatigable, il construisait des machines de guerre, des tours pour approcher des murs, des béliers pour frapper, et d'autres inventions pour protéger ceux qui travaillaient aux mines[13]. La faim, les mauvais aliments, la maladie nommée *cœliaque* qui en fut la suite, rien ne rebutait cette âme invincible au mal. Tel qu'un serpent ou une bête féroce blessée, il se roulait sur lui-même et s'agitait en tous sens, inquiet et furieux dans son trouble. Le siège dura longtemps ; Alexis quelquefois brûlait ses machines, et l'on eût cru voir l'incendie d'une forêt immense où le vent anime la flamme. Bohémond persistait ; l'empereur fit comme Fabius ; *non pas qu'il eût peur de Bohémond, ni qu'il craignit de le combattre en bataille rangée. Il avait le cœur ardent, les mains impatientes de frapper son fier adversaire ; mais la sagesse modéra le courage, et lui fit préférer l'habileté et la réflexion au danger et au fer*[14]. Cette temporisation fut utile. Il essaya d'attirer les amis de Bohémond, et le prévint que ses amis et son propre frère allaient le trahir. Il le troubla par cette ruse, l'attaqua dans de petits combats, évitant lui-même d'y paraître, et enfin Bohémond n'eut plus de vivres. Le fier Normand, aux prises avec la peste, demanda la paix et l'obtint humiliante (1108). Il revint en Italie pour préparer une nouvelle guerre. Mais il mourut en 1111 Canuse, au moment de s'embarquer. Alexis passa le reste de son règne à combattre les Cumans, qui franchissaient le Danube, ou les Turcs d'Iconium, qui occupèrent Cyzique, ou les manichéens, *dont l'obstination opposait à toutes les remontrances la dureté du diamant*[15].

La diversion du prince d'Antioche avait éloigné les Grecs de la Syrie. Aux musulmans, Baudouin opposa d'autres ressources. Dès la première année de son règne, il fit alliance avec les Gênois qui, sous prétexte d'un pèlerinage, étaient venus reconnaitre les profits matériels de la guerre sainte. Il leur promit un tiers du butin, et dans chaque ville conquise une rue qui s'appellerait *rue des Gênois*. Ces mercenaires d'un nouveau genre contribuèrent à l'agrandissement du royaume de Jérusalem. Avec leur secours, Baudouin prit Arsur et Césarée (1101) ; et la terreur de ce succès décida une autre victoire sur les troupes égyptiennes d'Ascalon. Les Pisans et les Gênois aidèrent encore à la conquête de Saint-Jean d'Acre (Ptolémaïs), Biblos, Sarepta, Berythe, devinrent à leur tour des

baronnies chrétiennes. Raimond de Saint-Gilles avait commencé le siège de Tripoli ; il mourut sans nu voir la fin, mais son fils Bertrand le continua, prit la ville, et en acquit la principauté (1110). Cette conquête avait une grande importance par le blé, les vignes, les mûriers qui croissaient sur les collines d'alentour ; quatre mille ouvriers travaillaient dans Tripoli des étoffes de laine, de soie et de lin. Le départ des Gênois et des Pisans fut compensé par l'arrivée de Sigurd, fils du roi de Norvège Magnus III, dont les dix mille hommes assurèrent la prise de Sidon. Baudouin, dans la dernière année de son règne, poussa jusqu'en Égypte, et pilla Pharamia à trois journées du Caire.

Alexis Comnène mourut la même année que Baudouin (1118) ; son fils Jean, lui succéda, malgré Anne Comnène ; cette princesse voulait faire son mari empereur, et elle ne craignait pas de dire que si elle ait été un homme, son frère n'aurait pas régné[16] ; des conspirateurs furent les premiers ennemis que Jean Comnène eut à punir. Il déploya ensuite une grande activité contre les ennemis du dehors ; il combattit et vainquit les Scythes en Europe ; sous ce nom générique les historiens confondent souvent les Petchenègues, les Cumans, et même les Hongrois. Il enleva à Saisan, sultan d'Iconium, Laodicée de Phrygie, et dans de longues guerres, prit, perdit, reprit des villes d'Asie-Mineure, sans obtenir aucun résultat durable[17]. Le royaume de Jérusalem ainsi préservé des attaques les Grecs, continuait de s'agrandir. Le successeur de Baudouin Ier fut Baudouin du Bourg, prince d'Édesse, qui céda cette principauté à Joscelin de Courtenay, comme fief de la royauté. A peine devenu roi, Baudouin il fut pria par les infidèles, mais sa captivité n'empêcha pas la conquête de Tyr. Les Vénitiens, jaloux des richesses que la Palestine reconquise fournissait aux autres peuples maritimes, se dirigeaient enfin de ce côté ; ils rencontrèrent une flotte génoise, et saisis d'une grande colère à la vue de ce qu'elle rapportait, ils l'attaquèrent, la pillèrent, puis, croyant faire oublier cette guerre impie de chrétiens contre chrétiens, ils assaillirent une flotte égyptienne, et la coulèrent à fond. Le régent qui gouvernait pour Baudouin, sollicita les secours du doge ; le chef des marchanda fit d'abord ses conditions ; il exigea pour les Vénitiens un tiers de la ville qu'il aiderait à prendre, et dans toutes les villes de la Palestine une église, une rué, an four, et un tribunal particulier. Le marché conclu, la flotte vénitienne attaqua le port de Tyr, tandis que les croisés attaquèrent du côté de la terre ; la communication fermée avec le dehors, les murailles renversées, et la famine, enlevèrent au khalife fatimite tout espoir de garder la ville ; les drapeaux du roi de Jérusalem

et des Vénitiens furent arborés sur les murs, et Baudouin délivré remporta une victoire près de Damas, au lieu de la conversion de saint Paul. Les Vénitiens, devenus par une seule victoire plus puissants en Palatine que les Pisans et les Gênois, se vengèrent, au retour, de l'empereur grec qui s'était déclaré leur ennemi ; les îles de Rhodes, de Chio, de Samos, de Mitylène d'Andros furent saccagées ; le Péloponnèse envahi vit tomber les murs de Modon, et toute la jeunesse de la ville fut emmenée prisonnière. Jamais une flotte vénitienne n'avait rapporté tant de dépouilles.

Les États chrétiens d'Asie semblaient donc affermis. Le comté d'Édesse s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate et sur le revers du mont Taurus ; il comprenait plusieurs villes importantes. La principauté d'Antioche s'étendait le long de la mer, depuis le golfe d'Issus jusqu'à Laodicée, de Tarse aux portes d'Alep, du Taurus à Émèse et aux ruines de Palmyre. Le comté de Tripoli était défendu d'un côté par le Liban, et de l'autre par la mer de Phénicie ; le royaume de Jérusalem, borné de ce côté par le fleuve Adonis, s'étendait jusqu'à Ascalon et aux déserts de l'Arabie. Enfin la petite Arménie était devenue un royaume chrétien à l'abri de ses montagnes ; et en Géorgie se rassemblait un peuple brave qui, vers le milieu du XIIe siècle, contint les nations de la Perse et les barbares de la Tartarie.

C'est encore au règne de Baudouin IV que se rapporte le commencement de deux ordres militaires qui ont formé, jusqu'à la fin des croisades, la plus utile milice du royaume de Jérusalem ; nous parlons des hospitaliers et des templiers. L'hôpital de Saint-Jean, fondé par les marchands d'Amalfi, fut renouvelé, pendant la première croisade, par Gérard de Martigues, et quelques autres chevaliers, qui renoncèrent à leur patrie et au monde pour se consacrer à la vie religieuse, et au soin des blessés et des malades : ils fondèrent une église sous l'invocation de Saint-Jean et des bâtiments spacieux où étaient reçus les pèlerins et les pauvres. Quelques témoins de leur zèle leur accordèrent des terres en diverses contrées de l'Europe ; le comte de Sicile, Roger, leur céda le territoire de Messine ; bientôt les donations furent abondantes, et promirent à l'œuvre tout ce qu'il fallait pour l'entretenir. Une bulle de Callixte II, confirma cette société de frères, et à Gérard la supériorité sur les autres. Raimond du Puy, qui succéda à Gérard, modifia les statuts, et aux devoirs de charité ajouta le service militaire, l'obligation de combattre les infidèles : alors on commença à distinguer trois sortes de frères ; les *servants*,

dévoués aux soins matériels, les *clercs*, qui administraient les sacrements, et les *chevaliers d'armes*. Leur habit était noir, et orné sur la poitrine d'une croix blanche à huit pointes. Telle fut l'origine des *hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, qui sous ce nom, et successivement sous les noms de chevaliers de Rhodes et de chevaliers de Malte, se sont montrés les plus intrépides adversaires des Turcs. Égaleraient après la première croisade, neuf chevaliers fondèrent une confrérie militaire, destinée à combattre les infidèles et à protéger les pèlerins sur tes routes dangereuses leur premier chef connu fut Hugues de Payens : ils faisaient les trois vœux de chasteté, obéissance et pauvreté. Baudouin II leur ayant donné une aile de son palais qui, selon une tradition, aurait fait partie de l'ancien temple, ils s'appelèrent d'abord indifféremment *chevaliers du Temple*, *templiers soldats du Christ*, *milice du temple de Salomon*, *milice de Salomon*, mais le nom de *templiers* finit par prévaloir. Leur règle fut rédigée par Saint-Bernard ; leur habit était blanc, et leur croix rouge. L'utilité de cet ordre lui valut, comme aux hospitaliers, des donations et des privilèges dans toute l'Europe, et pendant plus d'un siècle, il demeura digne de son origine et de la confiance de la chrétienté. Dans les batailles, les templiers marchaient à droite de la croix, les hospitaliers à gauche : ils devaient toujours être les premiers à l'attaque, et les derniers à la retraite. Si quelqu'un d'eux montrait moins de courage qu'il ne devait, il était soumis à une rude discipline. Dépouillé ignominieusement de l'habit et de la croix séparé de la communion de ses frères, il mangeait assis à terre, sans nappe, pendant une année ; il lui était même interdit de se défendre des morsures des chiens. Il n'était réintégré qu'au bout de l'an, après l'accomplissement de sa pénitence[18].

Le royaume de Jérusalem avait atteint son plus haut point de splendeur ; désormais il ne combattra plus que pour se défendre ; cette existence militante a duré cent quatre-vingts ans. Des révolutions fréquentes renversaient les puissances de la haute Asie, et donnant à chaque ambitieux le droit d'arriver au premier rang par l'audace, entretenaient chez les musulmans une ardeur de conquêtes dont les chrétiens portèrent la peine. Barkiarok, sultan de Perse, et maitre absolu des khalifes de Bagdad, était mort en 1105, dans ce temps où les étoiles de l'islamisme avaient pâli devant l'étendard victorieux des Franks. Alors la sultanie de Perse se démembra : les *atabeks* s'élevèrent. Ce nom, qui veut dire père du prince, désignait les lieutenants des sultans. Quatre dynasties d'*atabeks* s'établirent dans l'Irak, dans la Médie, dans la Perse et dans le

Laristan, sur les bords du golfe Persique Nour-Eddin-Zenghi, atabek de l'Irak et sultan de Mossoul se rendit bientôt redoutable au khalife de Bagdad Mostarched, puis vaincu et obligé à la paix, il se tourna vers la mer, et prit Alep en 1128. Les assassins occupaient plusieurs châteaux en Syrie ; le sultan particulier de Damas avait survécu à toutes les attaques ; l'empereur Jean Comnène reproduisait les prétentions de son père sur la principauté d'Antioche.

Foulques d'Anjou, gendre de Baudouin II, lui succéda (1131). Sous son règne, la principauté d'Antioche faillit devenir la proie des Grecs. Jean Comnène s'ouvre enfin un chemin à travers la sultanie d'Iconium, par ses victoires sur le sultan Masoud, et se présente devant Antioche, alors gouvernée par Raimond de Poitiers. La résistance fit traîner le siège en longueur ; d'un côté les soldats grecs changeaient la guerre en maraude, et volaient des fruits dans les jardins voisins de la ville, de l'autre les habitants pressaient leur prince de traiter avec l'empereur. On convint d'un accommodement qui laisserait à Raimond le gouvernement de la ville, et en transporterait à l'empereur la souveraineté ; puis les deux rivaux, réconciliés, marchèrent ensemble contre les infidèles de la Mésopotamie. Au retour, une sédition força Jean Comnène à sortir d'Antioche[19], et une flèche empoisonnée le tua au passage du Taurus (1143). Délivrés des Grecs, les chrétiens apprirent que Damas était menacée par Zenghi, et n'hésitèrent pas à secourir contre l'atabek un prince musulman moins redoutable, et ils sauvèrent Damas ; mais Zenghi se vengea bientôt. Foulques d'Anjou mourut en 1144 et fut remplacé par son fils Baudouin III, un enfant de quatorze ans. Zenghi avait établi une puissance redoutable depuis Mossoul jusqu'aux frontières de Damas. Il convoitait Édesse, gouvernée alors par le pusillanime Joscelin II ; il apparut inopinément devant la ville, l'entoura de son armée comme d'un cercle, et la battit de ses machines. Nul prince chrétien ne prit les armes, tant ils étaient stupéfaits ; les tours de la ville s'écroulèrent, l'ennemi entra, et le carnage dura jusqu'à la troisième heure du jour ; le sang coula par torrents pour le triomphe de la loi mahométane. Les têtes des chrétiens, portées à Bagdad et jusque dans le Khorasan, firent éclater la joie commune des barbares. Ce fut en vain que Zenghi mourut après ce succès, et que Joscelin reprit Édesse. Nour-Eddin, fils de Zenghi, sortit de sa capitale, et jura de n'y pas rentrer qu'il n'eut exterminé les chrétiens. La ville ne pouvait résister. On prit le parti de la fuite, mais les fugitifs, serrés entre les assiégeants et les soldats turcs de la citadelle, périrent aux portes, ou furent conservés captifs. Édesse, jusque-là digne

d'envie, tomba dans ce jour de Malheur ; ses tours, sa citadelle, ses églises furent renversées ; les chrétiens en furent bannis. En même temps la foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et de Sion, et les princes chrétiens se tournant vers l'Occident en appelèrent les secours à grands cris.

Manuel Comnène régnait à Constantinople depuis 1143. Obligé de se défendre contre les attaques de Roger, premier roi de Sicile (v. le ch. XX), et contre les Turcs d'Asie Mineure, il se dédommageait des succès des Normands par l'humiliation de Masoud ; il allait assiéger Iconium elle-même lorsque le sultan demanda la paix en restituant ce qu'il avait pris aux humains[20]. Poussant jusqu'en Cilicie, il reprit les forteresses enlevées aux Grecs, battit Raimond, le chassa, et s'approcha d'Antioche. Battu à son tour, il reconquit au moins toutes les côtes de la Cilicie, emmena de nombreux captifs, et brûla la flotte des infidèles, Ainsi l'empereur grec, vainqueur des Turcs, menaçait incessamment le royaume de Jérusalem.

Saint-Bernard prêcha la seconde croisade (1146). Élevé au monastère de Cîteaux, fondateur de l'abbaye de Clairvaux, dans la *vallée d'Absinthe*, il avait eu pour disciples l'abbé de Saint-Denis, Suger, et celui qui occupait alors la chaire de saint Pierre, Eugène III. Par son éloquence, il avait fait reconnaître autrefois le pape Innocent II ; et par une lettre, avait fait sortir de la Champagne l'armée de Louis le Jeune. Ce roi avait incendié l'église de Vitry et brûlé treize cents réfugiés : et aussitôt, frappé de repentir, il avait fait vœu d'aller venger Édesse et les chrétiens d'Asie. Suger s'y opposait ; mais la bulle du pape, qui proclamait la croisade et chargeait saint Bernard de la prêcher, remporta sur tous les calculs du politique. L'assemblée de Vézelay en Bourgogne fut enlevée par la parole du moine. Le cri de *Dieu le veut* fut répété comme à Clermont ; Louis prit la croix, et sa femme, Éléonore de Guienne, et le comte de Toulouse et les comtes de Flandre, de Champagne, de Soissons, de Ponthieu ; et les seigneurs de Colley, de Lusignan, de Dreux. L'abbé de Clairvaux déchira ses vêtements pour suffire à tous ceux qui demandaient la croix. De Vézelay, il se montra dans les pays d'alentour, et souleva la multitude ; il fallut un ordre du pape pour empêcher les croisés de le mettre à leur tête.

Il passa en Allemagne. Un moine nommé Rodolphe y prêchait le massacre des Juifs. Bernard le fit taire en lui ordonnant de prier pour ta

conversion des Juifs, et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes ; il apaisa les Murmures des peuples qui avaient écouté Rodolphe avec joie, et courut à Spire où l'empereur Conrad III tenait une diète. Conrad hésitait à se croiser un jour que Bernard célébrait la messe, l'empereur et les princes étant là, il s'interrompit tout à coup et parla de la guerre sainte. Il représenta le jugement dernier au son de la trompette fatale, et Jésus-Christ s'adressant à Conrad comblé de biens pour lui reprocher son ingratitude. L'empereur n'y tint pas et les larmes aux yeux il jura d'aller où la volonté de Jésus-Christ l'appelait. Il prit des mains de Bernard la croix et un étendard bénit par le ciel même. Dans une autre diète, réunie en Bavière, et animée par les lettres du prédicateur, le duc de Bohême, le marquis de Styrie, le comte de Carinthie, le due de Turin, le marquis de Montferrat, jurèrent la guerre contre les infidèles. L'Allemagne, émue depuis le Rhin jusqu'au Danube, envoya de nombreux guerriers ; des voleurs, des brigands qui Faisaient pénitence et promettaient leur sang à Jésus-Christ. Alors Bernard repassa en France ; remplit tous les cœurs d'enthousiasme et d'espoir au récit de ce qu'il avait fait des Allemands, et écrivit au pape : Je vous ai obéi, et votre autorité à béni mon obéissance. Les villes et les châteaux commencent à se changer en solitudes ; on voit partout des veuves dont les maris sont vivants.

Des envoyés de Roger de Sicile avaient proposé la route de mer, et offert des vaisseaux- Roger voulait tourner les croisés à leur passage contre les Sarrasins d'Afrique qui menaçaient la Sicile. On préféra la route de terre. Conrad partit le premier (1147) ; il était le beau-frère de l'empereur Manuel[21] ; il espérait son alliance ; imprudent que les dangers de la première croisade n'avaient pas averti, et dont la bonne foi chevaleresque ne soupçonnait pas la perfidie même dans un Grec. L'empereur ne redoutait rien tant qu'une croisade. Le *mouvement des Celtes, des Germains, des Gaulois, de tous ceux qui habitaient autour de l'ancienne Rome*, ne pouvait que l'inquiéter. Leur prétexte, disait-on à C. P., c'était de passer en Asie pour combattre les Turcs, et de descendre en Palestine pour visiter le temple du Seigneur, mais le véritable objet de leur départ, c'était d'infester sur leur chemin les terres des Grecs, et de renverser tout ce qu'ils rencontreraient ; leur armée était innombrable ; Xerxès, au passage de l'Hellespont, n'avait pu se vanter d'une si formidable armée[22]. Il y avait parmi eux des femmes portées sur des chevaux, à la manière des nommes, armées de lances, et fières de vinage, plus hardies que les Amazones ; l'une d'elles, comme une autre Penthésilée, avait un vêtement bordé d'or, et on la surnommait la femme *aux pieds d'or*.

Manuel reçut leurs ambassadeurs qui demandaient le passage, promit de tout accorder, et envoya ordre dans ses provinces d'exposer des vivres sur leur route. Mais il craignait que le loup ne vint sous la peau de la brebis, et que le lion ne fût caché sous la peau du renard. Il rassemblait ses forces, et délibérait sur le danger avec les siens. On répétait combien il y avait de cavaliers dans cette armée étrangère, combien de guerriers pesamment armés, combien de fantassins ; qu'ils étaient tout d'airain, avides de meurtres, que leurs yeux étincelaient, qu'ils trouvaient plus de joie dans le sang, que les autres à se baigner dans l'eau. On ajoutait que le tyran de Sicile, comme *un monstre marin*, infestait les bords de la mer. Des querelles survenues entre les Grecs et les Allemands augmentaient les craintes malgré la sévérité de Conrad, qui traitait cruellement ceux qui apportaient des vivres dans le camp sans les payer[23]. À C. P. même une sorte de rivalité s'établit entre Conrad et Manuel, tous deux empereurs, et tous deux successeurs de César et de Constantin. Le Byzantin exigea que le Bosphore fût immédiatement traversé l'armée allemande, après avoir répondu audacieusement qu'il dépendait d'elle de rester ou de partir, monta enfin les vaisseaux de l'empire tous rassemblés et qui suffirent à peine. L'empereur ensuite ne négligea rien pour leur rendre la route difficile. Les villes grecques fermaient leurs portes et n'offraient pas de vivres : on descendait du haut des murs des paniers où les croisés déposaient d'abord leur argent ; quelquefois on leur rendait en échange du pain ou autre chose. D'autres fournissaient de la farine mêlée de chaux, pour les empoisonner. Je ne sais, dit l'historien Nicétas, si cette chose se faisait de concert avec l'empereur ; mais ce qui est certain, c'est que, par ordre de l'empereur, on fabriqua une mauvaise monnaie avec du mauvais argent, et qu'on la donnait à ceux de l'armée d'Italie qui avaient quelque chose à vendre. Pour tout dire en un mot, il n'est aucun genre de mal que l'empereur n'ait essayé contre eux ou n'ait fait essayer. *On voulait qu'un souvenir éternel éloigne leurs descendants des terres de l'empire*[24]. L'Occident s'en est souvenu au delà des espérances des Grecs ; au jour fatal marqué pour sa ruine, C. P. implora les descendants de ces Latins l'Occident ne répondit plus.

Manuel s'était entendu avec les Turcs. Conrad marcha sans obstacle jusqu'à Dorylée ; alors parurent les Turcs. Les Allemands, sans ordre, se précipitent en Grand tumulte ; mais les Turcs tournent le dos, feignent la fuite, et entraînent à leur poursuite une partie des croisés ; puis ils se rassemblent, et frappent les hommes et les chevaux. Conrad, audacieux

soldat, perdit tous les chevaux que Manuel lui avait donnés, et faillit être pris[25].

Le roi de France — que les Byzantins appellent roi de Germanie — avait passé le Danube ; les Grecs vantaient sa modération. Celui-là, disaient-ils, n'avait pas enflé son cœur comme Conrad ; il était certain qu'il ne voulait faire aucun mal aux Grecs ; il recevait avec bienveillance les ambassadeurs impériaux. Manuel recherchait son affection, et dans une entrevue au palais, il descendit de son siège élevé, et se plaça à côté du roi de France, sur un siège que les Romains appellent *sella*[26]. Mais ce n'était là qu'une ruse : les Allemands périssaient en Asie, par les intrigues de Manuel. Les Français apprirent bientôt que tous leurs desseins étaient livrés aux Turcs ; ils murmuraient, et pendant que l'empereur, à l'exemple d'Alexis, cherchait à obtenir le serment des croisés, l'évêque de Langres leur conseilla de prévenir leur ruine en prenant C. P. Les chevaliers refusèrent ; les barons prêtèrent serment, et passèrent en Asie.

lis rencontrèrent près de Nicée l'armée vaincue des Allemands. La perfidie grecque était certaine ; mais d'abord les Français se mirent à rire : *Pousse, pousse, Allemand*, criaient-ils. C'était, dit Cinnamus, un cri de dérision en usage chez les Français, dont la cavalerie rapide insultait à plaisir à la pesanteur de l'infanterie allemande. Conrad et Louis s'étaient embrassés en pleurant ; mais Conrad fatigué, réduit à quelques soldats, et rappelé à G. P. par Manuel qui lui conseillait le repos, se sépara du roi de France, après avoir juré qu'il le rejoindrait en Palestine. Tandis que l'Allemand prenait dans la ville impériale *toutes sortes de distractions*. Louis le Jeune traversait l'ancienne Phrygie (1148), et arrivé sur les bords du Méandre, ii aperçut les Turcs. Le fleuve traversé en présence des barbues, et malgré les coups redoublés de leurs flèches, les Turcs s'enfuirent en petit nombre ; le reste était mort, et leurs ossements couvrirent le bord du fleuve, *semblables aux ossements des nitrions exterminés par Marius, dont les Marseillais entourèrent leurs vignes*[27]. Mais il fallait forcer le passage dans chaque province. Dans les défilés de la Pamphylie, l'armée, partagée en deux corps, fut entourée par les Turcs ; l'arrière-garde, où était le roi, surprise dans son désordre, combattit mal ; trente compagnons du roi périrent à côté de lui, et le découvrirent en tombant. L'armée fuyait, le croyant mort lui-même ; il restait adossé contre un rocher, bravant seul l'attaque des infidèles : il ne fut sauvé que parce qu'on le prit pour un soldat, rejoignit enfin son avant-garde. Entrés dans la Pamphylie, ils souffrirent le froid, la faim,

l'humidité, leurs vêtements tombaient en lambeaux. Attalie, ville grecque, environnée de forteresses turques, ne consentit à les recevoir que lorsqu'ils firent entendre des murmures terribles ; le gouverneur grec eut peur et offrit des vaisseaux. Louis accepta et s'embarqua : mais il laissait sur le bord deux troupes de pèlerins, après les avoir recommandés au gouverneur d'Attalie, et payé de cinquante marcs d'argent les soins qu'il demandait. Les Grecs les trahirent, les laissèrent combattre contre les Turcs, leur refusèrent un asile dans leurs murs ; les malheureux furent exterminés en cherchant leur route vers la Cilicie.

Le roi de France arrivait enfin dans la principauté d'Antioche. Pour l'y retenir, et lui faire combattre ses ennemis avant ceux de Jérusalem, Raimond de Poitiers gagna Léonore de Guienne, sa nièce, dont les mœurs légères se trouvaient à l'aise sous le beau ciel de la Syrie, et dans la cour brillante d'un Aquitain transplanté en Orient ; elle déclara qu'elle voulait rester à Antioche, et menaça, si on la contrariait, de faire cesser son mariage pour cause de parenté. Louis irrité l'emmena de force, et se rendit aux prières du roi de Jérusalem, sans se reposer à la cour du comte de Tripoli. Comme il entrait à pied dans la terre sainte, Conrad, fidèle à sa parole, y arrivait par mer. Baudouin III convoqua une grande assemblée à Ptolémaïs, et on décida que Damas serait assiégée. Personne n'avait encore pu emporter cette ville, toujours indépendante sous un sultan. Défendue à l'orient et au midi par de hautes murailles, elle était ailleurs environnée de jardins plantés d'arbres, hérissés de palissades, de murs de terre et de petites tours. L'armée chrétienne pénétra dans les jardins ; en tête, le roi de Jérusalem et les chevaliers du temple ; au centre, Louis le Jeune, et Conrad à l'arrière-garde, avec son débris d'armée qui formait la réserve, et veillait aux surprises. Une première bataille devant la ville effraya les Sarrasins, surtout par la valeur de Conrad, qui avait passé à l'avant-garde, et d'un seul coup d'épée fendait ses adversaires en deux parts. Cette victoire donna de l'eau aux chrétiens ; les musulmans couchèrent sur la cendre, se rassemblèrent autour du Koran, et invoquèrent Mahomet. Pour se donner le temps de fuir, en retardant le vainqueur, ils obstruaient les rues de grosses poutres, de chaires et de pierres amoncelées. Mais déjà les croisés, trop confiants, se disputaient à qui d'entre eux Damas devait appartenir. Les musulmans le surent et firent des propositions aux barons de Syrie essayant de leur rendre suspects les nouveaux venus de l'Occident, menaçant de livrer Damas à Nour-Eddin. Alors les barons de Syrie proposèrent de changer l'attaque et de livrer l'assaut du côté des mura. En même temps arrivaient

à Damas vingt mille Kurdes et Turcomans, avec Ayoub et son fils Saladin. L'eau manqua une seconde fois aux croisés quand ils eurent changé de place ; la di coi redoubla au bruit d'une armée qui venait d'Alep. Le siège de Damas fut levé, et la seconde croisade se termina par une retraite. Louis le Jeune, pris par les Grecs au retour, ne fut sauvé que par la vaillance du. roi de Sicile, Roger, et rien n'arrêta plus l'ambition de Nour-Eddin.

III

Les atabecks semblaient plus redoutables que les premiers sultans seldjoucides, et Nour-Eddin que Barkiarok. Leur dévouement à la lettre du. Koran, leur haine des sectes rivales ne pouvait pas sans doute rendre la vie à l'islamisme, mais en détruisant les sectaires, en relevant l'autorité du khalife de Bagdad, ramener un moment les hommes de Mahomet à l'unité et opposer aux chrétiens une seule puissance. Nour-Eddin le tenta, imitateur des mœurs des premiers khalifes, observateur rigide des formes ordonnées par le prophète, il attaqua les Ismaélites, et les détruisit ; il remit en honneur les Abbassides, les Sunnites, ceux qui réclamaient sans partage la succession de Mahomet, et il entreprit la ruine des princes chrétiens de la Palestine.

Le khalife de Bagdad, Moctafi II, le cinquantième depuis Mahomet, le sixième depuis la victoire d'Alp-Arslan sur Kayem, venait de secouer le joug du sultan seldjoucide, qui gouvernait pour lui, et de reprendre le gouvernement de l'Irak (1152). Nour-Eddin prit enfin Damas ; il accusa le sultan de cette ville d'intelligence avec les chrétiens, et par son expulsion réunit sous un seul maire tous les musulmans de Syrie. Baudouin III, pour réparer les désastres de la deuxième croisade, assiégeait Ascalon, ce poste avancé de la domination égyptienne, que n'avaient pu soumettre encore les plus brillantes victoires remportées devant ses murs. Cette fois elle succomba en trois jours ; cette belle cité, *cette fiancée de la Syrie*, arrachée à l'islamisme, fut rendue au vrai Dieu sous l'invocation de saint Paul. L'affront était grand pour les fatimites, la terreur fut plus grande encore. Ces khalifes depuis longtemps ne régnaient plus par eux-mêmes ; ils prêtaient leur nom à l'autorité de leurs vizirs ; le vizir pour arrêter les armes des chrétiens, s'engagea à leur payer tribut. Cet état de choses dura quelques années jusqu'au règne

d'Amaury (1162), frère et successeur de Baudouin III et d'Adhed, le onzième fatimite ; alors le vizir Schaour, refusant le tribut, et axant été supplanté par Dargham, que les chrétiens soutenaient, appela à son aide Nour-Eddin ; l'atabek lui donna pour le rétablir, des troupes commandées par Chirkouk et son neveu Saladin (*Salaheddin*). Schaour reprit l'autorité, mais comprenant bientôt les projets ambitieux de ses alliés, il rechercha contre eux l'alliance de ce même roi de Jérusalem qu'il avait rejetée naguère, et l'ayant obtenue, il obligea Chirkouk à retourner les mains vides auprès de son maitre.

L'avidité de Chirkouk était excitée par la vue de l'Égypte ; celle de Nour-Eddin, le fut davantage encore par les récits de Son lieutenant. Pour la déguiser sous une apparence de zèle religieux, l'atabek recourut au khalife de Bagdad, qui par l'autorité de commandeur des croyants pouvait justifier une guerre d'ambition et entrainer les vrais fidèles à la ruine d'un empire rebelle. Aussitôt les imans du khalife prêchèrent partout la guerre, et renouvelèrent les promesses du paradis de Mahomet. Cette tendance à l'unité musulmane avertissait assez les chrétiens d'employer leurs efforts à entretenir la division. Amaury se déclara donc l'ami des ennemis du Sunnite : arrivé le premier en Égypte, il fit alliance avec Schaour et le fatimite ; et la nombreuse armée de Nour-Eddin, diminuée par les ouragans du désert, et assaillie par les troupes chrétiennes, eût été exterminée facilement si Amaury avait su achever sa victoire. Il triompha cependant. Saladin, chargé de la garde d'Alexandrie, se fit admirer par sa valeur, et fut armé chevalier par les chrétiens eux-mêmes ; mais il fut forcé de leur rendre la place : l'Égypte fut délivrée une seconde fois, et le libérateur Amaury remporta de grandes richesses et la reconnaissance de Schaour (1167).

Nour-Eddin, humilié de nouveau, n'aurait peut-être pas repris la guerre si Amaury ne lui en eût donné une occasion favorable. Le roi de Jérusalem, malgré les représentations du grand maître du temple, malgré les prévisions des chevaliers qui redoutaient pour la valeur chrétienne la vue seule de l'Égypte, conçut la pensée de conquérir pour lui-même le pays qu'il avait conservé à ses alliés. Il était ami de l'empereur Manuel, dont il avait épousé la nièce, il espérait des secours en hommes et surtout des vaisseaux il partageait d'avance aux compagnons rie son entreprise, le butin et les villes de l'Égypte. Il parut inopinément (1168), et s'empara de Bilbéis. Le vizir et le fatimite hors d'état de résister, implorèrent l'assistance de Nour-Eddin, et, en attendant ce secours, retardèrent par de

forges sommes d'argent les succès de l'imprudent Amaury. A peine Chirkouk eut reparu qu'ils se joignirent à lui, et firent reculer Amaury dans son royaume. C'est ainsi que le roi de Jérusalem livra l'Égypte aux atabeks ; Chirkouk prit cette fois des précautions sévères pour garder le pays. Après avoir proclamé Nour-Eddin, le prince victorieux, il tua Schaour, dont il redoutait la rivalité, et se fit vizir à sa place. Sa mort transmit cette dignité à son neveu Saladin. Ce jeune homme avait jusque-là dissimulé son génie sous les mœurs orientales. Dès les premiers jours (1170) de son administration, il repoussa d'Égypte une quatrième expédition d'Amaury, aidé cette fois d'une flotte grecque, et acheva l'établissement de la domination de Nour-Eddin. Tous les ismaélites qui occupaient des places furent destitués, au profit des Sunnites ; Adhed, le dernier fatimite, disparut. Déjà, par ordre de Nour-Eddin, dans les prières des mosquées, on ne prononçait plus son nom, mais celui du khalife de Bagdad ; la couleur noire des Abbassides triomphait, comme au temps d'Aboul-Abbas, et l'islamisme croyait à sa forte et à la durée de cette unité, dont la ruine était réservée aux Mongols.

Il semblait maintenant que rien n'empêchait plus l'atabek de conquérir les États chrétiens de Palestine ; il attaquait même déjà les principautés d'Antioche et de Tripoli ; et il leur eût fait éprouver sans doute le sort d'Édesse, sans les inquiétudes que lui inspirait Saladin, gouverneur d'Égypte ; le maitre et le lieutenant employaient vis-à-vis l'un de l'autre le mensonge et la perfidie ; celui-là pour commander, celui-ci pour ne pas obéir. Nour-Eddin rappelait Saladin peur l'associer à ses nouveaux efforts contre les infidèles ; Saladin sortait d'Égypte, errait dans le désert, puis retournait, disait-il r pour conquérir la Nubie ou les côtes de la mer Rouge. Ces incertitudes donnèrent quelque repos aux chrétiens ; elles continuèrent encore après la mort de Nour-Eddin (1173), et d'Amaury (1175). Malek-es-Saleh Ismaïl, le fils de Nour-Eddin, l'héritier d'Édesse, de Damas, d'Alep, de Mossoul et de l'Égypte, avait onze ans ; Baudouin IV, fils d'Amaury, en avait treize. Pendant que le comte de Tripoli disputait au seigneur de Carac la régence du royaume de Jérusalem, les émirs se disputaient avidement la tutelle ou plutôt la possession des villes de Malek-es-Saleh. Il était d'une politique habile d'entretenir la division des ennemis du nom chrétien, et surtout de contrarier l'ambition de Saladin, le plus redoutable de tous. On soutint donc contre lui les autres émirs ; mais on consentit bientôt à recevoir son argent pour lui donner la paix. Quand un vit qu'il était en pleine possession de l'Égypte, qu'il avait battu ses rivaux occupé Damas, et qu'il ne laissait qu'Alep au

fils de Nour-Eddin, on reprit les armes, et d'abord avec succès. Une seconde victoire d'Ascalon, aussi glorieuse que celle de Godefroi, illustra Baudouin IV ; le fier sultan obligé de fuir devant la vraie croix, n'échappa que par la rapidité d'un chameau. Revenu, au Caire, il lit décapiter quelques prisonniers chrétiens par les *dévots de l'islamisme* ; mais il déclarait lui-même que l'étoile de la famille d'Ayoub avait pâli, et jamais le souvenir de sa défaite d'Ascalon ne sortit de sa mémoire (1178).

Les chrétiens conçurent trop de fierté de ce succès. Le plus aventureux de tous les chrétiens, le plus brave peut-être, mais le plus imprudent, était Renaud de Châtillon. Il avait suivi l'armée de Louis le Jeune en Asie ; par sou mariage avec la veuve de Raimond de Poitiers, il était ensuite devenu prince d'Antioche. Ses guerres contre les Grecs et les musulmans avaient été marquées d'événements divers ; il avait enfin été pris par le père de Saladin. Délivré après la victoire d'Ascalon, repoussé d'Antioche où régnait un autre prince, mais investi par Baudouin IV de la seigneurie de Carac, il ne cessait pas de harceler les musulmans. Saladin, avait traité avec le roi de Jérusalem ; Châtillon refusant de poser les armes, continuait ses excursions, et dépouillait les caravanes musulmanes et les pèlerins de la Mecque. Toutes les représentations de Baudouin, toutes les menaces de Saladin, furent inutiles. Châtillon ne comprenait pas qu'on fit la paix avec les infidèles, ou qu'on l'observât quand elle était faite. En 1182, Saladin réunit Alep à ses États, après la mort du fils de Nour-Eddin, et pour punir Chatillon, il commença de menacer le royaume de Jérusalem. Il s'avançait doucement, emportant une ville, une petite province, à peine aperçu des chrétiens. Châtillon conçut alors un grand projet, c'était de surprendre Médine et la Mecque, de les détruire et dé couper court à la dévotion musulmane, dont le centre eût été supprimé par là. Il n'était qu'à deux lieues de Médine, quand une armée égyptienne supérieure en nombre accourut ; il fut vaincu, et les prisonniers chrétiens, conduits à Médine, périrent dans la solennité du Baïram. Saladin, frémissant du danger que l'islamisme avait couru, et plus irrité encore de l'audace de Châtillon, jura par le Koran qu'il vengerait l'honneur de la religion musulmane.

Le moment était favorable. Baudouin IV, obligé par ses maladies à remettre l'administration à un régent, avait choisi d'abord Gui de Lusignan, le second mari de sa sœur Sibylle ; puis mécontent à juste titre, il confia la régence au comte de Tripoli, et désigna pour la royauté

son neveu, Baudouin V, né du premier mariage de sa sœur (1185). Quand il fut mort Sibylle préféra son mari à son fils, et par une ruse fit couronner Gui de Lusignan. Le comte de Tripoli réclamait pour sou pupille, et menaçait Lusignan de la guerre civile, lorsque la guerre avec Saladin devint sérieuse (1187).

Une première bataille fut soutenue dans la Galilée par cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple. Les intrépides hérissés de flèches, brillés par la soif, ne cédaient qu'à la mort. Les musulmans eux-mêmes, les admirant à terre, essuyaient leur sang, ou s'arrachaient les lambeaux de leurs habits ; le grand maure du Temple et deux chevaliers échappèrent seuls ; leur vue réconcilia le comte de Tripoli et le roi Lusignan. Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade : on marcha à sa rencontre. L'armée musulmane, postée devant le lac, couvrait les collines et dominait les défilés par bu les chrétiens devaient passer. On se résolut à s'ouvrir une route au travers jusqu'au Jourdain. Mais les musulmans répondirent à l'attaque par une grêle de pierres et de flèches, et leur cavalerie descendue rapidement des hauteurs disputait le passage. Les chrétiens, serrés autour de la vraie croix, gardaient leurs rangs et paraissaient invincibles soue ce bouclier. Harassés du combat, privés d'eau, ils furent secondés par la fin du jour ; ils eurent la nuit pour se reposer, et recommencèrent le lendemain. Saladin avait placé ses archers sur des hauteurs, après leur avoir distribué quatre cents charges de flèches, et ses précautions étaient prises pour cerner les chrétiens. Le vent aida à l'islam : *les flèches sifflaient en l'air comme le vol des passereaux*, et *l'eau des glaives couvrait la plaine comme l'eau de la pluie*, enfin, pour décider la terrible querelle *des fils du paradis et des enfants du feu*, Saladin mit le feu aux herbes sèches qui remplissaient la plaine, pour étouffer l'ennemi. Les chrétiens, entourés de fumée, s'avançaient sans rien voir, et frappaient de terribles coups de lance ; apercevant une montagne à leur gauche, ils s'y portèrent ; trois fois l'ennemi les y attaqua, trois fois il fut repoussé. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple auraient encore sauvé les chrétiens s'ils avaient pu l'être. La vraie croix étant tombée aux mains infidèles, ce fut le signal du désespoir ; les uns jetaient leurs armes et attendaient la mort ; d'autres se précipitaient sur les glaives des musulmans. Gui de Lusignan et son frère Geoffroi, Renaud de Chatillon, le grand maitre des templiers, étaient pris. Raimond de Trivoli s'était seul ouvert un passage, pour aller mourir dans sa capitale. Saladin, fier de ce champ de bataille, de ces collines et de ces vallées rouges de sang, de ces têtes, de ces bras, de ces jambes

jetés pêle-mêle, savourait avec délice ces suaves parfums de la mort[28]. On lui amena la foule des prisonniers ; il traita bien le roi, et lui donna une boisson rafraichie dans la neige. Le roi passait la coupe à Renaud de Châtillon : Arrête, s'écrie le vainqueur, ce traitre ne boira pas en ma présence ; je ne veux pas lui faire grâce. Il lui reprocha ses trahisons, et lui offrit l'adoption de l'islamisme, comme condition de salut. Garde ta loi, répond Châtillon. Le sultan le frappant de son glaive, les musulmans se jette nt sur le brave désarmé, et sa tête roule aux pieds de Lusignan. On amena ensuite les chevaliers du Temple et de Saint-Jean. Je veux, dit Saladin, délivrer la terre de ces deux races immondes. Des émirs, des docteurs de l'islam entouraient le trône ; il permit à chacun d'eux de tuer un chevalier enchaîné. Enfin, on lui montra la vraie croix : Il parait, lui dit un émir, à la désolation des chrétiens, que ce bois n'est pas le moindre prix de ta victoire. On la conserva soigneusement.

Tout céda après ce désastre ; la citadelle de Tibériade, Naplouse, Jéricho, Ramla, Ptolémaïs, Césarée, Jaffa ; toutes reçurent l'étendard jaune du sultan. Ascalon fut assiégée ; elle se défendit, et la brèche étant ouverte, elle refusa la paix proposée, puis accepta à condition que le roi de Jérusalem serait remis en liberté dans un an. Mais Ascalon soumise, rien ne protégeait plus Jérusalem ; là étaient une reine éplorée, les enfants des morts ou des prisonniers de Tibériade, quelques fugitifs et quelques pèlerins d'Occident ; les portes n'étaient pourtant pus ouvertes quand Saladin arriva, Il fit appeler les principaux habitants, et leur offrit une partie de ses trésors et des terres, s'ils voulaient sortir sans combat. Nous ne pouvons, dirent les chrétiens, céder Jérusalem où Dieu est mort, encore moins la vendre. — Les tours et les remparts de Jérusalem seront donc renversés, s'écria le sultan, les musulmans égorgés par Godefroi seront vengés, j'en jure par le Koran.

Le brave Baléan d'Ibelin, échappé de Tibériade, répara aussitôt les fortifications, créa cinquante chevaliers, arma tout ce qui était en âge, prit les richesses des églises ; les étendards de Saladin, flottant sur les hauteurs d'Emmaüs, animaient tous les murs. Le siège, commencé au lien même où Godefroi avait campé, fut troublé par des sorties. Saladin dirigea son attaque sur le nord, et mina les remparts ; on sortit pour détruire les travaux ; les chrétiens se comptant r se rassuraient sur leur petit nombre : un seul de nous fera fuir dix infidèles, dix en feront fuir dix mille ; et ils avançaient avec une valeur incroyable. Mais le nombre remporta les travaux inaccessibles, derrière la masse de leurs défenseurs,

demeurèrent debout ; les chrétiens rentrèrent en pleurant. On commençait à désespérer ; le cri lugubre, *miséricorde*, retentissait d'un bout de la ville à l'autre : on découvrit alors un complot ; les chrétiens grecs de la Syrie, les *melquites*, allaient livrer Jérusalem. Dans cette détresse, Baléan d'Ibelin demanda une capitulation. Le sultan ne répondit pas ; on demanda encore, il ne répondit pas. A la troisième demande, il répondit avec dédain : Comment voulez-vous que j'accorde des conditions pour une ville prise ? On se chargea de lui prouver qu'elle n'était pas prise ; on le repoussa bravement. Aussitôt, il consulta les docteurs de sa loi ; ceux-ci lui dirent que, malgré son serment, il pouvait accorder des conditions ; il donna la vie, et vendit la liberté aux hommes pour dix pièces d'or, aux enfants pour deux, aux femmes pour cinq. Tous les guerriers eurent la permission de gagner Tyr ou Tripoli.

Les larmes furent abondantes quand il fallut quitter la ville. Il n'y avait pas cent ans que Godefroi l'avait enlevée aux fatimites. Était-ce donc pour quelques années seulement que Dieu l'avait rendue à tant d'efforts, après tant de sang versé ? Après avoir pleuré sur le tombeau de Jésus-Christ, on se dirigea vers les portes ; mais elles étaient toutes fermées, excepté celle de David. Le sultan avait fait dresser son trône sur le chemin pour voir passer l'exil du christianisme. Le patriarche marchait en tête ; il emportait les vases sacrés ; les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, puis venait la reine Sibylle suivie de femmes chargées de leurs enfants. Quelques-unes osèrent s'agenouiller devant le trône du sultan, et demander la liberté de leurs maris ou de leurs fils. Saladin fut touché : il écouta les plaintes, et promit d'adoucir les maux. D'autres emportaient, au lieu de leurs richesses, des parents affaiblis par l'âge ou des malades. Saladin, ému de nouveau, permit aux hospitaliers de Saint-Jean de rester dans la ville pour soigner les malades. Maintenant qu'il ne craignait plus la valeur de ces chevaliers, ils avaient cessé d'être une race immonde à ses yeux (1187).

Les chrétiens auraient trouble de leur présence le triomphe de Saladin ; ils étaient enfin partis : il convertit toutes les églises en mosquées, fit laver avec de l'eau de rose, apportée de Damas, la grande mosquée d'Omar ; il y plaça lui-même la chaire construite par Nour-Eddin, et de là partirent les exhortations à la guerre sainte, *la plus noble coutume des musulmans, et les prières pour le khalife de Bagdad, le glaive tranchant et l'étoile resplendissante de Dieu*.

Heureusement pour les chrétiens d'Asie, la nouvelle de la prise de Jérusalem avait couvert l'Europe d'une morne consternation. Le pape Urbain III était mort de douleur ; des chants lugubres répétés dans les villes, des images ou l'on voyait le tombeau de Jésus-Christ foulé aux pieds, et souillé par les chevaux ennemis tout appelait le monde chrétien à la vengeance. Le. vice parut le grand coupable, la seule cause de la colère de Dieu, qu'il fallait détourner par une vie sainte désormais. L'oubli des injures, les aumônes, furent prêchés par exemple. Grégoire VIII et son successeur Clément III publièrent la croisade, et travaillèrent à mettre la paix entre Gênes et Pise désunies ; enfin l'archevêque de Tyr, Guillaume, l'historien des croisades, arriva pour emmener les hommes de l'Occident. Il anima l'Italie ; à son approche, le roi d'Angleterre Henri II, le roi de France Philippe-Auguste posèrent les armes, et l'écoutèrent près de Gisors. Aux plaintes de l'archevêque répondit le cri de guerre : *la croix, la croix* ; les deux rois, Richard Cœur de Lion, fils de Henri II, le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Blois, du Perche, les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorency, jurèrent de délivrer la terre sainte. Mais on manquait d'argent ; dans le conseil des princes et des évêques, on convint de lever une dîme, que l'on appela *Saladine*, au nom de l'ennemi. On la levait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre, d'un templier, d'un hospitalier, d'un homme et d'un clerc du baron et d'un clerc de l'évêque, Philippe-Auguste fit arrêter tous les Juifs dans leurs synagogues, et les força de livrer cinq mille marcs d'argent. En Angleterre, Henri II lui-même présida à cette levée ; il manda devant lui les plus riches habitants des villes et l'estimation étant faite par des arbitres, il les obligea de remettre le dixième de leurs revenus. Une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre allait retarder l'expédition, lorsque Henri II mourut, et fut remplacé par Richard Cœur de Lion (1189). Le nouveau roi rassemblant l'Angleterre près de Northampton, y fit prêcher la croisade par l'archevêque de Cantorbéry. Le prédicateur courut ensuite le pays, soulevant tout de sa parole ; l'enthousiasme alla si loin que les Juifs furent massacrés dans les villes de Londres et d'York. Alors Philippe et Richard se virent à Nonancourt convinrent de se rendre par mer en Palestine, et firent des règlements de discipline pour la route. Aucune femme ne suivrait les croisés ; les jeux de dés et de hasard furent défendus. Celui qui donnerait un soufflet, serait plongé trois fois dans la mer ; cella qui frapperait de l'épée, serait privé du poing ; le voleur recevrait de la poix bouillante sur sa tête rasée et couverte de plumes ; le

meurtrier, attaché au cadavre de sa victime, périrait dans les flots ou enterré vif.

Les deux rois étaient déjà devancés. Guillaume de Tyr avait visité l'Allemagne et sollicité l'empereur Frédéric Barberousse ; il avait donné la croix aux seigneurs et aux prélats. L'empereur ne voulut recevoir dans son armée que des hommes habitués à la guerre et qui pouvaient emporter trois marcs d'argent ; il éloigna les vagabonds et les aventuriers dont la vie déréglée avait déshonoré les autres croisades, et imposa un tribut à ceux qui ne partaient pas. Il écrivit à Saladin pour lui déclarer la guerre, s'il ne rendait Jérusalem et les autres villes enlevées aux chrétiens ; il demanda le passage au sultan d'Iconium ; il l'avait aussi demandé à l'empereur grec.

L'empereur Manuel Comnène, après de longues guerres contre les Turcs et les Normands d'Italie (v. ch. XX), était mort en âge. Son fils Alexis II lui avait succédé. Mais sa jeunesse, livrée à la régence d'une mère débauchée et à la cupidité de courtisans rapaces, remplit le palais impérial de confusion et de tempêtes, *semblable au serpent de la fable s'avançait pour sa ruine la tête en arrière*[29]. Andronic Comnène, cousin de Manuel, qui l'avait exilé, apprit au lieu de sa retraite les troubles du palais, les jeux, les courses à cheval dont on amusait le jeune Alexis ; *comment ses gouverneurs s'élançaient dans les provinces à la manière des abeilles, et faisaient de l'argent au lieu de miel ; comment ils s'engraissaient de profite sordides, à la mode des pourceaux, sans aucun souci de la gloire ou de l'État, et tout entiers à leurs vices et à leur turpitude*[30]. Il osa revenir vers C. P. et déclara la guerre au sébastocrator qui partageait la régence avec l'impératrice. Après une faible lutte, les courtisans passèrent à Andronic ; le sébastocrator lui fut livré, et, pour commencer sa puissance, Andronic déclara la guerre aux Latins établis dans la ville. La multitude les haïssait aussi ; on les combattit sur terre et sur mer. Les Latins, entourés par deux armées, ne pouvaient se défendre ; chacun chercha son salut comme il put ; ils ouvraient leurs maisons au pillage, espérant désarmer la haine par les richesses et les biens de tout genre dont elles étaient pleines. Les uns se dispersèrent dans la ville, les autres trouvèrent un asile dans les maisons des grands ; d'autres, sautant sur des vaisseaux échappèrent au glaive. Mais tous ceux qu'on prit perdirent la tête et tous leurs biens. Quelques vaisseaux, chargés de fugitifs, errèrent dans l'Hellespont, et s'échappèrent après avoir brûlé plusieurs monastères. Andrade entra enfin dans C. P., et

donna permission à l'empereur Alexis et à sa mère de venir le visiter. Il traita la mère sans dissimulation, mais salua l'empereur avec une déférence hypocrite. On saisit dans ce moment un homme grand de taille, sans demeure, qui errait autour des maisons des nobles, pour mendier quelques morceaux de pain : on le prit pour un magicien, on le livra à la populace qui l'entoura de bois sec et de sarments, et le brûla pour amuser Andronic. Ce nouveau maître administra comme il voulut, d'attaqua aux nobles, aveugla Jean Cantacuzène, fit périr par le poison la sœur d'Alexis, le dépouilla lui-même, et se fit couronner[31].

Le règne d'Andronic fut de deux ans. Nicée et Pruse refusa lent de le reconnaître. Nicée, après la perte de son plus brave défenseur, se rendit ; les uns furent exilés, les autres précipités du haut des remparts. Pruse, malgré ses efforts, ne réussit pas mieux ; Andronic traita les habitants, non pas comme un homme, mais comme un lion affamé qui tombe sur un troupeau sans défense[32] : il mit une recherche cruelle dans le genre de supplices. Ange Théodore eut les yeux crevés, on l'attacha sur un âne et on le conduisit au delà des limites de l'empire ; il eût été dévoré par les bêtes féroces, comme Andronic le désirait, si des Turcs n'en avaient eu pitié. D'autres furent pendue à des arbres élevés, d'autres perdirent les doigts, ou les mains, ou les pieds, ceux-ci l'œil droit et le pied gauche, ceux-là l'œil gauche et le pied droit. A son retour, le peuple de C. P. l'accueillit avec des acclamations joyeuses, et fut régalé de spectacles et de jeux de-cirque. Mais les parents d'Alexis excitèrent le roi de Sicile contre le tyran. Les Normands ravagèrent la Grèce infatigablement. Pour se venger, Andronic fit périr plusieurs grands ; mais il ne put atteindre Isaac l'Ange, issu par les femmes du premier Alexis, et que le peuple aimait. Isaac tua l'assassin envoyé contre lui, et accourut sur une place en criant : Je viens de tuer le diable. Le peuple ameuté se soulève, Andronic arrêté par ses soldats, est amené à Isaac, proclamé empereur. Le tyran, livré aux outrages, fut pendu par les pieds, et Isaac l'Ange régna (1185).

Isaac était empereur au moment de la troisième croisade : obligé de repousser les Normands, menacé par les Bulgares qui se révoltaient (1186) sous la conduite de Calo-Pierre et d'Asan, entouré de moines schismatiques qui détestaient les Latins, Isaac eut peur de l'empereur allemand, et se prépara à nuire aux croisés. Il n'osa pas refuser le passage, mais fit alliance avec Saladin. Il donna ordre de fournir des vivres aux croisés, mais en même temps d'abattre les murs des villes par où ils devaient passer, afin qu'ils ne pussent s'y établir. On fermait les

chemins par des arbres renversés ; mais Frédéric Barberousse les franchit ; il écrivit qu'on essayait en vain de lui fermer la route, et surprit Philippopoli[33]. Il chassa l'armée de l'empereur qui ne rabattit rien encore de sa fierté. Refusant à Frédéric le titre d'empereur, il se nommait lui-même *très-sublime et très-puissant empereur, Ange de toute la terre*. Le patriarche soutenait ce ton fier, et disait en chaire que le meurtre de cent croisés obtenait le pardon de dix assassinats. Mais lorsque après l'hiver Frédéric approcha de C. P., Isaac changea de façons : il appela son ennemi *le très-victorieux empereur des Allemands* ; il demanda des otages et en donna, donna de l'argent et fit approcher des vaisseaux de Gallipoli. Toute l'armée allemande passa en quatre jours en Asie, et s'approcha de Philadelphie sans la traverser. Les habitants l'attaquèrent ensuite, mais ne pouvant rien contre *ces statues de fer et ces géants*, ils tournèrent le dos. Le sultan d'Iconium avait promis comme les Grecs. Les Allemands furent bien reçus à Laodicée de Phrygie, et Frédéric, dans son étonnement, s'écriait : Si les provinces romaines avaient toutes de pareils chrétiens, si partout les soldats de Jésus-Christ avaient été reçus de cette manière, nous leur aurions donné volontiers nos richesses, et nous aurions traversé les frontières romaines sans rougir nos lances du sang chrétien[34]. Mais bientôt les Turcs se montrèrent aussi perfides que les Grecs. On les aperçut rangés en bataille sur les hauteurs ; Frédéric, vainqueur, se rendit encore plus célèbre auprès des nations de l'Orient par un autre combat près d'Iconium. Les Turcs, rassemblés en avant de cette ville, ne la défendirent pas. Les Allemands s'établirent dans les faubourgs, ne prirent que ce qui était nécessaire pour leur nourriture et continuèrent leur route. Le Taurus était déjà traversé ; l'empereur marchait sur la Syrie en côtoyant une rivière qu'on appelle Sélef. La fraîcheur de l'eau le séduisit, il voulut s'y baigner ; on l'en retira glacé et mourant. Son fils, Frédéric de Souabe, emporta son corps avec l'espérance de l'ensevelir à Jérusalem, mais il était désormais refusé aux chrétiens de rentrer dans la ville sainte.

Saladin, après la prise de Jérusalem, avait commencé le siège de Tyr. Le fils du marquis de Montferrat, Conrad, s'était jeté dans la place ; soldat de l'Église contre l'Allemagne, libérateur de l'empereur de Byzance menacé d'une conspiration, ta sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César ne lui avaient pas suffi ; il avait quitté sa femme et son beau-frère pour combattre les infidèles, et au moment où la ville de Tyr, effrayée par la bataille de Tibériade parlait de capituler, il était venu ranimer les courages, agrandir les fossés, réparer les fortifications ; son ardeur se

communiqua à tous les habitants. Sen père avait été pris à Tibériade ; Saladin, pour opposer le père au fils, menaça de placer le vieux Conrad aux premiers coups des assiégés. Dieu, répondit Conrad, m'est plus cher que mon père ; rien n'arrêtera mes coups ; si les Sarrasins font périr un vieillard qui s'est rendu sur parole, j'aurai la gloire d'être fils d'un martyr. Les attaques se multiplièrent : les templiers, les hospitaliers, *le chevalier aux armes vertes*, se faisaient admirer de Saladin lui-même. Repoussé sur terre et sur mer, le sultan leva le siège et attaqua Tripoli. Repoussé par les vaisseaux du roi de Sicile Guillaume, il se vengea sur Bohémond III, prince d'Antioche, à qui Tripoli appartenait, et lui vendit une trêve de six mois ; enfin maître de la forteresse de Carac, le château de Renaud de Châtillon, d'où cette guerre était sortie, il remit en liberté Gui de Lusignan (1188).

Le roi délivré errait sans royaume ; Tyr s'était donnée à Conrad, et ne voulait pas du vaincu de Tibériade ; Lusignan assiégea Ptolémaïs (1189) ; ce fut le point d'attaque de la troisième croisade ; le siège dura deux ans. D'abord la flotte des Pisans, douze mille hommes du Danemark et de la Frise, et une flotte anglaises guidée par l'archevêque de Cantorbéry, fermèrent le port, soutinrent l'attaque de Saladin, et le virent s'éloigner pour tout l'hiver. Au printemps, Henri, comte de Champagne, arriva. Le *grand comte*, pour parler comme les Sarrasins, fit construire des béliers, et deux tours énormes composées de bois, d'acier, de fer et d'airain ; puis Frédéric de Souabe, le fils de Barberousse, amena les restes de l'armée allemande. Un nouvel ordre religieux et militaire fut alors fondé. Dès l'an 1128, un riche Allemand avait établi à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins de sa nation. Devant Ptolémaïs quelques citoyens de Brême et de Lubeck firent une tente d'une voile de vaisseau, pour y recevoir les infirmes et les blessés. Frédéric de Souabe conçut la pensée d'un ordre semblable aux hospitaliers ou aux templiers. Approuvé du patriarche, il fit une règle sur le sel-vice des malades et sur le service militai, distingua les chevaliers qui portaient. les armes et les frères servante, leur donna le nom d'Hôpital teutonique de la Sainte-Vierge de Jérusalem, plaça à la tête Henri de !alpes, demanda au pape Clément III et obtint de Célestin III les meutes privilèges qu'aux autres ordres. Les Teutoniques soumis à la règle de Saint-Augustin eurent un habit blanc et une croix noire. Ces nouveaux défenseurs du christianisme combattirent les infidèles en Palestine et au nord de l'Europe ; ils ne reconquirent pas la Palestine, mais ils fondèrent la Prusse.

Cependant le siège de Ptolémaïs n'avançait pas ; les chrétiens ne pouvaient vaincre. Saladin ; ils pénétraient quelquefois *dans le camp des lions de l'islamisme* ; mais ils étaient vaincus au milieu de leur victoire. La faim les exténuait. Une charge de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait quatre-vingts écus. Des gentilshommes dérobaient du pain, d'autres allaient bravant la mer, piller l'ile de Chypre : Frédéric de Souabe mourut de misère devant la ville, et la femme de Lusignan, Sibylle, étant morte avec ses deux enfants, Conrad, marquis de Tyr, réclamait le royaume de Jérusalem. Renonçant à sa femme qu'il avait laissée à C. P., il épousa une autre fille d'Amaury, Isabelle, déjà mariée et dont le mariage fut cassé. Conrad et Lusignan allaient en venir aux mains, lorsque l'armée chrétienne convint de remettre l'affaire au jugement de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion.

Ces deux rois avaient fait route ensemble de Marseille à Messine. Ils s'y brouillèrent pour la cause de Tancrède, usurpateur du trône de Sicile au préjudice de Constance, femme de l'empereur Henri VI, dont Philippe-Auguste était allié. Richard reprochait à Tancrède devoir maltraité la reine Jeanne, sa sœur et comme Tancrède tardait à la mettre en liberté, Richard s'empara de deux forts qui dominaient Messine ; il y planta son étendard sans respect pour le roi de France son suzerain. Philippe donna ordre d'abattre le drapeau ; Richard obéit et se sépara du roi de France.

Philippe-Auguste pressait Richard d'épouser sa sœur Alix ; Richard refusait, et sa mère, Éléonore de Guienne, lui amenait Bérengère de Navarre ; les deux rivaux se réconcilièrent pourtant, et Philippe partit le premier.

Les Française arrivés devant Ptolémaïs, se placèrent à la portée des traits de l'ennemi. Ils auraient pu prendre la ville, si Philippe n'eût voulu attendre la présence de Richard. Celui-ci avait été ballotté par une tempête ; trois de ses vaisseaux échoués sur la côte de Chypre, avaient été saisis par Isaac Comnène, roi de cette île. Bérengère de Navarre n'avait pu obtenir qu'on lui ouvrît le port de Limisso, et le même refus s'adressa à Richard quand il parut ; le Grec osait braver le *lion de l'Angleterre* ; il fut vaincu ; il demandait à ne pas être mis aux fers. Richard le fit lier de chaînes d'argent. Il épousa ensuite Bérengère ; reprit sa route, coula à fond un vaisseau, et de grands feux annoncèrent son débarquement en Palestine. Les Sarrasins connurent alors la crainte ; la

réputation de Philipe et de Richard s'augmentait à la vue de leur union. La dispute des prétendants au trône de Jérusalem, la maladie des deux rois d'Occident, ne ralentirent qu'un moment le siège. Il fut décidé que Gui de Lusignan garderait le trône jusqu'à sa mort, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient. Les hostilités reprises sans relâche donnèrent de grands spectacles. Saladin et son frère Malek-Adhel égalaient presque Philippe et Richard. Un jour un chevalier défendit seul une porte du camp. Les Sarrasins l'appelaient *un démon animé par tous les feux de l'enfer* ; les pierres, les coups de lances ne l'ébranlaient pas ; il restait hérissé de flèches dans sa cuirasse, jusqu'à ce que le feu grégeois le consumât. Partout, dans les croisés, même valeur ; ils comblaient les fossés de cadavres, pratiquaient des chemins sous terre, jusqu'aux fondements des remparts ; ils élevèrent une colline auprès de leur camp et la poussèrent jusqu'à la ville. Les musulmans, armés de pioches, de sabres, de pelles, essayèrent de l'arrêter, et creusèrent des fossés sur le passage.

Le commandant de la ville demanda grâce. Vous ne l'aurez, dit Philippe-Auguste, que si vous rendez Jérusalem. L'émir jura, par le paradis, que cinquante chrétiens tomberaient en enfer, pour un seul musulman qui serait sauvé. Mais les flots tumultueux des Franks roulaient vers la place ; ils montaient sur les remparts à demi ruinés, comme les chèvres sur les rocs escarpés. Ptolémaïs céda. Saladin avait promis aux assiégés une armée nouvelle ; la consternation abattit son cœur, quand il vit l'étendard des croisés sur les murs et les tours. Philippe et Richard entrèrent dans Ptolémaïs, les mosquées purifiées redevinrent des églises chrétiennes. Mais tout n'était pas fini : les musulmans de Ptolémaïs avaient promis, en se rendant, que Saladin restituerait la vraie croix et seize cents prisonniers, et payerait deux cent mille pièces d'or. Des otages et tout le peuple, enfermé dans Ptolémaïs, devaient rester au pouvoir du vainqueur, jusqu'à l'exécution du traité (1191).

Richard demeura seul pour faire exécuter cette capitulation. Son orgueil avait humilié le duc d'Autriche, et peut-être offensé Philippe. Le roi de France, travaillé par une maladie, déclara l'intention de retourner dans ses États. Les députés du duc de Bourgogne ne purent le retenir par leurs larmes. Il partit, ne laissant que dix mille Français. Richard réclama aussitôt de Saladin la vraie croix et les sommes promises. Le sultan ne payant pas, Richard fit égorger, hors de la ville, deux mille sept cents prisonniers sarrasins et s'avança vers Jaffa. Une flotte suivait les côtes,

un char à quatre roues recouvertes de fer, portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mea. Après une marche lente, où l'on ne faisait que trois lieues par jour, entre des ravins ou des rochers et les attaques continuelles des Sarrasins, on vit Césarée, et bientôt l'armée de Saladin qui voulait venger Ptolémaïs. On avançait toujours en ordre de bataille, comme une *nation de fer*, sans que la trompette donnât le signal. A la fin, quelques croisés impatients engagent le combat. Ce fut une mêlée confuse. Vingt chariots n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre. Les chrétiens, au cri nouveau : Dieu, sauvez le saint sépulcre, mirent en déroute le centre et l'aile gauche des ennemis. Saladin n'avait plus auprès de lui que dix-sept hommes. Incertains du succès, les chrétiens relevaient leurs blessés, quand vingt mille Sarrasins, ralliés tout à coup, se présentèrent. Mais aucun ne pouvait se tenir debout devant Richard ; il les tranchait comme des épis. La forêt d'Arsur cacha les débris des musulmans. Saladin avait perdu huit mille soldats et trente-deux émirs.

Cette victoire d'Arsur ne porta pas ses fruits. Saladin démolit les villes et les châteaux qu'il n'avait pas l'espoir de défendre. L'armée chrétienne trouva les murs et les tours de Jaffa abattus. Ascalon, Ramla, Gaza, Naplouse, furent ainsi démantelées. On conseillait à Richard de marcher droit à Jérusalem. Il préféra relever les ruines faites par Saladin. Il voyageait ainsi dans la Palestine, terrible aux musulmans quand il les rencontrait. Cependant le marquis de Tyr refusait son secours ; le duc de Bourgogne et les Français supportaient difficilement le roi anglais. Richard offrit à Saladin de partir, si on lui rendait Jérusalem et la vraie croix ; Saladin refusa. Il proposa ensuite le mariage de sa sœur Jeanne et de Malek-Adhel, qui gouverneraient ensemble les chrétiens et les musulmans du royaume de Jérusalem ; le clergé s'y opposa. Richard reprit la guerre, et se porta vers les montagnes de la Judée ; toutes les routes qui menaient à Jérusalem étant garnies de troupes, on regagna te bord de la mer, et, on vit Ascalon démolie, L'armée chrétienne se mit à rebâtir la *fiancée de la Syrie*. Richard, veillant sur l'ennemi, délivra douze cents prisonniers chrétiens qui augmentèrent le nombre des travailleurs. Mais le duc d'Autriche parlait de reprendre Jérusalem ; il n'était, disait-il, ni charpentier, ni maçon, il était venu pour reconquérir la ville sainte. Des messagers arrivaient d'Angleterre, qui racontaient comment le royaume était troublé par les intrigues de Jean sans Terre. Richard proposa de choisir un roi, et désigna Conrad, le marquis de Tyr. Deux assassins envoyée par le Vieux de la Montagne, à la demande de

Saladin, frappèrent le nouvel élu, en lui disant : Tu ne seras plus marquis, tu ne seras pas roi.

Rien ne réussissait à Richard. Ce lion pourtant ne perdait pas sa valeur dans d'inutiles combats. Il avait un jour galopé la lance au poing devant soixante mille Sarrasins, les défiant tous, sans qu'un seul 'dit l'audace d'accepter. Un autre jour, il était rentré au camp, avec son armure percée de flèches, semblable à une pelote percée d'aiguilles. Le moins qu'il rapportât, c'étaient dix, vingt, trente têtes de musulmans tués de sa main. Si les hommes manquaient à sa lance, il combattait les bêtes féroces, les sangliers. Il était à combattre dans les plaines de Ramla, lorsqu'on vint lui dire qu'à la place de Conrad, les habitants de Tyr avaient choisi Henri de Champagne ; il approuva le choix, emporta la forteresse de Daroum, et malgré les nouvelles plus pressantes qu'il recevait d'Angleterre, il donna ordre de marcher vers Jérusalem. A ces mots, tous les pèlerins levèrent les mains au ciel ; ils rendaient grâces à Dieu ; le temps des bénédictions était venu. Les soldats offraient de porter eux-mêmes leur bagage ; les riches partageaient avec les pauvres Ceux qui avaient des chevaux les cédaient aux infirmes ; des aigrettes, des panaches, des étendards de mille couleurs Flottaient au vent, les épées récemment polies réfléchissaient le soleil. Aux chants de victoire se mêlait le nom de Richard (1192).

Jérusalem ne fut pas délivrée ; le sultan faisait garder tous les passages Tandis qu'on attendait Henri de Champagne, le duc de Bourgogne montra de nouveau son dépit d'obéir à Richard. Les croisés s'écriaient tristement : Nous n'irons donc pas à Jérusalem ? Richard emporté par son courage, ayant poursuivi les Sarrasins sur les hauteurs d'Emmaüs, aperçut Jérusalem ; il détourna les yeux en pleurant, et dit : On est indigne de voir la ville sainte, quand on n'est pas capable de la conquérir. Mais lui-même n'avait plus d'ardeur ; il voulait revoir l'Angleterre. Il établit un conseil de cinq templiers, de cinq hospitaliers, de cinq barons français, de cinq barons de la Palestine, leur ordonna de délibérer, et apprenant qu'une caravane égyptienne arrivait, il y courut, enleva quatre mille sept cents chameaux et des chevaux, des ânes, des mulets chargés de marchandises précieuses. L'occasion était belle. Les musulmans de Jérusalem tremblaient ; Saladin leur faisait jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob qu'ils ne reculeraient pas. Le conseil des Vingt décida que l'armée chrétienne s'éloignerait de Jérusalem.

Richard retomba dans ses tristes pensées ; les Français s'étaient séparés de lui. Partagé entre son royaume et la gloire, entre la Palestine et l'Angleterre, il ne voulait pas s'embarquer avant d'avoir assuré la paix aux chrétiens. Il demanda à traiter avec Saladin ; le sultan traîna en longueur, et vint reprendre Jaffa. Richard indigné accourut, combattit pendant trois jours ; à sa vue tout s'enfuyait : les cheveux des Sarrasins se hérissaient sur le front. Un émir, un seul osa le défier. Richard, d'un seul coup, lui abattit la tête, l'épaule droite et le bras droit. Jaffa fat délivrée. Jamais une pareille valeur ne s'était montrée. Les chrétiens l'appelaient *Antée*, *Achille*, *Alexandre*, *Judas Macchabée*, *Roland* ; sa chair d'airain ne cédait à aucune arme. Malek-Adhel lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille, pour témoignage de son admiration. Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme ; ils répondirent : Personne ne peut porter ses coups ; sa rencontre est mortelle ; ses actions ne sont pas d'un homme. Le nom de Richard resta l'épouvantail des Sarrasins. Si un cheval bronchait, le cavalier lui disait : Crois-tu donc que le roi Richard soit dans ce buisson ? Et quand les enfants des Sarrasines pleuraient, elles leur disaient : Tais-toi, ou j'irai chercher le roi Richard qui te tuera.

Richard, tombé malade, fit de nouvelles propositions à Saladin, promettant de retourner en Europe. Mais si on refusait, il passerait l'hiver en Syrie, et poursuivrait la guerre. Saladin consentit ; il fut convenu que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, qui posséderaient toute la côte depuis Jaffa jusqu'à Tyr, et que la ville d'Ascalon également réclamée par les chrétiens et les musulmans, serait de nouveau démolie. Richard laissa pour roi de Jérusalem Henri de Champagne, et céda son royaume de Chypre à Gui de Lusignan. Il visita Saladin qui lui montra la vraie croix, s'agenouilla dans la ville sainte, et s'embarqua à Ptolémaïs.

Le duc d'Autriche avait regagné ses États ; les Français et le duc de Bourgogne, toujours séparés des Anglais, n'avaient pas fait le pèlerinage de Jérusalem. Le roi anglais, jeté par une tempête sur les côtes d'Italie, fut arrêté par les soldats du duc d'Autriche, et emprisonné. Le troubadour Blondel découvrit le lieu de sa captivité et Richard fut livré à l'empereur Henri VI. Il paya cher sa liberté (v. ch. XX). Telle fut la fin de la troisième croisade, dont l'honneur avait été pour Richard, et l'avantage pour Saladin.

[1] Voyez Michaud, *Histoire des Croisades*. Nous nous servirons souvent de cet auteur, pour l'histoire des croisades et du royaume de Jérusalem ; mais nous n'admettons pas ses opinions, ses critiques fréquentes des guerres saintes, et ses reproches de délire et de fanatisme.

[2] *Alexiade*, 10.

[3] *Alexiade*, 10.

[4] Anne Comnène, 10.

[5] Anne Comnène, 10.

[6] Anne Comnène, 10.

[7] *Alexiade*, 10.

[8] *Alexiade*.

[9] Voyez Michaud.

[10] *Alexiade*, 11.

[11] *Alexiade*, 11.

[12] *Alexiade*, 12.

[13] *Alexiade*, 13.

[14] *Alexiade*, 13.

[15] *Alexiade*, liv. 14 et 15.

[16] Nicétas.

[17] Nicétas, 1, et Cinnamus, 1.

[18] Jacques de Vitry, lib. 3 ; apud Martène, III.

[19] Nicétas, 1-6, 7 ; et Cinnamus, 1-8.

[20] Voyez le long récit de Cinnamus, au commencement du 2e livre ; du reste toutes ces restitutions ne fixent aucune limite, et il est difficile de savoir ce que l'empereur avait perdu et ce qu'il recouvrait.

[21] Otton de Frisingue, *Chron*., liv. 7, ch. 28.

[22] Cinnamus, 2-12.

[23] Nicétas, *Manuel Comnène*, 1-4.

[24] Nicétas, *Manuel Comnène*, 1-14.

[25] Cinnamus, 2-16.

[26] Cinnamus, 2-17.

[27] Nicétas, *Manuel Comnène*, 1-6.

[28] Voyez Michaud. Le récit appartient au secrétaire de Saladin et peut faire apprécier la modération si vantée de l'Ayoubite.

[29] Nicétas, *Alexis, fils de Manuel*.

[30] Nicétas, *Alexis, fils de Manuel*.

[31] Nicétas, *Alexis*, 18.

[32] Nicétas, *Andronic*, 1-3, 4.

[33] Nicétas, *Isaac l'Ange*, 2-3.

[34] Nicétas, *Isaac l'Ange*, 6.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Des cinq dernières croisades. — Empire français à C. P. Jean de Brienne, Frédéric II, saint Louis, les Mongols. — Résultat des croisades.

I

Les croisés, en marchant droit à Jérusalem, avaient jusqu'ici pris la mauvaise route. Ils se jetaient sans autre assurance que leur bravoure entre deux ennemis qu'ils n'avaient pas vaincus, et qu'ils irritaient par des conquêtes incomplètes, entre Constantinople et l'Égypte. Il fallait détruire d'abord l'empire Grec, comme le conseillait l'évêque de Langres, détruire aussi les musulmans d'Égypte, et la conquête de Jérusalem devait être la dernière, pour durer toujours[1]. On sembla le comprendre depuis la troisième croisade ; on attaqua et on soumit C. P. ; on attaqua l'Égypte ; et si le résultat ne fut pas heureux c'est qu'on ne sut pas profiter des moyens qui étaient bons.

Saladin était mort peu de temps après le départ de Richard Cœur de Lion. Il avait affecté quelque grandeur a son dernier moment ; il ne possédait ni palais, ni jardin, il n'avait que quarante-sept pièces d'argent et une pièce d'or : Prends cet habit, dit-il à un de ses officiers, montre-le publiquement et annonce que le maître de l'Orient ne peut emporter autre chose (1193). Saladin ne laissait pas même sa domination à ses fils. Un de ses fils, Aziz, se fit proclamer souverain du Caire ; un autre, Gaiat-Eddin, sultan d'Alep ; un troisième, Afdal, de Damas ; Malek-Adhel obtint une partie de la Mésopotamie et quelques villes voisines de l'Euphrate. Les principaux émirs et tous les princes de la famille des Ayoubites prirent l'indépendance dans les villes qu'ils gouvernaient. Le plus puissant semblait être Afdal, le maitre de Damas, de la Syrie, de

Jérusalem, mais ses émirs lui refusaient le serment, ou prétendaient bien se le faire payer ; sa vie débordée, la faveur de son vizir soulevèrent contre lui toutes les ambitions. Il fut attaqué par Aziz, pénétra lui-même jusqu'au Nil, et déposa les armes par l'arbitrage de Malek-Adhel, attaqué une seconde fois, il eut pour ennemi Malek-Adhel lui-même qui prit Damas, et chassé, sans royaume, il implora l'autorité du khalife de Bagdad. Le khalife l'engagea à la patience : Dieu, disait-il, demanderait compte bientôt aux ennemis d'Afdal. Malek-Adhel commença à exercer une grande puissance en Syrie (1196). Quatre ans après, il se fit reconnaître sultan d'Égypte.

Ces divisions avaient donné du, repos aux chrétiens affaiblis. Bohémond III, le petit-fils de Raimond de Poitiers, le descendant du grand Bohémond, gouvernait la principauté d'Antioche, et menaçait le roi chrétien d'Arménie ; Gui de Lusignan, roi de Chypre, ne s'occupait plus de la Palestine. Le petit royaume qui portait le nom de Jérusalem, quoiqu'il ne comprit pas cette ville, avait pour défenseurs les trois ordres militaires, Les templiers et les hospitaliers avaient une puissance supérieure aux princes souverains ; de grandes donations les avaient enrichis ; ils possédaient en Asie et même en Europe des villages, des villes et des provinces ; on commençait à accuser l'avarice des templiers. Le roi Henri de Champagne s'ennuyait en Palestine, il était exilé loin de l'Europe qu'il préférait aux fatigues d'une royauté sans cesse militante. Dans ces circonstances arrivèrent des forces nouvelles de l'Occident. Le pape Célestin III, ce vieillard actif de quatre-vingt-dix ans, avait fait prêcher une croisade après la mort de Saladin ; ce fut surtout en Allemagne qu'on prit la croix. L'empereur Henri VI, excommunié, y contribua par ses lettres, et une première armée, commandée par l'archevêque de Mayence (1197), vint proposer à Henri de Champagne de rompre la trêve conclue avec les musulmans ; on refusait d'abord, les croisés ravagèrent le territoire des Sarrasins, et éveillèrent la crainte de Malek-Adhel ; le sultan prit Jaffa, et Henri de Champagne, tombant d'une fenêtre, resta mort sur la place. Mais l'arrivée d'une seconde armée commandée par le duc de Brabant rendit l'espérance ; on prit Bérithe où Saladin vainqueur de Jérusalem avait été couronné sultan d'Alep et de Damas. Une victoire livra aux chrétiens Sidon, Laodicée, Giblet ; alors *Sion tressaillit d'allégresse, et les enfants de Juda furent remplis de joie*.

Toutefois ce n'était pas là une victoire décisive. De nouveaux guerriers ne purent enlever la forteresse de Thoron, la belle qui demeurât encore

aux Sarrasins sur les côtes. La discorde les partagea ; on ne s'entendit guère que pour faire un roi nouveau. Isabelle, veuve de Henri de Champagne, fut invitée à épouser Amaury de Lusignan, successeur de Gui au royaume de Chypre. On conçut quelque espérance de ce mariage, mais une plus grande pouvait venir de Rome. A Célestin III avait succédé un cardinal de trente-sept ans, un de ces hommes de vertu et de génie, qui pleurent à l'aspect d'un grand devoir, parce qu'ils s'y croient inférieurs, et qui le remplissent intrépidement quand ils l'ont accepté. Le nouveau pontife, digne héritier de Grégoire VII, remua le monde et les rois, au nom de l'Église : sous sa main l'autorité des empereurs dans *Rome souffla son dernier souffle*[2] ; la liberté italienne grandit ; il fit des empereurs, il imposa la paix au roi d'Espagne, il imposa au roi de France l'obligation de garder sa femme, il eut des rois pour vassaux. Il savait bien quel pouvoir appartenait au pontife romain : C'est, disait-il, le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre, le Christ du Seigneur, le dieu de Pharaon, en deçà de Dieu, au delà de l'homme, moins que Dieu, plus que l'homme. Cet homme-là, c'était Innocent III (1198).

Il y avait alors un pauvre curé d'un village, de Neuilly-sur-Marne, nommé Foulques, qui réparait dans le repentir une vie d'abord déréglée, et prêchait les peuples avec éloquence. Innocent III avait écrit déjà à toute l'Europe, au nom de Jésus-Christ banni de son héritage, an nom de cette gloire des Français, des Anglais, des Allemands, maintenant obscurcie et outragée par les infidèles : il avait envoyé des prélats pour rétablir partout la paix, engager les villes et les seigneurs à faire le voyage de la terre sainte, et promettre la protection de l'Église à ceux qui prendraient la croix ou fourniraient à l'équipement de la sainte milice ; il chargea Foulques de donner le dernier ébranlement. Le pauvre prêtre parut comme Pierre l'Ermite. Il allait à cheval et mangeait ce qu'on lui donnait ; il prêchait dans les églises et sur les places, dans les assemblées des barons et des chevaliers. Il se montra enfin dans un tournoi indiqué en Champagne où se réunissaient les plus braves guerriers de France, d'Allemagne, de Flandre. Tout fut oublié quand il parla de Jérusalem ; le serment de combattre les infidèles fut aussitôt donné par Thibaut IV, comte de Champagne, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, et d'autres seigneurs. De retour chez eux, la vue des croix rouges qui décoraient leurs habits réveilla l'ardeur de leurs vassaux et de leurs frères d'armes. Une assemblée à Compiègne prit Thibaut pour chef, décida qu'on se rendrait par mer en Égypte, et que six députés iraient à Venise louer des vaisseaux.

Le doge de Venise était le vieux Dandolo. Il promit les vaisseaux nécessaires à 4.500 chevaliers, à 20.000 hommes d'infanterie et des provisions moyennant une somme de 85.000 marcs d'argent. Il proposa encore d'armer aux frais de la république cinquante galères, et demanda pour Venise la moitié des conquêtes qu'on espérait ; les villes maritimes de l'Italie n'avaient jamais fait de la guerre sainte qu'une affaire de marchandise. On accepta. L'assemblée générale, convoquée dans l'église de Saint-Marc, écouta le maréchal de Champagne qui leur criait merci et les députés s'étant jetés à genoux *moult plorant*, les Vénitiens furent si émus, et il se *fit si grand bruit et si grand noyse se que il sembla que terre fondist*[3] ; et dix mille voix s'écrièrent : Nous l'octroyons, nous l'octroyons. Le traité fut écrit sur parchemin, envoyé à Rome, et confirmé dans le palais de Saint-Marc par le serment des députés.

Thibaut de Champagne mourut sur ces entrefaites ; *pendant qu'il désirait une ville terrestre*, il trouva la céleste ; on offrit le commandement à Boniface, marquis de Montferrat ; le frère de ce Conrad qui avait sauvé Tyr. Il vint à Soissons recevoir la croix, et augmenta l'armée chrétienne de soldats italiens. Le pape-pressait ; Malek-Adhel, maintenant maître de l'Égypte était menaçant. Les croisés partirent et trouvèrent à Venise la flotte toute prête. Mais les Vénitiens parlèrent aussitôt de payement. Par la faute des Vénitiens, cette croisade ne devait pas voir la Palestine, elle ne devait que faire la fortune de Venise, et ouvrir le chemin en détruisant l'empire grec. Les croisés n'avaient pas assez d'argent pour payer d'avancer chacun se dépouilla de ce qu'il avait de plus précieux, et lors eussiez vu toute belle vaissellement d'or et d'argent porter à l'ostel du dux pour faire payement[4]. La somme convenue ne se compléta pas malgré ce généreux effort. Le doge offrit un échange. La ville de Zara s'était donnée au roi de Hongrie, il proposa aux croisés d'aider la république à la reprendre ; à cette condition, on attendrait la conquête et ses résultats pour exiger le reste de la somme.

Innocent III réclama contre ce retard, ses légats furent méprisés par le doge. Dandolo prit la croix petit entraîner à Zara les croisés qui voulaient obéir au pape. On allait partir lorsqu'*on vit arriver une grande merveille, une aventure inespérée, et la plus étrange dont on ait ouï parler* (1202).

Une autre révolution avait changé l'empereur de C. P. Cet Isaac l'Ange, qui avait succédé au premier Andronic, s'était rendu odieux. Il était somptueux dans sa manière de vivre ; *son repas était une montagne de*

pain, une forêt de bêtes, une mer de poissons, un océan de vin. Il prenait chaque jour de nouveaux vêtements, *et tout humide de parfums, il marchait superbe comme un paon, et sortait de son palais comme l'époux de sa couche, oui le soleil de l'orient*. Il se plaisait aux chants doucereux, ouvrait son palais aux mimes, aux histrions ; il cherchait les sites agréables, les climats tempérés, revenait par intervalle dans la ville, et semblable au phénix ne se montrait qu'a certains moments. Son amour des constructions allait jusqu'à la fureur. Dans chaque, palais il bâtissait des bains et des chambres somptueuses, il comblait la mer pour former des îles. Après la mort de son favori Théodore Castamonite, il confia toutes les affaires à un enfant qui était encore un écolier. Le jeune homme gouverna l'empereur à son gré, c'était le monstre marin gouverné par le plus petit des poissons qu'on appelle *Propompe* : il s'occupait aussi de la guerre ; on eût dit la sibylle qui, à peine sortie du sein maternel, se mit à disserter sur la création de l'univers[5]. L'empereur n'avait pu comprimer le royaume nouveau de Bulgarie. Son frère Alexis l'Ange le détrôna enfin en 1195, et se fit proclamer pendant que l'empereur était à la chasse ; l'armée passa au nouveau maître ; tous les serviteurs d'Isaac, *plus mobiles que l'Euripe*, oublièrent qu'ils lui devaient la dignité sénatoriale. Isaac averti revenait à la hâte ; voyant qu'il n'y avait plus d'espoir il voulait prendre la fuite ; il tomba dans une embuscade, fut aveuglé, enfermé dans le prison du palais, et son frère devint le maure d'un empire apaisé ; ainsi Castor et Pollux avaient coutume de mourir et de ressusciter tour à tour[6].

Le fils d'Isaac, qui se nommait Alexis comme l'usurpateur, échappa pour chercher vengeance. L'empereur Philippe de Souabe son beau-frère l'accueillit bien, mais ne fit rien pour lui. Le fila d'Isaac ne fut pas plus heureux auprès du Saint-Siège : il sollicita presque tous les princes chrétiens, enfin on lui donna le conseil de s'adresser aux croisés. Il envoya donc à Venise des ambassadeurs qui émurent tous les guerriers. Les Vénitiens surtout regrettaient dans Isaac l'allié de leur commerce ; mais tout était prêt pour la conquête de Zara ; on remit l'affaire des Grecs à un autre temps. Le golfe Adriatique fut bientôt couvert de vaisseaux, et de la plus brillante armée qu'il eût encore vue. L'aspect de Zara bien fortifiée, et munie d'une garnison nouvelle, troubla cependant la confiance. Le signal donné, on brisa les chaînes du port, et on frappa les murailles ; les assiégés parlaient de se rendre, quand la discorde commença parmi les assiégeants. Pour un grand nombre, cette guerre, entreprise malgré le pape, était impie. L'abbé de Vaux-Cernay, qui parla

dans ce sens, ne fut pas écouté ; le serment engageait les chevaliers à combattre pour Venise. Le cinquième jour du siège, les habitants de Zara ouvrirent leurs portes, ils n'obtinrent que la liberté et la vie ; Zara fut pillée et le butin partagé entre les Français et les Vénitiens.

On passa l'hiver à Zara. Les Vénitiens et les Français, qui ne pouvaient s'entendre sur le choix des maisons, en vinrent plus d'une fois aux armes. Innocent III en même temps reprocha la prise de Zara, et ordonna aux croisés de renoncer au butin. Les marchands refusèrent l'obéissance et démolirent les fortifications de Zara ; les barons français envoyèrent leurs excuses à Rome, et promirent la réparation de leurs torts. Innocent III satisfait les exhorta à partir pour la Syrie sans regarder à droite ou à gauche, leur permit de traverser la mer avec les Vénitiens qu'il venait d'excommunier, mais seulement par nécessité et avec amertume de cœur.

Cependant arrivèrent à Zara des ambassadeurs de Philippe de Souabe. Ils dirent aux barons qu'ils venaient leur recommander le fils d'Isaac, non pas pour les détourner de leur sainte entreprise, mais au contraire par amour de Jésus-Christ et de la justice. Ils conseillaient d'assurer la conquête de Jérusalem par celle de Constantinople. Combien de maux en effet leurs pères, compagnons de Godefroi, n'avaient-ils pas soufferte en laissant derrière eux l'empire grec ! Il fallait rétablir au moins le fils d'Isaac qui promettait l'entretien de la flotte et de l'armée pendant un an, 200.000 marcs d'argent pour les frais de la guerre, une part laborieuse dans la délivrance de la Palestine, et surtout la fin du schisme et la soumission de l'Église grecque à l'Église de Rome.

Les avis se partagèrent. Les calamités d'Isaac touchaient peu ces hommes qui se rappelaient ses perfidies dans la troisième croisade. Les Vénitiens presque seuls étaient disposés à cette guerre ; leur commerce y gagnerait considérablement ils détruiraient les comptoirs des Pisans dans la Grèce. Bientôt la pensée de réunir l'Église grecque à l'Église de Rome flatta les chevaliers, et l'autorité d'Innocent III fut encore méconnue. Il leur disait : Que personne de vous ne se croie permis d'envahir ou de piller la Grèce ; quelque crime que l'empereur de C. P. ait commis, vous n'êtes pas ses juges ; vous n'avez pas pris la croix pour venger l'injure des princes, mais celle de Jésus-Christ. L'arrivée du fils d'Isaac à Zara fut une fête pour les croisés. La comparaison de ce jeune prince avec ce qu'on pouvait savoir de l'usurpateur Alexis III, était toute à l'avantage de l'exilé. L'histoire byzantine à cette époque n'est qu'une même honte qui ne change pas sous

des noms qui changent à certains intervalles. Profusions, cruautés, conspirations, défaites, ce sont là les honneurs impériaux que se transmettent tous ces hommes renversés l'un par l'autre. Alexis III dilapidait comme Isaac. Il donnait au hasard ; signait tout ce qu'on lui présentait, quelle qu'en fût la sottise. Il aurait signé la permission de labourer la mer, de naviguer sur terre, de transporter les montagnes dans la mer, et, comme la fable le raconte, d'entasser l'Athos sur l'Olympe[7]. Dès son avènement il avait licencié les troupes ne songeant pas que les Bulgares menaçaient et répudiant le nom d'Ange, il prit celui de Comnène[8], sans penser que les Comnène avaient eu au moins quelque gloire. Calo-Pierre et Asan régnaient encore sur la Bulgarie rendue par eux à la liberté. Ils avaient fièrement repoussé la paix et vaincu les troupes impériales. Les Turcs d'Iconium avaient remué de nouveau et fait des conquêtes sans que l'empereur s'y opposât. En même temps, Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, conquérant de l'Italie et de la Sicile, avide de choses nouvelles, envahisseur inévitable, avait réclamé comme roi de Sicile, toutes les provinces romaines depuis Épidamne jusqu'à Thessalonique. Il fallait ou subir une guerre, ou s'en racheter pour de l'argent. En promettant l'argent, Alexis avait voulu surprendre les ambassadeurs allemands par une magnificence exagérée. Le jour de Noël, il s'était revêtu d'un habit orné de pierreries, en donnant à ceux qui l'entouraient des vêtements d'or[9] ; pour payer il avait pris les richesses des églises mal ré le reproche de profanation, et enfin dépouillé les tombeaux des empereurs.

Un tel empereur ne semblait pas difficile à renverser. Le pouvoir était livré à des femmes ou à ses parents ; lui-même ne savait pas plus ce qui se passait *que les habitants de la lointaine Thule*[10]. L'insatiable avarice des gouverneurs de province aurait sur elle des malédictions générales. Dans la ville une querelle religieuse partageait les chrétiens en factions ; sur la place, dans les carrefours, les choses dignes de vénération et de silence étaient publiquement méprisées[11]. Aussi, malgré les ordres d'Innocent III, la flotte des croisés quitta Zara et se mit en route vers Byzance. Les habitants des côtes de la Grèce venaient se soumettre au fils d'Isaac ; ceux d'Andros et de Négrepont en firent autant. Mais l'usurpateur Alexis ne s'en effrayait pas. Le sultan d'Iconium Kaikosrou, chassé par son frère Rokneddin, venait à C. P. se faire baptiser et adopter par l'empereur. Les eunuques gardaient les forêts comme des bois consacrés aux empereurs, ou un divin paradis réservé à la chasse, et ne permettaient pas qu'on abattit un arbre pour fabriquer des vaisseaux. Et

cependant le Chef de la flotte romaine, beau-frère de l'impératrice, avait changé pour de l'or les ancres des vaisseaux, les voiles et les cordes. Aussi bien *quel homme pouvait défendre les choses communes lorsque les empereurs nourris dans la lâcheté dormaient plus mollement qu'Endymion, prolongeaient leurs festins, cherchaient les fleurs en hiver et au printemps les fruits de l'automne ; lorsque le peuple ne pensait qu'au commerce, avait désappris la guerre, et ne pouvait être tiré de son sommeil par le son de la trompette ni par le chant des oiseaux*[12].

Toutefois, lorsque les croisés arrivèrent devant C. P., quand ils la virent sortant des eaux avec tes dômes, ses palais, ses hautes murailles, ses quatre cents tours, *sachiez que il ne ot si hardi cui le cœur ne fremist, chascun regardait ses armes*[13]. Mais une population immense était accourue sur le rivage pour voir passer ces guerriers, aussi hauts que leurs piques, debout sur leurs vaisseaux et non pour les repousser. Les croisés pillèrent d'abord la ville de Chalcédoine, et se logèrent dans le palais et les jardins d'Alexis. L'usurpateur demandant la paix, on la refusa, et alors le peuple de C. P. reprenant quelque énergie, courut au quartier des Franks, démolit plusieurs maisons et tua quelques Latins ; c'était déclarer la guerre.

Constantinople, située sur la Propontide et le Bosphore de Thrace, est coupée en deux par son port. Au midi, la plus grande partie de la ville ; au nord, le faubourg de Péra ; entre les deux un golfe long et étroit qui sert de port, et que des chaines fermaient à l'entrée ; ce golfe, rendez-vous de tout le commerce, était appelé par les anciens la corne d'or ; il était encore défendu par la forteresse de Galata, bâtie sur la côte dans le faubourg de Péra[14]. Le siège commença par cette forteresse, Galata fut prise, et les chaines du port brisées par d'énormes ciseaux qui s'ouvraient et se fermaient au moyen d'une machine. Aussitôt l'armée de terre tourna le port, et vint camper à l'occident de la ville, près du château de Bohémond. Après avoir une seconde fois proposé des conditions, on donna un assaut général ; les Vénitiens en même temps attaquaient par mer. Dandolo, monté sur une galère, excitait au combat. *A la vérité, c'est une chose presque incroyable de la prouesse que ce bon et valeureux duc de Venise desmontra lors, car estant si vieil et si caduc, et en cela ne voyant goutte, ne laissa de se montrer tout armé sur la proue de sa galère avec l'étendard de saint Marc ; et criant à ses gens qu'ils le missent à bord, sinon qu'il en ferait justice de leurs corps*[15]. On obéit, l'étendard de saint Marc paraissant tout à coup sur une tour, ce fut le

signal de la prise de vingt-cinq autres. Déjà les Vénitiens poursuivaient l'ennemi dans les rues, et pour éviter les embûches mettaient le feu aux maisons, quand ou apprit que l'armée de terre avait moins de succès. Animé par les cris du peuple, Alexis était monté à cheval, et ses troupes sortaient en trois pelotons. A l'approche de l'armée impériale, les croisés abandonnèrent l'assaut et se retirèrent dans leur camp. Mais les Grecs n'osèrent avancer qu'à la portée de l'arc, *et furent assez longtemps*, dit Villehardouin, *les batailles des pèlerins et des Grecs vis-à-vis les unes des autres à se marchander ; ceux-ci n'osant tenir à la charge, et nose ne voulant nous esloigner de nos barrières et palissades*. Tout à coup l'empereur désespéra ; il rentra dans la ville, et menacé par les plaintes des Grecs, sans être amolli par l'amour de ses enfants, ni subjugué par l'amour de sa femme, ni brisé par la pitié d'une si grande ville perdue, son âme dégénérée ne songea plus qu'à la vie ; il sacrifia à cette vie tant de villes, tant de provinces, et toute sa famille, et s'enfuit avec quelques trésors[16].

Les Grecs eux-mêmes tirèrent Isaac de sa prison ; l'aveugle remonta sur le trône, et entendit les flatteries nouvelles, avant qu'on lui eût dit qu'il était délivré. Les croisés rappelant ensuite leurs services réclamèrent l'exécution du traité et introduisirent eux-mêmes dans C. P., au milieu d'une pompe solennelle, le jeune Alexis. Le père et le fils régnèrent ensemble. Cependant le pape protestait une troisième fois ; les croisés avaient voulu s'excuser ; Innocent III leur reprochait ce second péché ajouté au premier ; mais les croisés, sous l'influence des Vénitiens, en ajoutèrent bientôt un troisième. Le jeune Alexis IV les suppliait de rester pendant l'hiver près de C. P. Dandolo fit accepter l'offre sous prétexte d'achever la ruine du schisme et de consommer l'unité, et en effet on exigea la soumission à l'Église romaine. Le patriarche, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, déclara au nom des empereurs et de tout le peuple chrétien d'Orient, qu'il reconnaissait Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de J.-C. sur la terre, pasteur du troupeau fidèle. A ces paroles, le peuple stupide retrouva, avec sa haine, un peu de colère contre les Latins et leurs empereurs faits par eux. Bientôt quelques soldats flamands provoquèrent les juifs dans leur synagogue ; les Grecs prirent parti pour les juifs, et au milieu du désordre un second incendie s'éleva, qui parcourut un espace de deux lieues et dura huit jours. Enfin le jeune Alexis renonçait aux habitudes grecques ; il vivait dans le camp des Latins, et prenait le bonnet de laine des matelots de Venise, Ses ministres rassemblaient avec rapacité de quoi

payer les Latins. On se souleva. Alexis Deccas, surnommé Murzuffle à cause de ses sourcils rapprochés, se faisait aimer de la multitude par ses plaintes hardies, et pourtant il était le Favori du jeune Alexis. Pour le perdre, il lui conseilla de rompre avec les Latine. Les Latina, par leur seul aspect, firent reculer l'armée de Murzuffle, et poussèrent le cri de guerre.

Des députés de la Palestine arrivèrent en ce moment ; ils rapportèrent que des croisés flamands et champenois avaient été dispersés par les Turcs d'Alep, qu'une Famine était venue de l'Égypte en Syrie, et que des maladies contagieuses avaient dévoré jusqu'à deux mille chrétiens eh un jour dans la ville de Ptolémaïs. Les croisés cependant ne promirent leurs secours qu'après s'être vengés des Grecs ; ils disaient en montrant les murs de C. P. : *voici le chemin du salut, voici la route de Jérusalem*. Ils réclamèrent une seconde fois l'exécution du traité. Les empereurs stupéfaits du ton fier des Latins lancèrent pendant la nuit des vaisseaux de feu grégeois contre la flotte vénitienne. Les Latins s'en délivrèrent ; Murzuffle, chargé de leur porter des propositions, soulève le peuple. La multitude animée veut faire un empereur nouveau ; elle offre le trône à qui porte un vêtement de pourpre, en criant : Tu en as l'habit, sois notre empereur[17]. Enfin elle choisit Nicolas Canabé ; Isaac rendait l'âme en ce moment. Alexis appelle les Latins à son aide, puis leur fait dire qu'il n'est plus libre de les recevoir. Dans cette confusion, Murzuffle saisit Alexis, le jette dans un cachot et se fait couronner dans Sainte-Sophie. Canabé avait disparu.

Murzuffle, pour se maintenir, essaya par une perfidie d'attirer les Latins dans un piège. Dandolo, trop prudent pour s'y laisser aller, se disposa à la guerre. Murzuffle, prêt à la résistance, anima tous les citoyens, essaya de couper les vivres aux Latins, et de brider leur flotte. Dans une des attaques, il perdit l'étendard de la Vierge et la consternation commença. Cependant l'usurpateur élevait des murs, les couronnait de galeries à plusieurs étages d'où les soldats devaient lancer les flèches, et agiter toutes les machines. Les croisés se préparaient en partageant d'avance la conquête ; le chef qu'ils choisiraient devait avoir le quart de l'empire ; les villes et les terres, butin de cette guerre, seraient partagées entre les Vénitiens et les Français, sous la condition de l'hommage à l'empereur. Ils attaquent par mer et sont repoussés à cause de leurs péchés ; au second assaut plusieurs tours sont escaladées, et trois portes s'écroulant sous les coups du bélier, la multitude chasse Murzuffle de la colline qu'il

dominait comme un géant. Les croisés mettent le Feu au quartier qu'ils ont envahi, et la nuit seule sépare les combattants.

Murzuffle s'était enfui avant la défaite entière des Grecs. Ceux qui voulaient encore se défendre Sous un chef, étaient incertains entre Théodore Duras et Théodore Lascaris, quand les trompettes des croisés se font entendre ; tout fuit, le feu gagne ; les croisés sont maîtres de C. P. Ô ville, ô ville, s'écrie Nicétas, œil de toutes les villes, célèbre dans tout le monde, spectacle surhumain, est-ce ainsi que tu as reçu de la main du seigneur le calice de l'amertume. Quel éloge dois-je te faire ? Faut-il répéter les douleurs de Jérémie sur l'antique Sion ? Ô mère féconde, ô toi revêtue jadis de la pourpre impériale, maintenant salie et profanée, et privée de tes vrais enfants[18]..... Nous allions en exil pleurant, et semant nos larmes comme des semences. Le patriarche nous précédait, sans or dans sa ceinture, sans bâton, sans souliers, couvert d'une simple tunique..... Et nos ennemis se livraient aux délices du luxe. Sans nécessité, mais pour nous outrager, ils se promenaient vêtus de laticlaves, ils plaçaient nos mitres de lin aux têtes de leurs chevaux, et les bandelettes blanches qui retombent en arrière, ils les attachaient au cou de ces animaux qu'ils montaient fièrement dans la ville ; d'autres portaient des plumes à écrire, des encriers, des tablettes, pour se moquer de nous comme de scribes[19].

Il est vrai que la bravoure grossière et dédaigneuse des hommes de l'Occident, ménageait peu les restes décrépits de cette civilisation si vantée. Qu'avaient-ils à admirer dans une statue de bronze de Junon ou de Pâris tenant la pomme ? Beaucoup de monuments d'art périrent dans ces jours-là ; ce qu'il faut surtout regretter, ce sont ces historiens alors complets, et qui ne nous sont parvenus qu'en lambeaux ; un Polybe, un Appien, vingt discours de Démosthène que l'on ne connait plus. Les Vénitiens sauvèrent pourtant quatre chevaux de bronze, apportés de Corinthe à Rome par Mummius, de Rome à Byzance par Constantin, et qui s'en allèrent à Venise décorer la place de Saint-Marc. Longtemps après, la guerre les enleva encore de Venise, et sous nos yeux les y a reportés, compagnons inévitables de la fortune, et déserteurs des vaincus. Mais ce qui paraissait le plus précieux, c'étaient les richesses qui s'évaluent en monnaie, les dépouilles brillantes d'or ; et ils en eurent autant qu'il leur plut ; jamais, dit Villehardouin, on n'avait tant gagné dans une seule ville. Les Vénitiens réclamèrent et obtinrent le complément de la somme promise par les croisés.

Ils avaient pris aussi des reliques. Dandolo, ayant reçu un morceau de la vraie croix que Constantin faisait porter devant lui à la guerre, en fit présent à sa patrie ; un prêtre de la Picardie rapporta à la cathédrale d'Amiens les têtes de Jean-Baptiste et de saint Georges. Baudouin prit la couronne d'épines, et envoya un autre morceau de la vraie croix à Philippe-Auguste. Enfin, on partagea le pays ; douze électeurs, six nobles vénitiens, et six ecclésiastiques français, furent chargés de choisir entre Dandolo, le marquis de Montferrat, le comte de Flandre ; mais les Vénitiens eux-mêmes repoussèrent Dandolo, pour ne pas livrer à un citoyen de Venise, les conquêtes de la république ; ils repoussèrent aussi le marquis de Montferrat, dont les possessions italiennes n'étaient pas éloignées de Venise, et ils demandèrent Baudouin, dont la présence entretiendrait, sur le sol de la conquête, les nations belliqueuses des Flamands et des Français. En conséquence, les croisés étant assemblés devant le palais de Bucoléon, à l'heure de minuit, l'évêque de Soissons cria à tous : Cette heure de la nuit qui vit naître le Sauveur du monde, donne naissance à un nouvel empire ; sous la protection du Tout-Puissant, vous avez pour empereur Baudouin, ceinte de Flandre et de Hainaut.

Les Vénitiens, du reste, avaient eu soin de se faire un lot qui valait mieux que la couronne ; ils avaient pris d'abord la moitié de C. P., les Cyclades et les Sporades, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin., les rives de l'Hèbre et du Vandas, les villes de Cypsèle, de Didymotique, d'Andrinople, les contrées maritimes de la Thessalie. La Bithynie, la Romanie ou Thrace, Thessalonique, la Grèce depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, et les grandes îles de l'Archipel, avaient été données aux Français. Les terres situées au delà du Bosphore étaient devenues un royaume avec l'île de Crète, pour le marquis de Montferrat. Boniface préféra la province de Thessalonique, et céda la Crète aux Vénitiens pour trente livres pesant d'or ; en même temps, le comte de. Mois, duc de Bithynie et de Nicée, devait régner au delà du Bosphore. Toutefois, les Grecs n'étaient pas entièrement détruits. Murzuffle avait fui, on lui avait crevé les yeux, et on l'amena à Baudouin ; il y avait sur la place du Taurus une colonne, une des plus hautes qu'on eût vues, sur laquelle étaient gravées des figures, entre autres celle d'un empereur précipité en bas. Les barons y firent conduire Murzuffle, *et pensèrent qu'il fallait lai faire faire le saufs du haut en bas*. Mais Théodore Lascaris, réfugié dans la Bithynie, y fondait l'empire de Nicée. Un petit-fils d'Andronic créa l'empire de Trébizonde qui devait survivre à

celui de C. P. Michel l'Ange Comnène relevait le royaume d'Épire. Léon Sgurre, maître de Napoli, dominait dans la Grèce propre ; il rut h moins heureux de ces Grecs. Boni jase, établi enfin à Thessalonique, descendit, au midi, commença par la Thessalie, et prit Larisse. Les chevaliers franchirent les Thermopyles, chassèrent Sgurre de la Béotie et de l'Attique, et Villehardouin fit reconnaître l'autorité des Latins dans le Péloponnèse ; il n'y eut que le santon de Lacédémone qui résistât. Aussitôt s'élevèrent des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des sires de Thèbes, des dues d'Athènes, des princes d'Achaïe ; tous rendaient hommage à l'empereur de C. P.

Enfin la conquête était sanctionnée par le pape lui-même. Les lettres de Baudouin, les protestations du marquis de Montferrat, avaient adouci le juste ressentiment d'Innocent III. Dandolo, après son ambition satisfaite, se mettait à genoux devant cette puissance qu'il avait méconnue. Le pape réprimanda encore, refroidis aux. croisés l'amour des richesses de la terre, et leur promit le pardon du Seigneur sils accomplissaient leur vœu. Il cassa plusieurs dispositions vexatoires pour les Grecs, et envoya des prêtres latins. L'interdit jeté sur Venise, depuis l'expédition de Zara, fut levé par le légat Pierre de Capoue (1205).

II

Les usages de l'Occident avaient remplacé à C. P. les usages des Grecs. Villehardouin était maréchal de Romanie ; Dandolo portait les brodequins rouges des princes impériaux ; les Vénitiens s'appelaient *seigneurs d'un quart et demi de l'empire romain* ; le résultat de la croisade n'avait pas été pour les chrétiens de la Palestine. L'empereur Baudouin envoya aux habitants de Ptolémaïs les chaînes du port de Constantinople, en témoignage de sa conquête, et en signe d'amitié ; il n'eut pas même le temps d'en faire davantage. Ses ennemis intérieurs étaient les Grecs vaincus, humiliés de leur dépendance, aigris encore par le caractère altier des Latins, et toujours prêts à l'intrigue et aux conspirations. Ses ennemis extérieurs étaient en Asie Théodore Lascaris, en Europe les Bulgares, et Joannice, leur roi. Il fit battre Lascaris, déjà mettre de Nicée, de Pruse, et de la Bithynie, par son frère Henri de Hainaut, et par les Arméniens, peuple non moins brave qu'acharné à la ruine des Grecs ; il devait succomber sous les coups des Bulgares. La

faveur dont il affecta d'honorer le grec Branas, le seul noble de cette nation qui fit l'ami des Franks, parut à tous les autres un défi. Plusieurs se retirèrent chez Joannice, et le trouvèrent profondément irrité d'un affront que l'empereur lui avait fait ; le roi bulgare demandant l'alliance de Baudouin, avait reçu pour réponse qu'il ne pouvait traiter d'égal à égal avec un empereur, qu'il devait se reconnaître vassal. Joannice unissant sa haine à celle des réfugiés, leur conseilla de retourner dans teint patrie d'animer secrètement leurs compatriotes an massacre des Latins, et leur promit main-forte pour l'exécution Un vaste complot s'organisa, et le massacre des Latins ayant commencé, Joannice survint et occupa Andrinople. Baudouin se latta de rappeler son frère d'Asie, mais sans l'attendre, il courut à la rencontre des Bulgares, fut vaincu et pris (1205). On se peindrait difficilement la terreur que répandit cette nouvelle ; sept mille Latins retournèrent aussitôt en Occident sur les vaisseaux de Venise Henri de Hainaut, obligé d'interrompre sa guerre contre Lascaris, apprit tout à la fois en arrivant, la captivité de son frère et le massacre des Arméniens, ses, alliés, qu'il avait laissés en Asie. Rien n'arrêtait plus les ennemis des Franks ; Lascaris prenait le nom d'empereur ; Joannice aspirant au même titre, que lui avaient promis les conjurés, ne laissait aux héritiers de Baudouin que Constantinople, Redeste et Selymbrie. Dandolo mourut dans le même temps ; et le marquis de Montferrat, attaqué à son tour, vit ses sujets, victimes de la mauvaise foi des barbares, emmenés captifs malgré les capitulations qui leur assuraient la liberté, et la ville de Philippopoli, la troisième de l'empire, brûlée et démolie. Henri de Hainaut voulait reprendre Andrinople ; il attira sur lui de nouveaux efforts de Joannice, et de nouvelles perfidies des Grecs, toute la Thrace fut ensanglantée ; les Bulgares poussant quelquefois jusqu'aux portes de Constantinople, y entraient par petites troupes, tuaient rapidement ceux qu'ils rencontraient, et disparaissaient avant qu'on eût le temps de les poursuivre. Innocent III, dont la suprématie spirituelle était enfin reconnue par les Bulgares, ne chercha pas moins vainement à ralentir leur fureur. Saint père, lui répondit Joannice, ils m'ont contraint à la guerre malgré moi, ils m'ont dit que j'avais usurpé sur l'empire le pays où je règne. Qu'ils sachent que je possède mon royaume à plus juste titre qu'ils ne possèdent leur empire. J'ai recouvré le domaine de mes ancêtres ; l'État que ces Franks ont envahi, quand leur avait-il appartenu C'est de vos mains que j'ai revu ma couronne ; de quelle main le prétendu empereur tient-il la sienne ? J'ai reçu de votre sainteté l'étendard de saint Pierre, et c'est avec cet étendard que je combats des infidèles qui n'ont de chrétien que la croix qu'ils portent sur

les épaules. Le pape réclamait la liberté de Baudouin : Je la lui aurais accordée volontiers, répondait Joannice, s'il n'était pas mort. En effet, le barbare avait tué l'empereur, et le bruit se répandit que d'atroces tortures avaient assouvi sa vengeance ; mais on refusa longtemps d'y croire, et quelques années après, un vieillard se présenta en Flandre, se disant Pavin, père de la comtesse Jeanne, qui régnait alors ; la comtesse ne le reconnut pas, le fit juger comme imposteur, et le condamna à mort, malgré le peuple qui la regarda elle-même comme parricide. Cependant Joannice avait préparé dans sa victoire même la cause d'une retraite honteuse. Ses amis ne l'avaient pas appelé pour qu'il versât leur propre sang ; quand ils virent qu'il n'épargnait pas plus les Grecs que les Latins, qu'il réduisait en esclavage des multitudes, et les envoyait défricher ses forêts, ils se tournèrent contre lui ; et rapprochés de Henri de Hainaut par les conditions favorables qu'ils en obtinrent, ils obligèrent les Bulgares à regagner le Danube.

Henri de Hainaut fut proclamé empereur à la place de son frère (1206) ; de moindres dangers menacèrent son trône, mais ses embarras ne furent pas moins multipliés. Il fallut d'abord repousser une nouvelle invasion des Bulgares ; il y gagna quelque gloire en délivrant la Thrace, en reportant la guerre en Bulgarie, en humiliant Joannice dans ses propres États. Il assura même sa frontière du nord après la mort de cet ennemi lorsqu'il imposa la paix au nouveau roi, et obtint la fille de Joannice pour femme. Une trêve le délivra, au commencement, des attaques de Théodore Lascaris ; mais celui-ci, maitre de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Éphèse, et d'une portion de la Phrygie, siégeait à Nicée, véritable empereur, craint de l'empereur de Trébizonde, et appuyé de l'alliance du sultan d'Iconium. Henri ne s'accordait pas avec le pape Innocent III ; il semble en vérité que la terre grecque porte malheur à quiconque y met le pied ; les Latins s'étaient obstinés à reconquérir Constantinople, pour replacer l'église grecque sous la suprématie du Saint-Siège, et l'empereur frank résistait maintenant au pape comme les Grecs. Il avait aussi à régler la succession de Boniface de Montferrat, et à contenir l'ambition impérieuse des marchands de Venise. Boniface avait été blessé à mort dans une bataille contre les Bulgares ; il avait partagé entre ses deux enfants ses États d'Italie et de Grèce ; le tuteur, chargé d'administrer la province de Thessalonique, aurait usurpé la propriété de la Thessalie, si l'empereur, par une ruse peu honorable, ne se fût saisi de sa personne. Les Vénitiens s'étaient fait une part dans le gouvernement ; le consentement de leur bayle (défenseur)

était nécessaire, pour que l'empereur pût apporter quelques modifications aux lois jurées à son avènement ; ils voulaient encore perpétuer dans leur nation la dignité de patriarche de C. P. Après la mort de Thomas Morosini, leur compatriote, ils s'assemblèrent en armes dans Sainte-Sophie, et forcèrent l'élection d'un autre Vénitien ; les réclamations de l'empereur ne prévalurent que par l'autorité d'Innocent III. Vers la fin de son règne, Henri, irrité des vexations dont les Français d'Asie Mineure étaient l'objet, passa l'Hellespont, et par des ravages rapides força l'ennemi à lui céder une partie de la Mysie (1214). Henri de Hainaut mourut en 1216.

Un interrègne de plusieurs années suivit sa mort. On avait élu à sa place son beau-frère, Pierre de Courtenay. Ce prince résidait en France ; il accepta et, après s'être fait couronner à Rome, il envoya devant lui à C. P. sa femme Yolande. Lui-même s'était engagé à rendre aux Vénitiens la ville de Durazzo, envahie par le second despote d'Épire, Théodore l'Ange Comnène. Transporté sur une flotte vénitienne devant cette ville, il l'assiégea inutilement, il essaya ensuite de se faire un chemin à travers les montagnes d'Albanie, fut pris par le despote et resta en prison jusqu'à sa mort. Sa femme, qui jusque-là avait exercé la régence, ne pouvait plus garder l'autorité ; on élut Robert de Courtenay, second fils de Pierre. Ce nouvel empereur arriva à Constantinople au moment où la mort de Théodore Lascaris laissait l'empire de Nicée à Jean Ducas Vatace, le plus redoutable ennemi des Franks (1222).

Tandis que les résultats de la quatrième croisade se perdaient dans toutes ces misères, que devenaient les colonies chrétiennes de Syrie ? Dans les premières années du treizième siècle, les calamités naturelles avaient combattu pour les chrétiens ; une famine (1200), une peste (1201), ensemencèrent l'Égypte de cadavres ; en 1202 un tremblement de terre jeta les poissons sur le sol et entr'ouvrit le Liban. On ne se faisait plus la guerre que par escarmouches. Malek-Adhel lui-même arrivait déjà à cette décadence orientale qui n'épargne guère la troisième génération. Il s'enfermait loin des yeux du vulgaire, le visage toujours couvert d'un casque, ou dans le fond de son palais, n'admettant les ambassadeurs qu'après trois jours d'attente[20]. Cependant l'infatigable Innocent IH veillait à la délivrance des saints lieux ; le roi Amaury II et sa femme Isabelle étant morts, il ne restait pour héritier qu'une jeune princesse, fille d'Isabelle et de Conrad de Tyr ; les barons du royaume de Jérusalem lui cherchèrent par toute l'Europe un mari qui fût un brave, capable de les

défendre, et la donnèrent à Jean de Brienne, qui arrivait en Syrie et annonçait le départ prochain d'une nouvelle croisade. On pouvait bien l'espérer à voir Innocent III agiter l'Europe. A tous les péchés, à tous les crimes, il n'imposait qu'une pénitence, le voyage d'Orient. Ses prédications n'ayant abouti qu'le une croisade d'enfants (1212) qui s'embarquèrent à Marseille et furent vendus aux infidèles, il les recommença plus ardemment. Ses lettres arrivèrent à tous les évêques pour la convocation d'un concile à Rome, aux princes musulmans pour leur ordonner de rendre Jérusalem, aux princes chrétiens pour les animer au combat. Il avait destiné aux guerres saintes le dixième de son revenu et de celui des cardinaux ; il invitait les prélats, les habitants des villes et les campagnes à fournir un certain nombre de guerriers, et à les entretenir pendant trois ans. Il révoquait des indulgences accordées à ceux qui feraient la guerre aux Albigeois, ou aux musulmans d'Espagne désormais, anéantie par la victoire de Tolosa. Le cardinal Pierre de Courçon, Jacques de Vitry, l'archevêque de Cantorbéry prêchèrent la croisade ; Jean sans Terre prit la croix. Le roi d'Allemagne Otton IV, frappé de l'excommunication, vit s'élever pour compétiteur le pupille d'Innocent III, Frédéric II, qui promit à son tuteur d'aller vaincre en Palestine. Enfin le concile s'ouvrit à Rome. L'Orient et l'Occident y siégèrent sous la présidence du pape ; les patriarches de C. P. et de Jérusalem avec cinq cents évêques ou abbés latins, les députés d'Antioche et d'Alexandrie, avec les ambassadeurs d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Hongrie ; le pape y jugea le monde entier, les musulmans vainqueurs et les chrétiens qui ne savaient pas entendre les plaintes de Jérusalem, les Albigeois et leurs erreurs, et les mœurs corrompues de cet Occident, qui dansait, donnait des tournois, et s'étourdissait dans les plaisirs. Tous sortirent du concile pour préparer la guerre sainte par le rétablissement de la paix entre les chrétiens. Le pape vint en Toscane pour réconcilier Pise et Gênes ; les troubadours ne chantaient plus leurs dames, ni la chevalerie ; ils chantaient sur un ton de douleur les souffrances de Jésus-Christ, la captivité de Jérusalem, ils chantaient le pape lui-même : Nous avons un guide sûr et valeureux, le souverain pontife Innocent.

Il avait dit en effet qu'il prendrait lui-même la croix ; la mort le frappa au milieu de son œuvre inachevée (1216) ; Honorius III fit la cinquième croisade. Les rois avaient pris la croix ; Frédéric II donna l'exemple du retard ; un seul roi partit, André Il de Hongrie ; d'autres croisés d'Allemagne surtout s'embarquèrent à Brindes, à Gênes et à Marseille ;

ils entraînèrent à Ptolémaïs Hugues de Lusignan roi de Chypre, et quand on vit en Palestine les trois rois de Chypre, de Hongrie et de Jérusalem, les musulmans effrayés déclarèrent que jamais les chrétiens n'avaient été si nombreux. Mais Malek-Adhel les rassura ; il ne régnait plus ; il avait cédé l'Égypte à son fils Malek-al-Kamel, Damas à Chaffeddin (Corradin), aux autres Bosra, Baalbec, la Mésopotamie. Il les visitait tour à tour, les instruisait de ses conseils ; il leur dit que l'armée chrétienne se dissiperait comme les orages du Liban, et quand les chrétiens eurent en vain essayé de conquérir la Forteresse du Thabor, la discorde se mit entre eux ; le roi de Chypre tomba malade ; celui de Hongrie revint dans ses États.

Cependant les peuples ne s'abattaient pas si vite que les rois ; une parole d'Innocent III était dans le cœur des peuples ; il avait désigné l'Égypte aux armes chrétiennes, et ce centre nouveau de la puissance musulmane eût entrainé dans sa ruine les puissances de Syrie et délivré Jérusalem. Des croisés nombreux arrivaient ; sous la conduite du roi Jean de Brienne, du duc d'Autriche et du comte de Hollande, les chrétiens vinrent débarquer en face de Damiette sur le Nil ; cette ville était une forteresse multipliée, double rempart du côté du fleuve, et une tour au milieu du fleuve même, réunie à la ville par des chaînes qui fermaient le passage aux vaisseaux ennemis ; une triple muraille du côté de la terre, une garnison nombreuse, des vivres et des munitions de guerre. La tour du Nil fut attaquée la première, par un énorme château de bois, porté sur deux vaisseaux, partagé en étage pour placer trois cents assaillants, et surmonté d'un pont-levis ; le feu grégeois lancé sur la monstrueuse machine ne retarda qu'un moment l'espérance des croisés ; la tour du Nil céda, et écrasa ses défenseurs en s'écroulant. Il fallait poursuivre sans laisser de respiration à l'ennemi. Malek-Adhel mourut à cette nouvelle, et d'autres croisés débarquèrent en Égypte (1218).

On n'avait plus l'ardeur des premières croisades ; la tour prise, on se reposa ; on attendit l'attaque de l'ennemi pour combattre ; on profita à peine d'une révolte musulmane qui menaça Malek-al-Kamel ; le sultan étant parti, son armée effrayée s'enfuit pour le joindre et les chrétiens traversèrent le fleuve qui les séparait de la ville, afin d'assiéger du côté de la terre. Le retour du sultan et les secours qu'il avait appelés de la Syrie renouvelèrent les combats ; les croisés les supportaient intrépidement, retenaient le sultan loin de la ville, repoussaient de leurs retranchements l'étendard des infidèles, paraissaient eux-mêmes sur les

remparts de Damiette, mais les chevaliers et tous ceux qui avaient coutume de combattre à cheval restaient oisifs. Les plaintes de la multitude les tirèrent enfin de leur inaction ; ils combattirent tous et furent vaincus dans une désastreuse journée. Cependant l'arrivée de François d'Assise ranima les cœurs ; l'homme pauvre qui n'avait ni or, ni argent, ni sac pour le voyage, ni sandale, ni bâton, venait discuter contre les musulmans ; il offrait, pour réfuter les infidèles son éloquence, son corps même : il dit à Malek-al-Kamel : Dieu m'a envoyé vers toi pour te montrer la route du salut ; je défie tous tes docteurs ; jette mon corps au feu, il en sortira sain et sauf pour te convaincre d'erreur.

Le sultan ne voulut pas risquer l'épreuve ; des combats continuels l'avaient lassé, il demanda la paix. On pouvait réparer la gloire anéantie des premiers croisés ; le sultan rendait. Jérusalem et tout. son royaume, excepté les Forteresses de Carac et de Montréal pour lesquelles il payerait tribut ; il promettait 200.000 dinars pour rebâtir les murs de Jérusalem, et tous les chrétiens pris depuis la mort de Saladin. Le cardinal Pélage, légat du Saint-Siège, l'y opposa, représenta qu'il fallait d'abord prendre Damiette, et soutint avec une indomptable énergie la guerre qu'il conseillait. Le sultan, obligé de corn-battre, s'efforça inutilement d'introduire des secours dans Damiette les habitants n'étant pas secourus venaient implorer la pitié des croisés, ils appelaient leur ville un *sépulcre fermé* ; un dernier assaut décida la victoire ; les premiers qui montèrent sur les murs chantèrent le *Kyrie eleison*, et l'armée répondit par le *Gloria in excelcis*. *Ainsi Damiette fut prise par la grâce de Dieu* (1219).

Pélage était justifié. Les musulmans de Syrie et de la haute Égypte abattus recouraient au khalife de Bagdad menacé lui-même par les peuples tartares. Mais la suite montra que Pélage avait eu tort de se fier à une armée impatiente d'en finir, La division reparaissant au milieu des croisés, tous les princes *ayoubites* prirent les armes ; ils affluaient au camp d'Al-Kamel, qui devint une ville sous le nom de Mansoura (la victorieuse). Pélage, toujours ardent, proposa d'assiéger le Caire, et, en conquérant l'Égypte, de détruire le mal dans sa source. Jean de Brienne eut beau représenter les dangers de cette guerre, sous la chaleur de juillet, Pélage l'emporta par une menace d'excommunication. L'armée chrétienne descendit jusqu'à l'extrémité du Delta, et campa devant la plaine de Mansoura, séparée des musulmans par un canal.

Toutes les forces chrétiennes se brisèrent là. On offrait encore aux croisés les mêmes conditions que devant Damiette. Jean de Brienne voulait accepter ; Pélage ne voulait que combattre un ennemi qui demandait grâce, quand tout à coup les eaux du Nil s'élevant permirent à la flotte musulmane d'entrer dans le fleuve ; les chrétiens perdaient la communication avec Damiette, et la possibilité de marcher sur le Caire. On donna le signal de la retraite ; ce fut un horrible désordre ; une seule nuit dédommagea les musulmans de tous leurs désastres ; les écluses lichées inondaient la plaine ; l'armée chrétienne était enfermée, elle demanda la paix ; les musulmans se donnèrent le cruel plaisir de la refuser ; les chrétiens offraient de rendre Damiette. ; on se moquait de Pélage maintenant réd.uit à supplier. Le sultan fut le plus sage ; il craignit d'attirer une vengeance formidable s'il détruisait une amurer chrétienne ; il accepta Damiette, fit fermer les écluses, rendit la vraie croix ; les chrétiens repartirent laissant du moine à Malek-al-Kamel un empire désolé.

Le cardinal Pélage en s'obstinant à la conquête de l'Égypte, avait compris le véritable moyen de délivrer les saints-lieux., aussi bien que ces autres Latins qui montraient les murs de C. P., en disant : Voici la route de Jérusalem. Il n'avait manqué qu'une chose aux croisés, un chef qui sût les contenir par un commandement respecté de tous. Ce chef, désigné depuis longtemps, n'était pas venu ; c'était Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi d'Italie, de Naples et de Sicile. Son nom, le nom des provinces qui composaient son empire, effrayaient les Sarrasins, mais lui-même n'avait d'autre pensée que d'éluder sa promesse. Il avait envoyé à l'expédition d'Égypte le duc de Bavière et le comte de Pouille, et il s'en vantait comme de son vœu accompli. On le pressait pourtant ; on tenta son ambition par l'espérance d'un royaume de plus. Le roi Jean de Brienne venait offrir sa fille Yolande et son héritage au prince qui voudrait le secourir. Les grands maîtres des templiers, des hospitaliers, des teutoniques, le patriarche de Jérusalem, le pape, offrirent ce mariage à Frédéric ; l'empereur accepta, promit de défendre Jérusalem, et consentit à l'excommunication s'il n'accomplissait sa promesse.

Ce vœu solennel, à la face de l'Europe, et reçu par le chef de l'Église, n'amena qu'un résultat inattendu, où Frédéric II se découvrit tout entier. D'abord il fit construire des vaisseaux, et, paraissant plus zélé que le pape lui-même, il reprochait à Honorius le choix des orateurs sans éloquence qui prêchaient la guerre sainte, il envoyait en Allemagne le

grand maitre des teutoniques pour appeler aux armes le duc d'Autriche, le landgrave de Thuringe, le roi de Hongrie. Il s'engageait à fournir aux croisés des vaisseaux, des vivres, des armes. Le bruit de tant d'efforts vint jusqu'au Nil et au Jourdain ; les chrétiens d'Égypte espérèrent un vengeur, les Géorgiens un allié. Tout à coup (1225) Frédéric déclara qu'il avait besoin d'un délai, et se le fit accorder de deux ans.

Dans l'intervalle, il se ranima par la pensée du royaume d'outre-mer qui s'offrait à lui ; il épousa Yolande, puis la dédaignant, il se déclara d'avance roi de Jérusalem, sans plus s'inquiéter de son beau-père qui n'était pas mort. On ne voulut pas voir cette usurpation. En satisfaisant son avidité, l'empereur pouvait toujours délivrer les chrétiens, on le pressa plus vivement ; partout la guerre sainte fut prêchée, les croisés affluaient dans la Pouille, lorsque Honorius III fut remplacé par Grégoire IX.

Le nouveau pontife comprit mieux l'âme de Frédéric. La ruse normande, l'impiété musulmane, l'ambition germaine se réunissaient dans cet empereur descendant de Constance de Sicile, et allié des Sarrasins, dont il aimait les mœurs et étudiait la science. Des maladies tourmentaient les croisés rassemblés dans la Pouille, le pape insistait, on partit : Grégoire IX célébra ce départ comme un triomphe de l'Église. Mais il suffit d'une tempête, l'empereur tomba malade et revint au port d'Otrante (1227). Le pape ne voulut écouter aucune justification et l'excommunia.

Il ne s'était pas trompé. Envoyer un pareil prince en Palestine, c'était livrer le royaume de Jérusalem à un ennemi du nom chrétien ; Frédéric réclama contre l'excommunication ; lui qui avait tant tardé, tant résisté aux sollicitations quand le pape voulait son départ, prétendit partit maintenant que le pape no le voulait plus. Ses amis les Sarrasins l'appelaient. La division agitant les fils de Malek-Adhel, l'Égyptien Malek-al-Kamel invitait Frédéric à lui donner secours, par la promesse de céder Jérusalem. L'excommunié saisit une offre si favorable, qui montrerait sans doute, à la confusion du pape, le berceau du christianisme reconquis par un prince retranché du nombre des chrétiens. Il partit donc (1228), sans plus redouter ces ennemis d'Occident dont il s'était fait un prétexte pour ne pas partir. Il ne pouvait pas même prétendre qu'il accomplissait son vœu ; il emmenait vingt galères et six cents chevaliers, il n'y avait pas là de quoi anéantir les Ayoubites le reste en Sicile, sous le commandement du duc de Spolète, devait continuer la

guerre contre le pape. Grégoire IX persista dans son ordre, et la voix du chef de l'Église fut comprise des chrétiens d'Orient. Au même moment, Frédéric débarqua à Ptolémaïs, et deux Franciscains annoncèrent aux habitants qu'ils avaient reçu un ennemi de l'Église. Les chrétiens traitèrent le prince hérétique avec mépris, et s'animèrent à repousser de leur tête une domination impie.

Les Sarrasins furent plus commodes : la mort de Charfeddin laissait Malek-al-Kamel à la tête des Ayoubites, et plein de l'espérance d'enlever Damas. Frédéric, campé entre Césarée et Jaffa, lui envoya des ambassadeurs. Le sultan, d'abord, ne répondit pas ; mais bientôt il se radoucit, quand on lui eut fait connaître l'homme de l'Occident, sa science dans la médecine, la dialectique, la géométrie toutes choses qu'il avait apprises des Sarrasins de Sicile. Des conférences savantes s'établirent, dans lesquelles brilla l'émir Fakr-Eddin ; la géométrie d'Euclide, les aphorismes d'Averroès, la philosophie d'Aristote la religion chrétienne et la musulmane, tout fut mêlé dans ces controverses sous les armes. On s'envoyait, d'un camp à l'autre, des problèmes à résoudre. A la fin, on parla pourtant de Jérusalem ; ni l'un ni l'autre n'y mettait une grande importance. Saladin, plus habile, sinon plus croyant, avait impitoyablement gardé Jérusalem, disant que *le prophète s'y était reposé dans son voyage céleste* ; Malek-al-Kamel ne voyait là que des églises et des maisons en ruine. Les chrétiens avaient péri par milliers pour reconquérir Jérusalem, ou ne pas la céder, parce que le Sauveur y était mort ; et Frédéric, ce chef d'une croisade, qui prétendait l'emporter sur le pape en amour des lieux saints, déclarait que *s'il voulait planter son étendard sur le Calvaire et la montagne de Sion, c'était pour conserver l'estime des Francs, et lever sa tête parmi les rois de la chrétienté*. Les deux amis s'accordèrent : Malek-al-Kamel envoya à l'autre un éléphant, des chameaux, les productions de l'Inde, de l'Arabie, de l'Égypte, et une troupe de jeunes femmes instruites, selon l'usage de l'Orient, à danser dans la salle du festin.

Chacun trouva des ennemis dans les siens. Les chrétiens protestèrent tous contre Frédéric ; les templiers, les hospitaliers ne le suivaient que de loin ; ils le forcèrent d'abattre son étendard de l'empire, et de donner ses ordres au nom de Jésus-Christ et de la république chrétienne ; ils essayèrent une fois de le jeter dans un lieu d'où il ne sortirait plus, et ensuite de le livrer à Kamel qui refusa. D'autre part, les vrais musulmans accusaient le sultan de trahison. Frédéric et Kasneieler firent pas moins

un traité (1229), par lequel Jérusalem, Bethléem, tous les villages situés sur la route de Jaffa à Ptolémaïs étaient rendus aux chrétiens, la mosquée d'Omar conservée aux musulmans dans Jérusalem, et une trêve conclue pour dix ans, cinq mois et quarante jours. Mais la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli, États chrétiens, que le mariage de Frédéric ne lui donnait pas, ne furent pas compris dans le traité.

Aussitôt, les musulmans jetèrent des cris de douleur ; mais Kamel n'avait rien à craindre ; l'indignation des chrétiens se montra bien plus funeste à Frédéric. Une mosquée conservée en face du saint sépulcre par un roi chrétien, c'était encore une fois l'*abomination de la désolation*. L'archevêque de Césarée jeta l'interdit sur Jérusalem, et défendit aux pèlerins d'y entrer. Frédéric y entra avez les barons allemands et les chevaliers teutoniques ; mais les prêtres, gardiens du tombeau, avaient évité son odieuse rencontre ; les images des apôtres et des saints étaient voilées dans l'église de la Résurrection. Nul ne se trouva qui posât de ses mains consacrées la couronne sur la tête de Frédéric. Il crut braver tant de résistance en se couronnant lui-même, et quitta Jérusalem pour se faire reconnaitre à Ptolémaïs ; mais déjà le patriarche de Jérusalem et le clergé avaient jeté l'interdit sur Ptolémaïs tant que l'empereur y demeurerait. Frédéric écrivit au pape pour lui annoncer qu'il avait repris Jérusalem sans effusion de sang. Mais les lettres du patriarche, arrivées en même temps, racontaient cette transaction honteuse, cette mosquée d'Omar laissée debout, ces chrétiens d'Antioche et de Tripoli délaissés. D'un bout du mande à l'autre, Frédéric était montré comme un ennemi de Dieu.

Il avait laissé Malek-al-Kamel s'emparer de Damas, et établir sur la tête des chrétiens de Syrie un poste avancé qui répondrait aux mouvements de l'Égypte. A Ptolémaïs, les prêtres célébraient la messe à voix basse et les portes fermées. On enterrait les morts dans les champs sans prières. Frédéric ne put faire la paix avec les chrétiens pour l'avoir faite avec les musulmans. Dans son dépit, il voulut se venger ; il fermait les portes de la ville, défendait qu'on apportât des vivres aux habitants, et Faisait insulter par ses archers les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, et battre de verges les Frères prêcheurs. La nouvelle dune croisade, prêchée contre lui dans ses États par Grégoire IX, le décida a partir ; il laissa à son maréchal, Richard Felinger, le gouvernement de Jérusalem.

III

Il vivait pourtant ce petit royaume de Jérusalem, malgré tant de menaces et d'attaques : il avait conservé sa religion pure, en repoussant les secours d'un prince retranché de l'Église. Antioche et Tripoli, réunies dans une seule principauté, vivaient aussi. Mais un danger plus terrible que les Turcs s'était formé dans la haute Asie. Les hordes des Mongols, peuple scythe ou tartare comme les Huns, avaient longtemps erré du nord au sud, vivant de chasse et de la chair des troupeaux ; mais elles n'avaient pu éviter la domination des Tartares Nuitche (partie septentrionale de la Chine). Vers la fin XIIe te siècle, Esoukay-Bahadour commença des conquêtes dont il ne reste qu'une tradition confuse. Vers 1176, son fils, Temoudgin, lui succédant à l'âge de treize ans, fut entouré par la révolte des tributaires il les brisa en quelques batailles, et jeta les chefs rebelles dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante. Alors, pour assurer l'obéissance des Mongols, il les rassembla près d'un Fleuve rapide, but une coupe d'eau en leur présence, et jura de partager avec eux le doux et l'amer de la vie. Le khan des Tartares Kéraïtes, chassé par ses sujets, vint demander la protection de Temoudgin. Ce khan était chrétien, de l'hérésie nestorienne ; c'est le prêtre Jean, si célèbre par sa correspondance avec l'Occident[21]. Il fut rétabli, mais il osa méconnaître le bienfait : il tomba aussitôt, et son crâne, garni d'argent, fut gardé comme un monument de la colère de Temoudgin. Une autre fois, l'armée étant assemblée sur les bords du fleuve Amour, divisée en neuf camps, un ermite se présenta et dit : Dieu donne toute la terre à Temoudgin, et ce maitre du monde doit s'appeler *Gengiskhan* (grand khan). Les Kir guis se soumirent ; les Chinois furent attaqués. Depuis longtemps, dit Gengiskhan au maitre de la Chine, les Chinois appellent leurs souverains fils du ciel, toi, tu n'es qu'un homme, qu'un mortel. Dans une première invasion, la grande muraille fut franchie, quatre-vingt-dix villes prises, et la retraite vendue au prix de cinq cents jeunes hommes et jeunes filles, de trois mille chevaux, et d'étoffes de soie et d'or. Dans la seconde invasion (1216), Pékin fut emporté, et avant que la Chine fût soumise, l'occident de l'Asie fut menacé.

Il y avait là un grand empire, le Kharazm ou Khowaresme, qui comprenait la Perse et la Bukkharie, et s'étendait d'un côté jusqu'au golfe Persique, de l'autre jusqu'aux limites de l'Inde et du Turkestan. Son sultan, Mohammed III, prenait le nom d'Alexandre le Grand. La grande Bukkharie (Sogdiane, Bactriane) était renommée par ses plaines fertiles,

la richesse de ses mines, ses belles forêts, ses eaux limpides, et son école pour la jeunesse mahométane dans la grande ville de Bokkhara. Gengiskhan ayant recherché l'alliance du sultan, celui-ci mit à mort les ambassadeurs mongols. La colère des rois, s'écria Gengiskhan, est un incendie, et il en appela à Dieu et à son sabre. Il pria pendant trois nuits sur une montagne, et vint annoncer qu'un évêque chrétien du pays des Igours lui avait promis la victoire. Elle fut complète et mérita aux chrétiens quelque tolérance de la part des Mongols. Gengiskhan entra à cheval dans la grande mosquée de Bokkhara, et jeta le Koran à terre : pendant deux ans, les Mongols ravagèrent si cruellement tous les pays situés entre le mont Aral et l'Indus, qu'il leur a fallu six siècles pour recouvrer leur état florissant. Le sultan Mohammed mourut dans une île de la mer Caspienne.

Gengiskhan détacha ensuite (1223) de son armée Soudaï Bayadour et Tchepnorian, avec ordre de prendre Schamackha et Derbent. Ceux-ci séparent de leurs ennemis les Polowtsi soumettent les Yasses et les Kassogues, et donnent des lois à sept peuples des bords de la mer d'Azof et déjà pénètrent en Russie. Gengiskhan préparait une troisième expédition contre la Chine quand il mourut (1227). Son fils Octaï lui succéda. Reconnu pour maitre par les Mongols, il répondit à leurs acclamations, désormais ma simple parole me servira de glaive, et il partagea ses landes entre l'Europe et l'Asie : son fils Gaïouk et son neveu Batou s'élancèrent sur la Russie. Son général Soudaï envoyé contre les Chinois emportait l'ordre formel de les exterminer. Sa désobéissance sauva la vie à 1.400.000 familles ; mais le souverain des Nuitche, après deux ans de résistance dans Juning-Fou, se brûla lui-même, quand il n'eut plus que cette ressource d'échapper aux mains du vainqueur (1232).

Les expéditions des Mongols en Russie, en Pologne, en Hongrie, nous occuperont ailleurs (voyez ch. XXIII). Ici nous ne présentons que leurs rapports avec les chrétiens de la Palestine, les dynasties musulmanes et les empires de Nicée et de Constantinople. Quelque épouvantable que fût cette invasion, on parut d'abord s'en inquiéter peu à l'occident de l'Europe. Le roi de France saint Louis disait à sa mère : Placez votre confiance en Dieu ; si les Tartares viennent jusqu'à nous, ils nous enverront en paradis ou nous les enverrons en enfer. L'évêque de Worcester disait dans le même sens : Laissons ces chiens se dévore, entre eux, et la paix du Seigneur s'établira sur leurs ruines. Ce fut bien moins

la crainte des Mongols, que les nouveaux dangers de l'empire de C. P. et de la Palestine qui réveillèrent les idées de croisade.

Robert de Courtenay avait été reconnu empereur de Constantinople en 1222. Aussitôt le despote d'Épire, Théodore l'Ange Comnène, assaillit à la fois les Vénitiens, les Français, et le royaume de Thessalonique. Le fils de Boniface, Démerius, se hâta d'aller chercher du secours en Italie ; il livra ses États par cette absence, et le despote se fit proclamer empereur. Robert ne réclama pas ; il espérait qu'une croisade viendrait d'Occident contre l'usurpateur, et il se préparait à la guerre contre Jean Ducas Vatace, le second empereur de Nicée. Deux Lascaris, accueillis à sa cour, lui parurent mériter sa confiance par la haine qu'ils portaient à Vatace, et il les mit à la tête de son armée. Ses espérances furent trompées ; les Lascaris, vaincus et pris, furent privés des yeux, et les conquêtes de Henri de Hainaut, en Asie, furent perdues. L'empereur de Nicée aborda dans la Chersonèse, fit occuper Lesbos par sa flotte, et introduisit des troupes dans Andrinople. Cette ville lui fut ravie par la ruse du despote d'Épire ; ce fut ce qui sauva l'empire franc ; il fit un traité avec Robert qui ne laissait à celui-ci que la ville de C. P., et la presqu'île qui s'étend depuis la pointe du golfe de Nicomédie, jusqu'au Pont-Euxin, et il observa ce traité pendant neuf ans (1225).

Rien n'est comparable aux calamités qui distinguèrent le règne de Baudouin II, frère et successeur de Robert (1228). Cet empereur de dix ans avait besoin d'un tuteur ; on désigna Jean de Brienne, le royal aventurier qui par son mariage avait acquis la royauté de Jérusalem, et qui par la promesse de marier sa fille à Baudouin, acquit la régence de C. P. avec le nom d'empereur. Jean de Etienne, âgé de quatre-vingts ans, mais encore plein d'énergie, dirigeait dans la Pouille la guerre prêchée par le pape Grégoire IX c'était un beau spectacle que ces deux vieillards indomptables malgré le poids de l'âge, aussi actifs et plus redoutés que le puissant empereur d'Allemagne leur ennemi. On espérait beaucoup du tuteur de Baudouin II ; malheureusement il tarda à venir ; pendant ce retard, une guerre cruelle s'engagea entre le roi des Bulgares Asan II, et Théodore, despote d'Épire. Asan vainqueur creva les yeux à son ennemi, acquit la plus grande partie de sa despotie, et ne laissa que Thessalonique au frère de Théodore. Cet accroissement du barbare était une nouvelle menace à l'empire franc. Brienne arrivant enfin perdit, contre l'attente générale, deux années à faire des préparatifs, et au lieu des Bulgares, il s'en alla en Asie provoquer Vatace ; celui-ci refoula l'invasion française

en Europe, et fit alliance avec Asan. Les deux amis après avoir tout soumis sur leur passage, se rejoignirent Mats les murs de C. P. Un premier siège étant repoussé, ils reparurent l'année suivante (1236) avec de plus grandes forces les Bulgares avaient construit des vaisseaux, et les attaquaient par mer. Le courage des assiégés, l'habileté maritime des Vénitiens, des Pisans et des Génois délivra une seconde foie la ville ; mais l'ennemi s'éloignant des murs restait dans les environs. On ne pouvait cultiver les terres ; le pain manquait ; ceux qui étaient chargés de veiller sur les murs, s'échappaient pendant la nuit. Brienne envoya son pupille en Occident réclamer les secours de la chrétienté ; lui-même il voulait demeurer à C. P. pour rassurer les habitants, leur fournir des vivres, veiller sur l'ennemi ; il succomba à ce travail. La misère s'accrut après sa mort (1238). On fit de la monnaie avec le plomb des toits d'églises ; on engagea pour une somme considérable aux Vénitiens la couronne d'épines.

Cependant Baudouin II avait été bien accueilli par Grégoire IX ; le pontife avait publié une croisade pour sauver C. P. et ordonné aux prélats de France de faire restituer au jeune empereur ses domaines de Flandre usurpés. Un grand nombre de seigneurs prirent la croix. Soixante mille hommes ore dirigèrent vers C. P. Asan, brouillé avec Vatace, puis effrayé de quelques malheurs domestiques, avait rendu au despote Théodore la liberté et le droit de reprendre Thessalonique ; et il restait en repos dans son royaume. Les Cumans vaincus et dispersés par les Mongols offraient leurs services à Baudouin ; ils cimentaient leur alliance par leur plus grand serment, donnant leur sang à boire aux envoyés impériaux, et sabrant un chien avec cette imprécation : Ainsi soit hachée celle des deux nations qui violera la foi jurée. Vatace ne pouvait tenir contre tant d'ennemis : il traitait déjà avec Baudouin, lorsqu'une irruption des Mongols le rappela en Asie. Ces barbares, maitres de l'Arménie, envahirent en 1241 la Sultanie d'Iconium, et assujettirent au tribut le sultan Gaïatheddin Kaikosrou l'empire de Nicée trembla pour lui-même, et cessa un moment d'inquiéter l'empire franc.

L'indolent Baudouin II perdit par trop de confiance toutes ses ressources ; Vatace était un prince habile ; il encourageait, dans son empire, la culture des terres ; il n'exigeait point d'impôts ; le revenu de ses domaines suffisait à son trésor ; pour réprimer la mollesse, il faisait des lois somptuaires, et pour en assurer l'exécution, il défendait sous peine d'infamie, l'importation des étoffes étrangères. La trêve conclue avec lui

allait expirer. Baudouin repassa en Occident et sollicita l'appui du pape Innocent IV ; il assista au concile général de Lyon (1244).

Pendant plusieurs années on avait, pour ainsi dire, oublié Jérusalem et les autres États de Palestine. Après le départ de Frédéric II, les barons avaient refusé l'obéissance au maréchal de l'excommunié ; ils restaient sans chef, sans unité, en proie au premier occupant, Lorsque Baudouin II sollicita pour lui-même l'intervention de Grégoire IX (1238), quelques croisés sons la conduite de Thibaut de Champagne passèrent en Palestine. Malek-al-Kamel venait de mourir ; son héritage, divisé selon la coutume, avait rendu Damas au sultan dépouillé par lui, et donné l'Égypte à son propre fils Malek-Saleh-Nodgemeddin. Thibaut de Champagne rompit la trêve conclue par Frédéric II ; il se fit battre entre Ascalon et Joppé, et perdit Jérusalem. Raoul, seigneur de Cœuvres, gendre de l'ancien roi Henri de Champagne, vint ensuite régner pendant un an (1240) ; Richard de Cornouailles après lui conclut un arrangement avec les Ayoubites, par lequel Jérusalem, Ascalon et Tibériade furent rendues aux chrétiens. Cette facilité des musulmans, cette paix entre les deux religions qu'une imprudence avait seule troublée, explique suffisamment pourquoi le sort de Jérusalem n'inquiétait plus l'Occident. Tout à coup un nouveau désastre ranima l'ancien zèle. Une invasion des Mongols avait préservé l'empire de Constantinople ; un autre succès du même peuple attira sur Jérusalem de nouvelles douleurs. Djelaleddin, fils du sultan Mohammed Alexandre, essaya de rétablir l'empire du Khowaresme. Attaqué par le successeur d'Octaï, il succomba plus vite encore que son père, et périt dans une bataille. Les Khowaresmiens poursuivis sans relâche par les Mongols, prirent, sous la conduite de Barkakan, la route de l'ouest. Ils fuyaient en soumettant chaque peuple qu'ils trouvaient sur leur passage pour l'abandonner et fuir encore. On n'avait qu'un mot à leur dire avant de livrer bataille : Vous vaincrez ou vous mourrez. L'Euphrate les vit traînant des multitudes d'hommes et de femmes, et suivis de dépouilles sur des chariots. Ils atteignaient l'Oronte au moment où les musulmans de Syrie annonçaient l'intention de conquérir l'Égypte ; pour détourner cet orage, Nodgemeddin invita les Khowaresmiens à envahir la Syrie, et à écraser tout à la fois les musulmans et les chrétiens.

Les Khowaresmiens traversèrent rapidement la Galilée, et annoncèrent, par des flammes leur arrivée aux habitants de Jérusalem (1244). Les fortifications, à peine relevées, ne donnaient aucune confiance ; on

s'enfuit sous la conduite des hospitaliers et des templiers, laissant les malades et quelques fils qui ne voulaient pas abandonner leurs parents infirmes. Les Khowaresmiens, entrant sans résistance, tuèrent le peu d'hommes qui vivaient là ; mais regrettant de tuer si peu, ils rappelèrent les habitants par une perfidie ; le plus grand nombre des Khowaresmiens sort de la ville, quelques-uns y demeurent, élèvent sur les murs l'étendard de la croix et sonnent les cloches. La foule chrétienne qui fuyait vers Jaffa fut ainsi trompée. Sept mille, croyant au miracle, retournèrent sur leurs pas ; mais bientôt ils se virent cernés par l'ennemi revenu ; ils voulaient combattre ; mais sans ordre, sans force, ils furent tous chargés de chaînes. Une troupe de religieuses, d'enfants, de vieillards fut massacrée dans l'église du Saint-Sépulcre ; les tombeaux furent ouverts ; celui du Seigneur fin profané ; la cendre de Godefroi de Bouillon, les reliques des martyrs, tout fut jeté au vent. Les musulmans, qui n'avaient pas moins à craindre, se joignirent aux chrétiens pour combattre les farouches alliés de l'Égypte ; les habitants de Tyr, de Sidon, de Ptolémaïs, réunis en armée, reçurent avec enthousiasme dans leurs rangs le prince musulman d'Émèse, *le meilleur des barons du paganisme*. Tous ces alliés furent vaincus près de Gaza : la joie du sultan d'Égypte fut complète, les malheureux prisonniers, conduits au Caire, aperçurent aux portes de la ville les têtes de leurs frères tués à Gaza. Les Khowaresmiens donnèrent aux Égyptiens, Jérusalem, Tibériade, tout ce que Richard de Cornouailles avait recouvré ; ils ravagèrent les rives du Jourdain, le territoire d'Ascalon et de Ptolémaïs, et après avoir commencé le siège de Jaffa, ils coururent, à la demande de Nodgemeddin, attaquer Damas ; cette ville prise, ils devinrent suspects, par leurs paroles hautaines, à leur allié lui-même. Le sultan d'Égypte, délivré par eux de ses craintes, n'avait plus besoin de leur secours. Il les attaqua, et les détruisit ; les chrétiens, délivrés des Khowaresmiens, retombaient sous la vengeance de l'Égypte.

Le pape Innocent IV, au concile général de Lyon avait déjà prêché la guerre sainte, en faveur du royaume de Jérusalem et de l'empire de Constantinople ; de grandes sommes furent accordées à Baudouin II sur les biens ecclésiastiques. Le roi saint Loura avait ressenti plus vivement qu'aucun autre prince les malheurs de la sainte cité : il en tomba malade, et tellement fut bas qu'une des dames qui le gardait en sa maladie, cuidant fit outre-passé, lui voulut couvrir le visage d'un linceul, disant qu'il était mort. Mais tout à coup il se réveilla en prononçant ces paroles : La lumière de l'Orient s'est répandue du haut du ciel sur moi, et m'a

rappelé d'entre les morts ; puis il demanda la croix et fit vœu d'aller en Palestine. La reine sa mère, que l'espoir de sa guérison commençait à réjouir, retomba dans la tristesse aussitôt qu'elle sut qu'il s'était croisé : Elle mena aussi grand deuil, dit Joinville, comme si elle le veist mort. Saint Louis résista à ses représentations, il réunit à Paris (1245), dans un parlement, les prélats et les grands, et fit prendre la croix à ses trois frères, Robert, comte d'Artois, d'Alphonse de Poitiers, Charles d'Anjou, au duc de Bretagne Pierre de Dreux, au comte de la Marche Hugues de Lusignan, enfin à Jehan sire de Joinville, le fidèle historien d'une vie admirable et sainte. Marguerite de Provence, digne femme de saint Louis, et la comtesse de Poitiers, jurèrent de suivre leurs maris. Des mesures de paix publique ordonnèrent la fin des procès ou une trêve de cinq ans entre les parties ; une ordonnance royale, faite de concert avec le pape, mit les croisés à l'abri des poursuites de leurs créanciers pendant trois ans, et les décrets du concilie de Lyon furent exécutée qui ordonnaient aux églises de livrer au roi pour la guerre sainte le dixième de leurs revenus. L'Europe avait plus besoin encore que la France d'être ramenée à la paix. Le roi d'Angleterre Henri III, aux prises avec les Écossais et les Gallois, redoutait ces barons si formidables à son père ; l'Allemagne et l'Italie se débattaient entre l'empereur Frédéric II, déposé à Lyon par le pape, et Innocent IV qui offrait l'empire à qui voudrait le prendre. Saint Louis s'efforça de tout concilier, il n'y put réussir, et pressa le départ d'une croisade qui devait être toute française, sauf quelques hommes de l'Angleterre. La vertu du chef, la bravoure des chevaliers français furent célébrées par le pape comme une espérance infaillible : dans un second parlement, saint Louis fit jurer à ses nobles : que loyauté ils porteraient à sa famille, si aucune malle chose avenoit de sa personne au saint véage d'outre-mer ; il remit à sa mère, Blanche de Castille, l'administration du royaume, et partit revêtu de l'habit de pèlerin. On ne lui voyait pas, d'étoffe éclatante, ni de fourrure précieuse, et son exemple fit loi, de telle sorte qu'en la voie d'outre-mer, on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui.

L'empire Frank de C. P. retira peu d'avantages de l'alliance et des prédications du pape : Baudouin II demeura quelques années en Occident, occupé à recueillir les sommes qui lui avaient été accordées. Pendant cette absence, Vatace subjugua une partie de la Bulgarie, et assura sa conquête par un traité. Il retourna ensuite contre Thessalonique, et l'enleva au second fils de Théodore l'Ange qui administrait pour son père aveugle, il prit la forte place de Turulle, qui livrait à son possesseur

la Chersonèse de Thrace, et, après avoir remis en prison le despote Théodore, il acquit la plus grande partie de l'Albanie. Il ne s'inquiéta point du retour de Baudouin à C. P., et il laissa ce triste empereur retourner une troisième fois en Occident, ou rejoindre saint Louis en Palestine. Telle était la détresse de la cour de Constantinople, que dans ce voyage en Palestine Baudouin ne put donner à un marchand qui réclamait une dette de cinq cents livres, d'autre caution que la .parole du roi de France (1245-1254).

La première croisade de saint Louis n'eut pas non plus de résultats utiles ; mais elle ennoblit, par de magnanimes infortunes, la dignité du nom chrétien aux yeux des infidèles. Le roi de France s'embarqua à Aigues-Mortes (1248) sur des vaisseaux génois, et arriva à Chypre chez le roi Henri de Lusignan. Il ne s'occupa d'abord de la Palestine que pour terminer les querelles des chrétiens de ce pays et fit voile vers l'Égypte. Selon l'usage, il avait envoyé défier au combat le sultan Malek-Saleh-Nodgemeddin : on dit que le vieux sultan, dont la volonté inclinait à la paix, pleura en recevant cette déclaration. Il connut bientôt quelle était la valeur du pieux roi. Les Sarrasins aperçurent de Damiette, une chose moult belle à voir ; car il sembloit que toute la mer, tant qu'on pouvoit voir à l'œil, fût couverte de voiles de vaisseaux qui eurent nombrés à dix-huit cents, tant grands que petits ; et Louis se jetant à la mer, avec de l'eau jusqu'aux épaules marchait droit à l'ennemi. Les vaisseaux égyptiens eurent coulés à fond par' les pierres lancées des vaisseaux français, et l'armée de terre dispersée à la fausse nouvelle que le sultan venait de mourir à Mansoura. Damiette abandonnée fut prise ; le légat du pape, le roi de France le patriarche de Jérusalem, y entrèrent en procession, et consacrèrent la grande mosquée à la 'Vierge, mère de Dieu. Pendant ce temps, Malek-Saleh furieux condamnait à mort les plus coupables de ceux qui avaient fui ; la perte de Damiette était pour lui une grande calamité.

Les Français passèrent six mois à Damiette, relevant les tours et distribuant la défense. On délibérait sur ce qui restait à faire, que fallait-il attaquer du Caire ou d'Alexandrie ? Le comte d'Artois répondait que, qui veut occire le serpent, il lui doit premier écraser la tête. Mais le roi voulait attendre son frère Alphonse de Poitiers qui devait amener l'arrière-ban de France. Ce retard affaiblit les chrétiens par la discorde, le relâchement des mœurs et le loisir laissé au sultan de réparer Mansoura et d'assembler ses forces. A l'arrivée d'Alphonse, on adopta ravis du

comte d'Artois, et l'on se mit en route vers le Caire. La reine les comtesses d'Artois et de Poitiers, demeurèrent à Damiette, tandis que la flotte remontait le Nil, chargée de provisions et de machines. Nodgemeddin venait de mourir, son fils Moatham-Turan-Schah était en Syrie, il ne restait pour commander les infidèles que l'émir Fakr-Eddin, le vaincu de Damiette. A mesure que les Français approchaient de Mansoura, la crainte redoublait chez les infidèles : Accourez, s'écriait Fakr-Eddin, grands et petits ; les Franks — que le ciel les maudisse — sont entrés dans notre paye avec leurs étendards et leurs épées. Cependant l'armée chrétienne arrivait devant le canal d'Aschmoum, entre le Nil à la gauche et Mansoura par derrière. On s'arrêta pour forcer le passage du canal : chaque jour on combattait dans la plaine et sur le fleuve ; mais un grand effroi pour les Français, c'était le feu grégeois dont les infidèles exploitaient le terrible secret. Il n'y avait pas de courage qui ne tremblât devant ce feu ; Joinville avoue ses craintes avec bonhomie.

Ung soir advint que les Turs amenèrent ung engin qu'ils appelaient la perrière, ung terrible engin à mal faire, et le misdrent vis-à-vis des chaz chateilz que messire Gaultier de Curel et moi guettions de nuyt. Par lequel engen ilz nous gettoient le feu grégois a planté, qui étoit la plus orrible chose que oncques james je veisse. Quand le bon chevalier messire Gaultier, mon compaignon, vit ce feu, il s'escrie et nous dist : Seigneurs, nous sommes perdus à jamais sans nul remède ; car s'ils bruslent nos chaz chateilz, nous sommes ars et bruslez, et si nous laissons nos gardes, nous sommes ahontez. Pourquoi je conclus que nul n'est qui, de ce péril, nous peust défendre, si ce n'est Dieu, notre benoist créateur. Si vous conseille à tous que toutes et quantes fois qu'ils nous getteront le feu grégois, que chascun de nous se geste sur les coudes et à genoulz : et crions merci à notre Seigneur en qui est toute puissance. Et tantoust que les Turs gettèrent le premier coup de feu, nous nous mismes acoudez et à genoulz ; ainsi que le preudoms nous avoit enseigné. Et cheut le feu de cette première fois entre nos deux chaz chateilz, en une place qui estoit devant, laquelle avoient faite nos gens pour estoupper le fleuve. Et incontinant fut estaint le feu par ung homme que nous avions propre à ce faire. La manière du feu grégois estoit telle qu'il venoit bien devant aussi gros que ung tonneau et de longueur la queue en durait bien comme d'une demye canne de quatre pans. Il faisoit tel bruit à venir qu'il semblait que ce fust fouldre qui cheust du ciel, et me sembloit d'un grant dragon vollant par l'air, et gettant si grant clarté qu'il faisoit aussi cler

dedans nostre ost comme le jour, tant y avoit grant flamme de feu. Trois fois cette nuytée nous gettèrent ledit feu grégois o ladicte perrière ; et toutes les fois que nostre bon roy Saint-Loys oyoit, qu'ils nous gettoient ainsi ce feu, il se gettoit à terre, et tendait ses mains, la face levée vers le ciel, et criait à haulte voix à nostre Seigneur, et disoit en pleurant à grant larmes ; Beau sire Dieu, Jésus-Christ, garde-moi et toute ma gent, et croy-moy que ses bonnes prières et oraisons nous eurent bon mestier.

On traversa enfin le canal, sur l'indication d'un Arabe ; Robert d'Artois avait passé le premier à la tête des templiers, des hospitaliers ; trois cents cavaliers sarrasins prirent la fuite, Le comte d'Artois ne put résister à cette vue ; tandis que l'armée traverse péniblement le canal, il s'élance à]a poursuite des Fuyards, arrive à leur camp, surprend au bain l'émir Fakr-Eddin, qui, montant à cheval à la hâte et presque nu, rallie les siens. Puis il s'élance vers Mansoura, la trouve déserte et la pille. C'en était fait l'ennemi, si Bibars Bondochar, chef des mameluks, n'eût reconnu le petit nombre des chrétiens ; il plaça les musulmans entre le canal et Mansoura, et entrant dans la ville, il attaqua les croisés qui pillaient le palais des sultans ; et ferma toutes les issues. Le gros de l'armée chrétienne était enfin sur l'autre bord. Louis, armé d'un casque et d'une épée, animait les siens par sa fière contenance, et paraissait le plus bel homme armé qu'on vit jamais. A la nouvelle de la détresse du comte d'Artois, on se mit en mouvement sans ordre, toute la plaine était parsemée de petits combats et résonnait des cris : *Montjoie, Saint-Denis*, ou *Islam, Islam*. L'habileté de Bibars faillit l'emporter tout à fait ; laissant à Mansoura assez de forces pour triompher de Robert, il revint vers le canal, en criant que les musulmans étaient vainqueurs et que le roi chrétien ordonnait la retraite. Quelques chrétiens s'enfuirent ; saint Louis, donnant des ordres qui n'étaient point entendus, commanda par l'exemple, se précipita au-devant de l'ennemi et fit reculer Bibars. Il était trop tard ; la valeur du comte d'Artois avait cédé à un combat de cinq heures ; il était tombé couvert de sang et de poussière avec deux cent quatre-vingts templiers, le grand maître du Temple avait échappé, icelui des hospitaliers était mort ; au moins Fakr-Eddin avait succombé aussi.

Le roi, maitre du camp des Sarrasins, le conserva par une grande bataille où il parut au premier rang, malgré le feu grégeois qui couvrait son armure et les harnais de son cheval. Tous dans cette journée payèrent de leur personne. Le comte de Poitiers, pris par les infidèles, fut délivré par les valets d'armées, les ouvriers, même les femmes, armés de haches et

de bâtons. Dans la relation qu'il envoya en France, le roi ne dit pourtant que ces mets : Le premier vendredi du carême le camp ayant été attaqué par toutes les forces des Sarrasins, Dieu se déclara pour les Français et les infidèles furent repoussés avec beaucoup de perte. La suite montra qu'il avait été sage dans sa modestie ; une maladie contagieuse envahit l'armée chrétienne ; les cadavres jetaient une odeur de mort, fa Sèvre, la dysenterie épuisaient toutes les forces. Cependant, cette armée, quelque coupable qu'elle fût de mauvaises mœurs, ne se décourageait pas. Personne ne voulait partir la foi était un adoucissement à tous les maux. Joinville malade, entendant la messe de son lit, se leva pour soutenir son aumônier qui allait tomber, et qui acheva, *ainsi soutenu*, son dernier sacrement. Je ne mourrai pas, disait un autre, que je n'aie vu le roi ; il le vit, et mourut consolé. Mais le roi tomba malade : il ne pouvait plus porter son armure, ni sortir de sa tente.

Moatham-Turan-Schah laissa faire d'abord aux maladies, ensuite il coupa aux chrétiens la communication avec Damiette par une flotte. La famine venant combler tous les maux des croisés, le roi demanda un traité. On proposa au sultan de lui rendre Damiette, en échange de Jérusalem et des places de la Palestine. Le sultan accepta, mais on ne put s'entendre sur les otages ; le roi offrait ses deux frères ; le sultan voulu ale roi lui-même. Saint Louis y aurait consenti sans la magnanime désobéissance des chevaliers qui aimèrent mieux périr, s'il le fallait, que de livrer leur roi. On demeura donc dans la famine, où un mouton se vendait 10 écus, et un œuf 12 deniers. Ceux qui n'avaient pas assez d'argent arrachaient des herbes, des racines, ou mangeaient des poissons, qui peut-être avaient mangé les cadavres jetés dans le Nil. Le roi, le plus ferme de tous, s'occupa enfin de sauver ceux qui restaient. On avait prudemment jeté un pont sur le canal ; les musulmans en auraient empêché le passage, sans la valeur du comte d'Anjou ; on se disposa à retourner à Damiette ; on embarqua sur le Nil, les femmes, les enfants, les malades, plusieurs seigneurs français se mirent sur un gros vaisseau. Le roi malade, se soutenant à peine, refusa de se séparer de son armée, et il se plaça à l'arrière-garde pour partir le dernier. Porté sur un cheval arabe, il n'avait d'autre arme que son épée. On avait oublié de rompre le pont. Bientôt la retraite fut arrêtée sur terre et sur le fleuve ; un vent violent repoussa les vaisseaux chrétiens vers Mansoura et les fit échouer. Les malheureux qui les montaient attendaient tristement que l'armée de terre vint à leur secours ; elle était harcelée elle-même ; l'avant-garde dispersée, l'arrière-garde résistait encore sous la présence du roi. L'évêque de Soissons

tombait sans espoir de revoir Damiette, ni la France. Gaucher de Châtillon et le brave Sargines combattaient près du roi. Sargines portait des coups terribles et écartait les musulmans, *comme le vigilant serviteur qui chasse les mouches de la coupe de son maitre*. Il le conduisit ainsi jusqu'au bourg de Minieh, et Châtillon se plaça à l'entrée d'une rue étroite, pendant qu'on essayait de rappeler le roi à la vie.

La mort de Châtillon sembla décider la défaite ; le roi consentait aux conditions demandées par le sultan, lorsque l'émir Gemal-Eddin entra dans Minieh, s'empara du roi, et lui mit les fers aux pieds et aux mains. Le butin des Sarrasins fut immense, les deux frères du roi furent pris ; les chevaliers qui approchaient de Damiette s'arrêtèrent à cette nouvelle et se laissèrent égorger sur les chemins. Saint Louis fut conduit à Mansoura ; on ne lui laissa que son bréviaire, et un serviteur qui avait soin de sa maladie. Pour lui, calme et résigné, il ne se plaignait pas de n'avoir pour se couvrir pendant la nuit qu'une méchante casaque ; il récitait ses prières lisait les prophètes ; on ne pat surprendre en lui un geste ni un sentiment d'impatience.

Marguerite, à Damiette, avait une crainte digne d'elle et de son mari. Sur le point d'accoucher, sa tête s'agitait ; elle voyait son mari immolé par les Sarrasins, ou, ce qui était plus affreux, les Sarrasins l'entourant elle-même, et la menaçant d'un terrible outrage ; elle ne pouvait dormir. Un chevalier de quatre-vingts ans veillait près d'elle, et lui tenait la main pendant son sommeil ; enfin, une fois elle se jeta à ses pieds, et lui demanda une grâce ; le chevalier la promit : Je vous requiers donc, dit-elle, sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils me puissent prendre. Le chevalier répondit : Très volontiers le ferai-je, et si ai-je eu en pensée d'ainsi faire, si le cas échéoit. Le lendemain, la reine accoucha d'un fils qu'elle appela Tristan, pour être né dans la douleur. Le même jour, on vint lui dire que les Pisans et les Génois voulaient abandonner la ville ; elle fit appeler les principaux : les marchands avaient peu de pitié d'une femme éloignée de son mari, et du petit enfant qui était près d'elle ; ils répondirent qu'ils n'avaient plus de vivres. Elle ordonna d'acheter tontes les provisions qui se trouvaient dans la ville, et déclara aux Génois et aux Pisans qu'ils seraient entretenus désormais aux frais du roi. Les marchands restèrent à cette condition, et Damiette conserva des défenseurs.

Moatham voulait adoucir la captivité du roi ; il lui envoya cinquante habits magnifiques pour lui et ses serviteurs. Louis les refusa, disant qu'il était maitre d'un royaume plus grand que l'Égypte, et qu'il ne porterait jamais l'habit d'un prince étranger. Le sultan invita le roi à un grand festin, Louis refusa pour n'être pas donné en spectacle aux musulmans. On lui promit de briser les fers, voulait rendre Damiette et les villes chrétiennes de la Palestine. Les villes de la Palestine, répondit le roi, ne sont pas à moi ; quant à Damiette, Dieu l'a remise aux mains des chrétiens, et aucune puissance humaine n'en peut disposer. Le sultan furieux ne parla plus qu'avec menace ; il enverrait le roi de France à Bagdad pour y mourir dans la prison du khalife, ou bien il le promènerait dans tout l'Orient, pour montrer aux musulmans en roi chrétien captif. L'inébranlable chrétien répondait : Je suis prisonnier du sultan ; qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra. Jamais l'infortune n'avait si noblement gardé toute sa majesté ; les autres prisonniers bravaient aussi les menaces. Dix mille, enfermés dans une cour, respiraient difficilement, et souffraient la faim, le froid, les outrages. On écrivit leurs noms, on mit à part ceux qui pouvaient payer leur liberté, le reste fut destiné à périr misérablement Chaque jour, un émir en venait prendre deux ou trois cents qui ne reparaissaient plus ; ou les égorgeait. La fatigue empêcha de tout massacrer ; les survivants furent conduits au Caire. Quant à ces barons et chevaliers qui pouvaient payer, le sultan essaya de les séduire ; il leur assura la liberté s'ils rendaient Damiette et les villes de la Palestine. Le duc de Bretagne répondit au nom de tous, qu'on leur demandait ce qu'ils ne pouvaient pas, et que la volonté de leur roi était leur seule volonté. Eh bien, dit l'envoyé du sultan, puisque vous ne tenez ni à la vie, ni à la liberté, vous allez voir des hommes accoutumés à jouer du glaive. Ils attendirent paisiblement une mort qu'ils croyaient prochaine Quelques-uns ayant parlé de se racheter, le roi le leur fit défendre, parce que lui-même voulait payer pour tous ; tous obéirent de bon cœur. Telle fut la gloire de cette croisade, la constance dans le malheur, plus prodigieuse aux yeux des musulmans que les plus beaux faits d'armes.

Le sultan se radoucit ; il n'exigeait plus que Damiette et un million de besans d'or (9.500.000 fr.). J'y consens, répondit le roi, si la reine l'approuve ; les hommes de la polygamie ne comprenaient rien à cette importance d'une femme : La reine est madame, dit le roi, je ne peux rien faire sans son aveu. La reine consentit. Alors saint Louis déclara au sultan qu'un roi de France ne se rachetait pas pour de l'argent, qu'il

rendrait Damiette pour sa personne, et donnerait le million pour la liberté de ses sujets. Le sultan n'y tint pas. Par ma loi, s'écria-t-il, franc et libéral est le Français qui n'a pas voulu barguigner ; et il fit remise de deux cent mille besans. Le jour était fixé pour l'échange des conditions, quand une révolution, qui fit périr le sultan, prolongea la captivité des chrétiens, et développa mieux encore la magnanimité du roi.

Depuis Saladin, la garde des sultans Ayoubites était confiée à des Tartares esclaves, appelés *mamelus* ou *mameluks*, c'est-à-dire achetés. Ces jeunes gens portoient les armes du soudan qui estoient d'or pur et fin, sauf que, par différence, on y remettoit des barres vermeilles, roses, oiseaux, griffons ou quelque autre différence, à plaisir, et tels gens estaient appelés les *gens de la haulqua*, comme vous diriez les archers de la garde du roy, et estaient toujours près du soudan gardant son corps. La faczon et manière de faire du soudan étoit que quand aucuns de ses chevaliers *de la haulqua* par ses prouesses avoit gagné du bien, tant que ils se povoient passer de lui, de paour que il avoit, qu'ils ne le déboutassent, et tuassent, il les faisait pendre et mourir en ses prisons, et prenoit tout le bien que leurs femmes et enfans avoient[22]. Ce furent ces hommes qui renversèrent Moatham, dont le despotisme les avait blessés ; ils mirent le feu à une tour qu'il habitait, le saisirent fuyant, et le tuèrent. Un d'eux lui arrachant le cœur, courut à la tente où était saint Louis avec ses deux frères, et dit : Que me donneras-tu, voilà le cœur de ton ennemi. Le roi le répondit rien ; le mameluk reprit : Ne sais-tu pas que je suis maître de ta personne, fais-moi chevalier ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, répliqua le roi, et je te ferai chevalier. Le mameluk se retira. Les choses étaient plus terribles encore pour les autres prisonniers. Les mameluks s'approchant d'eux, l'épée à la main pour les têtes tranchées, il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à un frère de la Trinité ; mais, dit Joinville, je ne me souvins oncque de péchés que j'eusse commis et alors m'agenouillai devant un des mécréans, qui saisit une hache de charpentier, et je lui dis : Ainsi mourut sainte Agnès. Messire Guy d'Ibelin s'agenouilla à l'encontre de moi, et je lui dis : Je vous absolve de tel pouvoir comme Dieu m'a donné.

Cependant les mameluks élevèrent au pouvoir une femme, Shehgereddor, belle-mère de Moatham, et lui adjoignirent pour atabek le mameluk Arzeddin-Moez-Ibegh qu'elle épousa. Ibegh confirma le traité conclu avec saint Louis. Damiette fut rendue, et le roi de France promit de ne rien entreprendre contre Jérusalem ; mais il refusa de prêter

serment aux musulmans. Pour l'y contraindre, on tortura devant lui le patriarche de Jérusalem ; il refusa les marneluks.se contentèrent d'une simple parole, et dirent que ce prince franc était le plus fier chrétien qu'où eût vu en Orient. Il paya la moitié de la somme, et promit d'envoyer le reste de la Palestine ; il laissa en otage douze cents prisonniers ; il tint parole, et on lui renvoya quatre cents hommes. Les barbares avaient tué les malades. Quelques-uns avaient abjuré la foi chrétienne (1260).

Une nouvelle fâcheuse rappelait saint Louis dans son royaume. Un Hongrois nommé Jacob, Le même peut-être qui avait prêché la croisade d'enfants, courait de bourgade en bourgade, répétant que Dieu rejetait les efforts des grands, et ne voulait pour défenseure que les hommes du peuple. Il enleva ainsi les bergers à leurs troupeaux, les laboureurs à leurs charrues. Ces *pastoureaux* se rassemblèrent d'abord dans la Flandre et la Picardie, et s'approchèrent de Paris, grossis d'aventuriers et de vagabonds ; ils attaquèrent bientôt le clergé de leurs injures, les frères mineurs et prêcheurs, les moines de Cîteaux, les moines noirs, les chanoines, la cour de Rome. A Orléans, ils frappèrent d'un coup de hache un étudiant qui leur ordonnait le silence ; et fut le signal du massacre des prêtres. A Bourges, le maître de la Hongrie marqua sa venue par le meurtre, l'incendie et le pillage ; il en fit tant, que le peuple jusque-là bien disposé, se déclara contre lui ; il périt lui-même d'un coup de hache, et sa troupe se dispersa.

Malgré les lettres de sa mère, saint Louis avait cédé aux prières des ordres militaires il avait laissé partir ses deux frères, les comtes d'Anjou et de Poitiers, et lui-même il demeurait en Palestine, observant les troubles des musulmans, et tout prêt à se joindre au sultan d'Alep et de Damas contre les mameluks ; il chercha encore des alliés plus loin. Dès son arrivée à l'île de Chypre, il avait fait partir une ambassade pour visiter les Mongols. Ces hommes revinrent alors ; ils disaient que chez une seule horde de Tartares, ils avaient vu plus de huit cents chapelles où se célébraient les louanges du vrai Dieu. Saint Louis, dans l'espoir de les convertir tous, fit partir d'autres missionnaires, et parmi eux le cordelier Guillaume Rubruquis. Mais en même temps, le septième Vieux de la Montagne, Alaleddin Mohammed III, fit demander à saint Louis *l'usufruit de sa vie*, qui, disait-il, ne serait pas longue, s'il n'obéissait. Saint Louis les écouta sans colère, et remit sa réponse à une autre audience, où assistèrent les grands maîtres du Temple et de Saint-Jean.

Ces deux ordres étaient la terreur des *assassins*, qui leur payaient tribut. Les grands maîtres réprimandèrent fièrement les ambassadeurs, et réclamèrent, avec menace d'un châtiment, réparation pour le roi de France. Alaleddin, surpris de cette résistance, envoya des présents, des vases, un jeu d'échecs, un éléphant en cristal de roche, puis un anneau et une chemise, symboles d'une alliance intime. Vous et notre maître, dirent les envoyés, vous devez rester unis comme les doigts de la main, et comme la chemise l'est au corps. Saint Louis répondit par des vases d'or et d'argent, et des étoffes de soie et d'écarlate. Il apprit en même temps que le prince des assassins était de la secte d'Ali, admirait l'Évangile, et révérait monseigneur saint Pierre, qui avait vécu depuis le commencement du monde, et vivait encore. Quant à l'ambassade envoyée chez les Mongols, elle eut moins de résultats encore. Rubruquis et le khan Mangou n'avaient pu s'entendre ; l'un parlait latin, et l'autre arabe. Le missionnaire ayant fait porter devant le khan une croix et une image de la Vierge, en chantant le *Salve Regina*, Mangou prit ces hommages pour lui, et fit boire aux envoyés du *cosmos* (lait de jument aigri) ; puis il les congédia avec quelques présents, et une lettre pour leur maître. Il prenait le nom de *fils de Dieu*, et *de souverain des seigneurs de la terre*, et ordonnait à saint Louis de se conformer aux lois et à la croyance du grand Gengiskhan, s'il voulait obtenir son amitié.

Le roi Français, comme s'il eût prévu que son retour était prochain, mettait la Palestine en état de défense. Il releva et agrandit les tours et les murailles de Ptolémaïs et de Césarée ; il dépensa 90.000 livres (plus de 1.500.000) à réparer Jaffa ; il y ajouta des bâtiments particuliers et une magnifique église, avec deux autels, pour les cordeliers. Les infidèles admirèrent en lui le plus puissant monarque du monde, et les musulmans de Syrie ou ceux d'Égypte recherchèrent les uns contre les autres son alliance. Mais comme on ne pouvait compter sur ces esprits mobiles, saint Louis s'occupait de relever les murs de Sidon, quand arriva la nouvelle de la mort de la reine Blanche. Rien ne pouvait plus le retenir en Palestine ; il s'embarqua enfin (1254), et reparut en France plus grand qu'il n'était parti, ennobli par son héroïsme dans les batailles ou l'infortune.

IV

La croisade de saint Louis n'avait réparé ni retardé aucun désastre ; il nous reste à raconter comment ont péri successivement, dans un espace de trente-trois ans, le khalifat de Bagdad, l'empire français de Constantinople, le royaume chrétien de Jérusalem (1268-1291).

Mangou, neveu d'Oktaï, régnait sur les Mongols depuis 1251 ; il dominait depuis la Chine jusqu'aux frontières de l'empire de Nicée ; mais à l'intérieur même de ses conquêtes, il laissait vivre encore dans l'indépendance le khalifat de Bagdad, et les forteresses des *assassins*. En demandant la ruine de ces derniers, le khalife se livra lui-même aux Mongols. Abd'Ullah Mutassim ou Motassem, le trente-septième Abbasside, pria Mangou de le délivrer des *assassins*, dont les cent châteaux bordaient son empire et se prolongeaient jusqu'à la Méditerranée. Le grand khan chargea son frère Houlagou, d'attaquer le Vieux de la Montagne, Rokneddin Karchah, et vit aussitôt les chefs des dynasties asiatiques se joindre à son armée. Le Vieux de la Montagne avait pour vizir un fugitif de Bagdad, Nassireddin, en qui il mettait toute sa confiance : il fut trahi par lui, et livra ses forteresses. Amené au camp du vainqueur, il demanda l'insigne faveur d'être conduit devant Mangou, et de voir à découvert la face du grand khan : Mangou refusa de l'admettre en sa présence, et lui envoya l'ordre de mourir. De tous côtés la secte des *assassins* fut poursuivie avec rigueur, et exterminée, à l'exception de ceux qui habitaient en Syrie, et qui survécurent pendant onze une. Cependant Nassireddin, pour se venger de Motassem, pressait Houlagou d'attaquer Bagdad. Comme il fallait au moins un prétexte, on trouva que le khalife n'avait pas donné les secours promis contre les *assassins*. Une bataille sur le Dodjaïl, le bras occidental du Tigre, étant restée incertaine, l'armée du khalife coucha sur le champ de bataille pour attester sa victoire : pendant la nuit, les Mongols la noyèrent en rompant les digues du fleuve. Bagdad aussitôt assiégée, se rendit après cinquante jours ; le khalife vint au camp d'Houlagou se livrer à discrétion. Deux cent mille habitants périrent, sous les coups des Mongols ; Motassem, obligé d'indiquer ses trésors, fut condamné à périr comme ses sujets. ; enveloppé dans un tapis, il fut tué à coups de massue ; Bagdad sembla détruite (1258). Le titre de khalife disparut pour toujours, et l'islamisme n'eut plus de chef. Alep et Damas subirent le sort de Bagdad ; la sultanie d'Iconium subit de nouveaux ravages, et tomba dans une dépendance plus sévère ; le sultan Azeddin Kaikaous déposé, fut remplacé par son frère, plus obéissant aux vainqueurs. Ainsi l'empire des Mongols, effaçant les dominations diverses qui s'étaient divisé l'Asie, n'épargnait

que les chrétiens de Syrie. A la mort de Mongou, ses deux frères partagèrent ses États : Kublat régna à l'Orient, Houlagou à l'Occident (1259). La domination de celui-ci comprenait le Khorasan (ancienne Bactriane), l'Irak Persique (pays des Parthes), l'Irak Arabique (Assyrie et Chaldée), l'Adjerbidgiane (Médie), le Pars (Perse propre), le Kurzistan (Suziane), le Diarbek, l'Al-Jazireb (Mésopotamie), enfin le pays de Roum.

L'empire français de Constantinople fut délivré de Vatace en 1255. Le fils de ce prince, Théodore Lascaris II, malgré les efforts des Bulgares, conserva les conquêtes de son père ; mais il ne régna que trois ans, et laissa pour successeur un enfant, Jean Lascaris (1258), incapable, par son âge, de régner sur les Grecs et d'inquiéter ses voisins. Un ambitieux redoutable, que Vatace avait voulu faire périr, que Théodore avait disgracié deux fois et réintégré, parvint à obtenir la tutelle du jeune prince. C'était Michel Paléologue : au moyen d'une conspiration et d'un parjure, il trompa le tuteur désigné et le fit tuer dans une église ; il affecta ensuite de refuser la régence que lui offraient les grands, et ne la reçut que du consentement d'Arsène, le patriarche. Bientôt décoré du titre de *despote*, il acheta de plus grands honneurs encore par des faveurs multipliées il prodiguait l'argent, rappelait les bannis, et se fit ainsi associer au titre impérial. Il avait juré, à la mort de Théodore, de ne rien entrenren.dre contre Jean Lascaris ; le clergé grec déclara que loin de violer son serment en acceptant la couronne, il méritait Une couronne pour sacrifier son repos au bien du peuple. On fit prier serment aux grands de l'empire, qu'ils seraient soumis aux deux souverains, et qu'ils défendraient celui qui serait attaqué par l'autre quelques jours après, comme il était question de couronner les deux empereurs, Michel se fit couronner seul, et empêcha par les armes de ses gardes le couronnement de Jean Lascaris. n avait jusque-là dissimulé ou justifié ses intrigues par une, administration bienveillante, il fallait préparer par la gloire militaire l'usurpation entière qu'il méditait. Des ambassadeurs de Baudouin II, qui régnait toujours à C. P., vinrent lui demander la cession de Thessalonique : Je ne peux, répondit-il, abandonner une ville où mon père a reçu la sépulture. — Accordez-nous au moins la ville de Serres, dirent les députés. — C'est là, répondit-il, que j'ai fait mes premières armes. — Donnez au moins Bolère sur les confins de la Macédoine. — Ah ! c'est un admirable rendez-vous de chasse, et la chasse est un exercice que j'aime beaucoup. — Mais enfin que nous donnerez-vous donc ? — Rien ; si vous désirez la paix, il faut me payer un tribut. Il

savait bien que Baudouin II ne résisterait pas longtemps, et que dans sa détresse le pauvre empereur frank, pour obtenir quelque argent des Vénitiens, avait donné son propre fils en otage. Michel Paléologue commença donc la guerre il attaqua et soumit les Épirotes et les Etoliens, entra dans le Péloponnèse, et d'en laissa *qu'une part modique à l'aristocratie de Venise*[23]. Constantinople pouvait mieux se défendre par sa position et un premier siée fut inutile ; la ville ne succomba qu'à la ruse. Le césar Alexis Stratégopule, envoyé contre les Bulgares, eut l'ordre d'examiner l'état des choses sans rien entreprendre. Malgré cette injonction formelle, il campa devant C. P., et, averti par un captif qu'il y avait dans la campagne un souterrain qui conduisait à l'intérieur des murs, il entra pendant la nuit, ouvrit une porte à son armée, et n'eut que la peine de massacrer. Baudouin s'enfuit sur une barque à Négrepont, puis en Italie, désespérant de reprendre jamais sa capitale, et disposé à vendre ses droits à qui voudrait les acheter. C'est ainsi que les empereurs de Nicée rentrèrent en possession de C. P. (1261). L'année suivante Michel fit aveugler Jean Lascaris, et établit sans partage la dynastie des Paléologues.

Il ne restait rien des anciennes dynasties musulmanes qui avaient combattu les croisés ; les Mongols, ces nouveaux maigres de l'Asie, n'avaient pas embrassé l'islamisme, et ils se montraient favorables aux chrétiens. Ce furent les mameluks qui reprirent la guerre contre les chrétiens de la Palestine ; ils voulaient joindre la Syrie à l'Égypte, et le sultan Koutouz, dès l'an 1260, avait combattu les Mongols près de Damas ; il avait ensuite paru devant Ptolémaïs et persécuté les ennemis de Mahomet. Cependant, après avoir consenti à la paix, il observait fidèlement son traité, quand il périt à la chasse frappé par Bibars Bondochar. Bibars, au retour, annonça cette mort à l'atabek ; celui-ci demandant qui avait tué le sultan : C'est moi, dit-il. — En ce cas, reprit l'atabek, règne donc à sa place ; et les mameluks proclamèrent Bibans. Aucun sultan peut-être n'avait encore porté autant de haine aux chrétiens. Il commença par des ravages dans la principauté d'Antioche, aux environs du Thabor et de Ptolémaïs (1263) ; il prit Césarée en 1265. Arsouf résista pendant quarante jours, et fut démolie par ses habitants vaincus. Des ambassadeurs d'Occident, d'Arménie, de Palestine lui demandaient la paix, Bibars leur répondit : Le temps est venu où nous ne souffrirons plus d'injures ; enlevez une chaumière, nous enlèverons un château ; prenez un laboureur, nous mettrons aux fers mille de vos guerriers. Après quelque repos au Caire, il reprit ses ravages, et assiégea

Sephed à quinze lieues de Ptolémaïs. Malgré une vigoureuse défense on s'était rendu on avait obtenu la liberté de choisir le lieu de son exil. Les chrétiens partaient déjà, &bars les arrêta, leur ordonnant d'embrasser l'islamisme : ils étaient six cent deux, six cents périrent pour demeurer chrétiens. Un second repos prépara une guerre contre l'Arménie, où périt un fils du roi Aiton ; un impôt établi dans les États de Bibars, sous le nom de *droit de Dieu*, entretint la Guerre. Jaffa succomba (1267), malgré les dépenses de saint Louis. Bibars approchant de Tripoli, le prince Bohémond lui faisait demander ses desseins ; il répondit : Je viens moissonner vos terres ; dans la prochaine campagne, j'assiégerai votre capitale. Antioche, en effet, fut cernée (1268) et ne se défendit pus. Le cruel mameluk insulta sans pitié aux vaincus. Il écrivit à Bohémond : La mort est venue par tous les chemins. Si tu eusses vu tes chevaliers écrasés aux pieds des chevaux, tes provinces pillées, les femmes mises à l'encan, les chaires et les croix renversées, les feuilles de l'Évangile dispersées, et les musulmans, tes ennemis, marchant sur le sanctuaire, le moine, le prêtre, le diacre égorgés, et les morts dévorés pur le feu de ce monde, certes, tu aurais dit : plût au ciel que je fusse devenu poussière ! Cependant, Ptolémaïs restait encore debout, et Bibars attendait impatiemment l'heure de la détruire.

Il n'était pas réservé aux chrétiens d'Occident d'anéantir Bibars ; la prédication d'une nouvelle croisade ne fut pas entendue au nord de l'Europe ; le roi de Bohème, le marquis de Brandebourg, prirent la croix, et ne partirent pas. Un troubadour osa dire que Dieu, pour la ruine des chrétiens, protégeait les infidèles. Il répétait ce qu'autrefois Héraclius avait dit dans la cathédrale d'Antioche, sous la terreur de Khaled : Puisque le fils de Marie le veut, puisque cela lui plait, il faut bien que cela nous plaise à nous aussi..... Il dort ce Dieu qui a coutume de veiller. Il n'y avait plus d'entrainement. Lorsque saint Louis entra au parlement convoqué à Paris, tenant en ses mains la couronne d'épines, on comprit tristement ce qu'il allait demander ; quand il eut parlé, un morne silence ne répondit que trop à ses paroles. La reine, sa femme, recula devant les souffrances nouvelles que l'Orient lui présentait. Joinville refusa la croix, malgré son amour du roi, par intérêt pour ses vassaux qui avaient tant souffert trente ans plus tôt. Lorsque le pape Clément IV eut ordonné la levée d'un décime pendant trois ans sur les biens de l'Église, le clergé réclama ; en quelques lieux, on parla d'un schisme pareil au schisme grec ; on ajoutait que les autres croisades n'avaient point réussi, parce que le bien des églises y avait été employé. La consternation couvrait la France.

Joinville affirme que ceux dont les conseils poussaient le roi au delà des mers avaient péché mortellement.

Quelques espérances apparaissaient cependant. Abaga, khan des Mongols, offrait ses armes aux chrétiens. Il y eut donc enfin quelque zèle en Angleterre ; le prince Édouard, fils de Henri III, prit la croix au concile de Northampton. Le roi de Portugal, celui d'Aragon, Jacques Ier en firent autant. Jacques voulut partir malgré le pape, et le roi de Castille, Alphonse X, lui donna cent hommes et cent mille maravédis en or ; l'ordre de Saint-Jacques lui donna aussi de l'argent. Quelques croisés aragonais arrivèrent à Ptolémaïs mais ce fut là tout te que firent les Espagnols.

La dernière croisade fut tentée par la France et l'Angleterre. Déjà Charles d'Anjou, devenu roi de Naples, avait effrayé Bibars dont les ambassadeurs étaient venus examiner ses forces. Saint Louis, avant de partir, fit plusieurs ordonnances utiles pour le maintien de l'ordre public et l'abolition de la servitude. Il régla quelle somme serait payée aux barons et aux chevaliers qui le suivraient outre-mer, et prêta au prince d'Angleterre soixante-dix mille livres tournois. Enfin il s'embarqua à Aigues-Mortes. On se dirigea vers l'Afrique. Charles d'Anjou avait provoqué cette attaque, où il voyait une conquête pour lui, et saint Louis une occasion de convertir un musulman. Près de l'ancien territoire de Carthage s'élevait une ville florissante, enrichie de dépouilles, où l'on comptait dix mille maisons et trois grands faubourgs ; là régnait un prince indépendant du roi de Maroc, c'était Tinis, Tinissa ou Tunis. Aussitôt que l'armée française eut débarqué, on lui lut une proclamation faite par le roi, qui commençait ainsi : Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent. On traça une enceinte, et, pour premier succès, l'étendard aux fleurs de lis fut planté sur le château qui remplaçait Byrsa.

Le roi de Tunis, invité à se faire chrétien, répondit qu'il allait venir avec cent mille hommes, et demander le baptême sur un champ de bataille ; Bibars annonça des secours au roi de Tunis ; les Français s'en inquiétèrent peu ; mais la désolation de cette terre, le manque de chrétiens indigènes, l'ignorance des lieux, portaient un mortel ennui dans l'âme des barons. Une dysenterie commençait : la nouvelle de l'arrivée prochaine de Charles d'Anjou aurait relevé le courage, si la maladie n'eût atteint le légat du pape, le roi de Navarre, le prince Philippe, et ce duc de

Nevers, Jean Tristan, né dans la tristesse d'une autre croisade, et qui mourut dans la dernière, avant son père. Enfin le roi lui-même fut frappé au milieu des soins qu'il prenait de son armée ; une fièvre violente le réduisit à l'inaction ; il ne pouvait plus que regarder une croix placée devant lui ; il donna ses dernières instructions son fils Philippe, à sa fille, la reine de Navarre ; ensuite il se fit couche sur la cendre, et expira *débonnairement*, à trois heures du soir, le 25 août 1270.

Charles d'Anjou, arrivant sur ces entrefaites, essaya inutilement de poursuivre la guerre ; quelques combats témoignèrent de la valeur des croisés, et le roi de Tunis demanda la paix ; il l'obtint des trois *princes illustres*, Philippe, roi de France, Charles, roi de Sicile, Thibault, roi de Navarre. Le seul Édouard d'Angleterre ne renonça pas à la croisade. Il venait à Tunis demander les ordres de saint Louis, quand il apprit la mort du roi, et la trêve conclue. Il se porta donc vers l'Orient. Bibars avait envoyé au roi de Tunis des preuves de sa colère, dans une lettre où il disait : Un prince tel que toi n'est pas digne de commander aux vrais croyants. Le sultan n'avait rien rabattu de sa haine musulmane, et les douze cents hommes amenés par Édouard rie pouvaient guère l'épouvanter. Toutefois cette armée, réunie aux templiers et aux hospitaliers, éloigna Bibars de Ptolémaïs. Nazareth, reprise par les chrétiens, fut livrée au pillage, et tous les musulmans qui l'occupaient, massacrés. Mais l'émir de Jaffa trompa Édouard par de feintes négociations, et lui fit porter un coup de poignard par un disciple des *assassins*. Édouard fut guéri par un médecin habile accepta une trêve, et revint en Europe (1271).

Après lui, la ruine des États chrétiens d'Orient fut décidée. Le pape Grégoire X, qui avait vu la Palestine, travailla à pacifier l'Europe, assembla un concile à Lyon (1274), où il fit paraître les ambassadeurs du prince des Mongols, reconnut Rodolphe de Habsbourg pour empereur, à la condition qu'il conduirait son armée en Palestine ; il ne put réveiller l'ancien ardeur : *L'habitude du péché, la peur des travaux et de la fatigue, la répugnance à quitter son pays, l'amour excessif de la famille et des pénates, les mauvais discours des hommes, les mauvais exemples, une faiblesse d'esprit qui fait croire tout impossible, une foi sans chaleur* : Voilà, disait le général des frères prêcheurs, ce qui endort l'Europe dans l'indifférence. Ce triste débris du royaume de Jérusalem, disputé par le roi de Chypre, par le roi de Sicile, par Marie d'Antioche, petite-fille d'Isabelle et d'Amaury, tombait pièce à pièce aux mains de

Bibars. Une tempête qui brisa la flotte égyptienne sur la côte de Chypre, irrita sa fureur, mais il mourut. Son Successeur, Kelaoun, menacé par les Mongols, donna la paix aux chrétiens, et à cette ville de Ptolémaïs autour de laquelle Bibars avait tourné pendant tout son règne, sans y porter la main. Menacé par l'activité du pape, par les préparatifs de l'Occident, Kelaoun recommença la guerre. Il prit Markab entre Tortose et Tripoli (1282), et malgré les hospitaliers, il *extermina les adorateurs du Messie* ; un siège de trente-cinq jours le rendit maître de Tripoli (1288). Ptolémaïs reçut tous les fugitifs, Kélaoun n'osa pas l'attaquer encore et donna une trêve de deux ans, deux mois, deux semaines, deux jours et deux heures.

Enfin l'heure solennelle arriva. Toute l'Europe par deux cents ans d'efforts, avait fondé et soutenu le royaume de Jérusalem : l'Europe était venue briser en Asie la barbarie asiatique, qui la menaçait elle-même. Aujourd'hui la croisade était inutile ; l'Europe était sauvée, et l'Orient maudit n'avait plus qu'à souffrir. Kalil Arscraf, successeur de Kelaoun, ne se rebuta pas à la vue des fortifications de Ptolémaïs. Il dressa contre elle trois cents machines, et déploya à l'entour soixante mille cavaliers, et cent quarante mille fantassins. Les assauts vaillamment repoussés, le défaut d'une flotte pour fermer le port, la résistance invincible des ordres religieux, toutes ces causes de découragement étaient réparées par les exhortations des cheiks et des imans. Enfin, le 18 mai 1291, un nouvel assaut fut décisif. Le grand maitre des hospitaliers tomba blessé, celui du Temple périt d'une flèche. Déjà les Sarrasins marchaient sur un pont de cadavres ; alors le ciel irrité comme s'il *eût voulu donner le signal de la fin des choses*, envoya un violent orage, la grêle, la pluie, et des ténèbres, qui ne furent éclairées que par un incendie formidable. Les défenseurs d'un dernier château furent tous massacrés, toutes les églises pillées et profanées, les principaux édifices, les tours et les remparts démolis, et les musulmans, considérant l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir, la fuite des chrétiens, la ruine de toutes les villes chrétiennes, osèrent dire : Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement.

Les templiers, les hospitaliers, les teutoniques abandonnèrent la terre sainte, et se retirèrent dans de Chypre. Les teutoniques bientôt se portèrent tous au nord de l'Europe ; les hospitaliers, dans l'ile de Rhodes, où ils continuèrent la croisade contre les Turcs ; les templiers furent abolis en 1312. Cependant le sang des croisés n'avait pas été versé en vain : la chrétienté n'avait perdu ni son temps, ni ses trésors, ni ses

hommes. La guerre soutenue en Asie avait renvoyé à l'Europe ses heureux résultats.

V

La religion catholique, qui fit les croisades, y développa surtout deux vertus chrétiennes, l'humilité et la charité. Rarement les croisés s'attribuèrent leurs prodigieux succès ; plus rarement encore ils oublièrent que la croix qui les distinguait tous des infidèles, les confondait tous les uns avec les autres. Godefroi de Bouillon attira sur lui un ours qui attaquait un pauvre pèlerin ; Richard Cœur de Lion, courant au comte de Leycester, s'écriait : Je ne suis pas digne d'être roi, si je laisse périr un seul de ceux qui m'ont suivi. L'union de tous les croisés forma ainsi une seule nation de l'Europe entière. Si un Breton, dit un historien qui avait vu la première croisade, si un Allemand, ou tout autre, voulait me parler, je ne pouvais pas lui répondre ; mais, quoique divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple à cause de notre amour pour Dieu, et de notre charité pour le prochain.

Tous avaient eu leur part dans la croisade, le faible comme le puissant, le serf comme le baron, la femme comme l'homme. On chantait Florine, fille du duc de Bourgogne, mourant avec Suénon sur la route d'Antioche, Marguerite de Hainaut cherchant au milieu des cadavres son mari tué par les Turcs Adèle, comtesse de Blois, blâmant son mari déserteur de la guerre sainte, et le forçant d'y retourner. Au siège de Ptolémaïs, une femme travaillait avec les hommes à combler un fossé ; percée d'une flèche elle demande à son mari une dernière grâce, qu'il la jette dans le fossé, afin que sa mort ne soit pas perdue pour le succès. Une autre Marguerite, sœur d'un pauvre moine, défendit Jérusalem contre Saladin, et abandonnée sur les routes, mais armée d'un casque, d'une fronde et d'un psautier, elle revint fièrement en Europe. Trente ans après la mort de saint Louis, les femmes de Gênes donnaient encore le signal de la guerre sainte.

C'est ce qui acheva de développer au dehors l'égalité de l'homme et de la femme, apportée per le christianisme ; les musulmans n'y comprenaient rien ; lorsque après l'assassinat de Moatham-Touran-Schah, une femme, Schehgereddor, fut mise à la tête de l'Égypte, le khalife de Bagdad demanda aux mameluks si leur vaste pays n'avait plus d'hommes pour

gouverner. Chez les chrétiens, au contraire, on ne s'étonnait pas que la femme régnât. La chevalerie, qui avait commence par la protection, devint un service ; l'homme se fit l'homme de la femme, connue dans la féodalité il se faisait l'homme de son suzerain ; fidèle à Dieu, fidèle à sa dame, il ne douta plus que la mort ne le fit entrer au ciel sans retard. La femme eut *sa cour*, ses jugements respectés ; elle eut sa gloire militaire dans la valeur de son chevalier qui venait pour elle, et sous ses yeux, combattre dans les *tournois*, et lui faire hommage de sa propre gloire. Par elle et pour elle les mœurs s'adoucirent sous l'influence du christianisme, et l'on a bien fait de nommer la cavalerie : *fontaine de courtoisie, et qui de Dieu vient*. Enfin Blanche de Castille gouverna deux fois la France ; saint Louis déclarait qu'il ne pouvait rien conclure sans le consentement de la reine, *sa dame*, et longtemps après lui, les rois mêlaient à leurs ordonnances le nom de la reine leur *compaigne*.

Les pauvres, les faibles avaient aussi combattu dans les croisades ; c'était un pauvre homme qui avait découvert à Antioche la sainte lance ; c'était souvent une troupe de pauvres pèlerins qui par leur arrivée décidaient une victoire du roi de Jérusalem. Le même respect les éleva à l'égalité chrétienne ; la chevalerie qui les avait pris, comme les femmes, sous sa protection, les soigna, s'inclina devant leurs misères et en fit sa parure. Pour eux se fondèrent les ordres de Saint-Jean, du Temple et des Teutoniques ; parmi ces chevaliers les uns devaient porter des armes pour faire passer les pauvres et les faibles au milieu des infidèles, les autres frères servants, gardes-malades, consolaient et adoucissaient la douleur ; ; le grand maitre de Saint-Jean prenait le nom de *Gardien des pauvres de Jérusalem* ; ses chevaliers appelaient les pauvres et les infirmes : *nos seigneurs*. Il y avait quelque chose de plus beau encore dans l'ordre de Saint-Lazare, institué pour la guérison des lépreux ; le grand maitre de Saint-Lazare devait avoir été lépreux lui-même, afin que son propre mal lui apprit à mieux soulager le mal du prochain.

Toutes ces idées d'égalité, professées par des hommes de tous les rangs, et admirées par tous, commencèrent la ruine de la féodalité. L'exemple vint de la France. Une partie de l'humanité écrasait l'autre ; l'une avait la terre, la puissance, la noblesse ; l'autre n'avait rien et obéissait. Les seigneurs accrurent encore leur noblesse dans les croisades ; ils revenaient, après la guerre, tout brillants des grandes choses qu'ils avaient faites ; ils inventaient les armoiries, les noms de familles pour se reconnaître parmi tant de soldats, mais déjà ils enseignaient, sans le

savoir, un moyen nouveau d'arriver à la noblesse par l'illustration personnelle ; la terre n'était plus la seule noblesse possible. En même temps le pouvoir du roi grandissait. Ces nobles seigneurs qui s'en allaient à la terre sainte, vendaient en partant leurs domaines, ou mouraient dans leur gloire sans héritier ; le roi rappelait à lui, à son pouvoir direct, à sa *justice*, ces domaines achetés ou dévolu de droit au suzerain. A l'accroissement royal correspondait l'accroissement de l'opprimé. Le peuple apparaissait sous la protection du roi à qu'il aidait en retour. Les *communes* déclaraient elles-mêmes ou obtenaient leur indépendance. Les seigneurs commençaient à trembler à ce *mot nouveau et détestable de commune*, à l'abri duquel *les gens taillables ne payaient plus qu'une fois par an la rente due au seigneur, et s'acquittaient de leurs délits par une amende*. Le serf lui-même entrevoyait la liberté, et trente ans après la dernière croisade, un roi de France affranchissait des serfs, *afin que dans le royaume des Francs la chose fût d'accord avec le nom*. Ainsi le premier et le dernier, dans la hiérarchie féodale, s'entendirent merveilleusement. Le roi écrasa les nobles et protégea le pauvre il abattit d'un côté et releva de l'autre pour tout égaler, et le pouvoir royal a fait le peuple qui ne s'en doute guère aujourd'hui.

Cette liberté acquise au temps des croisades, par les villes surtout contribua aussi au bien-être matériel des nations. Ces villes libres donnèrent l'essor à leur activité elles se lancèrent au loin suer l'Océan, et Fondèrent le commerce moderne. Venise, Pise, Gênes, si enrichies par les croisades, furent imitées au nord par Lubeck. Brime et le Danemark ; la ligue hanséatique s'unit comme une nation contre l'anarchie féodale. La nécessité enseigna une construction de vaisseaux plus habile, une législation maritime, le droit de naufrage, la manière &approvisionner les flottes et de les armer. A l'aide de tous ces efforts, le commerce apporta à l'Europe les productions des centrées lointaines, d'utiles plantations, la canne à sucre, le mais, la prune de Damas, des armes des étoffes, et les richesses de l'Orient ou la quatrième croisade avait établi les peuples maritimes.

Enfin quelques résultats scientifiques ne doivent pas être méconnus. La géographie s'augmenta de plusieurs connaissances par les voyages des croisés et de leurs missionnaires, la science des Arabes fut communiquée à l'Europe, mais aussi leur amour du merveilleux, et la forme profane de leurs contes. C'est encore en ce temps que l'Église profita de son pouvoir,

pour propager partout les universités, et créa tous ces ordres religieux dont la plupart sont devenus des corporations enseignantes.

---

[1] Jacques de Vitry, *epist. ad Honorium papam*.

[2] Spiro qua l'ultimo fiato l'autorita degli Augusti in Roma. Muratori.

[3] Villehardouin.

[4] Villehardouin.

[5] Nicétas, *Isaac l'Ange*, 3-5.

[6] Nicétas, *Isaac l'Ange*, 3-5, 8.

[7] Nicétas, *Alexis III*, 1-1.

[8] Nicétas, *Alexis III*, 3.

[9] Nicétas, *Alexis III*, 8.

[10] Nicétas, *Alexis III*, 2-2.

[11] Nicétas, *Alexis III*, 3-3.

[12] Nicétas, *Constantinopolitanus status*, 5.

[13] Villehardouin.

[14] Voyez le plan de C. P. donné par Charles Dufresne dans ses notes sur l'*Alexiade*, au volume de Cinnamus, dans l'ancienne collection byzantine.

[15] Villehardouin.

[16] Nicétas, *Alexis III*, 3-10.

[17] Nicétas, *Isaac et Alexis IV*, 4.

[18] Nicétas, *Murzuffle*, 5

[19] Nicétas, *Constantin. status*, 5.

[20] Jacques de Vitry.

[21] Voyez De Guignes (*Hist. des Huns*, liv. XV). Fischer a cru que le prêtre Jean était le nom du patriarche des nestoriens. (*Hist. de Sibérie*.) D'autres l'ont cherché dans l'Abyssinie. Dans les archives de Kœnigsberg, deux lettres du grand maitre des teutoniques portent pour suscription *regi Abassiæ presbytero Johanni*. Abassie ne signifie pas l'Abyssinie, mais bien plutôt le pays des Abasses du Caucase. (Voyez Karamsin, *Hist. de Russie*.)

[22] Joinville.

[23] Phranzes, 1-4.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Des papes, de l'Allemagne et de l'Italie pendant les croisades (1098-1294). — Fin de la querelle des investitures ; formation de la monarchie sicilienne. — Guelfes et Gibelins, puissance des villes en Allemagne et en Italie ; Adrien IV, Alexandre III, Grégoire IX, Innocent IV, Frédéric Barberousse, Frédéric II. — Grand interrègne ; maison d'Anjou à Naples, Rodolphe de Habsbourg.

I

C'est surtout pendant les croisades que les souverains pontifes ont gouverné les affaires temporelles de l'Europe, par l'influence de leur suprématie spirituelle, et par la supériorité personnelle du génie. Cette prépondérance s'est fait sentir à tous les rois et à toutes les nations, mais plus particulièrement encore l'Italie et l'Allemagne.

Urbain II, sortant du concile de Clermont, revint à Rome, et soutenu de ceux qu'il avait animés au voyage de Jérusalem, il chassa de la ville Clément III ; l'antipape se réfugia dans le château Saint-Ange, et il paraissait encore capable de résister. Urbain parcourut l'Apulie, la Calabre, la Sicile que possédaient les Normands. Il fit rentrer sous l'obédience du pape les églises de Sicile que les Grecs avaient tenues subordonnées au patriarche de C. P., et pour récompenser Roger, il le nomma légat du Saint-Siège dans son comté, avec le droit de n'envoyer aux conciles convoqués par le pape que les évêques qu'il lui plairait ; c'est ce privilégie qui est désigné du nom de *Tribunal de la monarchie sicilienne*. Le pape revint ensuite avec des forces suffisantes, et occupa librement le siège pontifical, Pascal II, successeur d'Urbain (1099), acheva la ruine de Clément qu'il obligea d'aller mourir à Cilla di Castello, et triompha de trois autres intrus que les schismatiques prétendaient élever au pontificat. En même temps Conrad, fils de Henri IV, qui s'était révolté contre son père, mourut à Florence (1100) ; la

querelle des investitures n'était pas venue à sa conclusion, et pourtant paraissait terminée.

Tout à coup (1105) le marquis Thibaut e le comte Bérenger excitèrent à la révolte contre l'empereur son autre fils Henri, alléguant que le père avait été excommunié par les pontifes romains, le jeune Henri, soutenu par les princes de Souabe, de la France orientale, de la Bavière, entra sur cette terre de Saxe si facile à soulever contre l'autorité royale, attira à son obéissance tous les grands de cette nation, et fit tenir un concile à Nordhausen par l'archevêque de Mayence, Rotard, que l'empereur avait dépossédé. Ce concile ayant condamné la simonie, et d'autres choses contraires à l'Église romaine, le jeune Henri se porta pour le vengeur de tous les évêques, chassa des sièges épiscopaux les favoris de son père, et attira sur les siens la vengeance impériale[1].

Le royaume étant donc misérablement divisé contre lui-même, toutes ses forces étant réunies en armées, la terre ayant été ravage cruellement pat le fer et la flamme, le père et le fils vinrent camper sur les bords du Rhin. Le jeune Henri détacha de son père, le duc de Bohême et le marquis d'Autriche, et l'empereur, obligé de fuir, laissa à Rotard la liberté de retourner à son siège. Le fils vainqueur eut une entrevue avec son père à Bingen, et l'exhorta à l'obéissance envers l'Église romaine ; l'empereur demanda une diète, et elle fut indiquée à Mayence. Mais dans l'intervalle, il fut par une-ruse enfermé au château de Beckelheim. Les légats du siège apostolique survenant à la diète de Mayence (1106), publièrent l'anathème prononcé par les pontifes romains. L'empereur demandait à être entendu ; les grands redoutèrent une sédition du peuple, se rendirent près de Henri IV, et par leurs discours et leur habileté, le décidèrent à remettre à son fils les insignes de la royauté. Que cela soit juste ou ne le soit pas, dit Otton de Frisingue, je ne prononce pas[2]. Les grands de retour près de Henri IV, lui remirent les ornements impériaux, et les légats le couronnèrent.

Henri IV détrôné, se retira dans le pays des Belges, et fut reçu à Cologne, non comme un exilé, mais comme un roi. De là, il vint à Liège, et répondit aux démonstrations de respect qu'on lui prodiguait, par le récit de ses infortunes. Il écrivit au roi de France une lettre qui *amollirait des cœurs de roche* : Prince très-cher, disait-il, et en qui je mets tout mon espoir après Dieu, ô le plus fidèle de tous mes amis[3], je vous ai choisi entre tous pour vous raconter mes calamités et mes misères ; et je me

prosternerais à vos pieds, si je pouvais le faire sans rabaisser la majesté de l'empire. Mais Henri V rassemblait ses forces et s'approchait de la Meuse, déclarant le duc de la basse Lorraine ennemi de l'empire, il avait tenté en vain un combat qui tourna contre lui, quand son père mourut à Liège (1106). Jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée, le légat, s'opposa à ce que le corps de l'empereur fût déposé dans un lieu consacré. Cologne fut prise, la paix rétablie et les évêques dépossédés remis en possession de leurs sièges.

Cette triste fin du persécuteur de l'Église ne rendit pas Henri V lui-même plus prudent. Tandis qu'il essayait de soumettre le comte d'Alost et le roi de Hongrie, et d'enlever la Silésie aux Polonais, le pape Pascal II réclamait l'exécution du décret de Grégoire VII touchant les investitures. Henri V avait répondu qu'il ne gênerait pas la liberté des élections, mais qu'il prétendait les confirmer, donner aux élus l'investiture des droits régaliens, et recevoir l'hommage vassalitique ; il fit ainsi à Verdun et à Halberstadt. Pascal II passa aussitôt en France (1107), et dans le concile de Troyes, défendit l'investiture par les laïques. Des ambassadeurs de Henri V déclarèrent que leur maître ne souffrirait pas qu'une question de ce genre fût décidée dans un pays étranger, et qu'il viendrait à Rome pour défendre ses droits.

En effet, il rassembla une armée (1110), et campa près du Pô ; il avait trente mille cavaliers, sans compter ceux d'Italie qui accoururent, et son camp tenait un si grand espace, que l'œil n'en pouvait mesurer l'étendue. Il ordonna aux soldats d'allumer des feux pendant la nuit devant chaque tente, afin de donner aux indigènes un *spectacle de gloire humaine*[4] ; les villes de la Lombardie lui envoyèrent de riches présents : Milan seule refusa de le reconnaître pour souverain. En Toscane, Mathilde lui promit assistance contre tous ses ennemis, mais elle en exceptait l'Église. Enfin, le pape vint à Sutri pour conférer avec le roi germain ; les propositions de Pascal II surprirent Henri V, le roi prétendait au droit d'investiture pour conserver les droits régaliens, il n'avait donc qu'à reprendre ces droits, et à réunir au domaine de la couronne, les villes, marches, avoueries, forteresses, que des princes avaient donnée à l'Église ; l'Église aurait assez des dîmes, des offrandes, des terres qu'elle tenait des particuliers. Henri V prévoyant qu'une pareille concession ne plairait au clergé ni à la noblesse, accepta à condition que l'Église et les princes de l'empire l'accepteraient.

Le pape ne put décider les évêques ; l'empereur réclamant sa promesse, Pascal, obligé de refuser, fut arrêté aussitôt. L'évêque de Salzbourg, Conrad, par zèle de la justice, blâma cette action. Un des ministres de Henri tire son sabre, et le menace de la mort ; l'évêque tend la orge : J'aime mieux mourir, dit-il, que de cacher un pareil forfait. Aussitôt la multitude du peuple romain se soulève passe le Tibre, et surprend le roi à l'improviste devant les marches de l'église Saint-Pierre. Le roi, habile dans les armes, combattit hardiment, poussa les Romains jusqu'au Tibre, renversa les remparts de la ville, et sortit emmenant le pape captif ; il le tint en prison, le tourmenta, lui fit sentir la faim, puis exigea de nouvelles conditions. Le traité portait que l'élection des évêques et des abbés se ferait librement, sans simonie, avec le consentement du roi ; le roi donnerait l'investiture par l'anneau et la crosse, alors seulement l'élu serait consacré. L'empereur déciderait, si l'élection était contestée. Le pape n'inquiéterait plus Henri, ni pour les investitures, ni pour l'emprisonnement qu'il lui avait fait subir, et ne l'excommunierait jamais. Le pape ayant signé, revint à Rome, couronna Henri empereur, et lui remit ce privilège des investitures qui allait être révoqué bientôt comme un *pravilège*.

Henri V triomphait ; à son retour en Allemagne, il ensevelit en terre sainte le corps de son père, effraya les princes par la mort du comte Réginald, et épousa Mathilde, fille du roi d'Angleterre, Henri Ier ; dans la solennité de ses noces, le duc de Saxe, Lothaire, nu-pieds, couvert d'une saie, vint se jeter à ses genoux, et se livrer à lui ; car une grande terreur avait envahi le cœur de tous les princes, et nul n'osait plus se révolter[5]. On usa davantage en Italie ; les cardinaux pressaient, le pape Pascal de révoquer ses concessions arrachées par la force et dans la captivité. Il refusait fidèle à son serment, et ne voulait pas excommunier l'empereur ; les cardinaux condamnèrent eux-mêmes le traité ; et Gui, l'archevêque de Vienne excommunia le roi son suzerain. Cette nouvelle fut connue en même temps que la mort de la comtesse Mathilde ; cette princesse avait légué au Saint-Siège ses biens allodiaux mais non ses fiefs dont elle ne pouvait disposer. Henri V réclamant les fiefs comme empereur, et les alleuds comme héritier, passa une seconde fois en Italie (1116). A son approche, Pascal s'enfuit de Rome, et mourut. Son successeur, Gélase II, refusant de confirmer la convention de 1111, l'empereur fit élire à sa place Maurice Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Mais à la mort de Gélase, les cardinaux choisirent l'archevêque de Vienne qui avait excommunié Henri, et qui voulait

s'appeler Callixte II. Ce dernier devait terminer la querelle. Son arrivée à Rome ruina l'antipape. Bourdin, saisi par le peuple à Sutri, fut couvert d'une peau de mouton toute saignante, placé sur un chameau au rebours, et amené à la populace de Rome, qui l'eût tué si Callixte ne s'y fût opposé. Le schisme détruit, il entreprit l'empereur ; ses propositions n'étant pas d'abord acceptées, il excommunia Henri qui, devenu plus docile, promit de faire rendre à l'empire les droits de l'empire, à l'Église les droits de l'Église. Une diète étant assemblée à Worms où l'on devait s'accorder (23 octobre 1122), Henri remit au légat un acte par lequel l'empereur renonçait à l'investiture par l'anneau et la crosse, accordait aux églises le droit d'élire librement leurs prélats, et promettait de rendre et de faire rendre à l'Église de Rome les possessions et les droits régaliens qu'elle avait perdus depuis l'origine de la contestation. En retour, le légat remit à l'empereur un acte par lequel le pape consentait à laisser élire les évêques et les abbés d'Allemagne, en présence de l'empereur, sans violence ni simonie ; s'il s'élevait une contestation entre deux concurrents, l'empereur prononcerait par le conseil du métropolitain et des évêques de la province. L'*élu* recevrait de l'empereur par le sceptre les droits régaliens, mais non l'investiture de tout ce qui appartenait en propre à l'Église ; il prêterait pour le fief le serment. Hors de l'Allemagne, l'évêque élu et consacré recevrait l'investiture de la même manière. Ainsi, le *concordat de Worms* affranchissait la puissance spirituelle de l'Église, et retranchait la si-manie dans l'investiture du temporel. C'était tout ce que Grégoire VII avait voulu. Callixte II en eut l'honneur, et l'on célébra son œuvre par cette inscription publiée dans Rome :

Ecce Calixtus, honor patriæ, decus imperiale,

Burdinum nequam damnat, pacemque reformat[6].

L'empereur Henri mourut quelque temps après la paix (1125) ; il ne laissait pas d'enfants, et la maison impériale de Franconie s'éteignait en lui. Une brillante assemblée, convoquée à Mayence par l'archevêque de cette ville, réunit soixante mille hommes ; les archevêques, les évêques, les abbés et les prévôts des chapitres, les ducs, les margraves, les comtes, tous accompagnés de leurs vassaux et de l'élite de la noblesse. Le droit d'élection appartenait encore à tous ; mais déjà l'exercice de ce droit se modifiait singulièrement, et préparait dans le privilège de quelques-uns, l'exclusion du grand nombre. L'assemblée forma un comité de dix

princes, chargea de la *prétaxation*, c'est-à-dire du soin de lui désigner les candidats les plus dignes. On proposa donc quatre candidats, le margrave d'Autriche Léopold, le duc de Souabe Frédéric de Hohenstaufen, le duc de Saxe Lothaire, le comte de Flandre Charles le Bon. Le duc de Souabe l'eût emporté sans doute, s'il n'eût été absent, ainsi que le duc de Bavière ; l'archevêque de Mayence, appuyé d'un parti considérable de la petite noblesse, entraina successivement tous les suffrages, et fit proclamer Lothaire. Le duc de Bavière avait le privilège de suspendre l'élection du souverain, tant qu'il n'y avait pas lui-même consenti ; il approuva ce qui s'était fait, et le consentement des légats du pape, ayant tout confirmé, Lothaire fut couronné à Aix-la-Chapelle.

Le duc de Souabe déçu dans son ambition, et son frère Conrad, duc de Franconie, prétendaient au moins conserver quelques domaines impériaux que leur avait laissé prendre Henri V. Lothaire les réclama, et les grands vassaux, pairs de Frédéric, donnèrent raison, par leur sentence, à l'empereur ; Frédéric déclaré ennemi de la patrie, et mis au ban de l'empire, ne posait pas les armes, et opposait aux forces réunies de l'Allemagne, l'alliance de Henri le Superbe duc de Bavière. Lothaire lui ôta cette ressource, en mariant sa fille au Bavarois qui acquit par ce mariage l'espérance de posséder un jouir la Saxe. Réduit aux secours de son frère Conrad, le duc de Souabe ne céda pas encore ; Conrad, fier d'avoir délivré Nuremberg assiégé par l'empereur, prit le titre de roi des Romains, et descendant en Italie s'en fit couronner roi à Monza et à Milan.

Le Saint-Siège délivré de la querelle des investitures, soutenait maintenant une autre querelle contre les Normands ses vassaux. Le premier comte de Sicile, Roger, le frère et le compagnon de Robert Guiscard, était mort en 1101. Son fils, Roger le Jeune, lui avait succédé dans la Sicile et dans une partie de la Calabre : ce nouveau comte était destiné à réunir sous son autorité et sous le titre de roi, les trois États normands fondés au midi de l'Italie, avec la ville de Naples, jusque-là indépendante. Il crut en avoir trouvé l'occasion lorsque la mort de Guillaume II, le second héritier de Guiscard, laissa vaquer le duché de Pouille (1127). Il parut aussitôt à Salerne avec sept galères, et se fit reconnaitre, en qualité de souverain, par l'archevêque et les habitants ; Amalfi, Troia, Melfi, toute la Pouille suivit cet exemple. Cependant, d'après les usages féodaux, le pape, suzerain du pays, avait droit de réclamer la Pouille, comme fief dévolu au Saint-Siège, ou d'en conférer

l'investiture à son gré, c'est ce droit que réclama le pape Honorius II, et il annonça l'intention d'investir du fief vacant un neveu de Guiscard, Bohémond II. Tout ce qu'il put faire, ce fut de sauver Bénévent, et de renvoyer avec un refus deux ambassadeurs du Sicilien qui venaient demander l'investiture. Les succès de Roger, qui occupa Tarente, Otrante et Brindes, et la désertion des troupes pontificales, décidèrent Honorius à une entrevue sur le pont de Bénévent ; c'est là qu'il conféra à Roger l'investiture des duchés de Pouille et de Calabre, et de Naples.

La ressemblance de leurs embarras devait rapprocher le pape et l'empereur. Honorius II, allié de Lothaire, déclara nul le sacre de Conrad de Franconie, et excommunia ce prince lui-même : Lothaire le dépouilla de son duché, et ôta la Thuringe au seul ami qui restât à ce rival. La mort d'Honorius II amena des événements qui resserrèrent encore l'alliance de l'Église et de l'Empire (1130). Seize cardinaux s'étaient hâtés d'élire Innocent II ; les autres, plus nombreux, s'assemblèrent plus tard, et firent choix d'Anaclet, fils d'un juif converti, que les richesses de son père rendaient puissant dans Rome. Chacun des deux élus se déclara légitime, et deux partis s'étant formés, Anaclet força son adversaire à quitter Rome ; il rechercha l'appui de Roger, celui-ci venait d'obliger à l'hommage le prince de Capoue, Robert II ; Anaclet approuva cette violence, et par une bulle donna au vainqueur le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et le duché de Naples, Roger se fit couronner à Palerme, ajouta à ses titres le nom de roi d'Italie, reçut l'hommage volontaire du duc de Naples, et établit dans ses États la dignité d'*archimandrite* ou abbé général, qu'il se réserva à lui-même, en vertu du *privilège de Sicile*. Cependant Innocent II arrivait en France ; l'assemblée mixte d'Étampes, composée de prélats et de seigneurs, où siégeait le roi louis le Gros, et où saint Bernard parla avec sa puissance accoutumée, avait d'avance reconnu l'exilé pour chef légitime de l'Église. Louis le Gros vint au devant du pape avec toute sa famille, et les autres souverains, à son exemple, reconnurent Innocent II, à l'exception de Roger, et du roi d'Écosse. Après avoir tenu un concile à Clermont, Innocent vint à Liège[7], et dans une entrevue avec l'empereur où saint Bernard parut encore, il obtint la promesse d'être ramené dans Rome par l'assistance impériale. Lothaire vint en effet avec une armée ; mais il ne put entrer à Milan, il ne put chasser Anaclet de Rome, il ne put être couronné que dans l'église de Latran (1133). Le testament de Mathilde était toujours un objet de contestations ; le concordat de Worms n'avait rien décidé touchant les alleuds que cette princesse léguait au Saint-

Siège, et que l'empereur Henri V avait réunis à son domaine. Innocent II décida que ces alleuds appartiendraient à Lothaire, comme fiefs de l'Église, et après lui, au duc de Bavière, moyennant cent marcs d'argent par an. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers placés au bas du tableau qui représentait le sacre de Lothaire :

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores,

Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

Cette expédition avait plutôt nui que profité aux affaires du pape, en découvrant la faiblesse de son allié. Lothaire repassait en Allemagne pour surveiller les princes de Hohenstaufen, et pour céder définitivement la Saxe à son gendre Henri le Superbe Roger échappait à une révolte excitée par la fausse nouvelle de sa mort, dépouillait entièrement le prince de Capoue, et régnait vassal d'Anaclet. Les Pisans, alliés du pape, attaquaient et pillaient Amalfi, puis, vaincus, abandonnaient leurs conquêtes et ne remportaient que leur butin. Heureusement l'éloquence de saint Bernard termina la rivalité de l'empereur et des princes de Souabe[8] ; Frédéric et Conrad furent rétablis dans tous leurs fiefs et honneurs ; Conrad obtint même la première place parmi les ducs d'Allemagne, et le droit de porter la bannière impériale. En même temps, l'empereur de Constantinople, Jean Comnène, fit proposer à l'empereur d'Occident une alliance offensive et défensive contre le roi de Sicile. L'espérance de conquérir pour lui-même l'Italie méridionale, engagea Lothaire à une seconde expédition (1137) ; cette fois il parla en maître. Il s'établit juge entre Milan et Crémone, divisées par la guerre, fit proscrire par les princes d'Italie les Crémonais, et ravagea lui-même leurs terres et leurs forts. Les habitants de Bologne et de l'Émilie, qui avaient autrefois méprisé sa faiblesse, vinrent suppliants offrir leurs services. L'Apennin passé, il reçut la soumission d'Ancône, de Spolète, et des autres villes, tandis que le duc de Bavière allait chercher Innocent II. Dans l'Apulie et la Campanie, *il fit de si grandes choses qu'il surpassa tous les rois francs depuis Charlemagne*[9]. Il prit Capoue, Troia, Salerne, des châteaux forts, des citadelles inaccessibles ; il occupa Bénévent qu'il rendit au pape : il vainquit Roger en personne et le força de fuir. Mais tant de succès ne décidèrent encore rien. Tous ceux qui avaient suivi Lothaire, réclamaient le droit de retourner, après leur devoir fidèlement rempli, auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Il fallut donc se hâter de régler le sort de la conquête on déclara Rager ennemi, et on donna la

Pouille et la Calabre au comte Réginald. L'empereur voulait exercer aussi bien que le pape le droit d'investiture ; ils convinrent donc que, pendant la cérémonie, chacun d'eux tiendrait à la main un étendard. Tel fut le dernier acte de l'empereur Lothaire ; il mourut au pied des Alpes, avant de revoir l'Allemagne (1137).

Le pape restait seul en présence de Roger et d'Anaclet. Le Sicilien, avec des forces nombreuses, menaçait Réginald, et rejetait la médiation de saint Bernard. Cependant la mort d'Anaclet détruisait son parti. Innocent II convoquant alors au palais de Latran un concile œcuménique, y prononça, devant deux mille prélats, ces paroles mémorables : Vous savez que Rome est la capitale du monde, que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques, par la permission du pontife romain, comme à titre de fief, et que sans cela on ne peut les posséder légitimement. Tous les actes d'Anaclet furent cassés, et un successeur que les schismatiques avaient voulu donner à cet antipape, abdiqua ses prétentions ; ainsi fut terminé le schisme. Il ne fallait plus vaincre que Roger, à qui la mort de Reginald ôtait une grande crainte. Comme Léon IX, Innocent II voulut commander lui-même la guerre contre cet ennemi ; comme Léon IX, il fut vaincu, fait prisonnier, et traité en suzerain par le vainqueur. Roger demanda son pardon et une réconciliation entière. Le pape fit la paix, recouvra Bénévent, et en échange reconnut Roger et ses descendants, pour rois de Sicile, ducs de Pouille et de Calabre, à la condition de prêter hommage au souverain pontife, et de payer un tribut annuel de six cents pièces d'or. Il n'était point question de Naples dans ce traité ; mais les Napolitains vinrent eux-mêmes à Bénévent se soumettre à Roger, et obtinrent pour duc un de ses fils (1139).

II

La mort de l'empereur Lothaire II ouvre la querelle des *Guelfes* et des *Gibelins*.

Deux familles redoutables par leur puissance se disputaient le trône impérial, la famille Welf et la famille de Hohenstaufen ; la première était représentée par Henri le Superbe, duc de Bavière, gendre de Lothaire II, à qui son beau-père avait conféré les duchés de Saxe et de Toscane, et qui tenait en ce moment les ornements impériaux[10] ; la seconde était représentée par le duc de Souabe, Frédéric, et par son frère Conrad, duc

de Franconie, qui s'était autrefois déclaré et fait reconnaître *roi des Romains*. Henri le Superbe avait mérité, avec son nom, la haine de tous ceux qui l'avaient vu dans la guerre d'Italie ; et sa puissance qui s'étendait, comme il s'en vantait lui-même, de la mer à la mer, du Danemark à la Sicile, était un grand motif de crainte. Une élection furtive débarrassa les princes allemands d'un tel empereur ; l'archevêque de Trèves convoqua à Coblentz une assemblée des princes de Be n parti, et, sans attendre l'arrivée des États de Saxe et de Bavière, qui auraient certainement choisi leur duc, il fit proclamer le duc de Franconie sous le nom de Conrad III. Le couronnement se fit avec la même rapidité, à Aix-la-Chapelle, par les mains du légat d'Innocent II, et les Saxons, puis les Bavarois, après quelque hésitation, approuvèrent tout ce qui s'était fait. Henri le Superbe se soumit lui-même, et rendit les ornements impériaux, dans la diète de Ratisbonne (1138).

Si Conrad III eût voulu s'en tenir là, il n'y aurait pas eu de rivalité entre sa famille et la famille Welf ; mais il prit facilement ombrage d'un prince qui avait failli l'emporter sur lui, et qu'on pouvait à juste titre soupçonner de mécontentement et d'ambition turbulente. A la diète d'Augsbourg, il déclara n Henri le Superbe que sa puissance était trop grande pour un vassal, et qu'elle menaçait la tranquillité de l'empire ; il le somma en conséquence d'abandonner un de ses duchés. Il savait bien que Henri le Superbe n'y consentirait pas, et, profitant de cette résistance et de la haine que les autres princes portaient à son rival, il le déclara déchu de la Saxe, qu'il conféra au margrave de Brandebourg, Albert l'Ours, et de la Bavière, qu'il conféra au margrave d'Autriche, Léopold IV. Ce coup hardi étonna tout le monde ; la crainte vint ensuite de laisser prendre trop d'autorité à l'empereur. Les Saxons réclamaient pour leur duc, plusieurs des princes qui avaient jusque-là soutenu Conrad, se tournèrent du côté de Henri le Superbe ; Albert l'Ours fut chassé de la Saxe, et Henni le Superbe.se préparait à chasser également le margrave d'Autriche quand il mourut (1139). Il laissait un fils de dix ans, Henri le Lion, qu'il avait recommandé à l'archevêque de Magdebourg ; les Saxons soutinrent cet enfant, et ôtèrent toute espérance à son rival dans leur duché ; mais le défenseur de la Bavière, Welf d'Altorf, onde de Henri le Lion, après d'heureux combats, fut vaincu dans une grande bataille. !l avait chassé le roargravè d'Autriche, il voulu délivrer son château de Winsberg assiégé par Conrad ; il donna aux siens pour cri de guerre le nom de sa famille *Welf* ou *Guelfe* ; les partisans de l'empereur se servirent alors du nom de Waiblingen, petite ville dont la possession avait été le commencement de

la fortune des Hohenstaufen de là les dénominations de Guelfes et de Gibelins. Welf d'Altorf vaincu ne put donner aucun secours à ceux qui défendaient le château. Conrad irrité de la résistance, ne voulut accorder qu'aux femmes la permission de sortir avec ce qu'elles avaient de plus précieux ; elles emportèrent toutes leurs maris sur leurs épaules. La mort du margrave d'Autriche rendit ensuite un accommodement plus facile. Conrad restitua la Saxe à Henri le Lion, à condition que celui-ci renonçât à la Bavière ; la Bavière fut donnée au nouveau margrave d'Autriche, Henri Jochsammergot et le margraviat de Brandebourg, pour dédommager Albert l'Ours, fut érigé en fief immédiat de l'empire. Welf d'Altorf mécontent, continua encore quelque temps la guerre contre le duc de Bavière, mais sans succès (1142).

Les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* ont donc pris naissance ; ils désignent d'abord les partisans de la famille de Henri le Superbe, et de la maison impériale de Souabe. Plus tard la rivalité de ces deux familles s'étant renouvelée pendant que l'empereur faisait la guerre à l'Italie, et les Italiens qui combattaient pour leur indépendance nationale s'étant unis aux Guelfes, le nom de Guelfes désigna les partisans de l'indépendance italienne, le nom de Gibelins, les partisans de l'autorité d'un empereur étranger. Plus tard encore, quand les empereurs eurent perdu l'autorité réelle sur l'Italie, et que dans les villes italiennes devenues républiques, il s'éleva des seigneurs qui s'efforcèrent de constituer à leur bénéfice de petites royautés, en s'appuyant de la volonté des empereurs, le nom de Guelfes désigna les partisans de la liberté républicaine, le nom de Gibelins, les seigneurs et leurs partisans.

La lutte de l'Allemagne et de l'Italie était la conséquence inévitable de leur réunion sous un seul maitre. Les Italiens ne voulaient pas dépendre des Allemands, et ils s'étaient essayés à la résistance depuis le règne de Henri II, et sous les princes de la maison de Franconie. ; une grande rivalité se préparait. Comme les habitants des villes tiennent le premier rang dans cette lutte, il importe de rechercher quelle était la situation particulière des villes au milieu du gouvernement féodal.

En Allemagne, un très-grand nombre de villes étaient demeurées sous l'autorité immédiate des empereurs, quoique enclavées dans les États des grands vassaux. Les Ottons avaient confié aux évêques l'*avouerie*, ou la lieutenance impériale des meilleures villes du domaine. L'empereur Henri V révoqua successivement ces concessions et rétablit la plupart

des cités dans leur ancienne immédiateté : Lothaire II suivit cet exemple, et ses successeurs s'appliquèrent comme à l'envi à multiplier ces petites républiques. Henri fit plus, il trancha d'autorité sur les anciens règlements qui faisaient une distinction entre les citoyens libres et les artisans ; et voulant fortifier le corps de bourgeoisie des villes de Spire, de Worms, et autres, il affranchit tous les artisans, gens de métier, et habitants serfs qui s'y trouvaient, et leur accorda les droits et la qualité de citoyens. Ce fut alors que, pour maintenir l'ordre parmi ces bourgeois agrégés, on établit des tribus et des communautés de gens de métiers, Les citoyens nobles s'unirent de leur côté sous le nom de *monnayeurs*, et se séparèrent entièrement des *francs-bourgeois*, avec lesquels ils avaient eu jusqu'alors plus d'une sorte de liaison. Les *francs-bourgeois* dédaignant, à leur tour, tout commerce avec les membres des tribus, se cotisèrent pareillement, et introduisirent ; par ce moyen, une nouvelle distinction, que l'empereur Lothaire II adopta lui-même dans une charte accordée à la ville de Mayence, en 1135, où il différencia les *familiæ* ou les nobles, des *liberi* ou francs-bourgeois, et ceux-ci des *cives opifices* ou *bourgeois artisans*... Les empereurs statuèrent aussi qu'un serf étranger qui, s'étant réfugié dans une ville, y demeurerait un temps déterminé, sans être réclamé par son maitre, recouvrerait sa liberté et serait reçu dans les tribus. Outre l'avantage particulier que les villes retirèrent de la réception des artisans, au nombre de leurs citoyens, ii en résulta un bien universel pour toute l'Allemagne. Jusqu'alors les arts et les métiers les plus utiles avaient flétri ceux qui les exerçaient et les préjugés de la nation germanique étaient parvenus au point que les personnes libres qui s'adonnaient au commerce se ravalaient au-dessous de la condition des affranchis, et tombaient dans une espèce de servitude, pareille à celle que le moyen âge avait imposée aux Juifs. Les Slaves du Mecklembourg, de la Poméranie, et du Holstein, profitèrent de ces erreurs des fiers Germains., pour attirer à. soi tout le commerce et toutes les manufactures de cette monarchie. Tout changea de face, après que Henri V eut déclaré libres les artisans et les négociants les fleuves de l'Allemagne se couvrirent de barques ; une abondance, inconnue jusqu'alors, passa des villes dans la campagne, et les commerçants acquirent, en moins de cent cinquante ans, une puissance qui fit trembler plus d'une fois les rois de Suède et de Danemark[11].

En Italie, la seconde invasion et l'éloignement des empereurs avaient successivement fait de toutes les villes de petits États, auxquels il ne manquait qu'une déclaration officielle pour être indépendants tout à fait.

En présence des Sarrasins et des Hongrois, elles s'étaient bâti des fortifications, par droit de danger, à l'exemple des seigneurs féodaux. Otton Ier leur permit ensuite de se donner une administration municipale ; et chaque ville plaça à sa tête deux consuls annuels, élus par de libres suffrages, et chargés de présider les différents conseils. La *faida*, le droit de la défense et de la vengeance personnelle, appartenant à quiconque avait l'existence politique, les villes, ainsi constituées, le prirent comme les seigneurs, et organisèrent leurs milices. L'archevêque de Milan, Eribert, inventa, au commencement du XIe siècle, le *caroccio*, char à quatre roues, traîné par quatre paires de bœufs, au-dessus duquel s'élevait un Christ les bras ouverts, et l'étendard de la ville entre deux voiles blanches ; un chapelain l'accompagnait jusque sur le champ de bataille, et y célébrait les saints mystères ; la garde en était confiée aux meilleurs soldais. Toutes les villes adoptèrent l'invention des Milanais, et se donnèrent ainsi hors de leurs murs, un signe de nationalité, un gage de la liberté de leur patrie, qu'il était honteux de laisser aux mains de l'ennemi, et pour lequel il fût glorieux de mourir. Les nobles, qui habitaient ordinairement dans les campagnes devinrent jaloux de l'importance des bourgeois. Plusieurs nobles relevaient des évêques des villes, et se plaignaient des vexations de ces suzerains ; les évêques étaient ordinairement soutenus par les bourgeois, dont ils défendaient les institutions, et ils pouvaient, souvent à leur gré, dépouiller leurs vassaux turbulents. D'autres nobles craignaient d'être conquis par les bourgeois, et assujettis à l'égalité et aux devoirs de la cité. L'autorité impériale, également suzeraine des bourgeois et des nobles, ne s'entremettait dans ces querelles que pour attester par ses efforts son impuissance. Sans parler des usages féodaux et de ce droit de guerre qui donnait des armes à toutes les mains, quelle autorité pouvait exercer en Italie un souverain étranger dont le séjour sur cette terre conquise n'était jamais qu'un voyage ? L'empereur y venait ordinairement une fois pendant son règne, se présentait de ville en ville, prenait en Lombardie la couronne de fer, et n'avait pas toujours le loisir ni la force d'aller à Rome recevoir la couronne impériale. Il prononçait des ordres, contraignait à l'exécution ceux qu'il pouvait vaincre, se retirait devant la résistance, et quand ses vassaux allemands, après avoir accompli leur temps de service, réclamaient le droit de retourner dans leurs familles, il s'exposait à rester seul, s'il ne repassait les Alpes avec eux. De là cette grande importante des villes italiennes. Jamais les droits des empereurs sur les villes, jamais les devoirs des villes envers les empereurs n'avaient été clairement définis. L'absence du maître, la richesse du commerce, et la force qui en

résultait, poussaient les esprits à la liberté républicaine. Les nobles des campagnes subirent, faute de protection, le joug des bourgeois, et ne conservèrent leurs terres que par la recommandation qui les agrégeait aux villes. Au milieu du XIIe siècle, toute la Lombardie était ainsi divisée en villes, dont chacune avait attiré à soi tous ceux qui habitaient son territoire : on ne trouvait plus de grand de noble, de puissant, qui n'eût subi la domination d'une ville. Tout était bon aux bourgeois, pour faire la guerre ; des hommes de condition inférieure, des ouvriers dans les arts mécaniques, que, dans les autres contrées, on repoussait comme une honte, des nobles occupations, mais que les villes acceptaient dans leur milice ou élevaient aux charges[12]. Du reste, l'activité des bourgeois tournait quelquefois contre eux-mêmes ; les villes se faisaient la guerre entre elles, faute d'avoir d'autres ennemis à combattre. En 1111 Milan détruisit Lodi, et défendit aux vaincus de relever jamais leurs murailles. Côme fut forcée de démanteler ses forteresses, et s'engagea à servir les Milanais dans toutes les guerres. Vers l'an 1143, une atroce rivalité de Venise et de Ravennes, de Vérone unie à Vicence, et de Pavie unie à Trévise, de Pise unie à Florence, et de Sienne unie à Lucques, couvrit l'Italie de sang, de ravages et d'incendies.

Rome elle-même se ressentait de cette fermentation républicaine. Il y avait toujours dans cette ville un parti qui ne voulait pas de la seigneurie du pape, et qui, tout en affectant le respect de son autorité spirituelle, repoussait son autorité temporelle et réclamait le rétablissement de l'ancienne république romaine, L'hérésie des *politiques* favorisait celte misérable réminiscence du passé. Le moine Arnaud de Brescia, disciple d'Abeilard, enseignait que les possessions temporelles de l'Église étaient un abus, et que le clergé devait se contenter des dîmes et des offrandes ; il mêlait d'autres erreurs à ces déclamations[13]. Le concile de Latran (1139) le condamna et le força à Fuir à Zurich. Mais sa doctrine était matée après lui. Les Romains, si fiers de leur nom, venaient de prendre la ville de Tibur qui avait soutenu Anaclet. Ces conquérants futurs du monde prétendaient imprimer une grande crainte de leur puissance aux vaincus, et ils réclamaient la destruction de la ville conquise. Innocent II s'y opposa. Aussitôt les politiques se soulèvent, s'assemblent au Capitole et rétablissent un sénat : ils croyaient déjà les temps glorieux revenus. Innocent mourut sur ces entrefaites, et fut remplacé par Célestin II, qui ne régna qu'un an[14]. Lucius II ne put faire prévaloir la raison contre la folie romaine. Il vit les politiques placer un patrice à la tête du sénat, et élever à ce titre le frère d'Anaclet. Le patrice fut investi de tout le

pouvoir, de tous les droits régaliens dans la ville et hors de la ville ; on ne laissa au pape que les dîmes et les offrandes ; Lucius II périt des suites d'une sédition (1145). Eugène III, qui le remplaça, erra d'abord de retraite en retraite. Les Romains firent reconnaître par la force l'autorité de leur patrice, abattirent les tours des laïques, renversèrent les maisons des cardinaux et du clergé, profanèrent l'Église de Saint-Pierre, et extorquèrent aux pèlerins des offrandes qu'ils gardaient pour eux-mêmes. Eugène III parvint cependant, avec l'aide des tiburtins et les foudres de l'excommunication, à les réduire pour un moment à l'obéissance ; mais comme Innocent II, il refusa la destruction de Tibur, et prit la route de l'Allemagne.

L'empereur Conrad III, sollicité par l'empereur de Byzance Jean Comnène, se préparait à combattre le roi de Sicile Roger. Il y était encore excité par le nouveau sénat et le nouveau peuple romain ; ceux-ci apprenant qu'Eugène III comptait sur les secours de l'Allemagne, voulurent le prévenir :ils écrivirent à Conrad que tout ce qu'ils avaient fait, ils l'avaient fait pour lui, afin de rétablir en sa faveur l'empire de Constantin, et résumèrent en quelques méchants vers latins, au milieu d'une longue lettre en prose, les souhaits qu'ils formaient pour lui :

Que le roi soit puissant, qu'il obtienne ce qu'il désire, qu'il domine sur ses ennemis, qu'il siège à Rome, qu'il gouverne le monde. Prince de la terre, comme Justinien, César, qu'il exerce les droits de César, et le pape les siens, et que Pierre paye le tribut, selon l'ordre de Jésus-Christ.

La publication de la seconde croisade (1146) empêcha l'empereur de se décider, et suspendit la solution de toutes ces querelles. Roger, que tant d'inimitiés menaçaient, fut libre d'agir, et de se venger. Il combattit heureusement pour lui-même et pour le pape. En 1146 il attaqua les Grecs, prit Corfou sans combat, ravagea l'Acarnanie, et toute la côte. Il pénétra dans le golfe de Corinthe, dans le port de Crissa, sans rencontrer d'ennemi égal à son audace. Laissons parler ici les Byzantins ; l'emphase de leur langage exprime trop bien leur terreur et la vanité de leur orgueil. Tandis que Roger se montrait sur les côtes, le commandant de sa flotte faisait sortir des vaisseaux, des hommes pesamment armés, d'autres armés à la légère comme ces monstres marins qui cherchent leur nourriture sur les deux éléments ; il envahit la Béotie, et courut en renversant les villes sur son passage jusqu'à Thèbes. L'homme insatiable ! il dépouilla les habitants qui avaient une grande réputation de richesse,

et *ne craignit pas une victoire cadméenne*. Ses vaisseaux enfoncèrent sous le poids de l'or et de l'argent ; il attaqua ensuite Corinthe, et même l'Acrocorinthe, la citadelle, où tous avaient déposé leurs trésors. Ce château fort, sur une haute montagne, avec ses eaux limpides et sa fontaine de Pirène, célèbre dans l'*Odyssée*, malgré la nature et le travail des mains humaines, fut occupé par les *francs siciliens*[15]. Cette guerre avait introduit dans la Sicile et dans l'Italie, des ouvriers en soie[16], et déjà Roger attaquait Tripoli et les pirates de l'Afrique musulmane. En 1149, il ramena dans Rome le pape Eugène III, et retourna contre les Grecs. L'empereur Manuel, semblable au Jupiter d'Homère ou à Thémistocle que les trophées de Miltiade empêchaient de dormir, roulait dans son esprit ce qu'il avait à faire[17]. Il rassembla de nombreux vaisseaux, et mit sur quelques-uns le feu grégeois qui depuis longtemps n'était plus employé, Corfou, occupé par les Siciliens, fut menacé, et les Vénitiens s'unirent aux Grecs. Georges, général de Roger, ne se sentant pas capable de résister, alla mettre le feu aux faubourgs de C. P., et lança une flèche enflammée contre le palais impérial. Les Grecs reprirent Corfou ; mais une tempête empêcha la flotte de Manuel d'aller attaquer la Sicile, et la paix fut faite sur la demande du pape. Roger se vengea sur l'Afrique où il fit quelques conquêtes. Mais la mort l'arrêta en 1164 ; il eut pour successeur son fils Guillaume le Mauvais[18].

Conrad III était mort au retour de la croisade (1162), après avoir désigné pour successeur au trône impérial, non pas son jeune fils, Frédéric de Rothenbourg, mais son neveu Frédéric Barberousse duc de Souabe. Cette désignation décida le choix des princes allemands auxquels s'étaient adjoints quelques barons d'Italie. Les uns et les autres espéraient beaucoup de l'énergie de ce prince, pour la pacification de l'Allemagne toujours menacée par la turbulence de Henri le Lion, et pour la pacification de l'Italie. Frédéric Barberousse commença par citer devant son arbitrage, trois compétiteurs qui se disputaient le royaume de Danemark, et l'ayant adjugé à Suénon, il en investit ce prince comme d'un fief de la couronne germanique. Il voulait ensuite porter la guerre en Hongrie, et ramener cette contrée par la force dans la dépendance de l'empire Les États s'y opposèrent. On préférait mettre fin par un arrangement aux réclamations des princes guelfes, et à la diète de Constance, les députés de Lodi étant venus demander justice des Milanais, on voulait saisir cette occasion d'assujettir de nouveau les villes italiennes. Quatre diètes successives à Wurtzbourg, à Spire, à Worms, à Gozlar, réclamèrent la Bavière pour Henri le Lion. Le

margrave d'Autriche, qui ne voulait pas rendre ce duché, fut condamné par ses pairs, et il eût sans doute subi une guerre terrible, si de pressantes sollicitations n'avaient fait décréter une guerre contre l'Italie. Le héraut impérial, chargé de porter aux Milanais l'ordre de laisser rebâtir Lodi, avait été assommé par le peuple, et ses lettres déchirées. Le comte de Capoue Robert invoquait l'empereur contre Roger, Les demandes contradictoires du pape et du peuple romain semblaient livrer Rome aux Allemands. Frédéric prit donc le parti de passer les Alpes. Ni lui-même, ni ceux qui l'appelaient ne savaient encore ce que deviendrait cette guerre. Ce n'est qu'après la première expédition que la question sera nettement posée, et que la lutte s'engagera ouvertement entre la liberté italienne et l'ambition germaine.

Frédéric, ayant passé les Alpes, campait dans la plaine de Roncaglia, sur le Pô, non loin de Plaisance, à la manière des rois francs et teutons, qui faisaient halte pendant quelques jours dans cette plaine, quand ils venaient demander la couronne impériale. On suspendait un bouclier à une barre de bois ; le héraut de la cour appelait tous les chevaliers qui avaient des fiefs, pour faire garde au roi pendant la nuit, et ceux-ci appelaient à leur tour leurs feudataires. Le jour suivant, ceux qui étaient convaincus d'avoir manqué à la garde nocturne, amenés en présence du roi, des autres princes et des hommes illustres, étaient condamnés à perdre leurs fiefs ; il en était de même de ceux qui, par mauvaise volonté pour leur seigneur, étaient restés dans leur pays. C'était encore l'usage qu'en arrivant en Italie, le roi envoyât devant lui quelques-uns de ses familiers à chaque ville, pour réclamer les droits dus au fisc royal, et que les habitants du pays appelaient *foderum*. Alors toutes les dignités, toutes les magistratures cessaient devant cette justice royale établie par une ancienne coutume ; il fallait fournir aux soldats et au roi, toutes les choses utiles à la vie, excepté les bœufs et les semences nécessaires à l'agriculture. Si les villes osaient contredire ces réclamations, ou ne payer qu'une partie, elles étaient attaquées et détruites, et de là tant de ruines dans la Lombardie[19].

Frédéric tenant donc à Roncaglia une diète des princes et des consuls des villes, diverses plaintes s'élevèrent. On entendit le marquis de Montferrat, Guillaume, qui presque seul des barons italiens avait évité la domination des villes, l'évêque d'Asti, et les députés de Côme et de Lodi. Le roi annonça qu'il passerait par Milan., et retint auprès de lui comme guides, les consuls de cette ville. Tandis que les-députés de Gênes lui

apportaient des présents, les consuls le conduisaient par des lieux arides où l'on ne trouvait pas de vivres à prendre ou à acheter. Il s'irrita ; les Milanais osaient lui offrir de l'argent pour qu'il approuvât leurs actes ; des pluies fréquentes exaspéraient son armée ; il déclara donc la guerre aux Milanais, et ravagea leurs châteaux, entre autres celui qu'ils avaient construit pour maintenir l'obéissance de Novare. Les habitants de Cheri et d'Asti avaient repoussé ses ordres ; à son approche, ils s'enfuirent dans les montagnes voisines ; les deux villes furent démolies et brûlées. Après une trêve accordée au besoin de repos des soldats, pendant laquelle nul à l'inférieur du camp ne devait porter les armes, ou nuire aux alliés, il s'approcha de Tortone, amie des Milanais contre Pavie. Tortone se fit mettre au ban de l'empire pour son refus de quitter ses alliés, et ferma ses portes : cernée de tous côtés, par le roi à l'occident, le duc de Bavière devant le faubourg, les Pavésans dans la campagne, à l'orient et au nord, elle résista deux mois aux machines de tout genre, et ne se rendit qu'à la condition que tous auraient la vie sauve, et emporteraient ce qu'ils voudraient. Frédéric détruisit du moins la ville ; et invité à se rendre à Pavie, il s'y fit couronner aux grands applaudissements du peuple. Il passa ensuite par Plaisance et Bologne, et arrivé en Toscane, il ordonna aux Pisans d'armer une flotte montre Guillaume, fils de Roger ; enfin il se dirigea vers Rome[20].

A Eugène III avait succédé, après un court intervalle, un Anglais, Adrien IV — Nicolas Brekspeare. Arnaud de Brescia, qui était revenu à Rome dès le pontificat d'Eugène III, y demeurait toujours ; Adrien IV jeta l'interdit sur la ville de Rome : le peuple força le sénat de chasser le prédicateur ; mais on ne savait pour quel parti le roi germain allait se déclarer ; le pape retiré dans le Fort de Castellane, fut surpris de se voir amener, de la part du roi, Arnaud de Brescia pris en Campanie ; et il vint lui-même au camp de Frédéric. Une ambassade romaine arriva presque au même moment : elle parlait fièrement du Capitole rendu à son ancienne gloire, du sénat régénéré, du retour des temps glorieux ; elle exigeait pour Rome des conditions, l'assurance de la paix, une somme de cinq mille livres pour les officiaux qui seraient chargés de proclamer l'empereur, le sacrifice de son sang, s'il le fallait, pour écarter de Rome toute injure, et des privilégies confirmés par un serment[21]. Frédéric répondit avec dédain : J'avais beaucoup entendu parler de la sagesse et du courage des Romains, mais surtout de leur sagesse : je m'étonne donc de vos paroles, plus arrogantes que sages. Je reconnais que Rome a été grande et puissante : mais d'abord sa noblesse a été transférée à une ville

d'Orient ; ensuite un Franc est survenu, véritablement noble par son nom et ses hauts faits, qui lui a enlevé la liberté. Tout est aujourd'hui en notre pouvoir, vos consuls, votre sénat, vos soldats. Ce que vous demandez est juste ou ne l'est pas ; s'il est injuste, il ne vous appartient pas de le demander, ni à moi de l'accorder. Cependant Frédéric prit ses précautions ; par le conseil du pape, il fit entrer dans la cité Léonine et près de l'église de Saint-Pierre un corps de mille hommes, et entra lui-même précédé d'Adrien. Pour que la cérémonie de son couronnement ne fut point troublée par le peuple, une garde veillait au pont voisin du château Saint-Ange. Mais quand le peuple rassemblé au Capitole avec les sénateurs eut appris qu'on ne lui avait pas demandé son consentement, il s'élance furieux au delà du Tibre, et tue dans l'église de Saint-Pierre quelques gardes impériaux ; l'empereur, rassemblant les siens, accablés de soif et de fatigue, commence le combat. Les femmes romaines animaient leurs maris, mais les Allemands remportèrent ; à les voir renverser et tuer les Romains on eût cru les entendre dire : Rome, reçois pour l'or d'Arabie le fer allemand, voilà l'argent que ton prince te donne pour ta couronne ! C'est ainsi que les Francs achètent l'empire ; voilà les serments qu'il te prête ! Mille Romains périrent tués ou noyés, et deux cents furent pris ; mais le climat était plus dangereux que les armes[22]. L'ardente canicule rendait l'air épais et mortel ; l'empereur remonta vers le nord, exigeant de plusieurs villes le *foderum* que Spolète refusa ou paya en monnaie fausse. Les Spolétins résistèrent, vinrent au-devant de l'armée ; mais repoussés et suivis de près, ils ne purent fermer leurs portes. La ville fut pillée, brillée ; ceux qui échappèrent se sauvèrent à moitié nus sur une montagne voisine ; en même temps les exilés du royaume de Naples rentraient chez eux, bravant le successeur de .Roger, sous la protection allemande. Ce châtiment et ces menaces n'effrayèrent pas les Véronais. Par un antique privilège de Vérone, les empereurs, à leur arrivée en Italie ou à leur départ, ne passaient pas dans cette ville, mais traversaient l'Adige sur un pont de bateaux au-dessous des murs. Cette fois, le pont avait été préparé de manière à se rompre quand, une partie de l'armée ayant passé, l'autre pourrait être, facilement détruite. L'armée traversa pourtant sana dommage, mais des embuscades l'attendaient sur la route pour exiger des cavaliers leurs cuirasses et leurs chevaux, et de l'argent du roi. Heureusement Otton de Wittelsbach, comte palatin de Bavière, tourna un corps de troupes sur la route de Vérone à Trente, le vainquit, et fit pendre ses prisonniers, à l'exception d'un seul qui fut chargé de l'exécution[23].

Lorsque Frédéric reparut en Allemagne, il ne trouva dans ce pays aucune résistance à ses volontés. Il fit rendre la Bavière à Henri le Lion ; seulement, pour dédommager le margrave d'Autriche, Henri le Jochsammergot, il détacha de la Bavière le pays au-dessus de l'Ens, qu'il joignit à l'Autriche, et donna au margrave le rang de vassal immédiat, et même le privilège de disposer de son duché à l'extinction de ses héritiers. A la diète de Worms il punit l'archevêque de Mayence et le comte palatin du Rhin, qui troublaient de leurs querelles la tranquillité publique, et condamna le palatin à la peine de la cynophorie ; il cita l'évêque de Ratisbonne, qui, élu par le clergé et le peuple, consacré par son métropolitain, avait sous-inféodé quelques fiefs de son église, avant d'avoir lui-même reçu de l'empereur les droits régaliens[24]. Il attaqua la Pologne, dont le duc, Boleslas IV, prenait le titre de roi, et refusait à l'Allemagne un hommage qu'il fut contraint de rendre ; les villes se plaignant des péages nombreux établis par les princes, l'empereur abolit tous les péages du Mein entre Bamberg et Mayence. Il donna ensuite au duc de Bohême le titre de roi, avec le tribut payé par la Silésie et la Pologne.

L'Italie ne s'était pas si facilement résignée. Cette fierté de Barberousse, qui surpassait Otton le Grand, qui parlait aux villes des droits impériaux avec le bon des anciens Romains, qui s'attribuait, en présence de Rome, l'héritage de la puissance romaine, qui attentait déjà à la succession de Guiscard et de Roger, cette fierté inquiétait et soulevait tous les partis. Le pape, jusqu'alors allié de l'empereur, allait être averti des dangers de cette alliance, et devenir le chef de la résistance italienne. Le Normand de Naples, Guillaume, fils de Roger, s'était maintenu, malgré le puissant empereur. Les Grecs de Manuel Comnène, en relation avec les Allemands, avaient soustrait des lettres marquées du sceau de Barberousse, et les portaient en Campanie et en Apulie, comme un témoignage de la donation que l'empereur d'Allemagne leur avait faite. Attaqué par les Grecs et par les exilés, Guillaume Ier fut un moment réduit (1155) aux villes de Salerne, Troia, Naples, Melfi, Amalfi et Sorrento[25]. Le pape Adrien IV, délivré d'Arnaud de Brescia, attaquait lui-même son vassal, après lui avoir refusé le titre de roi. Il recevait directement l'hommage des barons du royaume, et Guillaume eut besoin d'une grande victoire pour obtenir l'investiture (1156). Cette paix déplut à Frédéric, un mot mal interprété décida la rupture. Au moment où Frédéric, l'invincible empereur des Romains, recevait le salut cordial et l'affection de Henri, roi d'Angleterre, duc de Normandie et comte

d'Anjou, où des ambassades de la Dacie, de la Pannonie, de l'Italie, de la Bourgogne, apportant des présents et des supplications, s'admiraient l'une l'autre avec un certain effroi ; à ce moment deux légats du pape Adrien IV parurent à la diète de Besançon[26]. ils apportaient une lettre où Adrien, se plaignant qu'un évêque ait été arrêté sur les terres de l'empire, rappelait à Frédéric quels services il lui avait rendus, comment l'Église romaine l'avait reçu, lui avait conféré la couronne impériale. Il ajoutait ; Nous n'avons pas de repentir d'a-voir- ainsi satisfait tous les désirs de : ta volonté ; si la chose eût été possible, ton excellence aurait reçu de nous de plus grands bienfaits[27] (*beneficia*). Ce mot, qui dans la langue féodale voulait dire des fiefs, choqua l'empereur et les princes. Le légat Roland dit a son tour : Si l'empereur ne tient pas la couronne impériale du pape, de qui la tient-il donc ? Le comte palatin de Bavière voulait le tuer. Frédéric ordonna aux légats de quitter Besançon, et envoya dans toute l'étendue de son empire une lettre, où il prenait le nom de Christ, à qui la divine puissance avait confie le royaume et l'empire et la paix de l'Église, tandis que le chef de l'Église se faisait la cause des dissensions, la source de tous les maux. Le pape expliqua ce mot de *beneficium* par le sens biblique ; mais l'empereur s'était promis une vengeance.

En 1158, il commença une seconde expédition Son allié de Byzance envoyait alors une flotte contre Guillaume. La défaite de cette flotte, *par une trahison de la fortune*[28], laissait encore le Normand aux prises avec ses sujets mécontents de ses favoris. Frédéric avait surtout à cœur l'insolence des Milanais, qui avaient relevé les murs de Tortone, et fait la guerre au marquis de Montferrat, aux villes de Pavie, de Novare et de Crémone, Au camp devant Brescia, il publia une *trêve du prince* pour maintenir la discipline dans l'armée[29] ; il déclama contre Milan, *qui arrachait les barons à leur pairie, à leurs femmes et à leurs enfants*, et, sur le conseil des hommes de lois, il cita les Milanais. Ceux-ci ayant envoyé de l'argent, l'empereur refusa, les déclara ennemis, et se prépara à les assiège L'Addua, grossi par la fonte des neiges et défendu par mille cavaliers de Milan, fut forcé ; mais quelques impériaux trop ardents, espérant surprendre la ville, se portèrent en avant, et périrent. L'empereur, plus irrité, commença le siège ; cette ville, antique ennemie des rois, qui aimait la division de l'empire, pour se révolter mieux, était entourée d'un mur et d'un large fossé plein d'eau, tout cela par la prévoyance de ses consuls. Il fallait l'environner, l'affamer, et non la frapper de machines ; encore les assiégés venaient-ils troubler le camp

ennemi par leur agilité, par leurs archers et leurs frondeurs. Deux fois ils firent irruption sur le camp de Frédéric, duc de Souabe, et sur celui du duc d'Autriche ; ils conservèrent ainsi libre un côté de leurs murs, par où ils envoyaient leurs troupeaux dans la campagne, et entraient ou sortaient à leur gré A force d'examen et de fatigues, l'empereur vint à bout de leur fermer cette issue ; la crainte et la famine les prirent. Ils virent les hommes de Crémone et de Pavie se venger avec cruauté, comme un ennemi domestique, et ruiner leurs vignes, leurs figuiers, leurs oliviers ; la faim, le fer, la peste, les poussant, ils demandèrent enfin la paix[30]. L'empereur consentit par la médiation du roi de Bohême, et stipula la liberté pour les villes de Côme et de Lodi, pour lui-même le serment de fidélité prêté par tous les citoyens de quatorze à soixante-dix ans, la construction d'un palais impérial, une somme d'argent et trois cents otages pour garanties. Il permit aux consuls de garder leurs fonctions ; mais ordonna qu'à l'avenir les consuls élus par le peuple seraient confirmés par l'empereur. Il fit dresser son trône à deux lieues de Milan, et là se rendirent l'archevêque et le clergé, précédés des croix, marchant pieds nue ; les consuls et la noblesse, pieds nus têtes nues portant une épée nue sur la nuque ; enfin le peuple la corde au cou ; ils s'inclinèrent, et préfèrent serment[31]. Le vainqueur, s'éloignant ensuite de la ville, força les Gênois à démolir leurs fortifications, à payer mille marcs d'argent, et désigna aux Lodésans un lieu pour rebâtir Lodi.

Ce que la terreur commençait à faire, la loi devait le sanctionner. Frédéric assembla une diète à Roncaglia, un grand nombre d'Italiens y parurent, évêques, archevêques, et députés des villes, et quatre hommes habiles dans les lois, Bulgarus, Martinus, Jacobus et Hugo, docteurs de la ville de Bologne, et maîtres d'un grand nombre d'auditeurs. Avec ces quatre hommes, l'empereur jugeait tous ceux qui arrivaient *portant des croix*, c'est-à-dire réclamant justice, et discutait sur les droits royaux qui depuis longtemps avaient péri par la négligence des rois, ou la témérité de ceux qui les avaient envahis. Les jurisconsultes appliquèrent à l'empereur cette formule de l'ancien pouvoir impérial : Que ta volonté soit le droit ; tout ce qui plaît au prince a force de loi. Nul évêque, nul seigneur, nulle ville n'osa contredire tous, d'un même aveu, rendirent au roi les droits régaliens ; les Milanais se résignèrent les premiers, et on adjugea ainsi à' l'empereur les duchés, les marches, les comtés, les consulats, les monnaies, le *foderum*, les impôts, les moulins, les pêches, les ports, tous les revenus produits par les fleuves, enfin un cens annuel pour chaque tête de citoyen. On lui reconnut encore le droit de confirmer

dans toutes les villes, les podestats, les consuls et les autres magistrats élus par le peuple, et qui devaient lui rester fidèles. Quand toutes les villes eurent prêté serment et donné des garanties au gré de l'empereur, quand la paix eut été jurée par tous, Frédéric publia une constitution sur les fiefs, pour l'Allemagne comme pour l'Italie. Le vassal appelé qui ne venait pas dans le temps marqué devait perdre son fief ; le fils du vassal qui insultait le suzerain, ne succéderait pas à son père, s'il ne faisait satisfaction. Dans tout serment de fidélité d'arrière-vassal à vassal, l'empereur serait excepté. Venaient ensuite des lois de paix publique qui fixaient des amendes aux perturbateurs, dépendaient les assemblées dans les villes, les alliances entre une ville et une ville, entre une personne et une personne, entre une personne et une ville. Frédéric, *empereur des Romains par la grâce de Dieu et toujours auguste*, ordonnait l'observation éternelle de ces lois[32].

Les armes, la loi, avaient établi les droits impériaux ; il ne restait plus qu'une chose à faire, la plus difficile, c'était l'exécution. Frédéric, passant l'hiver à Albe, envoya des princes dans les villes pour y faire élire les consuls, des cartulaires pour rapporter are fisc ce qui lui était di N, et donna les biens de Mathilde à Welf d'Altorf. Mais déjà le pape Adrien IV se plaignait du *foderum*, et des agents impériaux qui pesaient sur les terres de l'Église ; il accusait l'empereur d'ingratitude pour tant de bienfaits. Des lettres furent échangées, qui aigrirent les esprits[33]. Bientôt, les Milanais recommencèrent. Le chancelier Reinald, et Otton, comte palatin de Bavière, qui leur avaient été envoyés pour l'élection de leurs consuls, furent poursuivis, injuriés orgueilleusement, et frappés de pierres. Frédéric jura qu'il ne poserait plus la couronne sur sa tête, avant de s'être vengé. Les Milanais cités à une nouvelle diète, osèrent y venir ; comme on leur rappelait leur serment : Nous avons juré, dirent-ils, nous n'avons pas promis de tenir ce que nous avons juré. L'empereur rappela ses vassaux d'Allemagne qui, après la dernière campagne, étaient retournée chez eux, pressa la reconstruction de Lodi, s'assura l'alliance de Côme, fit déclarer les Milanais ennemis publics, et repoussa fièrement les légats du pape qui réclamait, pour l'Église, l'exemption du *foderum*. Les Milanais, de leur côté, prirent les armes, conspirèrent, cent les Allemands, contre la vie du prince, s'approchèrent pendant la nuit de la nouvelle Lodi, et la brûlèrent. L'empereur ayant enfin reçu. des forces amenées par sa femme Béatrix et par Henri le Lion, assiège Crême, sur le conseil des Crémonais[34]. Crême, au milieu d'une plaine, défendue d'un côté par un marais, entourée d'un fossé rempli d'eau et d'un double

mur, pouvait repousser tous les assauts. On la cerna de toutes parts, on travailla aux machines de siège], tandis que les Pavésans se chargeaient d'occuper les Milanais. La mort du pape Adrien IV (1159) était alors suivie d'un schisme. La majorité avait choisi le cardinal Roland, Alexandre III ; et la minorité, le parti impérial, avait désigné le cardinal Octavien, sous le nom de Victor III. L'empereur ne quitta point le siège de Crême pour appuyer l'un des deux de son autorité, La résistance des Crémasques répondait à tous les efforts des assiégeants ; la violence était la même des deux côtés ; les impériaux jouaient avec les têtes des prisonniers comme avec des balles ; les Crémasques coupaient en morceaux sur les murs les corps des Impériaux. L'empereur fit élever une tour qui dominait les murs, mais on l'accablait de pierres ; pour la sauver, il y fit placer les prisonniers crémasques ; les pierres n'en furent pas moins lancées. Dans sa colère, il déclara qu'il n'y aurait plus de miséricorde pour les captifs ou les fugitifs qui viendraient demander grâce. On les pendit, comme il le promettait ; les Crémasques pendirent les impériaux. Les Milanais, malheureux dans leurs tentatives, s'entendirent avec les Plaisantins pour envoyer des secours aux assiégés. Frédéric, occupé de terminer le schisme, apprenait chaque jour quelque route nouvelle où ses soldats périssaient. Enfin, il fit avancer toutes ses machines, et en dernier combat fut livré. Les Crémasques exténués demandèrent la paix, la liberté de sortir, avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils pourraient emporter sur leurs épaules. Frédéric l'accorda, détruisit la ville, et se vanta d'avoir laissé la vie aux habitants, par respect pour les lois divines et humaines qui commandent aux princes la clémence[35].

Alors se tint à Pavie un concile pour décider sur le schisme. Alexandre III refusa d'y paraître. Le concile, sous l'influence impériale, prononça en faveur de Victor III ; et les armes furent appelées à décider. Alexandre, ayant excommunié l'empereur, ne put se maintenir en Italie ; il passa en France, et Milan fut assiégée. Ce siège long et opiniâtre, en épuisant les forces des Italiens, pouvait affermir l'autorité impériale. Aux cruautés des Milanais., l'empereur répondait en coupant la main droite à leurs auxiliaires ; réduits à l'extrémité, ils demandèrent encore une fois la paix, et vinrent à, Pavie dans l'humble costume auquel leur première défaite les avait réduits, quatre ans plus tôt. Il leur laissa la vie, mais ordonna la destruction de leur ville. Lee, Pavie, Crémone se vengèrent lâchement sur ces murs déserts. Brescia, Plaisance, Bologne n'osèrent plus résister ; la charrue passa sur le sol où avait été Milan ; le pape était en fuite ;

l'empereur, qui prétendait au droit d'assembler les conciles, croyait régner sur l'église et sur l'empire (1162).

Frédéric Barberousse en était arrivé à ce point où la puissance ne peut plus s'accroître, où elle ne peut changer que pour diminuer. Son troisième voyage en Italie (1163), lui apprit qu'il avait fini de vaincre. La dureté de ses agents souleva la Lombardie, et le désir de l'affranchissement unit Padoue, Vérone, Vicence, Trévise ; l'empereur, avec une faible armée, fut forcé de reculer ; il crut se venger en donnant pour successeur à Victor un Pascal III, en faisant un roi de Sardaigne, en arrachant aux évêques allemands le serment de ne jamais reconnaître Alexandre III ; il avait compris qu'il fallait tout recommencer. Déjà Alexandre III était rentré dans Rome. Frédéric avait envoyé en avant les archevêques de Cologne et de Mayence, et lui-même suivant de près, paraissait en Italie pour la quatrième fois (1166) ; il promettait justice contre ses officiers, et se dirigeait vers Ancône, quand une confédération se forma derrière lui au monastère de Puntido, sous le nom de *ligue lombarde*. Les Milanais dispersés, Vérone, Vicence, Trévise, Padoue, Crémone, Brescia, Bergame, Mantoue, Ferrare, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance, s'engagèrent à rebâtir Milan, à défendre leur liberté contre l'empereur, tout en réservant ses droits à leur fidélité. Au bout d'un mois, Milan était rebâtie, et Lodi contrainte d'entrer dans la confédération.

La *ligue lombarde* ne fut pas infidèle à ses promesses Les deux archevêques venaient de battre les Romains, et Frédéric, maitre de Rome, s'y était fait couronner de nouveau avec sa Femme par l'antipape. Des maladies assaillirent son arillée ; il courut à Pavie, la seule ville qui lui restât fidèle ; il voulut tenter les passages des Alpes ; la ligue lombarde les gardait tous. Abandonné des siens, il fuyait avec une escorte de trente hommes ; et toujours poursuivi, il faisait pendre de distance en distance les otages milanais. Quand les habitants de Suze le virent chez eux, ils fermèrent leurs portes, renvoyèrent ce qui restait d'otages, et essayèrent de le tuer ; il échappa sous un déguisement. De toute sa puissance, il n'avait laissé à l'Italie que l'armée de l'archevêque de Mayence, cantonnée près de Rome. Partout ailleurs, les villes chassèrent les gouverneurs impériaux ; la ligue s'accrut, et, dans sa hardiesse, elle construisit, sur les frontières du marquis de Montferrat, rallié de l'empereur, une ville qu'elle appela Alexandrie, du nom du pape ; elle protestait ainsi contre le troisième antipape Callixte III qui s'élevait par la mort de Pascal.

L'empereur, à son retour en Allemagne, avait trouvé la Saxe déchirée par les querelles de Henri le Lion et de ses vassaux. Il termina le différend à l'avantage de Henri ; il hérita de la Franche-Comté, ressaisit le duché de Souabe, qu'il avait cédé à son cousin Frédéric de Rothenbourg, acheta de Welf d'Altorf les biens patrimoniaux de la maison guelfe en Souabe et une diète tenue à Bamberg (1169) partagea d'avance la succession impériale entre ses fils. Henri, l'ainé, fut reconnu roi des Romains ; Frédéric eut la Souabe et l'Alsace ; Otton, la Franche-Comté ou comté palatin de Bourgogne, avec le vicariat de la Bourgogne occidentale, et Conrad, le duché de Franconie. De Bamberg il courut à Salzbourg et à Passau pour en chasser les deux évêques qui avaient reconnu Alexandre III, et, à la diète de Worms, il déclara une nouvelle guerre à l'Italie. Sa cinquième expédition n'en fut pas plus glorieuse (1171). L'archevêque de Mayence, Christian, le précéda encore cette fois. Le belliqueux prélat, traversant la Lombardie, se hâta d'arriver en Toscane, où les querelles des villes lui offraient un espoir de succès et de domination : sa conduite perfide retint les Toscans dans l'obéissance impériale. Sienne, Pistoie, Lucques, les nobles de l'Ombrie et de la Romagne lui donnèrent des forces pour ravager le territoire de Florence, et bientôt assiéger Ancône. Secondé par les Vénitiens, malgré leur adhésion à la ligue lombarde, il attaqua par mer et par terre, ravagea sans résistance les vignes, les arbres, les oliviers des environs. Privés de vivres, les habitants soutinrent les deux chocs de l'armée de terre et des Vénitiens, et mirent le feu aux machines. Comme l'archevêque ne voulait pas se retirer pour de l'argent, ils mangèrent courageusement des chairs immondes, des cuirs, des herbes sauvages, des orties de mer qu'on croyait empoisonnées. Les femmes aussi intrépides, animaient la défense ; une d'elles, voyant un soldat abattu à terre par la faim, lui offrit le lait dont elle nourrissait son jeune enfant, et le fit rougir de succomber ailleurs que sur les murs. Une armée qui arrivait au secours d'Ancône décide Christian à se retirer[36].

Frédéric vint donc lui-même (1174) ; il brûla Suse peler se venger du danger qu'il avait couru dans la dernière campagne, soumit Asti, et donna rendez-vous aux Pavésans et au marquis de Montferrat devant Alexandrie. Les Allemands voulurent railler en voyant cette ville qui n'avait ni tours, ni murs et défendue seulement par un fossé et des remparts de boue et de paille ; ils l'appelaient Alexandrie de la Paille, et le nom est resté comme un monument glorieux de sa faiblesse et du désastre des Allemands. Une première attaque repoussée aigrit l'empereur davantage contre cette ville bâtie en haine de lui, en l'honneur

du pape légitime. Il pratiqua une mine, donna une trêve pour la célébration du vendredi saint, et, ce jour même, il essaya d'introduire ses soldats par la mine ; il les fit exterminer. La ligue lombarde amenant des forces, il mit lui-même le feu à son camp, et prit la route de Pavie. On pouvait lui couper le chemin : on préféra traiter, s'il était possible. Il proposait des arbitres, en réservera les droite de l'empire ; la ligue les acceptait, en réservant son dévouement à l'Église romaine et la liberté. On négocia. Les légats d'Alexandre III furent entendus, rien ne fut décidé, et ou reprit les armes. Ici recommence la querelle des Guelfes et de la maison- de Souabe, suspendue depuis que Henri Je Lion avait recouvré ses duchés ; les Allemands, ennemis de l'empereur, font alliance avec les Lombards ; les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* deviennent italiens. Pendant les négociations, les deux partis ayant licencié leurs troupes, Henri le Lion était revenu en Allemagne ; Frédéric lui indiqua un rendez-vous, et lui demanda son secours. Le Guelfe ne répondit pas ; Frédéric se jeta vainement à ses genoux : alors l'impératrice s'écria : Levez-voue, seigneur, [mot illisible]-vous grand Dieu, vous rappeler cette scène ! La cause du refus c'était que Frédéric rie voulait pas abandonner Gozlar, ville impériale de Saxe. D'autres vassaux amenèrent leurs hommes, et l'empereur se porta vers le château de Lignano (1176). Les Milanais avaient formé deux cohortes de cavalerie d'élite, telle *de la mort*, et celle *du caroccio* : elles décidèrent la victoire. Barberousse, se précipitant au milieu de l'ennemi, eut trois chevaux tués sous lui ; sa bannière tomba aux mains des Lombards et la plupart des Allemands périrent dans le Tésin ; pour que rien ne manquât à la joie de la ligue, on répandit le bruit que l'empereur était mort, et sa femme prit le deuil[37]. Venise fut choisie pour le lieu du imité. Alexandre III s'y était rendu, et avait été reconnu pour pape légitime. La paix fut faite entre l'empereur et le pape, une trêve de quinze ans entre l'empereur et le roi de Sicile, une trêve de six ans entre l'empereur et les villes lombardes. L'antipape, bien traité, reçut une abbaye, et les biens de Mathilde furent abandonnés pour quinze ans à l'empereur. Alexandre remit au doge de Venise un anneau, comme symbole de son union avec la mer, et de là le mariage annuel du doge avec la mer.

Lorsque Barberousse revint en Allemagne, après cette pacification qui humiliait l'empire, et vengeait solennellement l'Italie il voulut faire retomber sa colère sur le premier auteur de son désastre, et il désigna Henri le Lion comme le grand coupable dont le châtiment devait égaler la Félonie, Le prince guelfe, détesté des autres pour sa puissance gai leur

faisait envie, ne trouva aucun allié. Cité successivement à trois diètes (1179-1180), il ne voulut comparaître b aucune, et celle de Wurtzbourg le déclara déchu de tous ses fiefs. Barberousse savait trop bien ce que l'empereur avait à craindre d'un vassal trop puissant, pour donner à un seul homme la succession entière de Henri le Lion. Il écouta toutes les ambitions qui espéraient une part des dépouilles, et il démembra les duchés de Saxe et de Bavière. La Saxe se composait des trois provinces de Westphalie, d'Angrie et d'Ostphalie ; l'Ostphalie seule garda le nom de duché de Saxe et fut donnée à Bernard de Brandebourg ; dans lies deux autres parties, les évêques furent autorisés à se rendre indépendants ; ceux de Brime de Magdebourg, Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg, devinrent ainsi vassaux immédiats ; le landgrave de Thuringe reçut, à titre de fief impérial, la dignité de comte palatin de Saxe ; la Westphalie, avec quelques districts de l'Angrie, fut donnée aux archevêques de Mayence ; Lubeck fut déclarée ville impériale. En Bavière, Ratisbonne devint aussi ville impériale ; les évêchés, les margraviats de Styrie et d'Istrie, et le comté d'Andechs ou de Méranie, fiefs immédiats ; à ces conditions, le titre de duc de Bavière fut donné au comte palatin, Otton de Witterlbach. La maison guelfe sembla anéantie, car elle ne conserva que ses allodiaux qui ont formé plus tard le duché de Brunswick et le pays de Hanovre. Mais l'empereur comprit bien vite que sa justice tournait contre sa propre autorité et quand Henri le Lion tenta le sort des armes, il lui eût volontiers fait grâce, et l'eût rétabli dans ses terres, s'il l'avait pu. C'est qu'ami lieu d'un seul vassal qu'un seul arrêt pouvait dépouiller de tous ses fiefs, comme la chose venait de se faire, il créait un grand nombre de souverains, contre chacun desquels il faudrait désormais un prétexte et une guerre, pour les dépouiller. L'immédiateté multipliait les petits rois ; tous ces immédiats s'arrogèrent peu à peu la juridiction, le droit de réclamer le service militaire, d'établir des péages et de battre monnaie, en un mot la *quasi-souveraineté* ou *supériorité territoriale*. Ainsi Henri le Lion était vengé, en quelque sorte, par sa spoliation même.

Il fallut encore que Barberousse se résignât à reconnaître l'indépendance de l'Italie. Dès l'an 1179, Alexandre III avait complété l'affranchissement des papes, et prévenu les élections d'antipapes. Désormais Le pontife légitime serait celui qui aurait réuni les deux tiers des suffrages des cardinaux, et, comme l'Église de Rome n'avait pas de supérieur, aucun juge étranger ne pourrait prononcer dans une élection litigieuse. Les villes lombardes obtinrent en 1183 la paix de Constance ; jouissance dies

droits régaliens dans leurs murs, et hors des murs si elles les y avaient possédés autrefois ; confirmation des droits et immunités accordés par les anciens empereurs ; droit d'élire lieurs couses, qui recevraient l'investiture de l'évêque, selon l'usage ancien, ou d'un délégué de l'empereur, mais gratuitement ; le droit de se fortifier et de se confédérer. L'empereur prenait pour lui l'établissement d'un juge à qui serait porté l'appel des causes civiles ; le serment de fidélité prêté et renouvelé toutes les dix années par les citoyens de seize à soixante-dix ans et le *foderum*, mais à la condition qu'il ne s'arrêterait pas trop longtemps dans une ville ou un diocèse. Enfin pour sauver son honneur, il fut convenu que la ville d'Alexandrie prendrait le nom de Césarée, que les habitants en sortiraient tous un certain jour, et y feraient reconduits par un lieutenant de l'empereur ; la chose se fit ainsi. Petite et misérable formalité qui n'a pas empêché le nom du pontife vainqueur de triompher jusqu'à nous dans le nom d'Alexandrie. Frédéric, étant venu en Italie en 1184, fut bien obligé de s'incliner devant la puissance pontificale. Lucius III, successeur d'Alexandre forcé de quitter Rome encore remuante, les allodiaux de Mathilde, et refusa de couronner le fils de l'empereur, disant qu'il ne pouvait y avoir deux empereurs à la fois.

Enfin le roi de Sicile triomphait de son côté. Espérant réunir la couronne de Sicile à l'empire avait négocié le mariage de son fils Henri avec Constance, fille de Roger, et tante de Guillaume II. Tandis que l'empereur parcourait le Nord, Guillaume attaquait les Grecs, dont l'Allemagne avait autrefois réclamé l'alliance. Le prince Alexis, exilé par l'empereur Andronic (1185), entraîna les Normands à Dyrrachium, et de là à Thessalonique. Le gouverneur de la ville, *plus timide que les cerfs*, demeura spectateur du siège, ne fit aucune sortie, ne revêtit jamais son casque ou ses armes, mais dédaignant le casque, la cuirasse, les bottes de guerre, il se promenait mollement dans les rues, vêtu d'un manteau et de chaussures incrustées d'or[38]. Les Normands ne furent donc pas arrêtés longtemps devant Thessalonique ; *un océan de malheurs y entra* quand elle se fut rendue ; *les barbares, confondant les choses divines et hautaines*, n'étaient retenus par aucune religion, et massacraient les fugitifs dans les églises ; *plus cruels que les bêtes féroces, ils ignoraient ce que c'est que la pitié, et se délectaient dans le massacre des hommes*. Ils se dirigèrent ensuite vers C. P. elle-même, qu'Andronic fortifia, s'arrêtèrent à la nouvelle qu'Isaac l'Ange était empereur, et furent battus par une flotte grecque. Mais une défaite n'affaiblissait pas leur réputation de force et d'audace ; le mariage n'en fut pas moins conclu entre le roi

des Romains et Constance de Sicile. Urbain III, qui craignait cet agrandissement de la maison de Souabe, éleva de nouvelles réclamations sur les biens de Mathilde, parla d'excommunication, et la troisième croisade éloigna l'empereur (1187).

Le succès du parti guelfe avait constitué au nord de l'Italie un grand nombre de petites républiques. Tandis que l'empereur déclarait tenir pour Pavie, Crémone, Côme, Tortone, Asti, Alexandrie, Gênes et Albi, et désignait ainsi les forces du parti gibelin ; les villes de Novare, Verceil, Lodi, Bergame, Brescia, Mantoue, Vérone, Vicenoe, Padoue, Trévise, Bologne, Faenza Modène, Reggio, Parme et Plaisance, prenaient le nom de confédérées ; elles modifiaient leur gouvernement dans l'intérêt de la liberté. Les Milanais, par exemple, ôtèrent aux consuls le pouvoir judiciaire, pour le transporter à un étranger, élu chaque année, et qui s'appela *podestat*. Ce *pouvoir de sang*, ce glaive nu qu'il faisait porter devant lui, semblait peu redoutable dans la main d'un homme du dehors, qui n'avait pas d'appui dans la ville. On lui confia dore encore le soin de faire la guerre aux ennemis de l'ordre public. L'archevêque, ancien comte de la ville, gardait le droit de battre monnaie, et de faire percevoir un péage aux portes de Milan. Les con suis, au nombre de douze Formaient le *conseil de confiance* ; ils avaient la nomination aux charges, et l'administration des finances Le peuple chargea de leur élection cent électeurs choisis parmi les artisans de la ville, et comme pour réunir tous les partis, désigna les nobles au choix des électeurs. A Bologne, trois conseils, des consuls, et un podestat. La ville était divisée en quatre tribus ; dix électeurs de chaque tribu y élisaient annuellement les membres des conseils, parmi les citoyens qui avaient plus de dix-huit ans, les bas artisans étaient seuls exceptés. Le podestat étranger, comme à Milan, était désigné par quarante électeurs, quelquefois les conseils leur indiquaient dans quelle ville il fallait le prendre. Des lois pareilles furent portées dans presque toutes les villes. A Gênes, un podestat étranger (1196) remplaça les consuls, et quelques années après, bous les citoyens furent exclus des magistratures. Une ville fait exception à cette ardeur démocratique, mais elle n'appartient pas à l'histoire de la ligue lombarde ; c'est Venise, cette ville qui avait échappé ai habilement aux empereurs de Byzance et aux empereurs germains. Après avoir commencé par la démocratie, elle arrivait déjà à cette aristocratie odieuse qui a fait sa force et sa servitude. Le peuple élisait le doge, et l'on n'aperçoit pas jusqu'à la fin du XIIe siècle, de famille puissante, qui ait réclamé ou retenti l'influence et l'autorité. Un tribunal de quarante

membres, la *quarantie*, avait le droit de rendre la justice, sans exercer d'autre pouvoir. Tout à coup (1171), ce tribunal prit une attitude imposante. Le doge Michaeli venait d'être tué dans une sédition populaire ; la *quarantie* osa décider que dorénavant six électeurs, représentants des six quartiers, choisiraient quatre cent soixante-dix citoyens pour former un grand conseil et remplacer les assemblées ; que ce grand conseil nommerait tons les ans six hommes, un par quartier, qui seraient les conseillers intimes du doge, et sans lesquels il ne pourrait rien faire. Le doge avait encore un autre conseil, celui des *pregadi* ou *priés*, qu'il invitait à venir délibérer avec lui ; la *quarantie* décida que les quatre cent soixante-dix choisiraient parmi eux chaque année soixante *pregadi*. Sebastiano Ziani, élu doge, confirma ces règlements ; le grand conseil arriva en un siècle à être la seule noblesse et la seule puissance dans Venise[39].

Enfin, le chef de la liberté italienne, le pape, recouvrait son autorité dans Rome. Clément III (1188) transigea avec la république romaine, replaça sous sa main le sénat, la ville, la basilique de Saint-Pierre, les autres églises, et tous les droits régaliens ; il n'abandonna que le tiers du produit de la monnaie, et le péage d'un pont : la dignité de patrice fut abolie, et les sénateurs, nommés tous les ans devaient prêter au pape serment de fidélité.

IV

Frédéric Barberousse mourut dans la troisième croisade (1190), quelque temps après Guillaume II de Sicile. Henri VI fils de Barberousse et son successeur à l'empire, était aussi le seul héritier direct de Guillaume, par sa femme Constance. Il importait au parti gibelin, humilié par les Guelfes, de ne pas perdre cette occasion d'agrandissement ; mais un petit-fils du roi Roger, Tancrède comte de Lecce, avait déjà occupé le royaume de Sicile par l'intrigue et par la force : c'est ce pince qui régnait au moment du passage de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion à Messine. Henri VI, après avoir reçu à Rome la couronne impériale, et l'autorisation de conquérir l'héritage des Normands, arriva dans la Pouille, prit plusieurs places, échoua devant Naples, et rappelé en Allemagne par quelques mouvements de Henri le Lion, il laissa sa femme à Salerne. A peine il était parti que l'impératrice fut livrée à

Tancrède qui la lui renvoya ; la guerre continua sans résultat décisif pour les Allemands.

Le caractère despotique des princes de Hohenstaufen s'était déjà révélé dans Barberousse ; leur acharnement ne reculait devant aucun moyen de succès ; la fraude, le sang, ne leur répugnaient pas. Henri VI porta encore plus loin ces mœurs de famille. Richard Cœur de Lion, jeté par une tempête en Autriche, avait été arrêté par le duc Léopold : le roi anglais était allié de Tancrède ; pour lui faire expier cette alliance, l'empereur réclama le prisonnier, et l'acheta *comme un bœuf ou comme un âne*, selon l'expression des Anglais eux-mêmes. Une grande indignation s'éleva aussitôt en Europe contre cet affront du héros de la troisième croisade. Le pape Célestin III sollicité par la mère de Richard, menaça Henri VI de l'excommunication ; les Anglais pressaient le pape d'user en leur faveur de son pouvoir sur les rois. L'empereur avait pour lui l'attachement des princes d'Allemagne, les intrigues du roi de France, l'ambition du frère de Richard ; il ne céda qu'après quinze mois de négociations, et encore, par les traités de Spire et de Haguenau, il se fit donner une rançon de 160.000 marcs d'argent avec la promesse que le roi délivré se reconnaîtrait son vassal. Cette basse extorsion fut le prélude de la conquête de la Sicile, et des cruautés qui suivirent. Tancrède était mort quelques jours après son fils aîné, et son second fils Guillaume III régnait sous la tutelle de la reine Sibylle (1194). Henri VI commença par demander l'alliance des Génois. Si par vous après Dieu, disait-il aux Gênois, je parviens à recouvrer mon royaume de Sicile, l'honneur en sera pour moi et le profit pour vous. Les forces qu'il conduisait contre la Pouille l'en eurent bientôt rendu maître ; il fit expier cruellement aux Salernitains leur trahison envers sa femme ; pas sent de là an Sicile, il prit Messine avec la flotte génoise et Palerme, le jeune Guillaume III déposa docilement sa couronne aux pieds du vainqueur. On croyait aux belles promesses de Henri VI ; il s'était engagé à bien traiter le jeune roi, et il le nommait comte de Lecce et prince de Tarente ; tout à coup, dans une diète tenue à Palerme, il accusa de conspiration, sur de prétendues lettres dont il était l'auteur, plusieurs barons du royaume. Un grand-nombre de prélats, de comtes, de nobles, furent arrêtés, puis Sibylle et son fils Guillaume ; les uns eurent les yeux crevés, d'autres furent pendus, d'autres brûlés vifs, d'autres relégués en Allemagne. Ce fut ensuite le tour des morts : Tancrède et son fils Roger furent tirés du tombeau, et leurs cadavres dépouillés de la couronne. La célébration d'une noce vint se mêler à ces horreurs. Henri VI avait donné à son frère

Philippe de Souabe le duché de Toscane et les biens de Mathilde, il le maria avec la veuve de Roger fils de Tancrède. Alors il crut pouvoir reprendre la route de l'Allemagne. Il avait découvert des trésors cachés, et une *glorieuse* quantité de pierres précieuses et de perles, et de vêtements de soie ; il rapportait ce butin avec lui[40], et traînait encore les otages des différentes villes, parmi lesquels l'archevêque de Salerne, la reine Sibylle, ses trois filles et Guillaume. Arrivé en Allemagne, il enferma les princesses dans un cloître, Guillaume dans une forteresse, et fit crever les yeux aux otages.

S'il avait espéré, par ce déploiement de rigueur, dompter toutes les résista.nc.es, et prévenir la rébellion par le despotisme, il fut bientôt désabusé. Les villes de Lombardie ne lui avaient pas fermé le passage, mais quand il voulut leur parler en maitre, il les vit former une confédération nouvelle, et n'essaya même pas de les empêcher. En Allemagne il fit reconnaître pour roi des Romains son jeune fils Frédéric, âgé de deux ans, mais il échoua dans le projet le plus ambitieux qu'aucun empereur eût encore annoncé. Il voulait rendre la couronne impériale héréditaire dans sa famille, et il en fit la proposition à la diète de Mayence. Il offrait en retour de réunir le royaume de Sicile à l'empire, de reconnaître l'hérédité de tous les fiefs qui relevaient de l'empereur, et de renoncer au droit de dépouille. Cinquante princes paraissaient disposés à y consentir ; le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg et les autres princes saxons s'y refusèrent absolument. Henri VI, furieux de ce refus, tourna sa vengeance contre la Sicile ; Célestin III l'excitait à la croisade ; il prit la croix, pour entraîner à sa suite quelques Allemands, et arrivé en Pouille, il fit arrêter de nouveaux conspirateurs ; l'un d'eux avait été élu roi, on lui attacha la couronne avec des clous sur la tête, les autres subirent divers supplices, et tous ceux qui n'étaient pas coupables firent l'objet d'une amnistie. Henri VI avait mérité le surnom de *Cyclope*. Il mourut la même année (1197), à la grande joie de toute l'Italie. Il laissait le royaume de Sicile à son fils Frédéric, sous la tutelle de Constance, et sous la suzeraineté du pape ; c'est une clause formelle de son testament ainsi conçue : Frédéric reconnaîtra tenir du pape en fief le royaume de Sicile ; au défaut d'héritiers après lui ce royaume reviendra au Saint-Siège. Si le pape confirme à Frédéric la dignité impériale, Frédéric restituera les biens de Mathilde ; il recevra du seigneur pape le duché de Ravenne et la manche d'Ancône, lesquels au défaut d'héritiers reviendront aussi à l'Église romaine[41]. Le jeune Fréderic hérita donc du royaume de Sicile, mais en Allemagne les princes ne pouvait accepter

un si jeune empereur, se partagèrent entre Philippe de Souabe frère de Henri IV, et Otton IV fils de Henri le Lion.

Innocent III venait de monter sur le trône pontifical (1198). Jamais, depuis Grégoire VII, tant d'énergie, d'activité, de vertu, ne s'était trouvé réuni dans un même homme, et l'admiration serait incertaine entre ces deux pontifes, si Grégoire VII n'avait paru le premier. Innocent III commença par assurer son pouvoir dans Rome. A la place du sénat qu'ils avaient d'abord établi, les Romains venaient de créer un *sénateur*, chargé d'exercer seul tous les pouvoirs du sénat. Innocent III exigea le serment de ce magistrat et la promesse de n'anticiper jamais sur les droits régaliens qui appartenaient à saint Pierre. Il obligea au même serment le préfet de Rome, officier de l'empereur, lui donna une nouvelle investiture de sa charge par le manteau, et anéantit par là l'autorité impériale dans les murs de Rome. Jusqu'alors tous les empereurs avaient promis à leur sacre de mettre le Saint-Siège en possession de la donation de Charlemagne mais aucun n'avait tenu sa parole. Innocent III envoya deux cardinaux dans la marche d'Ancône, et deux autres dans le duché de Spolète, pour soumettre ces deux provinces ; les villes fatiguées de la tyrannie des empereurs ouvrirent leurs portes, et satisfaites de conserver leurs gouvernements municipaux, elles entrèrent avec joie sous l'autorité de l'Église. Il était impossible encore d'occuper l'exarchat et d'obtenir enfin justice touchant les allodiaux de Mathilde ; Innocent III s'en dédommagea du moins en excitant à l'indépendance les villes Toscanes, Florence, Lucques Sienne, Volterra, Prado , San-Miniato, s'associèrent en effet par une ligue guelfe ; elles s'engageaient à ne reconnaître aucun empereur, aucun roi, aucun marquis ou duc, qui n'eût pas été approuvé expressément par l'Église romaine, à se défendre les uns les autres, à défendre l'Église toutes les fois qu'elles en seraient requises, à seconder le pape dans tous ses efforts. Pise, Pistoia, et Poggibonzi, voulurent rester fidèles à l'empereur, et formèrent une ligue gibeline. Le royaume de Sicile intéressait doublement le pape comme suzerain de la terre et comme tuteur du jeune roi : Constance s'était placée sous la protection d'Innocent III. Le privilège de Sicile fut révoqué en grande partie, et après la mort de Constance, le pape, malgré les troubles intérieurs, conserva à Frédéric un royaume, dont il abusa depuis contre l'Église romaine odieusement[42].

La mort de Henri VI avait empêché la réunion du royaume de Sicile à l'empire ; rien ne troublait la liberté des villes italiennes. La lutte des

deux compétiteurs qui se disputaient le trône d'Allemagne suspendait toutes les prétentions des empereurs sur l'Italie, Le chef des guelfes, le pape, surveillant ces circonstances, s'efforçait de leur faire produire tous leurs résultats. Ce génie infatigable, dont tout l'univers chrétien a ressenti l'influence et que les musulmans ont appris à redouter en Orient et en Occident, en tourne temps qu'il donnait ses ordres aux croisés d'Orient, qu'il combattait Philippe-Auguste dans le nord de la France, les Albigeois dans le comté de Toulouse, Jean sans Terre en Angleterre, les Almohades en Espagne, qu'il soumettait à la justice de ses réclamations les rois de Portugal, et d'Aragon, et qu'il faisait reconnaître la suprématie catholique du pontife romain à l'Église même des Bulgares, dirigeait les affaires d'Italie et d'Allemagne avec la liberté d'esprit, et la continuité de pensées d'un souverain qui n'a qu'un royaume et qu'un intérêt à gouverner. Tant qu'il vécut le parti guelfe l'emporta, et s'il ne fit pas mort à cinquante-cinq arts, on ne peut dire ce qu'il serait advenu de l'empire romain germanique.

Un légat d'Innocent III arriva en Allemagne (1201) pour déclarer légitime l'élection d'Otton IV, et excommunier Philippe de Souabe. Comme les princes s'étonnaient que le pape prononçât dans cette querelle, Innocent III leur répondit que le pape, pouvant seul couronner l'empereur, avait bien le droit d'examiner auquel des deux compétiteurs il pourrait donner la couronne légitimement. Otton promettait respect et obéissance au Saint-Siège, et des secours pour recouvrer les biens réclamés. Le sort des armes semblait décider autrement ; l'union de Philippe avec la noblesse de Souabe et de Franconie, la mort de Richard Cœur de Lion dei avait soutenu. Otton IV, et plusieurs défections, réduisaient ce dernier à ses alleuds de Brunswick, Innocent III, en présence de ces événements défavorables, consentit à se réconcilier avec le vainqueur, pourvu qu'il promit de marier sa fille au frère du pape, et de leur donner pour dot la Toscane, Spolète et la marche d'Ancône, de laisser désigner Otton pour son successeur et de faire la paix avec ce rival. Philippe acceptant ces conditions, ou du moins il avait déjà conclu une trêve d'un an. Tout à coup une inimitié personnelle mit fin à sa vie ; il fut assassiné par le comte palatin de Bavière, en présence de l'évêque de Spire (1208).

Le consentement unanime de tous les princes reconnut enfin Otton Ier. Cet empereur était doublement guelfe, par le nom et par son alliance avec l'Église le pape et les Guelfes mirent d'abord en lui leur confiance.

Il promettait que les élections des évêques et des abbés seraient libres et gratuites, que les appels en cour de Rome ne seraient pas contrariés, qu'il rendrait au Saint-Siège le duché de Spolète, la marche d'Ancône, l'exarchat, la Pentapole, et les biens de Mathilde. Quand il parut en Italie les Guelfes de la Lombardie saluèrent avec empressement leur partisan ; le pape vint à sa rencontre, et le couronna à Rome. Cependant le titre d'empereur, et le désir d'en exercer tous les droits avaient bien vite changé les dispositions d'Otton IV ; ce Guelfe était devenu Gibelin. On n'avait pas remarqué en Lombardie qu'il recherchait l'amitié des podestats, de ces magistrats choisis par des citoyens libres, mais déjà empressés d'usurper le pouvoir monarchique dans les villes qui les avaient choisis. La vigilance d'Innocent III, trop pénétrante pour être jamais surprise, ne se laissa pas distraire du danger. Aussitôt après le sacre, il réclama l'exécution des promesses. Otton faisait naitre de grandes difficultés, il ne voulait restituer ni Viterbe, ni Pérouse, ni Spolète. Il osa davantage, il donna en son nom l'investiture de la marche d'Ancône, et essaya de soulever les Romains en faveur de l'ancien sénat il donna le duché de Spolète à un Allemand, et accorda aux Pisans de grands privilèges, qui ont fait de Pise la ville la plus gibeline de l'Italie, il menaça même le jeune Frédéric de Sicile.

Innocent III ne se déconcerta pas. Il conçut alors le projet de renverser Otton IV par Frédéric, de faire ce jeune prince empereur, d'attacher par ce grand bienfait la maison de Souabe à l'Église, de subordonner l'Allemagne à l'Italie sous un empereur italien. En conséquence il négocia le mariage de son pupille avec Constance, fille du roi d'Aragon, et traita avec le roi de France, Philippe-Auguste, et plusieurs seigneurs allemands, pour faire élire Frédéric empereur. Otton était entré dans le royaume de Naples, mais l'archevêque de Mayence publiait contre lui la bulle d'excommunication ; celui de Trèves, le landgrave de Thuringe, le roide Bohême, le duc de Bavière, formaient une ligue sous l'influence de Philippe-Auguste ; l'empereur quitta l'Italie. Il avait à peine repassé les Alpes, que déjà Frédéric s'en approchait pour réclamer l'empire ; il trouva quelque résistance dans les Guelfes italiens qui tenaient pour le Guelfe Otton, et ne comprenaient pas l'alliance du pape avec un Gibelin. Frédéric cependant fut reconnu empereur à Aix-la-Chapelle (1212), et Otton, défait à Bouvines (v. ch. XXI), put garder encore le titre d'empereur ; il ne pouvait détruire son jeune concurrent. En 1213, Frédéric, à la diète d'Égra, reconnut par une bulle d'or toutes les prérogatives de la cour de Rome, promit de rendre toutes les terres

réclamées, et d'y ajouter même la Sardaigne et la Corse. En 1216, par un acte daté de Strasbourg, il promit qu'aussitôt après avoir reçu la couronne impériale, il céderait à son fils Henri le royaume de Sicile. Innocent III mourut avant d'avoir reçu cette promesse.

Ainsi, depuis la mort de Barberousse, l'incertitude avait confondu les deux partis, et retardé la reprise d'une guerre ouverte. Quand Innocent III eut disparu, Frédéric II ne dissimula plus, il se crut affranchi de ses promesses par la mort de celui qui les avait reçues ; la lutte recommença entre l'Allemagne et l'Italie, entre l'empire et l'Église. Jamais lutte ne fut plus solennelle, les princes de Souabe y succombèrent jusqu'au dernier.

L'Allemagne obéissait à Frédéric. Après avoir donné en 1212 au roi Bohême Ottocar Ier une lettre de majesté qui lui confirmait le titre de roi, il avait châtié, en 1215, le comte palatin du Rhin qui soutenait encore son frère Otton IV, et donné le palatinat au duc de Bavière Louis Ier, qui le céda a son fils. Enfin, la mort d'Otton IV le laissait sans compétiteurs (1218). Pour assurer la docilité des princes, il consentait à retirer quelque chose des droits impériaux, et il promit (1220) aux princes ecclésiastiques de ne plus intervenir dans leur juridiction, sauf le cas de sa présence personnelle dans leurs États. Il retardait la croisade dont il avait fait vœu en 1216, cherchait à faire nommer son fils Henri roi des Romains, et répondait au pape Honorius III qu'il n'avait pas la pensée de réunir la Sicile à l'empire. En protestant de son dévouement à l'Église qui l'avait nourri de son lait comme une mère, en renonçant à la d'épouille des évêques, en donnant toutes les garanties pour la séparation des couronnes impériale et sicilienne, il obtint à Francfort l'élection de son fils, et fut couronné à Rome de la main du pape. De Rome, il vint dans le royaume de Naples, son royaume de prédilection ; et, de concert avec son chancelier, Pierre des Vignes. Il fit des lois et une administration nouvelle. Pendant le dernier délai qu'Honorius III lui accorda pour la croisade, il fonda l'université de Naples (1224), et soumit au repos les Arabes qui agitaient encore la Sicile ; il en transporta vingt mille en Capitanate, et leur céda Lucera ; il se fit ainsi une armée de Sarrasins toujours prêts à combattre pour lui, contre toute croyance et toute opinion ; il contint ses feudataires par des châteaux et des garnisons, et bâtit le château de Naples[43].

Depuis que les menaces impériales n'inquiétaient plus les villes de la Lombardie, malgré la rivalité toujours subsistante des noms guelfe et

gibelin, il n'y avait plus de ligue lombarde ; au contraire, ces villes, autrefois unies, n'hésitaient pas à se faire la guerre. Plusieurs se divisaient déjà en factions ; les nobles contraints de quitter leurs châteaux et de venir demeurer dans les villes, se vengeaient par une affectation d'orgueil et de mépris. Quelquefois ils se faisaient chasser comme il arriva à Milan, en 1221 ; lés Milanais détruisirent les demeures des nobles, et effacèrent la noblesse pour quelque temps. D'autres villes étaient gênées par des voisins puissants qu'elles n'avaient pu soumettre à leur autorité. La maison de Romano avait commencé ainsi son odieuse célébrité. Un gentilhomme allemand, Etzelin, ou le petit Attila, que l'on appelle *Eccelino*, avait reçu de Conrad II les terres d'Onara et del Romano dans la marche de Trévise[44]. Ses héritiers, étendant leurs domaines, avaient égaré lu force des républiques auxquelles ils confinaient et se montraient les chefs du parti gibelin. Admis dans les villes de Vicence, de Padoue, de Vérone, quelquefois exclus ; ils exerçaient cependant une grande influence, quand une ville choisissait un podestat de leur parti. La maison d'Est, dont les possessions touchaient aux territoires de Padoue, de Vicence, de Vérone et de Ferrare, avait aussi échappé à la domination des républiques ; alliée des Guelfes, ennemie de la maison de Souabe, elle défendait l'Église. Ailleurs, les deux partis restaient en présence, égaux en force. Florence, appelée à la liberté par Innocent III, avait pris, comme les autres, son podestat étranger qui exécutait les ordres de la commune, faisait décider les procès civils, prononçait les sentences criminelles. Mais vers 1215, une querelle de famille troubla Florence. Un jeune homme de la famille des Buondelmonti prit une femme dans la famille des Donati, malgré sa parole donnée aux Amidei alliés des Uberti. Il fut assassiné, et deux partis se formèrent les Buondelmonti entraînèrent quarante-deux familles dans le parti guelfe ; les Uberti en entraînèrent vingt-quatre dans le parti gibelin. Chaque faction éleva des tours, fortifia des palais ; pendant trente-quatre ans, la rivalité ne décida pas la victoire ; les deux ennemis demeurèrent dans l'enceinte des mêmes murs. Il n'y avait encore que Venise où l'aristocratie l'emportant, les factions fussent impossibles. Le grand conseil resserrait alors le pouvoir du doge, en établissant les *cinq correcteurs du serment des doges* et les trois inquisiteurs de la conduite du doge défunt. Les premiers imposaient au doge, à son entrée en charge les volontés du grand conseil ; les autres flétrissaient sa mémoire, et pouvaient poursuivre sa famille. Toutefois, malgré leurs divisions, les villes d'Italie étaient redoutables ; on pouvait tout attendre de ces hommes égaux entre eux, qui combattaient pour leur patrie, rapportaient

leurs blessures à leurs familles, ou préféraient la mort à l'autorité impériale. Frédéric II ne tarda pas de l'éprouver.

Avant de partir pour la croisade (1226), il voulut mettre fin aux troubles des villes lombardes ; il indiqua une diète à Crémone, et s'imagina que la présence d'une armée allemande commandée par le roi des Romains rétablirait l'ordre partout. A cette nouvelle, la ligue lombarde se forma pour la seconde fois ; les villes en avaient le droit par la paix de Constance. Milan, Bologne, Plaisance, Vérone, Brescia, Faenza, Mantoue, Verceil, Lodi, Bergame, Turin, Alexandrie, Vicence, Padoue, Trévise, se confédérèrent, rompirent toute alliance entre leur ligue et les villes qui n'y entraient pas, et défendirent à leurs citoyens de communiquer avec l'empereur. Frédéric ne trouva partout que des ennemis qui lui fermèrent les chemins ou les portes des villes ; il voulut les mettre au ban de l'empire, mais il n'avait pour alliés que les villes gibelines de Modène, Reggio, Parme, Crémone, Asti, Lucques et Pise ; il fallut revenir dans la Pouille, et accorder, comme l'exigeait le pape, unie amnistie aux Lombards.

Le successeur d'Honorius III, Grégoire IX, fut bien autrement formidable (1227). Ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans poursuivait sans crainte l'exécution de ce qui lui avait paru utile et bon. Il pressa Frédéric de partir pour la croisade, l'excommunia pour sers retarde (v. ch. IX), lui défendit de partir, et le poursuivit au delà des mers d'un anathème qui fut entendu des chrétiens d'Orient. Pour le forcer au retour, il prêcha contre lui une croisade dans ses États d'Europe, et confia l'armée pontificale à Jean de Brienne, beau-père de Frédéric. Les troupes du pape portaient sur leurs habits les clefs de saint Pierre comme les croisés de Palestine portaient la croix ; la ligne lombarde réunie à Mantoue, commença par décider que les républiques confédérées ne prendraient pour podestat aucun citoyen des villes gibelines, aucun sujet de l'empereur, qu'aucun citoyen lombard ne recevrait des pensions, des présents ou des fiefs de l'empereur, enfin que toutes les villes confédérées répareraient les dommages éprouvés par l'une d'elles[45]. Milan et Plaisance envoyèrent des troupes au pape : et déjà le royaume de Naples était ravagé. Frédéric revenu lança contre l'Italie ses Arabes et les Allemands qui avaient visité la terre sainte ; il reprit ses places perdues, et souleva des factions dans Rome. Grégoire IX, forcé de se retirer à Pérouse, offrit la couronne impériale au neveu d'Otton IV qui refusa. Le patriarche d'Aquilée l'archevêque de Salzbourg, l'évêque de Ratisbonne, les ducs d'Autriche,

de Carinthie, de Méranie, le grand maitre des teutoniques, s'interposèrent en faveur de la paix. Elle fut conclue à San-Germano (1210) ; elle donnait amnistie aux ennemis de l'empereur, révoquait le ban porté contre les villes lombardes, laissait au pape pendant un an les villes de Gaëte et de Sainte-Agathe, et exigeait l'exécution des lois de l'Église dans toutes les présentations et élections ecclésiastiques. Ensuite, la paix fut prêchée. Frère Jean de Vicence courut dans les villes, en commençant par Bologne, où la foule rassemblée autour de lui avec des croix et des étendards le chargea de réformer les statuts de la république ; il entra dans Padoue sur le *caroccio* de la ville, et réforma les statuts comme à Bologne. Il visita les villes et les seigneurs de la marche trévisane ; et pour que l'amitié rétablie entre tous les Lombards, il les convoqua près de Vérone ; il y prêcha sur ce texte : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. Au nom du Saint-Siège il leur ordonna de renoncer à leurs inimitiés, rapprocha par un mariage les maisons d'Est et de Romano, et maudit les troupeaux, les moissons, les vignes, les vergers de ceux qui enfreindraient cette pacification. Frédéric, réconcilié avec le pape, travailla avec Pierre des Vignes à l'administration du royaume de Naples, acheva les lois ecclésiastiques civiles, féodales, et appela au conseil des barons et des prélats, des députés envoyés par les villes.

Les villes lombardes ne savaient pas vivre en paix les unes avec les autres ; mais toutes les inimitiés particulières cessaient dès qu'il était question de défendre l'indépendance nationale, et la paix dura quelque temps entre la confédération lombarde et l'empereur. Ce n'est pas que Frédéric n'essayât de le rompre. Mais Grégoire IX se mit entre les deux partis, prononça une sentence arbitrale qui donnait l'avantage aux villes, et se servit des troupes de Frédéric pour contenir Rome agitée. En même temps les troubles de l'Allemagne retenaient forcément l'attention de l'empereur. On commençait à ressentir tous les résultats fâcheux de la spoliation de Henri le Lion ; le progrès toujours croissant de la puissance des vassaux constituait, comme de petits royaumes, tous les anciens fiefs, et toutes les principautés sorties du démembrement de la Saxe et de la Bavière. Les fiefs impériaux devenant la propriété des investis, et déjà se partageaient entre plusieurs héritiers comme les alleuds ; le Brandebourg en avait donné l'exemple (1221). En 1230 Frédéric accorda aux princes séculiers ce qu'il avait accordé dix ans plus tôt aux ecclésiastiques, la promesse de ne plus intervenir dans leur juridiction, sauf le cas de sa présence personnelle. Il porta ainsi le dernier coup aux comtes palatins, lieutenants de la justice impériale. Il perdait aussi la

plupart des droits que les empereurs avaient exercés jusque-là sur les villes libres ; son fils Henri, roi des Romains, renonça (1232) au droit de marier à son gré les filles des principaux bourgeois. L'empereur voulait au moins retirer aux bourgeois l'élection de leurs magistrats municipaux ; les villes s'armèrent, et les corps de métiers eux-mêmes gardèrent leur part dans cette élection (1233). Le nombre et l'importance des bourgeois s'accroissait avec leur richesse ; de grands seigneurs s'alliaient avec les villes, et pour en être protégés, entraient dans la bourgeoisie sous le nom d'*Usburger* ou *bourgeois externes*. D'autre part, des serfs fugitifs, des gens sans aveu venaient réclamer h même protection ; ils ne pouvaient être reçus au nombre des citoyens, mais ils s'établissaient entre la ville et des palissades qui leur servaient de rempart : ces *pfalburgrer* ou *bourgeois des palissades* ont fondé les faubourgs. Enfin, en 1234, le jeune roi des Romains tenta une révolte contre son père. Il publia à Worms une constitution qui obligeait les ducs, comtes, et prélats, à consulter les plus notables de leurs hommes sur les affaires publiques, Cette tentative de popularité effraya l'aristocratie et l'empereur lui-même. Malgré une entrevue à Aquilée avec son père, le jeune prince persista dans ses desseins, il surprit l'alliance de Milan, Brescia, Bologne, Novare, Lodi et du marquis de Montferrat, et se révolta ouvertement. L'impartial Grégoire IX donna tort au fils rebelle, réprimanda les évêques allemands qui avaient manqué de fermeté dans cette circonstance, et ordonna à celui de Mayence d'excommunier le coupable. Henri, obstiné à lutter contre son père, échoua devant Worms, fut pris, et condamné à une prison perpétuelle ; il alla languir dans la Pouille. Il ne pouvait plus prétendre à l'empire, il fut solennellement déposé de ses droits, et son frère Conrad mis à sa place ; cette élection se fit par les seuls électeurs, c'est-à-dire par un certain nombre de princes qui étaient parvenus successivement à changer la *prétaxation* en élection définitive ; les autres princes ne firent qu'approuver ce que *les pères et les luminaires de l'empire* avaient arrêté. Frédéric reprit pour lui-même le duché de Souabe et d'Alsace, reçut à titre de fiefs quelques domaines occupés par l'évêque de Strasbourg, érigea en duché de Brunswick et Lunebourg les possessions de la maison guelfe, publia la paix à Mayence, et passa en Alsace l'hiver de 1236.

Ce fut par ces maisons puissantes qui entouraient les républiques italiennes que la guerre recommença contre l'Italie. Eccelin II de Romano, se retirant du monde, avait hissé à son fils Eccelin le Féroce, les châteaux entre Padoue et Vérone, à l'autre, Alberic, les fiefs

dépendants de Trévise ; Frédéric II avait pris les deux frères sous la protection impériale. Eccelin parvint (1236) à la charge de podestat de Vérone ; il avait liespéra.nee d'été soutenu par les villes de Crémone, Parme, Modène, Reggio, toutes gibelines, et qui avaient opposé leur confédération à la ligue lombarde. Menacé par les Guelfes dont le chef Azzon III d'Est était podestat de Vicence, il appela à son aide Frédéric II. L'empereur, en 1236, se contenta de mettre, à feu les districts de Mantoue et de Brescia, de sauver Vérone menacée pendant l'absence d'Eccelin. Le Féroce enhardi par ce succès, attaqua Padoue effrayée, s'y établit en maitre, disposa à son gré des charges, de la vie des citoyens et de leurs propriétés.

Frédéric reparut en 1237 ; douze mille Serra-81ns vinrent à sa rencontre ; sa bannière, portée par un éléphant, était entourée de l'élite des Apuliens et des Arabes. Mantoue fut réduite à l'obéissance. Les villes lombardes amenaient aussi leurs bannières chacune sur son *caroccio* traîné par des bœufs, et défendu par Ta cohorte des vaillants. Les Magnais, surpris à Corte-Nuova, soutinrent avec courage le choc des Sarrasins et des Allemande, mais plièrent à ta fin. Leur *caroccio* abandonné Fut envoyé à Rome comme un monument de la victoire impériale. Leur podestat, Pierre Thiépolo, fils du doge de Venise, fut freiné dans les prisons de la Pouille, et mourut sur l'échafaud. La confédération, dissoute par le peur, fut réduite un instant à quatre villes Frédéric, dominant sans partage, donna à son fils Enzius l'ile de Sardaigne, promise au pape.

Il s'agissait de savoir si la liberté italienne succomberait, si d'atroces despotes opprimeraient les villes sous la protection allemande, si les promesses faites au Saint-Siège seraient toujours éludées impunément. L'intrépide Grégoire IX ne se rebute pas malgré ses quatre-vingt-dix-sept ans. Il traita avec les Vénitiens (1239), leur demanda des secours leur promit L'investiture du royaume de Naples, s'ils s'en rendaient maîtres, et le dimanche des rouleaux (1239), il excommunia l'empereur, comme ennemi de l'Église, du pape et des cardinaux, fauteur des Arabes. Pierre des Vignes rédigea un manifesté adressé à toute l'Europe, et trouva dans l'Apocalypse que le pape était le grand dragon qui séduit l'univers. Grégoire IX répliqua par une accusation terrible, fit connaitre à tous cette parole de Frédéric : que le monde avait été trompé par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, et son ardeur releva le parti guelfe, qui triompha à Trévise et à Ravenne. Frédéric, bien reçu par les villes gibelines de la Toscane, soumit Viterbe dans l'état de Rome, cernée de

toutes parts, et partagée aussi en Guelfes et Gibelins, semblait devoir succomber ; mais Grégoire IX, précédé de la croix, marcha vers la basilique de Latran au milieu des lâches injures du parti gibelin. Il entraina tout par sa fermeté, même ses ennemis ; ils le suivirent à écoutèrent sa parole puissante, et tout ravis d'admiration, ils prirent la croix contre l'empereur ; le parti gibelin n'osa' plus paraître et Frédéric s'éloigna.

Les Guelfes confédérés venaient de prendre Ferrare, et de la remettre au légat du pape ; l'empereur assiégeait Faenza lorsque Grégoire IX convoqua un concile. Frédéric déclara qu'il s'y opposerait, que le pape ne pouvait assembler un concile sans la permission de l'empereur, et il équipa une flotte commandée par Enzius, qui se joignit à celle des Pisans. Les prélats furent pris à la bataille de Meloria. Quoique forcé par les menaces de saint Louis à relâcher ceux de France, Frédéric se sentait fort ; il prit Spolète, Tivoli, Narni ; le cardinal Jean Colonna, ennemi du pape, s'empara du château de Monteforte que le pape avait construit pour sa sûreté. Obligé d'habiter les parties basses de la ville dans un air malsain, l'héroïque vieillard voulait lutter toujours mais son corps succomba (1241). Frédéric, en conçut une grande espérance ; à la demande des cardinaux, il relâcha les prélats captifs, cessa les hostilités contre Rome, et vit élire Célestin IV, qui mourut après dix-huit jours. Ma.ltr'e de l'état ecclésiastique, il espérait un pape à sa convenance ; comme il ne restait que sept cardinaux, et que dans toute élection, il fallait l'accord des deux tiers, trois cardinaux auraient empêché le choix d'un pape son ennemi. Après une longue vacance les cardinaux élurent le Génois Sinibald de Fiesque, qui prit le nom d'Innocent IV (1243).

Frédéric hésitait : le nouveau pontife avait été lié avec lui il le redoutait maintenant ; on prétend qu'il dit ces paroles : Cardinal, il était mon ami ; pape, il sera mon ennemi ; il demanda à négocier avec l'Église romaine. Le pape répondit qu'il ne ferait pas la paix sans les Lombards, empêcha que la confédération fût soumise au jugement des tribunaux. de l'empire un cardinal essaya de chasser les troupes impériales de Viterbe ; alors Thaddée de Suessa et Pierre des Vignes obtinrent les conditions suivantes : L'empereur restituera à l'Église et à ses adhérents tout ce qu'ils ont possédé avant son excommunication ; il déclarera que s'il a méprisé cette censure a c'est qu'elle ne lui avait pas été signifiée dans les règles ; il se soumettra aux pénitences que le pape exigera, pour obtenir l'absolution ; il rendra aux prélats captifs ce qui leur a été enlevé ; le pape

axera quelle réparation doit être faite aux églises et aux ecclésiastiques qui ont souffert. L'amnistie sera réciproque et entière[46]. Mais pendant les négociations, Frédéric cherchait des ennemis au pape ; il voulait se faire livrer les fortifications élevées par les nobles Romains dans le Colisée, et dominer ainsi du haut d'une citadelle. Innocent IV, obligé de se travestir pour visiter les villes de l'État ecclésiastique[47], s'entendit avec les Génois ; il trouva leur flotte à Civita-Vecchia, passa par Gênes, ramena au parti guelfe Asti et Alexandrie, et se rendit à Lyon, ou, l'archevêque et les chanoines lui donnèrent toute sûreté.

La fuite du pape annonçait de grands événements. Innocent IV convoqua un concile général, et renouvela l'excommunication de l'empereur. Le concile étant ouvert, le pape prononça un discours où il compara aux cinq plaies du Sauveur, les cinq douleurs de l'Église, les succès des Mongols, le schisme des Grecs, les hérésies, les succès des Khowaresmiens, et les attentats énormes de Frédéric II. Thaddée de Suessa demanda un délai de douze jours ; au bout de ce temps, il en appela à un autre concile, è un autre pape ; ses remontrances furent perdues ; Innocent IV prononça cette sentence : Je suis le vicaire de Jésus-Christ, tout ce que je lierai sur la terre, sera lié dans le ciel ; suivant la promesse du fils de Dieu à saint Pierre ; c'est pourquoi, après en avoir délibéré avec nos frères et avec le concile, je déclare Frédéric atteint de sacrilège et d'hérésie, excommunié et déchu de l'empire ; j'absous pour toujours de leur serment ceux qui lui ont juré fidélité ; je défends, sous peine de l'excommunication, de lui obéir désormais ; j'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, et je me réserve la disposition du royaume de Sicile. Quand il eut fini, les pères du concile jetèrent à terre les cierges qu'ils tenaient allumés, et Thaddée de Suessa s'écria : Jour de colère, de calamité et de misère. Le pape se leva et dit : J'ai fait mon devoir, et il entonna le *Te Deum*.

La colère de Frédéric acheva de le perdre. Ce pape m'a donc rejeté, s'écria-t-il ; qu'on m'apporte ma couronne, et se la mettant sur la tête : Non, elle n'est pas perdue ; ni les attaques du pape, ni les décrets du synode n'ont pu me la ravir ; je ne la perdrai pas qu'il n'en coûte bien du sang. Une lettre plus violente encore compara le clergé aux Pharisiens, accumula des injures, exagéra les vices de quelques-uns, en les attribuant à tous ; il souleva ainsi contre lui ses propres sujets de Naples. Le pape encouragea cette ardeur de liberté dans les Napolitains[48] ; il pressa les princes allemands d'élire un autre empereur, et fit choisir Henri Raspon,

landgrave de Thuringe. Frédéric combattait les conspirations dont il était entouré, dénonçait à l'Europe les conspirateurs ; il les frappait, n'épargnant personne dans ses soupçons ; il fit périr Pierre des Vignes lui-même. Eu Allemagne, le roi des Romains, Conrad, combattait l'anti-César ; vaincu à Francfort, il se releva par une victoire près d'Ulm, qui fit mourir Raspon de douleur. Mais Enzius était réduit à l'inaction dans la Lombardie par l'épuisement des deux partis ; Guillaume, comte de Hollande, devenait empereur, sous l'influence d'Innocent IV, qui l'aidait de son argent et de ses exhortations. Frédéric, offrant satisfaction au pape, demandant à être admis dans la croisade de saint Louis, promettant de rester jusqu'à sa mort au-delà des mers, apprit que la ville de Parme était envahie par les troupes pontificales. Tout à la fois l'anti-César Guillaume s'empara d'Ulm, et les Parmesans repoussèrent Frédéric. Il avait donné à son camp la forme d'une ville, qu'il appelait Vittoria par une espérance anticipée ; pendant qu'il était à la chasse, les Parmesans le brillèrent, détruisirent ses travaux, prirent Thaddée de Stressa, qui avait perdu les deux mains en combattant, et le massacrèrent (1248).

L'empereur avait encore pour lui la Toscane, où le parti guelfe était abattu ; Il assurait le triomphe des Gibelins à Florence (1249), et trente-six palais des Guelfes renversés avec leurs tours, la ville de Capraia réduite par la famine, les prisonniers conduits dans la Pouille pour y mourir, ou perdre les yeux[49], toutes ces vengeances relevaient Frédéric. Mais un légat excitait les Bolonais à conquérir la Romagne. Bologne déploya toutes s forces. Imola, Faenza, Forli, etc., jurèrent d'être fidèles à l'Église, et constantes à l'alliance de leurs vainqueurs ; Modène fut menacée. Enzius, venant au secours, rencontra les Bolonais près du torrent de Fossalta ; la bataille dura tout le jour ; vers le soir, les Gibelins se rompirent, et, se dispersant, laissèrent leurs chefs en danger. Enzius fut pris, conduit à Bologne, reçu avec honneur, et emprisonné. Une loi fut portée qui défendait an sénat ou au peuple de le remettre jamais en liberté. quarte- somme que son père offrit, quelque menace qu'il fit entendre. Retournant aussitôt contre Modène, les Bolonais lancèrent dans la ville un âne mort ferré d'argent, qui tomba dans la plus belle fontaine. Cet intolérable affront donna du courage aux assiégés, que Frédéric abandonnait ; ils sortirent pour vaincre et, satisfaits de leur honneur conservé, ils négocièrent leur alliance avec Bologne ; et leur fidélité à l'Église. Eccelin seul donnait quelque puissance au parti gibelin ; il avait soumis dans la marche de Trévise un grand nombre de châteaux ; il avait réduit les villes de Feltre et de Bellone ; partout l'atrocité de ses

vengeances répandait la terreur et la colère. Il tramait condamnés sur la place, revenus d'une robe noire et leur faisait trancher la tête ; il confisquait leurs biens, rasait leurs maisons, déclarait suspects leurs parents et leurs amis ; il faisait construire de nouvelles prisons près de l'église Saint-Thomas, à Padoue. Un accusé ayant écarté ses gardes et poignardé son juge, l'approbation publique se manifesta par ce mot, qui devint proverbe : Celui qui veut mourir est maître de la vie du roi. Tel était l'ami de Frédéric L'empereur, retiré depuis un an dans la Capitanate, où il s'était entouré d'une nouvelle garde de Sarrasine, y mourut en 1250.

V

Le triomphe des Guelfes, la ruine de la maison de Souabe, n'étaient pas encore décidés. Innocent IV quitta Lyon, et, parvenu à Gênes, reçut les ambassadeurs de toutes les villes guelfes ; il se rendit à leur invitation, les visita t'une après l'autre, et traversa, entouré d'escortes d'honneur, le territoire des viles gibelines. Milan, qui avait forcé Lodi à entrer dans la ligue guelfe, et Pavie à traiter, le retint plus de deux mois, et lui déféra le droit de nommer le podestat. Les Guelfes rentrent dans Florence (1261) par la volonté du peuple, divisèrent la ville en six *sesti*, administrés chacun par deux *anziani*, donnèrent la juridiction civile et criminelle à deux juges étrangers qu'ils appelèrent capitaine et podestat ; le peuple fut divisé pour la guerre en trente-six districts la cloche Martinella devait annoncer à l'ennemi, pendant quatre semaines, l'entrée eu campagne ; Pistoia, Arezzo, Sienne devinrent par la force alliés de Florence.

Quoique le pape eût annoncé l'intention de réunir aux domaines de l'Église le royaume de Naples, un fils de Frédéric Mainfroy, en prenait la régence au nom de Conrad IV. Ce nouvel empereur parut en Italie, s'entendit avec les Gibelins du nord, soumit le royaume de Naples, et, sentant bientôt qu'il allait mourir, il recommanda à Innocent TF son jeune fils Cm-gradin., et laissa la régence à Berthold de Hohenbourg (21 mai 1254). La maison de Souabe finissait ainsi en Allemagne ; Guillaume de Hollande n'avait plus de compétiteurs, et ceux même qui n'avaient pas contribué à son élection ne parlaient pas d'en choisir un autre. Le pape réclamant le royaume de Naples, Berthold céda la régence à Mainfroy, et celui-ci reçut du pape, comme fiefs immédiats de l'Église, la principauté de Tarente, le comté d'Adria ; il voulait réserver les droits

de sen neveu or ri mais partout dans le royaume des légats réclamèrent le serment pour le pape.

Il était important en effet que le chef du parti guelfe eût une puissance capable d'arrêter les Gibelins. Les florentins venaient de conquérir Volterra, place forte de leurs ennemis, et ils en avaient trimai-porté les habitants à Florence. Au nord, Eccelin dominait toujours ; ce fils de perdition, cet homme de sang, le plus inhumain des enfants des hommes, brisait tous les liens de la société humaine, tontes les lois de la liberté évangélique... Quand ses captifs étaient morts dans ses cachots, ou par leu tortures, il renvoyait leurs cadavres dans leurs villes, où on leur tranchait la tête ; les gentilshommes, conduits par troupeaux sur la place, périssaient sous le sabre, et leurs corps, coupés en morceaux, entassés en Forme de bûcher, étaient consumas par le feu. Innocent I étant mort. à Naples (décembre 1264), au moment où M'alerte- prenait les armes, Alexandre IV lui avait succédé ; ce neveu de Grégoire IX n'avait pas moins d'activité, il offrit à Edmond de Lancastre, Els du roi anglais Henri III, la couronne de Sicile, comme fief de l'Église, à la condition d'un tribut, et prêcha une croisade contre Eccelin (1256). Guillaume de Hollande venait de périr dans une guerre contre les Frisons ; le pape écrivit aux princes allemands pour éloigner Conradin de l'empire, et soutint d'abord la lutte contre Mainfroy ; il fut le plus faible : le fils de Frédéric, aidé par les maladies qui travaillaient l'armée pontificale, s'empara successivement de Naples, de Capoue et d'Aversa, soumit la - Sicile, fit cesser la domination directe du pape dans ce pays. Les princes allemands, n'ayant pu s'entendre (1257), avaient choisi deux maîtres, Richard de Cornouailles, et Alphonse X de Castille, Conradin était du moins écarté ; Mainfroy fit répandre le bruit de sa mort, se laissa proclamer roi à Palerme, et, quand la mère de Contadin réclama, il répondit que son jeune neveu était un Allemand ; que, pour gouverner les Napolitains, il fallait un homme élevé dans leurs mœurs ; que si Conradin voulait venir eu Sicile, il le laisserait régner après lui (1258).

Eccelin n'était pas si heureux ; l'archevêque de Ravennes, chargé de prêcher la croisade, avait formé une armée nombreuse de persécutés A la tête des milices de Padoue, Vérone, Vicence, Eccelin avait mis à feu le district de Mantoue, et chargeait un de ses lieutenants d'arrêter sur la Brenta les troupes croisées. Le légat eue fut point arrêté ; après avoir enlevé plusieurs châteaux, il se dirigea vers Padoue, en Faisant chanter-parles siens l'hymne *Vexilla Regis* ; maîtres des faubourgs, les croisés

attaquèrent la ville, reçurent la poix enflammée sur leurs machines, et retournèrent l'incendie contre les assiégés ; ils massacrèrent, mais ouvrirent les prisons d'Eccelin ; ils furent salués comme des libérateurs. Eccelin, apprenant cette nouvelle, conduisit à Vérone onze mille Padouans qu'il avait dans son armée, les désarma, les mit en prison, les fit périr par le froid, la faim, la soif, et massacra ceux dont la vie avait résisté à ces maux. Cette atroce exécution aurait du soulever toute la Lombardie ; malheureusement le légat manquait de talent. Brescia et Milan étaient agitées. A Milan, Martin della Torre (1257), chassant l'archevêque et les nobles, commençait la puissance des Torriani. Eccelin put attaquer Brescia, mais sa rapacité le brouillant avec ses alliés, une ligue se forma contre lui ; Crémone y entra comme Milan, pour venger les habitants de Friola qui tous avaient été mutilés par Eccelin. Les Milanais, commandés par Martin (1259), le repoussèrent de Monza ; le marquis d'Este, avec les troupes de Crémone, Ferrare et Mantoue, l'atteignit au pont de Cassano ; blessé dès la première attaque, il vit, en frémissant de colère, ses troupes découragées mal obéir ; les Milanais survenaient et achevaient de l'entourer ; il voulait gagner Bergame ; ses soldats tombaient autour de lui à lui-même, blessé à la tête, fut fait prisonnier : il ne voulut aucun secours, déchira ses plaies, et mourut après onze jours de captivité. Aussitôt les villes de sa domination chassèrent ses satellites et appelèrent les troupes de l'Église ; Vicence et Bassano demandèrent des podestats à Padoue ; Vérone choisit Mastino della Scala. Albéric, frère d'Eccelin, chassé de Vicence, ne put trouver d'asile. Cerné dans un château fort, pressé par la faim voulut se rendre avec sa femme et ses enfants ; on les massacra.

Le parti gibelin, qui devenait peu à peu le parti de la noblesse et des Familles puissantes, semblait abattu dans la haute halle. En Allemagne, Richard de Cornouailles avait été couronné par l'archevêque de Cologne, en présence de l'archevêque de Mayence, de dix évêques, de trente ducs et comtes, et d'un grand nombre dei chevaliers Alphonse X, retenu par les Castillans, pressait vainement le pape de prononcer entre les deux concurrents. Richard, obligé de revenir souvent en Angleterre, laissait l'Allemagne dans l'anarchie ; le grand interrègne commençait pour la sûreté des Italiens. Mais le parti gibelin vivait encore au midi, comme parti de la maison de Souabe. Après Eccelin restait Mainfroy, Alexandre IV, pour traiter avec lui, exigeait qu'envoyât ses Arabes ; Mainfroy en appela un plus grand nombre (1260), envahit l'état ecclésiastique, et secourut Sienne, qui faisait la guerre à Florence. La bataille de Mont-

Aperto décida le succès des Gibelins ; les Guelfes y perdirent dix mille morts, et un plus grand nombre de prisonniers ; Florence retentit de gémissements ; l'armée gibeline y entra, fit abolir toutes les lois populaires, et l'autorité fut rendue à la noblesse, sous la protection de Mainfroy, à qui elle prêta serment de fidélité. Ensuite une diète des cités gibelines de la Toscane délibéra sur les moyens de conserver la prépondérance. Sienne et Pise proposèrent de détruire Florence. L'éloquence de Farinata dei Uberti s'y opposa, et l'on décida que la ligue gibeline prendrait à sa solde mille gendarmes commandés par le comte Guido Novello, Mainfroy était devenu le maître de la Toscane ; il voulait conquérir aussi l'état de et les troubles de Rome l'y excitaient ; le sénateur Brancateone, qui avait forcé le pape de quitter la ville, avait fait démolir cent quarante tours de la noblesse ; à sa mort il fut remplacé par son oncle Castettano, malgré l'opposition du pape. Urbain IV, successeur d'Alexandre (1261), eut encore un ennemi de plus. Il avait nommé Otton Visconti archevêque de Milan, Martin della Torre s'y apposa, repoussa l'archevêque malgré l'interdit lancé sur sa ville, et laissa son pouvoir à son frère Philippe, qui ajouta aux domaines de Milan, Côme, Verceil, Novare et Lodi ; ainsi les villes guelfes elles-mêmes commençaient à subir le joug d'une famille, et les plus faibles étaient menacées par les puissantes.

Urbain IV, dans ces circonstances, offrit la couronne de Sicile au frère de saint Louis, Charles d'Anjou. L'hommage, la présentation annuelle d'une haquenée blanche, un secours de trois cents cavaliers pour trois mois, le rappel des exilés, la restitution des biens de l'Église, l'obligation de ne jamais être roi d'Allemagne ni empereur, de ne posséder jamais la Toscane ou le Lombardie : c'étaient là les conditions qui devaient être jurées tous les dix ans par les barons du royaume. Saint Louis ne pouvait s'opposer à cet accord. Cette guerre de Sicile était encore une croisade ; faire la guerre aux Hohenstaufen, alliés des Arabes c'était encore combattre les infidèles ; c'était une œuvre pieuse d'enlever à la maison de Souabe cette Italie du midi, qu'elle livrait aux Arabes de Sicile, de fermer l'Europe à l'Afrique, la chrétienté au mahométisme[50]. Une seule circonstance retarda un moment la conclusion ; une des factions qui agitaient Rome fit nommer Charles d'Anjou sénateur de la ville, et l'ambitieux homme noir espérait, avec cette dignité redoutée du pape, obtenir de meilleures conditions. La mort d'Urbain IV fit cesser l'incertitude, le Français Clément IV ayant été élu, Charles d'Anjou se

disposa au départ. Personne, à ce moment, ne pouvait douter du triomphe du parti guelfe (1265).

Charles d'Anjou, comte de Provence par son mariage, avait une femme ambitieuse, Béatrix, dont les trois sœurs étaient reines, et qui demeurait avec peine en un rang inférieur. Lui-même, sage et prudent au conseil, hardi dans la guerre redouté de tous les rois du monde, ennemi des mimes, des troubadours et des courtisans, il parlait peu, dormait peu, agissait beaucoup, ne riait presque jamais ; réservé comme un religieux, catholique ardent, âpre à rendre justice, indomptable à l'adversité, fidèle dans ses promesses, égal par ses hautes pensées aux plus grandes entreprises, avide d'acquérir pour aider à ses projets, il semblait plus qu'aucun autre seigneur fait pour la majesté royale. Il portait la terreur dans son regard dur, sa peau basanée, son corps grand et nerveux[51]. Les Gibelins tremblèrent quand ils surent ses desseins. Philippe della Torre fit alliance avec lui, et demanda un podestat provençal, le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, releva le parti guelfe dans la marche Trévisane. Les Guelfes toscans errant à l'aventure pour trouver des Gibelins à combattre, s'approchèrent de Modène, y rétablirent les Guelfes, se formèrent un corps de quatre cents chevaux, et se pourvurent d'argent. Mainfroy anima de son côté le marquis Pelavicino, seigneur de Pavie, qui avait été successivement seigneur et allié de Milan ; il tint prête la flotte des Pisans pour intercepter la route de mer. Charles d'Anjou osa pourtant avec vingt galères et mille chevaliers traverser la mer de Marseille au Tibre, où il pénétra malgré la flotte de Mainfroy. Comme il était entré dans Rome, et s'était établi au palais de Latran, Clément IV alors à Pérouse, le réprimanda, et après avoir reçu ses excuses, envoya quatre cardinaux pour lui donner la couronne des Deux-Siciles, et lui remettre l'étendard de l'Église. Béatrix cependant rassemblait une armée, la conduisait par la Savoie, le Montferrat, et atteignait Ferrare, guidée par Napoléon della Torre ; son armée grossie des Gueltes florentins, des sujets du marquis d'Este, et de quatre mille Bolonais entrainés à la croisade contre Mainfroy, arriva enfin à Rome (1266).

Charles d'Anjou signa toutes les conditions de son investiture, reconnut que toute princesse de Sicile qui se marierait sans la permission du pape perdrait son droit à la succession, laissa abolir toute la législation ecclésiastique de Frédéric II, et promis de déposer la place de sénateur de Rome quand il serait maitre du royaume. Il marcha ensuite contre

Mainfroy, et le joignit près de Bénévent ; les gendarmes français repoussèrent les Sarrasins ; les Guelfes de Florence brillaient par une incroyable valeur. Tout à coup, Charles donna l'ordre de frapper aux chevaux, et déconcerta ainsi la cavalerie allemande ; les barons de Sicile prirent la fuite. Mainfroy, pour combattre jusqu'à la mort, mettait son casque, mais l'aigle d'argent qui en formait le cimier tomba sur son cheval ; Voilà, dit-il, le signe de Dieu. Il se jeta dans la mêlée et y périt. On le retrouva après trois jours ; ses barons captifs ayant déclaré que c'était bien lui, le vainqueur défendit d'inhumer en terre sainte le corps de l'excommunié. On lui creusa une fosse près du pont de Bénévent, et chaque soldat français y apporta une pierre. Hélène, femme de Mainfroy, fille du despote d'Épire, et ses enfants furent enfermés. Hélène mourut en peu d'années : ses enfants portèrent leurs chaînes pendant trente et un ans.

La victoire de Charles d' Anjou lui livrait le royaume ; il entra dans Naples avec une extrême magnificence, appela les barons pour les rassurer, et dispersa sur toutes les provinces des justiciers, des comtes, des inspecteurs des ports et des magasins, des douaniers, des baillis, des notaires. Il mêla l'administration royale qui commençait à se former en France, à l'administration féodale, doubla les emplois, encouragea la rapacité ; le pape Clément IV lui adressa de sévères reproches[52]. Cependant les Guelfes l'emportaient. A. Florence, le lieutenant de Mainfroy, Guido Novello, soutenu par quinze cents chevaliers allemands, fut effrayé de l'espérance populaire qui annonçait le retour d'une république guelfe. Pour demeurer maître, il se résigna à partager son pouvoir ; il appela de Bologne deux frères Gaudenti, l'un Guelfe, l'autre Gibelin, les nomma podestats, leur donna un conseil de trente-six prud'hommes moisis parmi les nobles et les marchands, les Gibelins, et les Guelfes ; il laissa les métiers les plus importants se réunir en corporations, et s'établir ainsi les sept arts majeurs des jutes et notaires, des marchands de Calimala, des banquiers, des fabricants d'étoffes le laine, des médecins et droguistes, des marchands de soieries, les cinq arts mineurs des marchands détailleurs, des bouchers, des cordonniers, des maçons et charpentiers, des maréchaux et serruriers. Quand il voulut établir un impôt nécessaire à la solde de ses gendarmes, les trente-six refusèrent, résistèrent aux Gibelins qui les menaçaient, forcèrent Guido à fuir, et demandèrent le secours de Charles d'Anjou. Huit cents chevaliers français (1267) suffirent pour éloigner les Gibelins, et Charles fut déclaré seigneur pour dix ans ; les trente-six furent réduits à douze, et le vicaire

du seigneur chargé de la guerre et de la justice[53]. Nommé par le pape vicaire impérial en Toscane, et *conservateur de la paix*, le roi de Sicile prit Poggibonzi, la retraite des Gibelins, et fut reçu comme seigneur dans les villes de Pistoie, Prato et Lucques ; il ne restait plus que les Torriani, ces Guelfes incertains qui supportaient l'interdit sans se lasser, et ne voulaient pas recevoir l'archevêque Otton Visconti.

Les Pisans, toujours Gibelins, toujours dévouée à la maison de Souabe se servirent des vexations exercées par Charles dans son nouveau royaume ; de concert avec les persécutés, ils appelèrent le jeune Conradin que sa mère élevait à la cour de Bavière, sous la tutelle de l'évêque de Constance sans pouvoir lui conserver son duché de Souabe. Cet enfant de quinze ans fut tout à coup entouré par les sollicitations des Napolitains qui lui promirent pour défenseurs les Sarrasins de Lucera, ces amis de Frédéric II qu'ils pleuraient encore, des Pisans qui offraient les fortes de la moitié de la Toscane, du podestat de Vérone Mastino della Scala, Gibelin zélé à la tête d'une ancienne ville guelfe, et du marquis Pelavicino dépouillé de sa domination par la victoire des Français. Sa mère ne pu le retenir ; la noblesse d'Allemagne accourant à lui. Rome était soulevée contre le pape par son sénateur Henri de Castille, d'abord ami de Clément IV, et qui s'était brouillé, pour n'avoir pas obtenu le royaume de Sardaigne ; l'absence de Charles d'Anjou encourageait les révoltes dans le royaume de Naples. Conradin traversa la Lombardie sans résistance ; son général Conrad Capece allait chercher en Afrique Frédéric de Castille, frère de Henri, et le ramenait dans la Sicile, que les proclamations de Conradin firent révolter, excepté Palerme et Messine. Charles d'Anjou, campé en Toscane par où il croyait que Conradin s'avancerait, apprit que les Sarrasins de Lucera avaient pris les armes, qu'il ne lui restait plus qu'une ville fidèle dans les Abruzzes. Cette nouvelle, et une lettre de Clément IV, le ramenèrent en arrière ; il assiégea Lucera.

Les Pisans reçurent Conradin avec enthousiasme ; leur flotte envoyée sur les cotes des Deux-Siciles assiégea Gaëte, dévasta les environs, et prit vingt-sept galères de la flotte royale. De Pise, Conradin se rendit à Sienne ; et dédaignant les menaces du pape, il apprit qu'il venait d'être excommunié ; il passa devant Viterbe et s'imagina faire trembler le pape en déployant toute son armée. Clément IV, alors en prières, se contenta de dire à quelques prêtres effrayés : Ne craignez rien ce sont des victimes qui vont au sacrifice. Conradin, bien reçu dans Rome par le sénateur,

s'avança hardiment dans le royaume de Naples jusqu'à la plaine de Tagliacozzo (1268). Les forces de Charles étaient bien moins nombreuses ; mais un vieux Français, Alard de Saint-Valery, qui revenait de la terre sainte, partagea cette armée en trois corps : deux furent chargés de défendre la rivière qui séparait les combattants ; le troisième se cacha dans un vallon, sous le commandement du roi et d'Alard pour attendre la fin du combat. Conradin passa la rivière à gué, et donna au travers des Provençaux et des Français ; en un instant l'armée de Charles fut mise en déroute ; et les Gibelins se Croyant vainqueurs, se mirent à poursuivre et à piller : Sire, il est temps, dit alors Alard ; et les huit cents hommes, s'élançant de leur embuscade, tombent au dépourvu sur les Allemands ; les Français dispersés par le premier combat se rallient. Conradin fuit à son tour : Henri de Castille arrêté est livré au vainqueur. Conradin et son inséparable ami Frédéric d'Autriche espéraient se sauver sur une barque jusqu'en Sicile. Le seigneur d'Astura, Jean Frangipani, qui leur avait donné asile, assiégé par les troupes de Charles d'Anjou, fut forcé de les livrer.

Le vainqueur jugea qu'il fallait aux Gibelins un exemple qui les contînt par la terreur. Il convoqua à Naples deux syndics de chaque ville de la terre de Labour et de la principauté ; il en forma un tribunal, leur déféra Conradin, Frédéric d'Autriche, et leurs partisans, et il les accusa lui-même, Un jurisconsulte néanmoins parla pour Conradin, et un seul juge, Provençal de nation, osa voter la mort les autres se taisaient. Charles confirma la sentence, et Conradin fut amené avec ses compagnons sur la place de Naples, en face de cette baie enchantée où il avait espéré régner en maitre. Le roi, toute sa cour, une foule immense, remplissaient la place. Lorsque le juge provençal récita la sentence, Robert de Flandre, gendre de Charles, se jeta sur lui et le poignarda en disant : Il ne t'appartient pas de condamner un si noble seigneur. Mais la volonté inflexible du roi ne permettait pas d'espérer grâce. Conradin détacha son manteau, se mit à genoux pou r prier, et se relevant, il dit : Oh ma mère ! quelle douleur je vous ai préparée. Alors il se retourna vers le peuple, jeta son gant dans la foule, et tendit sa téta à la hache. Frédéric d'Autriche mourut après lui, puis deux comtes de Lancia, dont la famille avait été dévouée à Mainfroy, puis Gérard et Gavareo Donoratico de Pise. Les Gibelins de Sicile, découragés par cette exécution tombèrent les uns après les autres aux mains des Français ; vingt-quatre barons de Calabre, saisis au château de Gallipoli, furent tous envoyés au supplice. En Sicile, le farouche Guillaume assiégea Augusta entre Catane et

Syracuse, la prit par trahison, et ne laissa pas échapper un seul de ses mille défenseurs. Les Sarrasins de Lacera furent dispersés ou extermines. Charles d'Anjou étendit sa vengeance jusque dans Rome sur les citoyens qui avaient reconnu Conradin.

Ainsi s'éteignit la maison de Souabe ; Enzius retranché du monde depuis dix ans, mourut lui-même en 1272 ; il ne restait de la race des Hohenstaufen, de cette *race de vipères*, comme on les appelait, que des femmes, l'une fille de Frédéric II, qui avait épousé le landgrave de l'infinie, Albert le Dénaturé, et une fille de Mainfroy, mariée à Pierre III d'Aragon. Leurs derniers partisans succombaient le marquis Pelavicino disparut ; les Torriani promirent de recevoir l'archevêque Visconti, et après la mort de Clément IV, pendant une longue vacance du Saint-Siège (1269), Charles d'Anjou réunit les villes lombardes à Crémone, et s'offrit à elles pour seigneur. Le plus grand nombre refusa, mais les Milanais et quelques autres y consentirent.

Tous les événements concouraient à assurer l'affranchissement de l'Italie la décadence de l'empire toujours croissante donnait gain de cause à l'Église et à la liberté défendue par elle. Les empereurs d'Allemagne ne passaient plus les Alpes ; on pouvait urémie croire qu'il n'y avait plus d'empereurs. Qu'était-ce que Guillaume de Hollande, et qui avait succédé à Guillaume ? Des deux compétiteurs auxquels la division des suffrages donnait des droits égaux, l'un, Alphonse de Castille, ne pouvait obtenir de ses sujets la permission de quitter son royaume, l'autre, Richard de Cornouailles, voyageait d'Angleterre en Allemagne, et d'Allemagne en Angleterre ; il ne régnait ni ne gouvernait. Cependant cet interrègne livrait à toutes les ambitions les débris de l'autorité impériale. Du démembrement de la Saxe et de la Bavière, opéré par Barberousse, étaient sortis de nombreux souverains ; la mort ide Conradin eut un résultat pareil ; les possessions de la maison de Hohenstaufen se démembrèrent comme celles de la maison guelfe ; cent cinquante États se formèrent des États d'un seul duc ; ducs, comtes, évêques, abbés, villes libres, tous aspirèrent à l'immédiateté qui aboutissait à la supériorité territoriale, c'est-à-dire à l'indépendance, sous la suprématie nominale de l'empereur. Ainsi fut détruite pour toujours l'œuvre d'Otton le Grand, et l'Allemagne retourna, par cette multiplicité de petits princes, à l'ancienne division de la Germanie en tribus indépendantes. Alors aussi il s'établit une hiérarchie entre tous ces États. Au premier rang sont les électeurs. La *pré-taxation*, devenue l'élection définitive, s'était clairement

manifestée sous Frédéric II, à l'élection de son fils Conrad. Sept princes conservèrent seuls l'ancien droit de la nation tout entière, comme un privilège et un patrimoine : c'étaient l'archevêque de Trêves, l'archevêque de Mayence, archi chancelier de l'empire ; l'archevêque de Cologne, archi chancelier d'Italie ; le comte Palatin de Lorraine ou du Rhin, l'héritier de l'ancienne puissance des ducs de Franconie, archi sénéchal ; le duc de Saxe, archi maréchal ; le roi de Bohême, archi échanson, et le margrave de Brandebourg, archi chambellan. *Ces pères, et les seule luminaires de l'empire*, outre le droit d'élire l'empereur, avaient encore une part dans le gouvernement impérial ; ils concouraient à la concession des grâces et des privilèges, et aux investitures. Au-dessous des électeurs se rangèrent les *princes du saint-empire*. Ce nom désigna tous les souverains, ecclésiastiques ou séculiers, vassaux immédiats de l'empereur, qui n'étaient pas électeurs. Enfin les *villes impériales* au troisième rang ; elles ne formaient pas encore un ordre particulier ; mais la communauté de leurs intérêts devait les réunir, et l'exemple des princes leur donner la confiance de prendre le nom de *villes libres*.

Le *grand interrègne* porta donc le coup mortel aux empereurs par le grand nombre de souverainetés dont il affermit les privilèges contre l'autorité du suzerain suprême. Il bouleversa en même temps l'Allemagne par le désordre dont il fut la cause, et par le droit de la force qu'il consacra. La première pensée de chaque prince avait été de devenir maitre chez soi ; la seconde fut de s'agrandir aux dépens de ses voisins. Quiconque se crut capable d'usurpation, s'efforça d'usurper par les guerres privées. La violence, qui avait formé autrefois la féodalité, reparut avec toutes ses conséquences : le faible ne put échapper à sa ruine qu'en se confédérant avec les faibles. Les nobles inférieurs formèrent alors les *ganerbinats* : la première condition de ces ligues, c'était de fortifier un château qui fût un lieu de défense et de retraite, et dont tous les confédérés fussent propriétaires et héritiers en commun — *ganerben* ou *gemein-erben*. Les villes plus menacées encore eurent aussi leurs confédérations. Déjà en 1247 les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, et soixante villes situées sur les deux rives du Rhin, depuis Zurich jusqu'à Cologne s'engagèrent à faire une guerre perpétuelle aux perturbateurs du repos public. Telle fut la confédération du Rhin, l'empereur Guillaume de Hollande le confirma en 1255. Il fut convenu que les alliés s'assembleraient tous les trois mois, afin de délibérer sur leurs intérêts, dans les villes de Cologne, Mayence, Worms et Strasbourg. A peu près dans le même temps se forma la *ligue*

hanséatique ou *hanse teutonique*. Lubeck l'avait fondée (1241) par son alliance avec quelques villes voisines, pour combattre les pirates de la Baltique ; à la faveur du *grand interrègne*, toutes les villes commerçantes, situées entre le Rhin et la Baltique, y entrèrent par l'espérance de mettre leur commerce à l'abri de la violence des nobles ; la crainte d'Alaric et d'Attila avait fondé Venise ; la crainte fonda de même au nord de l'Allemagne, une puissance commerciale qui tint anus sa loi, pendant plusieurs siècles, tous les États du nord.

Les empereurs avaient perdu peu à peu toute leur juridiction. La justice impériale, qui, en protégeant les arrière-vassaux contre les vassaux immédiats, constatait la supériorité du suzerain, avait été abandonnée on usurpée. Pendant le grand interrègne, la même nécessité de défense qui justifiait la formation des ligues, autorisa l'établissement d'une justice nouvelle. Les États, qui voulaient la paix, se constituèrent réciproquement arbitres nés des différends qui s'élevaient entre eux, ou que d'autres leur suscitaient ; ainsi commença la juridiction arbitrale des *austrègues* — décision définitive d'un litige. Né du désordre, cet établissement judiciaire aurait dû cesser au rétablissement de la paix ; mais il survécut au désordre. Les États y trouvaient l'avantage de décliner la juridiction de l'empereur, et de consacrer, par leur propre justice, l'indépendance de leur pouvoir,

Richard de Cornouailles n'essaya même pas de lutter contre ces maux ; il eût compromis un titre déjà trop incertain, et dont la conservation lui attirait au moins la considération des Anglais ; il favorisa lui-même l'ambition du rai de Bohême, Quo-car H, en lui donnant les duchés d'Autriche et de Styrie. Il fit accepter en 1269 une ordonnance utile qui abolit les péages établis sur le nitra au grand détriment de la navigation, puis il épousa une belle Allemande, et retourna pour toujours en Angleterre. L'anarchie n'eut plus de frein ; le grand domaine de l'empire usurpé par les quatre électeurs du Rhin ; les domaines royaux, situés dans les duchés, ravis par les ducs ou les comtes ; les droits régaliens des empereurs attribués au fisc des États ; les villes impériales se disant libres et affranchies de tout tribut ; le clergé prenant l'habitude de ne plus fournir à l'entretien de la cour impériale ; les droits que le concordat de 1122 laissait à l'empereur, entièrement oubliés, il ne restait plus à celui qui serait élu qu'un titre sans puissance ni revenus, que le droit des premières prières, et la liberté d'assister aux élections des chapitres.

Richard de Cornouailles étant mort en 1272, on ne se hâtait, pas de lui donner un successeur.

Un archidiacre de Liège, Thibaud Visconti avait été élu pape en 1271, après une vacance de trois ans (1268-1271), et consacré sous le nom de Grégoire X. L'évêque d'Olmutz lui ayant écrit, au sujet de l'anarchie allemande : Tout le monde désire un empereur bon et sage, mais nul ne veut entendre parler d'un empereur fort, Grégoire X menaça les Allemands de choisir l'empereur, s'ils tardaient plus longtemps. Les électeurs se réunirent donc à Francfort. Prémislas Ottocar II, roi de Bohême, duc de Moravie, d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, était capable de relever l'autorité impériale ; il fut repoussé pour cette seule raison. L'archevêque de Mayence Werner, proposa de choisir Rodolphe de Habsbourg. Ce prince, du second ordre, tirait son nom du château de Hahichtsbourg (château des autours), bâti par un de ses ancêtres, dans le XIe siècle. Il possédait le comté de Habsbourg, avec une partie du canton de Zurich, des terres en Souabe, le bourgraviat de Rheinfelden et l'avouerie des trois cantons de Schwitz, Uri et Unterwalden, le landgraviat de la Haute-Alsace, les comtés de Kybourg, de Baden en Suisse et de Leuzbourg. Il avait autrefois accompagné l'archevêque de Mayence à Rome, comme écuyer, et l'on dit qu'il avait rempli la charge de maitre d'hôtel à la cour d'Ottocar. L'archevêque de Mayence le proposa donc comme un homme vertueux, et un prince de peu de puissance ; et le bourgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern représenta aux électeurs séculiers qui avaient perdu leurs femmes, que Rodolphe ayant six filles, ils pourraient les demander en mariage, et régner par leur beau-père. Rodolphe fut élu à l'âge de cinquante-sept ans : il faisait alors la guerre à l'évêque de Bâle ; à la nouvelle de l'élection, il prit la ville, et l'évêque s'écria : Tenez ferme, ô mon Dieu, sur votre trône, ou bien ce Rodolphe vous en chassera. Rodolphe en effet, allait réduire au repos la turbulence féodale, et son règne termine cette période par le rétablissement de l'ordre, en préparant à l'Allemagne de nouvelles destinées. Il reçut d'abord le serment des vassaux à Aix-la-Chapelle ; ils avaient fait disparaître le sceptre sur lequel ils devaient jurer ; Rodolphe, sans se déconcerter, saisit une croix sur l'autel, en disant : Cette croix qui a sauvé le monde vaut bien un sceptre. Avant de sortir de la ville, il maria une de ses filles au comte palatin du Rhin, et une autre au duc de Saxe. Cet exemple, habilement suivi par ses descendants a fait leur force et leur importance. Depuis les six filles de Rodolphe, jusqu'à notre impératrice Marie-Louise, la maison

de Habsbourg-Autriche a régné sur la moitié du monde ou s'est relevée de ses plus épouvantables désastres par des mariages :

Belli gerant alii, tu felix Austria nube,

Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Rodolphe termina d'abord la longue lutte qui avait divisé le sacerdoce et l'empire. Grégoire X vit arriver au concile de Lyon (1274) le vice-chancelier de l'empire, qui renouvela les serments d'Otton IV et de Frédéric II. Rodolphe dans une entrevue avec le pape (1275), confirma la promesse de n'accepter aucune charge dans l'état ecclésiastique, et de ne point inquiéter les vassaux de l'Église. Trois papes ayant succédé à Grégoire X, dans l'espace d'une seule année Nicolas III (1277), pour décider Charles d'Anjou à renoncer au titre de vicaire de l'empire en Toscane, lui fit donner par Rodolphe l'investiture du comté de Provence, réclamé par Marguerite, veuve du roi de France, saint Louis, et sœur aînée de Béatrix. Le pape obtint pour lui-même la cession de l'exarchat, et une déclaration (1279) formelle qui rendait à l'Église Bologne, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Cesena, Ravenne, Rimini et Urbin. Ainsi fut constitué définitivement l'état ecclésiastique.

Rodolphe avait dit qu'il viendrait à Rome pour y recevoir la couronne impériale mais il comparait l'Italie à la caverne du lion. Les affaires d'Allemagne suffisaient à son activité. Dès l'an 1276, Ottocar avait réclamé contre l'élection de Rodolphe. L'insolence de son envoyé à la diète d'Augsbourg le fit mettre au ban de l'empire. Il voulut résister par les armes, Rodolphe, rassemblant la noblesse de l'Alsace et de la Souabe, marie une de ses filles au duc de la Basse-Bavière, pour le détacher d'Ottocar, entre en Autriche, et jette sur le Danube un pont qu'il faisait porter sur des charriots. Ottocar, attaqué dans ses retranchements, demanda la paix et des arbitres (22 novembre 1276). Les arbitres le condamnèrent à restituer l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et le district d'Égra. Ottocar, ensuite, reçut à genoux l'investiture de la Bohême et de la Moravie : mais le caractère altier de sa femme le perdit, il reprit les armes. Rodolphe, après avoir gagné les grands d'Autriche par des privilèges, et déclaré Vienne ville immédiate, livra (1278) la bataille de Marchfeld ; il y paya de sa personne, et, renversé à terre sous son cheval, il ne fut sauvé que par son bouclier : Ottocar, percé de dix-sept blessures fut relevé par un bohémien qui le montra à Rodolphe.

L'empereur pénétra ensuite en Bohême, et fit la paix avec le jeune Venceslas II fils d'Ottocar ; il lui laissa la Bohême, lui promit une de ses filles, et prit pour cinq ans la Moravie comme indemnité. L'Autriche, la Styrie, la Carniole, furent données, à titre de duchés, au fils de Rodolphe, Albert. Vienne, déclarée ville municipale, fut dotée de grands privilèges.

Il fallait reprendre encore tous les droits régaliens usurpés par les vassaux ; on ne m'a pas fait roi, pour que je me cache, disait Rodolphe ; il révoqua donc les concessions ou les usurpations qui n'étaient pas antérieures à la mort de Frédéric II ; il n'excepta que la Souabe, voulant laisser le rang, d'immédiats à .tous les vassaux qui l'avaient pris, et les soumettre directement à l'autorité impériale ; il les força de renoncer aux guerres privées ; il abattit leurs châteaux, dont les ruines out demeuré jusque aujourd'hui sur les Vosges, ou dans la Forêt-Noire. Ainsi tomba le farouche comte de Wurtemberg, Eberhard, qui avait pour devise : *Ami de Dieu, ennemi de tout le monde*. La Franche-Comté fut soumise, malgré le roi de France Philippe le Bel, at la paix publique partout établie. En 1281 les États de Franconie, en 1286 ceux de Souabe et de Bavière, en 1288, ceux d'Alsace jurèrent la paix pour cinq ans, promirent de n'exercer aucune violence, et de ne point se faire justice par eux-mêmes. Rodolphe veille rigoureusement à l'exécution des promesses, et détruisit en Thuringe soixante-six châteaux d'où partaient les guerres privées. Il mourut en 1291, sans avoir pu faire reconnaître son fils Albert pour roi des Romains. Mais sa famille avait pris rang parmi les premières familles, et l'Allemagne était pacifiée.

L'Italie était enfin libre ; dans l'espérance d'assurer cette liberté par le concours de toutes les volontés, Grégoire X s'efforça de concilier toutes les haines, et de faire un seul peuple des deux anciens partis. Il se montra généreux envers les Gibelins, il tenta de contenir les Guelfes. Il avait permis aux Torriani de ne pas recevoir l'archevêque Visconti, relevé Pise des censures ecclésiastiques, réintégré les Gibelins vaincus dans Florence, fait cesser la guerre entre Venise et Bologne ; il reconnut l'empereur grec Michel Paléologue, pour contenir l'ambition de Charles d'Anjou, qui aspirait au trône de Byzance en vertu d'un traité conclu avec l'empereur Baudouin II. Charles d'Anjou, mécontent, avait de toutes ses forces fait opposition au pape, et le parti guelfe divisé approchait de sa ruine.

Après la mort de Grégoire X, l'archevêque Visconti, le soutien des nobles et des Gibelins, s'approcha de Milan (1277), chassa les Torriani, et fut proclamé seigneur perpétuel. Milan cessa d'être libre ; la famille gibeline des Visconti, entourée de la noblesse-mercenaire qu'elle ramenait, régna sans peine sur un peuple fatigué de tant de guerres et corrompu par la prospérité. Mais le coup le plus terrible, celui qui frappa le parti guelfe dans son chef le plus redoutable, ce sont les *Vêpres Siciliennes*. Charles d'Anjou se croyait assuré de nouveau par l'élection de Martin IV, prélat français, qui lui avait transmis la dignité de sénateur de Rome ; il établissait des troupes françaises dans la Romagne, la marche d'Ancône, le duché de Spolète, le patrimoine de Saint-Pierre, et résidait à Viterbe avec le pape ; il réclamait une seconde fois l'empire grec au nom de sa fille qui avait épousé le fils de Baudouin II, et provoquait l'excommunication contre Michel Paléologue qui était retourné au schisme. Une nombreuse cavalerie et une flotte étaient prêtes : dans le royaume de Naples, en deçà du phare, les barons français établis à la place des Allemands maintenaient l'obéissance ; mais il oubliait que dans la Sicile restaient des barons dépouillés qui attendaient un vengeur, et que les Français établis dans les villes et sur les côtes, ne pénétraient pas à l'intérieur[54] ; il ne savait pas que le médecin de Mainfroy, Jean de Procida, dépouillé de tous ses biens, s'était retire à la cour dira ors ; et qu'après avoir instruit la reine Constance, fille de Mainfroy, des plaintes des Siciliens, il avait passé en Sicile au moment où les préparatifs d'une croisade entrainaient de nouvelles persécutions, de Sicile à C. P., puis à Rome où il avait décidé le pape Nicolas III à déposséder Chartes d'Anjou. Charles ne conçut de l'inquiétude qu'en apprenant les armements du roi d'Aragon Pierre III, et tout à coup une effroyable nouvelle lui fut apportée. Le lundi de Pâques (1282), un grand nombre de nobles siciliens étant réunis à Palerme, les habitants, suivant l'usage, se mirent en route pour aller entendre vêpres à trois milles de la ville, dans l'église de Montréal. Le vice roi avait défendu aux Siciliens de porter des armes, et les Français voulant s'assurer si l'ordre était exécuté, une jeune femme sicilienne reçut un de ces outrages que les peuples ne pardonnent pas. Un cri s'élève : Qu'ils meurent les Français, qu'ils meurent. Deux cents périssent à l'instant dans la campagne, le massacre se communique à la ville, rien n'est épargné ; les Français reconnus, ceux qui ne peuvent prononcer le mot *ciceri*, les femmes siciliennes qui ont épousé des Français, quatre mille hommes ou femmes périssent en un seul jour. Les Palermitains, arborant l'étendard du pape leur souverain, appellent à leur aide Pierre d'Aragon, et sortent de leur ville pour entraîner le reste du

pays ; les Français périssent dans d'autres lieux ; les habitants de Calatafimo, gouvernés par Guillaume de Porcelets, se ressouviennent de sa justice et de sa loyauté, ils le renvoient avec honneur, puis se révoltent ; enfin, Messine éclate, abat les armoiries de Charles d'Anjou, chasse son vicaire, et jure de partager le sort des habitants de Palerme.

En apprenant ces massacres, Charles s'écria : Sire Dieu, puisqu'il t'a plu de m'envoyer la fortune contraire, qu'il te plaise aussi d'ordonner que ma décadence ne se fasse qu'à petits pas (Villani). Il passa aussitôt en Sicile et assiégea Messine. Vaincus deux fois, les assiégés envoyèrent une députation au roi qui la reçut mal, mais cependant permit au légat qui l'accompagnait d'entrer dans la ville pour connaitre les demandes des habitants. Les Messinois promettaient de rentrer sous l'obéissance de Charles, à condition que le passé serait oublié, que les tributs établis autrefois sous Guillaume le Bon seraient seuls exigés, et que les Fran ais seraient exclus de toute magistrature et de toute charge en Sicile. Les seigneurs français eux-mêmes étaient d'avis d'accepter ces conditions. Mais Charles aurait cru faire acte de faiblesse que de consentir. Il répliqua qu'il établirait les taxes à son gré, qu'il confierait les places aux Français comme aux Siciliens, et que les assiégés, s'ils voulaient obtenir miséricorde, livreraient huit cents étages à sa discrétion. Ce fut celte rigueur qui perdit ses affaires. Le légat se retira ; les assiégés jurèrent de manger leurs enfants plutôt que de se rendre ; l'activité et la constance de la défense égalèrent l'activité et la constance de l'attaque ; en vain le roi faisait battre les murs sur tous les points, pour donner uni assaut général ; les murs, aussitôt réparés que frappés, renouvelaient incessamment tous les obstacles.

Pierre d'Aragon avait d'abord fait voile vers l'Afrique ; il voulait attendre ce que deviendrait la révolte des Siciliens, et n'y prendre part qu'à coup sûr, lorsqu'il n'y attrait plus qu'il en recueillir le profit Il avait dit, pour expliquer ses armements, qu'il voulait faire la guerre aux infidèles, et sous ce prétexte, il avait emprunté de l'argent au pape. lia nouvelle de la résistance des Messinois et les ambassades des Palermitains le tirèrent enfin d'incertitude. Il aborda à Trapani avec huit cents hommes d'armes et dix mille fantassins sur cinquante galères. Deux loura après il entra dans Palerme en libérateur, aux acclamations des habitants, et envoya à Charles d' Anjou un ordre de quitter la Sicile, dont t'impérieuse assurance contrastait singulièrement avec la pusillanimité de sa prudence antérieure. Chartes d'Anjou répondit aven la même fierté, mais quand il

sut que, par le conseil de Procida, l'Aragonais envoyait Roger de Loria, à la tête de sa flotte, pour surprendre dans le phare la flotte française, ïl crut prudent de ne pas exposer en vain ses hommes et ses vaisseaux. Il leva le siège de Messine, et donna ordre de regagner la Calabre. A peine arrivé sur le rivage, il vit l'amiral ennemi s'emparer de vingt-neuf galères dans le détroit, et en brûler quatre-vingts près de Reggio ; il mordait son sceptre de colère, et criait : Dieu, Dieu, vous m'avez offert beaucoup à surmonter ; je vous prie que la descente se fasse doucement. Il avait la conscience de sa valeur, et ne se croyait pas vaincu par la défaite des siens ; il proposa un combat singulier à Pierre d' dragon, ou bien un combat de cent chevaliers contre cent, près de Bordeaux sous la garantie du roi d'Angleterre.

Dans ces circonstances, la rivalité de Pise et de Gênes se renouvelait : la possession de la Corse et de la Sardaigne les avait autrefois armées l'une contre l'autre ; les Pisans, enrichis par le commerce, étaient encore les plus puissants des Gibelins ; Gênes, qui humiliait alors Venise dans les mers d'Orient, et attirait à elle tout le commerce par son alliance avec les Paléologues, pouvait seule lutter contre Pise. Le juge de Ginerça, en Corse, exerçant des pirateries, fut réprimé par les Génois ; les Pisans prétendirent le secourir, et la guerre fut déclarée. Pendant deux ans, on s'observa sur mer ; enfin, en 1284, la bataille de la Méloria fut décisive ; les Pisans y perdirent vingt-huit galères prises, sept coulées à fond, cinq mille morts et onze mille prisonniers. Les captifs furent conduits à Gênes, et l'on disait dans toute l'Italie : *allez à Gênes, si vous voulez voir Pise*. Les Guelfes de la Toscane reçurent les Gênois dans leur ligue, et s'engagèrent à ruiner Pise, à disperser ses murs et ses habitants.

Ce grand désastre de la ville gibeline par excellence, fut inutile cependant aux Guelfes du midi ; car le combat proposé n'avait pas eu lieu ; selon les uns, le pape blâmant Charles d'Anjou d'exposer sa cause au hasard d'un combat, aurait écrit au roi d'Angleterre de ne pas permettre cette rencontre sur son domaine ; selon d'autres Pierre d'Aragon, qui n'avait accepté que pour gagner du temps, serait venu à Bardeaux avec trois chevaliers, protester que le roi de France se tenant dans le voisinage avec ses troupes, il n'y avait aucune sûreté pour lui-unième ; après quoi il aurait disparu à la hâte, et fait cent milles d'une seule traite. Quoi qu'il en soit, la querelle se débattait de nouveau dans le royaume de Naples. Martin IV avait excommunié Pierre, et le déposant de son royaume espagnol, il avait désigné à sa place Charles de Valois,

fils de Philippe le Hardi[55]. Charles d'Anjou se mettait en mer pour conduire à Naples cinquante-cinq galères armées, et trois gros vaisseaux chargés de troupes, lorsque Roger de Loria, instruit de son arrivée, vint provoquer au combat le prince de Salerne, Charles le Boiteux. Les insultes des Aragonais firent oublier au jeune prince la défense de son père : il s'élança sur l'ennemi, et fut vaincu et pris ; quand on le dit au roi, il s'écria : Or fût-il mort, puisqu'il a failli notre mandement ; et après le débarquement, il fit pendre c'eut cinquante Napolitains qui s'étaient montrés infidèles à sa cause. Sa vengeance s'arrêta là : il mourut en 1285 ; ses ennemis et ses amis moururent dans la même année, Philippe le Hardi, Pierre d'Aragon et Martin IV.

Les Guelfes de Toscane poursuivaient leurs avantages. Depuis l'an 1282 une nouvelle forme républicaine avait été donnée au gouvernement de Florence. *Six prieurs des arts*, dont la réunion s'appelait la seigneurie, étaient investis de tout le pouvoir exécutif, et chargés de représenter la majesté de l'État. Ils mangeaient à la même table, aux frais de la république, et ne devaient pas s'absenter pendant les deux mois que duraient leurs fonctions : l'humiliation des nobles était toujours à Florence la garantie de ces institutions populaires. Pise, au contraire maintenait la noblesse, et soutenue par Arezzo, prétendait braver toute la haine de la ligue toscane. Elle faillit périr par la trahison d'un de ses nobles ; le comte Ugolin de Gherardesca, pour se rendre maitre des affaires, s'était entendu avec les Guelfes. Devenu podestat, il régla le gouvernement à son gré, et jouit pendant quelque temps de son audace. Que me manque-t-il ? Disait-il un jour, en parlant de sa puissance : rien que la colère de Dieu, lui répondit une voix intrépide. Ugolin refusa de se laisser associer l'archevêque Roger, frappa du poignard son propre neveu qui l'avertissait du mécontentement du peuple, et tua d'un coup de hache le neveu de l'archevêque. Ces crimes eurent enfin leur châtiment. Ugolin saisi par les Gibelins avec deux de ses fils et de ses petits-fils, fut enfermé dans une tour où ils moururent tous de faim- Sortie de ce danger, Pise appela le comte de Montefeltro, qui la défendit heureusement pendant qu.elqu.es années ; mais une nouvelle guerre avec les Génois (1290) ruina son port, et commença la décadence de sa richesse. La ligue guelfe en triomphait. L'année suivante les Florentins publièrent les *ordinamenti della Giustizia*, cette terrible expression de la vengeance plébéienne, et de l'humiliation de la noblesse. Trente sept familles nobles privées du droit de cité, ne pouvaient plus se faire inscrire même dans les corps de métiers. La seigneurie fut autorisée à

inscrire sur cette liste tente famille plébéienne qui mériterait d'être traitée comme noble : tout individu inscrit sur cette liste dut fournir une caution de 2.000 livres de Florence, et tous ses parents légitimes ou illégitimes devinrent solidaires des amendes ; judiciaires qu'il pourrait encourir. Il fut défendu aux nobles de parage dans les rues, en cas de tumulte, de posséder une maison proximité d'un port ou d'une porte de la ville, de paraître en justice pour dénoncer un plébéien. Des services signalés pouvaient seuls obtenir la réhabilitation. Il semble que la démocratie ne puisse aller plus loin. Nous verrons cependant les Florentins précipiter encore plus bas la noblesse.

Les Guelfes de Sicile, au contraire, avaient perdu dans Charles d'Anjou, toutes leurs espérances de vengeance. Charles II le Boiteux était prisonnier des Aragonais, quand son père mourut ; le comte d'Artois administra pour lui. L'héritage de Pierre d'Aragon divisé après sa mort, donna à Jayme son second fils le trône de Sicile. Deux fois le roi d'Angleterre, Édouard e, s'entremit pour procurer la fin des hostilités. Il obtint la délivrance de Charles II, à condition que celui-ci renoncerait à la Sicile, et Charles de Valois à l'Aragon. Jayme de Sicile se repentit bientôt de cet accord, et en 1289 il reprit les armes. Il est occupé toute la Calabre, sans l'activité du comte d'Artois ; et Gaëte sans une nouvelle intervention du roi d'Angleterre. Le traité de Tarascon, conclu en 1291, devait terminer la rivalité en retirant aux deux rivaux leurs alliés ; les rois de Naples et de France s'engageaient à ne plus faire la guerre à l'Aragon, et le roi d'Aragon à ne plus secourir son frère de Sicile. Mais le trône d'Aragon devenant vacant sur ces entrefaites, Jayme courut en prendre possession, et transmit la Sicile à son Frère Frédéric, qu'aucune promesse n'engageait à la paix.

Ainsi le parti guelfe n'avait pu jouir de son triomphe. Il n'appartenait pas ; à la maison d'Anjou d'enlever la Sicile aux Aragonais. Il n'était pas réservé aux villes Lombardes de garder à l'intérieur de leurs murs, la liberté qu'elles s'étaient faite par l'affaiblissement des empereurs. Déjà Vérone et Milan avaient un seigneur. Ces Gibelins réclamaient pour leur pouvoir naissant la protection impériale, et l'archevêque Visconti obtenait pour son neveu le titre de vicaire de l'empire en Lombardie. En 1294, le trône pontifical fut occupé par Boniface VIII, sous lequel l'influence de la papauté dans les affaires temporelles de l'Europe, devait commencer à déchoir.

[1] Otton. Frising., *Chron*., 7-8.

[2] *Chron*., 7-11. Jusque-là, dit-il, tout ce que j'ai raconté appartient aux auteurs qui ont écrit avant moi. Ce qui suit, je l'ai vu, ou appris d'hommes dignes de foi.

[3] Ce roi était Philippe Ier.

[4] Otton. Frising., *Chron*., 7-14.

[5] Otton. Frising., *Chron*., 7-15.

[6] Otton. Frising., *Chron*., 16.

[7] Ott. Fris., 7-18.

[8] Ott. Fris., 19.

[9] Cinnamus, 3-1.

[10] Ott. Fris., 7-20.

[11] Pfeffel, *Histoire du droit public d'Allemagne*, t. I.

[12] Ott. Fris., *De reb. gest*., Frid., 2-13.

[13] Guntheri Lig. *Carmina*, liv. 3.

[14] Ott. Fris., *Chron*., 7-27.

[15] Nicétas, *Manuel Comnène*, 2-1.

[16] Ott. Fris., *De gent*., Frid., 1-33.

[17] Nicétas, *ibid*. Cinnamus.

[18] Voici l'inscription du sceau et de l'épée de Roger :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

[19] Ott. Fris., *De gest*., Frid., 2-12, 13. *Guntheri carmina*, livre 2.

[20] Ott. Fris., *De gest*., Frid., 2, de 13 à 20.

[21] Ott. Fris., 2-21. Guntheri carmina, Discours des ambassadeurs.

[22] Ott. Fris., *De gest*., Frid., 2- 22.

[23] Ott. Fris., *De gest*., Frid., 25.

[24] Ott. Fris., 2-28.

[25] Ott. Fris., 2-28. Cinnamus, lib. 4.

[26] Radevici Frisingensis canonici appendicis ad Ottenem, lib. 1, caput 7, 8.

[27] Radevici Frisingensis canonici appendicis ad Ottenem, lib. 1, caput 9.

[28] Cinnamus, 4-2.

[29] Radevicus, *ibid*., 26.

[30] Radevicus, lib. 1, de 33 à 40.

[31] Radevicus, lib. 1, 41, 42, *Guntheri carmina*, lib. 8.

[32] Radevicus, *ibid*., lib. 2, de 3 à 7.

[33] Voyez dans Radevicus, la correspondance du pape et de l'empereur, liv. 2, de 15 à 20.

[34] Radevicus, 2, de 21 à 39.

[35] Radevicus, 2, de 39 à 63. *Guntheri carmina*, 10.

[36] Voyez Boncompagni, *obsidio Anconæ*, 24. Schœll, dont assurément on ne peut contester la science, ne dit pas un mot du siège d'Ancône ; serait-ce par orgueil national ou dévouement aux monarchies allemandes ?

[37] Sigonium, *De regno italico*. — Romualdi salernit., *Chronicon*.

[38] Nicétas, *Andronic*, 1-7.

[39] Daru, *Histoire de Venise*. Nous mentionnons plutôt que nous ne racontons l'histoire intérieure de Venise à laquelle il nous semble que l'on attache beaucoup trop d'importance avant le XIVe siècle.

[40] Arnold de Lubeck, 2-20.

[41] Muratori, *rer. Ital*., III.

[42] *Vita Innocentii III*, passim.

[43] Voyez Schœll, t. IV, qui fait un grand usage de l'ouvrage allemand de Raumer.

[44] *De factis in marchia Trevisana*, Rolandini.

[45] Bernardo Corio, Histoire de Milan.

[46] Mathieu Paris, *Histoire d'Angleterre*, ann. 1244.

[47] Voyez Sismondi, t. III.

[48] Sismondi, tout en gardant sa défiance, ne peut s'empêcher d'admirer la lettre du pape aux Napolitains.

[49] Villani, 6-23.

[50] Nous prenons au sérieux ces paroles moqueuses d'un auteur moderne.

[51] Villani, 7-1.

[52] Voyez dans Sismondi la lettre de Clément IV à Charles d'Anjou.

[53] Villani.

[54] Les plaintes des historiens contre Charles d'Anjou ne sont peut-être que l'expression des plaintes du peuple de Sicile : Que dire de leurs inventions inouïes, de leurs décrets sur les forêts ? De l'interdiction du rivage, des taxes sur le produit des troupeaux. Que tout périsse de langueur sous le climat accablant de l'automne, ils ne déclarent pas moins que la moisson a été abondante. Nous avons reçu l'antéchrist du royaume de Sicile. Il faut représenter chaque troupeau au bout de l'an, et plus de petits que le troupeau n'en peut produire. Les pauvres laboureurs pleurent, les bouviers, les gardiens de chèvres tremblent ; toutes les fois qu'il plait au roi de frapper une nouvelle monnaie, la trompette sonne dans les rues, et il faut livrer l'argent.

[55] Je laisse à d'autres, dit Muratori, à décider si ce décret fut juste et louable. Mais ce que je sais bien, c'est que les Français, qui dans ces derniers temps ont attaqué le pouvoir que s'attribuent les souverains pontifes de déposer les rois, et de disposer de leurs royaumes reçurent à baisemain ce don que Martin leur fit des États d'un autre.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Rivalité de la France et de l'Angleterre. — Louis le Gros, les Plantagenêts, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Henri II d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre, Edouard Ier.

I

Le règne insignifiant de Philippe Ier durait depuis trente-six ans. Dévoué tout entier à Bertrade, gardant ou renvoyant cette femme, frappé ou relevé de l'excommunication, Philippe bravait l'Église ou la trompait tour à tour. Entouré de tous côtés par des vassaux puissants et hardis, il obtenait à peine l'obéissance des seigneurs de son domaine ; nul grand fief n'était plus agité que l'ancien duché de France Au nord de Paris, à quatre lieues, le baron de Montmorency, maitre de la fort et de la vallée, premier baron chrétien, premier baron de France, possédait les seigneuries d'Écouen, de Marli de Saint-Brice, de Hérouville et d'Épinay. Au midi, six lieues, sur la route d'Orléans, Montlhéry (la montée rude) élevait ses tours qui dominaient le Hurepoix, et recelaient les conspirations des ennemis de la royauté. Milon de Brai, seigneur de Montlhéry, surnommé *le Grand* pour sa puissance, fermait le chemin au roi quand il voulait, de sorte que ceux de Paris et d'Orléans ne pouvaient aller en la terre les uns des autres pour marchandises, sans la volonté de ce traître seigneur, et sans une escorte bien armée[1]. En face, sur la Seine Corbeil avait un comte, à l'esprit turbulent, à la taille haute, à la force prodigieuse, qui disait à sa femme en partant contre le roi : Noble comtesse, donnez joyeusement cette épée à votre noble baron, qui vous la rapportera ce soir comme roi de France[2]. Les Coucy surpassaient tous les autres par leur férocité. Issus de ce fier *Lion* ou *Léon*,

Qui de Coucy tenait tout le terral

Qui fut de neuf pis (pieds) gran, un bras eut trop mortal,

ils tenaient la baronnie de Coucy, une des plus anciennes et des plus notables, dont le seigneur n'était obligé de faire foi et hommage qu'à la personne du roi. Leur ville, sur une montagne, défendue par une tour de cent soixante-douze pieds, et une muraille de dix-huit pieds d'épaisseur, semblait un repaire de brigands. Enguerrand de Couccy, comte d'Amiens, pendait ses prisonniers, ou leur coupait les pieds, ou leur crevait les yeux, et son fils, Thomas de Marle, maître du château de Montaigu tombant à l'improviste sur les nobles et sur les paysans, soulevait tout contre ses violences. Les alliés du roi, c'étaient les seigneurs de Montfort-l'Amaury, ennemis des Montmorency et des Normands, ou bien ce comte de Blois, Etienne VI, qui possédait autant de châteaux que l'année a de jours[3], mais qui, pour sortir de captivité, avait promis une, inviolable soumission, et tenait parole.

Les grands feudataires du midi ou du nord, qui Se contentaient des titres de ducs ou de comtes étaient bien plus puissants que le roi. Le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, régnait entre la Garonne, les Pyrénées et les Alpes ; comte de Toulouse, comte d'Albigeois, de Quercy, de Rouergue, duc de Narbonne, marquis de Provence, il avait l'autorité souveraine sur toute l'ancienne Septimanie, et régentait à son gré ee qui est entre le Rhône, l'Isère, les Alpes et la Durance. On ne songeait guère à comprendre l'Aquitaine dans la France, lorsque les actes des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, se dataient de cette formule : *Regnante rege Philippo in Francia, Goffredo duce in Aquitania*. Le duc Guillaume VII, le Jeune, bon troubadour, bon chevalier, réprimait la turbulence de ses vassaux, guerroyait ses voisins, faisait des chansons, faisait de la débauche, battait les évêques pour obtenir l'absolution, et courait le monde pour voir la croisade ou chercher des plaisirs. L'indépendance du comte de Flandre n'était pas moins certaine ; le comte de Flandre recevait une pension du roi d'Angleterre, et jamais Philippe Ier n'avait pu vaincre Robert le Frison.

Cependant le tour du roi de France était enfin arrivé. En réunissant à la couronne le Vexin français, fief de l'abbaye de Saint-Denis, le roi était devenu avoué de l'abbaye[4]. La croisade ensuite éloigna les vassaux, et Philippe, associant à la royauté (1099) son fils Louis-l'Éveillé, plus tard sur nommé le Gros, opposa à la féodalité un habile et actif adversaire. Le baron de Montmorency, Bouchard, attaquait l'abbé de Saint-Denis ; ils s'entredéfièrent et s'entrecoururent sus à armes et à batailles, et ardi (brûla) li uns à l'autre sa terre. Aussitôt Louis fit *semondre de droit* et

condamner le baron de Montmorency ; aidé du seigneur de Montfort et du comte de Flandre, il assiégea le château du vassal rebelle, fut repoussé, et néanmoins imposa la paix. Bientôt le seigneur de Montlhéry, honteusement revenu de la croisade, perdit le titre de sénéchal, et donna Montlhéry au roi, et sa terre au prince Philippe. Le roi dit alors à son fils : Biau fieu Loeis, garde bien cele tor (tour) qui tantes fois m'a travalié, et en cui escombattre et asalir ge me suis toz envesliz (envieilli). Quelque temps après le château de Montlhéry fut rasé, à l'exception de la grosse tour. Devenu seul roi par la mort de son père (1108), louis VI combattit une ligue formée par sa belle-mère, Bertrade, entre Philippe de Mantes, son frère à qui il avait cédé la terre de Montlhéry, Gui le Bouge, frère du dernier châtelain de Montlhéry, et ses fils, Gui de Rochefort, et Hugues de Crécy, enfin Amaury de Montfort. Plus habile que tous ses ennemis, le roi prit Mantes, et enleva à Gai le Rouge la terre de la Ferté-Baudouin. Bertrade imagina de céder la terre de Montlhéry à Hugues de Crécy, croyant fermer ainsi au roi la voie de Normandie par les forces de Hugues, de Gui de Rochefort, du comte Amaury, qui pourraient chaque jour faire le dégât jusqu'à Paris, tandis que le roi ne pourrait aller à Dreux. Le roi vainquit encore ; mais, trop faible pour forcer Montlhéry, il présenta aux habitants Milon de Brai, frère du dernier châtelain. On le reçut avec transport, comme si le roi eût fait descendre dans la ville le soleil et les étoiles[5].

Ces petites guerres, dans un espace si rétréci sont pourtant la-fondation de la royauté ; ainsi s'est formé le pouvoir d'un seul par la ruine de la féodalité. En même temps commençait la révolution communale, n.ort moins- dangereuse aux seigneurs. Cambrai" avait donné l'exemple on savait que les habitants de Cambrai, repoussant la seigneurie de l'évêque et du comte, s'étaient unis entre eux, et s'étaient fait des magistrats. Un chanoine de Cambrai, Baudri, fonda à Noyon, dont il fut élu évêque en 1098, une *commune* qui constituait les bourgeois en association perpétuelle sous des magistrats appelés *jurés*, leur garantissait la propriété de leurs biens, et le droit de n'être appelés en justice que devant leurs magistrats municipaux. L'évêque de Beauvais en fit autant dans sa ville ; le comte de Vermandois (1102) donna une charte de commune aux habitants de Saint-Quentin. Louis le Gros confirma de sort autorité royale la charte de Noyon. Les bourgeois de Laon, ayant tué leur évêque (1112) qui avait révoqué la charte d'abord consentie par lui, se virent menacés par le roi ; ils recoururent Thomas de Marie, et le suivirent sur ses terres ; le cruel seigneur, mais au ban du royaume, excommunié,

poursuivi par son père même, ne protégea pas les meurtriers ; il perdit le château de Crécy : et la commune de Laon fut abolie roué seize années. Mais après avoir puni des assassins, le roi soutint la commune d'Amiens contre les seigneurs, et combattit bravement pour elle à côté de l'évêque (1113) ; au même moment, les habitants de Soissons obtinrent une charte de leur évêque et de leur comte.

C'était ordinairement dans l'église ou sur la place du marché que les bourgeois se réunissaient pour former la commune. Ils juraient ensemble ; leur serment s'appelait conjuration ; eux-mêmes s'appelaient *communiers* ou *jurés*. ils élisaient des magistrats que dans le midi on appelait consuls, par souvenir de l'administration romaine, et dans le nord *jurés* ou *échevins* ; ce dernier nom dérivé de *skepen* (juge). Un ou plusieurs étaient mis à la tête sous le titre de *majeur* (maire). Les chartes de commune donnaient aux bourgeois le droit de marcher tous en armes pour la défense de l'association[6] ; le droit de punir quiconque aurait touché à un membre de la commune[7]. Ici les communiers libres de leur personne et de leurs biens n'avaient rien à payer que par le jugement des échevins[8] ; là, ils ne payaient au seigneur que le cens qu'ils lui devaient par tête, et s'ils retardaient le paiement, le seigneur n'avait à exiger aucun dédommagement pour le retard[9]. La puissance royale ne pouvait que gagner à cette diminution de la puissance des seigneurs ; bientôt les rois établirent en principe que toute commune relevait immédiatement du roi. Quoiqu'ils n'aient pas fondé de communes dans les villes de leur domaine, pour ne rien perdre de leur pouvoir, ils contribuèrent aux affranchissements qui commençaient en fondant des *villes neuves*, où pouvaient venir habiter, sous leur protection, des serfs impatients de leurs seigneurs. La féodalité s'en plaignit plus d'une fois comme d'une atteinte à sa suzeraineté.

De tous les vassaux du roi de France, le plus puissant paraissait être le roi d'Angleterre, duc de Normandie ; car l'ardeur de la croisade avait porté Robert à céder son duché à son frère Guillaume le Roux. Il semblait encore que ce roi fut bien autrement le maître chez lui que le roi de France. Il gouvernait la Normandie sans réclamation, ravageait le Maine qui refusait de le reconnaître, et chassait le comte Hélie de La Flèche, que les habitants du pays préféraient au Normand. Mais un jour qu'il était entré dans la nouvelle forêt ses compagnons s'étant séparés de lui pour courir le gibier, on le retrouva le soir gisant par terre, le cœur percé d'une flèche sans qu'on pût savoir qui l'avait frappé (1100). Sa mort

fut suivie de troubles qui compromirent la puissance des rois anglo-normands, Robert de Normandie était retenu en Sicile, son jeune frère Henri s'empara de la couronne d'Angleterre, et publiant une charte de liberté, il gagna la nation les vainqueurs et les vaincus, par la promesse de rendre à l'Église ses anciennes immunités, de laisser aux barons la libre disposition de leurs propriétés personnelles, de remettre en vigueur les lois d'Édouard le Confesseur, amendées et publiées par son père ; il donna une charte de liberté aux habitants de Londres, et enfin il enferma Flambard. Mais le captif échappa et vint réveiller le duc de Normandie, qui renonçait encore à ses droits. Robert et ses barons, habitués par la croisade aux grandes aventures et aux nobles faits d'armes, passèrent en Angleterre. Des désertions nombreuses effrayèrent Henri ; il traita, et renonça à tous les châteaux qu'il possédait en Normandie. Mais il voulut punir les barons dont la désertion avait failli le perdre ; Robert se rendit imprudemment en Angleterre pour défendre ses partisans, son frère le reçut bien, puis le tenant captif, le força de payer une somme considérable pour sa liberté. Ce fut la cause d'une rupture nouvelle. Henri battit Robert sous les murs de Tinchebray (1106), le prit, le garda en prison jusqu'à sa mort ; on dit même qu'il lui ôta la vue. C'est ainsi que l'Angleterre et la Normandie furent réunies dans une seule main. La vengeance de Robert arma le roi de France contre le roi anglais.

Ce sera, pendant longtemps, une lutte sans intérêt. D'abord on disputa sur les limites des deux nations. La rivière d'Epte ayant été fiée pour séparation les Normands bâtirent sur les terres françaises le château de Gisors. Sur les plaintes du roi de France, le château fut mis en séquestre entre les mains d'un chevalier, puis fortifié par Henri. Louis le Gros prit les armes pour exiger la démolition de la place, rencontra avec neuf cents hommes les neuf cents hommes de Henri à Néaufle, le battit et signa une trêve à Gisors (1113). Il fut question ensuite de Guillaume Cliton, fils de Robert. Le roi de France promettait au jeune prince l'investiture de la Normandie ; Foulques d'Anjou lui promettait sa fille Sybille ; le plus terrible des protecteurs de Cliton était le comte de Flandre, Baudouin VII, dit *à la hache*. Ce fier baron, le plus redoutable des barons de France, portait partout sa hache, et son inflexible volonté de n'être pas contredit. Il domptait la turbulence des nobles flamands par des chaudières d'eau bouillante ou par la corde dont il les étranglait. Il résista hardiment au roi d'Angleterre. Henri Ier le menaçant de le poursuivre jusque dans Bruges : Je t'épargnerai la peine du voyage, répondit Baudouin, et j'irai moi-même te visiter à Rouen. Il part en effet avec cinq

cents-chevaliers, et trouvant la porte de Rouen fermée, il y enfonce sa hache pour défier Henri au combat. Il mourut d'un coup de lance au siège du château d'Eu (1119). Louis le Gros ne triompha pas davantage à Brenneville. Trois hommes furent tués dans cette mêlée. Henri reçut deux coups de hache sur son casque, et jeta le sang par les narines. ; Louis le Gros eut son cheval tué sous lui, il faillit être fris par un Anglais ; mais les milices communales qui accoururent avec leurs curés et les bannières de leurs saints, lui donnèrent la force de prendre Ivry. Le pape Callixte Il, tenant un concile à Reims, le roi de France recommanda Cliton à l'Église, et lui donna le comté de Mantes (Vexin français). Henri Ier arma alors contre la France son gendre l'empereur Henri V. Louis le Gros, avec l'oriflamme qu'il était allé prendre à Saint-Denis, et les milices communales, forcèrent le puissant empereur à la paix.

Après ces guerres, la rivalité cessa. Louis le Gros se porta sur l'Auvergne, dont le comte tourmentait l'évêque de Clermont ; força par respect le duc d'Aquitaine, Guillaume le Jeune qui voulait défendre le comte, son vassal, et qui se reconnaissant lui-même vassal de la couronne, promit de représenter le comte d'Auvergne à la cour du roi, pour y subir le jugement qui serait rendu[10]. Le comte de Flandre, Charles le Bon, ayant été assassiné, le roi de France fit donner ce comté par les États à Guillaume Cliton, et combattit pour lui contre Guillaume d'Ypres, qu'il fit prisonnier (1127). De retour dans ses domaines, il apprit que Thomas de Marie, aire de Coucy, avait assassiné le comte de Chaumont, et dépouillé et emprisonné des marchands qui traversaient sa terre sur la foi d'un sauf-conduit : il courut assiéger le château de Thomas, et le blessa à mort dans une sortie (1128). Au même moment Clinton périssait, à l'instigation du roi d'Angleterre, sous les coups de Thierry d'Alsace, qui s'empara de la Flandre ; au moins Louis le Gros, aidé du comte de Vermandois, continua la guerre contre Enguerrand II de Coucy, fils de Thomas ; Enguerrand restitua aux églises les vols de son père, fut assiégé dans la Fère, et se soumit en épousant une cousine du roi (1132). Ainsi la royauté capétienne sortait du silence où elle avait vécu pendant quatre règnes ; elle se faisait craindre dans ses domaines, réclamait l'hommage de l'Aquitaine ; elle osait se montrer jusqu'en Flandre ; on savait dans l'Europe que l'empereur d'Occident avait fui devant la bannière de saint Denis, portée par le roi de France.

Au milieu de tous ces soins, Louis le Gros n'avait pas vu, ni contrarié, un nouvel agrandissement des princes normands. Henri Ier, délivré de son

frère Robert, du roi de France, et bientôt de Cliton, régnait en maître sur l'Angleterre, imposant sa volonté malgré toutes les réclamations, furieux de toute résistance, sanguinaire dans ses vengeances. Il cachait sa cruauté sous un zèle apparent de justice ; on l'appelait le *Lion de Justice*, décrit par l'enchanteur Merlin, et par sa vigueur contre les violences, il fit disparaitre les voleurs ; il ajoutait aux peines contre les freux-monnayeurs, il punit les gens de sa cour qui abusaient, quand ils l'accompagnaient du droit de *pourvoirie* ; mais pendant tout son règne, il fit percevoir le danegeld à raison de douze sous par hide ; les collecteurs ministres impitoyables de la rapacité du maitre, jetaient en prison ou chassaient celui qui ne pouvait payer, vendaient ses meubles, enlevaient les portes de sa maison. Malgré la promesse qui lui avait assuré le trône, Henri vendait les bénéfices vacants, ou les laissait vaquer pour s'en approprier le profit ; l'archevêché de Cantorbéry resta cinq ans sans évêque. Tous les biens de l'évêque de Londres, Gilbert furent, à sa mort confisquée au profit de la couronne. Le célibat, de nouveau imposé aux clercs, donna une nouvelle cause de rapines ; le roi rechercha avec soin les clercs coupables d'incontinence pour exiger d'eux une amendé en réparation. Toutes les plaintes qui s'élevaient contre de pareils abus étaient ou méprisées, ou impitoyablement punies. Un troubadour, pris dans une guerre, était condamné à perdre la vue ; ou demandait grâce au nom des rigueurs adoucies des nations chrétiennes : Ce n'est pas, répliqua Henri, la première fois qu'il a porté les armes contre moi ; mais, ce qui est pire, il m'a pris pour le sujet d'une satire... Que son exemple apprenne aux faiseurs de vers qu'on n'offense pas en vain le roi d'Angleterre[11]. Il brava encore les remontrances, quand il voulut régler sa succession. Il avait perdu son fils dans un naufrage, et n'avait plus qu'une fille, Mathilde, veuve de l'empereur Henri V ; il parla d'en faire son héritière, proposition singulière en Normandie et en Angleterre, où jamais une femme n'avait régné. On n'osa point protester ; on ne contesta que pour l'ordre dans lequel les prélats et les barons rendraient hommage à la fille du roi. Depuis Guillaume le Conquérant, il y avait inimitié entre les comtes d'Anjou et les princes normands ; les uns et les autres réclamaient le Maine que le comte d'Anjou, Foulques le Jeune, avait enfin occupé en 1110. Devenu sénéchal de France, à la place du seigneur de Garlande, Foulques avait aidé Louis le Gros contre le roi anglais ; Henri Ier imagina de marier sa fille Mathilde avec le fils du comte Geoffroy, qu'on surnommait *Plantagenêt*, pour une branche de genêt qu'il portait toujours sur son bonnet. Ce mariage, négocié en secret, fut à peine publié, que les barons anglais mécontents parlèrent de ne plus

reconnaitre Mathilde pour héritière. Henri les força au silence ; il avait ajouté deux provinces aux possessions de sa famille.

II est vrai que l'exécution des volontés de Henri était fort difficile après sa mort ; les siens eurent un moment la destinée qu'il avait faite à Robert (1135). Mathilde était absente ; Étienne, comte de Boulogne, petit-fils du conquérant par sa mère Adèle, aborda aux côtes de Kent, au moment où les Anglais se vengeaient sur les bêtes fauves, protégées par Henri Ier, de ses lois cruelles touchant les foras et la chasse. Accueilli à Londres, il fut rejoint par le primat, et l'intendant de la maison du roi jura que Henri, sur son lit de mort, avait désigné Étienne pour son successeur. Étienne, proclamé, fit les promesses d'usage, abolition du danegeld, répression de la simonie tant de fois exercée an profit de la couronne ; il distribua sans réserve les trésors royaux, et attira à lui de nombreux volontaires. Il renouvela et doubla les promesses à l'assemblée d'Oxford ; restitution au clergé et aux talques de leurs forêts, permission a chacun de chasser sur ses domaines, et à ses barons de bâtir sur leurs propriétés autant de châteaux qu'il serait nécessaire, enfin rétablissement des anciennes lois. Mathilde cependant se faisait reconnaître en Normandie, mais son mari Geoffroy s'en faisait chasser par ses excès. Le roi de France, se mettant de la partie, donnait à Eustache, fils d'Étienne, l'investiture de la Normandie, et tandis que la Normandie et l'Angleterre, agitées par l'incertitude, ne savaient à qui appartenir, Louis le Gros mariait son fils Louis le Jeune avec Éléonore de Guyenne, seule héritière du duc d'Aquitaine, Guillaume FMI. Il ajoutait par là au domaine royal le Poitou, le Limousin, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord l'Angoumois, la Gascogne, une partie de la Touraine. Ce mariage figurait l'union future du nord et du midi. L'Aquitaine, cette Gaule romaine, qui avait résisté aux Mérovingiens par les Mérovingiens fils de Caribert, sue Carlovingiens par les Carlovingiens fils de Pépin, aux Capétiens par l'indépendance Féodale ; l'Aquitaine, du consentement des barons, revenait Capétiens. Ce fut le dernier acte de Louis le Gros : il mourut en 1137.

Comme il était dans la destinée du roi de France de faire sa fortune sans éclat, afin de la faire durable, un si grand accroissement ne demeura que quelques années. Étienne lutta pendant toute sa vie sans pouvoir assurer le trône à sa famille. Le roi d'Écosse, David, descendant des rois anglo-saxons par les femmes, combattit le premier pour Mathilde ; les Écossais, paraissant inattendus dans les comtés du nord, à la 'manière des

anciens Pictes, dont ils rappelaient les mœurs farouches, profanèrent les églises, brûlèrent les villages et les monastères massacrèrent les femmes et les enfants, les vieillards, et tous ceux qui n'avaient pas d'armes ; vaincus à la bataille de l'Étendard, par le vieux archevêque d'York, et les barons de Northumberland (1138), ils laissaient pour Tes remplacer les barons du midi, soulevés contre Étienne, les prélats soupçonnés d'attachement à Mathilde, et enfin Mathilde elle-même, qui, avec cent quarante chevaliers se risqua à réclamer l'héritage de son père. Étienne, qui pouvait la prendre, la laissa échapper par courtoisie ; il perdit ainsi une partie de l'Angleterre qui se déclara hautement pour Mathilde, et fut pris lui-même au siège de Lincoln. Bientôt, délivré par un échange, et enhardi par le mécontentement que la fière princesse soulevait de toutes parts, il reprit les armes avec succès. Geoffroy Plantagenêt, après une guerre de six années, venait enfin d'être reçu à Rouen ; il dominait dans la Normandie ; sa femme, assiégée dans Oxford, n'échappa que sous un habillement blanc, au milieu d'une neige épaisse. Étienne était de nouveau reconnu roi dans les comtés de l'est. Privée de ses amis qui mouraient à ses côtés, elle fut bien obligée de se retirer en Normandie, pour y attendre un temps meilleur. Mais l'imprudent Étienne abusa de la vengeance qui lui semblait permise contre ses barons, il en prit quelques-uns par fraude, les força de livrer leurs châteaux pour obtenir la liberté, mécontenta le clergé en faveur de son frère, l'évêque de Winchester, et apprit que l'interdit était jeté sur ses domaines par le primat. Cependant le jeune Henri, fila de Geoffroy et de Mathilde passait en Écosse, recevait du roi David l'ordre de chevalerie ; il obtenait de son père la cession de la Normandie, et bientôt héritait de l'Anjou et du Maine (1151).

Le roi de France, Louis le Jeune, d'abord en querelle avec Innocent II, au sujet d'un archevêque de Bourges, nommé par le pape, s'en était pris au comte de Champagne, et avait brûlé l'église de Vitri ; de là il était parti pour la Terre-Sainte, et avait fait, au milieu des dangers, cette seconde croisade où sa valeur, admirée des Turcs, n'aida point les chrétiens de Palestine. De retour, il avait donné à Geoffroy et à Henri l'investiture de la Normandie. La mauvaise vie de sa femme, Éléonore, pendant l'expédition d'outre-mer, le porta à faire casser son mariage pour cause de parenté ; il rendit à Éléonore ses provinces. Aussitôt le jeune Henri épousa la femme décriée dont son suzerain ne voulait plus, il ajouta l'Aquitaine aux autres fiefs qu'il possédait déjà en France, et, passant en Angleterre, il effraya Étienne par la force dont il appuyait ses droits.

Étienne venait de perdre son fils Eustache ; il reconnut Henri pour son successeur, lui *donna* le royaume d'Angleterre : en 1164, la mort d'Étienne accomplit le traité.

Ainsi s'accroissait la puissance menaçante des princes normands. Henri, roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, duc de Normandie, maintenant qu'il possédait tout l'héritage de sa mère, devait abandonner à ses frères la succession paternelle ; il ne rendit rien, il força son frère Geoffroy de chercher asile chez les Bretons révoltés contre leur comte, et garda pour lui-même le Maine et l'Anjou : il tenait la plus grande partie de la France ; jamais un vassal n'avait été si puissant en face de son suzerain On dirait que de ces causes de rivalité va sortir une guerre formidable, et cependant cette rivalité n'est pas grande encore sur les champs de bataille, nous sommes bien loin de Crécy ou d'Azincourt. De petites contestations, au sujet de toutes petites provinces ; de petites batailles, que la mémoire des peuples n'a pas gardées, des promesses de mariage réclamées et éludées, de mauvais fils soutenus contre leur père par le roi de France, une femme jalouse soutenue par ses fils contre son mari, voilà les faits ordinaires. Les plus brillants héros de la croisade n'ont pas de gloire à l'Occident, sur la terre d'Europe ; il ne reste d'autre grand souvenir de ce temps, que Thomas Becket, et la bataille de Bouvines.

La dynastie des Plantagenêts commençait en Angleterre avec Henri II, en même temps Nicolas Brefspear devenait pape sous le nom d'Adrien IV, et le roi et toute la nation manifestaient leur joie d'un événement si glorieux pour l'Angleterre. Maître absolu, Henri II réparait les maux de la guerre civile, chassait les mercenaires étrangers, abattait les châteaux construits par les barons, et rappelait à son domaine les terres aliénées par Étienne et Mathilde, il étonnait le roi de France par la magnificence des siens ; son chancelier, Thomas Becket, archidiacre de l'église de Cantorbéry, fut envoyé pour traiter avec Louis le Jeune de la paix entre les deux pays. Quand il entrait dans une ville, son cortège se composait de deux cent cinquante jeunes gens, chantant des airs nationaux ; puis venaient ses chiens accouplés, suivis de huit chariots, dent deux, chargés d'ale, devaient être distribués à la populace, un autre portait les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un second les meubles de sa chambre à coucher, un troisième les ustensiles de cuisine, un quatrième la vaisselle d'argent ; puis douze chevaux surmontés d'un singe et d'un valet, puis les écuyers conduisant les chevaux de bataille des chevaliers, les enfants des gentilshommes, ka fauconniers, les officiers de sa maison,

les chevaliers et les clercs, deux à deux et à cheval ; enfin le chancelier fermait la marche, conversant avec ses amis. On s'écriait sur son passage : Quel homme doit être le roi d'Angleterre, quand son chancelier voyage avec tant d'éclat ![12]

Thomas Becket avait obtenu pour le fils aîné de Henri II, Marguerite, la plus jeune fille de Louis le Jeune ; un baron normand avait été chargé de l'éducation de Marguerite, et sa dot, composée de trois châteaux dans le Vexin, remise aux templiers jusqu'à la conclusion du mariage. Mais Henri II réclama tout à coup le comté de Toulouse au nom de sa femme, comme Jouir le Jeune avait fait quand il était le mari d'Éléonore. Ce fut le premier acte de guerre. Louis le Jeune défendit le comte Raymond V, se jeta dans Toulouse envoya ses frères sur la Normandie, et malgré Becket, qui voulait tenter l'assaut, fit reculer le roi anglais. Henri, pour se venger, célébra le mariage de son fils avec la jeune Marguerite, qui n'avait encore que trois ans, et réclama sa dot des templiers qui la remirent. Quelques hostilités survinrent, et furent apaisées par un légat d'Alexandre III. C'est dans une autre querelle que le roi de France devait prendre sa revanche.

Thomas Becket était devenu archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Le Saxon (car il était de la race vaincue) se ressouvint que l'Église était l'asile des persécutés ; l'homme de cour rejeta les habits magnifiques et éloigna les gentilshommes, s'entoura de prêtres vertueux, vécut pauvrement, donna tout aux pauvres, et résigna la dignité de chancelier. Il quitta le roi pour l'Église, le parti vainqueur pour l'opprimé, réclama les terres enlevées à son siège, et s'opposa au rétablissement du danegeld. Il ne tarda pas d'avoir à combattre pour les libertés ecclésiastiques. Un antique privilège ne permettait pas que le clergé fût cité devant les tribunaux laïques ; mais les tribunaux ecclésiastiques ne prononçant jamais de peine qui fit couler le sang, ai un clerc commettait une Faute capitale, il ne pouvait être puni que par la flagellation, l'amende, la prison ou la dégradation n'y avait pas en cela de quoi inquiéter beaucoup : la seule chose qui pût paraître un abus, c'est que tout homme attaché à une église, même sans avoir reçu les ordres, avait droit de réclamer la juridiction ecclésiastique ; et encore dans ce temps d'oppression, l'Église sauvait ainsi bien des innocents injustement poursuivis. Un clerc, que le roi n'aimait pas et qui, après avoir été condamné pour homicide à la compensation, avait insulté un officier royal, fut jugé de nouveau, condamné à être fouetté en public, à perdre

ses bénéfices, et à ne pas exercer ses fonctions pendant deux ans. Henri II s'indigna de cette clémence, il jura par les yeux de Dieu que le clerc avait été épargné à cause de son caractère, et voulut arracher aux évêques la promesse que dorénavant l'ecclésiastique dégradé par la juridiction spirituelle, serait renvoyé devant un tribunal laïque ; les évêques firent des objections ; Henri leur demanda s'ils promettaient d'observer les anciennes coutumes ; leur réponse prudente à une question captieuse l'irrita davantage, et il fit convoquer un concile à Clarendon. Là, il exigea le serment. Becket, longtemps inflexible, céda enfin aux prières des templiers et à la crainte de faire massacrer les évêques que les chevaliers menaçaient de l'épée nue. Le roi ensuite fit connaître ces *coutumes* dont nul jusque-là n'avait encore entendu parler : La garde de tout archevêché ou évêché vacant sera donnée au roi, et les revenus lui en seront payés. L'élection sera faite d'après l'ordre du roi, avec son consentement, par le haut clergé de l'Église. Lorsque dans un procès, l'une des deux parties, ou les deux parties, seront ecclésiastiques, le roi décidera si la cause doit être portée devant la cour séculière ou la cour épiscopale ; si le défendeur est convaincu d'action criminelle, il perdra son bénéfice de *clergie*. Aucun tenancier du roi ne sera excommunié, sans que l'on se soit adressé au roi ; aucun ecclésiastique ne passera la mer sans la permission du roi. Les ecclésiastiques tenanciers du roi seront obligés aux mêmes services que les laïques.

Ce serment, surpris par la force et la perfidie, ne pouvait être d'aucune valeur. Le primat pleura en rentrant à Cantorbéry, il s'interdit lui-même ses fonctions, écrivit au pape Alexandre III, révoqua sa promesse, et le pape, ayant pris son parti, la persécution royale commença. Cité au concile de Northampton, accusé de mépris pour le roi, il fut condamné à une amende de cinq cents livres ; on lui redemanda trois cents livres de rente octroyées par le roi : Je les paierai, dit-il ; on lui redemanda encore cinq cents livres reçues du roi sous les murs de Toulouse ; il voulait répondre que c'était un présent, on répliqua que la parole du roi valait mieux que la sienne ; il donna caution pour le remboursement. On lui parla d'abdication, on l'injuria lâchement : les évêques eux-mêmes qui lui devaient la vie, lui disaient : Tu fus notre primat, mais en t'opposant aux coutumes royales, tu as rompu ton serment de fidélité au roi ; un archevêque parjure n'a plus de droit à notre obéissance. De toi nous appelons au pape, et nous te sommons de nous répondre devant lui. — J'écoute, répondit Becket. Le comte de Leicester, à la tête des barons, s'approcha pour lui lire sa sentence : Ma sentence ! s'écria Thomas avec

un accent de tristesse, ô comte, mon fils, vous savez avec quelle fidélité j'ai servi le roi vous êtes mon fils en Dieu ; ni la loi ni la raison ne vous permettent de juger votre père : puis reprenant le ton d'archevêque : Je récuse votre tribunal, je réfère de ma querelle au pape, j'en appelle à lui seul, et je pars sous la protection du siège apostolique. Quelques courtisans lui jetaient des brins de paille, une voix l'appela traître, il se retourna et dit : Si le caractère de mon ordre ne me le défendait, le couard se repentirait de son insolence. Le peuple l'accueillit avec enthousiasme quand il sortit, et pendant la nuit il partit, accompagné de deux clercs, sous le nom de *frère Christian*. Il vint visiter te roi de France, et le pape Alexandre III, exilé comme lui[13].

Tel était l'héroïque et saint adversaire de Henri II. Le roi de France, le pape, accueillirent le fugitif. Thomas offrait de résigner son titre, le pape s'y opposa et l'investit une seconde fois de la dignité archiépiscopale. Henri insulté par les Gallois, repoussé de leur pays par un ouragan formidable, venait pourtant d'ajouter la Bretagne aux possessions normandes. Le comte de Bretagne, Conan, avait transféré ses possessions à sa fille Constance ; un mariage, impossible encore, avait été conclu entre Constance et Geoffroy, troisième fils de Henri II, et le roi anglais, tuteur de ces enfants, détruisait les châteaux des barons, et réprimait leur turbulence. Qui eût pensé qu'un pauvre archevêque, trahi et exilé lui ferait ombrage ? Il confisqua pourtant les biens de Becket et ceux des ecclésiastiques qui l'avaient suivi. Il raya son nom de la liturgie, persécuta sa famille, ses amis ; une liste de quatre cents noms fut publiée, quatre cents proscrits eurent ordre d'aller se montrer à l'archevêque. Mais le roi de France, le pape, la reine de Sicile secoururent ces infortunés, Becket vivait dans une cellule à Pontigny, le roi menaça les moines de Meaux, à qui Pontigny appartenait, de chasser, de ses États tous ceux de leur ordre s'ils gardaient le traître plus longtemps. Becket se retira à Sens sous la protection du roi français ; Henri II réclama : Allez dire à votre maitre, répondit Louis le Jeune, que s'il est jaloux des coutumes de son royaume, je sais aussi garder celles de mes ancêtres ; leur plus noble coutume a toujours été de protéger ceux qui souffrent persécution pour la justice (1164).

Ainsi le roi de France se vengeait en protégeant l'archevêque ; la querelle dura six ans ; le pape lui-même hésita par moment ; Louis le Jeune ne manqua à l'exilé qu'une seule fois. Par la crainte seule de ce qu'il pouvait faire, il tint le roi anglais dans l'incertitude, et l'empêcha d'agir

ouvertement. Thomas Becker étant venu à Vézelay, excommunia les ministres du roi qui avaient communiqué avec l'anti-pape opposé par Barberousse à Alexandre III, ou appuyé les constitutions de Clarendon, ou envahi les propriétés de l'Église. Henri, dans sa colère, reconnut l'antipape Callixte III, puis désavoua son action et reconnut Alexandre, puis il autorisa les évêques anglais condamnés par Becket à appeler au pape, et demanda des légats pour décider la question en France. Deux fois il conféra avec le primat et rie put rien conclure, il réservait les droits de sa couronne, nomes Becket réservait la dignité de l'Église. Dans son impatience de l'emporter, Henri s'humilia devant Louis le Jeune, que les barons normands invoquaient comme le suzerain de leur suzerain ; il demanda pour son second fils une autre princesse de France, la jeune Alix, promit de céder le Maine et l'Anjou à son fils Henri *court rnantel*, l'Aquitaine à Richard ; ces deux fiers sous la suzeraineté immédiate du roi de France. A ce prix, il gagna Louis le Jeune, qui essaya de réconcilier Henri et le primat, et n'ayant pu réussir parut abandonner Thomas Becket.

Le primat délaissé n'était pas vaincu. Henri poursuivant sa vengeance fit couronner pour son successeur son fils Henri *court mantel*, par les mains de l'archevêque d'York., s'autorisant d'une lettre attribuée à Alexandre III. C'était un attentat aux droits de l'église de Cantorbéry- ; aussi bien la femme du jeune Henri, Marguerite, n'avait pas été couronnée avec son mari ; Louis le Jeune reprit en main la cause de Becket, pour dépendre l'honneur de sa fille. Il fallut bien que le roi anglais cédât, au moins en apparence. Son suzerain, le roi de France, ménagea l'entrevue de Freitville, Becket obtint tout ce qu'il demandait, protection pour lui et les siens, restitution des terres enlevées à l'église de Cantorbéry, réparation du déshonneur fait à cette église, lorsque le jeune roi avait été couronné par l'archevêque d'York. Mais il ne fut pas dupe de ces promesses, il attendit en vain l'argent promis pour les frais de son voyage en Angleterre, et il y retourna avec la pensée d'y trouver sa passion.

Ce fut un beau spectacle que son débarquement au pays de Kent. Son peuple, qui ne l'avait pas vu depuis sept ans, accourut affamé de recevoir sa bénédiction. On se prosternait devant lui, les uns poussaient des cris, les autres étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres chantaient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Quelques-uns redoutant le roi et ses amis, osaient dire que le Seigneur venait pour être crucifié une seconde fois, et qu'il allait souffrir en son Christ pour l'église de Kent,

comme à Jérusalem il avait souffert lui-noème pour le salut du monde. L'archevêque ne se dissimulait pas quel sort il devait attendre ; il ne dit qu'un mot à cette foule qui l'entourait : Je viens mourir au milieu de vous. Et en effet, Alexandre III, qui ne savait pas la réconciliation de Freitville, avait suspendu ou excommunié les évêques qui avaient officié au couronnement. Becket avait reçu ces lettres, il les supprima pour n'irriter personne ; mais les évêques ayant appris qu'il les portait sur lui, les réclamèrent, et, poussé à bout par leurs instances et leurs menaces, il les publia lui-même. Les évêques condamnés ouvertement commirent aussitôt en Normandie se plaindre au roi ; le jeune Henri refusa de recevoir l'archevêque ; tous les jours les biens de l'Église étaient pillés ; Thomas Becket, à la fête de Noël, annonça que sa fin était prochaine, et deux jours après arrivèrent quatre chevaliers normands.

En entendant les plaintes des évêques, Henri II s'était écrié : De tous les lâches qui mangent à ma table, il ne se trouvera donc pas un homme qui veuille me débarrasser de ce prêtre ! Les quatre étaient partis aussitôt ils venaient pour tuer l'archevêque et l'assaillirent dans son église. Comme ils entraient en criant : Où est le traître ? — Il n'y a pas de traître ici, répondit Becket, que voulez-vous ? — Nous voulons que tu meures. — Je m'y résigne, mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de ceux qui me suivent, clerc ou laïque, grand ou petit. Il n'en dit pas davantage, et tomba sous leurs coups. Quand il fut mort, l'un d'eux lui fit sauter la cervelle, et ils sortirent en disant : Il a voulu être roi, eh bien qu'il soit roi maintenant (1171)[14].

Henri II, loin d'être délivré, se vit entouré de plus grands embarras. Le roi de France dénonça le meurtre au pape, et les Anglais, envoyés à Mame, n'obtinrent audience d'Alexandre III qu'après quatre jours. Tous les meurtriers, leurs conseillers, leurs complices et leurs protecteurs, étant excommuniés, et deux légats chargés de connaitre en France de cette affaire, Henri II quitta la Normandie pour conquérir l'Irlande. Adrien IV lui avait accordé le droit de la prendre en vertu de cette propriété sur toutes les îles que nul en ce temps ne songeait à contester au Saint-Siège[15], et sous la condition d'instruire un peuple ignorant, d'extirper les vices qui flétrissaient la vigne du Seigneur, et d'étendre à l'Irlande le denier de saint Pierre. Les querelles des Irlandais facilitèrent les succès de Henri. Quand il eut pris terre à Waterford, il reçut l'hommage des princes voisins ; il vint à Dublin et fut reçu dans un palais de charpente élevé à la hâte pour lui faire honneur ; les évêques irlandais,

assemblés à Cashel, sous la présidence d'un légat, reconnurent la suprématie du roi, et firent quelques règlements ecclésiastiques. Mais déjà des affaires urgentes pressaient Henri de retourner dans ses États. On lui disait que ces légats d'Alexandre III qu'il avait voulu éviter, lui seraient favorables, et il vint les trouver à Avranches. Il jura, la main sur l'Évangile, devant tes légats, les barons et le peupler qu'il était innocent du meurtre de l'archevêque ; pour expiation de la mauvaise parole qui avait échappé à sa colère, il promit d'entretenir a ses frais, pendant un an, deux cents chevaliers pour le service de la terre-sainte, de combattre lui-même pendant trois ans, si le pape l'exigeait, les infidèles de Palestine ou d'Espagne, de rendre leurs terres aux amis du martyr, d'abolir les coutumes contraires à Ta liberté du clergé si depuis son avènement, il s'était introduit de semblables coutumes ; il dit dans une lettre au pape : Mon fils et moi, nous jurons que nous recevrons et tiendrons du pape Alexandre, et de ses successeurs catholiques, le royaume d'Angleterre. Le royaume d'Angleterre est soumis à votre juridiction. Je vous suis lié, mais à vous seul, par toutes les obligations d'un feudataire. Enfin, quelque temps après, l'assemblée de Northampton modifia singulièrement les coutumes inventées à Clarendon ; rendit au clergé les juges ecclésiastiques, défendit au roi de garder en sa main pendant plus d'un an un évêché ou une abbaye, déclara confisqués les biens de celui qui aurait tué un clerc, et exempta les ecclésiastiques de donner des gages de bataille[16]. Henri II espérait par là s'attacher l'Église contre ses ennemis.

Ses plus grands ennemis étaient sa femme et ses enfants. Éléonore avait donné quatre fils à Henri : Henri *court mantel*, Richard, à qui l'Aquitaine était promise, Geoffroy, comte de Bretagne, et Jean, surnommé *Sans Terre* : elle animait ces princes à la venger des outrages qu'elle recevait de son mari, Le jour où l'archevêque d'York couronna son fils aîné, Henri II avait dit : Dès ce jour je ne suis plus roi, et quelques mois après la monde Becker, Marguerite, femme du jeune Henri, ayant réclamé et obtenu pour elle-même l'honneur du couronnement, les deux époux, à l'instigation de Louis le Jeune, demandèrent qu'on les mit en possession de la Normandie ou de l'Angleterre. Sur un refus Formel, Éléonore excita ses fils à la guerre : elle-même fut arrêtée et resta captive pendant quatorze ans ; mais le jeune Henri, Richard et Geoffroy, avaient cherché asile auprès du roi de France, suzerain de son père. Invité à les livrer, Louis le Jeune répondit qu'il n'avait plus foi aux promesses d'un homme double dont l'hypocrisie violait les plus sacrés engagements. Il entraîna

ses autres barons dans le parti des fils ambitieux ; Philippe d'Alsace, comte de Flandre, espéra gagner ainsi le comté de Kent ; le Northumberland fut promis au roi d'Écosse, Guillaume.

Henri II s'adressa au pape ; il demanda à l'Église d'étendre son bouclier sur l'Angleterre, le fief du Saint-Siège, et le patrimoine de saint Pierre, contre des enfants dénaturés. ; il répandit l'argent avec profusion, et attira à lui vingt mille aventuriers, de ces Brabançons qui vendaient leurs services au plus offrant, et se montra à ses ennemis successivement en France et en Angleterre. Ses fils et Louis le Jeune assiégèrent Verneuil, les Écossais ravagèrent les comtés du nord, comme ils savaient faire ; l'avantage sembla demeurer au vieil Henri. Il vint en Angleterre pour s'opposer aux Écossais, visita en costume de pénitent le tombeau de Thomas Becket, proclamé saint sous le nom de saint Thomas de Cantorbéry, se soumit à la flagellation, et cinq jours après reçut la nouvelle que le roi d'Écosse avait été pris à la bataille d'Alnwich. Il pacifia tout par sa présence (1174) envoya en Irlande la lettre du pape Adrien IV, qui lui en conférait la souveraineté pour décider les évêques, et par les évêques tous les Irlandais à lui obéir, et il repassa sur le continent. Il sauva Rouen assiégé par les confédérés, força ses fils à traiter, à lui garder obéissance, à se contenter de quelques châteaux ; il rendit vaine la protection de Louis le Jeune et de Philippe d'Alsace ; par la menace d'une captivité sans fin, il obtint du roi d'Écosse l'hommage-lige et reçut la soumission de Roderic O'Connor, roi supérieur d'Irlande, qui garda la couronne soue la souveraineté anglaise (1175).

Louis te Jeune n'avait pas abaissé le roi anglais. Henri II avait augmenté ses possessions d'un nouveau royaume, de l'Irlande, qu'il inféodait à Jean, son' plus jeune fils. Le roi de France fiança du moins son autre fille Alix avec Richard, let promit d'aller en Palestine avec Henri II ; mais il mourut en 1180. Philippe-Auguste, qui lui succéda, à quinze ans, sous la tutelle du comte de Flandre, ne fut au commencement que le soutien des fils de son rival. Le jeune Henri et Richard se .brouillèrent d'abord, puis Richard, réconcilié avec son père, eut à le défendre contre le jeune Henri et contre Geoffroy-Plusieurs fois, la vie du roi fut exposée- Un jour Till venait à une conférence avec les rebelles, une flèche perça sa cuirasse ; une autre fois son cheval fut blessé à la tête. La guerre continua malgré les évêques de Normandie, qui excommuniaient les fils, par ordre du pape, pour soutenir le père. Ils avaient fixé le lundi de la Pentecôte pour livrer bataille au vieux roi, lorsque le jeune Henri tomba malade ; il

mourut sans avoir vu son père, qui craignait une entrevue où le fils impie pourrait lui dresser quelque embûche, et fut inhumé avec pompe par les soins de Philippe-Auguste. Le roi de France (1183) réclama aussitôt la dot de Marguerite ; Henri II la refusa, ou plutôt la demanda pour Alix ; mais cette princesse, promise à Richard, était gardée, par le roi anglais, dans un château dont personne ne pouvait approcher. Richard, se joignant à ses réclamations, vécut avec lui comme un frère, coucha dans le même lit, mangea à la même table, Il eut ensuite à craindre que son frère Jean ne lui fût préféré pour la succession d'Angleterre, il en référa à Philippe, et dans une entrevue avec son père, comme il n'obtenait pas de réponse précise, il se tourna vers le roi de France, détacha son épée et dit : C'est à vous, sire, que je remets la défense de mes droits, je vous fais hommage pour tous les domaines de mon père en France. Philippe déclarant qu'il acceptait Richard pour vassal, la guerre recommença. Henri II, chassé du Mans, du château d'Amboise et de la ville de Tours, traita à la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin (1188). Il permit à ses vassaux de sire hommage à Richard, remit Alix aux mains de trois arbitres, qui la rendraient à Richard, et demanda seulement une liste des barons qui avaient porté les armes contre lui. Le premier nom qu'il y trouva fut celui de son fils Jean. Ce coup affreux acheva sa vie ; il mourut en 1189, à Chinon, et fut enseveli à Fontevrault.

Les deux frères d'armes, Philippe et Richard, ne pouvaient plus rester amis ; ils ne s'entendirent qu'un moment pour la croisade, et se brouillèrent ensuite, lorsque Éléonore amena à son fils Bérengère de Navarre. On composa : Richard promit de payer à Philippe dix mille marcs d'argent, et de rendre Alix et sa dot. Après la prise de Ptolémaïs (v. ch. XIX), Philippe regagna l'Europe, réclama et reprit l'Artois et la Picardie, au nom de sa femme Isabelle, et encouragea les menées de Jean sans Terre, qui profitait de la captivité de Richard. Les évêques, rassemblés à Oxford envoyaient des députés, au captif dans les prisons de Henri VI. Éléonore suppliait le pape Célestin III de s'armer de l'excommunication, et de délivrer son fils en frappant l'empereur. Jean sans Terre se réjouit seul ; il partit en hâte pour Paris rendit à Philippe quelques portions de la Normandie, lui fit hommage ; mais il ne pouvait tenir contre la force ; les Anglais préféraient Richard ; les habitants de Rouen, attaqués par Philippe, auraient eu honte de céder à *un homme qui avait fui devant les infidèles*, les femmes elles-mêmes versèrent la poix bouillante sur la tête des assaillants, et dégagèrent leur ville.

Richard fut délivré au prix de 100.000 marcs d'argent, et à la condition de résigner sa couronne entre les mains de Henri VI, qui la lui rendit comme fief de l'empire sous l'obligation d'un tribut annuel de 5.000 livres. Il annonçait qu'il se vengerait d'une façon exemplaire du roi de France ; cependant aucune action décisive n'amena de résultat important. Pendant quatre ans, on combattit ou on traita par lassitude. Dans la quatrième année l'impatience d'en finir rendit les deux partis cru.els ; les uns et les autres arrachaient les yeux à leurs prisonniers, Dans un combat près de Gisors, le pont de l'Epte se rompit sous la cavalerie française ; le roi de France tomba dans l'eau, et Richard se vanta d'avoir forcé son suzerain à boire l'eau de la rivière d'Epte ; quarante barons, cent chevaliers, et cent quarante chevaux de bataille furent le prix de la victoire ; c'est l'action la plus brillante de cette guerre. Une trêve ensuite donna à Philippe, Gisors, Néaufle, Vernon, Longueville, Ivry. L'année suivante, Richard fut tué au château de Chalus, dans une guerre misérable contre le comte de Limoges (1199).

II

Jusqu'ici lé roi d'Angleterre a tenu le roi des Français dans sa dépendance ; il a donné ou refusé, comme il a voulu, le droit d'agir. L'histoire des deux nations c'est l'histoire de la suprématie des rois anglais. Tout change par la mort de Richard. La suzeraineté n'est plus un vain nom. Philippe-Auguste assure la royauté française par l'affaiblissement de ses vassaux anglais.

Le comte de Bretagne, Geoffroy, était mort avant son frère Richard, laissant un jeune fils nommé d'Arthur, qui hérita du comté, et que par droit de représentation, Richard avait une fois désigné pour son successeur au trône d'Angleterre, et aux provinces de Normandie, du Maine, de Touraine, d'Anjou, et d'Aquitaine. Jean sans Terre l'emporta cependant. L'Angleterre le choisit pour roi, la Normandie suivit cet exemple, et Éléonore toujours regardée comme dame des provinces méridionales, lui assura l'Aquitaine. Le Maine, la Touraine, et l'Anjou, soutinrent seuls la cause d'Arthur, Philippe-Auguste s'y joignit ; mais pressé alors par le pape Innocent III pour les affaires de son divorce, il traita et abandonna la cause du jeune prince, se fit céder Évreux et obtint

quelques fiefs pour son fils Louis, époux de Blanche de Castille, nièce de Jean.

Philippe-Auguste avait épousé, en 1193, Ingelburge, sœur du roi de Danemark, et le lendemain avait voulu la répudier. Malgré l'opposition du pape Célestin III, il avait pris à sa place Agnès de Méranie ; mais l'inflexible Innocent III jeta l'interdit sur le royaume de France, et força bien Philippe à reprendre Ingelburge. A ce moment Jean sans Terre, faisant casser son mariage pour cause de parenté, enlevait Isabelle d'Angoulême, femme du comte de La Marche. Le comte trop faible contre le roi d'Angleterre appela le secours de Philippe-Auguste, et la cause d'Arthur fut de nouveau mise en avant. A peine le jeune comte de Bretagne était investi par Philippe de l'Anjou et de l'Aquitaine, que les barons de Jean mécontents de lui, passèrent au roi de France. Tout cédait à leur confédération. La vieille Éléonore était assiégée par son petit-fils dans le château de Mirebeau. Mais Jean, tout abattu de ses désastres si rapides, se réveilla pour délivrer sa mère, il prit Arthur, le tint captif, et Éléonore étant morte, il le fit disparaître.

La *renommée malveillante* répandit le bruit que Jean sans Terre avait lui-même poignardé son neveu, et l'avait enseveli sous les eaux de la Seine. Les Bretons plutôt que de céder au meurtrier, reconnurent la jeune Alix, fille de Guy de Thouars, qui avait épousé Constance après la mort de Geoffroy, et finirent par la marier avec Pierre de Dreux, arrière petit-fils de Louis de Gros ; la Bretagne cessa ainsi d'appartenir aux Plantagenêts. Philippe-Auguste, à titre de suzerain, prétendit juger son vassal. Il le cita devant la *cour des pairs*. C'était la première fois que les grands vassaux et les principaux prélats étaient appelés à prononcer, sous la présidence du roi, sur le sort d'un vassal coupable. Jean sans Terre n'ayant pas paru, sa sentence ordonna que toutes les terres qu'il tenait à hommage seraient confisquées, et l'exécution en fut prompte. Attaqué par les Bretons et par Philippe-Auguste, Jean s'entourait de plaisirs dans sa ville de Rouen, recevait en riant la nouvelle des conquêtes de ses ennemis, certain de leur reprendre en un seul jour les avantages de toute une année. Il perdit ainsi la Normandie, l'Anjou, le Maine, et la Touraine ; l'Aquitaine seule lui demeura, par suite d'une trêve de deux ans. Le roi de France doublait par là l'étendue de son royaume ; deux grandes guerres commençaient à ce moment, qui ne furent pas moins favorables à son agrandissement, les troubles de l'Angleterre où Philippe-Auguste prit part, et qui aboutirent à la *grande charte*, et cette guerre des Albigeois où le nord de la France

s'abattant sur le midi en extirpa les dernières erreurs et les derniers crimes du manichéisme ; l'une amena des événements qui continrent pendant longtemps les rois anglais dans leur île, l'autre donna au roi de France un grand fief du midi, le comté de Toulouse.

Innocent III régnait à Rome : chef du monde, comme de l'Église, par sa dignité, son génie et sa vertu, il brisa le roi anglais et en fit son vassal. Une double élection venait d'être faite pour le siège de Cantorbéry par les moines de la cathédrale, et les deux élus s'étant pourvus à Rome, Innocent III leur préféra Étienne Langton, savant anglais, estimé du roi Jean lui-même, et que son mérite avait désigné au choix du pape pour le titre de cardinal ; nul n'était plus digne de gouverner et d'illustrer l'Église d'Angleterre. Innocent demanda au roi la permission de le faire élire à Rome, par les moines anglais qui avaient accompagné les concurrents, et l'élection faite, il demanda l'approbation du roi. Les lettres du pape ne parvinrent pas à Jean Langton fut néanmoins consacré ; Innocent célébra ses vertus et son mérite ; mais Jean sans Terre, entraîné par un des prétendants, s'en prit aux moines, les chassa outre-mer et réunit leurs possessions à sa couronne.

L'interdit jeté sur l'Angleterre (1208) fit aussitôt taire les cloches et fermer les églises, arrêta l'administration des sacrements, exclut les morts de la terre consacrée. Jean affectait seul un grand calme. au milieu de la consternation de tous ; il saisit les parents de trois archevêques, occupa tous les revenus ecclésiastiques. Il dominait l'Écosse et l'Irlande ; il prétendit dominera son gré tous ses sujets et leur fortune il taxa arbitrairement les moines, les templiers, les hospitaliers les juifs ; il exigea dix mille marcs d'un juif, et lui fit arracher une dent par jour jusqu'à ce qu'il les donnât ; il les obtint ainsi à la huitième : il se mit à rire- des moines de Liteaux qui alléguaient leurs privilèges, et les dépouilla presque entièrement, il imposa une taxe aux vaisseaux dans tous les ports d'Angleterre, et ne permit plus de sortir du pays sans son autorisation. Dans cette rage de mal, il abattait les levées, ou comblait les fossés qui fermaient les forêts, pour livrer le passage aux bêtes fauves jusqu'aux champs et aux jardins des Anglais. Une femme ayant été tuée à Oxford, il fit pendre sans forme de procès trois étudiants et par cette terreur en exila trois mille autres. Ses barons, qu'il voyait de plus près, recevaient les premiers coups et les plus terribles, il prenait leurs biens, et tuait ou empoisonnait leurs femmes et leurs filles[17].

Il y avait un an que l'interdit était porté lorsque l'excommunication arriva (1209). Le roi la brava aussi pendant quelques années ; il osa faire alliance avec le chef des Almohades, Mohammed-al-Naser. Mais à la fin l'archevêque et les autres prélats ayant recouru au pape contre tant de cruautés, la sentence de déposition fut envoyée de Rome, tous les vassaux de Jean sans Terre relevés du serment de fidélité, et tous j'es princes et barons chrétiens appelés à la- guerre contre un roi impie (1213). Philippe-Auguste se présenta le premier, et rassembla une armée considérable sur les bords de la Seine. L'Anglais qui voulut répondre par des armements considérables, s'effraya lui-même de ses propres forces ; il renvoya ceux qui n'avaient pas fait le serment de porter une cotte de mailles ou une cuirasse de fer, puis d'autres encore qui auraient consumé inutilement les vivres ; et quand il n'eut plus que soixante mille hommes, il les regarda, y reconnut ses ennemis et se défia de tous. Alors il écouta les conseils d'un légat, et plutôt que de céder aux réclamations des siens, il voulut tourner le pape contre ceux que le pape encourageait ; il se fit vassal du Saint-Siège. Il jura d'être fidèle à Dieu, au bienheureux Pierre, à l'Église romaine, au pape Innocent, de ne jamais aider leurs ennemis en paroles ou en actions, et de les aider eux-mêmes de tout son pouvoir. Ce serment. qui n'était qu'une promesse de réparer tous les maux commit depuis cinq ans, et de rendre à l'église d'Angleterre sa liberté et ses droits, fut accepté par le pape Philippe-Auguste ne pouvait plus envahir l'Angleterre au nom l'Église : le comte de Flandre, Ferrand, refusait de suivre son suzerain à une guerre injuste, et Philippe lui ayant enlevé rapidement Cassel, !pires et Bruges, lux flotte française surprise au moment d'entrer dans le port de Damne fut brûlée ou capturée par la flotte anglaise. Mais Jean seins Terre se perdit par ses perfidies. Ses barons l'avaient vu avec plaisir humilié ; ils attendaient que l'exécution du serment fait au pape leur rendit leurs biens et leurs droits, ils proclamaient Innocent suzerain de leur suzerain, pour en appeler à lui ; le roi éludait déjà l'exécution, impatient de se venger du roi de France, il s'embarqua pour Vile de Jersey, et revint parce qu'aucun de ses barons ne l'avait suivi. Il voulait les punir ; Langton lui faisant des remontrances, il répondait : Gouvernez votre église, et laissez-moi gouverner l'État. Il fut forcé cependant par le primat d'entendre et de juger ceux qu'il voulait d'abord condamner sans procès, et par de nouvelles promesses il gagna la protection du pape et apaisa les barons. Libre de toute crainte, il se dirigea enfin vers la France, Louis Bis de Philippe sauva la Bretagne, et tint le roi anglais dans l'inaction ; mais du coté du nord, s'avançait l'empereur d'Allemagne Otton IV, qui voulait punir dans Philippe-

Auguste le protecteur de Frédéric II, le comte de Flandre Ferrand, et le comte de Boulogne, tous alliés de Jean sans Terre. Alors fut livrée la bataille de Bouvines entre Lille et Tournay. Au premier rang de l'armée française étaient les milices des communes de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais, de Compiègne, *et quand Otton vit de tels gens, il n'en fut pas moult joyeux*. Les deux chefs se battirent bravement. Otton tenant des deux mains une lourde épée, tuait ou démontait d'un seul coup ses adversaires ; un chevalier d'une force prodigieuse le saisit à travers le corps, et l'eût emporté sans les nombreux Allemands qui le lui arrachèrent. Philippe-Auguste, démonté par un coup de lance barbelée, fut un moment foulé aux pieds des chevaux ; mais il se redressa et vainquit enfin. Le comte de Boulogne fut pris, pour être resté au combat, pendant que les siens fuyaient : Ferrand, captif, fut livré à la dérision publique. Nul ne porroit dire ne deviser la grant joye que ceulx de Paris firent au roi Phelippe leur seigneur, après celle victoire, lequel emmenoit Ferrant avecque luy en une litière que portoient deux chevaus pommelée. Si crioit le peuple quand Ferrant passoit, par manière de gober et mocquer, que deux ferrans (chevaux arabes) portaient Ferrant, mais Ferrant esfoit enferrez[18]. La comtesse Jeanne, sa femme, obtint la permission de gouverner elle-même ses États, à la condition de démolir les fortifications d'Ypres, de Cassel le d'Oudenarde, et de Valenciennes. Jean sans Terre, vaincu au passage de la Loire, obtint pour 60.000 livres sterling une trève de cinq ans.

Philippe-Auguste n'avait rien de mieux à faire que de le renvoyer aux troupes de son royaume. Les barons anglais, dans plusieurs réunions secrètes, étaient convenus des garanties qu'ils exigeraient, et montant l'un après l'autre au maître-autel de l'abbaye de Saint-Edmond, ils avaient juré de ne plus reconnaitre Jean scats Terre s'il repoussait leurs réclamations. Il voulut éluder, retarder, et octroya quelques privilèges. Les deux partis réclamant à Rome, le pape se déclara pour Jean. Était-il juste en effet, de refuser à Jean. sans Terre les droits que la couronne avait possédés sous les autres rois ; le primat n'avait-il pas fomenté les troubles ; ne devait-il pas au contraire employer son autorité à apaiser les deux ennemis ? Les barons ne voulaient-ils pas enlever par la violence ce qui était une faveur ? Les barons cependant persistèrent, l'énormité de leurs demandes fit dire au roi : Ils pourraient bien aussi me demander ma couronne, je ne leur accorderai jamais des libertés qui feraient de moi un esclave. Mais il eut beau tergiverser encore, Langton parla de l'excommunier ; les barons se proclamèrent armée de Dieu et de sa sainte

Église, entrèrent deus Bedford et se rendirent maures de Londres. Jean tara Terre céda, et la *grande charte* fut accordée (1215). A l'Église, possession entière et inviolable de ses libertés. Aux vassaux du roi, la liberté personnelle et le respect de leurs propriétés ; un homme libre ne pourrait plus être arrêté, emprisonné, dépossédé de sa terre ou proscrit, ni poursuivi en quelque manière que ce fût, que par le jugement de ses pairs. Le roi, tuteur d'un héritier, ne pourrait affermer l'héritage à son profit, ni forcer l'héritier à se marier contre son gré. Les veuves, jouissant paisiblement de leurs biens, de leur dot, resteraient veuves aussi longtemps qu'il leur plairait. Le droit d'exiger un subside était restreint à trois circonstances, la captivité du roi, la réception de son fils ainé dans l'ordre de la chevalerie, le mariage de sa fille aînée : dans tout autre cas il faudrait le consentement des grands tenanciers de la couronne. Le ban de justice, établi à Westminster sous les deux règnes précédents, fut confirmé ; les plaids communs ne suivraient plus la personne du roi, mais demeureraient dans un lieu fixe ; la cour du roi et celle de l'échiquier ne connaîtraient plus que des causes criminelles et des affaires de finances. Le roi ne tirerait plus d'argent des procédures ; la *grande charte* disait : Nous ne vendrons, nous ne refuserons droit de justice à qui que ce soit. Les pourvoyeurs du roi ne prendront plus rien sans payer, ne se serviront des charriots ou ne couperont les bois que par le consentement du propriétaire : les grands vassaux qui obtenaient toutes ces concessions du roi, devaient les accorder à leur tour à leurs vassaux. A la ville de Londres, aux autres villes et bourgs, confirmation de leurs anciennes libertés, et libres coutumes par terre et par eau, uniformité des poids et mesures dans toutes les parties du royaume la liberté aux marchands étrangers de venir en Angleterre d'y séjourner, d'en sortir sans payer de droit. Enfin, douze chevaliers, choisis dans la cour de chaque comté, devaient informer le roi des abus des lois forestières.

Cette *grande charte*, qui enlevait au roi tant de moyens d'oppression, sera pendant longtemps le grand ennemi contre lequel luttera le roi, la grande ressource de l'aristocratie contre l'autorité royale. Elle sera ratifiée quatre fois par Henri III, deux fois par Edouard Ier, quinze fois par Edouard III, sept fois par Richard II, six fois par Henri IV ; une fois par Henri V. Jean sans Terre, le premier, prétendit ne pas l'exécuter. Furieux d'avoir consenti à tant perdre, et maudissant le jour de sa naissance, il grinçait des dents, rongeait le bois et la paille de son lit, puis, se souvenant qu'il avait des alliés, il envoya ramasser des mercenaires en Flandre, en Guyenne, en Poitou, il sollicita du pape son

suzerain une décision qui le délivrât de son serment. Le pape, il est vrai, cassa la charte obtenue par la violence, en promettant de faire donner aux barons des conditions convenables, mais ceux-ci déjà, soupçonnant la perfidie du roi, avaient pris les armes, malgré une sentence d'excommunication, et l'interdit jeté sur la ville de Londres. Le jeune roi d'Écosse, Alexandre, leur promettait des secours, au prix des comtés de Northumberland de Cumberland et de Westmorland, Jean, dans l'espoir de les réduire à l'obéissance par le malheur, et de faire cesser ainsi toutes leurs prétentions, renouvela et surpassa les horreurs de la conquête lorsque Guillaume le Conquérant rendait la terre inculte et stérile pour de longues années. Il brûlait lui-même, le matin, les maisons où il avait passé la nuit. Les habitants d'abord furent livrés à ses soldats mercenaires, ensuite, pour éviter sa rencontre, tout fuyait à gon approche dans les forêts ou les montagnes ; les barons, du haut des murailles de Londres, voyaient ces dévastations et n'osaient pas sortir.

Ils se tournèrent enfin vers Louis de France, fils de Philippe-Auguste, allié par son mariage à la famille des Plantagenêts. Malgré Innocent III, malgré l'opposition apparente de son père, Louis le Lion partit de Calais avec une flotte de six cent quatre-vingts vaisseaux. Le roi anglais, qui l'attendait près de Douvres, perdit courage quand il le vit, et décampa plein de défiance de ses mercenaires. La marche du prince français fut un triomphe. Reçu à Londres, il nomma chancelier le frère du primat ; tous les comtés voisins se soumirent les mercenaires de Jean l'abandonnèrent ; le roi anglais voulait en finir par une grande bataille ; mais il faillit perdre la vie en traversant des lieux marécageux où ses bagages et ses trésors restèrent engloutis la fièvre le prit, et il mourut près de Lincoln (1216).

Ce fut ce qui ruina le prince français. La haine avait vaincu l'orgueil national, et permis à un étranger de s'appeler roi d'Angleterre. On n'avait point de haine contre le jeune Henri III, fils de Jean. Ses partisans osèrent le faire couronner dans l'église de Glocester par le légat, et relièrent en son nom une amnistie pour tout le passé. Un grand conseil révisa la grandi charte, rendit au roi la liberté de quelques abus, et promit aux mécontents une autre révision. Au contraire, le Français Lois, dédaignant les Anglais, donnait les charges aux étrangers : bientôt on l'accusa de conspirer contre la noblesse anglaise, et partout on publia l'excommunication portée contre lui par Innocent III. La bataille de Lincoln, ou, comme disaient les Anglais dans leur joie, fa belle de

Lincoln, le força de reculer sous les Murs de Londres. La défaite d'une flotte qui venait à son aide acheva de l'épuiser. JI traita, rendit les prisonniers, reprit les siens, et renonça à la royauté d'Angleterre. Henri III régnait, mais l'aristocratie anglaise, si longtemps comprimée sous la main des rois, l'avait enfin emporté. La tyrannie redoutée des Guillaume ou des Henri avait pu seule combattre, sans distraction, la royauté de France ; aujourd'hui, le premier adversaire que le roi anglais eût à combattre, et peut-être le plus redoutable, c'étaient ses propres sujets.

La guerre civile d'Angleterre avait consolidé les conquêtes de Philippe-Auguste au nord ; la guerre des Albigeois dans le même temps anéantissait le comte de Toulouse. Deux hérésies avaient levé la tête au midi ; les Vaudois, disciples de Valdus, qu'on appelait encore les pauvres de Lyon et les Albigeois. Les premiers voulaient ramener ['Église à la pauvreté des premiers temps, c'était à peu près la doctrine d'Arnaud de Brescia, et de ses *politiques* contestant au clergé le droit de posséder ; les autres, pour être appelés *Albigeois*, ne professaient pourtant pas une doctrine qui fût née dans Albi ; c'était le manichéisme qui avait longtemps vécu en sociétés secrètes, et qui maintenant se montrait au grand jour, essayait d'embrasser le monde, sans se douter que le grand jour allait le tuer. Deux principes, deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais ; l'un auteur de l'ancien Testament l'autre du nouveau ; haine à l'Église romaine, point de sacrements, point de résurrection ; point de péché dans la débauche, de quelque nom qu'elle s'appelle, voilà les principaux dogmes du manichéisme des Albigeois. Ils se divisaient en deux classes, les *parfaits* ou *bons hommes* et les *croyants*. Quelquefois ils se nommaient *cathares* (purs). Leurs adversaires les appelaient *catharins* et *Bulgares*. Le Comte de Toulouse, Raymond VI, qui commença de régner en 1194, les encouragea par son affection et son dévouement. Ses mœurs infâmes se trouvaient au large dans une doctrine si commode. Il put ainsi répudier trois femmes en quelques années ; et il disait aux Albigeois qu'il serait heureux de faire quelque chose pour eux et qu'il se croirait assuré du salut, s'il mourait entre leurs mains ; il les recevait la nuit dans son palais, et faisait contrefaire par son fou les cérémonies du culte catholique. L'hérésie avait anéanti la vraie foi dans plusieurs parties du comté de Toulouse.

Les Albigeois persécutaient cruellement pour augmenter leur nombre par la terreur. Les prédications entreprises contre eux n'avaient point amené de résultat. Ceux qui avaient hué saint Bernard, ne se laissèrent pas

davantage convaincre par saint Dominique, noble castillan qui sacrifiait sa fortune et offrait sa vie pour le triomphe de l'Église. Innocent III en appela alors au bras séculier, et envoya les légats Raoul et Pierre de Castelnau, à Raymond VI pour le sommer de chasser les hérétiques. Le comte promit, puis refusa ; fut excommunié. À cette nouvelle, il prononça des paroles de mort contre le légat, et Pierre de Castelnau fut poignardé près du Rhône par un chevalier toulousain. C'en était trop. Innocent III chargea les moines de Cîteaux de prêcher la croisade contre les hérétiques ; évêquesn comtes, barons, peuples, rois, tout fut appelé contre ces hérétiques ennemis de l'humanité (1208). Philippe-Auguste n'y pouvait venir, car il avait à lutter contre le roi anglais ; mais on vit accourir les comtes de Nevers, de Saint-Pol, d'Auxerre, de Bar-sur-Seine, de Forez, les évêques d'Autun, de Clermont, Nevers, Bayeux Lisieux, Chartres le duc de Bourgogne et le comte Simon de Montfort. Ce dernier avait déjà pris la croix contre les infidèles et il avait refusé d'aller au siège de C. P. défendu par le pape. Ses ennemis vantaient en lui la constance, la prévoyance, ta valeur, et toutes les vertus d'un grince. Il devint en quelques mois le chef de cette croisade, car ce fut une vraie croisade, les Albigeois n'étaient pas moins redoutables à la chrétienté que les infidèles musulmans. Les soldats de Montfort portaient la croix sur la poitrine pour se distinguer des autres croisés.

Philippe-Auguste, en qualité de suzerain avait confisqué les terres du comte de Toulouse frappées de l'interdit, et les avait abandonnées au premier occupant. Innocent III choisit pour légats l'évêque de Riez et l'abbé de Cîteaux, et il leur recommanda d'attaquer leurs ennemis séparément de peur d'être vaincus par tant d'hommes réunis, de ne pas s'en prendre d'abord au comte Raymond, et de l'amener, par la défaite des siens, à résipiscence. Raymond, effrayé des forces considérables qui se levaient contre les Albigeois, demanda à traiter. Il remit sept forteresses pour garantie de sa parole, fit serment d'aider les croisés contre les hérétiques, et se soumit à la pénitence publique pour obtenir l'absolution ; mais quelques-uns de ses vassaux plus fiers que lui, osèrent ne pas céder. Son neveu, le vicomte de Béziers, avilit mais celte ville eu état de défense et s'était enfermé dans Carcassonne. Béziers fut pris ; rien ne fut épargné : il était difficile de distinguer les orthodoxes des hérétiques : Tuez tout, dit l'abbé de Cîteaux, Dieu connait ceux qui sont à lui. C'est que la fureur des Albigeois avait poussé à bout les amis de l'Église. Ces hommes qui tuaient les prêtres et les moines, qui détruisaient les églises et les monastères qui écorchaient vifs et coupaient en morceaux leurs

prisonniers, ne devaient guère s'attendre à la pitié. Un grand nombre de places tombèrent après Béziers, et les défenseurs de Carcassonne, réduits à se rendre, s'enfuirent par une issue souterraine.

Les princes croisés, déjà las et impatients de retourner chez eux, laissèrent le soin d'achever la guerre à l'imperturbable Simon de Montfort, le seul homme capable, par la vigueur de son âme et son inflexibilité, de faire quelque chose avec des armées qui servaient pendant quarante jours et s'écoulaient ensuite. Aussitôt le comte de Toulouse, qui avait mal dissimulé ses liaisons avec les hérétiques, reçut l'ordre de livrer tous les Toulousains suspects d'hérésie. Le refuser, c'était trahir sa promesse de combattre les hérétiques. Raymond espéra retarder sa ruine en appelant au pape, et en venant à Rome pour recevoir l'absolution. En vain il rapporta des ordres d'Innocent III, en vertu desquels il devait être jugé après avoir été entendu ; Montfort refusa de rien entendre. En vain Raymond fit alliance avec l'empereur Othon IV, avec son beau-frère Pierre II d'Aragon, avec les comtes de Foix et de Comminges qui n'étaient pas exempts du soupçon d'hérésie : un concile d'Arles excommunia le comte de Toulouse pour n'avoir pas accepté les conditions qu'on lui offrait, et la ville de Lavaur, en Albigeois, fut emporta et tous ses habitants massacrés. Toulouse fut menacée. L'évêque de Toulouse, Foulques, l'ami de soit fort, avait institué dans cette ville une confrérie blanche ennemie de l'hérésie ; les autres lui avaient opposé la confrérie noire. Il sortit pour se joindre à Montfort, excita les habitants à se rendre, appela au-dehors tout son clergé, et lança l'excommunication contre la ville. Tout cela n'agit pas encore ; les comtes de Foix et de Comminges s'étant réunis a Raymond, firent de vigoureuses sorties, et le siège fut levé ; le comte recouvra quelques châteaux, puis fut vaincu à Castelnaudary.

Les remontrances de Pierre II d'Aragon firent quelque impression sur Innocent III ; il suspendit la croisade. Mais le concile de Lavaur refusa d'admettre Raymond à se justifier. Le roi d'Aragon appela au pape, envoya défier Montfort. Il se croyait redoutable avec ses forces nombreuses, avec celles de Raymond et des comtes ses alliés. Montfort avait peu de soldats, mais des hommes dévoués à leur cause qui ne craignaient pas le nombre et espéraient en Dieu. La bataille de Muret le fit bien voir. Montfort s'avançait au secours de cette place, quand les confédérés l'attaquèrent. Ils y perdirent vingt mille hommes et le roi d'Aragon ; Montfort ne perdit qu'un chevalier et huit autres croisés. Le

comte de Toulouse désespéré passa en Angleterre, visita le roi Jean son allié, l'ennemi de tous ses ennemis, et revint pour se venger de son frère Baudoin ; il le condamna à mort sans lui donner le temps de recevoir les sacrements et la sentence fut exécutée à l'instant même par le comte de Foix et son fils. Mais il ne faisait qu'irriter les croisés. Enfin les trois comtes exténués vinrent à Narbonne solliciter leur grâce du légat Pierre de Bénévent, et abjurer toute doctrine contraire à l'Église romaine. Pendant ce temps, Simon de Montfort achevait d'envahir les domaines du comte de Toulouse.

Le concile de Montpellier (1215) donna à Montfort le comté de Toulouse, et l'évêque Foulques fut chargé de prendre possession de la ville. Raymond dépossédé vint à Rome avec les comtes de Foix et de Comminges. Tous voulaient se disculper d'hérésie dans le concile de Latran ; Pour le comte de Foix, répondit Foulques, il ne peut disconvenir que son comté ne soit plein d'hérétiques, car après la prise au château de Montségur, on a brûlé tous les habitants. Le pape adjugea les conquêtes des croisés à Montfort, et réserva le reste au fils de Raymond VI.

Ce n'était pas à la famille du conquérant que devait revenir la conquête mais au roi de France. Le Toulousain n'avait pas accepté la décision d'Innocent III, il rentra dans Avignon, bientôt dans Toulouse ; Simon de Montfort périt d'un coup de pierre au siège de cette ville, et son fils Amaury, aidé du prince français Louis le Lion, ne put résister aux comtes de Foix et de Comminges ; Toulouse, deux fois assiégée, se délivra. Mais Raymond, étant mort quelques mois avant Philippe-Auguste (1222-1223), Amaury de Montfort céda ses droits sur le comté de Toulouse au roi français Louis VIII. Ce nouveau roi, dans un règne de trois ans, continua les succès de son père. Le jeune Henri d'Angleterre était alors gouverné par Hubert du Bourg. Quelques actes vigoureux l'avaient affermi dans l'autorité. Les forêts fermées depuis le règne de Richard étaient rendues à tous, et les peines forestières changées en amende, mais tous les châteaux élevés depuis la guerre civile s'abattaient par l'ordre royal. Alexandre, roi d'Écosse, l'ennemi de Jean, faisait hommage à son fils ; les ministres de Henri III prétendirent que, pour obtenir la paix, Louis VIII avait promis de restituer la Normandie, le Maine et l'Anjou ; ils les réclamèrent. Louis VIII, pour toute réponse, entra en armes dans le Poitou, au nom de la sentence portée contre le meurtrier d'Arthur, prit la Rochelle, et poussa ses conquêtes jusqu'à la rive droite de la Garonne (1224). De là, il se dirigea vers le comte de Toulouse, Raymond VII.

Celui-ci, résistant à son suzerain, fut excommunié, et, bravant cette sentence, bouleversa le pays par où les Français devaient passer ; il laboura les prés, coupa les moissons en herbe, brûla les magasins, combla les fontaines. Cependant Avignon fut prise, ses murs renversés, ses fossés comblés, plus de trois cents maisons détruites. Le Languedoc ait été soumis si Louis VIII, attaqué d'une dysenterie, ne fût mort à Montpensier en Auvergne (1226). Il n'avait pas quarante ans.

L'occasion était belle pour tous les ennemis de la royauté française ; Louis IX avait douze ans, sa mère Blanche de Castille, nommée régente par son mari, était étrangère, et donnait sa confiance à un Italien, le cardinal Buonaventura. La féodalité, comprimée par Philippe-Auguste, punie de ses révoltes dans le comte de Flandre par une captivité qui durait encore, essaya de réclamer. Tandis que Raymond VII de Toulouse reprenait l'avantage dans ses États, Philippe le Hurepel (grossier), oncle du jeune roi, réclamait la régence ; Jeanne de Flandre demandait la liberté de son mari Ferrand ; le comte de la Marche Hugues de Lusignan, qui avait épousé Isabelle veuve de Jean sans Terre, et mère de Henri III, se laissait entraîné par sa femme ; Enguerrand de Coucy. Oubliait ses promesses jurées à Louis VIII ; le comte de Bretagne, Pierre de Dreux, vassal incertain du roi de France, ou du roi' anglais, ancien duc de Normandie dont la Break ne relevait, voulait se rendre indépendant. On espérait les secours de Henri III. La régente n'avait pour elle que le comte de Champagne Thibaut IV, guerrier poète, qui se disait son chevalier et la servait avec dévouement.

Le roi anglais ne vint pas. Blanche avait gagné Hubert du Bourg, et malgré l'ardeur de Henri IUII, l'armistice entre la France et l'Angleterre fut prolongé. Thibaut, par ordre de la régente, entra dans la confédération, en connut et en révéla tous les secrets. L'activité de Blanche déconcerta toutes les intrigues ; elle fit sacrer son fils à Reims, marcha en Bretagne, dissipa une armée des rebelles, rendit la liberté aux comtes de Boulogne, et de Flandre, et sépara ainsi Jeanne de la ligue. Les autres s'assemblaient à Corbeil, pour enlever le roi ; Blanche se jeta dans Montlhéry, et se fit ramener dans Paris par les bourgeois de cette ville. Le roi d'Angleterre, sollicité de nouveau, avait pris les armes, et tous les barons d'Angleterre et d'Irlande accouraient à Portsmouth, mais ils n'y trouvèrent pas de vaisseaux, par la négligence de Hubert du Bourg. Pierre de Dreux, réduit à traiter, promit sa fille au plus jeune des frères de Louis IX. Il paraissait vaincu ; la régente reprit la guerre contre les

Albigeois. Raymond VII, qui mutilait tous ses prisonniers, aurait tenu longtemps dans Toulouse, si les croisés n'avaient ravagé tout le pays. Les Toulousains forcèrent leur comte à céder. Raymond abandonna à l'Église romaine ce qui lui appartenait au-delà du Rhône (le comtat venaissin) ; au roi de France, tout ce qui est compris entre les limites du diocèse de Toulouse, et depuis le Tarn jusqu'au Rhône ; il promit de marier sa fille Jeanne avec Alfonse, frère du roi ; et pour garder le reste de ses États, il vint jurer la paix à Paris, puis il entra nu-pieds dans l'église de Notre-Dame, et fut relevé de l'excommunication (1229). L'inquisition établie au concile de Toulouse, pour la protection autant que pour la recherche des hérétiques, mettait fin à la guerre des Albigeois ; cependant la féodalité renouait encore. Les rebelles qui avaient pénétré la conduite de Thibaut, entrèrent dans la Champagne pour soutenir les prétentions d'Alix, reine de Chypre, qui réclamait ce comté. Le duc de Bourgogne s'entendait avec eux, et Thibaut, abandonné des Champenois, obligé de briller lui-même ses villes, allait être dépossédé, quand le jeune roi parut. Sa valeur fit reculer les confédérés ; plusieurs se réconcilièrent avec Thibaut ; l'indomptable Pierre de Dreux passe vite en Angleterre, fait hommage à Henri III et ramène enfin à sa suite (1230). Pendant son absence, le roi l'avait déclaré vassal félon, et déchu de son comté. Il eut beau livrer ses châteaux au roi anglais, et lui faire rendre hommage, Henri III recula devant Louis IX. Pierre se soumit : la régente, prononçant en souveraine entre Thibaut et adjugea une somme de 40.000 marcs à Alix, et le comté de Champagne à Thibaut. Comme il n'avait pas d'argent, elle lui fournit la somme, et prit en échange les comtés rie Blois, de Chartres, de Sancerre, et ln seigneurie de Châteaudun. Le comte de Bretagne se perdit encore dans un nouvel effort (1234). Il n'obtint aucun secours de l'Angleterre, et serré de toutes parts, il vint, la corde au cou, demander pardon. Mauvais traître, lui répondit le jeune roi, encore que tu aies mérité une mort infâme, cependant je te pardonne en considération de la noblesse de ton sang, mais je ne laisserai la Bretagne à ton fils que pour sa vie, et après sa mort, je veux que le roi de France soit le maître de ta terre. Pierre se soumit et garda sa parole. Deux ans après (1236), Louis fut déclaré majeur.

III

La royauté capétienne fondée dans l'île de France et l'Orléanais par Louis le Gros, augmentée par Philippe-Auguste, Louis VIII et Blanche de Castille, de la Picardie, de l'Artois, de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, du Poitou, d'une grande partie du comté de Toulouse, commença à organiser son administration sous le règne de saint Louis. La famille de saint Louis l'entourait de toutes parts, établie dans les grands fiefs à la place d'anciennes familles féodales. Son frère Robert était comte d'Artois ; son frère Alphonse, comte de Poitou et d'Auvergne, devait, par son mariage, hériter du comté de Toulouse ; son frère, Charles, comte de Provence, par son mariage avec Béatrix, fut encore investi de l'Anjou et du Maine. Les autres vassaux furent facilement contenus, Isabelle d'Angoulême, autrefois reine, maintenant simple comtesse, ne pouvait souffrir que son mari rendit hommage au frère du roi, qui n'était que comte de Poitou. A son instigation, Lusignan vint à Poitiers, défia publiquement Alphonse, et se retira au milieu de ses archers qui tenaient l'arc tendu (1242). Cette insulte ne demeura pas impunie. Isabelle appelait son fils Henri III qui partit malgré ses barons, avec trois cents chevaliers et trente tonneaux d'argent. Saint Louis vint au secours de son frère, et les deux rois se rencontrèrent près de Taillebourg. Le pont de la Charente, qui séparait les armées, Fat forcé sous l'oriflamme par les Français et les Anglais, apprenant qu'un autre corps avait passé la rivière plus loin, et venait pour leur couper la retraite, s'enfuirent précipitamment à Saintes. Poursuivis avec autant de rapidité, ils faillirent laisser prendre leur roi ; le lendemain, une autre bataille refoula le comte de la Marche dans la ville. Son fils vint se jeter aux pieds de saint Loués, et obtint le pardon de son père qui dut se séparer de l'armée anglaise, livrer trois châteaux aux garnisons françaises, et s'abandonner à la discrétion du vainqueur. Henri III n'eut plus qu'à regagner à la hâte son royaume. Après sa première croisade, saint Louis traita avec le roi d'Aragon Jacques Ier (1258). Il lui abandonna ses droits de suzeraineté sur les comtés de Barcelone, d'Urgel, de Roussillon, de Cerdagne, de Gironne, et reçut en retour l'abandon des villes et pays réclamés par l'Aragonais, de Carcassonne, de Béziers, d'Albigeois, de Rouergue, de Narbonne, cédant ainsi des droits difficile à faire valoir sur des pays éloignés, et acquérant des terres plus rapprochées des nouvelles possessions dans le Languedoc. L'année suivante (1249), il fit un acte sans exemple, dont l'honnêteté sublime imposait à l'Angleterre l'obligation de ne plus rien redemander des conquêtes de Philippe-Auguste. Par le traité d'Abbeville, il distingua ce qui avait été enlevé à Jean sans Terre, des provinces occupées par Louis VIII ; il garda la

Normandie, le Mairie, l'Anjou, le Poitou, et rendit à Henri III le Limousin, le Périgord, le Quercy, la Saintonge et l'Agenois, sous la condition de l'hommage-lige. Henri III prêta serment et prit rang parmi les pairs de France, sous le nom de duc de Guyenne. Déjà pour éviter les conflits de suzeraineté, et prévenir les parjures, saint Lori, avait déclaré aux barons qui tenaient des fiefs de lui et du roi anglais, qu'on ne pouvait servir deux maitres, et qu'il fallait, se décider pour l'un des deux.

Le principe qui domine dans les *établissements* de saint Louis, c'est que si le vavasseur est soumis au baron, le baron est soumis au roi, et que le prince ne tient sa puissance que de Dieu et de son épée[19]. Le baron a toute justice en sa terre[20]. Tout gentilhomme qui a *basse justice*, peut condamner à la potence celui qui a volé dans sa terre[21]. Mais nulle justice ni seigneurie n'a droit sur l'homme du roi, que dans le cas où il serait pris sur le fait, et il suffit qu'il nie le fait, pour que la connaissance de la chose appartienne à ta justice du roi[22]. On peut appeler au roi des jugements rendus par les barons, mais personne ne peut appeler d'un jugement rendu par la cour du roi ; car aucune justice n'a le droit de la réformer. Si une affaire entamée à la cour du roi, est rendue au jugement du baron, le baron est tenu de continuer l'affaire de la même manière qu'elle a été entamée. Mais si la justice du roi redemande son justiciable appelé devant la cour d'un baron, les errements commencés en la cour du baron ne seront point suivis en la cour du roi ; car il ne convient pas qu'une procédure entamée dans une *justice inférieure* soit suivie à la cour du souverain[23]. Saint Louis réserva encore à sa justice certains cas que nul autre ne pouvait juger, ce sont les cas royaux : si quelqu'un veut attaquer un jugement comme faux, on ne soumettra pas l'affaire à la décision du combat ; mais les plaintes les réponses à ces plaintes, et tous les autres errements du procès seront apportés en notre cour[24] ; saint Louis entrait par là dans le pouvoir de ses vassaux, en conservant le sien inviolable

Saint Louis introduisit dans les procédures un changement notable ; il interdit le jugement de Dieu ; il défendit les *batailles* par tout son domaine, en toutes querelles, et en lieu de batailles, mit preuves des témoins ou des chartes. Dans toutes les affaires où il est question de trahison, de rapt, de meurtre de femme enceinte ou de l'enfant qu'elle porte dans son sein, dans tous les crimes dont là peine doit être la perte de la vie ou de quelque membre, il veut qu'on substitue à la preuve par le combat, celle qui doit se faire par témoins. Si quelqu'un est accusé d'un

de ces crimes au tribunal d'un bailli, celui-ci fera informer l'affaire jusqu'aux preuves ; il en instruira le roi, et alors le roi enverra pour entendre les preuves, et ses envoyés appelleront au jugement ceux qui doivent s'y trouver[25].

Philippe-Auguste avait, pour ainsi dire, fondé la cour des pairs de France, en rassemblant ses vassaux immédiats pour prononcer sur le sort de l'un d'eux. La juridiction royale s'était enfin réveillée, et pour coup d'essai, elle avait frappé le plus puissant des vassaux. Le même prince avait encore institué quatre baillis, à l'imitation des *missi dominici*, qui devaient tenir leurs assises quatre fois par an ; ces délégués de la juridiction royale maintenaient ainsi sur les vassaux l'autorité du suzerain. Saint Louis rendit en quelque sorte la cour des pairs permanente ; les cas royaux l'obligeant à prononcer souvent lui-même, il fallait qu'il retint auprès de sa personne une partie au moins de ses assesseurs, et comme il n'y pouvait retenir tous les barons, l'usage s'introduisit d'y appeler des conseillers au choix du roi. Tel est le commencement du *parlement*, dont le nom fut bientôt synonyme de la *cour des pairs*, parce que les *pairs de France* y siégèrent avec les autres conseillers.

Les rapports des barons avec les vassaux, et du roi avec les barons, font également ressortir le souveraineté du roi. Tous les hommes coutumiers des châtellenies doivent au baron service de chevauchée, le baron ne doit pas les conduire dans un lieu si éloigné qu'ils ne puisent revenir le soir même. Si le baron le voulait, ils pourraient refuser de l'accompagner, sans craindre de payer l'amende. Le baron et tous les vassaux du roi dont tenus de se rendre auprès de lui, quand il les en sommait, et de le servir à leurs dépens, l'espace de soixante jours et de soixante nuits, avec les chevaliers qui les doivent accompagner, et il peut exiger ces services *quand il le veut*, et qu'il en est besoin. Si le roi voulait les retenir plus de soixante jours à ses dépens et pour la défense du royaume, ils seraient contraints de rester[26].

Saint Louis avait restreint, vers 1257, le droit de guerres privées, et prescrit entre la provocation et l'attaque la *quarantaine*, *le roi*, *l'asseurement* ; il se réserva le droit de juger les infracteurs si quelqu'un, après avoir consenti à l'asseurement qui lui a été demandé à la cour du roi, vient à rompre la trêve, et en soit appelé à la cour du roi, il sera tenu d'y répondre, lors même qu'il serait levant et couchant en une autre

seigneurie où il y eût haute justice. Il conviendra qu'il y reste pour se justifier au sujet de l'asseurement encore qu'il n'ait pas été pris sur le fait ; *car le roi étant souverain, sa cour doit être souveraine*[27].

La monnaie commença à devenir un moyen de puissance royale. Plus de trente seigneurs avaient le droit de battre monnaie[28]. Saint Louis, en 1262, défendit que la sienne fût contrefaite. Désormais dans les pays qui n'avaient point de monnaie propre, nulle monnaie ne devait courir que celle du roi ; personne ne devait acheter, vendre, faire marché qu'avec cette monnaie. Et peut et doit courre la monoye le roy, par tout son royaume sans contredit de nul qui ait monnaie ou point. Et veult le roi et commande que cet ordenement soit tenu dans toute si terre, et es terres à ceux qui n'ont point propre monoye. Et à ceux qui ont propre monoye, veult le roi qu'il soit aussi tenu en leurs terres, fors tant que chascun puisse faire prendre la monoye propre en sa terre. Ainsi la monnaie du roi court partout, celle du baron ne court que dans sa terre, et encore concurremment avec la monnaie du roi. Philippe le Hardi, dans la première année de son règne, ordonnait de punir *asprement* celui qui trépasserait cette ordonnance, et chargeait son amé frère et féal duc de Bourgogne de la faire exécuter par tous ceux qui avaient justice en la terre de Bourgogne[29].

On rapporte encore à saint Louis l'introduction des communes dans le gouvernement. Il opposait ainsi le peuple des villes à la féodalité. Dans l'Occitanie, nouvellement conquise, il avait trouvé des assemblées d'État, dernier vestige des anciennes assemblées ordonnées par les gouverneurs romains. Il les imita dans ses anciens domaines ; car, pendant longtemps, il y eut distinction entre les anciens et les nouveaux, entre le pays de la *langue d'oc*, et les pays de la *langue d'oïl* ; leurs *États* étaient séparés. Deux fois en 1266 et en 1262, il appela aux assemblées des barons quelques représentants des communes. Dans ses ordonnances, dans ses actes, il imitait de toutes ses forces l'administration romaine, qu'il opposait à la jurisprudence féodale. Les *établissements* citent continuellement la législation de Justinien.

Nul ne réclama contre ce pouvoir devenu si fort. L'opinion même n'appelait pas de ses jugements ; car on le croyait saint pendant sa vie, et on le disait en sa présence[30]. Il fut le juge des querelles de son temps, prononça entre le roi de Navarre et le duc de Bretagne, entre Henri III et ses barons. On ne le blâma juta anémie d'avoir résisté ait pape, et d'avoir

apporté, par sa *pragmatique sanction*, quelques empêchements aux rapports de Rome et des évêques de France. Le règne de saint Louis a fait la fortune de ses successeurs.

Plus le roi de France grandissait, en attirant à soi tous les pouvoirs, en se servant pour lui-même de toutes les libertés, plus le roi d'Angleterre perdait sa prépondérance, et laissait envahir les prérogatives royales. La vertu, la sainteté du laïque *dont les prêtres mêmes désiraient d'imiter la vie*, faisaient révérer dans saint Louis et regarder comme inviolable le pouvoir qu'il exerçait pour le bien de tous. La puissance royale était méprisée et avilie dans Henri III, héritier des Normands et des Plantagenêts perfide comme eux, mais sans rien avoir de leur habileté, qui rivait subi depuis son enfance le joug d'un ministre, de Hubert die Bourg, ou du Poitevin Pierre des Roches, évêque de Winchester ; qui s'entourait de Poitevins et de Bretons, leur livrait la garde de sa personne, la perception de ses revenus, la justice, la tutelle de la jeune noblesse et les mariages des jeunes héritières. La charte qu'il avait jurée, amendée, dent sans cesse on réclamait l'exécution, était son mal et sa crainte de chaque jour. Dans l'épuisement de son trésor, il demandait chaque année un subside qu'on refusait avec dédain. Quelquefois on accordait, mais le roi le payait en humiliation. Dans la grande salle de Westminster, en présence des prélats et des barons, la main sur la poitrine, il disait : Je m'engage à observer ces chartes, comme je suis chrétien, chevalier et roi couronné et consacré. C'est de cette manière que les Anglais obtinrent, en 1234, l'éloignement de tous les étrangers.

Le mariage de Henri III avec Éléonore de Provence, belle-sœur de saint Louis, amena des Provençaux, qui reçurent des seigneuries, des évêchés, et dont l'un Boniface de Savoie, devint archevêque de Cantorbéry. Les mécontents reprirent leurs plaintes, et ils avaient à leur tête Un étranger, Simon de Montfort, le plus jeune fils du vainqueur des Albigeois, créé comte de Leicester, mais qui faisait oublier sa naissance française par sa haine des exactions royales. Il avait formé des sociétés qui parlaient de réparations à exiger : et un grand conseil, ayant été convoqué à Westminster (1266), le troisième jour les barons y vinrent tout armés. Suis-je donc votre prisonnier, leur demanda le roi. — Non, reprit un baron, mais ton amour des étrangers, ta prodigalité, ont ruiné le royaume ; il nous faut un comité de barons et de prélats, qui gouverne, qui corrige les abus, et fasse de bonnes lois. Henri III, pris au dépourvu, laissa former une commission de vingt-quatre membres, prélats et barons, où

seraient admis les douze membres de son conseil et douze autres choisis par ses vassaux. Ce grand conseil se réunit à Oxford ; les Anglais l'appellent le parlement enragé.

On y fit une constitution nouvelle ; quatre membres, choisis par les autres, nommèrent quinze personnes pour composer le conseil d'état. Le justicier fit serment d'administrer la justice d'après les ordres du conseil de réforme. Le chancelier jura qu'il n'apposerait le grand sceau sur aucune ordonnance qui n'eût été approuvée par le roi et son conseil privé, sur aucune concession qui n'eût obtenu le consentement du grand conseil. Quatre chevaliers, choisis parmi les francs tenanciers de chaque comté, viendraient devant le parlement pour dénoncer les injustices de l'autorité royale ; un grand shérif serait élu chaque année dans chaque comté par les francs tenanciers tous les shérifs trésorier, chancelier, justicier, rendraient leurs comptes tous les ans. Le parlement se réunirait trois fois par an, en février, juin et octobre..... Ces innovations, soutenues par l'énergie de Montfort, furent jurées par Édouard, fils aîné du roi, et par Richard de Cornouaille lui-même, le frère de Henri III, élu roi des Romains.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les réformateurs agissaient dans un intérêt personnel ; ils avaient promis d'avoir fait leur œuvre aux fêtes de Noël, et ils publiaient la nécessité de garder plus longtemps le pouvoir, afin que rien ne demeurât incomplet. A leur tour, ils distribuaient les charges de l'Église et de l'État à leurs amis ; et percevaient leur part des revenus royaux. Pressés par des remontrances universelles, ils donnèrent de nouveaux règlements, et instituèrent des commissaires pour inspecter la conduite des juges, deux commissaires pour surveiller la cour du ban royal, deux autres pour les procès pendants à l'échiquier. Ils ordonnèrent que, dans chaque comté, quatre chevaliers rappelleraient le shérif à ses devoirs, et s'il ne les écoutait pas, avertiraient le justicier ; enfin, en contradiction avec leur premier règlement, ils donnèrent aux grands officiers de l'État le choix des shérifs.

Tels furent les *statuts d'Oxford* : guerre était imminente : le roi, honteux de tant d'abaissement, déduit au conseil des vingt-quatre qu'il ne les regardait plus comme son conseil et s'enferma dans la tour de Londres. Les barons, rassemblant leurs vassaux, parurent en armes près de la capitale. Tel fut le premier arbitre de cette seconde guerre civile.

Une bulle du pape Alexandre IV, invoqué par Henri III, annula les statuts d'Oxford, comme injurieux à l'État, et contraires au serment prêté par le roi ; les barons eux-mêmes se montraient favorables à une pacification proposée, et leur ligue se dissipait. mais Simon de Montfort, avec le nom de *roi parjure* dont il poursuivait Henri, avec son habileté à grossir le mécontentement, souleva le peuple de Londres qui poursuivit le prince Édouard dans le château de Windsor, et outragea la reine. Ni le roi des Romains, Richard de Cornouailles, ni même saint Louis, pris pour arbitre, ne put faire la réconciliation. Saint Louis (1264), annulant les statuts d'Oxford, rendant au roi le droit de nommer tous les officiers de l'État et ceux de sa maison, et d'appeler à son conseil ceux qu'il jugerait convenable, ne donnait pas assez aux barons, quand il n'imposait que l'observation de la charte jurée. Les barons ne voulaient pas qu'on appelât insensé le conseil d'Oxford ; ils prirent les armes : déjà Montfort gouvernait sans opposition dans Londres ; le maire de Londres, son partisan, nomma un connétable et un maréchal pour la cité, réunit les habitants en association, et les tint prêts à marcher en armes, au son de la cloche de Saint-Paul. Cinq cents juifs furent emprisonnés avec les juges du ban du roi et de l'échiquier ; l'homme le plus riche du royaume fut tué de la main d'un baron qui prit ses trésors. Cependant le roi avait appelé ses tenanciers, et les deux partis se rencontrèrent près de Lewes : une seule bataille donna gain de cause aux hilefie3. Tandis que le prince Édouard poursuivait sans prudence les habitants, de Londres, Henri III et le roi des Romains passaient captifs aux mains de Montfort. On fit le lendemain le *compromis de Lewes*, par lequel les prisonniers de cette guerre recouvrèrent la liberté, mais les fils des deux rois, Édouard et Henri, demeurèrent en otages.

Alors le véritable roi fut Montfort. Il ne rendait pas la liberté à Henri III ; il ne lui permettait pas de s'éloigner ; il le traitait avec un respect affecté, mais il ne le consultait pas, pour apposer le sceau sur des actes contraires à l'autorité royale. Il envoya dans chaque comté un de ses partisans, sous le nom de conservateur de la paix, chargé d'y faire élire quatre chevaliers pour représenter le comté dans le prochain parlement ; tel fut le commencement de la chambre des communes. Il fit décider par cette assemblée que Henri déléguerait à trois personnes le droit de choisir ses conseillers. Il fit autoriser par le roi la formation d'un conseil de neuf membres qui serait le maitre absolu quand le parlement rie siégerait .pas, qui nommerait les officiers d'état, et ceux de la maison royale, et tous les gouverneurs des châteaux royaux. Trois de ces conseillers suivraient

constamment la personne du roi. L'aristocratie anglaise se vengeait donc de la tyrannie des Guillaume ; elle envahissait et prenait ses garanties pour conserver.

Des aventuriers appelés par la reine Éléonore se réunissaient en armes sur les côtes de Flandre, et troublaient l'autorité de Montfort. Comme on réclamait la délivrance des deux rois, ii convoqua à un parlement les barons de son parti, et y introduisit les représentants des comtés, des cités, et des bourgs. Les décisions de ce parlement assuraient l'observation des chartes, des ordonnances, et mettaient Montfort à l'abri de toute poursuite pour ses actes. Mais avant que rien ne fût accepté, le prince Édouard s'échappa de sa prison ; ce fut le terme du pouvoir de Montfort. Quoiqu'il menât toujours le roi avec lui, et publiât de terribles sentences contre les perturbateurs de la paix, depuis le plus élevé jusqu'au plus bas, les partisans d'Édouard et de Henri III lui coupaient les communications, occupaient les châteaux, le chassaient jusqu'au pays de Galles. Son Sis, surpris avec les siens dans Kenilvorth, échappa seul et presque nu : lui-même revenant vers Evesham tomba au milieu de l'armée ennemie. Que le seigneur ait pitié de nos âmes, s'écria-t-il, car nos corps sont au prince Édouard. Le roi Henri qu'il avait dans son armée fut blessé par des gens qui ne le connaissaient pas. Montfort jeté à bas de son cheval demanda si l'on faisait quartier. Non, point de quartier pour les troupes, répondit une voix inconnue. Il vit tomber son fils aîné, lui-même fut blessé à mort après une résistance opiniâtre. Tel était le destin de cette race, héroïque sur les champs de bataille, et sans pitié pour l'ennemi de son pouvoir et de sa foi. Le corps de 2Wonifori fut traîné et insulté par les vainqueurs. Quelques années après, son second fils retrouva en Italie le neveu de Henri III, le poignarda au pied d'un autel, et dit : Je me suis vengé. — Quoi donc, reprit un de ses compagnons, votre père ne fut-il pas trainé ? A ce mot, il rentre dans l'église, saisit le cadavre par les cheveux et le traîne jusqu'à la porte.

Henri III était délivré ; par le *dictum* de Kenilworth, et la décision de douze prélats et barons, il rendit à ceux gui avaient porté les armes contre lui leurs propriétés, au prix d'une somme proportionnée à leurs actes. Ceux qui résistaient encore dans l'île d'Ély obtinrent à la fin le don de la vie, de leurs membres et de leurs bagages. Mais le vaincu était le roi. Le parlement s'était formé par la guerre civile. Aux grands vassaux de la couronne, qui presque toujours siégeaient seuls aux Grands conseils,

s'étaient joints les chevaliers des comtés ; les deux chambres les deux oppositions commençaient[31]. Henri III mourut en 1272.

La paix, rétablie par le traité d'Abbeville entre la France et l'Angleterre x ne fut pas troublée par l'avènement de Philippe le Hardi et d'Édouard Ier. Les deux princes s'agrandirent autrement que par l'ancienne rivalité des deux nations. La dernière croisade, comme la première, avait augmenté la fortune du roi de France Jean Tristan, mort devant Tunis, laissait le Valois à la couronne. Bientôt la mort d'Alpha/tee de Poitiers transmit le Poitou et celle de Jeanne de Toulouse sa veuve, laissa les derniers restes du comté des Raymond ; ainsi fut complétée l'acquisition de l'Occitanie ou pays de la langue d'oc, réunie désormais à la France. On n'en détacha que l'Agenois que le traité d'Abbeville avait laissé à la comtesse de Poiriers pour sa vie, et qui fut réclamé par le roi d'Angleterre et rendu par le traité d'Amiens (1279). Vint ensuite l'acquisition de la Champagne et de la Navarre. Thibaut IV, comte de Champagne, devenu roi de Navarre, après Sanche ru, était mort en 1263 (v. ch. XXII). Son héritage occupé successivement par ses fils Thibaut et Henri le Gros, passa en 1274 à Jeanne, fille de Henri. Philippe le Hardi, appelé par la régente, envoya le comte d'Artois Rober, qui châtia les mutins, repoussa les Aragonais, et acquit ainsi au fils du roi (1275), depuis Philippe te Bel, la main et les possessions de Jeanne.

Depuis ce moment, Philippe le Hardi ne détourna plus les yeux de l'Espagne. Il prit parti pour les infants de Lacerda, dépouillés du trône de Castille par leur oncle Sanche le Brave (v. ch. XXII), et soutint contre les fois d'Aragon la famille français que la valeur et la rude tyrannie de Charles d'Anjou avaient établie à Naples. Il accepta pour son fils, Charles de Valois, le royaume d'Aragon offert par Martin IV, et fit alliance avec Jayme d'Aragon, roi de Majorque. Il prit Gironne où son fils fut reconnu roi, mais, battu sur mer par Roger de Caria, il revint mourir à Perpignan (1286).

Philippe le Bel, dès son avènement se trouva engagé dans los affaires de Castille et d'Aragon ; il fit céder aux infants de Lacerda le royaume de Murcie qu'ils refusèrent, et s'allia au roi de Castille, Sanche le Brave, contre l'Aragonais Alphonse III. Il consentit au traité de 1288, par lequel Charles le Boiteux renonçait à la Sicile, et Charles de Fakir à l'Aragon ; il consentit également aux traités de Tarascon et d'Anagni. Peu lui

importaient des év nements et des inférées qui n'étaient pas les siens propres.

Philippe le Bel est le premier roi de France qui ait usé de la royauté en maître absolu et pour lui-même. Son règne est le premier chus de ce pouvoir sanctionné par la sainteté de son aïeul. Il veut détruire la féodalité, et humilier l'Église ; il appelle à son secours la loi romaine et les hommes du peuple, égaiement favorables à la centralisation monarchique, Il organise le parlement en introduisant dans ce corps les légistes, les Bouteille, les Nogaret, les Plaisien, les Hugues d'Angers, les Chambli[32], hommes dévoués à la royauté, qu'il enrichit aux dépens de son propre domaine, et dont il compte opposer la noblesse et l'orgueil judiciaire à la noblesse terrienne et seigneuriale des grands. Ces hommes ne connaissent que la loi romaine, la loi des empereurs, qui met aux mains d'un seul maitre toute l'autorité, qui proclame que tout ce qui plais au monarque a force de loi. c'est encore Philippe

Bel qui fonde les états généraux, en appelant auprès de lui, avec le clergé et la noblesse, les représentants des communes. Toutefois ce roi fut l'ennemi de tout le monde ; ses actes, dirigés contre les grands et le clergé, retombèrent aussi sur le peuple. Il abusa odieusement de la monnaie ; il fut le premier faux monnayeur de son royaume, et prétendit être le seul. Il donna l'exemple de ces banqueroutes par lesquelles ses successeurs pourvoyaient à leurs dépenses et au paiement de leurs dettes, *décriant* la monnaie courante, pour donner au même poids de métal une valeur plus haute si le roi avait à payer, la décriant pour en diminuer le prix, s'il avait à recevoir[33]. Plus d'une fois, des troubles éclatèrent dans Paris même. Il abusa encore du droit de subside ; il m'épargna que l'Occitanie, qui obtint quelquefois, en donnant de l'argent, l'exemption du service de la guerre. Au nord, les impôts levés injustement et par force, *mal tollus*, comme on disait, donnèrent lieu au nom nouveau de maltôte. Quoiqu'il fût l'époux de la comtesse de Champagne, reine de Navarre, et que ces deux pays aient passé à ses enfants, Jeanne sa femme y conservait seule l'autorité. Philippe le Bel ne fut pas roi de Navarre et ne réunit pas la Champagne à la France. Il avait reçu à Paris l'hommage de l'Anglais Édouard, duc de Guyenne, et s'était fait céder le Quercy, moyennant une rente de 3.000 livres ; mais il convoitait tout le duché d'Aquitaine. Il n'aimait pas non plus les Flamands, dont la comtesse Marguerite de C. P. n'avait pas, fait hommage à saint Louis pour tourtes ses terres. L'industrie des Flamands se tournait volontiers vers

l'Angleterre, et leurs richesses excitaient la convoitise d'un roi qui avait besoin d'argent. Les Anglais et les Flamands furent les deux ennemis extérieurs qu'il combattit par les armes ; il les unit ainsi et prépara une des causes qui prolongèrent et rendirent si pernicieuse la guerre de cent ans,

Édouard Ier, roi d'Angleterre à trente-six ans, avait caché, sous la gloire de deux conquêtes importantes, l'affaiblissement du pouvoir royal. Les Gallois jusqu'alors n'avaient point été soumis, ou bien s'ils cédaient quelquefois à la force et à la fatigue, ils protestaient bientôt au nom de la liberté et de leurs espérances. Leur chef Llewellyn, obligé à l'hommage par Henri refusa de le rendre à son fils. Il alléguait le danger d'un voyage en Angleterre ; lorsque Édouard lui offrit un sauf-conduit, il de manda des conditions, et sa valeur était ai redoutée, que les prélats et les barons d'Angleterre intercédèrent pour lui. Mais ensuite les mêmes hommes le condamnèrent comme rebelle, et David, son frère appela les Gallois à la trahison. Les tenanciers d'Édouard cernèrent Llewellyn, lui coupèrent la communication avec la mer (1277), et l'emprisonnant dans ses forêts ou ses montagnes qui ne produisaient rien, le réduisirent à se rendre. De rudes conditions imposées à sa défaite ne furent point exécutées ; Édouard croyait les Gallois soumis.

Cependant Llewellyn et son frère s'étaient réconciliés, La guerre recommença par plusieurs districts cédés au roi anglais, qui prétendait les soumettre à la juridiction anglaise. David, l'ami d'Édouard, était mécontent d'une grande route pratiquée dans une de ses forêts ; Llewellyn se plaignait des exactions des officiers royaux : David l'excitait à combattre ; on ne doutait pas du succès ; une prédiction de Merlin avait annoncé que le chef des Gallois serait couronné à Londres, quand la monnaie anglaise deviendrait circulaire, et Édouard venait de frapper .une monnaie ronde. Pendant la nuit du dimanche des Rameaux (1282), David surprit un château, et arrêta un justicier dont il tua les chevaliers, les écuyers et les valets. Llewellyn survint, et les Gallois firent descendre de leurs montagnes le fer et le feu sur le pays ennemi. Édouard, un moment déconcerté, rassembla des troupes ; mais il ne put forcer les montagnes garnies d'ouvrages de défenses ; ses Anglais reculaient aux cris des Gallois, il offrait des conditions ; Llewellyn les refusa, et ce fut ce qui le perdit. Édouard, secouru de troupes nombreuses, força le passage de la Wye, et Llewellyn fut tué dans une grange. Sa tête, portée à Londres, fut exposée sur les murs et entourée

d'une couronne de lierre, pour éluder, en l'accomplissant, l'oracle de Merlin. Le découragement jeté par cette nouvelle dans le cœur des Gallois laissait David sans appui. Les montagnes, les forêts, son infatigable activité, le sauvèrent pendant six mois. Pris enfin avec sa femme et ses enfants, il s'entendit prononcer cette sentence. Il sera tramé au gibet comme traître au roi ; pendu comme meurtrier de gentilshommes anglais ; pour avoir profané par l'assassinat les jours de la passion de Jésus-Christ, il aura les entrailles brûlées ; et les quatre parties de son corps seront dispersées dans le pays, parce qu'il a conspiré en divers lieux contre le roi son seigneur. Tout fut exécuté impitoyablement. Quand le corps eut été partagé, les deux villes de Winchester et d'York se disputèrent à qui aurait son épaule droite ; le conseil l'adjugea à Winchester.

Les Gallois avaient tout perdu, *excepté leur nom, leur langue et leur Dieu* ; des châteaux fortifiés, des barons anglais établis sur le sol de la conquête, menaçaient éternellement la rébellion. Les bas qui chantaient la liberté périssaient par ordre d'Édouard ; cependant le féroce vainqueur s'adoucit. Il traita bien ceux qui promettaient fidélité et gagna ainsi tous les autres ; il établit des corporations de marchands dans les villes pour mettre fin à la vie nomade, et adapta ses ordonnances aux formes et aux coutumes galloises. Enfin, le fils qui venait de lui naître dans leur pays, au château de Carnarvon, il sembla le leur donner en l'appel au prince de Galles ; dernière apparence de nationalité qu'ils accueillirent avec transport, et qu'on ne leur a pas enviée depuis six cents ans.

Édouard avait vaincu des hommes qui avaient dit aux féroces Saxons, aux avides Normands : *Vous ne nous détruirez pas*. Pour achever l'unité, pour rassembler toute la Grande-Bretagne dans un seul royaume, il n'y avait plus à prendre que l'Écosse. La race des rois écossais s'était éteinte dans la branche masculine ; il ne restait qu'une jeune Marguerite, fille du roi de Norvège, et petite-fille par sa mère du roi Alexandre III ; on l'appelait la *Vierge de Norvège*. Édouard Ier espérait la marier avec son fils, mais la traversée lui donna la mort, et l'Écosse s'agita entre seize compétiteurs. Deux seulement pouvaient avoir des droits, comme issus de la famille royale, Robert Bruce et Jean Baillol : on convint de s'en remettre au roi d'Angleterre.

Plus d'une fois déjà, les rois anglais avaient reçu l'hommage des rois d'Écosse, surtout depuis la bataille d'Alnwich, où Guillaume le Lion

devint prisonnier de Henri II. Après quatre ans d'hésitation, Alexandre III s'était reconnu vassal d'Édouard Ier, à genoux, en présence des prélats et des barons anglais, et contre tous les hommes. Édouard déclara donc qu'il déciderait la question, comme lord suzerain de l'Écosse. Cette prétention n'étant pas contredite, tous les compétiteurs s'entendirent demander s'ils accepteraient la décision d'Édouard, comme celle de leur suzerain, et quand ils l'eurent déclaré par un acte signé de leur main, ils reçurent l'ordre de fournir les preuves de leurs droits devant un conseil de quarante Écossais nommés par Baillol, de quarante choisis par Bruce, et de vingt-quatre Anglais choisis par Édouard. Quoique le pape Nicolas IV refusât de confirmer la suzeraineté anglaise, Édouard ayant prononcé pour Baillol, le nouveau roi fit hommage a l'Anglais pour son royaume, aux dépens de se vie, de ses membres, et de ses dignités terrestres, et cinq semaines après renouvela cette humiliation à Newcastle.

Baillol connut bientôt à quelles conditions il était roi ; les vexations se multiplièrent. Ses vassaux appelaient de ses jugements à Édouard, qui affectait de rendre une sévère justice au plus humble comme au plus élevé. Dans la première année, Baillol reçut quatre citations à la cour de son suzerain ; et le suzerain avait soin de lui faire perdre sa cause. L'Écossais n'était plus qu'un vassal ordinaire ; Édouard lui écrivant, retranchait le nom de frère, et ne rappelait que cher et féal (*dilectus et fidelis*). Baillol et les Écossais attendaient un allié, ils le trouvèrent dans le roi de France.

Deux matelots, l'un Anglais, l'autre Normand, s'étaient rencontrés dans le port de Dayon.ne, et le Normand avait succombé dans la lutte. Une guerre s'engagea aussitôt entre les marins de varice et d'Angleterre. Les Normands surprirent un marchand de Bayonne, et le pendirent au mât avec un chien aux talons. Chaque parti appela des alliés, les Normands furent secourus par Les matelots de France et de Gènes, les Anglais par ceux d'Irlande et de Gascogne ; au milieu des ravages de chaque jour, La Rochelle fut pillée, et les Normands vaincus perdirent quinze mille hommes et de nombreux vaisseaux (1293).

Philippe le Bel somma Édouard d'arrêter ses sujets coupables ; comme Édouard refusait, le sénéchal de Périgord eut ordre de saisir toutes les terres qui appartenaient au duc d'Aquitaine, et la cour des pairs de France le cita lui-même à comparaître sous trente jours. Il envoya son frère Edmond pour traiter de la paix. Philippe répondit qu'il ne voulait que

conserver son honneur, et que si la Gascogne lui était remise pour quarante. jours, il la rendrait ensuite par une nouvelle investiture. En même temps, un mariage, proposé entre Marguerite, sœur de Philippe, et Édouard, devait donner aux enfants qui en naîtraient le duché de Guyenne. Le roi anglais se laissa prendre à ces arrangements. Au bout des quarante jours, on refusa de rendre la Gascogne. Édouard ramassa de l'argent, extorqua des sommes considérables au clergé, et obtint un septième des représentants des bourgs et dies cités. admis dans le parlement (1294) ; il traita avec le comte de Flandre, Gui de Dampierre, à la fille duquel il promit de marier son fils, Édouard de Carnarvon, et fit dire à Philippe le Bel : Le lord Édouard roi d'Angleterre, lord d'Irlande, duc d'Aquitaine, vous a autrefois rendu hommage, mais vous avez refusé de lui rendre son duché de Guyenne, en conséquence il vous déclare qu'il n'est plus votre homme-lige.

Philippe le Bel était en mesure. Il attira à sa cour le comte de Flandre et sa femme les enferma à la tour du Louvre, et ne les relâcha qu'en se faisant céder leur fille pour otage. Édouard. avait cherché l'alliance de l'empereur Adolphe de Nassau qui réclama les droits de l'empire sur le royaume d'Arles ; il parle trop en Germain, répondit Philippe, qui s'allia avec Albert d'Autriche, le concurrent d'Adolphe. Il s'allia encore avec le roi de Norvège, Eric, et avec Baillol d'Écosse. Les Gallois, par une révolte, empêchaient Édouard de partir ; Baillol, sommé de venir à l'expédition de Guyenne, refusa l'hommage ; mais en même temps le comte Gui de Dampierre, ne pouvant obtenir la liberté de sa fille, prit les armes contre la France. La ferre se fit sur trois points. En Guyenne, le neveu d'Édouard, Jean de Bretagne, comte de Richemond, avait enlevé quelques villes qui furent reprises par Charles de Valois (1297) ; en Flandre Philippe le Bel assiégea Lille, la prit après trois mois ; le connétable de Nesle gagna la bataille de Comines, et Robert d'Artois, vainqueur à Furnes, conquit Furnes, Cassel, tous les confins de l'Artois et de la Flandre. Cependant la Champagne était envahie par le comte de Bar, gendre d'Édouard ; la reine Jeanne défendit elle-même ses domaines, et prit le comte. Edouard seul avait réussi contre Baillol. Le château de Dunbar assiéger avait promis de se rendre s'il n'était pas accouru flans trois jours ; le troisième jour, l'armée écossaise parut ; une ruse d'Edouard attira des hauteurs quarante mille hommes en désordre, qui se brisèrent contre les rangs serrés des Anglais. Quinze mille Écossais au moins y périrent. Baillol, monté sur un petit-cheval, une baguette blanche à la main, vint trouver le vainqueur dans un cimetière,

condamna son alliance avec le roi de France, et sa révolte contre son seigneur. L'inflexible Edouard ne voulut pas perdre l'occasion qui s'offrait d'unir, par la confiscation féodale, l'Écosse à l'Angleterre. Baillol, réduit à signer sa renonciation au trône, déclara qu'il ne se mêlerait plus des affaires d'Écosse. Tout s'inclina devant Edouard ; un parlement, convoqué à Berwich, lui rendit hommage ; des Anglais furent élevés aux premières charges, et Edouard emporta la pierre où s'asseyaient les rois d'Écosse le jour de leur couronnement.

Cependant le comte de Flandre demandait la paix. Edouard, pour obtenir les secours des Anglais, avait été obligé de leur faire des concessions. Aucun subside ne sera désormais établi ou levé par nous ou nos héritiers, sans le consentement unanime des archevêques, évêques et autres prélats, des comtes, des barons, des chevaliers, des bourgeois, et autres hommes libres de notre royaume. Aucun de nos officiers ne prendra ni blé, ni laine, ni cuir ou autres marchandises à qui que ce soit, sans le consentement du propriétaire. Malgré sa victoire sur Baillol, il redoutait le caractère des aventuriers écossais ; il accepta du roi de France, pour lui-même et pour le Flamand une trêve de deux années, par l'entremise du pape Boniface VIII. Cette trêve réglait le mariage d'Edouard avec Marguerite sœur de Philippe le Bel, et du fils d'Edouard avec la fille de Philippe ; elle remettait aux mains du pape toutes les possessions de l'Anglais en France, afin qu'il en disposât comme arbitre. Cette convention laissa Edouard libre de combattre les Écossais, et Philippe d'attaquer les Flamands.

De toutes parts l'Écosse s'agitait. D'un côté Wallace ; de l'autre Douglas, ailleurs Lindsay, ici Lundy, là Moray, qui furent tous appelés à se réunir en un seul corps par l'évêque de Glasgow. Une première résistance des Anglais, les força de capituler pour obtenir la vie et la conservation de leurs propriétés. Wallace et Moray seuls ne cédèrent pas. Ils massacrèrent une armée anglaise, et trouvant parmi les morts le trésorier qu'ils détestaient, ils écorchèrent son cadavre, et de sa peau firent des sangles de cheval. Edouard, revenu du continent, marcha contre eux avec huit mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins irlandais ou gallois, et les atteignit près de Falkirk. Wallace avait divisé ses lanciers en quatre corps, joints ensemble par les lignes d'archers ; la cavalerie écossaise, placée derrière, devait les empêcher de fuir, et en avant une palissade retardait l'ennemi. Cependant les Anglais vainquirent, et Wallace s'échappa. Le pape Boniface VIII survint pour réclamer au nom de

l'Écosse (1299), et prouva par les faits que la suzeraineté anglaise, sur ce pays, n'avait jamais été établie que par la force ; mais un parlement, convoqué à Lincoln, appela à son aide les jurisconsultes des universités, les chefs des monastères, et Edouard, appuyé de leurs avis écrivit au pape que la suzeraineté sur l'Écosse remontait au temps d'Élie et de Samuel. Car en ce temps-là Brutus le Troyen délivra le pays des géants, et le partagea à ses trois fils Locrine (Logryens), Albanact (Calédoniens) et Camber (Cambriens), à la condition que les derniers tiendraient leurs terres en fief de leur aîné ; voilà pourquoi les Anglais ont vaincu et soumis le pays de Galles et l'Écosse. L'Écosse se fit en vain vassale du Saint-Siège : les armes pouvaient seules lui rendre l'indépendance.

Philippe le Bel respecta jusqu'en 1300 la trêve conclue avec le comte de Flandre ; mais en 1300, il recommença la guerre. Le comte de Flandre l'avait doublement offensé, par son alliance avec l'Angleterre, et en recherchant la protection du pape Boniface VIII. Une perfidie vengea le roi. Charles de Valois s'était emparé de Dam, de Dixmude : il serrait Gui de Dampierre dans la ville de Gand. Le comte demandant grâce : Il n'y a qu'un moyen, répondit le prince français, c'est d'aller trouver le roi avec vos deux fils ; si, dans l'espace d'un an, vous n'avez pas fait la paix, je m'engage à vous ramener en Flandre. Philippe le Bel, tenant les princes flamands, leur signifia que des vassaux félons devaient s'estimer trop heureux de conserver la vie ; il enferma le comte à Compiègne, son fils Robert à Chinon, l'autre en Auvergne, déclara la Flandre confisquée, et vint lui-même visiter sa conquête. Toutes les villes s'empressèrent de le recevoir avec un magnifique éclat. La ville de Bruges surprit le roi par sa richesse, et excita le dépit de la reine ; l'or, les pierreries qui brillaient dans le costume des femmes, lui faisaient dire : On n'aperçoit que des reines à Bruges, je suis la seule reine pourtant. Son oncle, Jacques de Châtillon, gouverneur de Flandre, se chargea de diminuer les trésors des Flamands.

Les impôts levés avec violence pour payer la réception faite au roi, des peines cruelles imposées aux récalcitrants, ne tardèrent pas à compromettre la conquête (1302). Un tisserand, Pierre Kœnig, souleva la Flandre, et les Français furent massacrés dans les villes. Le comte de Namur se présenta pour soutenir l'indépendance. Le comte d'Artois, Robert, arrivait avec une bonne cavalerie, l'élite de la noblesse, et il ne doutait pas qu'une populace séditieuse, rassemblée des marais ou dies fabriques, ne s'enfuit à son approche : il les joignit près de Courtray Le

connétable de Nesle lui conseillait d'affamer les Flamands ; Vous êtes un traître, lui dit le comte. — Je ne suis point un traître, je vous mènerai si loin que ni vous ni moi n'en reviendrons ; et la cavalerie, partant au galop, souleva une poussière si épaisse, qu'elle ne vit point un marais sur son chemin. Elle y tomba en désordre. Les Flamands tuèrent à l'aise, et passant sur un pont de cadavres, prirent l'infanterie su dépourvu. Vingt mille Français périrent ce jour là. Quatre mille paires d'éperons dorés, dépouilles de quatre mille gentilshommes, furent suspendues dans les églises de Flandre. Gand, Lille, Courtray furent perdus pour la France.

L'Écosse n'avait point laissé de repos à Edouard : Wallace n'était pas mort. Une armée anglaise ayant été vaincue, et son général fait prisonnier, une seconde n'échappa à une destruction complète que par l'arrivée de la troisième qui reprit le général captif. Philippe et Edouard, également inquiets, traitèrent donc à Paris (mai 1303). La Guyenne fut rendue au roi anglais ; le comte de Lincoln jura fidélité au nom d'Edouard, et un traité de commerce unit les deux nations. Philippa se hâta de reprendre la guerre de Flandre. Il parut avec quatre-vingt mille hommes, ne fit rien, et renvoya aux Flamands leur vieux comte, à condition qu'il reviendrait reprendre sa chaire, s'il n'amenait pas les Flamands à la paix. Gui de Dampierre revint comme il l'avait promis ; le roi de France s'allia avec les Génois, vainquit par eux la flotte flamande, et livra lui-même (1304) la bataille de Mons-en-Puelle, où six mille Flamands restèrent morts ; sans s'arrêter, il assiégea Lille, et les assiégés allaient se rendre, lorsque soixante mille Flamands vinrent proposer une bataille ou une paix honorable. N'aurons-nous jamais fait, s'écria-t-il ; je crois qu'il pleut des Flamands. Il aima mieux traiter. Gui de Dampierre était mort ; son fils, Robert de Béthune, rendu à la liberté, recouvra la Flandre, en promettant une indemnité pour les frais de la guerre, et en donnant pour otage la Flandre française (1305).

La guerre d'Écosse n'avait pas mieux réussi à Édouard. Après le traité de Paris, avec une armée redoutable, se montre aux Écossais, poussa jusqu'aux extrémités septentrionales, afin de séparer les différentes provinces et les forces de l'ennemi. Wallace, prisonnier, fut conduit à Londres. Il parut à Westminster, une couronne de laurier sur la tête, fut accusé de trahison, de meurtre et de pillage. Il représenta qu'il n'avait, pas prêté serment au roi, n'était pas traître ; on ne l'écouta pas, il subit le même supplice que le Gallois David. Édouard réglait sa conquête : division de l'Écosse, en quatre districts, à chaque district deux justiciers,

l'un écossais, l'autre anglais ; abolition de la coutume des Scots, changement des lois contraires aux lois de Dieu et à la raison, enfin l'administration confiée à un gardien qui était Jean de Bretagne, neveu du roi, et qui eut deux Anglais pour chambellan et pour justicier. Mais les Écossais ne consentirent pas : il fallait que le sang de Wallace fût vengé. Baillol était mort en France, après avoir renoncé pour sa postérité au trône d'Écosse. Robert Bruce, fils de son concurrent, se mit à la tête de la révolte. Il commença par tuer Comyn, celui qui avait trahi Wallace, et bravant Edouard, qui convoquait la jeunesse écossaise pour recevoir l'ordre de chevalerie, il prit le titre de roi. Vaincu à Méthuen, il alla chercher asile aux monts Grampian ; ses complices, prisonniers, furent amenés à Edouard. L'Anglais, malade, assista aux délibérations de son conseil, et varia le genre des supplices selon les crimes de chacun des captifs. Les exécutions devinrent si fréquentes, qu'on n'y faisait plus attention. Robert Bruce, cependant, vivait dans les bois, dans les cavernes, et faisait répandre le bruit de sa mort. Tout à coup, il sort de sa retraite, rassemble ses amis, bat les Anglais. Édouard se mettait en route ; mais la fatigue acheva d'exténuer son corps malade. Il ordonna à son fils de faire bouillir ce corps, d'en extraire les os, et de les porter toujours en tête de son armée. L'ennemi, disait-il, s'en soutiendra pas la présence. Il mourut en 1307 ; l'Écosse était délivrée.

Ici s'arrête la première rivalité de la France et de l'Angleterre, rivalité d'un vassal contre son suzerain, dans laquelle le suzerain l'a emporté ; désormais la lutte changera d'objet ; il s'agira de droits au trône de France, débattus entre les deux familles royales de France et d'Angleterre. Les autres évènements du règne de Philippe le Bel, la querelle avec Boniface VIII, la destruction des templiers, la translation du Saint-Siège à Avignon, commencent une époque nouvelle dans l'histoire et dans la politique de l'Europe. (Voyez ch. XXIV, au 7e cahier.)

---

[1] *Chronique de Saint-Denis*.

[2] Suger, *vita. Ludov*., VI.

[3] Suger, *vita. Ludov*., VI.

[4] Le Vexin (*pagus vulcassinus*) est le pays des anciens Véliocasses. Lorsque Charles Le Simple céda à Rollon toute la Neustrie jusqu'à L'Epte, la partie du Vexin qui s'y trouvait renfermée s'appela Vexin Normand, l'autre s'appela Vexin Français. Le français fut donné en fief à l'abbaye de Saint-Denis : l'abbé inféoda des terres à des vassaux qui furent les défenseurs de l'abbaye ; ils en portaient la bannière dans les guerres que l'abbaye avait à soutenir.

[5] Chronique de Saint-Denis, Suger, *ibid*.

[6] Charte de Noyon.

[7] Charte de Beauvais.

[8] Charte de Saint-Quentin.

[9] Charte de Laon.

[10] Suger, *vita. Ludov*., VI.

[11] Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

[12] Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

[13] Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

[14] Voyez Lingard et la vie quadripartite de saint Thomas de Cantorbéry. L'auteur se plait aux rapprochements entre le sauveur et Thomas, il compare cette épée qui fit jaillir la cervelle du martyr à la lance du païen qui perça le flanc de Jésus-Christ ; le mot de meurtriers : *qu'il soit roi*, aux insultes dont les Juifs poursuivaient le Sauveur sur la croix, etc., etc.

[15] Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

[16] Voyez encore Lingard. Je ne saurais trop recommander cet ouvrage, qu'on peut bien appeler la première histoire d'Angleterre, et qui nous dédommage enfin des mensonges et de l'ignorance anglaise du XVIIIe siècle.

[17] Mathieu Paris, *Histoire d'Anglet*.

[18] Chronique manuscrite citée par L'Art de vérifier les dates, tome XIII.

[19] *Établissemens*, liv. I, ch. 78.

[20] *Établissemens*, 1-24.

[21] *Établissemens*, 1-88.

[22] *Établissemens*, 2-32.

[23] *Établissemens*, 2-33.

[24] *Établissemens*, 1-6.

[25] *Établissemens*, 1-3.

[26] *Établissemens*, 1-61.

[27] *Établissemens*, 2-28.

[28] Une ordonnance de Louis le Hutin donne leurs noms : comte de Nevers, duc de Bretagne, prieur de Souvigné, comte de La Marche, de Sancerre, de Charenton, vicomte de Brosse ; sire d'Urec, seigneur de Vierson, de Château-Raoul, de Château-Vilain, de Mehun ; l'archevêque de Reims ; comte de Soissons, de Saint-Paul, évêque de Maguelonne, comte de Rethel, vicomte de Limoges, évêque de Clermont, comte du Mans, évêque de Laon, comte d'Anjou, de Vendôme, de Poitiers, de Blois, seigneur de Châteaudun, évêque de Meaux, évêque de Cahors, seigneur de Faukembergue, duc de Bourgogne.

[29] Recueil des ordonnances.

[30] Voyez Joinville.

[31] Il y a dans Lingard une curieuse dissertation sur les chevaliers tenanciers des comtés. Montfort n'est pas le premier qui les ait convoqués. Déjà en 1213 une ordonnance de Jean sans Terre appelle quatre chevaliers de chaque comté à Oxford pour délibérer sur les intérêts du royaume.

[32] Voyez une ordonnance de Philippe le Long qui réclame les terres données à ces hommes.

[33] Voyez toutes les ordonnances de Philippe le Bel.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Espagne pendant les croisades : croisade intérieure contre les Almoravides, les Almohades et les Mérinides. — Ordres militaires. — Mort du Cid, Alfonse le Batailleur et Urraque. — Avènement des maisons de Bourgogne en Castille, et de Barcelone en Aragon. Établissement de la monarchie portugaise. — Saint Ferdinand et Jayme le conquérant. — Puissance de l'Aragon et de la Castille.

I

Lorsqu'on apprit en Espagne (1099) que Jérusalem avait été délivrée par Godefroy de Bouillon, cette nouvelle rendit la joie à tous les cœurs, et fortifia leur espoir ; il semblait que la puissance des mahométans fût anéantie à jamais. Un grand nombre d'Espagnols s'en allaient a Rome, et se disposaient au voyage de la Terre-Sainte, mais le roi Alfonse VI réclama ses hommes dont il avait besoin contre les Almoravides, et Pascal II les renvoya en Espagne[1], où une croisade non moins utile à l'Europe leur était réservée.

Et en effet, malgré les succès d'Alfonse VI et la valeur du comte de Portugal, Henri de Bourgogne, quoique l'Aragon eût doublé sa puissance par l'acquisition de la Navarre et la conquête de Balbastro, le danger demeurait toujours. Le chef des Almoravides avait toute l'énergie d'un fondateur d'empire, et s'il n'avait pas repris Valence, il avait conquis les îles Baléares, connue un poste avancé d'où menaçait tous les rivages de la Méditerranée. Le Cid mourut en 1099, et sa femme Chimène s'aperçut bientôt qu'elle ne pourrait conserver son royaume de Valence. Elle y resta encore trois ans, puis elle partit (1102) pour conduire les restes de son mari au couvent de San-Pedro de Cardena près Burgos, où reposait son père, où elle-même fut déposée, où voulurent être ensevelis les compagnons du Cid. Aujourd'hui encore, les moines montrent aux

voyageurs, sous de vieux tilleuls, la tombe de Bavieca, le fidèle cheval du Campeador[2].

Valence retomba sous les Almoravides. Youssouf passa en Espagne avec ses deux fils Temin et Alr (1103), nomma pour son successeur Aly à qui l'autre prêta serment ; il lui recommanda de ne confier les places de l'Espagne qu'aux Almoravides de sa tribu, d'entretenir sept mille cavaliers almoravides à Séville et dix mille dans les autres provinces, et de ne faire combattre que les musulmans d'Espagne contre les chrétiens. Aly prétendit inaugurer son règne par un glorieux succès. Il rassembla des troupes nombreuses, et s'avança en ravageant tout le pays jusqu'à Tolède. Alfonse VI, trop vieux pour combattre lui-même, confia ses forces à son fils Sanche et au comte Garcias, et les chrétiens rencontrèrent les musulmans près d'Ucles (1108). Le combat eut un résultat déplorable pour les Espagnols. Don Sanche tomba mort un des premiers : Garcias, pour couvrir de son bouclier le corps de l'infant resta longtemps exposé à tous les coups, éloignant avec son épée tous ceux qui approchaient, jusqu'à ce qu'il succombât sous le nombre. Six autres comtes périrent après lui, et vingt-quatre mille soldats. La douleur d'Alfonse VI fut au comble ; il n'avait plus de fils, ni de forces à opposer à l'invasion[3].

La cause de nos défaites, disait un Espagnol à Alfonse, c'est l'habitude des plaisirs, l'usage des bains emprunté aux Maures, qui énervent nos mœurs, endorment nos corps dans la mollesse, et nos courages dans la sécurité. Le vieux roi ordonna donc aux Castillans d'abandonner cette coupable imitation des infidèles, et de revenir à l'antique simplicité qui avait fait la force et la gloire des héros chrétiens de l'Espagne. Il n'avait plus que deux filles. Urraque, l'ainée, était veuve d'un comte bourguignon, et mère d'un jeune prince qui s'appelait aussi Alfonse. Obligé de transmettre à une femme un royaume entouré de tant de dangers, il se rassurait au moirai sur la valeur de son petit-fils. Bientôt il conçut la pensée de marier Urraque, avec le quatrième roi d'Aragon, Alfonse Le Batailleur, prince ardent à la guerre et redouté. Plus tard, au XVe siècle, le mariage d'un roi d'Aragon avec une reine de Castille a donné à l'Espagne l'unité de territoire et de gouvernement ; mais cette union était encore prématurée au XIIe siècle. Les nobles castillans n'étaient pas moins redoutables à leur roi que les Maures aux chrétiens. Ils ne voulaient pas d'un roi étranger : pour prévenir ce mariage, ils recoururent à un médecin juif qui avait toute la confiance du roi ; ils ne

réussirent pas, et les noces furet célébrées à Tolède. A peine Alfonse VI fut mort (1109), qu'ils détruisirent son œuvre. *Ces petits rois*, qui recevaient en fief le gouvernement des villes enlevées aux Maures, ou qui prenaient sous leur protection des districts entiers, trouvaient facilement, dans leurs administrés ou dans leurs protégés, des armées toujours prêtes à combattre le roi ou à le faire capituler. Alfonse le Batailleur voulut se dire roi de Castille, et plaça des gouverneurs aragonais dans les places fortes de ce royaume ; il exaspéra ainsi tous les nobles et sa femme. Il se para ensuite du nom d'*empereur d'Espagne* ; il ne le porta pas longtemps. Urraque prétendait exercer toute seule l'autorité dans le royaume de son père ; elle se montrait indépendante de son mari par la licence effrontée de ses débauches, et des Aragonais par la persécution de leurs partisans. Alfonse supporta d'abord cette audace ; il s'efforça de gagner les grands par la douceur de ses manières, et le peuple par sa justice ; il faisait droit aux réclamations des veuves, des orphelins, et défendait les pauvres contre les injures des grands. Enfin il se décida à punir, et enferma Urraque : la guerre commença immédiatement. Les nobles de Galice s'assemblèrent autour du fils d'Urraque, et demandèrent au pape Pascal II que le second mariage d'Urraque fût cassé pour cause de parenté, ces deux époux descendant de Sanche le Grand de Navarre, à un degré qui était un cas dirimant. Pascal II répondit comme le désiraient les grands, dans une lettre à l'évêque de Compostelle, et le concile de Palencia prononça la nullité. Alfonse le Batailleur n'avait plus rien à prétendre il ne céda pas cependant, et se mit en mesure de conquérir la Castille. Urraque fit proclamer son fils roi à Compostelle, et appela à son aide le comte de Portugal Henri de Bourgogne, son beau-frère et son vassal. Deux grandes victoires donnèrent d'abord l'avantage au Batailleur. A Campo d'Espina, le seigneur de Lara, épouvanté du choc des Aragonais, prit honteusement la fuite, et courut à Burgos annoncer à la reine un grand désastre ; le comte Gomez, plus brave, mourut en combattant ; son porte-drapeau, démonté, entouré d'ennemis, les deux mains coupées, soutint l'étendard de ses deux bras serrés contre la poitrine, jusqu'à ce qu'il succombât à ses nombreuses blessures. Le Batailleur, poursuivant sa bonne fortune, fond sur Léon et la Galice, et triomphe encore entre Léon et Astorga, à la fontaine des Serpents : le fils d'Urraque faillit être pris ; plusieurs comtes, non moins illustres par leurs exploits que par leur naissance, y succombèrent. La victoire eut été décisive, si, le vainqueur, en mettant la main sur les richesses des églises, ne se fût ainsi aliéné les esprits. Obligé de se renfermer dans une place forte où on l'assiégea, puis délivré par

une trêve que le pape fit conclure, il exerça encore sa vengeance contre le seigneur de Lara, haï des autres pour son orgueil, et privé de leur secours par cette raison ; mais il ne put empêcher le fils d'Urraque d'être proclamé roi une seconde fois, et il revint en Aragon.

S'il est juste de blâmer ces discordes, ces querelles domestiques des chrétiens en présence des musulmans, n'est-il pas permis d'admirer en même temps cette énergie multiple des Espagnols, soutenant deux guerres à la fois ; armés, pour ainsi dire, d'un glaive à deux tranchants, frappant le concitoyen à l'intérieur, le musulman au dehors. Dès son avènement, Alfonse le Batailleur s'était rendu redoutable aux environs de Saragosse, et avait mérité son surnom. De glorieux faits d'armes réparèrent bien vite sa querelle avec Urraque. Le comte de Barcelone, uni aux seigneurs de Narbonne et de Montpellier, et aux Pisans qui fournirent les vaisseaux, attaqua l'île de Majorque (1116), en conquit une grande partie et l'eût conservé sans la trahison de ses alliés. Alfonse le Batailleur annonça qu'il voulait prendre enfin Saragosse. A ce nom, l'histoire se représente tout ce que le courage humain put développer d'opiniâtreté. Combien de conquérants ont échoué devant Saragosse, les Francs de Childebert, les Francs de Charlemagne vainqueurs de la Saxe et de l'Italie ; et de nos jours combien a-t-il fallu d'assauts aux soldats de Napoléon pour en venir à bout ? Depuis quatre cents ans que Tank avait conquis l'Espagne, Saragosse était demeurée aux Maures ; cette forteresse inexpugnable, d'abord soumise aux khalifes de Cordoue, avait ensuite assuré l'impunité aux révoltes de la Celtibérie et bientôt l'indépendance royale à son émir. Tandis que les sois chrétiens poussaient leurs conquêtes vers le midi, elle restait au nord comme la poste avancé de l'islamisme, comme une menace permanente d'invasion vers les Pyrénées. Aussitôt qu'Alfonse le Batailleur eut annoncé son projet, de toutes parts on accourut à cet appel ; aux Espagnols vinrent se joindre Gaston comte de Béarn, Rotrou comte du Perche, les comtes de Bigorre et de Cominges, l'évêque de Lescar. Le comte du Perche ouvrit la pierre par la prise de Tudéla. Les Maures, convaincus de l'importance de Saragosse, tentèrent de leur côté des efforts égaux à l'attaque. Témin, frère d'Aly, vint d'Afrique avec des forces nombreuses et campa près de la ville assiégée ; le gouverneur de Cordoue envoya son fils avec ordre de pénétrer dans Saragosse et d'en renforcer la garnison. Alfonse avait déjà ébranlé les murs, élevé des tours de bois du haut desquelles il frappait les assiégés dans la ville même il persistait dans le siège malgré la rigueur de l'hiver. Il courut au devant des troupes de Cordoue, les

vainquit, prit leur chef, et reparut vainqueur devant Saragosse. Les défenseurs de cette ville désespérèrent d'être secourus ; leurs forces étaient épuisées, ils se rendirent (1118). Enfin, après quatre siècles, un évêque chrétien fut installé dans Saragosse ; les comtes de Béarn et de Perche en furent institués gouverneurs, et la Celtibérie, c'est-à-dire le pays qui s'étendait de Medina Celi à Ricla, fut soumise malgré l'aspérité des lieux et l'ardeur belliqueuse de ses habitants. Une ville bâtie sur les confins des Maures de Valence fut donnée aux templiers, avec des revenus considérables, entre autres le cinquième du butin fait sur les Maures.

Urraque mourut en 1126 ; son fils Alfonse VIII lui succéda. Ainsi commença en Castille la maison de Bourgogne qui a conservé le trône jusqu'au XVe siècle. Alfonse VIII conclut la paix avec l'Aragon, et terminant pour toujours cette querelle de possession, il n'eut plus à combattre que les infidèles. Alfonse le Batailleur continuait ses exploits ; mais après avoir inutilement assiégé Frega (1134), il fut surpris par de nombreux ennemis. Il n'avait avec lui que trois cents cavaliers ; il les exhorta à ne pas mourir du moins sans vengeance, et leur fit honte d'être pris par les Maures ; il se jeta au combat, distingué de tous les autres par son manteau et l'éclat de ses armes, et les coups se dirigeant sur lui, il tomba mort. Il avait institué les templiers et les hospitaliers héritiers de son royaume mais les Aragonais tirèrent du cloître son frère Ramire, qui se maria, avec la permission du pape. Ramire II le Moine eut une fille, nommée Pétronille, qu'il fiança immédiatement au comte de Barcelone Raymond Bérenger. La Navarre profitant de la mort du Batailleur avait reconnu Garcie IV, descendant de ses anciens rois ; c'était un affaiblissement de l'Aragon ; mais à la mort de Ramire (1137), Raymond Bérenger, qu'il avait désigné pour son gendre, lui succéda, et augmenta l'Aragon de la Catalogne. Tel est l'avènement de la *maison de Barcelone*. Cette maison devait bientôt étendre ses possessions au delà des Pyrénées, et, alliée des rois de Castille, chasser devant elle les musulmans d'Espagne jusqu'au détroit[4].

D'autres victoires constituèrent à la même époque le royaume de Portugal. Henri de Bourgogne, gendre d'Alfonse VI, premier comte de Portugal, avait régné sous la suzeraineté de la Castille jusqu'en 1112. Sa veuve Teresa avait pris la tutelle de son fils Alfonse Henriquez ; mais ce fils, parvenu à l'âge de dix-huit ans, prit lui-même l'autorité, refusa de reconnaître le roi de Castille pour suzerain, et s'appela *prince des*

Portugais par la grâce de Dieu. En 1139, cinq princes maures, qui régnaient entre le Tage et la Guadiana s'amarrent avec quatre cent mille hommes, dans les plaines d'Ourique sur les confins des Algarve. Alfonse n'avait que treize mille soldats, mais un songe qu'il leur raconta, les remplit de confiance. Il avait vu, au milieu d'une lumière glorieuse, le Sauveur attaché à la croix et entouré d'anges ; le Sauveur lui avait dit : Avant de livrer bataille, tu seras proclamé roi par l'armée portugaise ; accepte cette dignité, et prends pour armes mes cinq plaies et les 30 deniers pour lesquels je fus vendu[5]. A ce récit, les soldats d'Alfonse, le saluant du nom de roi, lui mirent sur la tête une couronne de feuilles et remportèrent une admirable victoire ; les cinq rois ennemis restèrent sur la place.

Le roi de Castille ne voulait pas laisser aux Portugais le titre de roi : il réclama auprès du pape Innocent II, et prit les armes. Rome et les armes décidèrent pour le vainqueur d'aurique. Alfonse Henriquez fit donation de son royaume à saint Pierre et à l'Église, et promit un cens annuel de quatre onces d'or ; ensuite il assembla les cortès de Portugal à Lamego. Le roi étant assis sur son trône, Laurent Venegas, son procureur, se leva et dit : Vous avez été appelés par le roi Alfonse que vous avez institué roi sur le champ de bataille d'Ourique, pour voir les bonnes lettres du seigneur pape, et pour déclarer si vous voulez qu'il soit roi. Et tous dirent : Nous voulons qu'il soit roi. Et le procureur dit : Comment voulez-vous qu'il soit roi ? Sera-t-il roi lui seul, ou ses enfants le seront-ils aussi ? Et tous dirent : Lui tant qu'il vivra et ses fils après lui. Et le procureur dit : Si telle est votre volonté, faites-le lui connaitre par un signe. Et tous dirent : Ainsi soit-il, que le signe lui soit donné. Aussitôt l'archevêque de Braga, se levant, posa sur la tête du roi une grande couronne d'or qui venait des rois goths, et le roi, tenant de la main l'épée nue avec laquelle il avait combattu dans la guerre, dit : Que le Seigneur soit loué qui m'a été en aide ; c'est avec cette épée que je vous ai délivrés. Mais puisque vous m'avez fait roi, faisons des lois par lesquelles notre pays soit en paix et tous dirent : Seigneur roi, il nous plaît de rendre des lois qui vous semblent bonnes, et nous tous avec nos fils, nos filles et leurs enfants, vous obéirons.

Ils firent des lois qui réglaient la succession héréditaire au trône par ordre de primogéniture dans la descendance directe du roi ; qui admettaient, ai le roi mourait sans enfants, son frère pour successeur, mais soumettaient le fils de ce frère à une élection nouvelle ; qui donnaient la succession à

la fille du roi, mais à condition qu'elle ne se marierait qu'à un noble portugais, et que cet époux marcherait à sa gauche, et ne porterait jamais la couronne.

Et le procureur du seigneur roi dit : Voulez-vous faire des lois sur la noblesse et la justice, et tous répondirent : Cela nous plaît, ainsi soit-il, avec l'aide de Dieu ; et ils firent les lois suivantes : Ceux qui sont issus de la famille du roi, de la famille de ses fils ou petits-fils, ceux qui auront sauvé à la guerre le roi ou sa bannière, ou son fils, pourvu qu'ils ne soient Maures ni juifs ; les fils de ceux qui, étant pris par les infidèles, meurent pour ne pas abjurer la foi de Jésus-Christ ; celui qui, en bataille rangée, tue le roi ennemi ou son fils, ou s'empare de la bannière royale ; tous ceux qui ont assisté à la grande bataille d'Ourique, tous ceux-là sont nobles. Mais les nobles qui, dans une bataille rangée, s'enfuient, qui frappent une femme de leurs armes, qui dans une bataille ne défendent pas de toutes leurs forces le roi, ou son fils, ou sa bannière ; ceux qui prêtent un faux témoignage, qui ne disent pas la vérité au roi, qui parlent ruai de la reine ou de ses filles, qui désertent aux Maures, qui s'emparent du bien des autres, qui blasphèment Jésus-Christ ; ces nobles-là ne sont plus nobles, ni eux, ni leurs fils à jamais.

Et Laurent Venegas, procureur du roi leur dit : Voulez-vous que le seigneur roi aille aux cortès du roi de Léon, et lui paye un tribut ou à quelqu'autre à l'exception du seigneur pape qui l'a nommé ? Et tous se levèrent en tirant leurs sabres et s'écrièrent : Nous sommes libres et notre roi est libre. Nos mains nous ont délivrés, et le seigneur roi noua a délivrés aussi. S'il en est un parmi nous qui consente à la servitude, qu'il meure. Si c'est le roi, qu'il cesse de régner sur nous. Et le seigneur roi, la couronne sur la tête et l'épée à la main, s'adressant à tous, dit : Vous savez les combats que j'ai livrés pour votre liberté ; quiconque consent à l'esclavage mourra ; et si c'était mon fils ou mon petit-fils, qu'il ne règne pas. Et tous dirent : C'est là une bonne parole[6].

II

Dès les premières années du règne d'Aly-ben-Youssouf, une dissension fâcheuse avait agité l'empire des Almoravides. Abou-Adbdallah-al-Mahadi, qui se disait issu de Fatime, affectait une grande vertu, déclamait contre les vices des Almoravides, prêchait le culte du Dieu

unique, et l'extermination des idolâtres et des polythéistes. Ses sectateurs prenaient le nom de *Mouahedins*, c'est-à-dire *unitaires*, d'où l'on a fait par corruption celui d'*Almohades*. En 1120, le chef s'associa Abdel-Moumem, et s'établit à Tinmal dans le pays de Sus ; trois conseils entouraient sa puissance, le conseil des dix, choisi parmi ses plus zélés partisans, celui des cinquante, enfin celui des soixante-dix. Il commença la guerre contre Aly ; Abdel-Moomem la continua contre le fils d'Aly, Tachefin, qui périt au siège d'Oran. Maroc se rendit, après que deux cent mille habitants furent morts de faim, et soixante-dix mille autres périrent dans l'assaut (1146). Le dernier chef des Almoravides fut mis à mort.

De leur côté, les musulmans d'Espagne, qui voulaient s'affranchir de la domination des Almoravides, avaient massacré tous les Africains[7]. Alfonse VIII s'était fait couronner empereur pur l'archevêque de Tolède ; il soutint les uns contre les autres les Maures d'Espagne et les Almoravides ; et Alfonse de Portugal, profitant de ces troubles, s'empara de Santarem par surprise. En 1141, il prit Lisbonne avec le secours d'une armée de croises. Alfonse VIII, maître de Calatrava, entra en Andalousie ; Almeria, bien fortifiée, fut investie du côté de la mer par les vaisseaux de Barcelone, de Montpellier, de Gênes et de Pise ; du côté de la terre, par toutes les troupes de la Castille, de l'Aragon et de la Navarre. Almeria prise, les habitants exterminés, les alliés payés largement de leurs services, l'Aragonais Raymond retourna chez lui et occupa Tortose. Partout la gloire du christianisme éclatait par ces victoires. La grande mosquée de Lisbonne, purifiée, devenait le siège d'un évêque anglais qui avait assisté à la prise de la ville. Fraga, Lérida, acquises par Raymond, recouvraient leurs évêques et leurs honneurs ecclésiastiques, l'empereur de Castille, pour commander à des rois, partageait d'avance sa succession à ses deux fils Sanche III et Ferdinand II[8]. Mais en 1149, si l'on en croit -un historien d'Espagne, une pluie de sang tomba dans l'Andalousie, et l'almohade Abel-Moumem, maitre absolu en Afrique, débarqua en Espagne. Toutes les villes musulmanes le reconnurent, depuis Séville jusqu'à Grenade ; tous les chrétiens qu'on y trouva périrent par l'épée, et le christianisme fut anéanti dans l'Andalousie. Le roi mahométan de Murcie et de Valence refusa l'obéissance au conquérant, et se fit vassal du roi d'Aragon ; mais l'inépuisable Afrique envoya de nombreuses armées contre les chrétiens.

Alors se forma, pour leur résister, la chevalerie espagnole. Deux moines de Cîteaux étaient venus à la cour de Castille pour traiter d'affaires

(1153) ; un d'eux, appelé Raymond de Fitero, offrit à Sanche III de défendre Calatrava contre les Maures. Il tint parole ; il reçut la ville pour récompense, alla chercher vingt mille hommes dans son abbaye et aux environs, et les établit dans les dépendances de Calatrava. Ainsi commença l'*ordre militaire de Calatrava*. Leur distinction était une croix de gueule fleurdelisée de sinople, accostée en pointes d'entraves, et placée sur l'estomac[9]. L'*ordre de Saint-Jacques* suivit de quelques années. Depuis longtemps on venait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle comme on allait à Jérusalem. Mais au milieu d'une guerre continuelle, et sous la terreur des Maures, les chemins n'étaient pas plus sûrs qu'en Asie. Les chanoines de Saint-Éloy avaient bâti des hôpitaux sur toute la route plus tard, quelques gentilshommes de Castille mirent leurs biens en commun, et se chargèrent de protéger les pèlerins. Le roi de Léon, Ferdinand II, confirma leur résolution et leur donna pour armoirie une épée ensanglantée en forme de croix. Une bulle du pape Alexandre III, leur permit de se marier, avec l'agrément de leur grand maitre, et les subordonna à un conseil de treize choisis parmi les plus braves et les plus pieux, qui tiendraient chaque année le chapitre général de l'ordre. En 1162, Alfonse Ier de Portugal tira de l'obscurité une corporation qui s'était formée à Coïmbre. Il leur fit donner, par deux moines, la règle de saint Benoît, d'après la réforme de Cîteaux ; tous promirent de vivre dans le célibat, et de faire la guerre aux infidèles ; on les appelait la *nouvelle milice* ; lorsque le roi eut conquis Evora (1166), il leur en donna la garde ; on les appela les chevaliers d'Evora jusqu'en 1211, où le château d'Avis leur étant concédé, ils devinrent l'*ordre d'Avis*.

En 1157, l'empereur de Castille, Alfonse VIII réconcilia Raymond-Bérenger et le roi de Navarre Sanche (VI) le Sage ; les trois princes réunis marchèrent contre les Almohades et remportèrent une grande victoire. Ils firent une faute en ne poursuivant pas le succès, et les troubles qui suivirent en firent perdre le résultat. Alfonse VIII mourut la même année, et laissa deux royaumes à ses deux fils, la Castille à Sanche III, le Léon à Ferdinand II, Sanche ne fit que paraître (1157-1158), et fut remplacé par son fils Alfonse, le troisième de ce nom en Castille. La minorité de ce jeune roi encouragea l'ambition et la rivalité des grands : son père l'avait placé sous la tutelle des seigneurs de Castro ; la famille de Lara se plaignit d'une préférence qui flétrissait sa vieille importance dans le royaume ; à peine les deux familles avaient transigé et partagé entre elles l'éducation du jeune prince et les soies de gouvernement, que le roi de Léon se présenta en armes pour réclamer la tutelle de son neveu,

ravagea les terres des seigneurs, et l'emporta par l'occupation violente des principales villes. La nécessité de secouer le joug d'un étranger fut bientôt un autre prétexte à la turbulence castillane. Les onze ans d'Alfonse III parurent un âge raisonnable pour lui donner l'autorité ; on le promena de ville en ville, on chassa de leurs forteresses les garnisons du roi de Léon ; mais aucun des nobles ne voulut remettre les villes dont Sanche leur avait donné la garde jusqu'à la majorité de son fils. Alfonse II, successeur de Raymond-Bérenger, en Catalogne, et de Pétronille, en Aragon (1162), s'occupa moins des infidèles, au commencement de son règne, que de l'acquisition de la Provence, à laquelle il ajouta un peu plus tard le Roussillon et la Cerdagne. Le seul Alfonse de Portugal combattait sans relâche ; il sauva Santarem (1170) menacé par Youssef, fils d'Abdel-Moumem, et en mémoire de la protection qu'il croyait devoir à saint Michel, il fonda l'ordre militaire de Saint-Michel de l'aile, qui, du reste, ne lui survécut pas. L'Espagne chrétienne s'obstina longtemps encore dans ces discordes. Chaque année, le chef des Almohades envoyait ou amenait lui-même de nouvelles forces, dévastait le paye, reculait, s'il était vaincu, mais toujours pour revenir. De telles menaces ne pouvaient mettre fin aux querelles des rois de Castille et de Léon, des rois d'Aragon et de Navarre. Le roi d'Aragon, poursuivant les Almohades, était arrivé à Xativa (1172), quand il fut rappelé par les provocations du roi de Navarre Sanche VI ; le roi de Castille venait de prendre Cuença (1177), lorsque le roi de Léon fit invasion dans la Castille, et fut lui-même assailli par le roi de Portugal, qui voyait avec peine des forteresses menaçantes s'élever sur ses frontières. Alfonse de Portugal, un moment prisonnier de Ferdinand, sortit de captivité pour combattre encore, et, après avoir arraché une seconde fois Santarem aux Almohades, il mourut plein d'années et de gloire avec la surnom de *Conquistador* (1184). Ferdinand II fut lui-même remplacé, en 1188, par son fils Alfonse le neuvième du nom en Léon.

Les tentatives renouvelées des souverains pontifes pour rendre la concorde aux chrétiens ne furent pas inutiles ; la paix fut faite entre les différents royaumes ; la guerre reprise contre les Almohades. Sanche, second roi de Portugal, enrichit les ordres militaires pour s'assurer leurs services ; il donna des villes aux templiers, aux chevaliers de Saint-Jacques, à ceux d'Avis. Il conquit Silves dans les Algarves, Elvas dans l'Alentéjo et, pour réparer les désastres d'une peste et d'une famine qui se joignirent à la guerre, il envoya des colonies dans les lieux ravagés : il fut surnommé le *Poplador*. Le Castillan Alfonse III, et son cousin

Alfonse IX, de Léon, s'unirent contre les infidèles. Ils ravagèrent si cruellement l'Andalousie, que le fils de Youssef, Jakoub, publia contre les chrétiens la *gacie*, ou guerre sainte, dans laquelle le pardon des péchés était promis à la mort sur un champ de bataille. Une prodigieuse multitude de musulmans répondit à cet appel. Le roi de Castille les atteignit le premier près d'Alarcos (1195) : il avait demandé les secours du Léon et de la Navarre. A la vue des tentes ennemies qui couvraient toute la contrée, et dont l'œil ne pouvait atteindre la fin, les uns étaient d'avis de temporiser, et d'attendre les alliés en amusant l'ennemi ; les autres demandèrent immédiatement la bataille, dans la crainte de partager la gloire du succès. Cette pensée d'orgueil prévalut, et fut partie d'un désastre pareil à celui d'Ucles. Les Castillans, écrasés par la multitude, périrent en grand nombre sur le champ de bataille ou dans la fuite. Alarcos fut perdu, et les vainqueurs se montrèrent à quelque distance de Tolède. Les rois de Léon et de Navarre, arrivés trop tard, retournèrent dans leurs royaumes.

Cette défaite fut encore une leçon inutile. Jakoub poursuivant ses progrès dans la Castille, Alfonse III n'y fit pas même attention, et envahit le royaume d'Alfonse IX. Il envahit le Portugal en 1199, et en 1200 enleva au roi de Navarre, Sanche VII, les trois provinces de Biscaïe, d'Alava et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont toujours été réunies à la Castille. Il fallut un grand danger, auquel toute l'Europe fut attentive, parce que toute l'Europe se crut menacée, pour réunir tous les rois chrétiens et rendre aux Espagnols leur constance et leur énergie contre les infidèles.

Le roi de Castille, Alfonse III, avait provoqué, en 1211, les armes du fils de Jakoub, Mohamed-al-Naser. L'Almohade prit Salvatierra, et leva dans l'Andalousie des forces innombrables. Innocent III fut averti du danger qui menaçait l'Espagne, et les princes chrétiens au delà des Pyrénées appelés au secours par le pape et les Espagnols. Sanche VII de Navarre, Pierre II d'Aragon, s'unirent à Alfonse III. On vit arriver à Tolède les bandes des villes, les grands maîtres des ordres militaires, les guerriers d'au delà des monts. Le roi de Portugal n'y vint pas car Sanche Ier mourut alors, et son fils, Alfonse II, avait a peine recueilli la succession, mais les Portugais y vinrent ; il vint aussi des hommes de la Galice et du Léon, quoique leur roi, Alfonse IX, n'y parût pas. Il n'y avait pas de place à Tolède pour tant de prélats, de seigneurs, de simples gentilshommes ; on dressa des tentes dans les jardins du roi ; Cependant Innocent III ordonnait dans Rome un jeûne de trois jours, et le mercredi qui suit la

Trinité il fit lui-même les prières publiques. Les femmes, en habits de deuil, pieds nus, les moines, les chanoines réguliers, tous les ecclésiastiques, enfin la cour pontificale, les cardinaux et le pape, se rendirent à Saint-Jean de Latran. Le pape y prit la relique *lignum crucis*, et tous se dirigèrent vers le palais du cardinal-évêque Albani. Innocent III les harangua d'un balcon, les conjura d'avoir pitié des chrétiens d'Espagne, et de prier pour la religion contre les infidèles ; puis les femmes entendirent la messe à l'église de Sainte-Croix, et les hommes et le clergé retournèrent pour l'entendre à Saint-Jean de Latran

L'armée chrétienne, rassemblée à Tolède, se mit en marche au mois de juin (1212). En tête marchaient, avec leurs hommes, les archevêques de Bordeaux et de Narbonne, l'évêque de Nantes, le comte de Bénévent, le vicomte de Turenne ; puis le roi d'Aragon, puis le roi de Castille, avec les seigneurs et les bandes des villes. Tous ces croisés enlevèrent Calatrava. Mais, comme si la gloire de délivrer l'Espagne devait n'appartenir qu'aux seuls Espagnols, les étrangers n'en voulurent pas faire davantage ; ils partirent, ne laissant que l'archevêque de Narbonne. Les Espagnols prirent Alarcos, et les étrangers furent remplacés par le roi de Navarre qui amena enfin ses troupes. Mohamed avait mis en réquisition tous ses États d'Afrique et d'Espagne ; sa cavalerie était de quatre-vingt mille hommes, et, avec une infanterie innombrable, il s'était posté à Jaen. Il avait redouté d'abord l'union des étrangers aux Espagnols ; quand il sut leur départ, il ne douta pas du succès, il s'avança vers les Navas de Tolosa, et fit fermer la Sierra Morena. Mais un pasteur servit de guide aux chrétiens à travers les montagnes, et les musulmans, surpris, voulaient engager le combat contre ces trompes fatiguées. Les chrétiens, gardant bien leur camp, remirent au lendemain ; ils avaient besoin de confession et de communion ; on leur lut les indulgences accordées par le pape à tous ceux qui auraient concouru à cette guerre, et ils se rangèrent en trois corps ; au centre, les Castillans et leur roi ; à l'aile droite, Sanche VII et les Navarrais ; à l'aile gauche, Pierre Il d'Aragon L'émir Al Moumenin plaça aux centres et aux ailes de gros corps d'infanterie et de cavalerie ; derrière, il réserva une enceinte fermée de chaînes de fer, et gardée par les plus braves. Il était lui-même au milieu, vêtu de noir, tenant un sabre d'une main, et de l'autre le Koran.

En un instant le combat devint général le choc des chrétiens avait fait reculer le corps de bataille des musulmans ; mais ceux-ci, soutenus par des troupes fraiches, reprirent l'avantage. Il est temps de mourir

glorieusement, s'écria le roi de Castille, et il allait se jeter dans la mêlée, si on ne l'eût retenu. Après une lutte longtemps indécise par l'opiniâtreté des deux partis, le centre musulman fléchit, et les deux ailes, vivement pressées par Pierre II et Sanche VII, se mirent en désordre. Mais en les poursuivant, les chrétiens rencontrèrent les chaines de fer et les plus braves musulmans qui n'avaient pas combattu. Sanche, le premier, rompit les chaines à coups de hache, et jeta morts par terre tous ceux qu'il rencontra. Le Castillan Nunez de Lara les franchit de l'autre côté avec son cheval, et tandis qu'il combattait, les siens ouvrirent librement le passage, entrèrent et vainquirent. Mohamed avait déjà fui ; ses troupes, exterminées sur la place ou poursuivies sans relâche, couvrirent de leur sang un espace de quatre lieues. Cent quatre-vingt-cinq mille musulmans avaient péri quand la nuit fit cesser le carnage. Le butin fut immense, mais le plus précieux, ce furent les villes de Bagnos, de Tolosa de Baeza d'Ubeda, qui furent prises en quelques jours[10].

Les musulmans eux-mêmes rapportent à leur désastre de Tolosa, la ruine de leur puissance en Espagne ; les chrétiens semblèrent comprendre qu'ils avaient prévalu pour toujours, et qu'il ne s'agissait plus que de combattre sans relâche pour chasser les infidèles. Pierre II d'Aragon mourut en 1213, et fut remplacé par son fils Jayme Ier qui a été surnommé *le Grand* et *le Conquérant* ; Alfonse III de Castille (1214) eût pour successeur son fils Henri Ier, mais ce roi ne régna que trois ans, et comme il ne laissait pas de postérité, les Castillans appelèrent pour régner sur eux Ferdinand III, fils d'Alfonse IX, lequel, devant hériter un jour du Léon, réunirait ainsi les deux royaumes séparés depuis soixante-dix ans. Le Portugal et la Navarre détournaient les yeux de la guerre des Maures ; des querelles de famille ou avec le clergé occupèrent les deux rois portugais Alfonse II et Sanche II ; le Navarrais Sanche VII, l'un des vainqueurs de Tolosa, tourmenté d'un cancer, ne sortait plus de son palais, et recevait l'injuste surnom d'*Enfermé*. Deux prince se trouvèrent donc investis du soin de veiller sur les musulmans, et de la gloire de les vaincre ; c'étaient saint Ferdinand III, et Jayme Ier, les deux plus grands hommes que l'Espagne ait produits au XIIIe siècle.

Les circonstances étaient favorables. L'Espagne musulmane s'était encore une fois séparée de l'Afrique. La mort de Mohamed-al-Naser avait été la ruine des Almohades. Motawakel-Aben-Houd, issu des anciens rois de Saragosse, avait occupé le royaume de Murcie et massacré tous les Almohades qu'il avait pu rencontrer ; Cordoue, Séville,

Grenade, le reconnurent ; Baëza et Valence lui échappèrent seules et gardèrent pour prince Abou-Zeit. Frère de Mohamed. L'ordre Militaire de Saint-Julien du Poirier venait de se transporter à Alcantara pour être plus voisin des musulmans, et prenait, sous le nom d'*ordre d'Alcantara*, une plus grande importance[11]. Saint Ferdinand, à peine devenu roi de Castille, obtint du pape Honorius III la publication d'une croisade, et commença par acquérir l'hommage du roi de Valence. Cinq ans après, Jayme Ier, délivré d'une guerre civile (1229) et favorisé par les prédicateurs de fa croisade, rassembla dix huit mille hommes de l'Aragon, du Roussillon, du Béarn et de la Provence ; il les mit sur cent cinquante vaisseaux, et attaqua l'île de Majorque. Une grande armée les attendait de pied ferme, et après sa défaite, la ville fut assiégée et prise, la grande mosquée purifiée ; Jayme, retournant dans son royaume, y trouva le roi de Valence, chassé par un usurpateur, qui lui demandait secours en promettant de le bien payer.

C'était le temps où Alfonse IX mourait (1230). Saint Ferdinand de Castille, héritant de son père, doublait l'étendue de son royaume. Jayme, revenu contre les Baléares, forçait à la soumission les musulmans qui tenaient encore dans les montagnes de Majorque, et soumettait Minorque. Sanche II de Portugal enlevait quelques châteaux aux infidèles ; Ferdinand commença une guerre en règle contre le puissant Mothawakel ; il le vainquit, en 1233, près de Xerès de la Guadiana, et mit le siège devant Cordoue, en 1236, au milieu de l'hiver, sans avoir des troupes suffisantes. De son côté, le roi d'Aragon entrait dans le royaume de Valence et Mothawakel, partagé entre Cordoue à délivrer, et l'usurpateur de Valence à soutenir, cherchait à connaître les forces de Ferdinand, et ne voyait pas qu'un transfuge espagnol le trahissait par de faux rapports. Il prit le parti de secourir Valence, et fut étouffé dans la route par un de ses hôtes. Le retour du printemps amena des forces nombreuses au roi de Castille. Cordoue fut emportée, et la croix avec la bannière royale fut arborée sur les murs de cette ville, qui avait été la capitale du khalifat. On y trouva les cloches de Saint-Jacques de Compostelle, prises autrefois par l'*Adjeb Almanzor*, et que les chrétiens captifs avaient été contraints de porter sur leurs épaules jusqu'à Cordoue ; les épaules des musulmans les reportèrent à Saint-Jacques[12]. Le pape Grégoire IX manifesta une joie vive à la nouvelle de ce succès, qui fut suivi d'un autre non moins grand. Jayme Ier, maitre de l'île d'Iviça, conquise par l'archevêque de Tarragone (1235), pressait avec une opiniâtreté activité le royaume de Valence. Rejetant toutes les

propositions que J'usurpateur osait lui faire, il déployait de si grandes forces, que les habitants d'Almenera lui offrirent le passage par leur ville et leur soumission entière, promettait de ne leur faire aucun mal. Valence étant assiégée, les troupes s'accrurent d'aventuriers français. Le roi de Tunis, qui venait secourir les musulmans, fut vaincu et chassé ; les murailles, battues par les machines, ne laissaient plus d'espoir ; l'usurpateur demanda à capituler. Il sortit de la villa, et céda au roi d'Aragon tous les châteaux et toutes les forteresses qui étaient de l'autre côté du Xucar, et que les musulmans reçurent l'ordre d'évacuer sous vingt jours. Jayme purifia toutes les mosquées, nomma un évêque, et distribua le territoire aux ordres du temple, de Saint-Jean, de Saint-Jacques, de Calatrava, aux dominicains et aux franciscains. Les privilèges des croisés, accordés aux habitants de Valence par le pape Grégoire IX, y attirèrent une population nombreuse ; trois cent quatre-vingt chevaliers aragonais et catalans, et un grand nombre de vassaux établis sur la conquête, eurent la charge de la conserver (1238).

Cependant une famille nouvelle régnait en Navarre. Sanche VII, qui n'avait point d'enfants, avait adopté pour héritier son neveu, Thibaut IV de Champagne, qui fut roi en 1235 ; mais la croisade d'outremer éloignait ce roi chevalier. Saint Ferdinand, maître de Cordoue, avait vu le démembrement des États de Mothawakel : la république de Séville, les royaumes de Murcie, de Niebla, de Xérès, des Algarves ; le seul qui fut redoutable était le royaume de Grenade, fondé par Aben-Alhamar[13]. C'est ce royaume qui a duré jusqu'au XVe siècle, et dont la ruine a été la fin de la domination mahométane. En 1242, Ferdinand attaqua Grenade, pendant que larme enlevait à l'ancien roi de Valence Astana, Esseda, Beo, Pelme et Cuera ; Grenade résista par la vaillante défense d'Alhamar ; mais celui-ci, menacé par ses sujets rebelles, vint trouver le roi de Castille, qui assiégeait Jaen (1245) ; il lui donna cette ville, lui fit hommage, céda ses revenus annuels de cent soixante-dix mille pièces d'or, et obtint des secours contre ses sujets. Deux ans après, il donna une autre preuve de sa fidélité, qui dut lui coûter bien davantage ; Ferdinand attaquait la république de Séville (1247), il demanda les secours d'Alhamar qui conduisit lui-même ses troupes. Le territoire de Séville était le mieux cultivé de l'Espagne, sa campagne fertile était appelée le *Jardin d'Hercule*. Vingt mille hameaux, bourgs ou villages se la partageaient. Le siège dura toute l'année ; l'armée de Ferdinand, soumise à une discipline régulière, annonçait la victoire. Le camp, bien pourvu de vivres, fut le rendez-vous de l'Espagne et du Portugal, des évêques et des

nobles. Séville capitula, trois cent mille mahométans en sortirent, et cherchèrent un asile en Afrique ou dans le royaume de Grenade, la contrée de Niebla ou l'Algarve : Jayme d'Aragon, déterminé à chasser les mahométans de tout le royaume de Valence, faisait alors publier sa résolution dans l'église de cette ville, en déclarant qu'il permettrait aux infidèles d'emporter ce qu'ils voudraient. Rien ne put le fléchir, ni les prières, ni les propositions ; les armes ne l'effrayèrent pas. Les mahométans furent chassés de toutes les places déjà conquises et de quelques autres ; une population chrétienne les remplaça. Ferdinand, qui résidait à Séville, pour voir l'ennemi de plus près, ne laissa pas en repos ceux qu'il avait expulsés. Le roi de Grenade, son vassal obéissant, eut la liberté d'encourager l'agriculture et le commerce, les fabriques de soie et d'armes, et de bâtir le magnifique palais de l'Alhambra. Les autres furent poursuivis sans relâche. En 1250, Ferdinand était maitre de Xérès de la Frontera, de Médina-Sidonia, de Cadix et de San-Lucar. Le Portugal, délivré enfin de l'administration fâcheuse de Sanche II, avait pour roi Alfonse III (1248). Une noble émulation l'excitant, Alfonse assiégea par terre et par mer Faro, capitale de l'Algarve. La prise d'Albufera par le grand maître d'Avis décida celle de Faro. En 1251, Alfonse III passa la Guadiana, prit Alconcher, Arecena, Serpa, Moura et Ayamonte ; le souverain musulman des Algarves, obligé de fuir, céda les États qu'il perdait à l'infant de Castille, don Alfonse, et reçut Niebla comme un fief castillan.

Ce n'est pas là toute la gloire de saint Ferdinand. Son fils, en disant qu'il excellait dans les sept actions les plus ordinaires de la vie, qu'il était grand chasseur, habile à tous les jeux, bon poète et bon musicien, n'a présenté qu'un éloge incomplet. Sa gloire est encore dans le code des *Siete partidas*, qui fut achevé sous le règne suivant, et dans sa vertu qui l'égale presque à saint Louis, son contemporain. On a conservé de lui ce mot sublime : Je crains plus les prières et les gémissements d'une pauvre femme que les armées des Maures. Sa mort (1252) ne changea rien aux grandes choses qu'il avait faites ; son fils, Alfonse X, eut, comme lui, pour contemporain et pour allié le roi d'Aragon, Jayme Ier. Alfonse, pour accomplir les projets de son père, annonça qu'il passerait en. Afrique, et fermerait ainsi la grande route par où l'islamisme menaçait l'Europe depuis cinq cents ans. L'argent lui manqua, mais il s'en vengea en Espagne. Alfonse III de Portugal menaçait Niebla, l'asile du vaincu des Algarves ; Alfonse X, invoqué comme suzerain, donna ordre au Portugais de reculer (1253), et entrant lui-même dans les Algarves, il en

prit une partie, qu'il ne rendit qu'après dix années, moyennant un tribut de cinquante lanciers portugais (1254). Dès lors le Portugal, resserré dans des limites qu'il ne franchit plus, fit oublier la gloire qui l'avait fondé et agrandi. La Castille avait encore à acquérir. Secouru par le roi de Grenade, Alfonse X (1254) prit Xérès ; nommé roi des Romains par une partie des électeurs (1257), il allait partir pour l'Italie, lorsque son frère Henri se révolta et fut soutenu par l'almohade de Niebla. Henri fut contenu ; Niebla, assiégée, ne put tenir maigre l'invention nouvelle des canons, et fut réunie à la Castille.

Le roi de Navarre, Thibaut II, enfermé dans ses montagnes, ne se mêlait pas à ces grands exploits ; Jayme d'Aragon, en partageant d'avance sa succession, avait mis ses enfants aux prises, et il ne les apaisa en 1262 qu'en donnant à Pierre l'Aragon, la Catalogne et Valence, à Jayme le royaume de Majorque, le Roussillon, la Cerdagne et Montpellier. Il reprit alors avec avantage les armes contre les Arabes, mais au profit de la Castille. Une révolte générale avait éclaté contre Alfonse X, dans les États almohades, ses sujets ou ses tributaires. Les Espagnols, massacrés, demandaient vengeance. Cordoue fut assignée pour rendez-vous de guerre aux infants, aux gens de guerre, aux milices des villes ; Alfonse remit les impôts à tous ceux qui, bien montés et bien armés, combattraient, pendant trois mois chaque année, les infidèles (1264) ; il reprit presque toutes les places perdues, força à la soumission le roi de Grenade, qui promit de l'aider à conquérir la Murcie, et Jayme d'Aragon vint s'y joindre (1265). En quelques jours, ce qui restait de musulmans dans le royaume de Valence en fut chassé. Les éloges que lui envoya le pape Clément IV entrainèrent Jayme sur la Murcie ; sa présence soumit Villena, Alicante, Orihuela. La ville de Murcie, cernée et battue par les machines, reçut la promesse d'obtenir son pardon du roi de Castille, au nom duquel cette guerre était entreprise. Elle se rendit, et Jayme fidèle à son alliance, la livra au Castillan. Tous les musulmans du royaume eurent ordre d'émigrer ; les terres furent distribuées aux Catalans, aux Aragonais, aux Castillons, aux habitants de Valence[14].

Jamais l'Espagne chrétienne n'avait entrevu de si près sa délivrance complète ; les musulmans ne conservaient que le royaume de Grenade ; l'islamisme tenta un nouvel effort ; une troisième invasion vint de Maroc, mais ce fut la dernière.

III

La bataille de Tolosa avait ruiné les Almohades en Afrique comme en Espagne. Le gouverneur de Tunis avait fondé la dynastie des Abouhafiens, et dans la partie occidentale, Bacar Mérin, le fondateur des Mérinides, s'était fait roi de Fez, indépendant du roi de Maroc. Le petit-fils de Mérin, Aben-Youssouf, s'empara de Maroc en 1279, mit fin à la domination et au nom des Almohades, et prit lui-même le titre d'*émir-al-moumenin* (miramolin).

Alhamar, roi de Grenade, avait aidé à la prise du royaume de Murcie, à condition que le roi de Castille l'aiderait à soumettre les gouverneurs de Malaga, Guadix et Gomares. Cette condition ne fut point remplie, et Alhamar reçut à sa cour le frère d'Alfonse X, le seigneur de Lara et quelques autres qui s'exilaient eux-mêmes de la Castille. Ces réfugiés lui rendirent service contre les rebelles, mais leurs services ne suffisant pas, il appela le roi Mérinide de Maroc. Il mourut avant d'avoir reçu ce secours ; son fils Mouhamed, soutenu encore par les réfugiés, vainquit les gouverneurs rebelles, et se réconcilia avec Alfonse X, qui redoutait les préparatifs d'Aben-Youssouf (1273). A l'entrevue de Séville, on convint que le roi de Grenade payerait à la Castille une somme d'argent au lieu des troupes qu'on lui demandait pour chaque guerre.

Jayme Ier, qui avait voulu s'embarquer pour la terre sainte (v. ch. XIX), avait ensuite renouvelé son alliance avec le roi de Castille, pour la défense plus certaine de l'Espagne. De Montpellier, il ordonna à ses *ricos ombres* de passer dans le royaume de Valence, et de se réunir en armée sous le commandement de son fils, le roi de Majorque. On avait besoin de ces préparatifs. Jamais les musulmans d'Afrique n'avaient été appelés en vain. Alfonse X, qui réclamait toujours l'empire d'Allemagne, malgré l'opposition de sujets, malgré l'élection de Rodolphe de Habsbourg, étant venu dans le royaume d'Arles pour assister au concile de Lyon (1274), Mouhamed, roi de Grenade, convoita l'Andalousie plus facile à conquérir, tandis que l'infant don Ferdinand administrait d'une main faible la Castille. Le Mérinide appelé de nouveau, amena dix-sept mille hommes, et occupa Algésiras et Tariffa qui lui furent livrées par son allié. Divisant ensuite leurs forces pour affaiblir, en la divisant, la résistance des chrétiens, Mouhamed marcha vers Jaen, et Aben-Youssouf vers Cordoue. Le seigneur de Lara rencontra le Mérinide près d'Ecija, fut vaincu et tué, et sa tête renvoyée au roi de Grenade ; Mouhamed,

reconnaissant son ancien allié, se couvrit le visage et dit en pleurant : Ce n'est pas là ce que je devais à mon ami ; il enferma la tête dans une botte d'argent et la fit inhumer avec honneur[15].

La victoire avait coûté cher à Aben-Youssouf, il n'osa pas pousser plus loin, et se contenta de ravager le territoire de Séville. Don Ferdinand avait ordonné aux seigneurs et aux villes d'accourir sur les frontières ; l'infant d'Aragon dan Sanche, archevêque de Tolède, rassembla le premier les bandes de Madrid, de Talavera, d'Alcala de Guadalaxara pour s'opposer au roi de Grenade qui ravageait par le fer et le feu la province de Jaen. L'archevêque s'avança imprudemment ; Lopez Diaz de Haro lui amenait des renforts considérables, il ne voulut pas les attendre ; le commandant de Martes acheva de le perdre, en lui disant combien de bestiaux ex de prisonniers les musulmans entraînaient avec eux, et combien il serait facile de vaincre ces ennemis embarrassés de butin. Il y courut donc, attaqua avec violence, fut vaincu et pris. On lui ôta les ornements pontificaux, puis les hommes de Grenade et ceux d'Afrique se disputèrent à qui serait le prisonnier ; ils allaient en venir aux mains lorsqu'un musulman frappa à mort l'archevêque en disant : Dieu ne permettra pas que tant de braves musulmans périssent pour un chien. La tête coupée fut adjugée aux Mérinides ; la main droite avec le sceau de l'infant, aux soldats de Grenade.

Lopez Diaz, campa le même jour au lieu où don Sanche avait péri, et continuant sa route le lendemain, il aperçut la croix de l'archevêque aux mains des musulmans. Une attaque vigoureuse reconquit la croix, et enfonça l'armée musulmane ; mais ceux-ci ralliés revinrent avec acharnement, et enlevèrent l'étendard des chrétiens. Lopez combattit jusqu'à la nuit ; chaque armée se retira sur une hauteur sans réclamer la victoire ; les musulmans ayant décampé avant le jour, Lopez retourna sur ses pas pour relever le corps de l'archevêque et l'ensevelir[16]. Cependant Alfonse X tardait à reparaître, et don Ferdinand mourut en marchant contre les infidèles.

L'infant don Sanche, l'autre fils d'Alfonse X, fut investi par la nécessité du gouvernement et de la défense. Dans la ville de Ciudad-Réal où son frère était mort, il anima taus les seigneurs et leurs troupes à marcher vers la frontière, annonçant qu'il partagerait tous les dangers. Il vint à Cordoue pour y attendre les forces qu'il avait appelées, envoya un détachement à Ecija, un autre à Jaen, commandé par les grands maîtres

de Saint-Jacques et de Calatrava ; ii vint à Séville, et équipa une flotte nombreuse pour couper au roi de Maroc la communication avec l'Afrique. Aben-Youssouf effrayé se retira dans Algésiras. De soin côté, Jayme d'Aragon, pour venger l'archevêque son fils, ordonna à tous les gouverneurs du royaume de Valence, de tenir leurs places sous boume garde, et envoya l'infant don Pèdre avec mille chevaux et cinq mille fantassins contre le roi de Grenade. Don Pèdre entra sur le territoire d'Almerie, le désola, et ne se retira que dans la mauvaise saison[17]. L'Espagne chrétienne était sauvée (1275).

Les troubles fâcheux qui agitèrent pendant plusieurs années tous les royaumes de l'Espagne auraient pu compromettre ce triomphe. Alfonse III de Portugal avait, depuis son avènement, lutté contre le clergé et les immunités de l'Église. En 1275, il refusa au Saint-Siège le tribut de deux onces d'or, et fut excommunié par le pape Grégoire X ; au lit de mort, il promit d'obéir au Saint-Siège (1279), mais Denys., son successeur, n'accomplit pas les promesses paternelles ; il limita la juridiction du clergé, lui défendit d'augmenter ses biens-fonds, exigea de quelques diocèses le tiers de la dîme ; il fut excommunié à son tour et ne céda qu'en 1289. En Navarre, après la mort du roi Henri, frère de Thibaut II (1274), sa veuve, doña Blanche, régente de sa fille Jeanne, fut menacée par plusieurs seigneurs qui lui enviaient la régence ; elle s'enfuit en France avec sa fille. Il fallut le secours de Philippe le Hardi pour contenir les rois voisins, et la Navarre en 1284, entra dans la maison de saint Louis par le mariage de Philippe le Bel et de Jeanne (v. ch. XXI-3). Jayme d'Aragon le Conquérant avait terni sa gloire dans la dernière année de son règne, par le rapt d'une femme mariée. Après sa mort (1276), son fils Pierre III hérita de l'Aragon, de la Catalogne et de Valence ; Jayme eut le royaume de Majorque que son père lui avait fait quatorze ans plus tôt. La guerre entreprise par Pierre III contre Charles d'Anjou, l'excommunication portée contre l'Aragonais par Martin IV, attirèrent les armes de la France sur l'Aragon. La guerre fut difficile, parce que la croisade publiée entrainait contre Pierre III un grand nombre de Français. Les Aragonais, mécontents, de leurs privilèges méprisés par le roi, refusèrent de le défendre ; le zèle des Catalans et des habitants de Valence y pourvut. Roses et Castellon d'Ampurias, occupés par Philippe le Hardi, le roi de Majorque s'alliant aux Français, on craignait pour Gironne. Le Français l'assiégea en effet (1285) : malgré la flotte de Roger de Loria et l'activité de Pierre III qui s'attachait à couper les vivres à l'ennemi, Gironne fut prise. La mort de Philippe le Hardi et de Pierre

III suspendit seule la guerre. La Castille avait eu aussi ses querelles royales. L'infant don Sanche, libérateur du pays, prétendait à le gouverner. Son frère Ferdinand avait laissé deux fils, les *infants de Lacerda*, qui, par droit de représentation, devaient régner avant leur oncle. La vieillesse d'Alfonse X fut troublée par cette ambition. En 1276, les cortès de Ségovie déclarèrent don Sanche légitime héritier ; aussitôt, le roi de France réclama, au nom des Lacerda, ses neveux par leur mère Blanche, fille de saint Louis, et commença une guerre qui fut arrêtée par le pape Jean XXI (1276). La femme d'Alfonse X, Yolande, réclamant aussi pour ses petits-fils, se retira à la cour d'Aragon. Le vieux roi ne trouva pas même de fidélité dans ce fils qui lui attirait tant d'ennemis. Comme il proposait aux cortex de Ségovie (1281) de satisfaire le roi de France en donnant aux Lacerda le royaume de Murcie à titre de fief, don Sanche se révolta, et les États de Valladolid déclarèrent Alfonse incapable de gouverner. Alfonse appela à son aide le roi de Maroc. Sanche s'allia au roi de Grenade. Cette guerre honteuse se termina par une transaction, et la mort d'Alfonse X (1284). Sanche IV lutta encore contre le roi de France Philippe le Bel et Alfonse III d'Aragon ; en 1289, le traité de Lyon céda le royaume de Murcie aux infants qui n'en voulurent pas, et qui restèrent sana protection lorsque Alfonse III mourut (1291).

Cependant les chrétiens de la péninsule commençaient à jouir des fruits de leur longue persévérance. Denys de Portugal, celui qu'on a surnommé le *libéral*, le *père de la pairie*, le *roi laboureur*, encourageait l'agriculture et donnait l'exemple du travail. Il réparait et embellissait les villes, fondait l'université de Lisbonne ou de grands privilèges étaient accordés aux hommes savants de tous les pays. La reine de Navarre Jeanne, femme du roi de France, élevait la ville de Puente la Reyna. La famille d'Aragon, par le traité d'Anagni, gardait la Sicile. Sanche IV de Castille justifiait encore son surnom de brave. Avec le secours d'une flotte génoise, il prit Tariffa au roi de Maroc en 1293. Le roi de Grenade la réclama comme sa propriété rinçant don Juan, qui prétendait au royaume de Séville, alla chercher en Afrique le Mérinide Yakoub, fils d'Aben-Youssouf ; la valeur d'Alonzo de Perez qui laissa tuer son fils aux pieds des murs, plutôt que de se rendre, conserva Tariffa à la Castille.

Ce n'étaient pas seulement les familles royales qui avaient gagné à la défaite des Maures ; tous les Espagnols qui contribuaient au succès, se

faisaient payer leurs services par des privilèges ; nul état dans l'Europe n'avait autant de liberté que la Castille et l'Aragon.

Dès l'origine, l'autorité du roi d'Aragon. était limitée par un conseil de douze hommes Les plus anciens et les plus sages du pays. La noblesse se divisait en deux classes ; les *ricos hombres*, formés peut-être par les privilèges que Charlemagne avait donnés aux Visigoths réfugiés dans la Marche d'Espagne ; leur titre était héréditaire, mais il ne passait qu'à un des fils désigné par son père. Dans les pays conquis, les *ricos hombres* recevaient comme fiefs des villes et des districts avec la basse juridiction et le droit de percevoir certains impôts ; ils ne pouvaient être mis en prison qu'après un crime prouvé judiciairement, et dans les affaires civiles ou criminelles, ils n'avaient d'autre juge que le roi ou son vicaire et le prince royal. La noblesse intérieure, ou les *infanzones*, était composée des *mesnaderos* (hommes de la maison du roi), des *cavalleros* et des *hidalgos* (fils des Goths, nobles). Au-dessous de la noblesse, les habitants des villes, qui, dès l'an 1133, envoyaient leurs députés aux Cortés d'Aragon et quelquefois devenaient nobles en masse, comme ceux de Saragosse, à qui Alfonse le Batailleur accorda (1118) tous les droits d'*hidalgos*. Enfin, deux classes de paysans, les *quinoneros* qui cultivaient la terre d'autrui, et payaient un cens annuel, et les *villanos de parada* attachés à la glèbe qui perdaient leurs propriétés s'ils changeaient de domicile. Le roi, qui dominait ces trois espèces de sujets, leur était lui-même subordonné par son élection ; ils lui disaient en le faisant roi : Nous qui séparément sommes autant que vous, et qui réunis valons bien davantage, nous vous faisons notre roi à condition que vous garderez nos lois et nos privilèges, sinon non. Ensuite le roi à genoux, la tête nue, une épée appuyée sur la poitrine, prêtait le serment d'observer les lois dans les mains du *justiza mayor* (grand justicier). Le *justiza*, qui rendait la justice pour le roi, prononçait encore entre le roi et les *ricos hombres* ou les *hidalgos*. Pierre Ier avait voulu inutilement détruire ce pouvoir d'un sujet. Jayme Ier n'obtint le consentement des Aragonais à la guerre qu'il fit pour Alfonse X, qu'en rendant au *justicier* tous ses pouvons ; et le grand privilège de 1283 les étendit en lui attribuant toutes les causes portées devant le roi. Chacun des trois l'États qui composaient le royaume d'Aragon, Aragon, Catalogne et Valence, avaient leurs cortez particulières, les *cortès générales* étaient celles des trois États réunis. Ce n'était pas assez. Des *juntas* se formèrent pour rétrécir encore le pouvoir du roi. Sous Jayme Ier (1260), le royaume fut divisé en cinq *juntas* avec des *sobre-junteros* à leur tête. En 1283, le grand privilégie irradié à

Pierre III par une junte donnait aux-états le droit de consentir à la guerre et aux impôts. En 1287, Alfonse III accorda les *privilèges de l'union*, livra à ceux qui en faisaient partie seize places de sûreté, et promit de n'agir contre eux que par les formes judiciaires, sinon on pourrait choisir autre roi. Le second privilège ordonna que les cortès, convoquées tous les ans à Saragosse adjoindraient au roi un conseil.

Nous avons plusieurs fois constaté la turbulence des nobles castillane ; le *fuero viejo* (vieux droit) castillan nous en donne l'explication par les dispositions suivantes lorsque le roi exile un *rico home*, son vassal, les vassaux et amis de l'exilé peuvent partir avec lui ; ils doivent même le suivre, jusqu'à ce qu'il trouve un autre seigneur qui lui soit gracieux. Et si le roi donne congé à un *rico home*, et que celui-ci quitte le paya, ses vassaux peuvent d'en aller avec lui, s'ils le veulent, et l'assister jusqu'à ce que le roi l'ait rappelé à la cour ; et si le roi donne congé à un *hidalgo*, vassal d'un *rico home*, le *rico home* peut, s'il le veut, quitter le pays, et chercher un autre Seigneur qui leur fasse du bien à tous deux... Si le roi exile un *rico home* il lui accordera un terme de trente jours et de trois jours de plus, et lui donnera un cheval, et tout *rico home* restant dans le pays, lui donnera un cheval ; et si quelque *rico home* ne remplit pas ce devoir, et que l'exilé ensuite le fasse prisonnier dans quelque combat, il ne sera pas obligé de lui rendre la liberté, et cela à cause du reçus du cheval. Si un *rico home* est obligé de quitter le pays, h roi lui donnera un guide qui le conduira à travers tout le pays, et lui fournira des vivres pour son argent, et le roi ne lui fera pas de mal, ni à ses amis, ni aux biens qu'il laisse. Que si un tel *rico home* fait la guerre au roi, soit parce qu'il a trouvé un autre seigneur pour lequel il fait la guerre, ou qu'il la fasse pour son propre compte ; dans ce cas, le roi pourra détruire tout ce qu'il possède, abattre les maisons et tours de ceux qui sont avec lui, et couper leurs arbres, mais il ne devra pas endommager les biens de famille, et hérédités, qui leur resteront et à leurs héritiers ; les dames, leurs épouses, ne souffriront pas de dommage eu leur honneur... Si le *rico home* exilé, par ordre du nouveau maître s'est donné, fait la guerre au roi, et qu'il arrive que ses vassaux fassent invasion dans le domaine du roi ou dans celui des vassaux du roi, ou que dans un combat avec des vassaux du roi, ils .leur enlèvent quelque chose, comme prisonniers, armes, bestiaux, et autres objets, et qu'après l'avoir porté leur chef le partage étant fait, cela leur revienne, ils prendront un lot entier, tel qu'il écherra à chacun, et l'enverront au. roi, leur seigneur naturel, et celui qui le lui portera, dira : Sire, tels et tels chevaliers, vassaux de tel *rico home* que vous avez exilé,

vous envoient cette part de ce que chacun d'eux a gagné sur vos vassaux dans l'invasion qu'ils ont faite de tel on tel territoire et vous prient de faire grâce et réparer le tort que vous avez fait à leur seigneur. A la seconde invasion, chacun n'enverra que la moitié de sa part, et après cela ils ne seront plus tenus de lui envoyer quelque chose, s'ils ne le jugent point à propos. Lorsque de cette manière ils se seront mis en règle, le roi ne leur fera pas de mal ni à eux, ni à leurs femmes, enfants, amis ou biens[18].

Il n'était pas toujours nécessaire d'attendre Le congé du roi ou un ordre d'exil ; pour se dénaturaliser, pour renoncer à son souverain, le *rico home* n'avait qu'a envoyer un de ses vassaux qui disait au roi : Sire, au nom de tel *rico home*, je vous baise les mains, et dès ce moment il n'est plus votre vassal. Cette noblesse si fière envers le roi, si indépendante, était devenue redoutable au peuple par le succès même de la guerre des Maures. Des districts entiers, des villes, surtout au nord du Duero, avaient passé, par le consentement du roi, ou, par leur propre faiblesse, sous l'autorité ou le patronage des principaux *ricos homes*, des *altos homes* ou *grandes*. Mais au milieu du XIIIe siècle, les communes (*concejos*) commencèrent à acquérir de l'influence. Sanche le Brave rechercha leur appui contre son père (1282), et, devenu roi, il laissa aux villes le droit d'élire leurs officiera et deux juges en 1295, les villes Formèrent une confédération (*hermandad*) contre la noblesse. Comme en Aragon, les collez étaient composées du clergé où l'on comprenait les grands maitres des ordres religieux, de la noblesse, et des députés des villes ; elles avaient les mêmes droits.

Avec le XIIIe siècle, finissent les dangers de l'Espagne : les musulmans, adossés à la mer, ne conservent plus que Grenade et l'Andalousie orientale ; une fois encore ils appelleront les secours de l'Afrique mais pour éprouver, dans une immense défaite, la supériorité des chrétiens. Ils ne vivent plus que par grâce, et, par leur impuissance de nuire ; on s'étonnerait de les voir conserver pendant deux siècles encore le royaume de Grenade, si la turbulence castillane en combattant sans relâche l'autorité du roi, ne pourvoyait à leur sûreté.

[1] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

[2] Schœll, t. V, liv. 4, ch. 16.

[3] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle. Mariana, 10-5.

[4] Mariana, liv.10. Ferreras-Zurita.

[5] Gebauer, *Histoire de Portugal*.

[6] Cortez de Lamego, rapportées par Schœll.

[7] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

[8] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

[9] Mariana, liv. 11.

[10] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle. Mariana, 11-23.

[11] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

[12] Voyez Mariana et Ferreras.

[13] Schœll, liv. 4, ch. 15.

[14] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

[15] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

[16] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

[17] Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

[18] Schœll, t. III.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Des croisades dans le nord et à l'orient de l'Europe, — Les Mongols arrêtés par la Russie, la Pologne et la Hongrie. — Croisade en Livonie, en Prusse. — Poméranie, Danemark, Norvège, Suède.

I

Il n'est pas de peuple de l'Europe chez qui n'ait retenti, aux XIIe et XIIIe siècles, le nom de croisades. Il n'en est pas qui n'ait combattu en ce temps-là pour la croix. Tandis que les nations occidentales allaient incessamment d'Europe en Asie pour détruire l'islamisme, et que l'Espagne, à peine secourue, recevait presque seule et repoussait le choc des Maures, la Russie, la Pologne, la Hongrie arrêtaient les Mongols ; quelques évêques de l'Allemagne, des chevaliers Formés en terre sainte, les Danois donnaient le christianisme aux sauvages de la Livonie, de la Prusse, de la Poméranie ; la Suède convertissait les peuples de la mer Glaciale.

La 'division de la Russie en plusieurs principautés, la souveraineté incertaine du prince de Kief, avaient déjà livré le pays aux ravages des Polovtsi, sous le règne de Swiatopol II[1]. Le grand prince essaya de rétablir l'union en instituant un congrès périodique, où toue les princes devaient assister, où ils vinrent pour la première fois en 1097, et baisèrent tous la croix en signe de leur concorde ; celui qui s'armerait contre son frère était d'avance déclaré l'ennemi de tous les autres. A cette condition, on vainquit les Polovtsi dans trois campagnes successives ; le peuple avait mérité la victoire par le jeûne et la prière ; les prêtres, là croix à la main, marchaient à la tête de l'armée en chantant des hymnes ; le ciel lui-même combattit pour les Russes on tilt dit que l'ange exterminateur abattait d'une main invisible les têtes ennemies, comme les épis des champs. La renommée annonça cette victoire depuis la Grèce, la Pologne, la Bohème, la Hongrie jusqu'à Rome mère[2].

Sous le grand prince Wladimir II Monomaque (1113-1125), la tranquillité, maintenue au dedans, contribua à quelques succès extérieurs sur les Polovtsi, en Livonie, en Finlande, et sur des peuples chassés par les Polovtsi qui cherchaient un asile chez les Russes ; l'empereur Alexis Comnène trembla quand ii vit la Thrace assaillie ; il envoya à Wladimir un crucifix fait du bois de la vraie croix, la coupe de l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or, le collier de Constantin monomaque. Le métropolitain d'Éphèse, en présentant ces choses obtint la paix, proclama Wladimir tzar de la Russie, et plaça sur son front la couronne impériale, le *bonnet d'or*, que l'on conserve encore pour le couronnement du souverain.

Mais après Wladimir II, les guerres civiles recommencèrent. Dix grands princes se succédèrent dans un espace de trente-deux ans (1125-1157), tourmentés par les princes leurs subordonnés, par la guerre extérieure ou les affaires religieuses. En 1157, éclata le schisme politique de la Russie. Iourié ou Georges, le dernier fils de Wladimir II, s'était fait détester à Kief ; pour échapper à ses enfants, les habitants de Kief appelèrent à eux le prince de Tchernigof, Isiaslaf Davidowitch, qui ne put être reconnu que dans leur ville : les princes de Tchernigof, de Nijenei-Nowogorod, et de Haliez, se rendirent indépendants ; Nowogorod la grande et Pleskoff formèrent des républiques. Dans la partie Orientale, André fils d'Iourié, prince de Suzdal et de Volodimer, n'eût pas assez de son indépendance personnelle ; il prit Kief en 1169, la ravagea par la cruauté impitoyable de ses troupes, lui ôta son titre de capitale de la Russie, devint *grand prince*, et siégea a *Volodimer sur la Kliaisma*. Il commandait aux princes de Renan, de Mourom, de Smolensk, de Polotsk, de Kief et de Volhynie ; il donna son fils pour roi aux Nowogorodiens ; il ne laissa indépendants que les princes de Tchernigoff et de Haliez[3].

Le *grand-duché de Valodimer* eut bientôt le sort de Kief : des guerres civiles le ravagèrent, et la branche de la famille d'Iaroslaf, qui régnait à Haliez, s'étant éteinte, Roman, prince de *Wladimir en Wolhynie*, réclama la succession ; il la recueillit, aidé par les Polonais qui la regardaient comme un fief de leur roi. Il réunit ainsi à Kief qu'il possédait déjà, les provinces depuis nommées *Galicie* et *Lodomérie*. Roman marcha l'égal du grand prince, sauva les Grecs des Polovtsi, sous le règne d'Alexis III l'Ange, mais ne put empêcher le pillage de Kief.

Iourié II, chassé du trône de Volodimer par son frère Constantin, venait d'être rétabli, quand on apprit l'approche des Mongols (1223). Les Polovtsi, chassés par Soudat Bayadour, général de Gengiskhan, accoururent en Russie, disant : Ils ont pris notre pays, demain ils prendront le vôtre. Pour obtenir le secours des Russes, le khan des Polovtsi se fit chrétien ; les princes russes réunis à Kief décidèrent qu'on marcherait contre les Tartares, et qu'on demanderait l'appui d'Iourié. Les Tartares déclarèrent qu'ils n'en voulaient qu'aux Polovtsi, mais leurs ambassadeurs furent massacrés ; et en 1224, une bataille sanglante sur la Kotka anéantit l'armée russe ; dix mile hommes, de la province de Kief échappèrent seuls. Les Mongoles s'avancèrent jusqu'au Dniéper, ravageant et massacrant. Si on leur demandait grâce, ils répondaient que la paix était impossible entre le vainqueur et le vaincu. Tout à coup, un ordre de Gengiskhan les ramena en arrière. En 1230, Oktaï envoya son fils Gaïouk et son neveu Batou, qui enlevèrent la grande ville des Bulgares. Le grand prince de Volodimer refusa du secours au prince de Rezan ; il fut vaincu lui-même à Kalomna. Moscou, *la troisième Rome, fondée sur le sang comme la première*, fut incendiée. Volodimer fut prise, et après elle quatorze villes de la grande principauté. Déjà Nowogorod était menacée ; Batou effrayé par des marais, recula, mais revint en 1239. Jaroslaf II était alors grand prince. Kief fut envahie : la *mère des villes russes* vit tomber ses monastères, et disperser sa splendeur ; toute la Russie était en proie. Tel qu'une bête féroce, Batou déchirait avec ses griffes les misérables provinces et les dévorait ; les princes russes les plus vaillants avaient perdu la vie ; les autres erraient sur la terre étrangère ; les mères pleuraient leurs enfants écrasés sous leurs yeux par les chevaux des Tartares ; les femmes des boyards qui n'avaient jamais connu le travail, qui se paraient de riches vêtements, de colliers d'or, au milieu de leurs nombreux esclaves, devenaient les servantes des vainqueurs ; elles portaient de l'eau, tournaient la meule, brûlaient leurs mains délicates à apprêter la nourriture des infidèles. Les vivants enviaient aux morts la tranquillité des tombeaux[4]. Une armée suédoise survint elle Fut heureusement vaincue sur la Neva par Alexandre, prince de Nowogorod, qui gagna par ce succès le surnom de Newski. Les Mongols s'étaient jetés sur la Pologne.

Depuis la mort d'Uladislas-Herrnann (1102), des querelles de succession, quelques guerres sans gloire contre l'Allemagne, les Prussiens et les Russes font toute l'histoire de la Pologne. Boleslas III (1102-1138) tua un frère turbulent, livra à l'empereur Henri V la bataille indécise du *Champ*

des chiens, fit ensuite sa soumission, obligea les princes de Poméranie à reconnaître la suzeraineté de la Pologne (voyez plus bas), et essaya leur conversion. En mourant, il partagea la Pologne entre ses quatre fils aînés. A Wladislas, le duché de Cracovie auquel la souveraineté générale était attachée, et la Silésie ; à Boleslas, la Masovie et la Cujavie ; à Micislas, Gnezne, Kalisch, Posnanie et la Pomérellie ; à Henri, Sandomir et Lublin. Il en résulta une guerre fraternelle qui chassa Wladislas II (1146) et mit à sa place Boleslas IV qui se maintint en faisant hommage à Frédéric Barberousse. Boleslas abandonna la Silésie aux fils de Wladislas qui se la partagèrent par un nouveau démembrement, et fut battu par les Prussiens son armée complètement détruite (1167) fut une perte dont la Pologne se ressentit longtemps. Son frère Micislas III, qui lui succéda (1173), mécontenta les Polonais par ses menaces : mon petit doigt, disait-il, est plus gros que le dos de mon père ; il vous a battu de verges, je vous battrai de scorpions[5]. Un complot le renversa (1177). Son jeune frère, Casimir II le Juste, accepta à regret le pouvoir que Micislas ne cessait de lui disputer ; il abrogea les impôts, donna une nouvelle forme à la justice, et adoucit le sort des paysans. Les Polonais (1194) ayant reconnu pour roi Lesko V, fils de Casimir, sous la tutelle de sa mère, Micislas se fit céder le gouvernement par la régente, et sa mort seule (1202) laissa régner Lesko ; le fils de Casimir vainquit les Russes en 1207, et fut assassiné en 1227 : Boleslas V était roi quand les Mongols se montrèrent (1240).

La Pologne affaiblie par ses guerres, ses discordes et ses démembrements, ne pouvait résister aux Tartares ; l'armée polonaise Fut vaincue à Chmielniki dans le palatinat de Sandomir ; Cracovie fut brillée, Boleslas Ier s'enfuit en Moravie ; les Mongols poursuivant leurs succès, entrèrent dans la Silésie et gagnèrent (1241) la bataille de Liegnitz ; ils avaient si bien ravagé le pays, qu'ils n'y trouvaient plus de vivres : ils envahirent la Hongrie.

Il devait être moins facile de la conquérir ; ce peuple, tartare comme les Mongols, était sorti, à la fin du XIe siècle, de la dépendance ou l'avaient tenu les empereurs d'Allemagne, après avoir confirmé aux chefs hongrois le titre royal. La conquête de la Sirmie sur les Grecs en 1079, par le roi saint Ladislas, avait été suivie, dix ans après, de la conquête de la Croatie ; les Cumans, contenus dans l'Erdely (depuis Transylvanie), avaient reçu le baptême et reconnu la suzeraineté hongroise. Coloman, successeur de Ladislas (1095), conquit Trau, Spalatro, Zara, et prit le

nom de roi de Hongrie, de Croatie et de Dalmatie après deux autres règnes, Geisa II (1141), pour cultiver la Transylvanie presque dépeuplée, appela des colons allemands, frisons et saxons qui dans la seconde moitié du XIIe siècle, y bâtirent sept ou huit villes. Des troubles, après la mort de Geisa, entretenus par l'empereur Manuel Comnène, agitèrent la Hongrie, mais n'empêchèrent pas Béla III (1181) de lutter contre la république de Venise, et d'occuper un moment la principauté russe d'Haliez. Une seule chose était capable d'affaiblir la Hongrie, c'était sa constitution, qui accordait trop aux nobles que ne pouvait réprimer la puissance trop faible du roi. Chez les Hongrois, le trône, héréditaire dans la famille d'Arpad, était cependant donné, par élection, au plus digne : les nobles ou magnats, descendants des cent huit familles qui étaient venues à la suite d'Arpad, possédaient leurs terres par droit de conquête, franches de toute contribution : au-dessous des nobles, les communes privilégiées étaient obligées à certains services ; les paysans libres possédaient leurs terres en toute propriété, mais payaient un cens ; les esclaves étaient attachés à la glèbe ou au service de la personne. L'assemblée des états limitait le pouvoir royal ; le roi André II, au retour de la croisade de Damiette, trouva que les grands avaient abusé de son absence, et au lieu de les réprimer, il leur accorda, par la bulle d'or (1222), l'hérédité dei fiefs, renonça au droit d'exiger le service militaire ou les itnp6ts sans le consentement des états, et statua que si lui-même ou quelqu'un de ses successeurs violait ces privilèges, il serait permis de résister à force ouverte. Son successeur, Béla IV, en porta la peine lorsqu'il ôta aux grands le droit de s'asseoir en sa présence, et leur retira les domaines de la couronne qu'ils avaient usurpés, les magnats appelèrent le duc d'Autriche que Béla combattit d'abord heureusement[6].

Mais les Mongols parurent en 1241 : le duc d'Autriche, sous prétexte d'amener des secours, entra en Hongrie, et augmenta la confusion. Il tourna les Curnans contre le roi, et les jeta dans le parti des Mongols qui les prirent pour guides. Béla IV ne put défendre le passage du Salo, et cent mille Hongrois, surpris pendant leur sommeil, furent exterminés. Béla, sa femme, ses enfante, étaient en fuite. Pest et Grand-Waradin, pris d'assaut, les Mongols pénétrèrent en Dalmatie, et forcèrent le roi à chercher un refuge dans les îles de l'Adriatique ; la Hongrie fut ravagée en tous sens. Dans les villes prises, les habitants rassemblés sur la place étaient dépouillés l'un après l'autre, puis égorgés ; les enfants mongols cassaient, à coups de marteau, la tête aux enfants hongrois ; les femmes

mongoles tuaient les femmes hongroises qui leur paraissaient belles, et leurs maris en mangeaient la chair. Les plus robustes prisonniers, réduits au métier d'esclaves, avaient d'abord le nez et les oreilles coupées ; les femmes qui n'étaient pas belles subissaient la servitude[7]. Mais tout à coup les vainqueurs apprirent la mort du grand khan Oktaï. Gaïouk retourna vers l'Asie pour lui succéder, et les Mongols le suivirent après avoir égorgé le plus grand nombre de leurs captifs. Alors Béla revint les Hongroie sortirent des forêts ; des grains, des troupeaux achetés dans les pays voisins ramenèrent l'abondance ; des colons de la Croatie, de la Bohème, de la Moravie et de la Saxe rétablirent les églises et les couvents entourèrent les villes de murailles. Les chevaliers teutoniques aidèrent le roi à combattre le duc d'Autriche, et le tuèrent après la journée de Neustadt (1246). Pendant longtemps, le seul ennemi des Hongroie fut l'ambitieux roi de Bohème Ottocar, qui força Étienne V à une paix désavantageuse, et fit passer Ladislas IV, successeur d'Étienne, dans le parti de Rodolphe de Habsbourg. Ladislas, adopté par l'empereur, combattit vaillamment à la journée de Marchfeld. Menacé deux fois par ses magnats, Ladislas implora contre eux le secours des Cumans qui l'assassinèrent (1290). Un petit-fils d'André II, André le Vénitien, fut le dernier roi de la race d'Arpad (1290-1295).

La Russie et la Pologne n'avaient pas été délivrées des Mongols aussi facilement que la Hongrie. Tandis que Gaïouk succédait à Oktaï, Bagou, le vainqueur des Russes, héritait dut Kaptchak c'est-à-dire du pays au nord de la mer Caspienne (Casan et Astracan), du Caucase et de l'ancien territoire des Polovtsi : il y dressait. sa tente, l'*ordo mongol*, d'où est venu le nom de *horde d'or*, et gardait la souveraineté sur la Russie. Le prince de Kief, cité devant Batou, n'avait pas voulu se soumettre au cérémonial païen des Mongols ; il avait péri sous le sabre. Batou cita Iaroslaff, grand prince de Wolodimer, lui donna Kief, et le nomma grand duc de toute la Russie. Batou investit également le fils de Roman, Daniel, de la Russie-Rouge ou pays d'Halicz (Gallicie). Tous les princes qui succédèrent humbles vassaux de la *horde d'or*, en recevaient l'investiture. Alexandre Newski (1253-1263) fut appelé trois fois au Kaptchak ; il dépouilla les Lithuaniens., peuple intermédiaire entre la Russie et la Pologne, de quelques terres usurpées, mais ne put les empêcher de se faire un roi. Les Mongols ayant quitté le culte de Lama pour le mahométisme, les Russes chrétiens furent surveillés plus sévèrement. Le grand prince Iaroslaf III fut contraint de reconnaître l'indépendance de Nowogorod, où il n'avait le droit de nommer pour magistrats que des citoyens de la ville. Après la

mort de Basile Ier (1276), deux fils d'Alexandre Nevski se disputant la dignité de grand-duc, appelèrent l'un contre l'autre les Mongols. La Russie fut encore une fois couverte de ruines ; le calme se rétablit lorsque André II l'eut emporté (1294).

La Pologne n'avait pas subi définitivement l'esclavage après la bataille de Liegnitz ; la résistance multiplia les invasions. Boleslas V, rétabli, fut chassé une seconde fois (1258), par une invasion des Mongols ; son successeur, Lesko le Noir (1279) espéra délivrer ses États, lorsqu'en1280 il vainquit à Gosslicza une armée tartare, provoquée par le prince russe de Haliez, en tua huit mille, poursuivit les autres jusqu'à Léopol, et les força de faire leur retraite par la Hongrie où ils périrent de faim. Mais en 1287, les Mongols reparurent grossis des Russes qu'ils freinaient avec eux comme leurs sujets. Une horrible dévastation déchira la Pologne vingt-un mille jeunes filles faisaient partie du butin ; Lesko en mourut de douleur. Cinq compétiteurs se disputèrent sa succession, et l'anarchie (1289-1296) ne se termina qu'après six eus par l'élévation de Prémislas[8].

Cependant la délivrance de la Hongrie, la soumission des Russes, la résistance de la Pologne, avaient contenu aux extrémités de l'Europe la barbarie tartare ; le christianisme avait été porté dans le même temps sur les côtes méridionales de la Baltique.

II

Le pays des Obotrites (Mecklenbourg) et celui des Wilses (Poméranie), réunis par Gotskalk sous le nom de royaume des Venedes, s'étaient séparés dès l'année 1066[9]. Mais vers 1100, Swantibor, qui descendait des rois Venedes, occupa la Poméranie depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, et la transmit à ses enfants qui en firent deux parts : l'une, la *Poméranie citérieure*, eut pour limites le Mecklenbourg à l'ouest, la rivière de Grabo à l'est ; de ce côté dernière ville était Colberg ; l'autre, de Colberg à la Vistule, s'appela *Pomérellie* ou *Poméranie de Dantzig* (Gothiscanzia). Contraints par Boleslas III de payer un tribut à la Pologne, les Poméraniens des deux pays reçurent le christianisme d'Otton, évêque de Bamberg, dont la mission commença en 1124. Il brisa l'idole de Triglaf, dieu du ciel, de la terre et de l'enfer qui avait trois têtes, détruisit l'usage de tuer les enfants dont la constitution paraissait faible, dompta la

férocité des pirates de Julin, éleva deux églises et fit combattre la culture de la vigne. Les princes de la citérieure fondèrent l'évêché de Julin ; ils combattirent les Lutiziens idolâtres leur ôtèrent le pouvoir de nuire au christianisme et établirent Stolpe un monastère pour l'ordre de Cîteaux dont le zèle ardent propageait la vraie foi avec gloire. Les princes de Pomérellie fondèrent, dans la deuxième moitié du XIIe siècle, le monastère d'Oliva, d'où est sortie la conversion de la Prusse.

Il n'en était pas de même du Mecklenbourg. Ces Slaves turbulents avaient pour capitale Lübeck ; ils attirèrent contre eux les Danois et le duc de Saxe, Henri le Lion. Leur chef Niclot (Nicolas), tué par les Salons en 1159, laissait un fils, Pribislas, païen opiniâtre, qui envahit la Saxe (1164) pendant que le duc suivait l'empereur en Italie ; mais Henri le Lion se vengea au retour, il s'allia avec le roi de Danemark Waldemar Ier, massacra tous les habitants de Mecklenbourg, et avec les comtes de Holstein, de Dithmarsie, d'Oldenbourg et de Schewerin, marcha contre les princes de la Poméranie citérieure qui soutenaient Pribislas. Celui-ci, forcé à l'hommage envers le duc de Saxe, se déclara chrétien ; et comme preuve d'une conversion sincère, il bâtit l'abbaye de Dobran, et fit le voyage de la terre sainte avec son suzerain

L'île de Rugen dans la Baltique était le dernier asile du dieu slave Swantevit et de cette déesse Hertha, toujours couchée sous l'ombre mystérieuse des Forêts, d'où ses prêtres la faisaient sortir une fois par an pour la baigner dans un lac sacré ; ses habitants étaient pirates, ennemis de toutes les côtes. Ils avaient détruit Lubeck, et assiégé les Danois dans leurs villes. La guerre contre l'île de Rugen est toute l'histoire des Poméraniens citérieurs. Ils la conquirent pour le roi de Danemark, et contribuèrent à y introduire le christianisme ; ils la prirent ensuite pour eux-mêmes, et attaquèrent les Danois, de là des guerres malheureuses. Après la spoliation de Henri le Lion, le Mecklenbourg, conquis par le duc de Saxe, avait refusé de transférer son hommage à l'empereur d'Allemagne, et repris son indépendance. Lubeck avait été déclarée ville impériale. Les Poméraniens Bogislas Ier et Casimir acceptèrent la suzeraineté de Frédéric Barberousse (1181), et furent déclarés princes d'empire. Vaincu encore par les Danois, leur successeur Barnime (1223) fit un nouvel hommage à l'empereur Frédéric II, et fut subordonné au margrave de Brandebourg. La Pomérellie resta libre, et contribua à la conquise de la Livonie et de la Prusse.

Vers 1158, des marchands de Brème furent jetés par une tempête sur les côtes où la Duna verse ses eaux dans la mer. Ils y trouvèrent des peuples qu'on appelait Lives, Lettons, Wendes, Curons, Sémigalles et Esthoniens, soumis au prince russe de Polotsk. Le commerce allemand s'empara de l'heureuse découverte, et les rapports duraient depuis vingt ans, lorsque Mainard, moine augustin, entreprit de convertir les Lives. Ce fut au péril de sa vie, qu'il parla de baptême ; et il ne se soutint qu'en élevant plusieurs forts en pierre. Son successeur Berthold se fit tuer à la tête d'une armée. Mais en 1199, un chanoine de Brême, Albert d'Apeldern, entra dans la Duna avec vingt-trois vaisseaux, fonda la ville de Riga (1201), et y établit l'évêché de Livonie. Secondé par une armée des croisés, il prêcha le christianisme, fit des conquêtes, et distribua à des seigneurs allemands comme fiefs une partie du territoire qu'il avait occupé. Autorisé par Innocent III, il fonda un ordre militaire, sur le modèle des templiers. Ces chevaliers, placés sous l'obéissance de l'évêque, portaient un manteau blanc décoré d'une croix rouge, et un glaive : c'est l'ordre des *frères de la Milice du Christ*, ou des *chevaliers Porte-glaive*. Le premier grand maître bâtit Wenden qui devint son chef-lieu. L'évêque avait obtenu de l'empereur, Frédéric de Souabe, l'investiture de la Livonie comme fief de l'empire ; le pape Innocent III, ayant donné aux chevaliers tout ce qu'ils pourraient conquérir hors de la Livonie, as entreprirent la conquête de l'Esthonie. La bataille de Fellin (1217) écrasa les Esthoniens, deux évêchés furent érigés pour l'Esthonie et la Semigalle. La conquête fut conservée par le secours de Waidernar II, roi de Danemark, qui tprida Reval en Esthonie ; les empereurs Otton IV et Frédéric II, qui avaient promis à l'ordre la protection de l'empire, lui conférèrent la souveraineté de ses conquêtes. Depuis ce temps, l'Esthonie a fait partie de la Livonie.

Entre l'Esthonie et la Poméranie, vivait un peuple sauvage et idolâtre, chez qui le prédicateur chrétien saint Adelbert avait trouvé le martyre au Xe siècle ; c'étaient les Prussiens, ennemis de la Pologne qui avaient anéanti en 1167, toute l'armée de Boleslas IV. Un frère de Lesko le Blanc, Conrad, avait eu pour partage la Mazovie et la Cujavie, avec les pays de Culm, de Michelan, de Dobrzin. Les Prussiens, par des incursions fréquentes, ravageaient toue ses domaines, et la Pologne ne pouvait le secourir. Un moine d'Oliva, le Poméranien Christian, se hasarda à essayer encore la conversion de la Prusse ; il parut y réussir, alla à Rome, fut nommé évêque de Prusse, et à son retour fut repoussé par ceux qu'il avait convertis. Le pays de Culm ravagé vit tomber ses

deux cent cinquante églises. Christian, qui s'était fait autoriser à prêcher une croisade, rassembla des forces, rebâtit Culm, et, de nouveau poursuivi après le départ des croisés, il fonda un ordre religieux ; les *frères de la Milice du Christ en Prusse* ; ils avaient aussi le Manteau blanc décoré d'un glaive et d'une croix rouge. Ils périrent tous, à l'exception de cinq, dans une bataille qui dura deux jours.

Christian conseilla au duc de Mazovie d'appeler l'ordre Teutonique ; on offrit au grand maitre, Hermann de Salza, la cession du pays de Culm, et d'un district entre la Mazovie et les frontières des Prussiens. En 1226, on y ajouta l'abandon de tout le pays qui serait enlevé aux infidèles, et Hermann Balk, nommé *précepteur* ou *maître provincial* des Teutoniques en Slavanie et en Prusse, vint s'établir dans un petit fort de bois, bâti par Conrad de Mazovie, et qu'il appela *Wogelsang*. Les premières guerres de l'ordre Teutonique furent heureuses : des croisés allemands les aidèrent à construire Thorn. Swantopolk, duc de Pomérellie, aida à la victoire de Christbourg, et le *maître provincial* éleva la ville de Rheden (1234). L'année suivante, l'ordre de la Milice du Christ se fondit avec les Teutoniques. A ce moment, Faquin, grand maître des Porte-glaive, venait d'être battu par les Lithuaniens il parla de réunir son ordre aux vainqueurs des Prussiens. Les Porte-glaive devinrent ainsi une langue ou province de l'ordre Teutonique, sans cesser d'être soumis aux évêques de Livonie.

La Wermie, la Natangie la Bartonie, étaient soumises lorsque les Mongols envahirent la Pologne (1240). Les chevaliers, concentrant leurs forces sur la Vistule, les Prussiens se soulevèrent, et le duc de Pomérellie prit leur parti, per jalousie de la puissance toujours croissante de l'ordre. Les Allemands massacrés, les forteresses rasées, la guerre recommença avec acharnement ; enfin, en 1249, la paix de Christbourg décida la conquête, en réglant le sort des hommes conquis. On laissa aux Prussiens la faculté de posséder, d'acquérir, de vendre leurs biens, mais après avoir donné caution qu'ils ne se retireraient pas chez des ennemis de l'ordre. On leur ôta l'idolâtrie, les cérémonies païennes, et leurs coutumes barbares, mais on leur laissa la liberté personnelle, sous la condition qu'ils demeureraient fidèles à la foi. On régla encore combien d'églises chaque peuplade devait construire, dans un certain délai, et d'après une bulle de Grégoire IX, la Prusse fut divisée en quatre diocèses ; chaque diocèse partagé entre l'évêque qui eu possédait un tiers, et l'ordre qui possédait le reste. En 1258, un archevêque de Prusse, de Livonie et

Esthonie étendit son autorité métropolitaine sur les Teutoniques et les Porte-glaive.

Cependant tout n'était pas conquis, et déjà Les possessions des Teutoniques étaient menacées. Après une croisade (1284), où parurent Ottocar II de Bohême et le jeune Rodolphe de Habsbourg et qui soumit la Sambie, l'ordre, effrayé d'une nouvelle invasion des Mongols en Lithuanie et en Pologne, Leva des forces nombreuses, bâtit des châteaux en pierre par la main des naturels, et prit comme otages les enfants de ceux qui voulaient résister. Il préparait ainsi une révolte ; Mendog, chef des Lithuaniens., que le grand maitre avait fait roi ayant envahi la Courlande, et tué cinquante chevaliers, la révolte des Prussiens éclata par le Sambie ; quatre autres provinces en firent autant : partout les chrétiens furent massacrés, les églises détruites, les châteaux bloqués (1261). L'invincible désespoir des Prussiens soutint la guerre pendant douze ans. Cinq croisades en triomphèrent à peine ; la fatigue en abattit le plus grand nombre en 1273 ; ceux de la Nadrovie et de la Sclalovie ne furent vaincus qu'en 1283 mais pour toujours : en cette année la conquête de la Prusse, depuis le Mémel jusqu'à la Fistule, fut achevée[10].

III

Des troubles intérieurs, des querelles de succession, avaient agité, pendant la première année du XIIe siècle, les trois royaumes scandinaves de Danemark, de Norvège et de Suède, Les guerres civiles, quelques expéditions contre les Venèdes de Mecklenbourg ou de l'île Rugen, occupèrent les Danois jusqu'au règne de Suénon III, qui fit hommage à l'empereur Frédéric Barberousse, et divisa ses États, gardant pour lui la Scanie, et donnant à Canut, son parent, le royaume des îles, et le Jutland à Waldemar (1157). Le partage de la Norvège entre les trois fils de Magnus III (1107) fut suivi en 1136 d'une anarchie, où cinq compétiteurs régnèrent à la fois en se combattant, et lorsque Magnus VI eut triomphé de tous les autres il se forma contre lui la faction des Birkibeins. Enfin, dans la Suède, la mort d'Inge le Bon avait laissé le pouvoir à deux princes, et en 1129, les provinces septentrionales, la Westrogothie, l'Ostrogothie, eurent chacune son roi. Cependant les XIIe et XIIIe siècles ont une grande importance dans l'histoire du nord. Le christianisme,

défendu contre les Mongols, porté aux peuples de la Baltique, organise les peuples scandinaves.

Le roi de Danemark Waldemar Ier, justement surnommé *le Grand* (1157), commença par refuser l'hommage à l'empire, et s'unit à Henri le Lion pour soumettre le Mecklenbourg. Il força les princes de Rugen à se reconnaître ses vassaux, attaqua la Poméranie, et pilla la ville de Julia. Il fonda Copenhague. Son fils, Canut VI (1182), secondé par Absalon, archevêque de Lunden, obtint pour lui-même, après la spoliation de Henri le Lion, l'hommage du prince venède de Mecklenbourg, et celui des Poméraniens citérieurs ; il occupa le pays des Dithmarses (1188), et imposa sa suzeraineté au comte de Sehwérin. A l'intérieur les Danois, qui vivaient autrefois et s'habillaient comme les matelots, commencèrent à prendre les mœurs des nations civilisées et à cultiver les lettres. Waldemar Ier, frère de Canut VI (1202), acheva, dès son avènement, la conquête du Holstein, et prit le titre de roi des Danois et des Slaves, duc de Jutland, seigneur de Nordalbingie ; il acquit un moment la Prusse et la Poméranie ; par une concession de Frédéric II (1214), il obtint tous les droits de l'empire sur les pays situés au delà de l'Elbe, c'est-à-dire sur le Holstein, les villes de Hambourg et de Lubeck, le Mecklenbourg, la Poméranie citérieure, et l'île de Rugen ; appelé contre les Ethoniens par les chevaliers Porte-glaive, il perdit sa bannière, mais y substitua le Dartebrog, et fonda Reval et Narva. Sa puissance était redoutée. Ce roi avait une flotte de mille quatre cents vaisseaux, une armée de cent soixante mille hommes, et pour revenus vingt-un mille neuf cents lasts (quatre mille livres) de blé, quatre mille sept cent quarante-cinq schiffpfund de leurre (deux cent quatre-vingt livres), trois mille deux cent quatre-vingt-cinq schiffpfund de miel, deux mille huit cent cinquante-cinq bœufs cent neuf mille cinq cents moutons, soixante-treize mille cochons, et trois cent dix-neuf mille marcs d'argent monnayé[11]. Mais sa fortune n'alla pas plus loin. Surpris, en 1223, par un ennemi domestique, et emprisonné dans un château, Waldemar n'obtint sa liberté qu'en restituant le Holstein à la maison de Schaumbourg sana plus exiger l'hommage ; à l'empire tout le pays au delà de l'Elbe, aux princes obotrites de Mecklenbourg leur indépendance, à la ville de Lubeck le titre de ville impériale, qu'elle avait reçu de Barberousse. Sa défaite à Bernhkevede confirma cet affaiblissement. Waldemar avait été surnommé *le Victorieux*. Lorsque sa puissance diminuée ne suffit plus à faire des conquêtes, il fit des lois, et à la diète de Wording-bourg (1240), il révisa les coutumes de Scanie et de Seelande, et publia un code

nouveau pour les autres provinces. Sa mort, en 1241, commença des troubles qui durèrent quarante ans. Ses trois fils Eric IV, Abel, Christophe Ier, régnèrent successivement ; sous le règne de Christophe, la puissance du clergé danois fut fondée par Jacques Erlandson, archevêque de Lunden. Au milieu de la dissolution, générale des mœurs, Erlandson, voyant que rien ne punissait les coupables, les cita devant lui, construisit des forteresses, établit des péages, fit enlever le trône de Christophe du chœur de la métropole, et publia, dans le concile de Wedel, la célèbre *constitutio cum ecclesia daciana*, Le royaume devait être interdit, si un évêque était arrêté, mutilé ou offensé, du consentement du roi, et l'excommunication prononcée au bout d'un mois, si le mal n'était pas réparé. Dans la lutte qui suivit, l'archevêque fut emprisonné, le roi Christophe assassiné. Le différend ne se termina que sous le règne d'Éric et le Pontificat de Grégoire X (1274). Le roi renonça à l'investiture des évêques et au droit de leur demander le service militaire. En 1282, la noblesse obligea le roi de capituler, et de déterminer les prérogatives des états du royaume. Eric (1286), ayant été assassiné, son fils, Eric VI, lutta jusqu'en 1308 contre les meurtriers.

Ainsi la gloire extérieure du Danemark avait été compromise à la fin du XIIIe siècle par les maux intérieurs. La Norvège s'était plus heureusement constituée. Sous le règne de Magnas VI, parut le plus grand homme que la Norvège ait produit, c'était Suerrer, qui se donnait pour le fils de Sigurd II. A la tête de soixante-dix Birkibeins, il prit le nom de roi (1177), s'empara de Drontheim, et vainquit Magnus VI ; il le tua en 1184, força l'archevêque de Drontheim de congédier sa garde, et quelque temps après de fuir en Danemark. Il contint ses compétiteurs, et se fit placer sur son trône pour rendre le dernier soupir (1202). Les dissensions qui recommencèrent après sa mort furent enfin apaisées par Haquin V (1223), dont la sage administration fut connue et admirée des princes lointains. Un légat dit pape l'avait couronné ; saint Lord/ lui offrit le commandement d'une partie de la flotte qui portait les croisés en Égypte. Haquin soumit l'Islande et le Groenland. Magnus VII (1263) fit la paix avec l'Écosse, en cédant les Hébrides et l'île de Man pour garder ces Orcades ; il réforma la législation norvégienne, et accorda au clergé la juridiction ecclésiastique, la dîme, la liberté des élections, et à l'archevêque le droit de battre monnaie. Eric II, successeur de Magnus, eut un règne moins brillant. Il lutta contre le clergé, essaya inutilement de se faire roi d'Écosse, reçut les meurtriers d'Éric V de Danemark, et attaqua la ligue hanséatique. Mais les marchands s'entendirent pour ne

plus porter à la Norvège de grains ni de bière, et le Norvégien entra lui-même dans la ligue.

C'était surtout la Suède qui avait profité du christianisme. Suerker, élu enfin roi de toute la Suède (1133), avait tenu en 1162 la diète de Linkioping, où un légat d'Adrien IV divisa tout le royaume en quatre diocèses, et engagea les deux nations encore distinctes, des Suédois et des Goths, à quitter l'usage d'être toujours en armes. Saint Eric IX, roi en 1156, combattit les Finnois idolâtres qui infestaient sou royaume de leurs incursions fréquentes, les soumit au christianisme, et réforma les lois de la Suède qui s'appelèrent, depuis ce temps, *Lois de Dieu et de saint Eric*. Quand il eut été tué par un compétiteur (1161) et vengé par le fils de Suerker, le vengeur régna sous le nom de Charles VII, et sa famille occupa le trône alternativement avec la famille de saint Eric. Cet intervalle de 1181 à 1250 ne fut pas sans gloire. Les Suédois et les Goths s'accordèrent, pour faire donner à l'archevêque d'Upsal la primauté de tout le pays, et le célibat ecclésiastique fut imposé. Sous Eric IX, une croisade mit fin aux incursions des Finis païens réfugiés dans la Tavasthénie. La dynastie des *Folkungiens* commença en 1250, par le règne de Waldemar Ier. Ce jeune roi eut pour tuteur son père Birger. Le régent fonda Stockholm, fit construire des grandes routes, restreignit la servitude, réforma la justice en abolissant le combat judiciaire, et admit les filles à la succession. Magnus Ier, qui renversa son frère Waldemar (1276), obtint du clergé une menace d'excommunication contre quiconque tuerait ou dépouillerait un roi de Suède couronné par l'Église ; il contint les grands par le châtiment des plus audacieux, et mérita le surnom de *Ladulas* (serrure de grange) pour la paix publique qu'il entretint. Comme ses revenus ne lui suffisaient pas, la diète de Stockholm (1282) lui adjugea la propriété des lacs, des rivières, des mines et des forêts. Magnus changea des terres incultes en terres labourables, exploita les mines de fer, et chargea un architecte venu de Paris d'orner la cathédrale d'Upsal. A la fin de son règne, il commença la conquête du pays des Lapons : il mourut en 1290, et fut remplacé par son fils Birger[12].

FIN DU TOME DEUXIÈME

[1] Voir le chapitre XVII, § 2.

[2] Karamain, *Histoire de Russie*.

[3] Karamain, *Histoire de Russie*.

[4] *Annales Russes* citées par Karamain.

[5] Schœll, t. VI, liv. 4, ch. 23.

[6] Voyez Bonfinius, *Rerum hungaricarum decades*.

[7] Voyez Bonfinius.

[8] Schœll, liv. 4, ch. 23.

[9] Voyez le chapitre XVII, § 2.

[10] Schœll, liv. 4, ch. 24.

[11] Schœll, liv. 4, ch. 24.

[12] Schœll, liv. 4, ch. 24.

TOME TROISIÈME

QUATRIÈME PÉRIODE, 1294-1453

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Boniface VIII ; les papes captifs à Avignon, agitation dans Rome, Rienzi. — Grand schisme, conciles de Pise, de Constance et de Bâle. — Affaiblissement de l'influence temporelle des papes ; leur autorité s'affermit dans l'État ecclésiastique.

I

La maison d'Anjou, établie à Naples par l'autorité pontificale, exerçait dans l'État ecclésiastique une insolente domination, lorsque, par l'abdication forcée de Célestin V, le cardinal Benoît Gaetano devint pape, sous le nom de Boniface VIII (4 décembre 1294). Ce pontife, destiné à subir les outrages de la maison de France, apportait au gouvernement de l'Église une grande force de volonté et un sentiment profond des droits spirituels et temporels du Saint-Siège. Il quitta Naples inopinément, et, par sa seule présence, il reconquit sur les factions étonnées sa place et son autorité dans Rome. Après avoir annoncé un maitre aux Colonna, ses ennemis, il soutint hautement l'archevêque de Lunden, échappé des prisons du roi de Danemark, et, s'interposant entre les familles d'Anjou et d'Aragon, il fit conclure le traité d'Anagni (1295).

Une querelle s'émut l'année suivante (1296) entre le pape et le roi de France ; les biens ecclésiastiques, en furent la cause. Comme les banqueroutes ne suffisaient pas aux guerres iniques contre le roi

d'Angleterre et le comte de Flandre, Philippe le Bel en dépit des canons alors reconnus par toute l'Europe, prétendit soumettre le clergé aux mêmes exactions que les laïques. Boniface VIII ayant réclamé par la bulle *Clericiii laicos*, qui défendait au clergé de rien payer sans la permission du pape, le roi interdit aux étrangers la liberté du commerce en France, et aux Français l'exportation de l'or, de l'argent, des joyaux, des chevaux, des vivres, des munitions de guerre, sans une autorisation royale. Les lettres qui suivirent de l'une et l'autre parts annonçaient également la volonté de ne pas céder. Si tu avais eu l'intention, disait Boniface, d'étendre ces ordonnances à nous, à nos frères les prélats, aux églises et à leurs biens, en portant une main téméraire sur des choses qui n'appartiennent pas aux princes séculiers, tu serais tombé dans l'excommunication, comme violateur de la liberté ecclésiastique. Le roi répliquait grossièrement que les prélats étaient nourris, engraissés, bouffis des bienfaits royaux, et il demandait s'il ne valait pas mieux employer leurs biens à la défense de l'État qu'à l'entretien d'une garde-robe, d'une écurie et d'une table somptueuse. Toutefois, la querelle s'apaisait promptement. L'archevêque de Reims demanda la permission de contribuer aux besoins de l'État et le pape, l'accordant (1297), ajouta que les prélats pourraient faire un don au roi, séparément, et non en corps. Quelques mois après, la bulle *Clericii laicos* fut restreinte aux circonstances ordinaires, et la banne intelligence fut rétablie. Une autre bulle (août 1297) mit l'aïeul du roi, Louis IX, au nombre des saints, à la grande joie de tous, et une sentence arbitrale demandée par Philippe le Bel, et prononcée par Boniface VIII, devait terminer la guerre de l'Angleterre et de la France. Délivré de ce côté, le pape s'efforça d'en finir à Rome avec la famille gibeline des Colonna. Deux cardinaux de ce nom, Jacques et Pierre accusaient le pontife de s'être fait élire par brigue, et leur neveu avait arrêté et pillé sur la route d'Anagni les effets du pape. Cités pour rendre compte, les Colonna s'étaient enfermés dans Palestrina leur place forte, et n'avaient point été intimidés par une bulle qui déposait et privait de toute dignité ecclésiastique les deux cardinaux, et confisquait les biens des frères Étienne Agapet et Sciarra Colonna. Ils répondirent avec outrage, et voulurent braver la croisade prêchée contre eux. Il fallut céder en 1298, et rendre Palestrina, qui fut démolie et remplacée par Civita Papale : ils reçurent l'absolution.

Quelques jours auparavant, le fils de Rodolphe de Habsbourg, Albert d'Autriche avait tué à Gœlheim l'empereur Adolphe de Nassau ; il régnait à sa place, reconnu par tous les électeurs, et recherchait l'adhésion de

Boniface VIII. Mais le pontife manifestait son courroux ; il s'écriait : Tombe sur moi la colère du ciel, si je ne venge la mort du roi Adolphe ! Il repoussait Albert, l'époux d'une sœur de Conradin ; et, au lieu de répondre aux ambassadeurs impériaux, il se couronna lui-même de la couronne impériale, arma sa main d'un glaive, et dit, en s'asseyant sur le trône : C'est moi qui suis César : je suis l'empereur. Albert, irrité, chercha un allié contre le pape, et trouva Philippe le Bel, qui n'était pas content de la sentence arbitrale. Le roi et l'empereur s'entendirent entre Metz et Vaucouleurs (1299), en même temps que les Colonna, chassés de Rome pour leur turbulence nouvelle, cherchaient un asile en France. Philippe le Bel les reçut bien, comme les ennemis de son ennemi.

Cependant le jubilé séculaire venait d'être célébré pour la première fois (1300) ; de nombreux pèlerins avaient visité l'église des apôtres Pierre et Paul, et les indulgences promises annonçaient que tous les cent ans Rome serait le rendez-vous du monde. Boniface VIII, ayant érigé un nouvel évêché à Pamiers sans la permission de Philippe le Bel, nomma Bernard Saisset évêque de cette ville et vicaire apostolique en France. Dans ces circonstances, une perfidie mit le comte de Flandre et deux de ses fils aux mains du roi français (voyez ch. XXI), et leur captivité décida la confiscation de leur terre. En Allemagne, Albert, par trop de sévérité, ayant alarmé les électeurs, quelques-uns parlèrent d'examiner son élection et de la casser. Boniface intervint dans les affaires d'Allemagne et dans celles de France. Il écrivit d'abord aux électeurs ecclésiastiques (1301) qu'il ne pouvait se taire plus longtemps sans paraître approuver un rebelle coupable de régicide. Il ordonna Albert de comparaître à Rome par délégués, pour y prouver son innocence, dans un délai de six mois, et le déclara par avance incapable de régner, s'il résistait à la sentence pontificale. Quant aux sbires de France, Bernard Saisset, chargé d'exiger la liberté du comte de Flandre, s'acquitta maladroitement de son message, affirmant que la ville de Pamiers n'appartenait pas au roi, que lui-même n'avait d'autre chef spirituel et temporel que le pape, et menaçant le roi d'excommunication et la nation d'interdit, si Gui de Dampierre n'était délivré. Philippe le Bel le chassa de sa présence, le fit surveiller dans son diocèse, l'emprisonna, et, par le conseil du garde des sceaux Pierre Flotte, le renvoya, accusé de félonie et de trahison, devant son métropolitain. Aussitôt Boniface VIII lança la bulle *Ausculta fili* (1301), et convoqua un concile à Rome pour réformer la conduite du roi.

Albert résistait, et par les armes il forçait les électeurs l'un après l'autre à le reconnaître, Philippe le Bel lutta avec plus d'opiniâtreté encore. La bulle soumettait le temporel au spirituel, refusait au roi le droit de conférer les bénéfices, lui reprochait d'usurper les revenus des sièges vacants, de violer les immunités ecclésiastiques, et d'altérer la monnaie. Philippe le Bei commença par les injures, appela Boniface VIII un *prétendu pape*, lui envoya *peu ou point de salut*, et fit brûler la bulle au palais, en présence de tous les seigneurs (11 février 1302). Un parlement ensuite convoqué, où parurent pour la première fois les députés des communes, entendit les récriminations de Pierre Flotte, et déclara qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre supérieur que Dieu et le roi au temporel. Chacun des ordres, au nom des libertés gallicanes, signifia ses volontés au pape en faveur du pouvoir despotique du roi[1]. Le clergé demandait de n'être point appelé au concile de Rome, parce que le roi leur avait défendu ce voyage ; la noblesse déclarait la guerre au Saint-Siège, et promettait de ne la pas finir, quand aréole le roi le voudrait ; le tiers état, faisant étalage d'érudition, prouvait, par l'histoire depuis Charlemagne et par des injures, que les prétentions du pape étaient mal fondées ; tous se livraient au roi pour s'affranchir désormais du pouvoir pontifical, leur seule protection. Le pouvoir royal de France, qui, tout en portant en soi son bienfait, n'était pas moins un despotisme, avait besoin d'ôter aux nations la garantie de l'Église.

Le pape traita avec une indulgence dédaigneuse l'Église de France, *cette fille folle, à qui une mère tendre voulait bien pardonner ses discours insensés*. Il réserva la vigueur de son indignation pour le garde des sceaux, Pierre Flotte, ce Bélial, ce malheureux cyclope, borgne de corps, plus borgne d'esprit, qui entraînait le roi son maitre au précipice. Dans un consistoire tenu à Rome, il fit déclarer par un cardinal qu'il n'y a qu'un chef dans l'Église, qui est le pape, et que les affaires temporelles des royaumes peuvent être jugées par le pape, à cause du péché qui s'y commet. Il prit lui-même la parole, et affirma qu'il n'avait pas dit que le roi tînt son royaume, du pape, mais bien que, pour le péché, le pape pût juger le roi ; qu'il était disposé à agir encore avec bienveillance ; mais que, si le roi ne s'amendait pas, il le traiterait comme un *petit garçon*. Quelques jours après, le concile indiqué fut tenu à Rame (octobre 1302) ; on y vit, malgré les ordres de Philippe le Rel, quatre archevêques français, trente évêques et six abbés. La décrétale *Unam sanctam* y fut publiée ; elle définissait que l'Église est une, sainte, catholique et apostolique, qu'elle n'a qu'un chef, qu'elle a deux glaives, l'un spirituel,

l'autre temporel, celui-ci subordonné au premier, le premier employé par l'Église, l'autre pour l'Église par les princes. Une autre décrétale signifia aux souverains qu'ils devaient répondre aux ajournements de l'audience apostolique ; une troisième excommunia quiconque arrêterait ceux qui voudraient aller à Rome.

Philippe le Bel et ses hommes de loi se surpassèrent eux-mêmes. Au parlement de 1303 il ne vint que deux archevêques et trois évêques. Le clergé, hésitait maintenant ; mais l'avocat du roi, Guillaume Nogaret, dédommagea son maître par le ton hautain de ses discours : il prétendait que Boniface n'était point pape, mais un intrus, un voleur, un brigand, un hérétique, un simoniaque, l'ennemi de Dieu et de l'Église ; un *malheureux* enfin que le roi, protecteur de l'Église, était obligé en conscience de faire arrêter. Sa colère dut augmenter encore, lorsqu'un légat apporta des instructions nouvelles. Boniface VIII et Albert d'Autriche s'étaient réconciliés. Boniface, en reconnaissant Albert, avait comparé la puissance impériale au soleil, lui soumettant tous les autres princes pour abaisser l'orgueil des Français. Par là il avait privé Philippe le Bel de son allié, et il lui fixait les conditions de la paix. Le roi révoquera la défense faite aux prélats d'aller à Rome ; il ne saisira point les biens ecclésiastiques ; il se justifiera d'avoir brûlé la bulle ; il réparera les altérations de la monnaie et le mal qui en est résulté ; il rendra la ville de Lyon à son archevêque : autrement, le légat procédera spirituellement et temporellement contre le roi. Philippe le Bel ne répondit pas ; il fut excommunié (avril 1303), et l'empereur chargé de prendre possession de la France.

Aussitôt, un nouveau parlement convoqué au Louvre (juin 1303) entendit un autre homme de loi Guillaume du Plessis, qui produisit vingt-neuf chefs d'accusation contre Boniface VIII, et proposa d'en appeler à un concile général. Le roi appela le premier : trente-neuf prélats gallicans adhérèrent à cet appel ; un grand nombre d'évêques, de villes de seigneurs, de corporations religieuses, envoyèrent leur adhésion, et Nogaret fut chargé d'aller en porter signification au pape, avec l'ordre secret de le saisir et de l'amener à Lyon ; car il fallait de la prudence : Albert d'Autriche venait de déclarer que la puissance impériale ayant été transférée des Grecs aux Germains par la puissance apostolique, et le droit d'élire l'empereur conféré à certains princes par cette même puissance, tout empereur romain était obligé de protéger l'Église et de défendre le pape contre ses ennemis. Il fallait aussi de l'activité ; une

bulle était prête pour le 8 septembre, qui délierait du serment de fidélité tous les sujets de Philippe le Bel, et tous les autres rois, des traités conclus avec lui. Nogaret, accompagné de Sciarra Colonna, passa donc en Toscane, y enrôla rapidement des soldats, et leur donna, rendez-vous sous les murs d'Anagni, où le pape s'était retiré.

Le 7 septembre, *le fleurdelisé entra dans Anagni* ; les siens, arborant l'étendard Français, se mirent a crier : *Meure le pape Boniface vive le roi de France*, et les bourgeois d'Ana ni se joignirent à eux pour assiéger le palais du pape. Boniface VIII avait alors quatre-vingt-six ans ; sa fermeté parut l'abandonner un moment. Comme il demandait à traiter, on ne voulait lui donner que quelques heures, et exiger le rétablissement des Colonna et sa propre abdication. Oh ! que cette proposition est dure ! dit-il tristement. Puis, se ressouvenant de lui-même : Non ; puisque je suis trahi comme le Sauveur du monde, et livré entre les mains de mes ennemis, je veux mourir pape. Il posa la couronne sur la tête, revêtit ses habits pontificaux, et, tenant les clefs à la main, il s'assit sur son trône pour attendre l'ennemi. Les portes brisées donnèrent bientôt passage aux pillards ; tous les trésors eurent disparu en un instant ; et Nogaret, s'approchant de Boniface, le somma de se présenter devant un concile. Je me consolerai aisément, lui dit le pape, d'être condamné par des patarins tels que toi ; et il ajouta de vifs reproches à Philippe le Bel. Alors, si l'on en croit une tradition, Sciarra Colonna, s'approchant du vieillard, le souffleta de son gantelet de fer, sous la protection du roi de France. Nogaret, du moins, lui sauva la vie, pour le réserver à l'humiliation d'un jugement. Je vois, s'écrie Dante, le Christ captif dans la personne de son vicaire, livré une seconde fois à la dérision et flagellé entre des voleurs. Mais le troisième jour le peuple d'Anagni se souleva ; dix mille hommes vengèrent sur les soldats de Nogaret la victoire des légistes, et le pape, délivré, revint à Rome pour y tenir un concile ; mais il n'eut pas un mois à lui : il mourut de fatigue, le 11 octobre 1303.

II

Le roi de France venait d'abuser des exemples de son aïeul saint Louis, et de sa puissance. Saint Louis avait bien rédigé une pragmatique et opposé quelque résistance à l'Église romaine ; mais jamais le *bon saint homme n'eût fait telle mauvaiseté ou telle villenie* que Philippe le Bel et ses

successeurs pendant quatre-vingts ans. Philippe le Bel, que le poète italien appelle la *peste de la France* et qui ne fut pas moins celle de l'Église, après le premier coup porté au Saint-Siège dans la personne de Boniface, devait dignement terminer son règne par h translation de la papauté à Avignon. Aucun roi ou empereur n'avait jamais tant osé contre l'Église, et d'ailleurs Nogaret ayant été vaincu après deux jours de triomphe, le succès n'était pas lit pour justifier l'audace Le roi de France rougit donc tin moment de ce qu'il avait ordonné, et, tout en menaçant encore, il demanda l'absolution au nouveau pontife Benoît XI. Il l'obtint pour lui-même ; il vit rétablir les Colonna dans leurs biens et dans leurs honneurs ; mais il n'obtint pas la convocation d'un concile ni la condamnation de la mémoire de Boniface VIII ; il ne put empêcher une bulle d'excommunication contre Nogaret et Sciarra Colonna, contre tous ceux qui avaient contribué aux mêmes attentats, contre tons ceux qui les avaient conseillés ou favorisés. Aussi Benoît XI ne vécut pas longtemps ; il mourut (1304) empoisonné, disent les Italiens, et le conclave de Pérouse s'étant divisé en deux factions, rune italienne l'autre française, l'occasion sembla s'offrir à Philippe le Bel de mettre la papauté dans sa dépendance.

Il y avait en France un archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, ennemi de Philippe le Bel et de Charles de Valois, mais qui se montra capable de sacrifier sa haine à son ambition. Les cardinaux étant enfin convenus que le parti italien proposerait trois candidats et que le parti Français choisirait entre eux, les Italiens proposèrent Bertrand de Got, avec deux autres Français. On prétend que Philippe le Bei, aussitôt prévenu, manda cet ennemi à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, et que, lui montrant comment il dépendait de ses royales intrigues de le faire pape, il obtint d'abord son amitié, ensuite six conditions : absolution du péché que le roi avait commis en faisant arpéger Boniface VIII, l'absolution de tous les serviteurs du roi, la concession au roi des décimes du royaume pendant cinq ans, la promesse de flétrir la mémoire de Boniface VIII, le rétablissement des Colonna, sans aucune exception dans leurs biens et dignités ; la sixième condition ne fut pas dite, et fut promise sans être connue. A ce prix Bertrand de Got fut élu pape, sous le nom de Clément V (1305) ; il appela les cardinaux à Lyon, et s'y fit couronner. Au lieu de venir à Rome où il était attendu, il s'arrêta à Poitiers, déclara que la décrétale *Unam sanctam* ne portait aucun préjudice au royaume de France, et révoqua la bulle *Clericis laicos* ; en 1309, il se fixa dans Avignon, sur le territoire du comte de Provence, loin de Rome, et sous la

main des rois français. Ainsi commença, selon l'expression des Italiens, la *nouvelle captivité de Babylone*, qui dura soixante-dix ans comme la première, mais où les captifs ne furent pas, comme Daniel, élevés en dignités, et constitués seigneurs sur les provinces de Nabuchodonosor.

Philippe le Bel, dès l'an 1307, réclamait la flétrissure de la mémoire de Boniface VIII et la condamnation des templiers. Cet ordre, corrompu par ses richesses, était devenu terrible par sa puissance, et, depuis qu'il ne servait plus à la défense de la chrétienté, il semblait menacer les rois. Ses vastes possessions répandues. dans toute l'Europe, divisées en provinces, chacune gouvernée par un prieur, de Castille, d'Aragon, de Portugal, de France, d'Auvergne, de Normandie, d'Aquitaine, de Provence, d'Angleterre et d'Allemagne, affranchies de toute juridiction civile et ecclésiastique, ne reconnaissant pour chef que le grand maitre, tous ces biens, tous ces privilèges, formaient des États indépendants dans les États. On croyait facilement que leurs emblèmes mystérieux et leurs cérémonies secrètes avaient quelque chose d'impie et d'idolâtrique, et dans les procédures qui suivirent, il y eut des aveux ai précis et si libres qu'il est difficile d'admettre l'innocence de l'ordre entier. Ce qui a fait illusion dans ce procès, et ce qui entretient encore l'incertitude sur la justice de la condamnation des templiers, c'est le caractère odieux de Philippe le Bel leur ennemi et la rapacité dévorante dont il convoitait leurs biens : car ce fut lui qui commença, arrêtant tous les chevaliers qui se trouvaient dans son royaume. Une bulle, du 22 novembre 1307, ordonna une arrestation pareille dans tous les États chrétiens ; le grand maitre Jacques de Molay, et quatre dignitaires de l'ordre, interrogés par le pape sans qu'on les mit à la torture, se reconnurent coupables d'impiétés, et protestèrent qu'ils disaient vrai en s'accusant. Une autre bulle (1388) envoya à l'empereur, aux rois, aux archevêques, l'annonce d'un concile général, et les différents chefs d'accusation sur lesquels les prisonniers devaient être interrogés.

Philippe le Bel n'avait pas trouvé dans Clément V autant de docilité qu'il en attendait. Le pontife avait renvoyé au prochain concile le jugement de Boniface VIII ; il avait promis de faire élever à l'empire Charles de Valois, et secrètement il avait averti les électeurs de choisir un autre empereur ; il manifestait la volonté de défendre les droits pontificaux ; il frappa de ses sentences les Vénitiens qui prétendaient acquérir par une vente la ville de Ferrare, cédée à l'Église ; enfin, il semblait vouloir employer la justice dans le jugement des templiers. Aussi Philippe le Bel

procédait à sa manière, arrachait des aveux par la torture, ou faisait périr les opiniâtres dans les tourments. De leur côté, Édouard Ier d'Angleterre avait mis les chevaliers en prison, Charles II de Naples avait fait brûler tous les chevaliers provençaux. Tandis que l'archevêque de Compostelle déclarait à Salamanque les templiers innocents, un synode de Paris en condamna cinquante-cinq au feu comme relaps.

Un concile général s'ouvrit à Vienne (en Dauphiné), le 16 octobre 1311, et fut averti qu'il avait un triple but : une croisade la réforme des membres de l'Église, et la condamnation des templiers. Philippe le Bel eut de quoi s'étonner lorsque, dans la première séance, le pape, au lieu d'examiner les crimes prétendus de Boniface VIII, déclara que Benoît Caetano avait été légitime pasteur de l'Église, et qu'il était mort catholique. Lorsque, après un intervalle de cent soixante-neuf jours, la seconde séance fut ouverte, le roi ayant pris place, le pape lui fit communiquer cette décision ; deux chevaliers catalans se présentèrent armés, déclarant qu'ils étaient prêts à défendre la mémoire de Boniface VIII, et le concile décréta que les actes du roi de France contre un pape ne prouvaient pas la culpabilité de celui-ci. Mais le roi de France fut dédommagé par la suppression des templiers, prononcée dans cette session, et par la bulle *Ad providam Christi vicarii*, qui réservait au pape le jugement de quelques-uns, et renvoyait les autres devant les synodes provinciaux, donnait l'absolution et des rentes sur les biens de l'ordre aux chevaliers qui avaient abjuré leurs erreurs et livrait les relaps à la justice séculière. Le concile, après avoir publié une croisade, et rédigé quelques décrets sur les ordres monastiques, fut dissous dans la troisième séance, le 3 mai 1312. Trois jours après, une bulle transmit aux hospitaliers tous les biens-fonds des templiers, pour entretenir une flotte de cent vaisseaux contre les Turcs ; en France les biens-meubles des condamnés furent partagés entre le pape et Philippe le Bel ; la maison du prieur de la province de France, le *Temple de Paris*, devint la propriété du roi ; elle a été la prison de Louis XVI.

La captivité des papes à Avignon ne leur enlevait pas leur puissance sur l'État ecclésiastique, ni la suzeraineté sur le royaume de Naples. Les rois de France ne prétendaient que faire exercer l'autorité pontificale à leur profit ; ils voulaient même conserver aux papes cette suprématie temporelle qui avait commandé aux rois et aux peuples, et, en dirigeant les actes des pontifes, imposer ainsi leur propre volonté au monde. Le XIVe siècle, comme les deux précédents est rempli de ces actes solennels

qui jugent les rois, les reconnaissent ou les déposent, et qui sanctionnent ces sentences politiques par l'excommunication. Mais, le roi de France apparaissant derrière les papes choisis par lui, quelquefois achetés, toujours obéissants par ambition ou par crainte, la suprématie temporelle perdit sa considération, et le grand schisme, la suspendant forcément, lui porta le dernier coup. Au contraire, la seigneurie sur Rome et sur l'État ecclésiastique, si longtemps contestée par les empereurs ou par les factions, s'affermit malgré les troubles que produisit souvent l'éloignement des pontifes, et devint une véritable royauté au milieu du XVe siècle. Quant à la primauté spirituelle du pape sur toute l'Église, elle ne fut altérée ni par la volonté des rois de France, ni par les désordres du grand schisme : elle est immortelle parce qu'elle est divine[2].

Aussi Clément V avait donné (1369) la royauté de Naples à Robert, puîné de Charles II, au préjudice du Hongrois Charobert qui avait pour lui le droit de représentation. Il avait arraché Ferrare aux Vénitiens, en appelant contre ces excommuniés les rois d'Aragon, de Naples, de Sicile, les princes d'Acarnanie, d'Achaïe, de Tarente, et il maintint son interdit pendant quatre ans. Il permit à l'empereur Henri VII de se faire couronner à Rome, et l'excommunia pour avoir menacé le roi de Naples. Ce fut son dernier acte. Ses commissaires venaient de juger à Paris, et de condamner au feu comme relaps, le grand maitre des templiers Jacques de Molay et un Grand dignitaire de l'ordre, qui tous deux avaient rétracté leurs premiers aveux. On raconte qu'au milieu des flammes le grand maître cita à comparaître devant Dieu le pape dans quarante jours, et le roi de France dans un an. Clément mourut en effet le 20 avril 1314, et Philippe le Bel le 29 novembre.

Jean XXII fut élu par le conclave de Carpentras transféré à Lyon. Ce pontife, qui laissa en mourant de grands trésors, commença le démêlé des papes avec l'empereur Louis de Ravière. Il refusa de reconnaitre ce prince, réclama pour lui-même le droit de nommer un vicaire impérial pendant la vacance de l'empire[3], et, en 1323, un premier acte, appelé procès, qui déposait l'empereur. Tandis que celui -ei en appelait à un concile génerai, Jean XXII, le roi de France Charles IV, et le roi de Naples Robert, cherchaient ensemble de quelle manière ils feraient passer l'empire à un prince français. Louis de Bavière ayant résisté à deux autres procès, et s'étant fait couronner à Rome par des laïques (1328), le couronnement fut cassé par le pape. Enfin, comme il offrait d'abdiquer, Jean XXII refusa de croire à ses intentions, et publia contre

lui l'aggravation qui parut à toute l'Allemagne une offense nationale. Benoît XII succéda à Jean XXII (1334) ; il protesta d'abord de son indignité, renvoya dans leurs diocèses tous les prélats qui grossissaient la cour d'Avignon, et abolit plusieurs usages par lesquels Jean XII amassait de l'argent. Il disait au roi de France : Si j'avais deux âmes, j'en donnerais une pour vous, mais je n'ai qu'une âme, et je dois la sauver. Cependant, plus timide que son prédécesseur, il fut moins libre encore ; il voulut se réconcilier avec Louis de Bavière, et ne put en obtenir la permission. Les cardinaux français s'y opposaient, le roi de France vint lui-même à Avignon ; Benoît XII répondit aux ambassadeurs impériaux que le repentir de leur maitre n'était pas sincère ; une autre fois il dit, en pleurant, que les menaces du roi de France l'empêchaient d'absoudre l'empereur (1338). L'Allemagne frappée de l'interdit, depuis 1324, respecta moins dès ce moment les censures de l'Église ; à Francfort les états osèrent lever l'interdit de leur seule autorité ; les électeurs formèrent à Rense la première *union électorale* ; et une constitution sur l'indépendance de l'empire qui refusa au pape le droit de confirmer l'empereur. Cet acte inouï d'un interdit levé par des laïques ne s'exécuta qu'en partie ; en plusieurs lieux les prêtres ne cédèrent qu'à la violence populaire.

Benoît XII, pour sortir d'esclavage, avait voulu transférer son siège en Italie ; mais il n'avait trouvé aucune ville qui pat le recevoir. L'État de l'Église, depuis l'absence des papes, avait perdu l'unité et le repas. Les vassaux les plus puissants avaient réclamé leur indépendance, ou saisi l'autorité dans les villes municipales. A Ravennes, les Polentani gouvernaient sous un titre républicain, et avec l'assurance de l'hérédité depuis 1326. Les Malatesta dominaient à Rimini ; les Montefeltri à Urbin et à Spolète ; les Manfredi à Faenza ; les Vico à Viterbe les Colonna dans un bourg de la campagne de Rome. Les Ursini, puissants dans Rome même, étaient chefs des Guelfes[4]. Rome avait un sénateur annuel, et son conseil municipal des *caporioni*. Un légat paraissait dominer toutes ces dominations au nom du pape, mais au fond l'autorité du pape était à peine reconnue. Clément VI, successeur de Benoît XII (1342), acheva la ruine de Louis. de Bavière, et essaya d'abaisser les vassaux de l'État ecclésiastique. Il s'allia avec le roi Jean de Bohême, profita du mécontentement des électeurs, prononça les plus formidables imprécations contre le Bavarois, et fit élire Charles de Moravie qui avait d'avance renoncé aux droits impériaux sur Rome ; mais en même temps,

Rome faillit lui être enlevée tout à fait par un nouveau tribun, Colas de Renzo, vulgairement appelé Rienzi.

Cet homme, fils du cabaretier Renzo (Laurent) et d'une blanchisseuse, avait beaucoup lu l'histoire des anciennes républiques. Il avait de l'éloquence, de celle-là surtout qui entraîne les masses populaires. Membre d'une ambassade qui vint prier Clément VI de reporter son siège à Rome, il harangua le pontife, et mérita l'admiration de Pétrarque. Dans Rome, Rienzi rassemblait le peuple autour des monuments de l'ancienne gloire romaine, et l'excitait par le souvenir du passé à se montrer digne de ses pères. Pour revenir à cette gloire, il fallait forcer au repos les barons romains, et renverser ces forteresses qu'ils avaient bâties et que défendaient des brigands. Enfin, un jour, au Capitole, il osa leur lire un règlement pour le *rétablissement d'un bon État*. Le peuple, émerveillé de ses promesses l'investit du pouvoir suprême, chassa les barons hors de la ville, et le vicaire du pape à Rome s'étant, prêté à la révolution, Rienzi et ce vicaire furent déclarés tribuns du peuple (1347).

Pétrarque célébra le premier cet heureux changement[5] ; l'Europe, et surtout les hommes de lettres, admirèrent sur parole. Rienzi concevait dans sa pensée une république universelle, où le monde devait entrer, et dont Rome serait le centre. Calao le sévère et le clément, le libérateur de Rome, le zélé pour le bien de l'Italie, l'ami du monde, le tribun auguste, tels étaient les titres dont il se parait, et dont il effraya Pérouse et Arezzo qui lui envoyèrent des ambassadeurs. Il faisait déjà le maitre du monde, citait à son tribunal Louis de Bavière et Charles de Moravie ; compétiteurs à l'empire, les électeurs qui prétendaient au droit de choisir l'empereur, le pape et les cardinaux qui résidaient loin de Rome. Puis, tirant son épée, il en frappa les airs de trois côtés, en disant : Ceci est à moi, ceci est à moi. Et pour qu'on ne doutât pas de sa puissance, il inventait des fêtes, recevait des couronnes, et se baignait, comme un empereur, dans le baptistère du grand Constantin. Mais après une victoire sur les barons de la campagne, le peuple se dégoûta de son tribun, resta insensible à son éloquence et le laissa accompagné de quelques satellites, traverser Rome dans toute sa longueur, du Capitole au château Saint-Ange. Rienzi cessa de régner après sept mois. Il se sauva en Hongrie, auprès du roi Louis le Grand.

Clément VI, comme suzerain et comme pape était le juge naturel de la reine Jeanne de Naples, accusée du meurtre de son époux. Il ne la

condamna pas, faute de preuves, et acheta d'elle la ville d'Avignon (1348) et son territoire. En 1349, il annonça un jubilé pour l'année suivante, réduisant ainsi à moitié l'intervalle d'un siècle ordonné par Boniface VIII ; en 1350, pour reconquérir la Romagne, il créa son parent Hector de Durfort, comte de Romagne, et lui donna dix-huit cents chevaux. L'entreprise ne réussit pas. Jean de Manfredi, seigneur de Faenza, menacé, fut défendu par le plus grand nombre, et les Pepoli, seigneurs de Bologne, pressés par les Florentins, repoussés par le peuple, vendirent leur ville à l'archevêque de Milan Jean Visconti. L'archevêque brava la citation de Clément VI, et tenant une croix d'une main et tirant une épée de l'autre, il dit aux envoyés du pontife : Voilà mes armes spirituelles et temporelles ; par les unes je défendrai les autres. La Romagne et les autres parties de l'État ecclésiastique restèrent donc la possession des tyrans ; une compagnie d'aventuriers commandés par le condottiere Montréal d'Albano y joignit ses ravages, et le peuple de Rome installant au Capitole Jean Cerroni, avec le titre nouveau de recteur, chassait la noblesse, et la rappelait pour l'opposer aux seigneurs des autres villes.

Clément VI étant mort en 1352, Innocent VI, qui le remplaça, nomma le cardinal Albornoz son vicaire dans la haute et dans la moyenne Italie, avec la charge de soumettre la Romagne : et quelque temps après il lui envoya Rienzi, que l'empereur Charles IV avait livré à Clément VI, et dont l'éloquence pouvait être utile. Le plus dangereux ennemi du pape était Jean de Vico qui portait le titre de préfet de Rome, et régnait en maitre sur Viterbe, Orvieto, Trani, Amelia, Marta et Canina. Rienzi, décoré par le pape du titre de sénateur, était vivement attendu et appelé par les Romains ; mais le légat refusait de le laisser partir, si les Romains ne s'armaient pas contre Jean de Vico. Le superbe seigneur succomba ainsi. Le peuple de Viterbe et d'Orvieto révolté, et les Romains unis à Albornoz le dépouillèrent de ses villes qui rentrèrent dans leurs libertés municipales. Rienzi, accordé enfin aux Romains, n'inquiéta pas longtemps par sa puissance l'autorité pontificale : il rétablit l'ordre, mais fit décapiter Montréal, qui l'avait d'abord secouru, et commença par cette ingratitude de s'attirer la haine publique ; il l'augmenta par le meurtre de Pandolfe que tous les Romains estimaient, et quand il fallut soutenir la guerre contre les Colonna, et lever des impôts pour payer ses troupes, le peuple ameuté répondit : Vive le peuple, meure le tyran Colas de Renzo ! Rienzi, abandonné au Capitole, et entouré de flammes, voulut parler du haut d'une fenêtre, et reçut une pierre au bras. Descendu le long d'un drap

sur la terrasse de la chancellerie, on le vit ôter, remettre, puis ôter ses armes, et il disparut. Tandis qu'on le cherchait, il essayait de fuir, enveloppé dans le manteau du portier, et chargé de couvertures, comme s'il revenait du pillage. Mais, devant la dernière porte, un Romain l'arrête, en criant : Où vas-tu ? Alors jetant son fardeau et levant la tête : Je suis le tribun, dit-il. On le saisit, on le conduit au bas de l'escalier du Capitole, au lieu même où il faisait lire les condamnations. Mais ses ennemis rassemblés à l'entour n'osaient le toucher ; les bras croisés sur la poitrine, attendait silencieusement qu'on décidât de sa vie. Enfin, il allait leur parler, quand un boucher le frappa au ventre ; son corps traîné dans les rues fut suspendu à la porte d'une boucherie (1354). La présence et les succès d'Albornoz empêchèrent Rome de retomber dans l'anarchie. Le légat, attirant à lui les petits seigneurs, écrasait les plus grands pour contenir ensuite ses propres alliés : il vainquit le Malatesta de Rimini, l'obligea à prêter serment d'obéissance et de fidélité à l'Église, et lui laissa pour douze ans, sous la condition d'un tribut, le gouvernement de la ville ; mais Sinigaglia et Ancône furent remises en liberté sous la haute autorité de l'Église. Maitre du patrimoine de saint Pierre, du duché de Spolète, de la marche d'Ancône, Albornoz réunit dans une diète à Rome (1367) les députés des villes de l'Église, et il rédigea les *constitutions Eugubiennes*. Toute la Romagne était soumise en 1359. L'année suivante, Jean Visconii de Oleggio, seigneur de Bologne, rendit cette ville, que Les Visconti abandonnèrent pour toujours en 1364.

Cette conquête, qui n'était qu'une restitution, était respectée par les empereurs. Chartes IV, selon la promesse qu'il avait faite à Clément VI, n'avait passé à Rome que le jour de son couronnement ; l'empire cédait enfin la place aux pontifes. Mais, au delà des Alpes, des humiliations d'un genre nouveau avaient affligé la vieillesse d'Innocent VI. Les *grandes compagnies*, les *tard-venus* ayant assailli le territoire d'Avignon, avaient pillé les églises et les maisons, brûlé ce qu'ils ne pouvaient emporter, et tué les habitants. Le pape, sans défense avait inutilement prêché la croisade, en les excommuniant. Ils auraient pillé son palais, et maltraité ses cardinaux, si on ne leur eût proposé la guerre en Italie, au nom du marquis de Montferrat, contre les seigneurs de Milan. Urbain V, élu pape en 1362, fut invoqué par les princes italiens, ennemis de Bernabos Visconti, et ligués contre sa puissance[6]. Il excommunia l'ambitieux conquérant, mais sans l'effrayer ni l'abattre, car lui-même comme son prédécesseur, il était en proie à des ennemis plus voisins. Une autre bande d'aventuriers s'approcha encore d'Avignon en 1367 ; elle

avait à sa tête ce chef de bandes français, qui s'appelait Bertrand Duguesclin, et que le roi Charles V attacha plus tard à ses intérêts par le titre de connétable. Trente mille hommes se répandirent dans le comtat. Que voulez-vous ? leur dit un cardinal envoyé à leur rencontre. Ce sont, répondit le chef, trente mille croisés qui vont faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne ; ils demandent l'absolution et 200.000 florins. Il ajouta encore : Il y en a beaucoup qui d'absolution ne parlent pas et bien mieux aiment l'argent. Il fallut payer la somme exigée, aux dépens du trésor pontifical. Cette injure, les instances des Italiens qui rappelaient le pape en Italie, la soumission de Rome, les promesses des empereurs, décidèrent Urbain V à quitter Avignon.

Tel fut le premier essai de délivrance. Lorsque la cour de Charles IV apprit que le pape avait donné rendez-vous à l'empereur en Italie, elle s'émut, elle députa Nicolas Oresme pour retenir la papauté en France. Mais comme elle ne pouvait employer la force, Urbain V partit. Toutefois les soixante-dix années n'étaient pas écoulées. Les efforts de Charles IV ne changèrent point les choses en Italie ; les sentences pontificales ne réduisaient pas les Visconti au repos ; les cardinaux préféraient le séjour d'Avignon. Quoiqu'il eût été reçu à Rome comme un sauveur, et que l'empereur de C. P. fût venu dans cette capitale de l'Église abjurer le schisme des Grecs, Urbain V retourna en France, et mourut dans Avignon. Mais Grégoire XI, son successeur (1370), quoique né en France, d'une noble famille de l'Anjou, était destiné à rétablir la papauté à Rome. Il s'efforça sans succès de faire conclure la paix entre la France et l'Angleterre ; rebuté par Charles V et Édouard III, il parla de pacification aux autres princes de l'Europe qui n'écoutèrent pas davantage. Il forma une ligue contre les Visconti, qu'il excommunia, mais qui ne cédèrent pas. Son légat ayant voulu enlever la terre de Prato aux Florentins, ceux-ci soulevèrent une partie des villes de l'Église ; enfin les Romains menacèrent de faire un antipape, si le pape ne rentrait chez eux. Ainsi la conquête d'Albornoz allait être perdue, un schisme menaçait ; Grégoire XI annonça son départ. Son père, le comte de Beaufort le supplia de rester. Le duc d'Anjou, envoyé par Charles V, lui disait d'un ton hypocrite : Père sainct, vous vous en allez en un pays et entre gens où vous êtes petitement aimé, et laissez la fontaine de foi, et la royaume où l'Église a plus de foi et d'excellence qu'en tout le monde, et par votre fait pourra cheoir l'Église en grande tribulation. Les cardinaux, presque tous Français, ne voulaient pas partir ; il en resta six à Avignon. Mais les lettres pressantes de sainte Catherine de Sienne et de l'infant

d'Aragon l'emportèrent. En septembre 1376, Grégoire XI s'embarqua à Marseille. Le peuple de Rome, par des acclamations prolongées, fit de son entrée dans la ville une pompe triomphale. Le palais de Latran habité par ses prédécesseurs, étant tombé en ruines, le pape résida au Vatican qui commença de s'embellir : On dit cependant que, pressé par les sollicitations des cardinaux français, Grégoire XI voulait revenir en France quand il mourut (1377). Avignon ne devait plus être que la demeure des antipapes.

III

Il ne suffisait pas aux Romains que les papes fussent libres désormais de la puissance d'un prince étranger. lis voulaient un pape italien, que l'amour de son pays obligeât à demeurer à Rome, et dont la présence, contenant les factions, conservât à leur ville sa liberté et sa gloire. Les cardinaux, avant d'entrer au conclave, ayant refusé de s'engager à aucun choix, le peuple qui leur avait signifié sa volonté, chassa la noblesse de la ville, y fit entrer des hommes de la campagne, et les gardes du conclave que les cardinaux choisissaient ordinairement. Quoiqu'ils eussent déclaré qu'une élection arrachée par la violence serait, par cela seul, nulle de toute nullité, des hommes armés pénétrant près d'eux, les menaçaient de *leur faire la tête plus rouge que leurs chapeaux*, s'ils n'élisaient un *pape romain*. Ils étaient seize, onze Français, quatre Italiens, et un Espagnol ; la crainte l'emportant sur l'esprit national, ils se décidèrent pour Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, docteur en droit canon, et estimé pour ses mœurs et sa loyauté. Le peuple de Rome fut content, et dix jours après les cardinaux entièrement libres annoncèrent leur choix à l'empereur, à la reine de Naples, et aux cardinaux demeurés à Avignon. Le nouveau pape porta le nom d'Urbain VI.

Le caractère altier d'Urbain VI déplut d'abord à la reine Jeanne de Naples, et à son quatrième mari Otton de Brunswick ; ensuite aux cardinaux qui s'attendaient à plus de complaisance. Les onze Français, rejoints par trois Italiens, se réunirent à Anagni, et protestèrent contre l'élection qu'ils avaient faite cinq mois plus tôt. Soutenus par un corps d'aventuriers, et certains de la protection de Jeanne, ils vinrent à Fondi, et là ils choisirent pour pape Robert de Genève, évêque de Cambrai,

Français comme eux, et qui accepta sous le nom de Clément VII. Le pape Urbain VI siégeait libre à Rome, l'antipape s'établit à Avignon, dans la maison de servitude, pour vendre au duc d'Anjou les biens et la dignité du clergé de France. Alors la chrétienté se divisas ; le royaume de Naples, excepté la reine et son mari ; la Sicile, l'Allemagne, la Hongrie, l'Angleterre, le Danemark, la Suède, les chevaliers teutoniques, la Pologne, les provinces septentrionales des Pays-Bas, se soumirent à l'obédience d'Urbain VI. Le roi de France, par les conseils de l'université de Paris, se déclara pour le schisme et pour l'antipape, et fut imité par l'Écosse son alliée, par la Savoie, le Portugal et la Lorraine ; enfin par l'Aragon et la Castille qui d'abord avaient hésité. Ainsi se forma pour un demi-siècle le grand schisme d'Occident ; Urbain VI ayant favorisé Charles de Duras, le vainqueur de Jeanne de Napier, Clément VII essaya de livrer les biens de l'Église aux ennemis d'Urbain, et, formant un royaume de la Romagne, de la Marche d'Ancône et du duché de Spolète, sous le nom de *royaume d'Adria*, il en déclara investi Louis Ier, comte d'Anjou. Ce fut la première lutte entre le pape et l'antipape.

Le royaume de Naples et les prétentions de ses rois ajoutèrent au schisme un autre mal : Urbain VI ne put faire prévaloir ses droits de suzerain contre le jeune Ladislas ; Boniface IX, qui remplaça Urbain à Rome (1389), reconnut Ladislas, et l'aida à vaincre les Angevins. Quant aux affaires du schisme, il ne put amener Clément à une abdication, quoiqu'il lui promit le rang de premier cardinal et le titre de légat en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal. Les partisans Français de l'antipape voulaient même porter leurs lances au delà des Alpes pour chasser Boniface IX ; la folie du pauvre Charles VI y mit obstacle ; mais à la mort de Clément ils choisirent pour le remplacer Pierre de Luna, qui s'appela Benoît XIII. C'était un Aragonais, le plus opiniâtre des cardinaux, incapable de jamais céder, et qui les fit bientôt repentir de son élection ; car l'université de Paris rougissait d'un schisme dont les Français étaient la cause. Charles VI, d'accord avec le roi d'Aragon, assembla un synode, et sur son avis envoya proposer à Pierre de Luna son abdication. Les ambassadeurs demeurèrent à Avignon du 22 mai au 8 juillet, le suppliant chaque jour d'abdiquer ; il n'abdiqua pas. Charles VI s'entendit avec l'empereur Wenceslas pour demander au pape et à l'antipape leur démission. Benoît ne céda pas : un synode de Paris lui enleva le droit de conférer les bénéfices du royaume, et lui refusa même l'obéissance. Benoît, leur élu ne céda pas, mais fit venir des troupes de l'Aragon. Le cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, le supplia encore ;

Benoît avait des vivres, il s'enferma dans son palais et y soutint un siège de quatre mois. On l'avait réduit pourtant par la famine ; il faisait semblant d'être plus traitable, et on le retenait dans son palais, d'où il promettait de ne pas sortir que la paix de l'Église ne fût rétablie. Mais en 1403 il trouva le moyen d'échapper, rejoignit des troupes rassemblées pour lui par ses amis, força ses cardinaux qui l'avaient abandonné à recevoir leur pardon à ses pieds, et obtint du roi de France une ordonnance nouvelle qui le reconnaissait pour pape.

Innocent VII, successeur du pape légitime Boniface IX, avait promis d'abdiquer si Benoît en voulait faire autant. Mais son règne de deux ans fut troublé par la faction des Colonna, et par les efforts du roi de Naples Ladislas ; celui-ci s'empara deux foie de Rome agitée, mit des troupes dans le château Saint-Ange, et ne recula que devant l'excommunication, Grégoire XII (1406), selon la promesse avait faite aux cardinaux avant son élection, écrivit Pierre de Luna, appelé Benoît XIII *dans ce malheureux schisme par quelques peuples*, qu'il était prés à abdiquer si Pierre voulait abdiquer aussi. Benoît répondit qu'il voulait bien si Grégoire XII commençait. Cependant le clergé de France et les universités rie protégeaient plus Genet. Un traité conclu a Marseille entre le pape et l'antipape promettait une réunion prochaine, lorsque le roi Ladislas s'empara de Rome, de concert avec Grégoire XII, sous prétexte de rétablir l'empire romain. Grégoire se crut fort ; il créa de nouveaux cardinaux pour s'assurer une élection nouvelle quand les deux abdications auraient été données. Alors ses anciens cardinaux le quittèrent !, et, réunis à Pi sel en appelèrent à un concile général. Benoît, par une bulle violente qui condamnait d'avance ce concile, sépara de son parti les cardinaux avignonnais, qui se réunirent aux Romains. Le pape les traita tous d'apostats, et convoqua lui-même un concile à Udine, dans le Frioul ; Benoît en assemblait un autre. Mais vingt-deux cardinaux, quatre patriarches, vingt-six archevêques, quatre-vingts évêques, les représentants de deux cents évêques, quatre-vingt-sept abbés, les représentants de deux cents abbés, et les députés des universités de Paris, de Toulouse, Orléans, Angers, Montpellier, Bologne, Florence, Prague, Cologne, Oxford, etc., se réunirent à Pise (25 mars 1409), Grégoire XII ne manquait pas d'arguments contre cette réunion : Le pape seul, disait-il, pouvait convoquer un concile, ou, en son absence, l'empereur comme avoyer de l'Église. Or, le concile de Pise n'était convoqué ni par l'empereur, ni par le pape siégeant à Rome, ni même par Benoît que depuis longtemps une partie de l'Église avait prétendu reconnaître pour

pape. Le concile de Pise prononça cependant ; déclara Grégoire XII et Benoît contumaces, et mit en leur place l'archevêque de Milan, Pierre Philargus qui avait autrefois mendié son pain dans l'île de Candie, et qui prit le nom d'Alexandre V. Il jura l'engagement de réformer l'Église, condamna quelques abus, et, ne pouvant entrer dans Rome, occupée par Ladislas, où l'on ne voulait reconnaître que le pape Grégoire XII, il siégea à Pistoïa.

L'empereur Robert avait bien prévu que l'assemblée de Pise ne ferait que du mal ; il y eut trois hommes alors qui se prétendirent papes. Alexandre étant mort (1410), Balthazar Cossa se fit élire, et s'appela Jean XXIII, il fut reçu à Rome, d'où les Florentins avaient chassé Grégoire XII, gagna le roi de Naples, qui le protégea d'abord, puis le chassa à son tour, et l'obligea de fuir a Bologne.

L'empereur Sigismond offrit son intervention, mais en réclamant la tenue d'un concile général, ainsi qu'Alexandre V l'avait promis. Jean XXIII disputa longtemps sur le lieu, et, après d'inutiles efforts pour obtenir une ville de Lombardie, il indiqua la ville impériale de Constance ; lui-même se mit en route, mais agité de sombres pressentiments (1414). Quand il eut passé la ville de Trente, son bouffon lui dit : *Saint père, qui passe Trente perd*. Son équipage versa sur une montagne du Tyrol : De par le diable, dit-il, je suis à bas ; j'aurais mieux fait de rester à Bologne ! Enfin, apercevant de loin la ville de Constance : Je vois bien, que c'est ici la fosse où l'on prend les renards. Toutefois il se lia avec Frédéric d'Autriche, qui se chargea de sa sûreté.

Ici du moins il y avait quelque apparence de régularité. Le concile était convoqué par un homme qu'une partie de l'Église reconnaissait pour pape. Les trois patriarches d'Aquilée, de G. P. et d'Antioche, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés, des députés des plus célèbres universités, arrivèrent successivement. Gerson, Pierre d'Ailly, s'y faisaient remarquer ; puis l'empereur Sigismond, Frédéric d'Autriche, l'électeur de Saxe, l'électeur palatin, le duc de Bavière. Les suites nombreuses de tous ces personnages formaient une masse de cent cinquante mille étrangers dans la ville et aux alentours. Un contemporain y compta malicieusement trois cent quarante-six comédiens et jongleurs, et d'autres métiers bien moins honorables encore, qui ne font pas l'éloge du concile.

On devait prononcer sur le schisme, sur l'hérésie de Jean Hus, sur la réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres. Le concile était divisé en quatre nations, l'italienne, la germanique, la française et l'anglaise. On décida que dans les séances solennelles on voterait non par tête, mais par nations, ce qui donnait à chacune la même puissance, quel que fût le nombre de ses membres ; et l'on admit au droit de voter un certain nombre de prêtres choisis parmi les plus savants. Il avait été décidé que l'abdication des trois compétiteurs était le seul moyen de terminer le schisme, et Jean XXIII, après une longue hésitation, avait enfin promis de se démettre, si les autres se démettaient. Comme on le soupçonnait de peu de sincérité, on le surveillait avec soin. Mais son ami Frédéric d'Autriche ayant donné le spectacle d'un tournoi dans les environs de Constance, tandis que tous étaient tournés vers ce plaisir, Jean XXIII, travesti en postillon s'échappa au galop, et atteignit Schaffhouse. La surprise et l'embarras furent grands à ce coup inattendu. Mais Gerson les rassura ; il leur fit un long discours pour établir que l'Église assemblée en concile œcuménique est supérieure au pape, et peut se réformer sans le pape. Le concile approuva cette doctrine, sans laquelle il était à l'instant dissous doctrine si singulière que !es cardinaux, avertis des opinions de Centon, n'avaient pas voulu entendre son discours, et que l'archevêque de Florence, chargé de lire cette décision clans la quatrième séance solennelle, en passa sous silence la moitié, et que le tout ne fut promulgué que dans la cinquième.

Les membres du concile n'étaient pas convaincus de la vérité de leur décision. Ils n'osaient rien faire pendant l'absence de celui qu'ils avaient appelé pape. Pour le forcer à revenir, parce qu'ils ne pouvaient se passer de lui, ils le menaçaient de le juger ; ils le citaient d'abord, comme coupable d'hérésie, de schisme, dé mauvaise administration, et lui assignaient un délai de neuf jours. Comme il ne comparut pas, ils n'osèrent faire autre chose que de le suspendre, Puis ils se mirent à examiner les accusations portées contre lui ; enfin, lorsque leurs commissaires l'atteignirent et le tinrent sous lionne garde, ils attendirent qu'il ne fût soumis lui-même à leur jugement pour prononcer sa destitution et briser son sceau et ses armoiries. Venaient ensuite les prétentions de Grégoire XII,- mais celui-ci, qui avait à soutenir de véritables droits, aima mieux céder en abdiquant. Il ne restait que Pierre de Luna : Sigismond alla lui-même à Narbonne pour fléchir l'indomptable ; rien ne réussit ; Benoît, retiré à Peniscola, abandonné du roi d'Aragon excommunia le genre humain, et les Aragonais en

particulier. Les Espagnols se réunirent alors à l'assemblée de Constance, où ils formèrent la cinquième nation, et le concile, méprisant la résistance de Benoît, le déclara incorrecte et destitué. On ne s'inquiéta pas davantage des nouveaux anathèmes prononcés par lui, et quand il fut mort, les quatre cardinaux qui lui restaient fidèles ayant voulu faire un pape personne ne soutint leur élu.

Ce n'est qu'à la trente-septième séance générale-que Remit XIII fut condamné. Dans l'intervalle Le concile avait jugé l'hérétique Jean Hus et son disciple Jérôme de Prague.

De toutes les hérésies qui se firent jour dans le XIVe siècle, celle qui devait éveiller les passions les plus ardentes, et se reproduire avec le plus de succès au seizième, avait commencé en Angleterre par l'enseignement de Jean Wiklef docteur en théologie à Oxford. Wiklef avait traduit l'Évangile eu langue vulgaire, et prêché contre les mœurs corrompues du clergé, contre la suprématie du pape, les vœux monastiques, le culte dus saints, et le célibat des prêtres, proposant ainsi de substituer la licence à la corruption qu'il attaquait. Il était mort en 1384, mais ses écrits ayant passé la mer, furent avidement reçus en Bohème. Jean Hua, prédicateur de l'université de Prague, ne les lut pas en vain, Il avait déjà attaqué les indulgences promises aux pèlerins du jubilé ; il accepta la doctrine du prêtre anglais, et, trouvant de l'opposition dans les trois nations étrangères de l'université de Prague, la polonaise, la bavaroise et la saxonne., il fit décréter que dans Les délibérations ces trois nations .réunies n'auraient qu'une voix, et la nation bohémienne trois voix à elle seule. Débarrassé par là de vingt-quatre mille étudiants qui abandonnèrent Prague, il fut élu recteur, renouvela Arnold de Brescia et sa doctrine des politiques, prêcha opiniâtrement malgré la défense de son archevêque, et fut enfin cité à Rome par Jean il résista encore. Jean XXIII ayant promis des indulgences à tous ceux qui s'armeraient contre moisi, Jérôme de Prague brûla publiquement la bulle au pied d'un gibet. L'interdit fut jeté sur Prague, et le concile de Constance étant assemblé, Sigismond ordonna a Jean Hus de s'y rendre sons la garantie d'un sauf-conduit. Dès qu'il Fut arrivé, comme il ne pouvait mettre un frein a sa langue, et qu'il prêchait sa doctrine dans la maison où il logeait, il fut arrêté par ordre de Jean XXIII. Interrogé par le concile, il reconnut comme siennes plusieurs propositions extraites de ses écrits, protesta qu'il les croyait vraies, et qu'il mourrait plutôt que de trahir la vérité. Son jugement prononcé dans la quinzième séance le livra, comme hérétique

manifeste et opiniâtre, au bras séculier. Jean Hus fut brûlé à la porte de la ville ; Jérôme de Prague, qui d'abord avait refusé d'entrer à Constance, puis r avait été conduit enchaîné, se repentit d'avoir rétracté ses erreurs, et déclara qu'il professerait jusqu'à la mort les doctrines de Wiklef et de Jean Hus. Il fut brûlé à la même place que son maitre, faisant voir à sa dernière heure la fermeté d'un stoïcien.

Cependant)e concile durait depuis trois ans ; les réformes annoncées ne se faisaient pas, et maintenant que l'abdication de Grégoire II, la déposition de Jean XXIII et de Benoît XIII, laissaient vacant le siège pontifical, les cardinaux et les Italiens réclamaient avant tout l'élection d'un nouveau pape. La majorité, en finissant par consentir à cette demande, s'empressa cependant de décréter que la réforme aurait lieu après l'élection, et détermina dix-huit objets sur lesquels cette réforme s'étendrait. Ce décret ne s'attaquait absolument qu'à la puissance du pape ; les seul abus que les évêques du concile voulussent détruire, c'étaient les usages qui subordonnaient leur puissance et leurs bénéfices à l'autorité pontificale. Ainsi, on devait retrancher les *réserves du siège apostolique*, par lesquels les papes se réservaient la disposition de certains bénéfices devenus vacants ; les *annates* ou redevance annuelle payée au Saint-Siège, pour tout bénéfice qui rapportait plus de 24 ducats ; le *fructus medii temporis* ou le droit du pape de percevoir les revenus des bénéfices pendant les vacances, les *grâces expectatives* qui disposaient par avance d'un bénéfice. On devait régler encore les appela en cour de Rome, les offices de la chancellerie romaine, le nombre, les qualités des cardinaux, les indulgences et les Mmes. Le concile se proposait donc de limiter la puissance du chef de l'Église, mais il avait décidé que d'abord on choisirait un pape. Le concile eut beau adjoindre aux cardinaux six prélats de chaque nation, et opposer ainsi trente voix aux vingt-trois cardinaux, afin de s'assurer un pape docile a ses desseins, la précaution fut perdue : Otton Colonna, reconnu pape sous le nom de Martin V, annonça la volonté d'être le seul maître, et il le fut.

Dès le lendemain de son élection, Martin V consacra plusieurs usages que le concile avait appelée abus. Il fit lire ensuite une bulle où il déclarait illégitimes et illicites tous les appels interjetés du pape à un concile ; il fit un concordat avec l'empereur, un autre avec les Anglais, par lesquels il conservait la confirmation des évêques élus, la collation de la moitié des autres bénéfices, et une partie des annates. Il publia sept décrets pour satisfaire au désir tant de fois exprimé d'une réforme ;

conformément au décret de la trente-troisième science, qui ordonnait une convocation fréquente de conciles, il régla que dans cinq ans un concile s'assemblerait à Pavie ; enfin, dans la quarante-cinquième séance (22 avril 1418), il déclara le concile de Constance dissous, et prit lui-même la route de l'Italie.

De même que l'élection de Martin V avait mis fin au schisme, ainsi l'entrée de ce pontife en Italie devait rendre à la papauté son autorité sur l'État ecclésiastique. Le *condottiere* Braccio de Montone ne put conserver sa principauté, créée par la violence, dont Pérouse était le chef-lieu, et la reine de Naples, Jeanne II, héritière de Ladislas, rendit Rome, Ostie et Civita-Vecchia. Mais l'Église avait encore à redouter la doctrine de Jean Hus, et l'Allemagne les ravages des *hussites*. Un professeur de Prague, Jacob de Misa ou Jacobel, réclamait, sous peine de sacrilège, l'usage du calice pour les laïques dans la communion. Le concile de Constance avait condamné cette doctrine ; mais la mort de Jean Hus et de Jérôme exaspérant leurs disciples, Nicolas de Hussinecz les réunit sur la montagne de Hradistie, leur fit haïr davantage encore le culte et le clergé catholiques, et bientôt, Jean Ziska, ayant ordonné à chaque hussite de se bâtir une maison sur la montagne, la ville de Tabor s'éleva comme leur forteresse ; ils s'appelaient jusque-là *calixtins*, ils prirent le nom de *taborites*. Ziska entra dans Prague (1419), et jeta par les fenêtres le bourgmestre et treize sénateurs ; Wenceslas en mourut de peur. L'empereur Sigismond, son frère, devant lui succéder au trône de Bohème, les *taborites*, qui le haïssaient pour avoir livré Jean Hus, s'emparèrent de la plus grande partie de la ville de Prague, et sortirent pour dévaster les terres des seigneurs catholiques ; l'hérésie devenait en même tempe une guerre civile et politique.

Sigismond fit périr à Prague vingt-trois rebelles et permit le jugement d'un hussite par un légat. Aussitôt Prague, de nouveau révoltée, se confédéra avec d'autres villes ; assiégée par le roi, elle lui envoya quatre articles qu'il ne put accepter : La parole du Seigneur sera prêchée librement ; la communion sera administrée sous les deux espèces ; le clergé sera dépouillé de toutes ses possessions ; tous les péchés mortels commis publiquement seront châtiés comme dignes de mort. Lorsque Sigismond se fut retiré, les taborites changèrent ces articles en douze autres, qui punissaient de mort tout péché mortel, y compris l'oisiveté et l'usage des habits de drap fin. Le Morave Loquis attendait la prochaine venue de J.-C. sur la terre, et la sanctification du monde par le sang des

infidèles versé sans pitié. Ziska cependant parcourait le pays, renversant les édifices sacrés ; les hussites, déposant Sigismond appelaient le neveu du roi de Pologne ; le roi déposé, vaincu complètement à Deutschbrod, malgré son armée de soixante mille Hongrois, Autrichiens et Moraves, perdait cinq cents chariots, et Ziska, effrayant de ses menaces les hussites modérés, régnait à Prague, bravait l'Église et l'empire, et les offres de Sigismond, et les décrets du concile de Sienne assemblé par Martin V.

La mort de Ziska (1424) divisa les hussites. Les uns gardèrent le nom de *taborites*, sous Procope le Tondu, surnommé *le Grand* ; d'autres, ne trouvant personne digne de remplacer Ziska, se firent un conseil administrateur, et s'appelèrent *orphanites* (orphelins). Un troisième parti, qui tenait ses réunions sur une montagne qu'ils surnommaient *Oreb*, s'appela *orébites*, les *calixtins* de Prague étaient le quatrième parti. Mais tous se réunissaient contre les *Philistins*, les *Iduméens*, les *Moabites* ; c'est ainsi qu'ils désignaient la Silésie, la Moravie et l'Autriche. Ils échappèrent, en 1426, aux efforts d'une croisade prêchée par Martin V ; en 1427, à quatre armées que l'Allemagne envoyait par quatre points ; en 1431, à une réunion de quatre-vingt mille hommes, dernier effort des Allemands qui s'étaient imposé une capitation générale, sans distinction d'état ni de sexe. On pouvait désespérer de les soumettre jamais, lorsque la mort de Martin V, l'élection d'Eugène IV, et l'ouverture du concile de Bâle, renouvelèrent pour l'Église les embarras de Constance (1431).

Si le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague n'avait pas anéanti leur doctrine, ni fait obéir leurs partisans, la guerre déclarée à la puissance pontificale, à l'occasion du grand schisme, avait bien été suspendue, mais non terminée par la fermeté de Martin V. Eugène IV, le jour même de son intronisation, s'était engagé par une bulle à réformer la cour de Rome dans son chef et dans ses membres, aussitôt que les cardinaux l'exigeraient, à tenir des conciles quand les cardinaux le voudraient, à laisser aux cardinaux la moitié des revenus de l'Église, à ne faire ni guerre ni alliance sans le consentement des cardinaux ; il assurait enfin aux cardinaux, à la mort du pape, l'administration des villes et des châteaux dont chaque cardinal avait la garde. Tandis que, par cette faiblesse, il livrait l'autorité pontificale à une aristocratie d'un genre nouveau, le concile convoqué par Martin V à Bâle, se réunissait lentement ; il devait être présidé par le cardinal Julien Césarini, alors occupé à diriger les quatre-vingt mille Allemands contre les hussites, et

dont l'arrivée à Bâle, après sa défaite, tourna d'abord l'attention des évêques sur cette guerre de l'hérésie ; on offrit aux hussites d'examiner leurs demandes et leur doctrine.

Jamais peut-être la puissance des papes n'avait été assaillie d'autant de menaces : les hussites, un concile insubordonné, et bientôt l'avidité aventureuse des *condottieri*, tels étaient les périls d'Eugène IV. Mécontent des premières démarches du concile de Bâle, le pape l'avait ajourné à dix-huit mois pour se réunir à Bologne. Les évêques laissèrent le cardinal Julien s'éloigner, et, restant sur leurs siégea, ils proclamèrent de nouveau la supériorité du concile générai sur ie pape. Poussant plus loin, ils sommèrent le pape de se rendre à Bâle dans un délai de trois mois (avril 1432), et, en décembre suivant, menacèrent de procéder contre lui, s'il ne révoquait la dissolution du concile. En même temps, malgré ses ordres, ils s'entendaient avec les hussites ; Procope le Grand et Jean Rokyczana, suivis de trois cents députés, venaient effrayer les habitants de Bâle de leurs hideuses figures (janvier 1433). Pendant un an, le pape refusa de reconnaître le concile, et le concile s'opiniâtra à résister au pape et à prononcer en matière de foi. Il rejeta deux bulles, et ouvrit des conférences avec les hussites. Le résultat fut l'acceptation des quatre *articles de Prague* modifiés : ils promettaient la punition des péchés mortels autant que cela serait possible ; la liberté de la prédication, sauf l'autorité suprême du pape, la communion sous les deux espèces, sans préjudice du dogme qui enseigne que J.-C. est tout entier sous chacune des espèces ; enfin, l'*administration* régulière des biens de l'Église par le clergé. Cette résolution, adoptée sous le nom de *compactata* par le concile, fut acceptée des *calixtins*, qui, depuis ce temps, s'appelèrent *utraquistes* : les *taborites* et les *orphanites*, rejetant cette pacification furent écrasés par leurs anciens amis unis aux catholiques, à la bataille de Bœhmischbrod, et la tranquillité rétablie en Bohême.

En rejetant deux bulles dans le courant de 1433, le concile de Bâle s'était senti appuyé par les événements de l'Italie. Les *condottieri*, licenciés par le duc de Milan, Philippe Marie, après la paix de Ferrare (avril 1433), étaient retombés avec leurs bandes sur l'État de l'Église François Sforza, produisant de prétendues lettres venues de Bâle, occupait la Marche d'Ancône au nom du concile, et Nicolas Forte Braccio, après avoir surpris Tivoli dans le patrimoine de saint Pierre, s'unissait aux Colonna pour menacer Rome. Eugène IV, par une bulle du 13 décembre 1433, révoqua ses autres bulles et reconnut le concile. Quelques mois après (2

mars 1434), il céda à François Sforza, pour sa vie, le vicariat de la Marche d'Ancône, afin de l'opposer à Forte Braccio. Mais Piccinino prenant parti pour ce dernier, Rome fut soulevée, le pape arrêté, et le gouvernement républicain rétabli. Eugène IV trouva un asile à Florence.

Le concile s'était enfin mis à l'œuvre : il rétablissait les élections ecclésiastiques, abolissait les réserves et les annates ; il réglait lotionne de l'élection du pape, et dressait une formule de serment qui subordonnait le pape aux conciles, bornait le nombre des cardinaux à vingt-quatre, et leur allouait la moitié des revenue de l'État ecclésiastique. Il voulait opérer la réunion des deux Églises latine et grecque, et donnait rendez-vous à l'empereur Jean Paléologue mais, les uns voulant le recevoir à Bâle, les autres à Ferrare ou à Udine, le pape approuva ce dernier partit et déclara le concile transféré à Ferrare. Les évêques de Bâle refusèrent d'y venir, et, ne reculant point à la pensée d'un schisme qui les inquiétait beaucoup moins que leurs bénéfices, ils supprimèrent les réserves concernant les bénéfices non électifs, et déclarèrent Eugène IV suspendu, et l'assemblée de Ferrare illégitime. Ils ne furent pas déconcertés par la conduite des électeurs de l'empire, dont ils avaient demandé l'appui, et qui, après s'être déclarés neutres, les exhortaient à plus de condescendance, ils condamnèrent le pape comme hérétique (6 mai 1438). La peste ayant éclaté, le plus grand nombre s'enfuit ; mais les opiniâtres mirent à la place des Fugitifs les reliquaires qu'on put trouver dans la ville, et, dans la trente-quatrième séance, fis déposèrent Eugène IV formellement. Afin qu'on n'en doutât pas, ils formèrent un conclave du seul cardinal qui fût présent, et de trente-deux électeurs choisis entre les évêques, les prêtres et les docteurs. Après sept jours de délibération, ce conclave choisit pour chef de l'Église l'ancien duc de Savoie, Amédée VIII, qui conservait dans sa retraite de Ripaille les habitudes d'une vie mondaine et voluptueuse. Il accepta, et prit le nom de Félix V.

Le concile de Ferrare s'était ouvert le 8 janvier 1438, et dès la seconde séance, l'excommunication avait été prononcée par Eugène IV. contre les évêques de Bâle. L'empereur Jean Paléologue et le patriarche de C. P., Joseph, s'y rendirent ; le concile fut proclamé universel pour la réunion des deux églises. La peste rayant fait transférer à Florence, on continua de discuter sur les points controversés ; le pape fut reconnu pour chef de toute l'Église, et le second rang, donné au patriarche des Grecs ; un acte d'union fut signé (juillet 1438). Quoiqu'on ne pût guère se fier à la

fidélité des Grecs, la fin du schisme d'Orient était une gloire pour Eugène IV, et le dernier acte des évêques de Bâle, ce nouveau schisme d'Occident, leur digne ouvrage, les livrait au mépris qui acheva de les tuer. Ils eurent beau faire couronner leur Félix V, l'Allemagne restait toujours neutre, et le roi de France, Charles VII, refusait de reconnaître *monsieur de Savoie*. Ce n'est pas que les princes ne fussent disposés à profiter des décrets de Bâle, qui, en limitant la juridiction pontificale, livrait aux rois plus de puissance sans contrôle et sans rivalité. L'Allemagne avait fait un choix de réformes sous le nom de *pragmatique-sanction germanique* ; la France fit aussi la *pragmatique-sanction de Bourges*. Les uns et les autres avaient admit le décret qui élevait le concile général au-dessus du pape ; mais le pape n'avait rien approuvé de ces résolutions ; il était rentré dans Rome, et sa fermeté inflexible résistait aux décisions politiques des princes et aux ruses les plus adroites de la diplomatie. L'empereur Frédéric III désirait la convocation d'un nouveau concile ; Eugène IV répondait que tout avait été terminé à Florence. Æneas Sylvius Piccolomini, d'abord secrétaire du concile de laide, maintenant adversaire de cette assemblée que l'empereur n'aimait pas, fut envoyé à Rome, et gagna par ses bonnes marnières la confiance du pape, mais il ne put le décider à convoquer un concile : on apprit, au contraire, avec étonnement que les deux archevêques de Trèves et de Cologne étaient déposés pour n'avoir pas reconnu Eugène IV. Les électeurs, en refusant de se soumettre à cette décision n'osèrent point proclamer Félix V pape légitime. Enfin Eugène IV, au lit de la mort, ayant accepté la *pragmatique* de Mayence, pour valoir jusqu'à ce qu'un concile en décidât autrement, ou que, gardes transactions, ou convint d'un changement, expédia quelques jours après un salvatoire, par lequel, considérant que sa santé ne lui avait pas permis d'examiner suffisamment les choses accordées, il protestait contre tout ce qui pourrait nuire aux droits du Saint-Siège (1447).

Nicolas V substitua à ce dernier acte d'Eugène IV *le concordat de la nation germanique*, qui ne faisait pas mention de la supériorité des conciles ; les Allemands rendirent au pape une partie des annates et des réserves, et lui conservèrent la confirmation des évêques élus ; l'Allemagne se prononça pour lui, et l'empereur, ayant retiré au concile de Bâle les sauf-conduits, ordonna aux habitants de cette ville de renvoyer les évêques, Ceux-ci voulurent au moins se dissoudre eux-mêmes. Leur Félix V ayant abdiqué, ils se réunirent à Lausanne pour ratifier cette abdication, et Nicolas V, annonçant au monde par une bulle

que Dieu avait rendu la paix à son Église, créa l'ancien due de Savoie premier cardinal de l'Église romaine, évêque de Sabine, et légat dans plusieurs provinces (1449).

Telle fut la suspension d'une lutte religieuse qui avait agité toute l'Europe catholique, et que prétendirent reproduire, sous une autre forme, les novateurs du XVIe siècle. Cependant Nicolas V régnait sur l'Église sans contestation, et sa puissance dans Rome se dégageait enfin des prétentions impériales ou de la turbulence des factions. L'empereur Frédéric III vint recevoir de la main du pape la couronne de Charlemagne (1452) ; mais il renonçait tous ses droits sur la ville de Rome, et nul autre après lui n'est venu s'y faire couronner. Pendant que Nicolas V relevait les arts et embellissait Rome, ou en assurait la défense, un dernier effort de révolte fut tenté par Étienne Porcaro, que son caractère turbulent avait fait reléguer dans le Bolonais. Il devait rentrer dans Rome, et assassiner le pape le jour de la Saint-Étienne (1482). Son évasion Fut découverte ; de nombreux espions mis à sa poursuite l'arrêtèrent et le conduisirent au pape, qui le fit juger et pendre. Ses projets de république moururent avec lui, et il n'y eut plus que la Romagne qui fût encore agitée par la noblesse. Mais on vit bien dans le même temps que le chef de l'Église avait perdu sa suprématie temporelle sur les peuples et les rois chrétiens Nicolas V fut impuissant faire entreprendre une croisade pour délivrer C. P. du cimeterre de Mahomet II. Les princes, d'ailleurs, au lieu d'expéditions lointaines, avaient à organiser chez eux leur pouvoir nouveau ; car la puissance des rois s'était formée ou agrandie, à mesure que s'affaiblissait l'influence pontificale sur les débris de ces libertés autrefois protégées par les pontifes.

---

[1] Voici de curieuses réflexions sur toute cette affaire. Sismondi, malgré ses préventions habituelles, ne pouvant appeler liberté ce qui n'était qu'un commencement de servitude, exprime ainsi ton étonnement :

La nation française est la première chez qui l'affection pour le souverain se soit confondue avec le devoir ; le culte de la famille régnante semblait

avoir quelque chose de sacré, et l'on osait l'opposer à la religion même... Les prêtres français, qui pendant plusieurs siècles se trouvèrent en lutte avec l'Église romaine, avaient donné un sens bien étrange à ce nom de liberté, qu'ils invoquaient ; ils ne songèrent pas, et les conseils, les parlements, n'aspirèrent pas à l'invoquer pour eux-mêmes ; ils la confièrent tout entière à ce *maître* au nom et par l'ordre duquel ils la réclamaient. Empressés de sacrifier jusqu'à leurs consciences aux caprices du monarque, ils repoussèrent la protection qu'un chef étranger et indépendant leur offrait contre la tyrannie ; ils refusèrent au pape le droit de prendre connaissance des taxes arbitraires que le roi levait sur son clergé ; de l'emprisonnement arbitraire de l'évêque de Pamiers ; de la saisie arbitraire des revenus ecclésiastiques de Reims, de Chartres, de Laon et de Poitiers ; ils refusèrent au pape le droit de diriger la conscience du roi, de lui faire des remontrances sur l'administration de son royaume, et de le punir par les censures ou l'excommunication lorsqu'il violait ses serments.

[2] Voici la pensée du protestant Schœll : L'autorité du pape repose sur des bases que les efforts des hommes ne peuvent renverser, soit, comme le croient plus de cent millions de chrétiens, parce qu'elle fait une partie essentielle de cette Église contre laquelle il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas ; soit, comme le pensent les dissidents, parce que cette autorité repose sur le fondement le plut solide sur lequel une institution humaine puisse s'appuyer, savoir : sur la croyance à son origine divine, croyance enracinée et consolidée par un grand nombre de faits, de lois, d'institutions ; sur le sagesse des maximes et le choix prudent des moyens dont les ministres et agents de ce pouvoir firent usage. (Liv.5, ch. 9, tom. VII.)

[3] Nous ne faisons que mentionner ici des faits qui trouveront leurs développements dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie.

[4] Dante, *Enfer*, ch. XXVII : Ta Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans. Ravennes est ce qu'elle était il y a beaucoup d'années ; l'*aigle* de Polenta y commande encore et couvre encore Cervia de ses ailes. Le lion vert (armes des Ordelaffi, seigneurs de Forli) tient en sa puissance la terre qui soutint la longue épreuve. Le *vieux dogue* et celui de Verrucchio (Malatesta de Rimini et son fils), qui eut plus jeune, continuent leurs ravages sur leur proie accoutumée. Le *lionceau au champ blanc*, qui change de parti à chaque saison, régit les

villes de Lamone et de Santerno (seigneur de Faenza et d'Imola). La cité qu'arrose le Savio (Césène) de même qu'elle est située entre une plaine et une montagne, vit de même tantôt sous la liberté, tantôt sous l'oppression.

[5] Pétrarque, *Lettres familières*, 9-1 : Tout récemment il s'est élevé du milieu de la plèbe romaine, non pas un roi de Rome ; non pas un consul, non pas un patricien, mais un citoyen romain a peine connu ; il n'avait point de titres de famille, d'images d'ancêtres, il ne s'était illustré jusqu'alors par aucune vertu ; il se donnait pour le vengeur de la liberté romaine. Aussitôt, vous le savez, la Toscane lui a tendu la main, a reçu ses ordres ; déjà toute l'Italie suivait cet exemple ; déjà l'Europe, déjà l'univers entier était en émoi. Ce ne sont pas là, des choses que nous ayons lues ; nous les avons vues de nos yeux. Déjà semblaient revenues la justice et la paix, et leurs compagnes la bonne foi bienfaisante, la sécurité tranquille, derniers vestiges de l'âge d'or... Et cependant il avait pris le titre de tribun qui est le dernier nom parmi les dignités romaines.

[6] Voyez chapitre XXV, § II.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

De l'Italie depuis 1294 jusqu'en 1453. — Les empereurs perdent leur autorité sur l'Italie ; les républiques italiennes perdent leur indépendance. — Duché de Milan, république Florentine, puissance de Venise sur la terre ferme, établissement de la maison d'Aragon à Naples.

I

Au XIIe siècle et au XIIIe, la lutte du sacerdoce et de l'empire, en affranchissant l'Église, avait aussi affranchi l'Italie. Le même Rodolphe de Habsbourg, qui avait reconnu l'État ecclésiastique par la constitution de 1279 (voyez le ch. XX), avait refusé de passer les Alpes pour imposer son autorité aux villes ennemies des empereurs. Au XIVe siècle, et dans la première moitié du XVIe, tandis que les papes, malgré tic ai grands embarras, complétaient leur délivrance, et enlevaient à l'empire jusqu'à ses prétentions sur le domaine de l'Église, le reste de l'Italie fit disparaître avec le même succès la domination étrangère fondée par Otton, vaincue par les Guelfes et reprit sa nationalité.

L'Italie cependant n'y gagna pas la liberté : à la place des maîtres étrangers s'élevèrent des maitres italiens ; d'abord un podestat dans chaque ville, véritable seigneur, qui succéda aux magistrats autrefois élus. Bientôt, à la place de ces républiques toutes indépendantes les unes des autres, et qui n'étaient liées entre elles que par une confédération libre, il se forma des principautés qui assujettirent les villes les plus faibles aux plus puissantes, sous un seul maitre. Telle fut la vengeance des empereurs, et le triomphe du parti gibelin d'où ces seigneurs sortaient presque tous. Le parti guelfe résista en vain les rois de Naples, chefs des Guelfes, furent vaincus et dépossédés par les Aragonais, et la monarchie l'emportant de toutes parts, on vit des cités encore libres conquérir d'autres cités, Venise, toujours république sous une aristocratie de fer,

conquit ainsi plusieurs provinces de l'ancienne Vénétie. Florence elle-même, la dernière république guelfe, assujettit à sa puissance une partie de la Toscane, pour tomber avec ses conquêtes aux mains d'un chef gibelin.

Au moment où Boniface VIII fut élevé sur le Saint-Siège (1294), Florence était le centre de la liberté guelfe, et le roi de Naples le chef du parti. Pise était à la tête des Gibelins de la Toscane ; un Gibelin, l'archevêque Visconti, gouvernait Milan ; deux autres Gibelins, Cano et Alboin della Scala, régnaient sur Vérone, et le marquis de Montferrat était toujours l'ami des empereurs. Deux villes seulement restaient en dehors de la querelle générale c'étaient Gênes et Venise. A Gênes, les familles guelfes des Grimaldi et des Fieschi, et les familles gibelines des Doria et des Spinola, se renversaient et s'expulsaient alternativement. A Venise, au cons traire, où l'aristocratie demeurait ferme les factions n'étaient pas possibles. Le grand conseil en était venu à nommer les électeurs par lesquels if : devait être renouvelé, et s'était encore arrogé le droit d'approuver ou dé faire recommencer. les choix. A la fin du elle siècle, on convint de ne plus choisir les membres du conseil que parmi eaux qui en avaient fait partie dama lei. quatre années précédentes[1]. Sur les mers, la rivalité de Gênes et de Venise, excitée par l'alliance des Gênois avec les Paléologues, se manifestait dans de funestes batailles près de Chypre ou de C. P.

Le parti guelfe, soutenu par l'Église, était le plus puissant. Comme l'opiniâtreté des Aragonais conserver la Sicile compromettait les forces du roi de Naples, Boniface VIII fit conclure (1295) le traité d'Anagni, par lequel le roi d'Aragon, farine II, acceptant la Sardaigne et renonçant à la Sicile, promit au roi de Naples, Charles II, de lui envoyer-des troupes pour forcer les Siciliens à l'obéissance[2]. Les Siciliens Jean de Procida, Roger de .Lorme et les autres barons, plutôt que de céder, reconnurent pour roi Frédéric, frère de larme, et le couronnèrent à Palerme. Mais, dans la guerre qui suivit, Roger de Loria quitta son ancien parti, et passa au service du Napolitain. Jayme d'Aragon, selon sa promesse, vint combattre son frère (1298). La bataille du cap Orlando coûta aux Siciliens (1299) seize mille hommes et vingt-deux galères et Frédéric n'échappa que parce que son frère ne voulut pas le prendre. Robert, duc de Calabre, attira à lui la vallée de Noto, cerna sans pitié Messine affamée, et n'accorda une trêve aux Siciliens que pour préserver sa propre armée d'une épidémie (1300).

Florence avait envoyé des secoure au duc de Calabre ; cette ville faisait alors triompher les Guelfes en Toscane. Dans la petite ville de Pistoia, la famille guelfe des Cancellieri s'était divisée en deux familles, parce que son chef avait eu deux femmes. L'une de ces femmes s'appelait Blanche, et ses descendants avaient pris le nom de *Blancs* ; les descendants de l'autre femme avaient pris par opposition le nom de *noirs*, et les deux factions des noirs et des blancs se combattaient avec une cruauté raffinée : un noir qui avait coupé la main, d'un blanc, et l'avait encore blessé au visage, fut livré par son père au père de la victime. C'est par le fer et non avec des paroles, dit celui-ci, qu'on guérit de pareilles blessures ; et il blessa le noir au visage, et lui trancha la main sur une mangeoire de chevaux. Les deux partis s'irritèrent également de l'offense et de la punition : deux armées se formèrent dans Pistoia pour tuer ou venger les meurtres. Le podestat, impuissant à faire prévaloir la justice, déposa son bâton en présence du conseil, et abdiqua. On pouvait craindre que le parti gibelin exilé ne profitât de ces désordres ; aussi les Florentine s'interposèrent ; ils se firent donner pour trois ans la seigneurie de Pistoia, et ordonnèrent aux chefs des noirs et des blancs d'émigrer à Florence. Les blancs furent accueillis par Les Cerchi gibelins, les noirs par les Donati guelfes, et Florence ne tarda pas d'avoir ses noirs ou Guelfes, ses blancs ou Gibelins parmi lesquels on remarquait Guido Cavalcanti, Dante Alighieri, et Dino Compagni l'historien (1300). La seigneurie, croyant tout apaiser, ordonna aux chefs des deux partis de quitter Florence ; mais bientôt elle laissa rentrer les blancs, et chassa les noirs de Pistoia : la seule ville de Lucques exila les blancs[3]. Les noirs, appuyés par le pape, appelèrent à leur secours Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, homme avide de régner, qui avait déjà menacé le royaume d'Aragon, qui réclama plus tard l'empire de C. P., prétendit à l'empire d'Occident, et ne fut jamais roi. Charles repoussa les offres des blancs. Quand il approcha de Florence, la seigneurie promit de le recevoir, s'il promettait à son tour de ne rien changer aux lois de la république ; mais il rentrer les exilés, emprisonna les blancs, dont il laissa piller les maisons, et, par l'organe d'un nouveau podestat, condamna six cents personnes à l'exil, entre autre Dante et le père de Pétrarque (1302)[4]. Dante s'est vengé par ses plaintes poétiques. Le voilà, s'écrie-t-il, cet autre Charles qui a quitté la France pour mieux faire connaître et soi et les siens ; il est venu sans armes, et seulement avec la lance de Judas[5]. Ses imprécations contre Florence sont encore plus terribles[6].

Ceux qui portaient le nom de Guelfes triomphaient donc à Naples et en Toscane. On s'aperçut peu dans l'Italie de l'expédition malheureuse de Charles de Valois en Sicile. Cet homme, qui était venu en Toscane pour y établir la paix, y avait laissé la guerre ; il était passé en Sicile pour y faire la guerre, et il en sortit après la paix honteuse de Castro-Nuovo (1302) ; c'est-à-dire que Frédéric obtint pour sa vie la Sicile, qui devait, après sa mort, retourner aux rois de Naples ; avec le nom de *roi de Trinacrie*, et que le pape, après un an d'hésitation, confirma le traité, moyennant un tribut payé par la Sicile à l'Église. Mais, au nord, les Gibelins de la Lombardie succombaient de leur côté. C'est en vain que l'archevêque Otton Visconti avait fait nommer son neveu Matteo capitaine du peuple par les citoyens de Milan, et vicaire impérial par l'empereur Adolphe de Nassau. En vain Matteo lui-même avait cherché des alliances dans les deux partis, donnant sa fille au fils d'Alboin della Scala, et mariant son fils à la fille du marquis d'Este. Le seigneur de Plaisance arma contre Visconti les seigneurs inférieurs de la Lombardie ; les Torriani s'y joignirent, et Matteo, forcé d'abdiquer, laissa la place à une république. Une confédération guelfe se forma ; les villes reprirent leur indépendance, Alberto Scotto, seigneur de Plaisance, fut chassé de sa ville comme un tyran (1304). En Toscane, le chef des noirs, Corso Donati fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il avait pris une femme dans les Gibelins, et réduit à se briser la tête contre une pierre (1308).

Le parti guelfe était encore le parti de la liberté : le pape Clément V, qui résidait à Avignon, triomphait aussi dans l'Italie comme les Guelfes. En 1309, un prince de la maison d'Este voulut vendre Ferrare aux Vénitiens, et ceux-ci essayèrent de prendre ainsi pied en Italie ; mais les habitants voulaient se donner au pape, et leurs envoyés disaient à Clément V : Le peuple vénitien réclame ce qui n'est point à lui, ce qui n'a point été, ce qui ne sera pas à lui. Excommuniés pour s'être emparés de Ferrare, les Vénitiens trouvèrent des ennemis dans tous les peuples de l'Europe ; on pilla leurs comptoirs en Angleterre, en France on saisit leurs marchandises dans les foires, on les tuait eux-mêmes sur les côtes d'Italie, on les vendait comme esclaves. Ce fut pour nous un grand bonheur, dit un contemporain, que les Sarrazins ne fussent pas baptisés[7]. Cette nation marchande, ainsi repoussée de Ferrare, détournera pendant quelque temps ses yeux de l'Italie son aristocratie avait besoin avant tout d'organiser son pouvoir. Le peuple de Venise avait déjà tout perdu, si ce n'est qu'à une certaine époque de l'année le doge

invitait à sa table les pêcheurs et les embrassait, en mémoire d'un certain jour où le doge Gradenigo avait embrassé les hommes du peuple pour leur faire accepter les décrets favorables à l'aristocratie. On regardait alors comme nobles tous ceux dont les ancêtres avaient siégé au grand conseil ou exercé des fonctions publiques ; mais tous les nobles n'étaient plus admissibles, à ce grand conseil, par suite des derniers règlements. Il y avait donc eu en 1301 une conspiration de Marin Boccoiao et des hommes du peuple ; en 1310, Bohemond Thiepolo conspira avec d'autres nobles mécontents. Le complot éclatant au grand jour, on se battit dans les rues contre le parti du doge, qui finit par l'emporter. Afin de mieux connaître tous les conjurés, le doge fit nommer une commission de dix membres, investis pendant six mois d'un pouvoir sans bornes et sans responsabilité. Cette commission, toujours prorogée avec les mêmes droits, finit par être déclarée perpétuelle : c'est le *conseil des dix*, le fidèle soutien et le vengeur inexorable de l'aristocratie.

Les Gibelins n'essayaient pas de soutenir la concurrence contre les Guelfes ; les troubles de Gémies, où les Gibelins triomphaient alors, étaient sans influence sur les, affaires de l'Italie. A Vérone Cane della Scala, plutôt que de combattre des ennemis supérieurs, faisait oublier sa puissance par son amour des arts et la protection dont il entourait les savants ; il ne provoquait les vainqueurs qu'en accueillant les vaincus : princes, poètes, historiens, artistes, tous rencontraient à la cour de Vérone une hospitalité recherchée. On avait réservé à chacun un appartement orné de signes ingénieux qui lui rappelaient sa vie et ses travaux ; le triomphe guerrier, l'espérance à l'exilé, les Muses au poète, Mercure aux artistes, le paradis aux prédicateurs : chacun avait ses serviteurs, et sa table élégamment servie, s'il n'était pas convié à la table du grand Cane. C'est là qu'on vit arriver et Guide de Castello, et le poète Dante, et plus tard Uguccione dell Faggiuola[8].

Les empereurs paraissaient depuis longtemps renoncer à l'Italie. Dante maudissait dans son exil cet Albert d'Autriche, qui refusait de mettre *le frein à l'indomptable et sauvage Italie*, et qui souffrait le *ravage du jardin de l'empire*[9]. Enfin, en 1308 Matteo Visconti, étant venu à la diète de Spire, réclama la protection de l'empereur, dont il était vicaire et Henri VII, successeur d'Albert, se montra en 1310, annonçant le dessein de tout pacifier. Il avait bien pensée de relever en Italie la dignité impériale, d'y régner en maître et d'y régner seul ; mais l'opposition des Guelfes le força de recourir aux Gibelins, et de servir l'ambition des

seigneurs dont il pourrait obtenir des secours. D'abord il donna l'investiture du Montferrat à Théodore Paléologue, issu, par les femmes, des anciens marquis ; dans le Piémont il substitua des vicaires impériaux à tous les podestats ; il signifia à tous les seigneurs de la Lombardie que les villes devaient être affranchies, pour ne plus reconnaitre que l'autorité de l'empereur. Il força à la soumission Guido delle Torre, capitaine du peuple à Milan, et ordonna à tous les exilés de rentrer dans leurs villes. Il espérait abattre les factions former de tous les partis réconciliés un seul peuple soumis à une même autorité ; il prit la couronne de fer à Milan. Mais il n'avait pas reçu les ambassadeurs de Robert, qui venait de succéder à Charles II sur le trône de Naples, ni des villes guelfes de la Toscane : les Guelfes observaient toutes ses démarches. Malgré ses ordres, les deux seigneurs de Vérone, Cane et Alboin avaient refusé de recevoir les Guelfes exilés ; et, au lieu de les y forcer, il avait nommé Cane della Scala vicaire impérial dans la Marche Trévisane, Pavait reconnu seigneur de Vérone, et lui promettait Vicence. Une sédition élevée à Milan avait compromis davantage encore la bonne foi de l'empereur. Il demandait de l'argent, et le peuple murmurait appelait les Allemands des barbares, et les maudissait comme des oppresseurs. Bientôt le bruit se répand que les deux familles rivales, les Visconti et les Torriani, avaient fait la paix contre l'étranger ; des cavaliers coururent la ville en criant : Mort aux Allemands ! le seigneur Visconti a fait sa paix avec le seigneur della Torre. Henri VII tremblait, car les deux familles étaient en armes, toutes prêtes à combattre. Il ne savait à quoi se prendre ni comment résister, quand tout à coup les Visconti, plus nombreux, fondent sur les Torriani, pillent leurs maisons, et les forcent eux-mêmes à la fuite. Les Guelfes de la Lombardie n'hésitèrent pas à donner à l'empereur une part dans la perfidie ; ils se révoltèrent, et furent difficilement vaincus ville par ville. Gênes, épuisée par les factions, accepta l'empereur pour maitre, et reçut son vicaire, Uguccione della Faggiuola ; Pise lui envoya de riches présents ; mais les Florentins, sommés de le reconnaître, répondirent que le tyran, qui avait ruiné les Guelfes de la Lombardie, n'entrerait par dans leurs murs. Renforcé à Pise d'une armée nouvelle, Henri VII se dirigea vers Rome pour s'y faire couronner ; il y trouva les troupes du roi de Naples, qui l'exclurent de la moitié de la ville, et ne lui laissèrent que Saint-Jean de Latran, son couronnement fut troublé par leurs flèches. Robert surprit des vaisseaux envoyés par Pise, et l'armée impériale se retira à Tivoli.

Jamais les prétentions des empereurs à la souveraineté de l'Italie n'avaient été si mal accueillies. Henri VII ne pouvait se résoudre à une retraite sans honneur il commença par les Florentins ; mais ceux-ci se portèrent sur l'Arno, convoquèrent par le son du tocsin toutes les compagnies de milice, reçurent les secours de Lucques, de Sienne, de Pistoie, et tinrent l'empereur dans l'inaction à Poggibonzi. Henri VII revint à Pise, et cita de loin les Florentins comme rebelles ; il leur ôta le droit de battre monnaie, et, entreprenant sur les terres de l'Église, il osa déclarer Robert de Naples déchu du trône ; il fit alliance avec Frédéric de Sicile, qui équipa cinquante vaisseaux, et s'empara de Reggio dans la Calabre. Ainsi, les haines personnelles, les rivalités particulières qui agitaient chaque État de l'Italie., venaient se confondre dans la guerre impériale comme dans un centre commun, les unes au profit de l'empereur, les autres contre lui ; mais Clément V excommunia Henri VII. Soixante-dix galères envoyées de Pise et de Gênes, des secours venus d'Allemagne, ne purent qu'effrayer un moment les Florentins. Ceux-ci déférèrent au roi Robert les titres de recteur, de gouverneur et de seigneur de Florence ; et l'empereur, déjà malade du séjour malsain de Rome, mourut subitement le 24 août 1313.

L'empereur mourait insulté et vaincu ; mais il laissait des vengeurs. Les Guelfes de la Lombardie l'avaient bravé ; mais Matteo Visconti et Cane della Scala étaient en mesure de faire triompher les Gibelins à leur profit. Le tintement lugubre de la cloche de Florence avait armé plus de soldats pour les Guelfes toscans que les proclamations impériales pour l'empereur ; mais ce dévouement de Pise, les honneurs d'Uguccione della Fagegiola, assuraient des chefs et des succès aux Gibelins toscans. Enfin le roi de Naples, seigneur de Florence, vicaire du pape dans Ferrare, avait conservé son royaume par la protection apostolique ; mais son rival, Frédéric, vainqueur un moment par la protection impériale, changeait son titre de *roi de Trinacrie* pour celui de roi de Sicile. Henri VII n'avait pas rendu à l'empire sa suprématie, mais il avait porté un coup funeste à la liberté italienne. Entre la mort de Henri VII et l'expédition de Louis de Bavière (1313-1327), les Gibelins, vainqueurs des Guelfes, formèrent trois principautés à Milan, à Vérone et à Lucques, malgré les efforts de Robert de Naples et les anathèmes du Saint-Siège.

La puissance pontificale, qui résidait en France, ne perdait pas de vue les affaires d'Italie. Sans doute les seigneurs gibelins ne voulaient pas restituer à l'étranger ses anciens droits ; ils voulaient dominer d'abord par

le secours des empereurs, ensuite s'affranchir de cette protection même ; mais, comme ils s'appuyaient encore sur l'empire, leur cause semblait liée à la cause impériale, et les papes qui firent le procès à Louis de Bavière, successeur de Henri VII, poursuivirent dans les Gibelins d'Italie ses amis apparents[10]. Robert de Naples, chef des Guelfes, fut donc déclaré par le pape vicaire impérial en Italie, pendant la vacance de l'empire. Une nouvelle expédition contre la Sicile n'avait pas réussi en 1314, quoique Robert eût rassemblé quarante mille hommes du Piémont, de la Provence et de l'Italie, et qu'il eût équipé une flotte considérable de soixante-dix galères, trente vaisseaux de transport et trente vaisseaux sagittaires. Le pape Jean XXIX força Frédéric à une trêve, par la menace de l'interdit. Lorsque la ville de Ferrare se révolta et retourna aux princes de la maison d'Este qui se firent Gibelins (1317), Robert, dépouillé de cette ville, aida les Gênois à chasser les Gibelins, à leur résister ; et fut, avec le pape, déclaré seigneur de Gênes (1318) ; mais jamais il ne put dompter le roi de Sicile. Frédéric, méprisant les menaces de l'Église, forçait le clergé à contribuer aux charges publiques, et faisait vendre les biens ecclésiastiques au bout d'un certain terme. Il rompit la trêve en 1321, brava l'interdit ; la Sicile, se rassemblant autour de lui, le pressa d'associer son fils Pierre à la royauté. Il régla, malgré la paix de Castro-Nuovo, que, à l'exclusion des femmes, si sa descendance directe venait à manquer, les princes de la maison d'Aragon lui succéderaient (1321). Pierre fut couronné à Palerme, et Robert fatigué d'efforts inutiles, quitta l'Italie pour plusieurs années[11].

Au contraire, les Gibelins réussissaient sur tous les points. Tandis que Robert échouait en Sicile ou se reposait en Provence, Matteo Visconti avait, en deux années, réuni à sa domination Bergame, Pavie, Plaisance, Tortone, Alexandrie (1315-1316). Un moment il obéit au pape ; et, quand Robert fut nommé vicaire impérial, Visconti déposa son titre pour prendre celui de *capitaine* et de *défenseur de la liberté milanaise*. Cependant il essaya de soutenir contre Robert les Spinola et les Adorni, exilés de Gênes. En 1319 il vit sans effroi arriver le cardinal Bertrand du Poyet, neveu de Jean XXII, envoyé avec une armée contre les Gibelins de la Lombardie. Philippe de Valois suivit de près. Ce prince, fils de Charles de Valois, devait un jour régner sur la France ; sept comtes, cent vingt chevaliers bannerets, et six cents hommes d'armes, formaient son cortège. Bologne et Florence lui envoyèrent mille cavaliers. En même temps son père, Charles de Valois, le sénéchal de Languedoc, Robert, roi de Naples, dirigeaient des troupes sur la Lombardie (1320). A voir

l'ardeur de Philippe, on s'attendait à quelque action d'éclat ; mais il s'engagea imprudemment dans le pays ennemi. Effrayé de sa position fâcheuse entre le Pô et le Tésin, en face d'armées supérieures à la sienne, il écouta les propositions de Visconti, dont le père avait été armé chevalier par son père, il reçut leurs magnifiques présents, et revint en France. Un gentilhomme aragonais, Raymond de Cardonne, qui lui succéda dans le commandement des Guelfes, n'empêcha pas Matteo de prendre Verceil et Crémone. Alors Jean XXII fit descendre en Italie Henri d'Autriche, frère du compétiteur de Louis de Bavière. L'Autrichien entra dans Brescia, où les Guelfes le reçurent comme un libérateur ; mais on lui fit entrevoir que son frère avait à craindre les prétentions du pape, et il se fit ami des Gibelins (1322). Matteo régnait à Milan. Jusque-là, inébranlable aux anathèmes de Jean XXII, il commença à douter de la légitimité de ses prétentions, abdiqua, et mourut quelques jours après (1322). Son fils, Galeas, voulait lui succéder ; de nombreux obstacles s'opposèrent, il est vrai : son parent, Lodrisio Visconti, tourna contre lui les mercenaires allemands ; des séditieux couraient les rues en criant : La paix ! la paix ! vive l'Église ! Galeas fut obligé de sortir. Mais les habitants ne savaient plus organiser une république ; ils ne songèrent pas faire rentrer les Torriani. Lodrisio et ses mercenaires, bientôt changés, firent rentrer Galeas, et soutinrent le siège que le légat et Raymond de Cardonne vinrent mettre devant Milan. L'intervention de l'empereur força les Guelfes à la retraite, et Galeas régna tranquille jusqu'en 1327. C'est ainsi que fut fondée la seigneurie de Milan.

Un homme plus digne que Matteo Visconti du nom de grand, Cane della Scala, avait affermi la seigneurie de Vérone : ce n'est pas que les Guelfes eussent succombé sans résistance. La ville de Padoue restée libre depuis la chute des Eccelins, était à la tête des Guelfes de la Marche Trévisane et les protégeait tous contre les seigneurs gibelins. Les Padouans avaient longtemps dominé sur Vicence ; mais cette ville, autrefois libre comme Padoue, portait avec peine le joug d'une égale, et, préférant la domination du seigneur de Vérone, lui avait ouvert ses portes à l'instigation de l'empereur Henri VII. Ainsi commença une longue guerre de dévastation. Les Padouans, qui reprochaient à Cane de louer des soldats mercenaires, et de livrer les Vicentins à ces étrangers, ne craignaient pas eux-mêmes d'appeler à leur aide d'autres étrangers non moins avides ; car tous ces petits États de l'Italie auraient bien vite épuisé leur population dans des guerres si longues, s'ils n'eussent loué des mercenaires. C'est donc en ce temps que commence la fortune de ces

chefs de bandes, de ces *condottieri* ou *loueurs d'hommes*, qui vendaient leurs services et passaient toujours au plus offrant. Des deux côtés on tuait les paysans, on pillait leurs biens ; les mercenaires de Cane emmenaient des troupes de paysans padouans, les tanins liées derrière le dos ; les mercenaires de Padoue emmenaient par troupes les paysans de Vicence. On se battait, sur les bords du Bacchiglione, à qui aurait le droit de détourner les eaux du neuve dans ses terres. Le grand Cane se montrait partout, un are sur l'épaule, à la manière des Parthes, et chargeant à cheval. Enfin, un jour que les Padouans avaient occupé un faubourg de Vicence, Cane accourut de Vérone suivi d'un seul écuyer ; il ne prit que le temps de changer de cheval et de boire un verre de vin que lui présenta une vieillie femme. Il se rua sur les Padouans, occupés au pillage, les chassa ou les prit. Au nombre des captifs se trouvait Jacquet de Carrare, dont la famille populaire à Padoue, quoique noble, aspirait à la seigneurie en protégeant la liberté. Cane se lia avec lui, et renvoya à Padoue pour traiter de la paix. Cette alliance allait venger le seigneur de Vérone. La guerre ayant recommencé, jacquet de Carrare accusa la famille des Macaruffi d'avoir causé tons les maux ; et, tandis qu'il ne dissimulait plus sa prédilection pour Cane, le peuple de Padoue, persuadé par un jurisconsulte, le choisit lui-même pour seigneur, en abdiquant son indépendance (1318). C'est ainsi que le seigneur de Vérone avait asservi la dernière république de la Lombardie, en attendant qu'il pût l'ajouter à ses domaines. Il épargna Jacquet de Carrare tant qu'il vécut ; mais il attaqua son successeur, Marsiglio (1322), et, par six ans de ravages, prépara la conquête de Padoue.

Cependant de plus brillants succès relevaient le parti gibelin en Toscane, en face de Florence et à ses dépens. Apres la mort de Henri VII, Pise, n'ayant pu faire accepter sa soumission à Frédéric de Sicile, avait pris pour chef Uguccione della Faggiuola, vicaire impérial à Gênes. Celui-ci s'était maintenu dans l'autorité, malgré l'inconstance des Pisans, et, protecteur de tous les Gibelins, il avait fait revenir les *Blancs* de Lucques. Il avait battu les Florentins à Montecatini (1315), où périrent un frère et un neveu du roi de Naples, et il avait triomphé à Pise. Son fils gouvernait Lucques ; mais les Pisans le chassèrent lui-même comme étranger ; son fils, qui voulut faire arrêter Castruccio Castracani, un des *blancs* revenus, fut à son tour chassé par les Lucquois, et tous deux allèrent vivre, sans puissance, dans la brillante retraite que Vérone offrait aux princes malheureux. C'est ce Castruccio qui se mit alors à la tête des ennemis de Florence et de Naples (1316). Capitaine du peuple à Lucques

pendant trois années, il fit chasser (1320) tous les Guelfes, et, se présentant au sénat, il fut élu seigneur par deux cent neuf voix sur deux cent dix. Allié des Visconti, il déclara la guerre aux Florentins lorsque ceux-ci envoyèrent des troupes à Philippe de Valois. Soutenu par les Pisans, il guerroya d'abord entre Florence et Gênes, pour enlever quelques châteaux. Plus avide encore d'une domination qui lui appartint en propre que du triomphe des Gibelins, il essaya de s'emparer de Pise, et fit bâtir à Lucques la forteresse Augusta, d'où il imposait l'obéissance à toute la ville (1322). Pistoia tentait son ambition ; il gagna l'abbé de Pacciana, le plus puissant personnage de cette ville, qui s'en fit donner la seigneurie. Florence, depuis 1321, était retombée dans ses agitations démocratiques, parce que la Seigneurie du roi Robert avait pris fin ; les *ordinamenti della giustizia*, remis en vigueur, avaient de nouveau frappé les nobles, et la haine, qui se manifestait quelquefois au moment de repousser l'ennemi, rendait la défense incertaine. Florence, trahie par le condottiere Fontanabuona, qui passa au parti de Castruccio avec ses trois cent cinquante gendarmes, appela aux armes tous les citoyens. Les marchands fermèrent tous leurs boutiques, et se dirigèrent vers Prato, assiégée par le seigneur de Lucques (1323). Castruccio décampa quand il vit arriver vingt teille fantassins et quinze cents cavaliers. Les fantassins voulaient le poursuivre ; mais les nobles, formaient la cavalerie, s'y opposèrent par leurs sarcasmes contre des marchands devenus soldats en quelques heures, et surtout par leurs intrigues. Rentrés dans leurs murs, les Florentins se vengèrent par de nouveaux règlements démocratiques, et décidèrent qu'à l'avenir les noms des magistrats seraient tirés au sort. Au moins on supprimait la brigue, on empêchait qu'un citoyen éloquent se fît continuer dans les magistratures ; mais on avait laissé échapper Castruccio : on demandait des secours à Sienne, à Pérouse, à Bologne, qui n'en pouvaient envoyer ; on ne savait pas secourir Pistoia, qui fut enfin livrée (1325). Castruccio *courut toute ville* ; c'est-à-dire qu'il traversa les rues avec sa cavalerie, renversant et sabrant toua les Guelfes qui faisaient mine de résister.

Les Florentins prirent alors pour général Raymond de Cordonne, et quinze cents gendarmes mercenaires ; ils y joignirent quinze mille fantassins et mille cavaliers, et dirigèrent ces Forces sur Pistoia, où Castruccio bâtissait une forteresse. Raymond de Cordonne, par des provocations de chaque jour, ne put le tirer de la ville ; Castruccio laissa son ennemi proposer des courses de chevaux aux portes de Pistoia et prendre les châteaux voisins, entre autres celui d'Altopascio. Il attendait

son allié Galeas Visconti, et à peine eut-il appris que le fils de Galeas, Azzon Visconti, était entré dans Lucques, qu'il vint présenter la bataille. Bien que diminués par une épidémie, les Florentins égalaient encore les soldats de Castruccio ; mais, dès les premiers coups de lance, le maréchal de Cardonne s'enfuit avec sept cents chevaux ; les Florentins, étonnés et effrayés, ils rompirent, leur infanterie s'enfuit, laissant Cardonne, son fils et plusieurs barons français prisonniers. Les fuyards, rentrés à Florence, contemplèrent comment Castruccio savait profiter d'une victoire : tous les villages de la plaine furent brûlés, et les maisons de campagne dépouillées de leurs ornements ; les soldats vainqueurs, chargés de dépouilles, dirigeaient vers Lucques les statues et les tableaux : rien ne manqua à l'humiliation des Guelfes vaincus. Il y avait à quelques pas de Florence un espace réservé pour les courses de chevaux : Castruccio s'avança jusque-là, et fit courir dans l'hippodrome des cavaliers, et même quelques-unes des femmes qui suivaient l'armée. Le lendemain, Azzon Visconti vint en faire autant ; les Florentins, étourdis de tant d'audace, voyaient et n'osaient sortir ; les paysans affluaient dans la ville, où leur nombre trop serré engendra une cruelle épidémie, et l'ordre fut donné d'ensevelir les morts en secret, afin qu'on ne pût s'effrayer en les comptant. Pour mieux insulter à tous ces maux, le vainqueur triomphait à Lucques. En tête du cortège marchait le caroccio captif des Florentins, que traînaient des bœufs couverts de branches d'olivier et de tapis aux armoiries renversées de Florence ; la cloche Martinella, suspendue au mât, sonnait encore, comme pendant le combat. Derrière le char, Raymond de Cardonne et les plus nobles prisonniers portaient des cierges ; enfin paraissait Castruccio, aux acclamations des femmes qui étaient sorties à sa rencontre. Cette grande victoire rendait incontestable la domination de Castruccio. Il s'enrichit en forçant tous les prisonniers à se racheter par d'énormes rançons, et commença à traiter le parti vaincu comme des esclaves, les punissant à la manière des plus horribles tyrans de l'antiquité. Une conspiration guelfe ayant été formée contre lui, il fit enterrer les coupables tout vivants, la tête en bas[12].

Le seul défenseur des Guelfes pouvait être encore Robert de Naples ; qui s'était fait renouveler la seigneurie de Gênes, enlevée pour longtemps à l'influence gibeline ; il est vrai qu'il ne triomphait pas dans ses propres États. Son fils, Charles, duc de Calabre, venait de perdre encore une flotte nombreuse devant Palerme, assiégée inutilement. La Sicile demeurait à la famille aragonaise, en même temps que le roi d'Aragon enlevait aux Pisans Ville de Sardaigne (1325). Toutefois, Florence

nomma le duc de Calabre son seigneur pour dix ans, Sienne le nomma pour cinq ans, et le 30 juillet 1326, le jeune prince fit son entrée dans Florence avec les plus grands seigneurs du royaume de Naples, deux cents chevaliers à éperons d'or et quinze cents gendarmes. Mais tout réussissait aux Gibelins ; l'expédition de l'empereur Louis de Bavière n'eut pour résultat que d'affermir les seigneurs sans rétablir la domination impériale.

Louis de Bavière arrivé à Trente (1327) y fut accueilli par le frère de Galeas Visconti, par Bonacossi, seigneur de Mantoue, par le marquis d'Este, par Cane della Scala, par les ambassadeurs de Castruccio, des Pisans et de Frédéric de Sicile ; il parla fièrement contre le pape, et reçut à Milan la couronne de fer. Il comprenait que la puissance des seigneurs gibelins, malgré leur alliance avec l'empire, était Funeste à la puissance impériale en Italie, et allant plus loin que Henri VII, qui s'était contenté d'ordonner aux seigneurs de rendre la liberté à leurs villes, Louis de Bavière fit arrêter Galeas Visconti, l'emprisonna et lui substitua dans Milan un conseil de vingt-quatre membres sans un gouverneur impérial. Mais une pareille sévérité était bien capable d'éloigner tous les Gibelins sans lesquels il resterait seuil, n'ayant plus ni troupes ni argent. Il se hâta de se justifier, et se joignit à Castruccio. Les Pisans, mécontents de l'emprisonnement de Visconti, ne voulurent plus recevoir l'empereur ; assiégés et soumis, ils le reconnurent pour leur maître et payèrent fort cher sa domination. Castruccio, qui n'était point étranger à ce succès, en fut aussitôt récompensé. Il fut investi d'un duché formé des villes de Lucques, de Pistoia et de Volterra, et reçut le droit de mêler à ses armes les armes de Bavière. Louis de Bavière ne s'arrêta pas là. Par le conseil de Castruccio, il vint à Rome, malgré la défense du pape, s'y fit couronner par le laïque Sciarra Cotonna, et, déposant, de sa seule autorité, Jean XXII, il lui substitua un Nicolas V, qui se maintint pendant quelques jours. Nommé par le peuple sénateur de Rome, il transmit cette charge à Castruccio[13]. Mais le duc de Calabre, seigneur des Florentins, venait de prendre Pistoia. Castruccio accourut, reprit la ville, et mourut quelques jours après des fatigues du siège (1328). Cette mort délivrait les Guelfes de leur plus formidable ennemi. Florence vit sans regret mourir le duc de Calabre dont les secours ne lui étaient plus indispensables. On savait bien que Louis de Bavière était incapable d'agir sans Castruccio. Il avait recherché l'alliance de la Sicile, puis, dans une entrevue avec le fils de Frédéric, il s'était contenté de se plaindre des retards de celui-ci. Il tenait à Pise un congrès des principaux Gibelins, et les Florentins

venaient sous les murs de Pise l'insulter par deux fois et rire sans pitié de sa pauvreté. Il comprit avait besoin des Gibelins ; Galeas Visconti son prisonnier, puis son soldat libre, était mort en même temps que Castruccio, mais il avait laissé un fils, Azzon, à qui l'on pourrait vendre une seigneurie. Azzon offrit en effet 125.000 florins pour prix du titre de vicaire impérial à Milan et rentra ainsi dans l'héritage de son père. Les enfants de Castruccio portaient le titre de *ducs de Lucques*. Louis de Bavière, sous prétexte de les protéger, entra dans leur ville, les en dépouilla et la vendit peur 22.000 florins à un nouveau seigneur, François Castracani, leur parent et leur ennemi. Toutefois, la meilleure part dans la dépouille de Castruccio était pour les Florentins. Pistoia devenait leur alliée, sinon leur sujette, et les forteresses du val de Nievole leur demandent un capitaine, s'engageaient à n'avoir pas d'autres amis que les amis de Florence. Pise, malgré son antique dévouement, irritée des traitements que l'empereur venait de lui faire, chassait le gouverneur impérial pour rétablir la république. Louis de Bavière acceptait donc pour amis tous ceux qui voulaient bien de son amitié ; il sanctionnait tous les pouvoirs nouveaux, espérant en tirer quelque profit. Les Bonacossi, qui gouvernaient Mantoue, venaient d'être renversés par les Gonzague. L'empereur se hâta de nommer Louis de Gonzague vicaire impérial, et rappela au congrès des seigneurs gibelins. Cane della Scala avait, après six ans de guerre, enlevé Padoue à Marsiglio de Carare (1328) ; il régnait sur Vicence, Vérone, Padoue, Feltre ; l'empereur l'honorait comme le chef des Gibelins. Mais déjà Azzon Visconti, rétabli dans Milan, traitait avec mépris cet empereur qui lui avait rendu pour de l'argent la seigneurie enlevée à son père par une perfidie ; il refusa de venir au congrès, s'allia au cardinal Du Poyet, et vit fuir l'empereur qu'une tentative sur ses États héréditaires rappelait en Allemagne (1329).

Si l'empereur était en fuite, vaincu par ses ennemis, repoussé même par ceux qu'il appelait ses amis, la cause de la liberté ne l'emportait pas en Italie. Cane della Scala, avant de mourir, occupa pour dernière conquête la ville de Trévise (1329) ; Mantoue appartenait aux Gonzague, à qui le titre de duc était réservé. Azzon Visconti recevait les ambassadeurs de Pavie, de Verceil, de Novare, de Parme, de Reggio qui le réclamaient pour maitre, afin qu'il comprimât les factions et leur donnât la paix intérieure (1330). Sans doute les républicains de Florence demeuraient libres, et, pour éviter les troubles populaires, toujours funestes a la vraie liberté, ils créaient deux conseils où ils avaient soin d'assurer la majorité aux plébéiens ; mais eux-mêmes se laissaient entraîner à cette ardeur de

monarchie dont ils étaient entourés, et ils subordonnaient à leur démocratie quelques villes voisines. L'expédition du roi Jean de Bohême fit faire encore un progrès aux seigneuries. Ce royal aventurier, que l'on trouvait partout excepté chez lui, qui courait le monde pour apaiser toutes les discordes à ta façon des chevaliers des premiers temps, se présenta à l'Italie comme un pacificateur désintéressé (1330). La ville guelfe de Brescia demanda sa protection, et fut sauvée par lui du seigneur de Vérone, Mastino II. Bergame le prit pour seigneur, et Crémone, et Pavie, et Verceil et Novare ; Azzon Visconti, ne sachant plus à qui se fier, lui offrit la seigneurie de Milan, et s'appela vicaire du roi de Bohême. Parme, Modène, Reggio, s'inclinèrent avec joie. Le Bohémien paraissait étranger à l'un ou à l'autre parti ; il promettait à chaque ville de ne point rappeler les exilés, puis il les rappelait, et tout le monde était content. Un Gênois avait acheté Lucques ; il la céda gratuitement à Jean de Bohême. Les Florentins les premiers résistèrent. Ce pacificateur, qui prononçait en maitre dans toutes les villes, ne pouvait-il pas abuser de hi confiance des Italiens, et substituer à la monarchie-impériale un autre roi étranger ? D'ailleurs, le pape dénonçait l'ambition du roi Jean ; toute l'Italie, l'Europe même, comprirent les craintes des Florentins. Jean courut vers l'empereur et le pape pour se justifier ; pendant son absence, on se mit à le dépouiller. La haine commune confondait tous les partis. ; Guelfes ou Gibelins, seigneurs ou peuples libres ; on vit alors de singulières contradictions Brescia fut livré par les Guelfes au seigneur de Vérone ; Visconti reprenait Bergame, Verceil, Novare. Pour mettre quelque ordre dans ce pillage, un traité décida que Crémone et San-Donnino appartiendraient au seigneur de Milan, Parme à celui de Vérone, Reggio à celui de Mantoue, Modène à celui de Ferrare, et Lucques aux Florentins. Les contractants étaient des ennemis autrefois acharnés, les Gibelins de la Lombardie, Florence et Robert de Naples (1332). Les Gibelins ne s'inquiétaient pas de l'agrandissement des Guelfes ni les Guelfes de l'agrandissement des Gibelins ; une seule chose leur importait également à tous c'était que le roi de Bohême ne conservait rien en Italie.

En effet, il ne conserva rien, et ne reparut que pour vendre à des familles puissantes les villes qu'on ne lui avait pas enlevées ; mais Florence s'aperçut bientôt de sa faute ; le traité de 1332 fut exécuté pour tous, excepté pour les Florentins. Les seigneurs avaient seuls profité. Mastino della Scala s'empara de Lucques, et regarda Pise d'un œil ambitieux. Mastino était alors bien puissant ; un ambassadeur envoyé à Vérone avait

compté dans sa cour vingt-trois princes détrônés. Sept villes, toutes principautés indépendantes autrefois, réunies sous son autorité, lui donnaient, par leurs gabelles, un revenu de 700.000 florins. Gênes n'était plus un secours pour les Florentins ; le parti gibelin venait de reprendre l'avantages Gênes (1335), et d'établir deux *capitaines*, un podestat et un *abbé du peuple*, Florence ne comptait plus sur le roi de Naples affaibli par elle rechercha au Nord l'alliance de Venise[14].

Depuis la conspiration de Bohémond Thiépolo, Venise avait augmenté sa prospérité. Elle avait détourné les eaux de la Brenta qui ensablaient les lagunes et menaçaient sa sûreté ; elle avait réparé son arsenal et vaincu les Gênois. L'aristocratie avait affermi ses privilèges : en 1315, tous les citoyens qui avaient appartenu par eux-mêmes ou par leurs ancêtres au grand conseil, s'étaient fait inscrire sur un registre qui devint le *livre d'or* et constitua la noblesse vénitienne à l'exclusion de toute autre famille nouvelle ; en 1319, le doge Jean Soranzo avait fait décréter la permanente du grand conseil, tel qu'il était alors composé, et le droit pour les enfants des membres d'y siéger héréditairement. Ainsi le doge électif recevrait les ordres d'un souverain héréditaire. Au moins, la volonté du grand conseil étant désormais la seule volonté dans l'État, il pourrait y avoir unité et suite dans les entreprises des Vénitiens : et c'est au temps où le pouvoir de l'aristocratie n'était plus contesté, que Venise acquit une importance puissante dans les affaires d'Italie. Marsiglio de Carrare, dépouillé de Padoue, mais chargé de la gouverner sous les ordres du Scaliger, ayant été envoyé comme ambassadeur à Venise, dit au doge dans une cérémonie publique : Que feriez-vous à celui qui vous donnerait Vérone ? Le doge répondit : Nous la lui donnerions, et Carrare, qui espérait se venger par la ruine de son maitre, conseilla à Mastino II d'établir des salines et de les protéger par un fort qui en écarterait les Vénitiens. Mastino construisit donc un fort à Bovolenta et établit un péage sur le Pô. Ces mesures contraires aux traités irritèrent les Vénitiens[15] ; Florence demandant leur secours, un traité fut conclu (1336) entre les deux républiques. Venise confia ses troupes à un étranger à qui elle adjoignit deux nobles vénitiens pour le surveiller, payer ses soldats, et fournir aux approvisionnements. Florence se servit de la haine que la famille des Pazzi, dépouillés de Parme, portait à Mastino, et Pierre de Rozzi se chargea de ravager les territoires de Trévise et de Padoue. Le seigneur d'Este, Louis de Gonzague, Azzon Visconti, entrèrent dans la ligue. Après deux ans de guerre, Venise, protectrice du nord de l'Italie, fut visitée par soixante ambassadeurs qui

reçurent les conditions de la paix (1338). Les Vénitiens gardèrent pour eux Trévise et Bassano, donnèrent aux Florentins les villes de l'État de Lucques, Feltre et Bellune à Chiades, fils de Jean de Bohême, Parme aux seigneurs de Rozzi, Brescia au seigneur de Milan. Marsiglio de Carrare recouvra Padoue, et le doge lui dit : N'oubliez jamais que, pour la seconde fois, cette ville doit sa puissance à Venise, qui vous la cède généreusement. Mastino demanda à être inscrit sur le livre d'or de la noblesse vénitienne.

Cette humiliation du seigneur de Vérone était l'œuvre de deux républiques ; quelques mois après (1339) Gênes, pour se délivrer des fictions, n'invoqua plus de seigneurs étrangers, elle se fit un doge comme Venise, et Simon Boccanegra, qui exerça ce pouvoir pendant cinq ans, donna le repos à ses ennemis comme à ses amis, sans partialité. Florence sauva encore sa liberté d'un danger qu'elle s'était attiré elle-même. Comme elle avait acheté Lucques du seigneur de Vérone, les Pisans s'opposèrent à l'exécution du traité, et pour les combattre, les Florentins confièrent leurs troupes à un étranger, à Gauthier de Brienne, duc d'Athènes. Cet homme, d'abord par la faveur de la populace, se fit déférer la souveraineté à vie, s'entoura d'un corps de Français et de Bourguignons, et, pour se débarrasser de la guerre, céda Lucques aux Pisans pour quinze années. Il confiait toutes les places à des hommes de la dernière classe, que les Florentins appelaient *ciompi*. Il faisait avec les seigneurs d'Este, de Bologne, un traité par lequel tous ces tyrans se garantissaient leurs seigneuries. On ne le souffrit pas longtemps. Jamais les Florentins n'avaient accepté un monarque. Si autrefois les Gibelins avaient demandé les secours de Frédéric et de Mainfroi, si les Guelfes avaient recouru aux deux Charles de Naples et à Robert, jamais la liberté publique n'avait été sacrifiée, jamais les Florentins n'avaient donné à Florence un seigneur souverain[16]. On conspira contre le duc d'Athènes, on lui arracha deux ministres de sa tyrannie qu'on mit en pièces, et lui-même fut conduit (6 août 1343) hors du territoire de la république. Une fête solennelle fut instituée en l'honneur de son expulsion. Quelques villes restaient libres en Italie, et c'étaient celles-là qui avaient humilié les seigneurs.

Cependant les seigneuries ne pouvaient plus être détruites que pour faire place à d'autres. Ainsi les Visconti s'agrandis par l'affaiblissement des seigneurs della Scala. L'influence que le roi de Naples avait donnée au parti guelfe languissait avec le vieux Robert. Lorsque Frédéric de Sicile

était mort (1337), Robert avait réclamé sans succès l'exécution du traité de Castro Nuovo ; malgré son âge avancé, il conquit l'ile de Lipari (1339), et lança, en 1341, contre La Sicile un formidable armement ; Pierre de Sicile n'y perdit que la ville de Mélazzo. Robert mourut au commencement de 1343. Sa politique avait uni tous les États de l'Italie dans une même histoire, dans une querelle des Guelfes et des Gibelins qui rappelait le XIIIe siècle. Après lui cette unité disparaît, sous sa petite-fille Jeanne, le royaume de Naples n'a pour histoire que les crimes et les querelles de la famille royale ; Venise et Gênes s'unissent dans une rivalité sanglante qui les détourne des événements de l'Italie ; dans la Lombardie, la monarchie de Milan se constitue comme une royauté ; Florence s'efforce d'engloutir les villes de la Toscane.

II

Naples, Sicile. — Le roi de Naples, Charles II, avait eu neuf fils ; l'aîné, Charles-Martel, couronné roi de Hongrie, était mort avant son père, laissant un fils, Charobert, qui hérita de ses droits sur la Hongrie, et qui, par droit de représentation, pouvait prétendre au royaume de Naples ; mais par la décision des États du royaume et du pape seigneur suzerain, Robert, autre fils de Charles II, lui avait succédé, pendant que Charobert régnait sur les Hongrois. Robert vit mourir avant lui ses deux fils, dont l'un laissa deux filles, Jeanne et Marie. Afin de confondre les droits des deux branches de sa famille, Robert maria sa petite-fille Jeanne à André de Hongrie, fils de Charobert, et la proclama son héritière.

Robert le Bon est encore appelé *le Sage*. La protection qu'il accorda aux lettres, et principalement peut-être son amour de l'astronomie, lui a mérité ce surnom. Il eût préféré les sciences sans diadème au diadème sans science. Ce fut lui qui déclara Pétrarque digne du laurier poétique, et qui lui conféra le droit de composer dans tous les genres. Aussi Pétrarque, pour lui en rendre grâces, lui a donné la préférence sur tous les rois contemporains. Nos rois savent juger des douceurs de la table ou du vol des oiseaux ; ils ne savent pas juger des œuvres de l'esprit. Il n'y en a qu'un dans l'Italie, ou plutôt dans tout l'univers, c'est Robert, roi de Sicile, l'unique ornement de notre siècle, que Naples possède par un incomparable bonheur : ô Naples fortunée et digne d'envie, très-auguste demeure des lettres ; si tu fus douce à Virgile autrefois, combien, plus

douce n'es-tu pas aujourd'hui, que tu possèdes un si équitable juge de la science et de l'esprit ? Tu es le refuge de quiconque croit à son génie[17]. Pétrarque en était convaincu, et il revenait à Naples dans l'espérance d'un nouveau triomphe, mais il apprit en route la mort de Robert le Bon (1343). Jeanne avait seize ans, André son mari n'était son aîné que de quelques mois ; le poète commença par dire que c'étaient deux agneaux livrés à la garde des loups ; ses douleurs augmentèrent quand il eut vu de près la nouvelle cour, les trois princes de Duras, les trois princes de Tarente, et les autres nobles, tout à la fois voluptueux et sanguinaires, qui renouvelaient froidement les combats de gladiateurs. Ce qui le désespéra enfin, ce fut la laideur et la grossièreté hongroise du nouveau roi : il sembla prévoir que ce mariage ne serait pas heureux[18]. Jeanne, vive et spirituelle, élevée dans l'habitude des lettres et de la gaieté, et façonnée à toute la politesse du midi, n'avait jamais aimé son mari et ne l'avait épousé que par la volonté de son aïeul. André s'irritait des dédains de sa femme, et surtout de la préférence effrontée qu'elle donnait sur lui à son cousin Louis de Tarente. Il réclamait le trône de Naples comme son héritage propre, puisqu'il descendait directement du frère aîné de Robert le Bon. Jeanne, au contraire, alléguait la décision du pape Clément V, le consentement de tous les barons, les dernières volontés de Robert, et elle prétendait bien faire marcher après elle ce mari qu'elle seule avait élevé à la royauté en l'épousant. Ces sentiments lui étaient surtout inspirés par Philippine la Catanoise, ancienne lavandière qui était devenue gouvernante de Jeanne et demeurait sa confidente. André, de son côté, avait son confident, un Hongrois qui s'efforçait de faire parvenir les Hongrois à toutes les fonctions publiques. Quoique le pape Clément VI, en qualité de suzerain, eût réclamé la régence pendant la minorité de Jeanne, les princes de la cour se partageaient entre les deux époux, afin de dominer par cette faveur. Ce fut le parti de Jeanne qui l'emporta. Dans la nuit du 18 septembre 1345, André et Jeanne étant tous deux dans la ville d'Aversa, André réveillé tout à coup et appelé au dehors par les conjurés, fut étranglé et laissé mort dans un jardin. Aussitôt de sinistres bruits se répandirent ; on n'hésita pas d'accuser Jeanne elle-même de la mort de son mari. Quand on sut que le cadavre d'André était resté deux jours étendu à terre, sans honneur ni sépulture, on raconta que depuis longtemps elle avait prémédité cette action, et qu'un jour, comme elle était occupée à tisser un cordon de soie, son mari lui demandant ce qu'elle en voulait faire, elle avait répondu : C'est pour vous étrangler. Déjà Charles de Duras, qui avait épousé Marie, sœur de Jeanne, se préparait à la guerre, pour régner, s'il était possible, à la place de la

coupable détrônée et Louis de Tarente rassemblait des forces pour soutenir la reine ; elle-même écrivait aux Florentins comment son mari avait été assassiné, comment il avait été trouvé, par sa nourrice, étendu mort au pied d'un mur, comment le coupable, nouveau Juda, s'était fait donner la mort par la main d'un valet qui n'était pas encore découvert. Enfin, elle pria le pape Clément VI de tenir sur les fonts de baptême l'enfant qu'elle mit au monde quelques jours après la mort de son mari[19].

Cependant le roi de Hongrie, Louis le Grand, frère d'André, réclamait le royaume de Naples, dont Jeanne était déchue par son crime ; il sollicitait du pape l'investiture. Clément VI ne prononça pas avec tant de précipitation ; il écarta toutes les prétentions du Hongrois, pour donner cours aux procédures régulières de la justice. En qualité de suzerain, et comme chef de l'Église, il retrancha de la société les coupables, ordonna que leurs maisons fussent rasées, leurs biens confisqués, leurs vassaux déliés du serment de fidélité. Bertrand de Baux, grand justicier du royaume, fut investi du droit de les rechercher et de les juger. Le grand maréchal du palais, Raymond de Catane, fut le premier arrêté, et, vaincu par la torture, dénonça ses complices. Alors le justicier fit porter devant lui un étendard où était peint le meurtre d'André, et arriva, suivi de toute la populace, au palais de Jeanne ; sous ses yeux, et sans qu'elle osât se plaindre, il enleva ses amis, et d'abord la Catanoise. Celle-ci expira dans les tortures ; son fils et sa fille, écorchés vifs, furent ensuite jetés au feu, d'où le peuple retira bientôt leurs membres demi-brûlés, pour les traîner dans la ville. Les autres conjurés ne furent pas épargnés davantage : on imagina contre eux d'épouvantables supplices ; mais on remarqua que tous les coupables avaient été interrogés et torturés dans une enceinte entourée d'une palissade, derrière laquelle on pouvait entendre leurs cris et non leurs révélations ; et l'on soupçonna que le justicier avait ordre d'en agir ainsi, afin que le peuple ne pût savoir si la reine et les princes du sang étaient accusés de complicité.

Louis de Hongrie ne fut point satisfait. Il anima les Hongrois à venger la mort de son frère, né au milieu d'eux ; mais il fut arrêté par les Vénitiens qui assiégeaient Zara et fermaient l'Adriatique par leur flotte. Il se tourna alors vers l'empereur Louis de Bavière qui promit une expédition en Italie et ne fut pas déconcerté par la bulle de Clément VI, qui déposa enfin cet empereur et lui fit substituer Charles IV. Jeanne, dans un embarras mortel, épousa Louis de Tarente, pour s'assurer un appui, et

traita avec la maison d'Aragon qui régnait en Sicile, pour enlever un allié à son rival. Pierre de Sicile, mort en 1342, avait laissé son royaume à un enfant de cinq ans, Louis Ier. Jeanne lui abandonna la Sicile et toutes les îles qui en dépendaient, sous la condition de payer au Saint-Siège un tribut de 13.000 onces d'or, de fournir quinze galères aux rois de Naples dans toutes leurs guerres[20]. Cependant Louis de Hongrie avançait toujours ; la reine lui écrivait pour se justifier ; la réponse fut accablante : Jeanne, ta vie passée dans les désordres, le pouvoir royal gardé par ambition, la vengeance négligée, l'excuse qui est venue ensuite, t'accusent d'avoir connu d'avance la mort de ton mari et d'y avoir pris part[21]. Bien reçu par le seigneur de Vérone et par le seigneur de Padoue (1347), le prétendu vengeur traversa l'État de l'Église, malgré la défense d'un légat, sous prétexte que plus de deux cents coupables vivaient encore impunis, et avec la promesse dédaigneuse de payer le tribut au Saint-Siège[22]. Il avait pour allié un aventurier féroce, l'Allemand Werner, qui se faisait appeler *le duc Guarnieri*. Ce condottiere, après la lutte de Pise et de Florence, avait retenu à son service les soldats licenciés de Pise, et formé un corps de deux mille cavaliers qu'il appelait la *grande compagnie*. Il ne les payait qu'en leur donnant la licence du ravage ; lui-même portait une plaque d'argent sur la poitrine avec ces mots : Seigneur de la grande compagnie, ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde[23]. Il ravagea le territoire de Sienne et la Romagne ; appelé par le seigneur de Bologne contre le peuple et par le peuple de Bologne contre le seigneur, il avait soutenu le seigneur qui payait immédiatement. Il avait consenti ensuite à ramener ses hommes en Allemagne, pour leur laisser le temps de jouir de leur butin immense ; mais il revenait à la solde des Hongrois[24]. Louis de Hongrie réussit d'abord complètement. Il ne se hasarda point avec des troupes inférieures à attaquer Louis de Tarente qui voulait défendre le Vulturne ; il tourna jusqu'à Bénévent où il rassemblait et comptait ses forces, quand il vit arriver les barons du pays et les ambassadeurs de Naples qui venaient le saluer comme leur maitre (1348). Louis de Tarente fut aussitôt abandonné. Jeanne, n'espérant plus rien du temps présent, se jeta sur une galère qui la porta en Provence. Le Hongrois entra dans Aversa. Les princes du sang, après avoir hésité, avaient consenti à lui faire hommage. Il les trompait sur ses intentions par une amitié feinte, quand tout à coup il déclara qu'il veut voir le lieu où son frère a péri. Il se rend dans la galerie fatale, et subitement se tournant vers le duc de Duras : Mauvais traître, s'écrie-t-il, il faut que tu meures là où tu l'as fait mourir. Charles de Duras protesta en vain, il fut tué à coups

de sabre et laissé sans honneur dans le jardin où André était mort. Ses deux frères, et les deux frères de Louis de Tarente, aussitôt arrêtés, furent envoyés en Hongrie. Le vainqueur fit son entrée dans Naples, armé de toutes pièces. Il trouva le jeune enfant de Jeanne et d'André, le créa duc de Calabre, mais l'envoya en Hongrie. Il demanda ensuite au pape l'investiture de Naples qui lui fut refusée parce que le crime de Jeanne n'était pas prouvé[25] ; il demanda l'investiture de la Sicile, et ne l'obtint pas davantage.

En effet, Jeanne était aussi active que son ennemi et plus habile. Elle avait plaidé sa cause en plein, consistoire et l'avait gagnée ; elle avait obtenu une dispense qui déclarait valide son mariage avec Louis de Tarente, malgré la parenté. Comme l'argent lai manquait, elle vendit au pape le comté d'Avignon, et loua dix galères génoises. Elle attira à son parti le duc Guarnieri avec douze cents cavaliers, et revint à Naples au moment où la peste avait forcé le vainqueur de retourner en Hongrie. Les grands obstacles qui restaient à vaincre ne découragèrent pas cette femme audacieuse qui espérait démontrer son innocence par le succès. Elle assiégea l'un après l'autre les châteaux occupés par les Hongrois. Louis de Tarente prit Nocéra malgré sa vaillante garnison. Trahis par Guarnieri, harcelés par de nouvelles forces que le vayvode Étienne amenait de Transylvanie, les deux époux virent détruire sous les murs de Naples leurs meilleurs soldats qu'une bravade imprudente avait tirés hors de la ville (1349). Mais ils regagnèrent Guarnieri celui-ci et ses Allemands, dans Aversa, réclamèrent leur paye ; ils se mirent à torturer les Hongrois pour en arracher 100.000 florins, et ils auraient fait le vayvode prisonnier, s'il n'eût pris la fuite. Pour 100.000 florins, le condottiere fit une trêve avec Louis de Tarente ; bientôt manquant de vivres, il remit Aversa aux mains d'un cardinal. Un dernier effort du Hongrois lança sur le royaume de Naples (1350) vingt-deux mille cavaliers allemands et quatre mille fantassins lombards. Louis de Hongrie vint lui-même et souleva toute la terre de Labour ; mais Naples et Aversa ne le reconnurent pas. Cette dernière ville résista longtemps ; le Hongrois, trompé dans son espérance de finir par un coup de main, conclut une trêve, et quelques mois après, la sentence du pape rendit la paix au royaume.

Des ambassadeurs de l'un et de l'autre parti étaient venus à Avignon. Ceux de Jeanne déclarèrent que, si la reine pouvait jamais être convaincue de complicité dans la mort de son premier époux, il faudrait

s'en prendre, non à son intention ni à sa mauvaise volonté, mais à la violence des sortilèges qui avaient triomphé de la faiblesse d'une femme. Cette singulière justification n'aurait pas été admise, toute la conduite de Louis de Hongrie n'avait fait connaître qu'il avait voulu seulement acquérir un royaume et non venger son frère. Il n'inspirait plus d'intérêt à personne. Jeanne fut donc déclarée innocente, et confirmée dans la possession de son royaume ; son mari, Louis de Tarente, fut reconnu roi de Naples et de Sicile, et les princes captifs en Hongrie furent relâchés.

Le retour de ces captifs causa d'abord quelques disputes de cour. Les deux princes de Tarente, comblés de faveur par le roi, excitèrent la jalousie de Louis de Duras, comte de Gravina, et de son frère Robert. Jeanne fut débarrassée de Robert, qui alla se faire tuer à la bataille de Poitiers ; elle vainquit le comte de Gravina, qui finit ses jours en prison. Mais ses dérèglements et la mollesse de son mari laissèrent l'impunité à une grande compagnie allemande qui s'était formée pour punir le seigneur de Ravenne. Lando, qui les commandait, pénétra (1355) dans les Abruzzes, puis dans la Pouille, puis dans la terre de Labour, et jusqu'aux portes de Naples. Le grand sénéchal du royaume ramena enfin contre eux mille soldats de Toscane ; mais le roi n'avait pas d'argent pour les payer : ces mercenaires se tournèrent contre le roi. Louis de Tarente, par des impôts extraordinaires, ramassa 35.000 florins et les donna à Lando, qui promit de retourner en Pouille et de se tenir loin de la capitale, mais non d'évacuer le royaume, jusqu'à ce qu'on lui eût payé encore 70.000 florins. Louis de Tarente ne réussit pas contre la Sicile, malgré ses premiers succès. Déjà, en 1354, on avait essayé cette expédition où cent douze villes siciliennes avaient reconnu la reine de Naples, et l'avènement du jeune Frédéric III de Sicile, sous la régence de sa sœur Euphémie (1355), offrait une belle occasion, Jeanne et son mari se hâtèrent donc de faire leur entrée à Messine ; ils assiégèrent Catane au moment où les affaires de Frédéric semblaient désespérées ; mais ils ne purent la prendre. Obligé de revenir à Naples, Louis de Tarente fit jeter à la mer quelques Messinois qui lui étaient suspects, et aliéna l'esprit des Siciliens, qui retournèrent à la famille d'Aragon.

Louis de Tarente mourut en 1362. Jeanne, chercha un troisième mari, appela Jacques d'Aragon, que le roi d'Aragon, Pierre IV, avait dépouillé de son royaume de Majorque, qui était resté prisonnier à Barcelone pendant treize ans, et maintenant errait sans patrie ni fortune. En l'épousant elle ne lui donnait pas le titre de roi de Naples ni le droit de

recevoir l'hommage des barons ; elle lui interdisait l'administration du royaume, et l'excluait de sa succession. Elle le laissa ensuite chercher un asile à la cour de Pierre le Cruel de Castille ; et, quand il eut été pris par Henri de Transtamare, elle daigna le racheter par une rançon de 60.000 ducats d'or : c'est qu'elle n'avait pas besoin d'un mari pour gouverner. Habile à choisir ses ministres, plus prompte à récompenser le mérite qu'à punir les crimes, elle faisait respecter en elle et quelquefois aimer sa puissance royale. En 1372 elle traita avec la Sicile, par l'entremise de deux cordeliers. Frédéric III se reconnut vassal de la reine de Naples, s'obligea à payer un cens annuel de 15.000 florins d'or, à ne prendre que le titre de *roi de Trinacrie*, celui de reine de Sicile étant réservé à Jeanne. Ces conditions, approuvées par Grégoire XI, rendaient à la famille d'Anjou sa suprématie ; mais (1376) la mort de Jacques d'Aragon, de ce mari qu'elle avait tant dédaigné, causa ta perte de Jeanne et des révolutions nouvelles dans son royaume. Elle commença par adopter le fils du comte de Gravina, le nouveau Charles de Duras, puis épousa en quatrièmes noces Otton de Brunswick, déjà célèbre en Lombardie pour sa bravoure, et en qui elle espérait trouver un défenseur. Elle fut bien surprise lorsque ce mari la quitta (1378) pour aller régir le Montferrat pendant la minorité du marquis Otton. Un moment rassurée par l'élection d'Urbain VI, elle fut déconcertée de nouveau par le ton altier de ce pontife, et se vengea en contribuant à l'élection de Clément VII. Se tournant alors vers la France, où l'antipape était bien accueilli elle reconnut pour son héritier universel Louis d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, à qui elle transmettait ainsi la Provence, Naples et la suzeraineté sur la Sicile. Urbain VI appela contre elle Charles de Duras.

Ce prince, seul héritier du trône de Naples, héritier aussi de la Hongrie, avait été élevé dans ce dernier royaume pour lequel il avait combattu, Les Florentins, sollicités par lui de lui donner des secours, refusèrent de se déclarer contre la reine leur alliée ; mais Urbain VI le couronna à Rome sous le nom de Charles III, et lui donna l'investiture (1381), Jeanne rie pouvait plus compter sur son peuple, qu'elle avait irrité en adoptant un prince français ; elle n'avait pas d'argent pour payer des mercenaires ; elle vit heureusement accourir son mari Otton de Brunswick, et elle s'enferma avec sa cour dans le Château-Neuf. Otton, posté à San-Germano, n'osa point accepter une bataille ; il recula pour se placer devant Naples, et ne put empêcher le peuple de cette ville d'envoyer saluer Charles III. Obligé de céder la place à son rival, qui fit une entrée triomphale dans sa capitale, il apprit avec terreur que Jeanne,

assiégée et manquant de vivres, avait promis de capituler, si elle ne recevait de prompts secours. Il vint en hâte pour la délivrer par une victoire ; mais à peine le combat était commencé, que son armée l'abandonna ; le marquis de Montferrat, son pupille, tomba mort à son côté ; lui-même il fut pris. Jeanne, qui contemplait ce désastre, et qui n'espérait plus de secours, se livra au vainqueur. Charles III protesta de son respect et de son affection. Il visitait souvent sa captive, mais pour lui demander qu'elle renouvelât son adoption. Le refus obstiné de Jeanne la fit reléguer au château de Muro, dans la Basilicate. Cependant arrivait Louis d'Anjou. Charles III, dans la crainte que sa prisonnière ne lui échappât, ordonna de la mettre à mort. Les uns disent qu'elle fut étranglée, d'autres qu'elle fut étouffée entre deux matelas (1382). Cet événement mettait aux prises la famille de Duras et la seconde maison d'Anjou.

Venise, Gênes. — Le premier doge de Gênes, Simon Boccanegra, chargé de comprimer les factions sans favoriser aucun parti, ne put tenir plus de cinq ans ; il abdiqua en 1344, et se retira à Pise, croyant satisfaire ainsi les mécontents qu'il avait faits par sa fermeté. Malgré son départ, Gênes ne fut point livrée au désordre, et son successeur, Jean de Murta, aidé du seigneur de Milan, fit la paix entre le peuple et les exilés. En même temps, de nouvelles acquisitions étendaient la puissance génoise ; en 1346 ils conquirent à moitié l'île de Scio ; en 1347, l'île de Corse, dont ils avaient déjà la moitié, se livra tout entière à leur souveraineté, en conservant ses institutions municipales et le libre vote de l'impôt[26].

De leur côté, les Vénitiens, après l'affaiblissement du seigneur de Vérone, avaient conquis une nouvelle importance dans l'Orient. Ils avaient fait une sorte de croisade contre les Tures (1343), délivré Négrepont, et pris Smyrne l'année suivante. En 1346, du consentement du pape, ils firent un traité avec le sultan mameluck par lequel les infidèles s'engageaient à respecter les vaisseaux de la république et ses colonies. Tous les ports de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, étaient ouverts a tri Vénitiens. Un consul vénitien résida désormais à Alexandrie ; et, tandis que les Gênois allaient acheter les marchandises de l'Inde et de l'Asie au fond de la mer Noire, les Vénitiens allaient les recevoir à l'isthme de Suez[27].

Il est vrai que les Gênois, par leur alliance avec les Paléologues, dominaient tout l'empire d'Orient. Souverains de la mer Noire, ils

faisaient payer tous les vaisseaux sur cette mer, et ne permirent que moyennant un tribut au sultan d'Égypte d'envoyer chaque année un vaisseau sur les côtes de Circassie pour l'achat des esclaves. Ils coulèrent bas un vaisseau grec qui avait osé pécher à rentrée du port de C. P., car ils prétendaient au monopole de la pèche ; et, après avoir massacré l'équipage, ils vinrent fièrement demander à l'empereur réparation de leurs droits méconnue. Les douanes de C. P. leur rapportaient annuellement quatre millions de notre monnaie, et ils en cédaient à peine un dixième à l'empereur. Ce fut sur la mer Noire que commença milieu du XIVe siècle la grande rivalité de Venise et de Gênes. On rapporte qu'un des marchands européens établis à Tana, Gênois ou Vénitien, ayant reçu un soufflet d'un Tartare, perça l'agresseur de son épée, et qu'aussitôt les Tartares pillèrent tous les comptoirs. On décida, pour les punir, que les communications seraient interrompues avec eux ; mais les Vénitiens ne persistèrent pas dans cette résolution, et les Gênois, qui s'en aperçurent, saisirent (1348) tous les vaisseaux vénitiens dirigés vers la mer Noire. Tel fut le premier acte d'une guerre qui parut longtemps fatale aux Vénitiens, qui donna aux Gênois trente ans de supériorité, et cependant n'empêcha pas Venise de se faire une principauté sur la terre ferme, ni Gênes de perdre sa gloire dans de nouveaux troubles et sa liberté sous une souveraineté étrangère.

Les Vénitiens avaient deux alliés, l'usurpateur grec Cantacuzène, et le roi d'Aragon, qui, déjà maitre de la Sardaigne, enviait la Corse aux Gênois. Les vaisseaux vénitiens et aragonais, battus par une tempête dans l'Archipel, sauvèrent cependant l'île de Négrepont, et traversèrent l'Hellespont et la Propontide, où l'empereur les attendait. Paganin de Doria, avec soixante-dix vaisseaux génois, s'était rangé sur la côte de Chalcédoine, en face de Byzance. Combattu par les vents et par les trois alliés, il s'efforçait de regagner Galata ; maie, contraint par les dangers de la mer à jeter l'ancre et à demeurer en place, il changea le combat naval en combat de terre. Les Catalans, qui ne connaissaient pas les lieux, se brisaient contre les rochers, sans que leur valeur fait moins admirable ni leurs coups moins terribles à l'ennemi. L'agilité des Vénitiens allait décider le succès, quand la nuit surprit les combattants, et sauva les Gênois d'un entier désastre. Au point du jour on put compter sur la mer les cadavres et les débris des navires. Les Gênois avaient perdu vingt-huit galères et la moitié de leurs soldats ; les Vénitiens et les Aragonais avaient perdu seize galères ; on regardait les Gênois comme vaincus : la populace de C. P., saisissant deux de leurs vaisseaux égarés, tua tous les

hommes qu'elle y trouva. La nonchalance de l'amiral vénitien rendit vaine cette première victoire ; tel est au moins le récit de l'empereur Cantacuzène lui-même[28]. On lui conseillait d'attaquer un ennemi affaibli ; il évitait le combat. Aloi l'approche de l'hiver, avec une armée qui manquait des vêtements nécessaires contre le froid, il tournait autour des lies et cherchait des vivres dans les ports. Les Gênois reprirent courage, et firent alliance avec Orkhan, sultan des Turcs. Celui-ci détestait les Vénitiens, qui ne lui avaient pas demandé son amitié ; il envoya des troupes nombreuses aux Gênois, et deux vaisseaux armés de tours. Cantacuzène, voyant C. P. menacée, appela de nouveau le Vénitien. Celui-ci, trop confiant dans son habileté maritime, ne voulut écouter aucun conseil, prit position entre des rochers, vit briser quatre de ces vaisseaux par l'agitation de la mer, et quitta le Bosphore, Cantacuzène, apprenant que les Vénitiens avaient regagné l'Archipel, offrit la paix aux Gênois, qui l'acceptèrent.

Il fallait que le désastre des Vénitiens ne fût pas considérable, puisque l'amiral Picard s'acharna à poursuivre dans l'Archipel les vaisseaux isolés des Gênois[29]. Il mit la peste dans l'île de Candie, par le grand nombre de blessés qu'il y déposa, et les Gênois, qui voulurent enlever cette île, ayant contracté la maladie, eurent à jeter à la mer plus de quinze cents morts dans la traversée jusqu'à Gênes. Ensuite les deux flottes, toujours réunies, des Vénitiens et des Aragonais, vinrent braver Gênes à la vue de son port. Antoine Grimaldi, donné pour successeur à Doria, voulut punir cette insolence (1353) : il crut surprendre près de Cagliari la flotte aragonaise séparée de ses alliés ; mais les Vénitiens, qui s'étaient cachés pour le tromper, apparurent tout à coup à son grand effroi, et lui firent perdre trente-deux galères[30]. Gênes, déconcertée par toutes ces pertes, mais inébranlable dans la volonté de ne pas céder, se tourna vers le seigneur de Milan, l'archevêque Jean Visconti. Elle en fit son seigneur, et reçut de lui la promesse qu'il lui fournirait de l'argent, des armes, des soldats. Cette soumission lui assura la supériorité sur Venise. Pisani et Doria, encore une fois chargés par les deux républiques de se combattre, ravagèrent la mer de Gênes ou l'Adriatique. Doria l'emporta. Tandis que le sénat de Venise cherchait à négocier, Pisani relâchant à Sapienza sur la côte de Morée, Doria, qui sortait de l'Archipel, l'aperçut, et accourut lui présenter la bataille. Ce fut le plus grand désastre que Venise eût encore essuyé[31]. Doria avait tué quatre mille Vénitiens ; il emmena à Gênes trente galères, cinq mille huit cent soixante-dix prisonniers, et parmi eux Pisani. Venise n'avait plus qu'un vaisseau dans son port ; elle demanda la

paix, qui fut définitivement conclue en 1356 ; elle paya 200.000 florins pour les droits de la guerre et interdit à ses négociants tous les ports de la mer Noire, excepté celui de Caffa.

Les Gênois n'avaient plu besoin de l'alliance de Milan : ils chassèrent le gouverneur envoyé par Visconti, et rendirent la dignité de doge à Simon Boccanegra, qui exila une partie des nobles et des hommes du peuple, et désarma le reste. Venise, au même moment, n'échappa qu'avec peine à une révolution qui eût détruit son aristocratie. On ne peut rien imaginer de plus dérisoire que la dignité du doge de Venise, telle que l'avaient faite les empiétements successifs des nobles. Le grand conseil lui avait tout enlevé, même le droit de lire les dépêches sans la permission de son conseil privé. Une sorte de proscription pesait sur ses enfants qui ne pouvaient faire aucune proposition dans le sénat, et qui étaient exclus de toute magistrature pendant son règne on venait encore de lui ôter le droit d'abdiquer sans la permission du grand conseil ; il était condamné à gouverner et à porter, contre sa volonté propre, la responsabilité de tous les actes de l'aristocratie. En 1354, au moment où la bataille de Sapienza humiliait les Vénitiens, un vieillard de quatre-vingts ans, Marino Faliero, fut élu doge. Cet homme, qui avait combattu glorieusement pour son pays, ne put supporter froidement une odieuse offense qu'il reçut d'un jeune noble. Il demanda une punition sévère ; mais le *conseil des dix*, peu soucieux d'un outrage qui ne touchait que le doge, condamna le coupable à deux mois de prison. Le vieillard se tut, attendant l'occasion de satisfaire sa colère. Un jour, un ouvrier de l'arsenal vint demander au doge vengeance des coups avait reçus d'un noble : Comment veux-tu que je te venge ? lui répondit Faliero, je ne peux me venger moi-même. — Hélas ! reprit l'ouvrier, il ne tiendrait pourtant qu'à nous de punir tous ces insolents. Le doge alors l'interroge, l'encourage ; l'ouvrier sort, et, rassemblant des matelots, il court les rues en criant qu'il va se venger. Ce premier mouvement effraya les nobles. L'ouvrier, cité devant la seigneurie, fut réprimandé publiquement par le doge ; mais, appelé le soir par le doge lui-même, il lui désigna des hommes capables d'opérer un bouleversement. En quelques jours un vaste complot fut formé. Le signal devait partir, au milieu de la nuit, de l'église Saint-Marc ; les conjurés devaient courir dans les rues pour annoncer l'arrivée d'une flotte génoise et massacrer tous les nobles qui sortiraient de leurs maisons pour défendre la ville. Un conjuré découvrit ce projet à un membre du *conseil des dix* : Marino Faliero, par une conduite imprudente, fit connaître sa complicité. L'aristocratie adjoignit aussitôt son *conseil des dix* vingt

nobles du premier rang, qui frappèrent de mort tous les coupables convaincus. Ils osèrent condamner le doge lui-même ; ils le firent décapiter sur le grand escalier du palais ducal, au lieu même où il avait reçu la couronne, et crièrent au peuple : Justice a été faite d'un grand coupable ! Ils le poursuivirent au delà du supplice, et dans la salle du grand conseil, où étaient rangés tous les portraits des doges, ils mirent un crêpe noir entre le portrait d'André Dandolo et celui de Jean Gradenigo, avec ces paroles : *Place de Marino Faliero décapité*[32].

Les doges qui suivirent n'en furent pas plus heureux contre les ennemis du dehors. Le premier ennemi qui se présenta pour humilier Venise fut le roi Louis de Hongrie, le même qui n'avait pu détrôner la reine Jeanne de Naples. Les rois de Hongrie convoitaient la possession de la Dalmatie, et les révoltes fréquentes de la ville de Zara le faisaient assez comprendre. Louis de Hongrie, ayant offert aux Vénitiens de leur laisser la Dalmatie comme fief de sa couronne, et ceux-ci ayant refus, il envahit Trau, Spalatro et Zara, fit ravager la Marche de Trévise par cinquante mille cavaliers, et s'allia avec le duc d'Autriche et avec le seigneur de Padoue, François Carrare. Une paix humiliante fut conclue en 1358. Venise renonça à la Dalmatie, abandonna un rivage de cent lieues, des ports et des îles nombreuses, et le droit d'entretenir des consuls dans les États de Louis. Le doge cessa de prendre le titre de duc de Dalmatie et de Croatie. Toutes les fois que le roi aurait une guerre maritime à soutenir, Venise lui fournirait vingt-quatre galères, dont il payerait l'armement et l'entretien. Le pape, arbitre entre les deux nations frapperait des censures ecclésiastiques le premier infracteur. En 1360, l'empereur Charles IV ajouta un autre affront en refusant aux Vénitiens l'investiture de la Marche Trévisane ; la république parut se venger sur François Carrare, à qui elle imposa (1373) un tribut de 15.000 ducats pendant quatorze ans, la destruction de ses forts, et l'obligation de venir en personne ou d'envoyer son fils à Venise pour demander pardon. Mais Carrare se vengea en réunissant contre Venise les Gênois, le roi de Hongrie, le seigneur de Vérone, la ville d'Ancône et la reine de Naples. De cette conspiration sortit la guerre de Chiozza.

Dans l'île de Chypre, les Vénitiens et les Génois s'étaient pris de querelle pour l'honneur de la préséance que le roi avait accordée aux Vénitiens dans la cérémonie de son sacre, et les Gênois avaient chassé de sa capitale ce roi qui demandait l'assistance de Venise. Cette dispute fut le commencement, et, dès que la guerre eut été déclarée, Venise, attaquée

sur terre et sur mer, eut à défendre ses nouvelles possessions d'Italie et ses flottes sur toutes les côtes (1378). Elle repoussa douze mille hommes de Padoue, d'Aquilée et de la Hongrie, qui avaient envahi la province de Trévise. Sur les côtes de l'Italie, non loin du promontoire d'Antium, neuf vaisseaux vénitiens attaquèrent neuf vaisseaux génois ; on se battit avec fureur, malgré la pluie qui rendait vaine une partie des armes. Pour se frapper au moins de la lance, et combattre comme sur terre, on essayait d'accrocher les vaisseaux avec des crampons et de les rendre immobiles ; les vagues soulevées les séparaient et les dispersaient. L'orage donna la victoire aux Vénitiens, en leur livrant cinq galères ; mais il protégea la fuite des Gênois. Les galères qui avaient échappé ne laissèrent pas de repos aux vainqueurs, et, tournant l'Italie, elles attaquèrent le commerce de Venise. Renforcés par une flotte nouvelle, et commandés par Lucien Doria, les Gênois empêchèrent les Vénitiens de délivrer Chypre et de reconquérir Trau, en Dalmatie. Victor Pisani, repoussé jusqu'au fond de l'Adriatique, voulait prendre ses quartiers d'hiver à Venise ; le sénat lui ordonna d'hiverner à Pola, d'où il protégerait l'Istrie. Il vit qu'il était perdu, mais il se résigna. Des vaisseaux qu'il envoyait chercher du blé dans la Pouille, furent pris à Ancône par les Gênois, et ceux-ci, s'avançant audacieusement jusqu'à Pola, vinrent présenter la bataille. Pisani ne put persuader à ses officiers de ne pas combattre ; ils l'entraînèrent à la ruine dont il voulait les sauver. Sa valeur fut grande dans cette journée malheureuse. Ce fut lui qui attaqua le capitaine des Gênois, et le tua ; mais la fureur des Gênois s'en accrut. De nouveaux vaisseaux arrivant à leur aide, deux heures suffirent à mettre hors de combat plus de deux mille Vénitiens ; Venise perdit en outre dix-neuf cents prisonniers et quinze galères. L'orgueilleuse aristocratie s'en prit à l'amiral malheureux ; elle le jeta en prison, et le déclara incapable d'exercer aucune fonction publique pendant cinq ans. Pisani allait être vengé par l'humiliation de sa patrie, et mieux encore par les nobles services qu'il devait lui rendre quand elle lui demanderait d'oublier ses injures.

Venise, composée de soixante îles, était située au milieu de la mer, entre la côte de l'Italie à l'ouest, et de longues îles à l'est, qui étaient pour elle comme une fortification avancée. Ces longues lies, placées les unes au bout des autres, et séparées par des passes fort étroites, rendaient facile à garder l'entrée des lagunes du coté de la haute mer. Du côté de l'Italie, les sables apportés par les fleuves, s'amoncelant toujours, interdisaient la navigation aux grands vaisseaux, sauf en quelques endroits, où des barres

de bois marquaient les chemins encore praticables. A l'intérieur même des lagunes était un autre groupe d'îles au milieu desquelles s'élevait la ville de Chiozza. Les Vénitiens étaient parvenus à fermer la passe de Saint-Nicolas du Lido, qui était le port de leur ville ; mais les Gênois, pénétrant par une autre passe avec quarante-sept galères et sous la conduite de Doria, commercèrent le siège de Chiozza. Ils étaient aidés par François Carrare. Celui-ci, avec des barques légères, naviguait sans danger sur les lagunes, et amenait des secours et des vivres à ses alliés. Chiozza se rendit au bout de six jours, livrant aux Gênois quatre mille prisonniers. Venise était ainsi assiégée au midi. En même temps, d'autres Gênois s'emparaient d'une partie de la longue île de Malamocco, et les Vénitiens n'y conservaient plus que la partie voisine de la passe de Saint-Nicolas ; ils étaient assiégés à l'est. On les croyait si bien perdus que le vainqueur ne se pressait pas de les accabler afin de jouir plus longtemps du spectacle de leur mort, Les Gênois voyaient avec une assurance dédaigneuse l'aristocratie vénitienne fléchir enfin son orgueil, et le doge André Contarini, saluant François Carrare du nom de *magnifique et puissant seigneur*, rappeler dans une humble supplication l'ancienne puissance de Venise, maintenant abattue, pour attendrir l'*altesse* padouane. Retournez, répondait Carrare, je n'écouterai rien avant d'avoir mis un frein aux chevaux de bronze qui sont sur la place de Saint-Marc. On offrait à l'amiral génois quelques prisonniers : Vous pouvez les garder, répondait Doria, je les délivrerai dans quelques jours sans rançon. Venise n'avait plus deux lieues de territoire. Le sénat défendit de sonner la cloche de Saint-Marc pour assembler le peuple, dans la crainte que l'ennemi n'entendit ce signal.

On ne peut cependant refuser quelque admiration à ces marchands de Venise. L'ennemi retardait le jour de leur mort ; ils en profitèrent pour sauver noblement leur vie. Une activité nouvelle mit l'arsenal en mouvement ; la bourgeoisie enrégimentée reçut des armes : chacun offrit son corps et ses biens ; un marchand pelletier s'engagea à payer la solde de mille soldats ; un apothicaire fournit un vaisseau. On oublia toutes les distinctions ; on promit des places dans le grand conseil aux trente citoyens qui se seraient le plus distingués dans la défense ; on fit un appel à la multitude, et, quand celle-ci demanda la délivrance de Pisani, l'hésitation du grand conseil ne fut pas Longue. Venise avait retrouvé un libérateur. Pisani commença par couper l'île de Malamocco, où un large fossé sépara les Gênois des Vénitiens ; il fortifia la passe de Saint-Nicolas, pour empêcher une autre flotte génoise d'entrer par là, et

bientôt, grâce à son habileté et au patriotisme de tous, Venise eut une flotte qui s'exerçait aux manœuvres dans les canaux de la ville même. Le 21 décembre 1380, après une messe solennelle, le doge monta sur cette flotte, l'étendard de Saint-Marc à la main. Pisani avait juré qu'il ferait prisonnière l'armée gênoise : son serment ne demeura pas vain. Avec des débris de vaisseaux il combla tous les passages qui auraient permis à la flotte génoise de s'approcher de la côte d'Italie ; puis, sortant par la passe de Saint-Nicolas, dans la haute mer, il ferma toutes les issues par où l'Adriatique pourrait amener des secours à ses ennemis. Les Gênois écrasés par les boulets de marbre que lançaient les bombardes de Pisani, et privés de vivres, se rendirent à leur tour, livrant aux Vénitiens dix-neuf galères et quatre mille cent soixante-dix prisonniers. La vengeance était complète : Pisani pouvait mourir.

Charles Zeno, qui le remplaça, ne put enlever Zara. Venise craignait en même temps de ne pouvoir conserver Trévise que François Carrare et les Hongrois assiégeaient depuis le commencement de la guerre. Délivré du plus épouvantable danger qui eût jamais menacé sa puissance, elle pensa qu'elle gagnerait encore à poser les armes, en faisant des concessions à ses ennemis. Elle s'empressa donc de céder la ville de Trévise au duc d'Autriche Léopold : et, par la paix de Turin, elle accorda quelque chose à chacun de ses adversaires. Elle remit le tribut au seigneur de Padoue, mais à condition qu'il démolirait les forts élevés par lui sur les lagunes ; elle promit 7.000 ducats pendant quelques années au roi de Hongrie, afin qu'il ne fit plus de sel sur les côtes. Elle abandonna Ténédos, et, pour renoncer à faire le commerce à l'embouchure du Tanaïs, elle exigea des Gênois la même renonciation. Elle tint parole à ses citoyens qui s'étaient le plus distingués, et trente familles nouvelles furent élevées à la dignité patricienne. On se mit à rebâtir Chiozza ; mais on n'attendit pas que tous les maux de la guerre fussent réparés pour en préparer la vengeance. Gênes se punissait déjà elle-même par ses divisions nouvelles, par la rivalité des Adorni et des Fregosi, la ruine de quelques seigneuries lombardes allait permettre aux Vénitiens de reprendre sur la terre ferme bien plus que la guerre de Chiozza ne leur avait enlevé[33].

Lombardie, Milan. Les troubles intérieurs du royaume de Naples, et la rivalité de Venise contre Gênes, avaient laissé la puissance des Visconti sans adversaire capable d'en arrêter les développements. La seigneurie de Milan était déjà le bien patrimonial d'une famille. Nul ne trouva mauvais qu'à la mort d'Azzon (1339), ses deux frères, Luchino Visconti, et

l'archevêque Jean, prissent sa place ; d'ailleurs Luchino justifiait son pouvoir par son habile administration. La sûreté publique rétablie, la répression des hommes de guerre et des violences de la noblesse permettait à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, de prospérer. Milan s'accoutumait à la domination d'un maître qui la faisait régner elle-même sur les autres villes. Jean II de Montferrat, le second marquis de la famille des Paléologues, soutint Luchino contre des ennemis acharnés ; il l'aida à conquérir Parme, Asti et Novare. Enfin le pape Clément VI releva les Visconti de l'excommunication portée autrefois contre toute la famille. Les poètes, dont les flatteries semblaient chargées en ce temps de justifier tous les pouvoirs nouveaux, en exaltant la célébrité de tous ces princes, n'ont pas manqué à la gloire de Luchino, et Pétrarque a chanté ses vertus en prose et en vers. Le maitre de Milan chérit les poètes et la poésie ; il aime Pétrarque, et il daigne manger les poires de son jardin. Tandis que les autres princes, véritables ânes couronnés, selon l'expression d'un empereur, ont déclaré la guerre aux lettres, Luchino, à qui manque le titre de roi, honore les lettres qui peuvent seules lui faire un nom immortel. Il est donc le plus grand des hommes que respecte l'Italie. Il est juste que les Alpes aériennes lui obéissent, que l'Éridan, le roi des fleuves, baigne ses riches campagnes, et salue avec effroi les couleuvres couronnées au sommet des tours. Les mers Adriatique et Tyrrhénienne le redoutent ; les nations transalpines le redoutent aussi ou le demandent pour maitre. Il enchaîne le crime, il régit les peuples par la justice, il a rendu à l'Italie le siècle d'or ; il a importé dans Milan le grand art des Romains, épargner les sujets et combattre les superbes[34].

Luchino mourant (1349) laissa à son frère, l'archevêque Jean la seigneurie des seize plus grandes villes de la Lombardie, Milan, Lodi, Plaisance, Borgo, San-Donnino, Parme, Crême, Brescia, Bergame, Novare, Côme, Verceil, Alba, Alexandrie, Tortone, Pontremoli et Asti[35]. L'archevêque acheta Bologne et s'y maintint malgré le pape. Il vit mourir Mastino II della Scala (1351), dont la puissance affaiblie par les armes de Florence et de Venise fut divisée entre ses trois neveux Can-Grande II, Can-Signore et Paul Alboin, pour leur être une occasion de guerres civiles et de fratricides. A Padoue, des crimes semblables dans la famille régnant venaient de partager la seigneurie entre Jacobino et François de Carrare. Seuls, les Florentins résistèrent à une armée milanaise qu'ils forcèrent à la retraite. Mais Gênes vaincue à Cagliari se soumit à l'archevêque. C'est ainsi que la *couleuvre des Visconti* menaçait de dévorer toute l'Italie septentrionale[36].

Alors commencèrent des réactions qui ne devaient avoir pour résultat que de contenir et non de renverser la puissance des seigneurs de Milan. Venise forma une ligue entre les seigneurs de Padoue, de Vérone, de Ferrare et de Mantoue, et sollicita les Florentins d'y prendre part. Le marquis de Montferrat Jean II Paléologue, s'armait de son côté contre Visconti. On appelait au secours de la ligue le roi des Romains Charles IV ; on achetait pour armée la grande compagnie formée par ce chevalier de Montréal, que Rienzi avait fait décapiter, et maintenant commandée par le comte de Lando. Mais comme il avait fallu quelques mois à chaque allié pour préparer ses forces, le temps manqua pour attaquer l'archevêque dont la mort inattendue (1354) déconcerta ses ennemis. Son héritage partagé entre ses trois neveux Matteo, Bernabo, et Galéas, inspirait moins d'inquiétude, et l'on consentit à faire une trêve sur la demande de Charles IV. Les trois frères ainsi délivrés de leurs ennemis, se hâtèrent de montrer à l'empereur qu'ils voulaient être indépendants de son autorité. Ce prince, longtemps sollicité par Pétrarque[37], avait refusé de paraitre en Italie, alléguant la difficulté des temps, et répétant ce mot de Tibère : *Vous ne savez pas quelle bête c'est que l'empire*. Les Visconti durent le confirmer encore dans ces pensées. Couronné roi d'Italie à Milan, ils firent retentir autour de lui le tumulte de six mille cavaliers et de dix mille fantassins qui leur appartenaient. Quand il se mit en route pour la Toscane, afin de l'empêcher d'agir contre leurs intérêts, ils l'accompagnèrent avez leurs soldats bien armés ; ses propres chevaliers étaient désarmés et montaient des chevaux de course ; l'empereur ressemblait à un marchand qui se hâte d'arriver à la foire. Délivrés de l'empereur, Bernabo et Galéas empoisonnèrent leur frère Matteo, dont la vie déréglée les exposait à des révoltes, et partagèrent son héritage (1355). Charles IV, il est vrai, leur envoya un ennemi qui les déconcerta pendant quelque temps ; le marquis de Montferrat, Jean II, nommé vicaire impérial dans le Piémont, réclama plusieurs villes qui appartenaient à Galéas, et fit alliance avec la ville de Pavie jusque-là alliée de Milan, sous les seigneurs de la maison de Beccaria. Les Visconti perdirent leur temps à assiéger Pavie. Un moine augustin, frère Jacob de Bussolari, prêchait dans cette ville contre les mauvaises rageurs ; en réformant les mœurs, il rendit l'énergie aux habitants et sortit lui-même avec eux contre les assiégeants qu'il dispersa (1356). Lando et sa grande compagnie arrivaient au secours du marquis. L'évêque d'Aost, laissé vicaire impérial dans sa ville, venait se joindre au marquis et citait les deux Visconti à son tribunal ; mais la bonne fortune des Visconti les tira de ces difficultés. Lando ménageait Milan, afin de s'y assurer un asile

ou une alliance si le marquis était vaincu, et l'évêque d'Aost, fait prisonnier, privait la ligue d'un de ses plus braves généraux. En même temps les réformes continuées dans Pavie par la parole du moine augustin avaient amené la chute des Beccaria ; vingt citoyens dus capitaines et tribuns du peuple devaient rétablir la religion et la liberté ; les Beccaria recoururent aux Visconti à qui ils livrèrent, leurs châteaux du territoire de Pavie, et le droit de conquérir la ville sur laquelle eux-mêmes ils avaient régné. Les Visconti vinrent à bout de dissoudre la ligue, et furent bien forts quand il ne leur resta pour ennemis que le marquis de Montferrat et la république de Pavie. Malgré Jacob de Bussolari, malgré les derniers efforts des habitants, qui sacrifièrent leurs biens et jusqu'à leur parure pour suffire à la résistance ; malgré le marquis de Montferrat, qui introduisit des troupes, Pavie fut réduite à capituler (1359), et l'espoir fut à jamais perdu de constituer une république en Lombardie.

Voilà les principaux traits de la première ligue tro.rmée contre les Visconti ; elle n'aurait pas même réussi à conserver aux empereurs leur suprématie honorifique sur Milan. Les Visconti régnaient en vrais monarques. Jacob de Bussolari, avait rédigé la capitulation de Pavie ; il avait stipulé pour les Guelfes le droit de rester dans la ville, pour la ville même la conservation du gouvernement municipal ; il n'avait rien demandé qui le touchât personnellement. Galéas avait tout accepté hors des murs ; quand il y fut entré, il déclara qu'un vicaire impérial ne pouvait être enchainé par des traités contraires aux droits de l'empire ou aux intérêts du fisc Il cita les lois romaines, et, au nom de ces lois, se proclama maitre absolu de Pavie ; il exila les Guelfes et abrogea les institutions municipales ; il emmena Jacob de Bussolari, et le fit jeter en prison. A la mauvaise foi de Galéas et à son despotisme, Bernabo ajouta une férocité qui laissait bien loin derrière elle Denis le Tyran ou Phalaris. Une ordonnance qu'il osa publier prolongeait pendant quarante jours le supplice des criminels d'État. Les coups pour rompre les os, la boisson composée d'eau, de chaux et de vinaigre, la peau des pieds arrachée, n'étaient que le commencement. Le patient était condamné à n'être torturé que tous les deux jours ; c'est avec cet intervalle de repris crue ! qu'on lui coupait le nez, les deux mains, les deux pieds. Le quarante-unième jour, les tenailles et la roue achevaient sa vie, s'il lui en restait. On lut cette ordonnance publiée et ou se tut[38]. On supporta encore tous les moyens que son avidité inventa pour amasser de l'argent. Il créa un tribunal pour rechercher tous ceux qui, dans les cinq années précédentes,

avaient tué des sangliers, ou avaient mangé de la chair de sanglier à la table d'un autre. Le coupable convaincu se rachetait par une forte rançon ou périssait par l'étranglement. C'est ainsi que Bernabe ramassa 70.000 écus d'or, et sept chariots de vaisselle d'argent et de meubles précieux. Son frère Galéas a paru moins cruel, parce qu'il vivait dans la société des littérateurs, et que les flatteries de ces gens-là, surtout celles de Pétrarque, ont dissimulé ses vices sous les éloges exagérés de son administration. Galéas fonda une bibliothèque à la sollicitation de Pétrarque, et l'université de Pavie. Il éleva la citadelle de Milan et le pont du Tésin, magnifique chef-d'œuvre d'architecture. Il se fit un palais dans la partie septentrionale de Pavie, dont Pétrarque disait : Galéas, dans ses autres ouvrages, a surpassé les autres princes de l'Europe, dans celui-ci il s'est surpassé lui-même. Les plus belles peintures y étaient rassemblées, et un parc de quinze mines de circonférence entourait le palais. Mais ce que les poètes n'ont pas dit, c'est que dès les premiers jours de son règne, Calées avait soulevé contre lui plusieurs villes du piémont, qui reçurent volontiers le marquis de Montferrat ; que pour étendre son parc à une si grande distance, il fallut empiéter sur des biens particuliers, dont les propriétaires furent à peine dédommagés ; et que l'Iran d'eux, désespéré de se voir ravir le champ de ses pères, frappa Galéas d'un coup de poignard qui glissa sur la cuirasse du seigneur par-dessous ses habits[39].

Ces pouvoirs nouvellement formés en Italie étaient un objet de curiosité impatiente et d'ambition jalouse ; de tous ceux qui croyait y avoir des droits, chacun voulait y parvenir et personne ne voulait partager. Les Visconti n'avaient rien perdu à faire périr leur Frère Matteo ; au contraire, à Vérone les querelles de famille ruinaient le pouvoir de la seigneurie, Can-Grande (1354) avait tué son frère Frégnano, coupable d'aspirer à le remplacer. Cinq ans après (1359), Can-Signore tua Can-Grande, et fit décapiter Paul Alboin, pour assurer tout l'héritage de la maison della Scala à ses enfants illégitimes. A Mantoue, Gui de Gonzague, en réservant à son fils aîné sa succession, avait animé contre celui-ci la jalousie de ses deux frères qui le mirent à mort (1362). Cependant tous savaient encore s'entendre contre la famille Visconti, l'ennemi commun, et les succès du cardinal Albornoz qui venait de reprendre Bologne, firent conclure une ligue nouvelle entre le seigneur d'Este, les seigneurs de Mantoue, de Padoue, de Vérone et le marquis de Montferrat ; l'Église encourageait cette lutte ; Urbain V excommunia Bernabo, *ce fils de la perdition, animé d'une esprit diabolique* (1362). Le

marquis de Montferrat appela à son aide une compagnie anglaise, dite la *compagnie Blanche*, qui avait pillé Avignon[40], et qui introduisit la peste dans la Lombardie. Bernabo, craignant les hommes et la contagion, se retira dans une épaisse forêt ; la bête féroce y demeura seule, gardant son antre par des pieux et des potences dressées tout autour, et menaçant de mort quiconque approcherait[41]. Après le départ de la compagnie Blanche, qui alla se mêler aux agitations de la Toscane, il reparut, et fit sa paix avec l'Église. L'épuisement de tous ses ennemis le sauvait ; il échappa à une troisième ligue en 1367. Albornoz, au moment d'expirer, avait réuni contre Milan les seigneurs de Ferrare, de Padoue, de Mantoue, le roi de Hongrie, le pape, enfin l'empereur Charles IV. Galéas fit alliance avec le roi d'Angleterre, en donnant sa fille au duc de Clarence Lionel. Il attira à lui la compagnie anglaise commandée par Hawkwood, qui se mit à piller le territoire de Mantoue. Charles IV parut lui-même avec des forces considérables. Hawkwood se contenta de rompre les digues qui retenaient l'Adige, et inonda le camp impérial. Bernabo, qui connaissait l'avidité de Charles IV, lui offrit des présents considérables s'il voulait licencier son armée ; les troupes impériales furent licenciées. Les Visconti, libres de toute crainte, laissèrent l'empereur s'avancer au centre de l'Italie, maudit par les peuples dont il refusait d'assurer l'existence Eux-mêmes pouvaient se vanter de l'affermissement de leur pouvoir. Cette seigneurie gibeline, qui avait commenté par l'alliance de l'empire, n'avait plus même besoin que l'empereur combattît pour elle ; mais elle bravait l'empire impunément. Elle bravait les Florentins qui se mirent aussi de la partie en 1369 et l'Église qui soutenait Florence. Les deux envoyés du pape Urbain V, qui apportaient à Bernabo une bulle d'excommunication, furent conduits par lui sur un pont de Milan. Choisissez, leur dit-il, si vous voulez manger ou boire, et comme l'un d'eux répondit : J'aime mieux manger que de demander à boire auprès d'une si grande eau ; — Voilà, reprit Bernabo, les bulles d'excommunication, vous les mangerez avec leurs sceaux de plomb et leurs liens de soie. La présence du peuple et des gardes de Bernabo força les légats d'obéir. Enfin, comme pour les mettre à l'épreuve, une cinquième confédération se forma contre les Visconti, en 1372. Bernabo avait occupé Reggio par une perfidie ; il menaçait Modène, pendant que son frère Galéas, voulait profiter de la mort du marquis de Montferrat. Le nouveau pape Grégoire XI réunit encore les seigneurs d'Este et de Padoue, les Florentins, le comte de Savoie en faveur du jeune marquis Otton. Hawkwood, acheté, devint le soldat de cette ligue. Galéas fut pris au pont de Chiesi ; le Bergamasque révolté fit

périr le fils de Bernabo ; les confédérés occupèrent quelques villes lombardes ; mais la tentative d'un légat contre les Florentins souleva une guerre nouvelle dans l'État de l'Église. Les Visconti, délivrés encore une fois, purent se donner le plaisir de la vengeance, et prendre part à la ligue qui menaça le pape Grégoire XI.

La seigneurie de Milan aurait été plus puissante encore si elle n'eût été divisée entre deux frères ; la mort de Galéas (1378) n'opéra pas la réunion ; son fils Jean Galéas lui succéda dans sa part. Bernabo cherchait au moins à s'agrandir d'un autre côté. Antoine et Barthélemy della Scala, fils de Cape-Signore, régnaient tous deux à Vérone ; Bernabo fit valoir contre eux les droits de sa femme, fille de Mastino II ; mais ses efforts échouèrent, et il fit la paix en 1379. Il avait partagé à ses fils les villes de son obéissance. Ses fils et lui auraient bien voulu dépouiller Jean Galéas, que l'empereur Wenceslas venait de nommer vicaire impérial. Ce fut ce qui perdit l'odieux tyran. Jean Galéas, pour tromper ses ennemis en augmentant leurs espérances, affecta tout à coup une grande dévotion. Il s'entourait de prêtres et de moines ; il voulait faire croire qu'il renoncerait bientôt au monde. Il conservait toutefois une garde nombreuse. Enfin, au commencement de 1385, il annonça un pèlerinage près du lac Majeur. Comme il passait aux portes de Milan, Bernabo et ses deux fils vinrent à sa rencontre : ils reçurent de tendres protestations, ne virent pas que les gardes les entouraient, et tout à coup apprirent avec étonnement qu'ils étaient arrêtés. Jean Galéas les avait pris à ce piège grossier, malgré leurs défiances et leur habileté de tyrans ; il les enferma jusqu'à leur mort, et régna seul.

Toscane, Florence. — Si les noms de Guelfes et de Gibelins avaient perdu en Lombardie leur sens primitifs, ils désignaient au moins invariablement les ennemis des seigneurs et leurs amis. Et les Visconti, les della Scala, les Carrare et les Gonzague, représentants des Gibelins, avaient fait prévaloir la monarchie contre les Guelfes, qui représentaient la liberté républicaine. Il n'en était pas de même en Toscane ; là, trois villes principales, Florence, Pise et Sienne dominaient les autres par leur importance, et quelquefois par leurs conquêtes. Mais la ville gibeline de Pise n'avait pas plus de seigneur que les villes guelfes de Florence et de Sienne ; toutes trois prétendaient bien demeurer républiques, et l'exemple de Castruccio Castracani ne pouvait être imité impunément.

Sienne, à part quelques guerres sans intérêt contre Florence, a son histoire séparée. C'est une lutte sans fin des nobles et du peuple, à laquelle les empereurs se mêlent quelquefois pour leur honte ; une succession rapide de gouvernements sortis de l'un on de l'autre parti, qui donnent la majorité à la noblesse ou à populace, au *mont des Neuf*, au *mont des Douze*, ou aux *Réformateurs*. De temps en temps un administrateur étranger est appelé pour rétablir l'ordre mais à condition qu'il n'exercera pas l'autorité pour lui-même, et qu'il se laissera chasser quand le peuple le voudra. Telle fut la vie de Sienne jusqu'au milieu du XVIe siècle, où il fallut subir la seigneurie des Médicis. Pise venait de conquérir Lucques, lorsque mourut le roi de Naples Robert le Bon (1343) ; mais les villes de Pistoia et de Volterra qui semblaient lui appartenir, ne dépendaient d'elle que pour en être protégées ; Pise bravait le seigneur de Milan, et, malgré les conspirations des Visconti et leurs menaces de guerre, conservait chez elle le premier rang et le titre de capitaine général à la famille de Gherardesca. Quand cette famille disparut en 1348, la liberté des Pisans n'en fut pas diminuée, et André Gambacorta, chef d'une faction triomphante, ne fut mis à la tête des affaires que sous le nom de conservateur dei bon État. Un tat plus libre encore était celui dé Florence. Trois partis s'y disputaient l'héritage de Gauthier de Brienne expulsé les nobles, la populace et la classe intermédiaire des bourgeois riches, espèce d'aristocratie formée par le commerce, qui se vantaient, comme let nobles, de leurs palais fortifiés, de leurs vastes possessions, de leurs vassaux, et pouvaient braver le nombre et l'incapacité populaires. Les nobles furent facilement vaincus. Parce qu'ils avaient voulu abuser de quelques privilèges rendus à leur ordre, on les exclut des fonctions de prieurs. Ils essayèrent de s'unir à la populace. Cette alliance passagère n'aboutit alors qu'à prouver la supériorité de la classe moyenne. Les *ordinamenti della Giustizia*, remis en vigueur, déshonorèrent de nouveau les nobles ; et, pour faire voir combien ce nom-là était méprisé par le parti vainqueur, cinq cents familles nobles, trop pauvres pour exercer une influence dangereuse, furent élevées au rang de plébéiens ; les titres de noblesse devinrent une véritable dégradation. Jamais peut être la démocratie n'avait été poussée si loin. Même au milieu des ravages de la peste, on triompha de la noblesse. Car elle était tombée sur Florence cette maladie redoutable que huit galères génoises avaient apportée en Italie, et qu'on appelait alors *épidémie*. Le monde entier en a souffert, le tiers du genre humain a succombé sous le mal ; mais l'épouvantable récit de Boccace a immortalisé entre toutes ces douleurs *la peste de Florence*. Cent mille individus périrent dans cette ville, et parmi eux l'historien

Villani. On manqua de bois pour enfermer tant de cadavres ; on empilait plusieurs corps dans un même cercueil ; le cœur défaillait parfois à ceux qui les portaient à l'église ou à la fosse : Aidez-nous, disaient-ils aux passants, à porter ce corps au cimetière, afin que nous y soyons portés à notre tour. La mort effaçant toutes les distinctions, on creusa des fosses communes ou le hasard rapprocha toutes les classes sous quelques pelletées de terre. Et cependant ceux qui survivaient, pour jouir encore pendant quelques jours de cette vie dont ils sentaient en eux l'inévitable loin, se livraient à de monstrueuses débauches. Le mal passé, l'orgueil ale vivre après tous ces désastres se manifesta par une joie frénétique. Le mariage devint un besoin furieux ; les ouvriers refusèrent leur travail à qui ne promettait pas un salaire exorbitant : on vit les bourgeois et leurs femmes se promener fièrement, revêtus des habits des nobles que la peste avait emportés, comme de dépouilles conquises sur l'ennemi.

La domination sur la plus grande partie de la Toscane était réservée à Florence. Sans vouloir excuser l'ambition de cette république, on peut dire que les menaces de ses ennemis la forcèrent à chercher dans la soumission des autres villes le moyen de se défendre par un accroissement de force. Ce furent les préparatifs des Visconti (1351) qui perdirent d'abord Prato. Les Florentins s'emparèrent de cette ville, sous prétexte de la protéger contre les factions qui l'opprimaient. Pistoia, sans se livrer encore tout à fait, accepta une garnison florentine. La république, par cette acquisition, ferma quelques passages de la Toscane à l'armée envoyée contre elle par l'archevêque de Milan ; elle supporta le ravage de son territoire par Jean Visconti de Oleggio, gouverneur de Bologne, se délivra de cette guerre par une constance invincible, et fit alliance avec les villes guelfes de Sienne, Pérouse et Arezzo. Les quatre cités s'engageaient à tenir sur pied trois mille gendarmes pour la défense de leur liberté. Pise n'avait pas été étrangère à cette dernière guerre mais, avant d'avoir le temps de l'en punir Florence eut à se défendre contre les prétentions de Charles IV. Ce monarque, que les Visconti avaient éconduit de Milan avec des précautions si insolentes, venait réclamer sur les villes toscanes l'autorité que la Lombardie lui refusait. En effet, il agit en maitre à Pise ; une armée se rassembla volontairement autour de lui et pour lui ; au lieu que les Gibelins de la Lombardie repoussaient les droits impériaux qui ne pouvaient plus que contrarier leur puissance, et non la servir, les Gibelins de la Toscane respectaient encore ces droits, dont ils attendaient une protection pour leur liberté, ou des secours pour leur ambition. Les Guelfes toscans, en combattant les Gibelins, semblaient

donc défendre encore l'indépendance nationale contre le souverain étranger. Les Pisans, par le consentement de l'empereur, gardèrent la ville de Lucques ; le fils d'Uguccione, les Pazzi du val d'Arno, excitaient Charles IV contre les Guelfes, et venaient grossir ses forces. Sienne eut peur et se donna à l'empereur ; Florence fut obligée de reconnaître la suzeraineté impériale ; mais, plus adroite que le prétendu maitre, elle se fit confirmer ses lois municipales, ses coutumes et ses statuts, et ce titre de vicaire impérial par où avait commencé la tyrannie de tous les seigneurs du Nord, elle le fit donner à ses magistrats municipaux, aux gonfaloniers de justice et à tous les prieurs des arts qui se succéderaient par l'élection. A son retour de Rome, Charles IV détruisit à Pise la puissance des Gambacorti, fit décapiter les plus mutins, et donna l'avantage à la faction des Raspanti.

Un autre prince aurait peut-être profité de ces favorables circonstances ; mais Charles IV, méprisé par l'Italie, tourmenté par les princes allemands, ne soutint pas les Gibelins de Toscane. Sienne commença par repousser le patriarche d'Aquilée qu'elle avait reçu pour seigneur, et obtint confirmation de ses usages municipaux. Florence, pour se venger de Pise, ruina d'abord son commerce. Les Raspanti voulurent mettre une taxe sur les marchandises. Florence s'entendit avec Sienne pour se servir désormais du port de Télamone, et rappela tous les négociants florentins établis à Pise. Les négociants des autres nations suivirent ceux de Florence. Toujours habiles à prévenir l'accroissement de leurs rivaux, les Florentins (1361) empêchèrent le seigneur de Volterra de vendre cette ville aux Pisans ; ils mirent garnison dans la citadelle, en promettant de maintenir la liberté des habitants. L'année suivante ils déclarèrent la guerre aux Pisans eux-mêmes, et la soutinrent sur terre avec leurs propres forces, sur mer avec des galènes que leur loua la république de Gênes. Ils bravèrent Bernabo Visconti, allié de Pise, et la compagnie anglaise qui avait passé de France en Italie ; ils firent la paix en 1363, par la médiation du pape. Mais une révolution qui éclata à Pise les vengea de cette suspension d'armes. Giovanni dell' Agnello, un des Raspanti, allié secret de Bernabo, avait proposé de nommer un annuel. Cette proposition ayant été repoussée, l'ambitieux distribua 30.000 florins aux hommes de guerre, et, soutenu par la compagnie anglaise, déclara que, dans un songe, le ciel lui avait ordonné de prendre le titre de doge. Les anciens, surpris de cette largesse qui assurait à Giovanni tous ceux qui auraient des armes, et séduits par ses promesses, ne réclamèrent pas. Florence gagna à cette usurpation ; le nouveau doge lui fit céder plusieurs

châteaux et promettre des indemnités pour les frais de la guerre. Ce n'était pas la seule perte que l'élévation d'un doge dû coûter à Pise. Charles IV redescendait en Italie pour la seconde fois, en 1368. Giovanni, pour être proclamé vicaire impérial, vint à sa rencontre. Les habitants de Lucques réclamaient la liberté ; le doge consentit à rendre cette ville et la livra à l'évêque d'Aost, puis il fut armé chevalier, et entra dans Lucques avec l'empereur. Ce jour fut le dernier de sa puissance. Comme il était monté sur les échafaudages dressés sur la place, du haut desquels l'empereur devait le proclamer vicaire il tomba et se cassa la jambe. A cette nouvelle les Pisans se soulevèrent en criant : Vive l'empereur, meure le doge, et ils rétablirent le gouvernement républicain. Les Pisans recouvrèrent leur liberté, mais ils avaient perdu avec la ville de Lucques la moitié de leur puissance.

Pise et Lucques, c'était là tout ce que les empereurs conservaient de leur ancienne royauté d'Italie. Partout ailleurs il n'y avait plus que des affronts pour la dignité impériale. Dans cette seconde expédition, les habitants de Sienne humilièrent Charles IV, pour avoir demandé qu'on rende justice aux nobles. On le combattit dans les rues, on l'assiégea dans les maisons de ses amis ; le capitaine du peuple défendit à son de trompe qu'on lui fournit des vivres ; le peuple s'amusait de voir l'empereur d'Occident pleurer, s'excuser, embrasser tous ceux qui approchaient de lui, demander grâce, et, pour l'obtenir, accorder des faveurs qu'on ne réclamait pas. On consentit enfin, pour ne pas le laisser partir comme un vagabond sans ressource, à lui payer une contribution de 20.000 florins. Florence profita plus heureusement encore de la détresse impériale. Au prix de 50.000 florins, elle acheta l'abandon de tous les droits de l'empire sur toutes les villes et les terres qu'elle avait conquises. Pise, déclarée fidèle à l'empire, se faisait en même temps confirmer dans sa liberté municipale, et obtenait de l'empereur un acte qui proscrivait d'avance la seigneurie d'un seul maitre ; Florence ne demandait qu'à elle-même les garanties de sa liberté. L'ancienne noblesse enfin renversée, on poursuivait encore dans le nom de Gibelin l'ancien nom et les anciens privilèges de ces nobles. Depuis 1368, on avait fait décerner la peine arbitraire de 500 livres d'amende au minimum, de la perte de la vie au maximum, contre tout Gibelin ou non vrai Guelfe qui accepterait un emploi public : la qualité de Gibelin se prouvait par six témoins que les conseillers des arts jugeaient dignes de foi. Cette loi, modifiée plus tard, exigea vingt-quatre témoins ; mais en même temps l'usage s'établit de faire *admonester* par les *capitaines de parti* celui que l'on soupçonnerait d'être Gibelin, afin

qu'il ne s'exposât pas au châtiment en sollicitant une charge. C'était traiter la prévention comme la culpabilité, et donner aux magistrats, sous prétexte d'un soupçon, le droit d'écarter sans examen ceux qui ne leur convenaient pas. Aussi bien, cette loi tyrannique ne protégeait pas une véritable liberté. Les Guelfes triomphants continuaient d'abuser de leur triomphe, une noblesse dite populaire se Formait parmi les Guelfes, et inclinait vers l'oligarchie ; par une bien choquante contradiction, le titre de. Gibelins devenait démocratique, et quelques familles qui d'abord avaient été réputées Guelfes passaient au parti contraire. Vers 1372, le parti guelfe et aristocratique était représenté et dirigé par les Albizzi et bée Strozzi ; les Ricci, les Medici, paraissaient Gibelins ; la famille des Medici acquit dès ce moment cette influence qui lui livra en moins d'un siècle la seigneurie de la Toscane.

En 1375 commença une guerre entre Florence et le pape Grégoire XI. Depuis que les papes résidaient à Avignon, des légats français gouvernaient les États de l'Eglise. Les conquêtes d'Albornoz avaient créé une véritable seigneurie, et il faut avouer que les cardinaux français abusaient de ce pouvoir contre les villes du voisinage encore libres. Les Florentins se plaignirent que le légat eût envoyé sur leurs terres le *condottiere Hawkwood*, pour détruire les récoltes ; ils confièrent tous les pouvoirs à huit magistrats qu'ils nommèrent les *seigneurs de la guerre*, et s'allièrent avec Bernabo Visconti, qu'ils avaient jusqu'alors combattu. Ils se firent deux étendards, celui de la communauté, et celui de la liberté ; ils appelèrent à la liberté tous les peuples soumis à des seigneurs, et soulevèrent ainsi les villes de l'État ecclésiastique ; Bologne s'y joignit. Hawkwood combattait pour le pape ; le cardinal Robert de Genève ne se maintint dans Césène que par un massacre. Heureusement les Romains, instruits que Grégoire XI était dans la disposition de reporter son siège à Rome, refusèrent d'entrer dans la ligue, et la paix conclue par les Florentins avec Grégoire fut ratifiée par Urbain VI (1378).

C'étaient les Gibelins, sans qu'il faille pour cela attribuer à ce nom son ancienne signification d'ennemis de l'Église, d'amis des empereurs, c'étaient les nouveaux Gibelins de Florence qui avaient commencé et entretenu la dernière guerre contre l'Église. Le parti guelfe, obligé en désespoir de cause de se démasquer enfin, et de faire alliance avec l'ancienne noblesse, n'empêcha pas Salvestro de Medici d'être élu gonfalonier de justice. On ne peut assez admirer les contradictions perpétuelles qui semblent obscurcir à chaque instant l'histoire de

Florence. Le gonfalonier gibelin, tournant contre les Guelfes leurs anciennes armes, remit en vigueur les *ordinamenti delle giustizia*, pour frapper les Guelfes devenus les grands ; il proposa une loi qui donnait aux *admonestés* un moyen d'arriver aux honneurs, appela le peuple au secours de cette proposition, qui fut adoptée par la violence populaire, et prépara la plus violente sédition qui eût encore troublé une ville d'Italie. Les grands, les nobles, les guelfes, c'étaient les *arts majeurs* ; les *arts mineurs* étaient jaloux de cette aristocratie de soie ou de laine qui les méprisait ; et au-dessous des *arts mineurs* une classe misérable et vicieuse, qu'on appelait les *ciompi* ou compères, dépendant de celui qui voulait bien les faire travailler, était prête à servir les passions soulevées. Le plus hardi d'entre eux les rassemblant près de la porte Romaine, osa leur dire qu'il fallait se venger des riches par le pillage, et s'assurer l'impunité toujours facile dans une grande commotion. Les *arts mineurs* avaient pris les armes les premiers pour piller les maisons des Albizzi, et ils avaient obtenu que la loi d'*admonition* fût abolie. Mais les *ciompi*, craignant qu'après la tranquillité rétablie on ne voulût les punir pour les derniers troubles, se soulevèrent à leur tour, surprirent le gonfalon de justice, et, le portant devant eux, marchèrent de maison en maison pour tout. ravager. Ils passèrent le premier jour à faire justice, comme ils disaient, des suspects, et armèrent chevaliers Salvestro de Medici et soixante-trois autres. Ils exposèrent le lendemain leurs demandes, et, comme on tardait trop à délibérer là-dessus, ils forcèrent les portes du palais de la seigneurie. A leur tête marchait un homme couvert d'habite déchirés et nu-pieds, qui portait le gonfalon ; c'était Michel Lando, un cardeur de laine. Tout à coup, se retournant vers la populace : Ce palais est à vous, s'écrie-t-il, Florence est entre vos mains, dites quelle est maintenant votre volonté suprême. — Que tu sois gonfalonier de justice, répond la multitude, et que tu réformes le gouvernement. Le cardeur de laine accepta.

On pouvait craindre que la populace ne fit disparaître tous les arts, les mineurs comme les majeurs quoique la révolution eût commencé par un soulèvement de Gibelins, Michel Lando signifia à la seigneurie gibeline qu'il fallait abdiquer. Il divisa la ville en trois classes : les *arts majeurs*, les *arts mineurs*, et les *ciompi*, et il régla que chacune de ces classes donnerait trois membres à la seigneurie Après cela, il dressa des potences pour tous les *ciompi* qui voudraient continuer le pillage, leur ordonna de poser les armes, et comme ils n'obéissaient pas, les combattit sans pitié. Cette fermeté réduisit les *ciompi*, et donna le triomphe aux Gibelins.

Michel Lando sortit de charge : une élection nouvelle désigna les magistrats ; mais lorsque les compagnies des arts virent les trois prieurs choisis dans la populace, elles élevèrent des huées terribles, et déclarèrent qu'il ne devait pas y avoir de place dans la seigneurie pour de telles gens. Les *arts mineurs* profitèrent seuls de la guerre qu'ils avaient commencée, et que les *ciompi* avaient finie. Une autre constitution composa la seigneurie de cinq prieurs des *arts mineurs*, de quatre prieurs des *arts majeurs* ; Salvestro de Medici, Thomas Strozzi, furent mis à la tête du gouvernement. Les Guelfes et les *ciompi* furent également persécutés ; un comité de quarante-six membres dressa une liste des suspects, et Florence parut recouvrer le repos sous cette démocratie mitoyenne.

Cette démocratie gibeline, la seule en Italie qui ait jamais porté ce nom, ne dura pas plus de trois ans, et les ambitieux qui aspiraient à la seigneurie, en paraissant défendre *les arts mineurs*, furent obligés, en 1382, de céder la place au parti guelfe. Les Albizzi s'emparèrent de la place publique et réformèrent l'État. Les *arts mineurs* furent réduits au tiers des fonctions publiques, tous les exilés guelfes rétablis, et tous les prisonniers d'État délivrés. Sous cette aristocratie, qui avait pour elle la richesse et le souvenir de l'indépendance nationale longtemps défendue par les Guelfes, Florence put reprendre son influence au dehors ; en 1384, elle réunit Arezzo à son territoire.

III

On ne pouvait plus douter désormais ne la puissance impériale ne fût anéantie en Italie ; l'humiliation de Charles IV l'avait bien prouvé, et si quelques empereurs osèrent encore parler de leurs droits, ce ne fut que pour y renoncer officiellement, ou subir les mépris d'un peuple qui ne daignait pas même les poursuivre après leurs défaites. Mais en même temps, l'ancienne liberté italienne avait cédé la place à des monarchies italiennes. Milan et Florence, gouvernées par un seigneur ou par une aristocratie, et entourées de villes conquises, étaient de véritables royautés aussi bien que Naples et la Sicile. On eût vainement entrepris de renverser ces puissances nouvelles et de former des républiques de leurs débris. Déjà même quelques-uns de ces maitres avaient la prétention d'assujettir l'Italie tout entière à une seule autorité. Jean Galéas de Milan

le tenta le premier, et, après lui, le roi de Naples Ladislas ; Florence et Venise s'y opposèrent et continrent ces deux ambitions ; mais le seigneur de Milan prit rang parmi les princes de l'Europe, sous le nom de duc ; Venise acquit une vaste domination sur la terre ferme ; Florence continua d'asservir les villes de la Toscane, pour se soumettre enfin elle-même aux Médicis ; et la maison d'Aragon réunit Naples et la Sicile, ces deux royaumes séparés par le Phare depuis les *Vêpres Siciliennes*.

Jean Galéas, seigneur de Milan, n'était pas ne homme sans grandeur, et les monuments qu'il a laissés de son habileté et de sa magnificence sont au moins l'excuse de son ambition. C'est lui qui, par de nobles bienfaits, fixa dans l'université de Pavie les deux Raphaelli, Emmanuel Chrysolore, Pierre Philargus, qui fut depuis le pape Alexandre V. Il ordonna toutes les parties de l'administration, et fonda la diplomatie milanaise, en rassemblant avec ordre, dans les archives, les titres et les actes publics. Il fit observer la justice avec rigueur : Je veux, disait-il, qu'il n'y ait point d'autre voleur que moi dans mes États. Il rétablit l'agriculture, fit creuser des canaux pour distribuer l'eau à toutes les terres ; il acheva la cathédrale de Milan, le pont au Tésin, et il fonda la Chartreuse de Pavie. Un tel homme pouvait bien aspirer à la royauté de l'Italie ; ce fut la haine que Venise portait encore à ses ennemis de Chiozza qui lui donna une première occasion.

François de Carrare avait acheté la ville de Trévise, et, malgré les précautions des Vénitiens, maitre de toute la côte de l'Italie, il les réduisait à leurs lagunes. Venise lui réservait une punition et cherchait un allié ; elle s'entendit (1385) avec Antoine della Scala, seigneur de Vérone, meurtrier de son frère Barthélemy, et pour lequel le Padouan manifestait hautement son mépris et son aversion. Elle s'engagea à payer 25.000 florins par mois pour les frais de la guerre, et se réserva dans les conquêtes Trévise et son territoire. Antoine ne fut pas heureux contre Carrare ; mais Venise profitait en ce moment de la mort de Charles de Duras (1386) ; elle se délivrait de la rivalité des rois de Hongrie ; elle acquérait Corfou, Durazzo, Napoli de Romanie et Scutari ; elle soutint le seigneur de Vérone de son argent, ne put l'empêcher d'être vaincu, et l'excita à faire alliance avec Jean Galéas.

L'amitié du seigneur de Milan semblait une certitude de succès ; aussi François Carrare, plus habile que son ennemi, circonvint le Milanais, et obtint un traité qui, après la conquête, lui donnerait Vicence en

abandonnant Vérone à Jean Galéas. Ainsi disparut de l'Italie la famille della Scala. L'empereur Venceslas, imploré par Antoine, envoya un ambassadeur tout seul, pour balbutier quelques mots sur les droits de l'empire : Antoine trahi s'enfuit à Venise (1387) ; l'ambassadeur impérial tira quelque argent de Galéas, avant de lui livrer la citadelle de Vérone, et le vainqueur, sans s'arrêter, envoya demander aux Vénitiens s'il ne leur conviendrait pas de s'entendre avec lui pour dépouiller de la même façon le seigneur de Padoue. Les Vénitiens y consentirent sans peine, en réclamant pour eux Trévise, Ceneda et les forteresses de ce territoire. Carrare, stupéfait de la perfidie de son allié, écrivit l'empereur et au pape ; il écrivit à tous les princes chrétiens, il écrivit aux Vénitiens eux-mêmes ; il implora le duc de Bavière ; il ne put pas seulement obtenir la fidélité des habitants de Padoue. Voulant du moins laisser son pouvoir à sa famille, si lui même ne convenait plus à ses anciens sujets, abdiqua, laissa la ville de Padoue à son fils François Novello, et ne garda pour lui-même que Trévise qu'il alla défendre. Les Milanais, les Vénitiens, entrèrent en même temps dans ses États : Padoue ouvrit ses portes (1388). François Novello demanda un sauf-conduit aux vainqueurs ; le vieux Carrare, obsédé par des négociateurs, livra Trévise, et prit le chemin de Pavie. Jean Galéas avait la tentation de ne rien céder aux Vénitiens. Déjà il faisait crier par ses soldats : *vive Jean Galéas, seigneur de Milan et de Trévise* ; mais les habitants répondirent par le cri vénitien : *vive Saint-Marc*. Au moins il fit emprisonner les deux Carrare, malgré les sauf-conduits auxquels les vaincus se confiaient. Venise reprit pied sur la terre ferme ; et aussitôt l'aristocratie en profita pour abaisser un peu plus bas encore la dignité ducale. Il fut ordonné d'appeler le doge *messer le doge*, et non plus *monseigneur* ; il fut interdit au chef de l'État de posséder aucun fief hors des possessions de la république, de marier ses enfants à des étrangers sans la permission de son conseil particulier et du grand conseil ; les officiers attachés à sa personne, furent exclus de toutes les charges[42].

On lit dans un historien moderne[43] : Dans la ville de Vérone, sur une petite place carrée, resserrée de tous côtés entre des murs, sont entassés l'un à côté de l'autre les tombeaux des seigneurs della Scala. Au-dessus de chaque tombeau s'élèvent un piédestal colossal et la figure aussi colossale d'un héros ; chacune est placée dans une chapelle ouverte de tous côtés, du genre gothique, dont la pointe s'élance dans les airs. Les formes gigantesques de ces êtres leurs traits, leurs attitudes, leurs regards, la couleur noire dont le temps les a couverts saisissent de

frayeur. On se croit entouré de spectres, on prévoit le moment où ces fantômes vont descendre pour écraser les curieux qui troublent leur solitude. C'est là tout ce qui restait à Vérone de son ancienne illustration, après la conquête de Jean Galéas. Padoue, également humiliée, n'était plus qu'une des villes de la seigneurie de Milan. Le conquérant prétendait ne pas s'arrêter là. Il annonçait déjà qu'avant cinq ans il aurait abaissé et soumis les Vénitiens ; il intriguait en Toscane pour obtenir la seigneurie des villes de Pise et de Sienne, st en Romagne pour occuper Bologne. Au milieu de ces soins il apprit l'évasion de François Noyello de Carrare. Ce captif avait reçu en dédommagement de Padoue une petite seigneurie près d'Asti ; il avait échappé aux assassins apostés par le Milanais. Il s'enfuit donc (1389) avec sa femme, sous prétexte d'un pèlerinage à Saint-Antoine de Vienne, et s'embarqua à Marseille pour aller rejoindre à Florence ses enfants, ses frères, que le gouverneur d'Asti avait promis d'y faire conduire. Sa femme, malade, et tourmentée encore plus par la mer, demanda à faire la route à pied ; il y consentit, malgré les dangers sans nombre que la terre leur présentait. Ils marchaient pendant le jour dans les fiefs des Gibelins dévoués à Jean Galéas, et le soir ils n'osaient demander l'hospitalité dans une maison où l'imprudence et la curiosité pouvaient les trahir. Le doge de Gênes, qui leur avait promis un asile et leur avait fait préparer un repas, effrayé tout à coup par un message de Jean Galéas, les força de partir sans avoir mangé. Ils se fiaient au moins à la république de Pise ; mais les messages de Jean Galéas leur firent interdire cette ville même ; ils ne furent accueillis que par quelques châtelains du territoire pisan, et pour la première fois ils ne couchèrent point sur la terre ou sur la paille. Florence les reçut, mais froidement d'abord, parce que le Milanais recherchait l'alliance de la république, bientôt elle s'aperçut qu'elle gagnerait davantage à combattre Milan, avec l'aide de Carrare, et elle chargea le fugitif de rassembler des troupes[44].

Dans les guerres qui vont suivre, plus encore que dans les précédentes, le soin de combattre appartient aux mercenaires et aux *condottieri* qui les louent ; la politique, les alliances, les traités, aux deux républiques de Florence et de Venise. Les Guerres de l'Italie firent la fortune des aventuriers de toutes les nations, qui n'avaient pas d'autre source que de mourir ou de piller après la victoire, et la réputation de quelques chefs audacieux qui passèrent pour de grands capitaines. Il n'était pas difficile aux puissances belligérantes de se former vite une armée ; il suffisait d'avoir de l'argent pour louer un *condottiere* ; mais aussi ces troupes

vendues ne dépendaient véritablement de personne : en temps de guerre elles combattaient, pendant la paix elles erraient libres d'un pays à l'autre ; plus tard leurs chefs essayèrent de se former des principautés. Vers la fin du XIVe siècle, il y avait en Italie la compagnie anglaise commandée par Hawkwood ; Alberic de Barbiano, seigneur du Bolonais, avait commencé (1377) par un corps de deux cents lances, qui, successivement augmenté d'aventuriers italiens, finit par s'appeler la *compagnie de Saint-Georges*. On vit accourir à lui tous ceux qui voulaient apprendre à combattre. Là se formèrent Jacques del Verme, Braccio de Mantone ; c'est là que fut admis ce paysan de Cotignola, Attendolo, surnommé *Sforza*, dont la famille a recueilli l'héritage des Visconti. Il travaillait à la terre quand on vint lui offrir de prendre parti dans la compagnie de Saint-Georges. Il jeta sa pioche sur un arbre, en disant : Je pars, si elle ne retombe pas. Une branche la retint suspendue, et le laboureur s'engagea. Les plus nobles seigneurs ne rougissaient pas de ce métier de mercenaires : un comte d'Armagnac se fit *condottiere* au service des Florentins ; François de Carrare, pour donner à son frère une existence indépendante, le fit entrer dans la compagnie de Hawkwood, où il commandait cent lances. L'histoire de l'art militaire, en Italie, sera donc, jusqu'à la fin du moyen âge, l'histoire des del Verme, des Hawkwood, des Carmagnole, des Piccinino, des Sforza.

Bologne, Florence, François de Carrare, déclarèrent la guerre (1390) au seigneur de Milan. Le roi de France, Charles VI, avait promis des secours aux Florentins, s'ils voulaient le reconnaître pour seigneur et accepter l'obédience de l'anti-pape Clément VII. Ces offres étant hautement rejetées par la fierté florentine, tous les particuliers offrirent leurs bourses à l'État. On acheta lei services de Hawkwood, les Bolonais ceux de Jean de Barbiano. Jean Galéas leur opposa del Verme, Ugoloto Biancardo, Facino Cane. Il lança des troupes tout à la fois sur Modène, sur Sienne, sur Pérouse, en Romagne ; mais, tandis que ses troupes ainsi dispersées perdaient l'avantage du nombre. Les Vénitiens laissaient passer par le territoire de Trévise François Carrare, dont la présence souleva en sa faveur toits Les habitants du territoire de Padoue. Les Milanais, qui formaient la garnison de Padoue, voulurent résister. Sommés de se rendre, ils répondirent : Bien fou est celui qui, après être sorti par la porte, espère entrer par-dessus les murs. Carrare, qui connaissait les lieux, pénétra par le lit de la Brenta, et reconquit sa capitale pendant le nuit : les forteresses du territoire se livrèrent l'une

après l'autre ; peu s'en fallut que Vérone n'échappât aussi au seigneur de Milan (1390).

L'allié des Florentins triomphait ; mais ils avaient eux-mêmes leurs injures à venger. Jean Galéas occupait les points les plus importants du territoire de Sienne, et ses amis exerçaient dans cette ville les plus hautes fonctions. Les Florentins envoyèrent Hawkwood à Padoue au moment où le comte d'Armagnac, Jean III, amenait de France en Lombardie quinze mille chevaux. Le seigneur avait reçu pour lui-même 50.000 florins de la république, qui devait en outre solder ses mercenaires. Si habile que fût del Verme, général de Jean Galéas, il semblait perdu entre Hawkwood et d'Armagnac. Il se tenait dans Alexandrie ; mais la présomption des Français le rassura. D'Armagnac, avec l'élite de sa cavalerie, s'avança pour rompre les lances contre une des portes de la ville. Del Verme observait avec soin ; quand il fut certain que le reste de l'armée ennemie n'était pas en embuscade, il fit sortir par une autre porte trois cents lances pour tourner les assaillants, tandis que lui-même les attaquerait de front. A cette vue, d'Armagnac ordonne aux siens de mettre pied à terre et de se resserrer en phalange ; del Verme s'approche, recule, et attire les Français loin de leurs chevaux. Déjà la chaleur les accable, le poids de leurs armures ralentit leurs mouvements ; les trois cents soldats envoyés par del Verme les tournent par derrière, les harcèlent, et emmènent leurs cheveux. Les Français luttèrent pendant deux heures, et furent tués ou pris. Leur camp, qui n'était pas loin, brusquement attaqué par del Verme, fut pillé et dispersé ; ces mercenaires, dépouillés de leurs armes, essayèrent de regagner la France en mendiant leur pain. Del Verme, impatient d'en finir, chercha aussitôt Hawkwood, et commença une campagne dont l'avantage fut pour son maitre, et la gloire pour son ennemi. Hawkwood ne demandait que la liberté de la retraite, mais il fallait se faire la route par des victoires. Serré de près dans le territoire de Crémone, il affecta la crainte habilement, attira les Milanais près de ses lignes, les battit, leur prit douze cents chevaux. Il en profita pour passer l'Oglio, puis le Mincio ; il avait déjà gagné une marche sur les ennemis. Mais il n'avait point passé l'Adige ; il voyait devant lui, au nord, ce fleuve rapide, et sur les digues son adversaire fortifié : au midi le Pô, la Polesine de Rovigo à l'est. Tout à coup la plaine où il était engagé fut inondée par l'Adige dont del Verme avait rompu les digues le camp florentin, entouré d'eau, manqua de vivres. On faisait demander à jean Galéas en quel état il voulait recevoir ses ennemis. Un trompette venait apporter à Hawkwood un renard dans une cage. Dis à ton maître,

répondit l'Anglais, que son renard ne parait pas fort abattu, et qu'il sait le moyen de sortir de sa cage. Il osa en effet entrer dans la plaine inondée, suivi de son armée, et du côté des digues. Pendant un jour et une nuit il marcha sans relâche, ralenti de temps en temps par le limon, mais toujours ranimé par l'espérance et par l'audace. Del Verme, qui le suivait des yeux, n'osait courir après lui par le même chemin. Hawkwood arriva dais les domaines de Carrare et y fit reposer ses troupes. A peine revenu en Toscane, il apprit que dei Vernie arrivait aussi pour se venger. Il se réunit au général des Bolonais, ne laissa aucun repos aux soldats de Milan, les menaça de les enfermer à son tour, et les éloigna par cette crainte (1391).

Les deux partis étaient fatigués ; la paix, qui fut conclue (1392) par l'entremise du doge de Gênes, Antonio Adorno, contrariait certainement l'ambition de Jean Galéas. François Novello de Carrare conservait Padoue moyennant un tribut de 10.000 florins ; la neutralité était ordonnée aux Florentins dans les affaires de la Lombardie, et au seigneur de Milan dans les affaires de la Toscane. Peu de mois après, le seigneur de Mantoue, François de Gonzague fit conclure une ligue où entrèrent les villes de Bologne et de Florence, pour maintenir la paix de l'Italie et %'équilibre entre les États. Galéas avait besoin de nouveaux efforts, si la seigneurie de Milan ne lui suffisait pas ; il réussit au delà de ses espérances. A Pise, la famille des Gambacorti fut repoussée de l'autorité par Jacques d'Appiano, qui substitua ainsi un tyran au capitaine général. Ce nouveau maître reçut les troupes de Jean Galéas, et, dévoué à ce protecteur, lui prépara la possession de sa ville. Un danger d'un genre nouveau menaça Mantoue. Cette ville, située entre deux lacs formés par le Mincio, est ainsi fortifiée naturellement. Le seigneur de Milan essaya de détourner le fleuve et de ruiner la capitale des Gonzague ; le fleuve, subitement gonflé par les pluies, engrena les digues qui devaient le détourner sur le Véronais, et les Gonzague n'eurent pas besoin de l'alliance de Florence. Mais la mort de Hawkwood (1394) délivrait Jean Galéas d'un ennemi formidable, et les honneurs que les Florentins lui rendirent montraient clairement que la perte était grande. L'année suivante l'empereur Wenceslas augmenta, au grand effroi de tous, la puissance du seigneur dédaigné par les Allemands, à peine respecté en Bohème par ces sujets héréditaires, le fils de Charles IV envoya demander aux États italiens s'ils ne voudraient pas s'entendre avec lui pour combattre la famille Visconti. Florence refusa noblement, soit qu'elle voulût respecter la paix jurée, soit que l'alliance avec l'étranger lui

partit indigne de son indépendance. Alors Wenceslas qui, dans cette affaire, n'avait cherché qu'un moyen d'argent, traita avec Jean Galéas. Il érigea en duché la ville de Milan et son territoire, et Pavie en comté, pour être possédé par le fils aîné du duc de Milan : presque toutes les villes qui avaient formé autrefois la ligue lombarde entrèrent dans cette donation. Les Visconti ne pouvaient plus être appelés tyrans ; ils étaient les *seigneurs naturels* de Milan. Toutes ces faveurs ne coûtèrent à Jean Galéas que 100.000 florins payés à l'empereur, est les frais d'une fête magnifique où il convia les ambassadeurs de toute l'Italie, pour se montrer revêtu de la dignité ducale (1395).

Le *Grand Serpent*[45], animé par ce succès, essaya d'envelopper de ses replis tous les peuples voisins. Gênes, éternellement agitée, après l'apparition et la chute rapide de dix doges qui s'étaient succédé en cinq ans, venait de se donner au roi de France (1396) pour échapper au duc de Milan, dont la fille, Valentine, avait épousé Louis d'Orléans, frère de Charles VI. Jean Galéas, même pendant la paix, soldait les *condottieri* pour s'assurer leurs services au premier besoin, et s'il voulait surprendre ses ennemis par une attaque dont il ne parût pas complice, il faisait semblant de licencier une compagnie, après lui avoir donné ses instructions. Aussitôt, les aventuriers, affectant d'agir en leur propre nom, exécutaient la volonté de leur maître. Il recommença ainsi la guerre contre les Florentins et les Gonzague, fut battu dans le pays de Mantoue, sur terre et sur le Pô, et accepta la paix de Venise (1398). Mais, l'année suivante par la perfidie de Gérard d'Appiano, il fut déclaré seigneur de Pise, et ne laissa à cet allié qui lui vendait sa seigneurie que le château de Piombino et l'ile d'Elbe : telle est l'origine de la principauté de Piombino. En 1399, Jean Galéas acquit la seigneurie de Sienne qui devait demeurer inaliénable dans sa famille de mile en mille. Les habitants de Pérouse hésitaient à en faire autant ; mais huit cents cavaliers introduits par ruse élevèrent l'étendard milanais sur les murs à la place de l'étendard de la ville. Cependant une voix impériale osait réclamer contre toutes ces acquisitions ; c'était Robert de Bavière, successeur de Wenceslas déposé ; il redemandait le duché de Milan, et descendait sur l'Italie pour punir la réponse insolente de Jean Galéas. Il ne venait pas volontairement ; les électeurs lui avaient imposé pour condition de leur obéissance le soin de reprendre ce que Wenceslas avait aliéné. Rien n'est comparable à cette apparition d'un empereur envoyé malgré lui par ses sujets pour réclamer les droits dont on voulait qu'il fût jaloux. Avant de passer les Alpes, il eut peine à échapper au poison que Jean Galéas lui avait fait préparer. En

Italie il ne livra pas même une bataille, et se crut vaincu après trois coups de lance échangés entre les plus braves des deux armées. Près de Brescia et du lac de Garda, Facino Cane étant venu l'attaquer, on préludait à la bataille par des combats singuliers ; le marquis de Montferrat, Théodore II, qui combattait pour Galéas, désarçonna le bourgrave de Nuremberg, dont il troubla et découragea les troupes par ce succès ; le duc d'Autriche fut renversé par Charles Malatesta de Rimini, et emmené captif. Malgré la défaite de Malatesta par un Carrare qui servait dans l'armée impériale, l'empereur crut prudent de s'arrêter là. On lui dit que des traîtres voulaient le livrer à ses ennemis, se rendit à Venise ; il considéra que l'Italie aimait encore mieux les Visconti que l'empereur, et il repassa en Allemagne. Jean Galéas, vainqueur de l'empire, continua ses usurpations ; il fut admis dans Bologne malgré les Florentins, et fit bâtir une citadelle pour dominer la Florence, désormais sans alliés, aurait sans doute épuisé toute la colère du Milanais, si une contagion ne l'eût atteint lui-même à Marignan ; l'apparition d'une comète ne lui permit pas de douter de sa mort prochaine : Je remercie Dieu, disait-il, de ce qu'if a bien voulu faire paraître dans le ciel, aux yeux de tous les hommes, le signe de ma mort. Jean Galéas mourut le 3 septembre 1402.

Cet événement changeait les destinées de l'Italie : deux fils en bas âge, dont l'aîné Jean-Marie héritait du duché de Milan, et l'autre, Philippe-Marie, du comté de Pavie, une veuve cruelle chargée d'une régence difficile, voilà ce que laissait Jean Galéas. La suprématie de Milan était perdue. Les *condottieri* qui avaient combattu pour Jean Galéas s'empressaient de servir les ennemis de son fils et déplaçaient la victoire. Le pape Boniface IX le premier reprit Sienne et Pérouse ; un citoyen puissant emprisonna le code de Pavie Philippe-Marie, et lui fit perdre les villes qu'il possédait en Piémont. Mais nul entre les ennemis des Visconti ne profila mieux de leur affaiblissement que les Florentins et les Vénitiens. Florence occupa enfin la ville de Pise, cette vieille ennemie des Guelfes toscans, cette république gibeline qui voulait allier l'antique fidélité aux empereurs avec la liberté intérieure. Gabriel-Marie Visconti, seigneur de Pise, menacé par les Florentins, s'était mis sous la protection du maréchal de Boucicaut, qui commandait a Gênes pour le roi Charles VI, et prenait le titre de feudataire du roi de France. Il avait cédé Livourne et promettait le tribut annuel d'un cheval et d'un faucon pèlerin (1404). Mais, en 1406, Boucicaut engagea Gabriel-Marie à céder la ville de Pise aux Florentins. La citadelle, d'abord fut reprise par le peuple ; Jean Gambacorta, rappelé de l'exil, fut nommé capitaine. La seigneurie

de la ville fut offerte à Ladislas, roi de Naples. Pressés sans pitié par l'avidité des Florentins, les Pisans mangèrent l'herbe des rues et les plantes qui poussaient sur leurs murs, et lorsque Gambacorta, pour une somme modique, eut ouvert les portes, les vainqueurs ne trouvèrent dans la ville ni grains, ni farine, ni viande, à l'exception de trois vaches (1406).

Les conquêtes des Vénitiens vengeaient leurs anciennes injures. Déjà, en 1403, Boucicaut et les Gênois ayant pillé leurs comptoirs à Bérythe, ils avaient exigé une indemnité de 180.000 ducats. En Italie, François de Carrare, seigneur de Padoue, en faveur d'un prince de la maison della Scalla, avait repris Vérone (1403). La régente de Milan envoya demander aux Vénitiens leur alliance contre le Padouan, et promit la cession de Vicence, Feltre et Bellune, fils dépouillaient Carrare. Les Vénitiens acceptèrent, occupèrent Feltre et Bellune s'introduisirent par la fraude dans Vicence, et mirent sur pied trente mille mercenaires commandés par Malatesta, sous la surveillance du provéditeur Charles Zéno[46]. Vérone fut assiégée, et, malgré l'activité de Carrare, prise le 3 juin 1405 ; Jacques Carrare, fils de François, qui avait capitulé à la condition d'avoir la vie sauve et la liberté, fut arrêté et conduit à Venise. Pour faire croire que Vérone se donnait elle-même, des ambassadeurs véronais eurent ordre de venir s'humilier devant le doge pour lui céder leur ville, et le doge, acceptant la soumission, leur répondit : *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam*. Le siège de Padoue fut immédiatement commencé. Une contagion emporta, du 23 juin au 19 novembre, quarante mille hommes pressé de se rendre François Carrare demandait au moins la conservation des anciens privilèges de Padoue, la liberté de son fils, une indemnité de 150.000 florins, le maintien des donations faites par lui ; les Vénitiens, déconcertés par un succès du second fils de Carrare, consentirent à traiter, et quelques jours après s'emparèrent par une perfidie de la ville, pendant l'absence du seigneur qui en était sorti pour traite. On laissa à Padoue son université et ses manufactures de laines, on fit venir aussi des ambassadeurs qui remirent au doge le drapeau et les clefs de leur ville, et le doge leur répondit : Allez, vos péchés voue sont remis. François Carrare, prisonnier comme son fils, fut livré au *conseil des dix*. Une procédure secrète fut instruite, et Carrare fut étranglé avec ses deux fils. On publia qu'ils étaient morts naturellement, mais personne ne s'y trompa quand on vit la seigneurie de Venise mettre à prix les têtes des deux autres fils de Carrare, réfugiés à Florence, et celle du Scaliger qui avait osé réclamer Vérone. Charles

Zéno avait reçu, pendant la guerre, 400 ducats du seigneur de Padoue ; c'était le remboursement d'une somme prêtée : il fut condamné à deux ans de prison[47].

Le seigneur de Milan ne se plaignit pas de ces conquêtes. Que pouvait le duc Jean-Marie, ballotté sans relâche entre les factions renaissantes des Guelfes et des Gibelins ? Il fut réduit (1408) à nommer Charles Malatesta gouverneur de Milan ; en 1409, il donna ce titre à Boucicaut, qui en fut dépouillé (1410) par Facino Cane. Ce *condottiere* insolent régna en maître et entraîna le duc dans une guerre contre son propre frère, le comte de Pavie. Jean-Marie n'était redoutable qu'à ses propres sujets par sa cruauté ; Squarcia, son piqueur, avait dressé des chiens, chasser la chair humaine, et on leur livrait les criminels ou ceux que le maitre baissait. Jean-Marie s'attira ainsi la mort violente qui le frappa en 1412. Un ennemi plus redoutable pour les Florentins et les Vénitiens était Ladislas, roi de Naples.

Il faut reprendre de plus haut l'histoire de Naples, et suivre dans toutes ses variations de fortune la famille de Duras. Charles III, le meurtrier de Jeanne, était à peine devenu roi, que Louis d'Anjou entrée dans les Abruzzes. Reconnu par les comtés de Provence et de Forcalquier, investi du royaume d'Adria (v. ch. XXIV, § III) par l'anti-pape Clément VII, le prince français amenait avec lui quinze mille cavaliers, le comte de Savoie et d'autres personnages de distinction. A mesure qu'il avançait, son parti se grossissait de seigneurs mécontents, quelques villes se donnaient à lui et la faction angevine était déjà en mesure de soutenir une longue rivalité. Abandonné par une partie de ses barons, Charles III s'enferma dans les places fortes ; son prisonnier, Otton de Brunswick, et le *condottiere* Hawkwood, lui avaient conseillé de ne pas répondre aux défis réitérés de son ennemi, et d'attendre de la chaleur et du climat la destruction des Angevins. En effet, Louis d'Anjou conquit sans peine les petites villes qui bordaient l'Adriatique, mais il vit avec effroi son armée dépérir sous un ciel étranger ; il mourut lui-même (1384) avant d'avoir achevé cette conquête pour laquelle il avait ruiné la France. Son fils, Louis II, l'héritier de ses prétentions sur le royaume de Naples, ne parut en Italie qu'en 1387.

Charles de Duras fit encore la guerre au pape Urbain VI prétendait gouverner le royaume de Naples comme son fief : il résidait à Nocera, et réprimandait sévèrement l'administration du roi. Charles III cita son suzerain à Naples, afin de le tenir sous sa main ; mais Urbain répondit : Ce n'est point l'usage des papes de fréquenter les cours des rois ; c'est l'usage des rois de venir se mettre aux pieds des papes. Que Charles supprime les nouvelles gabelles qu'il a établies, et je pourrai l'accueillir avec bonté. Charles ne voulut pas céder ; il jura qu'il gouvernerait par ses propres conseils le royaume qu'il avait conquis par son épée. Excommunié alors avec sa femme, déposé de son royaume qui fut mis en interdit, et cité à rendre compte de sa conduite, il mit à prix la tête du pape, et donna ordre d'assiéger Novera. Alberic de Barbiano, le chef de la compagnie de Saint-George commandait ses troupes pendant ce siège qui dura huit mois. Chaque jour le pape paraissait à une fenêtre du château, avec un flambeau et une clochette, pour anathématiser l'armée ennemie. A la fin, le doge de Gênes, Antoniotto Adorno, envoya dix galères sur la côte de Naples, Urbain VI, délivré siège par le parti angevin, s'embarqua près de Salerne et gagna Gênes[48].

Ce n'était pas assez pour Charles de Duras ; il aspirait à la Hongrie. Après la mort du roi Louis le Grand, malgré l'ancien usage du royaume, les magnats avaient reconnu sa fille, Marie, en lui faisant épouser Sigismond, et sous la régence de sa mère Élisabeth (1382). Charles de Duras, élevé en Hongrie, habitué à combattre au milieu des Hongrois et à vaincre pour eux, paraissait plus capable de commander que des femmes. Les grands, bientôt fatigués du gouvernement d'Élisabeth, lui envoyèrent offrir leur obéissance, et il partit malgré sa femme, qu'il laissa régente de Naples. Il força les deux reines d'abdiquer, et fut proclamé roi d'un suffrage unanime, Mais, au milieu des fêtes qu'elles avaient préparées pour dissimuler et exécuter leur vengeance, Élisabeth et sa fille appelèrent le roi dans leur appartement, où des assassins apostés lui fendirent la tête et massacrèrent ses partisans ; Marie et sa mère reprirent leur autorité (1386).

Ainsi la concurrence des princes d'Anjou, l'opposition des papes, la rivalité avec les princesses hongroises, tels étaient les périls ou les prétentions des rois de Naples. Ils n'avaient alors rien à redouter de la Sicile. Ce royaume aragonais, que Jeanne Ire n'avait pas su ravir au faible Frédéric III, était gouverné, depuis 1377, au nom de la jeune Marie, fille de Frédéric, qu'on avait transportée en Aragon. Lorsqu'en

1391, elle revint sur une flotte aragonaise, avec son époux, Martin le Jeune, ils eurent bien assez tous les deux de comprimer les barons siciliens, ou les peuples barbares de l'Afrique qui venaient pilier la Sicile et firent captif l'évêque de Syracuse[49]. Néanmoins les premières années du jeune roi de Naples, Ladislas, fils de Charles III, furent marquées par une triste humiliation. Louis II d'Anjou, reconnu comme son père par l'ami-pape d'Avignon, et soutenu par Otton de Brunswick, s'empara de Naples (1387). Urbain VI, en vertu de l'excommunication dans laquelle Charles III était mort, déclara le royaume de Naples dévolu au Saint-Siège, et, deux fois à la tête d'une armée, essaya de la conquérir ; au bout de deux ans (1389), Ladislas ne possédait plus que Capoue, Gaëte et les châteaux de Naples ; les autres villes reconnaissaient Louis d'Anjou ou gardaient la neutralité. Cependant Urbain VI était mort. Sa haine personnelle contre Duras ne lui avait pas laissé comprendre qu'il importait, aux intérêts du Saint-Siège de combattre avant tout les Angevins, sujets de l'anti-pape et issue de cette famille régnante de France qui se plaisait à humilier ou à troubler l'Église. Boniface IX, successeur d'Urbain VI, reconnut donc Ladislas et le fit couronner par son légat le cardinal de Florence (1390). Le succès fut assuré à Ladislas ; Otton de Brunswick passa à son service pour se venger des Angevins qui osaient lui retirer ses récompenses. Ladislas., prenant lui-même le commandement, saisit Aquila dans l'Abruzze, gagne la bataille de Montecorvino (1392), et trois ans après, assiège Naples par terre et par mer. Repoussé par des galères venues de Provence, il commence une guerre opiniâtre contre les barons qui avaient suivi le parti contraire ; il attire à lui les Sanseverini, reprend Naples (1399), reçoit par composition le château neuf, et force Louis II d'Anjou à retourner en Provence. Sa vengeance fut cruelle quand il se sentit affermi ; il punit tous les barons qui avaient levé la main contre lui, ceux qui étaient ensuite retournés à sa cause, comme ceux qui avaient persévéré dans la révolte.

Ce jeune prince de vingt-quatre ans, qui devait son courage rapide d'avoir reconquis son royaume, laissa paraître désormais une vaste ambition. Comme son père, il essaya de régner sur la Hongrie les magnats rappelaient (1403). Couronné roi de Hongrie à Zara, puis obligé de céder la place à Sigismond, redevenu le maître, il abandonna aux Vénitiens les villes qu'il possédait en Dalmatie, pour renouveler, au détriment de Sigismond, la rivalité de Venise et de la Hongrie. Il osa, en 1404, faire une tentative sur Rome dont il tenait son royaume. Il accourut, sous prétexte d'une sédition, pour protéger le pape Innocent

VII, et au rendit maitre du château Saint-Ange, laissant au pape le quartier Saint-Pierre En 1405, à l'occasion d'une sédition nouvelle, il envoya de nouvelles troupes ; mais elles furent battues ; le pape, procédant contre Ladislas, le déclara déchu de son royaume, comme perturbateur de Rome et de l'État ecclésiastique. Ladislas fut contraint de céder, il rendit le château Saint-Ange, et fut nommé gonfalonier de l'Église, mais en 1408, sous Grégoire XII, et de concert avec ce pontife, il dirigea douze mille cavaliers et douze mille fantassins vers Rome, et quatre galères à l'embouchure du Tibre. Il prit Ostie, se fit ouvrir une porte de Rome par Paul des Ursins ; Pérouse se livra ensuite. Ascoli, Fermo, Todi, Assise, furent occupées par les troupes napolitaines ; Ladislas annonçait l'intention de rétablir l'empire romain, et il prenait pour devise : *Aut Cæsar, sut nihil !*

Ce que Jean Galéas n'avait pu faire était essayé par le roi de Naples. L'Italie était une seconde fois menacée d'un maitre universel ; et comme Ladislas soutenait toujours Grégoire XII, il était l'ennemi de cd concile de Pise qui venait d'élire Alexandre V. Le concile avait donc encouragé les nouveaux efforts de Louis II d'Aragon, et l'avait reconnu pour roi de Naples, sous la condition de l'investiture par Alexandre. De tous les peuples italiens du nord, les Florentins s'opposèrent les premiers à Ladislas. L'ambitieux leur offrait son alliance, s'ils le reconnaissaient pour le suzerain des États de l'Église ; ils refusèrent, et quelles troupes croyez-vous donc m'opposer ? leur dit-il ; les tiennes, répondit l'ambassadeur florentin. On acheta, en effet, pour une solde supérieure, les *condottieri* qui servaient le roi de Naples, entre autres Braccio de Montone ; et Sienne prenant parti pour Florence, l'unité de la Toscane fut assurée. Ladislas, de son côté, acquit l'alliance d'une ville maritime. Les Gênois, depuis plusieurs années soumis au roi de France, s'ennuyaient de cette domination étrangère ; ils profitèrent de l'éloignement de Boucicaut, appelé à gouverner Milan, prirent pour seigneur le marquis de Montferrat, et promirent à Ladislas d'intercepter sur mer les secours que la Provence enverrait à Louis II d'Anjou.

Cette nouvelle guerre pour la liberté de l'Italie tourna à la gloire des Florentins qui combattirent presque seuls et ne furent pas vaincus. Braccio de Montone (1409) délivra la Toscane ravagée, et, réuni à Louis d'Anjou, attaqua Rome qu'il prit seul. La bonne discipline des troupes florentines sauva cette ville du pillage ; le pape Grégoire XII, ami de Ladislas, en était chassé, et la ville était ouverte à Jean XXIII, successeur

d'Alexandre V. Les Gênois, par une victoire sur mer, relevèrent le roi de Naples (1410). L'Angevin revenait de Provence avec quatorze galères et deux grands vaisseaux chargés de chevaliers et d'argent. Les Gênois les attaquèrent près de la Méloria, en coulèrent deux, en prirent trois ; une seule put parvenir à Piombino. En même temps, tous les *condottieri* réclamaient leur paye ; les Florentins qui manquaient d'argent traitèrent avec Ladislas qui leur céda Cortone en dédommagement de leurs marchandises enlevées au commencement de la guerre. Mais Louis II d'Anjou appela à lui tous les *condottieri*, et avec douze mille gendarmes, les plus braves soldats de l'Italie, il vint (1411) attaquer Ladislas, campé à Rocca Secca, sur le Garigliano. Il fut vainqueur, prit tous les barons du parti de Duras, tous les bagages et la vaisselle du roi. Ce jour-là, disait Ladislas lui-même, mon royaume et ma personne furent au pouvoir de mes ennemis. Malheureusement, Louis d'Anjou n'était pas capable de poursuivre un pareil succès. Le second jour, dit encore Ladislas, ma personne était sauvée ; le troisième jour, tous les fruits de leur victoire étaient perdus. Louis d'Anjou trouva fermés tous les défilés qui conduisaient dans l'intérieur du royaume ; il ne sut pas donner des vivres ses soldats, il revint à Rome, et s'embarqua pour la Provence qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Quoique Ladislas, débarrassé de ce rival, eût traité avec Jean XXIII, le protégé des Florentins (1412), quoiqu'il eût reconnu le concile de Pise et forcé Grégoire XII à quitter ses États, malgré l'investiture que Jean XXIII lui avait donnée du royaume de Sicile, en abolissant tous les droits de l'Angevin, les Florentins se méfiaient encore de l'ambition du roi de Naples ; ils furent complètement justifiés lorsque Ladislas surprit Rome (1413), chassa Jean XXIII, et pilla les marchandises de Florence. Mais leurs forces étaient diminuées ; pour ne pas provoquer le vainqueur, ils firent attendre Jean XXIII, avant de le recevoir dans leurs murs, et laissèrent prendre par les Napolitains presque toutes les villes de l'État ecclésiastique. Ladislas, par des exactions violentes, ramassait des sommes considérables ; il s'avançait avec quinze mille gendarmes, et accordait la paix pour mieux tromper l'ennemi. Il préparait d'abord de cruels châtiments à deux *condottieri* qu'il détestait, lorsqu'une maladie violente, due au fruit de ses débauches, l'arrêta pour toujours dans ses projets. Il se fit transporter à Naples pour y mourir (6 août 1414) ; avec cette mort qui rendait la sécurité aux Florentins, coïncida à une trêve de cinq années entre Venise et l'empereur Sigismond, roi de Hongrie.

Après la mort de Ladislas, l'Italie n'avait plus à redouter igue l'audace avide des *condottieri* les plus puissants. Braccio Montone, le soldat de Florence, nommé gouverneur de Bologne par Jean XXIII, profita de la longue durée du concile de Constance pour se créer une principauté. Pérouse en fut la capitale ; toutes les autres villes soumises envoyaient un tribut à Pérouse, et le maître y faisait célébrer des jeux militaires avec une pompe royale. Il avait sous ses ordres Nicolas Piccinino, Tartaglia, Michel Attendolo. A côté de lui, le laboureur de Cotignola, Jacques Attendolo Sforza, possédait une puissance plus sûre. Cet homme avait commencé sa fortune par assassiner Otton Ron Terzo, à l'instigation du marquis d'Este. Ladislas l'avait nommé connétable de son royaume, et lui avait donné sept châteaux dans la patrimoine de Saint-Pierre ; il en possédait quelques autres, comme tributaire de la république de Sienne. Ses troupes différaient des autres bandes ; il avait autour de lui tous ses parents à qui la pauvreté de leur premier âge avait enseigné la patience et le courage. Ses soldats étaient à lui ; il les nourrissait lui-même, les attachait à sa personne ; il les empêchait de piller les provinces ; il ne voulait s'enrichir et s'élever que par sa valeur. Mais Braccio fut dépossédé après quelques années, et les Sforza ne devaient être, pendant longtemps encore, que des instruments dans les guerres qui donnèrent enfin à Naples et à la Sicile l'unité, au duché de Milan ses limites définitives, à Venise sa domination sur la terre ferme d'Italie, à Florence et aux Médicis la seigneurie de la Toscane.

Jeanne II, dite *Jeannelle*, sœur de Ladislas, lui succéda au royaume de Naples (1414). Son règne fut agité par les intrigues de ses favoris et de ses barons, ensuite par son mariage avec Jacques de la Marche, qui la dédaigna et voulut la renverser. En 1420, Louis III d'Anjou, fils de Louis II, fut appelé par le pape Martin V. Il avait pour lui le suzerain du royaume, et le secours de Sforza, attiré du parti de la reine au sien par le pape. Aversa était déjà pris par Sforza ; l'Angevin paraissait sous les murs de Naples ; dans cette détresse, Jeanne demanda les secours du roi de Sicile et d'Aragon.

La mort de la reine de Sicile, Marie (1402), avait laissé le trône à son époux, qui, en 1409, avait été remplacé par son père, Martin le Vieux, déjà roi d'Aragon. Lorsque, en 1412, la maison de Barcelone s'éteignit en Aragon, une famille castillane la remplaça, et Ferdinand de Castille, dit *le Juste*, roi d'Aragon, fut aussi reconnu roi de Sicile. En 1416, il eut pour successeur dans ses deux royaumes son fils Alfonse le Magnanime.

C'est ce prince que Jeanne II de Naples adopta pour son héritier : elle le reçut avec magnificence, lui remit les clefs du Château-Neuf, et par lui elle acquit les services de Braccio de Montone, le rival et l'ennemi de Sforza. Mais l'inconstance de Jeanne ne fit que rendre plus incertaine la possession de son royaume ; pendant quinze années (1420-1435) elle hésita entre l'Aragon et l'Anjou. En 1421, elle reprocha au prince aragonais d'avoir exigé pour lui-même le serment de fidélité de plusieurs villes ; elle s'en ferma dans le château Capouan, et laissa au peuple le soin d'accabler Alfonse de pierres lorsqu'il voulut faire arrêter le grand sénéchal et justifier sa conduite. L'adoption d'Alfonse fut annulée, et Louis d'Anjou substitué à sa place. En 1433, après une tentative de l'Aragonais sur le royaume, Jeanne révoqua l'adoption de Louis III pour lui substituer Alfonse ; enfin, en 1435, avant de mourir, elle adopta pour son héritier universel René d'Anjou, frère de Louis III[50].

Voilà le commencement de cette rivalité entre la seconde maison d'Anjou et le seconde maison d'Aragon, qui se prolongea bien au delà du moyen Age, qui transmit des prétentions contradictoires aux rois de France et aux rois d'Espagne, donna lieu aux guerres d'Italie de Charles VIII, de Louis XII, et de François Ier, et devint la rivalité de la France et de la maison d'Autriche. René d'Anjou était prisonnier des Bourguignons lorsque Jeanne mourut : il ne pouvait répondre aux invitations des Napolitains qui le pressaient de prendre possession de son royaume ; il leur envoya sa femme Isabelle qu'ils accueillirent avec transport, et pour qui Sforza conquit la Calabre. Mais Alphonse, appelé aussi par ses partisans, se disait le seul héritier de Jeanne. Il assiégeait Gaëte : ce siège est une des plus mémorables actions navales de ce temps-là. Alfonse n'avait pas voulu laisser mourir de faim les bouches inutiles que les assiégés faisaient sortir : Je ne suis pas venu, disait-il, faire la guerre à des femmes et à des enfants, mais à des hommes capables de se défendre. Cependant une flotte gênoise envoyée par Philippe-Marie, duc de Milan, allait pour quelque temps compromettre ses prétentions. Il ne voulut pas attendre l'ennemi, et courut à sa rencontre. Onze mille hommes éprouvés, qu'il emmenait avec lui, lui paraissaient invincibles ; mais habitués combattre sur terre, les Aragonais, sur une mer agitée, chancelaient et tombaient les uns sur les autres toutes les fois que le mouvement des vagues semblait dérober le vaisseau à leurs pieds. Alfonse, seul intrépide, se montrait partout, exhortant les siens de la voix et surtout de l'exemple. Deux fois il faillit périr, d'abord l'antenne de son grand mât, violemment détachée, tomba devant lui, ensuite un boulet

passa sur sa tête et le renversa : après avoir combattu comme un lion, et vainement repoussé l'abordage des ennemis, il s'aperçut que son navire faisait eau, et il demanda l'amiral génois pour se rendre à lui. Le combat avait duré onze heures ; le roi de Navarre, frère d'Alfonse, le prince de Tarente, trois cent quarante nobles, et presque toute l'armée aragonaise, partagèrent sa captivité. C'est une des plus mémorables batailles dont l'histoire fasse mention. Le butin des Gênois fut si considérable qu'il fit la fortune des officiers. Gaëte fut livrée.

Les deux rivaux étaient captifs ; mais Alfonse, remis aux mains de Philippe-Marie, obtint vite sa liberté. Ne voyez-vous pas, disait-il, au duc de Milan, que vouloir maintenir un prince français sur le trône de Naples, c'est faciliter à sa nation la conquête de l'Italie ; que vos États, étant les plus voisins de la France, seront envahis tôt ou tard par les Français : c'est une pensée qui préoccupait sérieusement votre père, Jean Galéas, qui a toujours haï cette nation. Le duc de Mitan effrayé remit en liberté tous les princes aragonais, et Alfonse, pour premier exploit, occupa Gaëte par surprise.

Cependant René était sorti de prison. Les acclamations du peuple de Naples avaient salué son arrivée. Il avait dix-huit mille hommes et Sforza ; plein d'ardeur et de confiance, il envoyait défier Alfonse. Mais les Napolitains, qui l'avaient cru riche, ne voyant pas sortir de sa bourse la *rosée d'or* qu'ils espéraient, commencèrent à se refroidir. Alfonse prit Salerne, Acerres, enfin Naples, où la citadelle seule résista pendant trois mois. À peine elle était prise, qu'il marcha contre Aversa. Vainqueur dans une bataille rangée sur le territoire de Bénévent, il gagna le *condottiere* Caldora, que René, sur un faux soupçon, avait disgracié, et ensuite réintégré à contre-cœur. La citadelle de Bénévent était livrée. Alfonse (1440) demandait au pape Eugène IV l'investiture, et, ne l'obtenant pas, se disposait à reconnaître Félix V (1442). Il ne restait plus que Naples déjà soumise, mais de nouveau révoltée, parce qu'elle détestait les Aragonais. Les Napolitains supportaient la soif et la faim, et ne se rendaient pas. Un maçon découvrit à l'Infant Ferdinand un vieil aqueduc abandonné par où l'on pourrait entrer dans la ville ; trois cents soldats introduits par-là pendant la nuit ouvrirent une porte et les Aragonais entrèrent. René s'enfuit en Provence, et ne revint en Italie qu'en 1453. Eugène IV, jusque-là l'ennemi d'Alfonse, transigea avec lui (1443), le reconnut pour roi de Naples, et lui donna l'investiture. Quelques efforts que les princes de la maison d'Anjou aient tentés, et après eux les rois de

France, l'œuvre d'Alfonse le Magnanime ne fut jamais détruite : Naples et la Sicile ont toujours reçu leur maitre de l'Espagne.

Une autre réunion, moins importante dans ses résultats, s'était opérée au nord de l'Italie, en 1412. Le comte de Pavie, Philippe-Marie, avait recueilli tout l'héritage de sa famille, par la mort de son frère, et la répression d'un dernier fils de Bernabo Visconti. L'empereur Sigismond, quand il vint en Italie pour traiter de la question du schisme avec Jean XXIII, travailla à humilier le duc de Milan et arma contre lui, entre autres seigneurs, le marquis de Montferrat, Théodore II. De retour en Allemagne, il nomma Théodore et tous ses successeurs vicaires perpétuels de l'empire en Lombardie. C'était là le seul monument d'une antique domination qui put faire ressouvenir l'Italie qu'elle avait autrefois été soumise à l'empire. Philippe-Marie opposait aux alliés de Sigismond un général habile dont la valeur fit la fortune contraire des partis qu'il commanda successivement. François Buzzoni, fils d'un paysan, plus connu sous le nom de *Carmagnole*, du nom de Carmagnola sa patrie, conquit successivement pour le duc Bergame (1419), Crémone (1420), Parme et Brescia, enfin Gênes (1421). Maitre de Gênes, Philippe-Marie avait à ses ordres une flotte nombreuse qui lui permettait d'étendre par mer son influence jusque sur le royaume de Naples. Ses ennemis redoutables étaient Florence et Venise. Florence, sous l'aristocratie guelfe, voyait chaque jour s'accroître sa prospérité. Ladislas s'était brisé contre Florence et lui avait laissé Cortone ; Gênes venait de vendre Livourne pour 100.000 florins. Les campagnes fécondées par l'agriculture, de nombreux ateliers animés par un travail qui ne manquait jamais, le commerce exercé par tous les citoyens, surtout par les plus riches : toutes ces causes réunies multipliaient la richesse des Florentins. Le luxe interdit aux particuliers ne permettait à personne les tables somptueuses, les brillante équipages, les pierreries ou les habits brodés ; mais de Magnifiques églises, de magnifiques palais, et dans ces palais, des statues, des tableaux, des bibliothèques, bientôt les manuscrits de la science de l'Orient, tel était le luxe public[51]. Venise, plus marchande que civilisée, avait acquis plus de terre que Florence, et possédait plus d'or. Respectée dans les mers de l'Orient, elle protégeait Candie, Négrepont contre les Turcs, et forçait le sultan (1416) à désavouer et à ne pas soutenir les corsaires de sa nation. Le Frioul et sa capitale Udine enlevés au patriarche d'Aquilée privaient l'empereur Sigismond d'un allié (1420) ; la Dalmatie reconquise rendait à la république tous les rivages de l'Adriatique, depuis l'embouchure du Pô jusqu'à Corfou. Il y avait

alors à Venise cent quatre-vingt-dix mille habitants ; il sortait chaque année de l'atelier monétaire un million de ducats d'or, 200.000 pièces d'argent, 800.000 sols. C'était ordinairement des monnaies étrangères converties en monnaies nationales : dix années avaient suffi à éteindre une dette de 80 millions de ducats d'or. Trois mille vaisseaux de commerce, qui pouvaient porter jusqu'à trois cents tonneaux, et trois cents gros bâtiments, occupaient vingt-cinq mille matelots ; onze mille soldats montaient quarante-cinq galères pour protéger le commerce. Ces flottes sortaient tous les ans pour porter chez l'étranger des marchandises qui s'élevaient à dix millions de ducats d'or ; dans la Lombardie seulement, Venise vendait pour 2.789.000 ducats, non compris la vente du sel[52].

Philippe-Marie, ayant osé commencer par attaquer Florence, sembla d'abord réussir. Privés par la mort du *condottiere* Braccio de Montone qui les avait défendus contre Ladislas, les Florentins furent battus six fois au Ponte à Ronco, à Zagonara, au Val de Lamone, à Rapallo, à Anghiari, à la Faggiuola (1426-1428). Florence, toujours intrépide, leva une septième armée, et fit solliciter de nouveau, les Vénitiens qui jusque-là avaient respecté leur propre alliance avec Visconti. Les seigneurs de Mantoue et de Ferrare y joignaient leurs instances. Carmagnole, disgracié par le duc de Milan, entraina de ses conseils le sénat de Venise. Déclaré lui-même générai des Vénitiens, il fut mis à la tête d'une guerre dont tout l'intérêt se rapporte à lui seul. Tant qu'il vécut, il laissa peu de gloire et de succès à ses rivaux les *condottieri* du Milanais, Guide Torello, Nicolas Piccinino, François Sforza, le fils d'Attendolo. Dans la première expédition, il prit Brescia pour les Vénitiens ; menacé par une forteresse qui n'était pas encore soumise, et par une armée milanaise qui venait pour l'assiéger, il fit comme César à Alise, il sépara la ville de la forteresse par un large fossé, et opposa à l'armée du dehors un autre fossé large de vingt pieds profond de douze, qui enveloppait les forts et la citadelle. Ce succès amena la première paix de Ferrare qui rendit au pape les villes de l'État ecclésiastique occupées par les Milanais, aux Florentins leurs châteaux, et laissa aux Vénitiens Brescia avec sa province, la vallée de l'Oglio et une partie du Crémonais. La seconde guerre fut entreprise par Philippe-Marie à la demande de ses sujets que la dernière paix avait humiliés. Les nobles de Milan promettaient d'entretenir dix mille cavaliers et dix mille fantassins, à la condition que le duc leur abandonnerait les revenus de la ville de Milan. Ils en furent punis par Carmagnole qui, vainqueur à Malaco (1427), fit dix mille

prisonniers, et les renvoya, après les avoir embrassés comme ses anciens soldats. Par là fut amenée la seconde paix de Ferrare qui céda aux Vénitiens Bergame, et leur donna l'Adda pour limite du côté de Milan ; le duc s'engageait à ne point se mêler des affaires de la Toscane et de la Romagne. La troisième guerre fut moins avantageuse aux républiques. Les Florentins, pour se venger du seigneur de Lucques, Paul de Guinigi, avaient envoyé le *condottiere* Forte-Braccio contre cette ville. Ils l'assiégèrent eux-mêmes quelque temps après (1429), et Philippe Brunelleschi, l'architecte, proposa de l'inonder en détournant le Serchia. Philippe-Marie, invoqué par les assiégés, leur envoya François Sforza qui força les Florentins à la retraite. Remis en liberté, et vengés même de leur seigneur qu'on supposait d'intelligence avec l'ennemi, et qui fut envoyé captif à Milan, les Lucquois ne purent espérer la paix ; ils invoquèrent une seconde fois le milanais ; Piccinino vint combattre pour eux et vaincre les Florentins sur le Serchio. Les Florentins excitèrent donc Venise à recommencer (1431) : mais cette fois Carmagnole ne soutint pas sa haute réputation. Comme il voulait entrer dans Soncino, on lui fit espérer des intelligences favorables dans la ville ; il fit marcher devant lui un détachement qui fut reçu à l'intérieur par de faux amis et retenu prisonnier. Carmagnole, qui s'avançait pour soutenir cette avant-garde, fut entouré par Piccinino et François Sforza. Malgré cet échec, il était encore à la tête de-vingt-cinq mille hommes, et il les porta sur Crémone vers laquelle arrivait une flottille vénitienne. On s'étonna de son inaction ; il était sur le bord du neuve, une flotte milanaise venait attaquer celle de Venise ; au lieu d'écraser renflerai par ses canons, Carmagnole laissa les vaisseaux vénitiens sans secours, et les réduisit ainsi à se rendre. C'était le moment où Piccinino soumettait soixante châteaux dans la Ligurie, entrait en Toscane, et, malgré tous les Florentins armés depuis les jeunes gens de quinze ans jusqu'aux vieillards de soixante, se faisait ouvrir les eh seaux du territoire de Volterra. Heureusement une flotte vénitienne vainquit une flotte génoise dans le golfe de Rapallo, et le sénat de Venise, un peu rassuré, se hâta de punir Carmagnole. On le rappela pour lui demander ses conseils, on le reçut avec honneur. Comme il sortait de chez le doge, il fut saisi et jeté dans une prison où on le tortura, afin qu'il s'avouât coupable de trahison on lui mit les pieds sur un brasier. Condamné a mort, il fut exécuté sur la place Saint-Marc[53]. François de Gonzague, qui lui succéda, contint le duc de Milan. L'empereur Sigismond, qui avait passé par Milan pour y prendre la couronne de fer, sans que Philippe-Marie consentit à le voir, était comme captif à Sienne, et s'occupait rependant de faire accepter sa

médiation. Une blessure de Piccinino, que l'on crut mortelle, décida la troisième paix de Ferrare. Les Vénitiens acquirent seuls quelque chose, plusieurs districts du Milanais, sur la rive gauche de l'Adda (Ghiara d'Adda) ; toutes les autres conquêtes furent rendues Philippe-Marie jura encore une fois qu'il demeurerait étranger aux affaires de la Romagne et de la Toscane (1433).

La paix n'était pas rétablie en Italie, le schisme se renouvelait à Bâle, l'État de l'Église était envahi par François Sforza (v. ch. XXIV, § III) ; le duc de Milan ne pouvait s'empêcher d'attaquer les Florentins et les Vénitiens. Les petites guerres sans intérêt qui suivirent jusqu'à la mort de Philippe-Mairie ne changèrent rien à La situation des divers États. Elles augmentèrent la réputation de Piccinino, et décidèrent la fortune brillante de François Sforza qui obtint en mariage la fille de Philippe-Marie, en combattant contre lui pour les Vénitiens ; les Vénitiens gagnèrent à cette seconde lutte trois villes de l'État de Mantoue, et la liberté de prendre part à une croisade contre les Turcs ; les Florentins n'y perdirent rien. Enfin, en 1447, Philippe-Marie Visconti mourut ; il était le dernier de sa race, et par son testament il avait institué Alfonse d'Aragon pour son héritier. Plusieurs compétiteurs se présentaient : le duc d'Orléans, fils de Valentine, alléguait le contrat de mariage de sa mère, par lequel Jean Galéas l'avait institué héritier, si sa descendance mâle venait à s'éteindre. François Sforza, gendre de Philippe-Marie, prétendait à l'héritage de son beau-père. Les Milanais les déconcertaient tous par leur volonté de rétablir la république. Les Vénitiens surveillèrent cette révolution pour en profiter, tandis que les Florentins avaient à combattre Alfonse d'Aragon. Le roi de Naples fut repoussé de la Toscane ; Venise gagna encore à la rivalité de la république milanaise et de Sforza. Tour à tour alliée de Sforza et des Milanais, elle se fit céder la province de Crème ; mais ses efforts furent vains pour s'emparer de Milan que Sforza assiégeait. La ville aima mieux un duc que l'aristocratie de Venise. L'héritage des Visconti fut ainsi livré au fils du laboureur de Cotignola (1450) ; grâce à cette branche d'arbre qui avait retenu la coignée d'Attendolo, la maison des Sforza régna sur la seigneurie de Milan.

Il y avait longtemps que ce duché s'était formé par la réunion de plusieurs villes soue une rhème administration exercée par un seul homme. Pour avoir été formée plus lentement, la domination vénitienne n'était pas moins une monarchie : Trévise, Vicence, Padoue, Vérone, Brescia, Bergame, Crême, Feltre, Bellune, la Ghiara d'Adda, tous ces

territoires autrefois indépendants, n'avaient plus qu'un maitre, la *dominante* Venise. A l'intérieur, quoiqu'elle n'eût pas de roi, quoique le doge ne fût plus qu'un commis du grand conseil, Venise ne pouvait pas s'appeler république. Le peuple savait monter sur des vaisseaux, entreprendre de longues expéditions commerciales ; il ne savait plus comment l'État s'administrait. On daignait bien lui apprendre l'élection du doge, et jusqu'en 1423 cette déclaration se faisait avec cette formule : *Nous avons choisi tel doge, s'il vous est agréable* ; on supprima *s'il vous est agréable*, dans la crainte que le peuple n'y vit autre chose qu'une politesse. L'aristocratie, qui retenait pour elle toute l'autorité, diminuait le plus qu'elle pouvait le nombre des gouvernants, et resserrait l'unité du pouvoir. Déjà, en 1356, le grand conseil a voit créé le conseil der dix ; en 1454, l'i*nquisition d'État* fut établie pour être exercée par trois membres du *conseil des dix*. Cette institution mystérieuse, si redoutée sans avoir été connue de personne avant la prise de Venise par les Français, mettait aux mains de trois hommes la vie de tous les citoyens. Une parole imprudente n'échappait guère aux nombreux espions que les trois inquisiteurs dispersaient de toutes parts, et elle était punie de mort sans jugement. Malheur à l'ouvrier vénitien qui passait dans un pays étranger ; sa femme et ses enfants étaient emprisonnés après son départ, et lui-même, recherché avec une infatigable vigilance, périssait sous le poignard. Les inquisiteurs d'État avaient droit de vie et de mort même sur les membres du *conseil des dix* ; ils disposaient de la caisse de ce conseil, sans jamais en rendre compte ; ils commandaient souverainement aux recteurs, aux gouverneurs, aux généraux de terre et de mer, aux ambassadeurs de la république[54]. Enfin, ils exerçaient ceindre eux-mêmes leur formidable puissance : un inquisiteur pouvait être jugé et condamné par les deux autres.

Florence, souveraine de la moitié de la Toscane, avait plus longtemps conservé sa liberté ; mais le jour était venu aussi de céder à un seul maître la suprématie qu'elle exerçait au dehors. L'aristocratie guelfe qui gouvernait n'avait pas empêché (1421) Jean de Médicis d'être élu gonfalonier de justice. Le parti démocratique ou gibelin, c'est-à-dire ennemi des Guelfes, avait repris quelque espérance. Colone et Laurent, les deux fils de Jean, furent après sa mort (1428) les chefs du parti. Les Albizzi qui les redoutaient les attaquèrent ouvertement. Lorsque les Florentins eurent échoué devant Lucques, Cosme de Médicis fut accusé d'être la cause de ce revers ; une *balie*, ou gouvernement extraordinaire de deux cents citoyens, le condamna à un exil de dix ans. Mais au bout

d'un an, un gonfalonier et huit membres de la seigneurie, favorables à l'exilé, firent exclure à son tour Renaud des Albizzi. Cosme, ramené en triomphe, fut investi par cette *balie* nouvelle d'un pouvoir dictatorial. Affectant une grande impartialité et l'amour seul du bien public, il rappela les Albizzi exilés, inscrivit tous les nobles dans la classe du peuple, mais il remplit de noms nouveaux les urnes d'élection, et retira les noms du parti opposé (1434). Dès lors, Cosme de Médicis conserva l'administration de la république ; il n'oublia rien pour concentrer l'administration entre un petit nombre de citoyens, et, en 1462, il fit attribuer à cinq citoyens seulement le droit de nommer la seigneurie. Cosme a été surnommé le *père de la pairie*. Sa grande fortune fut employée à illustrer l'État dont son habileté l'avait fait chef. Il fonda la bibliothèque des Médicis, Et éleva des palais et des églises dans Florence ou dans son territoire ; il attira les savants par des bienfaits ; il encouragea l'agriculture, voulant allier deux choses souvent incompatibles, le commerce et les sciences.

Les Sforza régnaient à Milan ; les inquisiteurs d'État à Venise ; les Paléologue dans le Montferrat ; Cosme de Médicis à Florence ; les Gonzague à Mantoue ; les d'Este à Ferrare ; Alfonse le Magnanime sur Naples et la Sicile. Au milieu de tous ces peuples, la monarchie pontificale, sous Nicolas V, contenait dans la soumission l'État ecclésiastique. Les empereurs ne tenaient plus à l'Italie que par ce titre de vicaire impérial, concédé à perpétuité aux marquis de Montferrat. Frédéric III renonça à ses droits sur Rome, quand il reçut la couronne impériale (1452), et ne réclama pas l'Italie, si ce n'est qu'il érigea en duché Modène et Reggio, en faveur de Borso d'Este. En 1464, sous l'effroi de l'invasion des Ottomans qui venaient de prendre C. P., tous les États italiens firent la paix de Lodi, qui fixa à chacun ses limites et sembla confondre l'Italie dans une seule confédération.

Ce fut le duc de Milan qui proposa à Cosme cette alliance universelle dans le but de maintenir la paix entre les Italiens, et de réunir toutes les forces nationales contre les étrangers ; le marquis de Montferrat lui-même, quoique dévoué aux empereurs par tous ses précédents, accepta cette proposition, à laquelle le pape. donna le sceau de son autorité.

Qui eût dit alors que la domination allemande pourrait jamais se reconstituer en Italie, et que Venise, au XIXe SIÈCLE, serait la prison des sujets de l'Autriche C'est que les rois de France, en réclamant comme

un héritage le duché de Milan et le royaume de Naples, rencontrèrent pour rivale la famille de Charles-Quint, Celui-ci prit Naples comme héritier des Aragonais, Empereur, il se rappela que le Milanais était un fief impérial ; il le garda pour lui-même à ce titre, et le transmit aux siens comme patrimoine.

---

[1] Daru, *Histoire de Venise*.

[2] Mariana, *Histoire d'Espagne*, 14-17.

[3] Dante, *Enfer*, ch. 6.

[4] Voyez Villani, liv. VIII, et les auteurs cités par Sismondi, *Républiques italiennes*.

[5] Dante, *Purgatoire*, 20-70. Ce passage est extrait de l'allocution de Hugues Capet à Dante, dans laquelle le Gibelin proscrit verse sa haine et son mépris sur les Français, auteurs de son exil. Il a dit déjà dans l'*Enfer*, ch. 29 : fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise ? Non, certes, pas même la nation française. Cette haine, du reste, ne lui est pas particulière. Un de ses commentateurs, Benvenuto, affirme qu'un gourmand, puni dans le purgatoire, est Français, *quia Gallici sine omnes amici gulæ et vini*.

[6] Dante, *Enfer*, ch. 15. Brunetto Latini lui prédit son exil : Ce peuple méchant et ingrat, qui est descendu autrefois de Fiesole (les Florentins), et qui conserve encore l'âpreté de ses montagnes, te déclarera une guerre cruelle, parce que tu seras vertueux. Il eut juste que la figue savoureuse ne porte pas ses fruits parmi les épines sauvages. Une ancienne tradition dit que ce peuple est aveugle ; c'est une race avare, curieuse et superbe. Préserve-toi de leurs mœurs. Que ces bêtes de Fiesole se dévorent entre elles, et ne détruisent par la plante qui peut croître innocemment au milieu de leur fumier empoisonné.

Id., *ibid*., ch. 25 : Pistole, Pistole, que ne te réduis-tu en cendres toi-même jusque dans tes fondements, puisque tes enfants apprennent chaque jour à devenir plus scélérat.

Id., *ibid*., ch. 26 : Réjouis-toi, ô Florence, tu es si grande que ta puissance s'étend sur terre et sur mer, et que ton nom s'est répandu même dans les enfers. J'ai trouvé parmi les voleurs cinq de tes concitoyens, et quels concitoyens ! J'en ai honte, et tu n'en retires pas un grand honneur. Si les songes du matin sont véridiques, tu connaîtras dans peu de temps les maux que te désirent les habitants de Prato. Si ces maux t'avaient déjà accablée, tu ne les aurais pas éprouvés trop tôt, qu'ils t'écrasent donc, puisque telle est la volonté du Destin. Ma douleur, c'est que je dois attendre encore pour jouir de ce spectacle.

[7] Daru, *Histoire de Venise*.

[8] Sismondi, *Rép. Ital*., tom. IV. La haine de Dante pour les auteurs de son exil se change en reconnaissance et en éloge pour celui qui l'accueillit honorablement ; *Enfer*, ch. 1 : Bientôt paraitra le lévrier qui doit exterminer la louve (l'avarice, l'avidité). Il ne sera pas nourri de l'ambition de posséder des terres et des richesses ; il ne se nourrira que de sagesse, de bienfaisance et de courage. Né entre Feltro et Feltre, il sera le sauveur de l'Italie épuisée... Il poursuivra la louve jusqu'à ce qu'il l'ait rejetée dans l'enfer d'où l'envie l'a vomie sur terre.

[9] Je demande la permission de citer encore ces imprécations où le Gibelin appelle la domination étrangère contre les factions nationales ; *Purgatoire*, ch. 6 : Ah ! Italie esclave, séjour de douleur, vaisseau sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse du monde, mais un lieu de prostitution. Maintenant ceux qui vivent dans ton sein se font une guerre implacable ; ceux, qu'une même muraille et les mêmes remparts protègent, se rongent l'un l'autre. Cherche, malheureuse, autour de tes rives, et vois si une seule de tes provinces jouit de la paix. Qu'importe que Justinien t'ait donné le frein des lois, si tu n'as pas un conducteur habile. Sans bonnes lois, tu aurais moins de honte, ô nation qui devrais être plus fidèle, et laisser César te gouverner, si tu prenais la volonté de Dieu. Albert de Germanie, vois comme cette bête est devenue féroce pour n'avoir pas été corrigée par l'éperon quand tu es commencé à lui imposer le joug. Toi qui abandonnes cette bine indocile et sauvage, quand tu devrais la dompter avec vigueur ; qu'un juste jugement tombe

du ciel sur ta race et qu'il effraye ton successeur. Entrainée par la cupidité, ton père et toi vous avez souffert que le jardin de l'empire fût abandonné. Viens voir, homme négligent, les Montecchi, les Cappelletti, les Monaldi, les Philippeschi, les uns déjà consternée, les autres dans la crainte de l'être. Viens, cruel, et vois l'oppression de ceux qui te sont fidèles ; venge leurs injures... Viens voir ta ville de Rome, veuve et délaissée, qui t'appelle nuit et jour, et qui s'écrie : Ô mon César, pourquoi n'accours-tu pas dans mon sein ? Viens voir combien on t'aime, et si tu n'as aucune pitié de nous, apprends de ta renommée à rougir de tes retards.

Ibid., ch. 7 : Celui qui est assis dans la partie la plus élevée, et qui annonce dans ses traits qu'il a négligé ses devoirs, ne chante pas avec les autres. C'est l'empereur Rodolphe. Il pouvait guérir les blessures qui firent mourir l'Italie ; aussi tarde-t-il à obtenir des prières.

[10] Apud Martène, t. II, p. 647.

[11] Voyez *Art de vérifier les dates* ; Chronologie des rois de Naples et de Sicile.

[12] Sismondi, *Républiques italiennes*, 2-5.

[13] Toute l'expédition de Louis de Bavière est résumée dans un acte de Jean XXII, daté de 1328. — Apud Martène, t. II, page 727 et suivantes.

[14] Voyez pour tous ces détails Schœll et Sismondi, et les auteurs cités par ce dernier.

[15] Daru, *Histoire de Venise*.

[16] Villani, 1-23.

[17] Pétrarque, *Lett. fam*., 1-1.

[18] Pétrarque, *Lett. fam*., v-3 : J'ai compassion de toi, ô ma noble Parthenope, tu es devenue une Memphis ou une Babylone. Nulle piété, nulle vérité, nulle foi ; j'ai vu use bête à trois pieds, qui va pieds nus, la tête couverte, orgueilleuse de sa pauvreté, efféminée de délices : un petit homme court et rouge (*obesis clunibus*), à peine vêtu d'un méchant manteau, et dédaignant, dans ce costume, non-seulement tes paroles,

mats encore celles du pontife romain. On l'appelle Robert. Voilà le Robert, l'éternel déshonneur, qui s'est élevé à la place du très-illustre roi Robert, l'unique ornement de notre âge. Qu'on dise maintenant que de la moelle d'homme cachée en terre il peut naître un serpent ; cela me paraîtra moins incroyable, puisque cet aspic est sorti d'un sépulcre royal. Ô le meilleur des rois, qui donc a envahi ton trône ? Mais telle est la loi de la fortune, elle dispose à son gré des choses humaines. Ce n'était pas assez d'enlever au monde le soleil, il fallait encore le remplacer par de noires ténèbres. A la place de ce roi unique que nous pleurons, ce n'était pas assez de mettre un roi inférieur à ses vertus ; il fallait nous donner cette bête sauvage et cruelle. Ô souverain des astres, est-ce là le regard de votre providence ?

[19] Gravina, *De rebus Apul*.

[20] Voyez Schœll.

[21] Bonfinius, *Rerum hung. decades*, 2-10.

[22] Villani, 12-106.

[23] Sismondi, tome V.

[24] Pétrarque, *Lett. fam*., VII-I.

[25] Raynaldi.

[26] Jacobi, *Histoire de la Corse*, t. I.

[27] Daru, *Histoire de Venise*.

[28] *Cantacuzeni historiæ*, lib. 4, cap. 30, 31.

[29] Voyez Daru, *Histoire de Venise*.

[30] Voyez Daru, *Cantacuzeni historiæ*, lib. 4, cap. 32.

[31] Le doge André Dandolo, l'ami de Pétrarque, venait de mourir : Pétrarque, *Lett. fam*., X-9 : *Apud Achaiæ insulam cui sapientiæ nomen est, Veniti a classe Januensium deprehensi, ingentique prœlio fusi sunt, eum honorem duci optimo deferente fortuna ut delatam patriæ suæ clerdem in carne positus non videret...*

[32] Voyez Daru et Sismondi. Cinq jours après la mort de Marino Faliero, Pétrarque écrivait de Milan : A ce doge encore jeune (André Dandolo) avait succédé un vieillard, appelé bien tard sans doute au gouvernement de sa patrie, mais trop tard encore pour son bien et pour celui de sa patrie. Je le connaissais familièrement depuis longtemps, mais l'opinion le jugeait mal ; il avait plus de courage que de prudence, il s'appelait Marino Faliero. La souveraine dignité n'a pu satisfaire son cœur ; il était entré dans le palais d'un pied sinistre. C'est ce doge, revêtu de cette dignité sainte dans tous les siècles et honorée par les anciens dans cette ville comme une divinité, que les Vénitiens ont décapité dans le vestibule de son palais même, il y a trois jours. Je vous expliquerais les causes de tout cela, si je ne voulais dire des choses certaines ; et je ne le peux, tant sont ambiguës et variées celles qu'on rapporte. Personne ne l'excuse, tous disent qu'il a voulu changer quelque chose à la forme de la république constituée par les ancêtres..... Tandis qu'il remplissait une mission pour la paix auprès du pontife romain, la titre de doge lui a été déféré sans qu'il le demandât, sans même qu'il en eût connaissance. Revenu dans sa patrie, il a médité ce que personne n'avait encore médité, il a subi ce que personne n'avait jamais subi : dans ce lieu, le plus célèbre, le plus illustre, le plus beau de tous ceux que j'ai vus, là où ses ancêtres avaient reçu les plus magnifiques honneurs au milieu des pompes triomphales, loi tramé comme un esclave au milieu du concours du peuple, et dépouillé de ses insignes, il a eu la tête tranchée ; les portes du temple, l'entrée du palais, l'escalier de marbre, si souvent décorés des dépouilles de l'ennemi ou de fêtes solennelles, il les a souillés de son propre sang. J'ai dit le lieu, voici l'époque : c'est l'an 1355 depuis la naissance de Jésus-Christ ; le jour, c'est, à ce qu'on rapporte, le quatrième avant les calendes de mai. La rumeur en est si grande que je ne sais si, de notre temps, il s'en est répandu une plus grande en Italie. Vous me demanderez peut-être mon jugement sur tout cela. J'absous le peuple, s'il faut en croire la renommée, quoiqu'un châtiment moins sévère et une vengeance moins terrible eût pu satisfaire sa douleur ; mais on ne comprime pas facilement une colère grande et juste tout à la fois, surtout chez un grand peuple, ou la colère est aiguillonnée par les cris tumultueux et les volontés nombreuses d'une multitude impatiente. Ce malheureux doge m'inspire de la compassion et de l'indignation. Élevé à un insigne honneur, j'ignore ce qu'il désirait encore pour la fin de sa vie ; et ce qui aggrave sa calamité, c'est que ce jugement public le fera paraître non-seulement malheureux, mais encore insensé, et qu'on attribuera à de vains artifices cette réputation de sagesse dont il a joui

longtemps. Quant aux doges qui lui succéderont, s'ils veulent m'en croire, ce châtiment sera un miroir qu'ils auront toujours devant les yeux, et ils se regarderont comme doges, et non comme seigneurs ; pas même comme doges, mais plutôt comme les serviteurs couronnés de la république. Pétrarque, *Lett. fam*., X-9.

[33] Voyez Daru, *Histoire de Venise* et son plan des lagunes.

[34] Pétrarque, *Lett. fam*., VII-13. — Id., *Epistolæ metricæ*, III : *A ses arbres*.

[35] Voir, Schœll. Muratori, *Hist. d'Ital*. Sismondi, *Rép. ital*.

[36] Au siège de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, un chef sarrasin d'une taille gigantesque s'avança pour défier le plus brave de l'armée chrétienne. Otton Visconti se présenta, perça le géant, et arracha l'aigrette de son casque : c'était une vipère qui entourait de ses replis un enfant ; il la cloua sur son bouclier qui devint l'écu de la maison des Visconti (*Art de vérifier les dates*, page 336). Voyez Dante, *Purgatoire*, ch. VIII.

[37] Dante, homme de parti, tout rempli des passions politiques de son temps, avait appelé let empereurs au accours de sa haine et de ses affections, pour assurer sa vengeance personnelle par la ruine du parti contraire. Pétrarque, homme de lettres, les appelait maintenant par esprit littéraire, par cet amour de l'antiquité qui fut la passion malheureuse de toute sa vie. Après avoir célébré dans Rienzi le réparateur de nautique république romaine, il conjurait les empereurs de rétablir dans toute sa majesté l'antique empire de César et de Constantin, ou du moins l'empire de Charlemagne, qui était lui-même une antiquité par son nom, sa gloire passée et sa décadence présente. Il écrivait à Charles IV, *Lett. fam*., liv. IX, lett. I : Vous opposez comme un bouclier à mon impatience le changement des temps, et vous l'exagérez dans de longues phrases qui me forcent à admirer et à louer en vous plutôt l'esprit d'un écrivain que le cœur d'un empereur. Et qu'y a-t-il donc maintenant qui n'ait été autrefois ou plutôt peut-on comparer nos maux aux souffrances et aux dangers de nos ancêtres, aux ravages de l'Italie par Brennus, par Pyrrhus, par Annibal ? Nos blessures mortelles, ce n'est pas la nature des choses, c'est notre mollesse qui nous les fait !... C'est toujours le même monde, le même soleil, les mêmes éléments ; le courage seul a diminué... Vous avez été réservé à un grand devoir ; vous devez faire disparaître les difformités de la république, et rendre au monde son ancienne forme.

Vous ne serez à nos yeux un véritable César, un véritable empereur, que lorsque ce devoir sera rempli. L'armée de Charles IV, quoique tardive, combla Pétrarque de joie ; il lui écrivait à ce sujet, *ibid*., liv. X, lett. I : Que dire, par où commencer ? Vous avez délivré mon cœur de ses angoisses, vous m'avez rempli de joie, selon l'expression du psalmiste. Dans mon attente, je désirais la longanimité et la patience ; je commence à désirer de bien comprendre tout mon bonheur, de ne pas être inférieur à une si grande joie. Vous n'êtes plus le roi de Bohème ; vous êtes le roi du monde, l'empereur romain le vrai César. Vous trouverez, n'en doutez pas, toutes choses préparées, comme je vous l'ai promis : le diadème, l'empire, une gloire immortelle, l'entrée du ciel déjà ouverte. Je me glorifie, je triomphe de vous avoir animé par mes paroles. Ce n'est pas moi seul qui vais vous recevoir à la descente des Alpes ; j'ai avec moi une multitude infinie, toute l'Italie, notre mère, et Rome, la capitale de l'Italie. Tous viennent à votre rencontre en chantant ces paroles de Virgile :

Venisti tandem, tuaque expectata parenti

Vicit iter durum pietas.

Cette joie ne fut pas longue ; les humiliations de Charles IV rendirent à Pétrarque toutes ses douleurs, et quand le pauvre empereur reprit le chemin des Alpes, ce furent de nouveaux reproches (Voyez XXVI).

[38] Votez Sismondi. Je cite souvent cet auteur, parce que son érudition m'a été d'un grand secours, et que est permis à celui qui vient le dernier de profiter des travaux antérieurs, il n'est permis à personne de s'attribuer, par des citations trompeuses, les découvertes et l'érudition d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'il faille accepter toujours le récit de Sismondi et ses opinions souvent injustes par prévention. Je ne cherche en lui que les faits matériels, si nombreux dans son livre ; j'y ajoute ceux qui me paraissent dignes de remarque, quoique oubliée par lui, et encore je me réserve le droit de disposer les faits comme je l'entends.

[39] Pétrarque, *Epist. seniles*, v-1, Boccace. — Bernabo, en qualité de seigneur, ne pouvait manquer d'avoir aussi sa part d'éloges ridicules : Pétrarque adresse une lettre en vers à Marc, fils aîné de Bernabo, au moment de sa naissance (*Epist. metr*., lib. III.)

[40] Voyez ch. XXIV, § II.

[41] Sismondi, tom. VI.

[42] Daru, *Hist. de Venise*. Voici quelques détails qui prouvent quel était le genre d'autorité du doge. — En 1355 il avait comme nous l'avons dit plus haut, que le doge élu était forcé d'accepter. Il fut encore réglé cette année-là que tous les mois on s'assurerait si le doge était exact à payer les gens et les dépenses de sa maison, et que faute par lui de le faire, les *avogadors* retiendraient sur ses revenus une somme suffisante pour y pourvoir ; qu'il ne pourrait employer les deniers publics aux réparations ou à l'embellissement du palais ducal, sans y être autorisé par ses conseillers, par les trois quarts des membres de la quarantie, et par les deux tiers des voix du grand conseil. On ajouta en 1367 que dans les conseils, le doge ne pourrait jamais être d'un avis contraire à celui des avogadors, parce que les avogadors étaient chargés de voter dans l'intérêt de la république ; que dans les six premiers mois de son élection il serait obligé d'acheter au moins une robe de brocard d'or. Après l'avoir réduit, en 1388, au titre de messer, ou régla, en 1400, que le doge ne pourrait plus appeler personne en justice ; que ses armoiries ne seraient placées ni sur les drapeaux, ni sur aucun navire, ni sur aucun édifice, excepté dans l'intérieur du palais ducal ; que les avogadors pourraient le traduire en jugement ; que personne ne serait autorisé à tirer des archives de la république aucune pièce secrète. Ainsi s'accomplissait de jour en jour ce mot de Pétrarque : Les doges ne seront plus que les serviteurs couronnés de la république.

[43] Schœll, *Cours d'histoire des États européens*.

[44] Voyez Sismondi.

[45] Muratori.

[46] Les fonctions des provéditeurs sont expliquées dans la vie d'André Gritti, par Nicolas Barbadigo. — Voyez Daru.

[47] Voyez Daru, *Histoire de Venise*.

[48] Voyez *Giornale naplo*., t. XX, *rerum italicarum*. — Giannone, *Hist. civil*.

[49] Raynaldi, ad annum 1392, III.

[50] C'est ce prince qui est connu sous les noms de *bon René*, ou de *bon roi René*. Ce prince aimait moins le gouvernement que l'étude. Il s'occupait de mathématiques, d'astronomie et d'astrologie judiciaire. Il n'aimait pas moins la peinture : il reste encore de lui des miniatures, des vitres peintes ; un de ses tableaux est au musée de Rennes. On raconte qu'il était occupé à peindre une perdrix grise lorsqu'on lui apprit la perte du royaume, et que cette nouvelle n'interrompit pas son travail. Son goût pour la vie pastorale est encore plus célèbre. Il s'habillait en berger, sa femme en bergère, et tous deux menaient paître leurs troupeaux.

J'ay un roy de Sicile

Vu devenir berger,

Et sa femme gentille

Faire même métier ;

Portent la pannetière

Et houlette et chapeau,

Jugeant sur la fougère

Auprès de son troupeau.

[51] Sismondi, ch. XXIII.

[52] Daru, *Histoire de Venise*.

[53] Daru, *Histoire de Venise*.

[54] Voyez dans Daru, le *Statut des inquisiteurs d'État* : Nous, seigneurs, inquisiteurs d'État, devant régler notre statut ou capitulaire pour nous et pour les successeurs qui nous seront donnés dans la suite des temps, nous ordonnons

Que tous nos ordres et statuts devront être écrits de la main propre d'un de nous, et ainsi à l'avenir, sans l'intervention d'aucun secrétaire, pour ce qui regarde les règles générales ; mais nous pourrons nous servir de secrétaire pour les actes qui seront faits en exécution de nos ordres.

Ce capitulaire sera serré dans une cassette dont chacun de nous gardera la clef à son tour pendant un mois, afin que chacun puisse se le bien mettre dans la mémoire.

Toutes les procédures de notre magistrature seront totalement secrètes ; ni nous, ni nos successeurs, ne porteront le moindre insigne de notre dignité.....

Nous et nos successeurs, nous tâcherons d'avoir toujours le plus grand nombre d'espions qu'il sera possible, tant de l'ordre noble, que de la bourgeoisie, ou de la populace, et aussi du clergé. On leur donnera à tous la certitude que, s'ils apportent à notre tribunal quelque relation importante, ils recevront pour récompense, ou la grâce de quelques condamnés, ou l'expectative de fonctions publiques, ou d'autres privilèges, ou encore de l'argent, si aucune des autres choses ne leur convient. Il n'y aura pas de salaire fixe, mais chacun sera récompensé selon le service qu'il aura rendu.....

Le lendemain du jour où le grand conseil se sera réuni, notre tribunal devra se réunir aussi, et faire un examen diligent de ceux qui auront été choisis pour quelque office qui donne entrée au conseil des *pregadi* : nous examinerons la réputation, la fortune, tes mœurs de celui qui aura été élu ; et si quelque raison porte à le croire suspect, il serai mis sous la surveillance de deux espions, qui ne se connaitront pas entre eux, et qui devront l'observer dans tous les pas qu'il fera, dans toutes les affaires qu'il traitera, et noue en donner connaissance. Si les deux espions ne découvrent rien nous lui enverrons quelque personne sûre qui lui parle pendant la nuit, et l'engage, pour une récompense considérable, à trahir les intérêts publics auprès de quelque ambassadeur. Alors si ce noble ne vient pas aussitôt nous dénoncer cette proposition, quand même il ne promettrait pas de l'accepter, qu'il soit enregistré par notre secrétaire sur un livre intitulé Livre des Suspects, et que les inquisiteurs l'aient toujours en vue pour savoir se garder de lui.....

Tout ambassadeur choisi par le sénat pour aller réside. dans une cour étrangère devra être appelé à notre tribunal avant de partir, si il lui sera recommandé de gagner, dés son arrivée, ta faveur de quelque membre du conseil secret du roi chez lequel il résidera, afin de pénétrer les desseins et les intérêts de cette cour, et surtout de connaitre les dépêches qui pourraient lui être adressées par son ambassadeur résidant à Venise. Et

tout ce qu'il jugera important il devra l'écrire, non pas au sénat, mais à nous, qui lui ferons connaître de quelle manière il doit se conduire .....

S'il arrive que notre autorité doive faire donner la mort à quelqu'un, la chose devra se faire non publiquement, mais secrètement : on noiera dans un canal pendant la nuit.

Si quelque artisan passe dame un autre pays pour y exercer son industrie au détriment de notre virile, il sera immédiatement rappelé. S'a n'obéit pas, ses plus p roches parents seront emprisonnés, afin qu'effrayé par là il prenne la résolution de revenir, et s'il revient on lui donnera pardon du passé, et on lui permettra de se rétablir à Venise. S'il s'obstine à ne pas revenir, malgré l'emprisonnement de ses parents, il devra être tué là où il se trouvera ; et, après sa mort, on délivrera les parents de prison. Tout consul de notre nation ou tout autre ministre résidant en pays étranger sera chargé de sur-veiner toute nouveauté préjudiciable à la république, et de nous en avertir.

Si quelque noble mécontent a l'habitude de mal parler du gouvernement, soit averti deux fois ; qu'à la troisième il lui soit défendu de paraître sur la voie publique, et dans aucun des conseils pendant deux ans. S'il n'obéit pas à l'avertissement, ou si, au bout de deux ans, il retourne son vomissement, qu'il soit noyé comme incorrigible : *Caso che... tornasse a vomito, sia come incorrigibile mandato ad annegar*.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Histoire intérieure de l'Empire germanique depuis la mort de Rodolphe de Habsbourg jusqu'au couronnement de Frédéric III. — Formation définitive de la Confédération germanique. — Rivalité des trois familles de Wittelsbach, de Luxembourg et d'Autriche.

I

L'Allemagne avait entrepris de renouveler la puissance et la suprématie de l'ancienne Rome. Elle avait commandé aux Slaves de la Bohême, de l'Elbe et de la Sala, et quelquefois de la Pologne ; elle avait réuni la Lorraine sous Henri l'Oiseleur, l'Italie carlovingienne sous Otton, l'ancienne Bourgogne ou royaume d'Arles sous Conrad II ; enfin, Naples et la Sicile sous les Hohenstaufen. Tel était l'*empire romain germanique* ou le *saint empire romain*, créé par la guerre, maintenu par la force, et qui semblait sanctifié par la religion. Aussi rien n'égala, dans le monde du moyen âge, la fierté et les prétentions des nouveaux Césars. Héritiers de Charlemagne ; ils dominèrent de leur titre d'empereurs la dignité des autres rois, qu'ils appelaient provinciaux ; ils prononcèrent des sentences sur les rois et sur leurs royaumes. Ils attentèrent plus d'une fois à la liberté de l'Église, qui les consacrait, et prirent le droit d'élire les papes ou d'assembler les conciles. Ils continrent leurs vassaux, tandis qu'ailleurs la féodalité multipliait les pouvoirs pour humilier celui du roi ; et faisant parler les jurisconsultes romains, ils subordonnèrent un moment les lois à leur volonté, reconnue pour la loi unique. Leurs joyaux c'étaient la croix d'or, la couronne, le sceptre et le cimeterre, ravis au tombeau de Charlemagne par Otton III, la lance de saint Maurice, la couronne de fer des Lombards, et cette autre lance où était fondu un clou de la croix du Sauveur. Les officiers de leurs palais, c'étaient des princes puissants, des rois qui portaient la couronne pour mettre les plats sur la tableau ou tenir la bride du palefroi impérial. Enfin ils faisaient intervenir

le ciel lui-même au milieu de leurs fêtes, et ils représentaient le Sauveur descendant une seconde fois sur la terre pour chasser de devant les empereurs les rois qui osaient prétendre à les égaler.

Cependant l'orgueil impérial n'avait pas manqué de contradicteurs. D'abord l'Église s'était affranchie par Grégoire VII ; les rois du dehors n'avaient pas toujours baissé la tête devant l'empereur : Sachez, disait saint Louis à Frédéric II, que le royaume de France n'est mie si foible, ne si débile qu'il se laisse mener et fouler aux éperons de vos chevaliers. Le ton hautain des diètes de Roncaglia n'avait pas préservé Barberousse d'une fuite honteuse, et l'Italie avait conquis du moins l'indépendance nationale par l'éclatante destruction de la maison de Souabe ; mais la décadence était bien plus sensible en Allemagne. Ce n'était pas au profit de la suzeraineté impériale que l'ancienne unité germanique s'était dissoute, et qu'à la place des cinq duchés autrefois réunis par Otton dans sa famille, il s'était élevé tant de principautés immédiates. Il serait trop long d'énumérer les États formés de la dépouille de Henri le Lion dans la Saxe et dans la Bavière, tous ceux qui se formèrent de la dépouille des Hohenstaufen ; tels que les cinquante comités ou les cent cinquante baronnies qui se partagèrent la seule Helvétie ; ou bien les États qui naquirent du partage des fiefs entre les frères, comme il était arrivé dans le nouveau duché de Saxe, dans le Brandebourg, et même dans la maison de Wittelsbach ; ou bien encore ces francs-alleux changés eu fiefs par le libre hommage de leur propriétaire à l'empereur, comme les alleux de Brunswick et de Lunebourg, érigés en duchés. Toutes ces immédiatetés n'avaient fait qu'étendre à un grand nombre de princes les droits de souveraineté absolue auxquels les grands vassaux avaient aspiré. Chacun s'était affranchi de la justice impériale, et avait saisi les domaines impériaux qu'il trouvait à côté de lui[1]. Les villes *impériales* elles-mêmes, qui se défendaient contre l'ambition des princes voisins par leur' nem et par cette apparence de soumission directe à l'Empire, étaient vraiment indépendantes, et souvent s'appelaient encore *villes libres*. La *noblesse immédiate* se séparait ouvertement du corps germanique : on désignait ainsi les nobles de la Souabe et de la Franconie qui avaient relevé des Hohenstaufen ; ils conservaient comme propriété libre les terres reçues à titre de fiefs des anciens ducs, et sans plus faire hommage à personne, exclus de la diète et des actes du gouvernement, privés du nom et des droits de princes ; ils étaient aussi exempts de toute taxe et de tout devoir politique envers le souverain.

Rodolphe de Habsbourg, choisi pour mettre fin au grand interrègne avait établi quelque repos ; mais on ne l'avait pas élu pour relever, l'empereur aux dépens des princes. Au dehors, il négligea l'Italie : l'Italie, disait-il, c'est la caverne du lion ; *je vois fort bien comme l'on entre, et ne vois pas comme on en sort*. Il mit fin aux prétentions des empereurs sur l'Église par son traité de 1279. A l'intérieur, il restreignit le pouvoir que Frédéric II s'était réservé de conférer les fiefs saga l'avis des états ; et il rendit indispensables les lettres d'aveu des électeurs pour la concession des fiefs nouveaux, des expectatives et d'autres grâces importantes. Il ne réussit que dans l'agrandissement de sa famille, qui, enrichie par ses soins de la dépouille d'Ottocar, régnait aux deux points opposés de l'Allemagne, en Helvétie et en Autriche.

Telle est encore après lui l'histoire allemande. L'empire germanique perd sa suprématie sur les villes de la haute et de la moyenne Italie, et sur les fiefs démembrés de l'ancien royaume d'Arles. Au dedans, les vassaux constituent leurs droits, et réduisent l'empereur au rang de chef d'une confédération hiérarchique ; l'empereur, qui n'a plus que son titre, sans domaines impériaux ni juridiction respectée, s'efforce d'enrichir sa famille, et de lui livrer les grands fiefs, pour se maintenir lui-même ou transmettre l'empire aux siens ; trois maisons principales., celles d'Autriche, de Luxembourg, et de Wittelsbach, deviennent ainsi rivales, et se disputent la dignité impériale jusqu'au triomphe définitif de la maison d'Autriche, en 1438.

Adolphe de Nassau fut élu (1291) en considération de sa médiocre fortune ; son règne fort court démontre clairement la décadence de la suzeraineté impériale. Couronné à Francfort, comme il manquait d'argent pour rembourser aux habitants les frais de cette cérémonie, il voulut mettre un impôt sur les juifs de la ville ; mais ceux-ci refusèrent, *parce qu'ils avaient cessé d'être les serfs de la chambre impériale*. Obligé d'admettre à la diète les villes impériales (1292), repoussé par Albert d'Autriche, à la fille duquel il voulait marier son fils, il entra dans une négociation honteuse pour agrandir sa maison. Le margrave de Misnie, Albert le Dénaturé, avait réduit sa femme à la fuite, et il avait essayé de déposséder ses enfants légitimes ; obligé de leur céder une partie de ses États, il voulait au moins les déshériter de la part qu'il s'était gardée. Adolphe de Nassau acheta de lui cette part ; mais les armes de Frédéric le Mordu, fils du margrave, l'en repoussèrent. En 1294, il somma le roi de France, Philippe le Bel, de restituer les domaines usurpés à l'Empire.

Il fit alliance avec le roi d'Angleterre, Édouard Ier, qui lui promit son secours et le partage des conquêtes ; il pria le duc de Lorraine son vassal, en ce moment allié du roi de France, de changer de parti, *au nom de la foi qu'il devait à l'empire*[2] ; mais le pape Boniface VIII maintint la paix entre la France et l'Angleterre ; et l'empereur employa sa solde de 100.000 marcs d'argent, payée par l'Anglais, a conquérir une partie de la Thuringe et de la Misnie sur Frédéric le Mordu. Enfin, en 1296, le roi de Bohême, Wenceslas IV, fils d'Ottocar, les électeurs de Saxe et de Brandebourg, concertèrent avec le duc d'Autriche et l'archevêque de Mayence, la déposition du roi Adolphe Ils s'assemblèrent à Cologne avec l'électeur de cette ville ; ils citent Adolphe à leur tribunal ; ils l'accusent d'avoir admis à sa faveur de trop jeunes conseillers, d'avoir livré la Misnie à la licence de ses troupes, de s'être humilié devant un inférieur en recevant l'argent d'un roi anglais, d'avoir dégradé l'Empire, et perdu tous ses droits au titre d'*auguste* ; ils le déposent, et lui substituent Albert d'Autriche. En vain l'électeur Palatin, l'archevêque de Trèves et les autres princes persistent dans leur fidélité ; Albert d'Autriche atteint son ennemi à Gœlheim (1298), le frappe lui-même de mort, et disperse la cavalerie impériale par les coups d'épées pointues à deux tranchants, dont il avait armé les siens.

Les électeurs qu'Albert venait de vaincre se ravisèrent ; au lieu de continuer à le combattre, ils se rappelèrent que le duc d'Autriche, pour devenir empereur, avait donné 16.000 marcs d'argent à l'électeur de Mayence, et promis à Wenceslas de l'affranchir de ses devoirs vassalitiques, et de l'obligation d'assister à la diète, en lui confirmant toutes les prérogatives de sa couronne. Ils l'élurent donc d'un suffrage unanime, lorsque Albert, incertain de la valeur de sa première élection se fut soumis à un nouveau choix ; chacun fut bien payé, l'archevêque de Mayence reçut la surintendance des juifs, et les contributions que les juifs payaient autrefois à l'empereur ; la fierté de cet électeur s'en accrut ; il prétendit régenter l'empereur, et il osa dire : J'ai plusieurs rois des Romains dans mon cor de chasse, et il me suffit d'y souffler pour les en faire sortir.

C'est qu'en effet Albert d'Autriche n'avait point renoncé à cet orgueil impérieux qui l'avait fait écarter par les électeurs après la mort de son père. Il manifestait l'intention de ne pas tenir ses promesses, et de régner pour lui-même ; il refusait au roi de Bohême le margraviat de Misnie ; il le forçait à remplir ses fonctions de grand échanson, la couronne sur la

tête. Le pape Boniface VIII refusant de le reconnaître, Albert faisait alliance avec Philippe le Bel (v. ch. XXIV), et parlait de rétablir le royaume d'Arles en faveur de son fils Rodolphe. Ce dernier projet alarma d'abord l'électeur de Trèves ; obligé de renoncer à cette grande acquisition, l'empereur réclama, contre un collatéral, la succession du comte de Hollande et de Seelande comme dévolue au suzerain ; les quatre électeurs du Rhin s'y opposèrent, et soutinrent son compétiteur. Obligé de renoncer encore à ces deux comtés, et d'investir un rival, Albert fit valoir un article de la paix publique qui ordonnait la suppression de tous les péages extraordinaires ; il enlevait par là au Palatin et aux trois archevêques les péages nouveaux dont ils avaient grevé la navigation du Rhin. Les quatre électeurs comprirent le danger, et n'hésitèrent pas à entreprendre contre Albert, pour eux-mêmes, ce qu'ils avaient osé contre Adolphe de Nassau pour Albert ; ils firent entendre des menaces de déposition ; ils écrivirent au pape, qui cita l'empereur devant lui, et ils commencèrent les procédures. Mais Albert, plus prompt à agir, tandis que ses ennemis délibéraient, s'allia aux villes impériales des bords du Rhin, et s'élançant à l'improviste sur les électeurs, qui n'étaient pas encore réunis, il les déconcerta, les força de traiter, de renoncer aux péages, de se contenter de leurs anciens droits. Boniface VIII, qui était alors aux prises avec la France, fit la paix avec l'empereur.

Cette vigueur et ce succès universel rappelaient l'activité de Rodolphe de Habsbourg ; mais Albert savait bien qu'il y avait une plus sûre garantie de sa puissance. Ce que les électeurs et les autres princes redoutaient par-dessus tout, c'était un empereur qui, possédant par lui-même, ou par sa famille, de vastes terres, pût en tirer des forces capables de les écraser ; par la même raison, Albert voulait acquérir. Il convoita la Bohême en 1304, et la ravagea avec le secours des Hongrois pour se venger de Wenceslas IV, qui lui avait refusé la moitié des mines de Kuttenberg. Il laissa régner (1305) son neveu, le jeune Wenceslas ; mais lorsque, après la mort de ce prince, il ne resta que ses deux sœurs, Anne, mariée au duc Henri de Carinthie, et Élisabeth, il déclara la Bohême dévolue à l'empire. En vertu de la paix d'Yglau, et des traités qui réglaient la succession, il nomma son fils Rodolphe roi de Bohême et lui fit épouser une sœur de Wenceslas IV. Malheureusement Rodolphe ne vécut que peu de jours ; les États de Bohême se soumirent Henri de Carinthie ; Albert attaqua vainement la Carinthie et la Bohême ; les Bohémiens, le duc de la Basse-Bavière, le comte de Wurtemberg, affermirent par leur résistance, l'ennemi de l'empereur (1306). Albert convoita aussitôt la Missile et la

Thuringe ; les terres et les châteaux occupés par Adolphe avaient encore des garnisons impériales, et étaient réputés provinces du domaine ; Albert, qui voulait tout le pays, attaqua subitement avec une armée considérable. Mais Frédéric le Mordu et son frère le vainquirent complètement à Lucka, reprirent les places perdues, et conquirent quelques villes impériales (1307). Albert avait encore essayé de s'agrandir dans l'Helvétie[3].

Parmi les petits États que la ruine des Hohenstaufen avait rendus vassaux immédiats de l'Empire en Helvétie, on distinguait les trois cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, qui n'avaient point de princes, mais des juges librement choisis, et que l'empereur faisait visiter par des *avoyers*, pour leur rendre la haute justice et la justice criminelle. Les trois cantons, très-jaloux de leur liberté, et en même temps très-fidèles à l'Empire, avaient vu avec inquiétude les acquisitions nouvelles que la maison de Habsbourg avait faites dans leur voisinage, et ils avaient servi ardemment la cause d'Adolphe de Nassau. Albert, depuis son avènement, exerçait sur eux la suprématie impériale ; mais il aurait voulu obtenir leur hommage pour lui-même et pour sa famille, afin qu'après sa mort les trois cantons, privés de leur immédiateté, et devenus vassaux autrichiens, fussent à jamais soumis à la maison de Habsbourg. Invités par Albert à lui faire cet hommage, les cantons répondirent qu'ils aimaient mieux leur liberté, et tout en réclamant la confirmation de leurs privilèges, ils demandèrent un avoyer qui résidât chez eux. Albert (1304) leur donna deux avoyers, Landenberg, qui s'établit dans le château de Sarnen en Unterwald, et Gessler de Bruneck, qui ordonna la construction d'un château dans Uri ; un troisième avoyer, qui s'était établi dans la forteresse de Rossberg, fut tué par un paysan qu'il avait outragé. Les deux autres avaient ordre d'administrer les cantons avec une dureté capricieuse, pour leur inspirer le dégoût de l'immédiateté, et leur Faire : envier la position plus- commode des sujets autrichiens. Une sévérité impitoyable fut appliquée aux moindres délits. Les avoyers enveloppèrent dans un même dédain et la vie simple des paysans, et les familles nobles qui, habitant au milieu d'eux, se distinguaient par l'élégance modeste de leurs maisons de bois. Albert osa mettre un impôt suries marchandises qui sortaient de ses États pour les cane, ns, et défendit à ses sujets de recevoir les denrées de peu de valeur que l'industrie des paysans offrait en échange. On souffrait pourtant sans plainte ; mais un jour, dans le pays d'Unterwald, un jeune homme, Arnold de Meltchal, ayant enfreint un règlement de l'avoyer, Gessler donna ordre d'enlever les bœufs du père d'Arnold, ajoutant que

des paysans pouvaient bien traîner eux-mêmes la charrue. Arnold cassa le doigt à l'appariteur chargé d'exécuter la sentence, et se sauva dans le canton d'Uri, chez un ami de son père, Walter Fur d'Attinghausen. Il y trouva un habitant de Schwytz, Werner de Stauffachen, dont la maison, récemment bâtie, avait fait dire à Gessler : Il ne convient pas que des paysans aient une si belle demeure. Ces trois représentants des trois cantons, que le hasard venait de réunir, s'accordèrent à dire que la mort était préférable à tant d'humiliation ; mais avant de conspirer avec d'autres, ils convinrent que tous s'engageraient à garder la fidélité jurée à l'Empire, et à rendre aux seigneurs et aux monastères les prestations qui leur étaient dues. Le 7 septembre 1307, les trois amis, suivis chacun de dix amis, se rendirent au Rutli ; les trente-trois jurèrent qu'ils s'entraideraient de tous leurs efforts, et que, satisfaits d'être libres sous la suzeraineté de l'Empire, ils s'abstiendraient des biens et du sang des princes de Habsbourg. Parmi ces conjurés, on trouve le nom de Guillaume Tell, du canton d'Uri.

Il n'y a pas soixante ans, les Suisses n'auraient pas permis qu'on retranchât rien de la gloire de Guillaume Tell : révoquer en doute un seul des exploits que la tradition attribuait au héros, c'eût été s'exposer à l'exil ou à la mort ; la constance de la nation la plus fidèle qui fût jamais le voulait ainsi. Il fallait croire que, Gessler ayant fait élever un bonnet sur une perche dans une place publique d'Altorff, Guillaume Tell refusa de l'honorer comme le symbole de la souveraineté ; que, condamné à perdre la vie, s'il n'abattait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils, il perça la pomme sans faire trembler l'intrépide enfant ; mais que s'étant évanoui après cette grande preuve de son adresse, il avait laissé voir, sous ses vêtements entrouverts une autre flèche, et qu'il avait ensuite déclaré qu'il la réservait pour Gessler. Le lâche et cruel Gesller, avide de se venger, n'osait pas cependant faire juger le héros dans son canton. Il l'emmena enchaîné travers le lac ; mais un ouragan s'éleva, les rameurs ne savaient comment sauver l'avoyer ; on délia le prisonnier : celui-ci, plus fort que l'orage, dirige la barque vers les rochers qui bordent le lac, s'élance sur les pointes, où les satellites du tyran n'osent le suivre, et, repoussant la barque dans les flots soulevés, il court à Kussnacht, où Gessler devait aborder ; il l'attend dans un étroit passage avec son arc, et lui perce le cœur d'une flèche. Quoi qu'il en soit, Gessler périt, et peut-être de la main de Guillaume Tell. Landenberg fut surpris le premier jour de l'année 1308. Comme il se rendait à l'église, il rencontra vingt paysans d'Unterwalden qui lui amenaient pour étrennes des veaux,

des chèvres et d'autres animaux. A peine ils furent entrés dans la cour du château, que chacun tira de son sein un fer pointu dont il arma son bâton, et, l'un d'eux ayant donné un coup de trompe, les conjurés, qui se tenaient à peu de distance, accoururent, et occupèrent le château ; les autres châteaux furent envahis en même temps. Landenberg, arrêté dans sa fuite, fut conduit sain et sauf à la frontière, et jura de ne jamais rentrer dans le pays, exemple rare dans l'histoire d'une révolution qui ne coûta que la vie d'un homme, et dont les auteurs ne repoussèrent l'oppression que pour demeurer fidèles à leur véritable souverain. Le dimanche suivant, les députés des trois cantons, réunis à Brannen, conclurent une alliance pour dix ans.

Cette insurrection mit fin au règne de l'empereur Albert. Il s'était rendu dans l'Argovie pour surveiller la guerre et la faire lui-même ; il avait avec lui son neveu Jean de Souabe, fils de son frère Rodolphe, et dont il administrait les biens comme tuteur. Ce jeune prince, de quatorze ans, craignait d'être dépossédé par l'avidité de son oncle ; il organisa un complot pour l'assassiner. Le 1er mai 1308, Albert traversa la Reuss accompagné des seuls conjurés qui avaient eu soin d'écarter le reste de la suite. Arrivé dans un champ de blé, à la vue du château de Habsbourg, Albert se sentit frappé d'un coup de poignard ; il n'eut pas le temps de voir que son neveu avait par là donné le signal ; un autre conjuré le perça de son épée, un troisième lui fendit la tête. Les assassins disparurent rapidement et Albert expira sur les genoux d'une pauvre femme qui se trouvait là par hasard. La veuve d'Albert, Élisabeth, et sa fille Agnès, reine de Hongrie, le vengèrent par d'atroces cruautés. Un seigneur, qui n'avait fait que voir le meurtre, fut roué vif ; plus de mille innocents périrent ; Agnès eût massacré de ses mains l'enfant d'un prétendu meurtrier, si les soldats ne le lui eussent arraché. Un des fils d'Albert ayant osé dire qu'assez de sang avait été versé pour la mort de son père : Ah ! s'écria Élisabeth, tu n'as donc pas vu son cadavre ? Jean de Souabe, surnommé le *parricide*, erra quelque temps dans les bois, et livré à l'empereur Henri VII, il mourut en prison à vingt-quatre ans.

Tous les projets de l'empereur Albert avaient été confondus. Pour éviter à l'avenir les dangers dont l'ambition de l'Autrichien les avait menacés, les princes allemands exclurent du trône impérial Frédéric le Beau d'Autriche, fils d'Albert, et Charles de Valois, frère du roi de France ; ils élurent un petit prince, Henri, comte de Luxembourg, frère de l'archevêque de Trèves (1308). A la diète de Spire, tous les États

d'Allemagne, afin de mieux constater la division, se partagèrent pour la première fois en trois collèges, les électeurs, les princes et les villes impériales. A la diète de Francfort, ils firent élever au titre de prince le petit comte de Henneberg, avec toutes les prérogatives de ce titre, et surtout le droit de donner à ses sujets des lois provinciales ; car, dans cette multiplication de souverainetés les coutumes et les lois particulières à chaque État semblaient une garantie de l'indépendance du prince. Enfin le margrave de Misnie et de Thuringe menacé par les deux empereurs précédents, se fit confirmer la possession de sa terre et des trois villes impériales qu'il avait conquises. Cependant Henri VII, à l'exemple d'Albert, s'efforça d'enrichir sa maison aux dépens des autres maisons, et d'assurer l'empire aux siens par l'influence qui s'attache à la richesse. Il avait, dès son avènement, confirmé la ligue des trois cantons helvétiens, en les déclarant indépendants de la maison de Habsbourg. En même temps, les états de Bohême se plaignant de leur roi, Henri de Carinthie, et offrant la couronne à Jean de Luxembourg, fils de l'empereur, à condition que ce prince épouserait Élisabeth, fille de Wenceslas IV, Henri VII déclara le duc de Carinthie coupable de félonie pour avoir occupé la Bohême malgré la volonté impériale. Jean de Luxembourg fut investi de la Bohême. Henri VII remit aussitôt en avant les anciens droits d'Ottocar ; il somma la maison de Habsbourg de rendre les terres qu'elle possédait depuis la bataille de Marchfeld : c'était trop redemander. Le duc d'Autriche, Frédéric le Beau, osa répondre : Depuis cinquante ans l'Autriche a coûté la vie à cinq princes souverains, Henri de Luxembourg pourra bien être le sixième. Henri VII fut donc forcé de renoncer à l'Autriche ; mais la possession de la Bohême était pour la maison de Luxembourg le commencement d'une prospérité qui lui donna le premier rang dans l'Allemagne pendant quatre-vingt-dix ans.

L'expédition de Henri VII en Italie eut pour résultat de confirmer par l'autorité impériale les seigneuries naissantes qui ne devaient croître que pour s'affranchir de l'empire (v. ch. XXV, § I) ; c'est ainsi qu'il avait encore préparé la perte du comté de Bourgogne, dans le royaume d'Arles, en donnant l'investiture à Philippe le Long, fils de Philippe le Bel. Henri VII étant mort en Italie[4], de grandes contestations s'élevèrent pour le choix de son successeur (1314). L'électorat de Saxe était partagé en deux duchés, ceux de Wittenberg et de Lauenbourg ; il y avait deux margraves de Brandebourg depuis 1221 ; la maison de Wittelsbach, qui avait un moment réuni la Bavière et le Palatinat du Rhin, s'était divisée en trois branches pour les trois États du Palatinat de la Haute-Bavière et du duché

de Bavière. Il avait été convenu, sous Rodolphe de Habsbourg, que, dans l'élection de l'empereur, les princes des branches cadettes prendraient part au suffrage de leur aîné, sans qu'on eût spécifié si leur voix serait consultative ou délibérative. Ils prétendirent, à la mort de Henri VII, qu'ils avaient le droit de voter séparément, et comme Henri de Carinthie, dépossédé de la Bohême, prétendait à son tour qu'il n'avait point perdu la qualité inaliénable d'électeur, il se trouvait douze voix. Le comte palatin du Rhin, l'électeur de Cologne, le duc de Saxe-Wittenberg et Henri de Carinthie, choisirent pour empereur Frédéric le Beau d'Autriche ; les archevêques de Mayence et de Trêves, Jean de Bohême, le duc de Saxe-Lauenbourg, les deux margraves de Brandebourg, choisirent de leur côté Louis, duc de la Haute-Bavière : ils lui ouvrirent les portes de Francfort, et l'y firent couronner, tandis que l'Autrichien, exclu d'Aix-la-Chapelle, recevait la couronne à Bonn.

La guerre commença entre les deux compétiteurs. Louis de Bavière mit au ban de l'Empire les princes autrichiens, et confirma la confédération des cantons helvétiens qui se déclarèrent ses partisans. Alors Léopold le Glorieux, frère de Frédéric, s'indigna de cette manifestation ; il appela à la vengeance la noblesse des provinces autrichiennes, et fit préparer des cordes pour attacher les paysans captifs et les emmener comme des troupeaux loin de leur pays. Les confédérés ne s'effrayèrent pas : ils firent des prières solennelles pour mériter la protection de Dieu, et par le conseil d'un vieillard ils prirent position sur la montagne du Sattel, près du défilé de Morgarten. Ils étaient 1300 ; ils n'avaient que des hallebardes contre les armures de fer de leurs canerais. Cinquante exilés du canton de Schwitz vinrent réclam.er l'honneur de contribuer avec eux à la défense de la patrie : ils furent repousser& comme indignes ; mais, opiniâtres à mériter leur rappel par un grand service, ils se postèrent dans le canton de Zug, sur la hauteur, attendant l'ennemi qui devait passer au-dessous d'eux. A peine les forces autrichiennes furent entrées dans le défilé, que les cinquante firent rouler sur la cavalerie des pierres énormes et des quartiers de rochers. La cavalerie se mit en désordre, et cherchant à reculer, retomba sur l'infanterie, qu'elle déconcerta. A cette vue, les confédérés s'avancèrent, et à coups redoublés de hallebardes, achevèrent là déroute des cavaliers. Le combat ne dura qu'une heure et demie. Léopold conclut une trêve d'un an, et les trois cantons déclarèrent leur union perpétuelle. Depuis ce temps on s'habitua à nommer le pays des confédérés du nom du canton de Schwytz, dans lequel avait été conclu le traité de Brunnen, et remportée la victoire de Morgarten. Ce nom a été

altéré par les Allemands en celui de Schweitz, et par les Français en celui de Suisse.

La maison d'Autriche ne fut pas plus heureuse en d'autres parties de l'Allemagne ; Louis V fit lever le siège d'Eslingen en Souabe. De tous les partisans du Bavarois, le plus remarquable était Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Ce fils de Henri VII, après avoir lutté avec succès contre Henri de Carinthie, n'avait pu s'accommoder aux mœurs peu civilisées des Bohémiens ; il avait quitté ce royaume en 1316, laissant l'administration à sa femme, se livrant aux plaisirs de la chevalerie dans son comté de Luxembourg, ou parcourant le monde pour apaiser les querelles. Son cheval le portait partout où la paix était troublée : Sans le roi de Bohême, disait un proverbe, on ne peut rien faire. Lorsque sa femme mourut, on ne savait où le trouver pour lui annoncer ce malheur ; de nombreux courriers furent dirigés sur tous les points ; on le rencontra enfin dans une montagne du Tyrol. Il remplit l'Occident de ses exploits et de sa bonne renommée, *conquérant prix et honneur*, donnant *fiefs, joyaux, terres, or, argent* ne *retenant rien fort l'honneur*, et *placé et un si haut sommet* de gloire, que tout seigneur allait le chercher pour faire la guerre[5]. Il combattit en Allemagne pour l'empereur, en Italie pour rendre à toutes, les villes la liberté, en Lithuanie, pour convertir les païens ; nous lie verrons périr . Crécy. Il avait en 1319, ménagé un accommodement entre Louis V et Frédéric le Beau, et s'était payé lui-même de ce service à la mort du dernier margrave de Brandebourg de la famille Ascanienne, en occupant la Lusace. Cependant la guerre n'était pas finie. L'Autrichien envahit la Bavière (1322) ; le 28 septembre, il était arrivé à Ampfing, près de Muhuldorff ; il refusait d'attendre son frère Léopold. Revêtu de sa plus belle armure, il avait orné son casque de l'aigle impériale, et maintenait la victoire incertaine, lorsque le bourgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern, tourna ses troupes et décida sa défaite. Frédéric fut pris avec son frère Henri. Enferme au château de Traussnitz, il refusa de renoncer à la couronne. Henri, livré à Jean de Bohême, obtint sa délivrance en renonçant à toutes les prétentions de sa famille sur la Bohême ; les seigneurs autrichiens prisonniers furent donnés au bourgrave de Nuremberg. Celui-ci, pour leur rendre la liberté ; exigea qu'ils lui fissent hommage de leurs héritages, comme arrière fiefs de l'Empire. Tandis que Louis de Bavière démembrait par là les possessions autrichiennes, il augmentait les siennes à la manière d'Albert Ier et de Henri VII. Il fiança sa fille au fils mineur de Frédéric le Mordu, et malgré les prétentions des collatéraux, il déclara le Brandebourg

dévolu à l'Empire ; il en investit son fils, ainsi que des terres d'Anhalt, et avec Le consentement des électeurs, il lui donna l'expectative de la Poméranie. Il abandonna la Lusace au roi de Bohême.

Les princes autrichiens en avaient appelé au pape Jean XXII, qui, ne reconnaissant pour empereur ni Louis V, ni Frédéric, réclama pour lui-même le droit de nommer un vicaire pendant les partages de l'Empire, à l'exemple de Clément IV, qui, dans une circonstance semblable, avait nommé Charles d'Anjou vicaire impérial en Toscane, et parce qu'il n'appartenait à aucun juge séculier de prononcer entre les deux compétiteurs[6]. Et mécontent que son légat eût été repoussé de l'Italie, il fit afficher aux portes de l'église d'Avignon un acte appelé *procès*, par lequel il reprochait à Louis V de s'être arrogé la puissance impériale, d'avoir conféré la marche de Brandebourg à son fils, et lui ordonnait de s'abstenir du gouvernement jusqu'à ce que le Saint-Siège eût examiné et approuvé son élection[7]. Léopold d'Autriche répandit en Allemagne des publications centre l'empereur. Jean de Bohême, mécontent de n'avoir pas obtenu tout le Brandebourg, se réconcilia avec les Autrichiens, et passa en France pour s'entendre avec le roi Charles le Bel et avec Robert de Naples, sur les moyens de détrôner Louis V. Celui-ci, excommunié (1324) par un nouveau procès de Jean XXII, et cité à comparaître dans trois mois, s'il voulait n'être pas déposé, protesta solennellement contre le pape, et fut approuvé par les Universités de Paris et de Bologne, par Marsiglio de Padoue, et Guillaume Occam. Mais un troisième procès annonça la condamnation définitive, et Léopold d'Autriche ayant forcé l'empereur de lever en hâte, et avec honte, le siège de Brisgau, les électeurs de Mayence et de Cologne parlèrent de s'entendre avec le pape (1325). Louis de Bavière prit donc un parti désespéré ; il se rendit au château de Traussnitz ; et ne pouvant obtenir des princes autrichiens la confirmation d'un traité par lequel Frédéric renonçait à la couronne, il déclara qu'il partagerait l'empire avec son prisonnier. Louis et Frédéric commencèrent par coucher dans le même lit et manger à la même table ; puis le traité de Munich établit deux rois qui devaient porter ce titre alternativement et gouverner en commun. Chacun aurait son sceau pli porterait les deux noms ; les grands fiefs seraient conférés d'un commun consentement ; si l'un des deux rois descendait en Italie, l'autre gouvernerait l'Allemagne. Léopold d'Autriche se montra satisfait ; et malgré le pape, malgré les électeurs, Louis de Bavière laissa son collègue en Allemagne, et descendit en Italie (1327).

Il passa deux ans, dans cette expédition, à réclamer, des droits sur les seigneuries ou les villes libres, et à les perdre (voyez ch. XXV) ; et quand il fut de retour en Allemagne, au moment de la mort de Frédéric le Beau, il entendit publier de la part de Jean XXII l'*aggravation*[8] qui devait le punir de son couronnement à Rome par la main des laïques, malgré l'autorité pontificale. (1330). Ses ennemis étaient le roi de Bohême, et les Autrichiens Otton et Albert, excités par le pape à continuer les hostilités. Il se débarrassa un moment de ces hommes par le traité de Haguenau ; et la maison d'Autriche parut s'affaiblir deux ans après, lorsque le pays du Lucerne, dont ils étaient seigneurs, accéda à la confédération des trois cantons suisses (1332), Au contraire Jean dis Bohême, en revenant de la Lithuanie, avait obtenu l'hommage des ducs de Silésie vassaux de la Pologne. Descendant en Italie, il avait été reçu comme seigneur et pacificateur par la plupart des villes. L'empereur forma une ligne qui devait attaquer la Bohême, en même temps que les Italiens se confédéraient contre l'étranger, Le rapide chevalier accourt en Allemagne, promet à l'empereur d'aller opérer sa réconciliation avec le pape, tombe sur tous ses ennemis, chasse le roi de Pologne, disperse, par une terreur panique, les Autrichiens et les Hongrois, fait approuver par le pape ses projets sur l'Italie, et de concert avec le roi de France, décide Louis à donner une abdication qui doit rétablir la concorde ; mais les électeurs s'y opposent, et contraignent Louis V à soutenir la lutte jusqu'au bout.

Louis de Bavière n'avait rien gagné à partager l'empire avec Frédéric le Beau, ni à offrir son abdication. Ses ennemis triomphaient. Le jeune Charles, fils de Jean de Bohême, investi par son père du gouvernement de ce royaume, remettait l'ordre dans les finances et dans les monnaies altérées ; il reprenait les châteaux aliénés par son père, bâtissait un palais et d'autres monuments. L'empereur ne gagna rien non plus à la mort de Jean XXII (1334). La bonne volonté de Benoît XII fut contrariée par le roi de France. Les ducs d'Autriche, chargés d'une négociation qui ne réussit pas, se firent payer par l'acquisition de la Carinthie et du Tyrol, dont l'empereur les investit malgré les prétentions de Jean de Bohême. Le Bohémien était alors en France, malade des blessures qu'il avait reçues dans un tournoi ; il annonçait des desseins de vengeance. Louis V, pour se faire des partisans, éleva au rang de prince d'empire le comte de Juliers, et donna le titre de *roi du royaume de Vienne* au *dauphin*[9] Humbert, avec le droit d'en disposer, entre vifs, soit pour cause de mort, en faveur de qui il voudrait. Cette création d'un nouveau prince, cette

aliénation consentie d'avance d'un fief du royaume d'Arles, permit à l'empereur de résister un moment à Jean de Bohême mais il ne put empêcher une guerre qui eut pour résultat de laisser la Carinthie aux Autrichiens, et de donner le Tyrol à la maison de Luxembourg. Ce ne fut qu'en 1338 que Louis de Bavière se sentit appuyé par l'Allemagne. Il se rendit à la diète de Francfort ; il fit ressortir l'état malheureux de l'Allemagne, frappée de l'interdit depuis quatorze ans, le culte catholique partout suspendu, et dans quelques lieux, le peuple tout prêt à faire violence aux prêtres ; il fit voir les intrigues du roi de France, qui abusait au préjudice de l'empire, de la faiblesse de Benoît XII, et parla enfin de ses efforts, jusque alors inutiles, pour amener la réconciliation. Les États, de leur seule autorité, cassèrent tous les actes du pape, ordonnèrent que l'interdit serait levé, et les prêtres qui persisteraient dans l'obéissance du souverain pontife traités comme ennemis publics. Les électeurs, invités à délibérer sur les prétentions du pape, se réunirent à Rensé, formèrent la première union électorale, et rapportèrent à la diète une constitution fondamentale sur l'indépendance de l'empire. Elle établissait que la puissance impériale relevait immédiatement de Dieu, que l'homme choisi par la majorité des électeurs était véritablement empereur, que tous les États de l'empire étaient obligés de lui obéir, et que quiconque agirait contre cette loi serait puni comme criminel de lèse-majesté. Pour mieux attester l'indépendance de l'Empire, l'empereur se rendit à Coblentz, où l'attendait Édouard III, roi d'Angleterre. Comme si l'empereur d'Occident eût pu encore commander à des rois, et faire respecter sa sentence, Louis condamna Philippe de Valois, roi de France, à rendre au roi anglais les provinces de Normandie, de Poitou et d'Aquitaine, et le royaume de France tout entier. Il nomma Edouard III vicaire général de l'Empire dans les Pays-Bas et dans les provinces situées entre Cologne et la mer, et lui fit prêter serment par les vassaux de ces pays. L'année suivante (1339), une nouvelle diète ratifia la constitution de Francfort : il est vrai que le roi de France rompit adroitement l'alliance de l'empereur et de l'Angleterre, en faisant proposer par Benoît XII de nouvelles négociations dont il empêcha l'effet, et dont le Bavarois fut dupe ; mais au moins Louis V, défendu par les États avait la liberté d'agrandir ses domaines. En 1341, il reprit la Basse-Bavière, après l'extinction d'une branche de sa famille ; il écouta la Comtesse de Tyrol, Marguerite, alors mariée à un fils de Jean de Bohême, et qui demandait le divorce ; il la maria à son propre fils, déjà électeur de Brandebourg, et l'investit du Tyrol. En 1342, il renouvela pour son autre fils, Étienne, le duché de Souabe, et lui assigna pour résidence la ville de Ravensbourg[10].

Louis de Bavière travaillait en vain. Il ne s'affermissait pas lui-même, et sa dignité impériale s'en allait en lambeaux malgré l'empereur, malgré les électeurs. Déjà en 1321, tous les États d'empire avaient participé au droit que les électeurs s'étaient arrogé de contribuer à la collation des fiefs. En 1334, de l'avis des électeurs, Louis de Bavière recommanda aux juges de s'attacher aux lois écrites de chaque province, et publia lui-même un code de lois pour la province de Haute-Bavière, établissant ainsi dans ses propres domaines cette indépendance de lois qui assurait la division de l'Empire. Cependant ses ennemis personnels ne lui laissaient pas de repos. Jean de Bohême avait perdu un œil par une blessure, et l'autre par la maladresse du chirurgien. Le roi aveugle, plus actif encore et plus hardi courait la France et l'Allemagne, réclamait le Tyrol pour son fils, et faisait savoir au pape et à Robert de Naples quelles ressources la possession de cette province donnait à l'empereur pour menacer l'Italie. En 1343, il conduisit à Avignon son fils Charles qui trouva sur le Saint-Siège, à la place de Benoît XII, son ancien maître de l'Université de Paris, Pierre Roger, maintenant Clément VI, auquel il avait dit dans mouvement d'admiration : Tu seras pape ; et qui lui avait répondu : Tu seras empereur. Charles était déjà reconnu roi de Bohême par les états du royaume, et suzerain de la Silésie par les ducs de cette province ; il jura devant le pontife que la langue bohémienne, fille du slavon, n'avait aucune ressemblance avec la langue allemande ; et Clément VI, enlevant à l'archevêque de Mayence la juridiction sur la Bohême, éleva le siège de Prague en archevêché. Ce fut sans doute aussi à sa demande que Clément VI renouvela tous les actes de Jean XXII, et déclara qu'il n'accorderait jamais l'absolution à l'empereur. En effet, malgré les soumissions de Louis de Bavière, Clément VI imposa des conditions trop humiliantes pour être acceptées : Il déposera le nom et la qualité d'empereur, et ne les reprendra que sous le bon plaisir du pape ; il reconnaîtra l'Empire pour un fief du Saint-Siège ; il restituera le Tyrol au prince bohémien ; il livrera Guillaume Occam et tous les frères mineurs qui ont écrit pour l'indépendance de l'Empire. Les électeurs, tout en rejetant ces conditions, n'épargnaient pas les reproches au Bavarois ni les menaces. Celui-ci venait d'acquérir par sa femme (1345) les comtés de Hainaut, de Hollande, de Seelande et de Frise ; il forma une ligue contre Jean de Bohême ; il y attira l'électeur de Brandebourg, son fils, le roi de Hongrie, Louis le Grand, Casimir le Grand, roi de Pologne, Albert II, duc d'Autriche, et le seul prince de Silésie, qui n'eût pas reconnu la suzeraineté bohémienne. Jean l'Aveugle, entouré de tous côtés, semblait perdu. On fut bien surpris, après quelques hostilités, de voir terminer la

guerre par un traité de paix. Pour ne pas perdre un moment, Jean l'Aveugle conduisit de nouveau son fils Charles à Avignon, et régla à quelles conditions le pape Clément VI le ferait élire empereur (1346). Cette capitulation importante, et qui fut plus tard si bien exécutée, était la ruine définitive de la majesté impériale. Il confirmera les promesses et les donations faites à l'Église romaine par son aïeul Henri VII ; il cassera tous les actes de Louis de Bavière ; il ne s'arrogera aucun droit sur Rome ni sur Ferrare, ni sur aucune partie de l'État ecclésiastique, ni sur les Deux-Siciles, ni sur la Corse ou la Sardaigne. Il viendra à Rome que le jour même de son couronnement ; il sortira de la ville aussitôt après cette cérémonie, et il n'y reviendra qu'avec une permission expresse du souverain pontife ; il annulera tout ce que Henri VII et Louis de Bavière ont fait en Italie ; il ne descendra même dans ce pays qu'après avoir fait confirmer son élection par le pape. Chartes de Bohême jura toutes ces conditions, et l'on verra qu'il affaiblit l'Empire au delà de ses promesses. De foudroyantes imprécations furent en même temps lancées contre Louis de Bavière, et l'ordre signifié aux électeurs de choisir un nouveau maitre. Un archevêque de Mayence nommé par Clément VI, les deux électeurs de Trèves et de Cologne, celui de Saxe et le roi de Bohême, élurent (11 juillet 1346) Charles IV. On le fit asseoir sur le trône royal qui était conservé à Rensé ; et au sortir de cette assemblée, Jean l'Aveugle, appelant des troupes de Bohême, sans laisser à son fils le temps de se faire reconnaître par les autres princes, l'entraîna en France pour combattre les Anglais, et périt à la bataille de Crécy.

Louis de Bavière avait espéré résister. Toutes les villes du Rhin, de la Souabe et de la Franconie lui avaient juré fidélité ; Charles IV, revenu de Crécy, et confirmé par le pape, n'avait pu se faire couronner qu'à Bonn ; mais le 11 octobre 1347, Louis de Bavière fut frappé d'apoplexie pendant une chasse ; toutefois ceux qui défendaient sa cause prétendirent lui donner un successeur : ils songèrent d'abord au roi d'Angleterre, qui refusa ; au landgrave de Thuringe et de Misnie, Frédéric le Sévère, qui vendit ses prétentions à Charles IV ; enfin à Gontier de Schwartzbourg, qui fut intronisé à Francfort (8 février 1349) ; mais étant tombé malade, peut-être par suite d'un empoisonnement dont on soupçonna son rival, il abdiqua, et Charles IV se soumit à une seconde élection où tous les électeurs le reconnurent.

Ce Charles IV, disent les Allemands, a arraché bien des plumes à l'aigle germanique. Au dehors, il consomma la perte du royaume d'Arles et de

l'Italie. Déjà la suzeraineté impériale sur le comté de Provence avait bien perdu de sa considération depuis qu'une famille française possédait ce grand fief, qu'elle transmit plus tard à la couronne de France par héritage, sans qu'il fût désormais question de droits impériaux. Charles IV confirma la vente du comtat Venaissin, que Jeanne de Naples avait faite au pape Clément IV, et qui demeura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle la possession incontestée des souverains pontifes. Le dauphin de Viennois, Humbert, créé roi par Louis de Bavière, avait cédé son royaume à la France, au duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, à la condition que les habitants garderaient leurs privilèges, et que le fils aîné du roi français porterait toujours le nom de *dauphin*. Charles IV confirma cet arrangement (1357), et vers la fin de son règne, il nomma le dauphin, qui fut depuis, Charles IV, vicaire général de l'Empire dans le Dauphiné, n'était là qu'un titre sans importance. Le Dauphiné, dès lors séparé de l'Empire germanique, commença d'être une province du royaume de France.

Il y eut plus de honte encore dans les rapports de l'empereur Charles IV avec l'Italie. Nous avons vu ailleurs comment il fut livré à la dérision par les Visconti, et bravé par les Toscans. Innocent VI lui avait pourtant accordé la permission, refusée par Clément VI, de se faire couronner à Rome : triste permission pour un successeur des anciens Césars germains, si fiers de leur couronne impériale. Le César Charles IV avait promis de ne rester qu'un jour dans Rome. Il y entra donc déguisé en pèlerin, confondu avec sa suite, et inconnu aux habitants, et passa deux jours à visiter les monuments. Le triste Pétrarque, que l'arrivée de l'empereur avait arraché un moment à ses inconsolables regrets, perdit encore une fois toute espérance : Ah ! César, lui écrivait-il, ce que votre aïeul, ce que tant d'autres ont acheté par le sang, par le travail, vous l'aviez acquis sans travail et sans effusion de sang ; vous aviez trouvé l'Italie ouverte, les portes de Rome ouvertes, un sceptre incontesté, un empire pacifique ; et vous abandonnez tous ces biens : est-ce donc que vous n'en comprenez pas la valeur, ou que vous ne savez pas en être reconnaissant ?... Les prince de Rome ne doit-il pas avoir la même ardeur que le roi de Macédoine, qui, après être sorti des limites du royaume paternel, voulut être appelé, non plus le maitre de la Macédoine, mais le maître de l'univers. Souverain de l'Empire romain, vous ne soupirez qu'après la Bohême. Votre aïeul n'eût pas fait cela, ni votre père, qui pourtant ne fut pas empereur, mais qui, par le souvenir de la puissance paternelle, a recherché l'autorité sur tant de villes. Oh ! si

votre père et votre aïeul vous apparaissaient au sommet des Alpes, que vous diraient-ils ? Grand César, tu as merveilleusement profité ; tu avais si longtemps retardé ton voyage en Italie, et tu reviens si vite ! tu rapportes la couronne de fer et le diadème d'or, avec le nom stérile d'empereur. On t'appellera l'empereur des Romains, et tu ne seras que le roi de Bohême. Toutes ces colères, toutes ces élégies, échouaient, contre la force irrésistible des révolutions : elles ne réussissaient pas même à émouvoir l'orgueil impérial par la liberté du langage. Il fallut que Pétrarque se résignât, qu'il renonçât pour toujours au rétablissement des gloires antiques. De sa seconde expédition, entreprise avec le pape Urbain V (v. ch. XXV), Charles IV ne rapporta qu'un peu d'argent, dont les Italiens lui avaient acheté le reste de ses droits.

Dans l'Allemagne proprement dite, l'autorité impériale ne fut pas moins avilie sous Charles IV. Si les princes slaves du Mecklenbourg firent hommage de leurs terres à la couronne germanique (1349), pour obtenir le titre de ducs et de princes d'Empire, l'empereur accorda, la même année, au duc de Brabant la *bulle d'or du Brabant*, par laquelle les sujets de cette province ne pouvaient être appelés devant aucune cour d'Allemagne, pour aucune cause civile ou criminelle, mais devaient toujours être renvoyés devant les juges établis par leur duc. Le fils aîné de Louis de Bavière n'avait rendu les ornements et le trésor impériaux qu'après avoir reçu l'investiture du Brandebourg et du Tyrol, et l'empereur ayant voulu évoquer à son tribunal une cause portée devant la justice ordinaire du comte palatin, cet électeur, appuyé par ceux de Mayence et de Cologne, le força de renvoyer l'affaire devant les juges électoraux (1351). Même dans l'Helvétie, on bravait l'empereur. Depuis l'accession du canton de Lucerne, en 1332, d'autres villes avaient aspiré à la même alliance. Zurich fut introduite dans la confédération en 1351. Le duc d'Autriche ayant ordonné aux habitants de Glaris, ses vassaux, de marcher contre Zurich, les vassaux autrichiens refusèrent, sous prétexte qu'ils n'étaient pas tenus à rendre le service militaire, et ils se laissèrent envahir par les confédérés. L'avoyer autrichien de Glaris fut expulsé ; le pays de Zug envahi, et abandonné par le duc d'Autriche, son seigneur, augmentait la confédération de deux cantons. Ce fut inutilement que l'Autrichien Albert II fit accepter aux confédérés la paix de Lucerne (1353), par laquelle aucune possession de la maison de Habsbourg ne devait plus être admise dans la ligue ; en ce moment même la ville impériale de Berne y était accueillie. Cette ville, ennemie de Louis de Bavière, et abandonnée par lui aux seigneurs de l'Uchtland et de

l'Argovie, avait été secourue par les cantons libres. Neuf mille confédérés suisse avaient fait lever le siège de Laupen, et détruit dix-huit cents soldats des seigneurs ; Berne formait le huitième canton. Le duc d'Autriche s'effraya donc ; il envoya sommation aux villes de Glapis et de Zug de revenir à son obéissance, en abandonnant leurs alliés, et sur leur refus, il porta plainte devant l'empereur ; les cantons, enhardis par la faiblesse du chef de l'Empire, répondirent à Charles IV qu'ils voulaient bien le reconnaître pour arbitre, mais sauf leur confédération. Charles IV vint lui-même avec une armée pour forcer Zurich ; mais les assiégés gagnèrent les princes qui accompagnaient l'empereur, protestèrent de leur obéissance en accusant la maison d'Autriche, et arborèrent les étendards impériaux. A cette vue, l'armée impériale se dispersa d'elle-même, et laissa les cantons faire avec leurs ennemis une trêve de vingt-cinq ans.

Il n'appartenait donc pas Charles IV, comme il s'en vantait après sa première expédition d'Italie, de rétablir l'ordre en Allemagne. La *bulle d'or*, qu'il publia en 1355, n'eut pour résultat que de sanctionner, par la renonciation impériale les droits et privilèges que les plus grands vassaux s'étaient arrogés. La diète de Nuremberg en adopta les vingt-trois premiers chapitres ; le reste fut accepté dans la diète de Metz, où assistèrent un légat d'Innocent VI, et le dauphin de France, comme feudataire du royaume d'Arles. La *bulle d'or* appelle les électeurs les ceps de vigne de l'Empire, les colonnes qu'on ne peut ébranler sans renverser l'édifice, les sept chandeliers d'où part cette lumière qui, avec les sept dons du Saint-Esprit, doit éclairer le saint Empire. Aux électeurs seuls appartient le droit d'élire l'empereur, et sont seuls électeurs les trois archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne ; et dans les maisons Wittelsbach, de Saxe, de Brandebourg et de Bohême, ceux qui possèdent la terre vraiment électorale. Pour éviter désormais toute contestation à cet égard, et toute prétention au partage des voix, le partage d'une terre électorale est défendu, .net la succession aura lieu par ordre de primogéniture, à l'exclusion des femmes, excepté en Bohême. L'élection impériale se fera à la pluralité des voix, et à Francfort-sur-le-Mein.

Chaque électeur porte un titre d'archi-office. L'archevêque de Mayence demeure archi-chancelier du royaume d'Allemagne, celui de Trèves archi-chancelier des Gaules, c'est-à-dire de la Lotharingie (Lorraine et Brabant) et du royaume d'Arles ; celui de Cologne, archi-chancelier, a seul le droit de couronner l'empereur.

L'électeur-roi de Bohême, archi-échanson de l'Empire, est déclaré le premier électeur séculier ; le comte palatin, le seul prince de la maison de Wittelsbach qui garde le titre d'électeur, est archi-sénéchal ou archi-drossart ; le duc de Saxe-Wittenberg, seul électeur à l'exclusion des autres branches de sa famille, est archi-maréchal ; l'électeur de Brandebourg archi-chambellan. Ces archi-officiers ont des lieutenants héréditaires qui tiennent leur place, et font leurs fonctions en cas d'absence.

L'électeur palatin sera vicaire de l'Empire dans la France-Rhénane, la Souabe et la Bavière, et l'électeur de Saxe vicaire de l'Empire dans les provinces régies par le droit saxon, toutes les fois que l'Empire sera vacant par la mort ou par l'absence des empereurs. Les causes personnelles des empereurs seront jugées par l'électeur palatin.

Toua les électeurs ont le droit de se réunir en diète électorale sans le consentement du chef de l'Empire. Certains droits qui n'appartenaient qu'à l'empereur leur sont formellement concédés, celui d'exploiter les mines et salines dans leurs terres, de frapper monnaie, et surtout le droit de *non appellando*, en vertu duquel les sentences rendues par les cours électorales sont irrévocables. Les électeurs, remplissant leurs archi-offices, précèdent en rang tous les autres princes, quels qu'ils puissent être, et la loi de majesté est étendue à leur personne. Il ne manquait à quelques-uns que le titre de roi, qu'ils ont reçu en 1806.

La *bulle d'or* défend encore aux vassaux de se confédérer sans le consentement de leurs seigneurs, de recevoir des serfs fugitifs ou des pfalburger ; elle défend les péages insolites, les guerres injustes, les rapines, les incendies, les pillages ; elle flétrit comme illégitimes tous les défis qui ne seront pas faits trois jours avant le commencement des hostilités, et signalés à la personne même de celui qui doit être attaqué etc.

Cette constitution fut scellée du grand sceau de l'Empire. L'empereur fit appendre un sceau d'or aux exemplaires qu'il remit aux électeurs et à la ville de Francfort : de là le nom de *Bulle d'or*.

Une chose seule réussit à Charles IV. Il surpassa tous ses plus ambitieux prédécesseurs à agrandir les domaines de sa maison. En conférant au fils de Louis de Bavière l'électorat de Brandebourg, il avait obtenu une renonciation formelle de l'électeur à la Haute-Lusace. Il acheta la Basse-

Lusace, et incorpora ces deux provinces au royaume de Bohême. Par sa première femme, qui était fille de l'électeur palatin, il avait droit à une partie de palatinat. Lorsque cette femme mourut, Charles IV obtint de son beau-père le Nordgau ou Haut-Palatinat, qui, au XVIIIe siècle, relevait encore de la Bohême. Un seul prince de Silésie n'avait pas reconnu la suzeraineté de Jean l'Aveugle. Charles IV (1353) épousa la fille de ce prince, et reçut la promesse de la succession qui lui échut en 1368. La Silésie, comme la Lusace, fut incorporée à la Bohême. Il ne put empêcher le Tyrol d'entrer dans la maison d'Autriche (1363) ; mais il traita avec les princes autrichiens, et tous convinrent que si l'une des deux maisons venait à s'éteindre, l'autre maison hériterait. La même année, les deux fils de Louis de Bavière, possesseurs du Brandebourg, poussés par une querelle domestique, adoptèrent dans leur famille le fils de Charles IV et tous ses descendants mâles, et assurèrent, en cas d'extinction de leur race, la succession à la maison de Luxembourg. Les électeurs de Mayence et de Saxe, et le comte palatin, approuvèrent par des *willebriefe* ; la maison de Wittelsbach, engagée par ces actes solennels, se perdit à vouloir les annuler. Otton de Brandebourg (1373), en ayant manifesté l'intention, fut assailli par l'empereur, et obligé d'abandonner sa terre aux fils de Charles IV ; il se réserva seulement pour sa vie les fonctions d'électeur et d'archi-chambellan, mais le Brandebourg fut ajouté à la Bohême. Ce royaume de Bohême était le centre de la puissance de la famille régnante. Charles IV avait bien érigé en duché le petit comté de Luxembourg, d'où Henri VII était sorti, et où Jean l'Aveugle venait dépenser l'argent des Bohémiens ; mais il l'avait cédé à son frère Wenceslas, et lui-même préférait la Bohême. Avant d'être élevé à l'Empire, il avait obtenu pour l'évêque de Prague l'indépendance et la juridiction métropolitaine. En 1361, il fonda l'Université de Prague sur le modèle de celle de Paris ; il la dota richement, et lui fit présent de la bibliothèque de Guillaume de Hasenbourg, doyen de Wischerad, qui comprenait cent quatorze manuscrits. Il visitait souvent cette Université ; il y passait quelquefois quatre heures entières à entendre les leçons des maîtres et les disputes des écoliers ; et quand ses courtisans l'avertissaient que l'heure était venue de souper, il répondait : C'est ici mon souper, je n'ai pas le loisir d'en faire d'autre. Il orna les principales villes de la Bohême. Son pont de pierre sur la Moldau, à Prague, surpassait la longueur et la largeur des ponts de Dresde et de Ratisbonne. Enfin, il accorda aux états de Bohême le magnifique privilège d'élire seuls leurs rois si la maison régnante

venait à s'éteindre. Cependant, par ses efforts pour *germaniser* les Bohémiens, il donna un exemple qui nuisit à son successeur.

Charles IV, afin d'assurer à son fils Wenceslas le titre impérial, demanda au pape Grégoire XI la permission de le faire élire ; le pape l'accorda, tout en refusant de reconnaître pour l'avenir aux électeurs le droit d'élection. L'empereur marchanda ensuite les voix ; chacune d'elles exigeait 100.000 florins, et il manquait d'argent. Il livra des villes impériales au lieu d'or ; il abandonna ce qui restait encore au domaine du chef de l'Empire, c'est-à-dire quelques péages du Rhin échappés au pillage du grand interrègne ; il viola même la bulle d'or au profit de l'électeur de Saxe : à ces conditions, Wenceslas fut élu roi des Romains par tous les suffrages. Charles IV avait achevé la ruine des empereurs ; il mourut en 1378.

II

La haine et l'ambition mutuelle de tous les États de l'Empire était la conséquence inévitable de leur individualité récente, et les guerres privées, en dépit de la bulle d'or, leur étaient le plus sûr moyen d'agrandissement. L'empereur lui-même n'avait plus d'intérêt à maintenir l'ordre entre des puissances qui ne respectaient sa suprématie ni dans la paix ni dans la guerre. Réservé uniquement à porter la couronne impériale, il jouait le premier personnage dans ce cérémonial de parade où tous les princes venaient chacun à son rang, avec ses insignes, remplir les fonctions de son titre ; puis, quand il avait reçu de vains hommages, prononcé quelques mots de souveraineté, répété qu'il était roi des Romains et Auguste par la grâce de Dieu, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de retourner dans ses domaines, de chercher à les étendre, et d'y exercer une autorité qui, là du moins, n'était pas contestée. Charles IV avait ainsi préféré le séjour de la Bohême, et son fils Wenceslas le surpassa en l'imitant. Après avoir tenu sa première diète à Nuremberg, après avoir renouvelé la paix publique, et reconnu Urbain VI pour pape légitime, il se retira en Bohême, et laissa de formidables hostilités se préparer derrière lui. Déjà, dans les dernières années de son père, les villes impériales de Souabe, craignant d'être vendues aux électeurs s'étaient liguées pour détendre leur liberté contre les seigneurs voisins. Bientôt (1380), les villes de la province rhénane accédant à cette

confédération, il se trouva soixante villes réunies contre les violations de la paix publique, qui prirent le nom de *grande ligue*. De son côté, la noblesse immédiate, non moins avide que les princes d'Empire, forma la confrérie du *Bouclier de Saint-Georges* ; d'autres nobles entrèrent dans la société du *Lion*, dans la société *aux Cornes*, ou dans celle de *Saint-Guillaume*. La *grande ligue* se renforça de nouveaux alliés. Pour résister à tous ces ennemis, elle attira à elle quelques-unes des associations de nobles, et parmi les princes les plus puissants, le comte de Wurtemberg, et Léopold IV d'Autriche, qui avait dans son partage les domaines de la maison de Habsbourg en Souabe et en Alsace. Les choses en étaient à ce point, lorsque Wenceslas, sortant de son indifférence, parut à la diète de Nuremberg, le 11 mars 1383 : il déclara toutes les ligues réunies en une seule pour le maintien de la paix publique, et partagea cette confédération en quatre *cercles* ou *partis* le premier comprenait la Haute et la Basse-Saxe ; le second, toute la province rhénane depuis Bâle jusqu'en Hollande ; le troisième, l'Autriche, la Bavière et la Souabe ; le quatrième, la Thuringe et la Franconie. Mais le premier obstacle vint des villes elles-mêmes. Par défiance de l'empereur, elles refusèrent d'entrer dans la confédération, et n'y consentirent que l'année suivante par l'*union de Heidelberg*, Wenceslas, peu satisfait de l'Allemagne, pour s'était un moment détourné de ses propres affaires, rentra en Bohême, et quand les députés des États d'Empire vinrent solliciter son retour, il leur répondit : Si quelqu'un est curieux de voir notre personne, qu'il vienne en Bohême :, il aura toute liberté de nous contempler à son aise[11].

Les guerres privées recommencèrent. Les villes impériales tentèrent inutilement d'attirer à leur ligue la Confédération helvétique. Celle-ci, au milieu de tous ces troubles sans gloire, humilia encore une fois la maison d'Autriche dans une journée glorieuse, digne de Morgarten. Lucerne, gênée dans son commerce par le châtelain de Rothenbourg, laissa faire à ses jeunes gens, qui détruisirent le château et la ville. Ensuite, pour prévenir la vengeance de ses ennemis, avec l'aide de Zurich et des autres cantons, elle attaqua, vainquit, dépouilla les seigneurs voisins, et accorda le droit de cité à deux villes autrichiennes, Richensée et Sempach. L'Autrichien Léopold IV, surnommé *le Preux*, neveu du vaincu de Morgarten, arriva aussitôt dans l'Argovie, jurant de punir les confédérés (1386). Les seigneurs se levèrent à son appel, et en douze jours cent soixante-sept comtes ou prélats envoyèrent aux Suisses leurs défis. Berne refusa son aide aux confédérés, parce que la trêve avec l'Autriche durait encore. Zurich, surveillée par une armée ennemie était réduit à l'inaction.

Le duc, arrivant à Sempach avec une cavalerie de quatre mille nobles, y rencontra quatorze cents confédérés. Les nobles mirent pied terre, et coupèrent les longues pointes de leurs chaussures, pour se tenir plus fermes sur le terrain inégal, puis, se développant en bataillon carré, ils abaissèrent leurs hallebardes : elles étaient si longues, que celles du quatrième rang dépassaient les hommes du premier ; le Front autrichien était impénétrable. Les Suisses avançaient : par leurs mouvements en divers sens, ils essayaient de rompre la ligne pour s'y faire un passage ; ils ne pouvaient déplacer un seul Autrichien. Tout à coup ils s'aperçoivent que les hallebardes sont creuses ; ils essaient de les briser à coups de massue ; mais chaque hallebarde brisée était à l'instant remplacée par une autre. Ils désespéraient d'en finir, lorsqu'un chevalier d'Unterwald, remarquable par sa force et sa haute taille, s'élance en avant, et leur crie : Je vais vous ouvrir un passage, ayez soin de ma femme et de mes enfants ; je m'appelle Arnold de Wenkelried ; puis étendant les bras, il saisit tout ce qu'il peut de hallebardes, et les ramène vers sa poitrine des deux côtés, il a fait une brèche pendant qu'il tombe sous tant de coups qui le percent, les Suisses entrent dans la ligne rompue : les chevaliers autrichiens accablés par le poids de leurs armes sous un soleil ardent, reçoivent sans résistance les coups mortels des massues. Ils tombent ou fuient. Léopold, avec six cent soixante-seize seigneurs, était mort sur le champ de bataille. Une trêve fut conclue par la médiation des villes souabes.

Cependant Wenceslas, appelé par l'Allemagne, consentit à se montrer une troisième fois à Nuremberg (1387) ; tous les États d'Allemagne lui semblaient être ses ennemis il n'avait d'autre dessein que de .les diviser. Lui qui, quatre ans plus tôt, avait tout réuni dans une seule confédération, donna un diplôme particulier aux villes de Souabe pour leur assurer le maintien de leurs privilèges, et les sépara ainsi de la confédération générale. Les villes d'une part, de l'autre les cercles réduits aux seuls princes, Formaient deux armées rivales, prêtes à s'entre-déchirer. Un des trois princes qui régnaient en Bavière, Frédéric, ayant attaqué l'évêque de Salzbourg, fut assailli (1387) par les villes de Souabe l'État, de Bade, le palatinat du Rhin, furent ravagés. L'électeur palatin Robert vainquit les confédérés près de Spire et de Francfort, et fit jeter ses prisonniers dans un four à chaux. Les villes, battues encore à Weil et à Worms, reprochèrent à Wenceslas de ne les avoir pas secourues (1388). L'empereur, qui s'amusait en Bohême, répondit que les États s'étaient brouillés sans lui, et qu'ils pouvaient bien sans lui se réconcilier : Je

crains, disait-il, le sort du loup de la fable, qui s'est entremis pour faire cesser le combat des deux boucs. Il convoqua cependant une diète à Égra (1389) ; il y cassa toutes les ligues, et publia une nouvelle paix publique pour six ans ; il établit un tribunal composé de huit juges, quatre nommés par les seigneurs et les autres princes, et quatre par les villes, sous un président désigné par l'empereur, pour juger tous les perturbateurs du repos public. Cette institution produisit quelque bien. La même année, la trêve de Vienne entre les Suisses et la maison d'Autriche confirma à la confédération toutes ses terres.

Telle était la situation politique de l'Allemagne, que tous ces Ëists formés de la décadence impériale réclamaient maintenant un empereur qui leur laissât leurs droits sans doute, mais qui, les surveillant tous, contint leurs querelles particulières, et affermit par la paix générale leur domination sans relever la 'sienne. Wenceslas avait déplu, dès les premiers jours de son règne, aux Bohémiens. On accusait son ivrognerie on accusait sa cruauté ; on répétait que, dans son palais de Wischerad, sur la Moldau, il avait pratiqué une trappe invisible, qu'un léger mouvement déplaçait, pour laisser tomber dans le fleuve ceux qui passaient dessus ; qu'un jour ayant trouvé écrit sur le mur de sa chambre : *Wenceslaus alter Nero*, il avait ajouté de sa main : *Si non fui adhuc, ero* ; que son cuisinier lui ayant mal apprêté son dîner, il l'avait fait embrocher et rôtir vif. Ce qui est certain, c'est que Wenceslas se promenait toujours avec le bourreau, qu'il appelait son compère, et envoyait au supplice, sans autre procès que sa colère, tous ceux qui lui déplaisaient sur son chemin. Enfin, dans une querelle avec l'archevêque de Prague, il s'en prit au vicaire archiépiscopal, Jean Népomucène, qui n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine, et le fit jeter dans la Moldau. Wenceslas avait des ennemis dans sa propre famille : son frère Sigismond, roi de Hongrie par son mariage, à qui il avait cédé l'électorat de Brandebourg, et son cousin Josse de Moravie, possesseur du Brandebourg jusqu'à cc que Sigismond lui eût remboursé une somme prêtée. Wenceslas, surpris (8 mai 1394) dans l'abbaye de Beraun, fut conduit captif au château de Prague. Quatre semaines de captivité lui arrachèrent un acte qui conférait à,tosse la préfecture d'Alsace et le vicariat de Bohême. Délivré par un de ses frères, Jean, duc de Gœrlitz, Wenceslas, sur la demande de Sigismond, pardonna à Josse, lui conféra le duché de Luxembourg, et consentit, dans la Bohême, à recevoir les avis tout-puissants d'un conseil de treize membres.

L'Empire sentait si bien le besoin d'un chef, qu'en apprenant la captivité de Wenceslas, les États s'assemblèrent et réclamèrent impérieusement des Bohémiens la délivrance de l'empereur. Mais Wenceslas n'en fut pas reconnaissant ; il savait, de son côté, dans quel intérêt les États d'Empire voulaient lui conserver sa dignité. Sa paresse se refusait à les gouverner et à les pacifier. Ils lui demandèrent au moins un vicaire impérial, et il leur donna son frère Sigismond (1396). Mais il venait de conférer à Jean Galéas le titre de duc de Milan (v. ch. XXV, § III). On murmurait de cette aliénation, comme s'il eût été possible à l'Allemagne de reconquérir encore le Milanais ; on murmurait par-dessus tout du désordre de l'Allemagne. Enfin, en 1399, les électeurs de Mayence et de Cologne, palatin et de Saxe, formèrent une ligue électorale ; l'archevêque de Trèves y accéda ; le duc de Bavière, les margraves de Misnie, le Landgrave de Hesse, le bourgrave de Nuremberg, consentirent à l'élection d'un nouveau roi des Romains. On annonça l'intention de citer Wenceslas à Lahnstein pour lui demander compte de son administration. Ils ne s'inquiétèrent pas de la retraite du duc de Saxe qui, n'ayant pu faire tomber leur choix sur un de ses protégés, se sépara de la ligue. Ils citèrent Wenceslas à Oberlahnstein (1400), l'accusèrent de n'avoir pas rendu la paix a l'Église ni à l'Empire, d'avoir conféré le duché de Milan, de n'avoir pas mis fin aux défis et aux guerres privées, et le lendemain le palatin et les trois archevêques choisirent pour empereur le palatin lui-même, Robert III. Les lettres qu'ils écrivirent, au milieu de l'étonnement général, au pape, aux cardinaux,. aux villes d'Italie, aux autres rois, reprochaient à Wenceslas bien moins ces vices, ces cruautés ignobles dont les Bohémiens le défiguraient, que cette oisiveté incurable qui avait laissé couler *la sueur sur le visage des princes*. Wenceslas avait été rejeté comme inutile, pour avoir dissipé les biens impériaux, avili la puissance impériale ; on l'avait remplacé par Robert, déjà célèbre par ses vertus, et capable de ramener l'Empire à son heureux état d'autrefois[12].
Cependant les princes, par cette élection précipitée, n'avaient produit qu'une guerre civile. Avant de mettre l'ordre dans l'Empire, il fallait que Robert fût reconnu sans contestation. Selon l'usage, il campa pendant six semaines et trois jours devant les murs de Francfort avec une suite nombreuse de princes, de grands, de nobles du saint Empire[13], et fut couronné à Cologne ; mais Wenceslas n'avait pas renoncé à l'Empire, et déjà les électeurs voulaient que Robert descendit en Italie pour châtier le duc de Milan. Incertain si l'Allemagne tout entière finirait par le reconnaître, et forcé par ses partisans d'aller au dehors réclamer des droits perdus, le roi Robert fit de son mieux. Il brouilla les affaires le Sa

Bohême, où Wenceslas régnait encore, et arma son fils, le margrave de Misnie et le bourgrave de Nuremberg, contre le royaume héréditaire de son rival. Il demanda 200.000 ducats aux Florentins, pour *recouvrer l'honneur impérial presque tombé*, reconnaissant que, faute d'un pareil secours, *son entrée en Italie ne serait pas facile*, protestant de la reconnaissance de son *cœur d'or* pour sa chère ville de Florence, et promettant de la faire connaître à tous les peuples de l'Italie par les faveurs et les privilèges dont il voulait combler leur liberté et leur puissance. Il écrivit au doge de Venise, Michel Steno, pour lui demander sa faveur, ses conseils, ses secours, disant magnifiquement que bientôt l'Italie verrait les insignes victorieux de la majesté qui porte le sceptre, pour la gloire des bons, la répression des méchants, l'extirpation des épines et des ronces. Il éleva la voix, forçant le ton des anciens empereurs, pour défier Jean Galéas, et le *requérir de restituer les provinces, les terres, les territoires, et autres biens* qui appartenaient au saint Empire romain. Il chargea François Carrare, son seul allié, de faire connaitre ses ordres au marquis d'Este, ses menaces au seigneur de Mantoue[14]. Il parut enfin (1401), et fut honteusement vaincu près du lac de Garda (voyez ch. XXV, § III). Il ne demandait pas autre chose que de revenir en Allemagne. Il retrouva la maison de Luxembourg dans la confusion. Sigismond nommé vicaire général en Bohême avait essayé de conduire Wenceslas en Italie pour disputer à Robert le couronnement impérial ; il l'avait ensuite gardé à vue dans son palais, enfin conduit à Vienne sous la surveillance du duc d'Autriche. Forcé, par les dangers de son royaume de Hongrie, de quitter la Bohême, Sigismond apprit que Wenceslas, échappé de Vienne, était rentré dans ses États. Il voulut s'allier avec le duc d'Autriche, et ne put empêcher un accord par lequel Josse de Moravie était appelé à la succession de Bohême.

Cette brouillerie des princes de Luxembourg permettait sans doute à Robert de régner, comme l'avaient voulu les électeurs dont il était le représentant. Une bulle de Boniface IX, reçue intacte et avec tous les signes d'authenticité par l'évêque de Worms, soumettait à l'interdit et à l'excommunication la ville d'Aix-la-Chapelle, si elle ne reconnaissait pas Robert (1404) ; mais Robert était coupable, ou de ne pas rétablir la paix publique, ou de déplaire à l'archevêque de Mayence. Cet électeur forma donc avec les principaux États et les villes de Souabe, la ligue de Marbach (1405) pour la défense de la paix, et contre les envahissements du chef de l'Empire, si l'empereur voulait toucher aux droits et aux privilèges des États. Robert ne put dissoudre cette ligue ; il la justifia

même (1406) quand il ne tint pas la parole qu'il avait donnée, au moment de son élection, au sujet du Brabant et du Limbourg ; à la mort de la duchesse Jeanne, à qui Charles IV avait abandonné ces deux provinces pour sa vie, il les réclama comme fiefs dévolus à l'Empire mais il ne reçut point de réponse des États[15], et il ne put empêcher un prince de Bourgogne, Antoine, fils puîné de Philippe le Hardi, adopté par Jeanne, de prendre possession de l'un et de l'autre duché, auxquels il ajouta bientôt le Luxembourg, par le consentement de Wenceslas. Ces fiefs germaniques, entrant ainsi dans la maison de France étaient perdus pour l'Empire. On murmurait donc contre Robert ; lui-même commençait à être las de sa royauté. Il disait au roi d'Angleterre Henri IV, en refusant de l'aider contre la France (1407) : Depuis le jour de mon élection jusqu'au temps présent, j'ai éprouvé et j'éprouve une résistance opiniâtre du roi de Bohême et de ses complices ; il me faut travailler contre eux sans relâche d'une main forte et puissante, et occuper toute ma milice à cette guerre. Bien plus, quelques-uns de ceux qui m'ont salué roi des Romains n'ont point une volonté assez pure et ne me montrent pas toute l'obéissance qu'ils devraient. Il faut donc que je veille, que je prévoie avec sagacité, que je sois agité de soucis, que je garde opiniâtrement ma milice auprès de moi[16]. Robert acheva son règne dans des efforts aussi malheureux pour mettre fin au schisme de l'Église ; il mourut en 1410.

Par une singulière confusion des droits électoraux la mort de Robert opéra un triple schisme dans l'Empire. L'électeur de Saxe et Wenceslas, roi de Bohême, prétendaient que l'empereur vivait encore, que cet empereur était Wenceslas, auquel on n'aurait point dû opposer Robert. La voix électorale du Brandebourg appartenait ou à Sigismond, roi de Hongrie, qui avait le titre de cet électorat, ou à Josse de Moravie, qui en avait la possession ; enfin, à la diète convoquée par l'archevêque de Mayence, il ne vint que le palatin et les trois archevêques : le palatin et l'électeur de Trèves admirent le bourgrave de Nuremberg, ambassadeur de Sigismond, pour le représentant de la voix électorale du Brandebourg ; et tous les trois choisirent Sigismond. Deux jours après, les ambassadeurs de Josse et de recteur de Saxe arrivèrent à Francfort, se joignirent aux deux autres archevêques, et élurent Josse de Moravie. Wenceslas, Sigismond, Josse, tels étaient les trois compétiteurs. Sigismond demandant à Josse s'il acceptait l'Empire : Je pars pour Francfort, répondit Josse ; — et moi, reprit Sigismond, je pars pour la Moravie. Mais Josse mourut tout à coup ; Wenceslas déclara qu'il

renonçait à l'Empire en faveur de son frère ; et Sigismond fut reconnu par toute l'Allemagne (1411).

C'était un prince puissant : il était roi de Hongrie ; par la mort de Josse, il rentrait en possession entière du Brandebourg ; il devait hériter de la Bohême après la mort de Wenceslas. En accordant de nouvelles prérogatives à l'archevêque de Mayence, il avait promis de faire rentrer au domaine de l'Empire tous les fiefs qui deviendraient vacants : ainsi les électeurs semblaient avoir rencontré dans Sigismond ce qu'ils avaient reproché à Wenceslas de ne pas être ; mais le nouvel empereur avait ses États à lui, dont la défense le détournait quelquefois des intérêts de l'Empire ; il travailla ensuite avec ardeur à terminer le schisme qui divisait l'Église ; et quand l'élection de Martin V eut, après quatre ans, mis fin au concile de Constance, la guerre des Hussites se répandit de la Bohême sur l'Empires qu'elle couvrit pendant douze années de dévastations (v. ch. XXIV, § 3). Au milieu de tant de soins, Sigismond ne put faire prévaloir ses prétentions impériales sur l'Italie. Tout ce qu'on lui accorda, ce fut d'entrer une fois à Milan pour y parer sa tête de la couronne de fer ; et à Rome, pour y recevoir la couronne impériale. Dans l'Allemagne elle-même il fut abandonné des États, quand il rappela à la *directe* de la couronne germanique les duchés de Brabant et de Limbourg, vacants par la mort d'Antoine de Bourgogne, et dont s'empara le duc de Bourgogne Philippe Le Bon. Il fut mieux écouté quand il parla de paix publique. Les États savaient sacrifier quelque chose de leur indépendance pour recouvrer, avec ce bien de la paix, la liberté de jouir à l'aise de leur puissance nouvelle ; ils lui laissèrent rétablir l'office de *juge de la cour*, et opposer à leur droit de *non evocando* une *chambre impériale* qui dépendait de l'empereur seul, qui avait ordre de prévenir les transgressions de la paix publique, ou de les faire réparer sur-le-champ. C'est l'origine du *conseil aulique*. Enfin Sigismond organisa l'Allemagne, au moins les principales familles ou États, tels qu'ils sont demeurés, tant que l'Allemagne a été un empire. Il donna le Brandebourg au bourgrave de Nuremberg, Frédéric V de Hohenzollern, pour le récompenser de ses services personnels, et il fonda, par cette donation, la maison qui règne encore aujourd'hui sur la Prusse. Il délivra les cantons suisses du voisinage des Autrichiens, lorsqu'au concile de Constance il mit au ban de l'Empire le duc d'Autriche Frédéric, qui avait favorisé la fuite de Jean XXIII. Ce duc avait reçu en partage les possessions de la maison de Habsbourg, en Suisse, en Souabe, et le Tyrol. Les confédérés suisses n'acceptèrent qu'à regret l'ordre de dépouiller leur voisin. Il fallut

que le concile les menaçât d'excommunication, que l'empereur leur garantît la possession des terres qu'ils conquerraient par obéissance, et qu'il affranchit Zug et Glaris de tous leurs devoirs envers le proscrit. Berne occupa l'Argovie, Aarhourg, Aarau, Linsbourg, et le château de Habsbourg ; Lucerne prit Sursée ; Zurich occupa les villes de Bremgartem et de Mellingen, et le comté de Baden ; tandis que la ville de Schaffhouse redevenait impériale, et que la préfecture des dix villes impériales de Souabe était abandonnée à l'électeur palatin.

Sigismond fonda encore la maison qui règne aujourd'hui sur la Saxe avec le titre royal. La famille qui possédait l'électorat de Saxe s'éteignit en 1422 ; l'autre branche, qui possédait la Saxe-Lawenbourg, réclama Wittemberg et le cercle électoral. Sigismond n'écouta que sa reconnaissance. Le margrave de Misnie, landgrave de Thuringe, Frédéric le Belliqueux, s'était montré allié utile de Sigismond, empereur ou roi de Bohême : il fut investi de la Saxe, et admis par les électeurs dans leur collège. Sigismond le soutint contre ses concurrents, déconcerta toutes les menaces d'Éric, duc de Saxe-Lawenbourg, et les prétentions du concile de Bâle, qui, s'ingérant dans les affaires temporelles de l'Empire, voulait prononcer sur cette succession. Sigismond assura encore la possession de la Lorraine à René d' Anjou, époux d'Isabelle, la seule héritière de la famille de Gérard d'Alsace. Enfin, Sigismond acquit à la maison d'Autriche la dignité impériale, qu'elle a toujours conservée par l'élection jusqu'à Marie-Thérèse, ou, si l'on veut, jusqu'à ce que la volonté de Napoléon en décidât autrement. Il avait marié sa fille Élisabeth au duc autrichien Albert V, descendant à la quatrième génération de l'empereur Albert Ier. Il le déclara son héritier dans la Bohême et dans la Hongrie. Albert lui succéda aussi dans l'Empire.

La mort de Sigismond (1438) mit fin à la maison de Luxembourg il rie resta rien de cette race illustrée par les qualités brillantes de Jean l'Aveugle ; elle avait réuni deux électorats et la Hongrie ; elle avait imposé son autorité directe à une partie du Palatinat ; elle avait gardé l'Empire, malgré l'inquiétude des princes, sous Charles IV, Wenceslas et Sigismond ; elle se glorifiait d'avoir, par la bulle d'or, déterminé à toujours les rapports et les droits des nations germaniques ; il n'en resta rien, pas même le petit pays de Luxembourg leur berceau, qui entra, en 1444, dans la maison française de Bourgogne. Mais une époque nouvelle commençait pour l'Allemagne, une époque d'organisation et d'administration régulière. Telle fut l'œuvre que la maison d'Autriche

entreprit dès les premiers jours de son avènement définitif. Albert HH, élu empereur, reconnu roi par la Bohême et par la Hongrie, régna moins de deux ans ; mais s la diète de Nuremberg (13 juillet 1438), il parla si haut de la nécessité de la paix publique, qu'on écouta sa volonté. Pour mettre fin aux défis et aux guerres privées il voulait que toute querelle fût soumise à un jugement d'arbitres, et que l'on constituât une autorité supérieure respectée de tous dans l'intérêt général, Des murmures se firent entendre le projet présenté par l'empereur ne fut pas adopté chaque parti fit le sien à son avantage ; mais, l'empereur persévérant toujours, il fallut bien que de tous ces travaux partiels on formât un traité accepté par tous ; enfin, du convoiement des électeurs, des princes ecclésiastiques et séculiers, des comtes, des barons, des chevaliers, des écuyers, et des villes, on publia une sanction de paix publique. On divisa l'Allemagne en six cercles ou cantons : à la tête de chaque cercle, un directeur ou capitaine général, choisi dans les états, devait juger toutes les causes de paix publique et ordonner et procurer la réparation de cette paix violée. Le premier cercle fut composé de la Franconie et du Haut-Palatinat sous la direction de l'électeur de Brandebourg ; le second, des États de l'ancienne Bavière sous la direction de l'archevêque de Salzbourg ; le troisième, de la province de Souabe, sous la direction du comte de Wurtemberg ; le quatrième, des deux rives du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblentz, sous la direction de l'archevêque de Mayence ; le cinquième, du Bas-Rhin, des Pays-Bas et de la Westphalie, sous l'électeur de Cologne ; le sixième, de la Haute et de la Basse-Saxe, sous la direction de l'électeur de Saxe.

Sans doute il y avait encore trop de haines, de jalousies, d'ambitions contraires entre les divers États, pour que cette paix fit désormais gardée inviolablement. Albert II lui-même ne put être cette autorité supérieure qu'il avait réclamée comme indispensable au maintien de la paix ; il mourut en 1493, et son fils posthume Ladislas ne lui succéda qu'avec peine en Autriche, en Bohême et en Hongrie. Sans doute son successeur à l'Empire, naturellement indolent et peu capable, paraissait devoir abandonner l'Allemagne à elle-même. C'était Frédéric III, de la branche autrichienne de Styrie. Il voulut, contrairement à l'exemple d'Albert II, intervenir entre le concile de Mile et le pape Eugène IV. Convaincu et effrayé des maux terribles qui s'élèvent quand la paix ecclésiastique est troublée, il indiqua diverses diètes, convoqua souvent les princes et les prélats de sa nation, envoya des ambassades à l'un et à l'autre parti, n'épargnant ni les fatigues ni les dépenses[17]. Dans un intérêt de

famille, il renouvela les guerres avec la Suisse ; à l'occasion de la succession du comte de Toggenhourg, il prit parti pour la ville de Zurich, qui prétendait faire des conquêtes malgré la confédération, espérant recouvrer quelques-unes des terres enlevées aux siens par Sigismond, IL appela contre la confédération le fils de Charles VII, le dauphin Louis, qui entraîna ainsi hors de France les aventuriers nommés *Armagnacs*, et qui, tout en triomphant des Suisses, près de Bâle, dit la paix avec eux par admiration de leur héroïsme. Les Autrichiens recouvrèrent Kybourg, la Thurgovie et Diessenhoffen (1450), mais pour les perdre en moins de dix ans. Au dehors enfin, Frédéric III, en renonçant solennellement aux prétentions des empereurs sur Rome (1452), renonça tacitement à l'Italie. Cependant, dès les premières années de son règne, Frédéric III avait ses projets d'organisation. Quelques États, ou plutôt certaines villes impériales, avaient proposé une constitution qui devait tout mettre en ordre, créer une chambre impériale, quatre tribunaux auliques, seize tribunaux provinciaux, soixante-quatre francs tribunaux, protéger les faibles contre les forts, et abolir les droite, les péages et les impôts. Les réclamations violentes contre Le clergé, les accusations injustes contre les ordres religieux, contenues dans ce travail, furent sans cloute ce qui empêcha de l'adopter ; mais la diète de Francfort (1442) fit des règlements sur les défis et les guerres privées, sur les abus du tribunal secret, sur les monnaies alors altérées ; et il fallait bien qu'il y eût de bonnes choses dans ces lois, et qu'on fût disposé à les observer, puisqu'elles portent encore le nom de *réformation de l'empereur Frédéric III*. A l'exemple de ses prédécesseurs, Frédéric III avait compris que l'agrandissement de se maison serait une cause certaine d'influence prépondérante en Allemagne. Il s'efforçait donc d'élever et d'illustrer cette maison, désormais sans rivale par l'affaiblissement des Wittelsbach et l'extinction des Luxembourg ; il accorda (6 janvier 1453) à tous les princes autrichiens le droit de créer des comtes et des nobles, d'établir des péages, d'imposer des charges ét des tailles ; il leur confit-nia les privilèges qu'ils avaient pu obtenir des autres empereurs, et les décora tous du titre d'*archiduc*. Ce nom, jusque-là inconnu, n'avait au-dessus de lui que le nom d'électeur, et n'avait point d'égal dans les autres dignités de l'Empire.

Cinq mois après (29 mai 1453), Constantinople fut prise par le sultan des Turcs, Mahomet II.

---

[1] Voyez au deuxième volume, ch. XX, § III et V. Voyez aussi Pfeffel, *Histoire du droit public d'Allemagne*, au grand interrègne.

[2] Voyez dans Martène, *Thesaurus*, anecdotorum, t. I, p. 1270.

[3] Pfeffel.

[4] La mort de Henri VII inspira des soupçons ; on répandit le bruit qu'un dominicain avait empoisonné l'empereur dans la communion, et un contemporain prétend que la chose lui fut dite par le frère de l'empereur lui-même, l'archevêque de Trèves. Mais il est constant que cet archevêque avait quitté Henri VII depuis trois mois, et qu'il résidait depuis ce temps dans son diocèse ; l'électeur n'avait donc pu le savoir par lui-même. Les soupçons cependant demeuraient toujours. L'ordre, des dominicains recourut à Jean de Bohême, et celui-ci déclara, qu'ayant fait examiner avec soin toutes les circonstances de la mort de son père, il n'avait pas trouvé le moindre indice qui pût faire soupçonner le moine (voyez Schœll). Sans doute ces deux faits ne sont pas connus d'un écrivain moderne, qui affirme, sans avancer aucune preuve, le fait de l'empoisonnement.

[5] Guillaume Machaut, *Confort d'amis*.

[6] Apud Martène, t. II, p. 641.

[7] Ces réclamations, qui paraissent exorbitantes aujourd'hui, s'expliquent cependant par le ton soumis des lettres de Louis de Bavière au pape, et de la supplication de ses ambassadeurs. Jean XXII rapporte ces pièces dans le second procès. Apud Martène, t. II, p. 618.

[8] Cette bulle rappelait tous les excès de Louis de Bavière en Allemagne et en Italie, déposait de nouveau ce prince, et défendait à tous les princes et seigneurs, ecclésiastiques ou séculiers, de lui obéir, sous peine de perdre eux-mêmes tous leurs honneurs et déliait de leurs engagements tous ceux qui pourraient en avoir contracté avec lui.

[9] On trouve, à l'an 1044, le commencement des comtes de Viennois. Le quatrième, Guignes IV, est surnommé Dauphin, parce qu'il avait pris un dauphin peur emblème dans les tournois. On vantait le chevalier du Dauphin. On s'habitua à l'appeler simplement le Dauphin, et ce nom devint un titre de dignité pour ses descendants. (Voyez *Art de vérifier les dates*, 10-151.)

[10] Pfeffel.

[11] Voyez Schœll, liv. 5, ch. 12. T. VIII.

[12] Voyez dans Martène, *Thesaurus*, anecdotorum, t. I, p. 1634 et suivantes.

[13] Voyez dans Martène, *Thesaurus*, anecdotorum, t. I, p. 1634 et suivantes.

[14] Voyez dans Marlène, *Thesaurus*, t. I, les soixante-dix-huit lettres écrites à Robert ou par lui.

[15] Martène, *Thesaurus*, t. I, p. 1718 et 1722.

[16] Martène, *Thesaurus*, t. I, p. 1719.

[17] Martène, *Thesaurus*, t. I, p. 1802.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

France et de l'Angleterre (1307-1453) : guerre de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt el d'Orléans. La constitution angle s'accroit de l'affaiblissement du pouvoir royal ; en France, accroissement du pouvoir royal par la ruine de la féodalité ; le nord et Le midi réunis définitivement par l'expulsion des Anglais[1].

I

Les réclamations des barons et des communes en Angleterre avaient été plus fortes que la volonté tyrannique et la gloire d'Édouard Ier ; au contraire en France, l'énergie et les violences de Philippe le Bel assuraient à ses successeurs la suprématie absolue sur la féodalité et sur le peuple.

A peine Édouard II de Carnarvon avait succédé à son père, que les barons, relevant la tête, lui contestèrent le droit d'avoir un favori. C'était Piers de Gaveston, le compagnon de sa jeunesse, qu'il avait rappelé de l'exil malgré les dernières recommandations de son père, pour lui donner sa nièce en mariage, le nommer grand chambellan, et lui livrer les trésors réservés à la guerre sainte. En accusant ce favori de mal dispenser les faveurs royales et de tromper le roi dans l'administration, les barons et les communes trouvaient un prétexte commode de faire connaître leurs plaintes et leurs nouvelles exigences. Gaveston, un moment éloigné d'Angleterre, mais chargé du gouvernement d'Irlande (1308), ne satisfit pas la haine de ses ennemis. Avant d'accorder un nouveau subside au roi pour l'année suivante, les députes des communes présentèrent une *pétition pour le redressement des griefs*, réclamèrent contre les pourvoyeurs royaux qui prenaient leurs provisions sans donner de

cautions ; contre les droits additionnels imposés sur le vin, sur le drap, sur d'autres objets importés de l'étranger ; contre l'altération des monnaies ; contre les intendants et les juges de la maison du roi qui jugeaient des procès en dehors de leur compétence ; contre les chartes de pardon trop facilement accordées aux coupables ; enfin contre le roi lui-même, qui avait oublié de nommer, à l'exemple de son père, un secrétaire pour recevoir dans le parlement les pétitions des communes[2]. Édouard, d'abord irrité de ce ton fier des communes, consentit ensuite à céder et à réparer, afin d'obtenir par sa condescendance le retour de Gaveston ; il obtint aussi l'assentiment des barons par ses promesses, et Gaveston reparut. Le favori en abusa ; il était originaire de la Guyenne et depuis, les hommes du midi appelés en Angleterre, élevés en dignité, préférés aux Anglais, étaient une cause continuelle d'accusation contre les rois faibles. A ce premier tort, Gaveston ajouta des injures contre les lords ; il appelait le comte de Lancastre le *vieux pourceau* ou le *comédien*, le comte de Pembroke *Joseph le juif*, le comte de Glocester le *coucou*, le confite de Warwick le *chien noir des bois* ; aux injures il ajouta une grande habileté dans les tournois, il désarçonna les lords les plus considérés, et redoubla ses moqueries. Ce triomphe d'un *gueux revêtu des faveurs royales* était trop insupportable aux nobles lords. On recommença de protester contre lui, et toujours au détriment du roi ; les barons, étant venus au parlement de 1310, suivis de leurs tenanciers armés, firent nommer, pour réformer la maison du roi et les abus du gouvernement, un comité de sept prélats, de huit comtes et de six barons. Ces *ordonnateurs*, après avoir réglé les droits de l'Église, la paix du roi, le payement de ses dettes, annulèrent toutes les concessions faites par le roi, et lui défendirent d'en faire de nouvelles sans le consentement des barons jusqu'à ce qu'il eût acquitté toutes ses dettes. Ils attaquèrent bien plus directement encore le pouvoir du roi et son favori par ces autres dispositions : le roi ne quittera point le royaume et ne fera point la guerre sans le consentement des barons ; tous les grands officiers de la couronne seront nominés de l'avis et du consentement des barons réunis en parlement ; les nouvelles taxes sur la laine, le drap et les autres marchandises, seront abolies. Gaveston, pour avoir donné de mauvais conseils et dissipé les fonds publics, sera à jamais banni de l'Angleterre. Cette réforme finissait en ordonnant, pour supprimer tout délai dans l'administration de la justice, que le parlemente s'assemblât au moins une fois par an. Le roi, après avoir hésité, comprit qu'il fallait encore céder ; il accordait tout, mais sous la condition de revoir ensuite chaque article, et de déclarer nuls tous ceux qui seraient trouvés contraires aux justes

droits de la couronne. Geveston se retira en France ; il s'enfonça dans le Brabant ; et, comme pour s'éloigner de lui davantage, Édouard se porta dans les comtés du nord. Les barons se réjouissaient de la séparation, quand ils apprirent que le roi et le favori avaient été vus ensemble dans la ville d'York ; ils furent bien plus surpris encore quand ils entendirent une proclamation dans laquelle Gaveston défiait ses ennemis, et se donnait le nom de bon et loyal sujet. Cette fois, ils prirent un moyen plus sûr d'en finir. Au lieu de délibérer, de faire des règlements, de prononcer des condamnations illusoires, ils prirent les armes ; ils mirent à leur tête Thomas de Lancastre, petit-fils de Henri III ; rassemblèrent des chevaliers sous prétexte d'un tournoi, forcèrent le roi déconcerté à fuir d'abord, et assiégèrent Gaveston dans le château de Scarborough. Gaveston se rendit, avec le consentement du roi. au comte de Pembroke : il espérait la vie sauve, et, en attendant son jugement, son propre château pour prison ; mais sur la route, il tomba aux mains du comte de Warwick : *le chien noir avait juré que le favori sentirait ses dents*. Comme on délibérait dans le château de Warwick sur le sort du captif : Vous avez attrapé le renard, dit une voix ; si vous le laissez échapper, vous serez obligé de le chasser encore. Gaveston, condamné par cette parole, fut aussitôt décapité (1312).

Le faible Édouard n'osa point punir ; on fit semblant de lui demander pardon, et il pardonna : un tel roi n'était pas non plus capable de soutenir les prétentions de son père sur l'Écosse. Une fois seulement il avait commencé, avec Gaveston, une expédition où le favori prouva sa valeur, et espérait justifier son pouvoir par de grandes actions, lorsque les *ordonnateurs* le chassèrent. Robert Bruce avait successivement reconquis Perth, Roxburgh, Edimbourg ; Stirling allait se rendre si les secours lui manquaient, et lorsque Édouard arriva, il trouva Bruce soutenu par 30.000 hommes armés de piques, qui s'étendaient depuis le village incendié de Bannock jusqu'au château, et devant eux des fossés recouverts de claies et de gazons, qui portaient bien un fantassin, mais cédaient au poids d'un chevalier (1313). La prière fervente, la messe qui leur fut dite sur une hauteur voisine, la vue du prêtre qui marchait à leur tête portant le crucifix, remplirent les Ecossais d'une vive confiance. Comme ils s'agenouillaient avant de combattre ; Ils sont à genoux, s'écria un Anglais, ils demandent miséricorde. — Non, reprit un autre, ils demandent miséricorde, mais à Dieu seul. Ils se relevèrent pour vaincre. L'infanterie anglaise mise en déroute, la cavalerie voulut renouveler le combat, et s'embarrassa dans les fossés. A cette vue, la réserve écossaise

sortit du bois qui la masquait, et, par une subite épouvante, acheva la déroute anglaise[3]. Édouard avait perdu son sceau et ses trésors, ses machines et les vivres de toute l'armée. Quand il proposa un traité, l'Écossais refusa de rien entendre si on ne commençait par lui reconnaître le titre de roi ; il ne crut pas même l'Ecosse vengée si elle ne faisait sentir à la domination anglaise de fâcheuses représailles. Il tenta donc de délivrer l'Irlande, où deux races ennemies vivaient en face l'une de l'autre, depuis plus d'un siècle, en se haïssant ; les indigènes dans les districts sauvages, dans l'Ulster et Connaught, les Anglais sur les côtes orientales et méridionales, et dans les principales villes. Ces Anglais, réunion mélangée d'aventuriers venus d'Angleterre, du pays de Galles, ou de Guyenne, respectaient peu l'autorité du roi d'Angleterre, se fortifiaient dans leurs châteaux, se déchiraient les uns les autres par des guerres privées, et tenaient les indigènes, quand ils en pouvaient prendre, écrasés sous une servitude hideuse, Les Irlandais ne se trompaient point, en étendant jusqu'au gouvernement anglais la haine de ces vexations qu'il n'empêchait pas ; ils avaient, malgré les sommations d'Édouard II, refusé de marcher contre l'Écosse, et ils avaient salué avec espérance la victoire de Bannokburn, remportée par les Écossais leurs frères, qui descendaient de la même origine, qui parlaient la même langue, qui conservaient ces usages pareils, Édouard Bruce, le frère du roi d'Écosse, débarqua avec six mille hommes près de Carrikfergus (1315) ; il battit le justicier et le comte d'Ulster pendant deuz ans, il triompha par des ravages multipliés, et fut substitué à tous les droits de l'indigène Donald-o-Nial, appelé *prince de Tyrone et monarque héréditaire d'Irlande* ; il entra aussitôt en possession dit pouvoir royal (1316). Les Anglais redoublèrent d'efforts ; le justicier, vainqueur à Tullagh, envoya à Dublin huit cents têtes des O'Moores comme, un témoignage de sa victoire. Lord Birmingham vainquit près d'Athenrée Phelim O'Connor, roi de Connaught, le tua, et avec lui vingt-neuf chefs de tribus du même nom et onze mille hommes ; la vaillante race des O'Connor semblait détruite, mais le roi d'Écosse lui-même, Robert Bruce, arriva avec une armée nombreuse (fin de 1316). Une année de ravages, et surtout l'infatigable ardeur des Irlandais, imprimèrent tant de crainte aux Anglais, malgré le départ de Robert Bruce, qu'ils ne virent plus d'espérance que dans l'autorité de l'Église : ils savaient bien ce que pouvait la voix. de l'Église sur ces nobles âmes de l'Irlande. Ils réclamèrent auprès de Jean XXII, et, en le trompant, provoquèrent contre leurs ennemis une menace d'excommunication. Les Irlandais opposèrent, comme une excuse, leur ancienne indépendance de quatre mille ans à la conquête récente des Anglais, et les promesses de

Henri II à la tyrannie de ses successeurs. Le pontife engagea le roi anglais à la modération ; et à peine Édouard l'eut promise, à peine il eut dit que, le mal s'étant fait à son insu, il se chargeait à l'avenir de procurer le bien, que les Irlandais cessèrent de combattre, et se montrèrent satisfaits d'être soumis à la loi anglaise et protégés contre les meurtriers jusque-là impunis. Il ne restait donc plus au roi d'Angleterre qu'à faire la paix avec l'Écosse. Jean XXII employa des efforts assidus ; Édouard appelant Bruce du nom de *noble lord gouverneur de l'Écosse*, Bruce, de son côté, refusant tout autre titre que celui de roi, et pour les siens toute autre condition que l'indépendance, la conclusion fut arrêtée longtemps ; les Écossais, d'ailleurs, n'avaient pas la loyauté irlandaise. Ils faisaient une trêve en présence dei légats, et Bruce, après l'avoir proclamée à haute voix, continuait le siège de [.....], et, en dépit d'une excommunication, faisait ravager le comte d'York. Il céda enfin par une trêve de deux ans (1320) pour obtenir sa réconciliation avec l'Église, et des conférences commencées quelque temps après n'amenèrent pas de résultat.

Tel était sous Édouard II l'état de l'Angleterre. En France des protestations pareilles n'avaient réussi qu'à moitié sous le premier successeur de Philippe le Bel, Louis X le Hutin. Ce prince, roi de France et de Navarre, et maitre de la Champagne, s'était laissé persuader que le supplice ou la disgrâce des principaux ministres de son père serait accepté avec reconnaissance comme une réparation ; il livra ainsi Enguerrand de Marigny, ne sachant pas qu'il satisfaisait par là bien plutôt Charles de Valois que les nobles ou les communes. Il relâcha quelque chose du despotisme de son père ; il donna la *Charte des Normands*, dans laquelle il promettait de ne plus altérer les monnaies, de ne plus imposer de tailles que les anciennes, de ne plus faire mettre à la question un franc homme de Normandie, s'il n'était violemment suspect de crime capital. Aux nobles du duché de Bourgogne, des évêchés de Langres et d'Autun, et du comté de Forez, il rendit le droit des armes et celui des guerres privées. Les nobles de la Champagne, du Vermandois, du bailliage d'Amiens, réclamèrent et obtinrent le droit de sous-inféoder leurs fiefs, des garanties pour leur justice contre les envahissements de la justice royale et les guerres privées. Les provinces de la Langue d'oc réclamèrent seulement l'assurance que personne ne serait distrait de la justice de son domicile, un règlement exact pour la levée des impôts, et l'abolition de la torture en faveur des magistrats des villes et de leurs familles. A côté de ces restitutions qui semblaient détruire en un jour

l'ouvrage de saint Louis et de Philippe le Bel, se plaça une guerre contre le comte de Flandre, Robert, qui ne fut pas heureuse. Louis X envahit la Flandre par le midi, et campa prés de Courtray avec toutes les forces de son royaume, tandis que ses alliés, le comte de Hainaut, les Hollandais et les Zélandais, attaquaient par mer et mettaient le feu à Ruppelmonde. Mais la stérilité de cette année (1315), la cherté des vivres, l'inondation des terres, força le roi à se retirer, et tout ce qu'il put faire, ce fut de bannir les Flamands de la France, quel que fût leur état ou leur condition[4].

Cependant Louis le Hutin avait gardé le ton royal de son père ; il sanctionnait ses ordonnances de cette formule qui s'introduisit en ce temps : *De notre certaine science et autorité royale, nous ordonnons* ; il affranchit les serfs de ses domaines, pour en tirer leurs épargnes sans doute, mais aussi pour les opposer à la noblesse ; en 1315, il décria routes les monnaies des barons[5], régla de nouveau que la monnaie de chaque baron n'aurait cours que dans sa terre, et en fixa même le poids et Pu marque. Mais son successeur, Philippe le Long (1316-1322), remit en équilibre cette puissance qui avait chancelé un moment. Louis le Hutin avait laissé de son premier mariage avec Marguerite de Bourgogne, une fille nommée Jeanne ; sa seconde femme, Clémence de Hongrie, était enceinte quand il mourut. On attendit pendant quatre mois, sous la régence de Philippe le Long, les couches de Clémence, qui mit au monde un fils qu'on appela Jean ; mais cet enfant mourut au bout de cinq jours ; la question de savoir si une femme pouvait succéder au trône fut alors résolue négativement ; partout ailleurs les femmes succédaient ; en France même elles succédaient dans les fiefs, comme Mahaut en Artois, par décision de Philippe le Bel. Philippe le Long convoqua les pairs de France à Reims, et se fit couronner à huis clos au milieu d'une garde nombreuse, malgré les réclamations de plusieurs. Une assemblée qui avait l'apparence d'une réunion des trois ordres approuva le couronnement, et déclara que les femmes ne pouvaient succéder. L'Université donna son adhésion. Pour faire taire le duc de Bourgogne, oncle de Jeanne, on lui céda la Franche-Comté avec la fille de Philippe le Long, on conclut d'avance le mariage de Jeanne avec Philippe d'Évreux, et bientôt (1317) Philippe le Long, roi de France, fut reconnu roi de Navarre, et exerça les droits souverains sur la Champagne, moyennant 15.000 livres de rente payées à Jeanne, sous la condition que la princesse rentrerait dans ses droits sur la Navarre et la Champagne, si le roi mourait sans enfants mâles. Devenu le maitre par toutes ces transactions,

Philippe le Long se mit à régner en suzerain. Il organisa le parlement, la cour du roi, et en régla les séances, les procédures, la place où chacun devait s'asseoir, même la sienne[6] ; il organisa véritablement la chambre des comptes. Il réclama pour le domaine royal les terres qui en avaient été distraites même celles qui avaient payé les services des légistes[7] ; il renouvela l'ordonnance de son frère sur les affranchissements. En accordant aux Français quelques garanties pour la levée des tailles, il imposa une contribution extraordinaire aux marchands étrangers ; il persécuta ou laissa persécuter les juifs, toujours odieux au pouvoir royal pour leurs richesses, et les lépreux, qu'on accusait d'empoisonner les fontaines publiques, par les conseils des Sarrazins[8] ; enfin, il traita la Flandre en maître. Comme la pacification ne se faisait pas, il cita au parlement l'héritier du comte, Louis de Nevers et de Rethel, et confisqua ses deux comtés ; il força ainsi le comte Robert à venir à Paris faire hommage, et imposa pour condition le mariage d'une de ses filles avec Louis de Nevers. Après lui (1322) le trône passa, au détriment de ses filles, à son frère Charles le Bel, de la même manière qu'il avait passé à Philippe le Long. Mais, cette fois, personne ne réclama, pas unième la fille de Louis XI qui pouvait, d'après le traité de 1317, réclamer la Navarre et la Champagne, et qui, parvenue à l'âge de douze ans (1326), fit une nouvelle renonciation en faveur de Charles le Bel, moyennant une augmentation de 20.000 livres. Charles le Bel, comme son frère, reprit les terres du domaine royal qui pouvaient rester encore aliénées[9]. Il abolit la commune de Laon (1322), donnant ainsi l'exemple de fonder le pouvoir royal sur le renversement de la féodalité et des libertés populaires. Il prononça sur la succession de Flandre entre Louis de Nevers, petit-fils du comte Robert, et Mathieu de Lorraine, époux d'une fille de Robert qui repoussait le droit de représentation, et redemandait la Flandre au nom de sa femme. Louis de Nevers, choisi par le roi et par les pairs du royaume, et d'abord accueilli avec enthousiasme par les Flamands, les mécontents ensuite par sa libéralité imprudente, et par les dons qu'il faisait à l'un au détriment de l'antre, sans le savoir. Il augmenta les murmures par des subsides extraordinaires qui parurent levés avec partialité, et pour les effrayer, il mit le feu à la ville de Courtray : il fut pris avec six de ses vassaux[10] ; mais Charles le Bel exigea qu'il fut mis en liberté. Le comte avait promis de respect les privilégies de Gand et d'Ypres ; quand il fut libre, il vint à Paris, et se plaignit devant terni et le parlement de la violence qu'on lui avait faite. L'autorité et la justice royale le délia de son serment, et la menace d'une guerre qui aurait ruiné

leur commerce força les Flamands de se soumettre à la vengeance de leur comte.

C'est sous le règne de Charles le Bel que la guerre recommença entre le France et l'Angleterre. Édouard II, suivant le conseil du duc de Lancastre, avait remplacé Gaveston par Hugues Spencer ; le nouveau favori déplut à son tour aux barons ; on réclama son exil et même celui de son vieux père. Lancastre prit les armes, obtint par la force que la volonté des barons fût accomplie, puis, par un juste retour de fortune, il fut convaincu lui-même de trahison dans une guerre contre l'Écosse, et décapité en raison de sa royale origine. Une autre conspiration, entreprise pour renverser les deux Spencer rétablis, fut déjouée heureusement : mais la querelle ne devait finir que par la mort d'Édouard. Le roi anglais avait épousé Isabelle de France, sœur de Philippe le Bel. Celui-ci se plaignait que son beau-frère ne fût pas venu lui rendre hommage ; le sénéchal de Toulouse, abusant de la justice royale, citait devant lui les feudataires du duché d'Aquitaine, les condamnait, les dépouillait au préjudice de leur seigneur direct, au profit du roi, le parlement confirmait toutes les spoliations ; enfin le seigneur de Montpezat ayant bâti le château de San-Sardos, les hommes du roi de France prétendirent que ce château était bâti sur les terres françaises ; ils y mirent garnison. Montpezat y accourut, et passa la garnison au fil de Charles le Bel, pour se faire justice, envoya son oncle, Charles de Valois, contre la Guyenne. Edmond, frère d'Edouard, ne sut pas résister, et toute la Guyenne fut soumise. Ce n'était là encore qu'une perfidie à la façon de Philippe le Bel, un acte d'avidité empressée sous l'apparence des droits de suzerain ; il fallait qu'une bien sale intrigue, faisant un infernal usage des crimes les plus odieux, vint flétrir d'une note d'infamie les enfants de Philippe le Bel, aux derniers jours de leur règne. Cette Isabelle, qui avait épousé Édouard II, et qui ne dissimulait pas ses liaisons avec Mortimer, non moins ambitieuse qu'effrontée, haïssait les Spencer et son mari leur protecteur, et préparait la ruine des favoris dans celle du roi. Comme le pape offrait sa médiation, Charles le Bel répondit qu'il fallait remettre la Guyenne pour quelques jours aux mains du suzerain, qui la restituerait au vassal quand celui-ci aurait fait hommage. Edouard II y consentit ; Isabelle vint en France pour faire conclure ce traité, et le malheureux roi d'Angleterre apprit bientôt que sa femme et son suzerain voulaient transférer l'Aquitaine à son fils Edouard de Windsor ; il y consentit. Alors il apprit que Mortimer avait rejoint Isabelle, pour être le surintendant de sa maison, et que le roi de France souffrait ce scandale

insolent. Il apprit que sa femme refusait de revenir en Angleterre, se rejetant sur la haine des Spencer, dont elle avait tout à craindre, qu'elle levait des troupes en son nom, que son cher fils donnait contre son autorité des ordres aux barons de Guyenne ; et qu'une correspondance active entre les barons d'Angleterre assurait une armée à une femme sans honneur, aussitôt qu'elle aurait débarqué. Il réclama ; le pape s'y joignant, l'hypocrite Charles le Bel donna ordre à sa sœur de quitter la France ; mais il lui avait préparé un asile chez le comte de Hainaut. Là elle rassembla ses forces, s'entoura de la faction proscrite de Lancastre, et, débarquant en Angleterre, elle fut saluée comme libératrice, car elle annonçait la ruine des Spencer. Londres soulevée, Edouard s'était enfui ; le vieux Spencer, arrêté a Bristol, fut traîné sur la claie sans aucune pitié de ses quatre-vingt-dix ans, décapité et pendu. Edouard s'était embarqué ; on le somma de revenir pour gouverner : on l'enferma pour tuer le jeune Spencer plus à l'aise. Un procès dérisoire ayant été instruit, on prononça que les petits et les grands, les riches et les pauvres, condamnaient unanimement Hugues Spencer, comme voleur, traitre et banni, à être traîné, pendu, éventré, décapité et mis en quartiers : Hors d'ici, s'écria le juge en finissant, hors d'ici, traitre ! vas, et reçois la récompense de ta tyrannie, scélérat et traitre convaincu. On affubla le condamné d'une robe noire, on lui imposa un rouleau d'orties sur la tête, et on le pendit à une potence de cinquante pieds. Cependant la reine, avec Mortimer et son fils Edouard de Windsor, se rendit au parlement : il y fut convenu que la vie de la reine n'était assurée que par la captivité de son mari, et le lendemain on proclama le jeune Edouard à la place de son père. Pour entraîner quelques opiniâtres qui demeuraient fidèles au captif, on publia que Edouard II avait de sa bonne volonté renoncé à la couronne, et l'on osa répéter ce mensonge au couronnement d'Edouard III. Enfin, après avoir été promené de château en château, le roi déposé fut montré mort, à la suite d'une nuit où des cris horribles avaient été entendus du fond de sa prison. Son cadavre n'était marqué d'aucune trace de violence ; mais on soupçonna que ses bourreaux lui avaient introduit un fer rouge dans les intestins, et bientôt personne ne douta plus du régicide commis par la reine et par l'aristocratie (1326).

Isabelle l'avait emporté ; Charles le Bel traita avec Edouard III, par considération de la reine d'Angleterre, sa sœur, et promit de restituer tout ce que les Français avaient conquis en Guyenne. Mais la famille de Philippe le Bel semblait, aux yeux des peuples, condamnée par le ciel : Louis X, Philippe le Long, avaient disparu en huit ans ; Charles le Bel

lui-même languissait déjà ; et sa mort allait ouvrir de fâcheuses prétentions.

II

Le jeune Edouard III jouissait peu honorablement des forfaits de sa mère. Robert Bruce, voyant les affaires d'Angleterre agitées, n'avait pas craint de violer la trêve faite avec Edouard II, et la cavalerie des Écossais voltigeait dans les comtés du nord, toujours introuvable, et toujours ravageant. Ces agiles montagnards n'étaient pas embarrassés par le bagage ; chacun d'eux portait à la selle de son cheval un petit sac de farine ; ils ne buvaient que de l'eau de rivière ; ils tuaient le bétail qu'ils rencontraient, l'écorchaient, et le faisaient cuire aussitôt dans sa peau retournée. Ils déconcertèrent pendant deux mois le roi anglais et son armée nombreuse aux environs de Durham, et sur la rive gauche de la Tyne, choisissant pour se reposer le moment où l'ennemi avait perdu leurs traces, ou le bravant en face, du haut d'une position inexpugnable ; ici ils lui faisaient dire qu'ils étaient prêts à combattre ; là ils lui refusaient le passage d'une rivière, et célébraient son embarras par de grands feux et par le son redoublé des cornets. Edouard, par le conseil de sa mère, fit avec eux une paix honteuse (1er mars 1328). Il rendit au très-magnifique prince Robert, roi des Écossais par la grâce de Dieu, son allié illustre, et son ami très-cher, et aux héritiers de Robert et à ses successeurs, le royaume d'Écosse, séparé de l'Angleterre, intact et libre, et quitte à jamais de toute soumission, de tout service et de toute demande[11]. A ce moment, en effet, Isabelle avait besoin de la paix pour hasarder quelques prétentions sur le royaume de France. Charles le Bel venait de mourir, laissant une fille et sa veuve enceinte ; il avait désigné pour régent son cousin Philippe de Valois. En attendant les couches de la reine, des docteurs en droit civil et canonique furent consultés ; ils s'accordèrent à reconnaître que les femmes étaient exclues de la succession royale : ainsi ils éloignaient de nouveau la fille du dernier roi, les quatre filles de Philippe le Long, la fille de Louis le Hutin, et Isabelle, fille de Philippe le Bel, mère d'Edouard III. Quelques-uns croyaient néanmoins que, si la femme était elle-même exclue, ses enfants mâles ne l'étaient pas ; d'autres répondaient que le fils de la femme ne peut avoir droit ni succession de par sa mère, là où sa mère n'y a point de droit[12] ; enfin, la veuve de Charles le Bel étant accouchée

d'une fille, Philippe de Valois trancha la question en prenant le nom de roi. Il avait pour lui, sinon l'ancienne loi salique qui ne concernait que les alleux[13], au moins les deux décisions précédentes des états qui avaient donné le trône à Philippe le Long et à Charles le Bel. Il traita sur-le-champ avec Jeanne, fille de Louis X, et son mari Philippe d'Evreux ; il céda la possession de la Navarre retenue par les deux derniers rois, promit quelques rentes sur les comtés de la Marche et d'Angoulême, et se fit céder pour toujours la Champagne et la Brie. Il évita ensuite d'entendre les demandes d'Isabelle, mère d'Édouard III ; il en fut couronné à Reims, et marcha aussitôt contre les Flamands rebelles à leur comte Louis de Nevers. C'était d'ailleurs l'avis des prélats, des nobles, et du peuple de son royaume, qui redoutaient que l'indépendance flamande n'attirât à elles les communes de Picardie et de France[14]. De tous les chefs flamands, le principal était Nicolas Zannekin, *hardi homme et outrageux durement*, dit Froissart. Ils prirent position près de Cassel, et firent peindre un coq sur leurs étendards avec ces mots : *Quand ce coq ici chantera, le roi trouvé ci entrera*. Philippe, au lieu de les attaquer en bataille, commença par envoyer le feu et le ravage à droite et à gauche, coupa les vivres à ceux qui étaient sur la hauteur de Cassel, et par la faim les força d'attaquer. Zannekin était venu observer le camp royal sous l'habit d'Un marchand de poissons ; il divisa les siens en trois corps pour attaquer en même temps et séparément le roi Philippe, le roi de Navarre, et le roi Jean de Bohême. Le roi Philippe, surpris à table, s'enfuit précipitamment ; mais les comtes de Hainaut et de Bar, venant au secours, accablèrent les Flamands, que le poids inaccoutumé de leurs cuirasses avait bien vite épuisés. Zannekin fut tué, et à côté de lui on compta treize mille morts en trois tas, aux trois points où il avait dirigé l'attaque. Cassel ouvrit ses portes ; Poperingue, Ypres, la châtellenie de Bergues, enfin la ville de Bruges, redoutant la vengeance du roi, reçurent le comte Louis, leur seigneur, amiablement et paisiblement[15].

Le roi Philippe était *durement prisé et honoré de cette emprise qu'il avoit faite sur les Flamands. Si demeuroit en grand honneur, et n'y avait marques mais eu en Franc roi comme on disoit, qui eust tenu l'état pareil au roi Philippe, et faisait faire tournois, joustes et ébatements moult et à grand plenté*[16]. Il somma donc le jeune roi d'Angleterre de lui faire hommage. Édouard avait à soutenir de misérables prétentions, il déclarait les femmes exclues de la couronne, autrement les droits de sa mère ne venaient qu'après ceux de la fille de Louis le Hutin ; mais il réclamait cette même couronne pour les enfants mâles issus des femmes, et,

comme il y avait des enfants mâles issus des filles de Philippe le Long, il ajoutait que, pour régner, ces-héritiers des femmes devaient être nés du vivant de leur grand-père. Sa mère Isabelle lui conseilla donc de céder. Cette reine homicide ne se maintenait que péniblement à la place de son mari, et n'avait ni temps ni troupes à employer contre Philippe de Valois. Édouard III vint à Amiens (1329) ; il ne refusa pas de mettre ses mains dans celles de son suzerain, et *clama qu'il tenoit du roi la duché de Guyenne et ses appartenances comme duc de Guyenne et pair de France* ; mais il refusa de rendre l'hommage-lige avant d'avoir examiné si les rois ses prédécesseurs avaient rendu l'hommage de cette manière. La chose traîna pendant un an ; l'évêque de Chartres, l'évêque de Beauvais, et plusieurs seigneurs de France, envoyés en Angleterre pour examiner, avec le parlement, quel hommage Édouard devait à Philippe, purent assister à l'exécution du comte de Kent, un des fils d'Édouard Ier, ennemi de Mortimer, qu'on accusa de conspirer contre Édouard III, et qui fut décapité sans preuves. Enfin, dans les premiers jours de 1331 (30 mars), le roi anglais donna un acte qui déclarait lige l'hommage rendu par lui à la France, et fixait la formule qui serait désormais employée par tous ses successeurs à la cérémonie de l'hommage[17]. Les deux rois semblèrent alors réconciliés, et chacun régna chez soi.

Philippe bannit de France, par arrêt du parlement, son beau-frère Robert d'Artois, qui réclamait l'Artois, autrefois donné à sa tante Mahaut, en dépit du droit de représentation. Cette réclamation contrariait le roi de France et le duc de Bourgogne Eudes IV, dont il avait épousé la sœur ; d'ailleurs le prétendant produisit de faux titres, et par ce crime mérita son expulsion ; le roi de France le fit chasser du comté de Namur et du Brabant, et ne lui laissa d'autre refuge que l'Angleterre[18]. Philippe, en effet, exerçait le pouvoir royal en maître redouté : il avait déclaré que le fait de la monnaie n'appartenait qu'au roi, et, de sa certaine science et autorité royale[19], il avait changé a son gré la valeur des monnaies courantes (1330) ; il entrait dans la querelle de Jean XXII et de Louis de Bavière, et se servait du parlement contre l'Église ; il suivait contre les communes elles-mêmes le plan de ses prédécesseurs, détruisait les dernières espérances des bourgeois de Laon, et supprimait à Toulouse l'administration municipale. De son côté, le roi d'Angleterre sortait de la honteuse tutelle où- le retenait l'impunité de sa mère. il commençait à comprendre dans quelle complicité on l'avait entrainé six ans plus tôt, il se reprochait la mort du comte de Kent, si vite jugé et si peu régulièrement ; il résolut donc de se montrer le maitre, et, le parlement

étant asse m blé à Nottingham, il se saisit pendant une nuit de la personne de Mortimer. Isabelle ne sauva pas son favori par ses supplications dégradantes : on la laissa s'humilier autant qu'elle voulut, et révéler mieux encore sa honte en appelant le captif *son gentil Mortimer, son plus cher ami, son cousin bien-aimé*. Édouard III, inexorable à son tour, accusa Mortimer d'avoir tué Édouard II, d'avoir fait périr injustement le comte de Kent, d'avoir dilapidé le trésor royal ; la sentence des traîtres fut prononcée contre Mortimer, et exécutée. Isabelle aurait subi elle-même un procès public, sans une lettre de Jean XXII qui priait le fils d'épargner la pudeur de sa mère. La vie loin de ses courtisans, un manoir solitaire avec trois mille livres de rente au lieu du trésor de l'État ; et de temps en temps la visite de ce fils, qui gardait pour lui seul tout le pouvoir quelle lui avait acquis : tel fut le châtiment d'Isabelle. Il dura vingt-sept ans[20].

La première occasion de guerre qui fut donnée aux deux rois vint de l'Écosse, toujours alliée de la France depuis Philippe le Bel. David, fils de Robert Bruce, régnait sous un régent, affranchi de la suzeraineté anglaise. Plusieurs barons anglais ayant réclamé des terres autrefois possédées par eux en Écosse, et dont la guerre les avait dépouilles, il se trouva que l'un des réclamants était Édouard Baliol, le fils de l'ancien roi de ce nom. Ce dernier apprit avec étonnement que le roi d'Angleterre voulait observer la paix, et qu'il avait défendu à ses shérifs des comtés du nord de laisser envahir l'Écosse ; Baliol prit un détour, entra en Écosse par mer, fit un grand-carnage de ses ennemis surpris, et fut couronné à Scone par ses partisans (1332) ; il traita avec Édouard III, se reconnut son vassal, et, pour obtenir de lui protection, lui céda la ville et le château de Berwick. Quelques jours après, il fut surpris à son tour par David, et ce trône, qu'il avait conquis en sept semaines, il le perdit en moins de trois mois. Édouard n'avait aucun droit à prendre son parti ; mais les Ecossais de David lui donnèrent, par de fréquentes incursions, le droit de la vengeance personnelle. Edouard assiégea Berwick, en se déclarant le défenseur de Baliol ; aussitôt le roi de France expédia une flotte au secours de David ; Édouard fut d'abord vainqueur : comme les Écossais multipliaient les marches pour délivrer Berwick, il déploya son armée sur Hallidon-hill, d'où les flèches frappaient inévitablement l'ennemi embarrassé dans les marais et mal affermi sur la pente de la hauteur ; le régent, six comtes, de nombreux barons, y périrent : David et sa femme furent envoyés en France ; et Beliol reprit le titre de roi. Il s'y croyait assuré, et le parlement, assemblé à Edimbourg, livrait une partie

de l'Ecosse, en toute propriété, au roi anglais, lorsque cet accroissement même suscita de nouveaux embarras à Edouard. Baliol fut chassé une seconde fois par les partisans augmentés de Davy, que la France soutenait ; il invoqua le roi d'Angleterre, triompha et succomba tour à tour jusqu'au temps où la guerre de cent ans laissa à David la liberté de revenir[21].

Philippe et Edouard étaient donc mécontents l'un de l'autre. Le premier appui d'Édouard dans la lutte contre la France devait être la Flandre, toujours alliée de l'Angleterre depuis Edouard Ier. Le comte Louis de Nevers dédaignait les Flamands ses sujets ; et, soutenu par le roi son suzerain, il entravait leur commerce et leurs libertés par mille petites vexations ; il venait de faire saisir tous les Anglais qui se trouvaient dans ses États ; mais tandis que lui-même résidait peu en Flandre, les bourgmestres acquéraient dans chaque ville une autorité difficile à ravir : ainsi s'était élevé dans la ville de Gand un homme qui d'abord était brasseur de miel. Il était entré en si grand'fortune et en si grand'grâce à tous les Flamands, que c'étoit tout fait et bien fait, quant qu'il vouloit deviser et commander par tout Flandre de l'un des côtés jusques à l'autre. Son orgueil de parvenu n'inspirait point de soupçons aux siens, qui se croyaient puissants et honorés en sa personne. Il pouvait avoir autour de lui soixante ou quatre-vingts valets armés, et faire tuer par eux, sous prétexte de sa défense personnelle, tous les citoyens qui ne lui plaisaient pas. Il pouvait chasser les plus puissants de la Flandre, chevaliers et écuyers, et prendre la moitié de leurs revenus ; il pouvait faire le comte à la place de Louis de Nevers, lever les rentes, les vinages, toutes les revenues qui appartenoient au comte, les dépenser comme il lui plaisoit ; et quand il vouloit dire que argent il lui falloit, on l'en croyoit[22]. Cet homme était appelé Jacquemart Artevelle : sa plus grande célébrité lui est venue de son alliance avec l'Angleterre, qui n'était qu'une trahison.

Déjà Robert d'Artois avait conseillé à Édouard de prendre le nom de roi de France ; Édouard, irrité des vexations dont Philippe tourmentait les Aquitains, avait envoyé l'évêque de Lincoln pour consulter le comte de Hainaut ; l'évêque avait visité les seigneurs des Pays-Bas et de la Basse-Allemagne, pour les attirer dans une ligue contre la France ; il avait ensuite visité les Flamands. Que votre maitre, lui dit Artevelle, prenne le titre de roi de France, car nous avons fait serment au pape, sous peine d'excommunication et d'une amende de deux millions de florins, de ne point nous révolter contre notre roi ; que votre roi encharge donc les

armes de France et équartelle d'Angleterre, et nous-lui demanderons quittance de notre foi, et ainsi nous serons absous et dispensés. Édouard suivit ce conseil ; il déclara que le royaume de France lui était dévolu légitimement par droit de succession (1337) ; et venant à Coblentz il fit proclamer ses droits par l'autorité impériale de Louis de Bavière (1338). Toutefois, les premières hostilités furent languissantes ; on hésitait des deux côtés à commencer la querelle, comme si on eût prévu qu'elle devait durer cent quinze ans. Les deux armées, en présence pendant une année dans la Flandre ou dans le Vermandois, ne se combattirent que par des ravages partiels ; il fallut une rencontre fortuite et un mouvement de colère d'Édouard III pour engager une grande bataille navale. Édouard, revenant d'Angleterre, apprît que la flotte française, stationnée dans le port de l'Écluse, avait ordre de lui couper les communications ; il se présente aussitôt pour la combattre, met le vent et la marée de son côté ; et balayant par ses archers les ponts des vaisseaux ennemis, il fait monter ses hommes d'armes à l'abordage. Les matelots français et normands, déconcertés, sautaient des vaisseaux dans les chaloupes, ou tombaient dans la mer : il en périt ainsi plus de deux mille. Presque toute la flotte française fut prise ou coulée à fond. Le désastre était si grand, que personne n'osait l'annoncer à Philippe. Cependant deux cent mille hommes se réunissaient autour d'Édouard ; il envoyait Robert d'Artois contre Saint-Omer et lui-même assiégeant Tournay, il défiait Philippe de Valois à un combat singulier. Robert d'Artois fut abandonné par les siens pendant la nuit ; une garnison de trente mille hommes défendit vaillamment Tournay, et Philippe, posté à Bouvines, continua de couper les vivres aux assiégeants. Alors Jeanne de Hainaut, sœur du roi de France et belle-mère d'Édouard, fit conclure une trêve ; les deux armées furent licenciées. Qui lendemain, sitôt que jour fut, eut vu tentes abattre, charriots charger, gens forhâter, put bien dire : je vois un nouveau siècle[23].

Une seconde tentative d'Édouard ne fut pas plus brillante. Sa querelle de succession n'était pas encore pour les Anglais une guerre nationale : les Anglais prétendaient bien ne pas se ruiner pour la payer. Avant de lui accorder aucun subside, le parlement empêcha le jugement de l'archevêque de Cantorbéry, fit reconnaître qu'un pair ne pouvait être jugé que par la haute chambre, et exigea le redressement des griefs. Édouard promit pour obtenir, puis retira ses promesses quand il eut obtenu, en se rejetant sur la nécessité ; mais il était lui-même si inquiet de son action, qu'il demeura deux ans sans assembler de parlement.

Enfin, lorsque à force d'adresse, il eut obtenu l'assentiment de tous[24], il se tourna vers Bretagne française, regardant et imaginant sa guerre du roi de France en seroit embellie, et qu'il ne pouvoit avoir plus belle entrée au royaume, ni plus profitable que par la Bretagne[25]. Ce pays, devenu un fief de la couronne de France par les Normands, puis enlevé aux Plantagenêts, et livré à la famille française de Dreux, protestait encore de son indépendance comme il pouvait. Ainsi les ducs de Bretagne s'étaient fait affranchir de la juridiction du parlement. Le duc Jean III venait de mourir, laissant une nièce, Jeanne de Penthièvre, mariée à Charles de Blois, et un frère, Jean de Montfort. Comme fille d'un frère aîné, Jeanne obtint pour elle le duché, par la décision du roi de France et des douze pairs. Jean de Montfort recourut à la force ; il s'empara de Nantes, de Brest, de Rennes, de Vannes, d'Auray ; et comme les barons de Bretagne refusaient de le reconnaître il alla en Angleterre faire hommage de sa terre à Édouard, qui accepta. Cette guerre de Bretagne est illustre par la valeur et la galanterie de la chevalerie bretonne. Les pairs de France combattant pour Charles de Blois, prirent dans Nantes Jean de Montfort, qu'ils envoyèrent au Louvre. Jeanne, femme de Montfort, ne se *déconforta pas* ; mais parcourant toutes les bonnes villes, et tenant son jeune fils par la main, elle réconfortait tous ses partisans. Elle se défendit seule dans Heunebon *qui était forte ville et grosse, et fort châtel* sur la mer. Elle mit le feu au camp ennemi, par une attaque subite, pendant que les chevaliers joutaient dans la plaine. Empêchée par leur retour de regagner la ville, elle erra cinq jours et cinq nuits au dehors, et ne reparut au milieu des siens que pour lutter contre leur inquiétude et leur désir de se rendre. Enfin elle put s'écrier : *Voilà le secours que tant ai désiré !* c'était une flotte anglaise. Édouard avait été longtemps retenu par le retour de David Bruce et le ravage du Northumberland ; il envoyait maintenant des vaisseaux qui délivrèrent Hennebon ; bientôt il envoya Robert d'Artois avec une armée, mais celui-ci avait à peine occupé Vannes qu'il y fut assailli et blessé mortellement. Édouard vint lui-même ; il assiégea dans Nantes Charles de Blois ; mais une armée française se présenta, les légats du pape s'interposèrent, et les deux rois convinrent de suspendre les hostilités jusqu'à la Saint-Michel de l'an 1346. Les deux rivaux avaient encore évité d'en venir aux mains (1343).

Cette trêve ordonnait la mise en liberté des prisonniers des deux partis, et elle ne devait pas être considérée comme rompue entre les rois, s'il arrivait que la guerre recommençât entre les deux prétendants à la succession de Bretagne. Néanmoins, Jean de Montfort n'obtint pas la

liberté ; Philippe ne la lui promettait qu'à la condition de renoncer à son duché ; J'aime mieux, dit-il, ne pas jurer que d'être parjure. Au contraire, Édouard renvoya ses captifs, entre autres Olivier de Clisson, qui avait bravement combattu pour Charles de Blois. Clisson déplut à Philippe par les éloges qu'il prodiguait à la générosité de l'Anglais : il fut invité avec plusieurs chevaliers bretons à un tournoi, arrêté inopinément et mis à mort. Quand Édouard protesta contre cette exécution, Philippe répondit qu'ils avaient violé la trêve. Clisson ne fut vengé que par sa femme Jeanne de Belleville, autre héroïne illustre en Bretagne, qui, avec quatre cents hommes, occupa un château du parti de Charles de Blois, courut ensuite la mer pour surprendre et égorger les marchands français, et vint renforcer Jeanne de Montfort. Mais Philippe continuant d'agir en maitre, accusa de trahison Godefroy d'Harcourt, seigneur de plusieurs villes de Normandie, et l'eût traité comme Clisson, s'il l'eût tenu en son pouvoir. Godefroy s'échappa chez le duc de Brabant, laissant tous ses biens au ressentiment du roi, qui les confisqua, et finit, comme Robert d'Artois, par se réfugier en Angleterre. Cette haine coûta depuis si grossement au royaume de France, et par espécial au pays de Normandie, que les traces en parurent cent ans après. Pour le moment, Philippe VI établissait la gabelle sur le sel, réduisait les monnaies au cinquième de leur valeur, et décidait que les arrêts du parlement étaient sans appel[26].

Édouard, impatienté, déclara, dès les premiers jours de 1345, que la trêve était rompue. Son parlement lui avait accordé des subsides en laine, et comme après l'établissement de la gabelle, il avait dit en riant que le roi Philippe régnait véritablement par la *loi Salique*, Philippe répondait en l'appelant le *marchand de laine*. Cette fois la guerre prenait un caractère sérieux. Montfort s'était enfui du Louvre, et arrivé à Westminster, il avait renouvelé son hommage à Édouard ; il mourut aussitôt après son retour en Bretagne ; mais Jeanne, sa femme, était habituée à dire que son mari absent n'était qu'un homme de moins. En même temps le parlement anglais priait Édouard de ne plus se laisser tromper, et de terminer la guerre au plus tôt par des batailles ou par un traité[27]. Le comte de Derby, envoyé dans la Guyenne, sauvait par un brillant exploit le fort d'Auberoche. Au nord, Artevelle avait promis de faire transporter au fils d'Édouard la souveraineté de la Flandre ; le roi anglais se rendait lui-même à l'Écluse pour recueillir le consentement de tous les députés flamands : il fut bien surpris de voir la proposition d'Artevelle mal appuyée ; bientôt même il apprit la mort de cet allié. Ceux de Gand entrèrent les premiers en grande indignation contre le traître ; quand il

revint dans leur ville, ils s'écrièrent : Voici celui qui est trop grand maître, et qui veut ordonner de la comté de Flandre à sa volonté ; ce ne fait mie à souffrir. Il voulut en vain se barricader dans son hôtel ; en vain, du haut d'une fenêtre harangua le peuple, mêlant des pleurs et des humiliations volontaires au souvenir de ses services, il fut assommé au bas de son escalier par le chef des tisserands[28]. Édouard se hâta alors de retourner en Angleterre (1346) ; quoique les députés de plusieurs autres villes vinssent l'assurer qu'ils ne feraient point la paix avec leur comte, tant que celui-ci ne reconnaîtrait pas l'Anglais pour roi de France, Édouard comprit la nécessité de frapper un grand coup. Derby avait été assailli en Guyenne par le duc de Normandie, fils de Philippe ; sa valeur opiniâtre le maintenait encore dans Aiguillon, violemment assiégée ; mais de prompts secours étaient indispensables. On apprit donc qu'Édouard, entouré de forces nombreuses, avait *fait son mandement pour aller en Gascogne*, et tout à coup on le vit débarquer en Normandie, où le guidait Godefroy d'Harcourt (1346). Il prit Barfleur, Valognes, Cherbourg, Saint-Lô, il prit Caen et la pilla, et s'approcha de Rouen ; trouva les ponts de la Seine rompus, et le roi de France sur la rive droite, qui lui refusait le passage et la bataille. Rien ne put émouvoir le calme du roi Philippe ; il laissa piller Vernon, Mantes, Poissy, insulter les faubourgs de Paris, brûler Saint-Germain, Saint-Cloud et Bourg-la-Reine ; il laissa murmurer les Parisiens, se contenta de sauver sa capitale, mais ne put empêcher l'ennemi de trouver enfin un pont, et d'occuper Pontoise. Alors il proposa une bataille dans la plaine de Vaugirard, ou bien entre Pontoise et Francoville : Je suis dans mes domaines, répondit l'Anglais, il n'appartient à personne de me fixer l'heure ni le lieu d'une bataille. Cependant il était obligé de quitter Pontoise, il se vengeait en ravageant Beauvais et la ville de Poix, mais il remontait vers le nord ; son armée souffrait du manque de vivres ; il avait hâte d'arriver dans le Ponthieu, et lorsqu'enfin il eut passé la Somme : Nous n'irons pas plus loin, dit-il, je suis maintenant dans l'héritage légitime de ma mère, il est de mon devoir de le défendre contre mon adversaire : il était prés de Crécy.

Le lendemain Philippe partit d'Abbeville, et fit six lieues sous une pluie abondante, avant d'atteindre l'ennemi. Dès qu'on fut en présence, les Anglais se levèrent et se rangèrent en leurs batailles ; ils avaient eu toute la nuit pour se reposer, et le matin, leurs archers avaient eu soin de couvrir leurs arcs pendant la pluie. Philippe les voyant ainsi *ordonnés, le sang lui mua, car il les haïssait*, et il commanda de placer au premier

rang les Gênois, et d'engage le combat. Il oublia que tous les siens étaient fatigués de leur marche, et que la pluie avait détendu les cordes de ses archers. Les Gênois, obligés d'obéir, mais non secondés par leurs arcs, périssaient en grand nombre sous les flèches des Anglais, ou sous les coups bombardes qu'Édouard avait placées au premier rang pour lancer des balles de fer. Ils voulurent fuir, mais une haie de gens d'armes français leur fermait le chemin. Or tôt, s'écriait le roi, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. Et pendant que les Anglais continuaient à lancer leurs flèches, qui portaient toutes sur les rangs serrés des Français, ceux-ci se mirent à massacrer les Gênois, et s'embarrassèrent péniblement dans cette exécution. Le roi de Bohème, Jean l'Aveugle, était là : quand on vint lui dire ce qui se passait, il s'écria que la bataille était perdue, et pria ses compagnons de mener si avant qu'il pût férir un coup d'épée. Deux de ses chevaliers, enlaçant à leurs brides celles de son cheval, se portèrent en avant, sans regarder : les seigneurs français ne payèrent pas moins de leur personne ; Philippe se tint saris cesse à la portée des traits, et le jeune prince de Galles, fils d'Édouard, fut un moment menacé. Comme on priait son père de le secourir : Laissez faire, dit le roi, il faut que l'enfant gagne ses éperons. Mais sa valeur ne réparait pas l'imprudence : les seigneurs n'avaient pas été suivis par le gros des gens d'armes, et ils tombaient en *grand'foison*. Jean de Hainaut, prenant enfin la bride du cheval du roi, l'entraîna hors de la bataille. Philippe arriva pendant la nuit au château de la Broye ; le gouverneur hésitait à ouvrir : C'est ton roi, lui cria le vaincu, c'est la fortune de la France. Il était sorti vivant du combat ; lui *cinquième des barons tant seulement*, Le lendemain Edouard envoya deux chevaliers pour compter les morts ; ils y trouvèrent onze princes et douze cents chevaliers, trente mille soldats. Il fit relever le corps du roi de Bohême et chargea douze chevaliers de le porter sur leurs épaules jusque dans le comté de Luxembourg. Jean l'Aveugle avait sur sa cotte d'armes trois plumes d'autruche avec la devise *Ich dien — Je sers* ; le prince de Galles adopta cet emblème[29].

Édouard prit le plus sûr moyen de profiter de sa victoire : au lieu de poursuivre Philippe, qui revenait sur Paris, il considéra que la possession d'un port de mer dans le nord rendrait plus faciles ses communications avec le continent, et ses relations avec la Flandre. Il écrivit donc à toutes ses bonnes villes d'Angleterre et aux lieutenants des comtés, pour leur dire qu'il allait assiéger Calais, et leur demander ce qui était nécessaire à l'approvisionnement des assiégeants[30] ; car les hautes et fortes

murailles de Calais ne pouvaient être entamées, et la famine seule pouvait avoir prise à la longue sur les habitants. Il fit donc construire autour de la ville une ville nouvelle, en bois, où ses soldats, préservés des injures de l'air, se reposaient en cernant l'ennemi. Il y demeura lui-même attendant qu'on vint l'attaquer, et recevant de temps en temps quelques bonnes nouvelles du succès de ses amis ou du désastre de ses ennemis. Philippe avait sollicité le jeune roi d'Écosse, David Bruce, d'envahir l'Angleterre, et celui-ci, dans le temps même de la bataille de Crécy, était parti de Perth avec trois mille hommes de pied, et trente mille autres montés sur de petits chevaux. Il ravagea le Cumberland, et dirigea ses ravages vers Durham. Une armée anglaise, lentement formée par les soins de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edouard, vit enfin paraitre au milieu d'elle la reine Philippa de Hainaut, qui n'imita la comtesse de Montfort que par ses exhortations hardies, et se retira dans une place de sûreté, après les avoir tous recommandés à Dieu et à saint Georges. Ce fut pour ainsi dire une armée sans chef qui attaqua David près de Nevil's-Cross ; mais chaque Anglais fit bien bien devoir ; les deux ailes écossaises étant dispersées en quelques moments, David restait au centre, plus brave que ses plus braves nobles qui l'entouraient, et trop fier pour fuir ou se rendre. Blessé deux fois, il tomba à terre, et voyant un Anglais qui s'élançait pour l'entraîner, il se dressa sur les genoux, et cassa deux dents à l'audacieux avant d'être emporté par huit ennemis. Il fut enfermé à la tour de Londres ; Edouard apprenait en même temps que le duc de Normandie avait levé le siège d'Aiguillon pour remonter au secours de son père, laissant à Derby la Saintonge et le Poitou à ravager, et Poitiers à prendre. Il apprenait que le parti de Montfort triomphait en Bretagne. Un chevalier anglais, réuni à la comtesse Jeanne et au Breton Tanneguy du Châtel, s'était emparé du château fort de la Roche-de-Rien. Charles de Blois voulut le reprendre ; il rassembla quatre cents chevaliers, douze cents armures de fer, douze mille fantassins, fut vainqueur d'une division ennemie, et fait prisonnier par une autre. Il alla partager à Londres la captivité du roi d'Écosse. Sa femme, Jeanne de Penthièvre, prit alors le commandement de son parti, et lutta héroïquement contre l'autre Jeanne. Enfin Édouard était sur le point d'assurer la Flandre à sa famille. Le comte Louis de Nevers avait été tué à Crécy ; son fils Louis de Mâle, circonvenu par les promesses de l'Anglais, et par les menaces des Flamands, avait promis d'épouser la fille d'Édouard ; nul ne savait que, la violence seule ayant arraché cet engagement, le jeune comte attendait le moment de le rompre. Lorsque, par une affectation habile de consentir au mariage, il eut écarté la surveillance qui d'abord s'attachait à tous ses pas,

il s'échappa, et arrivé dans l'Artois, réclama la protection du roi de France[31].

Ce fut le seul échec de l'ambition d'Édouard : son siège de Calais, sa méthode nouvelle de guerroyer l'ennemi par l'inaction lui avait bien réussi. Jean de Vienne, *gentil chevalier de Bourgogne*, qui était capitaine de Calais, avec toute sa valeur et son habileté, ne pouvait multiplier les vivres à mesure qu'ils s'épuisaient. Dix-sept cents bouchés inutiles, mises hors des murs, et condamnées par Edouard à mourir de misère entre son camp et la ville, c'était là une bien faible ressource, dont on aperçut à peine l'effet. Après une longue constance, Jean de Vienne écrivit à Philippe : Nous avons mangé les chevaux ; les chiens, tous les animaux que nous avons pu rencontrer : il ne nous reste plus qu'à nous manger les uns les autres. Il ajoutait : Secourez-nous donc promptement, ou bien nos soldats sont tous résolus à attaquer l'ennemi et à mourir avec honneur sur un champ de bataille plutôt que de périr de faim dans la ville.

Le roi se mit en mouvement ; mais la ville était séparée de la terre par de vastes marais, dont les Anglais gardaient tous les passages ; les Français pouvaient s'y aventurer que par une bravade inutile. Philippe aima mieux défier au combat Edouard, qui refusa pour ne pas remettre en question un succès certain, mais publia ensuite qu'il avait accepté. Les habitants voyant donc s'éloigner les étendards de Philippe, tombèrent dans la consternation ; elle augmenta quand ils surent qu'Édouard, irrité de leur résistance et de leurs anciennes pirateries, ne voulait accorder aucune capitulation ; et ils firent entendre des cris et des lamentations ineffables, lorsque Jean de Vienne leur annonça qu'Edouard, adouci, les épargnerait pourvu que six bourgeois des plus notables vinssent à son camp se livrer à sa discrétion, la hart au col et les pieds déchaux. L'assurance d'Eustache de Saint-Pierre, qui s'offrit le premier, et de cinq autres, qui firent comme lui, changea leur stupeur en admiration. Après les avoir adorés de pitié sur la place de Calais, on les suivit des yeux au camp d'Edouard. Là, une scène nouvelle entretint quelque temps l'inquiétude. Les six bourgeois se prosternant à ses pieds, le roi les regarda très-sérieusement, et ordonna qu'on leur coupât les têtes ; ensuite on vit la reine, Philippa de Hainaut, se jeter aux pieds de son mari, et puis se relever ; et emmener les six captifs : Edouard s'était laissé fléchir. S'il est vrai, comme un historien moderne le suppose, que tout cela n'était qu'une scène concertée avec Edouard, il est certain du moins que le vainqueur ne voulait pas laisser autre chose aux vaincus que la vie. Il exila toute la

population de la ville, et la remplaça par une colonie d'Anglais ; il ordonna même que tout étranger, qui entrerait à Calais, serait obligé d'en sortir le même jour avant le coucher du soleil. Néanmoins, Eustache de Saint-Pierre rentra dans sa patrie, recouvra toutes ses propriétés, et vécut sujet de l'Angleterre, donnant ainsi à l'histoire le droit de soupçonner la sincérité de son dévouement. Calais, conquise par l'Angleterre, resta séparée de la France pendant deux cent dix ans, jusqu'au grand duc de Guise, qui la reconquit en 1558.

Le roi de France était vaincu : ce fut la destinée de cette famille des Valois de succomber toujours dans la guerre, et de se relever par la patience et les négociations ; le vaincu avait encore plus gagné que le vainqueur depuis vingt ans. Edouard, malgré ha gloire de Crécy, n'avait repris de son prétendu royaume de France que la seule ville de Calais. Les efforts de l'Église vinrent mettre obstacle à ses armes La peste qui ravageait l'Europe, et dont bien fa tierce part du monde mourut, rendait la guerre odieuse, comme un surcroît volontaire au plus épouvantable des maux une trêve fut conclue pour un an (1348) par la médiation de Clément VI. Philippe de Valois, toujours habile à acquérir, venait de réclamer plusieurs terres du domaine aliénées dans la vicomté de Paris, en déclarant encore une fois le domaine royal inaliénable[32]. Au midi, il acheta le comté de Montpellier, que lui céda le roi de Majorque Jayme d' dragon et hérita (1349) du dauphin de Viennois Humbert, dont le royaume devint l'apanage du fils allié du roi de France (voyez ch. XXVI).

Le successeur de Philippe de Palois, Jean le lion, surpassa la mauvaise fortune de son père : un désastre, plus, cruel encore que celui de Crécy, un roi de. France captif des Anglais, l'Aquitaine réclamée en toute propriété par le vainqueur, et un moment abandonnée ; au dedans l'agitation des états généraux, le pouvoir royal menacé de mort avant d'être formé, l'ambition du roi de Navarre, nouveau prétendant à la couronne de France, l'insurrection du peuple des campagnes, et les ravages des grandes compagnies : tel fut le règne du second des Valois, La Fennec en souffrit de sanglantes douleurs ; mais comme elle avait persévéré dans la résistance, elle ne perdit ni l'unité de territoire ni l'unité de gouvernement. Charles V, après Jean le Bon, raffermit la suprématie royale, et annonça par la première conquête de l'Aquitaine l'expulsion des Anglais.

Jean le Bon, à son avènement, trouva les deux nations en paix par la trêve de 1348 renouvelée, et il semblait ne tenir qu'à lui que cette paix dure toujours, puisque le roi anglais promettait de ne plus faire la guerre si on lui cédait l'Aquitaine et le Ponthieu en toute propriété. Ce ne fut pas cependant le refus du roi français qui troubla la concorde. Ce fut d'abord le supplice du comte d'Eu et de Guines, connétable de France, qu'on accusa d'alliance avec l'Angleterre, et dont les hommes, pour le venger, livrèrent le château de Guines aux Anglais[33]. une autre occasion de rupture fut la fortune de Charles d'Espagne, un des infants de Lacerda, investi de la charge de connétable et du comté d'Angoulême, au grand déplaisir de Charles le Mauvais. Ce dernier, fils de Philippe d'Evreux, petit-fils, par sa mère Jeanne, de Louis le Hutin, avait commencé à l'âge de quinze ans d'effrayer son royaume de Navarre par sa cruauté. Jean le Bon, lui ayant fait accepter sa fille pour femme, le Navarrois, déjà puissant en France par son comté d'Évreux, réclama le comté d'Angoulême en vertu des conventions de sa mère avec Philippe de Valois, et, ne l'obtenant pas, il fit assassiner le connétable. Il obtint un premier pardon par le traité de Nantes, s'éloigna de la cour pour se faire oublier ; mais, pour se venger de ses possessions normandes envahies pendant son absence, il rassembla des troupes dans la Navarre, s'embarqua pour l'Angleterre, et conclut une alliance avec Edouard III (1355).

Edouard avait quelque raison de se plaindre de Jean, qui, après avoir laissé entendre qu'il abandonnerait l'Aquitaine, ajournait sans fin le moment de conclure. Lorsqu'on sut que le roi anglais s'était embarqué à la suite de Charles le Mauvais, et n'avait été retenu que par les vents contraires, on traita de nouveau avec le roi de Navarre. La paix de Valognes stipula obéissance, révérence, honneur, envers monseigneur le roi, de la part de Charles, pardon et quittance de tous excès, crimes, délits, méfaits, mesdits, désobéissances, rebellions, de la part de Jean[34] ; mais en prévenant un danger, cette paix ne rendait pas la résistance plus facile. Le roi obligé, dès son avènement, à des actes violents, avait confisqué les biens des marchands étrangers, altéré les monnaies et changé leur valeur jusqu'à dix-huit fois dans une seule année : il avait consumé les subsides que les états de chaque province lui avait accordés ; il n'avait plus, rien à l'expiration de la trêve (1365). La guerre prit tout d'abord un caractère sérieux. Si le roi Jean réussit à contenir Edouard dans le nord, entre Calais et Hesdin, par le refus de combattre et par les communications adroitement coupées, au midi le prince de Galles, avec

une armée divisée en plusieurs corps, traversa le comté d'Armagnac jusqu'aux Pyrénées, revint en pillant jusqu'à Toulouse et mit le feu aux deux villes de Carcassonne et de Narbonne ; en sept semaines, il passa sur cinq cents villes, villages ou cités[35]. Or, ce pays de Carcassonnois, de Narbonnois et de Toulousain, étoit un des gras pays du monde, bonnes gens et simples gens qui ne savoient ce que c'étoit de guerre. Si trouvoient les Anglois et les Gascons le pays plein et dru, les chambres parées de kieutes et de draps, des écrins et des coffres pleins de bons joyaux, Mais rien ne demouroit de bon devant ces pillards : ils emportoient tout, et par espécial Gascons, qui sont moult convoiteux[36].

Une armée française obligea le prince de Galles à la retraite. Une invasion des Écossais rappela Edouard en Angleterre ; car ces montagnards ne se lassaient pas de faire diversion en faveur de la France. Edouard, soutenu par un subside du parlement, et acquéreur des droits du vieux Baliol, arriva jusqu'à Édimbourg mais les provisions lui manquèrent. Sa flotte fut écartée par les vents ; les Écossais qui surveillaient sa détresse, le voyant rebrousser chemin, se mirent à le harceler ; ils massacrèrent les traîneurs, brûlèrent et pillèrent à leur tour, et appelèrent ce désastre de l'Anglais l'*incendie de la Chandeleur* : ce fut désormais leur cri de guerre dans leurs incursions. En France, les états convoqués (13 nov. 1355) à Paris accordèrent au roi trente mille gens d'armes et cinq millions de livres, qui devaient être levés par une gabelle sur le sel et le huitième du produit des ventes. A ces conditions, ils obtinrent la fixation de la monnaie à une valeur raisonnable, et la réforme du droit de pourvoirie. Comme dans plusieurs provinces on résista à la gabelle, et surtout en Normandie, par les suggestions du comte Jean d'Harcourt et du roi de Navarre, Jean le Bon saisit le moment où ces deux ennemis et plusieurs seigneurs étaient réunis à Rouen, à la cour de son fils le dauphin Charles. Il les arrêta lui-même, malgré les prières du dauphin, et quatre furent à l'instant décapités. Le roi de Navarre fut épargné, mais toutes ses terres confisquées et conquises. Philippe de Navarre, son frère et Godefroy d'Harcourt, dont le neveu venait de périr, implorèrent de nouveau le secours des Anglais[37].

Le prince de Galles sortit de Bordeaux avec deux mille hommes d'armes et six mille archers : Si chevauchoient ledit prince et ces seigneurs et leurs gens ordonnément ; et passèrent la rivière de Garonne à Bergerac, et puis outre, en venant en Rouergue, la rivière de Dordogne. Si entrèrent en ce pays de Rouergue et commencèrent à guerroyer fortement, à

rançonner villes et châteaux, ou ardoir, à prendre gens, à trouver pourveances grandes et grosses ; car le pays était lors pourvu et demeuroit tout brisé et exillé derrière eux. Si entrèrent en Auvergne, et passèrent et repassèrent plusieurs fois la rivière d'Allier, ne nul ne leur allait en devant, et prirent leur adresse en Limousin pour venir en ce bon et ci gras pays de Berry, et trouver cette rivière de Loire. Des vivres qu'ils trouvoient faisoient-ils grands superfluités, car ce qui leur demeurait ils ardoient et exilloient[38]. Cette guerre d'extermination fut annoncée au roi de France pendant qu'il assiégeait Breteuil, une des forteresses du roi de Navarre : il se transporta à Chartres, et donna ordre à tous ses nobles et francs-tenanciers de la couronne devenir combattre l'Anglais. Ils accoururent en grand nombre ; car la noblesse avait encore le privilège de combattre et de se faire tuer au premier rang, et quelquefois aussi de perdre les batailles par une impétuosité qui n'était que brave. Les idées chevaleresques, si bien développées par toute la vie du roi Jean de Bohême, demeuraient au cœur de Jean le Bon et de ses nobles. Il venait d'instituer l'ordre de l'Étoile ou de *la Noble Maison*, dont les chevaliers s'engageaient à être déshonorés s'ils se retiraient d'une bataille honteusement. On venait de voir en Bretagne, dans cette guerre privée des Penthièvre et des Montfort, le *combat des trente*, où trente chevaliers bretons, faisant dépendre la beauté de leurs dames de leur adresse militaire, avaient combattu trente chevaliers anglais pour décider qui avait la plus belle amie : la victoire était demeurée aux Bretons. Cette frivolité du courage ne laissait aucune patience dans le cœur. Comment pardonner aux Anglais le ravage de tant de provinces paisibles, mais surtout comment les punir autrement que par un combat, et attendre que la famine ou la maladie en fît lentement justice, ces nobles chevaliers ne le comprenaient pas. Ils forcèrent le prince de Galles à s'éloigner de château de Romorantin, brûlé par lui ; ils lui coupèrent les communications tandis qu'il se dirigeait vers Poitiers, et ne lui laissèrent d'autre ressource que de se soumettre ou de combattre. Le cardinal de Périgord, légat du pape, voulut, en effet, réconcilier les deux armées au nom de l'autorité pontificale : Sauvez mon honneur, dit le prince de Galles, et l'honneur de mon armée, et j'écouterai toutes les conditions raisonnables ; il offrit encore de rendre ses conquêtes, son butin et ses captifs, et de s'engager à sept ans de repos. Le roi de France exigea que le prince de Galles, avec cent de ses chevaliers, se livrât prisonnier de guerre ; il savait bien que l'Anglais n'accepterait pas ; il sentait ses forces plus nombreuses, il croyait tenir en sa main une vengeance incontestable

: les Français repoussèrent les nouveaux efforts du cardinal de Périgord, et lui firent entendre que, s'il ne se retirait, il pourrait lui en mal prendre.

Telle fut la cause qui fit perdre la bataille de Poitiers. Le prince de Galles avait pour lui un terrain plus élevé, couvert de vignes et masqué de haies, où l'on n'arrivait que par un défilé de la largeur de quatre chevaliers. La première division de l'armée française s'y aventura bravement sous la conduite des maréchaux ; mais tout à coup ils furent déconcertés par les flèches, sans voir d'où elles venaient ; le prince de Galles avait placé des archers derrière les haies, d'où ils tiraient à coup sûr ; le passage s'encombra d'hommes et de chevaux. Plusieurs chevaliers arrivèrent à franchir les haies ; mais les autres archers, rangés en forme de herse au-devant des hommes d'armes anglais, les perçaient malgré leurs armures. La division commandée par le dauphin chancela à son tour quand elle aperçut les archers venir à elle, et un corps de six cents Anglais qui franchissaient une hauteur pour la prendre en flanc ; elle se dispersa pour mettre les princes en sûreté ou sauver ses chevaux. Enfui, la troisième division, commandée par k roi, mit pied à terre par un mauvais conseil, croyant pénétrer plus à l'aise dans le sentier ; et l'Anglais Chandos, apercevant Jean le Bon qui s'avançait, Sire, dit-il au prince de Galles, laissez-nous monter à cheval et charger le roi de France : pour celui-là, il ne fuira pas ; et s'il plaît à Dieu et à saint Georges, il sera notre prisonnier. Aussitôt le prince, s'élançant avec ses hommes d'armes, assaillit les Français du haut de ses chevaux ; leur valeur prolongea le combat. Jean, sa hache d'armes à la main, et son fils Philippe à ses côtés, portait adroitement, en tous sens, des coups mortels : Père, lui criait le jeune prince, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche ! Cependant les grands seigneurs tombaient morts ou étaient pris les Anglais, qui se sentaient vainqueurs, criaient au roi : Rendez-vous, ou vous êtes mort ! — A qui me rendrai-je, demanda le roi, où est mon cousin le prince de Galles ? Un chevalier de l'Artois se présenta, qui, banni de France pour un homicide, était forcé de servir l'Angleterre ; il offrit au roi de le conduire au prince de Galles. Jean lui donna son gant droit, et fut emmené au milieu d'une grande presse d'Anglais et de Gascons. Chacun s'efforçoit de dire : Je l'ai pris, je l'ai pris, et ne pouvoit le roi aller en avant ni messire Philippe, son mains-né fils[39].

Les Anglais pouvaient à peine se vanter de cette victoire ; sur les huit mille hommes qui composaient l'armée du prince de Galles, il y avait cinq mille Aquitains. Le prince usa du succès en homme d'esprit ; il

affecta de traiter le roi en suzerain, pour triompher lui-même en vassal vainqueur. Il refusa de s'asseoir à la table où soupaient le roi Jean, son fils Philippe, que depuis ce jour on surnomma *le Hardi*, et les plus illustres personnes ; il les servit lui-même, disant toujours : Qu'il n'étoit mie encore si suffisant qu'il appartint de lui seoir à la table d'un si haut prince, et de si vaillant homme. Ensuite, pour ne pas compromettre sa victoire inespérée, et surtout ce grand avantage de la captivité du roi, qui valait mieux que toutes les conquêtes, il négligea d'attaquer Poitiers, revint à Bordeaux avec ses captifs et son butin, attendant pour agir la volonté de son père, et surtout les troubles où la France allait tomber par l'agitation des partis et l'incertitude du gouvernement.

Le dauphin Charles, revenu de sa fuite de Poitiers, avait pris les titres de fils aîné du roi, et de régent ; convoquant les états de la Langue d'oc à Toulouse, et ceux de la Langue d'oïl à Paris, il avait obtenu des premiers treize mille chevaux et deux mille fantassins ; mais une résistance fâcheuse s'était montrée dans les autres. Les trois ordres, et surtout les communes dirigées par Étienne Marcel, le prévôt des marchands de Paris, avant de rien accorder, réclamèrent la mise en jugement des ministres, la délivrance du roi de Navarre, et la formation d'un conseil de quatre prévôts, de douze chevaliers et de douze bourgeois, chargés d'assister le régent dans son administration. Le dauphin ajourna sa réponse en les congédiant, pour aller visiter à Metz l'empereur Charles IV ; mais le mal toujours présent réclamait une décision prompte et ferme ; les paysans souffraient des extorsions de leurs seigneurs, qui, prisonniers des Anglais, et remis en liberté pour venir amasser leurs rançons, prenaient tout ce que leurs vassaux possédaient, et s'habituaient à dire que Jacques Bonhomme payait quand on le rouait de coups ; ou bien la fin de la guerre laissant un grand nombre de soldats des deux partis sans solde ni discipline, tous les villages et même les monastères étaient assaillis et pillés par ces malheureux. Les états s'assemblèrent donc de nouveau au mois de février. Marcel et l'évêque de Laon, Robert le Coq, réclamèrent une réforme dans l'administration, et le dauphin fit la promesse de ne plus rien détourner de l'argent public, de ne plus vendre aucun office, de réformer les prévarications des chambres du parlement, de rétablir la bonne monnaie d'or et d'argent, de renoncer au droit de pourvoirie, et de rie plus aliéner leu domaines de la couronne Il autorisa enfin les députés à porter des armes pour se défendre contre leurs ennemis[40].

Une trêve de deux ans, conclue entre la France et l'Angleterre (1357), en suspendant la guerre régulière, donnait aux états le loisir de parler de réformes. Le roi Jean, conduit en Angleterre, devait employer cet intervalle à conclure une paix définitive, et son fils Charles n'avait à réprimer par les armes que les bandes indisciplinées du Gallois Griffith ou de l'archiprêtre Arnaud de Cervoles ; car la guerre qui continuait en Bretagne, et où commençait à paraître Duguesclin dans le parti de Charles de Blois, n'intéressait plus que de loin 'autorité royale ; mais ces états, qui prétendaient faire la loi au pouvoir, étaient un ennemi bien plus formidable. Le dauphin osa d'abord leur signifier qu'il voulait dorénavant gouverner lui-même, et qu'il n'avait plus besoin de curateurs ; mais lorsque l'argent lui manqua, et qu'il fallut les convoquer de nouveau, le chef de la noblesse, Jean de Pecquigny, commença par mettre en liberté le roi de Navarre. On vit Charles le Mauvais, l'assassin du connétable, l'allié des Anglais, le traître à la nation, reçu en vainqueur dans Paris, rassembler le peuple à côté de l'abbaye Saint-Germain, prêcher sur ses malheurs et sur ses vertus, sur son dévouement au pays, en proclamant, que les hommes justes et innocents s'étaient attachés à sa cause : or, il donna une liste *de larrons, de meurtriers, de voleurs de grands chemins, de faux-monnoyeurs, de faussaires, d'assassins, de sorciers, d'empoisonneurs* — c'est ainsi qu'il les désignait lui-même —, détenus à Rouen ou à Paris, et dont il demandait la liberté parce qu'ils étaient ses amis. Le dauphin fut obligé de délivrer ces justes et innocents : il rendit à leurs familles les corps de ceux qui avaient été exécutés à Rouen par ordre de son père ; il traita le Navarrois comme un frère, et mangea plusieurs fois avec lui chez l'évêque de Laon ; mais il refusa de lui rendre ses forteresses. Charles le Mauvais sortit de Paris pour recommencer les hostilités : ses amis Robert le Coq, Marcel, et un certain nombre de bourgeois ameutés par eux, se chargeaient de forcer le dauphin à la fuite ou à la soumission.

Quelle que fût la misère de la France, le désordre du gouvernement et les habitudes despotiques du pouvoir royal, des hommes d'honneur n'auraient point osé, en présence de dangers imminents, entreprendre une pareille opposition contre une autorité qui était la première intéressée à ta défense de tous. Marcel est à jamais flétri de son alliance avec le roi assassin de Navarre, et tout le reste de sa vie défend de croire à son amour des libertés publiques, malgré la niaiserie ou la mauvaise foi de ses admirateurs ou de ses partisans. De concert avec Marcel, le Navarrois dévastait les environs de Paris, afin de produire une famine, et d'en

rejeter l'odieux sur le dauphin, qui refusait obstinément la paix. Par le conseil du prévôt, les bourgeois avaient pris le chaperon mi-parti rouge et bleu. Tout à coup on apprend qu'un assassin vient d'être jugé et exécuté par l'ordre du régent ; Marcel et les siens, revêtus de leurs chaperons, courent au palais ; ils massacrent sous les yeux du dauphin les maréchaux de Normandie et de Champagne, le revêtent lui-même du chaperon mi-parti, et l'entraînent à l'hôtel de ville, pour qu'il approuve devant le peuple assemblé ce qui vient de se faire. Le pauvre prince déclare qu'il approuve tout, et fait enterrer sans solennité les deux maréchaux. Le soir, Marcel lui envoya une pièce de drap rouge et une autre de bleu, pour faire des chaperons à toute sa maison.

Le dauphin, sorti de Paris pour aller tenir les états provinciaux de Champagne et de Vermandois, et secondé surtout par la noblesse, qui voulait venger la mort des maréchaux, apprit que le roi de Navarre avait été nommé capitaine général de Paris, et que Marcel avait occupé et réuni à la ville le château du Louvre. Il rassemblait des forces, et arrêtait les vivres qui venaient aux Parisiens par la Seine et la Marne, lorsqu'une insurrection des *Jacques* ensanglanta l'Île-de-France : Car aucunes gens des villes champêtres sans chefs s'assemblèrent, et ne furent mie cent hommes les premiers, et dirent que tous les nobles du royaume de France, chevaliers et écuyers, trahissaient le royaume, et que ce serait grand bien qui tous les détruirait. Et chacun d'eux dit : il dit voir, il dit voir ! Honni soit celui par qui il demeurera que tous les gentils hommes ne soient détruits. Lors se assemblèrent et s'en allèrent, sans autre conseil et sans nulles armures, fors que de bâtons ferrés et de couteaux[41]. On ne peut reproduire tous les détails de leurs 'vengeances, tant l'oppression avait exaspéré ces infortunés. Aussi tout se réunit contre eux, les gentilshommes, le captal de Buch, sujet de l'Angleterre, le comte de Foix, et jusqu'au roi de Navarre. Charles le Mauvais fit pendre leur chef Guillaume Caillet, qui lui demandait alliance, et en extermina trois mille dans le Beauvaisis. Cette action le rendait suspect aux bourgeois de Paris ; il hésita ensuite à combattre le dauphin : on cria à la trahison, on lui ôta le titre de capitaine général ; il sortit de je ville en faisant massacrer le plus qu'il put de bourgeois par ses soldats anglais. Il se posta à Saint-Denis. Là, il fut sollicité des deux côtés : par le dauphin qui promettait de pardonner aux Parisiens si on lui livrait six hommes entre autres le prévôt ; de l'autre, par Marcel, qui se voyait perdu si le Navarrais consentait. Le peuple de Paris haïssait maintenant le roi de Navarre ; il lui reprochait le ravage des campagnes, les brigandages de ses soldats ;

et comme Marcel essayait toujours d'opérer un rapprochement, on le soupçonnait de trahison, on lui reprochait une embuscade où les bourgeois étaient tombés près de Boulogne. Malgré ces dispositions bien connues, Marcel avait promis au Navarrois de lui faire rendre le titre de capitaine général ; il de va l'aussi lui livrer la porte Saint-Denis et la Bastille qui était au-dessus : et daims la nuit du 31 juillet (1358), il essaya de changer les gardes de cette porte ; mais l'échevin Maillard, qui s'était mis du complot pour tout savoir, avait averti de la trahison Pepin des Essarts et Jean de Charny, amis du dauphin. Ils se trouvèrent à la porte Saint-Denis, avec une suite nombreuse, au moment où Marcel y arrivait. Aux cris répétés : A mort ! à mort ! tuez le prévôt et ses alliés, car ils sont traîtres ! Marcel resta interdit ; il reçut le premier coup de Jean de Charny, et puis fut féru de maître Pierre de Fouace et autres qui ne le laissèrent jusques à tant que il fût occis, et six de ceux qui estoient de sa suite, et plusieurs autres traîtres furent pris et envoyés en prison[42].

Le dauphin rentra dans Paris à la satisfaction du plus grand nombre. Comme il passait par une rue. un garnement traitre, outrecuidé par trop grand présomption, va dire si haut qu'il le put ouïr : Par Dieu ! sire, si j'en fus cru, vous n'y fussiez ja entré. — Et comme le comte de Tancarville voulut aller tuer le vilain, le prince le retint, et lui répondit en souriant : On ne vous en croira pas, beau sire[43]. Du reste, ce n'était qu'une ville reconquise, et la guerre qui s'agitait tout à l'entour arrêtait indéfiniment la réparation du mal. Ainsi, pour venger la mort de Marcel, commencèrent le roi de Navarre et ses gens, qu'on appeloit Navarrois, à guerroyer fortement et durement le royaume de France, et, par espécial, la noble cité de Paris... Si multiplièrent tellement ces Navarrois, qu'ils prirent la forte ville et le châtel de Creel, par quoi ils étaient maitre, de la rivière de l'Oise, et le fort châtel de la Harelle, à trois lieues d'Amiens. De la ville de Creel sur l'Oise était souverain capitaine un chevalier navarrois qui s'appeloit messire Foudrigais. Cil donnait les sauf-conduits à toutes gens qui voulaient aller de Paris à Noyon, ou de Compiègne à Soissons et à Laon, et ainsi sur les marches voisines et lui valurent bien les sauf-conduits cent mille francs. Au château de Harelle, se tenait messire Jean de Pecquigny, un chevalier de Picardie et bon Navarrois, et contraignaient ses gens durement ceux de Mont-Didier, d'Amiens, d'Arras et de Péronne, et tout le pays de Picardie selon la rivière de Somme. Dedans le châtel de Monconseil avait environ trois cents combattants. Ceux-ci couraient tous les jours sans faute et pillaient tout

le pays environ Noyon ; et s'étaient rachetées à ces capitaines toutes les grosses villes non fermées environ Noyon, à payer une quantité de florins toutes semaines, et autant bien les abbayes ; autrement ils eussent tout ars et détruit ; car ils étoient trop crueux sur leurs ennemis. Par telles manières de gens demeuroient les terres vagues, car nul ne les osoit labourer ne ouvrer, dont depuis un très cher temps en naquit au royaume de France[44]. Tout le nord fut *gâté pillé, robé*, sans que le dauphin y portât remède, à l'exception de quelques villes qui se délivrèrent elles-mêmes. Le centre, le midi, avaient leurs compagnies d'aventuriers, sinon les Navarrois ; et lorsque Charles le Mauvais eut enfin signé une paix, la guerre recommença avec l'Angleterre. Jean le Bon, pour obtenir la liberté, et porter seul le nom de roi de France, avait d'abord cédé au roi anglais (1359), en toute propriété, la Normandie, l'Anjou, le Mairie, toute l'ancienne Aquitaine, le Ponthieu, Montreuil et Calais ; mais le dauphin et les états refusant de ratifier ce traité, Édouard reprit les armes ; il débarqua à Calais avec une armée nombreuse et bien pourvue. Vous devez savoir que les seigneurs d'Angleterre et les riches hommes menoient sur leurs chars, tentes, pavillons, moulins, fours pour cuire, et forges pour forger fers de chevaux, et toutes autres choses nécessaires ; et pour tout ce étoffer, ils menoient bien huit mille chars tout attelés chacun de quatre roucins bons et forts qu'ils avoient mis hors d'Angleterre. Et avoient encore sur ces chars plusieurs nacelles et batelets faits et ordonnés si subtivement de cuir boullu, que c'étoit merveilles à regarder ; et si pouvoient bien trois hommes dedans pour aider à nager parmi un étang ou un vivier, tant grand qu'il fût, et pêcher à leur volonté. De quoi ils eurent grand'aise tout le temps et tout le carême, voire les seigneurs et les gens d'état ; mais les communes se passoient de ce qu'ils trouvoient. Et avec ce, le roi avait bien pour lui trente fauconniers à cheval chargés d'oiseaux et bien soixante couples de forts chiens, et autant de lévriers, dont il alloit chacun jour ou en chasse ou en rivière, ainsi qu'il lui plaisoit ; et si y avoit plusieurs ses seigneurs et des riches hommes qui avoient leurs chiens et leurs oiseaux aussi bien comme le roi. Et étoit toujours leur ost parti en trois parties, et chevauchoit chacun ost par soi[45]. Cet attirail de faste et d'aisance se promena pendant six mois de Calais à Chartres, au milieu des provinces dévastées du roi captif, comme une insulte et un surcroît à leur malheur. Les pluies continuelles n'arrêtèrent point Édouard qu'il ne fut arrivé devant Reims ; et quand il eut aperçu les apprêts d'une longue résistance, il renonça au siège, courut toute la Champagne, et commença de ravager la Bourgogne. Le duc bourguignon acheta une trêve de trois ans, et la

restitution de sa ville de Flavigny, moyennant la somme de 200.000 deniers d'or au mouton. Il obtint le droit de rester neutre, mais promit de reconnaître Édouard pour roi de France, si l'accord de la plus grande partie des pairs du royaume en décidait ainsi[46]. Edouard retourna ensuite vers Paris, espérant d'attirer à une bataille le dauphin, qui ne se montrait nulle part. Les Français, attaqués chez eux, tentaient alors une diversion sur l'Angleterre, et faisaient piller Wenchelsey par une flotte[47] ; mais en France, le dauphin, opiniâtre dans une inaction que lui seul comprenait, laissait Edouard s'avancer jusqu'à Bourg-la-Reine, et bientôt s'éloigner faute de vivres. Ses charriots, ses nacelles, ses chiens de chasse, toutes ces décorations d'une puissance riche, ne donnaient pas du pain aux Anglais ; leur nombre, augmenté d'aventuriers de plusieurs nations, redoublait l'activité de la famine. Comme ils suivaient la route de Bretagne, Edouard fut rencontré par le chancelier de France, qui lui fit des propositions modérées ; il les refusa. Comme il avançait toujours avec plus de hâte, sa précipitation, fatiguant les siens, les mit en désordre ; ils laissaient sur la route des cadavres d'hommes et de chevaux, de même que dans une fuite honteuse, aux environs de Chartres, un orage les battit d'un vent violent et d'une grêle énorme ; le bruit et l'éclat du tonnerre, et les gémissements de ceux qui mouraient de faim ; touchèrent le cœur d'Edouard ; il descendit de cheval, et, tendant les bras vers la cathédrale de Chartres il fit vœu à Dieu et à la Sainte Vierge de ne plus s'opposer à une paix qui sauverait son honneur[48]. Ce fut la *paix de Brétigny* (1360).

Édouard III devait renoncer à la couronne de France ; Jean devait céder à Édouard, en toute propriété, l'ancienne Aquitaine, y compris le Poitou, les comtés de Ponthieu et de Guines et la vicomté de Montreuil ; la rançon du roi fut fixée à 3.000.000 d'écus d'or, dont 600.000 seraient payés avant sa délivrance, et le reste par 400.000 chaque année sous la garantie d'otages nobles ou bourgeois. La France n'aurait pu rien payer, si le duc de Milan, Galéas, en demandant pour Jean Galéas, son fils, la sœur du dauphin, n'avait offert les 600.000 écus. Jean, amené à Calais, y signa plusieurs actes déshonorants ; il signifia aux bourgeois de La Rochelle qu'il fallait se soumettre au roi anglais, ordonnant au sénéchal de Saintonge d'y contraindre *rudement tous contredisants, désobéissants et rebelles* ; il signifia au comte d'Armagnac, son vassal, qu'il fallait transporter son hommage au roi anglais ; il promit de livrer le comté de Montfort à Jean de Montfort, allié de l'Angleterre et de rendre les terres des bannis, et de *ceux qui avaient tenu le parti d'Angleterre*[49]. Il remit

pour otages, entre autres nobles, son frère le duc d'Orléans, ses deux fils, les ducs d'Anjou et de Berri, quatre bourgeois de Paris, et deux bourgeois des dix-huit premières villes du royaume. La conclusion se fit dans l'église de Saint-Jean à Calais. Édouard s'engagea à observer le traité, si le roi de France l'observait de son côté, Jean prit le même engagement ; mais la renonciation de Jean à la suzeraineté de l'Aquitaine, et celle d'Édouard à la couronne de France, étant subordonnée à l'accomplissement des autres articles, fut successivement ajournée, et ne fut jamais jurée[50].

Il s'agissait maintenant de réparer tous les désastres de la France et du pouvoir royal, de rendre la tranquillité aux campagnes et aux villes, et de relever cette suzeraineté, par laquelle les rois Français, depuis Philippe-Auguste, avaient fait une fortune si habile. Le roi Jean, sorti de captivité, laissait voir de bonnes intentions. Il renonçait au droit de pourvoirie, faisait rentrer les juifs, et révoquait tous les domaines aliénés : il déclarait la Champagne réunie au domaine royal, et, le duc de Bourgogne, Philippe de Rouvre, étant mort sans enfants, il acquit également la Bourgogne (1361). Il s'efforçait en même temps de purger la France de ces compagnies d'aventuriers qui avaient joint leurs ravages à la guerre civile et étrangère, et qu'avait augmentées le licenciement de l'armée anglaise : la *grande compagnie* dans le Lyonnais, les *tard-venus* en Champagne, la compagnie de la comtesse d'Harcourt en Provence, la compagnie des Gascons et celle des Bretons autour de Paris, semblaient protégées encore par Édouard ; le faible Jean n'osant pas les combattre, demandait contre eux protection au roi anglais, dont les menaces ne furent pas écoutées. Jacques de Bourbon, comte de La Marche, périt en les combattant près de Brignais (1361), et les offres du marquis de Montferrat purent seules entraîner sur l'Italie la plus grande partie de ces brigands. Cependant l'affection et la reconnaissance de Jean pour son quatrième fils Philippe le Hardi, le compagnon de ses dangers à Poitiers, lui fit encore aliéner le duché de Bourgogne ; de vains projets de croisade, où il essaya d'entraîner les autres rois de l'Europe, le détournèrent du gouvernement et lorsque le duc d'Anjou, son fils, eut violé sa parole, et quitté sa prison, il repassa lui-même en Angleterre pour se constituer otage de la paix de Brétigny. Sa mort, en 1364, laissa le trône de France à Charles V.

Ce prince, surpris à dix-neuf ans par les difficultés d'une régence dangereuse, avait trop souvent, en présence de Marcel ou du roi de

Navarre, laissé paraître la même timidité qu'à Poitiers en présence du prince de Galles. Peu à peu il s'était habitué aux affaires. Devenu roi, il montra une véritable habileté, et ce titre de *sage* (*sapiens*), que lui donnèrent ses contemporains pour ses connaissances en astrologie, a été confirmé au sérieux par la postérité pour sa politique et son administration. Il eut été imprudent d'attaquer de front la puissance victorieuse des Anglais : ce fut l'art et la gloire de Charles de les combattre indirectement dans leurs alliés et de ne marcher à eux qu'à coup sûr, quand ils se trouvèrent seuls, repoussés par les populations françaises, et commandés par des chefs affaiblis. C'est ainsi qu'il mit fin à la guerre de Bretagne, el qu'il attaqua le roi de Navarre et le Castillan Pierre le Cruel, avant de conquérir l'Aquitaine.

L'instrument de la politique de Charles V fut un chevalier breton, Bertrand Duguesclin, en qui la Bretagne a voulu reconnaître cet aigle annoncé par Merlin, qui devait s'élancer de l'Armorique au delà des Pyrénées, en traînant après lui une armée d'étourneaux. Sa mère l'avait entrevu, avant sa naissance, sous la forme d'une pierre brute, plus précieuse au lapidaire que les diamants et les perles. Dès son enfance, il fut célèbre par sa laideur, par son caractère farouche et par ses colères belliqueuses. Il avait toujours un bâton à la main, menaçant ses frères, leur signifiant qu'il était leur aîné, réclamant la première place, ou frappant les maîtres qui, malgré lui, voulaient lui apprendre à lire. Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde, disait sa mère ; il est toujours blessé, le visage rompu, toujours battant ou battu son : père et moi, nous le voudrions voir sous terre. Devenu plus grand, il s'échappa de la maison paternelle, où les hasards chevaleresques lui étaient interdits : dans un tournoi, il désarçonna l'un après l'autre quinze chevaliers, et ne fut reconnu qu'après un coup de lance qui fit sauter la visière. Dès l'an 1351, il avait paru dans le parti de Charles de Blois ; envoyé en ambassade auprès d'Édouard III, comme celui-ci demandait si la trêve serait bien observée : Sire, lui répondit-il, nous l'observerons comme vous l'observerez ; si vous la rompez, nous la romprons. De grands coups donnés ou reçus, tous les dangers bizarres d'un chef de partisans, tour à tour pris et prenant le chef ennemi, voilà ce qui le rendit, dès le commencement, si redoutable aux Anglais. Son cri *Notre-Dame-Guesclin* fut leur terreur. Un jour il fit demander au duc de Lancastre la permission d'entrer dans Rennes assiégée ; le duc répondit : J'aimerais mieux qu'il y entrât cinq cents gens d'armes que le seul Duguesclin. Il passa plus tard au service du roi Jean. Il commandait cent hommes

d'armes au siège d'Essé en Poitou. Au moment de l'escalade, une poutre manque sous lui ; il tombe dans la cour du château, et se casse la jambe : cinq Anglais s'approchent pour l'achever mais lui, la tête haute et la bouche. écumante, se redresse sur l'autre jambe, s'appuie contre le mur, frappe de sa hache rapide les cinq Anglais, en blesse un à mort, deux autres dangereusement, et, secondé par un chevalier breton, fait fuir les deux qui luttent encore. Il combattit ensuite le roi de Navarre, et lorsque la nouvelle arriva d'Angleterre que le roi Jean se mourait, Boucicaut et Duguesclin avaient été envoyés en Normandie pour surprendre et déposséder Charles le Mauvais.

Mantes ayant été prise, Meulan le fut à son tour, la veille de la mort de Jean. Duguesclin, au moment où la France avait un nouveau roi, conçut la pensée d'étrenner sa couronne. Le captal de Buch, Jean de Grailly, arrivait à Cherbourg, envoyé par le roi de Navarre ; il rassembla de grandes forces à Évreux et essaya de se faire route vers Reims pour troubler le couronnement de Charles V ; mais Duguesclin avait résolu de donner le captal au roi, pour étrenne de sa noble royauté. Il l'atteignit à Cocherel ; et tandis que chacun faisait ses dispositions et préparait tous ses mouvements, il mit à part trente cavaliers, les plus braves de sa troupe, montés sur les trente meilleurs chevaux et les chargea d'enlever le captal. Les Navarrois engagèrent la bataille au cri de leur chef : *En avant saint Georges !* Les Français reçurent vigoureusement le choc en crient : *Notre-Dame-Guesclin !* Les forées se balançaient, quand les trente cavaliers, s'élançant sur le captal, l'enlevèrent au galop et disparurent. L'opiniâtre résistance des Navarrois ne servit qu'à les faire exterminer en grand nombre avec tous leurs chefs, et la nouvelle de la victoire portée à Reims augmenta la joie et les fêtes du couronnement. Si en acquit messire Bertran Duguesclin grand'grâce et grand'renommée de toutes manières de gens au royaume de France ; et fut son nom moult élevé[51]. Le roi le dirigea aussitôt vers la Bretagne, où la trêve rompue remettait les armes aux mains des deux compétiteurs, et permettait aux deux rois Charles et Édouard de prendre parti chacun pour son allié. Duguesclin arrivant avec mille lances au secours de Charles de Blois, vit arriver l'anglais Chandos avec deux cents lances deux cents archers, au secours du nouveau Jean de Montfort. On se rencontra près d'Auray. Duguesclin eut en face Robert de Knolles ; les deux prétendants étaient opposés l'un à l'autre ; chaque armée était partagée en trois batailles et une arrière-garde ; et on remarqua dès les premiers mouvements qu'un chien qui suivait toujours Charles de Blois, devenu infidèle par pressentiment,

passait du côté de Montfort. En effet, Duguesclin, violemment attaqué, fut renversé et pris. Charles de Blois, qui avait cru tuer Montfort en frappant un chevalier revêtu des armes de son rival, ne put retenir sa bannière et tomba lui-même blessé mortellement. Presque tous les nobles et chevaliers de son armée furent pris ou tués. Les barons anglais et bretons, réunis autour de Montfort ; l'invitèrent a faire bonne chère pour avoir conquis enfin l'héritage de la Bretagne ; ils ne savaient pas que le roi de France n'y perdrait rien. Charles V, plus habile que tous les autres, jugea l'occasion venue de mettre fin à cette guerre, qui était un point d'appui pour l'Anglais, et en satisfaisant le vainqueur, de s'en faire un vassal. Il conclut donc le traité de Guérande (1365), reconnut Montfort pour duc de Bretagne, sous le nom de Jean IV, et vit ce prince, dont le père avait fait hommage à l'Angleterre, s'agenouiller devant lui, et, les mains dans les siennes, lui rendre le même hommage que ses prédécesseurs. Il venait de traiter avec le roi de Navarre, et par la promesse vaine de céder à Charles le Mauvais le comté de Montpellier, il lui enlevait pour toujours les seigneuries de Meulan, de Mantes et de Longueville ; il le faisait renoncer à ses prétentions sur le duché de Bourgogne, qu'il confirmait à son frère Philippe le Hardi, et pour remettre les provinces aux mains de sa famille, il donnait la Touraine à son autre frère Louis, duc d'Anjou[52].

Il restait à opérer une autre pacification : cette guerre sans chevalerie ni sans règle, que promenaient par toute la France les grandes compagnies, surprenait et ravageait sans résistance les forteresses, les villages, les maisons de campagne. *Ces fils de Bélial, ces guerroyeurs de nations diverses, qui n'avaient pat de nom*, inspiraient tant de terreur, que nul n'osait porter la main sur eux pour les punir, même quand ils étaient dispersés. Charles V chercha quelque aventure à leur offrir, quelque bonne espérance de butin ; et comme il venait de traiter avec Henri de Transtamare, prince castillan[53], il destina les compagnies à la guerre contre Pierre le Cruel. Nul chef n'était plus capable de les y conduire que ce Duguesclin, qui avait toute l'audace d'un chef de bandes, qui allait en avant sans regarder, et combattait sans souci de son corps ni de sa liberté. Il le racheta pour 100.000 francs des mains de Chandos ; et Duguesclin, chargé de rassembler les compagnies, se mit à leur dire : Mes amis, nous avons assez fait, vous et moi, pour damner nos âmes, et vous pouvez même vous vanter d'avoir fait pis que moi : faisons honneur à Dieu, et le diable laissons. Le chef ne valait guère mieux que les soldats, si l'on en juge par la dérision avec laquelle il tira de l'argent du pape ; mais il n'en

était que plus capable de leur commander. Son entrée en Espagne, favorisée par le roi de Navarre, mettait les Pyrénées entre les compagnies et la France : les brillantes récompenses dont Henri de Transtamare, après une victoire facile, paya leurs commandants, les trésors de Pierre le Cruel livrés en grande partie à leur discrétion, ne purent cependant les décider à tourner leurs armes contre le roi de Grenade. Duguesclin avait accepté volontiers le titre de comte de Transtamare, et la dignité de connétable de Castille. Il demeurait près de son nouveau maître avec quinze cents cuirassiers, pour soutenir son œuvre. Les autres aventuriers se firent donner leur congé, et reprirent le chemin de la France. Heureusement une nouvelle guerre les ramena en Castille, dans le parti contraire. Pierre le Cruel vint demander l'assistance du prince de Galles : il fut accueilli comme un roi ; les seigneurs gascons lui promirent leur secours ; le roi de Navarre promit le passage ; les grandes compagnies offrirent leur service contre le prince dont elles avaient ravit l'argent[54]. Tous se mirent en mouvement vers l'Espagne. Charles V, profitant de leur départ pour réunir des états généraux, réforma les abus de la perception des aides ; il régla l'armement des forts qui pourraient un jour être menacés par d'autres compagnies, et il encouragea les efforts des bourgeois et des paysans qui avaient organisé des rondes contre les brigands pour la sûreté des chemins[55].

Nous retrouverons ailleurs les détails de cette guerre d'Espagne, la bataille de Navarrette, où Duguesclin demeura captif aux mains du prince de Galles, les défaites nouvelles de Pierre le Cruel, et le triomphe de maison de Transtamare (v. ch. XXVIII). Ce dernier résultat n'était pas encore accompli, que déjà Chartes V s'efforçait d'en tirer parti contre le prince anglais ; car depuis quelque temps une occasion bien favorable de rupture s'était présentée. On se trompe véritablement ; lorsqu'on appelle rivalité de la France et de l'Angleterre ces longues guerres qui avaient commence au conquérant Guillaume, et qui ne finirent qu'au temps de Charles VII. Il vaudrait mieux y reconnaitre la lutte du roi de France contre ses grands vassaux dont le roi anglais faisait partie, et la rivalité des provinces franciques du nord de la France contre les provinces romaines du midi, dont quelques-unes avaient accepté le roi anglais pour suzerain. Ce qui le prouve c'est que les Anglais ne se sont jamais hasardés au combat avec leurs seules forces et sans le secours de quelque province de France, c'est que, dans les armées d'Edouard III et de son fils, les Anglais ne formaient souvent que le moindre nombre ; c'est, enfin, que le jour où les seigneurs aquitains consentirent à s'unir au roi de

France, ce jour-là commença avec une facilité inespérée la ruine des rois d'Angleterre. Tandis que le prince de Galles s'en allait ait delà des Pyrénées, les seigneurs de l'Aquitaine se mirent à se plaindre d'avoir été abandonnés à la propriété souveraine de l'Anglais ; ce n'était pas sans doute par dévouement au roi, ni par amour de la nationalité française, deux sentiments qu'on ne pouvait avoir en ce temps-là surtout de l'autre côté de la Loire et sur la Garonne. Une seule chose avait soulevé leur mécontentement, le gouvernement du prince de Galles, qui exigeait des subsides, des gabelles ; des fouates, inconnus avant la paix de Brétigny. Le comte d'Armagnac protesta le premier, et, pour échapper à l'oppression présente, il préféra le roi de France au prince anglais ; il prit froidement le ton et le langage du droit ; il déclara qu'il était toujours arrière-vassal du roi de France, qu'un roi n'avait, pas le droit de renoncer à ses sujets, et, par cette renonciation, de leur ravir le recours à sa justice. Charles V traita d'abord secrètement avec Henri de Transtamare, qui promit d'armer une flotte égale à celle de France, et s'il prenait le roi anglais ou son fils, de se livrer à son allié. Il traita de nouveau avec le roi d'Écosse, et convint avec le comte d'Armagnac de recevoir son appel et de ne pas faire les renonciations[56]. Il fit examiner ensuite la paix, de Brétigny dans tous ses articles : et là disoient bien les prélats et les barons de France, que le roi d'Angleterre ni le prince de Galles ne l'avoient en rien tenue ni accomplie, mais pris avaient forts châteaux et villes, et séjourné et demeuré audit royaume à grand dommage, rançonné et pillé le peuple, st pourquoi le payement de la rédemption du roi était encore en partie à payer[57]. Cette dernière accusation s'appliquait au moins aux grandes compagnies, qui, licenciées par le prince de Galles après le retour d'Espagne, avaient parcouru la Champagne, l'archevêché de Reims, les évêchés de Soissons et de Noyon, en se donnant pour Les alliés de l'Angleterre. Le roi informait encore des dispositions de chaque province ; après s'être assuré de la fidélité du midi, il tâtoit bellement et secrètement ceux d'Abbeville et de Ponthieu, quels il les trouveroit, et s'ils demeuroient Anglois ou François. Ceux d'Abbeville ne désiroient autre chose que d'être François, tant haïoient-ils les Anglois. Ainsi acquéroit le roi de France amis de tous lez (côtés), car autrement il n'eût osé faire ce qu'il fit.

D'autre part le prince de Galles dépérissait son corps se consumait lentement par la maladie, tandis que sa gloire était ternie de son alliance avec Pierre te Cruel, et de la mauvaise fortune de ce dernier. Une adroite imputation de crainte l'avait porté à remettre Duguesclin en liberté :

Monseigneur, lui avait dit un jour messire Bertran, on dit parmi le royaume de France et ailleurs que vous me doutez tant et ressoigriez, que vous ne m'osez mettre hors de votre prison. Le prince, piqué de ce mot, lui laisse le droit de fixer lui-même sa rançon, et fut encore plus étonné quand Duguesclin l'eût fixée à 100.000 florins : Monseigneur, lui dit le prisonnier, ne vous étonnez pas ; il n'y a pas de bonne femme dans mon pays qui ne se cotise pour ma rançon, et *d'ailleurs tel qui ne s'y attend pas payera pour moi*. La princesse de Galles donna tout d'abord 20.000 florins. Duguesclin parti ensuite pour aller compléter la somme, la distribua sur sa route à tous les malheureux ruinés par la guerre avec une générosité non moins aventureuse que sa bravoure. Il revenait à Bordeaux les mains vides, lorsqu'un messager du roi de France paya pour lui. Cette délivrance avait achevé de ruiner Pierre le Cruel, et en affermissant Henri de Transtamare, elle assurait un allié puissant à la France (v. ch. XXVIII). Charles V se décida donc ; il cita le prince de Galles à sa cour pour y être jugé sur l'appel des seigneurs gascons, et lui fit signifier cet ordre par un clerc en droit bien *enlangagé* et un chevalier de Beauce. Le prince, un moment déconcerté, répondit qu'il viendrait à la cour du roi de France *le bassinet en tête et soixante mille hommes en sa compagnie*. Cette menace, qu'il ne put jamais tenir, annonçait la guerre (1369).

Après avoir bien préparé l'attaque sur tous les points, et consulté les états de Langue d'oïl, Charles V envoya un valet de sa cuisine pour défier Edouard III à Londres ; en même temps il fit prononcer par la cour des pairs la confiscation de toutes les terres possédées en France par les Anglais. Que nous veut ce praticien avec ses procédures ? demande le duc de Lancastre. — Vous faire payer les dépens, répondit le roi. En effet, le Ponthieu fut enlevé rapidement, et déjà une escadre française s'approchait de Portsmouth. Edouard ordonna des armements considérables ; il confisqua les biens des moines français établie en Angleterre[58], et envoya le duc de Lancastre à Calais. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, avait ordre de lui tenir tête, mais non de le combattre. Malgré son impatience belliqueuse, Philippe le Hardi passa la campagne à cerner l'ennemi, demandant par des messages multipliés le droit de livrer batailler et ne l'obtenant pas. Lorsqu'il se retira au commencement de l'hiver avec le sobriquet de *Philippe Tourne-t'en*, il avait sauvé l'Artois et la Picardie, et ruiné sans coup férir une armée anglaise. Au midi, le duc d'Anjou attaquait la Guyenne par le Languedoc, le duc de Berri par le Poitou ; ils vainquirent dans le Limousin, dans le Quercy et le

Rouergue, et tuèrent Chandos, le plus modéré des Anglais. Or, furent trop durement dolents et déconfortés ces barons et ces chevaliers de Poitou, quand ils virent là leur sénéchal, monseigneur Jean Chandos, gésir en tel état, et qu'il ne pouvait parler si commencèrent à regretter et à dolorer moult amèrement, en disant : Gentil chevalier, fleur de tout honneur, messire Jean Chandos, à mal fut le glaive forgé dont vous êtes navré et mis en péril de mort. Là pleuroient moult tendrement ceux qui là étoient ; là tordoient les mains et tiroient leurs cheveux, et jetoient grands cris et grands plaints, par espécial les chevaliers et les écuyers de son hostel[59]. Le prince de Galles en fut aussi courroucé, mais sa colère n'eut plus de borne quand il apprit que le duc de Berri venait de prendre Limoges. Il partit donc de Bordeaux en jurant par rame de don père qu'il punirait cette ville ingrate. Il employa un mois il saper les murailles, et lorsqu'une large brèche lui eut livré les habitants ans défense, *il sembla que l'âme cruelle de Pierre de Castille eût passé dans le sein du héros anglais*[60]. Veci le prince, le duc de Lancastre, le comte de Cantebruge, le comte de Pennebroch et leurs gens qui entrèrent dedans, et pillards à pied qui étoient tous appareillés de mal faire et de courir la ville, et de occire hommes et à femmes et enfants, et ainsi leur étoit-il commandé. Là eut grand pitié ; car hommes et femmes et enfants se jetaient à genoux devant le prince et criaient : Merci, gentil sire. Mais il étoit si enflammé d'ardeur, que point n'y entendait, et nul ni nulle n'était ouïe ; mais tous mis à l'épée, quant que on trouvait et encontroit. Ni je ne sais comment ils n'avoient pitié des povres gens, qui n'étoient mie taillées de faire trahison... Il n'est si dur à cœur que s'il fût adonc en la cité de Limoges, et il lui souvint de Dieu, qui n'en pleurât tendrement du grand meschef qui y était ; car plus de trois mille personnes, hommes et femmes et enfants, y furent délivrés et décollés cette journée : Dieu en ait les âmes, car ils furent bien martyr ! ..... Fut là cité de Limoges courue, pillée, robée isole déport et toute arse, et mise à destruction ; et puis s'en partirent les Anglois, qui emmenèrent leurs conquêts et leurs prisonniers, et se retrairent vers Cognac, où madame la princesse était, et donna congé le prince à tous ses gens d'armes, et ne fit pour cette saison plus avant ; car il ne se sentoit mie bien haitié (sain, bien portant), et tous les jours aggravoit ; dont ses frères et ses gens étaient tous ébahis[61].

Pour se venger dignement de ces ravages, Charles V appela Duguesclin. Celui-ci, depuis qu'il avait vaincu Pierre le Cruel, s'était montré toujours terrible dans quelques combats en Aquitaine. Par l'avis et conseil des nobles et prélats, et la commune voix de tout le royaume, qui bien y aida,

Duguesclin fut nommé connétable de France. Il s'en voulait défendre, disant qu'il était un *povre chevalier et petit bachelier* : Messire Bertran, lui répondit le roi, ne vous excusez point ; car je n'ai frère, cousin ni neveu ni comte, ni baron en mon royaume, qui ne obéisse à vous ; et si nul en étoit au contraire, il me courrouceroit tellement qu'il s'en apercevroit : si prenez l'office lieraient et je vous en prie[62]. Le Breton sans peur avait maintenant à sa disposition toute la puissance utilitaire de France ; il avait pour second le fils d'un proscrit, Olivier Clisson, à qui les bienfaits de Charles V faisaient oublier la mort violente de son père, Clisson, qu'on a surnommé *le Boucher*, et qui, une fois, après une capitulation exécuta un à un de sa longue épée tous les Anglais qui s'étaient rendus. Le roi les envoya, non plus contre le prince de Galles, car le malheureux, fatigué de la vie sous une langueur incurable, laissa l'Aquitaine pour aller attendre la mort en Angleterre, mais contre Robert Knolles, ce hardi aventurier qui avait vaincu à Auray, et qui, débarque Calais tout récemment, avait parcouru le nord et l'est, provoquant les garnisons des villes, et ravageant les villages, sans pouvoir obtenir une bataille sur tout ce chemin. Il avait entouré Paris de l'incendie des campagnes, sans que personne sortit à sa rencontre. Duguesclin le suivit vers le Maine et l'Anjou, mit l'insubordination dans son armée, et la dispersa. Le danger éloigné, Charles V, épiant de son palais de Saint-Paul toutes les intrigues de ses ennemis, les déconcertait par une habile politique. Déjà il avait marié son frère, le duc de Bourgogne avec l'héritière de la Flandre ; il empêcha une alliance entre l'Angleterre et le roi de Navarre. David Bruce venait d'être remplacé par son neveu Robert Stuart ; Charles V traita avec le nouveau prince, lui imposant ses haines et ses amitiés ses guerres et ses trêves[63]. Il entretenait la bonne volonté des Bretons, que la faveur de Duguesclin et de Clisson, leurs compatriotes, avait tournés vers la France, et qui commençaient à dire à leur duc : Chier sire, sitôt que nous pourrons apercevoir que vous vous ferez partie pour le roi d'Angleterre nous vous relinquerons et mettrons hors de Bretagne. Il pouvait donc s'inquiéter peu de l'alliance de Montfort avec l'Angleterre, et du double mariage du duc de Lancastre et du comte de Cambridge, tous deux fils d'Edouard, avec les deux filles de Pierre le Cruel (1).

Les événements prouvèrent que Charles V avait bien fait. Parmi tous les succès que l'habileté de ce prince avait ainsi prépares, on admira dans le temps même la guerre de La Rochelle (1372). L'amiral de Castille, Ambroise Boccanegra, ferma le port de cette ville a la flotte dit comte de

Pembrock, la prit tout entière, et la conduisit captive en Galice ; les préparatifs du duc d'Anjou et les efforts de Duguesclin continuèrent sur terre cette première victoire ; le captal de Buck pris une seconde fois, fut condamné à une captivité perpétuelle. Poitiers, repris par le connétable, entraina la conquête entière du Poitou, et le château de La Rochelle, gardé par quelques centaines d'Anglais, fut occupé par une ruse sans coup férir. Edouard III n'avait eu que le temps de songer à délivrer la ville de Thouars ; il venait lui-même pour faire lever le siège, quand il apprit qu'il était trop tard ; il retourna chez lui en murmurant : Jamais, disait-il, on n'a vu en France un roi qui combatte si peu, et qui donne tant à raire. Il dut le mieux comprendre encore lorsqu'il vit arriver le duc de Bretagne, qui, attaqué par le connétable, et se défiant de ses sujets, sollicitait une puissante diversion (1373). Les Bretons étaient, en effet, très-fort enracinés en l'amour du roi de France et du connétable qui étoit leur voisin[64]. Le connétable, qui avait la commission du roi de France de prendre et de saisir tout le pays de Bretagne y entra efforcément à plus de quatre mille armures de fer, et tous à cheval, et ne prit mie le chemin de Nantes premièrement, mais celui de la bonne cité de Rennes et de la Bretagne bretonnante, pour tant qu'ils étoient et ont toudis été plus favorables au duc de Bretagne, que les François appelaient comte de Montfort, que la douce Bretagne. Quand les bourgeois sentirent venant sur eux le connétable et les François si efforcément, si n'eurent mie conseil d'eux clorre, mais se ouvrirent et les recueillirent doucement, et se mirent tantôt en l'obéissance du roi de France. Ledit connétable en prit les fois et elles serments qu'ils se tiendroient estables, et s'en vint jusqu'à la bonne ville de Dinant. Cils de Dinant firent autel, et puis chevauchèrent jusqu'à la cité de Vannes, qui se ouvrit tantôt, et se mit en l'ordonnance du connétable, et puis se rafraîchirent les François et les Bretons quatre jours[65]. D'autres succès suivirent. Clisson se distingua plus d'une fois par sa brutale cruauté et attira rhème sur les Français quelques représailles de Robert. Les Anglais ne possédaient plus en Bretagne que Brest et Derval ; ils perdaient peu à peu toute l'Aquitaine ; Édouard III envoya une nouvelle armée pour ravager toute la France, sous la conduite de Lancastre, son fils, accompagné du duc de Bretagne.

Ce dernier, dans un manifeste *écrit de sa main*, défiait le roi de France, son suzerain, qui avait fait envahir son duché par le connétable, *prins tout plain de ses villes, chasteaux et forteresses, et fait tout plain d'autres outrages, tors, dommages et villenies non réparables*[66]. En même tempe, l'armée de Lancastre, partie de Calais, trouvoit la marelle grasse

et pleine de tous vivres, car il était en temps de vendanges. Et si rançonnoient le pays et gros villages à non ardoir, parmi vin et sacs de pain, et de bœufs et moutons que on leur apportoit et amenoit en leur ost. A ce que les Anglois montraient, ils ne désiraient autre chose que ils pussent avoir la bataille ; mais le roi de France, qui doutoit les fortunes, ne s'y vouloit nullement assentir ni accorder que ses gens se combattissent : si les faisoit-il côtier et hérier de cinq cents ou six cents lances qui tenoient les Anglois si courts, et en tel doute, que ils ne se osoient deffoucquer. Ils livraient quelques escarmouches, brûlaient quelques villages. Mais le conseil du roi disoit ainsi : Laissez-les aller ; par fumières ne peuvent-ils venir à votre héritage ; il leur ennuira, et iront tous à néant. Quoique un orage et une tempête se appert à la fois en un pays, si se départ depuis et dégâte de soi-même. Ainsi adviendra-t-il de ces gens anglois. Cette parade, qui résume la politique et l'adresse de Charles V, mais contre laquelle protestaient plusieurs barons et chevaliers, était aussi la pensée de l'impétueux Duguesclin et de Clisson, devenus non moins prudents que braves. Sire, disait Duguesclin, tous cils qui parolent de combattre les Anglois ne regardent mie le péril où ils en peuvent venir. Non que je die qu'ils ne soient combattus, mais je veuille que ce soit à notre avantage. Clisson parlait dans le même sens : Anglois sont si grands d'eux-mêmes, et ont eu tant de belles journées, que il leur est advis qu'ils ne puissent perdre ; et en bataille ce sont les plus confortés gens du monde ; car plus voient grand effusion de sang, soit des leurs ou de leurs ennemis, tant sontils plus chauds et plus arrêtés de combattre : si que, tout considéré, de mon petit advis je ne conseille pas que on les combatte, si ils ne sont pas pris à meschef, ainsi que on doit prendre son ennemi. — Par ma foi, dit le roi, sire de Clisson, je n'en pense ja à issir ni à mettre ma chevalerie ni mon royaume en péril d'être perdus pour un peu de plat pays... Et vous, qu'en diriez-vous, mon frère d'Anjou ? — Par ma foi, répondit le duc d'Anjou, qui vous conseilleroit autrement ne le ferait pas loyaument ; nous guerroyerons toujours les Anglais, ainsi que nous avons commencé. Quand ils nous cuideront trouver en une partie du royaume, nous serons à l'autre, et leur toldrons toujours à notre avantage ce petit que ils y tiennent. Aussi chevauchèrent le duc de Lancastre et le duc de Bretagne parmi le royaume de France, et menèrent leurs gens ; ne oncques ne trouvèrent à qui parler par manière de bataille. Si ne demandoient-ils autre chose, et envoyaient souvent leurs hérauts devers les seigneurs qui les poursuivoient en requérant bataille, en donnant et faisant plusieurs parçons ; mais oncques les François ne voulurent rien accepter ; ni élection, ni parçon que les

Anglois leur fissent ne put venir à effet ; mais ils les cotioient une heure à dextre et une heure à senestre, ainsi que les rivières se adonnoient et se logeoient presque tous les soirs ès forts et ès bonnes villes, où ils se tenoient tout aises ; et les Anglois aux champs, qui eurent plusieurs disettes de vivres, et en l'hiver de grandes froidures, car en Limosin, en Rouergue et en Agénois ils trouvèrent moult povre pays ; et n'y avoit si grand ni si joli de leur route qui dedans cinq jours ou six mangeassent point de pain. Bien souvent leur advint, depuis qu'ils furent entrée en Auvergne ; car ils étoient poursuivis sur la fin de leur chevauchée de plus de trois mille lances ; si n'osoient aller fourner fors tous ensemble. Toutefois en ce meschef ils passèrent toutes les rivières qui sont courantes outre la Seine jusques à Bordeaux, la Loire, l'Allier, la Dordogne et Garonne, et plusieurs autres grosses rivières qui descendent des montagnes en Auvergne ; mais de leur charroi, qui en voulut ouïr nouvelles, je vous le dirai. Ils purent pas la tierce partie remettre en la cité de Bordeaux ; tant par Les chevaux qui leur faillirent, que pour les détroits des montagnes où ils ne pouvoient passer ; et si leur moururent plusieurs chevaliers et écuyers de froidure et de povreté, qu'ils passent l'hiver sur le chemin. ; car il fut le Noël passé ainçois que ils rentrassent en la cité de Bordeaux, et en y eut encore de bons chevaliers qui y conçurent des maladies de quoi ils moururent depuis... Ainsi fut traite cette grande chevauchée à fin[67].

En 1374, les Anglais ne conservaient plus en France que Calais, Brest, Bordeaux, Bayonne, et quelques places de la Dordogne[68] ; le vieil Édouard III, qui avait égalé, par la durée de son règne, les trois règnes de Philippe VI, de Jean et de Charles V, languissait enfin sous de honteuses faiblesses, en même temps que sa gloire et sa puissance reculaient à grande pas devant ses ennemis relevés. Il accepta donc une trêve proposée par le pape Grégoire XI ; car une paix définitive aurait eu pour première condition la restitution de Calais : une trêve était plus commode son orgueil humilié, puisqu'elle laissait le droit de recommencer la guerre, et l'espérance de conserver la paix par une prolongation. Il retomba alors sur lui-même, sur les misères de sa famille, sur le mécontentement du peuple anglais. Il vit mourir à quarante-six ans Édouard, son fils aîné, prince de Galles et d'Aquitaine, fleur de toute chevalerie du monde en ce temps et qui le plus avoit été fortuné en grands faits d'armes et accompli de telles besognes (1376). Si moult fut plaint, et sa bonne chevalerie moult regrettée ; et eut le gentil prince à son trépas la plus reconnoissance à Dieu, et la plus ferme créance et

repentance que on vit oncques grand seigneur [illisible][69]. Edouard III, parvenu à la cinquantième de son règne, après avoir perdu ses espérances, sa domination outre-mer, son fils enfin, voyait sa vieillesse méprisée par la fierté de la nation. Il sentait chaque jour diminuer le pouvoir royal ; il cédait avec douleur, et cachait son affaiblissement dans sa solitude d'Eltham. Ses serviteurs eux-mêmes le trahirent servilement. Une femme qui le suivait partout, Alice Perrers, s'apercevant qu'il allait mourir, lui ôta du doigt son anneau, et partit ; les autres domestiques n'attendirent pas qu'il eût expiré pour piller son palais. Un prêtre, qui se trouvait là par hasard, fut le seul qui eut pitié du roi : il lui présenta un crucifix, et l'exhorte à la mort. Edouard le remercia, baisa le crucifix, se mit à pleurer, et mourut (1377).

Edouard III laissait après lui le parlement constitué et puissant par le souvenir des concessions qu'il avait obtenues du roi. La convocation annuelle du parlement imposée par les ordonnateurs à Edouard II, avait été acceptée comme une loi par son fils. Si Edouard III, dans un règne de cinquante-un ans, obtint soixante-dix fois des subsides pour les guerres d'Écosse et de France, les soixante-dix ordonnances de convocation étaient un hommage au libre vote du peuple. Ces assemblées avaient pris une forme régulière. Le clergé, qui composait d'abord le premier ordre, et dans lequel on comprenait tous les dignitaires de l'Église, les chapitres et les abbayes avait peu à peu obtenu de n'être plus réuni-en corps ; il lui suffisait d'être représenté par quelques prélats qui siégeaient parmi les lords. Il n'y avait donc au parlement que deux ordres : les *grands hommes de la terre*, et les *petits hommes des communes*. Le premier nom voulait dire : 1° les hommes qui dépendaient par baronnie de la couronne ; 2° les chevaliers bannerets qui possédaient de la même façon, mais pouvaient ne pas être toujours convoqués ; 3° les juges des cours du roi et les membres de son conseil telle était la chambre des lords. L'autre nom désignait : 1° les chevaliers des provinces au nombre de soixante-quatorze, chargés surtout de lutter contre le roi pour la conservation des droits ; 2° les représentants des cités et des bourgs, choisis par leurs concitoyens : telle était la chambre des communes. Le parlement était une protection pour tous contre les officiers royaux, et la garantie du maintien des libertés. Sous Édouard III, il répara les erreurs, détruisit les abus, et commanda l'exécution des nouvelles lois qui, sans sa vigilance, seraient tombées en désuétude. Plusieurs de ces assemblées ont conservé des surnoms qui témoignent de la reconnaissance nationale On appela *bon parlement* celui qui, avec l'appui du prince de Galles, réprimanda

l'administration du vieux roi ; celui de 1315, qui fixa les cas de trahison, fut appelé le *divin parlement*. On peut réduire à quatre titres principaux les objets sur lesquels la puissance royale fut limitée au temps d'Edouard III : la confection des lois, la levée des subsides, le droit de pourvoirie, l'administration de la justice. Depuis ce règne, il fut établi en principe que les lois, pour être obligatoires à tous, devaient être votées par tous les ordres. Il fut également reconnu que les subsides devaient être votés, et que le peuple s'imposerait lui-même. Par le droit de pourvoirie, le roi et toute sa suite, malgré tant de réclamations, avaient encore le privilège de requérir sur leur route les chevaux et les voitures, ou les provisions nécessaires à leur nourriture, et souvent se faisaient un plaisir de perdre ce qu'ils ne pouvaient consommer. On éludait ensuite le paiement en renvoyant les plaintes d'un juge à l'autre ; Édouard III appelait cela un des droits les plus importants de la couronne. Le parlement fut le plus fort : il restreignit le droit de provision au roi, à la reine, à l'héritier du trône, en les obligeant à se fournir eux-mêmes de chevaux et de voitures. Les personnes de leur maison, logées chez les habitants sur des billets délivrés par les officiers de chaque municipalité, seraient obligées de payer les petites dépenses en vingt-quatre heures, et les plus considérables en quatre mois. Tous les délinquants seraient punis comme voleurs et félons. Quant à l'administration de la justice, on remédia aux prévarications des cours royales, aux extorsions des officiers du roi, shérifs, coroner, ou procureurs ; on ordonna que ces magistrats, choisis parmi les principaux propriétaires de la-province, ne garderaient leur pouvoir que pendant douze mois : on fixa à quatre par an les sessions des conservateurs de la paix ; on ordonna que l'instruction serait faite, et les plaidoiries prononcées en anglais, et non plus en français, dans cette langue des conquérants, que la partie vaincue de la population ne comprenait pas. Enfin le *divin parlement* (1351) mit fin aux abus que l'autorité royale pouvait faire de l'accusation de haute trahison. Ce crime fut restreint, à sept cas : tentative contre la vie du roi, de la reine, de leur fils ; outrage à l'honneur de la reine, de la fille aînée du roi non mariée, de la femme du prince de Galles ; soulèvement à main armée dans l'intérieur du royaume ; alliance avec les ennemis étrangers du roi ; contrefaçon du grand sceau, contrefaçon de la monnaie ; assassinat des grands officiers de l'État ou des juges royaux dans l'exercice de leurs fonctions. Toutes ces réformes ne se firent que lentement et par l'obstination patiente des communes, dont les réclamations souvent éludées, mais toujours reproduites, forçaient le gouvernement à consentir au moins par pudeur. Sur la fin de ce règne, le parlement en vint à

attaquer le roi personnellement, à désigner ses conseillers, et même son fils, le duc de Lancastre, comme concussionnaires, à porter enfin une sentence contre Alice Perrers[70].

Le roi de France s'entourait d'une force et d'une considération bien autrement respectées. Charles V avait à peine appris la mort d'Edouard III et l'avènement de son petit-fils, Richard II, qu'il profita de l'expiration de la trêve, et envoya ses vaisseaux ravager l'ile de Wight, brûler la ville de Hastings, et menacer les côtes de l'interruption du commerce. Le duc d'Anjou rentra dans la Guyenne avec Duguesclin ; et Charles le Mauvais, accusé d'avoir empoisonné sa femme et la femme du roi de France, fut attaqué dans son comté d'Évreux. Duguesclin et le duc de Bourgogne lui enlevèrent en quelques jours toutes ses villes excepté Cherbourg (1378). Le roi résolut d'en agir de même avec la Bretagne. Montfort, cité à comparaitre devant le parlement, n'ayant pas répondu, son duché fut confisqué et déclaré rétabli au domaine de la couronne. Ce fut là une imprudence, la seule qui ait démenti la patience de Charles V ; les Bretons, qui n'avaient pas voulu être Anglais, voulaient toujours garder leur indépendance féodale sous un duc. Duguesclin n'osa pas refuser à Charles V d'entrer en Bretagne à la tête de l'armée française ; mais il agissait à contre-cœur : la Bretagne se soulevait ; les seigneurs bretons s'engageaient par une confédération, à défendre leur nationalité : tous les Bretons qui servaient dans l'armée du roi désertaient en foule. Montfort était accueilli par ceux qui l'avaient chassé, comme le représentant de l'indépendance. Duguesclin retourna bientôt en Aquitaine, où il mourut devant le château de Randan ; et les Anglais, à qui le roi de Navarre avait livré Cherbourg, envoyèrent le duc de Buckingham pour soutenir la Bretagne. Celui-ci traversa toute la France, de Calais à la Sarthe, n'y fut arrêté qu'un moment, et rejoignit Montfort. Charles V mourait à ce moment-là, a l'âge de quarante-trois ans.

Si Charles V n'avait pas achevé la ruine de la féodalité qui semblait dépendre de l'expulsion des Anglais et du châtiment de Montfort, il avait refait entièrement le pouvoir royal. Comme ses prédécesseurs depuis Philippe le Bel, il prit aux grands et au peuple ; il renouvela contre les grands la défense des guerres privées (1372) ; il rendit plusieurs ordonnances contre les bourgeoisies[71], et cassa plusieurs communes qu'il réunit au domaine royal. Les états généraux, cette assemblée du peuple et des grands, qui avaient tourmenté sa régence par leurs prétentions turbulentes, ne furent réunis que deux fois pour rétablir la

sûreté publique (1367), et pour déclarer la guerre aux Anglais (1369) ; à leur place, Charles V substitua une assemblée de notables. Aucun prince, avant lui, n'avait tant publié d'ordonnances pour rappeler à son domaine des provinces, des villes, quelquefois un péage ou un moulin, que la féodalité ne devait plus posséder désormais. Aucun non plus n'avait parlé si magnifiquement de la majesté royale. Lorsque Urbain V quitta Avignon pour Rome, Charles V se fit donner le privilège, ainsi qu'à ses officiers, de ne pouvoir être excommuniés tant que le pape serait au delà des monts. En 1374, après l'humiliation d'Édouard III, il publia cette ordonnance qui fixait la majorité des rois au premier jour de leur quatorzième année. La fin prochaine du monde, la malice des pervers qui menacent l'héritage des pupilles, n'en sont pas les plus curieux considérants ; il y est dit encore et au besoin, prouvé par des exemples, que le fils du roi a plus d'esprit qu'un autre, parce qu'il est de plus noble origine et entouré de meilleurs soins. Il y joignit des règlements sur la régence, fixa d'avance aux tuteurs les revenus qui devaient servir à leur entretien. Enfin ses règlements sur les apanages avaient pour but de conserver au domaine les provinces trop souvent détachées en faveur des fils du roi. Tous ces actes sont toujours suivis de cette formule : *de notre certaine science, et de la plénitude de notre puissance royale*. C'est le langage du chef de L'Église, enseignant le monde au nom de Dieu.

IV

La guerre n'était pas finie. La mort prématurée de Charles V laissait aux Anglais assez de places et d'alliances pour continuer la rivalité ; mais l'agitation intérieure de l'un et de l'autre royaumes suspendit forcément les hostilités du dehors pendant trente-cinq ans (1380-1415).

Richard II, fils du prince de Galles, semblait le roi des communes, qui l'avaient réclamé pour héritier présomptif après la mort de son père. Aussi, dès son avènement, les communes prirent une importance qui effraya les lords et les officiers royaux. Le jeune roi avait trois oncles, Jean, duc de Lancastre, Edmond, duc d'York, Thomas, duc de Glocester. Aucun des trois ne faisait partie du conseil de régence. Lancastre, toujours suspect, s'était justifié publiquement en répétant qu'il n'avait pas besoin de justification ; mais les communes, toujours soupçonneuses, prenaient leurs garanties contre l'aristocratie et contre la cour. Au

premier subside qu'on leur demanda, elles firent choisir deux marchands de Londres pour en être les trésoriers ; à la seconde demande (1378), elles se firent représenter les comptes publics et donner copie des registres de l'impôt ; elles s'assurèrent qu'il avait été bien réparti, avant d'accorder un droit additionnel sur la laine, les peaux de moutons en laine et les cuirs. Convoquées une troisième fois (1379), elles établirent une taxe personnelle, proportionnée au rang et aux propriétés de chacun. Étonnées, quelques mois après (1380), d'entendre dire que cet argent n'avait pas suffi, elles demandèrent le renvoi du conseil, et firent nommer un comité de finances, qui avait droit d'inspection sur la dépense de l'État, et même sur les dépenses de la maison royale. On y admit des lords et des chevaliers, et jusqu'à trois représentants des cités de Londres et d'York. Un quatrième impôt fut encore déclaré insuffisant ; les communes protestèrent contre les demandes intolérables du pouvoir, puis elles consentirent à une capitation levée sur tout individu, homme ou femme qui avait passé l'âge de quinze ans ; elles se laissèrent ensuite dissoudre, et attendirent que la masse du peuple soulevée donnât au pouvoir une terrible leçon.

En effet, les prédications de Wikleff et de ses partisans (v. chap. XXIV) avaient remué la masse souffrante. Une des erreurs de Wikleff, c'était que le droit de propriété est fondé sur la grâce et que tout homme coupable de péché, et traître à Dieu, ne peut exiger les services des autres. Les pauvres n'eurent pas de peine à croire que les riches étaient pécheurs et indignes de posséder. Aussi la nouvelle taxe ne suffisant pas encore, l'avidité raffinée des collecteurs exaspéra le mécontentement public. En Essex, on refusa de payer et de se laisser juger par le tribunal des plaids communs ; les habitants de Fobbings massacrèrent les jurés, promenèrent leurs têtes sur des piques, et soulevèrent les communes voisines par l'audace de leur chef Jack Straw. Dans le pays de Kent, Wath the Tyler — Gauthier le Couvreur — brisa de son marteau la tête d'un collecteur qui avait insulté sa fille, et, tous les voisins applaudissant, la division occidentale du comté prit les armes. Wath the Tyler, nommé chef des insurgés, fut secondé par un prêtre de l'hérésie de Wikleff appelé John Ball. Celui-ci, devant une multitude de cent mille hommes, prit pour texte d'un premier discours... Quand Adam bêchait et quand Ève filait, qui était gentilhomme ? Il en conclut que tous les hommes naissaient égaux, que les puissants avaient seuls établi la distinction de la servitude et de la liberté, qu'il fallait donc abolir toutes les distinctions, pour que tous fussent libres, et déposer l'archevêque, les comtes, les

barons, les juges, les hommes de loi et les moines quêteurs. De semblables paroles retentirent des côtes de Kent à la rive droite de l'Humber. Le peuple, partout préparé, pillait les manoirs des seigneurs, démolissait les maisons, brûlait les registres des tribunaux, coupait la tête aux juges, et exigeait de ceux qu'on laissait vivre le serment de ne jamais reconnaître un roi qui s'appelait Jean. Mais d'être fidèles au roi Richard et aux communes. Ils avaient le dessein de s'emparer du roi pour agir en son nom, d'anéantir tous les ordres privilégiés de l'Église et de l'État, de ne conserver que les frères Mendiants ; car il fallait bien que quelqu'un fût chargé des offices de la religion, et de se débarrasser du roi lui-même, pour créer dans chaque commune un roi des communes. La princesse de Galles, mère du roi, qu'ils rencontrèrent sur leur route, fut forcée d'embrasser leurs chefs en signe de fraternité, et ils vinrent se placer devant la tour de Londres, où le roi s'était enfermé.

Lorsque Richard se montra pour entendre leurs réclamations, ils poussèrent de tels hurlements, qu'on aurait cru que tous les diables de l'enfer étaient de leur compagnie. Le roi se retira, et les insurgés, pour se faire craindre par l'énergie de leurs vengeances, entrèrent dans la ville mirent en liberté les prisonniers, pillèrent le palais du duc de Lancastre, mais sans rien prendre pour eux-mêmes et punissant les voleurs qui prétendaient au butin. Pour qui tiens-tu ? disaient-ils à tous ceux qu'ils arrêtaient ; il fallait, sous peine de mort, répondre : Pour le roi Richard et pour les communes. La promesse d'écouter leurs demandes s'ils se retiraient à Mile-End en éloigna soixante mille, à qui le jeune roi vint lui-même accorder l'abolition de l'esclavage, la réduction de la rente des terres, la franchise d'achat et de vente dans les marchés, et le pardon de tout ce qui s'est fait. Ceux-là partirent avec la bannière du roi, et des chartes scellées du sceau royal ; mais dans le même temps, Tyler et Straw qui étaient demeurés dans la ville, avaient envahi la Tour, tué l'archevêque, et mis sa tête au bout d'une pique, avec son bonnet cloué au crâne. Le jeune roi, à son retour, trouva sa mère encore tremblante de la visite brutale que les insurgés avaient faite dans ses appariements ; lui-même, comme il chevauchait dans Smith-Field avec soixante cavaliers, il vit arriver à lui Wath Tyler et vingt mille insurgés. Le couvreur donna ordre aux siens de s'arrêter, et s'avança vers le roi pour s'entendre sur les chartes qu'on leur avait envoyées ; il tenait un poignard à la main et l'agitait par manière de jeu. Tout à coup il saisit le cheval du roi par la bride, mais au même instant le lord-maire le frappe à la gorge d'un coup d'épée, et le fait reculer à trente pas, où il tombe mort. A cette vue, les

insurgés poussent des cris, tendent leurs arcs, et vont frapper le roi ; mais celui-ci galopant vers eux : Mes amis, leur crie-t-il, que faites-vous ? Wath Tyler est mort ; c'était un traître ! Venez avec moi : vous n'aurez plus d'autre chef que moi. Cette parole sûre, ce ton fier, dans un jeune homme de seize ans, déconcertent les insurgés. Ils le suivent où il veut les conduire, et bientôt ils se trouvent entourés de mille hommes d'armes, réunis par le lord-maire. Ils s'agenouillèrent devant Richard ; ils demandèrent pardon de leurs excès, et avant de l'avoir obtenu, ils reçurent, sans murmurer, l'ordre de retourner à leurs demeures.

Ce mouvement, avec ses crimes populaires, avait effrayé la classe moyenne aussi bien que la noblesse. La mort de Wath Tyler rendit le courage à ceux qui n'avaient pas osé se défendre ; des renforts nombreux amenés au roi, et la vigueur du belliqueux évêque de Norwich, Henri Spencer, accablèrent de tous côtés la rébellion. Straw et Ball furent mis à mort avec Lister et Westbroom, qui avaient pris le titre et l'autorité de rois, et le parlement étant assemblé, lorsque le roi demanda s'il serait sage d'abolir entièrement l'état de servitude, les lords et les communes répondirent que personne n'avait le droit de leur ravir les services de leurs vilains, et qu'eux-mêmes ils n'y donneraient jamais leur consentement. On abolit donc les chartes d'affranchissement que le roi avait signées à Mile- End ; seulement comme les communes donnaient pour cause à la dernière révolte l'insolence et l'avidité des pourvoyeurs, la rapacité des officiers royaux, et le poids des taxes et des subsides, on nomma une commission d'enquête, on imposa des règlements de réformes aux cours judiciaires et à la maison du roi, et l'on supprima les associations illégales. Les communes finirent par accorder pour trois ans la taxe sur la laine, les peaux en laine et les cuirs et l'on put croire à ce moment que l'agitation populaire n'avait servi qu'à fortifier le pouvoir du roi (1382).

Une courte expédition en Flandre signala le rétablissement de la tranquillité. L'évêque de Norwick allié d'Urbain VI, vint soutenir les Flamands, que le roi de France combattait (voir plus bas) ; mais il fut empêché d'agir par le duc de Lancastre, qui retint sur la côte d'Angleterre une partie des troupes nécessaires au succès. L'armistice conclu entre les deux rois comprenait les Écossais. Ceux-ci refusant de déposer les armes, une armée anglaise passa les frontières, brûla les cabanes des villes écossaises, et quatre-vingt mille haches furent employées à abattre les forêts où les Anglais ne pouvaient poursuivre les vaincus. La France, par un secours de mille hommes d'armes et de quarante mille francs d'or, entretint la guerre (1385). L'alliance, du reste, était bien mal comprise des deux côtés. Les Français, arrivés en Écosse, dans un pays sauvage, chez un peuple qui n'était pas civilisé, se plaignirent de ne trouver ni banquets, ni tournois. Ils achetaient fort cher une nourriture grossière, et échappaient difficilement aux pièges des indigènes. Quand on leur fit voir le roi, ils le méprisèrent à cause de ses yeux rouges et chassieux, et de ses sandales couleur bois ; ils en conclurent qu'il n'était pas guerrier. Ils s'étonnèrent que le peuple écossais ne voulait plus combattre ; ils

furent obligés de distribuer les francs d'or pour relever les courages et pénétrèrent enfin dans le Northumberland. Richard II les en chassa, prit à son tour l'offensive, et brûla Édimbourg. Mais on vint lui annoncer que les Écossais ravageaient le Cumberland et les Westmoreland. Pendant qu'il était incertain, le chancelier réussit à lui donner de nouveaux soupçons sur le duc de Lancastre ; il prit le parti de la retraite, et licencia son armée. Ses ennemis se vantèrent de lui avoir fait plus de mal qu'ils n'en avaient éprouvé, et la maison de Stuart put dès ce moment se croire affermie sur le trône.

Soit tradition de famille, soit abus d'un pouvoir qu'il avait sauvé de la fureur des insurgés, Richard II prétendait gouverner seul, et choisir librement ses ministres et ses conseillers. Les faveurs dont il comblait ces hommes, presque tous choisis dans des familles obscures, chagrinaient l'orgueil des nobles et des princes, et en retour le roi s'indignait des plaintes comme d'une insulte ou d'un complot contre son gouvernement. Mais la réunion des princes, des lords des communes, était bien formidable ; Richard II l'éprouva lorsque la France rassembla un armement dans le port de l'Écluse pour envahir l'Angleterre (1386). Au lieu de délibérer sur les moyens de résistance, le parlement, encouragé par le duc de Glocester, oncle du roi, commença par demander le renvoi des ministres. Il l'obtint : aussitôt les communes mirent en accusation la chancelier disgracié, et acquirent par là le droit d'accuser les ministres de la couronne ; avec une menace de déposition, le parlement fit créer un conseil permanent de onze prélats et pairs pour surveiller les officiers de la maison du roi et les cours judiciaires, pour examiner les comptes de la trésorerie, et recevoir les plaintes dans tous les cas non prévus par les lois : Glocester était du nombre des conseillers. Les communes avaient décidé que si l'on mettait obstacle à leur autorité, le paiement du subside voté cesserait à l'instant ; mais l'examen des comptes prouva qu'on avait calomnié, au moins en partie, l'administration précédente. La destruction de la flotte française dans le part de l'Écluse (voir plus bas) dissipait les inquiétudes nationales. Richard résolut de se montrer le maître ; il rassembla des juges, fit déclarer que l'institution du conseil permanent était la ruine du pouvoir royal ; et après avoir attiré à. lui les diverses corporations de Londres., il rentra dans cette ville ; il ne savait pas que des troupes nombreuses, commandées par Glocester, stationnaient aux environs. Comme il voulait faire valoir contre eux l'autorité royale, les lords répondirent qu'ils avaient pris les armes par amour d u. roi, afin de le délivrer des traîtres

qui l'avaient fait leur esclave ; et pour premier acte de fidélité, ils appelèrent cinq des favoris du roi comme coupables de trahison (1387). Richard tergiversa, promit de faire justice avec l'aide d'un parlement, et cependant encouragea ses favoris fugitifs à prendre les armes. Quand il fut évident que ce nouvel effort était inutile, il rassembla (1388) le parlement, surnommé par les uns l'*admirable*, et l'*impitoyable* par le plus grand nombre. Il voulut faire dire aux lords, *par les sages en lois civiles et coutumières*, que leur acte d'accusation était informe et illégal ; les lords appelants le forcèrent lui-même à reconnaître que leur appel était bon, et conforme à la loi et à la coutume du parlement. Les favoris furent jugés et condamnés ; le duc d'Irlande, le comte de Suffolk, l'archevêque d'York, étaient les principaux. On condamna ensuite les quatre juges du roi, le premier baron de l'échiquier, et l'avocat du roi, comme traitres ; on condamna l'évêque de Chichester ; on mit à mort Simon Burley ; malgré les prières du roi et de la reine Anne de Luxembourg, qui invoquait, les mains jointes, la clémence de Glocester : le roi ne put obtenir pour quelques-uns que la mort par la hache au lieu de la potence. Glocester, dans toutes ces cruautés, semblait populaire. Les communes avaient juré de défendre les lords appelants, et de vivre et de mourir avec eux envers et contre tous[72].

Pendant un an, la volonté impérieuse du roi fut comprimée par les opposants vainqueurs. Enfin les Écossais le délivrèrent par une défaite des Anglais, qui fit perdre à Glocester toute sa considération. Le 3 mai 1389, dans un parlement tenu après Pâques, Richard demanda inopinément à son oncle : Quel âge croyez-vous que j'aie maintenant ? — Vingt et un ans, répondit le duc. — Eh bien ! reprit le roi, je suis en âge de conduire moi-même mes affaires : je vous remercie, milords, de vos services, et je ne vous en demanderai aucun désormais. Glocester se retira ; le roi, pendant plusieurs années, gouverna paisiblement. Il adoucit peu à peu le sort de ses amis qui n'étaient qu'exilés ; et pour effacer les distinctions de partis, il appela à son conseil le duc de Lancastre et le duc de Glocester ; il apaisa l'Irlande, toujours rebelle à la tyrannie anglaise ; il prolongea la trêve avec la France et épousa la fille de Charles VI. Ce fut ce mariage, et le mécontentement que le duc de Glocester voulut en inspirer à la nation, qui porta Richard II à essayer une tyrannie dont il fut la victime. Sa fermeté déconcertant toutes les résistances, il avait dernièrement lancé un reproche sévère aux communes, lorsque celles-ci, par prétexte d'économie, avaient trouvé mauvais que le roi défrayât à ses dépens les dames nombreuses qui suivaient la cour ; il avait un moment

menacé de mort, comme coupable de trahison, le premier auteur de la remontrance, et ne lui avait fait grâce que par considération pour les prélats. Glocester osa, à son tour, reprocher au roi sa société de dames, sa pusillanimité, sa paix avec la France ; il fut facilement soupçonné de mauvais desseins avec l'archevêque de Cantorbéry, et les comtes d'Arundel et de Warwick (1397). On les arrêta tous les quatre ; on les emprisonna séparément ; on les appela comme ils avaient appelé autrefois les ministres. Un parlement plus servile et plus lâche qu'un courtisan, commença par demander la révocation du statut qui avait créé autrefois le *conseil permanent* et de tous les pardons accordés par le roi au duc de Glocester, aux comtes d'Arundel et de Warwick. Arundel fut jugé le premier déclaré traître par le duc de Lancastre, et décapité dans la Tour. Glocester était enfermé à Calais : au moment où on le citait devant le parlement, la nouvelle arriva qu'il était mort et le bruit circula qu'il avait été étouffé entre deux matelas. L'archevêque fut banni pour la vie, et son temporel confisqué au profit de la couronne, Warwick, condamné à mort, eut grâce de la vie, et fut relégué dans l'ile de Man. Ce qu'il y eut d'odieux dans ces procédures, c'est que plusieurs accusateurs et plusieurs juges avaient pris part aux événements dont Richard II se vengeait par leur sentence. Ce qu'il y eut de plus dégradant encore dans ces lords et dans ces communes, si fiers contre les rois faibles, ce fut leur obéissance absolue aux volontés d'un prince qu'ils croyaient devenu fort. Ils décrétèrent que comploter la mort et la déposition du roi, lui retirer son hommage ou marcher en armes contre lui, était un crime de trahison ; que tous les jugements et ordonnances prononcés par le présent parlement auraient force de loi en tout temps, et que celui-là serait coupable de trahison qui chercherait à les faire abolir. L'assemblée, prorogée, fut réunie de nouveau après les fêtes de Noël. L'orateur des communes demanda de lui-même la révocation de tous les actes du parlement *impitoyable* ; ils furent tous révoqués, et pour enchaîner l'avenir à la même soumission, tous les délibérants ordonnèrent l'observation éternelle de ce qu'ils venaient de faire : ils la jurèrent les premiers sur la croix de Canterbury. Il fut convenu que le pape serait sollicité d'excommunier le prince qui, après Richard II, voudrait détruire une si belle œuvre ; et le peuple, consulté par un héraut, consentit en levant les mains au ciel, et par de grandes acclamations. Richard II n'en avait pas assez ; il se fit donner, non pour un temps, mais pour toute sa vie, la taxe sur la laine, les peaux en laine et les cuirs ; et pour se passer désormais de parlement, il fit décréter que le comité de douze lords et de six membres des communes, qui demeurait avec le roi après la

dissolution des assemblées, aurait désormais le droit *d'écouter, examiner et résoudre toutes les questions agitées en présence du roi, avec toutes leurs dépendances*. A la faveur de ces expressions captieuses, le comité s'arrogea les droits d'un parlement complet (1398).

Ainsi Richard II était parvenu à reprendre la plus grande partie de ce pouvoir royal perdu par Jean sans Terre. Mais un nouvel abus de sa toute-puissance amena une révolution qui renversa le roi et son œuvre.

Le fils du duc de Lancastre, Henri de Bolingbroke, d'abord institué comte de Derby, et tout récemment duc de Hereford, avait autrefois pris parti pour Glocester, et déplu au roi par l'appel des ministres. Une soumission prompte et des services contre les ennemis de la royauté lui avaient ensuite obtenu un pardon formel proclamé par le roi en plein parlement. Mais il parut bientôt que Richard II avait dissimulé sa rancune en attendant l'occasion de se venger. Le duc de Hereford multipliait les bassesses pour garder la faveur royale ; il vint révéler au roi une conversation dans laquelle le duc de Norfolk, son ancien complice, lui avait avoué sa défiance du roi et des lords, et ses craintes d'une vengeance imprévue et subite. Norfolk, amené devant le comité qui représentait le parlement, déclara que Henri de Lancastre avait menti ; l'accusateur et l'accusé furent arrêtés. Une haute cour de chevalerie rut convoquée pour assister au combat singulier des deux adversaires, et au moment où Hereford mettait sa lance en arrêt, le roi, jetant son sceptre entre les deux combattants, déclara qu'il prenait la bataille en ses mains. L'assemblée et les combattants attendirent avec inquiétude ce que cela voulait dire ; et l'on fut bien surpris lorsque, par le bon plaisir du roi, et pour la sûreté du royaume, le duc de Hereford reçut l'ordre de quitter l'Angleterre pour dix ans, et le duc de Norfolk, de rester en exil toute sa vie. Ils obéirent. Richard ne trouvant plus d'ennemis, se laissa aller sans frein à tous les désordres de ses caprices : il leva de l'argent par emprunts forcés, il imposa ses volontés aux juges dans l'interprétation des lois, et pour faire son gré des amendes, il mit hors de la protection de la loi dix-sept comtés. Le duc de Lancastre était mort trois mois après le bannissement de son fils. Le banni, prenant aussitôt le nom de son père, chargea des fondés de pouvoir de recueillir sa succession. Richard s'y opposa, en disant qu'un banni était incapable d'hériter, et un des fondés de pouvoir fut même accusé de trahison pour ce seul fait, et banni à toujours. Les partisans du nouveau duc de Lancastre étaient nombreux : plusieurs milliers d'amis l'avaient accompagné à son départ de Londres ;

ils commencèrent à s'agiter ; Lancastre lui-même, malgré la surveillance du roi de France, préparait de Paris ses moyens de retour. Richard II, que sa tyrannie prospère empêchait de rien prévoir, s'embarqua pour l'Irlande[73].

Le 4 juillet 1399 le duc de Lancastre aborda à Ravenspurn dans l'Yorkshire ; il avait pour toute armée vingt partisans ; mais, comme il annonçait l'intention de réclamer les biens de son père, personne ne s'opposait à sa marche, et un grand nombre venait augmenter ses forces. Il eut ainsi soixante mille hommes quand il approcha de Londres. Le duc d'York, régent pendant l'absence du roi, traita volontiers avec lui. Richard II, surpris par cette nouvelle, se hâta de quitter l'Irlande, et fit prendre les armes au pays de Galles. Ses forces, encore nombreuses, lui donnaient l'espoir de châtier un rebelle, quand, un matin, il s'aperçut que la plus grande partie avait déserté. Il visita plusieurs châteaux qu'il croyait forts, et, les trouvant sans garnison ni approvisionnement, il écouta les propositions que le duc de Lancastre lui fit faire par le comte de Northumberland. Le comte, pour attirer le roi à une entrevue, ne recula devant aucune promesse : il jura toutes les conditions sur l'hostie consacrée, et partit pour rendre réponse à son maitre. Richard, sans défiance, avec une suite de vingt-deux personnes, se mit en route pour Flint, où Lancastre devait se rendre, Comme il arrivait à une descente rapide, entre la mer à ses pieds et un rocher énorme sur sa tête, il vit dans la vallée des bannières et des pennons : Je suis trahi s'écria-t-il ; Dieu du paradis, assistez-moi ! En même temps, Northumberland reparut : Comte de Northumberland, dit Richard, si je vous croyais capable de me trahir, il n'est pas trop tard pour m'en retourner. — Vous ne pouvez retourner, s'écria le comte, j'ai promis de vous conduire au duc de Lancastre ; et l'infortuné, entouré aussitôt par cent lances et deux cents archers, n'eut plus que la liberté de se plaindre : Puisse le Dieu sur lequel vous avez étendu la main vous récompenser, ainsi que vos complices, au jugement dernier... Rappelez-vous que Notre-Seigneur fut aussi vendu et remis entre les mains de ses ennemis... Fou que j'étais, j'ai sauvé trois fois la vie de Henri de Lancastre. Une fois, mon cher oncle, son père, voulait le faire mourir pour sa trahison et sa scélératesse. Dieu du Paradis ! je courus à cheval toute la nuit pour le sauver..... Oui, nous n'avons pas de plus cruel ennemi que l'homme que nous avons préservé de la potence. Une autre fois, il tira son épée contre moi dans la chambre de la reine. Il fut complice du duc de Glocester et du comte d'Arundel, il consentit à ce qu'on m'assassinât ; il consentit au meurtre de son père et de tout mon

conseil. Par saint Jean, je lui pardonnai tout, et ne voulus pas en croire son père, qui me dit plus d'une fois qu'il méritait la mort.

Ces plaintes, ces crimes, cette captivité, cette usurpation, tout cela ne dégénérait pas des premiers Plantagenets. Il était encore dans leur destinée de ne pas s'aimer, comme le disait jadis le frère de Richard Cœur de lion : c'était là leur héritage et aucun d'eux n'y avait renoncé. On enferma Richard II à la Tour, on mit une garde autour de lui, tout en lui disant qu'il était encore roi ; on convoqua le parlement en son nom, et bientôt l'on produisit une prétendue abdication par laquelle Richard, renonçant à la couronne désignait pour roi Henri de Lancastre. Les chambres, assemblées au milieu d'un grand concours de peuple, acceptèrent cet acte, et le peuple approuva par ses acclamations. On parla ensuite de prononcer la déposition de Richard : l'évêque de Carlisle fut le seul qui s'opposât, et il fut aussitôt conduit en prison. Le trône étant déclaré vacant, le plus proche héritier c'était Roger Mortimer, comte de March, petit-fils de Lionel, duc de Clarence, le second des fils d'Édouard III. Mais le duc de Lancastre réclama formellement la couronne par droit de conquête et de convenance, et par droit d'héritage. Par sa mère, il descendait du second fils de Henri III, Edmond, comte de Lancastre. Il prétendit que cet Edmond, quoique l'ainé, avait été exclus du trône par Édouard Ier, et qu'en dépossédant les princes qui n'avaient d'autre titre que de descendre de cet Édouard, il rétablissait à son rang la race légitime, injustement dépossédée. On consentit à croire tout cela ; l'archevêque de Canterbury, prenant la main du duc de Lancastre, le conduisit au trône, et Henri IV régna.

Un retour sur le passé, une annulation légale des ordonnances proclamées éternelles sous le dernier règne, étaient inévitables. Comme dans la vingt-et-unième année de Richard II, on avait détruit l'œuvre de la neuvième, ainsi l'œuvre de la vingt-et-unième fut déclarée mauvaise, et défaite dans la première année de Henri IV. Telle était, dans l'histoire d'Angleterre la révolution périodique des vengeances, tout à la fois comique et sanglante, où l'on ne sait qui détester le plus, du roi tour à tour despote et tremblant, et du parlement tour à tour audacieux et servile. Cette fois, cependant, lorsqu'on demanda compte de leur conduite eux lords qui avaient accusé Glocester, il y eut comme une bataille dans l'assemblée entre les accusateurs et les accusés ; ils se jetaient leurs gantelets et les noms de traîtres et de menteurs en signe de défi. Henri IV fut obligé de modérer les châtiments, et d'enlever

seulement quelques honneurs à ceux que d'abord il aurait voulu exterminer ; il fut encore obligé d'en revenir aux statuts du *divin parlement* touchant la trahison et de renoncer à garder près de lui le comité, qui survivait à la réunion du parlement. Ce fut la première concession : l'incertitude de ses droits, la crainte des révoltes, et bientôt la nécessité présente de les comprimer, lui imposèrent ainsi pendant tout son règne une prudence de ménagements qui tourna contre le pouvoir royal au profit des communes.

Une première révolte fut tentée (1400) par les cinq lords que Henri IV avait été contraint d'épargner : elle fut punie par des massacres populaires ou par des supplices atroces, et elle coûta la vie à l'infortuné Richard, qu'on avait gardé jusque-là dans le château de Pontefract. On ne sut jamais si Richard II était mort de faim ou par un assassinat : on le vit exposé la figure découverte, et Henri IV assista à ses funérailles. Deux ans après (1402), une expédition n'ayant pas réussi contre l'Écosse, Henri IV, pour comprimer par de nouveaux supplices les espérances des amis de Richard, mit à mort un fils naturel du prince de Galles et neuf franciscains. Il venait de vaincre les Écossais à Homildon par la valeur du comte de Northumberland et de son fils Henri Percy, lorsque les Percy eux-mêmes se révoltèrent (1403), et, entourés d'auxiliaires nombreux, le défièrent par un cartel en bonne forme, comme coupable de faux et de parjure. Ils lui reprochaient d'avoir, contre sa parole, réclamé autre chose que l'héritage de son père, d'avoir fait mourir Richard de faim, et d'avoir levé des subsides de sa seule autorité. La bataille de Schrewsbury décida encore pour Henri IV ; le comte de Northumberland, humblement soumis, jura fidélité au roi, au prince de Galles aux autres fils du roi et à leurs descendants. Une amnistie, publiée ensuite, n'excepta que trois personnes ; mais ni la sévérité, ni la clémence, n'assuraient la pacification. Une femme essaya de mettre en liberté le jeune comte de March, l'héritier de Lionel, détenu à Windsor (1405) ; le duc d'York, puni de la confiscation et de la prison comme complice, ne découragea pas le comte de Northumberland ni l'archevêque d'York, partisan fidèle du comte de March, ni le comte-maréchal, fils du dernier duc de Norfolk : ils furent encore les plus faibles ; l'archevêque et le comte-maréchal, habilement circonvenus par le troisième fils du roi, furent arrêtés et mis à mort. Tout ce que put faire le comte de Northumberland, ce fut de livrer Berwick aux Écossais, et d'errer pendant deux ans, aussi habile à éviter les poursuites, que le roi était empressé de le prendre. Il périt enfin sur un champ de bataille

(1408). Son corps et ceux de ses gentilshommes, coupés en quartiers, furent envoyés aux principales villes. Néanmoins Owen Glendour ne posa pas encore les armes : c'était un Gallois, dépouillé de sa terre par un lord, et qui avait en vain demandé justice au parlement et au roi ; il se vengeait lui-même depuis 1400 par l'insurrection de ses compatriotes. Le roi l'ayant mis hors la loi, Owen se déclara souverain légitime des Galles : la jeunesse galloise quitta les universités d'Oxford et de Cambridge pour reprendre sur la terre de la patrie les arcs, les flèches et les épées. Owen vainquit le roi lui-même et le prince de Galles, qui devait être Henri V. Il acquit la réputation d'*évoquer les esprits du vaste abîme* ; il semblait avoir dans son parti les éléments et les tempêtes. Le roi redoubla d'activité en 1408 : quatre ans de guerre soumirent la partie méridionale du pays de Galles ; le nord abandonna aussi par lassitude l'étendard d'Owen ; lui seul ne s'abandonna pas : il demeura impuni dans les montagnes de Snowdon, effrayant les Anglais d'alentour de sa présence invisible, et survécut à Henri IV.

Voilà ce qui explique la fierté du parlement sous Henri IV. Lorsque pour la première fois il monta contre les Écossais (1401) il n'osa pas demander un subside à la nation : les pairs spirituels et temporels convinrent seuls de le seconder de leur argent ou de leur corps. Après la tentative d'évasion du comte de March, et l'emprisonnement du duc d'York, deux conseils de prélats et de barons, tenus à Londres et Saint-Alban, repoussèrent à son grand dépit, mais impunément, toutes les mesures qu'il proposait. Lorsque l'archevêque d'York et le comte-maréchal eurent été exécutés, il requit les pairs temporels de déclarer traîtres les deux morts. On refusa de le faire ailleurs que dans un parlement légalement assemblé, et autrement que par une ample délibération : le roi y consentit. Il avait consenti également à l'accroissement des communes. Pour prévenir, dans les élections de chaque comté, l'influence des ministres et la fraude du shérif, il avait ordonné qu'aux premières assises de la cour du comté on procéderait à l'élection immédiatement après la lecture de l'ordonnance qui convoquait le parlement, et que les noms des élus, certifiés par procès-verbal, seraient mis sous la garde des sceaux ries électeurs. Une amende de cent livres imposée au shérif qui présenterait une nomination fausse, et le jugement de ce délit renvoyé aux juges d'assises, étaient les meilleures garanties. La liberté des délibérations, gênée une fiais sous Richard II, se vengea sous Henri IV ; l'orateur des communes la réclamait au commencement de la session et dans tous les discours qu'il adressait au

roi. La liberté des demandes et des censures embarrassa plus d'une fois de ses progrès hardis les privilèges royaux, que Henri IV avait à cœur de conserver. Malgré ses ordres formels, les communes introduisirent l'usage de faire leurs demandes, non plus par écrit, mais de vive voix, forçant ainsi le roi à répondre immédiatement, et souvent à se compromettre, faute de temps pour réfléchir ; elles blâmèrent les ministres des sommes dépensées contre l'Écosse, de l'Irlande troublée et impunie, des villes et des châteaux perdus en Guyenne ; et elles firent entendre que la détresse du royaume réclamait des ministres plus expérimentés. AU commencement du règne, le primat, au nom du roi, avait répondu à une demande de la chambre basse : que les membres des communes n'étaient que des pétitionnaires et des demandeurs ; que le roi et les lords avaient toujours été et seraient toujours seuls juges dans le parlement ; mais que le roi voulait avoir l'avis et l'assentiment des communes pour la création des ordonnances, et obtenir d'elles les concessions, subsides et choses semblables relatives au bien commun du royaume. Ce reste de dédain aristocratique ne reconnaissait pas moins aux pétitionnaires le droit de consentir, et implicitement, le droit contraire de refuser aussi les communes, à chaque subside accordé par elles, inséraient dans la concession la clause Formelle que le roi ne pouvait lever de tels subsides sur son peuple que par l'assentiment des lords et des communes. Depuis l'an 1404, les deux chambres déterminèrent l'emploi de l'argent voté, une certaine somme exceptée, qu'en laissait à la disposition du roi. Enfin le roi, ayant un jour appelé les lords devant lui, leur exposa sa détresse, et se fit accorder un subside considérable. Une députation des communes, appelée ensuite, fut avertie que le roi attendait de la seconde chambre la même preuve d'affection que des lords à cette nouvelle, les communes s'émurent ; elles. crièrent à la violation de leurs privilèges, et empêchèrent le cours des affaires publiques, Henri IV, effrayé, céda à cette clameur, et, renonçant à intervenir dans les débats des subsides, il publia la déclaration suivante : Il sera légal, dans ce parlement et dans tous les parlements à venir, que les lords confèrent ensemble, en l'absence du roi, sur la situation et sur les besoins de l'État ; il sera aussi légal que les communes confèrent ensemble sur la même situation et sur les mêmes besoins, pourvu toutefois que les lords, de leur côté, et les communes, de l'autre, ne fassent aucun rapport au roi sur le don accorder au roi par les communes, et consenti par les lords, jusqu'à ce que les lords et les communes soient entièrement d'accord à ce sujet : alors on en fera part au roi d'après les formes accoutumées, afin que les lords et les communes reçoivent ses

remercîments. Cette reconnaissance royale ordonnée par un roi, cette égalité des deux chambres, contre laquelle l'aristocratie ne réclamait pas, en élevant les deux ordres à la même autorité, mettait le roi dans la dépendance de l'un et de l'autre.

Pour comprendre les rapports de Henri IV avec la France, il faut maintenant rechercher la situation de ce pays depuis la mort de Charles V. Charles VI, âgé de onze ans, entouré de trois oncles ambitieux ou avides, Anjou, Berri et Bourgogne, ressemblait fort à Richard II, entouré des ducs de Lancastre, d'York et de Glocester : la différence, c'était que Charles VI avait un frère de huit ans, Louis d'Orléans, et un oncle maternel, le duc de Bourbon, vertueux et économe, désigné comme un de ses tuteurs par le feu roi. Louis, duc d'Anjou, maître de l'Anjou et de la Touraine, venait d'être institué par la reine Jeanne de Naples héritier de la Provence et du royaume de Sicile. Il voulait gouverner la France en qualité de premier prince du sang ; il voulait surtout de l'argent pour suffire à la conquête de son royaume d'outre-mer ; et à peine Charles V avait rendu le dernier soupir, qu'il s'empara du trésor royal : dans le premier arrangement avec les autres princes, il se fit céder la propriété des meubles, de la vaisselle, de l'or et de l'argent qu'il avait ainsi dérobés, et, par la crainte du dernier supplice, il força le trésorier à lui faire connaitre d'autres trésors cachés par ordre de Charles V. Le duc de Berri voulait aussi de l'argent : il se fit céder le gouvernement du Languedoc et de tout ce qu'on avait conquis en Guyenne, avec le droit de convertir à son propre usage tous les revenus du domaine royal et de la province, sana avoir jamais de compte à rendre. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, qui allait hériter de la Flandre, était le digne chef de cette maison orgueilleuse dont l'ambition n'a cessé de menacer la royauté française qu'après la mort de Charles le Téméraire. Celui-ci voulait surtout du pouvoir ; il faisait valoir le testament par lequel Charles V le chargeait, avec le duc de Bourbon, de l'éducation et de la tutelle des jeunes princes. Au sacre de Charles VI, il réclama fièrement le premier rang comme premier pair, méconnaissant dans le duc d'Anjou le premier prince du sang, et tout prêt à soutenir par une bataille son droit et la préséance (1380).

Après le sacre, les princes convinrent que toutes les affaires importantes seraient décidées dans un conseil de régence présidé par le duc d'Anjou, et dont seraient membres les trois autres ducs et douze conseillers choisis par lui. Ce pouvoir des oncles ne satisfit personne. Une vive réprobation

avait accueilli en Languedoc le gouvernement du duc de Berri : le comte de Foix, le gouverneur destitué prit les armes au nom et par la volonté de la province, et battit honteusement le prince du sang. Lorsque la première résistance eut cédé, le duc de Berri souleva une autre révolte par ses impôts et par les supplices dont il exterminait ceux qui ne voulaient point payer ; les paysans se réunirent en bandes errantes, et sous le rom de *Tuchins*, devinrent le fléau des nobles. Les prétentions du duc de Bourgogne sur la Flandre étaient menacées par la révolte des Flamands contre Louis de Mâle, son beau-père. La rivalité marchande de Bruges et de Gand suspendait parfois la guerre, ou donnait au comte quelque supériorité, mais la seule ville de Gand suffisait, au milieu de la soumission générale, à entretenir sans fin les inquiétudes du seigneur. Les Gantois venaient de prendre pour chef Philippe Artevelle (1381), fils de celui qu'ils avaient tué en 1337. Un capitaine flamand, qui avait la gloire de quelques succès, Pierre Dubois, se chargea d'instruire le nouveau maître : Sois cruel et hautain, lui dit-il, ainsi veulent les Flamands être menés ; ne on ne doit entre eux tenir compte de vies d'hommes, ne avoir pitié non plus que de arrondeaux ou d'allouettes qu'on prend en la saison pour manger. Artevelle, par une police impitoyable, mit l'ordre dans la ville, et soutint courageusement un siège et la famine : pour ne pas accepter des conditions plus dangereuses encore qu'humiliantes, il tenta une sortie, et vint livrer au comte la bataille de Bruges, qu'il gagna avec quatre mille hommes contre quarante mille. Le comte s'enfuit à Lille, travesti en artisan. Cependant, à l'intérieur de la France, d'autres violences excitaient d'autres colères : le duc d'Anjou voulut établir à Rouen un impôt sur les comestibles ; la sédition de la *Harelle* en sortit. Un marchand nommé Legros, proclamé roi par une troupe d'artisans, reçut l'ordre d'abolir les impôts. A Paris, le régent mit à ferme l'impôt du douzième sur les comestibles. On ne l'annonça au peuple qu'à la dérobée ; et dès que les percepteurs parurent au marché, la sédition des *maillotins* commença, ainsi nommée des maillets de plomb que les insurgés enlevèrent de l'arsenal et de l'hôtel de ville. Le tumulte de Rouen ne dura qu'un jour ; le duc d'Anjou y conduisit le jeune roi, et le fit entrer dans la ville par un pan de mur abattu : les bourgeois désarmés, quelques-uns pendus et les impôts rétablis, les princes revinrent devant Paris. Les bourgeois hésitaient à accepter toutes les conditions du duc d'Anjou, entre autres la punition des chefs de métiers. Le régent les força bien à céder par le ravage des campagnes, et à payer cent mille francs pour prix de sa clémence.

Cependant le duc d'Anjou était parti pour la Provence et pour l'Italie. Le favori de l'antipape d'Avignon s'en allait guerroyer le parti de Duras, que le pape légitime combattait lui-même en ce moment (v. ch. XXV) ; le duc de Bourgogne restait le maitre du roi. Le comte de Flandre, par la mort de sa mère Marguerite (1382), venait d'hériter de l'Artois, et de la Franche-Comté : le duc de Bourgogne, à qui cet héritage devait revenir un jour, avait à cœur d'y ajouter la Flandre ; et comme Artevelle n'avait pas craint d'appeler les Anglais contre le comte, le duc de Bourgogne conduisit au secours du comte le roi de France[74]. En forçant le passage de la Lys, en soumettant Ypres et la Flandre maritime, les Français atteignirent Artevelle près de Rosebecque. Le Gantois ne doutait pas du succès. Faisant d'avance la part à chacun de ses ennemis qu'il croyait vaincre, il recommanda de n'épargner que le roi : C'est un enfant, disait-il, on doit lui pardonner ; il ne sait ce qu'il fait : il va ainsi qu'on le mène. Nous le mènerons à Gand pour apprendre à parler flamand. Les dispositions habiles du connétable de Clisson donnèrent un cruel démenti à la valeur indisciplinée des Flamands et d'Artevelle : il y périt lui-même. Audenarde, dans laquelle le comte était assiégé, fut délivrée ; Courtray fut pris et saccagé, et la Flandre brûlée jusqu'aux portes de Gand. Le roi revint ensuite pour châtier Paris, qu'on soupçonnait de complicité avec les Flamands, et qui d'ailleurs n'avait pas payé assez cher la sédition des *maillotins*. Les bourgeois, pour faire honneur au roi, étaient sortis en armes. Il leur fut ordonné avant tout de se désarmer, et de rentrer dans leurs foyers, ensuite d'abattre leurs portes, et de ne plus tendre de chaînes dans les rues pendant la nuit. L'indignation affectée qui contrastait sur son visage avec sa jeunesse, son silence de quatre jours, annonçaient dans le roi de sévères intentions : elles éclatèrent par le supplice de cent bourgeois les plus considérés, et par l'exécution de l'avocat général Jean Desmarets, qui, après avoir passé à servir quatre rois les quatre-vingts ans de sa vie, en reçut la récompense sur l'échafaud ; d'autres, gardés en prison, furent taxes à d'énormes rançons pour recouvrer la liberté ; le rétablissement des gabelles, du douzième sur le prix des marchandises, et une augmentation de deux sous sur l'entrée des vins, tel fut le dernier châtiment. Rouen, comme Paris, déjà châtié avant la guerre de Flandre, fut châtié de nouveau après la victoire de Rosebecque ; trois classes de coupables furent faites par les vengeurs du roi : la première fut punie de mort, la seconde de la confiscation, la troisième forcée de prêter des sommes qu'on ne devait jamais rendre. Cependant toutes ces vengeances ne rétablissaient pas même une tranquillité apparente : les *tuchins* se multipliaient dans le Languedoc, et la guerre de Flandre, soutenue par

l'Angleterre, continuait jusqu'à ce que le comte Louis de Mâle eût été assassiné par le duc de Berri (1384).

Le duc de Bourgogne hérita, par sa femme, de la Flandre, de l'Artois, de la Franche-Comté. Une seconde expédition du jeune roi servit à établir son oncle dans la Flandre. On songeait en même temps à combattre l'Angleterre : des trêves souvent renouvelées n'avaient point empêché une expédition des Anglais en Flandre, ni une expédition des Français en Écosse. Le duc de Lancastre étant parti pour réclamer la Castille, le duc de Bourbon fut envoyé pour soutenir la maison de Transtamare, et un armement considérable fut rassemblé dans le port de l'Écluse, pour envahir le royaume de Richard II. On avait construit sur les vaisseaux une ville en bois, pour y loger le roi de France aussitôt qu'il aurait débarqué sur le pays ennemi. Cette expédition manqua par la lenteur du duc de Berri : une partie des vaisseaux furent livrés par une tempête aux mains des Anglais, et l'armée fut licenciée sans en être payée (1386). De nouveaux préparatifs confiés au connétable de Clisson furent tout à coup interrompus par le duc de Bretagne. Ce duc apprit que Clisson cherchait à obtenir la liberté du fils de Charles de Blois, donné aux Anglais en otage de la rançon de gon père, et qui n'avait jamais été racheté ; il craignit un compétiteur : par une invitation perfide il se rendit maure de la personne du connétable ; et après avoir donné l'ordre, qui ne fut pas exécuté, de le jeter à la mer, il lui vendit chèrement la liberté. Clisson recourut au roi de France ; le duc se tourna vers l'Angleterre. Au moment où une alliance allait se conclure avec Richard II, le duc, cité devant le parlement de Paris, s'y présente et se laisse condamner à restituer ce qu'il avait extorqué au connétable ; une trêve fut ensuite conclue entre la France et l'Angleterre (1389). Mais la querelle de Clisson et du duc de Bretagne était le commencement des malheurs de Charles VI.

Après une expédition contre le duc de Gueldre, Charles VI avait déclaré à ses oncles qu'il prétendait gouverner lui-même. Le duc d'Anjou était mort dans son expédition de Naples ; Berri et Bourgogne s'éloignèrent ; le duc de Bourbon resta seul, à la satisfaction générale, auprès du roi. Des fêtes brillantes accueillirent l'entrée dans Paris de la jeune reine Isabelle de Bavière, et d'autres fêtes célébrèrent bientôt le mariage de Louis d'Orléans, frère du roi, avec Valentine Visconti. Tout à coup on apprend que le connétable a été assailli, dans la rue Culture-Sainte-Catherine, par des assassins, et laissé pour mort (1391), et que l'auteur du crime c'est Pierre de Craon, un ami du duc de Bretagne, chez qui il a

cherché un asile. Charles VI promit à Clisson de le venger ; et, malgré les ducs de Berri et de Bourgogne, par le conseil de son frère le duc d'Orléans, il se mit en route. Comme il traversait la forêt du Mans, un spectre vêtu de blanc, pieds nus, s'avança tout à coup vers lui, et, saisissant la bride de son cheval : Noble roi, lui cria-t-il, ne chevauche pas plus avant, tu es trahi. Le roi avait tremblé et pâli. Comme il continuait sa route, la tête baissée, la lance d'un page tomba et résonna sur son casque. Il se crut trahi alors, et se retournant vers les siens, l'épée à la main, il en blessa plusieurs. Un gentilhomme normand le saisit par derrière, et le désarma : il fut ramené au Mans sur une charrette à bœufs. Ce premier accès de folie avait donné aux ducs de Beri et de Bourgogne l'espérance de reprendre l'autorité. Le duc d'Orléans, par une mauvaise plaisanterie de jeune homme, se rendit odieux, et augmenta la considération des oncles. Dans une fête nocturne, le roi, déguisé en sauvage, était couvert d'étoupes collées sur la toile : le duc d'Orléans y mit le feu ; le roi échappa par l'activité de la duchesse de Berri ; mais son mal devint plus fréquent et l'opinion publique attribua à son frère l'intention de lui ôter la vie pour régner à sa place.

Berri et Bourgogne régnèrent donc sous le nom de leur neveu : ils écartèrent les ministres : ils écartèrent Clisson, qui fut privé, par un jugement, du titre de connétable ; ils conclurent, en 1304, une nouvelle trêve avec l'Angleterre, pour quatre ans, et l'année suivante, le mariage de Richard II avec Isabelle, fille de Charles VI. Une sorte de tranquillité suivit, qui permit aux chevaliers les plus aventureux d'aller faire la croisade contre le sultan Bajazet, et d'être vaincus à Nicopolis (1396). Après la révolution d'Angleterre, qui substitua Henri IV à Richard II (1400), la trêve fut encore continuée, à condition que la dot de la jeune Isabelle serait restituée à son père ; mais cette paix extérieure ne réparait pas le mal que produisait au dedans la rivalité sourde du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans. Les liaisons de ce dernier avec sa belle-sœur, la reine isabelle, devaient lui donner une certaine prépondérance. Le roi, toutes les fois qu'il recouvrait sa raison, et qu'il reprenait la volonté de gouverner, se livrait sans réserve à quiconque se trouvait près de lui. Les absences obligées du duc de Bourgogne lui enlevaient ainsi son pouvoir, qui passait à son rival. Enfin, Philippe le Hardi mourut (1404) ; Louis d'Orléans espéra qu'il n'aurait plus de rival. La reine, sans souci de sa propre réputation, délaissait odieusement son pauvre mari. Dans un violent accès de mal, le roi resta cinq mois sans se coucher, sans changer d'habits ni de linge, sans que personne songeât à soigner une

blessure qu'il s'était faite, et où le fer était demeuré. Ses enfants n'étaient pas mieux traités souvent ils n'avoient que manger ne que vêtir. Cependant la reine et le duc d'Orléans dilapidaient scandaleusement les finances. Un jour qu'ils descendaient tous deux dans un charriot couvert la montagne de Saint-Germain, les chevaux s'emportant faillirent les précipiter dans la Seine. Le duc d'Orléans s'effraya de la mort qui l'avait menacé ; il fit annoncer à tous ses créanciers qu'ils pouvaient venir à son hôtel réclamer ce qui leur était dû. Quand il en vit arriver huit cents, il les congédia avec quelques paroles. On laissa parler devant la cour un moine augustin qui se plaignit de l'état du royaume ; on l'épargna pour ce qu'il y avait de singulier et de piquant dans son audace, mais rien ne se réforma. On ne commença à craindre qu'à l'approche du nouveau duc de Bourgogne c'était Jean, surnommé *sans Peur*, un des captifs de Nicopolis, qui avait étonné Bajazet par son intrépidité ; il avait marié sa fille au dauphin Louis ; il an ponça l'intention de réformer l'État. La reine et te duc d'Orléans, s'enfuyant à son approche, essayèrent vainement d'emmener comme otages le dauphin et sa femn.ie ; le duc de Bourgogne, reçu en triomphe dans Paris, avait besoin d'être ménagé : par l'entremise des ducs de Berri et de Bourbon, une réconciliation fut tentée. Jean sans Peur accorda toutes les garanties demandées le souvenir d'une offense personnelle qu'il ne voulait point pardonner lui faisait chercher par la dissimulation une vengeance plus certaine. Les deux réconciliés couchèrent dans le même lit, communièrent à la même messe, et mangèrent à la même table. Trois jours après, vers huit heures du soir, comme le duc d'Orléans sortait de l'hôtel Barbette, précédé de quelques valets de pied, chantant et battant sa cuisse de son gant, des assassins fondent sur lui ; il croit se sauver en criant : Je suis le duc d'Orléans ! — C'est ce que nous demandons, répond un des assassins ; et les coups de hache et de massue se multipliant, sa main gauche est tranchée, son bras droit fracassé, sa cervelle dispersée sur le pavé. Tandis que les assassins approchaient des flambeaux pour voir s'il était bien mort, un homme sortit d'une maison voisine, caché sous un large chaperon, et frappa le visage d'un dernier coup de massue : Éteignez tout, allons-nous-en : il est mort. Une pauvre femme, qui avait vu tout cela de sa fenêtre, ayant voulu crier au meurtre, Les assassins lui avaient dit : Taisez-vous, mauvaise femme, taisez-vous. Pour n'être pas poursuivis, ils semèrent des chausse-trapes dans les rues, et s'enfuirent dans l'hôtel de Bourgogne (1407).

Tel fut le commencement d'une haine et d'une rivalité qui amassa sur la France d'ineffables horreurs, et qui fit un moment régner sur Paris un roi anglais. On sut bientôt que le duc de Bourgogne était l'auteur du meurtre ; lui-même il avoua au duc de Berri et à Louis II d'Anjou qu'il s'était laissé tenter et surprendre par le diable ; mais il ne s'enfuit en Artois que pour rassembler des forces, et, reparaissant redoutable, il fit justifier son action devant le parlement par le cordelier Jean le Petit. Quoique Valentine de Milan demandât une trop juste vengeance, Charter VI déclara que son frère avait été légalement, pour ses machinations coupables, *mis hors de ce monde*, et garda son cousin de Bourgogne en *son singulier amour*. Cette déclaration donnait tout le pouvoir au Bourguignon. Une révolte des Liégeois l'ayant obligé à quitter Paris, la reine, suivie de la duchesse d'Orléans, entra dans la capitale pour se faire présidente du conseil ; mais le massacre de vingt-quatre mille Liégeois sur le champ de bataille ne permit pas à la résistance de se former. Jean sans Peur reparut : la mort de Montagu, grand-maître de la maison du roi, annonçait de quelle manière il serait le maitre ; l'approbation de cette mort par Charles VI, et l'alliance forcée de la reine avec l'assassin du duc d'Orléans, attestaient la terreur et la docilité de tous (1409). La mort de Valentine privait ses enfants de leur plus hardi défenseur, et l'on ne prévoyait pas encore ce qui pourrait régulier du mariage du jeune Charles d'Orléans avec la fille du comte d'Armagnac. Un grand secret couvrit pendant quelque temps l'alliance des ducs de Berri, de Bourbon, d'Orléans et de Bretagne, et des comtes d'Armagnac, de Clermont et d'Alençon (1410). Lorsque quelque chose en eut transpiré, au commencement de l'hiver, dans l'attente d'une famine inévitable, les deux partis firent le traité de Bicêtre, qui envoyait le duc de Bourgogne au nord, le duc de Berri au midi, et éloignait tous les princes du conseil. Mais les ennemis du Bourguignon ne pouvaient se résoudre à lui laisser l'impunité ; ils commençaient à prendre le nom d'*Armagnac*, du plus important de leurs chefs ; ils attaquèrent enfin (1411), par un manifeste dans lequel Charles d'Orléans et Jean, comte d'Angoulême, son frère, défiaient au combat le duc de Bourgogne, assassin de leur père. Le Bourguignon répondit en se vantant du meurtre, et en promettant une guerre à outrance[75]. Les bourguignons et les armagnacs étaient aux prises.

Le roi tenait pour les bourguignons : la ville de Paris était gouvernée par le comte de Saint-Pol, favori de Jean sans Peur. Sain-Pol organisa et arma les bouchers, les Légoix, les Saint-Yon, les Thibert, l'écorcheur de

bêtes Caboche, et le chirurgien Jean de Troyes. Leur tyrannie de cannibales excitant les armagnacs, ceux-ci, dans le Vermandois, et bientôt aux environs de Paris, se montrèrent comme autant de voleurs, de chauffeurs, de bêtes furieuses, répondant aux plaintes de leurs victimes : Allez vous adresser à votre fainéant de roi, allez chercher votre captif, votre idiot. Le duc de Bourgogne, appelé au secours par les bouchers et par le conseil du roi, fut le plus fort. Henri IV d'Angleterre lui envoya mille archers et huit cents lances. Il entra à Paris, et en sortit pour exterminer à Saint-Cloud neuf cents chevaliers armagnacs sur le champ de bataille, et trois cents autres qui s'étaient cachés dans les caves après la défaite. La retraite du duc d'Orléans le laissant libre, il se mit à exterminer ses prisonniers, dont les corps, portés hors de la ville, étaient mangés des chiens, oiseaux et autres bêtes. Cependant on avait découvert un traité des vaincus avec le roi anglais ; leur négociateur Jacques le Grand avait perdu ses instructions, dans lesquelles les princes, en échange d'un secours, offraient à Henri IV l'exécution du traité de Brétigny. Les princes apparaissaient comme les ennemis de la royauté ; et Jean sans Peur, sollicité de nouveau par Charles VI, pouvait se dire le défenseur de la France contre les amis de l'étranger. Le roi prit lui-même l'oriflamme pour aller combattre le duc de Berri : toutefois la peste qui se mit dans son camp devant Bourges amena la paix d'Auxerre (1412). Bourgogne, contraint de la jurer, ainsi que le duc d'Orléans, sur l'Évangile et sur un morceau de la vraie croix, s'était promis une autre vengeance. Les états, assemblés à Paris, et congédiés le sixième jour, avaient dénoncé les abus sans y remédier sur la demande de l'Université, Bourgogne fit rendre une ordonnance qui suspendait tous les financiers de leurs fonctions (1413). Le prévôt de Paris, Pierre des Essarts, redoutant l'examen de ses comptes, s'enferma dans la Bastille qui dominait la porte Saint-Antoine, d'intelligence avec le dauphin gendre de Jean sans Peur. Le Bourguignon voulait aussi punir son gendre, l'auteur de la paix d'Auxerre : il lâcha donc Caboche et sa milice contre la Bastille ; mais la trouvant trop bien défendue, les cabochiens se rabattirent sur l'hôtel Saint-Paul, en criant qu'ils voulaient voir le dauphin. Tandis que Bourgogne conférait avec son gendre sur l'inutilité de la résistance, la populace entra dans l'hôtel et saisit tous les traîtres, comme elle disait, pour les emprisonner. Elle prit le chaperon bleu, signifia au dauphin combien elle était mécontente de ses mœurs dépravées, et fit nommer des commissaires pour juger les captifs. Les bons bourgeois, ceux qui avaient horreur des massacres, lui déplaisant elle en réclama soixante comme armagnacs ; on les arrêta, et leurs biens

ont confisqués pour remplir plus vite le trésor. 'Foui ensemble elle tuait juridiquement par des sentences précipitées, et ruinait par des impôts les bons bourgeois. Les femmes de la reine, de la dauphine, le duc de Bavière., le duc de Bar, attendaient leur tour pour être jugés ; et par un épouvantable contraste, le dauphin donnait toutes les nuits un bal à l'hôtel Saint-Paul, et dansait jusqu'au jour. Il sollicita enfin les princes de faire servir leurs troupes à sa délivrance. La bonne bourgeoisie, devenue plus courageuse par l'excès du mal, voulut que le duc de Bourgogne se rendit à Pontoise (1413) pour conférer sur la paix. Jean sans Peur refusa d'accepter immédiatement les conditions ; il rentra dans Paris pour examiner la force des siens ; mais la modération des armagnacs, qui ne demandaient que l'oubli des anciennes injures et la paix pour tous, diminua visiblement les partisans de Caboche. Les bons bourgeois aidèrent le dauphin à ouvrir les prisons. La paix ayant été publiée, il fut défendu de désigner les citoyens du nom de *bourguignon* ou d'*armagnac* Jean sans Peur, voyant destituer ses partisans, quitta Paris, où les armagnacs rentrèrent : les cabochiens furent déclarés coupables de lèse-majesté et bannis du royaume. On respirait un peu : on fut bien surpris lorsque le dauphin, irrité des reproches que les princes adressaient à ses mauvaises mœurs, rappela encore une Fois le duc de Bourgogne comme un libérateur Les armagnacs ne se laissèrent point abattre : ils conduisirent leur roi à leur tête, et repoussèrent le Bourguignon jusqu'en Artois, où ils assiégèrent Arras. Jean sans Peur s'humilia, et accepta une paix qui lui défendait de s'allier à l'étranger, et de revenir à Paris s'il n'y était pas mariai par le roi ou par le dauphin (1414).

V

Le roi d'Angleterre Henri IV était mort le 20 mars 1413 ; Henri V lui avait succédé. La vie immorale de ce jeune prince, son Ambition effrénée, avaient plus d'une fois attristé les derniers jours du meurtrier de Richard II. Son père avait à peine expiré, qu'il se retira dans sa chambre ; et après une journée de solitude et de prières, il alla trouver son confesseur, qui l'engagea à réparer par une vie régulière la mauvaise réputation de sa jeunesse. Henri V commença par mettre en liberté le comte de March, dont les droits au trône faisaient tout le crime ; et pour expier l'usurpation sanglante qui lui avait transmis le pouvoir, il fit transporter solennellement les restes de Richard II à l'abbaye de

Westminster. Il venait d'anéantir une révolte des Lollards, hérétiques disciples de Wikleff, qui déjà, sous Henri Iv, avait menacé l'Église d'Angleterre, et il avait consenti à renouveler la trêve avec le roi de France. Le10 juillet 1414, il revendiqua inopinément la couronne de France, et tout ce qui en dépendait, comme héritier d'Isabelle, mère d'Édouard III. Repoussé fièrement par les princes français, il réclama du moins la souveraineté absolue de la Normandie, du Maine, de l'Anjou et de l'Aquitaine, et une partie de la Provence, héritage légitime des deux belles-sœurs de saint Louis, Éléonore, femme du roi anglais Henri III, et Sanchette, femme de Richard de Cornouailles, jadis roi des Romains. Le duc de Berry fit répondre que Charles VI consentirait peut-être à donner au roi anglais sa fille Catherine, avec la souveraineté de l'Aquitaine, et Henri V annonça la guerre en se faisant voter un subside de deux dixièmes et de deux quinzièmes. Le duc de Bedford, un de ses frères, fut nommé régent : la noblesse anglaise se montra livide de conquêtes ; et après une traversée rapide, Henri V débarqua à l'embouchure de la Seine, et se rendit maitre de Barfleur. Les hommes d'armes qui l'avaient défendu eurent ordre de se constituer prisonniers du gouverneur de Calais : les habitants, hommes et femmes, furent bannis pour toujours de leur patrie. Malheureusement un grand nombre d'officiers et de soldats anglais avaient péri : par les morts, les blessés ou les malades, l'armée victorieuse se trouva bientôt réduite de moitié ; la retraite était nécessaire. On conseillait au roi de se rembarquer ; il déclara que, pour ne pas fuir devant ceux qui l'avaient dépouillé de son héritage, il voulait regagner Calais à travers les provinces de Normandie, de Picardie et d'Artois[76].

Charles VI s'était porté à Rouen ; toute la noblesse française y accourait : le connétable d'Albret, le duc d'Orléans, le roi de Sicile, les ducs d'Orléans, d'Alençon et de Bar ; mais le duc de Bourgogne était absent, et pas un seul Bourguignon ne paraissait. Quatorze mille hommes d'armes étaient réunis : noblesse, fière de sa valeur, ne voulait point partager le droit de combattre, et le dauphin avait refusé les services de six mille bourgeois de Paris, bien armés. On suivit les Anglais dans leur longue marche, on les harcelait, on leur faisait passer des jours entiers sans nourriture. Henri V, qui espérait mettre bientôt la Somme entre lui et ses ennemis, fut cruellement déconcerté lorsqu'il trouva tous les ponts rompus, et le connétable campé près d'Abbeville. Cerné de hautes parts, il ne pouvait plus même se fier aux siens, qui murmuraient hautement. Il trouva enfin un gué près de Béthencourt ; il passa la Somme et reprit

quelque espérance. Charles V, qui était demeuré à Rouen, assembla un conseil de guerre ; on y résolut de livrer bataille ; mais le duc de Berri empêcha le roi de rejoindre l'armée. Il vaut mieux, disait-il, perdre la bataille, que la bataille et le roi. Le connétable avertit Henri V qu'il avait ordre de le combattre. L'Anglais, voulant faire oublier qu'il était le seul auteur de la guerre, répondit froidement : J'aurais désiré qu'on eût adopté à d'autres conseils, et qu'on ne versât pas le sang des chrétiens. Il fit ensuite d'habiles préparatifs pour n'être pas vaincu sans gloire. D'Albret avait choisi unie forte position devant le village d'Azincourt, par où l'armée anglaise était contrainte de passer ; il voulait se laisser attaquer, redoutant l'impétuosité française de Poitiers et de Crécy. Henri V partagea son armée en trois divisions flanquées de deux ailes. Ses archers, en avant des hommes d'armes, portaient chacun sur les épaules un pieu pointu des deux bouts, qu'Us fichaient en terre pour opposer un rempart de bois a la cavalerie française. Quelques-uns, pour avoir les mouvements libres, s'étaient découvert la poitrine et les bras. La première division des Français était commandée par le connétable, la seconde par les ducs de Bar et d'Alençon, la troisième par les comtes de Marle et de Falconberg. La terre était humide et retenait les pas. D'Albret ordonna aux siens de s'asseoir en attendant l'attaque ; Henri V se résigna à commencer. Une volée de flèches troubla d'abord le front des Français : les chevaux blessés et furieux se reportaient en arrière, et déjà les archers avaient dressé leur rempart. Huit cents hommes d'élite, qui étaient chargés de les disperser, s'avancèrent alors ; mais la boue en arrêta le plus grand nombre ; les archers, saisissant leurs haches d'armes, fondent sur ces agresseurs, les refoulent jusqu'à la première division et tuent le connétable. Ils reculent ensuite par l'ordre de Henri, reforment leurs rangs et chargent la seconde division : ce fut un combat de deux heures. Henri V, menacé par dix-huit chevaliers français, qui avaient juré de le prendre, fut renversé sur les genoux ; le duc d'Alençon fendit la couronne d'or placée sur son casque, mais fit-même, frappé, tomba mort : la seconde et la troisième divisions étaient en déroute, et un grand nombre de prisonniers avaient été faits. En ce moment on vint dire au roi que des forces nombreuses s'avançaient sur son camp ; furieux de perdre un si beau succès, il ordonna d'égorger les prisonniers ; et à peine l'ordre s'exécutait, qu'on reconnut quelques paysans qui s'éloignaient après avoir pillé les bagages. L'armée française avait couvert de morts le champ de bataille. Henri s'y promenant pour compter les vaincus : Quel est, dit-il, ce château que je vois là-bas ? — On le nomme le château d'Azincourt, répondit un prisonnier. — Eh bien ! reprit le roi, que la postérité

connaisse cette bataille sous le nom de bataille d'Azincourt. Le vainqueur gagna ainsi la liberté de la retraite ; il retourna en Angleterre, emmenant captifs les ducs d'Orléans et se Bourbon, et les comtes d'Eu, de Richemond et de Vendôme (1416).

Le duc d'Orléans était captif ; mais aussitôt que le roi fut rentré dans Paris, le comte d'Armagnac fut nommé connétable. Jean sans Peur, qui avait été prévenu de vitesse, s'arrêta près de Lagny, et ses partisans, raillant son inaction, l'appelaient *Jean de Lagny, qui n'a hâte d'aller*. Le dauphin Louis, son gendre, qui plus d'une fois lui avait donné le pouvoir, mourut sur ces entrefaites : les armagnacs triomphaient. Si le connétable ne réussit pas à reprendre Harfleur, il garda au moins l'autorité ; il se déclara l'ennemi du nouveau dauphin, Jean de Touraine, qui faisait alliance avec le Bourguignon, et la mort subite de ce dauphin transmit son titre à son frère Charles, plus docile aux armagnacs. Le connétable se débarrassa de la reine Isabelle, que le roi, pour ses débordements honteux, relégua à Tours ; ii fit noyer Boisredon, qui ne fléchissait pas assez humblement sous son autorité ; il extorqua les richesses des églises, et contraignit les bourgeois à travailler aux fortifications et aux égouts de la ville ou à s'en racheter par de fortes contributions.

Cette manière de triompher n'a rien d'honorable pour le parti des armagnacs : mais les fautes et les crimes de ses ennemis ont placé de son côté le bon droit, en le forçant de rester désormais le parti de la royauté et de la nationalité française. Leurs ennemis, c'étaient Jean sans Peur, la reine Isabelle, et le roi anglais : tous les trois s'entendirent. Le duc de Bourgogne, après un manifeste publié contre le connétable, enleva Isabelle de la ville de Tours, et se fit céder par elle l'administration du royaume (1417). Henri V que Jean sans Peur s'était engagé à reconnaître pour roi de France, débarqua de nouveau en Normandie : il prit Villiers, Caen, Bayeux, l'Aigle, et força le duc de Bretagne à la neutralité. Sa protection, promise à tous ceux qui le reconnaîtraient pour roi de France, lui attirait de nombreux paysans, affamés de repos après de si longs malheurs. La reine et le Bourguignon attaquaient de leur côté les armagnacs par des démonstrations populaires. Réunis à Troyes, ils abolissaient tous les impôts ajoutés à la gabelle ; ils annulaient toutes les condamnations portées par le parlement de Paris, et créaient un parlement nouveau. Les Anglais et les Bourguignons avançaient chaque jour. Henri V (1418), maître du château de Falaise, formait de ses troupes quatre armées pour entreprendre quatre sièges à la fois ; Vire,

Coutances, Saint-Lô, Ivry, Évreux, se rendirent. Jean sans Peur et Isabelle obtinrent à Paris un plus grand succès, digne d'eux et des *cabochiens*. Un marchand, Perinet Leclerc, se vengea, par une trahison, du prévôt de Paris, qu'il n'aimait pas, et du connétable, qui avait refusé un traité offert par l'église : il déroba les clefs de la porte Saint-Germain, dont son père avait la garde, et ouvrit la ville au comte de l'Isle-Adam, commandant des Bourguignons. C'en était fait des armagnacs : les bourgeois, réveillés aux cris de *vive la paix ! vive le roi ! vive Bourgogne !* se joignaient à la troupe de l'Isle-Adam. Le chancelier, les évêques de Senlis, de Bayeux, de Coutances, le comte d'Armagnac, mal protégé dans sa fuite, étaient arrêtés. Le pauvre roi, promené sur un cheval, approuvait la nouvelle révolution. Mais le dauphin n'était pas pris : Tanneguy du Châtel, l'ayant réveillé à la hâte, l'avait emporté presque nu à la Bastille, et de là se sauva avec lui à Melun. Du reste la vengeance des Bourguignons fut complète : les partisans de Jean sans Peur affluèrent dans Paris ; le pillage commença les atrocités ; les bouchers étaient revenus ; un potier d'étain exhortait le peuple à massacrer tous les prisonniers. L'Isle-Adam aurait voulu les sauver ; quand il vit quarante mille hommes armés de maillets, de haches et de massues, il n'osa dire qu'un mot : Mes enfants, vous faites bien. Le connétable fut assommé : on lui enleva la chair, de l'épaule droite au côté gauche, pour figurer l'écharpe, qui était l'insigne de son parti. Toutes les prisons, livrées aux écorcheurs, furent inondées de sang : au Châtelet, trois évêques égorgés, et deux présidents du parlement ; ailleurs, des femmes enceintes ; dans toute la ville, seize cents cadavres et des ruisseaux de sang ; puis les corps jetés pêle-mêle, par forme de sépulture, près du marché aux Pourceaux : voilà l'œuvre des Bourguignons, alliés de Henri V. Celui-ci investissait Rouen : Le benoist Dieu, disait-il, m'a inspiré et donné volunté de venir en ce rovaulme pour chastier les subjectz, et pour en avoir la seigneurie comme vray roy[77]. Les bourgeois de Rouen criaient le grand haro au roi et au duc de Bourgogne, Jean sans Peur était bien plus pressé de voir Paris : il y entra triomphalement avec la reine ; la populace les reçut avec transport, et voulut leur montrer un massacre. Le bourreau Capeluche se mit à la tête des bouchers pour assommer ce qui restait encore dans les prisons, Jean sans Peur, qui commençait à craindre la férocité de ses amis, craignait plus encore de compromettre sa popularité : il donna la main à Capeluche, et justifia ainsi le meurtre de cent personnes en un seul jour. Il prit un parti plus sage pour sa sûreté personnelle et pour sa réputation d'ami du peuple : ce fut d'envoyer les massacreurs contre les armagnacs, qui occupaient Montlhéry, espérant se

délivrer d'eux par la main des ennemis et garder le droit de se plaindre de leur mort quand ils ne seraient plus à craindre. Six mille hommes sortirent ainsi ; et à peine les portes de la ville étaient refermées sur eux, que Capeluche fut arrêté et exécuté par son valet. Un ordre fut publié de ne plus massacrer dans les prisons ; le duc se réservait le soin de tuer juridiquement les armagnacs par des jugements et par la potence. De son côté, le dauphin, retiré à Poitiers, avait pris le titre de lieutenant général du royaume ; il y avait formé un parlement, et son refus de se rendre à Paris, malgré l'invitation du roi et de la reine, annonçait une volonté opiniâtre de ne point transiger avec la faction bourguignonne. Déjà quatre mois s'étaient passés depuis que Rouen résistait seul aux Anglais. Quinze mille citoyens armés sous le commandement de Gui le Bouteiller, les murailles réparées et pourvues de machines, l'ordre de sortir signifié à tous ceux qui n'avaient pas de vivres pour dix mois ; voilà ce que les assiégés opposaient aux neuf divisions de l'armée anglaise, la ligne de circonvallation tracée autour des murs, et aux chaînes tendues au-dessus et au-dessous de l'eau pour fermer le passage de la Seine. Bourgogne, sollicité par eux, promit des secours, et au lieu de combattre, entama des négociations : il offrait à Henri V la fille de Charles VI, la cession de la Normandie, et les provinces abandonnées par la paix de Brétigny. Henri V refusa, disant que le duc de Bourgogne n'avait pas autorité pour accorder ces conditions. Le dauphin envoya a son tour des négociateurs ; il offrit les provinces abandonnées par la paix de Brétigny, et au lieu de la Normandie, une partie des États du Bourguignon ; Henri refusa encore, disant que le dauphin n'avait pas autorité pour traiter au nom du roi. Les assiégés de Rouen persistaient cependant ; la nouvelle que Chartes VI se mettait en marche avec l'oriflamme augmentant leur espoir, ils se mirent à manger les chevaux, les chats, toutes les choses immondes qui pouvaient ressembler à de la nourriture : ils virent périr douze mille bouches inutiles entre leurs murs et le camp anglais, qui resta impitoyablement fermé. Pour prix de leur héroïsme, le duc de Bourgogne leur fit dire qu'il manquait de troupes pour les délivrer, et leur conseillait de traiter. La première capitulation proposée par le roi anglais fut impitoyable ; il fallait se livrer à sa discrétion. Les assiégés firent alors le projet de mettre le feu à la ville, et d'abattre un pan de mur qui était miné pour fuir par la brèche. La crainte de perdre sa conquête adoucit Henri V ; il demanda une rançon, les armes, les équipages de guerre, le serment de fidélité, et, par un lâche dépit, la mort d'Alain Blanchard, commandant de la ville, de trois autres bourgeois, d'un chevalier et de deux bateliers, afin de venger dans le sang

l'orgueil anglais offensé par huit mois de résistance. Alain Blanchard fut décapité ; Henri, maître de Rouen, y fit frapper une monnaie à son effigie, avec ces mots : *Henri, roi de France* (1419).

De toutes parts, la misère invoquait la paix. Par cette maldicte guerre, dit un contemporain[78], tant de maulx ont été fait, que je cuide en telx soixante ans passez par devant il n'y avoir pas eu au royaulme de France, comme il a été de mal depuis douze ans en ça. Hélas ! tout premier, Normandie en est toute exillée ; et la plus grant partie, qui soulloit faire labourer et entre en son lieu, lus, sa femme, sa messine (enfants), et entre sans danger ; marchands, marchandises, gens d'église, moynes, nonnains, gens de tous estats, ont esté boutez hors leurs lieux, comme eussent esté bectes saulvaiges, dont il convient que les ungs truandent (mendient) qui soulloient donner ; les aultres servent qui soulloient estre servis ; les autres, larrons et meurtriers par désespoir. Une trêve fut d'abord conclue par le besoin de tous, et une entrevue eut lieu à Meulan, entre Henri V, d'une part, et de l'autre le duc de Bourgogne, la reine Isabelle, et sa fille Catherine, dont la beauté devait être offerte au roi anglais comme un motif de pacification. Un cérémonial superbe, observé parles deux partis, excluait la confiance réciproque, et le ton hautain de Henri commença de déplaire au Bourguignon, son allié Jean sans Peur aurait rougi d'accorder à l'étranger tout ce qu'il demandait ; ses observations, mal accueillies, le rapprochaient insensiblement au parti des armagnacs. Ceux-ci, craignant que la paix ne fût faite sans eux, lui offraient des conditions ; il rompit avec l'Anglais, et tandis que Henri ev, regrettant. de perdre la main de la princesse Catherine, s'efforçait de prolonger la trêve et les négociations, Jean sans Peur et le dauphin se virent sur le ponceau de Pouilly : ils convinrent de gouverner ensemble le royaume, de s'aimer comme frères, de défendre les droits l'un de l'autre[79]. Cette réconciliation aurait ruiné les Anglais sans doute ; Henri V le comprit si bien que, la trêve à peine expirée, il fit surpren.dre Pontoise, et la traita comme une ville prise d'assaut, des fuyards, refluant sur Paris, apprirent à toua comment le prétendant au trône de France punissait ceux qu'il réclamait pour sujets. Toute la sepmaine ne finèrent de ainsi venir, que de Pontoise, que des villaiges d'entour, et estoient parmi Paris moult esbahis à grans tropeaulx, car toute victaille était moult chère, especialement le vin ; car on n'avoit point de vin qui rien vaulsist, pour moins de huit deniers la pinte, lung petit pain blanc, huit deniers parisis, les aultres choses de quoi l'homme povoit vivre, par cas pareil[80]. Le dauphin avait rassemblé vingt mille combattants : l'inaction de Jean sans Peur était bien

plutôt un résultat de son indolence ordinaire qu'une preuve de trahison. Malheureusement les armagnacs, qui entouraient le dauphin, n'avaient pas pardonné aux bourguignons ; les hommes du duc d'Orléans n'avaient pas vengé l'assassinat de leur maitre ; ils vengèrent Orléans sur Bourgogne, au profit du dauphin, à l'entrevue de Montereau. Le milieu du pont avait été choisi pour la conférence : chaque prince devait s'y rendre avec dix chevaliers ; des barrières aux deux extrémités empêchaient la foule de les suivre. Tanneguy du Châtel alla recevoir le duc à sa barrière ; et le séparant de ses chevaliers, il lui fit hâter le pas vers le dauphin : le duc ôta son chaperon et fléchit le genou devant l'héritier du trône ; à ce moment, Tanneguy le poussa en avant et leva sa hache d'armes. Pendant qu'un combat s'engage entre les armagnacs et les bourguignons, le duc reçoit un grand coup d'épée et un coup de hache de Tanneguy, qui l'abat aux pieds du dauphin ; deux autres relèvent sa cotte d'armes, et lui enfoncent leurs poignards dans le sein. En même temps, les gendarmes armagnacs, traversant le pont, envahissent les chevaliers bourguignons les prennent tous, à l'exception d'un seul, et dispersent vers la ville toute sa suite, qu'on avait retenue en dehors des barrières. Le dauphin se chargea au moins de justifier ce meurtre : il écrivit aux Parisiens que le duc, l'ayant menacé de son épée, avait trouvé sur la place la punition de sa folie (1419). La plupart des meurtriers se vantèrent des coups qu'ils avaient portés ; le seul Tanneguy du Châtel prétendit se disculper, et dit que, dès le commencement du tumulte, il avait emporté le dauphin hors du pont.

Le parti du dauphin sembla perdu. De toutes parts on réclama contre l'assassinat : les bourgeois de Paris, la reine, et surtout Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur ; un seul homme, le dominicain Pierre Floure, prêchant devant la cour de Bourgogne l'oraison funèbre du mort, osa parler d'oubli et de pardon ; tette hardiesse chrétienne fut blâmée. Philippe le Bon, après avoir reçu l'hommage de la Flandre, reçut une députation des bourgeois de Paris, auxquels il déclara que ses moyens du vengeance étaient prêts ; il déclara ensuite au roi d'Angleterre qu'il le reconnaissait pour roi de France, et se rendit à Troyes (1420) pour assister au traité honteux par lequel la reine Isabelle se vengeait de son fils le dauphin. Par le traité de Troyes, Henri V épousait Catherine de France ; il était nommé régent du royaume jusqu'à la mort de Charles VI, et après cette mort il hériterait du royaume de France et le transmettrait à ses enfants, à l'exclusion éternelle du dauphin. Il devait combattre le dauphin et réunir au royaume toutes les terres qu'il enlèverait à ce prince

dépossédé. Pour obtenir l'assentiment de la nation française à un traité qui, tout en la dégradant, lui donnait quelque repos, il fut réglé que Henri V ne lèverait aucune imposition sans cause raisonnable. Charles VI, Henri V, Philippe le Bon, s'engageaient à ne jamais traiter avec le dauphin, *à cause des horribles et énormes crimes qu'il avait commis*. Les trois états consultés acceptèrent solennellement le traité de Troyes, et le déclarèrent loi de la monarchie.

Ainsi les deux partis *armagnac* et *bourguignon* subsistaient encore, et les armagnacs demeuraient évidemment le seul parti français. Henri V, pour commencer l'exécution du traité, assiégea Melun, défendu, pour le dauphin par Barbazan ; quand la famine l'eut rendu maitre de la place, il ne pardonna à personne, et se vengea par des supplices ou par la prison. Lorsqu'il fut entré dans Paris, il affecta une arrogance qui sentait le despotisme d'un conquérant. Le maréchal de l'Isle-Adam lui parlant avec assurance, Henri lui demanda comment il estoit si hardy que de le regarder au visaige ? — Très-redoubté seigneur, répondit le guerrier, c'est la guise de France ; et si aulcun n'ose regarder celluy à qui il parle, on le tient pour mauvais homme et trahistre... — Ce n'est pas notre guise, répliqua Henri ; et quelques jours après l'Isle-Adam fut enfermé à la Bastille[81]. Il fit ensuite ajourner le dauphin a son de trompe, et le fit déclarer banni et exilé à jamais du royaume. Le dauphin appela de cet arrêt, pour soi et pour ses adhérents, à la pointe de son épée, et fist vœu de relever et poursuyvre sa dicte appellation, tant un France qu'en Angleterre, et par tous les pays du duc de Bourgogne. Mais les cruautés de ses partisans donnaient en certains lieux gain de cause à l'étranger. Ceux qui, oubliant l'assassinat de Louis d'Orléans ne pardonnaient pas au dauphin la mort de Jean sans Peur, lui pardonnaient bien moins encore les cruautés du *seigneur de Vaurus*, gouverneur de Meaux, qui surpassait Néron, qui attachait ses prisonniers à la queue de son cheval, et les *menait battant jusques à Meaux* pour les pendre à son orme, s'ils ne payaient une forte rançon, et quelquefois même lorsqu'ils payaient. On répétait dans Paris[82] que l'*orme de Vaurus* avait des cadavres pour feuilles, que le tyran y avait fait attacher par le milieu du corps une jeune femme enceinte, et que, pendant une nuit où les pieds des pendus touchaient sa tête sous le souffle des vents, l'infortunée avait été dévorée par les Loups. Ce seigneur et les alliés d'Écosse étaient presque la seule ressource du dauphin. Henri venait de passer en Angleterre pour faire couronner sa femme Catherine ; des fêtes merveilleuses entourèrent a Londres le conquérant de la France. Là fut faicte telle et si grande

pompe, et bobant et jolivité, que depuis le temps que jadis le très-noble et combattant Artur, roy des Bretons et des Anglais commença à régner, jusques à présent, ne fust veue en ladite ville de Londres la pareille feste de nuls des rois anglais[83]. Le duc de Clarence, frère du roi, laissé au commandement de la Normandie, fut atteint près de Baugé par le maréchal La Fayette, qui avait réuni une armée de paysans, et par le comte de Buchan, qui conduisait sept mille Écossais : il vint au combat sans attendre ses archers, et vit périr douze cents Anglais, et lui-même, reconnu à sa couronne d'or et de pierreries, fut renversé d'un coup de hache ; le chef écossais, en mémoire de ce service, fut nommé connétable par le dauphin (1421). Ce succès ne fut pas soutenu ; les Anglais offrirent d'eux-mêmes des subsides à leur roi ; Henri V, pour avoir aussi des Écossais, prit à sa solde Archibald, comte de Douglas, et emmena même avec lui le jeune roi d'Écosse, Jacques Ier, qui, jeté par une tempête sur les côtes d'Angleterre, avait été retenu prisonnier contre le droit des gens. Il chassa le dauphin des murs de Chartres, prit Dreux, et en pendit le gouverneur, et pour plaire aux Parisiens, assiégea Meaux. La farouche intrépidité du seigneur de Vaurus lui permit d'attendre plus de deux mois les secours du dauphin. Il pendait à son orme tous les prisonniers anglais, ou promenait sur les remparts un âne couronné qu'il appelait le roi d'Angleterre. Abandonné à lui-même, il se retira dans le marché, entre la Marne et un canal qui l'entourait d'eau de toutes parts. Son infatigable activité soutint pendant cinq mois le courage des siens. L'artillerie anglaise avait brisé tous les remparts, et Henri hésitait à donner un dernier assaut. Enfin, après sept heures d'un atroce combat où le sang des deux partis inonda à flots les décombres, Vaurus fut livré par les chefs de la garnison qui capitulèrent : on le traîna dans les rues, on enfonça son étendard dans sa poitrine ; on pendit son corps à son orme, et l'on éleva au-dessus de la cime de l'arbre sa tête enfoncée dans une pique. Henri V, laissant ce digne trophée d'une telle guerre, revint triompher à Paris, et étala avec les Anglais, dans une cour plénière, une magnificence insultante à côté de la folie et de la misère du pauvre Charles VI. Tout à coup la mort se présenta imminente : il la vit sans trembler ; il confia la tutelle de son fils, âgé de dix mois, au comte de Warwick, la régence du royaume de France à son frère le duc de Bedford ; la régence de l'Angleterre à son frère le duc de Glocester. Il leur recommanda de demeurer fidèles à l'alliance du Bourguignon, et expira en déclarant qu'il avait pendant toute sa vie médité le projet de délivrer la terre sainte. Deux mois après, Charles VI mourut à l'hôtel Saint-Paul, et

les larmes des Français, qu'il avait trahis sans le savoir, ne manquèrent pas à ses funérailles (1422).

Henri VI et Charles VII devinrent rois presque au même moment. Le parlement anglais avait encore gagné quelque chose sous Henri : les communes avaient obtenu la déclaration expresse qu'aucun statut n'aurait force de loi s'il n'était revêtu de leur consentement. Après sa mort, le parlement n'exécuta pas ses dernières volontés ; il ne voulut pas que le duc de Glocester fût régent de la couronne, mais seulement président du conseil, et *protecteur du royaume et de l'Église d'Angleterre*, en l'absence du duc de Bedford. Les deux régences, ainsi réunies dans une seule main, conservaient mieux à la nation anglaise l'unité de forces contre la France. Bedford commença par attirer à son parti le duc de Bretagne : il le vit à Arras, chez le duc de Bourgogne (1423). Tous les trois firent le serment de s'aimer comme frères, et de se secourir mutuellement contre leurs ennemis[84], Charles VII traita de nouveau avec la régence de l'Écosse. Douglas lui amena cinq mille hommes et le jeune roi par reconnaissance, choisit ses gardes parmi les Écossais auxiliaires ; il fut néanmoins battu près de Crevant, sur l'Yonne. Bedford rendit aussitôt la liberté au roi d'Écosse, à condition qu'il ne serait pas l'allié de la France : Jacques ne put tenir parole. Les Écossais le reconnurent volontiers pour leur souverain, mais persistèrent dans leur alliance avec Charles VII. Bedford continua ses succès, et apprenant que le comte de Buchan avait occupé Verneuil, dans le Perche, il accourut pour la lui enlever. Le connétable eut l'imprudence d'accepter la bataille ; malgré l'habileté de son plan,- il fut vaincu. Cette bataille de Verneuil était un désastre égal à ceux d'Azincourt, de Poitiers et de Crécy ; le résultat imminent en était même bien plus déplorable : la seule armée dont Charles VII pût disposer était perdue ; l'importance d'un pareil avantage semblait affermir la couronne de France sur la tête du mineur anglais. Les vainqueurs n'en doutaient pas ; et comme ils dépossédaient Chartes VII de toutes ses places, l'une après l'autre, ils lui donnaient ironiquement le nom de *roi de Bourges*.

L'infortuné Charites VII touchait au moment de n'avoir plus rien. On a beaucoup parlé des fêtes qu'il ne se lassait pas de célébrer malgré sa détresse. Ce mot d'un chevalier : On ne peut perdre plus gaiement un royaume, est devenu banal. Cependant sa pauvreté, bien connue, rend ces folies impossibles, et par conséquent douteuses

Un jour que Lahire et Poton

Le vindrent veoir pour festoiement,

N'avait qu'une queue de mouton

Et deux poulets tant seulement.

Las ! cela est bien au rebours

De ces viandes délicieuses

Et des mets qu'on a tous les jours

En dépenses trop somptueuses[85].

Le même poète ajoute immédiatement :

Princes qui ont de la misère

Si sont plus enclins de moitié

A soulager le populaire.

Et en ont plus grande pitié.

Je doute qu'une pensée de ce genre ait alors ému Charles VII. Cette âme, faible, abattue par le malheur, endormie dans une volupté longtemps indifférente aux affaires, aurait cédé bientôt à la force des événements, et abandonné toute prétention au trône, si des circonstances étrangères n'eussent ralenti les succès de Bedford. L'Angleterre tirait un grand parti de l'alliance bourguignonne : tout à coup Philippe le Bon se refroidit. Il réclamait le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise, devenues vacantes par la mort de Jacqueline de Bavière ; le duc de Glocester les réclamait également. Philippe le Bon rappela les troupes qu'il avait fournies aux Anglais, disposé à les combattre, le fallait, pour faire reconnaître ses droits. Bedford, plus empressé de prévenir une rupture que de continuer la guerre, apprit en même temps que l'Angleterre était affilée par la querelle du duc de Glocester et de l'évêque de Winchester, Henri de Beaufort : il passa la mer pour les réconcilier. Ces lenteurs et cette absence permirent à Charles VII d'acquérir la Bretagne. Arthur de Richemond, frère du duc breton, devint connétable. Il avait exigé, pour

condition préalable, que le roi disgraciât ses favoris : aussitôt Tanneguy du Châtel s'était de lui-même retiré de la cour, sacrifiant son intérêt personnel à son dévouement, pour assurer par sa retraite la couronne de France à son maître, après lui avoir autrefois sauvé la vie par son activité. La délivrance de Montargis fut la conséquence de ces événements favorables. Richemond, Dunois, Lahire, renouvelèrent à ce siège les antiques prouesses de la chevalerie. Dunois était engagé, dès l'enfance, à détester et à combattre le parti anglo-bourguignon. Malgré sa naissance méprisée, il avait été élevé parmi les princes d'Orléans, par la bienveillance de Valentine. Il avait six ans lorsque, Valentine demandant à sa maison rassemblée quel serait celui pu marcherait le premier pour venger son mari, il répondit : Ce sera moi, madame ! Il tint parole : il se vantait plus tard d'avoir immolé de sa main dix mille Bourguignons. Lahire, âme ardente et loyale, aux manières dures et franches, combattait pour son devoir, sans ambition ni jalousie. Au moment de surprendre les Anglais, il faisait sa prière, les mains jointes, avec cette rondeur de langage : Dieu, je te prie que tu fasses pour Lahire ce que tu voudrais que Lahire fit pour toi s'il était Dieu et que tu fusses Lahire, et *il cuidait très-bien prier et dire*. A ces deux hommes, il faut ajouter Poton de Xaintrailles, et d'autres braves qui croyaient encore à la cause du roi, malgré lui. Montargis, délivré par eux, fut décoré du surnom de *Franc*.

Malheureusement ces premiers avantages furent bientôt démentis par de nouveaux désastres. Bedford avait réconcilié Glocester et Beaufort ; il avait conservé l'alliance bourguignonne ; il ramena par la force le duc de Bretagne à son parti : les états bretons furent contraints d'approuver le traité de Troyes. Il ne restait plus qu'à prendre Orléans ; Bedford l'assiégea (1427). Une résistance opiniâtre, à laquelle les femmes elles-mêmes prirent part, seconda pendant plusieurs mois les efforts de Dunois, de Lahire et de Xaintrailles, qui, au dehors, combattaient pour les assiégés. Mais Dunois ayant été blessé et vaincu à la journée des harengs, les assiégés offrirent de remettre leur ville au duc Bourgogne. Le refus de Bedford, qui voulait cette ville pour les Anglais eux-mêmes, prolongea seul l'existence d'Orléans. Charles VII voulait se retirer dans le Dauphiné : les instances, le généreux dévouement de la reine Marie d'Anjou, qui vendit tout ce qu'elle avait de précieux pour subvenir à la guerre, eurent, dit-on, moins d'influence sur lui que la volonté d'Agnès Sorel, une femme de la cour. Il consentit à attendre encore quelque temps sur les bords de la Loire, et bientôt sa libératrice apparut.

Depuis plusieurs mois la fille d'un paysan de Domremy sollicitait le gouverneur de Vaucouleurs de la faire conduire auprès du roi. Elle avait dix-huit ans ; elle ne savait pas lire, elle savait coudre et filer, et prier Dieu : elle s'appelait- Jeanne d'Arc. Elle disait que des voix célestes la pressaient depuis longtemps d'aller sauver le roi ; elle avait prédit le siège d'Orléans avant qu'il fuit commencé ; elle prédisait qu'elle ferait lever ce siège, et qu'elle conduirait le roi à Reims pour l'y faire sacrer.

Après une longue hésitation, le gouverneur de Vaucouleurs consentit à la laisser partir, accompagnée de son frère Pierre d'Arc. Sa première entrevue avec Charles VII annonça une mission surnaturelle. Elle se présenta humblement, comme une pauvre petite bergerette, mais elle alla droit au roi, et, le distinguant de la foule où il voulait se confondre : Gentil dauphin, lui dit-elle, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande le Roi des cieux, par moi, que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et serez lieutenant du Roi des cieux, qui est roi de France. Cette assurance modeste surprit le roi ; des réponses fermes, précises, victorieuses, à toutes les questions par lesquelles les savants prétendaient l'embarrasser, lui attirèrent quelque confiance. Comme on la sommait de faire des miracles, elle avait répondu : Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des miracles. Le signe qui m'a été donné pour montrer que je suis envoyée de Dieu, c'est de faire lever le siège d'Orléans : qu'on me donne des gens d'armes, en si petite quantité qu'on voudra, et j'irai. On résolut donc de la mettre à l'épreuve qu'elle proposait elle-même. On lui donna, selon sa demande, l'épée de Charles-Martel, une armure complète, un étendard où étaient écrite les deux noms de *Jésus* et de *Marie*, et le titre de *chef die guerre*. Elle partit pour Orléans avec une armée.

L'histoire de Jeanne d'Arc est la plus délicieuse, la plus merveilleuse histoire du moyen âge... Vous étés belle, suave et brillante comme Jérusalem, terrible comme une armée rangée en bataille ! Nous reprochera-t-on d'appliquer ces paroles Je l'Écriture à cette jeune fille si pure et si humble, à cette pauvre ignorante à qui la foi enseigna si extraordinairement la science de la victoire ? La voilà qui approche d'Orléans elle dicte une lettre où elle somme les Anglais de Faire raison au Roi du ciel, et de sen alter dans leur pays. On verra, dit-elle, aux horions (coups) qui a le bon droit, de Dieu, el le roi du ciel, ou de vous les Anglois. Elle réforme, par son exemple, par ses exhortations, les mœurs d'une armée dissolue. Elle entre dans Orléans, malgré la

surveillance des assiégeants, malgré les embarras que lui suscite déjà la jalousie des seigneurs, dont elle efface l'importance. En huit jours elle accomplit ce qu'une résistance de sept mois n'avait pu faire. Elle enlève l'une après l'autre les bastilles construites par l'ennemi, et tue sept mille hommes en trois combats. Blessée au pied de la bastille des Tournelles, elle se relève pour conduire à l'assaut, et les chevaliers et les soldats, et les Orléanais, qui voilent leur part du succès. Elle rentre dans la ville au milieu d'un peuple immense et du chant du *Te Deum*, et le lendemain l'ennemi lève le siège en frémissant. *Dominus omnipotens nocuir eum, et tradidit eum in manus feminæ, et confodit eum* (Judith).

La jeune fille avait accompli elle-même sa prophétie. Pouvait-on clouter encore de la vérité de sa mission ? Cependant Charles VII n'en paraissait pas convaincu : il ne voulait pas venir à Reims. Jeanne, pour l'y décider, alla s'emparer de Jargeau et de Beaugency ; elle fit prisonnier le comte de Suffolk. Malgré les appréhensions du duc d'Alençon, elle engagea contre Talbot la bataille de Patay : Qu'on aille hardiment contre les Anglois, criait-elle, on aura bon succès ; s'ils étoient pendus aux nues, nous les aurions, car Dieu nous a envoyés pour les punir ; et la défaite de l'armée anglaise, et la captivité de son chef, justifièrent ces promesses. Tant de succès ne suffisaient pas à Charles VII. Homme de peu de foi, il n'osait se mettre en route : ce roi qu'on a plus tard surnommé *le Victorieux*, avait peur, parce que la cité de Reims, et toutes les villes et forteresses de Picardie, la Champagne, l'Île-de-France, la Brie, le Gâtinais, l'Auxerrois, la Bourgogne, étaient au pouvoir des Anglais. Enfin il partit, mais il voulut que Jeanne d'Arc le précédât d'un jour. Sur toute la route il multiplia les preuves de sa terreur ; il n'osa pas combattre les habitants d'Auxerre ; arrivé devant Troyes, il eût renoncé à prendre cette ville, si la Pucelle ne l'y eût contraint par sa noble indignation ; la ville prise, il n'osa point y entrer avant que Jeanne d'Arc eût visité les rues, et disposé les archers sur deux baies, depuis la porte jusqu'à la cathédrale. La soumission volontaire de Châlons ne l'empêcha pas de trembler aux approches de Reims, et de s'arrêter à quatre lieues de cette ville. Il fallut, pour le rassurer, que les habitants de Reims vinssent lui apporter les clefs de ville, comme Jeanne l'avait prédit.

Le sacre fut fait par l'archevêque de Reims. Jeanne se tenait debout, près de l'autel, son étendard à la main. Quand la cérémonie fut finie s'agenouilla devant le roi, et lui dit, en pleurant à chaudes larmes : Gentil roy, la volonté de Dieu est exécutée ; j'ai fait lever le siège d'Orléans, et

vous ai amené dans la ville de Reims ; elle demandait aussi la permission de retourner dans sa famille. Aucune pensée humaine, aucun désir de grandeur n'avait altéré, au milieu de tant de gloire, sa simplicité première : J'ai été envoyée, disait-elle, pour la consolation des pauvres et des indigents... Si on lui parlait de ses exploits, elle répondait : Mon fait n'était qu'un ministère... Plût à Dieu, mon créateur, que je pusse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller servir mon père et ma mère, en gardant leurs brebis avec mes sœurs et mes frères qui moult se réjouiraient de me voir.

Charles VII, enfin reconnaissant, enfin convaincu de la mission de la Pucelle, ne put se résoudre à la laisser partir. Il attribuait à sa présence ses succès nombreux et rapides ; Vailly, Soissons, Laon, Provins, Château-Thierry, Beauvais, recevaient l'armée royale ; des châteaux de l'Oise, Compiègne, Château-Gaillard, furent repris : déjà le duc de Bourgogne promettait au roi de faire la paix. Jeanne se réjouissait à de ces avantages, mais elle laissait pressentir sa fin prochaine ; elle ne voulait pas qu'on assiégeât Paris, et ce siège, en effet, ne réussit pas. Le roi, pour la retenir, lui donna, ainsi qu'à sa famille, des lettres de noblesse, et exempta de toutes contributions son hameau de Domremy : elle ne se laissa pas prendre à ces vanités humaines. Elle avait dit, après la délivrance d'Orléans : Je ne durerai qu'un an, et guère au delà. Elle touchait à l'accomplissement de sa prédiction. Après avoir combattu dans le Nivernais, et emporté la ville de Saint-Pierre-le-Moustier, elle s'enferma dans Compiègne pour résister au duc de Bourgogne : elle tenta une sortie, et, abandonnée sans défense, die fut prise et livrée au seigneur de Luxembourg (23 mai 1430).

Les Anglais se crurent sauvés à cette nouvelle. Pour expliquer leurs défaites après tant de succès, ils avaient attribué au démon les œuvres de la Pucelle ; ils l'accusaient de sorcellerie ; ils tenaient à prouver la vérité de cette accusation. Jeanne, remise par le seigneur de Luxembourg au duc de Bourgogne, fut réclamée par Bedford, et enfermée dans la grosse tour de Rouen. Une cour ecclésiastique, vendue à l'Angleterre, fut chargée de la juger elle 'était présidée par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, que ses diocésains avaient chassé à l'arrivée de Charles FH. Personne n'essaya de délivrer la prisonnière. Le croira-t-on ? les chevaliers qui avaient vu les œuvres de la Pucelle étaient tous, excepté Lahire, jaloux de sa gloire. Charles VII oublia qu'il lui devait la couronne ; il la délaissa, selon une tradition, pour satisfaire encore Agnès

Sorel. Cette femme vicieuse ne croyait pas à la vertu ; elle craignait de trouver un jour une rivale dans Jeanne d'Arc.

La Pucelle, seule en présence de ses ennemis, ne se déconcerta pas. Dieu assista sa pauvre servante : il lui mit sur les lèvres ce qu'elle avait à répondre, il lui donna la *simplicité de la colombe*, et la *prudence du serpent*. Ses ennemis voulaient contester sa vertu, et calomnier même les années de son enfance des preuves accablantes les forcèrent de renoncer à ce moyen d'attaque. Ils voulaient la prendre, par ses paroles, et lui faire dire au moins un mot hérétique ses réponses, claires et simples, échappaient à tous les pièges : On l'interrogeait sur ses armes : Quelle bénédiction fîtes-vous faire, ou fîtes-vous vous-même sur cette épée ? — Jamais je ne fis aucune bénédiction, et n'en saurais faire aucune. J'aimais beaucoup cette épée, parce qu'elle s avait été trouvée dans l'église de Sainte-Catherine, que j'aime bien. On l'interrogea sur son étendard : Qu'aimiez-vous le mieux de votre étendard ou de votre épée ? —J'aimais plus, voire quarante fois plus, mon étendard que mon épée. Je portais moi-même cet étendard quand j'attaquais l'ennemi, pour éviter de tuer quelqu'un ; je n'ai jamais tué personne. — L'espérance de vaincre était-elle fondée en votre étendard ou en vous ? — Elle était fondée en notre Seigneur, et non ailleurs. — Si un autre a Pilait porté que vous, eût-il eu aussi bonne fortune que vous ? — Je n'en sais rien, je m'en attends à notre Seigneur. — Ne fit-on pas flotter ou tourner votre étendard autour de la tête de votre roi ? — Non, que je sache. — Pourquoi fut-il plus porté en l'église de Reims, au sacre, que ceux des autres capitaines ? — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. — Faisiez-vous croire aux troupes françaises que cet étendard portait bonheur ? — Je ne faisais rien croire ; je disais aux soldats français : Entrez hardiment au milieu des Anglais, et j'y entrais moi-même.

On trouva un moyen plus court d'avancer le procès. On dénatura ses réponses ; on les présenta, ainsi falsifiées, à des docteurs en théologie ; on les lut dans une assemblée publique en les lui attribuant expressément, et on la somma d'abjurer. Ce qu'on lui demandait, comme abjuration, c'était peu de chose ; ne plus porter l'habit d'homme, renoncer aux armes, et laisser pousser ses cheveux. Elle signa d'une croix une cédule qui devait contenir ces trois points ; mais comme elle ne savait pas lire, il se trouva que la cédule signée par elle contenait d'autres articles par lesquels elle se reconnaissait dissolue, hérétique, schismatique, idolâtre, séditieuse, invocatrice des démons, sorcière. Sur

cette déclaration, elle fut condamnée à la captivité perpétuelle. Mais ce châtiment ne suffisant pas aux Anglais, on trouva moyen de lui faire revêtir pour un moment l'habit d'homme, et, surprise en cet état par des témoins apostés, elle fut condamnée au feu comme relapse. La sentence fut exécutée sur la place du vieux marché à Rouen. Jeanne expira en prononçant le doux nom de Jésus (30 mai 1431).

La mort de Jeanne d'Arc ne releva point les affaires des Anglais : le coup qu'elle leur avait porté était irréparable. Xaintrailles à Germigny ; Barbazan à la Croisette près de Châlons, Dunois à Chartres, vengèrent le crime qu'ils avaient laissé commettre. Tout réussissait aux Français. Le duc de Bourgogne (1435) conclut avec Charles VII le traité d'Arras. Philippe le Bon exigea le châtiment des meurtriers de son père, et fit augmenter ses États des comtés de Macon, d'Auxerre, de Ponthieu, et des villes de la Somme. En même temps se termina la rivalité des *bourguignons* et des *armagnacs*. Charles d'Orléans, prisonnier depuis la bataille d'Azincourt, réclamait sa délivrance, et sollicitait le duc de Bourgogne de lui avancer le prix de sa rançon[86]. Philippe le Bon promit de le faire, et réconcilia ainsi les deux partis. Bedford avait fait couronner Henri VI à Paris, comme pour protester contre la force des évènements il mourut en 1436, presque en même temps qu'Isabelle de Bavière. Alors Richemond s'approcha de Paris ; les bourgeois de Paris firent eux-mêmes main-basse sur les Anglais, et le roi Charles VII, après avoir forcé Montereau, rentra dans sa capitale où il installa le parlement qu'il avait établi à Poitiers (1437).

Ces succès inespérés étaient sans doute un heureux présage, mais il s'en fallait bien que la partie fût perdue pour les Anglais : l'étranger tenait encore la Normandie, le Maine et l'Anjou, et une partie de la Guyenne. Les vainqueurs n'avaient pas même la prudence de conserver la paix entre eux. La *Praguerie* (1439) inquiéta le pouvoir royal à peine reconstitué. Le dauphin, qui fut depuis Louis XI, Bourbon, Alençon, Vendôme, Dunois soutenaient La Trémoille contre le connétable : il fallut que Charles VII combattit son fils, le poursuivit de province en province, et l'obligeât, avec tous ses complices, à demander des lettres de rémission. Ce furent les dissensions des Anglais qui achevèrent de délivrer la France : d'abord la rivalité toujours vivante de Glocester et du cardinal de Winchester ; le cardinal parvint à faire rendre la liberté au duc d'Orléans, dont le parti contraire redoutait la présence auprès du roi français ; ensuite la faveur du duc de Suffolk, qui décida Henri VI à

épouser Marguerite d'Anjou. Cette princesse était fille de René, comte d'Anjou et du Maine, comte de Provence, prétendant au trône de Naples, et dans ce moment prisonnier des Bourguignons. Charles VII, vainqueur de la Praguerie, maître de Creil (1441) et de Pontoise après trois mois de siège, triomphant dans la Gascogne et le Languedoc, se voyait pourtant menacé d'une seconde ligue où entraient les ducs d'Orléans et de Bourgogne, et dont le manifeste avait paru à Nevers. Il la dissipait par ses promesses, et reprenant la guerre du midi, il laissait les provinces du nord sans défense. Talbot en profita pour investir Dieppe ; Dunois défendit cette ville avec peine jusqu'à l'arrivée du dauphin, qui fit lever le siège. Le mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou eut de bien meilleurs résultats. Suffolk conclut d'abord une trêve à Tours (1444), et rendit au roi René le Maine et l'Anjou. Marguerite fut vraiment reine d'Angleterre, et commença d'attirer contre elle et contre son mari une haine secrète par la faveur de Suffolk et la disgrâce de Glocester, qui fut arrêté comme suspect de trahison, et en mourut de chagrin. On irrita aussi le duc d'York, Richard, arrière petit-fils d'Edouard III, héritier par sa mère, Anne Mortimer, des droits de Lionel ; on lui donna le gouvernement de l'Irlande au lieu de la régence de France qu'il avait exercée pendant cinq ans : on le remplaça en France, par le duc de Sommerset, de la famille de Beaufort, qui descendant aussi de Jean de Gant (Gaunt), inspirait plus de confiance à la famille de Lancastre. Sommerset reçut ainsi la triste commission de voir toutes les conquêtes de Henri retourner à la France, Fougères, surprise par les Anglais fut la rupture de la trêve (1448) ; Pont-de-l'Arche et Verneuil furent aussitôt saisis par des Français. Dunois parut avec une bonne armée ; il soumit la moitié de la Normandie ; Sommerset à qui l'Angleterre n'envoyait pas d'armée, regardait de Rouen les progrès de l'ennemi sans pouvoir les arrêter. Talbot, par une sortie vigoureuse, retarda de quelques jours la prise de Rouen. Lorsque les habitants et la garnison eurent capitulé, le duc voulut s'enfermer dans la citadelle ; mais il fut réduit à donner 60.000 francs pour sa rançon et les forteresses du district de Caux. Le ministère anglais lui envoya trois mille hommes, qui périrent ou furent dispersés à la bataille de Formigny. La joie que cette victoire répandit en France put se prolonger par la prise successive d'Avranches, de Bayeux, de Valognes, par le siège et la capitulation de Caen, et par l'acquisition de Cherbourg. Un an et six jours avaient suffi à reconquérir la Normandie (1450). La Guyenne ne tint pas davantage : Charles VII prit Bergerac ; Dunois força à une capitulation Bayonne et Bordeaux (1451). En 1453,

Talbot fut tué à la bataille de Castillon, et l'Angleterre ne garda pies sur le continent que la ville de Calais[87].

Cette honte de Henri VI préparait avec une effrayante rapidité la querelle des deux roses et la ruine des Lancastre. On avait attribué à Suffolk la cession du Maine et de l'Anjou, et la perte des villes normandes qu'il n'avait pas empêchée. Lord Cromwell l'accusa le premier : les communes le firent enfermer à la Tour. Le roi, obligé de céder pour obtenir des subsides, voulut du moins lui sauver la vie ; il le condamna à cinq ans d'exil ; mais des soulèvements éclataient toutes parts. Suffolk fut arrêté en mer par ses ennemis, jugé devant les matelots, et décapité ; on pouvait soupçonner le duc d'York de complicité (1451). La bataille de Formigny fut accueillie par de nouveaux mécontentements le bruit adroit e-ment répandu que Henri VI avait rassemblé assez de forces pour ne point pardonner, excita un Irlandais, Jean Cade, à prendre le nom de Mortimer, et à diriger l'insurrection de Kent. On vit cet aventurier traiter avec le roi, réclamer bannissement des parents de Suffolk, et l'élévation des ducs d'York, d'Exeter, de Buckingham et de Norfolk ; on le vit entrer dans Londres, faire décapiter lord Say, le trésorier, piller quelques maisons, et, vaincu à son tour, périr par la main d'un écuyer. Le duc d'York crut alors nécessaire de se montrer lui-même : il quitta son gouvernement d'Irlande sans permission, et vint signifier au roi qu'il fallait assembler un parlement. D'autre part, Sommerset, quittant la France, vint offrir ses services au roi et à Marguerite. Au crime d'avoir perdu la Normandie, il ajoutait celui de posséder la faveur du *parti français*, comme disaient les mécontents. La session du parlement ne satisfit guère les *Yorkistes* ; le roi refusa de souscrire un décret qui flétrissait la mémoire de Suffolk, et le duc d'York prit les armes ouvertement (1452) : on l'épargna lorsqu'on pouvait le juger et le mettre à mort ; on apprit bientôt la nouvelle de la mort de Talbot à Castillon. Le roi étant tombé malade, le duc d'York devint le chef du conseil, et Sommerset fut enfermé à la Tour (1454).

Un autre résultat suivait en France la défaite des Anglais. La conquête de la Guyenne réunissait enfin le midi au nord ; la chute des ducs d'Aquitaine ruinait inévitablement la féodalité. Il ne restait plus des grands fiers que le duché de Bretagne, celui de Bourgogne, augmenté de la Franche-Comté, de l'Artois, de la Flandre, et renforcé du comté de Namur, des duchés de Limbourg et de Brabant, des comtés de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Frise, et de Luxembourg, états allemands acquis par Philippe le Bon, sous la dépendance de l'Empire ; enfin les

possessions du roi René, maitre du plaine, de l'Anjou, de la Provence, et duc de Lorraine par son mariage, En attendant que la politique de Louis XI mît fin à ces dominations éparses, Charles III, victorieux sur tous les points, avait surpassé ou complété l'œuvre de son aïeul Charles V. Un parlement établi à Toulouse, sur le modèle du parlement de Paris (1443), assurait à la Guyenne et au Languedoc la présence de la justice royale. La création d'une armée permanente (1443-1448) rendait vaine la résistance ou la mauvaise volonté des troupes féodales. A la place des grandes compagnies, des écorcheurs ou retondeurs que le dauphin alla faire tuer par les Suisses à la bataille de Botteleur, quinze compagnies de gens d'armes, et l'infanterie des francs-archers, étaient toujours prêtes à combattre pour le roi. Une taille annuelle et perpétuelle imposée par le roi, de sa propre autorité, sous prétexte du besoin perpétuel d'argent pour entretenir ces forces militaires, éludait les réclamations des états, et le roi osait dire que, pour imposer les tailles, n'était plus nécessaire d'assembler les trois ordres. Ainsi les grands et le peuple, également courbés sous le niveau de la monarchie, venaient confondre leurs privilégies contraires dans l'autorité d'un maitre commun, et la France, organisée en nation, avait son centre dans le pouvoir royal désormais constitué.

[1] L'histoire d'Angleterre aura la plus grande part dans ce chapitre ; pour la France, ce sera plutôt une indication qu'un développement des faits ; nous tâcherons toutefois de ne rien omettre dans cette indication. Nous rappelons à nos lecteurs que l'histoire de France, d'après notre plan, doit toujours être résumée dans cette histoire du moyen âge.
[2] Voyez Lingard, t. III.
[3] Continuateur de Nangis, apud Achery, t. III.
[4] *Genealogia comitum Flandriæ*, Anon. apud Martène, t. II, p. 413. Continuat. de Nang. apud Achery, t. III.
[5] Ordonnances des rois de France.
[6] Ordonnances.
[7] *Ibid*. Ordonnance au bailli de Senlis.
[8] *Genealogia comitum Flandriæ*.
[9] Ordonnance au bailli de Mâcon.
[10] *Genealogia comitum Flandriæ*.
[11] Voyez Martène, t. I, p. 1374.
[12] Froissart, liv. I, ch. IV.
[13] *Loi salique*, titre 62.
[14] *Genealogia comitum Flandriæ*.
[15] *Genealogia*, etc. Froissart, t. I, ch. 49. Cont. Nang., *ibid*.
[16] Froissart, *ibid*.
[17] Froissart, t. I, 53 ; Martène, t. I, p. 1381.
[18] Froissart, t. I, 53.
[19] Ordonnances.
[20] Lingard, t. IV.
[21] Froissart, t. I, p. 58 ; Lingard, t. IV.
[22] Froissart, t. I, p. 76.
[23] Froissart, t. I, p. 144. Continuateur de Nangis.
[24] Voyez Lingard, t. IV.
[25] Froissart.
[26] Froissart, t. I, p. 246.
[27] Lingard.
[28] Froissart, t. I, p. 248. *Genealogia comitum Flandriæ*, apud Martène, III.
[29] Voyez Froissart, t. I, de 287 à 292. Lingard, t. IV.
[30] *Genealogia comitum Flandriæ*.
[31] Voyez Froissart, t. I, p. 311.
[32] Ordonnances.
[33] Froissart, t. I, 2e part., ch. 10.
[34] Martène, t. I, p. 1401.
[35] Lingard, t. IV.
[36] Froissart, t. I, 2e part., p. 29.
[37] Froissart, t. I, 2e part., p. 20.
[38] Froissart, t. I, 2e part., p. 20. Voyez aussi Lingard, t. IV.
[39] Froissart, t. I, 2e part., p. 44. Lingard, t. IV.

[40] *Ordonnances des rois de France*. Pour toute cette histoire intérieure, il ne peut y avoir de monument plus curieux et plus officiel que ces ordonnances, dont les préambules expliquent souvent les faits qui les ont amenées.
[41] Froissart, t. I, 2e part., ch. 65.
[42] Froissart, t. I, 2e part., p. 73. Voyez aussi l'ouvrage de M. Naudet : *Conspiration d'Étienne Marcel*, ou *Histoire des états généraux*.
[43] Christine de Pisan.
[44] Froissart, t. I, 2e part., p. 74.
[45] Froissart, t. I, 2e part., p. 121.
[46] Martène, t. I, p. 1415.
[47] Lingard, t. IV.
[48] Lingard, t. IV.
[49] Martène, t. I, p. 1427 et suivantes.
[50] Lingard, t. IV.
[51] Froissart, t. I, 2e part., de 170 à 179.
[52] Froissart, t. I, 2e part., de 170 à 179 ; Martène, I, p. 1491.
[53] Martène, I, p. 1500. Voyez le chapitre XXVIII.
[54] Froissart, t. I, 2e part., p. 216.
[55] Sismondi, obligé de reconnaitre à ce moment une amélioration dans l'état de la France, ne veut pas en rapporter la cause au gouvernement de Charles V, mais à la marche naturelle du temps. Il porte, en effet, bien loin sa haine contre les rois de France : il est bien rare qu'il leur attribue autre chose que des fautes ou des malheurs ; il ne craint pas d'approuver ou de justifier toutes les actions de leurs ennemis, quels qu'ils puissent être, et tout cela sous prétexte d'amour pour les libertés populaires, et d'aversion pour les pouvoirs despotiques. Il aime beaucoup Charles le Mauvais, comme le défenseur du peuple ; il le plaint de son surnom et en conséquence il supprime de temps en temps les faits qui le lui ont mérité. Il aime beaucoup Marcel et Robert le Coq, et en conséquence il leur permet d'user de l'assassinat ou de la trahison, quand ces deux moyens sont la seule condition du succès. Il déteste Charles V, et en conséquence les historiens qui ont bien parlé de ce roi ne sont que des pédants qui n'ont point de sentiment vrai, ni de pensée digne d'éloges. Voilà ce qui m'a empêché de citer jusqu'à présent cette histoire, dont je me suis du reste fort peu servi. L'érudition de cet écrivain, déjà lourde et confuse dans ses autres ouvrages, est ici encore faussée par une partialité sans égale. L'*Histoire des Français* de Sismondi n'est pas une véritable histoire de France.
[56] Voir Martène I, p. 1503 et 1505. Copie des alliances du roi d'Écosse, et après, du roi de Castille et du norme d'Armagnac.
[57] Froissart, I, 2e part. ch. 258.
[58] Martène, I, p. 1508.
[59] Froissart, I, 2e part. 299.
[60] Lingard.
[61] Froissart, I, 2e part. 320 et 321.
[62] Froissart, I, 2e part. 322.
[63] Martène, I, p. 1512.
[64] Froissart, I, 2e part. 359.
[65] Froissart, I, 2e part. 364.

[66] Martène, I, p. 1514.
[67] Froissart, I, 2e part. 374 et 377.
[68] Lingard, t. IV.
[69] Froissart, I, 2e part. 389.
[70] Lingard, t. IV.
[71] Voyez *Ordonnances des rois de France*, et Martène, I, p. 1515.
[72] Voyez Lingard, t. IV.
[73] Voyez, pour tout le règne de Richard II, Lingard, dont les notes ne sont pas moins curieuses que le texte. Une des principales autorités citées par lui dans cette histoire parlementaire, ce sont les registres du parlement.
[74] Froissart, liv. 2, ch. 174 et suivants.
[75] Monstrelet, ch. 72.
[76] Voyez Lingard, t. V.
[77] Juvénal des Ursins.
[78] *Journal d'un bourgeois de Paris*.
[79] Monstrelet.
[80] *Journal d'un bourgeois de Paris*.
[81] Juvénal des Ursins.
[82] *Journal d'un bourgeois de Paris*.
[83] Monstrelet. Voyez Lingard, t. V.
[84] Lingard, t. V.
[85] Martial de Paris, *Vigiles du roi Charles le septième*.
[86] Poésies de Charles d'Orléans.
[87] Poésies de Charles d'Orléans, dernier livre.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

De l'Espagne et du Portugal depuis la mort de Sanche le Brave (1295) jusqu'à l'avènement de Henri IV de Castille (1454).

I

Dans l'année où Boniface VIII fut élevé sur la chaire de saint Pierre (1295), Sanche le Brave régnait en Castille, Jacques II en Aragon, Denys en Portugal et Jeanne de Champagne, femme de Philippe le Bel, était reine de Navarre. La magnanime dépense de Tariffa éloignait les Mérinides et contenait Grenade ; et l'audace de l'Aragonais Frédéric, qui s'emparait de la Sicile malgré le traité d'Anagni, fondait la domination espagnole sur le midi de l'Italie. Le repos eût été permis à l'Espagne chrétienne, après tant de batailles et de gloire, sans des factions féodales, des querelles de famille, et des rivalités de royaumes : ce mal domestique, quelquefois mêlé à la guerre des Maures, et plus souvent dissimulé par cette guerre, allait maintenant se produire au grand jour, comme pour venger les vaincus. La mort de Sanche le Brave arma toute l'Espagne chrétienne contre elle-même (1295). Son fils Ferdinand IV, et sa veuve, Marie de Molina, dont le mariage était contesté, ne pouvaient maintenir en Castille la tranquillité publique. Les grands, partagés en factions, s'attribuèrent une autorité égale à leurs forces ; la multitude sans chefs, empressée et peureuse, avide de choses nouvelles, par un défaut naturel à l'homme, espérait un avenir meilleur que le présent. Dans les villes, dans les campagnes, des crimes, des vols, des meurtres, commis par la vengeance, ou par l'avarice devenue cruelle ; les maisons forcées, les biens ravis, les troupeaux enlevés, partout le deuil et un spectacle lamentable[1]. Jean de Lara se déclara ennemi de la régente pour recouvrer les châteaux qu'il avait perdus. L'infant Don Henri, frère d'Alphonse X, convoitant l'administration du royaume, se fit déférer la régence par les états de Valladolid. Don Juan, frère de Sanche le Brave, mettait en avant l'exemple des Lacerda dépouillés, et voulait dépouiller à son tour Ferdinand IV : il entraina à dans son parti Denys, roi de

Portugal. Alphonse de Lacerda s'unissait au roi d'Aragon Jacques II, pour reprendre le trône ; Diego de Haro, appuyé des Lara, envahissait la Biscaïe ; enfin le roi de Grenade épiait le moment de s'agrandir par les troubles de ses ennemis. La reine-mère se débarrassa du roi de Portugal en demandant sa fille pour son fils Ferdinand, du roi de Grenade par une victoire du grand-maître de Calatrava, près de Jaen, du régent Don Henri, par le refus de ratifier une paix honteuse que ce prince avait signée avec les Maures, et qui lui enleva toute considération publique. Une seconde ligue, formée l'année suivante, ne fut pas moins menaçante ni plus heureuse. Don Juan et la faction des Lara, les Lacerda et le roi d'Aragon, devaient partager la monarchie castillane : à Don Juan ; le Léon, la Galice, et Séville ; à Alphonse de Lacerda, la Castille ; à l'Aragonais, la Murcie. Les rois de France et de Portugal, et le roi de Grenade, étaient appelés au secours. Le siège trop prolongé de Mayorgo (royaume de Léon) coûta la vie à l'infant d'Aragon et détruisit son armée. Ferdinand IV et sa mère ne pouvant être vaincus à force ouverte, Don Henri et Don Juan feignirent de se soumettre : ils vinrent aux états de Valladolid prêter serment au jeune roi et rappelèrent secrètement le roi d'Aragon (1301). La régente, habile et hardie, dirigea la guerre contre l'Aragonais et le chassa. On essaya ensuite de séparer le fils de la mère (1303), mais on ne put empêcher les Cortès de les réconcilier, et en 1305, le traité de Campillo renvoya chaque roi aux intérêts particuliers de son royaume. Denys de Portugal était invité comme surarbitre. Le roi d'Aragon obtint, dans la Murcie, la partie située au nord de la Segura, et dans le royaume de Valence, Alicante, Orihuela, Elche et Elda. Alphonse de Lacerda reçut un apanage dans l'Estramadure, et dans les royaumes de Léon et de Séville, et son frère Ferdinand, la rente ordinaire d'un infant de Castille[2]. Les Lacerda s'éteignirent en un demi-siècle, des deux fils d'Alphonse, le second, Charles, fut connétable de France, et mourut assassiné par le roi de Navarre ; l'aîné, Louis, fut roi des Canaries, et laissa un fils nommé Jean, qui mourut sans postérité. La maison de Medina Celi resta seule héritière, des biens et des prétentions des Lacerda.

II

Castille. — Ferdinand IV apaisa une autre querelle en laissant à Diego de Haro la Biscaïe pour sa vie. Quand les templiers furent abolis, il

réunit à sa couronne une partie de leurs biens, et donna l'autre aux chevaliers de Calatrava. Il reprit (1310) la guerre contre Muhamad III, roi de Grenade, lui enleva Gibraltar, et se fit céder les villes de Bedmar et de Quesada pour lever le siège d'Algésiras. Il mourut subitement en 1312. Toutes les rivalités, toutes les ambitions, se renouvelèrent pendant la minorité de son fils Alphonse XI. Marie de Molina, vraiment capable d'une régence difficile, son fils Don Pèdre, la veuve de Ferdinand, Constance de Portugal, l'intraitable Don Juan, se disputaient l'administration. Les villes et les vassaux partagés entre les prétendants donnaient le spectacle de plusieurs royaumes à la place d'un seul, et livraient *à la dérision la majesté du trône*. A peine Marie de Molina eut réussi à garder l'éducation de son petit-fils, en faisant donner la régence aux deux infants Don Pèdre et Don Juan, qu'une guerre malheureuse contre Grenade emporta les deux régents. Aussitôt leur succession fut disputée par les princes de Lacerda, par Philippe, duc de Cabrera, frère de Ferdinand IV, par Jean le Contrefait, fils de Don Juan, par Emmanuel, seigneur de Villena, petit-fils de Ferdinand III (1332). La Bétique choisit Philippe ; l'Estramadure, le seigneur de Villena ; la plus grande partie de la Castille ultérieure, Jean le Contrefait. A l'intérieur des villes, la rivalité des factions permettait tous les crimes et tous les vols : les petits étaient opprimés par les plus puissants ; les revenus royaux détournés par les magistrats et les princes ; il n'est aucun genre de mal que le royaume n'eût à souffrir. La reine Marie de Molina mourut au milieu de tous ces dangers (1322), qui augmentèrent. Une seule espérance restait à tous, la fermeté d'un roi qui régnât seul ; et dès que Alphonse eut atteint sa quatorzième année, on le vit avec joie s'emparer des affaires.

Alphonse commença par se former une garde. A ses deux favoris, Alvaro Osorio et Garcilasso de la Vega adjoignit un juif, homme riche, qui, connaissant les finances et leurs ressources, pouvait être bon dans l'état d'épuisement du trésor. Telle est l'origine de la faveur des juifs espagnols opposés aux grands par le roi[3]. Les cortès rassemblées à Valladolid, Emmanuel et Jean le Contrefait n'obtinrent rien du roi, et se retirèrent mécontents. Ils formèrent une alliance dont la coutume se conserva longtemps parmi les grands. Les deux contractants s'engageaient, au nom de Dieu et de sa Mère, à se garder fidélité sans ruse ni fraude, et à ne pas attaquer l'ennemi l'un sans l'autre ; ce serment finissait par ces mots : Si je viole le premier ma promesse, de mon libre consentement puissances du ciel, frappez mon corps en ce monde, et torturez mon âme dans les siècles futurs ; que les forces et les paroles me manquent ; faites que dans

le combat, au moment du danger le plus pressant, mon cheval, mes armes, mes éperons, mes vassaux, m'abandonnent. Quelquefois les deux contractants communiaient avec la même hostie partagée en deux ; ils ajoutaient des imprécations contre l'infidèle : c'était le gage le plus sacré de leur union. Alphonse sépara cependant Emmanuel de son allié en lui demandant sa fille. Une perfidie ne lui coûta rien pour se défaire de Jean le Contrefait : sous prétexte de la guerre des Maures, il le manda à Toro, et lui inspirant une grande sécurité par les apprêts d'une fête splendide, il le fit tuer dans un festin. Il devenait dangereux de résister au roi. Emmanuel, sur la frontière des Maures dont il avait la garde, agissait avec langueur ; apprenant que le roi mécontent ne voulait plus de sa fille, et demandait Marie de Portugal, il retira sa foi selon la coutume. Fier de l'alliance des rois d'Aragon et de Grenade, et des fortifications de Chinchilla, il attaqua les frontières royales au grand détriment des campagnes. Une guerre furieuse s'engagea. Le roi châtia Cordoue pour laisser un monument de la sévérité royale : de son côté, la noblesse tua dans Soria Garcilasso de la Vega, qu'elle soupçonnait de vouloir l'anéantir. Toro, Valladolid, furent soulevées par Ferdinand Balboa, prieur des hospitaliers, qui comptait sur ses richesses et sur sa famille, puissante dans le pays. Tous accusaient Alvaro et le juif Joseph. Le roi ne put rentrer dans Valladolid qu'en disgraciant Alvaro. Le favori ne voulut pas comprendre la cause de sa disgrâce, ni se sacrifier à l'intérêt royal : il prit parti pour Emmanuel. Alphonse n'hésita pas à le faire assassiner, et à s'emparer de ses biens. Un traité et deux mariages détachèrent ensuite l'Aragonais des rebelles, et prépara une guerre contre les Maures (1339). Emmanuel, cherchant d'autres alliances, épousa la fille de Ferdinand de Lacerda, et maria à Jean de Lara la fille de Jean le Contrefait, en les animant à réclamer la Biscaïe. Il l'emporta par la crainte des Maures, qui faisaient des progrès dangereux sous leur jeune roi Muhamad IV. Alphonse fut obligé de lui rendre sa fille, de destituer le juif Joseph, de déclarer tout partisan d'une religion étrangère incapable d'exercer de hautes fonctions, de changer le titre arabe d'Almoxarife en celui de *préfet du trésor*[4]. La révolte un moment apaisée, puis renouvelée, empêcha deux fois la conquête de Gibraltar, et permit au Grenadin de faire alliance avec le roi Mérinide Abul-Haçan. Joussef-Abul-Hegiag, successeur de Muhamad, pendant une trêve de quelques années, sembla insulter à la puissance castillane. Il rendait son nom illustre par une affectation remarquée de justice, rétablissant les lois anciennes, publiant des formules d'actes publics et des commentaires pour tout expliquer, récompensant noblement la bonne administration et

l'habileté militaire. Il faisait composer, pour les progrès des arts, des traités spéciaux sur Les professions mécaniques. Il relevait de son mieux la dignité de l'islam. La grande mosquée de Grenade, reconstruite, fut dotée de revenus considérables ; les imans, les alfaquis, reçurent de nouveaux statuts ; un superbe palais s'éleva pour le souverain aux environs de Malaga[5]. Enfin, lorsque Alphonse de Haro eut été envoyé au supplice, lorsque Jean de Lara et Emmanuel, deux fois vaincus, eurent donné des garanties irrécusables de soumission, la guerre contre les Maures devint sérieuse, pour se terminer à l'avantage des chrétiens (1340).

Le roi de Grenade et le Mérinide Abul-Haçan, ayant détruit la flotte castillane, assiégèrent Tariffa. Unie bonne garnison et leur opiniâtreté naturelle permirent aux assiégés d'attendre les secours de l'Aragon et du Portugal, réunis aux ronces rassemblées de toute la Castille. Lorsque les Maures aperçurent tette armée redoutable qui descendait de la *Roche du cerf* vers la rivière du Salado, ils se portèrent à sa rencontre. Une nuit passée sous les armes doubla, par le retard, le désir d'une bataille. Au point du jour, les troupes légères de l'armée chrétienne s'approchèrent du Salado pour le traverser. La cavalerie africaine voulant disputer le passage, le combat devint général : il se maintint jusqu'au du jour, par l'égal acharnement des deux peuples ; les cuirassiers castillans décidèrent alors la victoire par la dispersion des tribus arabes ; les autres Africains ne tinrent plus. En même temps, les portes ouvertes de Tariffa laissèrent sortir la garnison, qui força le camp du Mérinide, brûla ou pilla ses bagages. Les Africains, voulant le défendre, furent exterminés par les Castillans. Abul-Haçan se sauva en Afrique ; le roi de Grenade aima mieux reculer que de faire tuer les siens jusqu'au dernier. Deux cent mille musulmans couvraient le champ de bataille, ou les chemins, sur une distance de trois lieues ; le butin fit baisser d'un sixième le prix de l'or, Les rois vainqueurs vinrent triompher à Séville ; on les appelait *augustes*, libérateurs de la patrie, vengeurs de l'impiété. Toute l'Espagne rendit à Dieu de solennelles actions de grâces[6]. Le roi de Portugal eut assez de quelques harnais et de quelques glaives des Maures ; la gloire d'avoir aidé la chrétienté lui semblait plus précieuse que toutes les dépouilles. Alphonse avait hâte de profiter de sa victoire pour achever la ruine des musulmans. Le besoin d'argent lui permit d'établir l'impôt de l'*alcavala*, ou le vingtième de la vente des marchandises. Burgos, en le votant la première, entraîna presque toutes les autres villes. Avec ce secours, le siège d'Algesiras fut commencé. Le camp espagnol, entouré de

retranchements et de fossés profonds, et hérissé de tours pour dominer les remparts, signifiait que la résistance n'empêcherait pas les Castillans de persévérer jusqu'au bout. Le bitume enflammé lancé sur les tours n'en diminua pas le nombre. L'arrivée de Joussef, et son essai d'une surprise pendant la nuit, ne servit qu'à lui faire connaître, par la défaite des biens, la force des retranchements chrétiens. Il ne pouvait obtenir les secours du Mérinide ; au contraire, le camp d'Alphonse fut pendant vingt mois le rendez-vous des chevaliers de toutes les nations qui voulaient participer à la gloire d'une croisade. Le roi de Grenade, abandonné par les siens, proposa des arrangements ; Alphonse demandait comme préliminaire la remise d'Algesiras ; il l'obtint par sa ténacité et par le conseil des musulmans, qui ne voulaient plus combattre. La garnison eut la liberté de la retraite ; les habitants bien traités, contre leur attente, s'attachèrent à leur nouveau maitre, et une trêve de dix ans permit le repos à Alphonse.

Le musulman s'efforçait de relever son petit royaume par ses réformes infatigables ; il n'est rien, qu'il n'inventât pour faire descendre sur Grenade la protection du Dieu de Mahomet. La parole de Dieu sera prêchée à certains jours ; on récitera les versets du Koran où est écrite la morale et la règle de la vie ; on priera publiquement pour l'État, pour le prince, pour les citoyens. Pendant cette prière, nul ne pourra vendre, nul acheter, nul se livrer à de profanes occupations. On bâtira une mosquée pour douze maisons plutôt que de laisser une seule maison sans prière ; les vêtements seront propres et bien disposés, comme emblèmes de la pureté du cœur. On célébrera la Pâque du Rhamadan et la Fête des victimes, d'une manière conforme a la Sunna. Dans les temps de sécheresse, on priera dans les champs le Seigneur Ala de tourner ses regards vers la terre. désolée, qui est son ouvrage ; enfin on enveloppera les morts d'un linceul de toile blanche et non d'étoffes de soie tissues d'or et d'argent, et le *faki*, au moment de déposer le corps en terre, implorera pour son frère mort la miséricorde du Seigneur. Joussef ajouta à ses règlements des précautions plus sûres : il perfectionna les lois de police ; il condamna à mort tout cavalier convaincu d'avoir fui devant l'ennemi ; il défendit aux fils de famille de s'engager pour une expédition lointaine sans le consentement de leur père ; il régla que, dans toutes les places conquises, les vaincus garderaient leurs propriétés s'ils embrassaient l'islamisme. Cependant, pour mieux dissimuler son affaiblissement et ses craintes, il embellissait de nouveaux ornements les mosquées de Grenade et le palais de l'Alhambra. Par ses encouragements, les Grenadins bâtissaient de belles maisons avec des tours en bois de cèdre, des

peintures et des sculptures, ou des palais de pierre couronnes de dômes de métal, parés de mosaïques, et doublés de riches lambris[7].

Le rival de Joussef, Alphonse XI, voulait faire servir les préparatifs de la guerre à organiser l'administration du royaume, en confisquant au profit de la couronne les libertés nationales. L'*alcavala*, accordé pour le siège d'Algesiras, était une violation des immunités des marchands. Il appela donc aux cortès d'Alcala (1349) plusieurs villes de l'Andalousie et de la province de Tolède qui ne venaient pas ordinairement aux assemblées, et qui étaient exemptes d'impôts, pour les pertes qu'elles éprouvaient par les fréquents ravages des infidèles leurs voisins. Elles consentirent à payer comme les autres, malgré les abus qu'elles prévoyaient bien dans l'avenir, et par l'entraînement général qu'inspirait la haine des Maures[8]. Après avoir publié le code des *Siete partidas*, et reçu l'argent de tous, le roi vint mettre le siège devant Gibraltar ; il l'eut pris, sans une peste à laquelle il succomba, et qui força l'armée castillane à la retraite (1350).

Son fils Pierre lui succéda. On vit alors dans la Castille des événements divers, d'atroces combats, des fraudes, des trahisons, des exils, des meurtres, beaucoup de princes tués par le fer, beaucoup de guerres civiles ; nul souci des choses sacrées et extérieures. Est-ce la faute du roi, ou la faute des grands ? On ne peut le décider ; la renommée a désigné le roi, et de là son surnom de cruel ; mais que les grands à l'ambition effrénée, en confondant le juste et l'injuste, aient provoqué une grande partie de ces maux, et Fait au roi une nécessité de venger ses injures, c'est ce qu'attestent des auteurs compétents. Le premier acte de Pierre le Cruel fut d'arrêter Éléonore de Guzman, qui, secrètement unie au roi Alphonse, lui avait donné dix enfants ; il pouvait redouter l'influence de cette femme. Aussitôt, Henri de Transtamare, fils aîné d'Éléonore, trouva un allié dans le fils d'Emmanuel, qui lui donna sa sœur en mariage. Bientôt la faveur du seigneur d'Albuquerque déplut aux grands ; leur jalousie ne pouvait supporter auprès du roi un favori. Le roi étant tombé malade, une conspiration se forma pour mettre à sa place Jean de Lara ou Ferdinand-Emmanuel. La première vengeance de Pierre annonça la férocité de son caractère : il ordonna le supplice d'Éléonore ; il tua dans Burgos Garcilasso, l'ami sincère des Lara, et réunit à sa couronne la Biscaïe, le domaine des Lara, malgré l'existence de plusieurs héritiers (1351). Cependant il supportait encore la résistance ; certaines villes de Castille, désignées du nom de *behetrias*, avaient l'antique privilège de choisir à leur gré et de révoquer leur seigneur. Albuquerque, pour éviter

des troubles qui demeuraient souvent impunis, demandait que le roi nommât lui-même à ces villes des seigneurs irrévocables ; l'opposition des *behetrias* fit échouer sa demande. Pierre montra aussi quelque modération envers une nouvelle révolte, où Henri de Transtamare et son frère Tello se joignirent aux seigneurs de l'Andalousie ; un seul coupable paya pour vous : c'était le seigneur d'Aquilaria qui se laissa tuer dans une église, et dont les biens furent confisqués (1352).

Cette patience ne fut pas longue. Pierre avait épousé Blanche de Bourbon, et la dédaignait effrontément pour Marie de Padilla : comme ses prédécesseurs, il était l'ami des juifs, et cherchait dans l'habileté financière de ces hommes une ressource contre les grands. Des plaintes hardies s'élevèrent ; on répandit le bruit que le roi était victime des artifices et de la magie d'un juif ; on réclama contre les affronts de Blanche. Albuquerque lui-même s'indigna qu'un prince ravilît ainsi la sainteté du mariage et la religion du serment ; il dopa le conseil de déposer le roi. Quelque soupçon que puisse inspirer l'ambition des nobles castillans, quel que fût leur empressement à entreprendre sur l'autorité royale, on doit convenir qu'un noble prétexte leur mettait les armes à la main, et que les violences royales ne leur laissèrent bientôt plus d'autre moyen de sauver leur vie. Albuquerque mis en fuite par le roi, tous ses partisans disgraciés, tous les honneurs de la cour livrés aux parents de la favorite, le grands maitre de Calatrava assassiné pour faire place à Diego de Padilla ; le mariage de Blanche déclaré nul, et cette princesse emprisonnée ; Jeanne de Castro, épousée par le roi, puis dédaignée à son tour, semblaient autant de défis jetés à la noblesse et aux villes elles-mêmes. Les nobles et plusieurs villes n'hésitèrent pas à les accepter. Albuquerque, qui était revenu se mêler à la révolte, était mort empoisonné par son médecin, vendu au roi. Les grands embaument son corps, et jurent de ne pas l'enterrer qu'ils n'aient obtenu satisfaction. Ils viennent en armes trouver le roi près de Toro, lui ordonnent de reprendre sa femme, de renvoyer ses conseillers, de leur livrer les honneurs et ils le retiennent captif ; ils destituent son juif Ismaël, préfet du trésor ; et après avoir pris pour elle toutes les charges, ils enterrent le corps d'Albuquerque ; malheureusement ils avaient laissé au roi la liberté de la chasse : il leur échappa ainsi, et rassemblant des cortès à Burgos (1355), il réclama, au nom de toute la Castille outragée en sa personne, la punition de ses ennemis. L'impôt de la guerre fut exigé des villes c'était le moment où Charles le Mauvais, roi de Navarre, faisait assassiner en France le connétable Charles de Lacerda. Pierre le Cruel commença

contre les grands une guerre d'extermination sans distinction de personnes, ou plutôt raffinant sa cruauté à l'égard de ses pareils. Henri de Transtamare et Frédéric son frère venaient de massacrer les juifs de Tolède ; l'arrivée rapide du roi ne leur laissa de salut que la fuite ; un fils qui demandait la grà.ee de son père octogénaire n'obtint que la permission de mourir à sa place. Toro ne fut protégée ni par la mère du roi ni par un légat d'Innocent VI ; les principaux citoyens fusent massacrés. Cependant un tremblement de terre, secouant les palais et les églises couvrait le royaume de ruines ; tandis que le peuple priait Dieu de s'apaiser, Pierre le Cruel régnait à sa manière : Henri de Transtamare avait fui vers l'Aragon[9].

La guerre contre le roi d'Aragon, Pierre rie le Cérémonieux, multiplia les crimes de petites causes avaient commencé cette guerre ; les haines civiles la soutinrent bien plus que la rivalité nationale. Henri de Transtamare commandait les forces aragonaises ; deux princes aragonais, Don Juan et Don. Ferdinand, combattaient pour le roi de Castille. A peine un effort avait été tenté pour soulever les nobles castillans contre le roi, que Pierre le Cruel prononça une sentence de mort contre son frère Frédéric : il le fit tuer sous ses yeux, et dîna sur le lieu même du meurtre. Don Juan d'Aragon réclamait la possession de la Biscaïe ; Pierre le tua à son tour à Bilbao, sous prétexte de conjuration, et, le jetant d'une Fenêtre sur la place publique : Voilà, dit-il, votre seigneur, celui qui avait l'ambition de vous gouverner. Le cadavre, rapporté à Burgos, n'eut d'autre sépulture que le cours du fleuve : six têtes de nobles coupées arrivèrent au même moment dans cette ville pour récréer les yeux du roi. Pierre mit à mort Éléonore, ancienne reine d'Aragon, retirée en Castille. Sa flotte, repoussée de Barcelone, et vaincue par la petite ville d'Yviça, lui inspira tant de rage, qu'il tua ses deux plus jeunes frères, Jean, âgé de dix-huit ans, et Pierre, âgé de quatorze. Toutes les lois de l'humanité et de la religion violées dans un pareil forfait, détachèrent du roi le peuple de Castille ; les nobles se tournèrent vers l'Aragonais. Henri, et Tello, son autre frère (1360), ravageant les environs de Haro et de Najara, y massacrèrent les juifs de préférence. Pierre tua par représailles l'archidiacre de Burgos, qui avait reçu des lettres de Henri, il tua Pierre de Guzman à Séville, Pierre Osorio à la table du grand-maître de Calatrava. L'archevêque de Tolède, condamné à l'exil, n'eut pas le loisir de changer de vêtements, ni de rien emporter. Le royal assassin tourna sa fureur même contre ses amis : il dépouilla son juif Samuel, le préfet du trésor, il le tortura ; il confisqua ses 400.000 pièces d'or, ses meubles, ses

habits précieux. Enfin (1361), les sollicitations du légat prévalurent : une paix conclue avec l'Aragon ordonna la restitution de toutes les places enlevées des deux côtés ; mais la paix ne semblait pas sûre à Pierre le Cruel tant qu'on pouvait lui disputer une victime. Sa femme Blanche, prisonnière depuis huit ans, attirait sur ses longs malheurs la commisération générale ; une guerre se préparait pour elle : le roi ordonna sa mort et la mort d'Isabelle, fille de Jean de Lara[10].

Le meurtre étant devenu comme une passion pour le Castillan, malheur à qui pouvait exciter un désir ou une colère dans cette âme féroce. Abu-Saïd, usurpateur du trône de Grenade, forcé par le roi légitime Muhamad V à chercher des alliés, vint solliciter Pierre le Cruel. Il fut bien accueilli au premier aspect : dès qu'il eut laissé voir ses trésors, sa mort fut décidée ; ses dix-sept compagnons furent d'abord égorgés dans le champ de la Tablada, lui-même, conduit près de leurs cadavres, reçut le coup mortel du roi, qui lui disait : Reçois la peine de ton alliance avec l'Aragonais. Tout à coup l'alliance de Henri de Transtamare avec les rois de Navarre et d'Aragon commença enfin la vengeance de la Castille. Les *grandes compagnies*, amenées de France par Bertrand Duguesclin (1366), jetèrent un trouble mortel dans l'âme de Pierre. Il demandait des conseils, et n'en écoutait aucun ; il voyait plusieurs villes lui rester fidèles par crainte, et il n'osait se fier à leur fidélité. On lui conseillait d'attirer à lui par une solde supérieure les mercenaires qui servaient le comte de Transtamare, il refusa ; il apprenait que l'évêque de Calahorra avait livré sa ville ; que Henri, proclamé roi, avait déjà distribué à ses amis les honneurs du royaume ; que Duguesclin avait pris Navarette, et marchait sur Burgos. Il aurait pu cependant conserver des forces respectables ; le souvenir de ses ancêtres, dont il était le seul héritier légitime, retenait à son obéissance des villes nombreuses. A la nouvelle que Henri avait été couronné dans Burgos, il se décida à la fuite ; il délia du serment de fidélité ceux qui tenaient encore son parti, et il s'enfuit par le Portugal en Galice, où il mit à mort l'archevêque de Compostelle et le doyen de Tolède. De là il s'embarqua pour Bayonne avec ses deux filles, et son fils Jean. Henri de Transtamare, reconnu par tout le royaume, donnait à Duguesclin le comté de Transtamare et le titre de connétable, son frère 'Tello la Biscaïe, à son frère Sanche Albuquerque, à l'Aragonais Alphonse le marquisat de Villena. Des cortès assemblées à Burgos, dans la crainte que Pierre le Cruel n'obtint les secours du prince de Galles, votaient l'impôt du dixième des ventes, sans fixer de terme à ce tribut. La précaution n'était pas en vain. Pierre le Cruel reparut escorté par le prince

de Galles, et favorisé par la neutralité de Charles le Mauvais, Henri, avec la noblesse de Castille, les secours de la France et de l'Aragon, commença à ne plus écouter Duguesclin. Le Breton, instruit par la prudence de Charles V, conseillait d'éviter le combat, et de laisser faire au sol de l'Espagne, qui épuiserait vite l'ennemi. Les chevaliers castillans auraient craint d'être taxés de lâcheté ; ils engagèrent la bataille de Navarette (1367), et la perdirent. Henri essaya deux fois de rétablir le combat, et fut réduit à fuir en Aragon. Duguesclin combattit le dernier. Pierre le Cruel l'apercevant : Point de quartier à Duguesclin, criait-il ; le Breton s'élance sur lui, le renverse étourdi d'un coup pesant, et vient se rendre au prince de Galles avec ces paroles : J'ai du moins la consolation de ne remettre mon épée qu'au plus vaillant prince de la terre.

Le prince de Galles ne put empêcher Pierre le Cruel de massacrer quelques prisonniers ; il ne sauva la vie qu'à Duguesclin. Pour ramasser l'argent promis à ses alliés, le Castillan visita Cordoue et Tolède ; il mit à mort seize citoyens les plus notables de Cordoue, et punit de mort le *grand-maître de Saint-Bernard*[11], pour avoir assisté à la bataille de Navarette, et confisqua ses *behetrias*. Le pape Urbain V voulut punir le meurtrier, mais le légat chargé d'apporter l'excommunication n'osait se présenter devant le roi, il se mit sur un bateau au moment où Pierre le Cruel sortait de Séville, et, s'approchant du bord, il lut la bulle du pape, puis s'éloigna à force de rames. Le roi, furieux, poussa son cheval dans le fleuve, et poursuivit la barque sans pouvoir l'atteindre. Le légat, hors de danger, voyait de loin les yeux enflammés du roi, ses gestes de rage ; il entendait ses cris : Je secouerai le joug du pontife, je soulèverai contre lui les rois d'Aragon et de Navarre. Urbain V crut prudent de céder il abandonna au roi les *behetrias* ; il accorda, comme subside de la guerre des Maures, les dames que payaient au Saint-Siège les églises de Castille, et renonça au droit de conférer, sans le consentement du roi, les évêchés, les grandes maîtrises des ordres militaires, et le titre de prieur des hospitaliers. Cette tyrannie nouvelle ne pouvait consolider le pouvoir de Pierre le Cruel : le prince de Galles indigné retourna en Aquitaine. Henri de Transtamare reparut (1368). Burgos et Léon se soumirent les premières ; Tolède n'osa point elle avait de précieux otages aux mains de Pierre le Cruel ; dans la crainte d'ure retour de fortune, elle préféra se laisser assiéger. Cordoue se décida plus franchement pour Henri ; mais le roi de Grenade, allié de Pierre, ravageait les petites villes de l'Andalousie, et emmenait comme des troupeaux des milliers de captifs chrétiens. Enfin Duguesclin, remis en liberté (1369), arriva avec six

cents hommes de cavalerie, et engagea pour Henri la bataille de Montiel, qui ne fut pas longue. Pierre vaincu s'enferma dans Montiel : d'impitoyables travaux exécutés autour de la ville ne laissèrent à personne l'espérance de la fuite. Pierre, qui se voyait sans ressources, fit offrir de l'or à Duguesclin, s'il voulait lui assurer une retraite ; il reçut une promesse trompeuse, et fut amené captif dans la tente du Breton, Henri de Transtamare y entrait en même temps : Voilà votre ennemi, lui dit Duguesclin. — Oui, reprit le captif, je suis Pierre. Henri, pour toute réponse, le frappe au visage, et la lutte commence ; on dit que Pierre tenait son frère renversé sous lui lorsque Duguesclin, venant au secours, remit Henri par dessus, et lui rendit l'avantage. Pierre le Cruel expira sous de nombreuses blessures[12].

L'avènement de Henri de Transtamare change pour quelque temps l'histoire de la Castille ; la lutte du roi et des grands assoupie fait place à la rivalité de la nouvelle famille et des princes étrangers ses compétiteurs. Plusieurs princes, contestant les droits de Henri, faisaient valoir leur descendance des anciens rois : Pierre IV d'Aragon, Ferdinand de Portugal, et deux fils du roi d'Angleterre, le duc de Lancastre et le duc d'York, qui avaient épousé les deux filles de Pierre le Cruel. Henri II punit d'abord le roi de Grenade, qui avait ruiné Algesiras, et le contraignit au repos ; il paya les troupes étrangères, et, après la mort de son frère Tello, réunit pour toujours la Biscaïe au domaine royal, comme une barrière contre les rois de Navarre, et les Anglais maîtres de la Gascogne. Il entra dans les intérêts du roi de France Charles V, et battit la flotte anglaise devant La Rochelle. Deux fois il combattit le roi de Portugal Ferdinand, et lui imposa la paix. Par le traité de 1373, le Portugais s'engageait à fournir chaque année cinq vaisseaux à la flotte castillane, et mariait sa sœur au frère de Henri. Pierre IV d'Aragon abandonna à son tour ses prétentions pour une somme d'argent, et maria sa fille Éléonore à l'héritier de la Castille Don Juan. Use expédition contre la Guyenne anglaise, concertée avec le duc d'Anjou, devait prévenir l'invasion du duc de Lancastre (1374). Le roi de Navarre essaya, à son propre détriment, de surprendre la ville de Logrono. Obligé à la paix, il céda vingt châteaux pour garantie (1379). Henri de Transtamare mourut dans cette même année, emportant le surnom de *Magnifique*. Son fils, Jean Ier, lui succéda. Il combattit le Portugal, et fut vaincu avec sa noblesse à la journée d'Aljubarotta (1386) ; mais il mit fin aux droits prétendus de la maison de Lancastre. La fille de Pierre le Cruel se contenta de 40.000 livres de rente, et son mari, d'une somme de 600.000

livres. Catherine, leur fille, fut promise à Henri, fils de Jean. Cet arrangement fut confirmé par les cortès de Briviesca (1388), qui donnèrent à l'infant Don Henri, et après lui, à tout héritier du trône de Castille, le nom de *prince des Asturies*. Ainsi fut solennellement reconnue et affermie la maison de Transtamare. Jean Ier mourut en 1390.

Le nom de *Magnifique*, donnés à Henri II, explique la tranquillité de son règne, et l'accord de la Couille sous son administration. Il se concilia la bienveillance du peuple : par ses bienfaits. Comme il était juste d'enrichir les compagnons de ses périls, il multiplia les principautés dans son royaume. Aux cortès de 1371, la proposition fut renouvelée d'assujettir les *behetrias* à des seigneurs inamovibles : elle fut vigoureusement combattue, et le roi n'insista pas. Il consentit dans la même assemblée à ce que les juifs et les Maures, mêlés en grand nombre aux chrétiens, fussent assujettis à porter une marque qui les fit reconnaître. Aussi, quand il fut question de combattre le duc de Lancastre, les grands affluèrent à Burgos, poussés par le danger, et animés par leur amour du roi. Ceux même qui, au commencement, s'étaient montrés mal disposés, voulaient prouver leur fidélité par leur promptitude, leur activité, leur ardeur[13]. Henri II disait en mourant à son fils : Il y a dans le royaume trois espèces d'hommes : ceux qui se sont attachés à moi, ceux qui ont soutenu Pierre le Cruel, ceux qui n'ont pris aucun parti. Aux premiers il faut conserver les récompenses déjà données ; aux seconds, on peut confier les affaires publiques, leur constance étant une garantie de loyauté ; les troisièmes ont besoin d'être surveillés et contenus par les lois. Jean Ier eut peu d'ennemis intérieurs, à cause de sa docilité aux volontés des grands. Les rois de Castille, qui avaient besoin de l'habileté financière des juifs, leur avaient laissé le droit de se faire justice entre eux ; les juifs perdirent ce privilégie pour avoir mis à mort leur plus riche coreligionnaire, Joseph Picho, intendant des finances. Après la bataille d'Aljubarotta, dans le double danger de l'invasion des Portugais et des réclamations anglaises, un impôt commun fut voté, sans exemption pour le clergé ni pour les nobles : il paraissait bien juste que tous fussent appelés à repousser le danger de tous. Les nobles se plaignirent de leurs privilèges diminués, et quelque temps après, l'impôt, réduit aux anciens contribuables, conserva leurs immunités aux nobles, aux vierges, aux matrones, au clergé. Les cortès de Guadalaxara (1390) sont célèbres par la grandeur, la multitude et la variété des choses qui s'y firent. Les grands empêchèrent le roi d'abdiquer ; ils firent accorder la grâce aux factieux ; ils réduisirent l'armée à quatre mille hommes pesamment armés, à quinze

cents de troupes légères, à mille archers ; on leur vota une solde, on les enferma dans les places les plus importantes, on mit ainsi fin aux désordres qu'ils avaient l'habitude de commettre, lorsque, après la guerre, ils se répandaient dans les campagnes pour les ravager. Les bénéfices ecclésiastiques de l'Espagne étaient quelquefois livrés à des étrangers qui ne résidaient pas. On convint d'en référer à l'antipape d'Avignon, que la Castille avait reconnu. Les grands, dans la Castille inférieure, avaient usurpé les droits ecclésiastiques : ils instituaient les évêques ; ils détournaient à leur profit la plus brande partie des dîmes : le roi était disposé à écouter les plaintes des évêques ; mais les grands réclamèrent. Déjà ils étaient fort mécontents qu'on eût permis l'appel de leurs jugements aux juges royaux ; afin de ne pas les irriter davantage, le roi sacrifia la liberté ecclésiastique : il accepta pour lui-même la décision des états qui réglait la dépense de sa maison[14].

Les désordres recommencent en Castille après Jean Ier : son fils Henri III n'avait que onze ans (1390). Les cortès cassent le testament du feu roi, et laissent massacrer les juifs à Séville et à Cordoue. Les comtes de Benavente et de Transtamare s'étant présentés aux états armés de fer, et avec une garde nombreuse, l'archevêque de Tolède s'indigne de cette violation de l'usage ; il rassemble quinze cents cavaliers et trois mille cinq cents fantassins ; il fait changer le conseil de régence, prend pour lui-même la principale autorité, et la moitié des revenus royaux pour ses troupes qu'*il a réunies dans l'intérêt public*. A son tour le duc de Benavente, frère de Jean Ier, s'indigne du rang inférieur où il est retenu ; il recherche contre la haine publique l'alliance du Portugal, et s'empare de la citadelle de Mayorgo. Cependant l'archevêque effraie les autres grands par sa fierté et par l'élévation de ses favoris ; il est lui-même arrêté par l'ordre du roi ; mais une bulle d'excommunication lancée contre Henri III lui rend la liberté ; l'archevêque de Compostelle amène le duc de Benavente à la soumission.

Tout à coup le jeune roi déclara qu'il ne voulait plus de tuteurs ni de régent, et que son nom paraitrait seul sur les lettres et les diplômes (1393). Un acte audacieux de fermeté annonça aux grands leur maitre, et à la nation un vengeur. Comme il rentrait un jour de la chasse aux oiseaux, il s'étonna de ne pas trouver son diner prêt : Il n'y a plus d'argent dans le trésor royal, lui dit son maître-d'hôtel, on ne veut plus même nous faire crédit ; je n'ai rien à donner en gage pour acheter des vivres à votre maison. Le roi donne aussitôt son manteau pour racheter de la chair de

bélier, et se rend au festin des grands. L'archevêque de Tolède, le duc de Benavente, le comte de Transtamare, Henri de Villena, le comte de Medina-Celi, Jean Velasquez, Alphonse de Guzman, et beaucoup d'autres, disputaient alors de luxe et de splendeur dans le service de leurs tables, et se traitaient mutuellement chacun à son tour. C'était le jour de l'archevêque de Tolède. Le roi les considère ; après le festin, il entend leur conversation, chacun compte ses richesses, combien il possède par lui-même, combien il reçoit du trésor-royal. Le lendemain matin le roi les mande tous, sous prétexte qu'il est malade ; et qu'il veut leur faire connaître ses dernières volontés. Il défend qu'on laisse entrer leur suite, et après les avoir fait longtemps attendre, il vient armé de fer, l'épée à la main. Les grands se lèvent, lui-même il s'asseoit, et les regardant d'un œil terrible : Combien, dit-il à chacun, avez-vous connu de rois ? Les uns répondent trois, les autres quatre, quelques-uns cinq. Comment voulez-vous que je vous croie, reprend Henri, lorsqu'aujourd'hui je vois vingt rois dans la Castille. Les grands, stupéfaits, attendaient la suite : Oui vous êtes tous des rois, au grand malheur de l'État et à la honte de mon nom ; mais vous ne régnerez pas plus longtemps, vous ne ferez plus des rois votre jouet ; vos têtes abattues vont m'en répondre ; et élevant la voix, il appelle les bourreaux et six cents soldats qu'il tenait cachés. Il fait tout préparer pour l'exécution. A cette vue, les grands tombent à genoux, prodiguant les prières, les larmes, les promesses. Le roi leur fait grâce, mais il convoque les cortès à Madrid. Je veux, leur dit-il, rétablir l'autorité des lois. Le trésor public est épuisé ; il n'y a que deux moyens de le remplir : imposer de nouveaux tributs ou reprendre les donations qui ont été faites par les tuteurs. Ce discours plut a l'assemblée, quoiqu'on l'attribuât à trois seigneurs ennemis des grands, qui se disputaient la faveur du jeune roi. L'avidité des grands hautement blâmée, on n'accorda que le vingtième des ventes, on réduisit la solde militaire à l'ancien taux, on retira les donations. L'activité du roi accomplit la décision ; le duc de Benavente voulait se mettre à la tête de la résistance des grands. La tante de Henri, Éléonore, femme du roi de Navarre, que son mari réclamait sans pouvoir la faire sortir de la Castille, le comte de Gijon, dans les Asturies, prétendaient ne rien restituer au trésor. Henri attire à sa cour le duc de Benavente et le met aux fers ; il effraie Éléonore, et la renvoie à son mari ; il soumet le comte de Gijon, et ruine son château. Une seule ville lui résista ; il avait voulu imposer son favori, Jean de Mendoza, pour seigneur à la ville d'Agrada ; les habitants, libres jusqu'alors, refusaient un seigneur qui commencerait sans doute par la modération, et finirait par la tyrannie. Lorsque Henri III

se présenta pour calmer les volontés émues, ils faillirent lui fermer leurs portes ; ils le forcèrent au moins à ne pas leur imposer d'autre seigneur que lui-même. Henri trouva plus d'obéissance à Séville : au milieu des acclamations publiques qui saluaient son arrivée. Il fit enchaîner l'auteur du massacre des juifs, afin d'apprendre aux autres qu'il n'est point permis de soulever le peuple sous prétexte de religion. Quelque temps après, le comte de Niebla et Pierre Ponce troublant Séville de leurs discordes, le châtiment fut sans pitié : plus de mille coupables périrent par l'ordre du roi. L'archevêque de Compostelle réclamait la liberté du duc de Benavente ; il fut obligé de s'enfuir en Portugal, et son protégé, promené de prison en prison, fut ainsi dérobé aux investigations de ses amis. En 1401, aux états de Tordesillas, Henri III abolit l'impôt de la *Moneda*, qui ruinait et forçait à la fuite les habitants des campagnes ; il réprima, par de nouveaux règlements, l'avarice des juges et des receveurs royaux[15].

Au dehors, Henri troubla dans sa possession le roi de Portugal Jean Ier (voyez plus bas) ; il contint les Maures. Le roi de Grenade, Joussef II, vainqueur (1395) du grand maitre d'Alcantara, n'osa pas continuer la guerre, malgré l'espérance audacieuse de ses sujets. Les princes maures commençaient a comprendre qu'ils ne vivaient en Espagne que par ordre. Muhamad VI, à peine établi sur le trône de son père au détriment de son frère ainé, s'empressa de venir à Séville avec une escorte de vingt-cinq cavaliers, pour conserver une tranquillité nécessaire à son affermissement. Cette activité, cette énergie dans un corps valétudinaire, étonnaient l'Espagne et les nations étrangères. Tamerlan, visité par deux ambassadeurs castillans, les renvoya, après la défaite de Bajazet, avec un Mongol chargé de demander l'alliance de leur roi. Seulement, dans les derniers jours de la vie de Henri III, on vit reparaitre la résistance qui devait triompher sous son fils. Une agression des Castillans avait irrité Muhamad ; le Grenadin s'empara d'Ayamonte, et ne fut pas vaincu à la bataille incertaine de Quesada. Henri III convoqua les cortès à Tolède ; mais sa maladie l'empêchant d'y venir, il s'y fit représenter par son frère l'infant Ferdinand. Une guerre contre les Maures n'était plus une terreur pour la chrétienté, ni même pour l'Espagne : l'infant demandait l'argent nécessaire à rassembler quatorze mille cavaliers, cinquante mille fantassins, trente vaisseaux de guerre, cinquante de transport, six bombardes, et cent carrons ou autres instruments de guerre. Les députés des villes (*procuradores*) déclarèrent que la somme était trop élevée, et la refusèrent ; les évêques refusaient aussi toute contribution. On vota une somme médiocre, avec la permission de l'augmenter, s'il était nécessaire,

sans le concours des états. Henri III mourut au bout de quelques jours (1406).

Les grands voulaient encore casser le testament de Henri III ; ils croyaient réussir en offrant la couronne à l'infant Don Ferdinand. Celui-ci leur signifia que leur véritable roi était son neveu Jean II, âgé d'un an, et que, selon le testament de son frère, il en serait le tuteur et le régent avec la reine-mère Catherine de Lancastre. Jean II fut déclaré roi, et l'actif tuteur tourna contre Grenade les préparatifs de Henri III, emportant, pour combattre les Maures, le glaive de saint Ferdinand. Zahara capitula ; Priego Ayamonte, Ortexicar, furent reprises, Muhamad VI obligé de lever le siège de Jaen. Dans une seconde campagne (1408), Muhamad, avec sept mille chevaux et douze mille fantassins, ne put prendre Alcaudète ; il demanda une trêve, et surpris par une maladie, il ordonna de mettre à mort son frère Joussef, qu'il avait supplanté. Le condamné reçut cette nouvelle avec indifférence, et demanda la permission d'achever sa partie d'échecs. Il n'avait pas fini, que deux cavaliers de Grenade, arrivant au galop, lui annoncèrent la mort de Muhamad, et lui baisèrent la main comme à leur roi. Joussef III, proclamé par les acclamations des Grenadins, fit prolonger de deux ans la trêve avec la Castille ; il envoya ensuite son frère à Séville pour obtenir une prolongation indéfinie ; les conditions étaient trop dures : il fallait se reconnaître vassal de la Castille, et rendre l'hommage en payant certaines redevances. Joussef reprit la guerre (1410) ; il détruisit la ville de Zahara, mais il ne put rien contre la citadelle, bien fortifiée par les Castillans. Antequera, assiégée par Ferdinand, opposa des fréquentes sorties, et fut longtemps secondée par les deux frères de Joussef ; elle se rendit enfin à condition que les habitants auraient la liberté d'emporter leurs biens ; la reddition du château d'Isnajar procura une nouvelle trêve de dix-sept mois.

Le régent rendit un autre service à son neveu. Il poursuivit activement le duc de Benavente, qui, ayant été son geôlier, s'était enfui de sa prison pour soulever de nouveaux troubles. Il lui ferma la route de Portugal ; et se le fit livrer par le roi de Navarre. Le turbulent fut rendu à sa prison, où il mourut. Malheureusement pour la Castille, Ferdinand fut appelé au trône d'Aragon (1412), et la régente demeura seule auprès d'un roi de sept ans. L'Anglaise aimait le vin avec passion ; elle renonça à la guerre contre Joussef, qui venait d'enlever Gibraltar au roi de Fez ; elle entretint avec lui un échange continuel de lettres et de présents ; elle permit aux

Grenadins de réparer leurs pertes, de s'enivrer de fêtes, et de célébrer des tournois où paraissaient les chevaliers castillans ou aragonais. Comme elle avait vu dans son fils un esprit doux et maniable à l'influence des courtisans, elle le séquestra *comme un oiseau de proie, né pour la sueur et la poussière, qu'on enferme dans une petite cage* ; elle le contint pendant six ans à Valladolid, lui refusant la liberté de sortir, ou de recevoir d'autre visite que celle de ses serviteurs ; elle l'amollit dans les plaisirs, elle lui ôta par un exil, Alvaro de Luna, qu'il aimait plus que les autres, elle l'empêcha de connaître jusqu'au nom des grands. Elle mourut subitement en 1418, laissant à la Castille un roi incapable de connaître les hommes, de s'y fier et de s'en défier à coup sûr. L'archevêque de Tolède s'empara aussitôt de ce faible esprit ; il lui fit épouser sa cousine, Marie d'Aragon, fille de Ferdinand, et régna seul, sous le nom d'un autre, à la grande douleur des nobles, qui voyaient avec envie un seul prêtre plus puissant que tout le reste de la noblesse. On donna donc au jeune roi le conseil de secouer le joug, et, selon l'exemple de ses prédécesseurs, de prendre, à quatorze ans, la conduite des affaires. Jean II voulut se montrer roi aux cortès de Madrid ; mais en conservant dans son conseil l'archevêque de Tolède, il y appela plusieurs personnages que l'archevêque n'aimait pas, et commença les mécontentements par la faveur nouvelle d'Alvaro de Luna. Cet homme, issu de la même famille que l'antipape Benoît XIII, avait une grande énergie d'ambition ; il se rendit redoutable aux grands, et parut redoutable au roi lui-même : il en fut enfin la victime.

Deux princes aragonais, fils de Ferdinand, frère de la jeune reine de Castille, étaient venus s'établir dans le royaume de Jean II : c'étaient Jean, duc de Pénafiel et Henri, grand maitre de Saint-Jacques. Ils entrèrent dans les passions de l'archevêque, puis se divisant, formèrent chacun un parti qui aspira au gouvernement. Henri fut appuyé par le connétable Lopez d'Avalos, Jean par le comte de Transtamare et par l'archevêque. Henri surprit le roi et tous ses courtisans à Tordesillas, les tint captifs (1420), et brava les autres nobles, parmi lesquels était son frère Jean. Il convoqua des cortès, et sous la terreur de ses soldats, se fit absoudre par l'assemblée de toute accusation pour ce qu'il avait fait. Il épousa Catherine, sœur du roi, presque malgré elle, reçut en dot la seigneurie de Villena et le nom de duc, et avec le consentement du roi, il obtint du pape Martin V que la grande maîtrise de Saint-Jacques, comme tout ce qu'il possédait en Espagne, fût héréditaire dans sa famille. Son triomphe ne dura pas longtemps. Le roi captif avait la liberté de la chasse

; il s'échappa ainsi de- Talavera par le conseil d'Alvaro, et s'enferma dans la forte place de Montalban. Henri !l'hésita pas à mettre le siège devant cet asile ; puis il se retira à l'approche de son frère de l'archevêque et des nobles, comme pour leur faire croire qu'il respectait encore l'autorité royale. Il ne put ralentir l'activité de ses ennemis. Le roi se porta dans la Castille Ultérieure, dont la volonté était plus sincèrement prononcée en sa faveur ; la principauté de Villena refusait de recevoir un nouveau seigneur, et d'être livrée aux Aragonais. Le roi, par le conseil d'Alvaro, enleva au prince rebelle l'hérédité de la grande maîtrise de Saint-Jacques. Henri, transporté de rage, s'avança contre lui avec des troupes nombreuses ; mais sa mère, redoutant le danger où il courait, et l'évêque de Compostelle, le supplièrent de poser les armes : il hésita à se rendre aux cortes de Madrid, où il était mandé, fit valoir la haine de ses adversaires, et finit par se rendre à une nouvelle sommation. Il fut bien reçu à son arrivée, et le lendemain mis aux fers et envoyé dans la citadelle de Mora. Quatorze lettres produites attestèrent ses liaisons avec les Maures : on confisqua tous ses biens et ceux de ses amis. Le connétable Lopez d'Avalos, poursuivi de retraite en retraite, fut dégradé ; et de toutes les fortunes qui s'élevèrent sur les ruines de ces proscrits, nulle n'égala la fortune d'Alvaro de Luna. Le roi l'avait déjà admis à tenir avec lui, sur les fonts de baptême, un fils du roi de Navarre ; il fut créé connétable après la captivité de don Henri. Le roi, se sentant fort, abusa du succès. Il y avait à Tolède un collège de six magistrats élus pour deux ans, trois dans la noblesse, et trois dans la bourgeoisie, qui administraient les affaires publiques ; Jean II, imitant ce que son ancêtre Alfonse XI avait fait à Burgos, créa un conseil de seize magistrats, choisis huit dans la noblesse, huit dans le peuple, qui devaient régler les affaires à la majorité des voix, et garder leurs fonctions toute leur vie ; la nomination appartenait au roi seul. Peu à peu ces charges devinrent vénales[16].

L'intervention du roi d'Aragon, Alfonse le Magnanime, empêcha la vengeance de Jean II d'être complète. Alfonse, au nom des lois de son royaume, refusa de rendre la femme de Henri et Lopez d'Avalos, qui lui avaient demandé asile. Il réclama la liberté de son frère Henri, et l'obtint par un commencement de guerre et par la médiation de Jean de Pénafiel. Les deux frères, Henri et Jean, réconciliés, réunirent aussitôt leurs efforts contre Alvaro.

La noblesse se déclara pour eux. Cet homme nouveau, disaient-ils, entouré de quelques hommes nouveaux, attachés à lui par ses bienfaits,

domine avec orgueil et avarice à la cour. Ce n'est par aucune gloire militaire ni par aucune vertu ; c'est par l'habileté de son esprit et par ses adroits services, qu'il en est venu à ce point de faveur et de puissance assuré de l'avenir, il méprise tous les autres, et compte trop hardiment sur son pouvoir. L'opposition se manifesta d'abord aux cortès de Toro. On parla de restreindre les dépenses de la cour ; on réduisit à cent les mille hommes de la garde du roi ; mais Alvaro, placé à la tête de cette troupe, augmenta l'envie. Les mécontents, après s'être liés par un serment, se réunissent à Valladolid, et pressant le roi incertain, ils exposent les vices de la cour et les crimes d'Alvaro ; ils le font juger et condamner à un exil de dix-huit mois (1426), et se disputent avec acharnement sa succession. Le premier qui essaya de succéder au favori succomba en quelques jours sous la haine commune des grands et du roi. Henri d'Aragon semblait devoir l'emporter ; mais son propre frère, Jean de Pénafiel qui venait d'hériter de la Navarre, lui chercha des ennemis, et n'en trouva pas de plus capable qu'Alvaro lui-même, l'objet de tous les regrets du roi. Jean II rappela donc Alvaro ; il dissipa la confédération des nobles, en promettant l'oubli du passé ; il donna quelques terres sans importance à Henri, en échange du marquisat de Villena ; il réhabilita Avalos sans lui rendre ses honneurs, et vit enfin arriver Alvaro, entouré d'une suite nombreuse, qui triompha superbement de ses adversaires, et reprit plus d'autorité à lui seul que toute la noblesse ensemble. Le premier conseil du réintégré fut d'éloigner de la cour tous les grands, et de forcer le roi de Navarre à retourner dans son royaume. Il sortit de lis une guerre de trois arts. Les rois de Navarre et d'Aragon soutenaient les grands ; le roi de Castille et Alvaro n'y montrèrent pas plus de modération que leurs ennemis : des villes brûlées ou détruites, les campagnes rasées, les troupeaux enlevés, signalèrent également le passage des deux partis. A la première conférence où il fut question de la paix, les envoyés d'Aragon et de Castille faillirent en venir aux mains. On conclut avec peine une trêve de cinq ans, devenue nécessaire au roi d'Aragon pour continuer la guerre de Naples., au roi de Castille, pour se mêler aux troubles de Grenade (1431).

Muhamad VII, successeur de Joussef III, avait déplu aux Grenadins par son orgueil tyrannique, et plus encore pour leur avoir retranché les tournois, les joutes, les courses à cheval, les jeux de bague. Son *adjeb*, Joussef ben Zeragh[17], ne contint pas longtemps les factions par son habileté : un parent du roi, Muhamad el Zaquir, le força de fuir il Tunis (1427) ; et pour se concilier le peuple, il rétablit les jeux e déployant lui-

même son adresse dans les quadrilles, invitant les vainqueurs à sa table et donnant par toute la ville à tout le peuple des fêtes et des banquets. La popularité qu'il cherchait lui manqua, lorsque Le roi exilé revint par la protection des rois de Fez et de Castille ; le peuple de Grenade lui-même livra l'usurpateur au supplice. Muhamad VII ne sut pas conserver l'alliance de Jean II ; il espéra, à la faveur des troubles de la Castille, éluder impunément ses promesses : il demanda la continuation de la trêve ; en refusant de tenir ses engagements, il attira sur Grenade une guerre formidable. Tandis qu'il formait dans sa capitale un corps de vingt mille hommes les plus dévoués à ses intérêts, qu'il chargeait de la défense des murs et du maintien de l'ordre, un ambitieux, Joussef ben Alhamar, s'entendait avec Jean II pour s'emparer du trône musulman. Joussef, avec ses huit mille partisans, rejoignit l'armée castillane au pied de la montagne d'Elvire, et de là il montrait à son allié les tours de l'Alhambra, de l'Albaycin et des principales mosquées (1431). Tous les habitants de Grenade, se serrant alors autour de Muhamad, sans plus se ressouvenir de leurs rivalités intérieures, préludèrent, par deux jours d'escarmouches, à une bataille générale qui se livra le troisième jour, près d'un figuier, d'où elle a reçu le nom de *journée aux figues*. Jamais pareil désastre n'avait accablé les Maures d'Espagne : ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Un tremblement de terre, succédant à la victoire des chrétiens, troubla les âmes comme un présage de ruine. Muhamad voulant périr au moins en combattant, les Grenadins, animés par son exemple, se préparaient à ce dernier acte de désespoir, lorsque l'armée castillane se retira tout à coup. Jean II se contenta de proclamer Joussef roi de Grenade, et d'attirer à cet allié plusieurs villes, en lui promettant solennellement sa protection.

Les uns ont attribué cette retraite à l'influence d'Alvaro, gagné par l'or de Muhamad ; d'autres, à la jalousie des seigneurs castillans, qui entrevoyaient dans de nouveaux succès un accroissement de la gloire d'Alvaro. Cette rivalité inquiète des grands et du roi multipliait les accusations contre le favori et les vengeances royales. Le comte de Castro, condamné pour crime de lèse-majesté, les biens du grand maitre d'Alcantara confisqués, les évêques de Balencia et de Tolède mis en prison, vengèrent d'abord Alvaro, et le rendirent plus odieux ; il parut affermi par les succès de Joussef ben Alhamar, qui tua Abenzeragh, et chassant Muhamad de Grenade, y entra lui-même, puis se reconnut vassal de la Castille (1432). Le retour de Muhamad, protégé par le roi de Fez déconcerta l'assurance de Jean II : les nobles prisonniers furent remis

en liberté. Aux cortès de Madrid (1433), les grands luttèrent entre eux de magnificence, et célébrèrent avec pompe les jeux militaires, moins empressés de terminer la guerre des Maures que d'étaler à l'admiration du peuple un luxe qui leur semblait la splendeur du royaume. Un Aragonais, Frédéric, fils du roi Martin le Jeune, trouva sans peine des complices pour troubler la Castille. Ses dépenses l'avaient ruiné ; il tente de s'emparer de Séville et de la fortune des citoyens : il fut découvert et jeté en prison ; ses complices périrent dans les tourments. On put reprendre la guerre contre Grenade ; elle se continua avec des succès divers jusqu'en 1439. La bataille de Guadix, gagnée par les Castillans, la victoire de Cazorla, chèrement achetée par les Maures, amenèrent sans convention une longue suspension d'armes.

Les nobles de la Castille pourvoyaient à la tranquillité des Maures par la guerre la plus formidable qu'ils eussent encore tentée contre le roi et contre Alvaro. Faisant valoir leurs ancêtres et leur noblesse, les lois du royaume et la dignité du roi, ils déclarèrent, dans une lettre insolente, que le roi était captif de la volonté d'autrui, que l'État était gouverné par les caprices d'un certain particulier, et qu'ils avaient pris les armes par nécessité, pour effacer leurs injures. Ils occupèrent plusieurs villes importantes. Jean d'Aragon, roi de Navarre, et son frère Henri, accoururent pour reprendre leurs anciennes possessions. Valladolid occupée par les rebelles, le roi traita et consentit à éloigner le connétable pour six mois, sans garder même le droit de recevoir ses lettres (1439). Enhardi par ce succès, les rebelles, au lieu de rendre les villes dont ils s'étaient emparés, se plaignirent d'un nouveau favori, l'amiral Frédéric, et poursuivirent le roi de ville en ville protestant de leur fidélité, et traînant avec eux des troupes nombreuses pour vaincre par la force toute résistance. Ils étaient maîtres de Léon, de Ségovie, de Zamora, de Salamanque, de Valladolid, de Burgos, de Placentia, de Guadalaxara. Tolède fut encore livrée à Henri d'Aragon. Un événement imprévu déjoua un moment leurs victoires. Ils avaient demandé une assemblée de cortès à Valladolid : la volonté du roi opiniâtrement prononcée, entraîna les trois ordres, qui rappelèrent Alvaro ; les villes occupées se soumirent d'elles-mêmes, et Tolède la première ; mais le fils du roi, Henri, prince des Asturies, leur donna un nouveau secours. Ce jeune prince avait aussi un favori, Jean de Pacheco, l'ennemi du connétable par rivalité d'influence. Henri s'enfuit de la cour de son père, et y fut en vain renvoyé par le roi de Navarre, dont il épousa la fille. Il entra dans le complot des grands éclata par une nouvelle occupation de Tolède. Le roi, repoussé de

cette ville, apprit encore que sa femme conspirait contre lui avec son fils, et que la rage des grands augmentait à mesure qu'Alvaro pressait les préparatifs de la résistance. L'i*ncendie de la guerre* baigna tout le royaume. Alvaro tua dans une rencontre Laurent d'Avalos, le petit-fils de son prédécesseur ; le roi de Navarre joignit ses ravages aux efforts des conjurés ; les villes, les campagnes, les hommes, les femmes, furent en proie à ses violences : le roi fut assiégé dans Medina del Campo (1441) et la ville ayant été livrée, Alvaro, l'archevêque de Tolède, le grand maitre d'Alcantara, pour éviter une mort certaine, s'enfuirent par le conseil du roi sous un déguisement. Le roi fut pris : d'insolentes marques de respect couvrirent mal la honte de sa défaite et le triomphe de ses sujets ; les grands se mirent à genoux, lui baisèrent la main, et donnèrent aux soldats des deux partis le signal de s'embrasser ; ils changèrent ensuite tous les officiers de la cour, et par un jugement d'arbitres, ils bannirent Alvaro pour six ans : défense lui fut enjointe de communiquer avec le roi, de contracter des alliances, d'entretenir des troupes. Son fils et neuf châteaux donnés en otage devaient garantir sa docilité. Les vainqueurs s'unirent ensuite par des mariages ; et leur accord, fondé sur la ruine d'Alvaro, semble le commencement de la tranquillité[18].

Le roi de Castille resta captif du roi de Navarre. Cet Aragonais, qui dépouillait. son propre fils (voyez plus bas Navarre), avait encore moins de scrupules à tenir dans sa dépendance un parent éloigné ; il régnait sans titre dans un royaume étranger ; il enlevait au roi de Castille la liberté de la conversation ; il avait placé près de lui deux espions nobles pour surveiller les paroles et interroger le visage de tous ceux qui approchaient. Il poussa l'audace et la confiance si loin, que le prince des Asturies et Jean de Pacheco regrettèrent le connétable, et préparèrent, avec la délivrance du roi, l'expulsion de tous les Aragonais. Le roi échappa à ses gardes (1444). Ses partisans vainquirent le roi de Navarre, poursuivirent Henri d'Aragon, et reprirent Alvaro, qu'ils firent grand maître de Saint-Jacques. Deux disgrâces n'avaient point instruit le favori : il imposa au roi Isabelle de Portugal pour femme, lorsque le roi recherchait et demandait la fille du roi de France Charles VII ; et il commença de déplaire au prince, qui jusqu'alors l'avait préféré à tous les grands et à sa propre tranquillité. Il régna pourtant plusieurs années encore : les grands, mandés à Medina del Campo, furent arrêtés pour la plupart, et dépouillés de leurs biens. Quelques-uns, qui parvinrent à fuir, laissèrent leurs châteaux sans défense aux troupes royales (1448), et une guerre fut préparée contre l'Aragon, d'où il venait toujours des secours

aux rebelles. La ville de Tolède réclama contre le favori avec plus d'énergie que la noblesse : elle refusa les sommes auxquelles on l'avait taxée pour la guerre, et, au son du tocsin, elle entreprit une épouvantable révolte. Deux chanoines commencèrent le mouvement ; un fabricant d'outres prit le commandement de la multitude, et un incendie consuma la maison du collecteur des impôts. Le feu gagna le quartier de Sainte-Madeleine, avec toutes les marchandises. Tous les citoyens issus d'une origine juive, *tous les hommes nouveaux*, furent massacrés : le gouverneur animait la sédition. Les portes ensuite fermées et fortifiées attendirent la vengeance d'Alvaro ; le roi s'étant présenté on lui tira un coup de canon avec ces paroles : Voilà les fruits qu'il faut attendre de nous. Puis les rebelles se soupçonnant entre eux, quelques-uns furent appliquée à la torture, comme coupables d'intelligence avec le roi ; d'autres tués pour être demeurés en repos. Une ambassade envoyée au roi lui signifia que s'il ne disgraciait Alvaro, et ne leur conservait leurs privilèges, ils renonceraient à son obéissance. Ils appelèrent le prince des Asturies, qui en était revenu au mécontentement contre son père ; et quand il fut dans leurs mains, ils ne voulurent lui donner ni les clefs de la ville de la citadelle. Ils firent ensuite une ordonnance qui excluait des honneurs publies tous les juifs, conformément à la loi d'Alphonse X. Le roi de Navarre ne se lassait pas, de son côté, d'exciter les grands à la révolte : il parlait de marier son fils, Charles de Viane, avec la fille du comte de Haro. Le roi d'Aragon envoyait d'Italie, à ses sujets, l'ordre d'envahir la Castille. Les grands demandaient encore une fois l'éloignement d'Alvaro, justifiant, par sa présence auprès du roi, leurs alliances et leurs efforts. Alvaro semblait invincible. Les Aragonais se rejetèrent sur l'épuisement de leur trésor pour ne pas faire la guerre ; le prince des Asturies, réconcilié avec son père, dissipa les troupes rebelles ; il réduisit Tolède à l'obéissance et aux acclamations du peuple, il confisqua les biens du gouverneur, et l'exila lui-même[19].

La fortune d'Alvaro avait été plus forte que toutes les conspirations des rois étrangers et des nobles castillans. Il était réservé au roi lui-même de venger les vaincus, et, par une imprudente faiblesse, de désarmer le pouvoir royal, dont la faveur d'Alvaro était le rempart. La nouvelle reine n'aimait pas le favori elle représenta au roi tous les dangers dont la puissance d'Alvaro menaçait le trône, l'attachement de la nation pour lui, ses châteaux fortifies, ses trésors qui paraissaient formés aulx dépens du trésor public épuisé. Le roi se laissa dire et se laissa conduire à Burgos : le peuple ameuté, entoura la maison d'Alvaro en demandant sa tête. Le

roi affecta de céder à l'opinion publique ; il promit à son ancien serviteur, eu se rendait prisonnier, de ne rien faire contre le droit et la justice ; et quand il le tint, il le livra à ses ennemis. Il ne comprenait pas qu'il donnait gain de cause aux grands. Il ne le comprit pas davantage, lorsqu'Alvaro, fut conduit au supplice, monté sur une mule, et accompagné d'un héraut qui criait : Que ce cruel tyran aille au supplice par l'ordre du roi ! Dans sa témérité audacieuse et insensée, il a épuisé la majesté royale, qui remplace sur la terre la majesté divine ; il a réduit la cour à son obéissance ; il a soumis toutes les choses publiques à son caprice ; il s'est élevé par son orgueil au-dessus de sa condition et de la fortune d'un particulier. Il a troublé l'ordre de la justice ; il a dilapidé l'argent de l'État. Voila pourquoi il est livré à la hache, afin que la vengeance divine et la royale, sanctionnées par le supplice d'un seul homme, apprennent aux autres à se garder dorénavant d'une pareille audace. Périsse celui qui a commis ces crimes ! L'échafaud était dressé au milieu de la place : une croix s'y élevait entre deux flambeaux sur un tapis. Alvaro y monta d'un pied ferme, s'incline devant la croix, et faisant quelques pas : Quel est, dit-il au bourreau, ce pieu ferré que je vois là ? — C'est, dit le bourreau, pour y enfoncer votre tête coupée. Alvaro reprit : Après ma mort, fais de mon corps ce que tu voudras : la mort ne peut être honteuse à un homme brave ; elle n'est point prématurée à celui qui a porté tant d'honneurs ; et apercevant l'intendant des écuries du roi : Va, dis au prince qu'il n'imite pas l'exemple du roi, quand il voudra récompenser ceux qui l'auront servi. Il détacha lui-même ses vêtements, et tendit intrépidement la tête. Ses ennemis même laissèrent tomber des larmes, en comparant sa mort et son ancienne fortune. Le corps resta trois jours sur l'échafaud où un bassin reçut les offrandes de ceux qui voulaient bien contribuer à sa sépulture. On le porta ensuite dans l'église de Saint-André, avec les autres suppliciés (1453).

Jean II ne tarda pas à regretter la perte de son favori ; il mourut de chagrin l'année suivante (1454). Son successeur, Henri IV, dans un règne de seize ans, porta toutes les conséquences de l'imprudence paternelle ; et l'Espagne, pour se reposer enfin de ses dissensions sous la garde du pouvoir royal, eut besoin de passer par les mains de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, et par la vertueuse inflexibilité du cardinal Ximenez.

III

Aragon et Navarre. — Le XIVe et le XVe siècle sont l'époque de la plus grande puissance de l'Aragon. Jacques II (1291-1327) avait fait décréter la réunion perpétuelle des royaumes d'Aragon, de Valence et de Catalogne. Il enleva en 1326, aux Pisans, l'île de Sardaigne. Après l'insignifiant Alphonse IV (1326-1336), Pierre IV le Cérémonieux dépouilla Jacques II, roi de Majorque, et réunit à ses États les trois îles Baléares et le Roussillon (1343). Jean Ier, son fils (1387), suivit le goût de sa femme Iolande de Bar pour la poésie provençale, et établit à Barcelone une académie de la *gaie science*, à l'imitation des jeux floraux de Toulouse. Il fut remplacé (1396) par son frère Martin, duc de Montblanc. Martin hérita, en 1409, du royaume de Sicile, dont son fils Martin le Jeune, avait été roi. La maison de Barcelone s'éteignit en lui (1410). Ferdinand de Castille, frère de Henri III, ce régent désintéressé, qui assura la Castille à son neveu Jean II, fut alors appelé au trône d'Aragon et de Sicile ; ce dernier royaume, ennemi mortel des princes d'Anjou, était à jamais réservé aux Aragonais. Ferdinand ne régna que quatre ans ; il eut pour héritier, dans ces deux royaumes (1416), son fils, Alphonse V le Magnanime. Celui-ci, adopté par Jeanne II de Naples, et mis aux prises, par une adoption contraire, avec René d'Anjou, prit quelquefois part aux troubles de la Castille, mais passa la plus grande partie de son règne à conquérir le royaume de Naples (voyez chap. XXV).

Ultérieur, la puissance royale, malgré la résistance aragonaise fit de remarquables progrès. En 1307, sous Jacques II, il fut décrété que les cortès ne seraient convoquées que tous les deux ans ; en 1436, sous Alphonse V, on exclut de ces assemblées plusieurs grands officiers de la cour, les religieux, les nobles qui avaient accepté des charges municipales à Saragosse, Barbastro Huesca et Daroca, tous les marchands qui tenaient boutiques, et tous ceux qui vivaient du travail de leurs mains, y compris les chirurgiens et les apothicaires. Le privilège de l'union, accordé en 1287 par Alphonse III (voyez le ch. XXII), donnait aux sujets le droit de révolte armée. Pierre IV, le contemporain de Pierre le Cruel, n'en éprouva pas impunément les effets : il défit l'une après l'autre l'union d'Aragon et celle de Valence ; il fit abolir par les cortès le *privilège de l'union* ; et comme il voulait déchirer avec son poignard un acte que les rebelles de Murviedro lui avaient arraché par surprise, il se blessa à la main ; son sang coulait sur le papier : Que ce privilège, dit-il,

qui a été si injurieux à la monarchie, et si fatal au royaume, soit effacé avec le sang d'un roi (1348). Vingt-six ans plus tard, il proposa de changer le service militaire féodal en une contribution d'argent. On comprit de quelle importance il était pour la nation de ne pas payer au roi des troupes mercenaires qui n'auraient de dévouement qu'envers sa personne. On résista à la volonté impérieuse de Pierre IV : sa proposition ne fut acceptée qu'en 1383 ; mais elle devint un usage. Le pouvoir de *justiza* échappa seul aux entreprises royales. Chef suprême de la justice, et interprète souverain des lois, le *justiza* recevait les appels de tous les jugements ; on évoquait à son tribunal les causes pendantes devant les autres juges. Il examinait les ordonnances du roi avant leur publication, et les rendait nulles par son veto. Les cortès, en 1398, avaient placé au-dosas de lui quatre membres des états choisis par le roi, pour être *inquisiteurs* de sa conduite, et le déférer à l'assemblée générale ; mais en 1436, son inviolabilité fut étendue jusqu'à sa vie privée, pour laquelle if n'était justiciable que du roi et des états ; et en 1442, sa puissance, jusque-là, révocable à la volonté du roi, fut déclarée inamovible.

La petite Navarre, inaperçue entre ses montagnes, et sans importance sur le sort de l'Espagne ou des Maures, demeura dans la maison royale de France depuis le mariage de sa reine. Jeanne avec Philippe le Bel, jusqu'à ta mort de Charles le Bel, en 1328. Jeanne, fille de Louis le Hutin, et son mari, Philippe d'Évreux, obtinrent de Philippe de Valois la restitution de la Navarre. Quelques conditions, jurées par les nouveaux souverains devant les cortès, assurèrent le pouvoir de la maison d'Évreux. Jeanne et son mari jurèrent de ne faire battre une monnaie nouvelle qu'une seule fois pendant leur règne, de ne confier qu'aux indigènes les forteresses à garder, et d'abandonner le pouvoir à leur fils aîné quand il aurait vingt ans. Ce fils, qui devint roi en 1349, fut Charles le Mauvais, dont les vices et la scélératesse appartiennent à l'histoire de France, et qui ne se mêla aux événements de l'Espagne que pour donner passage au prince de Galles contre Henri de Transtamare. Charles III, surnommé *le Noble*, dans un règne de quarante ans (1386-1425), parait avoir rendu la Navarre heureuse, puisque son règne n'a pas d'histoire. Il ne laissa qu'une fille, Blanche, mariée à ce Jean d'Aragon, duc de Pénafiel, l'infatigable perturbateur de la Castille. Jean fut roi de Navarre par sa femme. Quand elle mourut (1441), il aurait dû descendre du trône, et céder la place à son fils don Carlos, prince de Viane. Il retint l'héritage de ce fils, et se remaria, comme pour rendre son usurpation plus patente et plus hardie. Le prince de Viane réclama ; il ne craignit pas de prendre les armes

contre son père, fut vaincu et fait prisonnier (1452). Une seconde tentative plus heureuse lui acquit la plus grande partie du royaume. Jean II s'en irrita : la conduite de son fils, pour être répréhensible, n'effaçait pas sa propre usurpation, et ne lui donnait aucun droit de disposer de la Navarre ;il osa cependant déshériter don Carlos, et même sa fille Blanche, née de la mérisme mère en faveur de son autre fille Éléonore, née de sa seconde femme, et mariée au comte de Foix, Gaston IV. Le prince de Viane, vaincu à Estella (1456), se retira en Italie. Jean II, à la mort de son frère Alphonse le Magnanime, hérita de l'Aragon et de la Sicile. Ce prince est le père de Ferdinand le Catholique, qui devait réunir l'Aragon à la Castille par son mariage avec Isabelle, et la Navarre, par une conquête qui n'a jamais été punie.

IV

Portugal. — Quelques guerres contre les Maures d'Espagne, une lutte d'indépendance nationale contre la Castille, et le commencement des découvertes maritimes, entremêlés de troubles civils et de querelles dans la maison royale, forment l'histoire du Portugal aux XIVe et XVe siècles. Denys, surnommé le *Père de la patrie* ; qui prit part aux troubles de la Castille après la mort de Sanche IV (voir § I), fut inquiété lui-même par son fils Alphonse, qui lui reprochait 8a prédilection pour un autre fils il fut obligé par les armes de céder. Ce roi avait remplacé l'ordre des templiers, avec l'autorisation du pape Jean XXII, par l'*ordre du Christ*. Tous les templiers du Portugal, admis dans cette nouvelle milice, furent soumis aux statuts de l'ordre de Calatrava. Castro Marino dans les Algarves, et ensuite Tomar, leur fut assigné pour résidence. L'ordre du Christ, dans le XVe siècle, obtint la juridiction ecclésiastique dans toutes les possessions portugaises au delà des mers.

Alphonse IV, roi en 1325, fut l'allié du roi de Castille Alphonse XI contre les Maures. Il combattit au Salado, et mérita par sa valeur le surnom de Hardi (*Osado*). Benoît XII, en k félicitant, l'autorisa à percevoir pendant deux ans les décimes des revenus ecclésiastiques, et à faire prêcher les croisades contre les infidèles : les agitations intérieures le détournèrent de la guerre sainte. Son fils Pierre, après avoir perdu sa femme Constance de Castille, avait épousé secrètement, avec dispense du pape, Inez de Castro, sa cousine, dont les malheurs et la renommée seraient

sans tache, si ses relations avec l'infant n'avaient pas commencé du vivant de Constance. Trois misérables courtisans, redoutant, pour leur influence, l'union de Pierre et d'Inez, attirèrent à leur haine le roi Alphonse. L'infant, interrogé d'un air menaçant par son père, n'osa pas déclarer qu'il était marié, et refusa de prendre une autre femme. Le roi donna ordre de faire mourir Inez. L'infortunée, surprise à Coïmbre pendant l'absence de son mari, était parvenue à obtenir grâce par ses larmes et par ses enfants. De plus pressantes sollicitations vainquirent la faiblesse d'Alphonse et à peine un nouvel ordre de mort était accordé, que les trois misérables tuèrent Inez à coups de poignard, dans le couvent de Sainte-Claire (1355). L'infant ne dissimula plus ; il prit Les armes contre son père, qui put alors se rappeler sa révolte contre le sien. Il triompha, et fit semblant de pardonner aux meurtriers ; mais devenu roi (1357), il les réclama du roi de Castille ; Pierre le Cruel, à qui il céda des transfuges en échange ; il leur fit arracher le cœur en sa présence, et leurs cadavres palpitaient encore, que, devant les cortès, il produisit les preuves de son mariage. Le corps d'Inez, exhumé, fut revêtu des ornements royaux, et enseveli dans la sépulture royale d'Alcobaça. Cette justice, flétrie par quelques-uns du nom de cruauté se soutint pendant tout le règne de Pierre ; il mérita le nom de *Justicier* pour la sévérité inexorable dont il réprima la turbulence de la noblesse. Jamais il ne frappa un innocent ; jamais il ne troubla l'ordre régulier des procédures. Il se fit aimer par sa bienfaisance, et diminua les charges publiques.

Ferdinand Ier, fils ainé de Pierre (1367), commença la guerre contre la Castille. Après la mort de Pierre le Cruel, Ferdinand de Portugal avait, par sa mère, plus de droits au trône de Castille que Rémi de Tran4riamare ; il accueillit quelques seigneurs castillans, leur distribua des provinces entières : à l'un, quinze villes, à un autre, neuf ; dix-neuf à Alphonse de Zamora. Il envahit ensuite la Galice, et s'empara de la Corogne par trahison. Les forces supérieures de Henri de Transtamare le repoussèrent dans son royaume, où il ne put défendre Braga. Sa floue, battue en 1370, le fit consentir à la paix et à raban-don de ses prétentions (1371). La guerre recommença, parce que le traité ne fut pas exécuté. Ferdinand, au lieu de la fille de Henri, épousa Eléonore Tellez, femme d'un seigneur portugais, dont il fit casser le mariage ; et il reconnut le duc de Lancastre pour roi de Castille. Henri II, marchant droit à Lisbonne (1373), brûla une partie de la ville et la flotte du Tage. La paix, qui fut ensuite jurée près de Santarem, par-devant le nonce du pape, laissa le Portugal à ses querelles domestiques. Éléonore avait pour ennemis les

trois frères de son mari, les ducs de Viseu et de Cisuentos, d'Inez, et Jean, grand maître d'Avis ; dont la mère relavait jamais été reconnue pour la femme légitime de Pierre Ier. Elle força le duc de Viseu à fuir ; elle fit enfermer le grand maître d'Avis ; et, par un manque de parole, entraina son mari dans un nouveau démêlé avec la Castille, où régnait alors Jean Ier, fils de Henri II. Jean Ier força Ferdinand à une troisième paix, et épousa Béatrix, fille de Ferdinand et d'Éléonore. Il fut convenu que Béatrix, reconnue par les états pour héritière de Portugal, transmettrait ses droits sur ce royaume au fils ou à la fille qu'elle donnerait à Jean, et que, jusqu'à la majorité de cet enfant, Léonore serait régente, Cet accommodement transportait aux princes de Castille des prétentions pareilles à celles que les Portugais avaient fait Valoir à la succession de Pierre le Cruel. La mort du roi Ferdinand (1383) mit la régence aux mains d'Éléonore ; les deux fils d'Inez, étroitement surveillés en Castille, ne pouvaient réclamer ; le grand maitre d'Avis était seul en Portugal : il conçut la pensée de monter sur le trône. Avec quarante hommes dévoués il pénétra dans le palais, et poignarda le favori de la régente, que le peuple détestait, et dont le cadavre, jeté par une fenêtre, fut maillé jusqu'au bord de la mer, et abandonné aux chiens. En publiant que sa vie était en danger, il souleva le peuple de Lisbonne en sa faveur, et fut proclamé protecteur ou régent jusqu'à la naissance d'un fils de Béatrix. L'arrivée du roi de Castille montrai que le grand maître d'Avis n'avait encore pour lui que Coïmbre et Lisbonne ; mais Éléonore, jalouse du' roi castillan, voulut le faire poignarder, et fut arrêtée elle-même. Le grand maitre était délivré de sa plus redoutable ennemie : ses partisans augmentèrent. Il empêcha le Castillan de prendre Lisbonne, affecta de reconnaître encore les droits de Béatrix ; et, tout à coup, aux cortès dé Coïmbre (1386), il se fit proclamer roi, malgré sa naissance, sous le nom de Jean Ier. Le roi de Castille eut beau amener vingt mille Espagnols et dix mille Français ; le nouveau roi, secondé du connétable. Pereira accepta la bataille, quoiqu'il n'eût que douze mille hommes, près d'Aljubarotta. Les Anglais, qui combattaient pour lui, accablèrent de leurs flèches les Français du Castillan ; les Portugais décidèrent le succès. Le roi de Castille, après une perte de sept mille hommes, se sauva à Santarem, et regagna sur une barque sa flotte, qui le rapporta à Séville. Les vaincus répétèrent pendant longtemps qu'if n'avaient cédé qu'à leur propre lassitude, et non au courage de leurs ennemis. Les Portugais, dans leur joie, établirent un anniversaire solennel qui se célébrait à Lisbonne par des bacchanales, dit Mariana, plutôt que par une joie chrétienne. Un orateur montait à la tribune, et, insultant à la lâcheté

de la Castille, élevait jusqu'au ciel le courage des Portugais et leurs brillants exploits. Les paroles grossières étaient comme un accompagnement nécessaire de son discours, et le peuple les accueillait avec de grands éclats de rire et des applaudissements. Il faut bien, dit encore Mariana, pardonner quelque chose à la joie que leur inspirait la délivrance de leur patrie[20].

Les rois de Castille, dans les petites hostilités qui suivirent, avaient bien moins pour but de conquérir le Portugal, que de sauver leur honneur en retardant le moment d'abandonner leurs prétentions. La maison d'Avis s'appuya sur l'alliance de l'Angleterre par le mariage de Jean Pr avec une fille du chic de Lancastre ; elle conclut d'abord (1393) une trêve de quinze ans, qui fut renouvelée, en 1403, pour dix ans, et une paix définitive, en 1410. Jean Ier tourna vers l'Afrique l'ardeur de ses fils, et l'habileté de son connétable Pereira, Ceuta servait de repaire aux pirates africains, éternels ennemis de la péninsule espagnole. Jean Ier s'embarqua (1415) avec ses trois fils aînés, Édouard, Pierre et Henri. En six jours il emporta Ceuta, et dans la principale mosquée, changée en église, il arma les trois princes chevaliers cette conquête ouvrait la voie aux expéditions maritimes. Dès l'an 1402, un gentilhomme normand, Jean de Béthencourt, avait formé un établissement dans les îles Canaries ; il y avait pris le titre de roi. L'infant don Henri, fils de Jean Ier, fort habile dans les sciences mathématiques, avait un véritable enthousiasme pour la navigation. Il renonça au mariage, et vint s'établit a la pointe méridionale du royaume. Il y bâtit Tema Nabal, surnommée *ville de l'infant*, près du cap Saint-Vincent. De là, il observait la mer, et cherchait, au milieu d'hommes instruits, par quel moyen les connaissances géographiques pourraient s'étendre. Il possédait des revenus considérables comme grand maitre de l'ordre du Christ ; il en fit la récompense des navigateurs qui exploreraient les côtes de l'Afrique. Jean Gonzalez Zarco et Tristan Vaz Texeira commencèrent en 1418. Une tempête les jeta sur une lie qu'ils appelèrent Puerto Santo. L'infant s'empressa d'y fonder une colonie, et d'y transporter des plantes européennes, qui réussirent parfaitement sur ce nouveau sol. Deux ans après, Barthelemy Perestrello, réuni aux deux autres, découvrit une lie couverte de bois, qu'il appela, pour cette circonstance, Madeira ou Madère, On mit]e feu à une partie des bois, pour taire place aux plantations ; mais l'incendie, une fois allumé, ne put s'éteindre qu'au bout de sept ans, lorsque la forêt eut été consumée tout entière. On y planta des vignes de Cypre et des cannes à sucres de la Sicile ; le commerce

portugais ne tarda pas à s'enrichir de ces nouvelles productions. C'est ainsi que l'infant don Henri accomplissait sa devise : *désir de bien faire*. Toutefois ce hardi précurseur du génie de Christophe Colomb devait éprouver le premier les contradictions de l'ignorance et de l'envie. On commençait à exagérer les périls, et, par-dessus tout, ceux de la zone torride. Pourquoi l'infant arrachait-il les Portugais au sol de la patrie ? Pourquoi les envoyer mourir sur des mers inhospitalières ou sur des déserts de sable ? Don Henri ne put remettre ses hommes en mer avant 1432. Gilianez, qui les commandait, doubla le cap Bojador : les Açores ne tardèrent pas à être découvertes. Le roi Jean Ier étant mort en 1433, son fils Édouard lui succéda. Les heureuses conséquences de la prise de Ceuta l'encourageant, il annonça une guerre nouvelle contre les Maures ; il obtint du pape Eugène Ides indulgences pour tous les chrétiens qui le suivraient ; et il eût obtenu la souveraineté des tics Canaries, sans l'opposition du roi de Castille. La guerre ne fut pas heureuse (1437) ; il fut attaqué au siège de Tanger par le roi de Fez, Sala Ben Sala. Cerné de toutes parts, il promit d'évacuer l'Afrique, et de rendre Ceuta, et laissa en otage son frère Ferdinand. Les cortès mirent opposition a l'abandon de Ceuta, et l'infant resta captif. Cette défaite fut suivie d'une peste dont mourut le roi Edouard (1438). La minorité d'Alphonse V fils d'Édouard, souleva une querelle entre ses oncles, Pierre, le régent, Alphonse, duc de Bragance et Jean, connétable du royaume. Pierre fut la victime d'une odieuse intrigue, et périt sur un champ de bataille en se défendant contre le roi, son élève et son gendre. Un pareil état de choses ne permettait guère la conquête lointaine. Le régent n'avait pu exécuter une croisade prêchée en 1442 contre les Maures qui ne relâchaient pas Ferdinand. Le seul don Henri, étranger aux affaires du Portugal, entretenait de ses revenus l'audace des découvertes. Ses hommes, dans une descente sur les côtes d'Afrique, avaient fait quelques prisonniers (1442) ; les indigènes donnèrent en échange des nègres, dont ils faisaient le commerce. Le même vaisseau qui ramenait à Lisbonne cette race nouvelle était chargé de poussière d'or. Dès ce moment, l'avidité approuva ; et s'empressa d'imiter les efforts de l'infant de petites flottes commencèrent à explorer l'Afrique. En 1445, Diaz Fernandez, passa devant l'embouchure du Sénégal, et l'infant apprit avant de mourir, que des vaisseaux portugais avaient vu la Guinée En 1452 ; Alphonse V annonça une croisade en Afrique, et obtint du pape Nicolas V la souveraineté absolue des terres qu'il pourrait conquérir. Le règne d'Alphonse, qui se finit qu'en 1481, prépara les grandes expéditions de Jean II, et la brillante fortune d'Emmanuel.

---

[1] Mariana, 15-1.

[2] Mariana, 15-1, 7.

[3] Mariana, 15-1, 18.

[4] Mariana, 15-1, 19, 20, 21.

[5] De Marles, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. III.

[6] *Reliqua Hispania decretæ habitæque supplicationes. Divis immortalibus actæ gratiæ* (Mariana, 16-8).

[7] De Marles, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. III.

[8] Mariana, 16-15.

[9] Mariana, 16-18, 20, 21.

[10] Mariana, 17-1, 2, 3, 4.

[11] Mariana, 17-11.

[12] Mariana, 17-12, 13.

[13] Mariana, 17-14, 16, 18.

[14] Mariana, 18-3, 12, 13.

[15] Mariana, 19, de 1 à 14.

[16] Mariana, 20, de 1 à 12.

[17] C'est apparemment de cet homme que les romanciers espagnols ont fait sortir leur fameuse tribu des Abencerages (De Marles, t. III). On trouve, en effet, dans Mariana : *Jusephus ex Aben sarraxia familia inter Mauros noblissimus* (20-15).

[18] Mariana, 21-14, 15, 16.

[19] Mariana, 22-8, 9, 10.

[20] Mariana, 18-9.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Russie, Prusse et Pologne ; Danemark, Suède et Norvège. Union de Calmar.

I

La *Horde d'or*, fondée par Batou, continuait à tenir la Russie dans sa dépendance ; le khan du Kaptchak nommait le grand-duc ou les princes de second ordre, les citait devant sa justice, ou les mettait à mort sans réclamation. Le christianisme russe lui-même ne vivait que par la protection de la Horde. Le khan Ouzbeck (1313) prit sous sa garde la tranquillité du métropolitain, des archimandrites, des prêtres, des abbés, et la conservation de leurs villes, de leurs districts, de leurs chasses de leurs abeilles. — André II Alexandrowitch (1294-1304), Mikhail II Jaroslawitch (1304-1319), Jourié III Danilowitch (1319- 1323), Dimitry Ier Mikaïlowitch (1325) —. Alexandre II Mikaïlowitch fut le premier qui essaya secouer le joug ; le khan Ouzbeck lui ayant envoyé une petite armée pour recevoir le tribut annuel, il souleva le peuple contre ces Mongols et les fit massacrer à Twer, malgré leur vigoureuse résistance (1327) ; il en fut puni par la perte du titre de grand-duc, et Iwan Ier Danilowitch le remplaça. Iwan Ier continua de résider à Moscou, sa principauté, et y transporta le siège de la dignité grand-ducale il entoura cette ville d'un mur de bois, et y construisit le kremlin, ou la forteresse. On le regarde comme le fondateur de la monarchie, à cause de la suprématie respectée qu'il exerça sur les autres princes. Son successeur Siméon (1340-1363) mérita, pour la même cause, le surnom de *Gordoï* ou de *fier*, et prit le premier le titre de grand-duc de toute la Russie. Toutefois les divisions intérieures ne cessaient pas après lui, et les Russes perdirent leur ancienne ville de Kief, dont les Lithuaniens s'emparèrent.

La décadence de la *Horde d'or* commença en 1369 plusieurs khans se partagèrent l'empire de Batou ; et Dmitry II Iwanowitch, nommé par un de ces khans, se fit installer grand-duc à Wladimir, et siégea à Moscou

(1362). Dmitry rebâtit le kremlin en pierres, et repoussa deux fois de ses murs le duc de Lithuanie Olgierd. Reconnu en 1371 par Nowogorod, il s'assujettit le prince de Twer, et supprima dans Moscou les fonctions du *millénaire*, magistrat élu par les bourgeois, qui les commandait en temps de guerre, et qui recevait d'eux un pourvoir égal à celui du prince. Le Mongol Mamaï, qui avait apaisé les troubles du Kaptchack, et régnait sous un khan fait par lui, commença, en 1377, contre le grand-duc, une guerre qui tourna à l'avantage des Russes. Vainqueur sur la Piana, et maitre du pays de Nijeneï-Nowogorod, qu'il ravagea à l'aise, il fut vaincu l'année suivante sur la Woja. Il obtint inutilement l'alliance du prince de Lithuanie, et vit les Russes passer le Don, et s'arrêter dans la plaine de Koulikof ou des Bécasses (1380). C'est là que fut livrée une bataille célèbre dans cette ennuyeuse histoire de Russie. Dmitry, paré de la croix, refusa, malgré le conseil de ses boyards, de se ménager. Les Mongols y perdirent deux cent mille hommes. Dmitry, retrouvé au pied d'un arbre où l'avait jeté sans connaissance une blessure à la tête, fut surnommé *Donski*, ou vainqueur du Don. Il eût peut-être achevé la délivrance de son pays, si l'ami de Tamerlan, Toktamisch, n'avait remplacé Mamaï ; il brava ce nouveau khan, et fut inopinément assailli par une armée nombreuse. Moscou, abandonnée par lui, disparut, à l'exception du kremlin, des tours et des murs, que l'ennemi ne prit pas le temps d'abattre ; vingt-quatre mille cadavres couvrirent les ruines. Dimitry se vengea en décroisant Riaisan, dont le prince avait secouru les Mongols ; mais il fut obligé de payer un tribut à Toktamisch, et de livrer son fils Wassilet comme otage. Avant de mourir, il força Nowogorod à le reconnaître de nouveau, et à lui payer tribut. Sa mort l'empêcha de reprendre la guerre contre les Mongols (1389).

Wassilet II, fils de Dmitry, ajouta aux possessions de son père les propriétés de Sousdal et de Nijeneï-Nowogorod (1392), mais ne put arrêter les conquêtes du Lithuanien Alexandre, qui joignit Smolensk aux autres provinces russes conquises par les siens. Il entretint les troubles que l'expulsion de Toktamisch avait soulevés au Kaptchak. Il sauva Moscou, assiégée par les Mongols, et fut à la fin réduit à payer le tribut. Son successeur Wassilet III (1426) combattit tour à tour les princes russes et les Mongols. Installé à Moscou par le khan Oudou-Makmet, il refusa ensuite un asile à ce Tartare, qui s'en vengea par une victoire, et qui fonda un khanat nouveau à Kasan. Vainqueur de son cousin Kossoï, il le fit aveugler. Vainquer en 1444 par Oudou-Makmet, il fut emmené prisonnier à Kasan ; et ne recouvra la liberté que pour être aveuglé à son

tour et supplanté par Chemiaka, frère de Kossoï. La fidélité d'un boyard lui forma une armée ; une bataille près de Moscou lui rendit le trône. En 1450, une nouvelle révolte de Chemiaka lui donna le droit d'ajouter à ses domaines la principauté de Halitsch[1]. A l'exception des provinces que les Lithuaniens possédaient, Wassilet avait réuni tous les Russes en un seul État. L'expulsion des Mongols était réservée à son fils Iwan III.

II

La conquête de la Prusse par les chevaliers Teutoniques était une cause naturelle de rivalité entre l'ordre et la Pologne. La supériorité de la Pologne devait être le résultat de cette rivalité. D'abord les chevaliers agrandirent leur territoire par le desséchement des marais d'Elbing et de Marienbourg (1288-1294), et par l'acquisition du district de Michelau (1304), que leur vendit un prince polonais de Cujavie. Ils occupèrent La Pomérellie (1388), avec le consentement de l'empereur Henri VII ; en 1309, le chef-lieu de l'ordre fut établi à Marbourg par le grand maitre Sigefroi de Feuchtwangen. La Pologne, au contraire, divisée en principautés nombreuses, était en outre agitée par les difficultés d'une succession élective. Elle ne put retenir la suprématie qu'elle réclamait sur la Pomérellie ; et déjà elle entrevoyait la perte de la Silésie, dont les ducs se tournaient vers la Bohême. A côté de l'un et de l'autre État, les Lithuaniens, séparés des Russes depuis 1250, avaient pour chef le brave Gédimin. Celui-ci reconquit sur l'ordre la Samogitie (1319) ; l'acquisition des principautés russes de Wladimir et Luck, la fondation de Troki et de Wilna, lui créèrent une puissance redoutable. Ennemis de la Pologne et de l'ordre, et tour à tour alliés de Fun et de l'autre, les Lithuaniens décideront la supériorité de la Pologne en se réunissant à elle.

Les chevaliers soulevèrent en 1328 le roi Jean de Bohême contre le roi de Pologne Wladislas IV, et contre les païens de la Lithuanie ; ils le firent reconnaître pour roi de Pologne, en appelant Wladislas roi de Cracovie, et obtinrent de lui l'abandon de toute la Pomérellie et du district de Dobrzyn. Casimir III, successeur de Wladislas (1333), ne put terminer cette guerre que par de nouvelles concessions ; il signa avec le roi de Bohême la paix de Trentchin (1335), qui abandonna la Silésie à la maison de Luxembourg, et par la paix de Visegrad (1335), renouvelée à Kalisch (1343), il n'obtint que la Cujavie et Dobrzyn, en laissant à l'ordre

la Pomérellie, Culm et Michelau. Casimir III, malgré ces pertes, a mérité le surnom de *grand* ; il força à l'hommage Ziemovit, duc de Masovie, et réunit toute la Pologne sous un seul suzerain ; il régla l'administration intérieure par un code de lois obligatoires pour tous ; il appela aux états les députés des villes immédiates ; il accorda aux paysans le droit de faire apprendre des métiers à leurs enfants ; il détermina les services auxquels ils seraient tenus envers leurs seigneurs, et les conditions sous lesquelles ils pourraient acquérir des propriétés ; il interdit aux nobles le commerce et l'industrie. La noblesse se vengea en appelant Casimir le roi des paysans elle se fit céder les droits régaliens de la chasse et de l'exploitation des mines, et fut admise à décider sur la paix et sur la guerre. Si l'on peut rapporter à Casimir III l'affaiblissement du pouvoir royal, on doit lui rapporter à Casimir III l'affaiblissement extérieur de la Pologne. C'était pour lui que le Lithuanien Olgierd, fils de Gédémin, combattait les Mongols et les Russes, et que l'ordre Teutonique renouvelait sans relâche la lutte contre les Lithuaniens. Olgierd enleva la ville et la principauté de Kief aux Russes ; il conquit la Podolie. Les chevaliers amenèrent, en 1337, Jean de Bohême contre la Lithuanie ; avec les chevaliers français et anglais, que la bataille de Poitiers (1366) laissait dans l'inaction, ils furent si complètement vainqueurs, qu'Olgierd, pour les apaiser, demanda le christianisme. En 1362, renforcés d'aventuriers anglais, danois, bohémiens et allemands, ils assiégèrent et détruisirent à coups de bombardes la forteresse de Kovno ; en 1370, ils exterminèrent à Rudan une armée de soixante-dix mille Lithuaniens qui avaient envahi leur territoire. Malgré tant de succès, le résultat n'était pas pour eux : leurs pertes étaient énormes à chaque victoire ; en 1309, lorsqu'il fut question d'un échange de prisonniers, il y avait quatorze commandeurs et quatre-vingt-seize chevaliers aux mains des Lithuaniens ; ils ne conservèrent pas même l'Esthonie, qu'ils avaient délivrée des Danois (1343), et la cédèrent pour vingt mille marcs à l'Ordre de Livonie ; ils furent bientôt réduits à louer des mercenaires. Casimir III, qui s'était maintenu habilement dans leur alliance, avait (1340) acquis la principauté russe de Haliez, à l'extinction de ses princes : il prit à Olgierd la Podolie, la Wolhynie et les palatinats de Belz et de Brzesc. Pour civiliser le pays de Haliez, ou Russie-Rouge, il y établit des colons polonais et allemands, fonda des églises catholiques et des villes ; il prit le nom de seigneur et d'héritier de la Russie.

Casimir III fut remplacé en 1370 par son neveu Louis le Grand, qui régnait déjà sur la Hongrie ; les nobles, pour accepter le nouveau roi, le

firent *capituler*. Louis le Grand s'engagea à n'exiger des nobles que-les anciennes impositions, à ne pas employer la force pour lever les Subsides accordés par les états, à ne pas voyager sur les terres des nobles sans leur consentement, et à n'y rien prendre sans payer, à ne jamais emmener les nobles à leurs frais au-delà des frontières. Telle est l'origine des *pacta conventa*. Ils exigèrent davantage lorsque ce roi, qui dédaignait le séjour de la Pologne pour la Hongrie, voulut assurer la succession à ses filles. Après avoir réduit la contribution que payaient les terres des nobles, et admis les seuls nobles indigènes aux charges publiques ou au partage des domaines royaux, Louis le Grand renonça au droit de réunir à la couronne les fiefs vacants par mort ou par félonie. A ces conditions, sa fille Hedwige fut, après lui, couronnée *roi* de Pologne (1382). Une nouvelle exigence des nobles décida l'acquisition de la Lithuanie. Hedwige était fiancée au prince autrichien Guillaume ; mais Jagellon, fils d'Olgierd, la demandait en mariage, en promettant de se faire chrétien, et de réunir la Lithuanie à la Pologne. Hedwige, malgré ses répugnances, épousa Jagellon (1387). La Lithuanie se composait des palatinats de Wilna et Troki, de la Podlésie, de Brzesc, de la Russie-Noire ou de Nowgorodeck de la Russie-Blanche ou de Minsk, Polock, etc., de la Samogitie, de la Podlachie, de la Kiovie et de la Séverie. Il laissa le nom de grand-duc de Lithuanie, sous la suzeraineté de la Pologne, à son frère Casimir, la Samogitie, la Podlachie et la Polésie à son cousin Witold ou Alexandre. Jagellon avait pris au baptême le nom de Wladislas ; dans une diète tenue à Wilna, il fit décréter l'introduction du christianisme en Lithuanie ; l'idole de Peroun brisée par la hache, et son feu éteint par l'eau sans que le ciel fit entendre sa colère, convainquirent les païens que Peroun n'était pas le vrai Dieu ; ils accoururent en foule autour de Wladislas pour apprendre le *Credo* et le *Pater*, et pour recevoir, après le baptême, une belle robe de laine blanche. En 1401, Wladislas, tout en laissant à son cousin Alexandre, qui avait remplacé Casimir, le titre de grand-duc, proclama et sanctionna l'union de la Pologne et de la Lithuanie ; il régla que dans l'un et l'autre état les nobles seraient égaux, et que le clergé jouirait des mêmes droits. L'exercice de la religion catholique était indispensable pour l'admission aux charges ou aux droits de la noblesse.

L'ordre Teutonique s'était mis en mesure de combattre la Pologne agrandie ; dès l'an 1393, il s'était fait céder la Samogitie par le grand-duc Alexandre. Une expédition n'ayant pas réussi contre Wilna, l'ordre se fit céder par le roi de Suède l'île de Gothland (1397). Il acheta de Sigismond

la Nouvelle-Marche par où la Prusse communiquait avec l'Allemagne. Cinquante-cinq villes entourées de murs, quarante-huit châteaux forts, dix-neuf mille villages, une population de deux millions, et un revenu annuel de huit cent mille mares d'argent : telle était la puissance des chevaliers. Wladislas V, ne voulant pas leur laisser le temps de s'accroître encore, les attaqua en 1410. Il leur livra la bataille de Tannenberg, et tua le grand maitre, six cents chevaliers et quarante mille de leurs soldats. Il somma la Prusse de reconnaître sa domination, et assiégea Marienhourg. C'en était fait de l'ordre, si le brave Henri Reuss de Plauen n'eût défendu cette ville et forcé les vainqueurs à la retraite. Le libérateur fut élu grand maître par acclamation ; mais la décadence de l'ordre avait été décidée à Tannenberg.

La paix de Thorn (1410), renouvelée en 1422 à Melno, livrait à la Pologne la Samogitie, la Sudavie, et la moitié de la Vistule, depuis l'embouchure de la Drewenz jusqu'aux environs de Bromberg ; la paix de Brzesc (1436), qui confirmait toutes ces dispositions, fut déclarée perpétuelle. La Pologne ne ressentait pas encore ces tristes effets de la puissance des nobles qui ont abouti au partage abhorré du dernier siècle, ou à cette lamentable infortune que ces imprévoyants vaincus promènent sous nos yeux dans toute l'Europe. Les nobles, impunément, à la mort de Wladislas V, rendirent le trône électif tout en choisissant pour roi son fils, Wladislas VI. Ils se firent réserver la jouissance des domaines royaux, et assurer des indemnités pour toutes les guerres qu'ils auraient à soutenir hors du royaume. Le consentement des états devint nécessaire pour la Fabrication de la monnaie, et aucun noble ne put être arrêté pour cause de crime, avant d'avoir été convaincu par autorité de justice. Les agitations de la Prusse compromettaient bien davantage l'existence de l'ordre Le caractère ferme du grand maître, Henri de Plauen, irrita les chevaliers, qui se partagèrent en factions du *Vaisseau d'or* et de la *Toison d'or*. Les Prussiens réclamèrent a leur tour contre les impôts que la guerre rendait nécessaires, et (1416) dans une assemblée générale des états, les orateurs du peuple firent entendre leurs doléances, et obtinrent la formation d'un conseil national. Ire grand, martre ne pouvait phis rien ordonner sans ce conseil, composé de dix nobles et de dix sénateurs des villes ; on y substitua, en 1430, un autre conseil composé de six grands officiers de l'ordre, de six prélats, de six députés de la noblesse, de six députés des villes, qui devait s'assembler une fois par an, veiller à la conservation de let monnaie, et accorder où refuser les impositions. En 1440, les villes et la noblesse se confédérèrent contre l'ordre, et leur ligue

fut confirmée par l'empereur Frédéric-III. Le grand maître, Conrad d'Erlichsausen s'efforça de réformer les mœurs des chevaliers, qui les rendaient odieux. Son neveu Louis, élu pour le remplacer (1460) malgré ses conseils, subit contre les Prussiens et contre le roi de Pologne Casimir IV, successeur de Wladislas VI, une guerre qui ne se termina qu'en 1466 par la paix de Thorn, au détriment et à la honte des chevaliers.

III

Il serait sans intérêt d'étudier en détail les troubles qui ont agité les trois États Scandinaves pendant le XIVe siècle avant l'*union de Calmar*. Dans le Danemark, Eric VI, contraint à combattre les meurtriers de son père, absorba le dixième des produits du sol en contributions indispensables, et ne suffisant pas encore aux frais de la guerre, il vendit ou engagea les domaines de la couronne, la Fionie, et des îles entières. Son frère Christophe II (1319) ne parvint à lui succéder qu'en se mettant dans la dépendance des états, dont la diète annuelle, composée des prélats, de la noblesse, des bourgeois et des paysans, exerçait seule le pouvoir législatif Il ne régna pas pour cela avec plus de tranquillité ; il fut un moment déposé et remplacé par le duc de Steswick : à sa mort le Danemark était partagé entre six princes indépendants (1333). Au bout de sept ans (1340), Waldemar III, le plus jeune des fils de Christophe, signa une capitulation pareille à celle de son père, et rentra en possession de la royauté. Sa fermeté et sa puissance faillirent le perdre nomme ses prédécesseurs. On se révolta pendant son absence ; on prit pour de la faiblesse un premier pardon ; les comtes de Holstein ne furent contenus que par une défaite complète à Glamborg (1357). Plusieurs guerres entreprises par Waldemar III présagèrent au Danemark la suprématie qu'il devait exercer sur le Nord. Les provinces de Scanie, de Halland, de Bleckingie, furent conquises en 1359, les îles de Œland et de Gothland en 1360, malgré la résistance de Wisby, une des villes hanséatiques. Une coalition du roi de Norvège, des comtes de Holstein, du duc de Mecklembourg, et des villes hanséatiques, fut dissoute et Marguerite, fille de Waldemar, fiancée au roi de Norvège (1362) ; une seconde conspiration des villes hanséatiques fut prévenue (1364) par de prudentes concessions. Tant d'activité et de bonne fortune n'avait pas même assuré le repos à Waldemar. Le roi de Suède, les villes de la Hanse, le duc de

Mecklembourg, les nobles du Jutland, conclurent la ligue de Weimar (1368) pour se partager le Danemark ; Waldemar crut prudent de sortir de son royaume ; il fut soutenu par l'empereur Charles IV, qui cita les Danois à son tribunal, mais obligé de signer la paix de Stralsund (1371), qui cédait la Scanie à la Hanse, en dédommagement de la perle de Wisby. Waldemar III laissa pour héritier du royaume (1375) son petit-fils Albert de Mecklembourg ; mais sa fille Marguerite, femme du roi de Norvège, réclamait la couronne pour son propre fils Olaüs, âgé de quatre ans. Cette guerre de succession tourna au profit de Marguerite, et fut décidée par la mort de son mari Haquin de Norvège (1380).

Les rois de Norvège successeurs d'Éric II (mort en 1299) sont : Haquin VI, qui proscrivit les objets de baie importés par la ligue hanséatique, et qui régla la succession au trône et les devoirs des régents ; Magnus III, de la race suédoise des Folkungiens (1318-1350), et déjà roi de Suède, dont la mauvaise administration occasionna et entretint des guerres civiles, et à qui ses sujets attribuèrent les malheurs de la peste de 1348 ; ils le forcèrent d'abdiquer en faveur de son fils Haquin VII. Ce dernier, élu roi de Suède en 1362, épousa Marguerite et mourut en 1380.

Olaüs, fils de Haquin VII et de Marguerite, fut d'abord proclamé roi de Norvège ; dans l'espérance de réunir la Norvège au Danemark, les Danois ne firent pas difficulté de le reconnaître pour leur roi sous la tutelle de sa mère. Sa mort prématurée, en 1387, ne troubla pas la réunion ; les états de Danemark proclamèrent Marguerite, dame, princesse et tutrice da royaume ; la Norvège lui laissa également toute l'autorité, en désignant, pour la remplacer, son neveu Éric de Poméranie. Marguerite appela près d'elle ce jeune prince afin de le montrer aux Danois, et de le faire reconnaître roi de Danemark. Au milieu de ces soins, elle fut appelée au trône de Suède.

Birger, fils et successeur du roi de Suède Magnus Ladulas (1292), passa un règne de vingt-sept ans à combattre ses frères ; il leur sacrifia son ministre Torkel Knutson, fut emprisonné par eux (1306), et rétabli par les menaces du roi de Danemark ; il partagea le royaume avec eux (1310), et les fit assassiner (1318). L'indignation du peuple le renversa du trône ; son fils fut exclu de sa succession, et exécuté comme complice de l'assassinat de ses oncles. La diète, composée du clergé, des nobles, des bourgeois et des paysans, reconnut Magnus II, le neveu de Birger. Magnus II, sorti de tutelle (1334), s'empara du denier de saint Pierre pour

suffire à ses dépenses ; il conquit Wibourg en Finlande, mais ne réussit pas dans une guerre contre les Russes de Nowogorod. Obligé de céder la Carélie et la petite Savolaxie, et d'engager les domaines royaux, il encourut le mécontentement de ceux qui l'avaient fait roi, et qui mirent à sa place son fils Éric XII (1350), comme les Norvégiens l'avaient obligé de céder leur couronne à son autre fils Haquin. Magnus trouva le moyen de garder une part de la Suède, et même de reprendre tout le royaume à la mort d'Eric. Renversé une seconde fois par son fils Haquin, roi de Norvège, il vint à bout de partager encore jusqu'à ce que la diète de Stockholm (1363) eût déposé le père et la fille pour leur substituer Albert Ier, duc de Mecklembourg. Les Suédois soutinrent ce nouvel élu contre les prétendants étrangers ; ils emprisonnèrent Magnus, et continrent Haquin dans sa Norvège. Alors ils se ressouvinrent qu'Albert était allemand ; ils craignirent sa préférence pour les Allemands ; ils lui reprochèrent la dilapidation de finances, et en 1386, lorsque déjà Marguerite gouvernait la Norvège et le Danemark, ils offrirent la couronne de Suède à cette princesse.

Marguerite accepta. Elle leva deux armées, l'une de Suédois, l'autre de Danois ; elle vainquit Albert à Falkiöping (1389) et le fit prisonnier. Les partisans d'Albert conservant Stockholm, Marguerite lui rendit la liberté par la paix de Lindholm, à la condition que s'il ne payait pas en trois ans une rançon de 60.000 mares d'argent, il rentrerait en captivité. Albert accepta cette clause, qu'il ne pouvait remplir, remit Stockholm aux mains d'arbitres, et retourna dans le Mecklembourg (1395). Marguerite, sans perdre de temps, conseilla aux états de Suède de reconnaître pour roi son neveu Éric de Poméranie ; la diète de Nykkiping accepta : Eric fut couronné roi de Suède à Calmar (1397), et dans cette solennité, l'*union de Calmar* fut conclue, par laquelle les trois royaumes de Danemark, de Suède, de Norvège, furent réunis sous un même gouvernement. Les lois nationales conservées à chaque royaume, le séjour alternatif du roi dans chacun, la défense de l'un confiée aux deux autres en cas d'attaque étrangère, furent les principales conditions Stockholm et l'île de Gothland, reconquises en 1398 et 1399, la renonciation d'Albert (1405), et une guerre heureuse contre le Holstein, furent les derniers actes de Marguerite, qui mourut en 1412, emportant le surnom de *Sémiramis du Nord*.

Éric le Poméranien consuma inutilement les forces de ses trois royaumes à envahir le Sleswick, qu'il se fit adjuger par l'empereur Sigismond

(1424), et que les villes hanséatiques délivrèrent (1426) par sine déclaration de guerre. Bergen, en Suède, fut pillée par l'armateur Barthélemy-Watt (1429), et en 1435, Éric laissa le Sleswick au duc Adolphe VII. Cette guerre malheureuse, et la vie déréglée du roi, ruinaient déjà l'œuvre de Marguerite. En Suède, les Dalécarliens se soulevèrent contre la tyrannie du gouverneur danois Jœsse Ericson, et prirent pour chef Engelbrecht, qui se trouva à la tête de cent mille hommes. Les sénateurs, réunis à Wadstens, reçurent l'ordre de renoncer à l'obéissance d'Éric ; le roi lui-même, qui avait voulu défendre Stockholm, abandonna la Suède (1434), dont Engelbrecht fut proclamé régent. Il accepta les conditions des révoltés, et promit de ne confier les places de la Suède qu'aux indigènes ; il hésita ensuite à venir à la diète d'Arboga, qui devait tout pacifier ; il laissa impuni le meurtre d'Engelbrecht, renouvela (1436) à Calmar l'union de 1397, et montrant la même défiance à tous ses sujets, essaya de ne résider, malgré ses promesses formelles, ni en Suède, ni en Danemark. Les Danois prononcèrent les premiers sa déposition (1438), et choisirent à sa place son neveu Christophe de Bavière, comte palatin du Rhin. Les Suédois le déposèrent à leur tour, en 1439, et proclamèrent Christophe en 1440. La Norvège se décida en 1442. Le Bavarois fut reconnu à Rypen avec le nom d'*archi-roi de l'Empire danois*. Christophe publia en Danemark le droit municipal appelé *berkeriht*, et transféra sa résidence à Copenhague. Il chercha par quel moyen il délivrerait ses trois royaumes du commerce de la ligue hanséatique Il favorisa les Hollandais ; il renouvela les privilèges anciennement accordés par ses prédécesseurs aux négocia ns de Livonie et de Prusse. N'avant pu livrer aux Hollandais le commerce de Bergen, dont la Hanse avait le monopole, il s'entendit avec les princes de Brunswick, de Mecklembourg et de Brandebourg pour occuper Lubeck (1447). Déjà plusieurs soldats des princes &étaient glissés dans la ville lorsqu'un incendie découvrit le complot et le fit échouer. Ce contre-temps était d'autant plus fâcheux, que les pirateries d'Eric le Poméranien empêchaient le blé de venir en Suède, et que les Suédois étaient réduits à mêler à leur farine des écorces pulvérisées Christophe fut méconnu dans tous ses efforts par ceux qui l'avaient appelé au trône ; les Suédois le surnommaient le *roi d'écorces* ; les Danois l'empêchaient, par jalousie nationale, de délivrer la Suède des pirates ; la turbulence des trois états renaissait menaçante : Christophe mourut de chagrin le 5 janvier 1448. Après lui, l'union de Calmar fut dissoute.

---

[1] Il ne faut pas confondre ce pays avec la principauté de Haliez ou Gallicie.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Dernière des barbares. — Empire grec Hongrie, Bulgarie, Servie, Bosnie attaqués les Turcs ottomans. — Prise de C. P. par les Turcs. — Fin du moyen âge.

I

L'empire grec d'Orient, tel que Théodose le transmit à son fila aîné Arcadius, avec ses deux préfectures, ses diocèses et ses provinces nombreuses, avait pour limites, au nord, le Danube et le Pont Euxin ; à l'ouest, le Drin Blanc, un des affluents du Danube, la Dalmatie, et la mer Ionienne ; à l'est l'Euphrate et la grande Arménie au midi, la Libye intérieure et l'Éthiopie. Michel Paléologue n'avait reconquis en 1261 qu'une faible partie de cette vaste domination. L'Égypte et la Syrie appartenaient aux mameluks ; l'empire de Trébizonde demeurait indépendant au sud du Pont-Euxin, la sultanie d'Iconium soumise aux Mongols, couvrait la plus grande partie de l'Asie Mineure, l'empire ne possédait plus en Asie que la Paphlagonie, la Mysie, la Bithynie, la grande Phrygie, la Carie, et une partie de la Cilicie[1]. En Europe, le nouveau royaume des Bulgares appelé *Valaque-Cuman*, *Blaquie* ou *Bougrie*, fondé sous Isaac l'Ange, était borné au nord par le Danube, au midi par les gorges de l'Hémus ; il avait pour villes principales Sophia, Trinobum, Varna, La Servie, fondée au temps d'Héraclius par les Sorabes, s'étendait depuis la Bulgarie, le Danube et la Save, le long du Drin Blanc, jusqu'à Durazzo. Les principautés fondées au centre ou au midi de la Grèce par la quatrième croisade subsistaient encore, surtout celles d'Épire et d'Achaïe ; le nouvel empereur n'avait repris que les côtes sud-est du Péloponnèse.

En dehors de l'ancien territoire de l'empire, la Bosnie, État slave séparée de la Servie par le Drin Blanc, et traversée par la Bosna, qui lui donne

son nom, avait un *krale* particulier souvent menacé par ses voisins ; la Dalmatie et la Croatie, sur la mer Adriatique, étaient un sujet de contestation entre les Hongrois et Venise ; l'Esclavonie, au nord de la Croatie et de la Bosnie, enfermée entre la Save et la Drave, faisait partie du royaume de Hongrie.

Au nord de tous ces peuples, la Hongrie proprement dite, bornée à l'ouest par l'Autriche et la Styrie, avait pour limites, au midi, la Drave et le Danube ; sa dernière province, nommée Transylvanie[2], était terminée à l'est par la rivière d'Aluta. De l'autre côté de l'Aluta, la Valachie, soumise à la suprématie hongroise depuis 1236, était séparée des Bulgares, au midi par le Danube, et des Cumans à l'est, par le Sereth : ses habitants prenaient le nom de *Roumanie*, pour exprimer leur descendance des anciens Romains[3] ; enfin, de l'autre côté du Sereth et de la Moldavie, sur la pointe N.-O. du Pont-Euxin, la Moldavie, longtemps assujettie aux Cumans, et sur laquelle les rois de Hongrie prétendaient régner comme héritiers du roi Kuthan, chassé en 1235 par les Mongols[4].

La dernière invasion qui soit venue de l'Asie, celle des Turcs ottomans, réunit, aux XIVe et XVe siècles les histoires diverses de toutes ces nations par la communauté du danger. Tout ce qui a été grec même la Bulgarie et la Servie, succombe d'abord ; la Bosnie et la Valachie résistent plus longtemps ; la Hongrie et ses autres provinces ne peuvent être entamées, malgré les attaques fréquentes des sultans.

Michel Paléologue avait compris dès le premier jour combien il lui était imprudent de se faire empereur. Son pupille aveuglé (v. ch. XIX, § IV) souleva d'abord contre lui les montagnards de Nicée, et Arsène, le patriarche. Celui-ci, dans sa colère, se frappait la poitrine, se lamentait au ciel et à la terre, appelait les éléments à la vengeance s'arrachait la barbe, se meurtrissait les genoux contre la pierre, en s'écriant : Soleil, frémis, terre, pousse des gémissements, déteste ce crime atroce, ces embûches, cette impitoyable férocité ! Il excommunia l'empereur et tous ses complices[5] : le poursuivit pendant cinq ans d'une obstination inébranlable, et se laissa déposer plutôt que d'accorder l'absolution. Ce fut Joseph, élu par la violence à sa place, qui retira l'anathème. Les ennemis extérieurs de Michel n'étaient pas moins redoutables ; sa conquête et sa résidence à Constantinople portaient un audacieux défi à tous ces Latins qui s'étaient partagé l'empire grec sous la suprématie d'Innocent III. Les Vénitiens, en particulier, ne pouvaient perdre

volontairement leur *quart et demi de l'empire*. Afin de leur opposer des rivaux utiles à. lui-même l'empereur livra aux Gênois le faubourg de Péra démantelé, et souleva entre les deux puissances maritimes une guerre qui pouvait au moins détourner les Vénitiens de la lutte contre les Grecs. Le pape Urbain IV, en réclamant contre cette alliance, et en excommuniant les Gênois, avertit Michel Paléologue d'un danger tout à la fois et d'un moyen d'affranchissement. La réunion à l'Église romaine était bien capable de satisfaire l'Occident, et peut-être de l'intéresser aux dangers de l'empire. D'ailleurs, Charles d' Anjou, qui devint roi de Sicile dans ce temps-là, acquit (1267), par un traité avec l'ancien empereur Baudouin. II, des droits au trône de Constantinople pour sa mie Béatrix, et par réversion pour lui-même. Le chef de l'Église pouvait donc retenir Charles, son vassal, ou le lancer contre l'empire grec, selon qu'il aurait à se louer ou à se plaindre de l'empereur[6]. Michel proposa la réunion au pape Grégoire X, malgré la résistance des évêques d'Orient. Il ne dissimula pas qu'il cherchait en cela une garantie d'existence quand il vit que l'obstination grecque rie pouvait être vaincue, il déclara qu'en reprenant Constantinople par force, il était devenu le propriétaire de toutes les maisons, qu'il ferait grâce du loyer à tous ceux qui seraient dociles, mais qu'il le ferait payer aux récalcitrants. Quelques-uns adhérèrent par impuissance de payer ; d'autres s'exilèrent ; d'autres furent châtiés par l'autorité impériale ; la masse du peuple résista aux supplices. Joseph, le patriarche intrus, jura, dans une lettre pastorale, qu'il ne consentirait jamais ; Arsène, le patriarche déposé, lança une nouvelle excommunication contre l'empereur et *le livra à Satan*. L'empereur n'avait pas moins traité avec Grégoire X, ses envoyés avaient répété trois fois en grec que le Saint-Esprit *procède du père et du fils* : et le grand logothète, abjurant le schisme au nom de son maitre, avait accepté ces trois conditions : Le pape sera nommé dans les prières, les appels seront permis en cour de Borne, la primauté du pape sera partout reconnue. Mais à peine dans Constantinople le nom du pape eut prononcé à la messe avec la qualification d'évêque œcuménique, que le patriarche Joseph, et les prélats et les moines, et les familles, et le peuple rassemblé, recommencèrent les séditions. L'empereur donna le titre de patriarche à Veccus, dont il attendait la pacification des esprits ; il ne put attirer à l'obéissance que ses courtisans et quelques prêtres de bonne foi. Quelque temps après, le pape Nicolas III, qui soupçonnait la fidélité grecque, envoya des légats pour recevoir de tous les prêtres de l'empire une profession de foi et le serment de l'observer toujours. L'empereur ne savait plus comment s'y prendre : il craignait que Nicolas, mécontent, ne

permit enfin l'expédition de Charles d'Anjou, et il ne pouvait amener son clergé à une profession de foi régulière. Il chercha donc a tromper les nonces du pape ; il conseilla au clergé de s'en tirer par de belles paroles, et obtint un acte ou des phrases ambiguës, ruinées de passages de l'Écriture, paraissaient ressembler au symbole catholique ; il promena les nonces dans les prisons, leur fit voir et leur compta tous ceux qu'il avait enfermés pour résistance, et il envoya à Nicolas III les deux plus opiniâtres, les abandonnant à la vengeance. Le pape les renvoya, en recommandant l'indulgence à l'empereur, et garda ses soupçons. Michel Paléologue, toujours tremblant, ne se lassait pas d'exhorter les esprits à la réunion ; on ne se lassait pas non plus de disputer contre l'Église romaine. Le pape Martin IV se décida enfin à excommunier l'empereur et ses adhérents, comme imposteurs ; l'empereur défendit de nommer le pape dans les prières publiques (1281).

Ces agitations intérieures avaient laissé peu de temps à Michel Paléologue contre ses ennemis d'Europe et d'Asie. Il n'avait pu dépouiller les princes d'Épire, et il mourut au moment de les combattre lui-même eu Thessalie (1282). Les Grecs ne vendaient pas se réunir à l'Église romaine ; Andronic II, fils et successeur de Michel, tempéra les flots soulevés en mesurant tout à la volonté des évêques. Il mit tous ses soins à réformer l'Église et à l'apaiser — car pendant la vie de son père il avait dissimulé ses vrais sentiments — ; il envoya de toutes parts des édits impériaux pour rappeler ceux que leur *amour de l'Église* avait fait bannir. Il destitua le patriarche Veccus, et le remplaça par le moine Athanase ; il le chassa de leurs sièges avec déshonneur tous ceux qui avaient communiqué avec son père et avec le dernier patriarche[7]. Il faisait tout cela, dit Phranzes, par intelligence et par prévoyance de l'avenir ; singulière prévoyance, qui ne voulait pas reconnaître dans le schisme la cause éternelle de Faversion des Occidentaux, ou qui peut-être préférait déjà les Turcs aux Latins et le Coran au pape. Le massacre des Vêpres siciliennes retenait pour le moment en Italie les princes d'Anjou. Constantin, frère de l'empereur, ayant été convaincu de conspiration, fut enfermé dans une cage de fer, et Andronic se crut affermi par cette vengeance ; niais il ne tarda pas d'avoir à craindre les mouvements des Turcs d'Asie.

Une confusion fort obscure couvre, dans les récits des historiens, les dernières années des sultans d'Iconium ; mais que ces princes seldjoucides aient péri sous les coups des Mongols, leurs maîtres, ou sous les ambitions partielles de leurs émirs, il est certain que, pendant le

règne d'Andronic II, plusieurs chefs de tribus se disputant l'Asie Mineure démembrèrent la sultanie d'Iconium, et attentèrent aux possessions grecques : l'un prit Éphèse et la Carie ; un autre, la Lydie jusqu'à Smyrne ; un troisième, la Magnésie jusqu'à Pergame. Les deux plus importants étaient Caraman, qui obtint les côtes méridionales, auxquelles il a laissé le nom de Caramanie, et Osman, ou Othman, fils d'Ertogrul, qui occupa la Bithynie et la Paphlagonie. Ertogrul, admis au service d'un sultan seldjoucide, avait montré son audace en ravageant les îles de la mer Égée, le Péloponnèse, l'Attique et les côtes de la Thrace[8]. Si l'on en croit les Turcs, il avait été averti par un songe de la grandeur de sa postérité. La lune, l'astre de Mahomet, le drapeau des Turcs, s'approchant de lui pendant qu'il dormait, l'avait pénétré de sa lumière, et fait sortir de son corps un arbre à la racine solide, aux rameaux d'or, qui s'allongeaient pour couvrir le monde, et qui portaient sous leurs feuilles, parmi d'innombrables oiseaux, des aigles grands et petits ; un vent violent, les éclaira, le tonnerre frappaient la racine sans l'ébranler, et d'autres aigles, battus par la tempête venaient à leur tour chercher asile sous l'ombrage[9] : les uns perdaient leurs ongles, d'autres leurs ailes, et ne pouvaient plus voler ; d'autres tombaient morts. Cet arbre était l'image d'Othman, fils d'Ertogrul, le véritable fondateur du peuple et de la domination des Osmandis ou Ottomans. Ce nouveau conquérant traversa l'Hellespont, et sa présence formidable dans le Chersonèse en éloigna les habitants, et empêcha la culture des terres pendant dix mois. Andronic lui opposa inutilement les Alains ; il accepta ensuite avec empressement le secours du Latin Roger de Flor, et de ses Catalans Almogavares (1303) : c'était une compagnie d'aventuriers mercenaires, qui avaient combattu en Italie, et qui venaient chercher un allié et une solde pour combattre encore. Ils portaient un réseau de fer sur la tête, un petit bouclier, une épée et quelques javelots. Au moment d'engager le combat, ils frappaient la terre de l'épée en criant : *Fer, réveille-toi*. Arrivés à Constantinople, ils massacrèrent plusieurs Gênois qui avaient osé rire de leurs figures et de leur costume ; puis, leur chef ayant reçu une femme de la famille impériale et le titre de grand-duc, ils passèrent dans l'Asie. Leur première campagne confondit les espérances des Turcs : ils tuèrent, près de Cyzique, trois mille cavaliers et dix mille fantassins ; Philadelphie de Lydie délivrée d'un siège, une brillante victoire près du mont Taurus, toute l'Asie Mineure ou Natolie parcourue sans résistance, enfin l'arrivée d'un autre aventurier, Bérenger d'Entença (1306), et la bonne intelligence qui s'établit entre lui et Roger de Flor, auraient sans doute sauvé l'empire, si les Grecs avaient pu renoncer à la perfidie, et

recevoir franchement, sans dépit et sans inquiétude, les secours de l'Occident. Andronic, pour première récompense, donna aux Catalans une monnaie fausse ; Michel, son fils, attira Roger à un festin, et l'y fit poignarder[10] : ce crime réveillant chez les aventuriers toute la colère de leur nature, ils devinrent terribles à leurs alliés, et massacrèrent les habitants de Gallipoli. Renonçant aussitôt à l'alliance de l'empire, Bérenger d'Entença renvoya à l'empereur les insignes qu'il en avait reçus, et s'enferma dans Gallipoli pour soutenir un siège. Après avoir ravagé les côtes de la Propontide, il tenta d'incendier les vaisseaux grecs dans le port de Constantinople. Sa défaite par les Gênois, et sa captivité, ne découragèrent pas les siens : ils se donnèrent pour chef Bérenger de Roccafort, et lui adjoignirent un conseil de douze membres ; ils prirent pour eux-mêmes le titre d'*armée des Francs régnant en Thrace et en Macédoine*, et au nombre de quatorze cent soixante, ils détruisirent trente-six mille Grecs (1307) ; ils surprirent une nouvelle armée, dont le nombre devait les accabler dans Gallipoli, et par l'extermination de vingt-cinq mille impériaux, ils restèrent maîtres de toute la Thrace. Pendant cinq années encore (1307-1312), ils tinrent Constantinople en échec. Avec les renforts de l'Aragonais Ximenez d'Arenos, ils pillèrent les villages voisins de la capitale, et firent prisonnier le Gênois Spinola. Avec les secours d'un prince turc de Natolie, que ces troubles agrandissaient aux dépens de l'empire, ils dévastèrent si bien la Thrace, que n'y pouvant plus vivre eux-mêmes, ils allèrent chercher la terre vierge de Macédoine. La division commençait à les troubler : Bérenger d'Entença, revenu, périt sous les coups de Roccafort ; Arenos passa au service de l'empire ; mais Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, qui prétendait au trône de Constantinople par les droits de sa femme, Catherine de Courtenay, offrit son alliance à tous ceux qui combattraient Andronic. Roccafort accepta et prit Cassandrie. Il fallut une perfidie de l'envoyé français pour sauver l'empire. Roccafort et son frère, arrêtés et conduits à Naples y moururent de faim ; les Catalans, désormais sans chef, échouèrent devant Thessalonique, et se replièrent sur la Thessalie ; ils vinrent combattre pour Gautier de Brienne, duc d'Athènes, et disposèrent plusieurs fois de cette principauté. Ils disparaissent alors de l'histoire, mais il resta un long souvenir de leurs violences, et ce proverbe grec : *Que la vengeance des Catalans te poursuive !*

Othman avait profité de la liberté que lui faisaient les Catalans de s'agrandir. C'est en ce temps qu'il s'empara d'Iconium sur les Mongols. Il n'avait pu empêcher les hospitaliers de Saint-Jean de s'établir à Rhodes,

et il avait été repoussé (1315) par le grand maître français Foulques de Villaret. Les misères intérieures des Paléologues le relevèrent bientôt de cet échec : Andronic II se fit l'ennemi de son petit-fils Andronic le Jeune, qui devait lui succéder (1320), et rencontra parmi les adversaires de son projet le martre de la chambre sacrée, Jean Cantacuzène, courtisan adroit, qui a pris soin de justifier lui-même, dans une longue histoire, ses menées, sa faveur, et enfin sou usurpation- Cantacuzène, qui autrefois avait reconnu par serment, avec les autres officiers, les droits du jeune Andronic, se rejeta sur ce serment, et refusa devant l'empereur d'accepter un autre héritier : pendant une guerre civile de cinq années (1320-1326), il fut l'assidu conseiller du jeune prince ; il le vit enfin proclamé une seconde fois par son grand-père, et couronné d'avance[11]. Cette agitation domestique avait permis à Othman de conquérir a l'aise, et d'assiéger Pruse ; le sultan, par un enceinte de terrasses et de fossés, ferma toute issue aux habitants, et les réduisit par la défaite des chrétiens des environs, qui essayaient de les secourir. Il y établit son siège, et Pruse, sous le nom de Bursa, devint la capitale de l'empire ottoman, ou, comme disaient les Turcs, de la *Porte d'Osman* (1326). Les Grecs n'en furent point assez effrayés pour déposer leurs haines civiles. Le vieux Andronic augmenta les partisans de son petit-fils, en essayant de l'armer par fraude, et il appela Orkhan lui-même, fils et successeur d'Othman, à son secours. Le jeune Andronic battit les Turcs près de Selimbrie ; mais tandis qu'il s'emparait d'Edesse, et occupait Constantinople par une trahison (1328), Orkhan attaquait en Asie les autres Turcs, soumettait la Mysie, la Lycaonie, la Phrygie, la Carie, et s'étendait jusqu'au fleuve Eurymédon. Andronic le Jeune parut apaiser les dissensions grecques : il traita bien son grand-père vaincu ; il lui laissa un revenu considérable et un appartement dans le palais ; il annonça ensuite qu'il châtierait Orkhan pour avoir pris Nicomédie. Il vint livrer une bataille près de Philocrène, et la gagna ; mais il fut blessé au pied, et reprit, avec ses troupes, déjà lasses, le chemin de C. P. Orkhan, maitre du terrain, assiégea Nicée, la dernière ville grecque en Bithynie, prit pour les siens une partie des églises, construisit des mosquées, une école, et un hôpital où se préparait chaque jour la nourriture des indigents[12].

On ne peut refuser à Andronic III une certaine activité. Cantacuzène l'animait sans relâche de ses conseils, et lui défendait le découragement. Le favori refusa une fois l'empire, que l'empereur malade voulait lui abandonner, et que les courtisans le pressaient d'accepter : il lui plaisait peut-être davantage de se faire désirer, et de justifier d'avance, par de

grands services, son élévation. Une armée de Turcs, envoyée par Orkhan, fut battue et prise à Trajanopolis (1330) ; le roi des Bulgares, Alexandre, fut puni de ses tentatives de conquêtes (1331), et obligé, malgré ses perfidies, de rendre la ville d'Anchiale. La principauté d'Épire fut reconquise. En 1337, Andronic et Cantacuzène chassèrent trente-six vaisseaux turcs qui approchaient de C. P. Enfin, si l'empereur ne pouvait dompter, dans Péra l'avidité insolente de la nation gênoise, qui se fortifiait pour régner à côté des Grecs ses protégés, il dépouillait hardiment deux seigneurs gênois qui avaient occupé Chio et Phocée. Ce qui nuisit aux succès Andronic III, ce qui le priva des secours de l'Occident, ce furent encore ces chicanes théologiques auxquelles les Grecs ne renonçaient pas. Ils essayaient de soustraire l'île de Candie à l'obédience du pape, tandis que Jean XII, et après lui Benoît XII, s'efforçaient d'armer une croisade contre les Turcs. Andronic III, après avoir lui-même demandé la réunion par l'entremise du moine Barlaam, refusa d'admettre le dogme de la procession du Saint-Esprit, s'il n'était pas discuté de nouveau dans un concile ; il se mêla à la querelle stupide des Omphalopsiques, ou des moines de l'Athos, qui, retirés dans leurs cellules, la tête inclinée sur l'estomac, méditaient en retenant leur haleine, et croyaient voir sortir de leur nombril la lumière incréée qui avait entouré le Sauveur sur le Thabor. Barlaam avait combattu le schisme des Grecs, et cette doctrine de la lumière incréée. Andronic prit parti contre les moines, malgré Cantacuzène ; il assembla un concile à Sainte-Sophie ; mais ne put empêcher la condamnation de Barlaam. L'agitation furieuse de l'assemblée le fatigua ; la longueur du discours qu'il y prononça lui donna une fièvre violente, dont il mourut quelques jours après (1341), laissant un fils de neuf ans, Jean Paléologue ou *Calojean*[13].

Une autre habileté consolidait le nouvel empire des Ottomans. Orkhan, assisté de son frère Alaeddin, imposa d'abord aux siens de nouveaux usages, pour les distinguer du reste des Orienta/ d ; il leur donna des bonnets ronds de feutre blanc, qui devaient, aux jours de fête, se parer d'un turban de mousseline blanche ; il frappa ensuite une monnaie à son nom, et rejeta, comme un dernier souvenir de l'ancienne dépendance, la monnaie jusque-là courante d'Iconium. Sa plus importante institution fut l'organisation de l'armée et la création des janissaires. A la cavalerie des *akendji* (coureurs), la seule troupe employée par Ertogrul et Othman, il commença par ajouter une infanterie soldée, sous le nom de *piade*. Lorsque cette troupe lui eut déplu par son insolence, il consulta le juge

de l'armée Kalid-Djendéréli, et il apprit de cet homme terrible à former une milice qui, abjurant sa patrie, sa famille, sa religion, n'eût désormais pour religion, pour famille, et pour patrie, que la volonté de son chef, et l'obéissance passive. Il fut donc ordonné aux officiers du sultan de parcourir tous les cinq ans les provinces de l'empire, chrétiennes ou musulmanes, et d'y choisir les enfants les plus beaux et les plus robustes. On forma de cette façon les *jeni tcheri*, ou nouvelle troupe, d'où est venu le nom de *janissaires* ; le nombre en fut porté à quarante mille. Après qu'une éducation d'esclave, dès leur enfance, avait asservi et dégradé leur esprit et leur cœur, il n'était plus besoin, pour les retenir dans une fidélité invincible, que de soigner un peu leur corps ; la *soupe* leur fut offerte comme leur plus digne récompense et leur plus grand honneur : le commandant d'un régiment s'appelait l'inspecteur de la soupe (*tchor badji*) ; chefs de cuisine, porteurs d'eau, étaient les titres des officiers supérieurs ; le chaudron du régiment était un meuble sacré, et paraissait présider le conseil qui s'assemblait autour de lui. A l'ancienne cavalerie, Orkhan ajouta une cavalerie régulière, divisée en quatre corps dont l'un est connu sous le nom de *sipahi* ; à côté des janissaires, il conserva une infanterie irrégulière sous le nom d'*asab*, et les *piade*, qui reçurent des terres pour solde, à la condition d'entretenir les routes militaires, et de remplir l'office de pionniers. Ces termes ressemblent aux fiefs des États féodaux par l'hérédité ; elles en diffèrent par cette loi que le fils ne pouvait conserver qu'une partie de la propriété de son père[14].

Ce fut la rivalité de Jean Paléologue et de Cantacuzène qui livra définitivement l'empire grec à l'influence des Turcs, et leur permit de fonder un établissement en Europe. Cantacuzène avoue lui-même que la guerre civile, qui éclata après la mort d'Andronic le Jeune, fut la plus pernicieuse de toutes les guerres civiles des Romains, qu'elle épuisa l'empire, autrefois heureux et florissant, et ne lui laissa qu'une ombre de son ancienne splendeur[15]. Cantacuzène obtint la tutelle de Jean Paléologue par une grande activité, avertissant les gouverneurs des provinces de demeurer dans le devoir s'ils voulaient recevoir le prix de leurs services, les menaçant du châtiment s'ils prévariquaient, et faisant savoir aux questeurs qu'ils auraient à rendre leurs comptes comme si l'empereur était vivant : il écrivit ainsi en trente jours plus de cinq cents lettres qu'il compte avec soin dans son histoire. Il refusa ensuite l'administration, sous prétexte que le patriarche la lui enviait, et, pour la reprendre, il ne céda qu'aux doléances de l'impératrice-mère, et au serment qu'elle lui donna de ne pas croire à ses calomniateurs ; il fit si

bien dans toute sa conduite, comme, plus tard dans son livre, qu'il est difficile de prouver son ambition ; on ne peut affirmer non plus qu'il se soit lui-même fait proclamer empereur ; et quand il en aurait inspiré l'idée à ses soldats, il serait encore permis d'en trouver l'excuse dans la haine de ses ennemis. Après avoir, par de grands préparatifs, forcé à la soumission et au tribut les Latins du Péloponnèse[16], il était revenu à C. P. pour confondre ses adversaires, le patriarche Jean d'Apri, et le chambellan Apocauque. Sorti une seconde fois de la ville pour préparer une expédition contre les Latins du midi et contre le krâle de Servie, qui ravageait la Macédoine, Cantacuzène apprit qu'il avait maintenant pour ennemie l'impératrice, entraînée par Apocausue, que sa mère et sa famille étaient gardées à vue dans leur maison, et que malgré le peuple, qui refusait de la piller, il était lui-même déclaré ennemi public[17]. Ses soldats le poussaient à la guerre ; lui-même, se défendant de prendre le titre d'empereur, offrait de se remettre aux mains et à la décision de l'impératrice. Les chefs de l'armée l'en empêchèrent ; ils estimaient dans Cantacuzène *la fleur odorante de la noblesse*[18], l'habile général qui opposait aux ennemis du dehors une résistance heureuse : ils lui remontrèrent que l'incapable Apocauque, nommé préfet de la ville, laisserait tomber l'empire sous la dépendance des Bulgares ; ils le persuadèrent de prendre le titre d'empereur et s'en réjouirent[19]. Cantacuzène chaussa les brodequins rouges, et fut couronné à Didymotique (1341). La plus grande partie de la Thrace et de la Macédo ne se rangèrent sous son obéissance.

Cantacuzène raconte ensuite qu'il offrit la paix, et que l'impératrice, bien disposée pour lui, fut obligée à la guerre par Apocauque ; qu'il envoya les plus *saints moines de l'Athos* pour offrir la paix une seconde fois, et que le patriarche, ennemi des moines, la fit rejeter ; que ses parents furent mis à mort, et que sa mère, jetée en prison, y mourut de mauvais traitements, après que Jean Paléologue eût été couronné, et Apocauque placé à la tête des affaires. Mais il raconte aussi quels secours il invoqua, et c'est ici qu'il est permis de l'accuser par ses propres aveux sur le choix de ses moyens de vengeance. Il fit alliance avec le krâle de Servie ; il fit alliance avec le khan de Lydie, Oumour, que les chevaliers de Rhodes, les véritables défenseurs du nom chrétien, rappelèrent en 1343, par l'occupation de Smyrne, sa capitale ; il fit alliance avec Orkhan ; il lui donna sa fille Théodora ; il rentra enfin dans C. P. (1357), força dans son palais l'impératrice, qui appelait à son secours les Gênois de Péta, et proclama une amnistie générale. Il fut réglé que les deux empereurs

régneraient ensemble, le plus jeune suivant encore, pendant dix années, les conseils du plus âgé. Cantacuzène se hâta de vanter sa modération qui parut incroyable à tous, tant elle était admirable. Qui pouvait penser, dit-il[20], qu'après avoir tant souffert de ses ennemis, il n'usât pas de sa victoire pour les massacrer, et qu'il invitât les vaincus à traiter d'égal à égal, quand il pouvait les anéantir en un moment : cette manière d'agir avait quelque chose de supérieur à la nature humaine. Mais il restait de funestes traces de la guerre : les Turcs, alliés de Cantacuzène, avaient ravagé les campagnes, et emmené par troupeaux, pour les vendre, les femmes, les enfants, les prêtres, les moines ; des Romains, sous les yeux des Romains, avaient été frappés par les barbares comme des esclaves scythes et abasges et tous ceux pour qui il ne s'était pas présenté d'acheteurs en Europe avaient été transplantés en Asie[21]. Le cérémonial lui-même, ce dernier reste de la grandeur de Constantin, et le plus précieux aux empereurs, ne pouvait plus dissimuler sa décrépitude. Au couronnement de Cantacuzène, au mariage de sa fille Hélène avec Jean Paléologue, on vit *une réunion d'empereurs et d'impératrices, de maîtres et de maîtresses, telle qu'on représentait autrefois l'assemblée des douze grands dieux* ; mais de faux diamants ou du verre coloré remplaçaient les pierreries impériales ; l'étain remplaçait la vaisselle d'argent, et le cuivre les coupes d'or.

Un règne de dix années apprit à Cantacuzène que la ruine des Grecs était irrémédiable. Il fit bien, dès le commencement, la proposition obligée de se réunir à l'Église romaine, et demanda un concile des évêques d'Orient et d'Occident, afin que l'autorité universelle de l'Église ouvrit les oreilles des Grecs toujours rebelles à l'autorité personnelle de l'empereur. Sa demande n'eut pas de suite ; il en donne pour cause les affaires de l'Italie et la mort du pape Clément VI[22] ; et les plus redoutables ennemis qu'il eut à combattre durent des Occidentaux, les Gênois de Péra. Nous avons parlé ailleurs de cette guerre, ou le secours et la victoire des Vénitiens ne purent anéantir les Gênois (v. ch. XXV, § II). Dans l'intervalle de la première attaque et de l'arrivée de Nicolas Pisani, avec le secours du pacha Soliman, fils d'Orkhan, il reprit au despote de Servie (1351) Thessalonique, Berrhæa, et la plus grande partie de la Macédoine[23] ; il empêcha encore une alliance du krâle vaincu, et de Jean Paléologue, par laquelle ce dernier espérait demeurer seul maitre du trône. Il contint cette ambition quelque temps après par l'influence de la veuve d'Andronic III, et lorsque enfin les princes de Servie et de Bulgarie, et la république de Venise, eurent pris parti pour le jeune prince, il fit revenir Soliman avec

dix mille cavaliers : il ne put contenir la fougue de son allié ; Soliman écrasa les Bulgares et les Serviens, et rapporta à C. P. le butin de la Bulgarie.

Rentré en Asie, Soliman se promenait un soir sur les bords de la Propontide ; la lune éclairait devant lui et prolongeait sur la mer les ruines de Cyzique ; tandis qu'il méditait sur ce grandiose de la mort, il entendit des voix célestes qui, lui rappelant le songe d'Ertogrul, semblaient l'inviter à conquérir l'Europe. Après avoir longtemps cherché de quelle manière il pourrait traverser le détroit sans être vu, il se hasarda à le passer avec un ami sur un radeau, et ayant surpris un Grec sur l'autre bord, il le ramena en Mysie pour s'en faire un guide ; le Grec n'hésita pas à trahir les siens. Soliman, suivi de trente-neuf soldats déterminés, commit encore une fois sa fortune à un radeau, et saisit, à deux lieues de Gallipoli, le fort de Tzymbe, où trois mille hommes qui le suivaient de près furent placés en garnison[24]. Cantacuzène réclama d'Orkhan la restitution de la place pour une somme de dix mille pièces d'or ; mais au moment où l'accord allait se conclure un violent tremblement de terre renversa plusieurs villes de la Thrace les, maisons de Gallipoli s'écroulèrent, et les murailles, ouvertes par des brèches, donnèrent un facile passage aux soldats de Soliman. En même temps Konour Boulaïr Malgara Kypsele et Rodoste furent livrées à de nouvelles colonnes de Turcs. Cantacuzène offrit quarante mille pièces d'or pour la rançon de ces places ; il ne voulait pas abandonner aux Turcs ce poste fortifié à l'entrée de l'Europe, qui ferait à leur invasion un chemin si commode. Orkhan promit d'accepter, et éluda toujours la conclusion dernière : l'abdication de Cantacuzène garantit aux Turcs la possession de leur première conquête européenne (1357).

Jean Paléologue, en effet, réussit à régner seul. Il n'avait pu empêcher son beau-père de déclarer empereur son fils Matthieu ; avec le secours d'un noble génois, qui possédait plusieurs galères, il entra dans C. P. (1357), et troubla l'esprit des habitants incertains entre leur bonne disposition pour lui, et la crainte de Cantacuzène, qui avait à ses ordres des troupes réglées et des Catalans. Ils furent bien surpris lorsque, pour éviter la guerre civile, Cantacuzène proposa la paix, et ordonna à ses Turcs de défendre C. P. contre l'avidité des Catalans, qui réclamaient la guerre et son butin. L'étonnement redoubla après plusieurs jours de réconciliation et de partage de pouvoir, lorsque Cantacuzène renonça au monde, et se fit moine sous le nom de Joseph. On ne comprenait pas cet

homme incompréhensible, chez qui l'ambition et le désintéressement, l'amour du pouvoir et l'amour du repos, semblaient habiter ensemble. Divers bruits en coururent ; le .plus grand nombre attribuait sa retraite à la violence de Jean Paléologue ; Cantacuzène a cru devoir à son gendre cette orgueilleuse justification : Cantacuzène, dit-il[25], a quitté le trône de sa propre volonté, et non malgré lui ; s'il eût voulu le conserver, personne ne le lui eût arraché. Paléologue ne l'a pas offensé par une violation de son serment ; il faut que personne n'ignore qu'il n'a rien fait, rien médité pour contrister son beau-père... Cantacuzène avait acquis l'empire contre sa volonté propre ; violemment agité par les armes de ses concitoyens, il a subi diverses chances de fortune ; il a résisté de toutes ses fortes, avec un esprit et un cœur que rien n'a pu abattre. Après avoir triomphé de tous ses adversaires, il s'est vu contraint, par la malice des siens, à subir encore une fois la nécessité de la guerre civile : alors il a désespéré des Romains, qui n'ont plus leur antique sagesse, et ne savent plus comprendre ce qui leur est bon, et il a abdiqué l'empire.

Matthieu Cantacuzène, après la retraite de son père, essaya, avec le secours des Turcs, de se maintenir dans les villes de la province de Rhodope et dans Andrinople. Vaincu, il ne se résigna qu'avec peine à une renonciation formelle. Jean Paléologue, libre de tout rival, avait acquis l'alliance du pape Innocent VI, et les chevaliers de Rhodes, les Gênois et les Vénitiens, avaient été invités à secourir l'empire. Le pacha Soliman était mort avant son père. Orkhan, qui mourut lui-même en 1360, fut remplacé par son second fils Amurat Ier (Mourad).

II

Les Ottomans n'avaient encore touché que l'empire grec, soit comme ennemis, soit comme alliés mais toujours à leur profit ; ils n'avaient pas atteint les peuples du Danube ; la Bulgarie n'avait été inquiétée que par les Serviens, et la Servie, sous le krâle Étienne IV Douchan, avait acquis une grande puissance. Ce conquérant, dans un règne de vingt et un ans, fit quinze campagnes contre ses voisins (1335-1356) ; il imposa un tribut aux Bulgares, il assujettit la Bosnie, il descendit jusqu'au centre de l'ancienne Grèce, et il put se parer fièrement du titre de tzar, laissant celui de krâle aux gouverneurs de ses provinces. La constitution, qu'il donna aux siens, en 1349, est entachée du schisme byzantin : elle ordonne le

retour et la fidélité à la religion grecque ; elle consacre, avec le dédain barbare, l'esclavage des paysans ; elle mesure la composition pour les meurtres et les injures à la qualité de l'offensé. Mais elle contient aussi quelques sages dispositions : elle punit les crimes de mœurs, elle punit, même dans un noble, les discours déshonnêtes ; elle ordonne que celui qui vend un chrétien à un infidèle ait la main et la langue coupées. Douchan avait commis une grande faute en divisant le gouvernement aux krâles et en multipliant les charges de la cour ; son fils Ourosch en porta la peine : la guerre civile éclata sur tous les points, l'empire servien se démembra, et ne présenta plus aux Ottomans que des hommes braves sans unité.

La Hongrie s'était mieux préparée à ces menaces musulmanes, dont elle devait par de longs efforts, délivrer l'Europe occidentale. Deux règnes despotiques avaient resserré chez les Hongrois les liens du pouvoir royal. Après la mort d'André le Vénitien, le dernier héritier d'Arpad, plusieurs compétiteurs s'étant disputé le trône, Carobert d'Anjou, petit-fils du Napolitain Robert le Bon, l'avait emporté par la protection du pape Clément V (1307). Carobert assoupit les discordes si fréquentes jusqu'à lui. En attribuant au trésor du roi les deux tiers des mines et un tiers des annates, en destituant à son gré les fonctionnaires nobles en excluant les évêques de toute part dans l'administration, il surprit par tant de hardiesse les magnats et le clergé, qui n'osèrent se plaindre et demeurèrent en repos. Il altéra les monnaies, comme il voulut, tous les cinq ans ; il exigea des archevêques et des évêques, outre le service féodal et militaire, un don annuel de cinquante, de cent ou de deux cents livres d'argent ; il ordonna encore l'abolition des combats judiciaires. Ces nouveautés sanctionnées par un règne de trente-cinq ans, et maintenues malgré l'intervention prudente de Benoît XII, furent transmises (1342) à Louis le Grand, fils et successeur de Carobert. Ce prince, qui réclama le royaume de Naples, et qui plus tard régna sur la Pologne, se fit craindre de ses sujets hongrois ; il revendiqua les domaines royaux aliénés ; il diminua le pouvoir et l'importance de la noblesse en décorant des prérogatives de noble tout grand propriétaire, et en déterminant les charges des paysans. Il maintint la suprématie des Hongrois et des Valaques, et chargea son frère Étienne de surveiller en Transylvanie les colonies trop remuantes des Saxons. Une guerre heureuse contre Venise lui acquit (1358) Trau, Zara, Raguse, Spalatro et tout ce que la république possédait de la Dalmatie et de la Croatie. Louis le Grand avait encore décidé la prospérité intérieure de son royaume : le commerce des

indigènes s'animait par les privilèges accordés aux négociants étrangers ; les vignobles de Tokai furent plantés et exploités, et l'agriculture encouragée nourrit abondamment la nation. Ce prince est le premier roi de Hongrie qui ait combattu les Turcs.

Amurat Ier surpassait les plus illustres rois ou chefs d'armées par sa promptitude et son ardeur infatigable dans l'action : c'était la rage qui l'entraînait au combat. Il ne pouvait supporter le repos, et quand les ennemis lui manquaient, il se livrait à la chasse pour combattre encore. Il a fait plus de carnages que tous ses prédécesseurs ensemble[26]. Ce jugement d'un Byzantin nous fait connaître quelle terreur inspira aux Grecs la rapidité d'Amurat. Dès son avènement, Nebetos, Tscharli, Kechan Didymotichon, augmentèrent la conquête de Soliman son frère. Andrinople succomba l'année suivante (1361), après une défaite des chrétiens sous ses murs. Doriscus, Berrhæa, Philippopolis, furent prises en 1362, et ouvrirent la route aux musulmans à travers la Thrace vers le nord. Alors se présenta contre Amurat une armée commandée par Louis le Grand, et composée de Hongrois, de Serviens et de Bulgares (1363) : on combattit près de la Maritza, non loin d'Andrinople ; la victoire du sultan fut complète et la plaine s'appelle encore aujourd'hui *Ssirf Vindughi*, ou défaite des Serviens. Cet échec des belliqueuses peuplades du Danube faisant craindre d'autres désastres, Jean Paléologue quitta sa capitale, et vint visiter l'Occident. Il réclamait de prompts secours, il protestait de son dévouement à l'Église romaine, il abjurait le schisme à Viterbe entre les mains du pape Urbain V ; mais il ne ramena pas un soldat en Orient. Privé de tout appui par la mort d'Urbain, il passa par Venise, et y séjourna quelque temps : au moment de s'embarquer, ses créanciers l'arrêtèrent, et ne lui rendirent la liberté que lorsque son fils Manuel eût vendu tout ce qu'il possédait[27].

Tout réussissait au sultan : le despote de Servie Ourosch ayant péri dans une bataille contre ses nobles (1367), Boulko Lazare se fit proclamer tzar, mais ne put retenir que la Servie septentrionale ; Woucassowitch, qui avait occupé la partie méridionale, fut surpris par les Turcs pendant une nuit, et Amurat s'empara de l'Acarnanie et de la Macédoine servienne. Il obligea l'empereur grec au tribut, et lui enleva Giustendil, l'ancienne Ulpiana (1371) ; avec une égale activité, il soumit le roi des Bulgares Sisman, dont il épousa la fille, et Boulko Lazare, qui se reconnut tributaire. Maitre des Grecs, et déjà redouté sur la rive du Danube, il se crut assez puissant pour consentir à quelques années de

repos : il acheva l'organisation militaire des siens ; il divisa les terres données aux *Sipahi* en grandes ou *siamet*, et en petites ou *timars*, et donna aux propriétaires des *timars* le nom de *timarli* ; il institua les *Voïnacks*, ou troupes de chrétiens exempts de tributs, mais chargés de faire, en temps de guerre, le service des écuries et des transports militaires. On eût dit qu'il prenait plaisir à venger par tant d'humiliations les peuples d'Occident du schisme des chrétiens grecs ; il manda ensuite son tributaire, l'empereur Jean Paléologue, pour l'avoir à ses côtés dans sa guerre contre l'Asie Mineure. L'empereur put voir le roi chrétien d'Arménie, Livon de Lusignan, dépouillé et banni ; l'émir seldjoucide de Kermian céder sa fille avec la plus belle partie de la Phrygie à Bajazet pacha ; le prince de Pisidie vendre six de ses villes pour garder le reste ; et l'émir de Karamanie, vaincu près d'Iconium, se soumettre au tribut. L'obéissance de l'empereur, pendant cette guerre même, en était venue jusqu'à l'atrocité ; son fils Andronic, chargé du gouvernement de Constantinople, avait conspiré avec Saoudji, fils d'Amurat, chacun aspirant à détrôner son père. Amurat fit crever les yeux à son fils, et ordonna à Jean Paléologue de traiter le sien de la même manière, s'il voulait n'être pas suspect. Le Grec obéit : Andronic, condamné à perdre la vue par une injection de vinaigre bouillant, n'échappa que par la maladresse de l'exécuteur, et fut enfermé dans la tour Anemas[28].

La brillante fortune d'Amurat ne rencontrait pas de contradicteurs. La mort de Louis le Grand (1382) sembla renverser les barrières qui protégeaient la Hongrie. Ce roi avait laissé le trône à sa fille Marie, sous la régence de sa femme Élisabeth. Les grands, comprimés par les deux derniers règnes, commencèrent à remuer, à l'instigation du grand prieur de Saint-Jean et du ban de Croatie : ils offrirent la couronne à Charles de Duras, roi de Naples (1385), et lorsque ce prince eut péri par la ruse de la reine-mère, ils reconnurent Ladislas, son fils. Les deux reines furent arrêtées ; les têtes du palatin et du grand échanson, qu'elles favorisaient, furent envoyées à la veuve de Charles de Duras. Marie ne fut délivrée que par Sigismond de Luxembourg, à qui elle était promise, et qui se fit couronner roi (1387). Ce prince, destiné à trois royautés laborieuses, contraint d'acquérir la première par une guerre difficile, n'aurait pu sans doute contenir les Ottomans ; mais Amurat, après tant d'exploits, vint se briser contre ce même despote de Servie qui lui avait payé tribut. En 1389, Sisman et Boulko Lazare refusèrent l'obéissante au sultan. Amurat envoya au dernier un sac de millet, emblème des troupes innombrables qu'il dirigerait contre la Servie ; le despote distribua aussitôt le présent à

la volaille de sa basse-cour, et se tournant vers les ambassadeurs : Vous voyez, dit-il, comment ces oiseaux ont dévoré vite votre millet ; rapportez au sultan que ses hommes, quelque nombreux qu'ils soient, seront dévorés à leur tour par les Serviens La promesse fut tenue ; la première armée envoyée par Amurat fut anéantie. Le sultan vint alors lui-même (1389) : il dépouilla le roi bulgare de ses États, et atteignit les Serviens à Cassovo, ou champ du Merle. Il était déjà vainqueur et tenait le despote captif, lorsque tout à coup un Servien se présente devant Amurat, lui baise les pieds avec respect, et le poignarde au ventre en se relevant. Le sultan, blessé à mort, ordonna de sabrer le despote en sa présence, et expira. Son corps fut porté à Pruse[29].

Le fils d'Amurat, Bajazet, a été surnommé *Ilderim* (la foudre) par les Turcs, et Λαιλαψ (le tourbillon) par les Grecs. Il surpassa peut-être, en effet, son père lui-même, et il répandit certainement plus de terreur dans la chréteonté. Son premier acte fut de crever les yeux à son frère Jacoub. Il s'occupa ensuite d'humilier les Grecs. Il détrôna Jean Paléologue, et mit à sa place ce même Andronic dont Amurat avait ordonné le supplice. Il changea bientôt de parti, et, accueillant Jean Paléologue avec son autre fils Manuel, il promit de le rétablir moyennant un tribut de 30.000 écus d'or, un subside continuel de douze mille hommes, et l'abandon de Philadelphie, la seule ville de Lydie que les Grecs n'eussent pas perdue, et qu'il enleva sous les yeux des deux princes[30]. Jean Paléologue rétabli s'imagina qu'il avait le droit de fortifier sa ville ; il construisit près de la porte d'Or deux tours qu'il garnit du marbre enlevé à d'anciens édifices. Le sultan lui fit savoir sa volonté en ces termes : Tu abattras ces tours, ou ton filss Manuel, qui *sert à la porte*, aura les yeux crevés[31]. Jean Paléologue obéit encore une fois, et mourut (1391). Manuel, seul héritier, n'osait pas réclamer tout haut l'héritage ; il osa s'enfuir du camp de Bajazet. La colère du sultan tomba d'abord sur les esclaves qui n'avaient pas empêché cette fuite ; puis, laissant à Manuelle droit de vivre pour obéir, il lui écrivit : Il faut qu'un cadi (juge) musulman a réside à Constantinople ; car il ne convient pas que les musulmans qui font le commerce dans cette ville soient privés de leurs vrais juges telle est ma volonté. Si tu ne veux pas obéir, ni accorder ce que je demande, ferme les portes de ta ville, et règne dans ses murs ; tout ce qui est hors des murs m'appartient[32]. Manuel ayant refusé, *le tyran*, dit un Byzantin, traita les Grecs comme sa possession. Il prit Thessalonique, rasa tous les villages au tour de Constantinople, et en transporta les habitants en Asie. Cependant, en Natolie, l'occupation de *Tekke* (Pisidie),

la spoliation des émirs de Karaman et d'Amisus, assuraient de ce côté l'unité de l'empire ottoman[33]. Pendant cinq ans, Constantinople fut assiégée : il n'y avait pas de moissonneurs dans ses murs ni de meuniers pour broyer le froment ; la colère, la faim, le désespoir, travaillaient les citoyens ; le tyran, pour faire souffrir la ville, ne renversait pas les murs, et ne les frappait pas de ses machines, mais il avait dix mille soldats, disposés à l'entour, qui la surveillaient, empêchant que rien, n'y entrât, que rien n'en sortît, Aussi la famine augmentait par le manque de blé, de vin, d'huile ; le bois manquait aussi pour cuire le pain et les autres aliments que préparent les cuisiniers ; on abattait de hautes maisons pour en avoir les poutres à brûler. Manuel, dans son dénuement, écrivit au pape, au roi de France, au roi de Hongrie, qu'il était réduit à la misère, et que, sans un prompt secours, Constantinople allait tomber aux mains des ennemis de la foi.

L'Occident lui-même paraissait menacé plus dangereusement que par Amurat ; les troubles intérieurs de la Hongrie armant Sigismond contre sa noblesse, trente-deux rebelles, et à leur tête Étienne Conthus, parcouraient le pays en refusant l'obéissance. Arrêtés enfin, et amenés à Bude, pieds et poings liés, ils ne fléchirent ni le genou ni la tête devant le toi ; ils furent décapités. Sigismond, voyant un serviteur de Conthus qui pleurait amèrement, le loua de sa fidélité, et lui dit : Je serai ton maitre maintenant. — Jamais, répondit l'esclave, je ne servirai un porc bohémien, et il se tua lui-même. Cette cruauté produisit d'autres conjurations, et la révolte passa des individus aux peuples tributaires qui regrettaient leur iadép4ndance. Les Valaques refusèrent le tribut, et, peu confiants en leurs propres forces, ils appelèrent à leur secours les Turcs, et leur confièrent la défense de Nicopolis la Petite, sur l'Ister, Sigismond reprit Nicopolis, et provoqua une nouvelle croisade ; il parvint à rassembler 130.000 hommes, aventuriers d'Italie, chevaliers français : Jean de Nevers, fils du Bourguignon Philippe le Hardi, les comtes de la Marche et de Bar, le connétable Philippe d'Artois, Boucicaut, le sire de Coucy, et Frédéric de Hohenzollern, grand prieur des chevaliers Teutoniques en Allemagne, Philibert de Naillac, grand maitre de Saint-Jean, et le comte de Cilley, et le Bavarois Schilterberg, l'historien de cette expédition. A la vue de tant de braves, Sigismond, ne doutant plus du succès : Qu'avons-nous à craindre des Turcs ? disait-il, le ciel lui-même peut tomber, nous avons assez de lances pour le soutenir au-dessus de nos têtes. Bajazet, à cette nouvelle, fortifia, sur la côte asiatique du Bosphore, le château d'Anatoli-Hissar, et passa en Europe

pour amortir le choc des croisés ; il se fit un chemin par la ruine jusque chez les Bulgares. Sigismond le sommant d'abandonner un pays qui ne lui appartenait pas, il montra aux envoyés hongrois (1396) ce qu'il avait fait : Voilà mes droits, dit-il ; ils sont écrits sur ces ruines. Les deux armées se rencontrèrent près de Nicopolis. Le sultan, comme s'il eût connu l'impétuosité française, avait placé quarante mille hommes en embuscade ; les Français réclamèrent le premier rang : par une attaque furieuse ils firent reculer les Turcs, et, sans tourner la tête pour voir s'ils étaient suivis ils commencèrent la poursuite loin du corps principal des Hongrois. Alors les quarante mille hommes, fondant sur eux, les cernèrent de toutes parts, et ne laissèrent vivre que vingt-quatre prisonniers, parmi lesquels Jean de Nevers, que l'admiration des deux partis surnomma *sans Peur*. Les Hongrois ne tinrent plus ; les Bavarois et les Styriens rétablirent la bataille, et ne cédèrent qu'après que le sultan eût perdu soixante mille hommes ; mais il était maître du terrain, et le reste des chrétiens s'était dispersé : Sigismond regagna Constantinople sur une barque, et de là son royaume. Le lendemain, Bajazet ordonna, pour venger les musulmans morts, le massacre de dix mille prisonniers, qui dura depuis le matin jusqu'à la quatrième heure après midi. Il ne cessa qu'à la prière des grands de l'empire qui implorèrent le sultan à genoux. Jean sans Peur échappa ainsi, et fut racheté, avec quelques autres, par l'argent des rois de France, de Hongrie et de Chypre[34].

Pour comble d'infortunes, la Hongrie retomba dans ses dissensions. Les ennemis de .Sigismond firent courir le bruit de sa mort, et proclamèrent le roi de Naples Ladislas. Au lieu de venir ôter par sa présence toute cause à ce mouvement, Sigismond courut se mêler aux troubles de la Bohême ; Bajazet envoya des troupes entre la Save et la Drave, et fit dévaster les champs de l'ancienne Sirmium, autre fois bien garnis de forteresses et de villes. Toutefois, la difficulté de sa victoire de Nicopolis l'avait instruit à ne pas attaquer les Européens au hasard ; la victoire lui avait été donnée facile sur le territoire grec et non au delà. Les peuples qui n'avaient jamais subi l'influence byzantine pouvaient être quelquefois vaincue, mais non assujettis à une soumission éternelle. Une sorte d'instinct le ramena donc contre les Grecs, que Dieu livrait à ses coups et à son mépris, comme à un fléau vengeur et inévitable, somma l'empereur Manuel de livrer Constantinople, et, furieux d'un refus énergique auquel il ne devait pas s'attendre, il reprit le siège interrompu par l'arrivée de Sigismond. Comme ce n'était pas assez de n'attaquer à la fois qu'une seule ville, cinquante-six mille musulmans entrèrent dans le Péloponnèse

; ils s'avancèrent jusqu'à Coron et jusqu'à Modon. Le prince grec de Sparte., Théodore Paléologue, animé d'un dévouement extraordinaire, voulait se sacrifier lui-même au bien de la chrétienté, et céder sa ville au grand maître de Rhodes Philibert de Naillac. Les habitants s'y opposèrent ; ils déclarèrent qu'on les livrait, pour les perdre, aux *Latins nazaréens*, et qu'ils ne le souffriraient pas. Ils s'armèrent de pierres et de bâtons pour assommer les chevaliers qui venaient prendre possession de la ville, et ne purent être apaisés que par leur évêque ; ils voulaient rester Grecs, et périr sous ce nom, plutôt que de vivre sous la protection des Latins, tant ils haïssaient l'Occident. Tandis qu'ils mettaient leur évêque à leur tête, les musulmans occupaient Argos, et emmenaient trente mille habitants, qu'ils remplacèrent par une colonie d'Orientaux. Andronic, frère, aîné de Manuel, que le sultan Amurat avait condamné à perdre la vue, et que Bajazet lui-même avait élevé au trône, puis déposé, était mort, laissant un fils nommé Jean de Selymbrie, au service des Turcs. Pour doubler les embarras de Manuel, Bajazet excita le jeune prince à réclamer l'empire : il ne doutait pas de sa docilité ; peut-être même il lui avait arraché la promesse de céder Constantinople pour la Morée. Aux prises avec la misère qui dévorait sa ville, avec les prétentions du sultan, avec les clameurs des amis du prince Jean, qui lui reprochaient son usurpation, Manuel consentit au partage : il accueillit son neveu dans son palais, et promit an sultan de venir, quand il en serait requis, faire son service à *la porte* (1399). Le Français Boucicaut survint dans ces conjonctures avec six cents hommes d'armes et huit cents hommes de troupes réglées. Il sauva Galata ; mais il ne put prendre Nicomédie. Obligé de partir pour la France, il engagea Manuel à le suivre, lui promettant que sa présence remuerait l'Occident, et armerait une croisade. L'empereur le crut, et s'embarqua pour le Péloponnèse, d'où il gagna l'Italie. Jean, resté maître de Constantinople, fut aussitôt rappelé au devoir par Bajazet ; il laissa bâtir une mosquée dans la ville, et établir un *cadi* pour juger en leur langue les procès des musulmans[35].

Le long voyage de Manuel à travers l'Europe occidentale a fourni au Byzantin Chalcondyle l'occasion de raconter en mauvais grec, et avec une confusion inextricable de siècles et de noms, des évènements qu'il ne comprend pas, la guerre de Charlemagne contre les peuples de la Libye, et la mort de Roland, la rivalité de la France et de l'Angleterre, la prise de Calais, et les exploits de Jeanne d'Arc. Manuel, en effet, visita l'Italie, la France, l'Angleterre, et put rapporter aux Grecs ce qu'il avait appris de l'histoire de ces peuples : son voyage n'eut pas d'autres résultats. Bien

reçu à Venise, il vint à Milan visiter le duc Jean Galéas, qui lui donna de l'argent, des chevaux et des guides pour le conduire au roi de France. Il trouva Charles VI malade, entouré de conseillers peu bienveillants pour l'empire grec. Il passa en Angleterre, et vit Henri IV à Londres. Il n'inspira d'intérêt à personne. Il ne pouvait se débarrasser du schisme byzantin : dans Paris, il composa un écrit pour défendre la doctrine de l'Église grecque. On laissa dire, sans l'écouter, ce suppliant orgueilleux, qui croyait peut-être déguiser sa misère en bravant ceux qu'il implorait. Bajazet n'avait pas même à redouter la Hongrie. Sigismond, revenu de Bohème, avait trouvé de nombreux ennemis dans les partisans de Ladislas, augmentés par son absence. Il fut surpris (28 avril 1401) par quelques-uns de ses magnats, et enfermé dans un château. Ses deux plus fidèles serviteurs ne purent obtenir qu'une grâce : c'était qu'on le confiât à leur garde dans le château de Siklos. Bajazet, résidant à Bursa (Pruse), jouissait à la manière orientale de sa fortune, soumettant tout ses caprices dans la paix, comme dans la guerre, à ses armes. Malgré la loi de Mahomet et l'exemple d'Amurat, d'Orkhan et d'Osman, il avait pris l'usage du vin, qu'il poussait jusqu'à l'ivrognerie. Il s'entourait de nombreux captifs, qui chantaient dans les repas chacun en sa langue, et dont il faisait les ministres de ses plus dégradantes volontés : c'étaient des Grecs, des Serviens, des Valaques, des Albanais, des Hongrois, des Saxons, des Latins[36]. Les Ottomans l'imitaient à l'envi, et surpassaient la corruption des anciens Grecs. C'est ainsi qu'ils croyaient régner sur le monde, lorsqu'une nouvelle, venue d'Orient, inquiéta leur orgueil.

La dynastie mongole de Djagataï était partagée en petites principautés, gouvernées par des *novians* ou généraux, sous un khan supérieur qui portait pour la forme le nom de *grand khan*. Cothbeddin-Timour, surnommé *Lenc*, ou boiteux et désigné par les Occidentaux du nom de *Tamerlan*, était *novian* de Kesch, près de Samarcande. Il n'avait que trois ans, lorsqu'un conquérant lui enleva sa petite principauté, et ne lui laissa qu'un cheval et un chameau. Il grandit obscur dans les forêts de la Haute-Asie ; et, quand il eut acquis la force de se venger, il forma par son ascendant une armée nombreuse qu'il exerça aux courses militaires. Il fonda vers 1363 une principauté dont Samarcande était le centre, et onze ans plus tard, il fut proclamé souverain de Djagataï, avec les noms de *maître des cornes* et de *kurkhan* — souverain de l'Orient et de l'Occident, allié par le sang aux khans —. Une couronne d'or sur la têta et ses émirs agenouillés devant lui, il fit le serment solennel de combattre tous les

princes de la terre. Il grava ces deux mots sur son sceau : *rasti rusti*, c'est-à-dire toujours par le droit chemin, toujours prêt à combattre.

Il soumit le Khowaresme, tout le côté oriental de la Caspienne, et toutes les dynasties sorties d'Hulagou, qui régnaient sur la Perse. Il établit Toktamisch, son allié, sur le trône du Kaptchak, et l'en chassa pour son ingratitude. Il se montra près de l'Oural dans toute sa splendeur, vêtu d'une robe magnifique, la tête ceinte d'une couronne, la main chargée d'un globe d'or, symbole de sa domination universelle. Il entendit avec complaisance les chants d'esclaves qui célébraient ses triomphes ; et, après une seconde victoire sur Toktamisch, il s'avança vers Moscou. Dédaignant, ou peut-être redoutant l'Europe, il revint par Azoff, qu'il pilla, jusqu'au pied du Caucase ; et après avoir donné à son armée le repos d'une fête splendide, et pris le nom de grand khan (1397), il se dirigea vers l'Inde, et entoura Delhi d'un cercle de quatre-vingt-douze mille hommes. Il en vit tous les habitants périr sous ses coups dans une bataille, ou dans leurs maisons incendiées de leurs propres mains. Il poussa jusqu'aux sources du Gange, et, en l'honneur de Mahomet, il extermina les adorateurs du feu, renversant les villes, et inondant les ruines de sang humain. Il revint ensuite conquérir la Géorgie, et il passait l'été dans les plaines de Karabagh, lorsque les émirs seldjoucides, dépouillés par Bajazet de leurs possessions d'Asie Mineure, vinrent implorer sa protection[37]. Tamerlan ne douta pas du succès de ses remontrances, et il fit dire à Bajazet : Il ne t'appartient pas de ravir le bien d'autrui ; garde ce que tu as enlevé aux infidèles, par la permission de Dieu ; mais les autres provinces que tu as ravies aux autres princes à la manière d'un voleur rends-les, si tu veux que Dieu te soit propice. Si tu refuses, avec l'aide de Dieu, je serai leur vengeur[38].

Bajazet fit couper la barbe aux envoyés du grand khan, et après cet affront, il leur dit : Allez, rapportez à votre maître que je l'attends ; qu'il se hâte donc de venir ; s'il ne vient pas, qu'il soit séparé de ses femmes par le triple divorce. Il se retourna ensuite vers C. P., comme pour ne pas oublier qu'il avait aussi le droit de commander en maitre à des esclaves ; et il somma le neveu de Manuel de livrer sa capitale : Je t'ai fait régner dans cette ville, disait le sultan, pour l'ajouter à mon empire ; abandonne-la, si tu veux m'avoir pour ami. Je te donnerai toute autre province que tu choisiras. Si tu refuses, j'en jure par Dieu et par son grand prophète, je n'épargnerai personne ; je détruirai tout de fond en comble. Tamerlan lui ôta le loisir de tenir sa parole. Les Mongols, fondant sur la Natolie

(1400), attaquèrent d'abord Biwas, l'ancienne Sébaste du Pont, et la sommèrent en vain de se rendre. Ils commencèrent des tranchées à un mille de distance, pour arriver par-dessous terre jusqu'aux murs, et les miner sans être vue. Quand l'ouvrage fut achevé, une seconde sommation fut faite, que les habitants accueillirent par des injures. Alors les murs tombèrent, et les Mongols, entrant de toutes parts, tuèrent, pillèrent, dispersèrent au hasard. Tamerlan fit creuser une fosse énorme, et y jeta tous les habitants qui avaient survécu au carnage, le corps ployé en deux, et la tête attachée entre les cuisses. Il lui sembla que ce monument de sa vengeance devait suffire à l'instruction de Bajazet ; et, en attendant que ses réclamations fussent reçues, il reprit la route de la Syrie, pour châtier le sultan mameluk. Vainqueur près d'Alep (oct. 1400), fit occupa Hama et Baalbeck, et fut encore vainqueur près de Damas. Il tira de cette ville un million de pièces d'or, et se ressouvenant tout à coup que Damas avait été le siège des ennemis d'Ali, il la réduisit en cendres. Il extermina Bagdad, dispersa les décombres, et à la place de l'ancienne capitale de l'islamisme, il éleva une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes humaines[39].

L'arrivée de Tamerlan avait rendu aux Grecs l'espoir de vivre : le jour du châtiment était venu pour Bajazet. Le grand khan, n'ayant rien obtenu, reparut dans la Natolie (1402), et s'approcha d'Angora (Ancyre) avec huit cent mille barbares, que les Byzantins comparent à l'armée de Xerxès. Bajazet amenait d'autre part cent vingt mille hommes, parmi lesquels dix-huit mille Tartares et dix mille Serviens ; il affectait un grand dédain pour Tamerlan (1402). Il prit position près d'un fleuve, et, voyant, au contraire, l'ennemi dans une plaine sèche et aride, il fit publier dans toute son armée l'ordre d'une chasse générale pour le lendemain et les deux jours suivants ; mais tandis qu'il se livrait à ce plaisir, Tamerlan changea de place, et occupa la position des Turcs près du fleuve. Ce premier échec n'abattit pas l'assurance de Bajazet : on lui conseillait de ne pas livrer bataille, et d'épuiser lentement ses ennemis jusqu'au dernier ; il repoussa le conseil. Son armée, mal payée, murmurait, les auxiliaires surtout : il ne put se résoudre à entamer ses trésors pour acheter une victoire dont il ne doutait pas. Tamerlan rangea enfin les siens et leur ordonna d'attaquer en silence, Bajazet se mit à rire, et chargea d'injures ces hommes qui lui semblaient lâches parce qu'ils ne criaient pas. Cependant un chef seldjoucide qui servait à contre-cœur dans l'armée ottomane, apercevant son frère parmi les soldats de Tamerlan, fit défection avec cinq cents hommes et son drapeau. En un instant, il fut

suivi des Seldjoucides de Mentesche, de Ssarou et de Karamanie. Bajazet, étonné, commença de craindre, lorsque la longue multitude des Mongols se déploya en demi-cercle et bientôt poussa en avant ses deux ailes aux deux côtés de l'armée ottomane, pour se refermer derrière elle. Le Servien Étienne V, qui combattait pour Bajaset, son seigneur et son beau-frère, ne put supporter l'affront d'être entouré et de se rendre en ne voulait pas mourir. Il fait irruption sur les Mongols avec tant d'impétuosité, qu'il les rompt et s'ouvre un passage. Alors revenant sur ses pas, il les rompt une seconde fois malgré leur profondeur, et s'approche du Sultan pour l'emmener hors du combat : Quels sont ces derviches, demanda Tamerlan, qui combattent avec tant de fureur ? — Ce ne sont pas des derviches, répartit un Mongol, ce sont des chrétiens ; et on les vit au même instant entraîner au milieu d'eux Soliman, fils aîné de Bajazet, et s'ouvrir un troisième chemin par une rapidité irrésistible. Bajazet demeurait ferme, malgré le départ des Serviens et l'extermination des Ottomans ; il saisit enfin, avec dix mille-janissaires, un tertre d'où la résistance était plus facile. Mais les hordes mongoles se divisaient impunément, et attaquaient avec avantage sur tous les points. Tandis que les uns poursuivent les Serviens sur la route de Bursa et que d'autres dispersent ou massacrent le corps principal des Ottomans, une troisième division s'élance sur les janissaires. Ce fut une mêlée hurlante de bêtes enragées, où, la force étant égale, et les blessures rendues aussitôt que portées, il n'y avait de victoire que pour la multitude : les janissaires y périrent jusqu'au dernier. Bajazet, monté sur un cheval arabe, dominait seul les cadavres étendus des siens : Descends, lui cria Un Mongol, le khan Timour te demande. L'orgueilleux sultan se laissa conduire et trouva le grand khan occupé d'une partie d'échecs. En apprenant qu'on lui amenait Bajazet, Tamerlan, certain de la victoire, avait affecté de la mépriser, et s'était mis à jouer avec son fils sous sa tente sans montrer aucun empressement de voir sa capture. Lorsque les Mongols lui dirent : Voici le prince des Turcs que nous avons conduit devant vous, il demeura là tête inclinée sur son jeu, comme s'il n'entendait pas. Des cris, des acclamations redoublées, le forçant enfin d'entendre : Voilà donc, dit-il, celui qui nous menaçait du triple divorce si nous refusions de lui faire la guerre. — C'est moi, reprit Bajazet, mais il ne t'appartient pas d'insulter les vaincus ni de les mépriser tu es prince comme moi ; apprends à mettre des bornes à ta domination. Cet orgueil de vaincu plut à l'orgueil du vainqueur : Tamerlan fit asseoir son captif à son côté sur le même tapis, et lui donna une tente pour s'y reposer après une bataille si laborieuse ; il se contenta de le faire surveiller par une bonne garde, et ne

lui mit les chaines aux pieds et aux mains pendant la nuit que lorsque Mahomet eut essayé de délivrer son père au moyen d'une mine. L'histoire de la fameuse cage de fer ne s'appuie sur aucune autorité raisonnable[40].

III

La seule journée d'Angora avait anéanti tous les travaux d'Amurat et de Bajazet. Tamerlan parcourut l'Asie Mineure, et rétablit les émirs seldjoucides au nom desquels il avait combattu les Ottomans. Bajazet avait cinq fils, dont le second, Mousa, partageait sa captivité, et dont le dernier, Moustapha, avait disparu sans laisser de traces Pour mieux ruiner les vaincus, Tamerlan partagea aux trois autres ce qu'il n'avait pas occupé de la domination de leur père : il investit Soliman des possessions ottomanes d'Europe, Isa, d'une partie de la Natolie, et Mahomet, de la ville d'Amasie. Bajazet étant mort d'apoplexie (1403), Tamerlan rendit à Mousa la liberté et le droit de réclamer une part de ses frères ; le grand khan, après ces dispositions, remonta vers la Chine, qu'il voulait conquérir, et mourut lui-même en 1405.

Une grande espérance revenait aux chrétiens. Manuel, rentré à Constantinople après son long voyage, avait relégué à Lemnos son neveu Jean, pour le punir de sa docilité aux Turcs, Soliman, échappé au désastre d'Angora, se mit sous la protection de l'empereur, et lui rendit avec Thessalonique toutes les villes situées au nord du Strymon, et toutes celles du Pont-Euxin depuis Panis jusqu'à Varna[41]. Sigismond, enfin délivré et vainqueur du Napolitain Ladislas, pacifiait la Hongrie au profit de son autorité (1403) ; il put disposer d'avance du trône pour le duc d'Autriche, son allié ; il interdit les guerres privées et régla le droit de défense ; il augmenta les droits des paysans, et réserva exclusivement au roi le soin de battre monnaie. La guerre civile des princes musulmans entretenait la sécurité de leurs ennemis. Mahomet commença en dépouillant Isa, son frère, et en s'emparant de Bursa. Soliman fut la seconde victime ; tandis qu'il passait en Asie pour arrêter les progrès de Mahomet, il apprit que Mousa avec le consentement de Manuel, s'efforçait de lui enlever ses possessions d'Europe. Il revint pour le battre (1406) ; mais surpris une seconde fois au milieu de sa mollesse, il fut vaincu et tué (1410). Mousa ne se crut pas assez fort pour dépouiller

Mahomet ; obligé de partager le titre de sultan, il annonça aux grands de son empire qu'il fallait rétrécir la domination des chrétiens. Sigismond avait forcé le souverain de Bosnie à se reconnaître son vassal, et l'Allemagne l'avait choisi pour empereur (1412) ; Mousa envahit la Servie ; détruisit près de Sémendrie l'armée hongroise (1412), et dîna sur une table que supportaient les cadavres amoncelés des vaincus. Il retourna aussitôt contre Constantinople, où l'empereur avait rassemblé les habitants des villes voisines ; il la cerna de loin, et plus d'une fois ne put soutenir les vigoureuses sorties des assiégés. Il périt en 1413, sous les coups de son frère Mahomet, qui dut à l'alliance de Manuel l'honneur de régner seul sur les Ottomans. Cette alliance fut bien observée par le Turc jusqu'à sa mort. Manuel refusa même de livrer au sultan Mahomet un imposteur qui se donnait pour Mustapha, le cinquième fils de Bajazet, et qui avait cherché asile dans Thessalonique ; il jura qu'il le tiendrait captif pour conserver la paix. Mahomet tourna ses armes contre l'Asie Mineure ;il dépouilla un des officiers de Tomerlan, Djouneïd, qui avait occupé en son propre nom Smyrne, Sardes et Philadelphie ; il obligea à la soumission le prince de Karamanie. De son côté, Manuel rebâtit à l'isthme de Corinthe le mur commencé par les anciens Grecs au temps de la guerre médique, réparé par Justinien, et qui tombait en ruine[42]. Il avait sept fils ; cinq furent appelés par avance au partage de ses villes. Jean fut destiné au titre d'empereur et à la ville de Constantinople ; Théodore fut déclaré despote de Lacédémone ; Andronic, de Thessalonique ; Constantin, de Mésembrie et de Selymbrie ; André, de Riscinium (en Dalmatie). A cette époque, les Vénitiens conservaient Négrepont et Candie ; les Gênois, Chio et Lesbos ; les Acciuoli de Florence gouvernaient dans la Grèce et dans le Péloponnèse l'État qu'ils s'étaient formé de l'Achaïe de la Béotie, de La Phocide et d'Athènes ; la famille de Tocco régnait sur l'Étolie, l'Acarnanie et l'Épire méridionale ; l'Épire septentrionale, ou Albanie, appartenait à la famille Castriota dont le chef était alors Jean Castriot[43].

L'empire grec, réduit à six villes éloignées l'une de l'autre, et déjà partagées entre divers princes, ne pouvait plus vivre que d'une vie précaire, par la bienveillance peu honorable ou par les embarras de ses ennemis. Manuel le comprenait si bien, qu'après la mort subite de son allié Mahomet Ier (1421), il se hâta de brouiller les affaires des Ottomans : il réclama l'exécution du testament de Mahomet, qui lui confiait la tutelle de ses deux plus jeunes fils, et ne l'obtenant pas du nouveau sultan Amurat II, il remit en avant le faux Mustapha. Cette menée commença

par réussir ; Mustapha, soutenu des Grecs, s'empara de Gallipoli et attira à lui toute l'armée de Bajazet-pacha, envoyé d'Asie pour le combattre ; il fortifia la citadelle de Gallipoli, mit une garnison dans la tour qui dominait le port, et revint à Andrinople s'emparer des trésors de Mahomet. Amurat semblait s'être résigné ; mais quand il apprit que Mustapha abusait du pouvoir dans une indigne mollesse, et qu'il s'était aliéné Manuel en refusant de restituer Gallipoli, il vit clairement par quel moyen il rentrerait dans tout l'héritage de son père. Il fit parler d'alliance à l'empereur sans rien conclure, pour le retenir dans l'inaction par l'incertitude, et passa lui-même en Europe sur les vaisseaux du Gênois Adorno. Il conquit à son tour Gallipoli, chassa le prétendant en Asie, d'Asie en Europe, et l'atteignit à une journée d'Andrinople. Mustapha, que plusieurs regardaient comme le fils de Bajazet et comme l'oncle du sultan, fut condamné au supplice des scélérats, et pendu sur la voie publique[44].

C'est ainsi que recommença la guerre de l'islamisme et de la chrétienté, guerre suprême pour l'empire, et que les efforts des Occidentaux ne purent arrêter qu'au Danube, la limite fatale de l'invasion ottomane. Amurat, débarrassé de son rival, annonça d'abord l'intention de punir l'empereur, qu'il avait successivement redouté et trompé ; il assiégea Constantinople (1422). Il ne put la prendre encore : la ville de Comtantin avait pour elle sa position heureuse, l'alliance des Gênois, et une population nombreuse à qui les historiens attribuent toujours une indomptable résolution en présence des Turcs assiégeants. Aussi bien, Manuel avait excité à la révolte un autre Mustapha, frère d'Amurat, que ses partisans couronnèrent à Nicée. Le sultan leva le siège pour aller châtier les rebelles et étrangler son jeune frère ; de retour en Europe, il se dirigea sur cette Grèce centrale, depuis longtemps gouvernée par les Latins, que ses prédécesseurs avaient quelquefois visitée, et qu'il devait lui-même combattre avec succès et épuiser définitivement. Il parut en Thessalie, en Épire, dans le Péloponnèse. Jean Castriot, seigneur d'Albanie, se soumit à ses armes, et comme garant de sa fidélité lui livra ses quatre fils, dont le plus remarquable s'appelait George. Revenu à Andrinople, il fit un traité avec le nouvel empereur Jean II Paléologue, successeur de Manuel (1425).

Jean II Paléologue avait cru acheter par un tribut annuel une tranquillité que rien ne troublerait plus ; son frère Constantin, ayant échangé ses villes de Mésembrie et de Sélymbrie contre la principauté de

Lacédémone, se formait dans le Péloponnèse une domination respectable aux dépens des Acciuoli, qui lui prêtaient hommage ; son autre frère Andronic avait cédé sa ville de Thessalonique aux Vénitiens, dont l'habileté maritime et l'avidité commerciale faisaient espérer une alliance utile contre les Ottomans. Amurat, occupé à contenir l'Asie, recevait les ambassades de l'empereur, des despotes de Servie et de Valachie, des Gênois de Chio, et même des chevaliers de Rhodes. Il renouvelait son alliance avec tous ; mais on vit avec effroi qu'il ne voulait pas traiter avec les Vénitiens. La ville de Thessalonique, disait le sultan, fait partie de mon héritage ; Bajazet, mon aïeul, l'a enlevée aux Romains ; si les Romains l'avaient reprise, ils pourraient ne pas me la rendre ; mais vous êtes des Latins d'Italie, de quel droit vous mêlez-vous aux affaires de l'Orient ? Et aussitôt il reparut en Europe pour occuper Thessalonique ; les Vénitiens attendirent en vain des galères de Venise. Au moment de donner l'assaut, le sultan cria aux siens : Je vous livre tout ce qui est dans la ville, hommes, femmes, enfants, or et argent ; je ne veux pour moi que la ville même. Cet ordre de pillage fut compris : les habitants furent enchaînés, les maisons pillées, les temples désolés ; les ornements et des vases sacrés passèrent aux mains des impies. Les murs restèrent au sultan, comme il l'avait demandé, et furent remplis d'une colonie de Turcs à la place de l'ancienne population (1429). Une paix conclue avec les Vénitiens ne permettant pas au vainqueur de leur enlever Négrepont, il se tourna contre les peuples à qui sa parole n'était pas engagée. La famille de Tocco offrait une belle occasion par ses querelles intestines : les enfants naturels du grand duc Charles disputaient à son neveu la possession de l'Acarnanie ; les généraux musulmans survinrent qui les mirent d'accord. Janina (l'ancienne Cassiope) se soumit sans résistance ; les seigneurs d'Épire, d'Acarnanie, d'Étolie, acceptèrent la paix et n'obligation de faire leur service à la porte dès qu'ils en seraient requis (1431). Le Péloponnèse ne fut sauvé que par un nouveau mouvement de l'émir de Karamanie. Amurat avait réclamé de ce sujet un cheval arabe dont on vantait la beauté, et ne l'avait pas obtenu : il fit une expédition en Asie pour châtier l'insolent, et après avoir pris deux villes, il accorda la paix aux prières de sa sœur, qui avait épousé l'émir[45].

La Bulgarie avait disparu avec son dernier prince, sous le règne de Bajazet, la Servie existait encore sous des princes tributaires des Turcs, et quelquefois leurs alliés utiles- Le despote Étienne V, qui avait sauvé Soliman à la bataille d'Angora, recommanda aux siens en mourant de choisir pour le remplacer le vieux George Brandowich. George, sommé

par le sultan de livrer la Servie, se tira du danger en lui donnant sa fille avec une partie de ses États p9ur dot ; il obtint en retour la permission de bâtir la forteresse de Sémendrie. Le sultan célébra ses noces avec une grande magnificence ; mais bientôt, poussé par un mauvais conseil, il exigea l'abandon de la nouvelle forteresse (1435). George recourut à Sigismond. Ce roi hongrois semblait capable de reprendre heureusement la lutte contre les Tures ; il venait de déterminer par une loi fondamentale l'organisation militaire du royaume et les services des vassaux : le Servien lui céda sa forte ville de Belgrade contre quelques villes de la Hongrie. Malheureusement la mort de Sigismond transmit non sans peine à son gendre Albert et à sa fille Élisabeth ses trois couronnes de Hongrie, de Bohème et d'Allemagne, avec les embarras de chacune d'elles. En quelques jours une rivalité sanglante mit aux prises les Hongrois de Bude et les Allemands amenés par Albert ; la mort d'un seigneur hongrois fut vengée par le massacre de tous les étrangers, Allemands, Bohémiens, Italiens, et Albert comprit qu'il fallait pardonner pour rester roi. Déjà les Turcs, rassurés par la mort de Sigismond, avaient envahi la Servie, pris Sémendrie, et forcé George à la fuite ; ils invitaient le roi de Pologne Wladislas à porter la guerre en Bohême[46], pour éloigner Albert du Danube. En vain l'empereur Jean II Paléologue, qui craignait que la ruine des Serviens et des Hongrois ne retombât sur lui, avait essayé d'appeler l'Occident contre les Turcs. Son père lui avait donné le conseil de parler de la réunion pour plaire aux Latins, et de ne la pas opérer, pour ne pas déplaire aux Grecs[47] ; il avait méprisé cet avis, et il vint à Ferrare (1438), puis à Florence ; pour terminer le schisme avec le pape Eugène IV. Il abjura toute doctrine contraire à l'Église romaine, et fut imité par le patriarche et les évêques grecs qui l'avaient suivi. L'un d'eux, Bessarion, resta même en Italie et devint cardinal ; mais ce fut la seule conversion : le patriarche mourut avant le retour ; les autres eurent à peine touché le sol grec qu'ils se rétractèrent. Nous avons, disaient-ils, vendu notre foi, nous avons changé de religion avec impiété, nous avons trahi le pur sacrifice pour les azymes. Si on leur demandait : Pourquoi avez-vous souscrit ? ils répondaient : Nous avions peur des Francs. Si on ajoutait : Les Francs vous ont-ils donc torturés, flagellés, mis en prison ? ils répondaient : Non, ils n'ont pas employé la violence ; mais que cette main qui a souscrit soit coupée, que cette langue qui a juré soit arrachée ! Ils ne pouvaient répondre autre chose. Réunis au peuple et au clergé, ils repoussèrent pendant trois ans le patriarche catholique nommé par l'empereur, et après sa mort ils firent vaquer son siège pendant trois ans. Infortunés Romains, s'écrie l'historien Ducas, vous êtes

insensibles à la juste colère du Dieu qui se venge ; vos entrailles ne sont émues par aucune pensée, par aucun désir de paix. Si un ange descendait du ciel pour vous dire : gardez la paix et l'unité, et je chasserai l'ennemi de la ville, vous n'y consentiriez jamais, ou bien vos paroles seraient hypocrites et menteuses. Ils savent que je dis vrai ceux qui préfèrent la domination des Turcs à celle des Francs[48].

En attendant que cette vengeance portât le dernier coup à l'empire grec, Amurat, maitre de la Servie, et soutenu par le despote de Valachie, marchait vers les Hongrois de nouveau troublés par la mort subite d'Albert (1439). Les uns appelaient au trône Wladislas, roi de Pologne ; d'autres, avant de prendre un parti voulaient attendre les couches d'Élisabeth. Lorsque la reine eut mis au monde Ladislas le Posthume, elle désespéra de résister aux Polonais ; elle s'enfuit en Autriche, emportant pour son fils la couronne de Saint-Étienne, et une guerre civile commença, qui dura plus de deux ans. Amurat en profita pour assiéger Belgrade (1440). Il entoura les habitants de terrasses, de machines à lancer les pierres, et de cent vaisseaux sur le Danube, Il ne savait pas que la Hongrie ne lui avait pas été livrée, et que Belgrade était le premier boulevard de la chrétienté catholique. L'activité de Jean, prieur d'Aurana, et de Jean de Raguse, aidée par l'artillerie, se joua d'un siège de six mois, et força le sultan à la retraite. C'était le moment où paraissait, pour la défense de l'Europe, le wayvode de Transylvanie, Jean Huniade Corvin, connu dans l'Europe sous le titre modeste de *Chevalier blanc de Valachie*, mais à qui les Hongrois, dans leur admiration, appliquaient ces paroles de l'Évangile : Il fut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean. Les Turcs retrouvèrent en lui une terreur puissante comme au temps des croisades : ils rappelaient le Diable et le nommaient à leurs enfants pour les effrayer ; ils pleurèrent sa mort, qui laissait à jamais impunies les grandes injures qu'il avait faites à leur orgueil. Ce chrétien délivra la Hongrie de la guerre intérieure et de la guerre étrangère : dix fois il combattit les Turcs en bataille rangée ; quatorze fois il les prit au dépourvu et les dispersa. Vaincu deux fois, il ne leur abandonna qu'une victoire chèrement achetée. Sans lui non-seulement la Hongrie, mais la Bavière, mais la Germanie, mais toute la république chrétienne semblait perdue. Il fut le rempart des nations orthodoxes ; le roi Wladislas le Polonais lui rendait ce témoignage, qu'il attirait sur lui tous les regards sans exciter l'envie[49] ; l'antipape Félix V lui envoyait des ambassadeurs, aussi bien que le pape Eugène IV.

A peine il eut paru, que le sultan Amurat sentit un changement de fortune : le pacha Mezethus mis à mort dans sa fuite, les Valaques et les Moldaves ramenés à l'obéissance des Hongrois, et un trophée de têtes et d'armes sur un char que dix chevaux pouvaient à peine traîner, apprirent à la Hongrie de quoi son défenseur était capable. Le Turc Bassée[50] ne fut pas plus heureux que Mezethus. Huniade était redoutable par sa cavalerie, et non moins par ses charriots, derrière lesquels la cavalerie se retirait si elle était trop faible, et combattait comme dans un fort. Un immense butin, près de Vascaplus, enrichit tous les soldats d'Huniade ; de nouveaux secours, envoyés par les Valaques et les Polonais, décidèrent la victoire de Sophia (1442), sur les limites de la Bulgarie et de la Servie. Huniade, après le succès, voulait descendre de cheval pour saluer le roi Wladislas, celui-ci l'en empêcha, et le proclama digne de l'empire romain. Le mont Hémus n'avait pas permis de poursuivre les Turcs au delà ; une nouvelle victoire sur le Turc Carambus fut célébrée par un magnifique triomphe à Bude, où Huniade parut précédé des étendards ennemis, escorté d'un légat et d'un despote de Servie, et d'un chœur de prêtres qui chantaient les louanges de Jésus-Christ et de sa mère, la patronne de la Hongrie. La solennité s'augmenta par l'arrivée des ambassadeurs d'Eugène IV, de Venise, de Gênes, de Philippe, duc de Bourgogne ; tous excitaient Huniade à continuer la guerre, et promettaient leurs secours. Amurat, attaqué sans relâche, et fatigué d'être vaincu, demanda la paix : elle fut conclue à Segedin. Il gardait la Bulgarie, mais rendait la Servie à George, et promettait de ne plus ravager la Hongrie, à condition que les Hongrois ne toucheraient pas à ses possession d'Europe. Le traité fut juré par les chrétiens sur l'Évangile, par les Turcs sur le Coran. Les Ottomans évacuèrent toutes les villes qu'ils occupaient encore en Servie, renvoyèrent à George ses enfants, et payèrent quarante mille pièces de monnaie d'or à Huniade pour la rançon de Carambus[51].

Les succès des Hongrois, en fermant aux Turcs la route de l'Europe, avaient aussi préservé l'empire grec. L'empereur Jean Paléologue, craignant que la paix de Segedin ne tournât contre son repos, sollicita du pape, des Francs, du duc bourguignon, une nouvelle croisade qui vengeât le désastre de Nicopolis. Le cardinal d'Ibert, qui commandait une Flotte chrétienne dans l'Hellespont, écrivit en même temps que le sultan Amurat, après avoir puni une nouvelle révolte de l'émir de Karamanie, avait abdiqué en faveur de son fils Mahomet, et se livrait au repos dans les délicieux jardins de Magnésie. Le cardinal Julien Cesarini n'était pas

moins impatient de terminer la guerre des Turcs ; il oublia la foi jurée, et conseilla au roi Wladislas de rompre la paix conclue avec Amurat. Une nouvelle croisade fut organisée : des Hongrois, des Polonais, des Allemands, des Bohémiens, des Valaques, se dirigèrent vers le Pont-Euxin, pour en suivre les côtes jusqu'à l'Hellespont. Le sultan sortit de sa retraite, et repoussé du Bosphore par la flotte d'Albert, il passa l'Hellespont sur des vaisseaux génois. Il atteignit l'armée hongroise près de Varna en Bulgarie (1444) ; en avant de ses quarante mille hommes, il faisait porter sur une pique le traité juré à Segedin, et invoquait contre les chrétiens leur Dieu qui avait reçu leur serment. Une bataille furieuse, engagée au point du jour, durait encore à la neuvième heure ; mais les Turcs commençaient à fléchir, lorsque Wladislas attaqua imprudemment les janissaires, et tomba mort aux pieds d'Amurat ; sa tête, coupée et enfoncée dans une autre pique, fut élevée aux yeux des Hongrois à côté du traité. Huniade reconnut la vengeance divine, et partit en criant aux siens : Fuie qui peut. Amurat, étonné de vaincre, éleva sur le champ de bataille un monument à la valeur de Wladislas, et content d'avoir sauvé son empire, il voulait revenir à sa retraite. Mais nos péchés, dit le sage Ducas, ne le lui permirent pas. Et, en effet, les Latins seuls, et non les Grecs, avaient porté la peine de cette perfidie dont l'empereur byzantin était le premier auteur. Une révolte des janissaires fit connaître dans Andrinople que le jeune Mahomet n'était pas encore digne de commander. Amurat reparut, et laissant la paix au possesseur de C. P., il descendit sur la Grèce centrale avec soixante mille hommes. Il reçut à Thèbes l'hommage du prince florentin Neri Acciuoli, et vint forcer le mur, que le despote de Lacédémone, Constantin, avait achevé à l'isthme (1446). Le Péloponnèse fut ravagé : Corinthe, Patras, périrent par le feu ; soixante mille Grecs furent pris et emmenés en esclavage. Constantin se soumit au sultan, son maitre, et garda, sous la suprématie ottomane, la despotie de Lacédémone ; Thomas, son frère, par une soumission pareille, obtint la despotie d'Achaïe[52].

Ce ne furent pas les Grecs qui empêchèrent Amurat de consommer leur ruine après la conquête du Péloponnèse. Le sultan ne voulut pas comprendre que ses victoires ne rebutaient pas les Hongrois, et lui coûtaient trop cher pour lui profiter. Il continua de harceler la Hongrie, comptant sur les embarras d'Huniade. Huniade, choisi pour régner jusqu'à ce que Ladislas le Posthume fût remis en liberté par Frédéric III, passa deux années à ravager l'Autriche, ou à pacifier la Hongrie, ou à combattre les Turcs. On le voyait avec admiration rendre la justice en

tous lieux, en tout temps, assis ou à cheval, et avec une si grande sagesse, qu'il assoupit toutes les discordes des nobles. Il se montra terrible à l'empereur d'Allemagne, aux Valaques et aux Moldaves, et contint les Turcs sur la rive droite du Danube ; il les surveillait pendant le jour, et allumait de grands fer pendant la nuit pour éviter les surprises. Il eut soin par-dessus tout d'entretenir la révolte de l'Albanais Scanderbeg. George Castriot, livré par son père au sultan Amurat, avait été élevé dans l'islamisme avec le jeune Mahomet : il surpassait tous ses compagnons par son adresse, par sa force et son courage ; il abattait d'un seul coup la tête d'un taureau ; ii avait sauté seul dans les murs d'une ville assiégée, et les Turcs l'avaient eux-mêmes surnommé *Scanderbeg*, ou le *prince Alexandre*. Amurat, ayant recueilli, en 1436, la succession de Jean Castriot, tardait à la remettre à Scanderbeg, selon sa promesse. Celui-ci, après la victoire d'Huniade à Sophia, arracha au secrétaire du sultan un acte par lequel la ville de Croïa en Albanie lui était cédée ; il poignarda le secrétaire pour cacher la fraude, et s'enfuit de l'armée ottomane. Il entra dans Croïa : avec six cents hommes dévoués, il massacra la garnison turque ; et libre enfin d'abandonner l'islamisme, il se déclara *soldat de Jésus-Christ*. Il souleva la population de l'Albanie, qui, mélangée d'Occidentaux par la quatrième croisade, et habituée à la vie de montagnes, retrouva une énergie qui semblait perdue sur la terre grecque. Une armée de douze mille hommes, toutes les villes attachées à sa cause, et un revenu de 200.000 ducats, avec l'alliance de la Hongrie : telle fut la puissance nouvelle que Scanderbeg opposa au vainqueur de Varna. Il repoussa Ali-Pacha malgré ses quarante mille soldats ; il brava le sultan, qui vint en personne (1417) assiéger Croïa. Il avait mis les femmes et les enfants en sûreté chez les Vénitiens ; il campait lui-même sur une hauteur inaccessible, qui dominait la ville et les forces ennemies ; il prévoyait l'attaque et la troublait sans relâche ; il laissa les canions du sultan abattre un pan de mur, et à l'assaut des Ottomans, il opposa les rangs serrés des Albanais, comme un mur impénétrable. Il opposa ensuite au blocus une patience contre laquelle la faim ne pouvait rien, et fut délivré par la nouvelle d'une invasion d'Huniade. Amurat remonta vers la Servie, et fut secondé par la perfidie du despote George, qui devait à Huniade d'avoir recouvré ses États, mais qui lui enviait son titre de régent. Sous le prétexte de la générosité du sultan, qui lui avait conservé la Servie, malgré la foi violée à Varna, George refusa de se joindre à l'armée chrétienne ; il ajouta une trahison dans le genre grec, et livra les plans d'Huniade à ses ennemis ; il put s'attribuer la victoire du sultan à Cassovo (1418), et arrêta Huniade dans sa fuite. Mais Amurat

n'en profita pas : il revint chercher Scanderbeg et les défenseurs de Croïa. Après s'être épuisé devant ces murs imprenables, il leva une seconde fois le siège pour mourir à Andrinople (1451).

Cassovo avait prouvé, comme Varna et Nicopolis, la difficulté de vaincre les Latins. Pour tuer huit mille chrétiens et ne pas reculer sous les yeux des autres, le sultan avait perdu trente-quatre mille hommes. Mahomet II, successeur d'Amurat, fit une paix de trois ans avec Huniade ; et, après un nouveau châtiment de l'émir de Karamanie, il prit le parti d'assiéger Constantinople. Constantin XII avait remplacé son frère Jean II Paléologue (1448) sur le trône impérial, par la décision d'Amurat II, en abandonnant à ses autres frères, Démétrius et Thomas, sa despotie du Péloponnèse. Il s'était engagé à entretenir, moyennant une pension alimentaire, Orkhan, fils de Mahomet Ier, à Constantinople, comme dans une prison. La pension ne fut pas exactement payée ; l'empereur réclama, en menaçant de mettre Orkhan en liberté : Romains, répondit aux envoyés le grand vizir Ali Pacha, vous êtes des sots ; notre dernier sultan avait la conscience droite et une grande douceur ; il savait garder une amitié sincère il n'en est pas ainsi de Mahomet ; sa main, son audace, sa férocité, sa fougue, me sont connues ; si vous échappez à sa vengeance, c'est que votre Dieu n'a pas encore résolu de punir vos calomnies et vos mauvaises pensées. Mahomet II, en effet, s'était animé à la conquête du monde et au despotisme, en lisant la vie des grands conquérants. Musulman zélé dans sa jeunesse, et professant au dehors un grand zèle pour le Coran, il apparaissait, à l'âge de vingt et un ans, comme le plus redoutable ennemi des chrétiens. Il brisait avec rage tous les obstacles qui arrêtaient sa volonté. Un jour qu'un melon avait disparu d'un petit jardin qu'il cultivait lui-même, il coupa le ventre à dix pages, cherchant inutilement le coupable. Sa science du grec, du latin, du chaldéen, de l'arabe et du persan, ses connaissances en histoire, en géographie, en astrologie, n'adoucirent jamais cette âme farouche, On raconte qu'il fit sauter la tête d'un esclave, pour montrer à un peintre le mouvement des muscles et de la peau dans un homme décapité. Un tel sultan n'était pas propre à écouter les réclamations d'un empereur grec. Il mit opposition sur les revenus que les habitants des bords du Strymon payaient encore au maître de C. P., et fit publier dans tout son empire que chaque ville ou village eût à lui envoyer un certain nombre d'ouvriers pour bâtir une forteresse sur la rive européenne du Bosphore. L'empereur comprit que cette forteresse fermerait le détroit aux vaisseaux de l'Europe ; et, redoutant que tout secours lui fut enlevé par-là, il offrit un tribut, quelque

considérable qu'on l'exigeât, pourvu que le projet fût abandonné : Je ne touche pas, répondit le sultan, aux choses de votre ville, qui ne possède plus rien au delà de ses murs. Souvenez-vous du danger que mon père a couru, lorsque les Hongrois alliés de l'empereur, s'avançaient vers la Thrace, et que les Francs, avec leurs vaisseaux, lui ont fermé le chemin de l'Hellespont : il fit vœu alors de bâtir sur le Bosphore, en ce lieu même, une forteresse qui regardât celle d'Asie. Rapportez donc à votre maitre que le sultan des Turcs ne peut être comparé à ses prédécesseurs, qu'il fait vite ce qu'ils n'ont pas pu faire, qu'il veut fortement ce qu'ils n'ont pas voulu. Allez ! celui qui viendra désormais me parler de ces choses sera écorché vif[53].

La forteresse fut construite, et fut appelée Bashesga, ce qui veut dire *coupe-tête* ; quatre cents hommes y furent placés en garnison, avec l'ordre de faire payer tous les vaisseaux qui passeraient devant. Un fondeur hongrois avait coulé pour les Turcs un canon énorme qui lançait à mille pas un boulet de six cents livres, et que soixante bœufs purent seuls traîner. Cette monstrueuse machine, placée dans le fort, enfonça un vaisseau vénitien qui avait refusé de baisser son pavillon ; le capitaine et trente matelots, croyant échapper sur une chaloupe, furent arrêtés et mis à mort avec des tortures. Malgré cette surveillance rigoureuse, Constantin XII avait jeté à l'Occident un dernier cri d'alarmes, et communiqué avec le pape Nicolas V. Le cardinal de Pologne, Isidore, apporta une dernière formule de réconciliation, qui était celle du concile de Florence. Mais la mort même ne pouvait dompter l'orgueil de la théologie grecque. L'empereur et le sénat se rendirent à Sainte-Sophie pour célébrer et sanctionner par les saints mystères la concorde rétablie dans l'Église ; mais l'empereur n'avait pas signé de bon cœur. Les moines, les religieuses, les archimandrites, le peuple, moins dissimulés dans leur aversion pour l'Occident, tinrent de leur côté une assemblée où le plus ardent des schismatiques, Gennadius, déclama contre les Francs, et fit honte à ses amis d'*abandonner la foi de leurs ancêtres pour la servitude*. La populace en sortit pour se répandre dans les cabarets, et là, le verre à la main, elle anathématisait les partisans de l'union. Puis, réunie devant une statue de la sainte Vierge, elle invoquait, en buvant encore, l'assistance de la Mère de Dieu contre les Turcs ; elle s'écriait : Nous n'avons pas besoin du secours des Latins ; loin de nous le rite des azymes ! Le cardinal ne pouvait croire à la bonne foi de ceux même qui avaient souscrit ; et, de retour en Occident, il mit moins de zèle à rassembler des secours. Toutes ces misères profitaient au sultan : il fit

ravager le Péloponnèse jusqu'à Messène. Il prit lui-même les forts que l'empereur possédait sur la Propontide, et, après un siège difficile, emporta Sélembrie[54].

Constantin XII, prévoyant un siège prochain, avait rassemblé des provisions et les hommes de la campagne. Sa ville avait pour se défendre la Propontide et son vaste port, qui la séparait du faubourg de Péra ; au sud-ouest, du côté de la terre, deux fortifications étaient séparées par un fossé rempli d'eau, qui faisait communiquer le port à la Propontide. Des cent mille citoyens renfermés dans ses murs, le grand chambellan Phranzes ne trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix hommes capables de combattre. On gagna deux mille étrangers vénitiens ou gênois, sous le commandement du Gênois Justiniani, à qui la souveraineté de Chio fut promise s'il faisait lever le siège. Rien ne put gagner ni apaiser les schismatiques, plus ardents encore à disputer contre les orthodoxes, qu'à dépendre la capitale de leur schisme. Ils allaient jusqu'à imposer dans la confession de rudes pénitences à ceux qui avaient communiqué avec les *hénotiques* (unitaires) ; une femme sur le point d'accoucher refusa la communion des mains d'un prêtre qu'on avait vu dans l'église avec les *hénotiques*, et qui n'avait cependant pas communiqué avec eux. Ils ne voulaient plus approcher de Sainte-Sophie, où le cardinal Isidore avait dit la messe. Quelques-uns préféraient hautement le turban de Mahomet à la tiare du pape.

Enfin, le 6 avril 1453, le sultan commença le siège. Il campa au S. O. devant les deux lignes de fortifications, et disposa en quatorze batteries toutes ses machines, canons ou béliers, pour dégarnir à la fois toutes les parties de la ville : ses vaisseaux, sur la Propontide, avaient ordre d'intercepter les secours par mer. Une résistance inattendue augmenta sa colère. On eût dit que l'énergie tant vantée des vainqueurs de Marathon et de Salamine se réveillait au dernier jour de l'indépendance des Grecs ; et c'est une justice de reconnaître que la catastrophe suprême de la ville de Constantin ne fut pas sans gloire pour ses défenseurs. Il faut reconnaître ensuite que les Occidentaux y pourvurent par leur exemple. C'était l'intrépidité de Justiniani qui animait tous les autres. Sous ses ordres, les assiégés tentaient des sorties, découvraient les mines, rompaient à coups de canon les lignes ennemies, et réparaient pendant la nuit les pans de murailles abattus pendant le jour. Sur mer, quatre vaisseaux génois venus de Chio triomphèrent, sous les yeux de Mahomet, de dix-huit galères musulmanes, et entrèrent dans le port aux

acclamations des assiégés. Dans son dépit, le sultan fit amener devant lui le commandant de sa flotte, le renversa à terre, et le frappa cent fois de son bâton d'or, qui pesait cinq livres.

Il comprit qu'avant tout il avait besoin de se rendre maitre du port : les chaînes énormes qui en défendaient l'entrée ne pouvant être rompues, il conçut un projet incroyable. Il creusa un chemin à travers les hauteurs qui cernaient le faubourg de Péra, et, sur des planches enduites de graisse, il fit glisser pendant la nuit toute sa flotte, depuis le Bosphore jusqu'au fond du golfe qui servait de port. Les assiégés, à leur réveil, ne comprenaient pas comment ces vaisseaux étaient, venus par terre jusqu'au cœur de leur ville ; et leur effroi redoubla quand ils virent s'élever un môle long de cent coudées, à l'endroit le plus resserré du golfe, vers la partie des murs la plus facile à escalader. Constantin XII leur défendit, par sa fermeté, le découragement. ; mais les Vénitiens, qui voulurent brûler ce môle et la flotte ottomane, furent trahis par un valet génois : une querelle s'éleva aussitôt entre les deux nations, et l'empereur, qui ne pouvait plus compter sur ses plus braves alliés, qui entendait les murmures d'un peuple affamé, offrit au sultan la soumission et un tribut. Le sultan refusa, disant qu'il prendrait la ville, ou que la ville le prendrait. La nouvelle d'une armée de Hongrois et d'Allemands, qui arrivait, disait-on, sous la conduite d'Huniade, ne troubla qu'un moment sa résolution. Il annonça aux siens qu'il leur livrait tous les habitants et toutes leurs richesses, et ne retenait pour lui que les maisons. Il rappela aux janissaires les voluptés du Paradis de Mahomet ; il ordonna un jeûne de vingt-quatre heures et sept ablutions, et des réjouissances solennelles pour célébrer d'avance la victoire.

Constantin s'était préparé à mourir, et il y avait exhorté les siens. Le 29 mai, à trois heures du matin, Mahomet s'avança vers le fossé : il avait placé au premier rang ses plus mauvaises troupes, et les poussait à l'assaut à coups de bâton ou de plat de cimeterre, les destinant à faire de leurs corps un pont sur lequel tous les autres passeraient pour atteindre la seconde ligne des murs. Ses marins attaquaient par le port, et lançaient sur les tours des échelles de cordes pour escalader. Telle fut la valeur des assiégés, que deux heures de combat opiniâtre, malgré l'infériorité de leur nombre tournèrent à leur avantage. Le fossé fut comblé de cadavres, comme le sultan l'espérait, mais les murs ne furent pas atteints. Les marins, renversés de leurs, échelles, ou écrasés sous les pierres, retombaient sur leurs vaisseaux ou dans le port. Une seconde attaque ne

réussit pas davantage. Dans la ville, Constantin paraissait sur tous les points ; au dehors, Mahomet ordonnait aux janissaires de tuer tous les Ottomans qui reculeraient. Théophile Paléologue et Démétrius Cantacuzène décidèrent une seconde retraite des musulmans. Constantin criait victoire, lorsque Justiniani reçut une flèche à la main, et se dirigea vers un vaisseau pour se faire panser. De quel côté croyez-vous donc vous retirer ? lui demanda l'empereur. — Par le chemin que Dieu a ouvert aux Turcs, répondit le Gênois ; et, sortant par la brèche, il gagna le faubourg de Péra. Les Gênois l'imitèrent tous et quittèrent la ville. Allons, dit Constantin, achever de faire notre devoir. La valeur des assiégés avait jusque-là remplacé les murs rompus de tous côtés par le canon ; mais le nombre des assaillants était cinquante fois plus considérable. A la vue des Grecs découragés par le départ des Gênois, les Ottomans tentent un troisième assaut. Dix huit janissaires s'efforcent successivement d'occuper une tour ; le dix-neuvième l'envahit enfin, et y plante les enseignes ottomanes : les brèches sont envahies par une multitude qui pousse des cris de joie furieux. Du côté de la mer, une tour escaladée semble dégarnir et livrer les autres, qui succombent rapidement. Les Grecs reculaient, et, se repliant vers Sainte-Sophie, ils abandonnaient le terrain aux vainqueurs. Constantin, pour les entraîner par son exemple, se précipite avec quelques braves contre la plus grande brèche. Il y combat comme un lion, renverse tous ceux qu'il rencontre, et s'inonde de son propre sang et du sang des infidèles.. A ses côtés, François de Tolède *surpasse, Achille, comme un aigle qui déchire sa proie du bec et des ongles*. Théophile Paléologue s'écrie : J'aime mieux mourir que vivre, et il disparaît dans un gros d'ennemis. Constantin demeurait seul debout : Quoi donc, dit-il avec douleur, il n'y a pas un seuil chrétien pour me délivrer du peu de vie qui me reste, et au même instant deux Turcs lui fendent la tête de leurs cimeterres. Ainsi périt la ville et le nom de Constantin. Les Turcs massacrèrent à l'aise une population effrayée qui n'encombrait à Sainte-Sophie pour y recevoir range de la délivrance qu'elle attendait encore. On porte à soixante mille le nombre de ceux qui périrent ou furent réduits en esclavage dans le sac qui dura trois jours. Mahomet entra à cheval dans l'église de Sainte-Sophie ; et, après avoir prié sur l'autel, il donna ordre de l'abattre ; il entra dans Péra, d'où les Gênois avaient fui, et les fit tous revenir par la menace de confisquer leurs biens, qu'ils n'avaient pu emporter. Il recherchait le corps de l'empereur, et l'honora des funérailles que méritait son courage ; enfin, assuré de sa conquête, il voulut en faire sa capitale. Pour ne pas régner sur un désert, il y appela cinq mille familles de la

Natolie et de la Thrace ; il racheta de ses soldats et affranchit le plus grand nombre des captifs ; et, afin d'encourager au retour ceux qui avaient fui, il permit le libre exercice de la religion chrétienne[55].

Tous les Grecs ne répondirent pas à cet appel. Plusieurs allèrent demander asile aux peuples de l'Occident, et redoublèrent les alarmes de la chrétienté. La prise de C. P. n'était que l'inauguration du règne de Mahomet. La ruine de Thomas et de Démétrius Paléologue dans le Péloponnèse, et des Florentins dans l'Attique (1458), la destruction de l'empire de Trébizonde (1462), l'occupation de Lesbos (1462), de la Bosnie et de la Servie (1463), de la Karamanie (1464), de Négrepont (1469), et de la plus grande partie de l'Albanie, après la mort de Scanderbeg (1478), l'invasion d'Otrante et du Frioul, toutes ces acquisitions, tous ces défis portés aux chrétiens, ont constitué l'empire des ottomans et fait de Mahomet le plus grand dé leurs empereurs. Mais l'Europe occidentale s'était bien vite remise de son premier effroi. Trois ans après la prise de C. P., Huniade sauva Belgrade d'un second siège, et transmit l'héritage de ses exploits à son fils Mathias Corvin ; les chevaliers de Rhodes défendirent seuls contre toutes les forces navales de Mahomet leur rie et leurs murs, ce poste avancé du christianisme au milieu des nations musulmanes. Bientôt il fut évident que les limites de l'empire grec étaient aussi les limites de l'empire ottoman. Les races barbares n'avaient plus rien à réclamer de l'ancienne puissance des Romains : les invasions étaient finies ; la dernière avait livré l'Orient aux Scythes, comme les premières avaient livré l'Occident aux Germains. Les temps modernes commençaient.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

[1] Ducas, ch. II.

[2] La Transylvanie est appelée par Chaleondyle *Ardelium* ou *Pannodacie*, à cause des idiomes dace et pannonien. Soumis au roi de Pannonie (Hongrie), les Pannodaces en reçoivent un chef (αρχοντα), et lui doivent le service militaire et un tribut variable à sa volonté (Chalcondyle, *De rebus turcicis*, lib. 5).

[3] Chalcondyle et Bonfinius (*Rerum hungaricarum decades*) font venir les Valaques des Romains, et leur nom άπό τοΰ βάλλειν καί άκιδος.

[4] Voyez, dans l'Atlas de Kruse, les deux cartes traduites par M. Ansart, du IVe et du XIIIe siècle.

[5] Phranzes, 1-5.

[6] Phranzes, 1-5, 6. Georges Pachymère.

[7] Phranzes, 1-5, 7.

[8] Chalcondyle, liv. 2. Phranzes, 1-25. Ducas, ch. 3.

[9] Phranzes, 1-25. Annales turcici a Joanne Gaudier ex Turcico Germanice translati, 1562.

[10] George Pachymère ; Phranzes, 1-25, 3. Voyez encore de Hammer cité par Schœll.

[11] Cantacuzène, liv. I tout entier.

[12] Chalcondyle, Ann. turc. Phranzes. Cantacuzène, liv. 2.

[13] Cantacuzène, liv. 2.

[14] Schœll et de Hammer cité par lui.

[15] Cantacuzène, liv. 3, chap. I.

[16] Cantacuzène, 4-11.

[17] Cantacuzène, 4-11, 22.

[18] Ducas, 5.

[19] Cantacuzène, 3-26.

[20] Cantacuzène, liv. 3, ch. 100.

[21] Ducas, voyez ch. 5, 6, 7, 8, 9, 10.

[22] Cantacuzène, liv. 4-2, 9, 10.

[23] Cantacuzène, liv. 4-2, 20, 21, 22.

[24] Annales turcici.

[25] Livre 4-42.

[26] Chalcondyle, liv. 1, vers la fin.

[27] Chalcondyle, liv. 1, vers la fin.

[28] Chalcondyle, liv. 1. Ducas, ch. 12.

[29] Chalcondyle.

[30] Phranzes, 1-18.

[31] Ducas, ch. 13.

[32] Ducas, ch. 13.

[33] Annales turcici.

[34] Bonfinius, Rerum hung. decades. Troisième décade, liv. 2. Ducas, ch. 13. Annales turques, et le récit toujours si confus de Chalcondyle, liv. 2.

[35] Phranzes, 1-20, 29. Chalcondyle, liv. 2, Annales turques. Ducas, 13 et 14. J'ai suivi de préférence l'ordre de cet auteur, qui, de tous les byzantins de ce temps, paraît comprendre le mieux les événements.

[36] Chalcondyle, liv. 2. Annales turques. Ducas, 15.

[37] Voyez Schœll, liv. 5, ch. 21, t. X.

[38] Ducas, ch. 15.

[39] Schœll, liv. 5, ch. 21, t. X. Ducas, ch. 15. Chalcondyle, liv. 3.

[40] Annales turques. Ducas, 16. Phranzes, 1-29.

[41] Ducas, 18.

[42] Phranzes, 1-34.

[43] Ducas, 21, 22. Schœll, 5-23, t. XI.

[44] Ducas, de 23 à 27.

[45] Ducas, 28, 29. Phranzes, 2-1, 2, 3. Chalcondyle, liv. 5. Annales turques.

[46] Bonfinius, déc. 3, liv. 4.

[47] Phranzes, 2-13.

[48] Ducas, 31, 39.

[49] Bonfinius, déc. 3, liv. 4 et 6.

[50] Appelé encore *Sciabadin* par Bonfinius, *Sabatines* par Chalcondyle, et *Abedin* par les Annales turques.

[51] Bonfinius, déc. 3, liv. 3. Ducas, ch. 32. Chalcondyle, 6. Annelles turques.

[52] Ducas, 32. Phranzes, 2-19. Chalcondyle, 7. Annales turques.

[53] Ducas, 34.

[54] Ducas, 36. Phranzes, 3-7.

[55] Phranzes, de 7 à 18. Ducas, 38, 39. Chalcondyle, liv. 8. Annales turques.